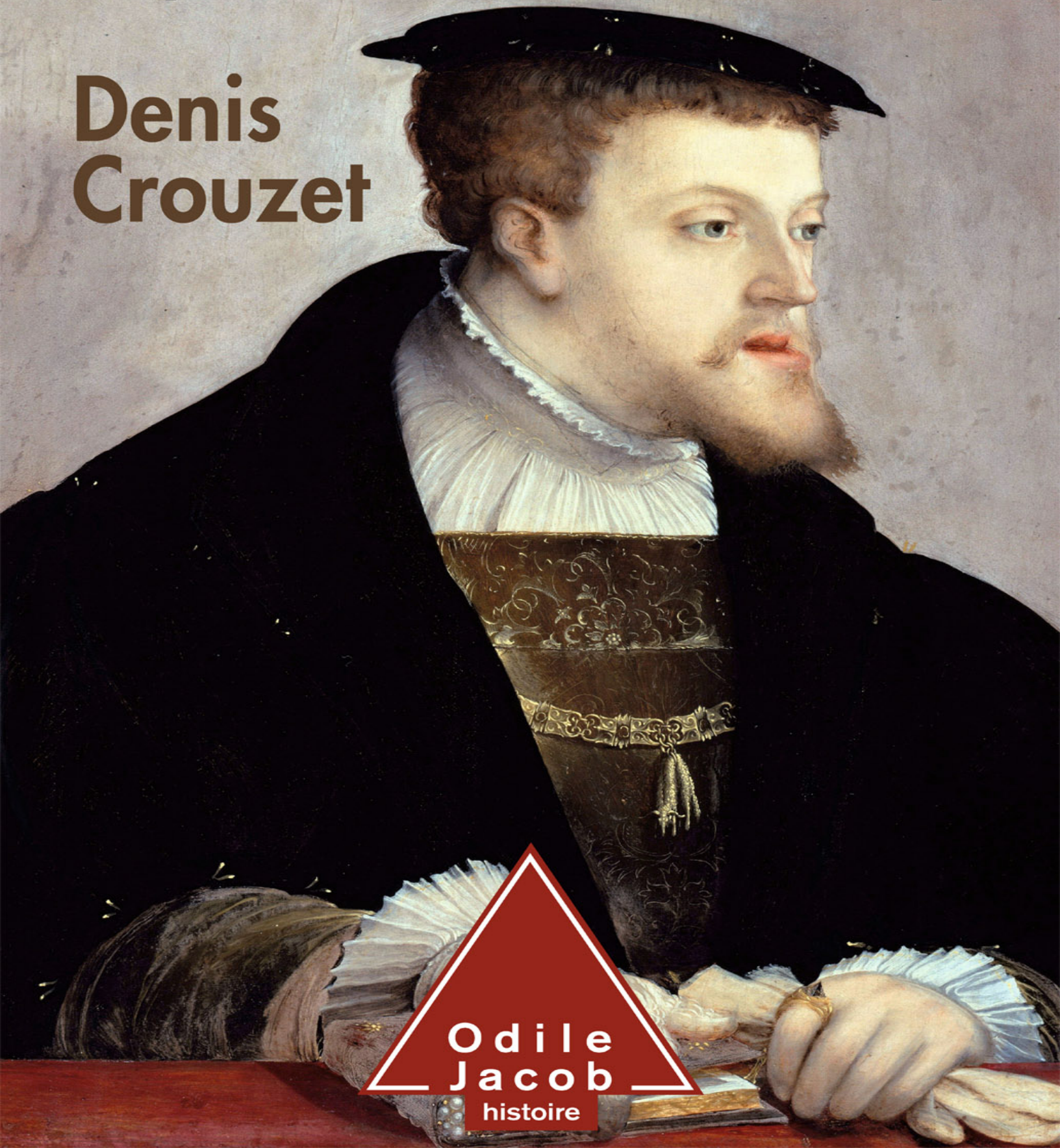


Charles Quint

Empereur d'une fin des temps

Denis
Crouzet

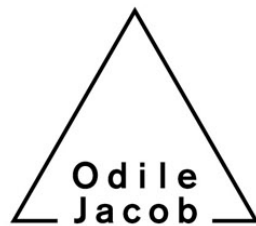


Odile
Jacob
histoire

Denis Crouzet

CHARLES QUINT

Empereur d'une fin des temps



Ce livre est publié avec le soutien du CNL,
de l'université Paris-Sorbonne,
du Centre Roland-Mousnier UMR 8596
et du Laboratoire d'Excellence, EHNE.

© ODILE JACOB, OCTOBRE 2016
15, RUE SOUFFLOT, 75005 PARIS

www.odilejacob.fr

ISBN : 978-2-7381-5942-7

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 et 3 a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Avant-propos

L'histoire de Charles Quint pourrait se lire tout entière, ou presque, dans le célèbre tableau de Titien qui montre le vainqueur de la bataille de Mühlberg sortant sereinement d'une forêt ténébreuse pour gagner un espace ouvert, verdoyant et lumineux. Dans l'ombre d'où vient l'Empereur chevalier se devinent les peurs auxquelles il a été confronté et contre lesquelles il a lutté pour ne pas se perdre dans les sentiers du péché... Ces peurs donnent à comprendre que la puissance a été pour lui marquée par l'angoisse du mal, tout à la fois angoisse de faire le mal et de ne pas résister au mal. Les années 1545-1552 sont les années essentielles du long règne de l'Empereur, les années durant lesquelles il expérimente tous les possibles afin d'essayer de remettre la chrétienté dans le chemin de l'unité, de la tirer d'un cheminement qu'il jugeait être un égarement et un péril ; c'est pour cela qu'elles ont été ici choisies, dans la certitude qu'une approche biographique n'a de sens que si elle permet à l'historien d'isoler la dialectique continuée qui lie la *persona* historique à ses actes et aux événements que ces actes portent à accomplissement. Ces années voient l'Empereur tenter d'aller au terme d'une mission qu'il estime avoir reçue de Dieu et elles cristallisent une raison de lui-même opérant certes de façon pluriforme mais dans une fin unique, qu'il faut essayer d'appréhender sans

préjugés, sans anachronismes en l'ancrant dans une profondeur métapsychologique, donc dans l'organisation même d'un dispositif psychique.

Comment écrire sur un acteur historique tout en évitant le piège de la biographie et des structures obligées – et donc artificielles ou anachroniques – de la mise linéaire en intrigue ? Telle est l'interrogation à l'origine de ce livre, qui est le fruit d'un parcours hésitant, empirique, long, et en apparence parfois contradictoire. Le lecteur l'observera vite, il s'est agi de mettre en expérimentation, à travers la figure de Charles Quint contractée dans le déroulé de sept années peu étudiées par les historiens français et pourtant cruciales, une méthode d'analyse de l'histoire qui va à l'envers de nombre de paradigmes dominants.

Le projet a été de faire parler de lui-même un Empereur taciturne, qui ne parlait pas ou qui ne pouvait et ne voulait pas parler. De faire de ses silences mêmes le discours d'une ego-histoire. Contre le renoncement qui aurait équivalu à céder devant le silence du passé, le choix a été de trouver un autre truchement que celui du discours : c'est le corps qui a été saisi et reçu en tant que dispositif de parole, dans ses expressions paroxystiques liées à la maladie ou aux affects et décryptées comme le langage de l'ipséité de l'Empereur. C'est-à-dire qu'il a été posé que c'était à la périphérie de lui-même qu'il était possible d'accéder à une compréhension de Charles Quint, hanté par une angoisse de l'immobilité, de la mort, du sang, contre laquelle – plus inconsciemment que consciemment peut-être – il serait intervenu dans le jeu même des rôles imposés par la puissance qui s'incarnait en lui. Charles Quint donc, comme une figure douloureuse, clivée, dont le silence s'expliquerait précisément par ce conflit intérieur opposant une obligation de violence projetée dans le mal-être de son corps, et un désir de liberté. Charles avait peur et cette peur allait et venait en lui, consciemment et surtout inconsciemment. Cette peur était une peur de l'exercice du pouvoir, une peur de l'exercice de la puissance, dans la

mesure où la détention de l'*auctoritas* impériale pouvait lui avoir semblé un risque de se perdre à son propre désir d'être...

En fonction de ce décryptage métapsychologique que nient les histoires de son temps du fait des contradictions qu'elles se vouent à souligner et identifier, l'expérimentation a été poursuivie sur l'hypothèse que Charles Quint aurait façonné défensivement une identité projective contre la part subversive de lui-même qui le hantait comme un fantôme hante une crypte ou une tombe. Un Empereur donc qui se voulait le κατέχων paulinien, le personnage prophétique qui doit parvenir à suspendre le mouvement emmenant l'histoire humaine vers sa fin, celui qui, aux derniers temps du monde, retiendra le temps en cherchant à contrarier le déchaînement des violences eschatologiques en instance de s'emparer des hommes et des éléments ; mais aussi celui qui projette dans son action ce qui se joue en lui-même.

Une telle histoire de Charles Quint permet à l'historien de ne plus se savoir dépendant d'une causalité explicative valorisant une problématique « pensée » ou une encore plus problématique « identité » de l'individu procédant par lui-même, de lui-même en clarté de conscience, se contrôlant et se manipulant lui-même. Elle le porte à mettre en avant l'identification d'un ordre du désir qui serait primordial dans l'aventure personnelle du sujet historique et qui aurait pour singularité de relever dans tous les instants d'une situation conflictuelle aussi douloureuse que difficile à surmonter. Un ordre du désir et en conséquence un champ de l'invisible ou de l'indicible. Trop de biographies ont le tort de croire que pour comprendre un sujet historique il faut tenter de tout dire de lui, de sa naissance à sa mort, comme s'il n'y avait pas d'écran entre le passé et le présent. Trop de biographies sont encore marquées par un péché originel positiviste qui fait postuler que le sujet historique est une totalité sans failles ou discontinuités, sans peurs tenaces ou sans mauvais rêves, pensant et agissant spontanément en réponse à des sollicitations émotionnelles ou à

des programmations logiquement réfléchies. Elles ignorent cette invisibilité ou indicibilité que la *persona* possède en elle et qui fait que ce qu'elle pense ou agit relève de situations de clivages intérieurs et qu'actes et pensées sont d'abord des réponses négociées consciemment ou inconsciemment à des contradictions, voire des peurs.

Bien entendu il sera possible de rétorquer qu'il y aurait là une grande illusion à se persuader de cette volonté de faire resurgir aujourd'hui ce qui n'aurait pas été intelligible à Charles Quint lui-même, ou qui l'aurait été superficiellement. Une grande illusion parce que aurait compté décisivement dans son histoire une autre histoire que celle qu'il a vécue et promue au fil des jours et des mois et des années, et qui a aussi été racontée de diverses façons, en positif ou en négatif, selon des rationalités concurrentielles. Certes, mais il n'est pas question de s'abandonner ici à une quelconque *ubris* ; il s'agit, toujours et encore, de tenter une expérimentation qui consiste à substituer, à l'horizontalité des faits et gestes d'un personnage saisi dans une linéarité diachronique, le principe d'une investigation verticale descendant en dessous de la ligne de visibilité de son histoire pour mieux ensuite chercher à deviner ce qui doit être compris dans l'épaisseur de son parcours historique. Et l'on verra que, là, surgit la peur de la possession et de la pratique de la puissance pouvant à tout instant et à toute occasion emporter dans la violence, dans le mal. La phobie de la puissance s'articule à une représentation peccamineuse de la violence. Une violence qui était en lui parce qu'elle avait possédé ses aïeuls, les avait portés à la haine et à la guerre, au meurtre et à la mort.

D'où plusieurs nécessités, dont la première se traduit par l'exigence du choix d'une séquence qui correspondrait à un paroxysme signifiant dans la vie même de Charles Quint, durant laquelle il aurait mobilisé tout son possible d'énergie pour s'efforcer de résoudre, à travers son engagement contre les protestants de la ligue de Smalkalde et sa volonté de les ramener dans le giron de l'Église romaine, la pression d'une peur phobique ; une

peur se projetant dans une angoisse de la puissance. Le grand trouble qui put s'emparer quasi obsidionalement de l'Empereur tenait à la grandeur démesurée de son pouvoir sur les hommes et sur les terres, et à l'immense responsabilité qui lui était dévolue dans une manière d'outrepassement de l'histoire : comment éviter les pièges que la pratique de l'autorité pouvait lui tendre, comment demeurer juste et pur au milieu de tant de tribulations, comment ne pas se laisser soi-même aller à pécher dans un monde sans cesse agité par le mal ? Comment éviter d'être soi-même aspiré dans ce mal toujours plus envahissant ? Comment ne pas faire le mal en réponse au mal ? Comment ne pas glisser vers la tyrannie, comment ne pas devenir le gouvernant qui, selon les propos ultérieurs d'Étienne de La Boétie, « n'aime jamais, et n'est jamais aimé » ? N'est-ce pas pour éviter ce risque que Charles Quint paraît ne pas pouvoir s'aimer, du fait de ce corps douloureux qui lui fait mal, le tyrannise en quelque sorte, qui le perturbe et l'opprime ?

La seconde nécessité est que pour faire mouvement vers cette profondeur, il faut se nourrir de l'art de parler et d'écrire de son temps. Le discours est une aide parce qu'il initie indirectement à des façons de réfléchir, de penser, de juger qui permettent de se rapprocher des arts du *cogito* à la Renaissance, comme par effet d'infusion : c'est dans cette perspective que l'expérimentation metabiographique s'est appuyée sur le recours à des citations qui participent de cette descente dans la profondeur du sujet.

Mais l'expérimentation, telle qu'elle a été mise en pratique dans ce livre, n'en est pas demeurée à ce stade empirique qui permet de donner la parole à l'absent, ou plutôt de la lui redonner. Elle tente, hors de toute tentation positiviste, de construire un régime de vérification hypothético-déductif en discernant dans les événements, tels qu'ils sont agencés, subis ou plus simplement vécus par l'Empereur, une actualisation de cette psyché qui est un champ de lutte entre le fantasme de violence et le désir de paix, entre le péché et le salut, entre ce qu'il imagine être l'obscur et la lumière,

la mort et la vie. Ici, le but a été de déconstruire la ligne du temps personnel de Charles Quint afin de tenter de montrer que les faits des années charnières 1545-1552 dans le Saint-Empire sont des métaphores, qu'ils sont, au même titre que ce corps douloureusement sémiotique qui est le sien, un langage de lui-même, de sa certitude que la puissance est bien souvent antinomique du désir de salut. On le voit, c'est donc à la valorisation d'une herméneutique de la discursivité extra-discursive que ce livre est voué, en cherchant à identifier l'ipséité à travers ce qui est hors d'elle-même, le corps, et les événements auxquels ce corps prend part.

Charles Quint, alors, sur qui tant de documents subsistent au point qu'une seule vie ne parviendrait pas à les cerner, sur qui il a été écrit tant de livres et d'articles, n'est qu'un prétexte : un prétexte parce qu'il serait l'indice de ce que l'histoire, tout en outrepassant ou subvertissant le conscient, ne peut acquérir de transparence que par le biais d'un travail analytique procédant par un mouvement d'oscillation entre l'« intra » et l'« extra » subjectif, un travail traquant les signes d'un obscur dialogue entre le sujet et le double virtuel que serait un fantôme tapi en lui.

Ce livre ne prétend qu'à être un essai sur Charles Quint, sur une courte durée de sa vie postulée comme grossissant les tensions qui opéraient en lui. Il ne dit pas tout parce qu'il renvoie à un certain arbitraire, il procède par jeux de focales changeantes et donc se fixe sur certains faits jugés plus signifiants que d'autres parfois plus spectaculaires. Il relègue souvent le personnage de l'Empereur, objet pourtant de l'analyse, loin de la scène du récit, au profit d'une recomposition dense et serrée du suivi événementiel.

En même temps, il est une réflexion sur les faux-semblants de l'idée de rupture en histoire ; il s'efforce en effet de montrer que c'est à retardement que la Réforme protestante peut être interprétée comme une césure, seulement quand d'une part sont patentes les limites du projet universaliste de restitution de l'Évangile qui animait les théologiens luthériens, et quand d'autre part il n'y a plus de possibilité, du fait d'un échec impérial

déterminé par un enchaînement certes dramatique mais microfactuel, de retour en arrière vers le temps de l'unité au sein d'une Église universelle. L'histoire est là aussi construite sur un principe d'oscillation qui fait que, par-delà le théâtre des partialités collectives produisant des dynamiques religieuses antagonistes à court ou moyen terme à partir de 1517, tout se joue en quelques jours, de manière vertigineuse, sur une unique tentative de coup de force dont l'origine est sans doute un conflit d'honneur. Pour Charles Quint, le basculement se produit en 1552 quand il doit fuir, à la nuit, Innsbruck pour ne pas subir l'humiliation d'être capturé par les hommes de Maurice de Saxe. Mais cette fuite sonne le glas de ses espoirs d'une réconciliation religieuse. Là encore l'intelligibilité de l'histoire ne va pas de soi, dans cette centralité de la péripétie par rapport aux phénomènes de changement historique identifiables au premier xvi^e siècle dans le double phénomène de conversion à l'Évangile ou de maintien dans la foi romaine. Une histoire déraisonnée semble ressortir de cette enquête, intégrant dans ses développements un haut coefficient non pas de hasards, mais de nécessaires potentialités dont l'une finit par prendre le dessus à contresens de ce qui paraissait. Sur un paramètre aussi subit que relativement inattendu, tout se défait dans le montage politico-religieux dans lequel Charles Quint avait mis toute son énergie et dont on ne saura jamais s'il était viable ou de toute manière illusoire.

Certes, c'est sur sept années qu'ont été conduites les recherches qui ont autorisé cette expérimentation. Mais elles ont vraiment commencé à prendre forme lorsque j'ai présenté une communication sur la bataille de Mühlberg et la guerre à laquelle se livrent deux historiens autour de la figure impériale, à l'occasion d'une session qui s'est tenue, en octobre 2014, autour de Barbara Diefendorf lors de la conférence de la Sixteenth Century Society à La Nouvelle-Orléans. Elles n'ont toutefois pas été que solitaires. Elles ont toujours eu en mémoire les intuitions de Pierre Chaunu, immense historien à l'égard duquel immenses sont les dettes de

tous ceux qui s'intéressent au xvi^e siècle, et plus précisément à Charles Quint. Elles ont en outre bénéficié, directement ou indirectement, des compétences de ceux et de celles qui vont et viennent pour leurs propres recherches en Sorbonne, plus précisément dans le cadre de l'UMR 8596 Centre Roland-Mousnier, et dont le xvi^e siècle est le centre de gravité des intérêts. Pierre Couhault et Séverin Duc m'ont apporté leur connaissance de fond du règne de Charles Quint, Tatiana Baranova-Debbagi m'a aidé par sa science inégalée des libelles tandis que Caroline Callard attirait mon attention sur les paradoxes du monde spectral et qu'en écoutant au fil des séminaires des lundis après-midi Yann Rodier, Nathalie Szczech, Aubrée Chapy-David, Lana Martysheva, Marie Lezowski, Adrien Aracil ou Sophie Tjédor je me trouvais confirmé dans mon hypothèse d'une pertinence du décryptage d'une charge symbolique ayant comme point d'impact aussi bien le discours facticiste des contemporains que la simple trame événementielle qu'ils relataient et qu'ils aidaient à restructurer. Tiphaine Madinier-Guillabert a accepté de traduire certains textes difficiles en allemand du xvi^e siècle, et Bertrand Haan a toujours répondu avec précision à mes questions sur la péninsule Ibérique. Ma gratitude va à l'éditrice de ce livre qui a accompli un formidable travail sur mon manuscrit, avec générosité et finesse. Enfin, plus au quotidien, Babette et Guillemette ont donné une compagnie à cet Empereur trop énigmatique, au passé souvent, en lui adjoignant la fréquentation improbable d'autres personnages qui jadis parcoururent, pour les uns aux derniers siècles du Moyen Âge, les étroites *calli* de Venise et les canaux de sa lagune, ou encore la Terre Sainte, pour les autres sur un long xix^e siècle, le golfe Persique et ses hinterlands désertiques, brûlés par le soleil mais aussi troués par des oasis verdoyantes... Au plus lointain comme au plus proche, j'y ai trouvé une confirmation de l'étrangeté quasi hypnotique du passé, de sa puissance étonnante d'aimantation, de la liberté raisonnée d'imaginer qui peut se

dissimuler et s'offrir dans ses arcanes et ses rêves perdus, et ces pages leur sont dédiées.



ILLUSTRATION 1. Fructus Belli, *La Récompense et le Châtiment* (1685-1686), d'après Jules Romain, Mobilier national, Paris. © Mobilier national.

INTRODUCTION

Les étranges parlers de l'Empereur

« Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor ¹ ! »

Charles Quint a été intensément glorifié de son vivant grâce à une prolifération de pièces poétiques, de récits historiques, de représentations et de scénographies imaginées. Et cette prolifération liait son règne universel à la construction d'une identité héroïque placée sous les plus heureux auspices de la providence. Ainsi en fut-il sous la plume de Jean Second, qui en 1530, à l'occasion du couronnement de Bologne, exalta l'« audace » de César ayant ramené le monde humain livré au chaos à une paix éternelle qui verrait le retour du règne de Saturne et de Rhéa :

Que les transports de l'allégresse
retentissent de tous côtés ;
qu'avec l'abondance et l'ivresse
la paix rentre dans nos cités.

L'innocence, enfin rassurée,
vit sous l'égide révérée
d'un héros sur le trône assis.
Peuples, relevez vos courages :
sous l'amas des sombres nuages
les cieux ne sont plus obscurcis.
Enfin le sacré diadème,
acquis par tant d'heureux exploits,
étend sa puissance suprême,
et soumet l'empire à ses lois.
Désormais l'Europe étonnée
va voir la vertu couronnée ;
déjà fière de son vainqueur,
mais brûlant de l'avoir pour maître,
la terre en lui va reconnaître
son légitime possesseur.

Charles Quint héros plus courageux et plus fort qu'Énée, Charles Quint triomphateur et pacificateur comme Auguste², Charles Quint nouvel Alexandre conquérant, Charles Quint en possession d'une sagesse égale à celle de Marc Aurèle, Charles Quint plus illustre que Charlemagne...

Où il est question d'une araignée...

Or l'Empereur héroïque donne de lui une tout autre image à travers certains témoignages. Une image non pas d'assurance totale dans son destin, mais de peur. Charles Quint eut une peur intense du pouvoir qu'il avait reçu et il éprouva une peur de lui-même face à la responsabilité qui reposait sur lui. Peur de lui-même, là est symboliquement le nœud gordien

d'une existence pleine d'histoire mais aussi probablement sans cesse confrontée à une sensation plus ou moins vive de vacuité. Il est beaucoup question aujourd'hui de décoder les modes virtuels de figuration des pouvoirs de jadis dont la fin et le sens auraient été de faire peur à ceux qui étaient leurs objets-sujets afin de les maintenir dans le cercle fermé de leurs dominations. Et de la sorte est estompé, dans un projet analytique autant holiste qu'univoque puisque se vouant à identifier comment l'émotion se serait exprimée dans des expressions à la fois subies et conjuratoires, le fait que la peur est ce qui guida dans leurs aventures certains acteurs politiques du passé, ce qui les rendit autodépendants d'une subjectivisation parfois dramatique dans un temps où chacun cherchait à faire son salut et se savait tragiquement marqué au sceau du péché. Et cette peur, ils n'eurent plus de cesse que de la dissimuler pour qu'elle ne vienne pas parasiter leur image, ou encore, et peut-être plus important, de se la dissimuler. Moins donc la peur de ceux qu'ils gouvernaient ou affrontaient, moins les « infrastructures politiques de la peur » autorisant la désignation de l'ennemi³, que la peur d'eux-mêmes, la peur des profondeurs d'eux-mêmes.

Sans doute Charles Quint a-t-il pu un temps imaginer que son histoire personnelle, qui l'avait conduit à dominer un ensemble de territoires dépassant en dimension tout ce que l'histoire du monde avait jusque-là connu, le ferait régner dans la paix et la sérénité et le mettrait à distance de la peur ! Sans doute avait-il cru que son pouvoir, parce qu'il ne pouvait être que le pouvoir messianique d'unité de l'*orbis terrarum*, serait un pouvoir tranquille, ne rencontrant pas d'obstacles ou de freins et pouvant se limiter à la théâtralisation de la figure hybride d'un souverain à la fois roi et chevalier, *rex et miles*⁴ ! Souverain vivant dans la fraternité et l'honneur des tournois, régissant ses États dans les paradigmes d'une justice héritée de ses ancêtres et d'une magnificence sans égale. Certes il y avait le devoir d'accomplissement d'une mission voulue par Dieu, mais parce qu'elle était voulue par Dieu, cette mission ne pouvait que se réaliser dans une sorte de

magie opératoire à laquelle travaillaient les cérémonies festives. Entrées, tournois, mises en scènes théâtrales, les prises de parole ou les cris des rois et hérauts d'armes⁵... Il était l'ordonnateur du monde⁶ parce que le réceptacle d'une force qui le dépassait⁷. Et il lui était répété qu'il était « la lumière du monde ». Lors du triomphe sévillan de 1526, une inscription n'avait-elle pas proclamé, reprenant un thème dit et redit dès avant sa venue dans la péninsule Ibérique, que « le très grand Charles règne maintenant sur tout le monde, et c'est avec raison que toute la machine lui obéit⁸ » ?

Très vite cependant le désenchantement est venu, on le sait, malgré le coup de tonnerre qu'a pu être la victoire de Pavie, le 24 février 1525. Le répit est bref. L'Empereur se heurte à l'inextricable enchevêtrement des volontés et ambitions humaines, au sein et hors de la chrétienté, et il ne peut que constater qu'il est sans cesse, sans répit, mis à l'épreuve de multiples résistances et conflits, qu'il est au risque constant de voir l'autorité qu'il peut penser lui avoir été donnée par Dieu lui échapper, ou être réduite, affaiblie. L'histoire est pour lui une épreuve dramatique toujours recommencée, durant laquelle ce qui a été gagné est sous tension d'être perdu, bien vite. De là découlerait que sa durée personnelle est rongée par l'histoire du présent, qu'il se doit toujours de lutter pour aller dans le sens de la vocation qui lui est venue par son sang et relève d'une grâce de Dieu.

Sa vie, loin d'être sereine comme il aurait pu la rêver, a été marquée au sceau de l'incertitude, de la fébrilité, de l'irrésolution. Mais peut-être ce désenchantement, qui se traduit par la mise en scène d'une apparence mélancolique, ne surgit-il pas seulement de la confrontation à une histoire lui confisquant sa durée personnelle et donc le privant d'une liberté de se détacher des ombres de mort qui hantaient sa mémoire familiale et le mettaient au défi de capitaliser pour sa maison toujours plus d'honneur et de gloire ? Peut-être préexiste-t-il dans l'imaginaire de Charles Quint ? Peut-être précocement eut-il peur de l'exercice d'un pouvoir dont il put

pressentir qu'il lui faisait courir le risque de se perdre lui-même tant d'immenses responsabilités allaient lui advenir, et donc d'aller à contresens de son désir de paix ? Celui qui prit comme devise *Plus ultra* ne rêvait-il pas plus de tranquillité que de grandeur ? Le vrai dépassement des limites n'était-il pas pour lui le dépassement du mal humain ? Et sa vie ne fut-elle pas, à la jonction du réel et du symbolique, une lutte entre deux images de lui-même, l'image d'un prince sans histoire, et l'image d'un prince se devant de porter l'histoire de sa maison à un apogée messianique, et sacrifiant tout désir d'être autre ?

L'Empereur aurait en effet été terrorisé, à l'automne de sa vie, par la seule vision d'une araignée. Cette précision, donnée par le Vénitien Alvise Mocenigo dans une relation de 1548, peut avoir eu pour fin ironique, sur le mode de la fable d'Ésope racontant la peur de l'éléphant face au moustique, d'indiquer que l'Empereur au faîte de sa grandeur n'en était pas moins sujet à la terreur la plus humaine, et donc de donner à soupçonner la fragilité même de sa puissance. Comme s'il s'agissait de dire que lui-même symbolisait le principe d'une réalité qui pouvait à tout moment basculer de la force à la faiblesse, de relativiser aussi l'exaltation d'une Majesté surhumanisée qui avait cours alors. Surtout et plus significativement, l'ambassadeur affirme que son tremblement face à une araignée témoigne de son naturel « timide » et permet d'expliquer pourquoi, lorsqu'il se trouve dans une situation exigeant une détermination « importante », il est pris de tremblements toujours avant de prendre une décision notable, qui occasionne toujours en lui une méditation longue et une profonde réflexion. Ainsi en fut-il, continue-t-il, lorsque Charles Quint se trouva devant Ingolstadt confronté à l'armée, supérieure en nombre, des princes confédérés. Alors il fut tout d'abord rempli d'effroi, avant de se reprendre et de prouver « un courage extraordinaire qui frôlait la témérité, jusqu'à aller s'exposer sur les premières lignes qui étaient sous le feu des troupes ennemies⁹ ». Le tremblement, donc la manifestation physiologique d'une

insécurité subjective, toutefois conditionnelle du commencement de penser et d'agir, donc paraît surgir comme une nécessité pour l'Empereur dans l'exercice même de son pouvoir, comme s'il fallait qu'il laisse compulsivement monter en lui une forme d'absence panique au monde pour qu'il soit en mesure de lui être pleinement présent. Charles Quint, le *Shaking man*, « l'homme qui tremble », pourrait-on dire pour paraphraser Siri Hustvedt¹⁰. Et « l'homme qui tremble » parce que cherchant à se protéger par le biais de son corps à défendre le rêve qui l'habite.

Cette phobie n'est pas sans avoir des similitudes avec la frayeur du cheval qu'éprouvait le petit Hans de Freud, même s'il y aurait matière à l'expliquer par la symbolique de la mère castratrice, de la mauvaise mère ayant abandonné son fils à une solitude éprouvante pour se rendre, au début de l'année 1502, en Espagne, avec son mari Philippe le Beau¹¹. L'« *Unheimliche* » – l'inquiétante étrangeté, voire l'étrange familiarité¹² – aurait cependant gravité pour l'Empereur autour des motifs obsessionnels de la morsure et de la toile, d'une terreur donc du symbolique. Les tremblements qui le saisissaient exprimeraient une peur d'être réduit à l'immobilité, d'être tétanisé, de se perdre à soi, d'être pris dans le piège d'une toile qui métaphorise autant l'obscurité que la paralysie. La crainte d'un vide ou d'une ombre s'emparant de soi, une souffrance subjective empêchant temporairement de penser et donc d'agir, mais aussi une souffrance à la fois déplacée et identifiée dans un objet et donc par là même maîtrisée¹³. Identification et substitution tout à la fois. Ayons ici *Le Horla* de Maupassant en mémoire : il ne faut toutefois pas s'y tromper, l'objet phobique est phobique parce qu'il est persistant, qu'il est un double de soi, non pas transitionnel, mais oppositionnel, tentant d'exercer une emprise par des pattes multiples, aussi multiples que les loups de l'Homme aux loups de Freud¹⁴, un miroir d'un passé de soi, une sorte de perpétuel revenant, essayant de capturer et emprisonner le présent du sujet. Il est aussi phobique parce qu'il réfléchit et répète une scène traumatique, ou des traces de cette

scène perçue comme un piège par un sujet qui s'est senti, à un moment de sa petite enfance, victime d'une prédation, d'une dépossession de soi identifiée à la mort. D'une sensation d'étouffement, soit face à une hyperprotection appréhendée comme dévorante et donc suscitant une insécurité, soit face à un abandon générant une immense détresse.

La phobie de l'araignée tient de la peur de la peur, la peur d'être agressé et immobilisé, d'être mort, mais aussi, et l'ambivalence est essentielle, peut-être le désir et la peur de devenir soi-même l'araignée : « Le loup comme appréhension instantanée d'une multiplicité dans telle région, ce n'est pas un représentant, un substitut, c'est un *je sens*. Je sens que je deviens loup, loup parmi les loups, en bordure des loups, et le cri d'angoisse, le seul que Freud entende : aidez-moi à ne pas devenir loup (ou au contraire à ne pas échouer dans ce devenir). Il ne s'agit pas de représentation : pas du tout croire qu'on est un loup ; se représenter comme loup. Le loup, les loups, ce sont des intensités, des vitesses, des températures, des distances variables indécomposables. C'est un fourmillement, un lupullement... » L'araignée alors serait ce que continue à craindre l'Empereur de devenir. Elle serait son inconscient même, une mort à soi. Il y aurait chez Charles Quint une phobie de devenir la mort, sa mort, ou peut-être la folie si l'on part de l'idée que l'araignée serait sa mère... Mais peut-être le mythe d'Arachnée, transmis par Ovide, permettrait-il de mieux comprendre cette ambivalence de la peur et du désir d'être : Arachnée ne voulut-elle pas concourir pour se montrer meilleure dans l'art du tissage qu'Athéna, et sa métamorphose n'est-elle pas le symbole d'un désir démiurgique puni ? N'est-elle pas le piège que l'histoire tend à l'individu, à travers la conscience que le monde est traversé de « flux mutants », de lignes de fuites et qu'une vie immobile serait la meilleure évaison possible¹⁵ ?

En histoire, ce sont parfois les indices les plus minimes, en apparence dérisoires voire incongrus, qui peuvent donner du sens ou permettre d'aller

au-delà des apories. Ce n'est pas au XVI^e siècle que serait né l'individu moderne dialoguant avec son intériorité et s'autonimisant grâce à une aptitude nouvelle à se penser réflexivement ; et ceci contrairement à un mythe toujours récurrent. À la Renaissance, le personnage est et demeure un mur, il ne se dit pas, il n'a pas d'histoire subjective et il ne veut pas en avoir une. Et Charles Quint est un de ces murs, tant il se barricade dans ou derrière des représentations addictives. Il se serait ouvert à Guillaume van Maele, un jour que ce dernier, son « *Geheimsekretär* », se trouvait seul avec lui : « ... [il] m'appela auprès de lui, me fit soigneusement fermer toutes les portes, et m'ayant fait promettre de garder le plus profond silence sur ce qu'il allait me communiquer, il ouvrit son cœur et épancha dans le mien tous les secrets de son âme [...] il ne me cacha rien. Je fus atterré d'apprendre ce qu'il me raconta ; je frémis de tout mon corps au seul souvenir de cette scène et je préférerais mourir que de jamais en parler¹⁶ ... »

Nous ne saurons jamais ce qui a tant impressionné Guillaume van Maele et qui serait aussi douloureux pour l'Empereur. Il ne servirait à rien de gloser sur le possible de ces confidences. Mais nous devons tenter de poser quelques hypothèses en recourant à un autre outil sémantique que l'écriture ou la parole. En l'occurrence son corps. Ce qui semble marginal, ce qui surgit dans la pénombre de l'individu ou du collectif, est plus parlant que ce qui paraît se situer au cœur du déroulement de l'histoire. L'araignée, en outre, est mythiquement projective de la puissance menaçante de mal, la toile qu'elle tisse et les ténèbres dans lesquelles elle préfère vivre ne sont pas sans évoquer les ruses de Satan pour s'emparer de l'âme et la porter au péché¹⁷. Elles évoquent une anxiété de la dépossession de soi, d'un autre soi qui prendrait le dessus, voire se substituerait à un soi dominant et dominateur, mais fragile. Ce serait ainsi une appréhension devant l'engagement dans la vie même, devant un pouvoir du négatif, qui rendrait compte des tremblements spasmodiques de l'Empereur révélateurs de la

puissance même d'une angoisse déterminant une perte de contrôle de soi. D'un involontaire de soi et donc d'une altérité intérieure temporairement subversive, si violemment subversive qu'elle suggère un lien à la violence. Et donc un clivage rappelant l'âme errante définie par saint Augustin, ne rencontrant que la souffrance, « lieu d'infélicité, sans pouvoir y rester, sans pouvoir le quitter ».

À ce propos est significatif le tableau peint vers 1440 par le maître bâlois Konrad Witz, la *Rencontre d'Anne et de Joachim à la Porte Dorée*, rencontre qui autorisa leur union et l'Immaculée Conception de Marie¹⁸. L'attention est retenue par des toiles d'araignées qui traînent çà et là et qui pourraient symboliser précisément la mort opposée à la vie, le péché au salut, l'enfermement à la liberté. L'araignée fait partie aussi du bestiaire qui grouille autour des transis au xv^e siècle¹⁹ et qui parle de l'immobilité et de la décomposition, de la perte ou de la destruction de soi. Elle serait alors synonyme d'un *memento mori*. Mais le *memento* d'une puissance de mort d'une part de soi.

Si l'on cherche à aller plus en profondeur de l'arachnophobie de Charles Quint, on pourrait en revenir à la séparation avec la mère²⁰ et retenir la virtualité d'« une véritable *projection* dans le réel d'un danger pulsionnel : le moi se comporte comme si le danger de développement de l'angoisse ne venait pas d'une motion pulsionnelle, mais d'une perception et peut donc réagir contre ce danger extérieur par les tentatives de fuite des évitements phobiques²¹ ».

Mais il serait tout autant suggestif d'avancer que Charles Quint, lui qui joue à l'impassibilité dans son quotidien, qui rejette l'émotion de la mise en scène de sa vie publique quand il va à la rencontre autant des grands que les moins grands de ce monde, se révélerait hanté par la peur de l'enfermement, de l'obscurité, de l'engourdissement, de la dépendance d'un double dans lequel il devinerait la figuration de la mort, d'une forme de péché, plutôt. La peur de l'impuissance et de l'échec face à un monde qui le

dépasserait et le submergerait tant il l'opprimerait et lui donnerait la sensation obsessionnelle de solitude ; la peur de ne pas répondre aux attentes et aux espérances qu'il lui a été inculqué avoir été mises en lui par Dieu. La peur d'être entraîné à être ce qu'il ne veut pas être. Plus encore ce serait la honte d'avoir peur qui surgirait²²..., la honte de ne pas pouvoir ou vouloir s'ajuster à ce qui est attendu de lui, la honte de ne pas rentrer dans les cadres prédicés de l'identification, de l'assimilation du Moi à un autre Moi imposé à lui comme le même que lui parce que imaginé en tant que figure paternelle²³. La conversion d'une représentation inconsciemment refusée en une perturbation physique neutralisant temporairement son angoisse, l'abandonnant à une forme d'évanescence de lui-même. Ce serait un Empereur fragile, incertain, inquiet face à l'histoire programmée de toujours pour lui qui surgirait de cette conversion dans l'araignée d'une détresse antinomique des représentations héroïques et triomphales qui furent produites à sa gloire. Une détresse qui parlerait de la virtualité d'un devenir de soi exorcisé ou anesthésié dans l'immobilité²⁴ ?

Érasme éclairerait alors un possible de cette phobie d'un prince renaissant. Dans le colloque *Pseudochei et Philetymi*, dont l'édition date d'août 1523, le menteur, Pseudochée, est un fidèle disciple de Satan²⁵. Il est assimilé à une araignée, non seulement parce qu'il tisse une toile qui est un piège, mais parce qu'il tire tout ce qu'il dit de lui-même, qu'il ignore l'existence même de la vérité afin de tenter de s'approprier l'âme d'autrui²⁶. Il est destructeur de la parole qui se gausse de celui qui va avec sa « vérité gueuse et tout en haillons » et il est un voleur d'âme. Son modèle est Ulysse et son dieu est Mercure. Il est donc une incarnation du péché dans toute sa force et ce serait pour Charles Quint une peur du péché qui surgirait à la vue de l'araignée, une peur de l'enfer parce que l'araignée serait un double tentant de le contraindre à suivre une voie dont il ne veut pas, une voie périlleuse. En tout cas, pour continuer avec Érasme, il nous faut soupçonner toujours plus une pathologie anxieuse de l'Empereur, une peur de soi. Dans

le colloque « Le voyage pour motif de piété », un des protagonistes, Ogygius, ne dit-il pas qu'« une conscience tranquille ignore la peur²⁷ » ?

Où surgit un double immobile

En outre, ajoutons que Charles Quint fut, un temps de sa jeunesse, sujet à des crises présumées d'épilepsie, qui peuvent se lire en tant que conversions somatiques et donc théâtres de l'intériorité bouleversée par l'interrogation sur son devenir²⁸. Sans doute s'agit-il des premiers symptômes d'un corps appelé à la souffrance tout au long de sa vie, et aussi du déplacement d'un affect sur le corps même, d'un mécanisme de défense ou d'évitement. Mais aucun historien n'a porté son attention sur la dimension symbolique de cette expérience singulière qui, pourtant pour d'autres sujets historiques, a donné lieu à des analyses suggestives²⁹.

Tout aurait débuté, selon une lettre en date du 8 janvier 1519 rédigée par l'ambassadeur français Jehan de La Roche, seigneur de La Rochebeaucourt, à la fin de l'année 1518³⁰, en Espagne, jusqu'au moment où une crise, quelques semaines plus tard, le surprit en public à Saragosse : « Jeudi derrenier en oyant la grant messe, présents beaucoup de gens, il tomba par terre estant de genoulx et demeura, cuydant qu'il feust mort, l'espace de plus de deux heures, sans pousser, et avoit le visage tout tourné y et fut emporté en sa chambre... et fut incontinent susbout les deux heures passées. Il avoit été malade une autre foy de mesme sorte il n'y a pas deux moys, toutesfoys je n'en avoye rien sceu jusques à ce coup, et luy print en jouant à la grosse balle de ceste maladye. Il en est grant bruit icy³¹. »

Certains ont pu y discerner le symptôme d'une complexion mélancolique, d'autres les effets d'une fièvre quarte récurrente, mais il n'a pas été signalé que l'évanouissement du souverain, s'il eut lieu peu avant que ne parvienne la nouvelle du décès de son grand-père Maximilien

advenu le 12 janvier³², n'en serait pas moins à corrélérer à l'appréhension d'un grand bouleversement dans la vie du prince qui, déjà mis à l'épreuve durant ses rencontres récentes et successives avec ses royaumes d'Espagne – des rencontres repoussées puisqu'il n'a rejoint la péninsule par mer que le 19 septembre 1517, soit plus d'un an et demi après la mort de son grand-père Ferdinand d'Aragon –, se serait su déjà sous tension de se préparer à l'enjeu imminent de la dignité impériale. Car, alors que l'état de santé de Maximilien s'était aggravé tout au long de l'année 1518, les démarches secrètes s'étaient multipliées depuis plusieurs mois pour assurer l'avancement de la future candidature impériale : le palier décisif devait être l'élection de Charles comme roi des Romains, mais dès le 1^{er} septembre la tante Marguerite d'Autriche avait eu la certitude que cinq électeurs sur sept voteraient en faveur de son neveu si Maximilien décédait plus vite que prévu comme la dégradation de sa santé le laissait à penser³³.

Mais partons du principe que le corps est pour l'Empereur un sujet parlant qui émet précisément cette parole que l'historien, à cinq siècles de distance, ne peut pas écouter. D'autant qu'en plus Charles Quint fut un acteur souvent muet. Le corps est à appréhender comme un locuteur de substitution, il donne à écouter ce qui n'est pas verbalisé discursivement. On pourra rétorquer qu'il est problématique de chercher à dresser un portrait psychologique à partir du corps, à partir surtout des affections auxquelles ce corps est sujet. Les maladies qui vont être analysées semblent des maladies physiques ou organiques, et non psychiques ; elles ne sont pas, pourra-t-on objecter, des troubles nécessairement psychosomatiques et donc métapsychologiques. Écrire une biographie revient à remplacer l'oralité par la corporalité, du moins dans une première approche.

Mais, là encore, il faut réintégrer le symptôme dans le système de l'imaginaire du temps. Si l'on examine un autre champ de mise en scène du corps, celui des violences pratiquées par les hommes et les femmes de la Renaissance au nom de leur foi, de sa défense et de sa glorification, il

ressort que le corps de l'adversaire est produit comme un discours, qu'il parle de ce qu'il est pour les catholiques du XVI^e siècle, qu'il est donc pensé comme capable de dicter ou d'encoder du sens. Celui qui est désigné en tant qu'« hérétique » a cessé en abandonnant la religion de ses ancêtres d'appartenir à l'humain aux yeux des partisans du pape, les « papistes » ; il a cessé d'être une image créée par Dieu à son image et il n'est plus qu'un être monstrueux, habité par Satan, ravalé au rang d'un animal sans âme. La violence qu'il subit atrocement a pour fin de faire sortir, de verbaliser cette vérité que son enveloppe corporelle dissimule, en déshumanisant le corps, en l'animalisant, en le diabolisant. Le corps est donc un espace-temps discursif, il parle ; ou plutôt les tortionnaires le font parler. De même, il nous semble que ce qui nous paraît relever de l'organique dans l'imaginaire peut aussi avoir une fonction somatique, que ce qui n'est pas dit, ce qui est censuré, peut être dit sur le corps, par le corps, dans le corps.

Il ne faut pas se laisser prendre par l'anachronisme en appliquant les outils méthodologiques de la métapsychologie freudienne, en clivant le corps entre l'affection organique et l'affection psychique. L'organique et le psychique dialoguent dans la médecine renaissante, et ils sont comme noués l'un à l'autre ; ou plutôt l'un n'est pas sans l'autre. Le corps est histoire, il est l'histoire du sujet. Et Antoine Rouillet a bien insisté sur le fait que le corps des carmélites espagnoles, au XVI^e siècle, est l'instrument de leur adresse à Dieu, l'outil d'une volonté sémiotique³⁴. La mortification du corps est un « préalable du travail de l'âme », elle parle de la mortification intérieure et elle interagit sur elle. Le corps est l'instrument d'une « exploration spirituelle³⁵ », il est le médiateur qui, par la douleur, par la souffrance pénitentielle, dit la rumination intérieure des textes. La pénitence fait du corps à la fois un discours sur le péché et la corruption, sur l'angoisse, et sur la volonté de s'en purifier³⁶.

Revenons alors à l'attaque qui terrasse le prince tandis qu'il est en prière et n'ergotons pas pour déterminer s'il subit ou non une crise d'allure

épileptique, ou s'il faudrait y deviner plutôt une crise hystérique. La syncope advient le 6 janvier, le jour de l'Épiphanie, fête de l'hommage rendu au Messie par les rois, Melchior, Gaspard, et Balthazar³⁷. Elle laisse le futur Empereur en état d'inconscience, pétrifié, livré à une étrangeté, parce qu'un double semble se détacher de lui, un double corps qui est temporairement mort, précipité qu'il est dans un état de non-conscience. Intervient la duplication en un autre soi dont la mort est symbolisée par l'absence à soi qui perdure, et qui pourtant prend provisoirement la place du corps vivant. Pour Freud encore, cette dissociation relèverait de l'hystérie et d'une tension parricide, une tension de *Vatertötung* par procuration, et elle est une scène psychique actualisant et sécrétant tout à la fois une culpabilité. La question qui se pose pour Charles Quint est la suivante : de quel père s'agit-il ? Le père biologique, Philippe le Beau mort à Burgos le 25 septembre 1506, ou le père du « sang » dans la mesure où, au XVI^e siècle, ce que l'on est n'est qu'un avatar d'un même être qui à chaque génération est censé se dupliquer ou se reproduire ? Pantagruel n'est-il pas décrit comme similaire, trait pour trait, physiquement et moralement, à son père Gargantua ? Le père, dans ce contexte obligé, ne peut pas être le père géniteur, il est la lignée des aïeux ; il est le sang, il est donc en soi.

Maximilien n'écrivit-il pas à sa fille Marguerite en février 1509 avoir été content de savoir que son petit-fils aimait la chasse, « autrement on pourra penser qu'il est bâtard³⁸ » ? N'y eut-il pas un surinvestissement précoce, qui put susciter de temps à autre un déni de soi que dissimulait la *gravitas* que Charles montrait en public ? Ne vécut-il pas de manière formatée, sous la férule obsessionnelle de ceux à qui son éducation avait été confiée et sous les feux des projecteurs de ceux qui chantaient sa gloire présente et future ? L'évêque de Badajoz ne signalait-il pas en 1516 qu'il « est dominé » au point « qu'il ne sait faire ni dire autres choses que ce qu'on lui suggère, ou ce qu'on lui dit » ? Dès 15 ans ne lisait-il pas toutes les dépêches et monsieur de Chièvres ne tint-il pas à préciser qu'en tant que

tuteur et curateur de la jeunesse du prince, « je veux, quand je mourrai, qu'il demeure en liberté, car s'il n'entendait ses affaires, il faudrait, après mon décès, qu'il eût un autre curateur pour n'avoir entendu ses affaires et n'avoir été nourri au travail, se reposant toujours sur autrui³⁹ » ? La toile d'araignée a enserré Charles très tôt, elle le tient depuis toujours et le seul moyen pour lui de s'en évader aurait été de la signifier corporellement, de faire en sorte que son corps puisse, dans le pressentiment d'un moment historique critique, jouer à se refuser à cette vie obligée qui le porte vers son avenir. Ou plutôt l'avenir prédessiné pour lui.

Rappelons la syncope de Brême qui eut lieu alors que Freud discutait avec Jung et Ferenczi, quand la conversation en vint, à l'instigation de Jung, à l'histoire de cadavres momifiés découverts dans les tourbières du Holstein. Rappelons aussi que Freud lui-même fut victime à Munich d'une syncope en novembre 1912, alors qu'il discutait assez vivement avec Jung et Riklin à propos du pharaon Aménophis IV, qui détruisit les cartouches évoquant le nom de son père⁴⁰. Ce qui fait penser qu'il voulait démontrer à Jung qu'en le critiquant sur son approche psychanalytique, il souhaitait en réalité sa mort. Mais ayant retrouvé ses esprits, il prononça la phrase suivante : « Comme il doit être agréable de mourir. » Ce qui au contraire donne à lire dans la syncope un désir de mort, un désir d'évitement de ce qui est en soi, ou plutôt de ce qui est soi. Et Freud reviendra significativement en 1927 sur cet événement dont il dit qu'il fut un temps répétitif : « Ces attaques étaient liées à l'idée de mort [...]. Nous connaissons la signification et l'intention de ces crises léthargiques. Elles impliquent une identification avec un mort, une personne qui est vraiment morte, ou qui vit encore et dont on souhaite la mort ; ce dernier cas est le plus significatif. La crise se trouve avoir alors la valeur d'un châtiment : on a souhaité la mort d'autrui, on est à présent cet autrui et on est mort. » Ce qui signifie que plutôt que d'assumer la haine ou la violence que l'on a en soi, il vaut mieux mourir ou mimer la mort. Ou au moins laisser cette haine

s'exprimer symboliquement dans son corps. Avec toujours la même question : qu'est-ce qui est haï à travers cet événement dont le corps est le lieu ? Plus loin encore, disons que la syncope fait comme dire à Charles Quint qu'il lui serait bon de mourir tant la mort à lui-même qui lui a été imposée et ordonnée depuis sa naissance est un fardeau, ou une douleur qu'il cherche à contenir.

La syncope est donc une défense ou une accommodation, et du fait de cette ambivalence, elle est un ajustement exprimant ou autorisant un désir de vie autre⁴¹ ; et ce ne serait pas par hasard si elle frappe Charles le jour de l'Épiphanie, fête de l'adoration des Mages⁴². C'est-à-dire que le roi de Castille et d'Aragon, en sortant du monde des vivants par le fait de sa syncope, aurait symboliquement mis en pratique une conduite de fuite/déni devant la mission d'être roi pour le Christ, par le Christ, vers laquelle son sang le portait irrémissiblement. Car le pouvoir vient du Christ et la fête de l'Épiphanie commémore la sujétion des rois au Fils de Dieu, elle symbolise au retour de la venue à Bethléem la mission temporelle déléguée à ceux auxquels le Christ attribue l'*imperium*. Ne faudrait-il pas voir alors dans l'immobilité de Charles, dans ce double qui surgit de lui, le refus de l'Épiphanie impériale qui est l'avenir dessiné pour lui, et donc une culpabilité lui disant son indignité dans la mission eschatologique qui est sur le point de lui revenir ? Une culpabilité qui pourrait être corrélée à la mort de Philippe le Beau, le 25 septembre 1506, la mort du père qui avait enlevé la mère au fils pour l'emmener en Espagne et peut-être inconsciemment souhaitée par le fils au point d'être transférée dans la mort du double de soi qui caractérise le moment épileptique⁴³. Une culpabilité qui se serait ensuite projetée dans la rencontre, à propos de laquelle rien n'a filtré, avec sa mère à Valladolid et la décision de pérenniser l'enfermement de celle-ci ; une culpabilité qui significativement ne se serait plus somatisée après son mariage avec Isabelle de Portugal... Mais à nouveau se pose la question de savoir si, en amont de cette névrose de l'*imperium*⁴⁴, le père

géniteur est pour Charles Quint le vrai Père, si ce n'est pas plus haut dans l'histoire qu'il faudrait remonter pour identifier l'objet phobique. Jusqu'au sang de l'Empereur.

Alors, il ne serait pas étonnant d'observer qu'Hippocrate, dans son *morbus sacer*⁴⁵, refuse à l'épilepsie d'être une maladie sacrée, en posant d'une part qu'elle a sa cause dans l'hérédité, mais d'autre part qu'elle s'explique par le sang, source de l'intelligence dont l'interprète est le cerveau, origine des joies, des rires, des tristesses et des peurs : quand beaucoup d'air est mélangé au sang dans tout le corps, le sang soit s'arrête dans un endroit, soit se ralentit dans un autre, soit coule plus vite dans un dernier. L'irrégularité [*inaequalitas*] des mouvements du sang détermine des *inaequalitates* corporelles, c'est-à-dire des convulsions et des syncopes épileptiques, certaines veines s'obstruant, et d'autres étant au contraire parcourues très vite par le sang ; l'écume qui sort de la bouche provient du mélange de l'air avec une partie du sang...

Où les impératifs du sang semblent catégoriques

Et ce sang, comme l'a jadis écrit Henri Hauser, est certainement plus un sang de Bourgogne qu'un sang de Habsbourgs. Ou du moins c'est ce que Charles Quint se contraint à dire : « Héritier de Marie de Bourgogne, héritier aussi de Charles le Téméraire et, par-delà, de Jean sans Peur, il reprend à son compte tous les griefs de sa maison contre la maison de France. Sa « maison » à lui, c'est la maison de Bourgogne. La Bourgogne, disait-il lui-même, « était son ancien héritage, fondement de son ordre (de la Toison) et dont il portait le nom et les armes ». Son héraut d'armes s'appelait « Bourgogne ». « Aux yeux de ses contemporains, à ses yeux

même, il était d'abord le duc de Bourgogne⁴⁶. » Et le testament de 1522 certifie cette représentation, dans le vœu de voir son corps reposer à la chartreuse de Champmol. Le sang signifie devoir de vengeance, de violence, sans répit, jusqu'à ce que ce qu'il exige soit accompli.

C'est ce que laissent entendre Nicaise Ladam, Julien Fossetier ou encore Jehan Molinet, qui voient dans Charles Quint un prince du retour mimétique : « C'est le second duc Charles revenu, / Fort bienvenu, triomphant sur les rens, / Visiblement a nous est apparu. [...] / Charles sera nostre vray heritier. » Le duc Charles est revenu, est-il proclamé, qui effacera la catastrophe de 1477 et recouvrera les territoires perdus : « [...] nostre enfant qui sera / *Pater futuri seculi* / Et bonne paix entreterra ; / Pays perdu nous revenra : / *Filius datus est nobis*, / D'or et d'argent nous pourvenra / *Pro debitoribus nostris*. » Le Valois finira englouti dans la mer comme Pharaon. Comme s'il fallait dicter à Charles Quint son histoire en la prophétisant en tant que victoire absolue ouvrant un âge d'or. Au point que le monde entier sera conquis et qu'un empire universel lui viendra⁴⁷. Ajoutons que le Chevalier délibéré, durant les pérégrinations dépeintes par Olivier de la Marche, rencontre Fraîche Mémoire et que celle-ci lui montre les tombes des anciens trépassés, puis que, dans le palais d'Atropos, il voit Messire Accident triompher de Charles le Téméraire, tandis que Messire Débile parvient à vaincre Philippe le Bon⁴⁸.

Or il nous faut nous demander si ce ne sont pas d'autres rêves de gloire que ceux de la vengeance de sang, de la violence et de la haine, qui hantent Charles Quint, s'il ne souhaite pas se soustraire symboliquement à cette destinée qui sans répit va le voir se donner à l'histoire des siens, se vouer à l'honneur des siens, se laisser submerger par le passé, donc ne pas accéder à la *persona* qu'il sait être en lui-même. La syncope témoigne d'une aspiration à la liberté, à être un prince libre de contraintes qu'il sait venir à lui, à ne pas vivre sous le poids des devoirs du sang, et donc de la menace maléfique qu'incarne l'araignée. Elle exprime peut-être une haine du sang,

un fantasme d'antivie. L'araignée est le symbole au creux d'une mémoire traumatique, elle signifie tous les périls de l'exercice du pouvoir, péril de l'échec, péril de se perdre à soi-même, péril d'être pris dans la toile tissée par l'histoire. L'araignée est une mémoire transgénérationnelle : elle est le mal des origines, car elle renvoie à « l'universelle araigne » de Commynes, le roi Louis XI ayant tissé sa toile avec une telle patience et une telle science qu'il finit par prendre dans un piège mortel l'arrière-grand-père, Charles le Téméraire. La peur de Charles Quint est donc la peur d'être seul face à soi-même et à la destinée des aïeux, la peur d'être indigne de son sang et de sa gloire, la peur qui fait haïr son sang parce que le sang est synonyme de devoir de violence, la peur encore de répéter l'histoire face à un mal qui court dans le monde. L'« universelle araigne ne tenait jamais sa parole, n'avait de cesse que de travailler toujours au rabaissement de ses adversaires ou alliés ; il ne parlait que pour dire ce qu'il ne pensait pas ».

Il s'agit d'un point capital, car précisément Charles Quint, on l'a vu, dirait dans sa crise simultanément son déni et son désir d'évitement de ce vers quoi son sang le conduit. Ce qui peut donner à penser que le symptôme ne choisit pas de se montrer sans ordre : c'est le sang de l'Empereur qui est en cause, le sang entendu comme ce qui le contraint irrésistiblement à la mimétique, le force à être dans un horizon d'identifications. On reviendra plus loin sur sa correspondance avec celui qui est son confesseur à partir de 1523-1524 et qui prend en 1530 la plume pour lui rappeler ses devoirs. Mais Charles Quint apparaît, sous la plume du dominicain Garcia de Loaysa, suspect de ne pas se donner pleinement à sa charge, rétif donc à ce que son sang lui commande : un dangereux penchant semble le gouverner, l'indolence, l'oisiveté, la paresse. Avec « la paresse du lit qui vous rendrait indigne de votre heureuse naissance et convertirait vos glorieux projets en oisiveté répréhensible ». Loaysa fait allusion à ce qui aurait été un temps de flottement dans la vie de l'Empereur, au point qu'on peut se demander si la rémanence du refoulé ne joua pas. Si Charles Quint n'a pas repoussé le

temps de son implication totale dans l'histoire préécrite pour lui par la providence. S'il n'a pas tenté, malgré la capitulation devant les exigences de son sang qu'a été sa candidature à l'Empire, de continuer à vivre dans l'insouciance de la vie qu'il menait jadis en Flandre.

Un jour Votre Majesté me dit qu'elle désirait consacrer sa vie à la défense de la foi, parce que c'était par ce seul moyen que vous pensiez reconnaître les grâces infinies de Dieu à votre égard. C'est aujourd'hui qu'est venu le temps pour Votre Majesté de montrer si ces promesses étaient hypocrites et fausses ou si elles étaient cordiales et vraies. Or Dieu ne vous demande pas votre vie pour la défense de la foi, mais seulement votre diligence, votre ardeur... Ne songez pas à des fêtes, et ne vous laissez pas décourager par des travaux qui ne seront sans doute pas moindres que ceux de Bologne, mais desquels doivent naître la gloire et l'honneur que vous avez toujours désirés. Il est clair, Sire, que de l'oisiveté, des plaisirs, des vices et des amusements ne sortirent jamais couronne ni triomphe. Il y a toujours eu dans votre personne un combat entre l'indolence et la gloire ; j'espère donc qu'avec la miséricorde de Dieu, en Allemagne et jusqu'à votre retour de Castille, l'amour de votre honneur et de votre réputation triomphera de votre ennemi naturel qui est la tentation de vivre tranquillement et de perdre en vain le meilleur de votre tems⁴⁹.

C'est ce combat entre indolence et gloire, entre donc désir et déni du désir qui est au cœur, déjà en 1519, de la scénographie épileptique.

Charles Quint, toute sa vie, même quand cesse le temps des crises liées à la « comitiale agitation Hiraclienne », aurait alors été hanté par une peur le portant, en ces années où tout se précipite pour lui, à mimer symboliquement en surface ou en profondeur de son corps ce qu'est cette

vie qui vient à lui et qui lui fait peur par ce qu'elle représente de perte de liberté, de soumission, de privation, de sacrifice⁵⁰ ; par ce qu'elle apporte d'aliénation par rapport à ce qu'il est ou rêverait d'être. Inconsciemment. En 1555, à Bruxelles, lors encore de la grande cérémonie d'abdication, il laissera filtrer qu'il lui avait fallu comme se contraindre à suivre une voie tracée par son sang pour lui depuis l'instant de sa naissance, que c'était une obligation qui lui avait commandé d'aller dans le sens tout tracé pour lui par l'histoire, et qu'il n'avait pas eu d'alternative⁵¹. Comme s'il avait rêvé un temps qu'il y eût pour lui la possibilité d'un choix entre la loi du sang et le possible d'un désir d'être seulement ce qu'il pouvait imaginer être son moi. Et il racontera avoir été en quelque sorte le spectateur passif de son histoire, impliqué dans une mécanique sans improbabilité qui préexistait à sa naissance, qui prit son mouvement quand son grand-père Maximilien le « rendit maître de mes droits, ici, dans cette même salle, à ceste mesme heure, lorsque je comptais à peine quinze ans ». Le corps immobile, durant les deux heures dramatiques d'absence à la vie, consacre en 1519 une présence du double qui est aussi le langage d'un regret. Le corps en situation d'*abdicare*, c'est-à-dire de dire non en mettant en spectacle une mort à soi, imposée.

Puis la mort de Ferdinand d'Aragon, ajoutera-t-il, lui fit « ceindre la couronne » et s'accéléra cette histoire qui ne relève pas de lui-même mais de l'automatisme de son devoir de sang. Un sang qui, à travers l'abandon de sa mère, ne lui a pas donné ce qu'il attendait pourtant et contre lequel il fut en crise, plus inconsciemment que consciemment : « Et il me fallut, à dix-sept ans, traverser l'océan pour aller prendre possession du royaume d'Espagne. Enfin, lorsque l'empereur Maximilien mourut, il y a de cela trente-six ans, j'en avais dix-neuf alors, j'osai briguer la couronne impériale qu'avait portée mon aïeul, non point par envie de dominer sur un plus grand nombre de pays, mais pour veiller plus efficacement au salut de l'Allemagne, de mes autres royaumes, et aussi de notre chère patrie ; dans

l'espoir de maintenir la paix et la concorde parmi les nations chrétiennes, et de tourner leurs forces réunies à la défense de notre sainte religion contre les Mahométans. Mais les hérésies de Martin Luther, d'une part, et les rivalités des puissances, de l'autre, ne me permirent point de mettre complètement mes projets à exécution. J'eus pourtant le bonheur, avec l'aide de Dieu, de résister à mes ennemis et je ne négligeai rien pour atteindre le noble but que je m'étais proposé. Voilà pourquoi j'ai conclu avec différents princes tant de traités, si souvent renversés par les manœuvres d'hommes turbulents, qui me forçaient à changer mes plans, et à multiplier mes courses, pour faire tantôt la paix et tantôt la guerre. » Les verbes, dans son discours, le peignent toujours allant de l'avant, mais sous la contrainte, dans ce qui ressemble à une servitude volontaire.

Plus encore, remontons dans le temps et revenons-en à l'année 1519, quand l'Empereur tint entre le 5 et le 8 mars le dix-neuvième chapitre de la Toison d'or à Barcelone. C'est le moment où lui parviennent des lettres du seigneur de Zevenberghe qui, le 8 mars, lui écrit que les électeurs n'ont pas pour souci le bien de la chrétienté et de l'Empire, mais seulement de leur « particulier proffit », tandis que sont au travail des émissaires français remplis d'habileté. Les négociations pour l'avancement de sa candidature sont un révélateur de la perfidie du monde, de ce que les promesses n'engagent que ceux qui les croient, de ce que l'enjeu du pouvoir transforme les hommes en girouettes ne visant qu'à leur seul intérêt⁵². Il est impossible désormais de reculer, mais les récits que reçoit Charles Quint ne sont pas sans le désespérer quelque peu tant tout lui semble complexe et tant le réel lui paraît désormais terriblement réel. Pourtant au même moment c'est la gloire de sa maison qui est en cause.

Et en conséquence, le 13 mars, il rédige une *instruction* demandant que soit démenti en Allemagne le bruit selon lequel ses sujets de ses royaumes d'Espagne ne voudraient pas son élection, « de crainte de perdre nostre présence » : c'est une contre-vérité, parce qu'au contraire ils ne souhaitent,

complète-t-il, que sa « grandeur » et son « exaltation⁵³ ». Il y eut aussi la rumeur que les grands d'Allemagne ne veulent pas un Empereur trop puissant... Certes, il est enfin élu le 28 juin et il peut être rasséréné, mais il semble avoir conservé une certaine amertume quand il reçoit les envoyés des électeurs qui viennent lui annoncer la nouvelle, lui demandant encore « que leur élection il vouldse accepter, et se trouver au Saint-Empire, sy tost que ses affaires le pourroient porter ». C'est alors qu'il prend la parole, pour dire combien il ressent d'honneur de l'élection à la dignité impériale, mais aussi pour faire part de l'hésitation qui le prend. S'agit-il seulement d'un artifice rhétorique obligé, destiné à assurer les émissaires qu'il fait honneur au Saint-Empire d'accepter de répondre positivement au choix qui s'est fixé sur sa personne ?

Il n'en reste pas moins qu'il tient à dire qu'il a pesé le pour et le contre :

[...] eust ce prime force singulier plaisir de ceste nouvelle, et s'en tint obligié ausdits prince, et d'autre part, considérant la grosse charge d'ung Roy des Romains comme d'ung Empereur, et que pour la distance de ses Royaulmes d'Espaigne de la Germanie, il ne pourroit bonnement sy souvent il trouver en ladicte Germanie que pour le bien du Saint-Empire, et son debvoir bon et requiz seroit trouva il la chose pesante, et feust en débat en soy mesme s'il debvoit accepter son élection ou s'en excuser. Et toutevoyes après y avoir mieulx pensé et singulièrement à l'honneur et affection que les princes électeur luy avoyent fait, et au regret que de son excuse ilz pourroient avoir, et que l'affection assistance et service desdicts princes électeurs, et des autres princes et seigneurs, et des citéz du Saint-Empire luy feust bien convenable pour la conservacion de ses pays d'Austrice situez audict Empire, aussi de ses pays de Bourgoingne, de Lembourg, de Luxembourg, de Gheldres, de Flandre, d'Artois, de Haynau, de Hollande, de Zeelande, Frise et

pays d'enbraz voisons audict Empire, aussi pour la réduction de son ducé de Bourgoingne, de l'Ytalye, et de la Lombardie en son obéissance, et à la fortification de ses Royaulmes d'Espaignes, de Naples et autres ses Royaulmes et pays voisins, et sur tout pour la conservacion, et déffence de la chrétienté, et de Sainte Église, et le reboutement des Infidelles, à quoy ledict seigneur sur toutes choses estoit singulièrement affecté : aussi pour éviter les novellitez qu'en caz qu'il n'acceptast l'estat de Roy de Romains, auquel il estoit esleu, le Roy de France lequel oudict caz vraisemblablement y parviendroyt pourroit à l'exemple du passé vouloir faire à luy et ses pays et subgetz, ledict seigneur Roy en sur ce l'avis d'aucuns de ses plus primez vassaulx et conseillers, pour ung mieulx, se résolu accepter son élection et pour ce sy tost que commodiensement il pourroit se transporter en la Germanie comme il feist, dont en mercyant les princes du Saint-Empire de l'honneur qu'ilz luy avoient fait, il les advisa par ambassadeur et lettres⁵⁴.

Charles n'est pas Martin Luther, mais l'angoisse qui vient à sa conscience le 6 janvier 1519 n'est pas sans similitude avec celle qui avait étreint l'étudiant Martin le 2 juillet 1505 quand, non loin d'Erfurt, la foudre tomba devant lui et qu'il invoqua, terrorisé, sainte Anne pour se placer sous sa protection, se sentant ensuite sans doute coupable d'avoir eu peur de Dieu⁵⁵... Ou quand, en 1507, le doute l'envahit et qu'au moment où en pleine messe le prêtre fit la lecture de l'Évangile (Mc 9, 17) relatant la guérison par le Christ d'un possédé, il chut à terre, hurlant qu'il n'y avait que néant en lui : « *Ich bin's nit ! Ich bin's nit*⁵⁶ ! » L'obsession de l'indignité, de la honte, l'obsession d'être une « nasse de perdition » et donc d'être indigne de la miséricorde divine, indigne d'une vie terrestre qui, par œuvres, prières, pénitences, mortifications multipliées et répétées, était censée lui permettre d'accéder au pardon divin. Et cette obsession se traduit

par un cri disant son néant, disant que le péché le submerge même quand il croit avoir été au plus profond des mortifications. Son corps étendu à terre dit ce néant, la phobie d'une présence qui s'impose à sa volonté, qui l'emprisonne dans le mal. *Non sum dignum*. Un peu comme le corps immobile de l'Empereur en ce tout début d'année 1519...

Où l'action signifie fébrilité

Mais plus consciemment pour expliquer cette angoisse devant l'histoire qui s'ouvrait, ou plutôt s'imposait à lui, il y aurait pour Charles Quint le vecteur de la *devotio moderna*, « l'aménagement d'un petit théâtre où l'âme dévote dialoguait avec le Crucifié⁵⁷ ». Et dialoguait par la prière comme sans doute Charles en ce 6 janvier 1519, la prière solitaire intériorisée, du « fond du cœur⁵⁸. » Mais, et Pierre Chaunu l'a signalé, la *devotio moderna* ne s'arrête pas à cette quête d'immédiation intérieure par la prière et la mimétique ; elle est « socratique », elle est introspective⁵⁹, faisant dialoguer le croyant avec sa conscience nourrie de la vie et des souffrances du Christ : « Mais surtout elle est *imitatio Christi*. Elle est proche du Christ de douleur ; elle vit la *pietà*. Son Christ est homme ; il est descendu du vitrail. Dans le mystère de l'Incarnation, elle est du côté de la sainte humanité, de l'homme Dieu et non du Dieu fait homme. Elle a besoin du Christ torturé pour surmonter la sainte terreur que lui inspire la transcendance de Dieu. »

La souffrance du Sauveur, de son corps martyrisé à l'extrême, au-delà de tout possible de souffrance, est appel. La *devotio moderna* n'est pas sans créer une tension qui peut favoriser le jeu projectif d'une culpabilité dans la mesure où l'imitation du Jeudi saint et du Vendredi saint est âpre, difficile, incertaine tant elle est exigeante : elle s'exprime à travers un discours qui répète que le croyant court le risque rémanent, immuable même, de succomber aux tentations, qu'il tend à toujours remettre l'avancement de sa

vie spirituelle, que les nécessités du corps s'appesantissent toujours en lui pour l'éloigner de ce corps christique souffrant. Un double corps, mais un corps dangereux qui est l'enveloppe charnelle du chrétien, son enveloppe historique, et qui ne cesse de se rappeler à lui pour l'empêcher de vivre le corps du Christ.

Aucun jour n'est assuré et il est difficile d'apprendre à mourir pour vivre en Christ : « Que vos gémissements, vos larmes, vos prières, montent tous les jours vers le ciel afin que votre âme, après la mort, mérite de passer heureusement à Dieu. » L'épouvante attend celui qui a flatté sa chair : « Alors les vêtements pauvres resplendiront, et les habits somptueux perdront tout leur éclat. Alors la plus pauvre petite demeure sera jugée au-dessus du palais tout brillant d'or. Alors une patience constamment soutenue sera de plus de secours que toute la puissance du monde ; et une obéissance simple, élevée plus haut que toute la prudence du siècle. » Contre le péché, c'est en termes de travail sur soi que Thomas à Kempis a édicté la voie de salut : méditer la Passion pour faire Christ toujours présent en soi, mais savoir que le temps perdu dans les tribulations est un temps qui ne reviendra jamais. C'est-à-dire que tout ce qui a été gagné peut se perdre beaucoup plus vite. Le Christ s'apprend dans un continuum de durée, dans une persévérance de tous les instants dans la ferveur et la prière. Mais le corps charnel demeure un risque.

C'est là où la *devotio moderna* n'est pas qu'une piété de la sérénité, parce que, comme Pierre Chaunu l'a encore signalé, elle peut posséder un fort potentiel anxiogène, tout dépendant bien sûr de la sensibilité du sujet croyant : qui se laisse aller à la tiédeur quelques instants perd le Christ pour lequel il ne faut jamais baisser la garde. Son double est tapi dans l'obscurité. La vie dévote est une vie contrainte, autocontrainte, qui certes est destinée à éviter l'angoisse à qui la mène dans ses exigences les plus enserrantes, mais peut aussi la recréer tant elle astreint à enclore la conscience dans une étroite discipline mimétique du Christ, celui qui a tant

souffert pour le salut des hommes et dont il faut approcher la souffrance intérieurement avec un acharnement permanent. La mort à soi guette donc à tout moment, parce que le germe de la concupiscence demeure fiché en chacun. De toute manière, et c'est l'essentiel pour qui s'intéresse à cette pulsion anxiogène de l'*imitatio Christi*, sont peu nombreux ceux qui acceptent de porter la Croix de Jésus-Christ, dans une patience qui les fait aller jusqu'à être des pauvres d'esprit dépouillés de tout amour de soi. La voie est donc, contrairement à une image irénique, une voie étroite, bien étroite, et le dévot doit savoir qu'à tout moment il peut se remettre à errer, qu'il peut être privé de toute consolation, tout perdre.

Vigilance de tous les instants, humilité, espérance, renoncement : ne jamais cesser de se préparer au combat et de lutter contre les tentations du monde, car Satan ne dort jamais : la vie du dévot n'est pas une vie paisible, elle est un combat augustinien qui demande sans répit de regarder à droite comme à gauche, en avant comme en arrière ; elle sollicite impérativement une remise en question de soi au filtre de la conscience. Et ce combat se réalise par le port intériorisé de la Croix, dans la certitude que la vie du Christ n'a été qu'une Croix et que donc il est vain de chercher le repos et la joie. La Croix toujours plus pesante au fur et à mesure que passent les années de la vie, scandant les épreuves les unes après les autres : « Disposez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter courageusement la Croix de votre Maître, crucifié par amour pour vous. Préparez-vous à souffrir mille adversités, mille traverses dans cette misérable vie ; car voilà partout ce qui vous attend, ce que vous trouverez partout, en quelque lieu que vous vous cachiez. Il faut qu'il en soit ainsi, et à cette foule de maux et de douleurs il n'y a d'autre remède que de vous supporter vous-même. Buvez avec joie le calice du Sauveur, si son amour vous est cher et si vous désirez avoir part à sa gloire. Laissez Dieu disposer de ses consolations ; qu'il les répande comme il lui plaira. Pour vous, choisissez les souffrances et regardez-les comme des consolations d'un

grand prix, car toutes les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future, et ne sauraient vous la mériter, quand seul vous les supporteriez toutes. »

La vie comme mort continuelle et continuée de soi, ou plutôt comme mort de la mort. Et en témoigne le colporteur peint par Jérôme Bosch, qui avance en repoussant des chiens affamés, les tentations, avec son bâton symbole de sa foi, mais qui semble aussi éprouver une certaine lassitude, une fatigue devant tant d'agressivité ; et aussi la *Tentation de saint Antoine* entouré d'êtres hybrides, de diables, de monstres dont le pouvoir symbolique, même si le saint reste impassible, est anxiogène tant est créée une impression de submersion par effet de grouillement et de menace du péché. Le double, là, s'identifie en tant que multiplicité. L'enfer alors, n'est pas tant dans l'Au-delà où il attend le pécheur, il est bien plus dans sa conscience sans cesse confrontée à ce grouillement, dans ce monde intérieur projeté dans l'espace proche, dans d'autres corps qui ne sont jamais que les symboles de sa chair, de son propre corps. Une réticence à aller au bout du chemin que Charles Quint sait dessiné depuis toujours pour lui, pour qu'il porte la Croix du Christ en gouvernant des peuples confiés à lui par Dieu. Et alors la *devotio moderna* peut avoir joué comme impulsion à la prégnance de l'angoisse du sang parce que, face à la Croix qui doit être fichée en soi, il y a toute la violence du monde temporel au cœur duquel l'engagement de tous les instants dans la mission impériale l'installera. Une violence qui peut s'emparer de soi et donc détourner de la Croix...

C'est peut-être ce que laisse exprimer Charles dans son évanouissement qui est presque un geste esthétique tant il donne à penser à une pulsion de mort : la conscience d'une finitude l'inclinant à penser qu'il ne peut pas et ne veut pas aller en direction des attentes mises par Dieu dans le sang providentiel qui coule en lui, l'aspiration à la fuite devant cette vie exigée par Christ qui doit le voir porter plus qu'aucun autre chrétien et plus difficilement qu'aucun chrétien sa Croix, ce sacrifice de lui-même qui va

devenir nécessité à l'échelle d'un empire universel, du fait une mission sacrée qui l'engage pour le salut du monde et qu'exige absolument son sang. Une culpabilité de se deviner déficient, incapable, sans désir face à cette *imitatio* qui devra le voir supporter toutes les adversités et traverses pour le Christ et au nom du Christ. L'évidence que de multiples épreuves l'attendent et peuvent le perdre, que la tâche de sa vie se précise désormais implacablement, et qu'il ne sait pas s'il est digne de ce combat qui est imminent. Parce que la peur est en lui, est une peur de soi. D'où un déni symbolique, par la rigidité de son corps qui fait penser à la mort et par l'absence au monde que sa syncope épileptique figure. Ou plutôt simultanément, autant qu'un déni, un rappel à l'ordre qui vient de ce double déposé en lui, son sang. Un sang qui pour lui est la mort, qu'il n'accepte pas

Son corps rigide métonymise l'angoisse par une sorte de court-circuit au terme duquel il reprend vie dans la continuité apparente de la soumission à ce qui lui est commandé d'être par son sang, de ce qu'il lui est dit et redit depuis toujours qu'il doit être⁶⁰. Depuis toujours puisque quand il naquit le 24 février, le jour consacré à saint Mathias, il fut aussitôt rappelé que saint Mathias avait figuré parmi les soixante-douze disciples du Christ et que son nom fut tiré au sort le premier de l'urne, quand les apôtres voulurent remplacer Judas (Actes, I, 21-22). Ce qui prédisposait le nouveau-né à une destinée impériale, grâce à la protection de l'apôtre qui, en outre, était fêté le jour de l'élection à l'Empire. Comment, alors, ne pas évoquer ici la figure de Mercurino Gattinara, opérant la jonction entre joachimisme et érasmisme pour mettre plus tard Charles Quint devant la responsabilité immense qui est celle d'un prince devant tout à Dieu, et parce qu'il est totalement redevable à Dieu, ne pouvant pas se permettre d'écarter ou de suspension dans la durée de règne qui lui est impartie⁶¹.

Où il est question de la peur du devenir soi

On peut estimer que l'angoisse ne vient pas seulement de ce que Charles Quint a peur de ne pas avoir la force de répondre aux exigences du pouvoir qui l'attend, mais qu'elle s'enracine aussi dans l'appréhension d'un risque éthique. Pour aller plus loin encore dans cette direction, il a fait aussi partie du petit monde subjectif de Charles d'être nourri de la pensée d'Érasme. L'influence d'Adrien Floriszoon, son précepteur, fut ici importante. Mais peut-être autant comme incitation à être un prince parfait que comme anxiété de ne pas être en mesure de l'être. Le « double bind » du prince le plus puissant de la chrétienté. L'Empire universel qui s'annonce en janvier 1519 est contraire à Érasme qui souligne tôt que l'Empire romain, même dans sa plus grande expansion, ne fut pas la monarchie du monde⁶² et qu'il est fou de penser qu'un homme puisse régner sur la totalité de l'*orbis terrarum*. Il n'y a là rien de très encourageant pour celui qui sait qu'il va être Empereur du Saint-Empire...

Mais Érasme était allé plus loin, en avançant que la détention du pouvoir est à haut risque pour celui qui l'obtient. Sans la sagesse et la bonté, elle déchoit en tyrannie et elle exige une constante tension de la part du prince, qui doit combattre sans cesse contre lui-même. Être prince, c'est être sur le fil du rasoir, non seulement dans la maîtrise de soi et de ses passions, mais aussi dans la gestion de ses peuples dans la douceur et l'application des fondements de la philosophie chrétienne, au centre de laquelle il y a, condition *sine qua non*, le refus de la guerre. Il y a de multiples occasions pour faire défaut à la charité quand on gouverne et donc obscurcir les « yeux » du cœur, et la guerre est une de ces occasions ; la perte de l'âme guette le gouvernant et il se devine que plus les peuples qu'il régit sont nombreux et plus les terres qu'il gouverne sont grandes, plus il y a de possibilité de se séparer des voies du Christ.

Dans le « Comment la guerre est douce à ceux qui ne l'ont pas pratiquée », le « *Dulce bellum inexpertis* », c'est en 1515 la malfaisance à peu près générale des princes et rois qui est passée en revue, à travers leur agitation souvent meurtrière, leur détestation de la liberté, le fait qu'ils laissent libre cours à la bestialité d'une soldatesque qui s'avère pire que les bêtes les plus féroces⁶³. Mario Turchetti explique bien que les « *inexpertis* » ne sont pas à l'origine les barbares soldats, mais les princes, en raison de leurs motifs d'ambition ou de fascination pour la prédation, de leurs atrocités guerrières⁶⁴. Et Augustin Renaudet de commenter en paraphrasant le Batave : « Ils ont raison de choisir comme emblème l'aigle ou quelque rapace. » Un État n'est la plupart du temps qu'une entreprise de prédation économique dont les bénéfices sont captés par le gouvernant et quelques riches⁶⁵.

Est ainsi édicté ce qui est presque une loi naturelle du politique. Le prince glisse selon Érasme trop souvent dans les abus de son autorité, dans l'oppression, dans les « folies des rois » évoquées dans le *Colloquium religiosum*, alors qu'il a reçu de Dieu la mission de protéger ses sujets. D'où dans l'*Ennaratio primi Psalmi* : « J'admets que le peuple ne doit pas juger témérairement les décrets des princes. Mais en retour les princes, quand ils légifèrent, ne doivent pas oublier le sens commun, et que leurs édits seront lus par des hommes et non par des bêtes ; et qu'enfin ces hommes sont libres et non pas esclaves⁶⁶. » L'*Institutio principis christiani* fait figure de pare-feu face à cette propension au mal de la part des détenteurs du pouvoir, d'autant que les historiens, en exaltant les grands conquérants, exaltent leurs violences et leurs guerres et donc font de tyrans des modèles qui ne cessent de fasciner les princes et les portent à ignorer que devrait compter le bien commun de leurs sujets. Un bien commun qui exige des réformes touchant à l'économique et au social.

Le bon prince doit être une image de Dieu et, comme Dieu, il se doit de protéger ses sujets du mal : « Ce que Dieu est à l'univers, ce que le soleil

est au monde, ce que l'œil est au corps, le prince doit l'être à l'État⁶⁷. »

Comme saint Augustin dont il s'inspire, Érasme juge qu'il y a une éthique politique qui fait passer par-dessus tout le bien suprême des hommes, et qui a pour fin la paix et la justice⁶⁸. Et c'est bien cet art de régner selon l'équilibre et la mesure qui peut avoir été anxiogène pour Charles et avoir suscité ses tremblements ou ses syncopes, cette inertie de lui-même quand il fallait décider : le fait qu'il ne puisse que savoir que depuis 1517 la chrétienté est entrée dans une crise difficile, le fait aussi qu'il puisse pressentir que sa mission universaliste à venir se heurtera aux passions et agitations du monde – François I^{er} est déjà en action depuis la fin du printemps 1518 pour promouvoir sa candidature à la dignité impériale – ; et que la préservation de la paix risque bien d'être une gageure impossible à tenir parce qu'il doit aussi venger l'honneur de son sang en reprenant la Bourgogne au roi de France. Que donc la *philosophia Christi*, dans son couplage avec la *devotio moderna*, est sous la menace de la rencontre avec la dureté d'un réel subverti par les passions humaines, que le gouvernant peut lui-même être au risque de la perte de soi tant les difficultés risquent d'être immenses... Peut-être. Et c'est ce que signifierait la rigidité de son corps symbolisant le danger de se perdre dans les traverses de l'histoire : faudrait-il mieux ne pas prendre le chemin qui lui est imposé par cette histoire ? C'est dire l'ambivalence du symptôme, il est double discours, disant à la fois ce que le sujet est, doit être, et ce qu'il ne voudrait pas être, n'est pas.

À lire Érasme, le paradigme du prince chrétien, pasteur de ses peuples, serait intensément difficile à reproduire ou assumer ; car le pouvoir d'un seul homme est bien souvent placé sous le signe ineffaçable de la menace de tyrannie, alors qu'« *ad libertatis dulce nomen respirabunt omnes* ». Le doux nom de liberté soulagera les cœurs. L'image que donne Érasme du pouvoir, même si elle a été aseptisée en 1504 dans le *Panegyrique de Philippe le Beau*, ne peut que porter au malaise celui qui aspire à la faire

sienne, tant les exigences apposées au métier de prince sont grandes. Elle s'appuie sur l'idée qu'il ne « peut être question, chez les chrétiens, que d'obéissance libre, que d'autorité consentie, que d'un contrat tacite entre le prince et le peuple⁶⁹ ». Ainsi dans l'*Éloge de la folie*, publié en 1511, c'est un réquisitoire sans restriction qui est dressé, et qui, sans prétendre généraliser, est plutôt pessimiste : « Figurez-vous un homme tel que sont souvent les princes, ignorant du droit, presque ennemi du bien public, uniquement occupé de ses affaires personnelles, tout aux plaisirs ; irréconciliable avec le savoir, la liberté, la vérité ; incapable de penser jamais au salut de l'État, et de mesurer sa conduite autrement que sur ses passions et ses intérêts. » Et le tableau est d'autant plus pesant que le monde des courtisans entoure le prince, vivant dans les plaisirs des jours de manière effrénée, cultivant l'hypocrisie et le mensonge, attirant le gouvernant vers leurs vices⁷⁰. L'Empire est un empire de l'angoisse, tant sont actives les sollicitations du mal et tant Charles Quint a pu soupçonner l'existence d'une contradiction ontologique entre les devoirs d'honneur de son sang et la justice qui doit nourrir la sagesse du gouvernant.

Érasme s'est de plus attaché à démonter les faux-semblants du principe de *justum bellum*. Aucune guerre ne peut prétendre à un « caractère objectif et désintéressé » comme l'a analysé Mario Turchetti⁷¹. Même les Turcs n'ont pas à être combattus par la croisade. La réforme interne de l'Église est prioritaire et « soumettre les Turcs par la piété chrétienne, par l'exemple », tel est le message érasmien⁷². Dès la dédicace adressée au petit-fils de Maximilien et ouvrant l'*Institutio*, la paix est définie comme visée rémanente d'un pouvoir qui doit se nourrir de la philosophie et qui, de la sorte, se différenciera historiquement des plus grandes puissances du passé et de leurs errements malheureux : « Autant vous êtes plus heureux qu'Alexandre, ô illustre prince Charles, autant nous espérons que, face à celles-ci, vous le surpasserez en sagesse. En effet, ce prince avait occupé, non sans verser le sang, un immense empire qui n'allait pas durer

longtemps. Vous qui êtes né pour un magnifique empire, qui êtes promis à un empire plus vaste, de même qu'Alexandre a dû suer sang et eau pour mener ses conquêtes, le sort peut-être de vous exigera des efforts plus considérables encore pour abandonner volontairement quelque partie de votre domaine plutôt que de vous en assurer la possession. Vous devez aux puissances célestes d'avoir reçu un royaume sans effusion de sang et sans causer le malheur de personne ; ce sera dorénavant le rôle de votre sagesse que de le maintenir en paix sans blessure⁷³... »

Érasme a probablement contribué à accentuer la tension intérieure qui traversait Charles de Habsbourg en projetant sur lui la figure d'un prince parfait, toujours en vouloir de s'améliorer, mais surtout incarnant l'espoir d'une paix du monde enfin établie. Un prince en lutte contre le risque du basculement dans la tyrannie qui semble trop souvent inhérent au gouvernant entraîné par ses passions à nuire à l'État. Se méfier de soi-même, sans cesse penser que le mal peut venir de soi, que l'injuste peut se substituer au juste, tel est le point de fixation sur lequel Érasme attire l'attention avec une immense exigence.

Gouverner revient à risquer de sortir à tout moment et à toute occasion de la bonne voie et à tomber dans un océan de turpitudes en contrevenant aux principes évangéliques. Mais c'est aussi être préparé par une éducation qui donne le sens de l'immense effort à accomplir sur soi et qui, en conséquence, porte à intérioriser « le portrait d'une sorte de créature céleste, plus semblable à une divinité qu'à un être humain, parfaitement douée de toutes les espèces de vertus, née pour le bien de tous et même offerte par les puissances supérieures pour venir en aide aux mortels, qui pourvoie à tout, qui veille sur tout, pour qui rien ne soit plus important, à qui rien ne soit plus cher que la chose publique ; que cette créature possède une âme plus que paternelle à l'égard de tous ; que la vie de chacun lui soit plus précieuse que la sienne ; que nuit et jour elle se donne du mal et travaille à ce qu'il y a de meilleur pour tous... ». C'est une vie de don de soi aux gouvernés de

toutes les secondes qu'Érasme envisage pour le prince, durant laquelle son temps doit être complètement rempli par le souci du bien commun, au point de ne pas se permettre de repos, de veiller la nuit sans prendre de sommeil, de pourvoir, « à ses risques et périls », au salut des siens. Le prince parfait n'a pas de vie propre, n'a pas de temps propre⁷⁴. Faute de quoi, il risque de devenir « une espèce de bête monstrueuse et horrible, tenant du dragon, du loup, du lion, de la vipère, de l'ours et de monstres semblables... ».

Non seulement Érasme place le prince dans une idéalité néoplatonicienne qui l'oblige en l'identifiant au principe d'amour qui fait vivre l'univers, mais il ne lui laisse aucune marge. Tout écart le déporte dans les rangs où se trouvent Caligula et d'autres monstres de l'Antiquité. D'où le potentiel anxiogène que l'*Institutio* peut recéler, l'historien étant confronté au grand paradoxe érasmien : à force d'avoir proposé une voie de sagesse totalisante, une *philosophia Christi* recouvrant les sphères de la foi, de l'éthique, de la pédagogie, de la politique, le Batave n'a-t-il pas fini par défaire sa propre finalité visionnaire qui visait à bonifier le monde des hommes ? N'a-t-il pas fini par susciter plus d'angoisse que d'espérance ? N'a-t-il pas autodétruit, à force d'exigences, son projet, en faisant de la conscience même du prince le seul guide lui permettant de se savoir un bon prince ? N'a-t-il pas fait du métier de gouvernant l'office solitaire d'un homme devant toujours et toujours se mettre au défi de lui-même en accomplissant des actions qu'il doit savoir bonnes⁷⁵ ?

Cela d'autant que le prince est trop souvent un exploiteur qui pille les siens par sa rapacité et parce qu'il cherche la gloire en faisant la guerre, il oublie « le sens commun » en oubliant que ses sujets sont « libres et non pas des esclaves ». On sait que L'*Institutio principis christiani* fut commencée soit au printemps 1515, soit en janvier 1516, et qu'elle parut chez Froben en mai 1516. Et il faut constater que son programme propédeutique place la barre très haut, très, très haut, faisant de la paix une priorité absolue parce que permettant aux sujets de vivre dans une

prospérité encouragée et réglée par le pouvoir politique tant pour ce qui est de l'agriculture, de l'industrie que du commerce. Et faisant aussi du métier de gouvernant un métier auquel aucune erreur n'est tolérée : « Car il ne peut pas se tromper sans causer un grand tort à beaucoup de gens, ni manquer à son devoir sans que les plus graves malheurs en résultent⁷⁶. »

Là encore donc, pour conclure sur cette mission que Charles Quint a pu sentir venant à lui comme une charge trop pesante, une charge impossible, l'avenir est anxiogène, voire pathétique. Comment pouvoir être cet « œil » devant tout voir, tout faire comprendre et tout décider pour le seul bien des hommes ? Comment être le « meilleur en toutes choses par son incomparable sagesse⁷⁷ » ? D'où possiblement la tentation, plus ou moins inconsciente, plus ou moins symbolique surtout et donc fonctionnant comme une forme d'exutoire temporaire à la peur de soi, de fuite...

L'avenir est anxiogène aussi parce que le monde est entré dans un moment de surcharge du mal et du malheur et que Charles pouvait deviner que la dignité impériale allait sans nul doute le propulser au cœur d'un océan de vicissitudes eschatologiques, au cœur d'une multitude de risques. Certes les prophéties peuvent annoncer la venue messianique d'un prince de la paix, mais à force d'avoir été persuadé de la folie des hommes et de leurs princes, il est possible que le prince à qui cette mission était promise ait lui-même douté. Bien sûr circulaient des prophéties qui, se fondant sur les révélations d'une *Apocalypsis Nova* par l'archange Gabriel au Bienheureux Amédée, un franciscain portugais, développaient l'espérance de la venue d'un empereur des derniers jours qui serait l'*executor totius ecclesiasticae reformationis*, le bon pasteur d'un unique troupeau de brebis, *unum ovile*, et parviendrait à établir une collaboration sainte avec un « pape angélique⁷⁸ ». Mais parce que, parallèlement au messianisme développé par Mercurino Gattinara, prédisant le devenir radieux d'une *humanitas* devenue une sous le signe du Christ par le règne du bon pasteur que serait Charles de Habsbourg, en Espagne comme ailleurs, se multiplient les prophéties d'une

fin de monde imminente, d'un Jugement dernier qui viendra châtier les péchés des peuples et l'injustice des gouvernants. Dans la péninsule, ce sont les prédictions de saint Isidore de Séville, de fray Juan de Rocatallada (Jean de Roquetaillade), et de Merlin et saint Jean Damascène qui répètent que vont venir non seulement des calamités mais que l'Espagne sera détruite⁷⁹. L'avenir est sombre, tortueux, panique, même s'il y a la compensation d'un discours prédisant qu'après le temps des tribulations viendra l'âge de la *futura orbis monarchia*.

Charles Quint ne peut ignorer la mise en circulation de textes comme le *Pronosticon* de Johannes Lichtenberger, qui est édité au moins dix fois entre 1480 et 1490, avant d'être réimprimé encore à de nombreuses reprises jusque vers 1530 : y étaient scrutés les effets néfastes de la grande conjonction planétaire de Saturne et Jupiter en 1484 et d'une éclipse du Soleil en 1485 prédisant pour plusieurs décennies guerres, ruines et jours courts du monde ; également, est prévue une grande conjonction au signe des Poissons pour l'année 1524, qui verra un second déluge s'abattre sur les terres et villes de la chrétienté, en châtiment des péchés incommensurables des hommes dont les corps et les maisons seront engloutis. Des États entiers seront submergés et des villes disparaîtront complètement.

On peut se demander si la valorisation de ce seuil historique, sans cesse redit par d'autres libelles astrologiques dans les années qui suivent et par des opuscules de grande circulation décrivant les signes *erschrockenlichen*, effrayants, qui surgissent régulièrement dans le monde, trois soleils, brandons au ciel, éclipses du Soleil, etc., n'est pas à l'origine de la fixation, en 1486, par le *Marteau des sorcières* des dominicains Heinrich Sprenger et Jacob Institoris, d'un univers humain travaillé occultement par les sorciers et sorcières qui participent certainement dans leur multiplication d'une imminence de la chronologie johannique. Si la perversion sorcellaire, qui est une perversion hérétique, a surgi dans le monde et devient au fil des jours plus active et entreprenante, c'est parce que le monde est sur son

déclin, son « désinement », et qu'en conséquence la malice des hommes augmente de manière comme hyperbolique. Le mal est plus puissant que jamais dans les hommes et les princes n'échappent pas à cette puissance invasive qui fera qu'ils feront le pire de ce qu'ils pourront faire lorsque la fin du monde sera proche. Par exemple en basculant dans l'hérésie...

L'histoire avance vers une fin unique qui a été décrite visionnairement par l'évangéliste Jean et tel est aussi le contexte de la syncope de janvier 1519. Les imprimeurs de Louvain, aux Pays-Bas, ont largement servi de relais à la diffusion d'une grande angoisse eschatologique. Les *Practica von dem Entchrist* sont ainsi composés vers 1510. C'est parce que tout le monde parmi ses contemporains parle de l'Antéchrist et de sa venue, voire écrit à ce propos et qu'il est continuellement interrogé pour donner la date de cette venue, que l'auteur, Hans Virdung, dit avoir pris la plume : il affirme que les possibilités sont nombreuses selon ce qu'il lit et entend ; suivant le Pseudo-Méthode, certains croient que ce serait entre 1300 et 1569 que cette apparition devrait avoir lieu, d'autres ont prédit des années telles que 1484 ou 1503, ou annoncé que Gog est né en 1501 et demeurera caché pour quinze années, jusqu'en 1516-1517 quand commencera son bref règne.

Peur de la rémanence en soi du péché, peur de se perdre soi-même en étant prince et en étant aspiré en quelque sorte par le mal qui guette depuis toujours les gouvernants, peur d'un monde subverti par l'Antéchrist contre lequel le combat final s'approcherait, peur de la mort, tel serait le contexte subjectif du trouble symbolique que la crise épileptique de janvier 1519 théâtraliserait tout en servant d'exorcisme ou de théâtre conjuratoire. De cette expérience de conversion symbolique, il ne restera à Charles Quint dans le moment que des douleurs de tête et, plus après, une *tristitia* de tous les jours, vestige peut-être de la vie perdue qui n'a pas pu être sienne. « Il ressent plutôt la tristesse que l'allégresse », écrit Gasparo Contarini quelques années après le collapsus de Saragosse. Seraient aussi des marqueurs de ce doute certains instants qui le voient se heurter au silence de

l'histoire, quand il sent et pressent que l'échec le guette et qu'il peut craindre d'être sujet d'un châtement signifiant qu'il n'a pas bien porté, dans tous les jours de l'exercice de son pouvoir, la Croix du Christ. L'angoisse de l'éloignement de Dieu, l'angoisse de savoir qu'il lui faudra rendre compte à Dieu et donc ne pas se détourner de la pratique de la charité et de la justice. L'angoisse de la mort qui le guette à tout moment, d'autant que ses adversaires font depuis toujours écrire qu'il est au seuil de la mort. Ainsi dès 1519 quand François I^{er} joue sur des rumeurs de mauvaise santé de l'Empereur pour contester la validité de sa candidature à l'Empire, puis chaque année quand des almanachs sont publiés affirmant que ses jours sont comptés, qu'il va bientôt mourir de maladie ou à la guerre.

Encore en 1548, alors qu'il semble triompher de tous ses adversaires, son médecin Cornelis van Baersdorp relate avoir l'espoir désormais, que sachant qu'il se porte au mieux, « les astrologues de Rome, disans qu'il ne peust vivre que jusques en ougst [août], mentiront si bien, par la grace de Dieu, comme ont fait plusieurs aultres ayans dit que Sa Majeste devoit morir en avril dernièrement passe⁸⁰ ».

Où la conscience peut être saisie par l'angoisse

Face à lui, devant lui, en lui, le prince chrétien a sa propre responsabilité, une responsabilité immense qui est, comme celle qu'exerça David, solitaire. Comment se garantir de ce qui a toujours conduit les hommes et leurs gouvernants au mal faire et donc au mal, d'autant que le temps présent est au paroxysme du péché ? Cette responsabilité est sa conscience douée de raison et pourtant, elle ne peut que constater que le mal a inexorablement régi l'histoire, comme le prouve, pour commencer, la

guerre : « Hélas, tant de maux assiègent, tourmentent, accablent les malheureux mortels ! L'histoire nous parle des cités entières englouties par des tremblements de terre avec tous leurs habitants, ou réduites en cendres par la foudre ; mille autres accidents auxquels nous faisons à peine attention, tant ils sont communs, moissonnent l'espèce humaine : comment se fait-il donc que des êtres exposés à tant de désastres inévitables aillent volontairement au-devant d'un fléau dont ils pourraient se garantir, comme pour combler la mesure des misères attachées à la destinée humaine ; au-devant d'un fléau qui est le pire de tous, qui les renferme tous, si funeste et pour ainsi dire si pestilentiel dans ses conséquences morales, que la somme des maux dont il accable les hommes devient celle de leurs crimes⁸¹. »

Comment Charles Quint pouvait-il regarder de manière distanciée le pouvoir universel qui venait inexorablement à lui depuis l'apparition, au début de l'année 1500, d'une comète prophétique, sans penser que le pouvoir risquait de le mener dans des traverses difficiles ? Son corps immobile ne certifie-t-il pas que cette histoire qui se prépare pour lui risque d'être une forme de mort pour lui ? Ou plutôt la mise en abîme de ce qu'il voudrait et devrait tout à la fois être ? Comment être un prince serein quand pronostication après pronostication revient le motif de grandes ruptures à venir sous peu, quand, dès avant 1517, il avait été question de schismes futurs, de batailles sanglantes, de pape frappé par la colère de Dieu et la furie des hommes et quand l'histoire a désormais procédé dans le sens d'une prolifération des événements malheureux ! Pour Charles Quint, deux voies s'ouvrent : être l'Empereur prophétisé par Joachim de Flore et retenant l'avènement apocalyptique, ou être l'Empereur qui, comme Johannes Lichtenberger l'a annoncé, fera régner la terreur jusque dans Rome⁸². Être l'Empereur effrayé, comme sur l'image qui, quelques années après l'élection impériale, orne la page de titre de la *Prognosticatio* de Johannes Carion, tellement horrifié par ce qu'il voit qu'il cache ses yeux avec sa main gauche pour ne pas voir les horreurs qui adviennent et qui sont

peut-être de son fait⁸³ ? Être l'Empereur happé par la tourmente d'un accomplissement eschatologique ? Celui qui participe d'une immobilisation des temps reflétant son désir de ne pas obéir à cette histoire dictée et ordonnée selon le cours fatal des violences succédant aux violences ?

Témoignent précisément de ce trouble les annotations autographes que Charles Quint rédige entre fin février et début mars 1525, quand il ne sait pas ce qui se passe en Italie et qu'il peut craindre que la défaite de ses armées soit advenue⁸⁴. Ainsi le 3 mars, il exprime précisément ce qui était sous-jacent dans sa syncope de 1519, la crainte d'être en faute avec sa mission et, sous cette crainte, le doute sur lui-même : « Et veant et congnoissant que le tamps se passe et tost nous passons et que je ne voudroys ainsy passer sans lesser quelque bonne memoyre de moy, et que ce que aujourd'huy ce pert n'est demain à recouvrer et jusques icy n'ay fait chose qui redonde à l'honneur de ma personne, dont en le beaucoup dilayant je serois beaucoup à reprendre⁸⁵. » S'il ne laisse que peu paraître ses émotions, il y eut peut-être des instants où la responsabilité du pouvoir a pu l'accabler, où le masque du quotidien put tomber : ainsi lorsque tombe la nouvelle du sac de Rome, quand, selon Pedro Mexia, prenant conscience du grand dommage subi par la cité « sans son commendement et contre sa volonté », il montre « beaucoup d'affliction et de regret ». Par-delà un travail de surlégitimation de la violence auquel participa Alfonso de Valdés, en autres, en affirmant que Dieu a châtié Rome en se servant des armes impériales, la tragédie du pouvoir l'aurait ainsi rattrapé au vif, sans doute, avant qu'il ne se repense en la figure de l'Empereur réformateur...

Il reste encore, dans cette part angoissée de soi, à en venir au bégaiement de Charles, un dysfonctionnement de sa parole dans la durée discursive d'un prince qui se doit de parler parce que parler c'est signifier un ordre nécessaire et non contingent de la chose politique. Où l'on pourrait retrouver le traumatisme lié à l'image paternelle, car couper les mots symboliserait toujours et encore l'angoisse de la castration⁸⁶. Mais plus

logiquement et aussi parce qu'il a été montré que la figure paternelle ne se réduit pas à celle, réductive, du père, que le sang prime, il y aurait là une manière de butte témoin de ce grand trouble d'avant l'accession à l'empire universel – toujours l'*Unheimliche* : de même que le corps a dit l'angoisse en se dédoublant, en se faillant entre deux corps dont l'un est comme mort, de même la voix se dédouble dans le bégaiement, dans une sorte de syncope syllabique qui se répète et qui empêche ou retarde la venue des mots. Qui alterne des fragments des mots répétés avec des silences. Le bégaiement parle de cette tentation de refus du principe contraint de réalité, avec ces mots hachés qui tardent à venir et qui viennent de façon saccadée, difficile, désarticulée. Comme s'ils devaient signifier qu'en se forçant à la verbalisation, ils racontent encore et toujours que l'histoire personnelle de l'Empereur est et surtout a été une histoire malgré soi. Trouble de la communication, le bégaiement signifie un déni d'être, un désir de fuite devant un pouvoir se définissant d'abord par la maîtrise des *artes dicendi* qui est une maîtrise du savoir conditionnelle de la formulation adéquate de la *lex animata*⁸⁷. Le pouvoir des mots est plus globalement synonyme de pouvoir.

Le langage fait et est le réel, et en le sectionnant, en le brisant dans sa continuité phonétique, celui qui bégaié profère sa phobie, se la remémore en vivant en quelque sorte avec elle au quotidien tout en s'en évadant synchroniquement. Pour mieux l'oublier ou la conjurer peut-être. Ou du moins pour qu'elle ne revienne pas le troubler. Une tentation aphasique qui viserait à couper le sens, à ne pas être soumis à la réalité du temps, réalité violente, négative, faisant sans cesse retour à une humanité en qui il est impossible de se fier. Et lorsqu'il prend la plume en 1552, le 4 avril, depuis Innsbruck pour faire part d'une situation désormais catastrophique à son frère Ferdinand, Charles Quint dit soudain toute cette irréductibilité à laquelle se heurte depuis toujours son pouvoir et qu'il aurait sans doute aimé ne pas avoir à affronter : « Aiant du partir dicy [d'Innsbruck], je vois

que celluy Ditalye seroit le plus sheur chemin quant a la sheurté de ma personne, et toutesfois je ne la treuve si sheur, que je ny voye de grans inconueniens quant a la seurte dicelle ; car y allant desnüé de forces, comme presentement je me treuve en tous lieux, et desauthorise, je ne scay, quelle seureté, je trouveroye en passant par les terres des Venitiens, davantaige, bien quilz me laissassent passer, jarriveroye en une province que nest moins alterée que cest icy, encoires que aucuns le scaivent mieux dissimuler ; oultre je me trouveroye entre soldartz libres et fort licencieux, et desconsentens, pour non avoir la paye a jour nommé et a leur volente, et le peuple desesperé du malvais traictement quilz recoyvent, et si ne voys emprinse, ou je me puisse occuper, synon me consumant et perdant, et y demeurer desfavorisé sans y riens faire. » Si les ennemis marchent sur lui, « il me faudroit accelerer mon chemin selon la haste quilz me donneroient, de sort que je ne pourroie avoir respect a la debilité de ma personne, synon astant que la necessité me contraindroit, et lors mon arrivée en Italye seroit avec plus grande honte et desreputacion [...] je tiens pour certain, que soudain ladite Italye seroit toute revoltée, et mes pays bas a la proye de France, desesperé de me veoir ainsi esloingne deulx et de secours⁸⁸ ». À part son frère, l'Empereur ne peut se fier à personne. Il est seul face aux périls. Comme si l'araignée s'avavançait vers lui de manière accélérée...

Que penser, alors, de l'« asma » de Charles Quint, de la difficulté de respirer qu'il éprouvait⁸⁹ ? Son médecin Cornelis van Baersdorp décrit ainsi en juillet 1548 les vicissitudes liées à un embarras de sa poitrine et proteste que son illustrissime patient ne fait absolument pas attention aux risques qu'il court quand il va chasser sous la pluie.

Ainsi que le temps a este fort rude ycy, principalement a la fin de la lune passée, et renouvellement de ceste iusques a jourd'huy, qui est beau et assez chault. Sa Majeste a este tenté de sa poictrine depuys vendredi. Ce non obstant, alloit a la chasse par bien mauvailz temps,

et se portoit bien. Aussi fit le lendemain, mais celle nuyt et les aultres suyvants, le mal luy a charge, sans toutesfois grant travail. En sorte que n'a lesse a manger fruytz a son acoustumé ; des cerises bien iusques a cing dozeines pour repas et devant hier a disné ung demi cocombre. Mais hier a disné en fist abstinence, toutesfois ayant este bien l'apres disner a six heures de soir, la poictrine se rechargoit ; allant coucher fust bien ; mais dormant commenchoit a chanter de sa poictrine, en sorte que a minuyt se leva, et se mist en chiaise iusques a quatre heures se matin. Depuys, se remist au lyt et dormoit iusques après six heures, se reveillant aulcunes fois, et chantant la poictrine toutesfois sans notable peyne. Et a fait bonne abstinence ce jour, disnant a ij heures après midi de pastés et œufs. J'espere que le mal ne viendra pas a telle force, qu'il soloit par cy devant. Et comme Sa Majesté mesme se sent assez disposée, il est delibéré d'aller à la chasse pour aulcuns jours, le chemin de Monaca [Munich]. Et a la fin, a Monaca, et partira en apres demain⁹⁰.

Faudrait-il éclairer les crises d'asthme par l'analyse faite par Freud de la névrose d'Ida Bauer (« Dora ») ou des congestions pulmonaires de Marie Bonaparte⁹¹ ? Le symptôme n'est-il pas à comprendre comme le parler d'un autre langage, n'est-il pas structuré comme un langage, exprimant une identification à une figure morte ? Dans la narration par Marie Bonaparte de son analyse par Freud, un des souvenirs ancrés en elle est celui de sa mère morte en lui donnant la vie ; une mère qui, selon ce qui lui fut relaté, aurait été « faible de la poitrine », qui aurait craché du sang. Où l'on retrouve le langage du sang, qui plonge dans la réalité vivante qu'est la mort : « Or la mort, pour l'inconscient, nous le savons, n'existe pas ; le moi, en se développant, s'en est fait seul une idée quelconque. La mort, pour l'inconscient, c'est le sommeil, le repos, ou un autre monde, ce n'est pas la mort même, dont le néant ne se saurait, par un vivant, pressentir. C'est ce

qui permet à l'inconscient de se servir du motif de la mort, quand la réalité extérieure l'apporte⁹²... »

Le corps mimétise l'objet perdu. Marie Bonaparte mimétise sa mère. Elle crache le sang un matin de ses quatre ans. Elle n'a pas la phobie de l'araignée, mais celle du loup, la phobie d'Anubis succédant à la vision d'un grand échassier qui, écrit-elle, avait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Et la mort et le sang ne caractérisent-ils pas l'insecte et l'animal à travers la morsure et donc la dévoration ? À 20 ans, elle subit une crise d'anémie, elle dépérit et ses maux de gorge deviennent chroniques, comme sa mère, lui est-il rapporté... Envoyée dans le Midi, elle bascule dans une « suralimentation effroyable qui me mena en quelques mois à la lisière de l'obésité ». Est-ce qu'alors il ne faudrait pas lire dans les symptômes phobiques de Charles Quint moins des cas cliniques spécifiques que des variations sur un unique motif, la mort ? Et quelle mort ? La mort de la mère ou du père ? Peut-être plutôt une mort transgénérationnelle qui est donc « sa » mort future, parce qu'en lui c'est moins avec son père qu'il doit négocier qu'avec une longue chaîne oppressive de pères tendant à lui dicter ce qu'il doit être ?

Où « être » est « ne pas être »

Le concept d'identité, à la Renaissance, pose en effet problème, car le père n'est pas le vrai père, dans la mesure où l'individu se définit par son sang et où donc il n'est pas une *persona* autonome, il a l'autre en lui, le même que son père et que tous ses aïeux. Son complexe d'Œdipe s'attache à son père et à tous ceux qui, par le sang qui coule en eux, sont des « mêmes » que son père. Ce qui fait qu'il n'est pas à proprement dire œdipien... et que les outils de la psychanalyse freudienne doivent être adaptés à ce décalage référentiel qui est impliqué par un imaginaire

singulier. Son être est son sang. Ce n'est pas un hasard si les portraits de Charles Quint jeune forcent le trait sur son menton prognathe, en le disproportionnant en quelque sorte. Il s'agit de prouver à travers cette donnée physiognomonique qu'en lui se reproduisent les vertus mêmes de ses ancêtres de la maison de Habsbourg, le prédisposant impérativement à assumer la continuité impériale. Soit ainsi les portraits sculptés en argile polychrome conservés à Valladolid, Bruges et Gand ; soit le portrait peint en 1516 par Bernard Van Orley ou celui, sans doute plus tardif, de Christoph Amberger.

Mais ce que les historiens de l'art ne devinent pas, c'est que Charles ainsi représenté se voit donner une identité hybride : le haut de son visage le rapproche de Charles le Téméraire peint par Roger Van der Weyden vers 1462, tant par les arcades sourcilières et le front que le nez⁹³. C'est dire que pour comprendre Charles Quint, son rapport phobique à un fantasme de mort, il faut remonter jusqu'à des images qui sont ressenties vivantes dans ce sang et qui sont celles d'aïeux tués ou assassinés. Des aïeux qui, par la voix de son corps, lui lancent des appels, se rendent présents à lui, veulent lui dicter ce qu'il doit être et donc cherchent à lui imposer une histoire. Jusqu'à l'empêcher de respirer symptomatiquement, comme s'il fallait que sa vie même semble se bloquer à elle-même. Tandis que ce corps dans son corps, son sang, veut lui dicter ce qu'il doit être et faire, en sécrétant un désir et un refus synchrone du désir.

Pour poursuivre dans le champ métapsychologique, en prolongement de ce qui vient d'être avancé, et avec l'appui du récit analytique de Marie Bonaparte, viendrait la boulimie de Charles Quint, décrite par tous ceux qui l'ont approché, sa propension à manger en abondance les « aliments inappropriés à sa santé avec des quantités causant de constants troubles de digestion... » selon Alvise Mocenigo⁹⁴. Il mange beaucoup, il mange trop, beaucoup trop, comme s'il fallait que toujours symboliquement il se remplisse le corps pour combler toute possibilité d'ouverture ou de

réouverture d'une faille dans sa psyché. Les témoignages sont convergents, même s'ils exagèrent souvent en se fixant sur de grands banquets cérémoniaux. La vie de représentation exige la participation à de grands rituels alimentaires, ainsi à Valenciennes en janvier 1540 :

Ce soir se tint un magnifique et somptueux banquet en la cour de l'Empereur, voire tel et en si grand appareil de metz et entremetz de viandes très-délicieuses, que de plus riche ne plus triumpiant fuist possible à [...], quel qu'il soit, d'y penser, et mesmes les dieux célestes et divines déesses l'eussent bien prins à gré, car en icelluy l'on voyoit choses incroyables et dignes de grande admiration, car cerfs, lyons, aigles, dragons, sallemandres, poissons marins comme daulphins, seraines, balaines, estoient moult artificiellement et subtilement faictes, toutes de sucre ou gelée, cy et là, et moult enrichyz de belle dorure. Là voyoit-on toute sorte de fruictz et toutes fachs d'animaulx, sy très-vivement faicts et pourtraictz et tous de sucre, que personne ne s'en sçavoit assez esmerveiller. Les uns regardoient les belles chasses de cerfs au bois, composées entièrement de bure de toutes couleurs ; autres contemploient femmes à demy nues, bien proportionnées, de gelée, lesquelles sembloient avoir mouvement et bransler. Le musc, l'ambre, le cinamome et civette n'y furent de rien estimez, et toute odoriférante odeur partout espars. Il sembloit proprement ce lieu estre les Camps Élyziens, ceste viande estre nectar ou ambrosie, souverain manger des dieux⁹⁵.

Si le temps quotidien de l'Empereur se vit dans la profusion, se pose la question de savoir s'il faut parler de boulimie ou de polyphagie. À cinq heures lui était servie, pour plat du matin, une volaille, poularde ou chapon. À midi, son dîner s'organisait autour d'une vingtaine de plats au moins ! Le

soir, il soupait deux fois, à huit heures et à minuit, autant que possible avec du poisson frais et des anchois pour en relever le goût ; il buvait abondamment, et, quoiqu'il préférât la bière, il se désaltérait avec des vins réconfortants. Roger Asham assiste à l'un des repas du chapitre de la Toison d'or tenu lors de la diète d'Augsbourg : il voit l'Empereur avaler de grandes tranches de bœuf bouilli, du mouton rôti, du lièvre cuit au four, du chapon... Son attention le porte à mettre l'accent sur les libations impériales : il observe Charles Quint vidant cinq fois sa coupe contenant au moins chaque fois un litre de vin du Rhin... Malgré les mises en garde de ses médecins, malgré les diètes qu'ils lui imposent, il ne peut s'empêcher de manger et boire dès qu'il se sent mieux... Il y a des variantes dans les tableaux qui décrivent sa goinfrerie, mais peut-être parce que celle-ci s'amplifie avec les années et parce que les lendemains de maladie le voient se jeter toujours plus avidement sur la nourriture. Avant son départ pour l'Espagne, Federico Badoer constate en effet qu'à son réveil au petit matin il mangeait une grosse portion de viande de chapons hachés et mijotés dans du lait, du sucre et des épices. Neuf mets l'attendaient pour son dîner. Une collation, vers 6 heures, lui permettait d'attendre le souper, vers une heure du matin. Et ce ne sera pas à Yuste qu'il se mettra au régime, loin de là, semble-t-il... Selon l'ambassadeur Alvise Mocenigo, il ne mange pas, il avale plutôt, car l'état de sa denture fait qu'il ne peut plus mastiquer. Surtout il n'écoute pas les conseils de ses médecins présents autour de lui quand il est à table : il s'alimente selon son envie et plus il mange des plats lourds, plus il est satisfait...

Faut-il incriminer toujours et encore le motif récurrent et presque caricatural du déficit d'amour maternel et le désir de dévorer le père ? L'Empereur mangerait dans le registre d'un acte symptôme, un acte indifférent en réalité à ce qui est mangé ; et son addiction serait à relier à un défaut de narcissisme et donc à un mécanisme de défense au sens où elle serait une forme de mort, un reflet dans le présent, soigneusement réactivé,

de ce double en-soi et hors-soi apparu en janvier 1519. Pour Charles Quint, la boulimie est une drogue qui lui permet de continuer à oublier, de continuer à être dans le déni tout en traduisant une « incapacité au plaisir et à l'apaisement⁹⁶ » : il mange plus pour manger, dans un automatisme pulsionnel répétitif, que pour trouver bon et déguster ce qui lui est proposé, on y reviendra ; il accumule compulsivement dans son corps, les témoins l'ont noté⁹⁷, comme s'il avait peur de manquer ou comme s'il avait peur de subir une agression de la part de son corps insatisfait, de voir celui-ci lui rappeler la loi de son sang. Ne s'agit-il pas de neutraliser cette seconde corporéité qui est en lui, la tentation négative qu'elle lui suggère ? Mais il semble aussi chercher addictivement la souffrance, comme l'indique Guillaume van Maele lorsqu'il écrit qu'il buvait de la bière trop fraîche et en trop grande abondance : « Comme je suis toujours dans sa chambre, c'est moi qui lui présente cette boisson glacée. Peu de temps après, je l'entends pousser des sanglots et des gémissements qui attestent sa souffrance. Je m'approche alors et je m'informe de ce qu'il souffre. Il me dit qu'il a d'horribles maux d'intestins, que ses reins sont brisés, qu'il est torturé par ses hémorroïdes et par une foule d'autres maux. Je le console et je cherche à le soulager ; je profite de l'occasion pour lui faire comprendre que sa boisson est la cause de tant de douleurs, que le plus robuste de ses courtisans ne pourrait la supporter. Il convient alors qu'il a tort, il fait enlever la bière et défend qu'on lui en donne encore⁹⁸. » Ce qui ne l'empêche pas de recommencer ses libations quelques jours plus tard.

C'est peut-être dans ses repas que Charles Quint devient pour l'historien une figure troublée et trouble, allant du vide au plein et du plein au vide, comme sans fin, du mouvement à l'immobilité et *vice versa*, une conscience qui s'est verrouillée à l'émotion dans cette posture gargantuesque, donc à une tension de sa vie, « une construction mentale qui tente, grâce à la volonté, d'annuler les flux et les reflux, les vérités du corps » et pour qui, « un jour, tout est devenu noir, tout s'est éteint ». Une forme

d'« enfermement autiste » que la manducation, ou plutôt l'avalement, autorise⁹⁹, une manière d'invention et de fixation d'un temps sans brisure, plein comme son ventre, face à une solitude acceptée parce qu'il n'y a pas eu de possibilité de choix quand il a fallu choisir, mais qu'il est nécessaire d'alimenter toujours, sans cesse. La « jouissance autiste » cernée par Lacan est celle par laquelle le manque se traduit par un « excès de posséder, de détenir un objet dégradé au niveau du simple registre de la satisfaction du besoin¹⁰⁰ ». La fringale alimentaire ne rappelle-t-elle pas à l'Empereur inconsciemment son angoisse d'une béance cachée au plus profond de lui et qu'il tenterait de combler symboliquement ? Et ici ne pourrait-il pas être fait référence aussi à l'« *ictericia* », la jaunisse qui va et vient aussi dans le corps de l'Empereur, colorant les muqueuses, la peau et l'œil d'une couleur jaune et le tenant alité de manière récurrente dans des instants critiques pour lui, dans une symbolique du désordre ou de la honte... ?

Il n'est pas étonnant que soit dans le même temps perceptible un refus du désemplois de soi qui déferait la magie alimentaire. L'Empereur souffre de constipation et se purge tous les huit jours. « Ma Dame, la semaine passe, avec l'ordinaire, n'escrivis point a Votre Majeste du portement de l'Empereur, a cause que celle nuyt Sa Majeste avait eu quelque motion du ventre. Et trouvant cause le matyn, luy conseillois de prendre une pillule aliphangine, en beuvant dessus le peut laict, en quoy estoient boullys les feuilles de sené, d'encore avec la manne, de quoy desirois veoir l'opération, avant avertir Votre Majeste. Laquelle fust fort au contentement de Sa Majeste, en sorte que avec deulx chambres humorales de ladite nuyt, et VI aultres de ceste medicine, par la propre estime de Sa Majesté, sortirent hors son corps bien entour troys lotz d'humeurs, dont s'en est fort bien trouvé. Dieu en soit loué¹⁰¹ ... »

Que penser, pour poursuivre, alors des hémorroïdes et de la goutte qui perturbaient la vie de l'Empereur et qu'il a été de coutume d'attribuer soit à son régime alimentaire excessif, soit à une sexualité qui aurait été

débridée ? Passons sur les premières qui lui occasionnent des pertes éprouvantes de sang, selon l'ambassadeur Marillac, pour en venir à la goutte et aux articulations tuméfiées et gonflées, déformées, suintantes, rigides des membres de l'Empereur¹⁰². Sont touchés les épaules, les mains, les pieds, les jambes, les bras, au point qu'entre janvier et mars 1549 il peine à se mouvoir, restant cloîtré dans sa chambre ou ne se déplaçant qu'avec l'appui d'un bâton pour rejoindre péniblement sa garde-robe..., « la parole foible, l'allenne courte, le dos fort courbé », selon encore Charles de Marillac. Et Jean de Vandenesse de parler, de manière récurrente, du « tourment de sa goutte » qui lui contracte les mains ou les pieds et donne l'impression que la vie s'en est retirée, « durant six heures entières », tant le froid les envahit¹⁰³. Les effets physiques de la goutte ne sont guère différents de ceux de la syncope.

Revient le motif de ce corps qui veut signifier la souffrance qui est en lui, qui est langage dès qu'apparaît « quelque tumeur avec rougeur » à un pied, ou que surgit une « défluxion » qui passe d'un bras à l'autre « avec grande douleur », « signes d'aller le chemyn acoustumé de ses gouttes » ? La première attaque se serait déroulée en l'an 1528, alors qu'il se rendait à Valladolid, coïncidant avec la réception de la nouvelle selon laquelle l'armée française commandée par Odet de Foix, le sieur de Lautrec, avait marché vers le royaume de Naples et s'était emparée d'une grande partie du territoire. Un contingent commandé par le Romain Simone Tebaldi se dirigeait vers la Calabre. Filippo Doria, avec une dizaine de navires, croisait au large de Naples, tandis qu'Andrea Doria court-circuitait les navires impériaux en mer Tyrrhénienne. En avril, les Vénitiens prennent Lecce, après avoir mis la main sur Otrante et Brindisi. Lautrec est à l'approche des murailles de Naples, où se retranchent le vice-roi Hugo de Moncada, Ferrante Gonzaga, le prince d'Orange et le marquis del Vasto.

La crise de goutte coïnciderait avec l'appréhension de la situation quasi désespérée d'un royaume qui est alors un des pivots géopolitiques de la

puissance impériale. Charles Quint reçut-il en outre la nouvelle que le sang de saint Janvier, qui, le premier samedi de mai, à la vue de la tête même du saint, avait coutume de se liquéfier, ne fit pas miracle le 2 mai, trois jours après l'installation du camp de Lautrec entre le Poggio Reale et le Monte Santo-Martino ? Ce qui fit croire à une catastrophe immminente. Si Naples tombait, c'était tout le dispositif impérial en Méditerranée qui se trouverait fragilisé. Et les nouvelles qui vinrent dans les semaines suivantes furent pour le moins tout aussi inquiétantes...

Est-ce que l'inconscient, par le truchement du corps, n'aurait pas persévéré, par cette signalétique récurrente qui se manifeste d'abord par des rougeurs localisées, à rappeler à Charles Quint le grand bouleversement qu'il avait assumé contre un autre lui-même, en le mettant face à une déformation douloureuse ?

La maladie, alors, ne serait pas un hasard seulement lié à un corps réceptif parce que caractérisé par une certaine « débilité », elle témoignerait toujours et encore de cette *tristitia* déjà entrevue. À travers elle, ce serait l'émotion qui se verbaliserait dans ce second corps immobile. Et parlerait de cette « intolérable douleur d'exister » pour reprendre une formule de Lacan. « L'existence, ici, ce n'est pas autre chose que le fait que le sujet, à partir du moment où il se pose dans le signifiant, ne peut plus se détruire, qu'il entre dans cet enchaînement intolérable qui se déroule immédiatement pour lui dans l'imaginaire, et qui fait qu'il ne peut plus se concevoir que comme rejaillissant toujours dans l'existence¹⁰⁴. » L'Empereur aurait ainsi été rattrapé de temps à autre par une souffrance antinomique de son art à composer un personnage sans affect, indifférent et impassible, obéissant mécaniquement à ce qui lui est dicté par les devoirs de sa mission providentielle. Car la douleur est sans doute à hurler, elle le fait parler, sortir de son mutisme de composition, elle le contraint à être autre que ce qu'il se donne à voir, à être humain, trop humain, elle l'immobilise et le soustrait pour parfois trois ou quatre semaines aux grandes entreprises qu'il

accomplit au nom de son pouvoir d'Empereur, voire cinq semaines durant l'hiver 1553-1554, quand il ne peut même plus écrire de sa propre main. Elle l'empêche de travailler, elle le laisse dans une posture de faiblesse telle qu'il ne peut rien faire, même quand le mal s'estompe. Elle le contraint presque, pourrait-on dire, à la rigidité semi-cadavérique que l'épileptique, après les convulsions, subit.

La goutte est une trace mnémonique excrétée par le corps, et qui finit temporairement par le submerger. Comme si, avec la faiblesse et les souffrances qu'elle cause, elle finissait par l'emporter. Et Philibert de Bruxelles la dépeignit, devant les États convoqués dans la salle du palais de Bruxelles, le 25 octobre 1555, afin de justifier l'abdication de Charles Quint de la souveraineté des Pays-Bas : « Il n'est pas d'un âge encore à devoir se retirer des affaires, et cependant il succombe à un mal auquel les forces humaines ne sauraient résister longtemps ; mal que la médecine ne peut guérir ; mal affreux, inexorable, cruel bourreau, qui envahit le corps depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds ; qui ne lui laisse aucune partie saine, qui contracte les nerfs par d'intolérables douleurs ; qui pénètre les os et glace la moelle ; convertit en craie solide ces humeurs répandues dans nos jointures pour en faciliter les mouvements, qui mutile l'homme et le prive de l'usage de ses membres, et rend l'âme, accablée par ces tortures, inhabile à toute occupation sérieuse. Un Dieu juste et bon a voulu que l'Empereur ne cessât de combattre et de souffrir jusqu'à la fin de sa vie. L'air froid et humide de ce pays aggravant sa position, il a résolu d'éprouver l'influence plus douce et plus salubre du ciel d'Espagne. Il espère avec la grâce de Dieu, pouvoir faire encore la traversée pendant cet hiver ; mais avant son départ, il veut remettre le gouvernement des Provinces Beligiques dans les mains de son fils¹⁰⁵. »

Où l'Empereur se fait automate

Par-delà ces symptômes par lesquels une scène intérieure enfouie se rappelle à lui, Charles Quint est un personnage fabriqué, un personnage qui s'est façonné pour résister au regret et au désir, à la peur d'avoir peur, jouant avec lui-même au point précisément de ne rien laisser filtrer de ses affects, de refuser la transparence afin de ne pas être pris dans la toile d'une peine qui est aussi désir d'être. Au point, inconsciemment, de solliciter son corps de laisser dire ses angoisses pour qu'il puisse aller au bout de son chemin. Hors ces signaux que son corps émet, il ne montre rien, et il est imperturbable d'illisibilité, ou du moins c'est l'effet qu'il cherche à créer parmi les protagonistes de l'histoire à laquelle il participe. Il est énigmatique tant il est un personnage autocontrôlé, qui non seulement ne laisse rien transparaître de ce qu'il voudrait ou désirerait « réellement », mais se met en scène dans une autre boulimie, celle du savoir, comme l'assure la relation du Vénitien Federico Badoer. Les larmes sont aussi un symptôme¹⁰⁶ : « À en juger par la nature et la complexion de l'Empereur, on croira qu'il est timide ; mais, si l'on considère ses actions, on trouvera qu'il est doué d'une âme forte : car, dans les expéditions militaires, il a fait preuve d'intrépidité, et jamais on ne le vit changer de visage, si ce n'est après ce grand désastre d'Alger, quand, abordant à Majorque, il versa des larmes à la réception qui lui fut faite par ses sujets de cette île¹⁰⁷. » Les larmes sont alors expression de la « douleur d'exister », d'une existence qui n'a plus de désir parce que l'échec sonne le glas du désir et revient en force rappeler qu'il y a au cœur du caché de soi la peur de soi, la peur de l'histoire qui est la peur face à son histoire. Ce que Bergson nomme le glissement vers l'indécision et le « ralentissement de l'élan normal » ou déficit de la « poussée » vers l'action, donc vers l'avenir¹⁰⁸.

Rares sont les instants où il se laisse en public aller à sortir de cette maîtrise de lui-même, de cette image qui le porte à vouloir tout savoir, à donc ne pas se contenter de se contrôler, mais à tout contrôler : « Voulant prendre connaissance de toute chose et s'en rendre compte par lui-même... » Comme si tout savoir pouvait le détourner de penser qu'il y a en lui une part d'ombre niant ce qu'il est, le masque et la mécanique qu'il a plaqués sur son apparence.

Parfois ce secret aurait été intenable, insoutenable. Il l'est aux rares moments où Charles Quint se départ de son masque, lorsque sa colère explose en telle ou telle occasion. C'est l'historien Johannes Sleidan qui est censé avoir donné le récit d'un tel épisode, un récit qui, pourtant introuvable, peut être ici évoqué : lors de son voyage qui lui fait traverser en 1539 la France et venir à Paris pour se rendre à Gand, il y eut une séquence de repli sur soi, de total mutisme de l'Empereur. Son entourage, qui cherchait à le distraire de sa disposition dépressive lorsqu'il séjournait à Amiens, apprit qu'un bourgeois avait dressé un petit singe qui pratiquait excellemment les échecs et acheta l'animal qui avait l'habitude de jouer avec son propre petit échiquier. À Gand, dans une des salles de la Cour-du-Palais, une partie s'engagea et le singe la gagna en faisant le coup du berger à l'Empereur tout en célébrant sa victoire d'une cabriole. Charles Quint, furieux, se leva et lança l'échiquier à la tête de son petit adversaire. Puis se maîtrisant, il fit en sorte que le singe, blessé à la tête, recommençât à jouer contre lui. L'histoire raconte qu'à nouveau ce fut le coup du berger qui mit fin à la partie et que le singe, pour se garantir d'une autre réaction colérique, se cacha sous la table¹⁰⁹. D'où l'hypothèse que cette histoire, dont rien ne prouve qu'elle se soit réellement déroulée, ne serait qu'une métaphore de l'intériorité de Charles Quint, de sa confrontation avec le double de lui-même et de son refoulement, et du pressentiment que ce double ne le quitte pas, le tient, l'oblige, et est au risque sans cesse de se venger de lui, à travers une maladie ou une phobie dont l'ambivalence est

certaine. Le singe, symbole du mal, agent diabolique¹¹⁰, est signe de ce qui est craint et que le désir voudrait refouler... Il est le miroir renvoyant à Charles Quint son portrait à l'envers, il est muet comme est muet ce double qui est en lui mais qui le force à vivre contre lui-même, le jeu d'échecs n'étant pas seulement une allégorie de la guerre, mais étant aussi une projection des conflits de la psyché.

Disons-le simplement, l'histoire de Charles Quint est l'histoire d'un acteur historique suivi et poursuivi par une ombre, dont l'histoire s'expliquerait par un dialogue entre la présence et le refoulement de cette présence entendue au sens d'une rémanence de « traces de durée », de *Dauerspuren*. Il est difficile de savoir d'où provient l'anecdote citée par Antoine de Varillas, selon laquelle, un jour de sa jeunesse, aux Pays-Bas, alors qu'il chassait, un spectre apparut à Charles : il avait l'apparence d'un ermite et lui parla de la part du Christ en lui annonçant qu'il serait roi de toute l'Espagne¹¹¹... Freud l'a écrit, le passé « agit toujours dans l'ombre », mais cette ombre, pour Charles Quint, est son double, une scène alternative de lui-même, venue d'un ailleurs, de ce qu'il aurait voulu être et ne pas être tout à la fois. Être ou ne pas être soi-même, être le bon fils de ses pères en chaîne, ou se refuser à l'être pour être soi. On pourrait se laisser aller à penser qu'il y a un peu de Hamlet dans ce monde phobique de Charles Quint : son double est bien une figure métonymique de la mort, il est un spectre à la fois de lui-même et de ses pères qui continuent de vivre en lui¹¹². Et qui se révèlent spectralement pour le rappeler à l'ordre, lui dire que la vengeance est son devoir et que la plus grande gloire est la perpétration de la vengeance¹¹³ : « Je suis l'esprit de ton père, condamné pour un certain temps à errer la nuit... Écoute, écoute, oh ! Écoute ! Si tu as jamais aimé ton tendre père... On a fait croire que, tandis que je dormais dans mon jardin, un serpent m'avait piqué : ainsi toutes les oreilles du Danemark ont été grossièrement abusées par un récit forgé de ma mort.

Mais, sache-le, noble jeune homme ! Le serpent qui a mordu ton père mortellement porte aujourd'hui sa couronne... »

En bref, l'histoire de Charles Quint est une histoire de fantôme¹¹⁴. Une âme errante en soi, mais qui dans le cours de sa vie finit par presque devenir lui-même dans une manière d'excrétion renforcée par des maladies symptomatiques. Dès le mois de février 1549, Charles de Marillac, ambassadeur du roi de France, n'écrivait-il pas à Henri II que « l'Empereur a l'œil abattu, la bouche pâle, le visage plus mort que vif, la parole faible, l'haleine courte, le dos fort courbé, et les jambes si faibles qu'à grand-peine il peut aller avec un bâton de sa chambre à sa garde-robe¹¹⁵ ».

Ainsi Charles Quint devint-il défensivement, après 1519, un sujet mécaniquement animé, robotisé, refoulant toute affectivité, rejetant ou bloquant toute forme d'investissement d'objet afin de ne pas être en conflit avec lui-même du fait de cette dualité oppressive¹¹⁶. Ce qui n'aurait été, à un premier niveau, que rejouer en soi le désir parental refusé... Un Empereur-machine, à la manière de ces « petitz engins automates » dont parle Rabelais en racontant que Gargantua les construisait à l'instigation de son précepteur Ponocrate en jouant, « c'est à dire soy mouvens eulx mesmes ». L'éducation du jeune géant est une éducation qui passe par la construction d'un monde, en réplique et en parallèle de la découverte du monde réel, celui des métiers qui va de pair avec l'apprentissage d'une parole en liberté. Mais le secret de Ponocrate est « le secret de former un être capable de se mouvoir, c'est-à-dire aussi de parler, par *luy-même*¹¹⁷ ». Pour Rabelais, fabriquer un automate est apprendre ce que n'est pas la vraie vie. Or Charles Quint, précisément, se fabrique une vie simultanément négociée et contrainte, qui n'est pas sa vraie vie, et pour la supporter et l'assumer, il la mécanise, l'automatise. Il est un *homo mechanicus* qui retire la mort de soi, la conjure en quelque sorte en se projetant dans une figure totalement contrôlée¹¹⁸.

Rien d'étonnant à ce qu'il ait été fasciné par les horloges et leur fabrication et entretien, par une mécanique de mesure linéaire du temps agissant hors de toute impression subjective. Les horloges qu'il conservait à Yuste, et qu'il réglait lui-même pour les mettre à l'heure de l'église du monastère, seraient une image de lui-même tel qu'il s'est construit pour résister à l'angoisse face à l'immensité et au poids de sa charge d'Empereur¹¹⁹. Un temps lisse, perpétuel, immobile, sans saccades ou séquences, sans ruptures. Un paradigme d'oubli du passé d'autant plus signifiant qu'il se traduisait par la possession, entre autres, d'horloges-automates ayant l'apparence d'un navire, métaphorique de la vie humaine ballottée sur un océan dangereux. Sur la fin de sa vie, outre sa collection, Charles Quint se fit aider par l'horloger Giovanni Torriani (Gianello Torriano ou Juanelo Turriano) pour construire des horloges et des automates dont certains battaient du tambour, d'autres sonnaient du clairon, d'autres s'avançaient au pas de course ou montaient à cheval¹²⁰ : « On en voyait qui s'avançaient au pas de course les uns contre les autres comme des ennemis, et s'attaquaient avec des lances. Quelquefois Torriani lâchait dans la chambre de petits oiseaux de bois qui volaient de tous côtés, et qui étaient construits avec un si merveilleux artifice. » Il y eut aussi une joueuse de luth¹²¹...

Pourquoi cette attention au temps ? David S. Landes permet de répondre en partie à cette interrogation lorsqu'il cite Thomas à Kempis posant que le temps est court pour le chrétien : « Le temps viendra où vous soupirez après un jour ou une heure de plus pour vous amender ; et qui sait s'ils vous seront accordés¹²². » Face au corps ainsi marqué pour rappeler le primat de la loi du sang à l'Empereur, la mesure du temps, en parallèle de la mécanisation et du contrôle du paraître, vise à permettre de s'adresser à Dieu, pour implorer sa grâce face aux errements et dangers auxquels le pouvoir peut conduire. L'économie maîtrisée du temps est un antidote à la puissance agressive du sang, dont nous verrons qu'elle avait ceci

d'anxiogène d'être supportée par de terribles images de violences. Elle était aussi vouée à intégrer la *persona* dans une durée réglée et mécanisée (les horloges comprenaient des automates)¹²³.

Charles Quint a disposé, certes un peu tardivement, d'un outil extraordinaire pour procéder à cette mécanisation de soi : *L'Horloge des princes avec le très renommé Livre de Marc Aurèle* d'Antonio de Guevara dont la première publication intervint à Valladolid en 1529 mais qui suit le *Livre doré* de Marc Aurèle commencé en 1518 et dont des versions manuscrites auraient circulé dès 1525¹²⁴. Il est frappant de constater que l'ouvrage du franciscain débute par une adresse au lecteur qui insiste sur la perdition de l'homme obsédé par son désir de vertu mais faisant le contraire en commettant une infinité de vices. La source de la vie désordonnée dans les républiques a pour origine les passions des humains mus par leur seule volonté et leurs seuls appétits. L'homme est une exception dans la nature : depuis que les arbres ont été créés, ils ont toujours porté les mêmes feuilles et fruits. Les planètes, l'eau, la terre, l'air, le feu, les bêtes, les poissons n'ont pas changé depuis leur création. L'homme est à part dans ce monde ; car il tend toujours à vouloir changer : « Le monde n'est pour le jourd'huy perdu pour autre chose, sinon que les chesnes secs des montaignes veulent devenir palmiers bien arrousez et entretenuz es jardin... »

Cette instabilité concerne l'état des princes, qui vivent nombreux depuis toujours dans les vices qu'entretiennent les flatteurs alors qu'ils ne devraient qu'être en quête de la vérité. Contre ce mal qui ronge la chose politique et produit depuis toujours des tyrans oublieux du bien commun qu'ils doivent entretenir, s'impose la figure de Marc Aurèle, empereur philosophe dont la vie donne à voir qu'il fut, bien que païen, « sage en sa vie, agreable à ses amys, patient en ses travaux, dissimulé avecques ses ennemys, severe avec les tyrans, pacifique avec les pacifiques, amy des sages, amateur des simples, adventureux en ses guerres, amiable en paix : et sur tout, comme il fut haut en ses parolles, et profond en ses sentences ».

Puis dans le prologue, Antonio de Guevara explique comment Marc Aurèle a pu, face à la tentation de l'immédiat et donc du changement, demeurer imperturbable dans sa sagesse : par doctrine de vie philosophique, l'Empereur s'est créé une sagesse transformant son temps en temps réglé, mécanisé, codifié, invariant car fondé sur des maximes qu'il suivait et dont il appliquait le contenu ; un temps le portant à mépriser les vanités du monde et à placer la justice au premier plan de ses objectifs de gouvernement des hommes, donc à se retirer lui-même de tous ses affects et passions pouvant le détourner des devoirs qu'il s'est originellement fixés. Gouverner revient à faire abstraction de soi ; le *Relox* du prince est en quelque sorte le miroir d'une invisibilité, paradoxalement d'une absence de soi, d'une impersonnalité de la *persona* du détenteur de l'autorité, d'autant que le Troisième livre s'achève par des conseils donnés par Marc Aurèle, avant de mourir, à son fils Commode dont il observe la dépravation avec douleur : l'exercice du pouvoir est défini dans toutes ses aspérités et difficultés, parce que « le monde d'aujourd'hui est tant pervers et tant changé de ce qu'il souloit estre jadis »...

Être prince, dans ce contexte, c'est penser à être le *relox* ou l'horloge de tous, pour tous, et aussi à se regarder sans cesse soi-même dans la certitude que soucis, périls et peines attendent à tout moment celui qui gouverne. C'est se donner une discipline, un ordre qui se reproduit toujours et permet ainsi d'affronter la mutabilité des choses et des hommes par une pratique mécanisée de soi. Le temps doit comme s'arrêter pour Commode, à qui il ne reste plus qu'à devenir ce que son père a été et qu'il lui transmet oralement. Mais les dernières paroles de l'Empereur stoïcien concernent le don d'un tableau écrit en lettres grecques qu'il dit avoir trouvé en Égypte à Thèbes et dont un prêtre lui a affirmé qu'il avait été rédigé par un roi Arsacide. Il s'agit de « vers héroïques » qui doivent permettre à Commode d'appréhender que sa vie future doit être réglée comme un mécanisme de dépossession de soi au profit du bien commun défini dans une succession

d'impératifs catégoriques empêchant toute capacité de variation ou de différence ; et donc immobilisant dans le mouvement même.

Jamais je n'esleveray le riche tyran, ny hay le pauvre juste.

Jamais n'ay nié la justice au pauvre, pour estre pauvre, ny pardonné au riche pour estre riche.

Jamais je n'ay faict aucun don pour une seule affection, ny donné chastement pour une seule passion.

Jamais je n'ay laissé le mal sans punition et chastement, ny le bien-faict sans remuneration et loyer.

Jamais n'ay commis le jugement de la justice evidente à un autre, ny déterminé l'obscur par moy seul.

Jamais n'ay denié justice à celuy qui la me emandoit, ny misericorde à celuy qui la meritoit.

Jamais n'ay faict chastement par ennuy quelconque, ny promis loyers estant joyeux et content.

Jamais n'ay esté nonchalant en la bonne prosperité et santé, ny desesperé en l'adversité.

Jamais n'ay faict mal ny chose deshonneste par malice, ny commis aucune vilenie par avarice.

Jamais n'ay favorisé les mutins, ny presté l'oreille aux flatteurs.

J'ai tousjours travaillé à estre aimé des bons, et jamais ne me suis soucié d'estre hay des mauvais.

Pour avoir favorisé les pauvres qui pouvoyent peu, j'ay esté favorisé des dieux contre ceux qui pouvoyent beaucoup¹²⁵.

S'expliquerait de la sorte la fascination de Charles Quint pour la mécanique horlogère, qui serait une allégorie de son pouvoir perçu comme intangible, animé d'une puissance d'extra-temporalité dans l'expurgation de tout accident lié aux affects, agencé selon un dispositif permettant de

répondre par l'immuable au muable. C'est aussi là l'antinomie de ce qu'il ressentait de conflictuel dans son intériorité, puisque l'automate fait la jonction entre l'immobilité et le mouvement, donc entre les deux forces qui s'opposent en lui, neutralisant donc leur affrontement. Tout se passe comme si Charles Quint, dans un monde qui était pensé comme le théâtre d'une grande machine fonctionnant sur un *perpetuum mobile*¹²⁶, avait jugé qu'il pouvait s'intégrer dans le cours même de cette création en s'identifiant ou s'opposant défensivement à ses mécanismes particuliers. Dans la *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, Marsile Ficin n'avait-il pas posé que la nature était vivifiée par une sagesse divine transcendante et immanente tout à la fois et que cette sagesse pouvait pénétrer l'art même d'imiter la nature dont Dieu est le premier moteur¹²⁷ ? Se transformer en artifice soi-même revient alors à imiter la nature et donc à s'intégrer dans la nature. À s'intégrer dans l'ordre d'une Création qui a été normée divinement. Tout mouvement ne se meut-il pas dans et par une immobilité (« *Quodcumque movetur in statu, a statu movetur* ») ? Ce qui rapproche le pouvoir de l'Empereur de celui du mage, connaissant aussi bien la philosophie naturelle, les mathématiques, les sciences, que les arts mécaniques dérivés de ces mêmes sciences, du moins selon l'assertion de Cornélius Agrippa dans son *De la philosophie occulte* de 1533.

Ce que Charles Quint exprimait dans sa volonté de gouverner ses États à la fois dans le mouvement et la permanence, par un art de l'équilibre entre le *mobile* et le *perpetuum*, c'était son désir de réfléchir en lui-même l'action de Dieu dans le monde pensé par Aristote puis Bacon sur le modèle des automates. Transformer l'art du politique en un art mimant l'ordre de la Création, à travers les actions et décisions d'un Empereur jouant à être une machine automatisée analogique de la machine du monde : « L'automate se fait chaque fois l'image d'un ordre cosmique ; le principe secret qui l'actionne est semblable à la puissance démiurgique¹²⁸. » Ce mécanisme se retrouverait dans le goût accentué de Charles Quint pour la musique, lui qui

voyageait toujours accompagné de sa Chapelle flamande et de ses ménestrels espagnols¹²⁹. Ne s'agissait-il pas là encore de mettre le souverain en union avec le *spiritus mundi*, l'âme du monde, de le mettre en symbiose avec l'ordre de la Création en faisant pénétrer en lui le souffle divin ? Tout en le libérant des affections de son corps ? La musique, selon Marsile Ficin, s'empare de l'homme corporellement et spirituellement, et donc l'intègre ou l'insère dans l'harmonie de la machine universelle. Mais si l'on suit en effet Érasme, dans l'*Enarratio in Ps. XXXVIII*, elle a une autre virtualité, puisque l'Antiquité fournit des exemples des vertus thérapeutiques de la musique : par leurs chants Terpandre et Arion auraient guéri les habitants de Lesbos et d'Ionie des maladies les plus graves. « Encore de nos jours, en Italie, c'est une coutume d'assister, grâce à des mélodies déterminées, ceux qui ont été terrassés par une piquûre de tarentule qui est une espèce d'araignée phalangite. De même, en Allemagne, des personnes atteintes d'épilepsie se relèvent et guérissent au moyen d'un chant. À ceux qui souffrent d'insomnies et qui sont prédisposés au délire, la musique procure le sommeil¹³⁰ ... »

Il est frappant de voir que Charles Quint donne, lorsqu'il abdique, une explication aux maladies qui continuent de l'épuiser. Elles n'ont pas cessé de le faire souffrir et elles lui sont venues de la constance des mauvaises pratiques de ses ennemis, à commencer par celles du roi de France, auteur d'une guerre injuste. Ce que son corps a subi et continue de subir n'est à ses yeux qu'une condensation du mal qui n'a cessé de le mettre sous tension, de l'agresser.

Par les lettres que je vous ai fait écrire, depuis que je partis de ces royaumes, vous avez appris le succès qu'ont eu mes affaires. Vous avez su comment, mû par l'intérêt de la religion, j'entrepris la guerre d'Allemagne, dans le but de réduire les protestants et de les faire rentrer au giron de l'Église, ainsi que j'y étais tenu ; comment

je m'efforçai de mettre la tranquillité et la paix dans la chrétienté ; comment j'insistai sur la convocation du concile, et sur la nécessité d'y réformer le clergé, afin de mieux ramener ceux qui se sont éloignés de la foi. Les choses, par la faveur divine, étaient en de bons termes, lorsque le roi de France commença dernièrement les hostilités par mer et par terre contre moi, sans aucun juste motif ; s'aidant des Allemands, qui, au mépris de leurs serments de fidélité, s'allièrent avec lui ; appelant l'armée navale du Turc, au grand dommage de la chrétienté, et spécialement de nos États et seigneuries, menacés d'invasion par elle. Je fus ainsi forcé de lever les armées qu'on a vues, et il en est résulté pour moi d'excessives fatigues, tant à cause des campagnes que j'ai faites, que pour les affaires incessantes et graves que j'ai eu à traiter. De là sont nées la plupart des infirmités et des maladies dont je souffre depuis quelques années, et un état d'incapacité physique tel que non seulement je n'ai pu et ne puis m'occuper desdites affaires personnellement et avec la promptitude requise, mais encore que j'ai été un obstacle à ce qu'elles fussent conduites comme elles auraient dû l'être : ce qui a excité et excite des scrupules dans mon esprit...

Les écrits fournissent des truchements analytiques, mais il ne suffisent pas parce qu'ils sont comme translucides. Pour aller plus loin, il nous faudra ruser et procéder par effraction. Cette effraction, nous le devinerons, peut être réalisée à travers l'iconologie. Si nous nous penchons sur le portrait de Charles Quint avec son chien, peint vers 1533 par Titien et conservé au musée du Prado, nous voyons que l'Empereur est figuré debout, en pied, le visage orienté vers sa gauche ; il est coiffé d'une toque noire ornée d'une plume blanche. De sa main droite, il tient par son collier son chien, un lévrier symbole de *fides* et donc de foi. Dans sa main droite, c'est un chasse-mouches qui peut être observé. Certes Giorgio Vasari dira

que « dans les yeux de l'Empereur, Titien fait voir la justice, la clémence, le courage et la fortune. Dans son allure, la grandeur et la grâce¹³¹ ». Peut-être toutefois faudrait-il aussi distinguer la dualité complémentaire entre le chien, qui incarne l'obéissance à Dieu, aux desseins voulus par Dieu, et qui, en avant de son maître, semble à la fois le protéger et être son image même, et l'instrument qu'est le chasse-mouches, un instrument comme destiné à repousser au loin une part d'ombre, à la maintenir à distance ? Les mouches, symboles du mal, de ce qui peut venir de Satan... Les mouches que son grand-père, le roi catholique Ferdinand, en se laissant identifier à la chauve-souris prophétique, devait exterminer parce qu'elles signifiaient les ennemis de Dieu, à commencer par les musulmans... Les mouches symboles du péché que le bon prince chrétien, assumant d'être un *miles christianus*, doit donc tenir à distance de soi sous peine de perdre son âme. Symbole de ce qu'en lui comme hors de lui il y a une menace, un danger dont il doit se défendre...

En fin de compte, les symptômes cliniques que nous venons d'énumérer et analyser ont un point de convergence : ils parlent d'une force invisible qui erre dans la psyché de Charles Quint ; une force de contrainte qui veut qu'il soit comme ses aïeux, qu'il se voue à venger leur histoire et aussi à la porter à la plus grande des gloires. Cette force, parce qu'elle en appelle à des images de sang pour mieux rappeler à Charles Quint qui il est, s'identifie à lui sous l'apparence de la mort, de la violence, de la haine.

Où il faut en venir à l'objet du déni

La question qui vient désormais est la suivante : pourquoi cette aspiration à ne pas aller dans le sens des appels de la mort qui pourtant participent pleinement du parcours de Charles Quint ? Pourquoi ce refus latent de l'identité transgénérationnelle ? Pourquoi le corps exprime-t-il la

récurrence d'une tension de dépassement de ce qui a été acquis et aussi et d'abord de restitution de ce qui a pu être oblitéré ou perdu¹³² ? Pourquoi cette mise en scène d'un Charles Quint qui semble agressé ou pourchassé par une part de lui-même ? Pourquoi très jeune adopta-t-il des postures agonistiques qui n'étaient pas seulement des jeux de guerre ou de combat, mais qui peuvent apparaître comme inscrites dans un désir de tuer des spectres violents ou agressifs ? Et, à ce propos, Juan Antonio de Vera y Figueroa ne relate-t-il pas qu'on le trouvait tout jeune, tenant une épée, qui cherchait à se battre contre des personnages armés représentés sur des tapisseries, ou cherchant avec un bâton à titiller des lions enfermés dans des cages à travers les barreaux¹³³ ? Par-delà ce qui est interprété à la manière antique comme un désir inné de gloire, ne faudrait-il pas distinguer dans la figure bestiale ou la représentation humaine guerrière un mode de travestissement d'un danger interne subversif¹³⁴ ? Le désir de contourner par le jeu un danger ressenti en soi ?

La réponse serait que Charles est parcouru, face à une autosuggestion de la haine liée à la conscience de son sang, d'une conscience de l'amour et qu'il aurait voulu donner le primat à celle-ci, envers et contre les circonstances. Lisons ici un fragment de l'avis qui lui fut donné « par les premiers seigneurs, conseillers et ministres d'État pour le bon gouvernement de ses royaumes et États », sous le contrôle de Mercurino Gattinara, entre le mois d'octobre 1523 et le mois de janvier 1524. Un avis qui est une invocation à la pratique de l'« amour » et dont, parce qu'il réfléchit une idéalité, on peut supposer qu'il est autant propédeutique que spéculaire de son intériorité même :

Quintement, Sire, pour mieulx reduire vos affaires, vous fault acquierir un tresor incomparable, qu'est l'amour de voz subjectz, car en aiant l'amour d'eulx avec tout ce qu'ilz ont, et, comme dit Seneca, c'est une municion inexpugnable estre amé de ses subjectz,

et tant plus vous est mestier gaignier l'amour des subjectz de pardeça pour estre V. Mté nouveau successeur et de nation estrangere, non estant congneu de la pluspart de vos subjectz ; parquoy me semble que les moyens de acquerir cest amour peuvent estre ceulx que s'ensuivent : user de clemence et benignité, qui est celle qui fait esquiparer les princes à Dieu ; estre doux, humain et affable à ung chacun, car l'humanité et douceur, comme dit Valere, mollifie le cœur des hommes et fait convertir la haine en amour : fault tenir forme que, à l'exemple de l'Empereur Titus, nully se parte triste de vostre face, et, s'il y a quelque matiere qui, de necessité, requière aucun agreur, ne se doit jamais proferer de vostre bouche, ains le faire dire par autre, et plustost en absence qu'en presence ; et ainsi se doit faire de toutes choses de mescontentement ; doit V. M. se faire congnoistre à ses subjectz, puisque de la congoissance vient l'amour, et, pour ce, vous fault monstrier à eulx le plus souvent que pourez en allant aux eglises, passant par les villes et allant aux champs, quand vous n'aurez à faire autre chose plus importante, et tascher, le plus que vous sera possible, quand vous aurez l'opportunité pour ce fere, de visiter voz Roiaulmes et mesmes les principales cités et villes pour vous fere congnoistre à ceulx qui ne vous ont cogneu en vous efforceant par vostre clemence et humanité et, par honneste conversation, tant fere que vous soiez amé, regardé, prisé et désiré¹³⁵.

On pourrait dire que le drame subjectif de Charles Quint procède de l'antinomie du désir d'amour et du désir de mort... Mais le désir d'amour est paradoxal, parce qu'il est aussi désir de vivre ce qui a été perdu¹³⁶. Il se situe dans l'entre-deux-désirs, dans un entre-deux de deux morts.

Mais plus avant, il est nécessaire de saisir que cette idéalité de l'amour, ouverte sur le présent et sur les autres, peut renvoyer au Livre II de

l'Imitatio Christi, qui met l'accent sur la paix dans laquelle le chrétien doit persévérer : la vraie charité est de ne jamais s'irriter, mais aussi d'accepter de vivre avec ceux qui sont au contraire de soi et de savoir leur pardonner. Il faut aimer le Christ par-dessus tout, mais l'aimer, c'est aussi aimer en Lui et à cause de Lui, amis et ennemis, et Le prier pour que tous Le connaissent et L'aiment. Certes le Christ s'entretient avec l'âme dévote dans un dialogue intérieur ; certes il faut s'anéantir devant Dieu et certes il faut mépriser le monde. Mais il faut aussi exercer la charité envers tous les hommes. Contre la tentation de l'orgueil, l'autre est une aide pour celui qui cherche la quiétude d'une mort à soi et d'une vie en Christ : il lui renvoie l'image de ce qu'il ne doit pas être, il lui enseigne l'humilité que doit pratiquer celui qui suit la doctrine de vérité. Et l'union intérieure au Rédempteur s'accomplit aussi dans l'aide prodiguée à l'autre. Et si l'on glisse de la *devotio moderna* à Érasme, l'important est que la *felicitas* est conditionnée par la charité et que l'homme intérieur est dialectiquement lié à l'altérité, le « connais-toi toi-même » se nourrissant de l'approche des autres jusqu'à vouloir le bien des méchants. Aimer Dieu par-dessus tout revient à aimer l'humanité parce que la charité, en remontant vers Dieu, va vers son humanité même et rencontre la compassion. L'imitation du Christ doit transparaître des actes mêmes du chrétien.

Ce que nous avons tenté de réaliser, c'est de construire un modèle interprétatif de la psyché incertaine qui aurait pu être celle de l'Empereur. Nul n'est en mesure, redisons-le, de pénétrer dans les tréfonds d'une intériorité ou d'une subjectivisation du passé pas plus qu'il n'est possible d'effectuer le même mouvement en direction d'une conscience actuelle. Mais ce modèle, nous voudrions le mettre à l'épreuve, dans le cours des années de l'histoire même de Charles Quint, afin de voir s'il ne permet pas d'expliquer cette histoire même, ses apparentes contradictions, ses antinomies et ses hésitations sur le plan tant de la représentation que de la décision et de l'action. Il s'agit bien entendu d'une histoire virtuelle, et

d'autant plus virtuelle qu'elle tente de trouver du sens dans le suivi des événements de la vie de l'Empereur, donc dans une discontinuité séquentielle qui peut être subie, mais aussi activée par lui-même.

Le hasard nous a guidé dans notre détermination et nous a détourné d'une grille d'application étroitement biographique, pour deux raisons. À notre sens, la tentation biographique, telle qu'elle est pratiquée le plus souvent, détruit et nie plus le sujet historique qu'elle ne le comprend ou ne cherche à l'atteindre dans une singularité virtuelle ; à force, redisons-le, tout d'abord de prétendre tout dire de lui, elle le noie, l'engloutit dans la mesure où elle prétend lui imposer une logique, lui donner une cohérence et une continuité lisse et plane dans une illusion holiste qui ferait qu'on pourrait tout savoir de lui et que lui-même aurait tout su de lui. À force ensuite de vouloir entrer par l'extérieur dans l'intériorité à partir du postulat, dénoncé jadis par Pierre Bourdieu, de la sélection, au sein de la trame même du passé individuel, et en fonction « d'une intention globale, de certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou, plus souvent, en tant que fins¹³⁷ »...

Nous l'avons dit en définissant la caractéristique metabiographique, voire abiographique de notre enquête, c'est l'enfoui de Charles Quint qui sert ici de fil directeur, ce qu'il ne donne pas à voir, ce dont il cherche à ne pas se souvenir mais qui revient à lui toujours sans qu'il se l'avoue à lui-même, comme Robinson Crusoé naufragé découvrant une empreinte de pied sur le sable de l'île et, dans l'angoisse qu'il s'efforce de contenir, se disant qu'il a vu sa propre empreinte tout en inventant qu'il a oublié être passé peu auparavant... L'oubli alors n'est que factice, il est présent subrepticement dans tous les moments de la vie qu'il investit répétitivement par l'adoption de stratégies de contournement et de symbolisation lui permettant de parvenir à ses fins.

Notre projet est conceptualisé autour de la notion de « crypte » telle que l'ont argumentée Nicolas Abraham et Maria Torok dans le but d'analyser des situations de mise en échec du processus de deuil, par voie d'incorporation en soi d'un mort, d'enfermement dans un espace interne inaccessible. Un espace d'où le souvenir est mis sous protection, devenant un fantôme capable de transmettre un savoir refoulé. Un espace secret, silencieux, impensé : « Une crypte au sein du Moi le fissure, dans la crypte un symbole clivé, fétichisé, produit du sens et autre chose ¹³⁸. »

De là s'ensuit que chaque parole, chaque acte est double, possédant ou intégrant un pensé et un impensé, réveillant le fantôme qui siège au secret de soi et qui transmet, parce qu'il est un drame mémoriel parfois personnel, parfois transgénérationnel, « un savoir insu, refoulé, une nescience » ; mais qui fait tout pour qu'il soit exorcisé, et demeure inaccessible. Un fantôme qui est donc métonymique d'un inconscient. S'interroger sur ce fantôme revient à s'interroger sur ce qui a pu l'installer dans la « crypte », d'où il provient : du sujet, de sa mère, de son père, de plus loin encore ? Et ne pas s'en tenir à la seule interprétation œdipienne : « Il nous semble contradictoire de dire à la fois que l'enfant vit parmi les objets partiels, et que ce qu'il saisit dans les objets partiels, ce sont les personnes parentales même en morceaux ¹³⁹. » Notre analyse n'ira pas jusqu'au non-familial, mais descendra dans la chaîne mémorielle de ce qui peut être nommé la « vie désirante. »

On ne dispose alors que de peu de données sur la petite enfance de Charles, « sans père ni mère », selon l'expression de Pierre Chaunu, probablement accablé par un désamour que sa tante Marguerite d'Autriche ne comble pas tant elle était absorbée par les tâches politiques ¹⁴⁰. Peut avoir joué, on l'a dit, la figure de sa mère, l'instabilité précoce de celle-ci, son absence mais dans quel sens, on ne saura jamais ! Et à la limite, cela n'est pas d'une grande importance, car la scène traumatique est ailleurs. Peut en effet avoir aussi joué le poids d'« une vieille histoire de vengeance et de

meurtre¹⁴¹ », la terrible querelle qui a commencé le 23 novembre 1407, avec le meurtre de Louis d'Orléans à l'instigation du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, un crime suivi d'un autre crime puis d'une chaîne criminelle vindicatoire ; des guerres et des morts qui se suivent aussi, et qui culminent avec le décès, le 5 janvier 1477, de Charles le Téméraire devant Nancy : le duc de Bourgogne tombé de cheval et ensuite massacré par des soldats qui ne l'auraient même pas reconnu, dénudé et abandonné sur le champ de bataille, n'ayant pas obtenu une « belle mort ». Son cadavre retrouvé gelé au bord d'un étang pris dans les glaces, « détroussé et défoncé de coups multiples », le visage percé d'un coup de hallebarde. Et c'est en mémoire du duc qui s'était consacré à venger son sang des méfaits de la royauté française qu'il y eut le choix du prénom Charles. En mémoire, mais aussi pour désigner une obligation d'honneur venant de ce que l'identité est pensée répétitive. De la mort ignominieuse que Charles le Téméraire a subie, des terres qu'il a perdues, de l'honneur qui lui a été enlevé à travers son corps méconnaissable, le Charles qui naît le 24 février 1500 doit être le vengeur, parce que son aïeul est en lui, est lui, que les images de son corps atrocement mutilé, de son visage déchiré sont en lui¹⁴².

Son drame est qu'il ne peut pas se savoir être le maître de lui-même, qu'il est hanté depuis toujours par ce double qui cherche à revivre au rythme de sa propre vie et à lui imposer de rentrer dans un jeu de violences. Comment ne pas évoquer ici l'*unfreie Jugend*, la jeunesse sans joie de Charles de Gand, enjeu dynastique et enjeu d'honneur donc pour sa maison ? Comment ne pas se souvenir que l'Empereur, plus tôt qu'on ne l'imagine, paraît avoir aspiré à se donner une vie autre que celle de gloire et de grandeur programmée pour lui ? La retraite de Yuste ne fut-elle pas comme anticipée dès les années 1530 quand, selon Juan Ginès de Sepulveda, Charles Quint rendit visite avec Isabelle de Portugal au monastère hiéronymite, avec déjà le projet de s'installer à proximité ? Comment ne pas se souvenir qu'il y serait revenu une seconde fois, trois

années après la mort de l'impératrice, en 1542, avec le même projet ? Comment ne pas le deviner trouvant dans l'empereur Dioclétien un modèle légitimant son rêve de se mettre à l'écart de cette vie qui le voyait si souvent aux prises avec ce double de lui-même¹⁴³ ?

Où Charles Quint rencontrait son fantôme

D'où la question suivante : le fantôme qu'a en lui Charles Quint et qui vient épisodiquement marquer son corps, s'écrire physiquement en lui et sur lui, n'est-il pas le corps désarticulé, horriblement massacré et mutilé, à la tête fendue de l'oreille à la bouche, en partie déchiré par les loups, de celui qu'il doit faire vivre en lui ? Le vrai père, plus que Philippe le Beau, plus que Maximilien son grand-père, n'est-il pas ce cadavre qui impose un devoir irrémissible à celui que son sang doit porter à se faire le même. Tout se passe comme si Charles avait ce cadavre en lui, caché, indicible mais l'appelant à une mission de guerre et d'honneur malgré une constitution tôt considérée comme « très faible¹⁴⁴ ». Ou plutôt lui rappelant avec force et douleur ce qu'il ne doit pas cesser d'avoir en tête. Un corps souffrant, qui ne va pas cesser de devenir son corps à travers ses maladies. Un corps qu'il hait sans véritablement le haïr. Comment haïr en effet celui qui n'existe que dans une invisibilité ? Et comment ne pas lier la syncope de 1519, le jour des rois, à la bataille de Nancy, qui eut lieu le 5 janvier 1477, veille de la fête des rois¹⁴⁵ ?

Au XVI^e siècle, la scène traumatique pouvait sauter une ou plusieurs générations. La possession de Nicole Aubry de Vervins, qui débute en 1565, trouve son origine dans une apparition du grand-père revêtu d'un linge blanc et venu réclamer à la jeune femme la nécessité de faire dire des messes pour le repos de son âme, le 3 novembre¹⁴⁶. Une apparition réitérée le 7 novembre, quatre jours avant la Toussaint, quand le spectre lui confie

être mort sans confession et demande, entre autres exigences, que des hommes de la famille Aubry aillent en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse prier pour le salut de son âme. Une troisième apparition intervient, amplifiant encore les exigences spectrales, et c'est alors que Nicole Aubry bascule dans la possession, quand elle comprend qu'elle est prise au piège de ses visions. Mais l'important est que le corps de la jeune fille devient « roide et dure comme une busche » du fait de ce grand-père. Rien d'étonnant alors à ce que le fantôme de Charles Quint soit un de ses aïeux aussi, un fantôme qui n'apparaît pas spectralement, mais qui vient adhérer à son corps en le marquant symboliquement, ou plutôt en s'emparant de lui quand il se sent oublié, marginalisé...

Et Charles Quint peut avoir en lui d'autres cadavres qui se contemplent et se réfléchissent dans l'horreur, tout en symbolisant une unique figure d'autorité, lui dictant ce qu'il doit être dans le cadre d'une vie vouée à la vengeance, à la restitution d'un honneur absolu et à la quête d'une gloire toujours plus grande. Plus haut dans l'histoire, il peut y avoir aussi le cadavre de Jean sans Peur, d'abord frappé à Montereau d'un coup d'épée sur la tête, puis ayant eu le visage fendu d'un coup de hache d'armes au « bec de faucon », et enfin achevé à terre par un homme qui se mit à genoux pour transpercer son corps d'un coup d'épée si l'on suit les dépositions collationnées par Jean Séguinat¹⁴⁷. « Alors Monseigneur de Bourgogne étendit les reins, en poussant un soupir, et expira. » Aux cris de « Tuez, tuez », le corps étant dépouillé, ne conservant que ses guêtres et bottines, et ensuite « mis dans la bière où l'on porte les pauvres en terre... ». Toujours et encore une mort qui s'est vu refuser la belle mort et qui participe de l'accumulation d'un déficit d'honneur qu'il revient à Charles Quint de combler. Et terminons en nous référant à Freud : « Le moi a ainsi réussi à se libérer de la contradiction, mais en échange il s'est chargé d'un symbole mnésique, innervation motrice insoluble ou sensation hallucinatoire revenant sans cesse, qui loge dans la conscience à la façon d'un parasite et

qui persiste jusqu'à ce qu'une conversion en sens opposé se produise. La trace mnésique de la représentation refoulée n'a donc pas disparu, mais forme à partir de maintenant le noyau d'un second groupe psychique¹⁴⁸. »

C'est la découverte d'un manuscrit à la British Library qui nous a donné l'idée d'un centrage de la *psyché* impériale autour de l'événement de la bataille de Mühlberg, l'instant qui peut paraître celui d'un aboutissement dans la vie impériale, l'occasion du dénouement subjectif de cette antinomie amour-mort, l'instant d'une levée des contradictions intérieures, Charles Quint pouvant alors paraître non seulement avoir triomphé des forces de division qui rongeaient sa puissance de pasteur de la chrétienté et d'Empereur universel, mais aussi et peut-être, de ce fait, avoir trouvé une sérénité relative lui permettant d'envisager son retrait de la scène publique, donc la perpétuation d'une forme de réconciliation avec lui-même. Certes un événement peut recéler un capital de symbolisation, mais il ne faut pas se leurrer, il se tient au centre d'une dynamique de tensions scéniques qui sont activées en aval et en amont de son accomplissement.

Et c'est pour cette raison que le champ d'expérimentation du paradigme de l'Empereur et de son double a été dilaté sur une séquence couvrant les années 1545-1552, parce que ces années sont celles au cours desquelles s'éprouve sans doute au plus dramatique sa conscience troublée, que s'établit sans doute un dialogue tendu entre son fantôme et lui-même. Années cruciales qui précèdent, il faut le souligner, la retraite à Yuste, même si le monastère hiéronymite, où il parvient le 7 février 1557, ne fut pour lui jamais un lieu de fermeture au monde¹⁴⁹ et même si la culture chevaleresque put porter l'Empereur à se mettre en retrait de sa vie pour attendre la mort en demandant pardon à Dieu pour les péchés que sa vie l'avait conduit à perpétrer. Mais n'est-il pas frappant de constater qu'après son décès son corps, inhumé dans un cercueil de châtaignier, fut déposé selon ses vœux sous le grand autel de l'église, où il demeurera jusqu'en 1574¹⁵⁰ ? Cela pour que l'officiant foule son visage et sa poitrine en

célébrant la messe, en signe d'éternelle humiliation. Comme s'il s'agissait de se fondre dans le corps de son aïeul, lui aussi foulé, écrasé, humilié..., de le rejoindre.

Dans une première partie de ce livre qui traite donc d'un sujet tragique aux prises en quelque sorte avec deux vies et se trouvant toujours sous la menace d'une subversion d'une vie faite de sang et de mort, l'attention sera portée sur la nécessité de cette histoire cryptique. Il sera démontré que l'histoire historicisée, telle qu'elle a été écrite de son vivant à propos de Charles Quint, dans un sens positif ou négatif, mène l'historien d'aujourd'hui à une impasse : la chaîne des événements, dans sa reconstitution, vise avant tout à dresser un portrait moral et politique de l'Empereur, elle lui impose sa loi qui est de le mettre en scène mû soit par ses passions, soit par la maîtrise de celles-ci. Ce que l'acteur historique fait ou ne fait pas, ce qui est soumis à son action et à sa pensée, est analysé comme relevant d'une propension consciente au mal ou au bien, aux vices ou aux vertus. Il nous faudra donc premièrement expliquer pourquoi le discours historique du xvi^e siècle est un mirage, qui ne dit rien sur son objet en réalité, mais plie celui-ci à la nécessité de le modeler selon un discours préfabriqué concevant l'être humain comme la totalité existentielle d'un sujet qui ne peut être qu'un héros ou un coupable. Deux grands récits relatent de manière antithétique la bataille de Mühlberg sous l'angle d'une portraiture du prince. Les images qui en procèdent sont de la sorte conflictuelles, elles se nient l'une l'autre, et il en ressort que Charles Quint, comme opacifié, semble s'absenter de l'histoire qui ne sait plus, par effet de contradiction, qui il est, qui il peut avoir été.

Pour ne pas en rester là, il sera considéré que l'histoire de l'Empereur, telle qu'elle peut être investiguée de l'intérieur en présumant d'une part que les événements peuvent exprimer un « nescient », d'autre part que chaque événement peut être symptomatique, peut se lire selon les termes d'un échange ou d'un conflit, en fonction des situations, entre une remontée

cryptique et ce que le sujet verbalise, dit, veut dire et souhaite faire ; et entre ce fantôme qui siège au secret de lui-même et son être présent au monde. Pour prendre un exemple, il sera constaté que la dynamique historique que Charles Quint active en entrant en conflit avec les chefs protestants de la ligue de Smalkalde passe, dans son imaginaire, par l'appropriation de la figure paulienne du κατέχων, le personnage qui à la fin des temps, en se dressant contre l'Antéchrist, arrêtera l'assombrissement du monde livré aux entreprises de Satan, et suspendra la durée. Il rendra la lumière aux hommes, les faisant passer de la pénombre à la clarté ; et cet acteur eschatologique, qui va restaurer la paix et l'unité du monde, métonymise et euphémise tout à la fois la relation tendue entre le « nescient » de soi et le conscient de soi, en la projetant dans l'histoire que l'Empereur entend conduire à une fin. Le κατέχων historicise l'immobilisation du corps de l'Empereur. Il arrête l'histoire, la tétanise soudain. Ce que le jeune Charles, à Saragosse, a projeté dans sa syncope, la part de lui qui s'est dite alors, la mort, se trouve surprojetée dans ceux qui sont pour lui les ennemis de la foi et qu'il se doit de vaincre. Si Charles Quint choisit de faire la guerre aux luthériens, c'est parce que cette guerre est un moyen pour lui d'externaliser l'angoisse en immobilisant l'histoire, en la niant pour que la scène traumatique appartienne vraiment au passé.

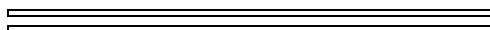
Ensuite, nous suivrons l'Empereur dans les méandres de son action avant et après sa victoire sur les rives de l'Elbe, à Mühlberg – victoire autant sur ses ennemis que sur lui-même puisque peut sembler enfin symboliquement satisfaite, dans l'immense gloire proclamée et théâtralisée, la présence spectrale. Il sera avancé que sa politique, sinusoïdale, ambiguë, incomplète, prudente, vient en continuité de cette angoisse qu'il a pu croire résorbée, négociant avec ce fantôme qui continue à le hanter quand il donne la priorité à la paix. Son objectif est de contenir la présence spectrale dans sa crypte, par la conceptualisation de moyens visant à faire sortir du monde humain tous les ferments de division, de cassure, de haine, comme s'il

fallait que, pour qu'il soit assuré que ce monde humain ressemble à la sérénité à laquelle il veut accéder, il fasse le contraire de ce que veut son double. Les événements seront scrutés sous cet angle, jusqu'à ce que la conscience troublée paraisse remonter en surface de lui-même, quand s'écroule l'édifice de paix construit et voulu par lui. Avec cette interrogation double qui demeurera irrésolue : l'Empereur n'a-t-il pas rencontré dans le monde une expression de sa propre division subjective et son aventure historique n'est-elle pas à appréhender sous l'angle, aussi, d'un dialogue avec lui-même ?

Mais là encore, l'historien, on le verra, ne doit pas se laisser prendre au piège des évidences. L'échec peut avoir été libérateur, au point qu'il faudrait se demander si, inconsciemment et malgré toute l'énergie que l'Empereur mobilise encore pour tenter de retourner la situation en sa faveur, cet échec n'était pas désiré, ou, du moins préécrit...

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉCRIT AU DÉFI DE L'IMAGE



Les historiens du xvi^e siècle ne sont pas des hommes qui recherchent, lorsqu'ils entreprennent de faire des récits de vie, la complexité. Leurs personnages sont des blocs, qui parcourent l'histoire sans s'interroger sur eux-mêmes, sans douter, mus seulement par leur volonté qui les porte soit au bien soit au mal. Mais, en fin de compte, à force d'être des totalités d'âme, sans béances, fixés par les historiens dans la sphère de la seule vertu ou du seul vice, ils deviennent pour le lecteur des masques, des *artifices* qui se regardent à distance, s'affrontent, se combattent. Ils deviennent inintelligibles dans les réels qui sont ainsi produits. Rien n'est dissimulé d'eux, mais tout est dissimulé puisqu'ils perdent de la sorte toute consistance et surtout finissent par suggérer une aporie dans l'implacable logique des antinomies qui surgissent. Face à la gloire, il y a la honte... Ils deviennent, à travers les personnages contradictoires qui sont dessinés, non pas des possibles, mais des impossibles de l'histoire. Parce que leur être est construit à partir de leur hors-soi, des faits et des événements de leur histoire interprétés pour qualifier leur intériorité, en positif ou en négatif.

Et Charles Quint n'échappe pas à la règle. Car la discontinuité se tient dans les discours qui parlent de lui. Il n'est pas un sujet ayant parcouru une temporalité historique, mais un objet malléable de l'extérieur qui est figé, durci, se voyant attribuer des passions ou des vertus au gré du pouvoir et de l'intentionnalité de celui qui le représente et qui tente, à travers les traits du

visage et des symboles intégrés dans sa peinture, de produire un portrait, c'est-à-dire une identité. Comme l'a écrit Michel de Certeau : « Le "réel" représenté ne correspond pas au réel qui détermine sa production. Il cache derrière la figuration d'un passé le présent qui l'organise. [...] L'opération en cause semble assez rusée : le discours se rend crédible au nom de la réalité qu'il est supposé représenter, mais cette apparence autorisée sert précisément à camoufler la pratique qui la détermine réellement¹⁵¹. »

Il s'agira pour nous d'inverser l'approche que nous proposent les historiens du xvi^e siècle et de considérer que les faits, les actions et les événements ne font pas sens pour l'Empereur, qu'ils sont animés d'une intentionnalité, qu'ils projettent cette dualité qui angoisse, qu'ils sont donc des symptômes, proches de métaphores, qui ne se comprennent que par un déchiffrement, que par une remontée dans l'ipséité, là où se tient le fantôme de Charles Quint... Que donc ils représentent « le retour de la vérité dans les failles du savoir¹⁵² ». L'histoire apparaît comme un prolongement du corps de l'Empereur. Elle se joue à dire le même et son contraire tout à la fois. Et pourtant, on verra que les images constituent un recours autorisant un dépassement de ce qui est un cercle vicieux à force de désignifier le sens.

CHAPITRE I

Le laborieux après-guerre de l'abbé de Bassefontaine

Pourquoi Sébastien de Laubespine, abbé de Bassefontaine, décida-t-il, probablement à l'été ou l'automne 1550, de revenir sur les temps dangereux où il était commissionné par le roi de France en Saxe auprès de l'électeur Jean-Frédéric¹⁵³, et où il erra entre Francfort, Donauwörth, Bâle, Soleure et Strasbourg avant de rejoindre Rome ? Pourquoi éprouva-t-il la nécessité de coucher sur le papier une succession d'événements au cœur desquels se détachait impérieusement la figure de Charles Quint ? Nul ne saura jamais s'il se mit au travail *sponte suo* ou pour répondre à une commande, s'il se fit historien des choses d'Allemagne de son propre fait ou à la demande de son roi ou d'un des conseillers de celui-ci. Ni pourquoi son travail demeura manuscrit, à la différence d'autres textes portant à la connaissance publique les événements du Saint-Empire¹⁵⁴.

Prendre la plume en 1550

Celui qui se nommait lui-même *Sebastianus Albasina* prit la plume dans un moment où Charles Quint résidait à Augsbourg, et quand la dernière grande ville qui lui résistait, Magdebourg, était en voie de finir par accepter – elle s’y résolut le 16 novembre – de se soumettre. Ce qui mit pour peu de temps en veilleuse la doctrine du *Widerstandrecht* – le droit de résistance – des *inferiores magistratus* qui avait été surthéorisée dans la cité assiégée et encore valorisée par la publication en avril 1550 de l’*Instruction, confession et admonition des pasteurs et prédicateurs de la ville christique de Magdebourg*¹⁵⁵. Certes à la diète d’Augsbourg, qui s’ouvrit le 26 juillet, les princes laïques se firent rares, et il fut surtout question des problèmes liés à l’application de l’Intérim, manque de prêtres, absence d’indult papal à propos surtout de la communion sous les deux espèces qu’impliquait la doctrine du sacerdoce universel... Certes les nouvelles étaient parvenues jusqu’à Henri II qu’il n’était pas facile de faire observer l’Intérim aux protestants et, comme l’écrivait Charles de Marillac, qu’« il est notoire qu’il n’y a pas une seule ville de l’Empire de toutes celles qui l’ont reçu, qui l’ait exécuté selon l’intention de l’Empereur¹⁵⁶ ... ».

Mais tout donnerait à penser que le pouvoir de l’Empereur, après des années de vicissitudes, put alors donner l’impression d’avoir atteint un point de stabilité inédit, même si son projet d’obtenir l’acquiescement de son frère Ferdinand pour faire élire son fils Philippe roi des Romains ne rencontra pas d’écho favorable et même si, pour beaucoup, l’Intérim faisait donc illusion. S’opère en outre de manière lisse la transition de Nicolas Perrenot de Granvelle, chancelier de l’Empire décédé le 20 août 1550, à son fils Antoine, évêque d’Arras, dont la devise était « *Durate* », « Soyez constant¹⁵⁷ », en référence à Virgile et à la patience et au courage qu’Énée exigea des Troyens dans les tempêtes et l’infortune : face à l’adversité, la confiance devait perdurer en un avenir qui ne pouvait qu’être plus favorable encore qu’il ne l’était déjà.

Témoigne de ce point d'équilibre qui serait atteint ce qui paraît être l'accomplissement d'un des devoirs impériaux de sang, quand, à l'issue de tractations avec Christine de Lorraine-Danemark, le cercueil de chêne contenant la dépouille de Charles le Téméraire accomplit sur un chariot funèbre le parcours qui le menait de Nancy jusqu'à Bruges. Dans une chapelle de l'église Notre-Dame, le duc est inhumé aux côtés de Marie de Bourgogne. L'Empereur mène de la sorte à bien un de ses devoirs de sang en donnant le repos à son arrière-grand-père, là où il devait et voulait le trouver. Le sang étant « le siège de l'âme¹⁵⁸ » puisque assurant le lien entre le corps et précisément l'âme. Le sang découlant et coulant de père en fils et devant être toujours bonifié voire purifié par des comportements exemplaires rendant hommage aux ancêtres dans une répétitivité qui produit un effet de miroir, mais aussi dans la perpétuation de ce qui leur rend l'honneur qu'ils souhaitaient recevoir dans le moment de leur départ du monde¹⁵⁹. Subsistait une part de liberté personnelle, mais qui « consistait essentiellement en des variations sur un thème unique¹⁶⁰ ». Charles Quint, ainsi, assume son sang, le place dans un dispositif spéculaire d'honneur qui se comprend en termes de devoir, mais qui dit aussi cette anxiété flottante ou tremblante éprouvée face à une araignée.

N'est-il pas frappant d'établir un parallèle avec la culture mérina, au sein de laquelle l'apparition d'un papillon exprime l'insatisfaction d'un mort¹⁶¹ ? Le papillon naît de la métamorphose de la chrysalide enveloppée dans son cocon, image des morts enveloppés dans leurs linceuls de soie. Image d'où surgit une « crainte compulsive de représailles ». Ne pas réaliser le désir des ancêtres, c'est se condamner soi-même à être interdit de la tombe collective. Ne faudrait-il pas, à la lumière du voyage du cadavre de Charles le Téméraire vers Bruges, mettre en valeur la haute angoisse de Charles son arrière-petit-fils, assujetti à un « désir de l'ancêtre » ? Là encore les exhumations des morts familiaux dans la société mérina auraient eu une finalité ambivalente : elles consacraient soit la fin ritualisée du

deuil dont l'incomplétude serait consécutive à une inhumation inappropriée, soit une volonté de bénédiction : « Une des séquences rituelles consiste pour les “enfants des ancêtres” ou les proches descendants à se saisir des reliques avec terreur, à les prendre ensuite sur les genoux et à leur parler en évoquant des souvenirs investis d'affect, paroles accompagnées de touchers hésitants qui deviennent ensuite des caresses » ; c'est le geste rituel du *mitsapatsapa*, « tapotement », qui rappelle celui, habituel, des mères envers leur nourrisson. « Les os exhumés, tapotés, caressés, sont par la suite emmaillotés avec précaution dans les nouveaux linceuls de soie, noués de sept liens ; puis ils seront ramenés dans leur demeure au terme des sept tours effectués autour du tombeau. » À travers ce voyage dans une autre anthropologie de la mort, n'est-il pas donné de deviner plus encore ces cadavres qui hantent Charles Quint, qui viennent comme se rappeler à lui dans la syncope épileptique ? Il ne suffit pas à l'Empereur d'avoir fait procéder à la réinhumation de son aïeul, celui-ci doit l'accompagner dans tous ses moments, être renaissant en lui. Sous peine qu'il perde son âme¹⁶².

Et alors, du fait de ces images qui sont dans l'intériorité et qui vont et viennent comme des spectres, c'est moins la volonté de l'acteur qui détermine ses choix, ses attitudes, ses désirs, que les morts « qui sont restés en nous, cachés non plus sous des masques de bois ou des robes de paille, mais dans les replis de notre être ignoré¹⁶³ ». La vie de Charles serait moins à saisir comme une expérience linéaire que comme un cercle magique de communication avec des morts revenant à la vie, des morts se rappelant à l'Empereur aussi bien dans cette araignée sortie de son cocon-linceul que dans les articulations de son propre corps tuméfiées et irritées. L'ancêtre, s'il n'est pas soi-même et donc est ainsi censé veiller sur soi, devient le juge de son descendant. Une malédiction plane, car René II de Lorraine avait, en conservant le corps de son adversaire inhumé dans la collégiale Saint-Georges de Nancy, voulu le maintenir à part de ses ancêtres, le couper de son sang en rompant ainsi la chaîne de l'honneur. Il avait voulu le priver de

la belle mort qui exigeait qu'il repose là où il se devait de reposer. Le tombeau qui fut érigé était moins une sépulture qu'un mémorial de la victoire du duc de Lorraine¹⁶⁴. Car il y a dans l'imaginaire du XVI^e siècle une phobie du non-respect de l'ancestralité et de la malédiction qui peut en ressortir : les crises de possession, qui ne sont pas sans avoir, notons-le, des rapports avec les crises d'épilepsie à travers la rigidité ou les convulsions du corps, sont représentées pour certaines comme générées par un non-respect de l'ancestralité confrontée, dans la mort, à un déficit d'accomplissement sotériologique. La croyance est avérée à la Renaissance que si ce déficit n'est pas comblé, un des sujets responsables, par son sang, du devenir de l'âme du défunt se voit lui-même saisi par une force extérieure qui mime dans son corps les souffrances de l'âme errante. Tout comme il en est dans la culture mérina pour le « cadavre humide », le *faty lena* sans véritable lieu d'inhumation condamné à errer près de sa demeure.

Se comprend alors le jeu d'images auquel procédera Joachim du Bellay dans les *Tragiques Regrets de Charles Quint*, à travers une écriture qui veut dépeindre un Empereur qui n'est pas allé au bout de la mission qu'il s'était appropriée : certes l'Aigle impériale l'a emporté à Tunis et en Hongrie, mais dans le Saint-Empire même, elle est devenue une simple corneille, un oiseau déplumé, un oiseau sans grandeur, qui vole dans les basses sphères et se nourrit de déchets ou de vermine¹⁶⁵. C'est aussi un symbole de l'âme qui sera précipitée en enfer... Les regrets, de manière satirique, disent ce qu'est une âme qui n'a pas accompli son devoir de sang, appelée à voleter sans but et à avoir la destinée d'un oiseau charognard.

L'horizon paraît donc un peu plus serein ; Paul III est décédé le 10 novembre 1549, et son successeur, le cardinal del Monte, Jules III, est sensible aux exigences impériales d'un retour du concile à Trente. Et la bulle de convocation du Concile, en date du 14 novembre 1550, parvient enfin à l'Empereur fin novembre. La Pragmatique Sanction, promulguée le 4 novembre 1549, réunit d'autre part les dix-sept provinces en un seul

corps, « une seule masse » qui aura pour souverain un « mesme prince », le prince d'Espagne qui accomplit toutes les formalités d'inauguration au cours d'un périple ponctué de grandes cérémonies de réception¹⁶⁶. Le roi de France, Henri II, qui pourtant a obtenu des Anglais la restitution de Boulogne, traverse un grand moment d'isolement diplomatique, d'autant que la trêve signée entre les Impériaux et Soliman n'est pas pour l'immédiat, comme il l'escomptait, remise en cause et qu'il en est réduit à se maintenir en position de « paix armée », à la recherche d'éventuels *casus belli*¹⁶⁷. Il est sous haute surveillance, Charles Quint se persuadant que les démarches du fils de son ennemi historique sont vouées à ne pas connaître plus de succès que celles que ce dernier avait jadis entreprises contre lui : « Car les pratiques qu'il favorise en divers lieux me font croire qu'il est déterminé à suivre l'exemple de son père dont il a hérité la haine que les rois, ses aïeux, ont de longtemps manifestée à l'égard des miens. »

Commencement et fin

Revenons alors à notre interrogation liminaire et au fil de l'histoire : pourquoi l'abbé de Bassefontaine souhaita-t-il écrire, dans cette séquence de suspension des tensions qui avaient jusqu'alors longuement troublé la chrétienté, l'histoire de ce qui peut avoir été, même si certains des protagonistes s'en défendirent, la première des grandes guerres de Religion du xvi^e siècle européen ? Une histoire dont il cadre curieusement le point d'origine en amont, non pas en 1517 ou 1521, à Wittenberg ou à Worms, mais dans le cours des années 1524-1525, sans bien rendre compte de ce choix.

Peut-être serait-ce parce que cette double année, porteuse de dynamiques contradictoires, aurait à ses yeux ouvert l'histoire à une séquence de discontinuités tragiques ? Dürer ne rêve-t-il pas du

commencement du Déluge en juin 1525, dans la nuit du mercredi au jeudi suivant le dimanche de Pentecôte ? Les astrologues, à commencer par Johannes Stoepler dès la fin du xv^e siècle, puis Johannes Carion¹⁶⁸, n'avaient-ils pas identifié en 1524 une année climatérique dont les effets négatifs, *Mutatio, variatio ac alteratio*, se feraient sentir ultérieurement ? Des effets qui, selon Johannes Virdung dans sa *Pronostication sur les nouvelles conjunctions planétaires, admirables et jusqu'à présent jamais vues*¹⁶⁹ et dans ses *Practica Deutsch auff das 1524. Jahre*, devaient se traduire par la multiplication des péchés et des pécheurs, des rébellions des hommes, des violences, des méfaits et meurtres des princes et grands, une inédite profusion de signes au ciel et sur terre comme des engloutissements aquatiques de villes ou des pestes et famines¹⁷⁰. Et qui devaient se manifester jusqu'à la fin de la décennie 1540, voire encore jusqu'à l'année 1563 ! De Johann Virdung avec ses *Practica von dem Entcrist un dem jüngsten tag...* à Leonhard Reynmann dans ses *Practica sur la grande et multiple conjunction de planètes prévue pour l'année 1524*¹⁷¹ ou Josef Grünpeck, Lorenz Fries..., ce furent des dizaines et des dizaines d'impressions qui fixèrent la certitude d'un basculement dans une temporalité désormais courte¹⁷².

Écrire l'histoire reviendrait à reconstituer un cycle de temps placé sous l'influence d'une conjunction malevolente de planètes et à tenter d'influer sur son *terminus ad quem* présumé, en incitant les hommes à prendre une conscience vive des périls au milieu desquels ils se trouvent. On le verra, dans l'optique érasmiennne, il s'agirait toutefois de dire que, précisément, l'histoire n'était pas réductible aux influences de conjunctions planétaires, qu'elle était un continuum de durée indépendant des mouvements astraux... Le travail de Sébastien de Laubespine viserait donc, tout en prenant comme horizon de départ l'année 1524 ou 1525, à proposer une herméneutique alternative de l'histoire laissant à un Dieu tout-puissant la seule connaissance du devenir du monde.

Mais il est difficile de le réduire à ce cadre restreint. L'écriture pourrait aussi avoir trouvé sa nécessité en ce que se seraient déroulés à partir de 1524-1525 toute une série d'événements majeurs qui auraient pu, plus tard en 1550, être interprétés comme les marqueurs d'un grand changement d'atmosphère au sein de la chrétienté occidentale et surtout dans le Saint-Empire. Il y eut en effet une sorte d'accélération dramatique de la durée : la foudroyante défaite du roi de France, le 24 février 1525, à Pavie et les débuts de son éprouvante captivité madrilène, qui laissa pour un temps à Charles Quint les coudées franches pour espérer réaliser ses rêves de grandeur universaliste, mais qui, précisément, demeurèrent inaccomplis ; le 15 mai 1525, il y eut aussi l'écrasement sanglant des hordes paysannes révoltées à Frankenhausen, par des troupes levées par Philippe de Hesse et Georg de Saxe. C'est encore en 1525, en mars, qu'Ulrich Zwingli achève son *Commentaire de la vraie et de la fausse religion* et que, le 29 octobre, Martin Luther dit sa première messe en allemand. Un autre signe de changement tient donc aux divisions internes au courant réformé, essentiellement sur la question de la présence réelle, en parallèle des appels de Thomas Müntzer demandant aux paysans de jeter à bas de leurs sièges les princes, les nobles et les riches, auxquels Luther répliqua dès 1524 en soulignant que : « Notre vocation est de prêcher et de souffrir, mais non pas de nous battre et de nous défendre avec les poings. » Le monde paraissait donc perdre toute unité, se défaire et se diluer peu à peu. Comme si avait commencé un processus de segmentation qui ne pouvait être que négatif. Une entrée dans le tragique, pourrait-on dire, qui perdurerait encore en 1550.

Et l'historien Bassefontaine tenterait, en reconstituant la chaîne des événements, de donner à son lecteur des outils pour prendre conscience qu'il demeure une possible inversion du sens de l'histoire à qui prend son mal en patience. Il se référerait implicitement à une épistémologie reposant

sur une autonomisation de l'histoire par rapport à des conjectures astrologiques qui, à ses yeux, seraient le fait du péché d'orgueil.

En outre, l'année 1525 vit le mécanisme de clivage religieux allemand se traduire par l'ébauche de constitution d'une confédération défensive des pouvoirs attachés à la religion romaine qui se promettaient assistance. En Saxe-Anhalt, à Dessau, certains princes catholiques, Georg de Saxe, *der Bärtige*, l'électeur Joachim de Brandebourg, l'archevêque de Mayence Albrecht de Brandebourg, et Heinrich de Brunswick prirent durant le mois de mai-juillet la décision d'organiser une ligue, le « dessauer Bund », et sollicitèrent de l'Empereur une intervention répressive destinée à bloquer la diffusion des idées nouvelles¹⁷³ ; une ligue à laquelle répondit en octobre, à l'initiative de Philippe de Hesse et de Johann I^{er} de Saxe, *der Beständige*¹⁷⁴, une réunion tenue à Gotha, qui se conclut par une première ébauche d'alliance défensive de princes favorables aux idées nouvelles¹⁷⁵. 1525 serait ainsi une année symbolique où, dans ses dimensions politiques, sociales, internationales, un ordre ancien commençait à être bouleversé, allait vers l'éclatement. Le pressentiment d'une perte de contrôle sur l'histoire, paysans, bourgeois, théologiens, prêtres, princes, en venant à se dresser les uns contre les autres. Et encore il y eut l'officialisation des ralliements de Johann I^{er} de Saxe et d'Albrecht de Brandebourg, grand maître de l'ordre des chevaliers teutoniques, aux idées de Luther. Et il y eut encore en Saxe électorale les premières ébauches de visitations de paroisses effectuées sous l'autorité du prince, annonçant la formation d'un système d'Églises d'État.

Dans le même ordre d'idées, 1525 est l'année de la réponse donnée par Luther à l'argumentation d'Érasme sur le libre arbitre, dans son *Du serf arbitre* de décembre 1525, qui rendit définitive la rupture entre les deux théologiens mais qui expatria aussi dramatiquement de l'histoire tous ceux qui voulaient continuer à croire en une possible réconciliation, rendant leur travail plus ardu, si ce n'est vain. 1525 serait là encore considérée comme

l'année d'une situation de seuil, parce qu'elle serait un point d'orgue dans le « rêve assassiné » d'Érasme¹⁷⁶. Érasme pour qui l'histoire, jadis rejetée et méprisée, devient synonyme et source d'espérance dans le chaos même du monde, Érasme qui s'appuie pour inciter à résister à l'angoisse, sur l'exemple du temps d'Arcadius et Théodose, quand l'Église était persécutée et quand les sectes hérétiques pullulaient. L'Église, après des vicissitudes nombreuses, a triomphé et ce passé peut devenir le présent. Ne faudrait-il pas ainsi comprendre le désir d'écrire l'histoire de l'abbé de Bassefontaine sous l'angle d'un désir d'espérer et de donner à espérer ?

Et peut-être s'expliquerait de la sorte prioritairement le choix analytique de Sébastien de Laubespine, qui appartenait au noyau de agents-diplomates français marqués par un attachement existentiel à la *philosophia christi*, appelée pour eux à se développer en une « politique chrétienne, platonicienne » et en une foi évangélique adorant Dieu « en esprit et vérité » et conduisant le chrétien à « ployer » sa volonté dans le sens le guidant vers Dieu¹⁷⁷ ? Une *philosophia* qui a désormais besoin de l'histoire, précisément pour tenter de sortir de l'angoisse de culpabilité qui lui est survenue au début des années 1520. On le verra, l'image projetée du prince, en filigrane de celle, répulsive et déconstruite, de Charles Quint, est le prince érasmien, cultivant les vertus d'*aequitas*, de *civilitas*, de *benignitas*, attaché à sa mission de rendre ses sujets « les plus justes, les plus tempérants, les moins cupides, moins féroces et factieux, les plus enclins à la concorde ». N'est-il pas frappant de constater qu'Érasme assimile « presque » l'histoire à une « psychomachie, renouvelée à chaque génération et non à une histoire des derniers temps », parce que son Dieu est un Dieu d'amour¹⁷⁸ ? Comme se propose de le faire Sébastien de Laubespine, on le verra.

En conséquence, écrire l'histoire reviendrait à entreprendre de signifier aux hommes qu'ils ne doivent pas se laisser prendre au piège des illusions présentes, du mal toujours plus impérialiste dans le monde, du

providentialisme attaché à un Charles Quint paraissant être parvenu à ses fins, qu'ils ne doivent pas baisser les bras devant le désordre et l'injustice qu'ils ont sous les yeux ; mais qu'ils doivent, à la lumière d'un flux événementiel ayant commencé ses ravages autour de 1525, mettre leur foi dans un Dieu intervenant dans le monde et se mettre en synergie de son amour en attendant son pardon. Pour Érasme, la part de la chronologie dans l'histoire, sur le modèle de Tite-Live, est essentielle, il la compare à l'étoile polaire permettant de se guider sur l'océan confus des histoires pour ne pas se laisser submerger par le malheur¹⁷⁹.

Et n'est-ce pas à ce travail auquel se voua l'abbé de Bassefontaine ? Parce qu'il discernait dans l'histoire un lieu d'exercice du libre arbitre entendu au sens d'une « force du vouloir humain grâce à laquelle l'homme puisse s'attacher aux choses qui concourent au salut ou s'en détourner¹⁸⁰ » ? Parce que encore, pour Érasme, l'histoire requiert, outre la liberté de l'historien, la *fides* et l'exactitude, qu'elle se doit d'être un « tribunal compétent ». Faire se débiter l'histoire en 1525 ne revenait-il pas à implicitement s'inscrire dans la filiation d'Érasme, qui avait réclamé la liberté pour l'historien afin qu'il soit en mesure de dire « les dangers d'un grand empire et de ses mauvais princes », à la manière de l'auteur de *l'Histoire Auguste* dont il fut l'éditeur¹⁸¹ ?

Quant à l'année 1547, qui clôt le cycle événementiel relaté par Sébastien de Laubespine, elle gravite, bien sûr, autour de l'événement distinctif de la défaite de l'armée de la ligue de Smalkalde sur les rives de l'Elbe, à Mühlberg, le 24 avril. Mais il est essentiel de distinguer qu'aux yeux du diplomate français, cette année, en apparence catastrophique aussi bien au regard des idées nouvelles dans le Saint-Empire que pour tous les opposants aux rêves de toute-puissance de Charles Quint, est loin de conclure une séquence historique. L'événement n'est qu'un leurre, une sorte de point fictionnel placé sur la ligne saccadée du temps, et dont les hommes doivent apprendre à minimiser l'impact, en se refusant de se laisser

impressionner par l'importance historique qui peut lui être attribuée par les stratégies de la communication impériale et leur providentialisme.

Est de la sorte écrite une histoire contrefactuelle, qui ferait, si on poussait la démonstration, de l'abbé de Bassefontaine un singulier précurseur de la critique de l'histoire à la fois bataille et événementielle. Les faits sont racontés pour être déconstruits en tant que signes. 1547 est alors appréhendée au contraire comme une année de seuil, ouverte, désémiotisée, qui n'a mis fin à rien et qui risque au contraire de propulser plus loin encore la chrétienté dans un temps de calamités paroxystiques, si ne sont pas prises en compte les leçons que peut apporter, précisément, l'histoire. Le récit qui est ainsi composé vaut effectivement pour une propédeutique ; ou plutôt un avertissement de ce qu'il ne faut pas s'imaginer que la défaite de la ligue de Smalkalde, en 1547, serait une fin d'histoire. Parce que l'histoire, telle que la conceptualise Sébastien de Laubespine à travers le continuum de sa narration, n'a pas de fin. Qu'il n'y a que Dieu qui puisse signifier aux hommes qu'ils assistent à la fin de l'histoire.

Il s'agit alors de donner au lecteur les armes lui permettant de penser qu'il y a un avenir autre que celui qui semble immédiatement lisible ou qui lui est offert à lire, d'être en mesure de s'opposer à une mécanique tragique qui ne peut que conduire la chrétienté au désastre ; et de ne pas se laisser séduire par une argumentation réductrice qui traite des apparences et non pas de la vérité.

Bien sûr, comme il l'indique à plusieurs reprises, Sébastien de Laubespine apporte son témoignage personnel sur des événements qui pouvaient apparaître comme décisifs dans l'histoire des temps troublés que connaissait le Saint-Empire depuis 1517. Mais cette vocation de l'ambassadeur témoin, qui devient historien parce qu'il se doit de transcrire ce qu'il a vu et entendu dire, n'est sans doute pas primordiale dans l'intentionnalité textuelle. Certes il y eut d'autres diplomates qui ont été

séduits auparavant par l'histoire : ainsi Machiavel, en 1520, écrivit-il la vie de Castruccio Castracani, le seigneur de Lucques, afin de promouvoir une antiéthique de la guerre envahie par la cruauté et la perfidie¹⁸². Ainsi également, dans une perspective qui se voulait mémorielle, Philippe de Commines voulut-il transmettre un savoir permettant à ses lecteurs de découvrir « les vrais mobiles des princes, les secrets de l'art de gouverner¹⁸³ ». Ainsi encore Martin du Bellay s'efforça-t-il de couvrir en dix livres les événements des années 1513 à 1547, afin de justifier rétroactivement les entreprises françaises en Europe¹⁸⁴. L'ambassadeur n'est pas qu'un émissaire qui s'implique dans des négociations et des activités de représentation du pouvoir souverain qui lui a donné délégation, il faut le redire, il est aussi un envoyé qui glane le renseignement au hasard de ses rencontres et de ses déplacements, il est un collectionneur de données qu'il peut ensuite traiter et donc historiciser dans un processus d'actualisation qui obéit à un protocole et une architecture obligés, par exemple dans des libelles qui sont voués à reconstituer une chronologie immédiatement passée.

Dire la guerre, faire la guerre

Mais il n'y a pas d'hésitation à avoir. Le travail de l'ambassadeur Sébastien de Laubespine, qui a sans nul doute assisté, parce qu'il était présent de manière intermittente dans le Saint-Empire au cours de ces mois cruciaux, à certains des épisodes conflictuels qui précédèrent la bataille de Mühlberg et qui a surtout fréquenté de près nombre d'acteurs protestants, relève d'une « philosophie de la médiation¹⁸⁵ ». Plus que la conciliation, celle-ci vise à suggérer une épistémologie critique, requérant d'aller au-delà des apparences des faits historiques ; elle s'inscrit dans une stratégie raisonnée de véracité réactive, dans ce qui est une pratique de la guerre de

l'histoire, avant même les conflits historiographiques qui vont se développer en France à partir de 1559, au temps de la fabrication de l'utopie d'une « nouvelle » histoire qui revendiquera une forme de perfection dans la narration de faits produisant d'eux-mêmes la vérité des causes et des responsabilités¹⁸⁶.

C'est moins en conséquence une écriture de l'histoire que Laubespine met en œuvre qu'une politique de l'histoire, prolongeant la guerre, qu'elle se donne la fonction même de raconter. Dire la guerre revient à faire la guerre. Être historien est faire la guerre. L'ambassadeur, et c'est ici qu'il y a médiation, entendue au sens double de la production et du truchement d'informations dont la linéarisation est censée produire une réalité, se donne la tâche, parce qu'il a été témoin, d'être celui qui transforme la diversité en unité et donc en sens. Il s'ensuit qu'il intériorise dans son écriture un imaginaire de l'affrontement et que, sans le dire, il adopte une posture qui le place dans un poste de combat.

Car l'histoire fut précocement un enjeu dans le temps de la politique universaliste de Charles Quint. Ainsi lorsque l'Empereur décida de faire écrire l'histoire de la conquête des Indes pour que ne se perde pas un événement qui était, selon ce qu'écrivit Lopez de Gomara, le plus considérable de tous les événements depuis la Passion du Sauveur, l'événement certifiant la mission universaliste des peuples des royaumes espagnols et de leur souverain. Ainsi lorsque peut-être pris au dépourvu et saisi par une émotion ambivalente, après la prise de Rome par l'armée du connétable de Bourbon, il chargea le secrétaire Alfonso de Valdés¹⁸⁷ de rédiger un *Dialogue des choses advenues à Rome*, dont la finalité était, par la mise en exergue du motif de la justice divine, d'expliquer le cheminement qui avait pu conduire, par la faute du pape et par un jugement divin, au sac de la capitale de la chrétienté par une armée impériale qui, conduite par Charles de Bourbon, devenait un instrument de la justice de Dieu.

La lutte entre les princes chrétiens ne s'accomplit donc pas seulement sur les champs de bataille d'une Europe sillonnée par les armées de l'Empereur, elle se fait par l'outil, apologétique et critique tout à la fois, qu'est l'écriture de l'histoire. Une écriture qui doit se traduire en termes d'épiphanie événementielle impériale. Et qui implique, en conséquence, des jeux d'impressions complexes, de répliques et contre-répliques éditoriales, de traductions destinées à favoriser la diffusion sélective de l'information et donc la légitimation d'une signification de l'histoire pensée moins comme le *magister vitae* que, pour ce qui est des stratèges impériaux de plume, la diction triomphale de la gloire d'un Empereur universel dont l'autorité doit s'imposer à tous les princes et rois chrétiens.

En son centre, et par-delà l'exposition détaillée de l'enchaînement événementiel qui a pour fonction d'édicter une raison du présent et du futur, il y a le prince, et conséquemment l'éloge du prince¹⁸⁸. L'histoire est productrice d'un ethos. Épiphanie événementielle et crédibilité politique sont liées. L'histoire est le prince, elle dit le prince ; elle se confond avec lui parce qu'il est « matière », pour reprendre la formule de Christian Jouhaud¹⁸⁹. Et aussi parce que le prince est action et que par là même l'histoire qui raconte les actions du prince est un redoublement de ses actions mêmes¹⁹⁰. Comme l'a écrit Ulrich Langer, l'objet de l'éloge est l'âme, « *animi semper vera laus* », avec un effet de production dialectique : « En effet, l'enracinement du discours épideictique dans l'éthique permet à Aristote d'affirmer que nous percevons les vertus par la louange que l'on fait de personnes vertueuses et, implicitement, par le blâme accordé aux défauts et excès¹⁹¹. » L'écriture n'est donc pas alors à saisir comme uniquement procédant d'une finalité de « propagande » et donc de « fabrication », ce qui serait trop simple et surtout la réduirait à une fonction instrumentale ; elle intervient en continuité de la guerre pour laquelle elle joue le rôle de mise en forme du principe de réalité. Elle est le prolongement naturel de la guerre qui a vu le triomphe de l'Empereur, mais

surtout parce qu'elle la rend « réelle » en la construisant et la proférant narrativement. Elle est un durcisseur du passé qui sans elle n'aurait pas de facticité, elle est action au sens où elle est chronogénétique et prend de la sorte possession du passé en lui donnant sa texture et donc son sens, et surtout, en tentant de modeler le présent et le futur sur cette texture et sur ce sens.

On pourrait postuler que l'histoire à la Renaissance, telle que l'article Laubespine, signifie le passage d'un seuil d'actualisation, la transition du non-être – parce que non énoncé et relevant seulement du probable, d'une possibilité de la langue – à l'« être » qui est prise de possession de la réalité, transition du virtuel au réel¹⁹². Ce sur quoi opère l'historien est une activité linguistique, dans la mesure où il s'agit de travailler sur une réalité que seul le discours est apte à construire dans un temps opératif. De fait, le concept d'« écrit polémique » ne s'applique pas ici comme sans doute il s'applique difficilement à d'autres études de cas, car le but de l'historien est primordialement d'imposer un ordre dans les virtualités du passé. Il fait la guerre, il est lui aussi un homme de guerre, mais sans le dire explicitement.

Soyons ici plus précis. La « rivalité » de François I^{er}, puis de son fils Henri II, et de Charles Quint passe par des stratégies antinomiques d'appropriation de l'histoire, oscillant entre publicisation d'informations et expertises, dont il faut tenter de démêler les fils, parce que ce sont ces stratégies, impliquant également le recours à des registres symboliques pluriformes, qui déterminent des lisibilités de l'histoire, et qui tentent donc de la fixer, au sens photographique, en faveur de l'un ou de l'autre des protagonistes¹⁹³. N'oublions pas que ceux qui font œuvre d'histoire à la Renaissance savent qu'ils font volontairement œuvre épidictique, soit laudative soit diffamatrice. Ceci avant que Lancelot Voisin de La Popelinière ne finisse par confesser que la partialité fait partie de l'écriture historique, dans la conscience qu'elle n'exclut pas la volonté de « comprendre et de faire comprendre¹⁹⁴ ». Pour les historiens du premier

xvi^e siècle, l'objectif est de faire ce que Rabelais dénonce ironiquement, à savoir geler le discours, l'immobiliser, l'enfermer, « figer la parole, abstraire de son contexte réel ses capacités signifiantes¹⁹⁵ ». En effet, qui s'empare du passé le fait pour mieux capturer le sens de l'avenir, pour mieux implicitement le prédire en quelque sorte, selon cette certitude nominaliste qui veut que les mots soient la fabrique même du réel – où l'on retrouve l'histoire comme science de l'actualisation appréhendée comme le passage du fait à sa mise en mots et donc en sens.

L'écriture n'est pas alors seulement la formulation et la formalisation d'une phénoménologie articulant des faits les uns aux autres, elle est une machinerie construite savamment, scientifiquement et fonctionnant pour parvenir à une efficacité ; et comme telle, elle relève de biais, d'artifices et de jeux d'optiques ou de montages rhétoriques, de supports modélisés ou intertextuels encore, de modes d'intégration dans des pratiques interactives et interlocutives. Sébastien de Laubespine a sans aucun doute œuvré dans cette perspective d'un décryptage à la manière antique, sous les faits et événements, de la puissance des passions inspiratrices des actions des grands comme des moins grands, dans un monde marqué par la violence, les affects les plus débridés. Et ce sont ces affects, cette violence, qu'il entend révéler, ou encore faire venir au jour.

Il a alors, sans nul doute, eu connaissance de la traduction, donnée et imprimée au cours du mois de mai 1550 à Anvers par le héraut d'armes Mathieu Vaulchier, du *Commentaire de la guerre d'Allemagne faite par Charles Quint, très grand empereur romain, roi d'Espagne, durant les années 1546 et 1547*, de Luis de Avila y Zuniga, commandeur de l'ordre d'Alcantara, « sans rien avoir changé, distraict ou adjousté, en cest œuvre, sinon aucunes choses qu'avoient esté obmises par la negligence de l'Imprimeur ». Ce *Commentaire*, publié en castillan à Venise, dès 1548 et ensuite en 1549, en italien puis en allemand, comparait implicitement la victoire de Charles Quint sur les forces de la ligue de Smalkalde à la

victoire de César sur les Gaulois, ou plutôt sur les habitants de la France du I^{er} siècle avant J.-C. L'analogie était provocatrice, bien entendu, à l'égard de la monarchie française. Une traduction latine fut aussi mise en circulation, parallèlement donc aux versions vernaculaires¹⁹⁶.

Le but de Sébastien de Laubespine est, dans ce contexte, d'écrire une antihistoire « déréalisant » ou désactualisant l'œuvre de Luis de Avila y Zuniga, de ne pas laisser le champ libre de l'histoire à une écriture portant atteinte à la grandeur de la monarchie française, de démontrer les faux-semblants de ce que l'apologétique impériale présente comme une absolue victoire due à la fois aux vertus de Charles Quint et à l'élection divine qui s'attache à sa personne. Il est de faire la guerre à l'histoire en revenant à son point d'origine potentiel. N'oublions pas qu'il y eut une autre version française du *Commentario*, publiée à Paris, successivement chez Christian Wechel (?) et chez Vincent Sertenas et Jean Longis en 1550, dans une traduction de Gilles Boilleau de Buillon, qui peut elle aussi avoir déterminé la vocation de Sébastien de Laubespine de ne pas laisser l'espace de l'histoire des troubles ayant déchiré récemment la Germanie être monopolisé et conquis par une unique *Schriftlichkeit*, une « forme écrite » qui serait impériale¹⁹⁷. Son écriture ne témoigne-t-elle pas d'une prise de conscience de ce que la véritable guerre entre les puissances européennes se déroule moins factuellement qu'épistémologiquement ? Et donc linguistiquement, puisque c'est une substance référentielle que l'histoire se donne à fin de conceptualiser ?

Ne nous engageons pas, sur ces bases, dans une réflexion sur le rapport virtuel entre cette instrumentalisation de l'histoire et la problématique d'une sphère publique de la représentation et de la nécessité d'un régime de publicisation¹⁹⁸. Ne nous appuyons pas non plus sur la périphrase « violences intellectuelles » ou sur le concept de « politisation » qui sont des fourre-tout permettant d'inclure tout et son contraire¹⁹⁹. Ainsi que l'a écrit Tatiana Baranova-Debbagi, « l'utilisation du couple notionnel

propagande/opinion publique, en duplication du couple manipulation/identité paraît anachronique²⁰⁰ ».

Allons plutôt dans une autre direction afin de pouvoir mieux identifier le projet de l'historien Sébastien de Laubespine. Redisons qu'un ouvrage historique, au XVI^e siècle, n'est pas que le produit fini d'une écriture dotée d'une intentionnalité narrative et qu'à nouveau le principe cognitif de réalité, tel qu'il était alors pensé, est capital. Michel Melot l'a observé, il y aurait une illusion à croire en des catégories cloisonnant l'espace textuel par rapport au champ des images. L'écriture est souvent un composé d'images, elle est indissociée d'un effet visuel²⁰¹, et par conséquent, pourrait-on ajouter, d'une fonction iconique qu'elle peut solliciter par effet d'expansion²⁰². Le lisible et le visible ne sont pas antithétiques, bien au contraire, ils participent d'un même jeu, et le sujet lecteur, dans la coopération définie par Umberto Eco, est incité à s'appréhender lui-même en tant que sujet voyant²⁰³.

L'histoire est alors une opération de figuration et, même quand elle s'attache au déroulé des faits, elle est à percevoir en tant qu'œuvre esthétique, projetant comme en un tableau une représentation avant tout éthique et donc politique²⁰⁴, projetant donc les conflits mêmes qui peuvent opérer dans le personnage qui est son objet.

Sur la confection d'un portrait

« *Etenim historia, sicut pictura...* », selon les mots de Jacques-Auguste de Thou. La fonction historique à la Renaissance, dans sa dynamique d'actualisation des faits, est donc picturale, mais bien souvent par voie de polarisation du prince, parce que ce dernier est dépeint capitalisant en ses actes des vertus qui, dans l'image ainsi produite, sont inscrits symboliquement. Il s'agit pour l'historien de transfigurer le prince, de le

projeter en *imago Dei*. Mais aussi, et c'est l'effet recherché par Sébastien de Laubespine, il peut s'agir de le défigurer. L'écriture invite le lecteur à effectuer un travail iconologique, à reconstituer les champs lexicaux et grammaticaux autorisant la mise en scène et en image de Charles Quint, sa « figurabilité », pour reprendre une formule de Louis Marin. On oublie bien souvent qu'au XVI^e siècle, les contemporains pensaient non pas par le biais de concepts mais par le truchement d'images.

Est significatif à ce propos l'ouvrage du Portugais Francisco de Holanda, qui est publié en 1548²⁰⁵. L'axiome, dans le *De la pintura antigua*, est que les princes et les rois ou les empereurs sont, parmi les humains, ceux qui méritent d'être peints, en raison de l'excellence de leurs vertus. La peinture est un discours de la vertu²⁰⁶, tout simplement parce qu'« en peinture, l'idée est une image que l'esprit du peintre doit voir avec ses yeux intérieurs, dans un grand silence et secret. La peinture doit imaginer et choisir la plus excellente et rare que son imagination et prudence pourraient atteindre ». Le peintre, parce qu'il projette sur le tableau l'Idée en tant que « sens des choses transcrites par la nature », se doit d'adhérer à l'Idée première, qui est l'entendement de Dieu et donc de mettre en valeur ce qui peut demeurer dissimulé sous les faits, la vertu donnée par Dieu au prince²⁰⁷.

Pour aller plus loin dans cette perspective néoplatonicienne, l'histoire ainsi intégrée dans une systématisation iconique a pour finalité de faire apparaître ce qui serait l'ontologie sacrale de l'Empereur, le fait qu'il est sur terre un réceptacle du divin, et qu'il se doit de veiller sur le peuple chrétien. Elle se doit d'être ainsi une allégorisation de la puissance divine ; et en imageant Charles Quint comme l'acteur providentiel à qui une mission a été dévolue par Dieu, le *De bello germanico* de Luis de Avila y Zuniga assimile son histoire à un accomplissement messianique. Le portrait ainsi composé est une épiphanie christomimétique²⁰⁸.

Mais contre un *De bello germanico* conçu sur le modèle laudatif des *Commentaires De bello gallico* et cristallisant de fait l'histoire autour du providentialisme propre à l'*imperator* antique, Sébastien de Laubespine se met en quête de la production d'un contre-paradigme, totalement négatif, au sens où l'Empereur ne se voit reconnu d'avoir pensé et agi qu'en contradiction avec les devoirs inhérents à la mission du bon prince, tel qu'il pouvait être dépeint et illustré dans la littérature des « miroirs ». Un contre-paradigme qui est une anti-*imago deitatis*. Là est l'essentiel de la tension qui l'anime, à un moment où la diplomatie française tâtonne et hésite. Et ce d'autant plus que le portrait proposé est antithétique des institutions princières qui tendaient alors à élaborer un système alternatif de représentations du gouvernant comme se devant avant tout au bien de son peuple et porté à faire abstraction de sa propre personne, de ses passions, et à se tenir à distance de la guerre. L'histoire joue dans le registre de la délégitimation ou de la dislocation de la figurabilité qui a été construite précédemment.

L'œuvre historique que Sébastien de Laubespine a composée est donc une œuvre de défiguration du portrait impérial, par la révélation des faux-semblants dont s'entoure Charles Quint et dont il cherche à recouvrir ou à masquer l'histoire, grâce à des travaux de rétrospective factuelle, comme ceux de Luis de Avila y Zuniga : on est donc bien dans une guerre de l'histoire. Au cœur de l'histoire refaçonnée par Sébastien de Laubespine se distingue en effet primordialement la tragédie d'une humanité livrée aux passions destructrices d'un souverain, emportée par lui dans un devenir chaotique ; Charles Quint y est révélé comme étant animé d'une passion dévorante, d'une *ubris* d'autorité qui a eu et a toujours pour cible immédiate les libertés allemandes, mais dont la mise en récit et image par Laubespine a pour fin de faire se deviner qu'elle risque désormais de s'étendre à toute la chrétienté.

La bataille de Mühlberg, il faut le redire, n'est donc pas un *terminus ad quem* dont l'ultime bornage serait la pacification impériale rendue effective par l'Intérim d'Augsbourg. Elle est analysée comme une menace, un péril qui peut advenir. Elle n'est plus traitée comme une victoire mettant fin à une séquence tragique de l'histoire, elle devient un signe invitant le lecteur à une mise en alerte et en veille parce que précisément elle symbolise une temporalité ouverte.

Écrire l'histoire revient, dans ce cas, à fournir au lecteur une grille de significations gravitant autour de l'image impériale et lui permettant d'anticiper sur le devenir de l'histoire, d'être par là en mesure d'inventer ou de mobiliser une herméneutique du présent afin que ce qui a eu lieu soit bien perçu dans toute sa dimension négative. Il s'agit donc de mettre indirectement et implicitement en garde le lecteur contre un faux empire qui est celui de Charles Quint, un empire disqualifié parce que construit sur les seules passions d'un homme obnubilé par le désir de puissance. Un empire à l'envers qui est celui de la guerre, de la mauvaise guerre, la guerre injuste et illégitime, qui ne peut que produire une toujours plus grande abomination entre les hommes, la guerre qui ne résout rien. Sébastien de Laubespine rejoint ici une tension gallicane présente dès après la bataille de Pavie dans la galerie François I^{er} de Fontainebleau, lorsque était annoncée une nouvelle ère qui verrait la salamandre prendre le dessus sur l'aigle parce que inaugurant le temps d'une cité terrestre préparant à la cité céleste, loin de l'empire belliqueux et orgueilleux de Charles Quint²⁰⁹.

Il écrit en 1550 et sans doute veut-il proposer au roi Henri II ou aux gens de son conseil une synthèse rétrospective redisant qui est vraiment Charles Quint, quel adversaire néfaste il est et par quels moyens contournés il s'efforce de réaliser ses fins. Le portrait ainsi dressé de l'Empereur est destiné à « instituer » le roi de France, en un sens double. Parce que l'objectif est de mettre en valeur une manière de parangon de ce qu'un roi ne doit pas être, à travers la démonstration de l'exercice maléfique de jeux

de manipulations dont l'épisode le plus tendu a été la guerre de Smalkalde. Il s'agit d'inverser ou de renverser la construction de la figure impériale qui a été actualisée, entre autres, par Luis de Avila y Zuniga, la figure du prince de gloire parce que prince combattant et vainqueur de ses ennemis dans une bataille qui témoignerait de son élection divine.

À l'opposé, Laubespine veut faire découvrir à son lecteur, par l'instrument de l'histoire iconique qu'il élabore, touche factuelle après touche factuelle, que la guerre qu'a conduite Charles Quint a été une guerre contraire à la volonté divine, qu'elle n'a eu pour cause qu'un orgueil démesuré. Parce que la guerre portée en avant par les passions du gouvernant ne peut pas rencontrer l'assentiment divin ; parce qu'elle est intrinsèquement injuste. L'histoire, en tant qu'« escript », a pour fin la production d'une sagesse, mais cette sagesse passe par la mise en valeur des dangers qu'elle révèle²¹⁰. Et au cœur desquels il y a la guerre. Une guerre que Charles Quint, à travers la portraiture réalisée par Zuniga, semble s'être évertué à constituer en signe le plus hautement expressif de sa puissance et de sa gloire. Mais une guerre qui ne peut être que blâmable, pour Laubespine.

Il faut rappeler, à ce propos, toute l'insistance érasmiennne sur la guerre interdite par le Christ aux siens. Il y a la guerre juste et la guerre injuste, et le motif de la guerre injuste est sans nul doute tapi dans l'ombre de l'écriture de Sébastien de Laubespine. Dans la *Querela pacis* ou *Complainte de la paix*²¹¹, Érasme part du principe que « le vrai, l'unique monarque du monde, c'est le Christ ». S'il dénonça les théologiens qui invoquaient les Saintes Écritures pour justifier la guerre, s'il stigmatisa dans la guerre un jeu entre princes cherchant à maintenir leurs tyrannies ou à satisfaire leur ambition et leur cupidité par des annexions que rien ne légitimait, il ne défendit pas tout à fait un recours chrétien aux armes, car saint Ambroise avait loué les Césars défendant l'Empire contre les Barbares²¹². Mais ce recours ne pouvait pour lui être exercé que dans un

cadrage spécifique, celui d'une praxis défensive, et dans des limites très étroites.

Pour Érasme toujours, la paix est un état naturel de la Création, et c'est parce qu'il doit vivre dans la paix que la nature a créé l'homme sans défenses. L'amour des parents à l'égard des enfants est symbolique d'une nature humaine faite d'amour plus que d'agression. Les bêtes ne se font pas la guerre à l'intérieur d'une même espèce, elles se battent avec des armes naturelles et non avec des machines créées par un « art » diabolique. Suivre la doctrine du Christ, c'est vivre dans la paix, parce que seule la paix a été enseignée par le Christ en sorte « ... que la concorde éternelle unisse ceux que la nature et le Christ ont unis par tant de liens ». Et il ne faudrait pas laisser de côté que saint Pierre « ... estant encores demy juif voulant deffendre son seigneur et maistre (le voyant en dangier de sa vye) fust repris et tencé de celuy quil vouloit defendre ».

Le bon prince est en conséquence le prince qui suit la doctrine du Christ et qui est endoctriné de l'Évangile ; Érasme l'avait dit, dès le 9 janvier 1504, dans le panégyrique prononcé au château ducal de Bruxelles²¹³, et nul doute qu'une des fins implicites de Sébastien de Laubespine a été de prouver que l'aventure guerrière de Charles Quint, dans l'Allemagne des années 1546-1547, a été fondée sur des passions antithétiques au service évangélique de Dieu. À Charles Quint, Érasme n'avait-il pas aussi écrit en 1522, dans la préface des *Paraphrases* de l'Évangile selon saint Matthieu : « Puisses-tu dans ta clémence te souvenir qu'on ne peut entreprendre aucune guerre même avec les meilleures raisons, ni la conduire avec la plus grande modération, sans qu'elle n'entraîne derrière elle une masse immense de crimes et de maux, frappant surtout les innocents qui les ont le moins mérités²¹⁴ ? »

Or Laubespine centre significativement son récit historique sur l'évocation des malheurs en chaîne que les passions de l'Empereur ont apportés au Saint-Empire, malheurs auxquels même la bataille de

Mühlberg, contrairement aux descriptions de Zuniga, n'a pas mis fin, loin de là... L'impérialisme, tel qu'il est alors ausculté, est un mal qui ne peut déboucher que sur un mal plus grand encore. L'agent diplomatique français donne bien, il faut le redire, un antipanégyrique de l'Empereur et, par là même, il offre une leçon de ce que doit être le travail historique. Un historien qui exalte la mauvaise guerre se dénie en quelque sorte de son statut qui est de témoigner de la puissance de Dieu, parce que la passion belliqueuse est contraire de la volonté divine.

Car le *Commentaire* de Zuniga, par-delà son dispositif narratif, se voulait une figuration triomphale de Charles Quint luttant contre des puissances malfaisantes qui n'apportent que désordre dans un monde conçu comme ordonné divinement. Certes l'histoire ainsi agencée au fil des événements, qui mènent à la bataille de Mühlberg, peint et dépeint l'Empereur, selon un mimétisme du *De bello gallico* qui visait à conserver la mémoire de faits guerriers parce qu'ils authentifiaient la *fama* de César²¹⁵, par exemple en recourant aux stratagèmes de mises en scène psychologiques de l'adversaire caractérisé par sa trop grande confiance en lui-même, contrastant avec les témoignages répétés de la *virtus* de César maître de la *scientia militaris*²¹⁶. Mais l'important pour Laubespine est qu'une *fama* ne peut pas s'ancrer dans la guerre inspirée par les passions, parce que cette guerre ne produit que le malheur des hommes, qu'elle est contraire au Christ, et qu'un Empereur qui se laisse glorifier pour ses faits guerriers se délégitime face à Dieu et aux hommes.

C'est donc à une œuvre de destruction ou de décomposition mythographique que procède ambitieusement le diplomate proche des frères du Bellay. Une destruction ou une décomposition répondant soudain à un grand dessein impérial qui avait culminé dans quelques grandes séquences, la bataille de Pavie, la prise de Tunis, le couronnement de Bologne, et bien sûr l'événement de Mühlberg. Remontons donc un peu dans le temps.

CHAPITRE II

Surinvestissements médiatiques

Lorsque à l'occasion de la diète de Worms, Charles Quint prit la parole après avoir entendu Luther, il affirma sa volonté absolue d'« entretenir tout ce que mesdits prédécesseurs et moi avons entretenu jusqu'à présent... » et donc de ne pas accepter qu'une hérésie puisse survenir dans la chrétienté. Il s'agit pour lui d'une question vitale d'honneur et il se dit déterminé « toutellement y employer mes royaumes et seigneuries..., mon corps, mon sang, ma vie et mon âme ». C'est son honneur qui est en jeu et par son honneur celui de tous ceux d'où vient son sang. En plongeant dans le passé, l'honneur de l'Empereur se voyait historiquement. Il impliquait que l'histoire devait prendre possession du présent, qu'elle devait l'investir pour qu'une ligne de continuité soit ainsi maintenue, par une action référentielle continuée, avec une lignée qui était le sens même de son aventure personnelle. Ou plutôt qui lui donnait sens.

D'où la nécessité de sans cesse baliser le temps impérial de marqueurs rhétoriques authentifiant un travail de défense et d'illustration de l'honneur.

Dictions de la fama

Richard L. Kagan l'a souligné, Charles Quint et son entourage ont tôt perçu qu'un des grands enjeux politiques de leur temps était le contrôle et la fabrication de l'histoire et donc de l'image impériale²¹⁷. Charles Quint lui-même, sans doute volontairement, s'intégra physiquement dans ce processus iconique ; il se composa un visage en portant la barbe et les cheveux courts à l'antique, afin de rendre visible une identification aux empereurs romains, à commencer par Marc Aurèle ; il s'engagea plus tard dans le processus de diction, à la troisième personne, de ses « mémoires » avec l'aide de Guillaume van Maele, dans une contrefaçon des *Res gestae* d'Auguste ou des *Méditations* de Marc Aurèle²¹⁸. Très tôt, de plus, Mercurino Gattinara et sa tante Marguerite mirent en place un personnel d'archivistes ou d'historiographes et, à leur mort, le relais fut pris par Marie de Hongrie et Antoine Perrenot, à qui il revient entre autres d'avoir orchestré la grande campagne multimédia qui suit la bataille de Mühlberg.

Charles Quint investit donc la sphère de l'historicisation de manière directe, avec un formidable entourage humaniste, dans lequel émergent Gonzalo Fernandez de Oviedo, Antonio de Guevara, Juan Ginès de Sepulveda, Florian de Ocampo, Paolo Giovio, Pedro Mexia, Bernabé de Busto²¹⁹... Et il conçoit certainement l'écriture de l'histoire comme une guerre alternative, dans laquelle il ne faut pas laisser, grâce à l'investissement systématique des différents modes de représentations, l'adversaire occuper la moindre parcelle de l'espace discursif. L'honneur se gagne dans des guerres qui doivent mettre en exergue la vocation de grandeur de l'Empereur, sa volonté d'alignement de son personnage historique sur les preux du passé, mais il exige plus : il exige sa projection dans l'imaginaire collectif, son inscription dans le champ plastique et multiforme de la représentation. Et cette projection est distributrice de *Fama*, qui, dans la sixième tapisserie du cycle dit *Los Honores*, est

identifiée à une femme couronnée de lauriers, soufflant dans une double trompette et montée sur un éléphant, de part et d'autre se tenant Roland, Penthésilée, Didon et Pompée, sur les bannières desquels apparaissent des oreilles et des langues, tandis que vient la saluer César, portant une couronne impériale et chevauchant une licorne symbolisant le Christ qu'il sert et qui le guide. César, portrait de Charles Quint. Il n'est pas indifférent de noter que dans cette tapisserie d'accompagnement du couronnement impérial apparaissent entre autres Homère, Salluste, et Pétrarque...

À l'âge moderne, les historiens sont des maîtres de la Renommée, la *Fama*. Juan Ginès de Sepulveda, en réponse probablement au *Chronicorum libellus* de Johannes Carion édité en 1533²²⁰, entreprit dès 1536-1537 de rédiger le *De rebus gestis Caroli Quinti libri*. Mais surtout, après le refus de Paolo Giovio, Bernabé de Busto fut appointé pour écrire une histoire en langue vernaculaire, afin de contrer un grand travail qui était alors réputé en gestation à travers les demandes de documentation qu'adressait en Europe l'ancien secrétaire du cardinal du Bellay, Johannes Sleidan. Les *Commentaires de l'état de la religion et de la république au temps du règne impérial de Charles Quint* furent certes publiés seulement en avril 1555 à Strasbourg²²¹, mais il est assuré que certains des premiers livres de l'ouvrage ont circulé de façon manuscrite dès 1545, propageant une image négative de l'Empereur. L'*Historia de Carlos V en Alemania alto y bajo*²²² est suivie, à partir de 1545, par la publication à Séville de l'ouvrage de Pedro Mexia, *Historia imperial y caesarea*, dont l'objectif est de reconstituer le cheminement ayant conduit au transfert de la dignité impériale de la Germanie à l'Espagne, Charles Quint étant élevé à la figuration d'un nouveau David élu par Dieu pour amplifier et magnifier la chrétienté²²³. Et, avant tout, sont mis en avant sa modération, le désintéressement qui accompagne ses conquêtes et guerres, sa loyauté contrastant avec la fourberie française²²⁴. Et ceci contre la vision historique

luthérienne inspirée par Melanchthon et insistant sur une représentation du temps allant vers une dégradation.

Après la victoire de Mühlberg, et la prise de conscience que, malgré le démantèlement de la ligue de Smalkalde, les positions protestantes demeurent potentiellement fortes, un personnage entre en action dans un premier temps : il s'agit de l'ambassadeur à Venise, Diego Hurtado de Mendoza²²⁵, qui monte une véritable machine de guerre multimédiatique, pour reprendre l'expression de Robert L. Kagan. L'objectif, parallèlement aux interventions de Marie de Hongrie auprès de Titien, est de surmultiplier les supports promouvant la *fama* de l'Empereur victorieux, promouvant l'image d'un accomplissement²²⁶ : tapisseries, gravures, livres, libelles, *avvisi*, statues de bronze. Observons juste ici qu'une des premières impressions – probablement la deuxième – du *De bello germanico* est vénitienne (tout comme la première d'ailleurs). C'est une véritable machinerie de production rhétorique et iconique qui est mise alors en action²²⁷. Iconique, parce que, comme on l'a observé, l'historien expose à travers les hauts faits du prince, ses vertus, à la manière d'un portrait peint dans lequel chaque trait du visage, chaque posture ou ornement de son corps, exprime une symbolique positive de son intériorité.

Il nous faut désormais, une fois discernée cette guerre épistémologique qui traverse les écritures de l'histoire, tenter de recomposer schématiquement les axes topiques du *Commentario*, pour tenter de mieux comprendre le sens du contre-projet d'historien de Sébastien de Laubespine, combattant pour une histoire qu'il veut critique, combattant pour une histoire débarrassée d'une propension négative qui la porte à exalter sous couvert de gloire ce qui appartient au registre des passions et qui est donc antinomique de la volonté de Dieu ; une nouvelle histoire destinée en 1550, sans aucun doute, à faire se mobiliser le roi Henri II contre la poursuite des ambitions impériales, à le mettre en éveil face aux

périls et aux enjeux des jours à venir, à lui fournir les outils pour penser sa guerre à venir.

Ajoutons que Laubespine s'attaque à une place forte idéologique, car la littérature de célébration héroïque est en œuvre depuis le début de l'accession à l'Empire, reprenant des motifs déjà instrumentalisés au temps de Maximilien²²⁸, dont celui de la continuité impériale²²⁹. Une profusion d'assimilations court ainsi en Italie contre la floraison d'écrits de disqualification ou autres pasquinades qui ont suivi le sac de Rome : Agamemnon, Jules César, Hercule, Scipion, Charlemagne, Vespasien, Trajan... En Espagne, la poésie joue sans cesse sur le motif du héros semi-divin, nouvel Énée, mais aussi nouveau Romulus ou nouvel Auguste. Il y a aussi les 27 chants de *l'Italia liberata dai Goti, L'Italie libérée des Goths*, que compose Giangiorgio Trissino en 1548 pour célébrer Mühlberg et authentifier la *fama* impériale²³⁰. Charles Quint y est comme statufié en l'Empereur *clementissimus et invictissimus* et donc *aeternus*.

Est également perceptible le choix d'une modération dans l'épiphanie de la louange – ce qui est logique dans la mesure où il ne faut pas que celle-ci soit modélisée en une *adulatio* encourageant l'orgueil²³¹. L'Empereur est *augustus* : c'est dire alors que son *auctoritas* ne lui vient pas d'une détention passive du pouvoir, mais de sa réception providentielle qui le porte à devoir agir en se montrant clément et juste. L'épithète donnée à l'Empereur n'est pas une rétribution (*præmium*), mais un témoignage, un rappel (*testimonium*) qui signifie sa vertu. Elle l'oblige à actualiser en lui-même la vertu désignée par l'épithète : de même que Dieu a été son *auctor*, l'Empereur doit devenir l'*auctor* de ses sujets. C'est le motif de cette obligation que les poètes composent pour qu'elle soit gravée dans des architectures parfois éphémères, ou imprimée sur le papier²³².

Est donnée la priorité à la figure du triomphateur magnanime et conciliateur, et donc à une esthétique impériale qui est avant tout éthique, « voire théologique²³³ », avec les poètes à vocation curiale, comme Antonio

Sebastiano Minturno²³⁴, Alfonso Guerrero²³⁵, l'Arétin²³⁶ et surtout Jacopo Sannazaro²³⁷.

Portons, à titre d'exemple de cette invasion figurative, l'attention sur un genre très prisé dans le Saint-Empire, celui des *Lieder* ou des suites versifiées aux rimes plates, chantant des batailles, des diètes d'empire, des paix. Par le biais de l'imprimerie, ces pièces, articulées à une mélodie, étaient conçues pour favoriser une diffusion orale de la gloire impériale, que des chanteurs pouvaient ainsi exalter dans le cadre de cérémonies publiques. Dès 1519, la chanson intitulée « Das edel junge bluot » – le noble rejeton d'une race impériale – proclame que Charles Quint doit prendre la tête des princes chrétiens contre les Turcs, quand il n'est pas proclamé qu'il sera le vainqueur du « monde entier ». Aux lendemains de Pavie, à titre d'exemple, circule *Un joli chant nouveau sur la bataille nouvellement advenue à Pavie*²³⁸. Puis, en 1529, c'est Hans Sachs qui fait imprimer *Un nouveau chant de toute l'affaire du siège mis par les Turcs devant la ville de Vienne*, à Nuremberg chez Jobst Gutknecht²³⁹.

Des portraiturements obligés vont et viennent alors au sein de cette profusion de *Flugblätter* ou feuilles volantes appelant à chanter la gloire impériale : celle du défenseur du peuple de Dieu, qui empêchera la rupture du peuple chrétien, celle du protecteur de la *Germania* et de la *Romania*²⁴⁰, celle du croisé mettant fin aux agressions des Turcs et préparant leur réduction, celle du prince sans égal au monde, celle du combattant se mettant en première ligne et rempli d'honneur. Car il ne faut pas laisser le champ libre à la rhétorique du reproche qui est dès alors en embuscade et qui recourt aussi au genre des *Lieder*. Les luthériens, partisans de l'électeur Frédéric le Sage, ont en effet précocement tenté de blâmer l'Empereur, étranger, pour avoir basculé dans la tyrannie et pour s'employer à noyer la patrie, la *natio germanica*, dans le sang, tout en détruisant simultanément les libertés allemandes, les *ständischen Freiheiten*. Et il n'est pas alors étonnant que les chansons luthériennes, après Mühlberg, en viennent à

dénoncer avec acrimonie les violeurs de femmes, italiens ou espagnols qui servent dans l'armée impériale, et s'en prennent directement à Charles Quint qui est accusé d'être le « vassal du pape ».

Du côté impérial, la réplique s'organise autour d'une proclamation chantée d'une nécessité d'obéissance, une *Obrigkeit* inscrite dans l'ordre divin d'une *Römish keiserliche Majestat* qui a été instituée par Dieu²⁴¹ et qui doit être assumée par tous les sujets de l'Empereur, sans exception ; les *Lieder* affirment que Charles Quint a accédé en toute légitimité à la dignité impériale, élu par les électeurs selon les formes et les coutumes immémoriales de l'Empire et qu'il n'a jamais été, pour sa part, à la solde du pape. Il est un Empereur de justice. Et pour son Empire, pour sa protection et pour la paix, il a combattu contre le Turc. Le thème chevaleresque, de manière suggestive, se fait jour pour compléter le portrait chanté ainsi dressé : « L'Empereur est un homme plein d'honneur ; / toujours il est le premier, / que ce soit dans le combat à cheval ou à pied. »

Cæsar redivivus

L'appui de l'histoire, en couronnement de cette profusion de *Flugblätter* ou feuilles volantes qui relève aussi de stratégies d'information instantanée prenant la forme de narrations, de relations, de *Newe Zeitung...*, de *Wahrhaftiger Grund und Bericht von...*, de *Kurz Bericht...*, de *Gewisse und Wahrafftige Zeytung...*, de *Missiven*, d'images, de chants, mais aussi afin d'unifier le discours, est alors absolument nécessaire. L'intervention de Luis de Avila y Zuniga, marquis de Mirabel, est par conséquent décisive ; qualifié sans façon d'« historien menteur » par Johannes Sleidan²⁴², c'est d'emblée qu'il place la guerre d'Allemagne sous le signe d'une volonté divine de châtiment des luthériens, une volonté dont l'Empereur, tel un *Cæsar redivivus*, a été l'instrument²⁴³. La victoire de Charles Quint qui,

selon lui, a rétabli la paix et l'ordre dans l'Empire alors qu'il apparaissait préliminairement, face aux armées mobilisées par les princes, que « leur pouvoir estoit si grand qu'il sembloit a chascun, que toute la reste des forces mondaine de crestienté estans ensemble ne souffisoient, pour guerroyer et resister contre eulx », est celle de Dieu. L'Empereur a non seulement surmonté tous ses adversaires, mais il a su contraindre les princes protestants à obéir enfin à l'Église romaine, du comte Palatin au duc Maurice de Saxe et au margrave de Brandebourg...

Certes Jules César a jadis mis dix années à pacifier la « France », certes « le monde est remply de ses Commentaires », certes il a franchi le Rhin pour une brève incursion de dix-huit jours au terme desquels il estima que l'« auctorité et dignité du peuple romain » étaient suffisamment glorifiées²⁴⁴. Mais Charles Quint, pour sa part, est allé plus loin dans la gloire, car il a, pour sa part, subjugué en moins d'un an toute la Germanie. L'autre grand référent, Charlemagne, mit selon Zuniga, quant à lui, trente ans à pacifier les seuls Saxons ! C'est un dépassement, un surpassement de toute gloire qu'il faut authentifier et faire savoir, selon Zuniga toujours, qui se dit conscient que les faits ne se suffisent pas à eux-mêmes, qu'ils n'ont de portée que s'ils connaissent l'art de perpétuation qu'est l'histoire²⁴⁵ – même si autant le passage du Rubicon que sa clémence l'identifient à un nouveau César.

En outre, l'Empereur a dû affronter des conditions originelles bien plus critiques que ses illustres prédécesseurs : il a été aux prises avec une situation autrement difficile, un péril extrême parce que les luthériens étaient parvenus, au printemps 1546, à une très grande puissance dans presque tout l'Empire, « excepté au pays de Clèves... », et en Bavière où le duc toutefois temporisait avec les réformés, ou encore dans quelques villes. Il paraissait désormais, selon Zuniga, impossible de remettre de l'ordre dans l'Empire, aussi bien par la force, qui semblait impuissante, que par la négociation et le conseil, « le nombre de ceulx avec lesquelz eust convenu

traicter, estoit si grand, que de bien longtemps, et sans incredible difficulté l'on ne les eust peu attirer a une concorde et volonté ». Tout semblait perdu, et « se veoit clerement, combien le supreme et divin remede estoit necessaire a si grand mal ». Le point d'origine de l'histoire est alors un point de déshérence, de faiblesse extrême de l'autorité impériale et des idéaux qu'elle se devait de défendre par devoir et par droit.

La guerre de Charles Quint, dans la mesure où elle est allée à contresens de cette situation première plus que défavorable, mérite donc une mise en mémoire perpétuelle, parce qu'elle a été conduite « par sa majesté si dextrement et avec telle industrie... », et « le tout s'exécutoit avec tel couraige et effort qu'il convient pour demourer la fame et renommée de sa majesté superieure a celle des capitaines passez comme en vertu et bonté sa majesté les surpasse tous ». Il ne faut pas, écrit encore Zuniga, que « se perde la souvenance qu'on doit avoir de si excellentz et chevalereux faiz comme sont ceulx de l'Empereur », qui avait vu se dresser contre lui presque toutes les forces de l'Allemagne dans la « ligue des protestans... hors mis les pays du roy des Romains et aucunes villes Imperiales comme, Cologne, Metz en Lorraine et Aix avec lesquelles (estans les principales) y avoit encores aucunes petites villes », excepté encore les ducs de Bavière et de Clèves. L'histoire ne peut s'écrire que sous forme épique parce qu'elle traduit, de la part de Charles Quint, un refus de plier devant la force, une volonté de résistance absolue, un refus éthique du renoncement.

L'Empereur est alors dépeint se mobilisant donc initialement face à « la fierté et l'orgueil » d'une puissance subversive qui avait pour fin non seulement la ruine du Saint-Empire, mais aussi « l'entiere destruction de la republique Christienne » et la création d'un « nouveau empire ». Il devient le défenseur du corps du Christ, ainsi²⁴⁶. Les princes protestants sont accusés d'avoir refusé le dialogue qui leur était offert, en se justifiant par le recours à des rumeurs de levées de troupes que Charles Quint légittima, face à eux, par la nécessité de châtier « aucuns rebelles » – nécessité qui se

rapporte implicitement au concept augustinien de guerre défensive contre des hommes dressés contre un pouvoir légitime²⁴⁷ et ayant reçu la *cura rei publicae*. Diego Nuñez Alba, quant à lui, n'hésite pas à parler de « *la conjuración de los Alamanes contra el Imperator*²⁴⁸ ».

L'initiative de la guerre vient, fondée sur des assertions fallacieuses, des princes et non de l'Empereur, alors installé à Regensburg (Ratisbonne), qui se trouvait « fort si dépourvue de gens » que, si les alliés avaient entrepris d'agir militairement contre lui, il n'aurait eu pour solution que de quitter les terres d'Allemagne : « Et soubs umbre quilz alloient contre les soldars venans d'Italie (lesquelz ilz disoient estre envoyez par le pape pour destruyre l'Allemaigne, et qu'en cecy n'atouchoient ny se demonstroient avoir pensement d'aucunement vouloir lever leurs bannieres contre sa majesté non contre les gens du pape)... »

Un Empereur qui répond à l'appel de sa vocation voulue par Dieu, et qui semble ici suivre les exigences codifiées par Olivier de la Marche :

Que les grandes signeuries sont portées et entretenues de Dieu seulement : et non pas de la puissance des roys, ne des princes : qui sont hommes mortels : et selon qu'ils acquièrent envers Dieu merite de regner, et qu'ils entretiennent leur peuple en justice, et à la discipline de la sainte foy chrestienne et à garder ses commandemens, Dieu leur permet, et fait ayde à demeurer princes puissans, et en honneur et prospérité, ou les laisse perir, et leur peuple souffrir, par l'abomination de leurs vices : et à la foy il advient que les sujets sont rebelles, et desobeïssans, et quièrent de destruire et amoindrir la puissance de leur roy et de leur signeur : parquoy fortune se tourne contre eux, et laisse le malheur convenir : et en tel cas peut on comparer Dieu à celuy qui gouverne un horologe : car, tant et si longuement que le maistre y met ses mains, et qu'il le visite, il va droit, et tient mesure sans empeschement :

mais, quand le maistre leve sa main, et se retire de la conduite de l'horologe, il vient à discord, à ruine, et à perdition de son labeur : et, si nous voulons que l'horologe de nostre charge, et de noz affaires, soit gouverné deuesment, et par raison, il nous faut requérir et meriter par oraisons, et par bienfaicts, à ce hault Dieu tout-puissant, qui tient le periode du monde en sa main, qu'il nous veuille conduire, enseigner, et gouverner, en telle manière, que de la charge, qu'il nous a donnée en gouvernement en ce monde, nous luy puissions rendre compte, qui luy soit agreable²⁴⁹ ...

S'ensuit le récit de l'opération conduite par Sébastian Schartel (Schertlin von Burtenbach) qui avait pour objectif de s'emparer d'Innsbruck et donc de couper le passage entre l'Italie et les terres d'Allemagne, selon Zuniga. C'est donc par un acte de guerre offensive dirigée contre l'Empereur que tout a commencé. Ou encore et surtout par un acte de rébellion qui, intrinsèquement, délégitime la ligue de Smalkalde et lui dénie de pouvoir prétendre mener un *justum bellum*. Ce qui exige, de la part de l'Empereur, l'exercice de sa vertu de justice. Les passions, dans la narration de Zuniga, sont au travail contre Charles Quint, tout au long des années 1546-1547, et font de lui un souverain agressé par une fureur sans retenue²⁵⁰, envers et contre toutes les affirmations des agresseurs qui installent leur camp sur le Danube, à Donauwörth, dont ils s'emparent. Ils y font converger toutes les troupes de gens de pied et d'hommes d'armes levées par leur soin : « Une trespuissante armée, ayant esté faicte et assemblée de toutes les citez et seigneurs de la ligue, et se trouvoient de soixante dix a quatre vingt mille pietons et neuf ou dix mille chevaulx avec cent pieces d'artillerie. »

L'image que veut donner alors Zuniga est celle d'un Empereur isolé face à des préparatifs militaires qui étaient en gestation depuis longtemps et qui s'apparentent à une conjuration contre sa juste autorité, dans un

déséquilibre de forces qui prouve que l'initiative de la guerre n'est pas venue de lui. Bien au contraire, il est contraint de mener une sorte de course de vitesse pour essayer de rattraper le temps perdu, de même qu'il est contraint de mettre l'électeur Jean-Frédéric de Saxe et le landgrave Philippe de Hesse au ban de l'Empire pour une rébellion qui était aussi une agression. Sa guerre est défensive et donc légitime.

Car c'est aux princes qu'il revient de lui avoir envoyé un page accompagné d'une trompette, porteur d'une lettre « mise en un baston fendu a la coustume d'Allemaigne » afin de signifier une déclaration de guerre²⁵¹. Cette lettre, Zuniga décrit l'Empereur refusant de la lire, « car ce devoient estre quelque propoz malplaisant et deshonneste dont par coustume ledict Lantgrave se mesle tres bien ». Un refus de rentrer dans le jeu des passions de ses adversaires, un refus d'envisager jusqu'au droit qu'ils revendiquent de faire la guerre à leur Empereur. Rappelons simplement ici que la mise au ban de l'Empire des deux princes, considérés comme séditieux et rebelles, fut rendue publique le 20 juillet 1546, et que le 11 août ces derniers répondirent par l'envoi d'une lettre de défi.

Raconter la guerre qui a ainsi débuté, c'est pour Zuniga donner à l'historien-témoin qu'il revendique d'être le statut du procureur stigmatisant l'injustice et le non-droit ressortissant de l'agencement même des faits auquel il procède. L'agresseur, selon lui, ne s'est pas contenté d'avoir bâti sa puissance militaire sur l'effet de surprise, il a agi aussi en faisant preuve de la plus grande présomption afin de galvaniser ses alliés et de les mobiliser : le landgrave est rapporté avoir fait des promesses aux parties prenantes de la ligue de Smalkalde, selon lesquelles d'ici à moins de trois mois il jetterait l'Empereur hors d'Allemagne ou le retiendrait prisonnier. Ces paroles font leur effet sur ses alliés et expliquent pourquoi l'armée ainsi mobilisée est si considérable, avec entre soixante-dix et quatre-vingt mille hommes de pied et dix mille hommes d'armes, ainsi que plus de cent trente pièces d'artillerie. On le voit, le portrait de l'Empereur se constitue sur le

paradigme biblique de David, celui du faible qui accepte la lutte contre des Philistins en position de force (Samuel, 17, 1-58). David qui est la préfiguration de Charles Quint²⁵².

Et, de manière contradictoire à cet ensemble d'actions et de déclarations marquées par la déloyauté, la présomption et le mensonge, sont égrenées au fil de l'écriture les vertus de celui qui se veut et se proclame le vrai défenseur de la *natio germanica* : prudence, foi, franchise, courage, libéralité, magnanimité, clémence, constance... Charles Quint est un héros bénéficiant en outre d'une protection providentielle, face à des adversaires très déterminés et plus nombreux, et s'en remettant donc à la puissance des forces militaires rassemblées par leurs soins : ainsi lors de la canonnade d'Ingolstadt, quand un boulet traverse sa tente, et passe selon Zuniga par la chambre même où il couchait ; et, une autre fois, quand un soldat se trouvant près de lui est frappé mortellement d'un coup d'une hallebarde arrachée par un projectile de la main même d'un autre combattant. Rien ne l'effraie, surtout pas la puissance de ses ennemis, « car plusieurs fois je luy avoye ouy dire en parlant de ceste guerre que mort ou vif il demouroit en Allemagne ». Charles Quint empereur du mépris de la mort, héros prêt au sacrifice de soi, au nom des devoirs de justice de sa mission impériale et donc de son droit souverain.

Soyons plus précis : Zuniga part, à travers l'histoire qu'il raconte, à la recherche des vertus de l'Empereur qui doivent lui permettre d'expliquer pourquoi Dieu a été de son côté comme il fut jadis du côté de David. L'histoire est un miroir du prince, elle seule est en mesure de relater pourquoi le prince se tient à côté d'un Dieu qu'il sert de toutes ses forces et qui lui donne sa grâce. Elle est alors à penser comme relevant, de la part de l'historien, d'une manifestation de ses vertus.

CHAPITRE III

Speculum humanae vitae

L'Empereur est, en conséquence, le chef de guerre qui, à l'image de César, se tient en avant de ses soldats, qui se refuse à assister de loin aux opérations. Ainsi lorsque ses adversaires sont campés près de Giengen, il prend la décision de prendre la route d'Ulm : il envoie le duc d'Albe escarmoucher avec l'adversaire et, dans l'attente de son retour et des nouvelles, il passe la nuit armé de « son gorgeron de cuyrasse, avant par-dessus la louviere », s'endormant dans le froid étendu dans un chariot couvert. Sans nul doute, ici, Zuniga écrit-il selon une mimétique intertextuelle qui vise à prouver que Charles Quint a accédé au statut de chef de guerre paradigmatique, de grand capitaine à la manière antique imposant à son corps un traitement ascétique²⁵³. Il est fort possible, peut-on ajouter, que l'écriture historique, en réalité, ne soit pas une surcréation factuelle, et que ce soit l'Empereur lui-même qui ait agi dans la mimétique du *miles gloriosus*, dans la mesure où les vies des capitaines de l'Antiquité étaient présentées comme des idéaux types et où elles pouvaient suggérer une manière de fictionnalisation de soi dans le désir de répétition. Et à ce propos il n'est pas indifférent de souligner que pour Aristote, l'homme est par nature mimétique, que sa connaissance est mimétique, que la tragédie a

pour but de le porter à réaliser « une mimesis d'hommes meilleurs que nous²⁵⁴ ».

Constructions et projections

N'est-il pas frappant d'observer que Charles Quint, en d'autres occasions, calque son jeu politique sur le déroulement d'épisodes du passé, comme s'il était vital pour la conscience qu'il a de lui-même de procéder par collages d'instantanés issus de l'Antiquité, de projeter le passé en lui-même ? Ainsi, si l'on suit Pedro Mexia, le 24 février 1530, usa-t-il théâtralement de clémence envers Francesco Sforza accusé de s'être allié à la France à plusieurs reprises²⁵⁵. Est évoquée l'audience que l'Empereur accorda au duc de Milan venu à Bologne « en compagnie réduite et pacifique », dans une sorte d'application du *De clementia* de Sénèque. « Et, arrivé auprès de l'empereur, après lui avoir baisé la main, il lui tint le discours le plus humble possible et se justifia autant qu'il le put, se disculpant pour le passé et promettant à l'avenir une entière fidélité. Et il conclut en disant qu'il plaçait en ses seules bonté et clémence son espérance, et qu'il n'attendait de remède que d'elle seule. L'Empereur, imitant Jules César, dont il prisait la réputation, avait décidé de vaincre en pardonnant ; il l'écouta et le traita donc avec mansuétude, et il lui donna bon espoir. Et ensuite, le pape étant tiers et témoin, il usa et fit preuve avec lui d'une clémence et d'une libéralité plus grandes qu'aucun roi ou aucun prince au monde. »

Mais plus qu'un souci constant de Charles Quint d'adhérer scéniquement à des *habitus* de l'héroïcité antique, ne faudrait-il pas aussi et surtout distinguer une construction de l'identité par effets de projections ? L'identité, au XVI^e siècle, n'est pas une création spontanée et continuée exprimant une quête de soi dans la durée, elle n'est pas une invention de

soi ; elle est une suite d'appropriations d'*exempla* et elle procède dans une discontinuité à travers laquelle elle met en scène une cohérence.

Et la guerre, pour l'Empereur, ne s'arrête pas avec la nuit ; il se doit d'être prêt à tout instant à affronter ses adversaires, la vigilance doit le porter à transformer son mode de vie en soumettant son corps et son esprit à des contraintes. L'héroïsme, à la Renaissance, n'est pas spontané, il relève d'un collage d'expériences préformatées apprises dans les vies des hommes et héros illustres. Exister revient à être dans une pluralité de hors-soi exemplarisés. C'est agréger des instants de vie du passé qui modélisent chacun une vertu et donc produire l'existence individuelle comme une succession d'instantanés. Et ici, c'est César lui-même que Zuniga projette dans Charles Quint, relatant son mépris du danger, combattant ses maladies à coups de marches forcées et de régime frugal, ayant pris l'habitude de coucher en plein air et de multiplier les occasions de fatigue : « Il prenait presque toujours son sommeil dans un chariot ou une litière pour faire servir son repos même à quelque fin utile²⁵⁶. »

Toutefois l'essentiel, pour Zuniga, n'est pas seulement de paraphraser le *De bello gallico* et donc d'identifier l'Empereur à César, il est encore de souligner la vocation sacrificielle que se donne l'Empereur, qui ne peut jamais trouver le repos, qui est sans cesse au travail, surmontant les souffrances corporelles. Quand il séjourne à Ulm dont il a obtenu la reddition sans conditions, il ne peut pas trouver le temps pour prendre en ville « le bois des Indes » ; en l'occurrence la purge destinée à le soigner de la goutte qui le travaille en continu²⁵⁷. Quelque temps après, alors qu'il se trouve à Nördlingen, une crise le prend et s'il se retrouve cloué au lit, c'est cette fois-ci qu'il lui est physiquement impossible de surmonter le mal.

Un des points marquants, sur lequel l'attention est portée afin de mieux insérer l'Empereur dans une éthique dépassionnée du parfait capitaine, est que, dès le début de la guerre, Charles Quint est en quête d'une bataille qui consacrerait son droit. La bataille conserve à la Renaissance sa vocation

d'ordalie, dans la mesure où les protagonistes d'une guerre postulent publiquement, en engageant leurs armées dans le combat, qu'ils s'en remettent à Dieu seul juge de leur bon droit et donc de la justice de leur cause. La bataille déshumanise en quelque sorte la guerre, elle la place sous le seul regard de Dieu dans une attente d'immanence. Les princes et les capitaines se reconnaissent marqués par le péché en choisissant la voie de l'affrontement direct et c'est à Dieu qu'ils demandent de régler bibliquement leur différend. La bataille est donc un moment de désengagement humain, paradoxalement, puisque son véritable acteur est Dieu qui nomme par la victoire celui dont la lutte est juste. Elle doit exprimer alors la vertu d'humilité.

Ce n'est donc pas par hasard si Zuniga souligne à plusieurs reprises que les adversaires de l'Empereur se refusent au combat qu'il leur propose ; c'est pour signifier qu'ils se refusent à Dieu en n'acceptant pas de se placer sous son jugement, à la différence de Charles Quint qui est censé n'avoir que Dieu comme guide : même après que plus de neuf cents coups de canons – une véritable pluie de boulets – ont été furieusement tirés sur le retranchement impérial d'Ingolstadt, le landgrave, malgré les suggestions de Sébastien Schartel qui voulait lancer l'attaque après les dix-onze heures de pilonnage par canons et couleuvrines, et dit refuser la confrontation directe. Il est figuré comme enfermé dans son orgueil qui le rend aveugle à la fortune qui pouvait, dans ces conditions, s'ouvrir favorablement à lui et aux siens. Au souper du soir, selon la coutume d'Allemagne selon Zuniga, il prend une coupe remplie de vin et il est dépeint buvant en s'adressant à Schartel en les termes suivants²⁵⁸ : « Chartell je boy a ceulx que nous avons aujourd'hui tué avec nostre artillerie. » Son interlocuteur, dans cette conversation bien entendu fictive, permet à Zuniga de marquer plus encore sa propension à la présomption et d'en rire : « Monsieur je ne scay ceulx que nous avons aujourd'hui tué, mais je scay bien que les vivans n'ont

eslongné leur place d'un pas. » À l'humilité impériale s'oppose l'orgueil du chef confédéré.

La canonnade d'Ingolstadt est alors la grande scansion de l'épopée impériale et de la figuration davidique de Charles Quint, car « par le vouloir de Dieu », les boulets ennemis ne parviennent effectivement à endommager ni le système de défense du camp impérial, ni le gros de ses effectifs qui, pourtant, à l'image des arquebusiers du duc d'Albe, ont reçu l'ordre d'attendre que les ennemis soient au plus près d'eux pour tirer. Et la « tempeste d'artillerie » continue les jours suivants, comme si le landgrave faisait plus confiance dans les moyens humains que dans la justice de Dieu : en guise de trophées, les boulets qui tombent dans le camp sont apportés devant l'Empereur, au nombre de mille sept cents, auprès de la tente du capitaine d'artillerie. Et ce jusqu'à ce que l'armée de la ligue lève le camp en direction de Neubourg, probablement pour essayer d'aller à la rencontre de la petite armée de secours amenée des Pays-Bas par le comte de Buren. Pas de bataille donc, alors que l'Empereur est représenté disposé à engager les hostilités directes et à s'exposer en personne à la mort !

Et lorsque ce n'est pas l'ennemi qui se refuse au combat, c'est ensuite le brouillard qui empêche la confrontation et qui fait que l'Empereur choisit de recourir plutôt à l'« art » qu'à la force. Parce que se soumettre au hasard serait aller à l'encontre de la volonté divine qui veut demeurer maîtresse de la justice de la guerre. De toute manière, le récit donné par Zuniga met en valeur le fait que l'initiative revient à l'Empereur, toujours à l'offensive : c'est lui qui par quatre fois déloge l'ennemi, soit par force, soit par « industrie ». Et si l'ennemi est délogé, c'est que toujours et encore il n'a pas voulu s'en remettre au jugement de Dieu en acceptant la confrontation. Zuniga met donc en valeur la confiance qui anime l'Empereur et qui témoigne de sa foi en la bonté et miséricorde divines.

Notons une donnée sensible : l'identification davidique, qui fait de Charles Quint un prince assumant sa faiblesse et résistant à la force la plus

menaçante en se confiant à Dieu, contribue à une sursacralisation, dans la mesure où les épreuves qui se succèdent sont lues comme des marques d'élection²⁵⁹. L'Empereur n'est pas censé se placer dans le déroulement des événements conduisant à la victoire sous le signe de la fortune, il combat frontalement le mal, et lui résiste toujours, tout en s'en remettant à la seule miséricorde providentielle de Dieu²⁶⁰. Au plus haut de ses vertus, il y a donc la foi. Ce fut certes entre 1549 et 1556, dans le contexte des transferts de pouvoir à son fils Philippe, que monta en force l'identification de l'Empereur à David. Mais elle fut présente dès 1525 dans les compositions des rhétoriciens. Et elle souligne que Charles Quint, parce qu'il met toute sa confiance dans le Dieu vétérotestamentaire des batailles, est un *princeps christianus*. Un prince de guerre, mais de guerre juste parce que reposant sur la confiance absolue dans la bonté divine et de protection de la foi. Ne faudrait-il pas ici rapporter cette vertu à l'enseigne de Charles Quint, sur laquelle au côté de l'aigle bicéphale du Saint-Empire figurait un crucifix « *in mezzo delle due teste* », au milieu entre les deux têtes, avec l'inscription « *Tu es Protector meus, et Defensor meus* »²⁶¹ ?

C'est toujours l'image d'un prince cherchant courageusement le combat qui est projetée, allant au-devant de son élection, s'offrant sacrificiellement à la volonté divine en *Fidei Protector ac Propugnator*, quand il quitte Neubourg, dont il avait auparavant reçu le serment de fidélité : et « se partit pour aller trouver les ennemis, car son intencion estoit de les r'encontrer en lieu esgal, pour pouvoir les combattre ». Rien ne tempère sa volonté, pas même la maladie, quand, s'étant mis en marche, « sa jambe goutteuse soubstenue d'un linge en lieu d'estriez » le fait souffrir : il voit arriver le duc d'Albe parti en reconnaissance, qui l'informe qu'il semblait que les ennemis « demandoient la bataille » ; à « quoy respondit l'Empereur que si les ennemis vouloient combattre que en nom de dieu aussi vouloit sa majesté, ce furent en somme les parolles qu'il dist et pource a cause de sa goutte ne se povoit bonnement mettre a pied pour s'armer estant ainsi a

cheval il print sa cuirasse et ses avantbraz et incontinent fist marcher son camp en cest ordre ». Si la bataille n'a pas alors lieu, ce ne fut pas de sa responsabilité ; mais parce que les protestants décrochèrent soudain.

Lorsque Charles Quint ne fait toutefois pas le choix de l'offensive, par exemple quand il se refuse à mettre le siège devant Neubourg, il lui est reconnu par Zuniga d'avoir bien agi en exerçant sa vertu de prudence, puisque quelques jours plus tard la garnison capitule et qu'il peut proclamer, en accordant la vie sauve aux soldats et à leurs capitaines qu'il pouvait par droit de guerre faire immédiatement mettre à mort, sa vertu de clémence. À quoi vient s'ajouter un fait complémentaire que Zuniga veut authentifier de manière privilégiée : si les ligués se contentent d'escarmoucher et si, peu à peu, ils se trouvent mis en difficulté en raison de défections et de difficultés de ravitaillement, Charles Quint se voit reconnu d'être « le prince fort raisonnable » qui sait proposer une paix honorable aux chefs protestants. Il veut la bataille parce qu'il donne ainsi à savoir qu'il s'en remet à la justice divine, mais il a aussi le souci très vif d'éviter, dans la mesure du possible, l'effusion de sang.

Il est donc figuré comme le prince de l'oubli des offenses, du pardon, avec l'exemple du comte Palatin se rendant à Halle pour demander son pardon, la tête découverte et faisant plusieurs révérences avant de présenter humblement ses excuses pour sa désobéissance. C'est la vertu de clémence, qui intervient, après la justice, la foi, l'humilité, le courage, la prudence... La réponse attribuée à l'Empereur est significative d'une volonté d'exhibition scénique rituelle : « Mon cousin, il m'a despleu tresgrandement que estant nourry en ma maison vous ayez sur la fin de vostre aige faict contre moy qui suis de vostre sang, la demonstracion telle qu'avez faict, envoyant gens armés ennemis, et les souldoyant plusieurs jours en leur camp, mais pour respect de ce qu'avons esté tant de temps nourriz ensemble, et aiant regard à vostre repentance, esperant aussi que doresnavant vous me ferez service selon que devez, et que pour l'advenir

vous gouvernerez tout autrement que jusques a present n'avez faict, je suis content vous pardonner et mettre en oubly ce que contre moi avez commis, confiant que par nouveaulx devoirs vous meritez la grace avec laquelle presentement je vois recois en mon amytié. »

Et les cérémonies de pardon se suivent dans le récit historique, avec encore le duc de Wurtemberg, les villes d'Ulm, Augsbourg... La gloire de l'Empereur s'exprime aussi à travers des cérémonies de repentance et des paroles de pardon – la justice par la clémence.

Proclamation d'un ethos impérial

Cette raison impériale qui n'est pas sans rappeler la raison modélisée dans l'*Horloge du Prince* d'Antonio de Guevara²⁶², Zuniga l'analyse dans un long développement au cours duquel il donne à imaginer qu'il souhaite réfléchir à la stratégie de Charles Quint : l'occasion n'est pas venue, écrit-il à propos des engagements militaires de l'année 1546, pour que les forces impériales donnent le combat. Mais cela n'a pas été un mal en fait, car l'issue d'une bataille est variable de toute manière et une défaite aurait été une catastrophe. En cas de victoire, une part importante de l'armée aurait été mise hors de combat, et les forces confédérées des cités d'Empire auraient été en mesure de réagir : « Que combien que eussions vaincu neantmoins n'eussions bonnement peu resister a nouvelles forces qu'est chose bien evidente. »

En s'attachant à conserver une armée puissante et en ne lui imposant pas l'effusion de sang qui advient lors des batailles, l'Empereur s'est maintenu en position de force. Son art de la temporisation ne témoigne pas d'une faiblesse, mais est une marque de vertu, ou plutôt une vertu. Et Zuniga insiste sur une donnée : la victoire finale peut dans une certaine mesure avoir dépendu de la bonne « fortune », mais pas seulement, elle a

été aussi le résultat du « soing, travail, peril et diligence » de l'Empereur, de son « industrie », de son aptitude à la temporisation. Donc de la sagesse et de la *ratio* d'une majesté impériale qui ne laisse rien au hasard, par exemple s'aidant d'une « carte et description fort bien et diligement faite de toute la Germanie » et qui a « mis tel estude pour la comprendre (à cause des négoces) qu'elle sait si bien et veritablement la situation des villes et autres lieux avec la distance d'iceulx qu'il semble mieulx que sa majesté y ayt esté²⁶³ ». Le récit s'apparente à une galerie de portraits successifs dont chacun est l'expression d'une vertu, et qui doivent se fondre finalement en une seule figure. S'ajoute donc la vertu de sagesse.

Et l'on peut se demander si plus que César, paradigme du capitaine recourant à l'écriture d'une histoire apologétique, ce ne serait pas la figure du *divus Augustus* de Suétone qui aurait également aidé Zuniga dans l'élaboration de son récit : Charles Quint semble en effet se conformer au portrait d'Auguste donné dans les *Vies des douze Césars*, Auguste adepte du « Hâte-toi lentement », *Festina lente*, pour qui « on fait toujours assez vite ce que l'on fait assez bien ». Prudence supérieure à la hardiesse : Auguste qui « comparait ceux qui hasardaient beaucoup pour gagner très peu à des pêcheurs se servant d'un hameçon d'or, dont la perte, si la ligne se rompait, ne pouvait être compensée par aucune prise ». Et Auguste est aussi paradigme de la clémence : Charles Quint ne signait-il pas certaines de ses lettres *Carolus, Divina Favente clementia, Romanorum imperator augustus...* ? Et une estampe conservée à la Bibliothèque nationale de France ne le dépeint-elle pas en tant que *Divus Carolus Caesar Augustus imperator* ?

C'est dire qu'implicitement Zuniga opère une métamorphose de l'identité mimétique de Charles Quint en la rapportant à une projection actualisée par l'Arioste en 1532, à travers le motif du retour de l'*aurea aetas* « sous l'Empereur le plus prudent et le plus juste, / Qui est ou sera après Auguste²⁶⁴ ». En parallèle du poème *L'Italia liberata dai Goti*, qui est

composé après 1547 par le Vicentin Giangiorgio Trissino dans la perspective d'une imitation d'Homère²⁶⁵ : le portrait héroïque est amplifié dans une scénographie opposant les Allemands hérétiques, rebelles à la foi du Christ et à l'Empereur qui est nommé « *il corretor del mondo* », monté sur son féroce coursier, encourageant avec intrépidité et virilité ses escadrons. L'empire tel que Trissino le conçoit est universel et Charles Quint devient autant un nouvel Auguste qu'un nouveau Justinien. « Grâce à la vertu héroïque insufflée par Dieu », l'Empereur s'élève au-dessus de la condition humaine pour vaincre les « sectes... Garant de la justice sur terre, l'Empereur possède toutes les vertus²⁶⁶ ». Le combat qu'il mène en Allemagne est le combat de la lumière contre l'obscurité, de la paix contre la guerre, de la fortitude contre la *furor* : « Quand apparaîtront avec une grande fureur le fier landgrave, le duc de Saxe, et d'autres nombreux chefs illustres, qui avec eux auront des gens en nombre infini de cette ligue smalkaldienne dont je dis qu'elle sera toute couverte d'un acier bruni, tant d'artillerie, tant de bombardes ils feront tirer en même temps qu'on verra la terre trembler et le soleil s'obscurcir. De l'autre côté, le redresseur du monde sur son très féroce coursier sera armé, intrépide et viril, et il donnera du courage à ses troupes perdues sous les boulets ardents tirés par ses horribles ennemis²⁶⁷ ... »

L'Empereur est encore le *motore dell'universo*. Mais, parmi les empereurs du passé romain, s'il y a Auguste qui a mis fin aux guerres après Actium et ouvert la séquence de *pax augustana*, apparaissent aussi Marc Aurèle dont la vertu de sagesse est paradigmatique, et Trajan, « l'ottimo Trajano » qui « fut élevé au grand empire en dehors de l'Espagne, cette Espagne mère de ceux qui tiennent plus à l'honneur qu'à la vie ». Charles Quint est un composé vivant de ces figures glorieuses qui s'unissent et se fondent en lui²⁶⁸.

Il a été observé que, dans la vision de Bélisaire, Charles Quint est l'empereur millénaire intervenant dans un horizon radieux, de prospérité, de

liberté : « Regarde son petit-fils qui arrive au grand empire avant la millième année que le Ciel m'a donnée pour borne de ce que je puis te montrer. Celui-ci sera Charles, fils de Philippe, à vous envoyé par le Très-Haut pour orner et réparer le monde. Celui-ci fera avec sa valeur immense revenir en Italie le siècle d'or. Et il n'ira pas seulement des Indiens aux Garamantes et du grand Nil au Tanaïs, mais il passera avec sa grande flotte au-delà de l'Équinoxe vers l'autre pôle et il prendra bien plus de terre que n'en contiennent vos trois parties du monde ; et il rapportera tant d'or et tant de pierreries qu'ils orneront tous vos pays. Au moindre de ses gestes, on verra trembler la Gaule et pâlir d'épouvante le Roi des Turcs, et l'Afrique adorer son drapeau. Mais je ne veux pas t'en dire davantage, car ses hauts faits passeraient dans cet autre millénaire, que le Moteur de là-haut veut que je te cèle²⁶⁹. »

La *ratio* pragmatique de Charles Quint, par-delà ces glissements mimétiques, est reconnue s'être exprimée en outre lors de ce qui doit être l'événement-signé, la bataille de Mühlberg même, car Zuniga décrit l'Empereur veillant lui-même personnellement au bon déroulement des opérations et régissant en propre les déplacements de ses troupes. Les ennemis se trouvent de l'autre côté de la rive, sur une hauteur qu'ils ont pourvue d'arquebusiers et d'artillerie. Charles Quint profite de ce que des bosquets d'arbres constituent, de son côté, une protection permettant de disposer des pièces d'artillerie ; et de poster simultanément des arquebusiers espagnols, qui empêchent en outre par des tirs de barrage les adversaires de conserver la maîtrise de la rive opposée et les contraignent à reculer pour se mettre à l'abri. Des renforts d'arquebusiers, en conséquence, peuvent s'avancer sur le bord de l'Elbe et tenir de la sorte à distance les ennemis dont certains toutefois demeurent installés sur des barques amenées auparavant en vue de construire un pont artificiel. Peu à peu, les Impériaux prennent l'avantage, et mille autres arquebusiers viennent en renfort, toujours selon Zuniga. Les ennemis reculent à couvert, mais surtout

abandonnent leurs barques d'où ils pouvaient tenter de former une ligne de tir défensif. Et, grâce à l'action d'un commando de dix arquebusiers qui, à la nage, s'en emparent, la pression est encore renforcée : les arquebusiers espagnols peuvent en effet progresser et s'avancer dans l'eau jusqu'à la poitrine pour mieux tirer sur l'ennemi. Ensuite, c'est le duc d'Albe qui commande qu'en aval les cavaliers hongrois et les cheveau-légers de Naples menés par le prince de Sulmone, Philippe de Lannoy, traversent l'Elbe en portant en croupe chacun un arquebusier, afin d'établir une sorte de tête de pont sur la rive encore contrôlée par les protestants ; puis l'infanterie suit avec les gendarmes napolitains et les hommes du duc Maurice de Saxe.

Zuniga, dans le tableau qu'il ordonne toujours touche par touche et vertu par vertu, ne se contente pas de valoriser Charles Quint en tant que stratège tacticien et praticien d'une raison militaire. Il s'attache à remettre en scène la figure du soldat sacrificiel, qui n'a pas peur de la mort parce qu'il a confiance dans la miséricorde de Dieu.

En synchronie de cette offensive réussie, c'est en effet l'Empereur en personne qui est déterminé à passer l'Elbe, et il est représenté en nouveau César intervenant au cœur du combat, ou plutôt marchant en avant de ses hommes : il est le premier de ceux qui prennent le risque de passer la rivière à gué sur les indications d'un paysan recruté par le duc d'Albe²⁷⁰, et la description n'est guère éloignée de celle qui sera portraiturée – Charles Quint *imperator* captant la totalité de l'héroïcité guerrière – par Titien :

Estant l'Empereur monté sur ung cheval d'espaigne brun bay que luy avoit donné monsieur de Rye chevallier de l'ordre de la thoyson d'or et premier sommelier de corps de sa majesté impériale, ledict cheval ayant ung caparasson de velour cramoisy garny de franges d'or sadicte majesté estoit armée d'un harnatz blanc et doré sans avoir pardessus autre chose que seulement l'escharpe fort large de taffetaz cramoisy mesle de fil d'or, En teste avoit ung morrion

Allemand et en la main une demye javeline quasi comme ung espieu, et me faict ce passaige tellement souvenir de ce que l'on treuve escript de Jules Caesar lequel estant armé et avec puissante armée passoit une riviere en determination de vaincre son ennemy, mettant en ceste victoire son seul et toutal espoir et avec tel propos et intencion se mist sa majesté en leaue et suyvit le paysan que j'ay dict qu'estoit nostre guyde, lequel print plus a main droicte a mont la riviere que n'avoient faict les autres desja passez, il y avoit bon fond mais la profondeur estoit si grand que pour grand cheval que sceussions avoir levé nous montoit pardessus les genoulx, et en aucuns lieux les chevaulx nageoient...

Entre mimesis et fictionnalisation

Mais il faut considérer que là encore l'histoire oscille entre la *mimesis* et la fictionnalisation événementielles : tout se passe donc comme si l'action impériale était calquée sur le passage, par César, à gué, de la Tamise, ou du Rubicon, aux eaux gonflées par la fonte des neiges²⁷¹. Mais faut-il restreindre l'histoire à un travail de confection opéré unilatéralement par l'écriture, à l'acte configurant de mise en intrigue travaillant sur l'amorce d'un modèle censé lui donner sa réalité – parce qu'à la Renaissance la réalité est homologique de réalités du passé²⁷², qu'elle ne peut être crédible que dans la répétition ? Le processus d'identification n'est-il pas d'autant plus aisé à mettre en écriture qu'il habiterait l'Empereur ?

Que penser alors ? Est-ce Zuniga qui procède à une fabrication de l'histoire héroïque en collant donc des séquences renvoyant aux épopées glorieuses du légendaire chevaleresque ou aux vies des conquérants et grands capitaines de l'Antiquité ? Est-il le producteur de cette filmographie des vertus, ou est-ce l'Empereur lui-même qui concevait son engagement

dans une théâtralité mimétique ? Est-ce que l'instance d'énonciation de l'historicisation est Zuniga ou celui-là même qui est raconté, Charles Quint²⁷³ ? En l'occurrence, une intentionnalité qui se calque sur des récits d'histoire et appelle l'acteur à reproduire dans une continuité séquentielle des faits passés ?

La question qui se pose n'est-elle pas celle de l'auctorialité, dans la mesure où la vie au XVI^e siècle se pensait sur le mode d'une représentation, *sive pictura*, et donc d'une écriture ? Ce qui ferait que l'auteur ne serait qu'un double de son objet, qu'une ombre accompagnant la *persona* qu'il dépeint. Ne faudrait-il pas alors inverser la démarche critique, en partant du principe qu'à la Renaissance la fabrique du réel revient à l'acteur avant l'auteur, qui ne serait que le copieur d'un copiste ? Chaque durée historique a ses modes particuliers de construction du réel et ne faudrait-il pas présumer que l'historien construit moins ce qui serait de l'ordre de la vraisemblance qu'il ne fait que copier ce qui a été voulu par son objet comme vrai ?

Devons-nous en conclure que la bataille de Mühlberg, telle que nous la connaissons ainsi par voie de narrations glorieuses, n'est qu'une fiction intentionnellement destinée à faire adhérer la figure de Charles Quint à un registre d'identifications héroïques et donc à la transfigurer, hors de tout « réel factuel », en une série d'instantanés scéniques expressifs de sa vertu donnée par Dieu ? Ou devons-nous inverser le travail d'identification en posant l'hypothèse que ce fut l'Empereur lui-même qui planifia la bataille et ses propres positionnements et gestes afin d'être en mesure d'accomplir lui-même des actions mimétiques d'autant plus performatives qu'elles avaient, dans sa mémoire, rencontré une issue favorable ? Il est fort possible que les deux tensions aient coïncidé, se soient recroisées dans une rencontre entre idéalisations iconiques et stylistiques. Il y a là un point d'aporie, dans le questionnement épistémologique du *cogito* de l'acteur en histoire. Certes Peter Burke voit dans Charles Quint un « véritable metteur en scène » de

lui-même. Un maître de la communication ! Certes les images qu'il projette sont aussi les produits d'une « fabrication collective », qui serait une entreprise internationale de « bricolage²⁷⁴ ». Et la tentation positiviste, plus encore artificialiste, serait ici forte, qui consisterait à ne penser l'œuvre historienne du xvi^e siècle que comme un montage, un artefact.

Mais ce serait une illusion de croire que le montage ou l'artifice n'aurait été qu'unilatéral et donc postérieur à l'événement : le passage de l'Elbe, dans la symbolique des choix stratégiques mêmes de l'Empereur, est une transposition scénique de l'imaginaire impérial, à travers une geste qui authentifie une sacralité impériale héroïsée dans le triomphe, sur les eaux métaphoriques des passions mondaines. La confrontation avec l'élément aquatique symbolise la légitimité de l'autorité en ce que l'Empereur s'impose à l'élément qui, par sa fluidité, est symbolique de la temporalité mondaine. La construction mythique de la bataille, telle que l'Empereur, avec ses capitaines, l'a voulue, renoue avec l'imaginaire héroïque antique qui scandait l'épopée des princes de l'épreuve de l'eau²⁷⁵, par laquelle ils allaient au-delà de la prudence humaine, d'Alexandre passant le Granique à Crassus franchissant l'Euphrate. L'histoire est donc fabriquée – par l'Empereur ou par Zuniga ou par tous deux consécutivement – sur une topique mythique qui lie l'exercice de l'autorité à une épreuve sacralisante, l'eau étant le symbole d'entrée dans l'ordre de la volonté divine. Il y a une « justice » du fleuve, immédiate, qui édicte que le prince est juste et qui renvoie à certains des motifs de la littérature chevaleresque : ainsi le Pont de l'épée, une lame d'épée très coupante et acérée, « com espee tranchanz » sur laquelle il faut que Lancelot passe une rivière noire et tumultueuse – ce que le chevalier fait à quatre pattes, après avoir retiré ses gantelets, ses souliers et ses jambières²⁷⁶. Il est donc pieds et mains nus, n'hésitant pas à se blesser et à souffrir, ne s'en remettant qu'à Dieu²⁷⁷.

Et si le passage de l'Elbe est une projection idéologique annonçant une rédemption de l'humanité, il renvoie fondamentalement à la procédure de

travail sur soi qui fut opératrice dans la subjectivité impériale et qui fait de sa victoire une épiphanie parce qu'elle relève d'une captation symbolique. L'enchantement de la victoire fait alors partie du registre des armes médiatiques auxquelles recourt Zuniga, dans son combat pour l'histoire, ou plutôt pour la possession monopolistique de l'histoire. Chaque séquence est idéologique, mais à l'origine même des représentations qui en découlent, il y aurait le mythe personnel de Charles Quint qui se serait donc projeté dans les choix successifs autorisant la défaite de l'adversaire.

Pour y revenir, la victoire ne tient pas seulement à cette action extraordinaire de traversée de l'Elbe, elle s'explique aussi parce que l'Empereur, selon Zuniga, a agi aussitôt avec la plus efficace diligence qui n'exclut pas une forme de ruse : il se porte immédiatement en effet avec sa cavalerie bien en avant de ses gens de pied qui sont encore en train de franchir l'Elbe sur le pont de bateaux, et qu'il choisit de ne pas attendre, pour défaire l'ennemi : c'est donc avec des effectifs très réduits qu'il porte le coup de grâce à l'adversaire. Le vrai vainqueur est donc Charles Quint lui-même, ou plutôt il est le seul vainqueur : « Et puis affermer que je n'ameindris ny fais le nombre plus petit qu'il n'estoit, noz esquadrons estoient ordonnez autrement que ceulx des Allemans, car ils font plus estroicte le front des esquadrons de leurs gensdarmes, et les costez fort larges, mais l'Empereur ordonna les siens de dis-sept chevaulx de front, parquoy ledict front estoit bien large demonstrent qu'il fust de plus grand nombre de gens. » La suite des combats est inexorablement favorable aux Impériaux car les ennemis tentent de reculer en désordre pour se mettre à couvert dans un bois où nombre d'entre eux sont massacrés, tandis que certains autres prennent la fuite avec plus ou moins de réussite.

Zuniga s'attarde, moins sans doute à la manière antique du combat d'Hercule défendant l'Olympe contre l'assaut des Géants que dans la continuité des hauts faits de Josué et des Hébreux passant au fil de l'épée tous les habitants de la ville d'Ayalon (Jos. 8, 22-25), sur le carnage qu'est

la bataille, comme pour opposer à l'éternité de la gloire impériale une symbolique macabre de la vengeance divine : « Le nombre tant des mors comme des blessez estoit tresgrand, les ungs tuez de rencontres, les autres par coups d'espées et navrures tresgrandes, autres d'harquebousades, et en somme combien que la mort ne fut qu'une, neantmoins les genres et manieres estoient fort diverses. Les prisonniers estoient en si gros nombre, que plusieurs de noz gens avoient a l'entour d'eulx quinze et vingt souldars prisonniers, entre les mortz lon veoit gens de meilleur apparence les ungs que les autres, et y en avoit que n'estoient encores mortz ains gemissans se demenoient et vouldroient dedens leur mesme sang, l'on veoit autres ausquelz la fortune se offroit ainsi que la volonté des vainqueurs estoit, car ilz tuoient les ungs et prenoient les autres sans en cecy avoir autre respect d'election que selon le vouloir de celluy qui les suyvoit, les mortz estoient en plusieurs lieux par monceaux. »

Commencée sur les onze heures du matin par les premiers combats autour du gué sur l'Elbe, la bataille est achevée à sept heures du soir. Zuniga cite alors une phrase attribuée à Scipion Émilien pour caractériser l'art militaire de l'Empereur : « *Ille (s) capit solus volitant alii velut umbrae*²⁷⁸ », « Seul il est sage, les autres volent [errent] comme des ombres ». L'enchantement de la victoire est inséparable de la sagesse raisonnée de l'Empereur ; une sagesse que Caton, selon Polybe dans le Livre XXXVI de son *Histoire générale*, avait attribuée dans les mêmes termes à Scipion Émilien combattant les Carthaginois. Mais aussi une sagesse attribuée par Horace, suivant Homère et sa description des enfers parcourus par Ulysse, à Tirésias pour qualifier sa supériorité sur les autres devins...

Une fois le temps du combat parachevé, le commandeur de l'ordre d'Alcantara tient à rentrer dans une écriture mimétique des merveilles racontées par les historiens de l'Antiquité, comme Salluste ou Suétone ; il tient à se rappeler que, le lendemain, la profondeur des eaux au niveau du

gué fut plus importante, au point que l'Elbe n'était plus franchissable qu'à la nage, et « avec tres grand travail, parquoy il me semble que nostre seigneur rend facile ce que l'on faict pour son service ».

Le souci aussi d'écrire à la manière des historiens romains – et plus précisément de César lui-même quand un aigle au point du jour vint se jucher sur sa tente – porte Zuniga à « remémorer » deux anecdotes, ou plutôt deux *portenta*, des prodiges : d'une part, l'apparition d'un aigle tournoyant lentement au-dessus de l'infanterie espagnole quand elle passa l'Elbe, bien sûr en signe de protection divine et en marque d'autorité universelle – Gattinara ayant symbolisé le pouvoir impérial de Charles Quint par l'aigle bicéphale évoquant les deux couronnes d'Orient et d'Occident, la domination sur le ponant et le levant, en dédoublement des deux colonnes herculéennes²⁷⁹. Il faut aussi rappeler que l'aigle est l'oiseau impérial de Zeus, qu'il incarne l'« ubiquité du Dieu omniscient²⁸⁰ » et qu'il est donc symbole de circonspection et de prudence. Il est tout autant l'aigle de César que l'annonce de victoire du bien sur le mal, et donc d'espérance²⁸¹.

Jus divinum

Peut-être faudrait-il y voir ce vers quoi la bataille fera avancer l'histoire, en l'occurrence l'accomplissement de la *renovatio imperii* par un Empereur qui, comme l'avait annoncé encore le chancelier Mercurino Gattinara, « remplumera » l'aigle, « celui qui le rénovera et le ramènera à sa nature propre²⁸² ... » qui est la domination universelle.

L'art de l'écriture consiste à superposer les symboles, à les enchâsser les uns dans les autres. Le présage serait à comprendre comme l'annonce de l'accomplissement d'un prince johannique, le *pastor* d'un *unum ovile*, un seul troupeau. La guerre revalide spectaculairement ce qui peut sembler

avoir été contesté par l'armée des princes, une absoluité impériale, un *jus divinum*, dans la rencontre avec un présage raconté à la fois par Tite-Live et Denys d'Halicarnasse : en l'occurrence Tarquin arrivant d'Étrurie à Rome et subissant l'enlèvement de son bonnet par un aigle le remettant ensuite sur sa tête en signe de confirmation de sa légitimité²⁸³. À quoi peut s'ajouter l'anecdote rapportée par Tacite et citée par Valeriano se référant à Anacréon, « disant que Jupiter voulant faire la guerre aux Géens fait sacrifice au Ciel et que le vol de l'aigle lui fut un présage de sa victoire, et qu'il en porta une d'or après qu'il eut vaincu. Les anciens disoient qu'il failloit avoir soigneusement esgard aux gestes et maniere de cet oiseau ; car en volant elle donnoit un heureux presage et succes des affaires comme Arexion Parrhasius signifia à Xénophon qui se preparoit d'aller à l'encontre des Bithyns²⁸⁴ ».

Et surtout, en second lieu, il y a l'anecdote d'un grand loup qui sortit du bois et que les soldats tuèrent à coups d'épée. Comme si la mise à mort de la bête sauvage, maléfique, mauvais présage, avait le sens d'un exorcisme du malheur, ou plutôt anticipait symboliquement sur la défaite des adversaires de l'Empereur, sur la défaite des forces de la guerre.

Et ce serait en parallèle qu'Hernando de Acuna aurait composé en 1547 une pièce versifiée traitant de l'unité universelle du monde : « Voici qu'approche, Seigneur, ou qu'est déjà advenu l'âge glorieux pour lequel le Ciel promet un seul troupeau et un seul pasteur sur la terre, un âge par chance réservé à votre temps : un début si triomphant dans une telle entreprise vous montre la fin vers laquelle tend votre saint zèle et annonce au monde, pour une plus grande consolation, un monarque, un empire et une épée²⁸⁵. »

À quoi s'ajoute l'événement du soleil qui apparaissait durant toute la durée des combats de couleur sanguinolente alors qu'il était encore au haut au ciel, Zuniga précisant qu'un semblable prodige fut le même jour vu à Nuremberg et en Piémont ; il ne peut s'empêcher en outre d'ajouter, dans

une manière de dérision : « Aussi en France, comme le roy François, l'a depuis racompté. » Le soleil, âme du grand Tout, œil d'un Dieu de justice qui illumine le chemin de l'Empereur passant un gué, qui est métaphorique peut-être du passage de l'humanité dans un autre âge. Le soleil de justice du psaume XIX, le soleil Christ lumière du monde. Le soleil, dont Pline, dans le Livre II de l'*Histoire naturelle*, disait qu'il fait fuir les ténèbres, qu'il est symbole de sérénité parce qu'il est l'âme du monde. Il est signe de victoire avant la victoire aussi, dans la continuité du prodige jadis advenu à Lanuvium, entre la troisième et la cinquième heure, quand deux cercles d'une couleur différente, l'un rouge et l'autre blanc, entourèrent le soleil. Une étoile brûla ensuite durant trente-deux jours. Ce fut l'annonce de la destruction de Carthage par Scipion Émilien²⁸⁶. Dès 1515, Charles Quint n'avait-il pas été portraituré portant un médaillon figurant la Vierge de l'Apocalypse (Apoc. 12, 1-6) enveloppée de soleil²⁸⁷ ?

L'Empereur devient ainsi le *transitus* entre le ciel et la terre, habité des vertus que l'histoire a comme révélées dans le cours de la guerre de Germanie. Surtout le prodige consacrait la protection divine qui arrêta la course du soleil, comme dans l'épisode de Josué envahissant le pays de Canaan²⁸⁸ : réitération du moment biblique durant lequel Josué demanda au soleil d'arrêter son cours au-dessus de Gabaon assiégée par cinq rois de Palestine et à la lune de cesser sa progression dans le ciel : « Et le Soleil et la Lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le Peuple du Seigneur se fût vengé de ses ennemis. » Par là même, par ce prodige qui autorise la défaite et la capture de l'électeur de Saxe, c'est Dieu que l'Empereur, après tant d'épreuves, a rencontré dans la bataille, c'est Dieu qui le désigne comme son élu vengeur de ses ennemis et accomplissant une geste sacrale de justice²⁸⁹. La guerre devient une épiphanie dans le parcours même de Charles Quint. L'Empereur ne fait pas l'histoire, mais est sa fin.

Le *De bello germanico* n'est pas un miroir du prince au sens strict ; il n'en est pas moins vrai, dans la mesure où il est construit

filmographiquement en une série de séquences génériques évoquant chacune une vertu opérante, qu'il s'y assimile²⁹⁰. Dominique Boutet a démontré que la frontière entre histoire, littérature didactique et littérature de fiction est inexistante, au moins jusqu'au début du XIV^e siècle ; et que même la *Vie de saint Louis* de Joinville est « une sorte de “vaste miroir” des princes tendu aux successeurs du saint roi²⁹¹ ». Plus encore, l'histoire n'a pas qu'un contenu pédagogique à l'égard du prince parce qu'elle est spéculaire, mais parce qu'elle « éduque son peuple à la vertu et il ne le fait que par la force de l'exemple qu'il lui donne : il enseigne les vertus en les pratiquants²⁹² ». De là dérive la profusion d'identifications, qui peuvent être des *exempla* bibliques, grecs, romains, perses, chrétiens, etc. Le *De bello germanico* nous révèle que c'est en capitalisant les figures emblématiques que l'Empereur fabriqua et fit fabriquer la conscience qu'il pouvait avoir de lui-même et de sa légitimité divine, et qu'il était mis en mesure aussi de faire en sorte que son peuple adhère à sa gloire.

Très suggestive est ainsi une tapisserie en laine et soie de Bruxelles, qui fait partie de la série des neuf tapisseries qui est dite *Los Honores*, et qui consacre la résurrection des *Exemples de la Renommée*²⁹³. On y voit, comme cela a été évoqué précédemment, *Fama* ressuscitant devant son temple des personnages du passé, avec Persée tenant la tête de Méduse, Samson portant sa colonne, Troilus de Troie, Hercule, Alexandre, Achille, Socrate, etc. L'identité intériorisée ou projetée correspond bien à un assemblage mobile, passant sans cesse d'un parangon de vertus à un autre, afin d'autoriser l'actualisation de l'Empereur en une plénitude existentielle incomparable et donc habitée divinement du fait de ce mouvement sans cesse recommencé de fusion avec les plus grands preux de l'histoire. Achetées par l'Empereur en 1526 après avoir été confectionnées pour célébrer son accession à l'Empire, ces tapisseries étaient inspirées de Valère Maxime, Ovide, Pétrarque. Lors du baptême de l'infant Philippe, dans l'église du monastère bénédictin san Benito el Real de Valladolid, elles

furent significativement déployées comme pour magiquement transfuser les vertus qu'elles dépeignaient dans l'esprit du prince qui venait de venir au monde.

Mais, il faut en prendre la mesure, l'histoire du *De bello germanico* n'est pas en rupture avec les idéaux érasmiens cultivés par ailleurs par Charles Quint : l'Empereur est un chef de guerre malgré lui ; s'il mime la geste de César, s'il se laisse identifier à Auguste, si ce peut être Alexandre ou Constantin qui apparaît en lui, si sa lutte semble être celle de Josué contre les Gabaonites, son histoire ne se confond pas avec celle des tyrans de l'Antiquité, et sa guerre est pensée par Zuniga en tant qu'une guerre contre la guerre, pour le bien du peuple chrétien ; une guerre contre le mal, car ce sont les vertus qui passent avec lui le *limes* qu'est l'Elbe²⁹⁴ ou plutôt les *Exemples de la Renommée* qui annoncent un nouvel âge de justice : prudence, fortitude, tempérance, magnanimité, foi, humilité ou charité, clémence²⁹⁵. Sa guerre, plus encore, il faut le redire, est un exorcisme des forces maléfiques. Le loup n'est-il pas métaphorique du démon cherchant à s'introduire dans la bergerie et, dans la chasse lancée contre ses ennemis, Charles Quint ne devient-il pas le bon pasteur qui disperse les ennemis de Dieu afin de défendre les brebis dont il a la garde²⁹⁶ ? Qui, après avoir été le *Caesar invictus*, le justicier, fera régner la paix ?

Et l'histoire écrite par Zuniga, comme cela a été précédemment entrevu, n'est-elle pas une forme de projection dans l'intériorité de l'Empereur ? Une procédure cognitive conçue dans la certitude que le récit des événements est le langage même de l'intériorité de celui qui les a vécus, qu'il est le langage d'un Γνωθὶ σεαυτόν ne devant pas s'enfermer sur soi-même, mais tendre vers la connaissance et la glorification de Dieu ? L'intériorité ou l'ipséité est ainsi pensée comme « un imaginaire se déployant et se projetant en une construction culturelle²⁹⁷ ».

Au service de Dieu

Au cours de cet épisode certifiant la gloire messianique de l'Empereur, Zuniga insère un *exemplum*, grâce auquel il entend « enchanter » le combat de Charles Quint lui-même, en tant qu'il fait de lui le vengeur d'un Dieu dont les adversaires, se fiant en leurs forces propres, ont nié la toute-puissance, faisant ainsi basculer le combat dans une lutte pour la défense du Christ : Charles Quint est dépeint engagé en personne dans la poursuite des ennemis en suivant le chemin même qu'ils ont emprunté dans leur retraite ; et il lui est prêté d'avoir rencontré, face à lui, un crucifix qui avait reçu en pleine poitrine un coup d'hacquebute. Alors la bataille prend une configuration sacrale plus encore affirmée, dans la mesure où l'Empereur, à la vue de cette profanation, est dit avoir ressenti une telle horreur et une si grande abomination, « qu'il ne sceut dissimuler le couroux que d'une chose si execrable se peult et doit avoir ». Il regarde alors le ciel, selon Zuniga, et, à la manière de David implorant Dieu de se montrer dans tout son éclat (Ps. XCIII, 1-3), déclare : « Seigneur Dieu vous etes puissant pour venger voz injures, si c'est vostre plaisir²⁹⁸. »

Son combat est désormais totalement dédié à Dieu, dans une montée en puissance qui fait passer son engagement de l'ordre de l'exercice de sa raison à celui du service de Dieu²⁹⁹. Ou plutôt, cet engagement revient à son point historique d'origine proclamé par Charles Quint devant la diète de Worms, dans une expression symbolique et donc ontologique : « Vous savez que je suis descendu des Empereurs très chrétiens de la noble nation germanique, des rois catholiques d'Espagne, des archiducs d'Autriche, des ducs de Bourgogne, lesquels tous ont été défenseurs de la foi catholique, des sacrées cérémonies, décrets, ordonnances et saintes coutumes à l'honneur de Dieu, augmentation de la foi et salut des âmes, après le trépas desquels par droit naturel et héritage nous ont laissé lesdites saintes observations catholiques, pour y vivre et mourir à leur exemple, auxquelles

comme vrai imitateur d'iceux nos prédécesseurs avons par la grâce de Dieu jusqu'à ici vécu. »

Plusieurs figures se suivent et s'emboîtent dans cette montée en puissance, et celle du *miles christianus* intervient, dans une bataille qui recroise la temporalité d'une prise de croix hiérusalémite. Il est le combattant du Christ qui se dresse contre ceux qui ont comme, dans leurs violences, recommencé la crucifixion, qui ont comme recrucifié le Christ une seconde fois. Ce sera d'ailleurs à Dieu qu'après la fin de la bataille, l'Empereur s'adressera directement, pour exalter que la victoire a procédé de « sa divine main », comme en continuité de cette invocation à la vengeance divine qui s'est donc accomplie en réponse à l'invocation lancée devant le crucifix. Et Zuniga, toujours dans le souci de projeter la vertu antique la plus grande sur l'Empereur, lui prête ensuite d'avoir prononcé presque les mêmes paroles que César passant le Rubicon, « changeant la troisieme comme pour reconnoistre le bien venant du createur ung prince treschestien doit faire, Je suys venu j'ay veu, et dieu a vaincu ».

La reddition et la capture de l'électeur de Saxe parachèvent le triomphe des vertus impériales. Jean-Frédéric est fait prisonnier, et, selon Zuniga, se revendiquent de la capture deux hommes d'armes espagnols faisant partie du contingent de cavalerie venu de Naples, trois ou quatre cheveu-légers espagnols et italiens, « et un Hongrois », ainsi qu'un capitaine espagnol et un capitaine de cinquante cheveu-légers originaire du Vicentin. L'électeur est ensuite conduit à l'Empereur monté sur un cheval frison, revêtu d'une grande cotte de mailles par-dessus laquelle il porte un « devant de harnoy noir attaché avec courroyes de cuyr par le dos ». Il est blessé d'un coup d'épée reçu sur le côté gauche du visage et c'est le duc d'Albe qui, en personne, le guide.

La balafre symbolise peut-être la révélation du fait qu'il a perdu l'honneur en perdant, par jugement divin, la bataille. Elle est la marque expressive du déshonneur qui a été le sien depuis qu'il a refusé d'obéir à

l'Empereur, elle est le signe de sa délégitimation, d'une infamie qui a été châtiée comme de manière spéculaire au crucifix profané par ses soldats³⁰⁰. La perte d'intégrité du visage dit la honte de celui que Dieu a châtié pour une désobéissance qui était aussi une impiété. La cicatrice, dans la Grèce antique, n'était-elle pas le signe de l'exclusion de la πόλις ? Comme si l'électeur, par sa blessure, était marqué de l'exclusion corrélative de sa désobéissance et de sa rébellion ? De la sorte, n'anticipe-t-elle pas sur la décision de l'Empereur de privation de l'électorat au sens où elle révèle la volonté divine de dégradation de celui qui l'a combattue en combattant son représentant sur terre ? N'est-elle pas le processus signalétique exprimant la gravité du crime qui vaut à Jean-Frédéric de Saxe de devoir renoncer à ses droits et possessions au profit de son cousin Maurice ? Le visage, on le sait, est l'image de la beauté céleste. L'électeur, par sa blessure qui est plutôt une flétrissure et qui rappelle la profanation dont le crucifix a été victime, est stigmatisé. Il est exclu de toute légitimité et de tout droit, même si Zuniga veille à insister sur la constance de Jean-Frédéric dans son malheur, à la différence du secrétaire Josse Bave qui écrit à la reine Marie de Hongrie qu'il aurait montré une grande arrogance en cet instant.

L'électeur veut mettre pied à terre et fait mine d'enlever son gantelet, pour « toucher la main à l'Empereur, comme c'est la coutume des Allemands », et ainsi marquer sa déférence et la reconnaissance de sa défaite, pour encore affirmer sa volonté de paix à la manière antique et l'acceptation d'une reddition qui le met entre les mains de son adversaire ; mais Charles Quint ne le laisse pas réaliser cette forme d'*immixtio manuum*, toujours selon Zuniga qui se refuse cependant à y voir une manière de sanctionner la désobéissance du captif, par respect pour sa blessure sanglante. Il n'empêche que cette volonté de tenue à distance signifie un refus de conciliation et donc exprime une accusation³⁰¹. L'Empereur laisse ensuite son ennemi, toujours selon « la coutume d'Allemagne », prononcer une phrase rituelle après avoir ôté son chapeau de sa tête : « Trespuissant et

tresgrand Empereur je suis vostre prisonnier. » L'échange est bref, car Charles Quint réplique de manière ironique : « Maintenant m'appellez vous Empereur ? qu'est ung nom different de celluy que vous me souliez donner. » Allusion, selon Zuniga, au fait que l'électeur et le landgrave avaient l'habitude de l'appeler en guise de raillerie Charles de Gand, pour mieux lui dénier sa légitimité impériale ; allusion encore, peut-être, à des libelles qui auraient qualifié Charles Quint comme « celui qui se croit empereur³⁰² ».

L'électeur est représenté par Zuniga haussant les épaules et baissant la tête, soupirant, implorant d'être bien traité, « de sorte que c'estoit pour en avoir pitié, si ung barbare tant brave comme il avoir esté le meritoit ». Le modèle du chef barbare vaincu face à l'*imperator*. Plus tard, la question se posera de savoir si Jean-Frédéric doit être mis à mort, et l'Empereur, agissant par mansuétude et pitié, sera dit être intervenu pour lui éviter l'exécution capitale sous les conditions suivantes : privation de son électorat et reddition des villes principales comme Wittenberg et Torgau ; confiscation de toutes les pièces d'artillerie et de toutes les munitions conservées sur ses terres, destruction de la forteresse de Gotha, emprisonnement pour le temps qu'il plaira à l'Empereur, restitution de toutes les places et villes usurpées durant le conflit.

Auf Gnade und Ungnade

Se comprend alors le refus de Charles Quint de laisser son prisonnier lui prendre la main. Il se serait agi de ne pas rentrer dans le cadre contraignant d'une *deditio in misericordiam*, qui l'aurait lié juridiquement. La *deditio* est sans condition, unilatérale, équivalant donc à une remise à l'Empereur de tous les biens et de la vie du captif et elle est un rituel de transmission symbolique qui reconnaît la puissance souveraine de l'Empereur en ce

qu'elle s'ouvre à sa grâce, au nom de Dieu. Transmission plutôt qu'information. En refusant le toucher de sa main, Charles Quint fixe d'emblée lui-même les règles du jeu, il dit à l'électeur que lui seul est en mesure de donner à l'histoire les règles de son devenir. Il s'agit de dire à Jean-Frédéric qu'il s'est mis hors du champ politique de l'honneur, qu'il s'est exclu lui-même de toute possibilité de pardon.

À ce propos, Jean-Marie Moeglin distingue très significativement dans les rituels moins un outil de communication qu'un acte « transformateur » rendant possible « une construction imaginaire de la personne » ; acte transformateur parce que visant à « créer une réalité³⁰³ ». En outre, il faut bien voir que Charles Quint ne se situe pas dans le registre du théâtre même s'il est le metteur en scène de l'expression de ses affects ou de ses vertus, et de sa relation à son ennemi : « En un mot, l'amitié, la haine, la pitié, la colère ne sont pas seulement feintes ; elles sont également éprouvées ou considérées comme réellement ressenties. » Et, ici, c'est de violence qu'il est question, l'Empereur marquant qu'il relègue le duc de Saxe dans une indignité politique.

Pour ce qui est du landgrave de Hesse, Zuniga relate qu'il est installé alors à Leipzig où il cherche vainement à négocier par le truchement de Maurice de Saxe. L'Empereur refuse de transiger et lui fait parvenir des conditions très strictes : reddition sans condition de sa personne et de toutes ses possessions territoriales, avec engagement de livrer la totalité de son artillerie et de fournir immédiatement 250 000 florins. C'est ensuite à Halle que Philippe de Hesse vient rendre effective sa capitulation : « l'Empereur estoit en une salle ainsi que pour semblables ceremonies il est de coustume, et y avoit plusieurs seigneurs Allemans et gentilzhommes, lesquelz venoient veoir ce que oncques ilz n'auroient sceu croire ny le landgrave eust [?] selon ce qu'il disoit, lequel estant le bonnet en la main devant l'Empereur se mist a genoulx comme semblablement fist que en nom de son seigneur et maistre dist ces paroles. »

Il y a donc, au cœur du rituel censé être produit par Charles Quint, une posture assumée d'humiliation publique qui est celle de la *deditio in misericordiam*. En témoignent l'agenouillement et la tête nue devant s'incliner jusqu'à toucher terre, qui mettent en scène la punition de l'orgueil de celui qui a offensé la Majesté divine à travers la majesté de l'Empereur. L'humilité de celui qui est aux pieds de l'Empereur est conditionnelle de son pardon, conditionnelle de ce que, par la mise en spectacle de la négation de la passion même qui l'a conduit à offenser l'ordre de la Création, il puisse être l'objet de la clémence de l'Empereur. Le landgrave se défait, par l'aveu, en quelque sorte de ses passions, il fait pénitence en parole et en émotion, s'abandonnant à la seule miséricorde de Charles Quint.

Un des moments privilégiés du *De bello germanico* intervient alors à travers la reconstitution de la prise de parole de Philippe de Hesse :

Serenissime, treshault, trespuissant, tresvictorieulx et invincible seigneur, ayant en ceste guerre Philippe Lantgrave d'Essen tresgrandement offensé et donné cause de toute juste indignation et avec ce induict autres personnes d'echeoir en la mesme faulte, pour raison de quoy vostre majesté povoit user (au chastoy qu'il merite) de toute rigueur, il confesse en toute humilité que avec raison luy en desplaist de tout son cueur, et suyvant les offres par luy faictes pour venir devant vostre ma. Il se rend franchement et de tous pointz a la volonté d'icelle, suppliant treshumblement que pour l'honneur de dieu et par sa misericorde, vostre dicte ma. (usant de sa bonté et clemence) soit contente de luy perdonner et vouloir oblir la dicte offense en ostant le ban de l'Empire, que si justement vostre ma. Avoit declairé contre luy et permettant qu'il puisse posseder ses terres et gouverner ses subjectz, ausquelz il supplie vostre majesté vouloir ainsi pardonner et iceulx recevoir en grace et il se submect et offre de a tousjoursmais recongnoistre votre majesté et la tenir pour

son seul et (de dieu droicturierement ordonné) souverain seigneur et Empereur, et de l'obeyr et faire en son service et du saint Empire, tout ce qu'un Prince et vassal est obligé faire ny traicter chose contre vostre majesté, mais d'icelle sera toute sa vie treshumble et tresobeyssant serviteur, et du pardon qu'il a obtenu d'elle recongnoistra sa grande clemence, desirant tout le temps de sa vie de le povoir desservir avec la gratification qu'il est obligé et maniere que vostre ma. Congnoistra par effect que luy et les siens obeyront a ce qu'ilz sont obligez par les articles qu'il a pleu a vostre majesté leur octroyer et observeront.

Rituellement, après cette lecture qui est autant un aveu qu'ensuite une supplication et mortification, l'Empereur confie à un gentilhomme allemand le soin de parler en son nom et de rendre public son pardon qui évite à son ancien adversaire le châtiment qu'il aurait mérité : il met fin au ban décrété justement contre le landgrave, ne le condamne pas à la prison perpétuelle, ne lui confisque pas ses biens, pardonne à ses sujets et serviteurs... Et lorsque Philippe de Hesse, qui a jusque-là été tout le temps agenouillé, se relève et cherche à toucher la main de l'Empereur, il le fait aussitôt conduire en prison. La justice est donc, par la perpétuation cérémonielle dont une des séquences est celle de la reconnaissance publique de la faute, de l'amendement, synonyme de la vertu de miséricorde ; et donc le rituel est restitutif, par là même, de la plénitude de la Majesté impériale et de l'honneur de Dieu. Plus encore, le landgrave, en confessant et avouant sa faute à l'Empereur et en recevant ce qui est une manière de signe de réconciliation, autorise que soit réparée la dignité de la Majesté impériale : tel un prêtre ayant entendu la confession et reçu la pénitence, l'Empereur donne son pardon. Il est ainsi l'Empereur médiateur et intercesseur, qui constate que celui qui a méprisé l'honneur de Dieu se repent, et qui pour Dieu dont il est le représentant et l'instrument sur terre accepte de

pardonne et donc transmue une offense qui aurait mérité la mort en une grâce. Comme quoi le rituel est bien « transformateur » de l'identité, faisant basculer le rebelle dans l'obéissance, il est un rituel de conversion au sens étymologique. Mais pour Philippe de Hesse, la conversion n'implique pas le pardon. C'est au contraire une sorte de condamnation à mort politique qui est théâtralisée.

L'historien Zuniga, on l'a vu, écrit, à travers sa reconstitution de l'histoire, un panégyrique de l'Empereur acteur par ses vertus de l'histoire. Si le temps, après avoir été à la justice, est à la mansuétude et au pardon, à la *misericordia* mimétique de celle de César³⁰⁴, il est aussi, après celui de la *celeritas* et de la résolution, pour l'Empereur celui de la libéralité qui est destiné à marquer que, face au péché d'orgueil ayant déterminé le prince à désobéir, la fidélité est vertu. Et donc la *deditio in misericordiam*, dans une manière de continuité, a son contrepoint immédiat qui est une *receptio in liberalitatem* : don d'une chaîne d'or d'une valeur de trois cents écus à chacun des capitaines hongrois et octroi à tous les autres gens de guerre d'un supplément de solde, investiture de l'électorat de Saxe à Maurice de Saxe, dons aux soldats qui nagèrent jusqu'aux barques adverses et réussirent à les prendre d'assaut, « a chascun d'eulx ung accoustrement de velour cramosy, a leur mode et usaige, et trante escuz avec leurs adventaiges en leurs enseignes ».

Autour de la « Gloria »

Arrêtons-nous alors sur un grand tableau qui fut commandé par l'Empereur à Titien lorsqu'il séjournait à Augsbourg en 1551 et qui, sans doute achevé en 1553, fut livré à Bruxelles à l'automne 1554 puis envoyé à Yuste. Probablement inspiré du dernier chapitre de la *Cité de Dieu* dans lequel saint Augustin décrit la vision céleste des Bienheureux, il reçut en

1601 le nom de la *Gloria*, sous lequel il évoquerait autant le Jugement dernier comme l'aurait souhaité Charles Quint lui-même, que la Trinité ou le Paradis³⁰⁵.

Disons simplement qu'il est possible, effectivement, de comprendre le langage de Titien en rapportant la peinture aux lignes, dans lesquelles saint Augustin s'attarde sur les preuves de la Résurrection en se référant au Livre d'Isaïe. Régnera l'« abondance de paix », parce que « voilà le fleuve que le Seigneur détournera sur les bons, à qui il promet une si grande félicité, pour nous faire entendre que dans cette heureuse région qui est le ciel, tous les désirs seront comblés par lui. Comme cette paix sera une source d'incorruptibilité et d'immortalité qui se répandra sur les corps mortels, il dit qu'il se détournera comme un fleuve sur eux, afin d'en répandre d'en haut sur les choses les plus humbles et d'égaliser les hommes aux anges. Et par cette Jérusalem dont le prophète parle, il ne faut point entendre celle qui est esclave, ainsi que ses enfants, mais au contraire, avec l'Apôtre, celle qui est libre et notre mère, et qui est éternelle dans les cieux, où nous serons consolés après les ennuis et les travaux de cette vie mortelle, et portés sur ses épaules et sur ses genoux comme des petits enfants ». Alors s'accomplira pour les chrétiens la promesse de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu³⁰⁶. »



ILLUSTRATION 2. Titien, *La Gloria* (1551-1554), Musée du Prado, Madrid. © Akg-images/Album.

L'important est que, semble-t-il, toutes les figures présentes dans le tableau de Titien sont en posture d'adoration contemplative de la Trinité qui

domine la composition, de Moïse tenant les Tables de la Loi, du roi David jouant d'une harpe jusqu'à Noé présentant son arche³⁰⁷, ou saint Jean accompagné de son aigle. Elles voient Dieu. Sont également distincts, formant donc une cour céleste orchestrée par un cœur d'angelots, les patriarches, les prophètes, les évangélistes, des saints, les anges se tenant au-dessous du Père et du Fils qui, au-dessus des nuages, tiennent les signes de pouvoir universel de part et d'autre d'une Colombe figurant le Saint-Esprit diffusant une lumière éclatante qui irradie toute la scène.

L'attention est toutefois attirée par une femme, drapée de bleu et accompagnée de saint Jean-Baptiste, qui semble se tourner pour regarder un groupe de personnages en prière disposés sur la droite et pour lesquels elle paraît intercéder. Il s'agirait soit de la Vierge Marie, médiatrice, soit d'une figuration de l'Église. Au premier plan de ces personnages vêtus d'aubes blanches et escortés d'anges portant des palmes, sont visibles, tous agenouillés, d'abord Charles Quint, sa couronne impériale posée à ses côtés, puis l'impératrice Isabelle, son fils l'infant Philippe, sa fille doña Juana, ses sœurs Marie de Hongrie et Éléonore d'Autriche. Se distingue encore une jeune femme, vêtue de vert d'eau, les bras tendus vers le ciel, qui pourrait être la sibylle Érythrée prédisant la fin des temps.

Si l'on réfléchit, il ne s'agit pas d'une représentation qui projetterait la mélancolie d'un souverain portant dans son cœur le sentiment culpabilisé de son échec et faisant pénitence devant la Trinité. Bien au contraire, il s'est agi pour Titien, répondant à une exigence programmatique, d'exprimer une immense espérance, la certitude que l'homme, jusqu'au plus haut avec l'Empereur et les siens, est pécheur et a besoin « de la gloire de Dieu³⁰⁸ », la certitude de la miséricorde de Dieu à l'égard de qui se met en prière et sollicite l'intercession de la Mère du Christ, la certitude de ce que qui aura fait pénitence devant Dieu entrera en repos et vivra dans la joie du Seigneur.

Ce que pouvait contempler Charles Quint en se contemplant agenouillé avec les siens devant la Trinité, c'était l'accomplissement des paroles de

Jean, 14, 17 : « Le monde ne peut pas le recevoir parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas, mais, vous, vous le connaîtrez parce qu'il demeure chez vous et qu'il sera en vous. » Pour poursuivre dans le fil augustinien, la certitude que le Saint-Esprit, avec le Père et le Fils, établit sa demeure dans les saints, « c'est-à-dire à l'intérieur d'eux, comme Dieu dans son temple. Le Dieu Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, viennent à nous tandis que nous venons à eux, ils viennent en nous secourant, nous venons en leur obéissant, ils viennent en nous illuminant, nous venons en les contemplant, ils viennent en nous comblant, nous venons en nous comblant, nous venons en accueillant leurs dons de telle sorte que la vision que nous avons d'eux n'est pas pour nous extérieure, mais intérieure, et que leur demeure en nous n'est pas transitoire, mais éternelle³⁰⁹ ».

Alors, fondamental est que l'Empereur et tous les siens sont en pénitence devant la Vierge, tout en étant en contemplation de la Trinité. La pénitence ouvre donc à la participation à la Gloire éternelle. Dans leurs gestes d'imploration, la Trinité est glorifiée et eux-mêmes deviennent des demeures de cette *gloria*, sachant qu'ils sont en approche de la paix éternelle. Ce qui est significatif est que le rituel de *deditio in misericordiam* qui est imposé aux princes captifs est en apparence mimétique : l'électeur et le landgrave ne sont jamais que placés en posture de solliciter la médiation de l'Empereur pour que le pardon de leurs péchés soit obtenu. De la sorte, ils mettent en scène l'Empereur comme, sur terre, celui qui accomplit les desseins eschatologiques de Dieu, celui qui a le pouvoir de les réconcilier avec la Trinité et qui sur terre est la Gloire de la Trinité. La *deditio* objective une sacralité impériale qui se veut refondée dans le fait même de ce que l'Empereur, en pardonnant, proclame que les rebelles peuvent être réconciliés avec Dieu. Et donc qu'il est, selon les mots du dominicain Garcia de Loaysa, « monarca del mundo ».

Zuniga, en guise de fin d'histoire, veut livrer à ses lecteurs un tableau de l'Allemagne toute pacifiée : il énumère les princes et surtout les cités qui

viennent se mettre dans l'obéissance impériale, avec Brunswick, Hambourg, et « beaucoup d'autres places et lieux », dont il ne peut pas faire mention faute de temps, ajoute-t-il. L'obéissance est enfin restaurée dans l'Empire, et l'obéissance n'est pas seulement l'obéissance à l'Empereur, elle est aussi celle qui est due à l'Église. L'Empereur, par ses victoires sur ses ennemis dont les forces étaient supérieures, « en demeura plus illustre et plus exaulcé que nul de tous les precedens Empereurs Romains attendu que en prouesses il n'ha esté vaincu d'eulx, et quant a l'entreprinse de guerre, et prudemment l'exploiter, il les a tous surmonté ». Lui qui a toujours répété que « tost nous passons » et qui pensait que toute la vie devait être vouée à se préparer à ce dernier instant, toute une vie, qui devait être consacré à « rembourser » le Christ de « chacune des faveurs reçues ».

CHAPITRE IV

L'orchestration d'une implacable réplique

Revenons alors à Sébastien de Laubespine et donc à l'année 1550. L'ambassadeur envoyé par François I^{er} auprès de Jean-Frédéric de Saxe édifie son discours historique sur une autre logique parénétique que Zuniga. Rien ne vient au hasard dans ce cadre qui est celui d'un antiéloge renvoyant, sous une autre forme que celle de la caricaturisation, à un genre cultivé dans le *Gargantua* cristallisant autour de Picrochole « l'envers du bon roi³¹⁰ ». Laubespine propose, en contre-écho à l'apologie impériale dont il a pris connaissance de manière indéniablement précise, à son lecteur une rapide filmographie rétrospective et part de l'idée selon laquelle le mal d'où sont sortis les troubles de la chrétienté a été une passion néfaste qui agite les grands du monde, « l'ambition des princes et supérieurs ».

Un autre récit des origines

Mais si ce mal, qui est comparé à une « maladie », a débuté selon lui son travail de sape il y a plus de trente années, les responsables ont été « certains ministres » et leur « avarice et mauvaise conduite », lorsque le pape promulgua une bulle autorisant la vente des indulgences dans le Saint-Empire afin de financer, toujours selon Laubespine, la guerre contre le Turc : « Tellement que, pour chacune ame, il failloit bailler ung teston ou ung escu suivant la taxe et richesse du pays, preschans les porteurs de ces bulles choses si extremes et alienées de nostre religion, Intimidans le simple peuple qu'il n'y en avoit si pauvre qui ne portast, a faulte d'argent, jusques à la robbe et chemise pour rachepter ses amys de purgatoire. Et dont l'on tira tant d'or et d'argent en Hespaigne, France, Italie et Allemaigne, qu'il sembloit à veoir que singulierement tous les biens meubles de la chrestienté fussent venuz en ce seul endroit. » Le registre demeure celui des passions portant par l'outil de la peur du salut à une prédation qui a conduit à la mise en cause de l'autorité du pape ; une remise en cause que Laubespine juge toutefois « contre raison ».

Il s'agit tout de suite de dire que l'Empereur ne peut monopoliser la défense de l'Église. Dans son récit des origines de la calamité qui a déterminé le basculement dans la guerre civile d'Allemagne et dans ses atrocités, le pape ne se voit pas en effet attribuer d'autre responsabilité que celle d'avoir été trompé et abusé par des hommes qui se prétendaient avoir reçu autorité de sa part. Rien n'est précisé à leur propos. À partir de là, une mécanique cumulative s'est enclenchée, qui est de manière rapide rapportée : l'outrecuidance et la désobéissance de Luther recevant le soutien du duc de Saxe, son excommunication, les puissants et leur cupidité de biens d'Église, la « rage populaire » à l'affût des nouveautés, la présomption des gens de savoir se laissant aller à flatter les passions du peuple. Une mécanique des passions est donc décrite dans son enclenchement : orgueil, cupidité, flatterie, etc.

Mais le récit des origines n'est pas confiné à une histoire de la genèse de la désunion religieuse et de la remise en question de l'autorité de pape par Luther. L'important, tout de suite, est l'identification d'un responsable qui est, sans aucun doute pour Laubespine, le vrai et l'unique responsable de toutes les calamités : c'est l'empereur Charles Quint qui, lors de la réunion de la diète de Worms, fut mal conseillé et surtout ne sut pas réagir comme il aurait été nécessaire. Ou surtout n'a peut-être pas voulu réagir, et là est le grand problème que l'historien diplomate discerne lorsqu'il en vient à faire allusion aux comparutions successives de Luther, les 17-18 avril 1521, devant la diète. Surgit donc la première articulation d'un réquisitoire contre l'Empereur qui aurait dû alors agir avec vigueur en châtiant, sans ergoter, Luther. « Et à ceste fin, fut envoyé querir ledict Luther, en plaine chambre imperialle présent icelly Empereur ; lequel respondit et soustint ses opinions, n'estans encores les choses si fort avancées ny enracinées. Mais, sans autre issue, l'Empereur remit le tout à une aultre fois, le requerans les Allemans de faire impetrer et [ordonner] quelque concile, de paour de pis à l'advenir. »

Le drame de la chrétienté tient dans une occasion manquée et dans l'impéritie de Charles Quint. « Enquoy ledict seigneur fut fort mal conseillé, Car si le zele de la relligion, comme il a faict demonstration depuis, le touchoit, il estoit temps de pugnir ce personnaige qu'il tenoit et de ne laisser accroistre les choses jusques au lieu qu'elles sont. Mais nostre seigneur permect souvent, pour pugnition de noz vices et pour monstrar qu'il est maistre, que telz affaires passent le remede des hommes, comme nous voyons. »

Et Laubespine donc de reprocher à Charles Quint d'avoir laissé partir Luther sans avoir pris la décision de le faire arrêter quand il se trouvait à Worms devant la diète, d'avoir donc manqué de la vertu de résolution ou de célérité qui est une vertu capitale du bon prince. Loin d'être celui qui s'oppose par sa sagesse préventive et sa raison aux passions, l'Empereur est

ainsi, tôt dans l'histoire, érigé en une personnification de l'empire des passions humaines, qui le possèdent depuis toujours et qui font qu'il s'est tout de suite comporté comme le contraire du bon prince.

Notons en aparté que Charles Quint lui-même exprimera son regret infini de ne pas avoir fait mettre à mort l'Augustin. Certes il aurait rompu sa foi donnée, mais il aurait évité la catastrophe qui s'ensuivit à ses yeux : « J'avais les mains liées par la promesse, le sauf-conduit et la parole que je lui avais donnés. En croyant que je pouvais remédier à cette hérésie par d'autres moyens je me suis trompé. Je n'étais pas en fait obligé de tenir parole car cet hérétique avait offensé plus grand seigneur que moi : Dieu lui-même. » Dans le cours de cette conversation avec le prieur Martin de Angulo, viendra encore le regret de ne pas avoir « tué » Luther et de la sorte avoir laissé croître le « mal ³¹¹ ».

L'historique est ensuite vite déroulé, car le lecteur se retrouve projeté à l'époque de la diète d'Augsbourg, en juin-juillet 1530. Laubespine ne dit rien de la *Confessio augustana* élaborée par Melanchthon, rien de la *Confessio tetrapolitana* confectionnée par Martin Bucer et Wolfgang Capiton, il passe sous silence les tentatives de conciliation de l'Empereur, puis la rupture des princes de Saxe et de Hesse avec la diète, ainsi que la promulgation du recès donnant aux luthériens un délai de sept mois pour rentrer dans la communion romaine et l'ordre d'application, le 15 novembre, de l'édit de Worms. Surtout, à ce point du récit vient s'ajouter une autre composante inhérente à la figure du mauvais prince : une responsabilité en cache une autre et l'impéritie n'explique pas tout. Elle ne résiste pas à l'analyse. Bien plus, elle dissimule un art de la manipulation très médité. Charles Quint se détache dans le cours de cette histoire comme le gouvernant qui a joué un jeu trouble visant à opposer les princes allemands les uns aux autres, à coups de fausses promesses. Il a régné en divisant grâce précisément à son attitude initialement ambiguë à l'égard de Luther, il a gouverné « par bonnes paroles » par lesquelles il s'engageait à

promouvoir une réforme de l'Église par voie de concile et donc nourrissait de faux espoirs les protagonistes du jeu politique de l'Empire en leur faisant imaginer qu'il trouverait une voie de résolution de la crise et qu'il militerait pour une concorde. Il est un souverain tout autant de l'incompétence que de la manipulation. Et surtout de la manipulation qui, notons-le en marge puisque cela n'intéresse pas Laubespine, ne serait pas étrangère, dans sa pratique même, à sa connaissance des entreprises de César en Gaule...

La vérité, pour Laubespine, est que l'Empereur ne voulait toutefois que donner la primauté à un désir de puissance qui ne connaissait aucune limite : ainsi lorsqu'il était en guerre contre le roi de France François I^{er} afin de s'emparer des terres qui revenaient par droit à ce dernier en Italie, on le vit multiplier les concessions et engagements à l'égard des protestants, afin d'obtenir des moyens militaires et de l'argent destinés à satisfaire ses visées impérialistes. Il est donc dépeint comme un prince de l'utile, du pragmatisme primant sur la foi qui, seule, aurait dû guider ses choix. Un prince de la passion de la grandeur et du pouvoir, de l'*ubris*, pour qui tous les moyens, dont celui de la duplicité, sont bons afin d'autoriser sa volonté toujours inassouvie de puissance, un prince qui joue sur le langage pour parvenir à ses fins et satisfaire son ambition démesurée³¹². Un prince à l'envers de l'idéalité qui transparaît, par exemple, des *Epistres morales et familiares du Traverseur* de Jean Bouchet³¹³ :

Le juste Roy du tyrant differe en ce,
Car le tyrant faict tout sans difference
Ce qui luy plaist, et pour toute raison
À volonté pleine de desraison.
Et le vray Roy jamais ne se gouverne
Par son vouloir seulement, mais discerne
Tout au compas ce qu'il veult, et ne veult,
Par ce ne faict chose dont il se deult.

Dans les miroirs ou institutions du début du xvi^e siècle, le vrai prince est celui qui use le moins de sa volonté propre et qui ne se lie qu'à la justice en observant les lois. De la part de Laubespine, montrer Charles Quint comme le prince de la volonté particulière conduit à le faire implicitement choir dans la sphère de l'iniquité et de la tyrannie parce que la volonté particulière nie le bien public.

Il faudrait ici lire l'histoire que rédige Laubespine à la lumière des éloges du prince qui glorifient François I^{er} – ainsi le *Discours de la cour* de Claude Chappuys, de 1543 –, car Charles Quint se détache alors comme le négatif du bon prince cultivant la « digne vocation » consistant à ne pas agir en dérogeant de sa « déité » : comme le marque Ulrich Langer, cette « déité » tient autant dans l'observation de la loi divine et des commandements bibliques, qu'elle s'attache aussi à la prudence, la « vérité », la « droiture », à une soumission à l'ordre de la justice. Le tyran est celui qui ne connaît que la flatterie et surtout que la « fainctise³¹⁴ ». Est en œuvre donc une destruction de l'économie de l'immortalité de la *fama* mise en place par Zuniga ; ceci à travers une écriture historique qui porte en elle une visée éthique de blâme. Tout le travail de Laubespine consiste à suggérer que Charles Quint a contrevenu à ce qui est pour Marot la cause finale de tout pouvoir souverain, « le bien de la ronde Machine » et qui l'oblige à exercer la justice³¹⁵, qu'il a contrevenu au principe aristotélicien selon lequel le gouvernant ne doit pas chercher son propre avantage, « parce qu'il n'a besoin de rien ».

L'histoire, alors, se donne une implication éthique au cours de cette séquence, avant de se mettre en quête d'une appréhension des « règles des processus historiques, de lois qui procéderont de modèles soit mathématiques, soit évolutionnistes, soit narratifs³¹⁶ ». Mais soyons bien attentifs à ce que l'œuvre de combat pour une vraie histoire s'accomplit sans le recours à la contradiction explicite, qu'elle se réalise sur les mêmes ressorts que ceux utilisés par Zuniga, ceux de l'actualisation. La guerre des

mots est alors une guerre plus couverte qu'ouverte, étant orchestrée par la logique même des faits qui est mise en place et bâtie par l'historien.

L'antonyme du bon prince

Ce qui compte en effet pour l'abbé de Bassefontaine, c'est de démontrer méthodiquement, à travers une progression phénoménologique, que Charles Quint n'est donc pas ainsi le bon prince, prudent et réfléchi, que ses apologistes prétendent qu'il est : il est le prince coupable d'avoir, par sa passivité ou sa temporisation qui ont été des outils de sa quête d'une gloire qui est une fausse gloire dans la mesure où elle repose sur la mise en œuvre de moyens impropres, plongé l'Empire, et par extension la chrétienté, dans le « pis » du mal des passions, dans la fureur humaine. Dans la haine et le sang. Sébastien de Laubespine dénie donc immédiatement toute pertinence à la reconstruction historique élaborée par Zuniga et par là même il remet en cause l'ethos impérial : la guerre de 1546-1547 ne relève pas d'un refus d'obéissance immédiat des ligues qui serait de leur seule responsabilité ou culpabilité. Bien au contraire, elle intervient au terme d'un long travail politique dont l'acteur premier est Charles Quint qui cesse, de la sorte, dès le début du récit, d'être le prince juste, le sage prince, le prince chevaleresque³¹⁷. Parce qu'il n'a pas fait ce qu'il devait faire ; parce que encore il n'a pas été à la hauteur de la mission inhérente à sa dignité et à l'*auctoritas* qui lui est afférente.

Il est difficile de savoir si ce réquisitoire est construit implicitement dans une tension de stigmatisation de la figure impériale de Charles Quint sous l'angle du tyran gouvernant contre le devoir de sujétion que tout prince doit à la volonté de Dieu : dans la tradition aristotélicienne et dans l'axiologie développée par Gilles de Rome, le roi qui n'est pas sage n'est qu'un roi de nom et d'apparence, et il glisse vers la tyrannie parce qu'il ne

peut dans l'avenir que détruire son peuple, parce qu'il gouverne contre la raison pour son intérêt propre et non pour le bien commun³¹⁸. Un prince qui n'est pas sage, aux yeux de Jean Bouchet, entraîne son peuple dans la grande fosse du malheur.

Laubespine se contente toutefois d'écrire que le laxisme initial de l'Empereur encouragea l'essor des idées nouvelles, au point que les « adherens a ceste opinion » en vinrent à se confédérer, lors d'une réunion dans la ville de Smalkalde, en une ligue défensive, qui protesta contre les menaces qui touchaient la foi réformée. La constitution de la ligue, on le sait, est décidée entre les mois de décembre 1530 et le 27 février-mars 1531 et s'associent outre Johann de Saxe et Philippe de Hesse, Wolfgang d'Anhalt, les ducs Franz, Philipp et Ernst de Brunswick-Lunebourg, le comte Albrecht de Mansfelt, et les villes de Biberach, Reutlingen, Ulm, Isny, Magdebourg, Lübeck, Brême, Lindau...

Et dans cette optique de la révélation d'une logique toujours primordialement pragmatique et donc utilitariste, Laubespine fait monter en puissance la rhétorique du blâme qui est au cœur de son histoire ; il accuse l'Empereur d'avoir sciemment sacrifié l'unité religieuse de l'Empire parce qu'il n'a cessé d'essayer de dresser les uns de ses sujets contre les autres, sciemment il faut le redire. Là est à son sens le plus grave. La soif de pouvoir et l'ambition contre l'unité de la chrétienté. Le prince sans sagesse, qui incarne donc le principe de dispersion et non pas celui d'unité, contre ce que Zuniga donne à entendre.

Car passée ceste journée, ledict Luther et toute sa sequelle s'en allerent plus roides et asseurez que jamais, si bien que peu de temps après, tous les adherens à ceste opinion convindrent en la ville de Schemalshart (Smalkalde) près Saxe³¹⁹, là où ils protesterent à la commune deffense de leur nouvelle religion dont depuis ilz ont esté appelez Protestans. Entre autres y estoyent l'électeur de Saxe, le

landgrave de Hessen³²⁰, le Duc de Wirtemberg, le duc de Lunebourg et les villes de Ulm, Auguste, Strasbourg, Francfort, Bremen, Lubec, sans ung nombre d'autres qui ne voulurent entrer en ladicte ligue ores qu'ilz fussent de leur religion : comme le duc Maurice de Saxen, la ville de Nuremberg, le duc de Prussen³²¹, les Roys de Dannemarch³²² et Suedde³²³ tous voisins. Par ainsi se fortifians d'heure à autre contre l'iniure de leurs prochains, tels furieux [~~malheureux~~] s'accroissoient et pulluloient a veue d'œil parmy le peuple ; dont les princes, craignans l'yssue, importunoient cependant l'Empereur d'y voulloir donner ordre et faire qu'ilz puissent avoir quelque libre et saint concile pour tollir ceste division de l'empire dont il proceddoit mille maux. Car tenans contre party cinq électeurs, infinis autres princes, evesques, contes, barons et villes, ilz se defioient les ungs des aultres comme demy ennemys : taschant ung chacun pour se maintenir gaigner la bonne grace de l'Empereur, les ungs pour l'esperance qu'ilz avoyent qu'il les deffenderoyt comme il desnoyt les autres, affin qu'il les remist, ainsi que souvent promettoit, soubz quelque discipline ecclesiastique, par le moien d'ung Concil.

Laubespine ne détaille pas, il passe sur les scansions ultérieures qui voient les princes de la ligue marquer leur opposition à Charles Quint désormais pressé par le Turc de manière très serrée, et, dans ce contexte difficile, obtenir la paix de Nuremberg qui suspendait toutes les mesures décrétées auparavant contre les luthériens. On le comprend, l'écriture s'inscrit ici dans un moment de passion pour l'histoire qui ne se fixe pas seulement dans l'expression d'un « débordement patriotique sans précédent » articulé à la recherche des origines celtiques et galliques du peuple français, mais qui s'étend à la question de la définition éthique de l'autorité. Laubespine a certainement lu Guillaume Budé.

Et il tient à souligner que l'Empereur a comme continué sans relâche à agir à l'envers de ses devoirs de juste prince, qu'il a fait le contraire de ce qu'il aurait dû faire s'il avait joué son rôle de père de famille soucieux d'unité des siens ; ou de bon pasteur s'efforçant de rassembler ses brebis : il a joué la politique du pire par ambition et orgueil, et il est désormais trop tard pour aller à l'encontre de l'histoire qu'il a enclenchée : « Estant chose notoire a tout homme de bon et sain jugement que ce n'est pas le chemin de conserver ung estat d'ainsy le laisser decheoir totalement pour, apres, y vouloir remedier quant tout est perdu. »

L'historien-diplomate se donne donc la mission de rendre lisible le présent en divulguant et expliquant la complexité du passé immédiat. Le travail d'actualisation est un travail de dévoilement : contre ce que l'histoire apologétique de l'Empereur veut faire savoir de manière triomphaliste et erronée, la victoire sur les forces de la ligue de Smalkalde est avérée être une fausse victoire : elle n'a rien résolu et elle ne correspond pas à ce qui est glorifié ; bien au contraire, elle n'a fait que renforcer la division religieuse du Saint-Empire, et elle démontre, encore et surtout, que la politique de réduction de la dissidence religieuse par la guerre et par la force n'a pas de sens, qu'elle ne peut que déboucher sur un échec.

Il en ressort une peinture de Charles Quint prince des passions et de la fourberie, prince de ses appétits usant toujours de la duplicité pour dresser les uns contre les autres. En filigrane, prince tyran parce que prince du « sien propre » contre le devoir de servir au bien commun des peuples, parce que aussi prince ne respectant ni le droit ni la raison. Au point que Laubespine en vient à donner à penser que c'est peut-être sciemment que Charles Quint a laissé s'amplifier la critique religieuse dans le Saint-Empire parce qu'elle lui permettait de jouer habilement sur la division de ses sujets et de leurs gouvernants³²⁴. Et toujours donc le primat de l'intérêt personnel sur celui de la *res publica*. Implicitement, il s'agit pour lui de suggérer à son lecteur l'opposition, redite en 1516 dans l'*Institutio principis christiani*,

entre le prince qui doit être un père débonnaire et celui qui est un « patron cruel » : « Le premier est content de sacrifier sa propre vie pour ses enfants, l'autre ne veille qu'à son profit, à ses caprices, sans se soucier des besoins de ses sujets³²⁵. » Et le mauvais prince, précisément, est « auteur de guerre ».

Grâce à cette science de la division, l'Empereur a pu en effet jouer sur les antagonismes entre ceux des princes qui exigeaient une politique de rigueur et ceux qui ne voulaient pas que leur nouvelle foi soit réprimée brutalement. Son objectif était tout d'abord, durant les réunions des diètes qu'il convoquait, d'obtenir des acteurs de la division de religion, « par despit de son compaignon », des subsides, des soldats, des munitions... pour faire la guerre contre François I^{er} « et lui oster par main forte ce qui appartenoit a la couronne », pour aussi aider son frère Ferdinand à défendre ses possessions propres contre le Turc ou à porter l'offensive en Hongrie, pour encore financer l'expédition d'Alger en 1541 ou, plus récemment, la guerre de Champagne contre le roi de France qui s'est close par la trêve de Crépy-en-Laonnais, conclue le 18 septembre 1544.

Pour faire cette dernière guerre, Laubespine se remémore que Charles Quint n'a pas hésité à demander aux luthériens leur appui militaire contre la France, il fait référence implicite au soutien donné par le roi de France, initialement, à la ligue de Smalkalde, au travail accompli par le sieur de Langey, puis aux divisions entre princes qui ont rendu l'alliance avec la France inopérante : « Lorsque ledict Empire par le moyen des Protestans soubz esperance toutesfois de ce que dessus, luy accorda bien trante mille hommes contre le Royaulme : au grand detriment de leurs estatx ainsy que depuis ilz se sont bien apperceuz, assaillans contre droict et raison celui qui, de tout temps, leur est allié, amy et confederé, sans iuste occasion, ne voullans ouyr les ambassadeurs dudict seigneur, lesquelz estoient sur la frontière de leur pays requerans comme amys d'estre receuz à remonstrer et faire entendre le bon droict de la guerre que le Roy avoit entreprinse contre

l'Empereur : c'est à dire contre sa personne, ses biens patrimoniaux et conquestes – non en ce compris le saint Empire a luy devolu par election. »

Et ce qui a donc joué dès le début de la crise de religion dans l'Empire a continué à jouer durant la guerre de religion que Charles Quint a instrumentalisée pour, toujours et encore, chercher à amplifier son autorité en pliant les princes à la démesure de son ambition. Il serait ici possible d'établir un parallélisme entre la vision de Laubespine et celle de Commynes, pour qui le monde des grands est le monde de la tromperie et de la déloyauté³²⁶. Commynes pour qui il n'y a pas de héros et pour qui, selon Jean Dufournet, victoire et défaite dépendent de « menues réalités dont les conséquences sont incalculables³²⁷ ». La différence toutefois résiderait dans ce que, pour Laubespine, Charles Quint a exercé dans le Saint-Empire un monopole presque absolu sur le mensonge et la duplicité ; en lui se condense ce qui guide chez Commynes tous les Grands du monde : la haine, la tromperie, l'égoïsme, la déloyauté. Un bon roi est un médecin et c'est tout le contraire avec Charles Quint qui ne cherche pas à guérir ses sujets de leurs contentions, mais au contraire les encourage à persévérer plus loin encore dans la haine. Surtout, si l'on reprend les conseils du Traverseur des voies périlleuses, « un prince ou Roy doit estre veritable ». Son pouvoir est synonyme de diction de vérité et de vertu de franchise ; il doit observer ses promesses et ne pas jouer avec le langage. Tout au contraire de l'Empereur.

Un souverain à l'envers

Dans l'exposition des causes plus immédiates de la crise civile que connaît le Saint-Empire à partir de 1540, Laubespine met en valeur la promesse faite aux princes protestants par Charles Quint lors de la tenue de

la diète de Spire à l'hiver 1544³²⁸. Il était alors en guerre contre François I^{er} et pour les détacher d'une tentation d'alliance française, il faisait miroiter aux princes sa volonté de convocation d'un concile de réforme de l'Église, qui siégerait en terre allemande. L'accent est porté sur le fait que le roi de France avait donné son soutien au projet de réunion conciliaire, attaché qu'il était à la paix et à l'unité chrétienne. Ce qu'il ne savait pas, bien sûr, c'était que Charles Quint ne faisait que se servir de ce projet pour faire avancer ses affaires propres. Rapidement il va se révéler qu'il a usé de tromperie :

Mais pour vous faire plus clairement entendre le fondement des guerres ensuyvies à cause de ce en Allemagne, que j'ay deliberé à ce propos vous racompter sommairement, il fault noter qu'en la guerre derniere d'entre le feu Roy François et l'Empereur dont je vous ay parlé, ledict seigneur se trouvoit si bas de gens et d'argent que, n'ayant autre moien pour fascher ung si grand Roy, il promit à la diette de Spire aux Protestans, pour avoir le secours de l'Empire, sans plus user de ses remises, qu'apres ladicte guerre il leur feroit donner asseurement ung concile tel qu'ilz desiroient : a scavoir chrestien, libre, et en la Germanie.

Car sans cela, les Protestans estoyent desia en telle grandeur qu'ilz ne vouloyent plus comparoir aux diettes, ny secourir luy et son frere tous les ans de tant de deniers qu'il failloyt bailler soubz umbre de la guerre du Turc et de ses affaires particulieres. Et se mescontentoyent fort de le veoir ainsy user de leurs biens et moyens a sa grandeur, les ayant entretenuz, comme très bien luy remonstroyent, pendant ung si long temps de parolles et vaines esperances : dont vint qu'une fois pour toutes, veu l'assurance qu'il leur donnoit, et, et sans desormais y plus croire, qu'ilz se laisserent legerement conduire à tel secours.

Quoy entendant, le Roy Francoys qui, par semblables pratiques, avoit toute la chrestienté contre luy, accorda tres volontiers par le moien d'un moyne espagnol que ~~[ceulx de l'Empereur]~~ les Imperialistes missent en avant que l'on ~~[mist fin]~~ finissast à toute hostilité si que l'Empereur et luy traicterent une paix perpetuelle³²⁹. Es articles de laquelle il promist d'adherer au concile que ledict Empereur avoyt desja faict signifier a Trente avecques permission du Pape, pensant ledict seigneur Roy que l'Empire eust consenty en icelluy et, sans, jamais ne l'eust accordé, ores que les Allemans eussent bien merité une bonne revanche.

Le récit qui suit se concentre autour de l'histoire d'un piège impérial, d'une stratégie de tromperie et de mensonge qui fait que l'Empereur est le contraire de l'Hercule Gaulois, dont l'éloquence est synonyme de la vertu de *prudencia* empêchant le retour du chaos. Un chaos qu'au contraire les manipulations de Charles Quint ne font que suramplifier toujours. Rappelons ici que Claude de Seyssel avait donné une traduction de *l'Histoire de la guerre du Péloponèse* de Thucydide, dont un chapitre était consacré à la tromperie qui, si elle est déjà répréhensible chez un homme de petite condition, l'est encore plus chez ceux qui sont en charge d'une grande dignité : car elle est issue d'une « vraye malice meschante et desraisonnable³³⁰ ».

Toutesfois ~~[ces pauvres genz]~~ ilz sentirent bien incontinent avoir failly et accru l'Empereur par leurs forces, au danger evident de leurs estatz, ayant ainsy indigné le Roy et son royaume dont, de tout temps, ilz avoyent eu amitié et secours contre ceulx qui avoyent entrepris d'opprimer leurs libertez. Et quant au concile de Trente qu'on avoit faict publier, faignant de vouloir acquiescer promesse, c'estoit bien loing de l'intention des estatz protestans : car,

premierement, ce n'estoit point en Allemaigne permis en la derniere frontiere dela les Monts descendre en Italie, hors de toute seureté et facile acces, pour envoyer leurs depputez remonstrer de leur part ce que bon leur sembloit ; chose qui n'estoit deraisonnable, le requérant la calamité du temps, et la promesse a eulx faicte. Et qu'aussy ilz maintenoyent [~~negocioyent~~] que ce concile [~~ne fust~~] estoit plutost ung ombre et espece de concile qu'autrement, soubz l'abry duquel ilz estimoyent [~~jugeoyent~~] qu'ung chacun voulust conduire ses desseings sans autre esgard comme l'on a bien veu depuis.

Mais dès que la paix est conclue avec la France, le décalage entre les engagements et leur réalisation est patent, car implicitement Laubespine avance que l'Empereur a eu désormais les mains libres pour n'en faire qu'à sa volonté dans l'Empire. Tout est leurre en lui. Aux paroles et aux promesses d'avant s'oppose la réalité immédiate des faits : c'est d'abord la ville de Trente qui est choisie par Paul III, sise en Italie et pas en Germanie, la convocation étant en date du 15 mars 1545. Surtout il est vite perceptible que le but du Concile n'est pas celui qui est attendu et a été annoncé ! Et les protestants réalisent que la seule fin de l'Empereur est d'obtenir d'eux de l'argent pour poursuivre une politique de grandeur et de puissance qui finira par se retourner contre eux. Ils comprennent qu'ils se sont fait depuis toujours rouler. Laubespine oppose donc, à la soif de pouvoir passant par toutes les ruses et feintises, « le devoir et affection » des puissances protestantes assimilant enfin avoir été leurrées ou trompées.

De plus, Charles Quint, comme ils peuvent s'en rendre compte, est dit avoir négocié avec le pape Paul III Farnèse qui lui a donné son accord en échange de ce que son fils soit investi des duchés de Parme et Plaisance, et sous réserve qu'aucune nouveauté ne soit introduite dans l'Église. Double jeu donc, et en réaction, intervient le refus des alliés protestants de se rendre

à Trente, sachant qu'en chemin une mort certaine pouvait leur être promise puisqu'ils se trouveraient au risque de tomber entre les mains du roi des Romains et du cardinal de Trente. Un double jeu redoutable, car l'Empereur, selon Laubespine, n'hésita pas à faire dire que leur refus équivalait à une rébellion : « Et par telle façon ~~[tel moyen]~~ les intimider ~~[lesditz Protestans]~~, irritant le reste de la chrestienté contre eulx, qui estoit ung beau moyen de les tenir en doubte et mieulx user de leurs biens et puissances que jamais. » C'est donc bien un piège qui a été tendu par Charles Quint et que la relation historique fait surgir sous les yeux du lecteur.

Lors de la réunion de la diète de Worms en 1544, le temps est venu selon Laubespine d'un changement décisif, car les trompés se refusent désormais de continuer à être trompés : « Au lieu d'estre craitifz ny estonnez ~~[intimidez]~~, ilz persistèrent roiddement contre luy : disans que ce n'estoit point la promesse qu'il leur avoit faicte. Et quant à l'argent, qui estoit le point, jamais ne luy feroient part d'un seul escu qu'ils n'eust faict ce que Dieu et raison regneroyent : s'offrans et submettans plainement à ce que seroit ordonné audict concile ~~[ainsy que l'ay veu, pour avoir esté present]~~ à eulx promis, Moyennant que leurs gens y fussent ouyz, et le suppliant bien fort ne les plus voulloir faillir de paroles et avoir pitié de l'Empire, lequel à faulte d'un peu d'ordre tomberoit en extresme calamité ~~[laquelle de son bransle feroit grand dommaige au reste]~~ et ruine qui seroit à l'advenir d'une merveilleuse conséquence de la Crestienté. »

Face aux « alliés » confédérés pour la défense de leur religion et refusant désormais, parce qu'ils ont enfin compris les mécanismes de ce jeu d'illusions dont ils ont été passivement les victimes, de concéder de nouveaux subsides, Charles Quint en vient à opter pour la solution de guerre qu'il justifie, contre eux, sur l'argumentaire politique de la rébellion ; alors qu'en Italie, pour avoir l'appui du pape, il légitime ce tournant sur une volonté personnelle de combat pour le triomphe de la foi

catholique ! Un double, voire un triple langage intervient, antinomique de la parole simple et une que le bon prince doit cultiver³³¹. Ou encore et surtout, est mis en scène un Empereur sans parole, changeant de langage selon les interlocuteurs et surtout ses intérêts immédiats, revenant sur ses engagements, rompant la foi donnée parce que estimant que ne compte que l'ajustement à une situation immédiate lui suggérant désormais d'utiliser la division allemande. Quitte à faire le jeu du Turc. Quitte encore à faire rentrer dans son alliance le luthérien Maurice de Saxe en lui promettant l'électorat. Un Empereur savamment versatile, sans foi ni loi, presque ; un prince qui ne croit en rien et qui donc est sans vertu.

Laubespine expose rétrospectivement que l'Empereur avait mis au point un plan de prise en tenaille de la Germanie protestante, en faisant converger vers le sud de l'Allemagne une armée de secours pontificale, des contingents espagnols stationnés en Piémont, dans le royaume de Naples et en Hongrie, et un puissant corps expéditionnaire levé par Maximilien d'Egmont, comte de Buren, aux Pays-Bas.

L'abbé de Bassefontaine met en contraste l'innocence des réformés, leur naïveté confiante, leur bonne volonté, avec la préméditation sourde de Charles Quint qui outrepassa alors ouvertement son rôle : l'Empereur en effet se comporte, écrit-il, de manière contraire à ce qui était la fin de l'autorité qui lui était dévolue dans un Saint-Empire qui est un corps composé de plusieurs membres devant fonctionner en harmonie : tout faire pour assoupir « ce tumulte par la facilité et douceur comme il pouvoit » et non pas « ainsy diviser ce corps d'une part contre l'autre ». Et Laubespine rappelle, à ce propos, que l'Empereur est un « prince et pere du pays » dont la spécificité est d'être désigné par voie d'élection et qui ne doit pas se comporter, en conséquence, « comme Roy hereditaire », étant ni plus ni moins, si la comparaison est adaptée, qu'un « doyen en chappitre ».

C'est le chaos qui est impliqué par cet abus de pouvoir qui est un des grands thèmes sur lesquels les alliés vont se fonder pour justifier une guerre

qui pour eux est une guerre de résistance au nom du juste droit : « Dont l'on ne verra l'issue, si Dieu n'y met la main, qu'au grand preiudice et confusion de toute la Germanie : estans depuis ce temps le pere bendé contre le filz, et ainsy des autres, qui a esté ouvrir ung chemin à souhaict au Turc, leur voisin qui tousiours a bien sceu faire son prouffict de telles divisions ainsy que tesmoignent les conquestes de Grece, et nouvellement du Royaulme de Hongrie. » Si le droit de l'Empire n'est pas respecté à l'initiative d'un Empereur qui outrepassé l'autorité que la Bulle d'or lui reconnaît, c'est l'ensemble du corps politique qui se trouve désarticulé et qui bascule dans le chaos. Charles Quint est donc le prince d'une action politique contournée, qui va jusqu'à secrètement pousser en 1546 Heinrich de Brunswick à former une petite armée afin de récupérer la ville de Wolfenbüttel et sa région qui avaient été occupées en 1542 par des troupes de la ligue de Smalkalde³³².

L'Empire en péril

C'est alors que les protestants, à partir de janvier 1546, se trouvent placés devant un dilemme, acculés par la mauvaise foi de l'Empereur qui aurait même projeté de les inciter à se rendre à la réunion de la diète de Ratisbonne afin de pouvoir s'emparer d'eux³³³ : « Ou de courir la fortune plutost que accorder d'ainsy se laisser conduire comme à tous ventz aux demandes des Imperialistes : qui monstroyent à veu d'œil vouldoir user à discrétion de leur sang et substance, à l'augmentation des biens patrimonialz de la maison d'Austriche seulement et non pour la confirmation de l'estat de cest empire qui n'avoit rien a tout cela. » Laubespine donne à soupçonner qu'il y aurait eu un projet visant à tuer ou emprisonner « deux ou trois » princes pour, de la sorte, ne plus rencontrer d'opposition efficace dans un empire qui aurait été alors comme dévertébré

et donc démembré. Il se réfère sans aucun doute à un argument développé par les princes, et qui vise à criminaliser Charles Quint.

Ce que vise l'Empereur en réalité est la liberté allemande conçue sous l'angle des rapports de forces entre dignité impériale et pouvoirs territoriaux. Il s'agit pour lui de faire entrer en guerre l'Allemagne divisée en deux partis qui s'affaibliraient mutuellement, afin de demeurer, enfin, « grand et seul dominateur ». On peut se demander s'il n'y a pas là une transcription, appliquée au mode de domination présumé de Charles Quint, de l'analyse que donna Machiavel de la stratégie pontificale de division de l'Italie. Dans le chapitre IX des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, la papauté est assimilée à la « plaie » de l'Italie, dans la mesure où n'ayant jamais été assez puissante pour en prendre possession, elle a préféré entretenir les divisions et donc la maintenir en position de faiblesse... Toujours et encore : « *Divide ut regnes*³³⁴ ! »

Jusqu'au bout, Laubespine représente les acteurs principaux de la ligue de Smalkalde cherchant à rompre la dynamique belliciste ainsi activée, mais se heurtant à un Empereur désormais sourd à leurs justes remontrances et supplications fondées sur l'« humilité » « qui doit régir les relations entre « ung inférieur » et « son supérieur ». Là encore, face à ceux qui respectent son autorité, la figure du mauvais prince surgit : alors que la mission du prince est d'entretenir ses peuples en paix, Charles Quint est redit porter la responsabilité du basculement dans les haines civiles, des meurtres et pillages, de la persécution de l'innocent par les méchants. Un antiprince, un anti-Empereur, qui en vient à refuser toute conciliation. La référence est introduite à Fabius Maximus, le *cunctator* préférant la guerre d'usure aux hasards de la bataille, et elle n'est pas neutre : « Conserver son estat en connivant et dissimulant », telle serait en quelque sorte la maxime de Charles Quint.

Mais encore un antiprince aussi qui a fait le choix, en se ciblant sur ceux qui pouvaient incarner l'attachement au droit de l'Empire pour mieux

déstabiliser ce dernier ; et Laubespine cite des propos tenus par le landgrave Philippe de Hesse à cette occasion : « Et ay souvenance, à ce propos, qu'il me disoit en ce temps que, tout ainsy que l'homme en guerre ou combat, qui a les bras coupez, est du reste de son corps manqué, et en la miséricorde de son ennemy, luy estant toute deffense ostée, qu'ainsy l'on vouloit faire de l'Empire par la ruine et oppression de quelques deux ou trois princes riches seulz suffisans et puissans pour n'endurer point une injustice, affin de pouvoir par cy apres a plaisir et discretion disposer de ce pauvre corps [~~qui n'auroit plus de bras~~]. » L'opération était programmée et le landgrave était lui-même une des cibles privilégiées :

[...] donnant toutesfois ordre l'Empereur qu'avecques saufconduit le landgrave luy promist de le venir trouver en la ville de Spire ; là où il passa s'acheminant desja [~~audietz~~] en Ratisbonne, où aussy fut le conte Palatin pour servir de mediateur comme celuy qui extremement craignoit ceste guerre, prevoyant que c'estoit l'entiere ruine et oppression non seulement des vaincus mais des vainqueurs, et par consequent de tout l'Empire.

En ceste assemblée [~~faicte~~], la demande de l'Empereur ne fut [~~n'estoit~~] autre sinon que le landgrave et le duc de Saxe eussent a comparoir en personnes a sa diette [~~...audiet Ratisbonne~~], où il leur promectoit donner ordre à tout. Mais le landgrave, qui jugeoit assez que telle demande estoit injuste de vouloir avoir au lieu, auquel il assembloit force et armée, ceulx contre lesquelz cest apprest se dressoit, le pria l'excuser [~~ce jurans toutesfois~~] promettant toutesfois que tous leurs estatz envoyeroient depputez et ambassadeurs avec suffisant pouvoir, lesquelz ilz suiveroient sans aucune faulte si sa Majesté faisoit demonstracion de les vouloir reigler : surquoy [~~Par ainsy~~], d'autre part, s'en retourna [~~le landgrave~~] sans rien faire en

ces pays : l'Empereur tirant d'autre part son chemin droict au lieu qu'il souhaitoit, ascavoir Ratisbonne.

Ce conseil et advis du landgrave fut saige et bien conduit par les Protestans ; car s'ilz fussent allez à Ratisbonne, incontinent la force du Pape arrivée, c'estoit bien le plus court à l'Empereur de les faire arrester et les forcer eulx, et leurs alliez dont ilz estoient chefz, à bailler et rendre toutes leurs places, biens et munitions. Car, par ainsy, la seule armée du Pape avec quelque peu d'autres Allemans luy eussent en ung instant rendu son compte rond. Et n'eust point faillu de sa grosse armée, ne que monsieur de Bures fust passé avec telle despense en la Germanie ; comme a la verité ce n'avoit jamais esté le desir dudict seigneur, ains seulement soubz l'esperance que disoit d'attirer à luy et [le] tenir en main le plus qu'il pouvoit de noblesse d'Alemaigne et tollir par ce moyen aux Protestans autant de secours [~~ceste esperance de secours~~].

Et, Laubespine le redit un peu plus loin par le truchement d'une autre formulation, Charles Quint est donc un antiprince, parce qu'il joue sur la puissance des passions des hommes qu'il gouverne et les instrumentalise au lieu de les brider ou réfréner : « Mais ce n'estoit pas le but : car, desja, on avoyt faict estat de leurs biens, ayant ung chacun esperance de s'accroistre par leur calamité, [~~estant~~] comme la Germanie est fort subjecte a telz troubles. Et, entre autres, le Roy des Romains esperoit par ce moyen recouvrer le pays et duché de Wirtemberg auquel il pretendoit quelque droict. Et faisoit chacun le semblable de la robbe de son voisin, estant le non adherant à ceste volonté réputé pour protestant, fust ou non, à la discretion de celuy qui suivoyt le contraire party qui estoit bien pour avancer les [~~contraire party~~] desirs et desseings de l'Empereur, qui par cest art gaignoit beaucoup : car se ruinant et consommant en despense l'une et

l'autre parties pour ceste guerre civile, il demeueroit grand et seul dominateur entre ung peuple [~~affolé~~] afolé. »

Pour l'abbé de Bassefontaine, l'art du pouvoir de Charles Quint est un art coupable, car il consiste non pas à essayer de tempérer et apaiser les passions humaines, mais au contraire à les suractiver et instrumentaliser en leur permettant de réaliser des fins particulières qui sont contraires au bien commun du Saint-Empire. Contre ce que posait Claude d'Espence pour qui le prince se doit d'être avant tout un « *auctor concordiae* » maintenant ses peuples en paix et justice³³⁵. C'est dans cette optique qu'est analysé le ralliement à la cause impériale de Maurice de Saxe, qui était le cousin de l'électeur Jean-Frédéric et un luthérien non adhérent à la ligue de Smalkalde. L'ambition est ici la passion décisive, car il s'est agi, pour celui qui n'est mû que par l'ambition, de jouer sur l'ambition. L'Empereur profite donc de certaines controverses tenant à des problèmes de frontières avec l'électeur, pour le gagner à sa cause, par des promesses : « Et qu'aussy l'Empereur tenoit à sa devotion l'un des plus proches conseillers du duc Maurice que je ne nommeray pour ceste heure, parce que son iniquité le nomme assez et descrie par tout l'Empire. Par le moyen duquel son maistre promict audict seigneur d'invader [~~par guerre~~] l'électeur de Saxe son parent et tuteur soubz umbre qu'on l'asseuroit de le faire recepvoir au lieu et renc [~~de~~] d'électeur et [~~investir~~] l'investir des terres et seigneuries qui procedoyent à cause de ceste dignité, comme la ville de Wittenberg et autres. »

Charles Quint sait aussi flatter l'orgueil en même temps qu'il avive l'ambition ; par exemple avec les ducs de Bavière et de Clèves, à qui il fait épouser ses nièces Marie et Anne. Tout est calculé dans le portait ainsi dressé : pour ce qui est du duc de Clèves à qui, pour cause de son soutien à la France, il avait précédemment confisqué la Gueldre, il s'agit de le fixer dans une alliance solidifiée par le sang. Avec le duc de Bavière, l'aspect stratégique est important, parce que sans sa coopération la guerre serait

difficile à mettre en œuvre, dans la mesure où les troupes levées outremer, en Italie, devraient traverser ses terres dans le cas de la guerre totale qui se prépare.

L'Empereur n'instrumentalise pas seulement les passions des grands par des promesses et des honneurs qu'il leur fait miroiter, il joue plus simplement encore sur le mal humain, et ainsi sur le goût pour les armes des Allemands eux-mêmes, sur ce que l'abbé de Bassefontaine appelle leur naturel guerrier. Alors qu'il devrait gouverner ses sujets pour qu'ils vivent en paix les uns avec les autres, il les incite à aller dans le sens de propensions belliqueuses innées : « Ores puis qu'il n'y avoyt plus d'ordre et que ja le tabourin sonnoit par toute la Germanie, ung chacun commancea a songer à ses pieces prenant traict toute iniquité, concussion, et furie civile. Si que vous eussiez veu, sans plus [le] particulièrement le vous descripre, la calamité et malediction de tel temps en ce pauvre Empire : s'armant ville contre ville, le filz contre le pere, voisin contre voisin. Et, comme soubz ce tiltre, ung chacun meschant executant sa mauvaise volonté à l'encontre des bons, si qu'on ne scavoit à quel saint se vouer ny de quel costé se tourner sans estre meurtry et vollé. Car estans tous les Allemans accoustumez aux armes jusques aux plus petitz, d'autant pis estoit ce en ce tumulte : desirant ung chacun avoir part a la feste et s'enrichir aux despens de l'innocent. » L'antiprince érasmien, toujours et encore. L'antiprince tout court...

Contre la liberté, la guerre

La marche à la guerre est alors figurée comme irrésistible, les projets impériaux étant dévoilés, surtout lors de la tenue de la diète de Ratisbonne.

Et fault [~~noter~~] noter que, jusques icy, les Imperialistes, nonobstant tous leurs apprestz, n'avoient jamais voulu confesser ceste

entreprinse, et esperant l'Empereur surprendre les personnes des princes qu'il n'eust jamais estimé si hardiz ny puissans pour estre sortiz hors leurs seigneuries affin de luy faire teste, ne s'estoit si fort hasté qu'il debvoit ; car encores les [~~Italiens~~] bandes du Pape estoyent en leurs pays ; et si les Hespaignolz entretenuz es garnisons d'Italie et Hongrie n'estoyent arrivez, ny n'avoit receu les munitions et artillerie de Vienne que son frere luy debvoit envoyer par la riviere du Danube : qui estoit cause qu'il receloit le plus qu'il estoit possible ses desseings [~~son entreprinse~~].

Mais la charge donnée à tous collonnelz de lever gens de sa part, et aussy ce qu'il faisoit en Italie, ne peut estre si secret que les princes protestans, non seulement par les ministres du Pape ainsy qu'aucuns ont pensé [~~estimé~~], mais aussy par certains personnaiges residans aupres [~~de l'Empereur~~] de la personne de l'Empereur, n'en fussent en l'instant advertys et asseurez par leurs deputez qui estoyent encores presens à Ratisbonne.

Si que lesdictz deputez, par le commandement de leurs maistres, luy demanderent audience [~~audiet seigneur~~], en laquelle ilz luy remonstroyent avoir entendu qu'il faisoit quelque apprest : desirant scavoir contre qui [~~c'estoit~~] s'adressoit cest effort, luy offrant au surplus envers ses ennemys tout confort et aide. À cela, seulement pour le peu de moyen qu'il y avoit de dissimuler, il respondit qu'il estoit vray, mais que c'estoit contre quelques desobeissans en general, sans dire quoy ny comment, leur donnant toutesfois assez à congnoistre en bon françois son intention, veu les choses cy dessus exposées. Dont, incontinant, advertirent leurs estatz, ayant prealablement faict toutes les remonstrances qu'il fut possible pour rompre [~~tout~~] le chemin d'hostilité et guerres civiles : lesquelles en fin n'ont servy, comme vous verrez, que de piller et butiner sans

autre advancement pour nostre foy, dont l'on peult facilement juger quel estoit le fondement et racine [~~de l'entreprise~~].

C'est donc la mobilisation des troupes qui est en œuvre pour ce qui est défini comme « une desraisonnable guerre » parce que voulue par un souverain agissant contre la raison, avec de gros effectifs qui sont levés et qui annoncent une guerre totale. Et il faut bien voir que l'Empereur est représenté, toujours et encore, comme développant non seulement une pratique de la guerre injuste, mais encore une politique antinomique de tous les conseils érasmiens, un bon prince ne devant entreprendre aucune guerre sans avoir tenté par tous les moyens de l'éviter. Bien au contraire, il va au-devant de la guerre, il ignore sciemment toute possibilité réelle de médiation ou d'appointement, il est dans une stratégie d'agression que l'historien identifie.

Charles Quint, à la manière de Picrochole³³⁶, compte en effet sur l'effet de surprise, et il cherche à faire vite, très vite :

L'Empereur cependant escripvoit au Pape qu'il eust a faire haster les Italiens, et a ses collonnelz de Milan et Naples le pareil, donnant au surplus ordre [~~avec ses chefz Allemans~~] d'assembler lansquenetz et de toutes partz jusques au nombre de vingt cinq mil, dont estoient chefz [~~entre lesquels estoient~~] Martronce frere du cardinal de Trente³³⁷, Georges de Regensburg, Samburger³³⁸, et le marquis de Marignan lequel aussy fut estably grand maistre de l'artillerie³³⁹. Et pour sa chevalerie faisoit le semblable : ayant pour cest effect son nepveu Maximilian Roy de Boheme, le marquis Jehan de Brandebourg et Albert son cousin³⁴⁰, comme aussy le grand maistre de Prussen, chargez tous, suivant la deliberation de long temps faicte, de se rendre avec nombre de six mil chevaulx pres de luy par telle diligence : attendant le reste de son armée, eust en bien peu de

temps [~~audiet Ratisbonne. Et attendant le reste de son armée~~] pour sa garde et seureté [~~eust en peu de temps~~] sept ou huict mil lansquenetz et troys mil Hespaignolz venans des garnisons de Hongrie avec huict ou neuf cent chevaulx du grand maistre de Prussen³⁴¹, sans sa totale maison et celle du duc de Bavières qui tenoit, comme j'ay dict, son party. Et, ce pendant, monsieur de Bures³⁴², soubz la royne de Hongrie [~~Marie~~], seur dudict Empereur, faisoit toute la diligence du monde d'acheminer l'armée des bas pays, laquelle après vint bien a propos. Sur telz aprestz, les Protestans, qui voyoient ce desespoir et qu'on n'en vouloit qu'à leurs biens et prosperité, commencerent a faire le semblable, se deliberans le duc de Saxe et le landgrave venir en personne faire teste pour la defense de leurs alliez qui estoient pres dudict Empereur en la haulte Germanie. Et s'apprestoyent avecques nombre de quarante mil hommes de pied et huictz mil chevaulx, contribuant ung chacun des alliez pour l'augmentation de ceste armée.

Du côté des alliés donc, la mobilisation intervient à retardement, et il faut le redire, la guerre, parce qu'elle est *justum bellum*, est conceptualisée et légitimée en tant que guerre défensive. Laubespine donne un chiffre de quarante mille hommes de pied et huit mille gendarmes. L'objectif premier est de bloquer l'avancée des troupes remontant d'Italie. L'opération est confiée à Sébastien Schartel, colonel de la ville d'Ulm, qui, en raison de la situation géographique de la ville qu'il servait, se trouvait plus près des passages alpins. Laubespine dresse un panégyrique de Sébastien Schartel, qui réussit à lever entre quatorze et quinze mille hommes de pied et deux cents cavaliers. Bien qu'il soit parvenu à occuper sans coup férir Klausen, Schartel toutefois intervient trop tard, car les Espagnols et les Italiens sont déjà parvenus à Innsbruck – ce qui rend l'opération de verrouillage

impossible à réaliser. Selon Laubespine, parce qu'il sait qu'il risque d'être pris en tenaille par le contingent expéditionnaire qui vient de passer les Alpes et l'armée qui, au nord, a été levée par l'Empereur, il doit renoncer et se replie sur la ligne du Danube, un camp étant établi à Donauwörth, à un peu moins de cinquante kilomètres d'Augsbourg.

Laubespine met alors l'accent sur une évidence qui vient dans son histoire rendre plus dense et accusateur son réquisitoire : l'Empereur a donc depuis longtemps prémédité, occultement, la guerre comme le démontrent ses levées si rapides et efficaces de troupes, et il n'en fabrique pas moins son registre de justification sur des accusations indues de rébellion. Des accusations qui n'ont pas de validité puisque ses propres levées étaient programmées de longtemps. Il est plus encore qu'auparavant le prince du langage contourné, du mensonge allié à la calomnie. Un vice en suit un autre chez lui dans un catalogage empirique parce que suivant le fil des jours. Sans le dire ouvertement, Laubespine laisse entendre que le dispositif impérial d'offensive contre les princes et leurs alliés était en gestation depuis longtemps, qu'il avait été conceptualisé et ordonnancé bien plus tôt qu'il ne semble. La préméditation comme arme suprême du mauvais prince contre le bon droit.

Se sachant en outre désormais en position de force, à la fois du fait que ses levées de troupes ont été précoces, et que les effectifs qui ont convergé autour de Ratisbonne sont plus nombreux, Charles Quint refuse désormais tout dialogue, alors que jusqu'à maintenant il avait été par le pouvoir de sa parole manipulatrice toujours en quête de négociation et de temporisation. Ne compte pour lui que la force, et pas la justice ou la paix, et c'est pour cette raison que les alliés doivent se résoudre à la guerre, une guerre qui, de leur part, est contrainte et donc absolument juste :

Et que combien que, ce pendant telz apprestz, le duc de Saxe et le landgrave feissent tout debvoir de monstrier a leurs alliez qu'ilz

emploioient corps et biens a ceste desraisonnable guerre, si est ce que, affin de donner a congnoistre qu'ilz n'estoyent telz qu'on les vouloit par force maintenir, ilz escripvirent a l'Empereur lettres portans qu'ilz avoyent entendu que sa Majesté deliberoit de chastier quelques princes qu'il estimoit et maintenoit rebelles en l'Empire ; le nom desquelz ilz desiroient scavoir, et que, de leur part, ilz vouloient estre et demeurer comme tousiours membres d'icelluy et le secourir contre telz de tous leurs biens et fortunes.

Et là où ceste allarme, comme l'on disoit, s'adresseroit à eulx, qu'ilz estoyent prestz et offroyent de se purger devant les estatz et se submittre a la loy et justice à laquelle leurs predecesseurs avoyent de si long temps obtemperé sans reproches, promettans au surplus satisfaire de tous ~~[despens]~~ dommaiges et interetz a ceulx qui monsteroient estre endommagez de leur part. À cela, ilz n'eurent pour response aucune response n'estantz ~~[deslors]~~ desormais les choses entieres. Par ainsy, commencerent a lascher la bride et marcher soubz leurs forces et celles de leurs alliez, pour se venir joindre avec Schartel, et prindrent en passant le secours du duc de Wirtemberg : laissans, pour rompre le passaige du Rhin a monsieur de Bures, le conte de Pigling et Riffemberg avec quatre mil hommes de pied seulement³⁴³. Et après long chemyn ~~[en peu de temps]~~ arriverent ces deux seigneurs cheffz de leurs alliez, en ce lieu de Donnevert³⁴⁴, distant de quinze mille de Ratisbonne, se montant leur armée bien jusques à cinquante mil hommes de pied et neuf mil chevaux.

CHAPITRE V

Les instructions de l'histoire

Aussi, si l'Empereur rentre dans la guerre qu'il a voulue depuis toujours et qui était la fin de toutes ses manipulations politiques de long terme, ce n'est pas de manière franche : à la dissimulation vient se rajouter immédiatement, comme on le verra, la pratique d'une temporisation qui n'est pas du tout appréhendée comme une vertu.

Laubespine déconstruit totalement le dispositif apologique de Zuniga en démontrant que Charles Quint n'a de cesse que d'éviter de se placer sous la justice divine, qu'il en a comme peur ; ce qui permet de faire surgir l'évidence de sa culpabilité et de mettre en valeur la certitude de son mauvais droit. Il est dépeint comme le chef de guerre qui se joue des règles de la guerre et qui se refuse à s'exposer au droit de Dieu : Charles Quint ne veut pas la bataille qui remettrait le sort du conflit à la volonté de Dieu. La guerre qu'il entreprend alors n'est pas une vraie guerre, parce qu'il compte sur le temps pour défaire l'unité de ses adversaires. Une antiguerre pour un antiprince, une guerre ne répondant pas aux exigences qui doivent porter le chef de guerre à aller à la rencontre du jugement divin, une antiguerre qui ne s'inscrit pas dans le jeu des valeurs chevaleresques qui commandent au capitaine de se plier à une vocation sacrificielle. Laubespine, de la sorte,

déshéroïcise l'Empereur parce qu'il a mené une fausse guerre et même les récits de bataille qui vont suivre décriront moins un ordre qu'un désordre, une pagaille, un chaos symbolique de cette inversion de la conscience politique qui est en œuvre.

Délégitimation impitoyable

Résumons-nous : Charles Quint est mis en scène tout au long de cette histoire dont l'objectif est de décoder les règles de la pensée et de l'action d'un gouvernant usant de son pouvoir et de sa volonté particulière contre la raison, et ne pouvant implicitement que susciter à son égard « la haine de Dieu et de ses subjectz », pour citer Claude de Seyssel³⁴⁵. Le portrait de l'antiprince se lit en contrepoint des exigences définies par l'évêque de Seyssel, pour qui l'ambition est le contraire de la justice, partialise le souverain qui ne garde et n'observe pas les lois et coutumes : alors il offense Dieu et s'attire la haine de ses sujets. Offenser le droit de l'Empire, c'est offenser Dieu. Le bon prince doit maintenir l'unité de ses sujets et aussi ne recourir à la guerre qu'en cas d'extrémité. Or Charles Quint n'a eu pour visée que plonger son Empire dans la guerre. D'où l'évidence qu'il ne peut se revendiquer d'aucune sacralité parce qu'il n'agit qu'à l'encontre de la justice divine, qu'il ne vit que dans le péché. C'est le sens que révèle l'histoire³⁴⁶.

À ce point du développement historique qui a permis à Laubespine de prouver que l'Empereur est moins un héros glorieux qu'un manipulateur pervers travaillé par l'ambition, le mensonge et la volonté de puissance outrepassant toutes les limites politiques, juridiques et coutumières, il s'impose de fixer l'attention sur les protestants. À travers leur parcours militaire, Laubespine veut aussi fournir à son lecteur une pédagogie des raisons de l'échec. L'histoire qu'il écrit ne se réduit pas à une dénonciation

des pratiques et vices de Charles Quint et à la délégitimation de l'autorité qu'il exige de se voir reconnue. Elle veut aussi essayer de comprendre pourquoi la fortune lui a été favorable alors qu'il ne pensait qu'à tyranniser ses sujets. Contre ce qui est écrit par Zuniga, ce n'est pas la volonté de Dieu qui l'a porté à la victoire, c'est *Fortuna*, une force aveugle et donc irrationnelle, qui fait monter comme descendre tout homme, n'obéissant à aucune règle et donc à aucune justice.

Le premier problème réside dans l'absence de célérité, au début du conflit, des princes de la ligue. Tout se passe comme s'ils n'avaient pas su être réactifs non seulement parce qu'ils ont été trompés par les manigances impériales, mais aussi parce qu'ils ont été soucieux de ménager certains alliés de l'Empereur, dont le duc de Bavière. L'histoire du diplomate Laubespine est aussi un art d'expliquer les raisons de la guerre perdue, d'expliquer pourquoi le tyran, incarnant une cause injuste, l'a emporté sur ceux qui étaient dans leur bon droit. Il ne faut pas faire, selon lui, de reproches à Sébastien Schartel, il a fait ce qu'il pouvait faire, et avec des effectifs aussi réduits de cavalerie et sans artillerie, il ne pouvait pas mener à bien la mission qui lui avait été confiée. À l'opposé de cette guerre lente conduite par les princes alliés, la guerre de l'Empereur est une guerre de mouvement programmée stratégiquement, et c'est ce qui fait alors sa force. Et si elle est ainsi programmée, c'est qu'elle était préméditée.

Et, s'il y eust faulte, elle fut de ce que [~~lesdictz~~] les duc de Saxe et [~~le~~] landgrave, qui estoyent en cest equipaige que je vous ay dict, [~~ne marchant droict audict Ratisbonne~~] ne marchèrent droict vers Ratisbonne là où l'Empereur estoit encores avec douze ou treize mil hommes seulement et peu de chevallerie. Ce que je ne fais doubte qu'ilz n'eussent en fantaisie, mais ilz s'amuserent quasi sans propos [~~premierement~~] à forcer et prendre une ville de Bavières située entre eulx et ledict seigneur, laquelle avoit receu garnison d'ennemys qui

toutesfois en peu d'heure se rendit aux protestantz bagues sauves [~~de l'Empereur ainsy qu'ilz firent à la garnison laissant aller les soldatz y estantz bagues sauves~~], lequelz de là se vindrent camper a Neubourg, ville de leur party et prochaine d'Ingelstat [Ingolstadt] ; là où aussy, pour estre soubz le gouvernement du duc de Bavieres, estoit avec gens de guerre deja la part de l'Empereur un nommé Gosman hespaignol [Gusman] [~~de la part de l'Empereur~~]³⁴⁷ ; sans la prinse de laquelle ville, ilz se [~~mettoient en dangier~~] malaisoient de passer en intention d'aller [~~pour aller~~] chercher l'Empereur [~~à Ratisbonne~~], qui estoit bien accompagné pour la defense d'une bonne ville [~~et~~] ayant devant luy la riviere du Danube, et à [~~son~~] dos, tout le pays de Bavieres. Si prindrent donc et s'adviserent d'un plus seur et expedient conseil, qui estoit de passer leanc pour s'aller camper à Lanthouct [Landshut] ville située au mylieu [~~meillieu~~] de Bavieres : et par ce moyen l'exclurre [~~l'Empereur~~] du secours des Italiens et Hespaignolz, qui necessairement avoyent a passer par ce destroict pour le venir trouver.

Mais on tient que [~~ledict seigneur~~] l'Empereur fut adverty de ce leur desseing par le moyen du duc de Bavieres, [~~que lesditz seigneurs~~] que les protestantz differoyent, contre tout droict de guerre, d'offenser : parce qu'il leur faisoit entendre, pour saulver son paÿs, qu'il n'estoit point consentant en telles meslées ains que la force le contraignoit de dissimuler. Qui fut cause que ces princes, avec lequelz conversoyent iournellement certains conseillers du pays [~~de Bavieres~~], furent descouvertz de ceste entreprinse, en laquelle l'Empereur en haste, comme [~~bon cappitaine~~] fougueux cappitaine, voulut estre premier pour la force du lieu et passage, contrainct aussy pour s'approcher et aller ioindre avec l'infanterie d'Italie, ainsi qu'il fit. Car laissant garnison dedans Ratisbonne, occupa en ung instant Lanthouct [Landshut] ; là où les Hespaignolz et Italiens

et partie de la gendarmerie le vindrent trouver, tellement que en peu de temps il eut trente [~~cinq~~] mil hommes tant Allemans que Hespaignolz, jusques a quatre mil chevaulx, formant espece de bonne et juste armée, d'aultant que les estrangers estoyent presque tous veterans et nourris aux armes.

Le second problème tient ici tout d'abord à la présomption des chefs des forces alliées, à commencer par le landgrave qui sous-estime d'emblée son adversaire. Et qui n'écoute pas les gens de bon conseil ! Donc un problème de commandement qui est d'autant plus crucial qu'il faut souligner, selon Laubespine, l'existence récurrente d'antagonismes entre princes alliés : à commencer par celui qui oppose l'électeur et le landgrave. L'accent est mis sur l'incapacité de Philippe de Hesse à profiter de la situation des rapports de forces quand elle était favorable à sa cause. C'est ce qui arrive à Ingolstadt quand il s'obstine à poursuivre la canonnade sur le camp impérial alors qu'il aurait dû lancer ses troupes à l'assaut des retranchements impériaux. L'entêtement n'est pas la seule cause négative dans le récit de Laubespine, car intervient aussi le fait que le landgrave n'était peut-être pas « si hardy » qu'on le disait et aussi qu'il poursuivit dans la mauvaise voie : la voie de la « grande bravade » qui augmenta son antagonisme avec l'électeur de Saxe, la voie de la colère. Il n'écoute rien, il est « subject a la passion ». Et encore, il ne sait pas profiter de la Fortune quand elle peut paraître enfin favorable : ainsi quand il remporte une victoire en Saxe, sur Maurice de Saxe, et qu'il commet ensuite l'erreur d'aller mettre le siège devant Leipzig.

D'où une certaine ambiguïté de l'histoire qui n'est plus seulement à comprendre sur le plan du registre réquisitorial à l'égard de l'Empereur et donc d'une antihistoire face au *De bello germanico* de Zuniga, mais qui tend à essayer de proposer au lecteur une propédeutique de l'exercice de la pratique politique et militaire. C'est aussi un art de la guerre qui est donc

écrit et proposé. Certes l'Empereur est le grand responsable de la calamité qui est advenue, des pillages et ravages que l'Empire a connus et connaît, mais il faut lui reconnaître une grande pertinence sur le plan militaire, surtout d'ailleurs sur le plan de la gestion de la durée. Laubespine n'hésite pas à se contredire quelque peu lorsqu'il affirme que sa force a été de ne pas avoir cherché à anticiper sur l'affrontement, de ne pas avoir aspiré à se « soubmectre a la fortune ». Ainsi lorsqu'il est presque au contact de ses adversaires à proximité de Nördlingen. Et ceci parce qu'il sait que le temps joue pour lui : « La se renforçoit l'extreme confusion des protestantz ; car oultre la division qui estoit entre des princes, leurs alliez, indignez de veoir le landgrave court et de cueur et de bon vouloir, s'emouvoyent infiniment [~~et commancoyent a se fascher~~], voians qu'on n'executoyt rien et [~~et qu'aussy~~] que nonobstant journellement failloit contribuer sans recepvoir aucun fruict de ceste si puissante armée. Et tendoit desja ung chacun a part, hors mis le duc de Saxe et les villes maritimes, et ceulx d'Auguste [Augsbourg] et Strasbourg, a trouver moien de faire la paix par quelque tiers et mediateur, redoubtans, comme coustumierement advient, le plus fort et ordinaire magistrat, entre lesquelz nommement furent fort taxez ceulx de Ulm, comme ayans secrette intelligence avec l'Empereur qui cherchoit, ainsy qu'il debvoit, toutes les ruses du monde pour demesler ceste fusée³⁴⁸. »

On peut se demander si paradoxalement Laubespine ne cherche pas également à faire comprendre à son lecteur que la guerre a changé de configuration parce que Charles Quint en a faussé les règles et les usages. Ne s'agit-il pas, par-delà la critique féroce d'un empereur sans vertus et n'hésitant pas à faire basculer l'Empire dans le chaos, d'initier le lecteur à ce jeu subtil, afin de ne pas risquer d'être pris, dans les temps à venir, dans la trame de ses feintes, de ses dissimulations, de ses alternances de temporisations et d'accélération. L'histoire est certes une projection iconique des vices de Charles Quint, mais elle est aussi destinée à enseigner

que face à un art de la guerre qui perturbe les usages chevaleresques traditionnels, un ajustement est nécessaire à qui veut s'opposer à lui ? Ne s'agit-il pas de permettre à Henri II et à ses conseillers d'acquérir les moyens de riposter, en cas de conflit, et ne pas être pris au dépourvu ? La ruse et la prudence portent l'Empereur à hiberner, et lui font utiliser le truchement de Maurice de Saxe pour tenter, sans succès, de s'accorder avec l'électeur, elles lui permettent encore, profitant de la retraite protestante, d'obtenir le ralliement de villes comme Ulm, et de neutraliser le duc Ulrich de Wurtemberg.

Tous les biais sont bons pour l'Empereur pour accélérer le processus de retournement en sa faveur de la géopolitique allemande : il feint la douceur en se montrant clément avec les villes qui viennent se rallier à lui, douceur grâce à laquelle il peut affiner sa stratégie de grignotage des soutiens protestants. La leçon est qu'avec l'Empereur tout est possible, que son action repose sur une constante dérégulation, qu'il est dans le mouvement constant, et qu'il faut être prêt, pour le combattre, à rentrer dans cette fluidité qui fait que rien n'est vrai et que tout est faux dans ce qu'il entreprend et dit.

Pour une sagesse événementielle

Laubespine souhaite également fournir à son lecteur les rudiments d'une philosophie de l'histoire : à ses yeux, il y a un moment où l'histoire tourne, ou commence à tourner : on l'a vu, ainsi en est-il quand, après des succès augurant bien de la suite des opérations militaires, l'électeur Jean-Frédéric prend la décision, contre le conseil des siens, de mettre le siège sous les murailles de Leipzig. Il y perd temps et énergie. En histoire, il y a donc « le tresmauvays chemin » qui compromet à plus ou moins court terme l'avenir. Mais Laubespine ne cerne pas l'histoire sous le seul angle

des choix humains. Il la caractérise comme insondable et met en cause les logiques explicatives, mêmes celles qu'il essaie d'exposer lui-même. Les vertus des hommes ne font pas l'histoire : ce n'est pas parce qu'un prince est prudent et sage qu'il rencontrera le succès dans ses affaires, parce que Dieu seul veille aux choses du monde. La topique est plutôt banale et est probablement reprise d'historiens de l'Antiquité, mais elle vise ici à désacraliser, voire plutôt décrédibiliser la victoire impériale.

L'histoire est cruelle, parce que « le moins saige » peut connaître la félicité et la réussite dans ses actions, alors que le prudent peut subir soudainement les plus grands malheurs. Rien n'est donc assuré dans le cours de la vie des grands : « Et succedent pour ceste cause bien souvent les affaires de ce monde mieulx a l'un moins saige, qu'a l'autre qui le sera plus que luy ; si qu'en fin cest heureau par hazard et fortune sera tenu pour le plus habile homme du monde d'autant que communement telz accidentz humains se jugent par l'evenement et execution. Non que je vueil dire que la prudence ne soit bonne et utile, mais aussy me confesserez vous que cest une prudence mondaine, dont nostre Seigneur plus que tousjours renverse les deliberations. » Face aux volontés humaines, il y a « nostre Seigneur, qui ne vouloit les choses passer ainsy ».

Il s'agit d'un point important, car il permet à Laubespine, ultérieurement, de relativiser la gloire de l'Empereur, en vertu de cette irréductibilité de l'histoire à la volonté humaine et donc à la compréhension des hommes. La mutation de l'histoire renvoie au seul vouloir divin. Et parce que ce vouloir est insondable, une victoire, même écrasante, ne ferme pas le devenir de l'histoire. Celui qui est au plus haut de la gloire peut du jour au lendemain descendre au plus bas du déshonneur. Ce sont des leçons probablement venues de Commynes qui sont mises en application.

De là vient qu'il n'y a pas à se soumettre aux apparences : certes Mühlberg est une victoire impériale, un désastre pour les protestants. Mais la mission de l'historien le porte en premier lieu à distinguer, dans la

bataille, les hauts faits. Et les hauts faits sont du côté des combattants de la ligue de Smalkalde, et pas de celui qui se prétend un nouveau César³⁴⁹. Et ainsi détache-t-il la figure de l'électeur de Saxe, qui se refuse à fuir, combattant avec ses hommes durant plus de trois heures de manière héroïque : « Et quelque chose que jamais ses amys luy peussent persuader, ne voullut habandonner ceste compagnie, disant qu'il failloit mourir ou rendre en seureté ceulx qui si fidelement et en necessité l'avoyent servy. » Fait prisonnier, il fait preuve d'une « merveilleuse constance », demeurant assis sur son cheval lorsqu'il est conduit jusqu'à l'Empereur.

Et même le landgrave Philippe de Hesse se voit-il reconnu dans sa défaite de ne pas devoir être réduit aux passions de colère et d'imprudence ou obstination qui l'ont porté au désastre. Bien sûr, il a continué dans le mauvais chemin et n'a pas écouté les « plus prudentz », mais son cœur est « invincible » dans le récit de Laubespine, parce qu'il lui a imposé de ne pas abandonner les siens avec qui il avait partagé les peines et les épreuves et parce qu'il ne peut être accusé de lâcheté. Même sa faute se trouve-t-elle relativisée dans la mesure où il aurait accepté d'entrer en bataille et de ne pas faire le choix de la retraite, sous l'influence de vieux soldats « qui le prioient, lors que ceste charge vint, de ne cedder, l'asseurans pour l'experience qu'ilz avoient des armes gagner le fort-sort avant que se mettre en rotte : ainsy que peu s'en falut, car, lors de ceste fortune, ilz avoient avancé bien trois grands lieues de chemin, quelque chose que les ennemys peussent faire ».

Toutefois il ne se conduit pas bien dans la suite des événements : il n'est pas fait prisonnier sur un champ de bataille, et après des négociations, il se rend auprès de l'Empereur, acceptant la plus grande des humiliations :

Ce malheureux prince qui pensoit estre sur ses piedz vint trouver l'Empereur en la ville de Halle, ou il estoit ja arrivé s'acheminant vers les haultes Allemaignes. Et la se mist a genoulx devant luy,

l'asseurant desormais [~~d'obediance~~] d'obeissance ; dont ung chacun des princes assistans furent tous estonnez de veoir en telle derision celluy qui tousjours s'estoit estimé autant que l'Empereur que, coustumierement, il appelloit Charles de Gand et auquel il avoit fait telle teste, se prosterner comme ung homme vil et bas de cœur a ses piedz, sans jamais avoir receu ung seul dommaige en ses biens ny en sa personne, ores qu'il possedast ung pays fortifié suffisamment pour resister contre la chrestienté. Dont luy print comme il avoit merité : car, cela faict, les Imperialistes, qui ne pensoient pas veoir ce qui estoit devant leurs oeilz, le prindrent tresbien et misrent en seure garde d'Espaignolz, ou il est encore ; car apres avoir satisfait et accomply entierement le contenu en son traicté, requist suivant la promesse faicte a son gendre qu'on eust a le mettre en liberté. Surquoy luy fut respondu qu'on l'avoit asseuré simplement de ne le tenir a tousjours prisonnier et qu'apres y avoir esté vingt ans ou tout le reste de sa vie, si L'Empereur le laschoit ung seul jour ou minute de temps, ce seroit assez fait pour ne luy faulser la foy.

La mauvaise part dans la bataille revient surtout aux vainqueurs ne respectant pas l'honneur des vaincus, avec l'épisode de l'énorme botte de l'électeur envoyée en Espagne en dérision de sa grosseur physique, avec encore la stratégie d'intimidation qu'adopte l'Empereur à son égard en le menaçant de la peine capitale, afin de dissuader toute velléité de résistance de la part de ses derniers soutiens. L'Empereur, en outre, lorsqu'il vient mettre le siège devant Wittenberg, menace la cité d'exposer l'électeur sous le feu des canons, et n'hésite pas à passer outre la décision de son prisonnier de ne pas négocier : il entre en pourparlers avec sa femme qui, par faiblesse, plie devant toutes les exigences. Il obtient tout ce qu'il souhaitait, même plus, et ce n'est pas pour autant qu'il a rendu sa liberté à l'électeur, ne tenant pas parole.

Si le landgrave mérite d'être critiqué pour son comportement, il n'en est pas moins vrai que l'Empereur est jusqu'au bout du déroulé événementiel un prince sans parole dans le récit de Laubespine : aussi bien le landgrave que l'électeur n'ont pas retrouvé la liberté qui leur avait été promise. La défaite des alliés, en plus, a eu une conséquence : dans l'Empire il a pu être constaté que tous désormais, aussi bien ceux qui avaient soutenu l'Empereur que ceux qui l'avaient combattu, avaient perdu leur liberté, que l'Empereur s'était donc joué tragiquement d'eux : « Ayant tant l'assailleur que le deffendant consumez tous et chacuns leurs biens, si que il ne restoit pouvoir [~~ny biens~~] qu'a celluy qui avoit mis les aultres en train. »

Et c'est un climat conflictuel qui s'est installé dans le Saint-Empire, voire dans toute la chrétienté, qui fait dire à Laubespine que : « Par ou tout le monde peult juger la calamité de ce temps et combien la deffiance que chacun ha de son compaignon, pour conservation de son estat et particulier prouffict, altere le vray chemin de syncere et mutuelle intelligence, sans laquelle ce faict qui touche generalmente par toute la Chrestienté ne peult estre conduict a bonne yssue, suivant qu'il y eust tant de pays et tant de guises de religion comme advint sur ceste contention. » Loin de restaurer la concorde, Charles Quint n'a fait qu'amplifier des désunions partout.

La figure du grand manipulateur sans foi ni honneur resurgit ici avec force, et le pape en personne n'échappe pas à son emprise, puisqu'il est dit s'être retrouvé d'abord lui-même au risque d'être dépossédé de son influence sur le concile réuni à Trente ; au point d'en être réduit à déplacer les travaux à Bologne pour éviter que l'Empereur, désormais en position de force, ne soit en mesure d'imposer ses vues aux prélats. Mais là où le manipulateur s'avère le plus pervers aux yeux de Laubespine, c'est lorsque, réagissant à la stratégie défensive du pape, Charles Quint rebat soudain les cartes qu'il a en main, en rendant public l'Intérim d'Augsbourg. C'est-à-dire qu'il révèle, d'un coup, que la guerre avait eu pour fin non pas de régler le différend confessionnel, mais de lui permettre à lui-même de

s'emparer de toutes les autorités, temporelles comme spirituelles, dans le Saint-Empire : l'Intérim, qui établissait un régime certes limitatif de légitimation de la différenciation religieuse par-delà ce que l'autorité pontificale et les conciles avaient déjà édicté, et qui prouvait par là même que la guerre n'avait été pour lui qu'un subterfuge, qu'elle n'avait répondu, avec tout son sinistre cortège de pillages et de violences, qu'à une ambition bien contrôlée de puissance.

Finalement le rôle de l'historien est de parvenir à une maïeutique de l'histoire à travers les signes que sont les décisions et les événements ; une maïeutique qui, ici, révèle la perpétuation d'une fin qui était recherchée dès l'origine des troubles dans l'Empire : l'instauration d'un pouvoir illégitime parce que niant toute foi et tout droit, et donc tyrannique. Charles Quint, implicitement, est un tyran simultanément d'exercice et d'usurpation, le prince dépourvu de sagesse et donc tyran selon Egidio Colonna dans le *De regimine principum*.

Le dessous des illusions

Dans l'Empire, tout demeure jeu encore d'illusions. Il s'avère en définitive que rien n'est donc réglé sur le plan de la religion, dans la mesure où les ministres protestants sont plus que jamais là pour prêcher et que les fidèles de Luther aussi toujours là pour les écouter. Les actes du mauvais prince vainqueur sont venus en continuité en définitive de ses actes du début de la crise religieuse.

Le pire est allé vers le pire, parce que sa politique était la politique du pire, n'ayant pour fin que de concentrer toute autorité entre ses mains aux dépens des libertés allemandes : « Dont nous avons l'exemple devant [noz] les oeilz, veu que, depuis troys ans qu'il y a que ceste calamité fut en l'Empire, la religion est empirée de la moictié non seulement là mais aussy

au grand deshonneur de la Chrestienté dedans le royaume d'Angleterre, ayans depuis ce temps les villes maritimes apertement faict la guerre Contre ledict seigneur ou ses adherens, perseverans en ceste pertinacité ; et qui plus est, en cest an 1550, que [~~ledict seigneur~~] l'Empereur est des Bas pays de nouveau retourné en [~~la Germanie~~] Allemaigne, ou il tient journée pareille a celle dont je vous ay parlé, en sa presence ceulx du pays usent de leurs predicans ordinaires, voire ceulx de la ville d'Auguste mesmes : ou il est dont il est facile a juger le peu [~~de fruit~~] d'effect qu'a amené telle guerre civile, oultre meurtres et usurpations de l'aultruy. » C'est là où l'heuristique de l'historien le porte à chercher à aller de l'avant dans l'histoire, à aller plus loin dans le déchiffrement des signes.

Il s'agit pour lui de certifier à son lecteur d'une part que dans l'Empire la mise au pas risque d'aller plus loin sous peu, et d'autre part qu'une prochaine scansion menace de voir Charles Quint tenter d'étendre sa domination illégitime progressivement à toute la chrétienté. Rien n'est donc réglé : l'Empereur est toujours aux aguets, les armes « au poing », prêt à agir contre les opposants à ses ambitions, le peuple vit dans la peur, et les gouvernants de l'Empire, en apparence ralliés parce qu'ils vivent aussi dans la peur, continuent à brasser de « secrettes menées » destinées à prévenir les abus d'autorité de l'Empereur.

C'est un anti-ordre politique qui est décrit, puisque cette instabilité latente qui fait que chacun est sur ses gardes est antinomique de toute société civile bien normée et régie, « qui est bien loing [~~de surprise~~] d'une obeissance et amitié mutuelle que le Prince et les subjectz doibvent avoir les uns aux autres ». Un anti-ordre politique que l'Empereur entretient avec probablement jubilation, et dont témoigne le fait que le duc Maurice de Saxe a été investi, contre le droit, des titres, terres et biens de l'électeur. Mais en témoigne surtout le fait que l'Empereur est celui qui « dispose a sa mode » des dignités et des terres, et qui ne connaît que la force pour imposer ses vues. Un pouvoir sans frein parce que sans foi.

Toutefois l'important dans cette déconstruction qui s'apparente à une guerre est que l'actualisation orchestrée par Laubespine a pu ensuite être fondatrice ensuite d'une vraie guerre, dans une interdépendance entre donc la figure d'un ennemi tyrannique, l'Empereur, et le devoir du roi de France, qui est de ne pas le laisser poursuivre plus avant dans ses ambitions de puissance. Il y eut tout d'abord le support donné, contre le pape Jules III, par Henri II à Ottavio Farnèse destitué de son fief, et l'entrée de troupes françaises dans les duchés de Parme et de Plaisance en août 1551, qui fut considérée par l'Empereur comme une provocation et qui vit les Impériaux, sur le motif d'un devoir de protection du Saint-Siège illégitimement agressé, s'engager militairement, sans obtenir de grands succès, dans le Parmesan.

Il y eut ensuite les tractations avec les princes allemands, qui recherchèrent l'appui de la France : fut ainsi signé le traité de Chambord, le 15 janvier 1552, par lequel Henri II promettait des subsides à ses alliés pour qu'ils exercent une forme de guerre couverte contre les Habsbourg ; en contrepartie, l'engagement était donné que le roi de France, reconnu « vicaire d'empire », serait mis en possession des Trois Évêchés, Metz, Toul, Verdun. En outre, en juillet 1552, les Siennois expulsèrent la garnison espagnole, qui occupait leur ville et reçurent le soutien de la France qui envoya un corps expéditionnaire commandé par Blaise de Monluc. Ce fut le début de la guerre de Sienne. Comme il s'y était engagé et simultanément à l'offensive de Maurice de Saxe en direction d'Innsbruck, Henri II occupa Toul et Metz dès le mois d'avril, progressant jusqu'en Alsace, et installa une garnison dans Verdun. Il s'était auparavant affirmé « protecteur des libertés de l'Allemagne et de ses princes captifs », associant à cette titulature l'emblème d'un bonnet percé de deux poignards, en symbole des libertés qu'il entendait défendre. La réplique impériale fut le terrible ravage de la Champagne par un corps expéditionnaire commandé par Martin de

Rossem [Rosheim], qui contraignit Henri II à ne pas chercher à réavancer en direction de Strasbourg.

Une machine légitimatrice fut aussitôt mise en fonctionnement et il est significatif de constater que, probablement durant le premier semestre 1552, est publiée une *Seconde apologie, contre les calomnies des Imperiaux : sur les causes, et ouvertures de la guerre*. Un libelle qui se réapproprie la figuration d'un empereur qui se moque de la religion de manière encore plus précise et offensive³⁵⁰. Cette *Seconde apologie* permet de bien comprendre les sous-entendus de l'écriture de l'historien Laubespine, mais aussi comment son œuvre de guerre textuelle avait pour fin, dans une période de paix, de préparer à une guerre à venir, de donner les outils défensifs et offensifs en vue d'une mobilisation.

Son auteur serait Pierre Danès, probablement, humaniste et helléniste gallican qui avait été le précepteur et l'aumônier du Dauphin³⁵¹, et qui développe une vision théâtrale de la politique, qui est complémentaire et interdépendante de celle pensée par Laubespine deux ans auparavant, en 1550 ; à ses yeux en effet, le jeu de « farces » auquel l'Empereur s'est longtemps livré est désormais achevé : car son masque est tombé, et « graces a Dieu, le temps est venu que le soleil de verité a chassé les ombres et nuées de ceste imposture ». Enfin il est évident que ce que Charles Quint nommait « Religion » n'est qu'« hypocrisie et simulation ». Une époque est close, surtout après la guerre menée en Allemagne par l'Empereur contre les protestants au motif de les réduire à l'obéissance de l'Église romaine. Grâce à cet argument, l'Empereur a pu avoir tout d'abord l'aide du pape ; ce qui ne l'a pas empêché aussitôt de proclamer en Allemagne qu'il avait pour objectif de châtier des rebelles et de laisser les lansquenets qui étaient à son service exercer leur culte publiquement au sein de son armée, « ayans prescheurs de leur doctrine, et usans au demeurant de toutes façons contraires et prohibées par l'Église romaine ».

Le but de Pierre Danès est d'accréditer la légitimité de l'entrée en guerre du roi de France : une guerre de conservation de l'honneur et de la *fama*, une guerre de nécessité puisque le souverain français s'est trouvé dans une situation où il ne pouvait « pas faire autrement, sans exposer, ce qui est sien, et de ses amys, en proye et mercy de son ennemy ». Une guerre de défense légitime contre un empereur qui est le « seul perturbateur du repos public » et qui est celui qui est le responsable de la reprise d'armes en Italie et en Europe. Pierre Danès souhaite répondre « à plusieurs cayers semez en Alemaigne, et ailleurs, procedans tous de la boutique, dont en semblables choses ne procede que desguisment de verité ». Là encore, c'est une reconstitution historique très méticuleuse qui est présentée au lecteur, avec la double question de Parme et de Plaisance et dans une optique de production de « la pure et claire verité du faict » ; mais par-delà les tribulations événementielles, l'important est de stigmatiser l'occupation par la force de Plaisance et la volonté de tenir aussi Parme, avec le fait que l'Empereur « neantmoins veult estre nommé par tout advocat, procureur, et protecteur de l'Église : C'est assavoir, advocat pour faire le droict d'autruy sien : procureur pour l'administrer sans rendre compte : protecteur, pour garder ce dont il se peult saisir, sans laisser esperance d'en avoir restitution ». Parme serait, dans son système impérialiste, le pivot de la tyrannie en instance d'être instaurée en Italie où déjà les espaces de domination impériale se multiplient, depuis la Sicile jusqu'au Piémont. Puis c'est un tour de tous les contentieux qui est réalisé, avec le cas de la Mirandole entre autres.

Dès le début selon Danès qui reproduit presque littéralement les modes d'analyse de Laubespine – au point qu'on peut penser qu'il a eu accès à son manuscrit –, Charles Quint n'était mû et possédé que par un désir de domination absolue, et ne se souciait pas des consciences. Lorsqu'il a traité ensuite à propos de l'Intérim avec les villes de Strasbourg, Ulm, Augsbourg, il ne leur imposa pas de « changer » leur façon de vivre et leur

assura que ce serait sans innovation que ces cités pourraient continuer à exercer le culte qu'elles avaient choisi.

Quant à l'Intérim même, il ne fait que mettre en valeur le même mépris de la religion : « De faict, l'Empereur ayant depuis cette convention entré dans la ville d'Auguste [Augsbourg], il permet que les Protestans feissent comme ilz avoyent institué, sans leur oster leurs Prescheurs : encores qu'il fust victorieux, et qu'il fust la saison de monstrier a quel effect il avoit faict si grande levée de bouclier. De quoy son propre confesseur demeura si scandalisé, que quand il veint a confession, il luy denia l'absolution, le mettant en peine d'en chercher un autre qui le voulsist absoudre³⁵². » Danès concède que la messe fut autorisée en quelques églises, mais que le résultat ne fut que d'émouvoir le peuple à sédition.

Ce qui l'autorise à tirer une conclusion : l'Intérim n'est qu'un stratagème destiné à maintenir, comme l'affirmait Laubespine qui se trouve ici paraphrasé, l'Allemagne en division. Il n'est pas une fin d'histoire, parce qu'il n'y a pas d'ailleurs de fin d'histoire. Il est « une nouvelle doctrine » intégrant à la fois « partie de ce qui est aucunement reçu de l'Église » et « partie de ce que les Protestans tiennent ». Et apparaît le motif d'une Allemagne des « trois sortes de Religion », dont la troisième est celle des « Intérimiens ». Ce qui n'empêche pas qu'une quatrième est cachée sous l'action politique de l'Empereur, celle de la « secte, qu'on pourroit nommer Atheistes ». Pierre Danès en effet dit souhaiter faire savoir que « le rude et simple peuple », devant une telle irrésolution touchant le religion, finira par être envahi par le doute et sera porté à ne « croire riens du tout ». Car la nouvelle « doctrine » est condamnée par Rome et considérée comme hérétique par les luthériens eux-mêmes. D'où l'implicite d'un pouvoir tyrannique qui vise non seulement à produire des sujets athéistes, mais qui est athéiste.

Alerte à la tyrannie

La vision est percutante et permet de dépeindre un Empereur lui-même sans conscience : cet Intérim, il ne peut pas le justifier par l'accord du pape qui lui a été refusé, pas plus qu'il ne peut être légitimé comme institué par Dieu en tant qu'arbitre « pour trouver un moyen entre les deux opinions, et donner la loy de ce qu'on doibt croire, comme un nouvel Ange descendu du ciel, pour voir toute puissance : voire d'establis ce qui seroit contraire aux determinations des saintz Conciles, dont luy (et non le pape) seroit modérateur ». En réalité son véritable but, Danès le répète toujours en continuité et donc en clarification de ce qu'avait affirmé Sébastien de Laubespine, est de jeter le trouble dans les consciences, et ainsi tenir l'Allemagne en « combustions ». Un prince de la machination toujours et encore, un prince de l'utile qui est sa propre et seule utilité, cherchant à dresser toujours plus les uns contre les autres, pour mieux établir « la tyrannie où il tend³⁵³ ». Et toujours et encore l'orgueil qui est dénoncé, l'orgueil qui dans *Le Chappelet des princes* est le pire des péchés des princes qui se doivent de penser qu'ils sont d'une nature aussi « fragile » que leurs sujets et que comme tant d'empereurs romains ils finiront en cendres. Tout prince qui se complaît dans l'orgueil, qui convoite par avarice les biens mondains, vit dans la déraison et surtout entraîne le monde dans la déraison, « infortune viendra sur lui ».

Tout indique que c'est le chemin qu'il impose à l'Allemagne, avec les contributions financières exigées des protestants, la confiscation de leur artillerie, les limitations des franchises urbaines, le prétexte de la mobilisation contre le Grand Seigneur et ses armées qui continuent pourtant à piller et ravager les terres chrétiennes, la volonté de dresser encore les Allemands contre les Français. Tous moyens pour dépouiller la Germanie de ses libertés et pour pouvoir parvenir à une fin : « que l'Empire soit transporté des Alemans aux Espagnolz ». Quitte à laisser les Turcs agir sans

les contrer afin que les Espagnols soient en fin de compte les seuls recours possibles. Un empire héréditaire se profile, par le fait d'un Empereur qui ne croit en rien sauf en son ambition, qui divise les princes, introduit le trouble dans la paix publique, viole les traités, et « qui declare ses ennemys ceulx qui ne peuvent supporter la servitude, que soubz le tiltre de liberté il leur veult imposer », qui fait la guerre aux chrétiens et pas aux Turcs³⁵⁴ ...

Face à un Charles Quint dont les promesses ne valent rien, et qui est le prince qui trompe sans cesse ses interlocuteurs, Danès fait surgir en Henri II le bon prince, objet d'actions provocatrices, mais demeurant patient face aux agressions et humiliations. Lorsque le roi de France donna congé en 1547-1548 aux capitaines allemands qui s'étaient mis à son service, ces derniers se retirèrent dans les villes libres où ils tenaient en temps normal leur résidence : l'Empereur les fit poursuivre, et en sa maison même il fit arrêter le capitaine Sébastian Vogelsperger, colonel de lansquenets, et le fit conduire à Augsbourg : là, dans la reconstitution historique, il le fit décapiter en place publique, confiant au bourreau qui tenait encore le glaive sanglant à la main de proclamer « qu'il en seroit autant faict de tous ceulx qui partiroient du pays, pour aller servir la couronne de France ».

Le pire, par-delà les promesses non tenues, ce fut d'avoir jeté la honte sur la couronne de France devant les États alors réunis, par la main et la parole d'un bourreau. En même temps que l'honneur du roi, ce furent aussi les libertés de la nation allemande qui furent agressées. Les provocations, est-il écrit, de ce type se sont multipliées, le roi restant longtemps dans la patience, un roi constant face à un Empereur inconstant et continuant sans cesse les offenses, jusqu'à ce que le moment décisif arrive, après tant d'insolences, bravades, provocations, impunités. Est venu le temps où le masque est tombé, où le soleil de vérité a chassé les ombres de l'imposture ; « car ce qui souloit estre nommé en l'Empereur Religion, s'est déclaré estre hypocrisie et simulation... ».

L'Empereur est donc comme un caméléon, sans foi ni loi, et c'est un petit récapitulatif des derniers événements d'Allemagne de 1546-1547 qui est donné : pour obtenir de l'aide de Paul III, il affirma au pontife prendre les armes pour réduire les Allemands en l'obéissance et en la sujétion de l'Église romaine. Mais une fois subsides et soldats obtenus, il déclara en Allemagne qu'il ne combattait pas pour la religion mais contre des rebelles à son autorité qu'il se devait de châtier. Avec cette tolérance qu'il donne, dans sa propre armée, d'inclure des soldats luthériens, ce qui montre qu'il n'a rien à faire, en réalité, avec la vraie foi chrétienne : « de faict, permet a son propre camp, que les lansquenetz qu'il avoit, vesquissent publiquement selon leur nouvelle institution, en chantant pseaulmes en leur langue, ayans prescheurs de leur doctrine, et usans au demeurant de toutes façons contraires et prohibées par l'Église Romaine ». Mais il ne s'en tint pas là : lorsqu'il mit le siège devant des villes, et que certaines souhaitaient se rendre à composition, à aucun moment il ne leur imposa de changer de religion.

Ce qui caractérise donc l'Empereur, c'est qu'il tend de toutes ses forces vers un but maléfique, sans relâche : « dominer le corps » sans avoir le souci des consciences. Son principe, selon Danès qui rapporte qu'à Augsbourg une convention fut conclue qui prévoyait que les prêcheurs évangéliques continueraient à pouvoir être présents en ville et que la messe ne serait dite que dans quelques églises, est de tenir l'Allemagne dans la division, d'entretenir la désunion. Un Empereur toujours et encore sans foi, qui en filigrane penche vers une religion sans vérité, qui est celle de sa propre puissance temporelle.

En plus, Pierre Danès s'insurge contre le fait que l'Empereur cherche par tous les moyens à rompre l'amitié éprouvée par les Allemands à l'égard des Français. « D'avantage, pour achever de peindre la province d'Alemaigne, l'Empereur estend tous les nerfz de son esprit, et use de tous les moyens de son artifice, pour rendre les Alemans ennemys aux François ;

affin qu'estans divisez, espuisez et destituez de tous leurs amys, il n'y ayt homme entre eulx qui ne doubte de luy faire teste, ains que chascun luy accorde d'estre rançonné, mastiné, et prostitué par ses Espagnolz : que chascun, sans oser sonner mot, se veoit despouillé de ses libertez. » Au bout du compte, le grand projet de Charles Quint est disséqué et identifié : il s'agit bien d'opérer le transfert de l'Empire des Allemands aux Espagnols, en laissant parallèlement le Turc achever ce qui a été entrepris en Hongrie et Transylvanie. Ce qui ferait que non seulement les Allemands se retrouveraient sous le joug espagnol, mais aussi à la merci des infidèles. Car l'Empereur est le seul responsable de la puissance croissante et envahissante des Turcs en Europe³⁵⁵. Le roi de France, seul, peut s'opposer à ce projet, car en protégeant Parme, il protège le pape. Il n'a de volonté que de remettre en paix la chrétienté, et il est un souverain de la justice et de l'honneur. Il cultive l'« innocence » face à celui qui ne vit que d'« imposture et artifice » et qui ne connaît comme fin que la satisfaction de son « ambition ». Le discours de Danès est tout entier construit sur l'antinomie entre justice et injustice. Avec l'ambition et la cupidité « insatiable de dominer » qui meut l'Empereur.

Un an plus tard, les arguments développés dans la *Seconde apologie* sont encore durcis dans une missive dont l'auteur est censé être le roi Henri II lui-même : avec le thème d'une mise en esclavage des Allemands par les Espagnols couplée avec la captation héréditaire du Saint-Empire par l'Espagne³⁵⁶.

Cependant, pour en revenir à l'analyse de Laubespine, la conclusion de sa fresque historique vient contredire totalement l'exaltation impériale de Zuniga, qui avait, on l'a vu, comme authentifié, dans le *De bello germanico*, une sorte de fin d'histoire parce qu'à ses yeux la paix était désormais sans retour en arrière en Allemagne.

Pour Laubespine, l'histoire n'est pas close : qui connaît les Allemands et leurs princes doit savoir que rien n'est acquis, que ce qui est fait est défait

très vite dans le Saint-Empire, et que donc il ne faut pas se laisser impressionner par l'apparence du succès de Charles Quint. À tout moment la roue de l'histoire peut et doit tourner. On l'a dit, parce que la volonté de Dieu est supérieure à toute donnée d'ordre humain et parce que l'*ubris* impériale n'est rien face à la Toute-puissance de Dieu ; mais aussi parce que les Allemands ont en eux un naturel qui est contradictoire de l'autorité que l'Empereur veut leur imposer par la force et la peur, et également par ses manipulations.

Autopsie d'une fausse victoire

La victoire de 1547 est donc une vraie fausse victoire, et implicitement, Laubespine appelle son lecteur à être sur ses gardes, à se mettre en posture de veille, à savoir que le naturel germanique est contradictoire de l'acceptation d'une autorité unique. L'histoire même montre que Charles Quint se berce d'illusions quand il croit qu'il a obtenu la totale soumission de ceux qui ont été encore récemment ses adversaires :

[...] qui est bien loing [~~de surprise~~] d'une obeissance et amitié mutuelle que le Prince et les subjectz doibvent avoir les uns aux autres et du fruit Que plusieurs ont estimé en debvoir sortir non congnoissans possible le pays [~~ny~~] ne la maniere de vivre de la Germanie – laquelle, pendant l'Empire mesmes florissant des Romains, s'est tellement conservée par continuelles guerres et mutuelles ligues que [~~ses~~] ces seigneurs font a tous propos selon l'exygence de leurs affaires –, que lors qu'on a pensé estre assuré avec eulx, [~~le tout~~] ce a esté a recomancer. Car, ne pouvans vivre sans les armes, ils en refont aultant en ung quart d'heure qu'ilz en ont gasté en ung an et si ont bien ce bien qu'en fin ordinairement,

pour l'entretien de leurs estatz et libertez, ilz courent [~~plus~~] sus a plus grand et est leur commung ennemy ores qu'il n'y ayt autre fondement.

Si que, pour conclurre et les vous descrire en brief, je ne trouve rien mieulx [~~a propos~~], ny plus a propos, que le dire du feu Empereur Maximilien : lequel, apres avoir donné a chacun potentat la qualité et tiltre de son obeissance, renommant le Roy de France Roy des hommes, celluy d'Angleterre Roy des dyables, il s'appelloit Roy des Roys, non pour aucun commandement qu'il eust sur princes de ceste grandeur, mais parce [~~que~~], comme il disoit, qu'il n'avoit subject en Allemaigne, qui ne pensast estre Roy.

Insidieusement toujours, Charles Quint en vient clairement à assumer le masque du tyran, celui qui ne répond pas aux exigences de la sagesse.

Il ressort de cette évocation de l'histoire comme art de la guerre, poursuivie ou réengagée avec les armes narratives, que l'historien d'aujourd'hui se retrouve face à une aporie et donc à un échec. Le récit est une mise en représentation du prince, le prince est l'histoire en bien ou en mal parce qu'elle dit ce qu'il est, ses vertus ou ses vices, qu'elle parle de lui-même à travers sa mise en un discours qui se confond avec une figuration : le but de l'historien n'est pas de reconstituer une facticité narrative, il est de peindre qui est le prince. Son herméneutique apologique ou critique ne procède que pour fabriquer un portrait en corps et en âme de Charles Quint, son désir d'être, jusqu'à l'interrogation de savoir si la mimesis se trouve dans l'écriture ou dans les actions que l'écriture rapporte.

D'où l'écueil que rencontre l'historien d'aujourd'hui à tout moment. C'est le sujet qui semble faire signification, donnant son éclairage à l'histoire et expliquant par ce qu'il est subjectivement à travers le développement factuel. La finalité de l'écriture historique est donc le passage du général au particulier, ou plutôt la réduction de l'histoire à

l'individu qui devient le critère même de la vérité, par la cristallisation qui se produit en lui du sens qu'il est censé donner à l'histoire. C'est l'intériorité du sujet qui fait l'histoire ou plutôt qui la révèle, la reconfigure en un discours sur les vertus. Avec toutefois un problème : face à cette intériorité dominante, l'histoire peut aussi procéder par voie de figuration inversée, dans laquelle le sujet s'avoue investi par le mal, les passions, les vices. Il y a deux manières, donc de faire parler le prince.

Mais pour l'historien d'aujourd'hui, cette méthode intraprojective, en ce qu'elle permet aussi bien de construire que de déconstruire, ne fournit que les données élémentaires d'une histoire qui s'autonie et s'autorenne dans la contradiction. L'histoire n'est donc pas interprétative dans cette dualité contradictoire, elle est intraprojective d'une historicité imparfaite. D'une inscrutabilité pour citer Ricœur puisqu'elle se caractérise par la faculté de défaire ce qu'elle a fait. D'un côté il y a, parce que les événements sont la transcription d'une vie, qui les façonne, le récit d'une vie qui, à la manière antique, est une vie de gloire, qui doit susciter l'admiration. La narration, comme celle de Zuniga, est exaltation d'une héroïcité, selon les paradigmes plutarquiens d'individus bâtissant l'histoire par leurs vertus. Elle se confond avec un panégyrique et donc cultive les idéaux humanistes d'une *hominis dignitas*, bénéficiaire d'une *felicitas* qui relève toutefois de la bonté divine³⁵⁷. Et la finalité est alors de légitimer l'exercice du pouvoir. Citons ici le *Livre du corps de policie* de Christine de Pisan : « Si que dit Valere du tres excellent prince Julius Cesar que pour le merite de ses bienfais fu après sa mort reputé comme un dieu. Car les anciens de lors n'avoient encore la foy quant ilz veoient une personne, feus homme ou femme, qui passoit les autres en aucune souveraineté de grace, il avoient opinion que telle excellence ne peust estre sans vertu divine. Et pour ce que icellui Julius Cesar ot maintes tres excellens vertus, et entre les autres ot en lui justice et clemence souverainement, ils dirent que tel vertu en homme ne povoit estre

perie par trespassement de vie, et que son ame estoit montée ou ciel deifiée³⁵⁸. »

Mais le panégyrique, parce que l'écriture est pensée comme un jeu de significations qui peuvent être inversées, a le potentiel d'être contré ou retourné sur lui-même : la *fama* se renverse alors en une diffamation, la *dignitas* devient *indignitas*, les vertus se nomment vices. Un jeu de mise en contradiction des significations est programmé et reprogrammé sans cesse, qui débouche, pour l'historien d'aujourd'hui, sur l'aporie. *Quid* de l'histoire alors, si ce n'est des témoignages d'une impossible anthropologie de l'acteur historique, à la *persona* éclatée entre des virtualités antinomiques ? Ricœur ne posait-il pas, en pensant à la situation « dépressive » de celui qui leur est confronté, la question du conflit des interprétations rivales ? Un conflit qui rejoint la guerre des *Flugschriften*, cette guerre des libelles que connaît l'Allemagne avec intensité entre 1545 et 1552³⁵⁹. Et ne répondait-il pas que « ces problèmes sont proprement non considérés dans une herméneutique fondamentale ; et cela, à dessein : cette herméneutique n'est pas destinée à les résoudre, mais à les dissoudre³⁶⁰ ».

Faut-il alors baisser pavillon et se satisfaire de dire que le passé subjectif est insondable, inatteignable ? De dire que l'historien, confronté aux contradictions des engagements narratifs de jadis et d'écritures qui sont iconiques, se devrait soit d'accepter de se placer sous la dépendance des images ainsi fabriquées et donc de prendre parti, de manière plus ou moins avouée, en faveur de l'un ou l'autre des personnages ainsi peints, soit de renoncer à chercher à comprendre les ressorts des imaginaires qui animaient les sujets du passé ? Nous avons vu précédemment que ce passé de la *psyché* de Charles Quint pouvait, malgré l'opacité dans laquelle l'histoire de lui-même l'installa, acquérir une certaine transparence. Et cette dualité a ceci de fascinant qu'elle reproduit l'ambivalence subjective de l'Empereur, que tout se passe comme si l'histoire qu'il lui était donnée à connaître était

un miroir de sa propre histoire, comme si donc sa propre histoire le rattrapait jusque dans le champ même du discours.

CHAPITRE VI

L'alternative d'une intériorité iconique

Il n'en reste pas moins que rien n'est clair dans cette histoire *bifrons* qui à distance, par des mots qui sont destinés à façonner des images, produit des portraits antithétiques de l'Empereur et donc s'autodétruit par une succession d'effets de contradiction et aussi parce qu'en se cristallisant sur un discours « *pro* » ou « *contra* » « *persona* », elle ne se développe que dans ce que l'on peut nommer, sans qu'il y ait une implication péjorative, une inquiétude de soi. En bref, elle ne transmet à l'historien d'aujourd'hui qu'un autre récit que ce qu'il serait en mesure d'attendre, le récit d'une guerre à laquelle se livrèrent à distance deux historiens, une guerre oscillant selon l'un et l'autre de l'éloge au blâme. Pour ce qui est de savoir ce que Charles Quint pensait, imaginait, voulait dans le conflit qui s'ouvrit avec la ligue de Smalkalde, rien ne filtre de ce jeu de rôles.

Comment dépasser le niveau de l'aporie, telle est l'interrogation qui se pose, comment envisager d'aller au-delà de l'horizon de cet Empereur qui, parce qu'il a deux visages, échappe à l'appréhension ? Il ne reste plus que de mettre en œuvre « l'éclatement du langage vers l'autre que lui-

même... », son « ouverture³⁶¹ ». Et sera ici épousée la critique proposée par Yann Lignereux lorsqu'il regrette que les analyses soulignent « une paradoxale extériorité du roi à ce qu'on lui enseigne, à ce à quoi il serait naturellement voué... ». La question sera celle de la vocation, d'un processus de transformation ou, plus justement, de « déliaison » et de donation faisant sens par et pour lui-même³⁶².

L'esprit de l'ipséité

Inspirons-nous alors de Paul Ricœur affirmant qu'il ne faut pas en rester à l'inscrutabilité ou l'incomplétude, à la contradiction entre histoire et vérité : « Le passé qui n'est plus, mais a été, requiert le dire du récit du fond même de son absence [...], se fait demande de dire. [...] Si le discours historique reste une construction, la construction veut être une reconstruction. Or, qu'est-ce qui régit la visée de reconstruction, sinon le souhait de *répondre* à ce qui ne peut pas ne pas être interprété comme demande de discours venant de l'ayant-été ? [...] C'est au futur du discours que s'adresse la requête de l'ayant-été du passé révolu. Et c'est l'inépuisable qui demande qu'on redise, que l'on réécrive, que l'on reprenne encore et encore l'écriture de l'histoire³⁶³. »

L'histoire n'est pas seulement déficit ou éclats de vérité, ou historicisation fictionnelle, elle ne relève pas seulement d'une série de courts-circuits entre le passé et l'historien. Elle est aussi traces, empreintes, indices. Le tout est de bien repérer où se trouvent les traces ou les empreintes les plus performantes afin d'aller dans la reconnaissance de l'existence dialectique de l'*idem* et de l'ipséité d'un sujet, de ses permanences et mouvements, parce que traces et empreintes, si elles sont reconnues, ouvrent à une sémiotique permettant d'aller au-delà du doute et du relativisme, plutôt de l'irrémédiabilité de l'écart.

À la Renaissance, nous l'avons dit, la pensée se développe de manière projective et donc iconique. Écrire l'histoire revient à peindre un portrait. Il nous faut ici imaginer le possible d'un renversement épistémologique, en faisant le pari qu'il serait alors possible de parvenir à mieux percevoir l'identité de Charles Quint en posant l'attention sur une représentation iconique qui ne serait pas seulement discursive, mais serait une production picturale : en l'occurrence un tableau ayant pour objet de livrer au personnage qu'il représente un miroir de lui-même, de lui faire deviner et savoir à la fois ce qu'il est, ce qu'il a été et ce qu'il doit être. De lui offrir une lisibilité méditative de son intériorité. D'être encore une mise en mémoire de sa vie figée dans le moment où cette vie peut sembler passer de ses possibles à sa vérité. Alors que l'histoire offre à comprendre une herméneutique statique, effectivée parce que l'historien propose de décrypter la vérité du personnage qu'il dépeint touche par touche, la peinture possède une lisibilité, mais ouverte.

Avec un tableau nous sortons donc de l'*Öffentlichkeit* dans laquelle se déploie l'écriture historique pour rentrer dans un espace plus comprimé qui est celui du rapport du regardant au regardé et *vice versa*. Une *Öffentlichkeit* défaillante puisque antinomique, faillée entre deux images qui se nient l'une l'autre. Et disons-le d'emblée, il s'agit de s'impliquer dans une enquête dialectique par le biais iconique, faisant de l'histoire une expérience mobile dans la durée, remontant depuis l'immédiateté jusqu'au passé, selon le principe édicté par Walter Benjamin quand il écrivait : « La révolution copernicienne dans le vision de l'histoire consiste en ceci : on considérait l'« autrefois » comme le point fixe et l'on pensait que le présent s'efforçait en tâtonnant de rapprocher la connaissance de ce point fixe. Désormais, ce rapport doit se renverser et l'Autrefois devenir renversement dialectique et irruption de la conscience éveillée... Les faits deviennent quelque chose qui vient seulement de nous frapper, à l'instant même, et les établir est l'affaire du ressouvenir³⁶⁴. »

Restituer le mouvement de l'histoire telle qu'a pu le vivre ou a pu penser le vivre Charles Quint, tel est notre projet. Et restituer ce mouvement, c'est se proposer de saisir le cheminement qui est le sien par-delà ses hésitations, ses avancées et ses reculs toujours calculés, par-delà ces phénomènes de bascule qu'il met en scène pour toujours être en mesure de rebondir, de, précisément, ne pas se laisser dépasser par la durée historique et les effets délétères qu'elle risque d'entraîner pour son autorité. Faisons nôtre cette déclaration d'intention : « L'image est actes, instrument d'action – objet *pour* l'action – ou occasion d'action – objet *de* l'action³⁶⁵. » Tout en partant du principe qu'il nous faut saisir l'image en tant que dynamique sémiotique, donc tension d'écriture, langage écrit comme Alberti l'appréhendait, jouant de manière ambivalente.

Citons encore Ernst Cassirer pour bien poser ce qui est entendu ici : « L'image ne manifeste pas la chose, elle est la chose ; elle ne se contente pas de la représenter, elle agit autant qu'elle, de sorte qu'elle la remplace dans sa présence immédiate... L'image aussi ne se contente pas de présenter la chose à la réflexion subjective d'un tiers : elle est une partie de sa réalité et de son efficace propre³⁶⁶. » C'est-à-dire que l'image duplique, qu'elle relève d'un enchantement autorisant une symbiose d'elle-même avec son modèle, qu'entre l'économie symbolique du sujet qu'elle montre et ce qui est son objet il n'y a pas de distance, ou du moins que la distance réside dans d'autres procédés de verbalisation visant à « se dire³⁶⁷ ». Qu'elle est en posture d'émulation face au réel³⁶⁸. Ainsi représenter un corps, c'est représenter le monde, signifier que le corps est duplication comme l'écrivait André Vésale dans la préface dédiée à Charles Quint de ses *Sept Livres de la fabrique du corps humain*³⁶⁹, mais encore dire que le corps est articulé à une âme et qu'il peut être la lisibilité de l'âme selon la doctrine des « signatures » qui veut qu'il y ait « sympathie » entre la forme et l'être³⁷⁰. L'image, outre qu'elle est surgnifiante par rapport au réel qu'elle cherche à densifier, corriger et perfectionner si l'on suit la *Théologie platonicienne* de

Marsile Ficin, est alors sursignifiante par rapport au texte, elle est force de production d'une présence dont le propre est l'absence. Et de là vient qu'elle est à corréluer à une forme de magie, selon ce que notait Julien Gracq : « La parole est éveil, appel au dépassement ; la figure figement, fascination. Le livre ouvre un lointain à la vie, que l'image envoûte et immobilise³⁷¹. » C'est ce que le tableau a comme pétrifié qu'il s'agira de rechercher.

Venons-en alors, en continuité du motif de la *pax aurea* que la victoire épiphannique de Mühlberg semble symboliser, au célèbre tableau de Titien figurant l'Empereur à cheval en chevalier chrétien tenant une lance courte, dans laquelle il a été possible de deviner autant la Sainte Lance³⁷² qu'un bâton stylisé de commandement. À la transmutation en saint Georges qui serait corrélative de la mise en scène et qui pourrait s'accorder avec la thématique d'un Empereur *in profectioe* – c'est-à-dire entrant en campagne *Hasta summa imperii*³⁷³ –, il faudrait surtout rajouter le motif de la réincarnation de Marc Aurèle, l'Empereur stoïcien entamant donc une course triomphale sous les rayons rougeoyants d'un soleil crépusculaire : le *sol poniente* maintenu miraculeusement au haut du ciel, annonçant à la fois une fin et un recommencement, un *adventus* : signe de ce que Charles Quint agit non pour sa gloire d'ici-bas, mais pour celle de Dieu lui commandant de lutter pour le bien de son peuple et prolongeant pour lui la durée du jour³⁷⁴.

Il est nécessaire toutefois de considérer la mise en portrait de Charles Quint en tant que témoignage d'une identité narrative de manière plus détaillée et donc plurisémiotique : il y aurait d'une part le *De bello germanico* qui aurait été destiné à enseigner et à montrer à ses peuples la transcendance de la figure impériale protégée divinement et investie de vertus divines assurant de sa mission de défenseur de la chrétienté. Un texte qui doit permettre au lectorat de visualiser scéniquement la gloire impériale au fur et à mesure de séquences emboîtées les unes dans les autres. Il y aurait ensuite

le portrait équestre conservé au musée du Prado, qui serait comme un *compendium*, un digest du *De bello germanico*, mais au sens d'un « recordatorio intime » selon la formule d'Alvaro Soler del Campo : un miroir permettant à l'Empereur de garder la mémoire du haut sens de sa victoire pour mieux être en mesure de rendre grâce à celui qui l'a autorisée : une victoire autorisée par Dieu à travers le prodige du soleil rougeoyant demeurant comme accroché au ciel, et lui certifiant une mission qui est depuis toujours de faire passer le monde humain des ténèbres à la lumière, de dépassement des contingences terrestres pour le service de la paix, son cheval maîtrisé symbolisant la double domination de ses passions et des passions du monde. Ce qui serait donc allégorisé dans la portraiture impériale serait la pleine et totale possession de la Vérité que la lance courte symboliserait. Le portrait de l'Empereur serait alors un portrait hiéroglyphique : le corps de l'Empereur serait la transcription de ses vertus à travers l'armure et les armes qu'il porte, la lance qu'il brandit étant peut-être à rapprocher de la lance d'Athéna, symbole de raison ³⁷⁵.

Transfiguration : de l'ombre à la lumière

Il faut imaginer que l'histoire a pu être pensée comme une séquence de transfiguration pour l'Empereur et que, par là même, est transcrite une forme de libération accomplie par rapport à une part d'ombre en soi ; ce qui indiquerait que sont emboîtés deux plans de symbolisation, interne et externe. Dans le tableau de Titien, n'est-il pas frappant de voir que Charles Quint semble sortir d'une forêt ténébreuse, métaphorique de l'univers sensuel, d'une sauvagerie inquiétante, et que, revêtu de son armure enfermant et maintenant en quelque sorte son corps dans une posture combattante, il passe un gué qui l'emmène vers la lumière ? S'agit-il d'une figuration de la grande forêt d'Atropos dans laquelle des chevaliers sans

pitié, avec une violence aveugle, frappent tout homme qui s'y est aventuré, dans le *Chevalier délibéré* ? Ce sont entre autres Accident et Debille, « trescreulx » qui tiennent « le Pas trop périlleux / Très horrible, très merveilleux, / Sans avoir jour ne nuit repos / Et contient leur propos / De tant combatre et de ferir / Que faire tout homme mourir ».

Dans l'imaginaire arthurien, la forêt est menace, elle est dite « soutaine, soltive, enermie, estraigue », lieu de forces hostiles que seul le courage du chevalier a pu vaincre. Elle est censée être peuplée de lions, serpents, tigres, léopards, un bestiaire agressif, elle est sombre et elle est hantée de forces maléfiques, habitée par ceux qui sont animés par l'orgueil de leur force, par l'esprit de trahison³⁷⁶. Elle abrite le mal, l'entoure comme dans *La Divine Comédie* quand les neuf cercles de l'Enfer sont circonscrits par « une selve obscure, sauvage et âpre et forte ». Comme l'a toutefois écrit Marie-Luce Chênerie, la forêt se dédouble en un reflet du héros, de son désordre intérieur et quand le héros en sort, l'événement signifie qu'il a achevé un parcours de conversion, qu'il est sorti du chaos de lui-même, que le temps de l'incertitude subjective est terminé parce qu'il a su aller au bout de la sublimation de ses passions. Ou plutôt parce qu'il a pu y effectuer une chasse à tous ses péchés qui sont aussi les péchés du monde humain. La forêt est alors métaphore de la conscience³⁷⁷ : chaque péché ressemble à une bête sauvage qui hante la forêt et, dans *La Forest de conscience contenant la chasse des princes spirituelle*, la colère est comparée au chien, la gloutonnerie au loup, la paresse à l'âne, la luxure à l'ours³⁷⁸...

Et alors Titien exhibe Charles Quint débouchant sur une prairie verdoyante, un décor figuratif de sérénité, de plénitude. Une vie nouvelle est de la sorte en attente puisque les puissances du mal, en lui comme hors de lui, ont été défaites. Une prairie qui ressemble d'ailleurs à un grand verger, proche du jardin d'Éden planté de quelques arbres, qui peut annoncer que l'Empereur, maintenant qu'il a accompli la réunion de ses peuples et les a rendus à la paix, est en attente de sa salvation. Il a dominé la

mal-fortune, l'errance chevaleresque métaphorisée par la profondeur de la forêt métaphorique de toutes les vicissitudes de la *vita humana*. La forêt qui spatialise en quelque sorte le temps, une longueur de temps, et qui est ce par quoi le héros a pu s'initier à la Vérité, c'est-à-dire à la *sapientia* qui est au cœur de sa conscience épique³⁷⁹. Une *sapientia sancta*. Ce ne serait donc pas fortuitement que Charles Quint aurait décidé de rédiger son testament de 1548, au retour de l'expédition d'Allemagne, comme si celle-ci aurait marqué un palier dans le sentiment qu'il est enfin parvenu là où Dieu l'appelait depuis toujours³⁸⁰. Peut-être parce qu'il a mis un terme à une histoire qui assombrissait toujours plus le monde des hommes, les emportait vers des ténèbres apocalyptiques. Peut-être parce que l'événement qui a eu lieu sur les bords de l'Elbe a impulsé une décélération des temps.

Rentrons ici dans ce qu'Ernst H. Gombrich nomme « la psychologie de la représentation »³⁸¹, et que nous appellerons l'intériorité iconique. Ce que Titien a voulu figurer serait le basculement subjectif qu'occasionne l'événement de Mühlberg pour l'Empereur : Charles Quint est donc exhibé au sortir d'une forêt ténébreuse, symbole de toutes les vicissitudes qu'il a dû endurer depuis le début de son règne puisqu'il s'est dévoué, sans s'accorder de répit, à lutter contre le mal, et qui ont en quelque sorte connu leur paroxysme dans les événements de la guerre d'Allemagne. Mühlberg n'est pas évoquée comme une bataille ayant conduit à la défaite sanglante de l'armée protestante et il n'est pas question de gloire de l'Empereur ni de triomphe de la foi, *a contrario* de ce qu'aurait voulu que soit figuré l'Arétin : il n'y a pas, à proprement dire, de visibilité religieuse immédiate dans le tableau. Il nous faut partir du *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche³⁸² dont il ne faut pas oublier que Charles Quint, quelques années après, tint à emporter à Yuste un exemplaire, au côté des *Confessions* de saint Augustin, des *Epistulae* de saint Jérôme et des *Commentaires* de César. Charles Quint se présente sur le tableau de Titien comme parachevant le « chemin mondain » sur lequel, à la manière du chevalier

errant, il s'est promené « moult longuement », jusqu'à faire mouvement pour enfin atteindre une maison qui serait « la demeure de Raison ».

Ce qui compte alors tient dans le corps dressé sur un alezan, qui passe de l'ombre à la lumière et qui porte une armure hiéroglyphique des vertus de celui qui accomplit une mission divine en défaisant les forces de division qui menaçaient l'unité de l'Empire et de la chrétienté. Et Charles Quint, tout en projetant son corps comme métaphore des vertus qu'il s'est obligé d'entretenir en lui parce qu'elles étaient un don divin³⁸³, se dirige vers le soleil couchant que Dieu a suspendu dans les cieux pour permettre que s'accomplisse sa mission. Un soleil qui renvoie à la destinée providentielle qui depuis sa naissance a été la sienne et que le grand chancelier Gattinara caractérisa dans son *Autobiografia* comme une grâce : « Personne n'est plus redevable à Dieu que Charles empereur ; pour lui le Très Haut a fait et accordé plus qu'à tout autre au monde. Qu'il suffise de penser à la mort de tous ceux qui précédaient Charles dans la ligne de succession, alors qu'il était encore un enfant : tout cela, en dehors de toute action ou décision humaine, seulement par la grâce de la divine clémence, tout particulièrement bienveillante à son égard. Pour que rien ne lui manque, Dieu, dans sa bénévolence, a accordé au jeune prince, par le vote unanime des grands électeurs, le saint empire romain, la titulature la plus juste pour la monarchie universelle³⁸⁴. »

D'où il ressortirait que Titien, en ayant en tête peut-être le *Chevalier, le diable, et la mort* gravé par Dürer, a imaginé un Empereur allant désormais, sur son cheval caparaçonné, vers une fin qui est l'éternité, l'âme en paix et guidée par Dieu, la fin qui est aussi une fin d'histoire en ce qu'elle est la fin même de sa mission, la *pax aurea* rêvée par Zuniga, la *pax* qui est aussi une paix intérieure puisque le portrait se voudrait à la fois l'image d'une conscience sereine et l'image de l'empire même qu'il lui a été donné de gouverner. L'Empereur est bien transfiguré ou libéré par la bataille de Mühlberg, et il se dirige calmement vers une lumière symbolique de grâce

divine, chevalier ayant surmonté, parce qu'il a dompté ses propres passions et sa corporéité, les passions d'un monde désormais réconcilié et pacifié. Le passage de l'Elbe joue comme un double sursignifiant de l'allégorie de cet accomplissement salvifique. Charles Quint est seul face à une lumière qui l'éclaire mais dont il sait qu'elle est en lui, captée qu'elle est par son regard. Le soleil est le hiéroglyphe du Christ, du triomphe sur la mort, il signifierait une lumière illuminant intérieurement l'âme de l'Empereur et légitimant la mission qu'il s'est dédiée à réaliser contre le mal. Et le paysage qui s'ouvre à lui est celui d'un *locus amoenus*, un espace idyllique exprimant cette quiétude qui est en lui³⁸⁵.

Déplaçons, pour mieux comprendre, donc temporairement le viseur vers ce cavalier qui semble exécuter un mouvement inverse de celui effectué par l'Empereur grâce au pinceau de Titien. Car le chevalier de Dürer est sous la menace – ou la nécessité – d'être escorté par le diable monté à cheval et tenant un sablier allégorique d'une temporalité terrestre qui est comptée ; et, avançant au milieu d'un environnement désolé, il paraît rentrer dans un paysage désertique sombre et hérissé de rochers³⁸⁶. Un désert sans soleil et donc sans vie, un chaos à l'image possible de son intériorité. Il va vers la mort éternelle symbolisée par un crâne, et Jérusalem, sur une hauteur, apparaît comme hors de sa portée, hors de son bas monde. Dürer sans doute a voulu projeter le motif de l'impuissance du *Ritter*, qui ne peut que faire le mal parce qu'il fait la guerre et parce qu'il est voué à la guerre, à accomplir son salut, et qui parcourt un monde qui est à son image, ensauvagé, aride, désolé et dépourvu de vie. Il a voulu symboliser un non-être existentiel au sens d'une quête de la guerre pour la guerre. La queue d'écureuil qui est embrochée sur la lance du chevalier est synonyme des péchés accomplis, et surtout de tromperie indiquant que le guerrier, qu'il le veuille ou non parce que de la guerre ne peut venir que du mal, est au service du maître Trompeur, Satan³⁸⁷. Satan insaisissable, sans cesse en mouvement, surgissant partout et nulle part, comme l'écureuil. Il est difficile de deviner

la signification du chien qui marche entre les sabots de son cheval. Sauf peut-être qu'il serait un compagnon psychopompe emmenant le guerrier vers ce qui l'attend, la bouche d'enfer fumante, que l'iconographie représente alors précisément comme une gueule de chien grande ouverte.

Le chevalier de Dürer regarde devant lui, mais fixement, comme halluciné par le chemin même qu'il suit mécaniquement, et dont il semble ne pas pouvoir se détacher, ne pouvant aller, parce qu'il a vécu et vit de la guerre, que vers un monde mort qui l'hallucine tant il semble être fasciné par lui. Ceci contre la vision curieusement irénique développée par Erwin Panofsky d'un *miles christianus*³⁸⁸ et contre les interprétations héroïques, positives ou négatives qui verraient en lui le chevalier brigand, le *Raubritter*. Pour Edgar Wind, Dürer a gravé un *memento mori*, proche d'une danse macabre, mais on peut rajouter que, précisément, le chevalier a pour particularité d'ignorer le memento, qu'il ne peut pas le comprendre, qu'il est comme obnubilé par le chemin sur lequel il s'est engagé et qu'il ne peut pas quitter. Il ignore la mort parce qu'il est la mort même et que la mort est son double comme le diable l'est aussi. Les trois figures sont une. Et ce serait le propre des compositions symboliques d'être de grandes tautologies, dans la mesure où elles relèvent d'une démultiplication du sens. Ainsi que Jean Wirth l'a écrit, le chevalier ne voit pas le diable et la mort parce qu'ils sont en réalité en lui, et il serait possible d'ajouter qu'il ne les voit pas parce qu'il est leur double : « Pris entre le diable qui veut s'emparer de lui, et le spectre errant qui lui coupe la route, il risque que son corps ne serve de demeure à la créature infernale, afin qu'il continue, victime ou bourreau, à parcourir les forêts la nuit³⁸⁹. » À quoi on pourrait ajouter qu'il pourrait être le symbole d'un monde humain progressant inexorablement vers une fin des temps. C'est un parcours, antinomique de celui que Titien fait accomplir à Charles Quint et qui est ici dramatisé. Le chevalier nous donne alors l'idée de ce que pouvait être le fantôme siégeant dans la crypte de l'intériorité impériale.



ILLUSTRATION 3. Albrecht Dürer, *Le Chevalier et la Mort* (1513), Bibliothèque nationale de France. © Gallica-bnf.fr-Bibliothèque nationale de France.

Diane Bodart a expliqué qu'il y avait un art de la dissimulation appliqué à la peinture³⁹⁰. Parlons plutôt d'un art du mystère ou de la mise en énigme. Certes il y a eu réappropriation par le peintre vénitien d'un modèle élaboré tôt par Jakob Seisenegger, le peintre de la cour de Ferdinand I^{391er}, en 1532, mais l'important est que Titien a conceptualisé le portrait de l'Empereur comme une écriture de soi, lisible seulement par lui-même puisque

réfléchissant son *cogito* de prince victorieux, qu'il s'est en quelque sorte érigé, à la demande de Marie de Hongrie, en transcripteur de ce que pouvait être l'idéalité métapsychologique même de Charles Quint aux lendemains de la bataille de Mühlberg. Il aurait alors imaginé l'Empereur autoprojeté dans la représentation comme il le fait dans le portrait de Munich³⁹². Le mystère est là, le tableau est discours sur soi, sur le rapport *idem-ipse*, il parle dans son silence même.



ILLUSTRATION 4. Titien, *Portrait de Charles Quint* (1548), Munich, Alte Pinakothek.
© Akg-images/Erich Lessing.

Ne faut-il pas alors traduire le langage iconique en une forme d'écrit du for intérieur ? Un for intérieur que Titien reprojeta picturalement quand il eut à mettre en scène Charles Quint assis dans un fauteuil, également seul au monde, dans une loggia ouvrant sur un horizon de campagne parcourue par un fleuve qui serait allégorique du temps passé qui ne revient pas mais qui a été maîtrisé. Dans la tradition analytique classique, la canne tenue par l'Empereur évoquerait la maladie, la goutte, et une situation de faiblesse corporelle qu'il faudrait appréhender comme antithétique de la vigueur de la représentation équestre saisie au passage de l'Elbe en 1547. L'Empereur serait en attente mélancolique de sa mort, peut-être méditant sur ses échecs et sur le fait que désormais il n'aurait plus la force de pouvoir rattraper le temps et de tenter d'accomplir cette mission à laquelle il aurait tant tenu. Titien aurait peint la rêverie d'un Empereur solitaire³⁹³.

Mais une telle lecture est anachronique, car le portrait de Munich est en réalité un portrait d'audience, affirmant qu'après la guerre qui a défait les passions, au service de la *pax aurea* s'ouvre un autre champ d'action de la majesté impériale et donc de la subjectivité de Charles Quint. L'Empereur est en situation de solitude comme lors du passage de l'Elbe, parce que sa solitude est signifiante de sa seule responsabilité face à Dieu dans la gestion des affaires terrestres³⁹⁴, dans l'expression d'une foi qui est affaire de grâce et donc de conscience tournée vers la charité ; et son portrait serait le premier des portraits de souverain assis. Il serait l'Empereur juge après l'Empereur victorieux parce que la guerre n'a pas de finalité autre que de faire régner sur terre une justice qui est la justice de Dieu. Les deux tableaux sont en continuité. Heinz Schilling a remarquablement vu à ce propos, même s'il met l'accent sur une piété qui serait un « anachronisme grandiose » et qui aurait porté Charles Quint à être incapable de comprendre « le nouvel état d'esprit religieux³⁹⁵ », que son confesseur Garcia de Loaysa, à travers les lettres écrites entre 1530 et 1532, exaltait en lui « l'unique salut de toute la chrétienté en cette époque³⁹⁶ ». Cette

implication eschatologique rendait nécessaire, pour Loaysa, une permanente introspection destinée à déceler les péchés et les fautes. Il était nécessaire que l'Empereur fasse toujours bien attention à se défaire des péchés aussi bien capitaux que mortels qui pourraient venir le hanter : laisser « entrer dans la première salle » les mauvais sentiments, c'est courir le risque qu'ils n'arrêtent plus leur assaut jusqu'à ce qu'ils se soient « emparés de toute la maison³⁹⁷ ». Ceci d'autant, répétait Loaysa en novembre 1530 quand il soupçonnait Charles Quint d'être tenté de retourner en Espagne pour prendre repos, que sa vie appartenait plus à ses sujets qu'à lui-même, voire beaucoup plus ; qu'elle n'était pas son bien propre et que toute « sensualidad » devait être évacuée de son être.

Son temps humain n'est pas sa propriété parce qu'il se doit aux siens et parce qu'il se doit de sans cesse méditer sur lui-même, sur son adéquation à l'attente divine ; pénitence et confession doivent, aux yeux de Loaysa, permettre de parfaire ce détachement de soi.

L'honneur et la gloire sont un devoir que Charles Quint doit à ses peuples, parce qu'il leur doit l'unité du monde dans la foi chrétienne. Cette nécessité d'un temps personnel saturé autant d'actions que de pénitences et de méditations s'est traduite aussi par la figuration de l'Empereur en roi mage (Gaspard, qui apportait l'encens symbole prophétique de la prière qui doit monter vers Dieu) dans le maître-autel de la chapelle royale de Grenade et par la commande, en 1548, à Titien d'un *Ecce homo* qui l'accompagnera dans sa retraite de Yuste.

Un juge se doit de commencer à se juger lui-même. En témoignent les portraits du pape, intégrés dans la perspective cérémonielle et monumentale de l'*audienza pubblica*, c'est-à-dire de la fonction de justice du souverain pontife³⁹⁸. Le Charles Quint assis, en 1548 et probablement donc dans les temps où l'Intérim d'Augsbourg est conceptualisé, à sa demande et en étroite concertation avec lui, s'approprie figurativement ce qui relève du monopole du pape : le portrait d'audience, de la sorte, est sécularisé, dans le

cadre de la diète d'Augsbourg et donc de prétentions impériales à un pouvoir universel unifiant temporairement, pour la paix chrétienne, les juridictions spirituelle et séculière³⁹⁹. Il s'agit donc de peindre l'intériorité de Charles Quint, assumant après l'épiphanie guerrière de Mühlberg de guider le Saint-Empire vers une *pax augustana* qui nécessite, parce que le pape ne joue pas pour l'instant le jeu d'un concile de réformation permettant de restabiliser religieusement la *Germania*, la responsabilité de l'Intérim d'Augsbourg.

Le tableau veut rappeler à l'Empereur qu'il était dans son droit lorsqu'il s'est donné comme mission et responsabilité non seulement d'être à l'écoute de ses peuples, mais aussi de déterminer, en juge ayant reçu un devoir spirituel, la religion de ses sujets ; et plus qu'une canne qui évoquerait la goutte qui le diminue alors physiquement, le bâton qu'il tient est un symbole de justice et le définit donc dans la pratique de la vertu de justice. On ne peut pas expliquer « Charles Quint à la bataille de Mühlberg » sans élargir la focale vers l'Empereur siégeant en une audience qui serait à interpréter comme une suite scénique de la représentation équestre⁴⁰⁰.

Est en œuvre ici une sorte de « hold-up » iconique donc, dans lequel Titien s'autociterait, dans la référence au « Paul III avec camauro » peint deux ans auparavant⁴⁰¹ : « Dans le portrait de Paul III, seules les prunelles des yeux se meuvent, contrairement au corps, et soumettent l'observateur à un examen pénétrant et soupçonneux. » Et les fauteuils sont très semblables, tout comme sont très proches les orientations des corps ; s'ajoute le fait que l'arrière-plan des deux tableaux est un paysage qui s'inscrit dans la topique du « paysage du monde », symbole de l'universalité de celui qui détient le pouvoir et est représenté. L'Empereur porte le grand collier de l'ordre de la Toison d'or. Surtout parce que, pour pouvoir prétendre à ce cumul temporaire de la juridiction séculière et spirituelle, la bataille a été la séquence de monstration des vertus

nécessaires à ce cumul et qu'elle a autorisé ce processus d'appropriation. L'Empereur s'est montré à la fois maître de ses passions et éradicateur des passions. Il est le maître de sa sagesse. Et il y a, de toute évidence, dépassement du motif premier du *miles christianus* au profit de la figure d'un César Marc Aurèle ou Constantin. Plus d'ailleurs Marc Aurèle si l'on pense que, dès 1524, Antonio de Guevara avait dédié à Charles Quint une version manuscrite du *Libro aureo*⁴⁰².

Mais nous ne pouvons pas conclure cette analyse sans insister sur un point : le tableau de Titien est donc une allégorie de la psyché impériale, mais il est plus encore : en sortant de la pénombre, en faisant mouvement de l'obscurité à la clarté, Charles Quint proclame qu'il en a fini avec cette angoisse lancinante qui le tient depuis peut-être toujours. Cette pénombre est une ombre, elle est ce spectre installé comme dans une crypte, au profond de lui-même, venant se rappeler à lui dans les souffrances de son corps, la mauvaise conscience de soi, les images de cadavres massacrés à qui il devrait être redevable d'une fidélité absolue, les fantasmes de sang édictés par le sang. La victoire est victoire sur cette part de lui-même. Elle est une libération, parce que l'ombre n'aurait plus désormais de raison d'être. La peinture est donc l'allégorie d'une réconciliation subjective, dans le mouvement qui va de l'ombre, du secret, du caché à la lumière. La gloire dit que le devoir du sang est désormais derrière l'Empereur, qu'il ne le trouble plus, que sa mission, avec tout ce qu'elle avait de contraignant et de traumatisant, est réalisée.

Et très curieusement le cavalier et son cheval paraissent ne pas projeter d'ombre... Au contraire ils réfléchissent la lumière des rayons du soleil...

Magnétisme chevaleresque

Revenons-en maintenant plus précisément au tableau conservé au musée du Prado. L'Empereur en armes est un Empereur que rien ne peut plus atteindre, et son armure authentifie cette imperméabilité de son corps à tout symptôme, qu'il vienne de l'intérieur de lui-même, ou qu'il surgisse de la confrontation à l'histoire.

Charles Quint, comme les autres princes de son temps, fut fasciné par la chevalerie⁴⁰³. La représentation de soi se doit alors d'être un discours sur l'idéalité de soi, du moins à un premier niveau sémiologique. Certes Hans Belting a pu écrire que la « convertibilité des signes visuels et linguistiques, au sens d'une simple équation, ne tient pas lorsqu'on veut l'appliquer aux images⁴⁰⁴ »... Certes il faudrait examiner les images et les signes « dans l'intrication qui en fait des formes hybrides⁴⁰⁵ »... Certes, si l'on suit Georges Didi Huberman, l'image est surdéterminée, jouant, « pourrait-on dire, sur plusieurs tableaux à la fois », avec des possibilités symboliques plurielles⁴⁰⁶. Mais soyons plus naïf et adoptons une méthode infusant du sens par l'effet, postulé comme une virtualité, d'adhésion de Titien et de l'Empereur à une conception mnémonique et donc sémiotique de l'ordre des apparences de l'être.

Partons alors d'un ouvrage intitulé *Lordre de chevalerie ouquel est contenue la maniere comment on doit faire les chevaliers et l'honneur qui a eulx appartient et de la dignité diceulx. Composé par ung chevalier lequel en sa vieillesse fut hermite*, qui fut publié en 1510 à Lyon sous le nom de Symphorien Champier. Il ne s'agit en réalité que de la traduction littérale du *Libro de la Orden de Caballeria* rédigé vers 1276 par Raymond Lulle. Y est détaillée une généalogie de la chevalerie, qui fut créée par Dieu après que le monde eut versé dans l'erreur, l'injustice et la violence. Le peuple fut divisé, par la volonté divine « par milliers », et dans chaque « millier » un homme fut désigné sur les critères conjugués de sa force, de sa sagesse et de son courage, qui fut le chevalier⁴⁰⁷. À partir de là, une tripartition de la société fut réalisée : il revint à la « menue gent » d'entretenir par son travail

ceux qui portaient les armes pour faire régner la justice dans le monde, et aux clercs il revint de prier et d'inciter le peuple à dévotion, de lutter avec l'arme de l'Écriture contre les mécréants. Mais les chevaliers furent d'abord des chevaliers de la foi, dont l'office fut et demeure de maintenir et défendre la religion catholique, « par laquelle Dieu le père envoya son fils en ce monde pour prendre chair humaine en la glorieuse vierge mère, qui pour honorer et multiplier la foi soutint en ce monde nombre de travaux et de peine et l'angoisseuse mort ».

La chevalerie est un ordre de Dieu, dans la ligne de *L'Ordene de Chevalerie* d'Hugues de Tabarie⁴⁰⁸ et, devenir chevalier c'est selon Lulle entrer dans l'amitié de Dieu et se placer déjà dans une sphère supérieure : « Dieu de gloire a élu les chevaliers afin ce que par la force des armes ils vainquent et surmontent les mécréans qui par chacun jour font leur pouvoir de détruire sainte église, et tels chevaliers qui ainsi deffendent, Dieu les tient pour amis honorés en ce siecle et en l'autre, quant ainsi ils gardent et maintiennent la foi par laquelle nous attendons d'être sauvés⁴⁰⁹. » Cette accession dans la sphère de Dieu doit être maintenue par un permanent travail sur le corps, à travers les exercices physiques que sont les joutes et la chasse, et sur l'âme, par l'entretien des vertus de justice, sagesse, charité, loyauté, humilité, espérance.

Essentiellement, la mort est le meilleur moyen d'aimer et servir la chevalerie, elle est le point extrême d'une vie d'« œuvres » parmi lesquelles sont mises en exergue celles de miséricorde et de pitié, la défense des veuves et orphelins et des faibles⁴¹⁰, et celles de justice contre les voleurs et tyrans et autres traîtres. Entrer dans l'ordre de chevalerie c'est rompre avec le vieil homme, sortir d'une sphère de corruption, se retrancher de l'immondicité corporelle, passer des ténèbres à la lumière, et surtout ne plus s'appartenir à soi-même.

Le corps du chevalier est ainsi enrobé de signifiances qui l'encastrent dans des obligations et qui les lui rappellent. L'épée symbolise la croix du

Christ et exprime donc une vocation à détruire les ennemis de Dieu, pour marquer qu'« ainsi que notre seigneur Dieu Jésus-Christ vainquist en la croix la mort de l'humain lignage à laquelle il estoit jugé par le péché de notre premier père Adam, tout ainsi doit le chevalier vaincre et détruire les ennemys de la croix par l'espée ». La lance est capitale dans le système de symbolisation : elle signifie vérité, « car verité est chose droite tout ainsi comme une lance. Et verité doit aller pardevant faulseté, et le fer de la lance signifie que verité a pardessus faulseté ». Ce serait tout le sens du tableau de Titien qui serait en quelque sorte concentré dans le motif de la lance : l'Empereur porte en lui la vérité, son combat est celui de la vérité qui supporte l'espérance. Il combat ainsi le maître du mensonge, Satan.

Le « chapeau de fer » est destiné à rappeler au chevalier qu'il doit cultiver l'humilité, parce qu'il l'empêche de lever les yeux vers le ciel et les maintient en direction de la terre, lui interdisant de se livrer à « vilains faiz et horribles », maintenant son courage loin de méchanceté ou de mauvais enseignements. Ce qui nous permet d'aller plus loin dans l'intériorité religieuse de Charles Quint, *K. D.* pour *Karolus divus* : une adhésion à une religion dans laquelle le chrétien, qu'il soit empereur, roi, prince ou noble, se donne totalement à un service de Dieu qui se traduit par l'exercice de vertus tendues dans le don sacrificiel de soi pour le triomphe de la vérité et le bien commun. Le couteau en forme de croix est donné au chevalier afin de lui faire se rappeler, au cas où il ne peut plus se servir de ses autres armes, qu'il lui est toujours possible d'avoir recours en la miséricorde du Sauveur et ainsi qu'il ne doit pas se fier en sa seule force et en ses seules armes : « Ains se doit tant fier en Dieu et joindre à lui par tres bonnes œuvres et par vraie espérance qu'il doit en lui avoir, qu'à l'aide de Dieu il vainque ses ennemys et ceux qui sont contraires a l'ordre de chevalerie. »

La cuirasse est similaire à un château ou une forteresse protégeant le chevalier contre les vices, entièrement close afin de placer efficacement le corps à l'abri des attaques, elle veut signifier au chevalier qu'en lui ne

doivent pénétrer ni trahison, ni orgueil, ni déloyauté, « ne nul autre vice ». Rappelons juste ici que la cuirasse du tableau de Titien a été identifiée comme la *real armeria* conservée à Madrid et due à Lorean Helmschmidt, sur laquelle sont ciselés des aigles impériaux, des cabris, des bouquetins, des chouettes et autres volatiles, des trophées, des dauphins et instruments de musique, ainsi que des cornes d'abondance⁴¹¹. Un mélange d'allégories de la victoire, de la puissance, de la sagesse, de la raison, de la paix...

Quant aux éperons, ils évoquent « diligence et legierté, pour ce que avec ces deux choses puisse tout chevalier maintenir son ordre et le hault honneur qui luy assiert ; Car ainsi comme avec les esperons le chevalier point son cheval pour ce affin quil se haste de courir, aussi diligence fait haster les choses que lhomme a affaire, et fait procurer le harnois et les despens qui ont besoing a lhonneur de chavalerie affin que lhomme ne soit surprins soudainement ». La gorgière a pour sens de mettre en mémoire la fidélité et l'obéissance. Les gantelets sont présents pour redire au chevalier qu'il ne doit pas prononcer de faux serments. La selle, sur laquelle il se tient, l'appelle à faire preuve d'assurance dans son courage, à ne pas hésiter à se mettre en première ligne dans les batailles, elle est une mise en garde contre la couardise et surtout lui dit que sa charge est si grande qu'il ne se doit pas « esmouvoir pour choses legieres ». Le cheval occupe une place notable dans cette sémiologie : il autorise le chevalier à se trouver au-dessus des autres hommes et il lui enseigne qu'il doit avoir conscience de sa mission. Certes sa monture peut être retenue par le « frein », mais le chevalier doit y lire la nécessité pour lui-même de « reffrener sa bouche » et donc ne pas prononcer des mensonges : « Et aussi a signifier quil doit reffrener ses mains, cest qu'il ne donne point tant quil en soit après souffreteux et quil luy conviengne point demander. Et ne doit point estre tant hardy quen sa hardiesse nait sens et discretion. »

Les rênes participent aussi de ce jeu signifiant, parce qu'elles ont pour objet de remémorer au chevalier qu'il doit aller partout où l'ordre de

chevalerie l'entraîne ou l'incite à aller, et qu'il ne doit jamais douter ou rester inactif. Le cheval porte une « testiere », symbolisant que toute action doit être accomplie sous l'égide de la raison, « car toute œuvre sans raison a tant de vices en soy quelle ne doit point estre devant chevalier ». La raison permet de se protéger et c'est pour cette raison que la tête du cheval est devant le chevalier. Pour ce qui est des protections que le cheval porte, elles ont pour objet de faire savoir au chevalier qu'il doit protéger ses propres biens, sans lesquels il ne peut exercer sa vocation, parce que les biens le tiennent à distance de la pauvreté : « Car pauvreté fait penser a l'homme baratz, faulsetez et trayson. Et a ce propos dit l'escripture : *Propter inopiam multi deliquerunt*⁴¹². »

En fin de compte, ce sont donc les vertus qui sont projetées dans la symbolique du paraître chevaleresque impérial : vertus théologales de foi, espérance et charité, vertus cardinales de justice, prudence, force, attrempance ou mesure. Charles Quint, dans ce qui est un miroir du chevalier parfait qu'il intériorisait et que Titien s'est ainsi efforcé de figurer, paraît donc avancer, dans ce qui est un pèlerinage terrestre, pour détruire le mensonge, la lâcheté, « la cruauté et mauvaïse volenté », l'injustice, la témérité, la faiblesse, l'immodération⁴¹³ : la lutte contre le mal, mais aussi la lutte contre le mal en soi, la domination des passions et donc des péchés mortels. La figure référente de la chevalerie est celle de Judas Macchabée s'adressant à ses hommes avant l'affrontement avec une troupe six fois plus nombreuse pour les inciter à ne pas douter « que dieu ne nous ayde en ceste heure... »

Le sens du tableau de Titien serait d'exprimer l'office de l'Empereur comme un office sacré dont l'outil est bibliquement la justice pensée comme une cuirasse⁴¹⁴. Notons ici que Charles Quint ne porte pas de bouclier ni de « seignal », c'est-à-dire d'écusson. Les deux ornements sont sans doute intentionnellement absents pour signifier que l'Empereur ignore la peur, qu'il n'a pas besoin de se protéger. Cette peur qui a perdu tout sens

désormais. Par contre, Titien a peint le collier de l'ordre de la Toison d'or fait de « briquets », certifiant que *ante quam flamma micet* – « il frappe avant que la flamme ne brille » – et plaçant l'Empereur sous la protection de la Vierge ; et l'écharpe rouge de saint Jacques parfait alors l'équipement du chevalier Charles Quint⁴¹⁵.

Le Chevalier délibéré d'Olivier de la Marche⁴¹⁶ propose, parallèlement, quelques variantes à la modélisation formalisée par Raymond Lulle : le cheval a pour nom « Vouloir », et la lance est destinée à lutter « contre la puissance de tout mal⁴¹⁷ ». L'armure ne peut être efficace que si elle témoigne du repentir ; l'acier dont elle est faite est « acier de ferme intention d'aimer Dieu⁴¹⁸ » et le lourd haubert signifie « le fardeau de pénitence⁴¹⁹ ».

Prends tes protège-poignets de Force,
que l'on appelle Grandeur d'âme,
et pour être rapide dans tes actions,
il te faut avoir des gantelets
de Volonté de charité
Arme-toi d'un bassinet
fabriqué par Dame Mesure
qui vaut bien plus que l'on ne pense.
Il te faut des armes de Chasteté parfait
Pour couvrir tes cuisses et tes bras
Et pour être plus efficace,
Il te faut avoir – tu n'y échapperas pas –
Des jambières faites par Bon Travail,
Et pour aller par les chemins,
Il te faut une peire de souliers
Fabriqués par empressement de bien faire
...Tu dois te doter et te couvrir

De tes armes écartelées
Qui méritent bien d'être portées.
Elles sont – pour les blasonner –
De Foi et de Bonnes pensées...
...Enfin, pour te procurer tes armes,
Tu prendras une lance de jet
Ferrée par Désir pieux.
Le bois sera de Souvenir
De la mort que Dieu accepta d'endurer
Et fais fabriquer
Par Sainte Foi chrétienne
Une dague qui mord et qui pique
Ecu, après lance dans main droite,
Fait par Bon exemple
Epée tranchante de justice⁴²⁰.

Surtout et en conséquence, la composition allégorique fait du chevalier, et du récit de ses combats et pérégrinations, ce qu'Hernando de Acuna nomma dans la même séquence historique « une leçon chrétienne et militaire », parce qu'« elle traite de la guerre dans laquelle nous vivons depuis notre naissance jusqu'à notre mort » : à travers les combats auxquels le corps est conduit à se livrer, elle parle des combats que l'âme doit mener contre les tentations terrestres, contre les passions, contre le péché. Ainsi qu'y ont insisté Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, le récit chevaleresque est une *doctrina* à la fois chrétienne et militaire qui doit enseigner le sens de ce qu'est le passage ici-bas en répétant que chaque instant de la vie doit se vivre comme il en est dans l'écriture, dans un combat qui est d'abord spirituel et qui est une préparation au mourir⁴²¹. Un combat qui n'est pas celui du chevalier qu'escorte la mort, ou que dédouble la mort.

Charles Quint ne serait donc pas seulement figuré par Titien en *imperator* malgré certaines similitudes avec les statues équestres antiques – celle de Marc Aurèle ou celles de condottières qu’il aurait pu, au hasard des Entrées, contempler⁴²² –, il ne serait pas seulement un César chrétien comme le pense Fernando Checa Crenades⁴²³. Son triomphe n’est pas inscrit – c’est peut-être un fait très instructif – dans une grande scène de bataille, dans la continuité des tableaux qui avaient épousé le paradigme de la bataille d’Arbèles d’Albrecht Altdorfer de 1529. Il n’est pas un Empereur triomphant et piétinant ses ennemis qui sont absents de la mise en scène imaginée par Titien. Il veut incarner un combat qui est celui de l’obscurité contre la lumière, des ténèbres contre le soleil, mais un combat qu’il a d’abord réalisé en lui et dont la bataille de Mühlberg ne vaudrait que comme l’allégorie donnée à penser à ses adversaires et sujets. Une allégorie qui a pour fin de signifier que lui seul, sur terre, doit être obéi parce que Dieu l’habite et le guide. Et de lui remémorer à lui seul qu’il ne doit pas lâcher prise dans les difficultés qui pourront resurgir, qu’il se doit de demeurer ferme dans l’accomplissement de la vocation qui est sienne. Et l’armure, outre qu’elle métaphorise son âme, par sa brillance, exalte la lumière qui est en lui et qui fait qu’il emmène ses peuples vers le salut, leur enseignant qu’ils doivent se laisser guider par lui qui ne peut pas dévier de la route tracée pour lui par Dieu. Une lumière duale, parce qu’elle a aussi par sa force même annihilé l’espace de l’ombre qui était en lui.

Parce que l’histoire est une révélation évangélique... et parce que, dans le mouvement qui amène l’Empereur de la pénombre à la lumière, il y a la symbolique d’un retour vers une eschatologie sereine, la symbolique d’un temps qui éloigne de sa durée le chaos, la mort, le péché, le sang. Qui exorcise, on l’a vu, l’ombre au double sens du mot. L’ombre qui est à la fois l’ombre qui risquait de recouvrir le monde pour toujours et qui est aussi l’ombre en soi, qui va et vient et cherche à s’imposer. Un temps qui en revient aux promesses de paix et d’unité qui avaient scandé la naissance de

Charles par le biais de la parole poétique de Jehan Molinet. Dans les 184 vers de *La Très Desirée et Prouffitable Naissance de Charles d’Autriche*, l’espérance était une espérance de stabilité de l’histoire enfin retrouvée : la mort, la famine et la guerre quittaient le monde ; il était « le second duc Charles » de retour, « vif, fort, membru ». Le motif avait été répété dans le *Sur la nativité Monseigneur le duc Charles* : « Le duc Charles est revenu... / *Honor in fine temporum*⁴²⁴. » Sa puissance sera sans égale, « sur mer parfonde et sur fleuve et sur unde, / Sur terre ronde », et elle y entretiendra « bonne paix », tout en récupérant le « Pays perdu ». Elle fera de lui le bon pasteur. Il s’ensuit que la paix est comme écrite génétiquement dans la vie de l’Empereur, alors que toute son histoire à partir de 1520 le confronte à la désunion.

Le drame de Charles Quint est, avant la peinture de Titien, le drame d’une histoire écrite, qui se désécrit sans cesse et qui le met et le remet à la merci de son fantôme. La désunion de ses sujets se réfléchit dans la désunion de son intériorité qu’elle avive, rendant nécessaire un constant travail d’exorcisme des forces qui agissent contre la sérénité à laquelle il rêve et qui, précisément, est d’être d’abord un chevalier de la foi.

CHAPITRE VII

Le passé d'une mission impossible

La cryptique de Titien peut être donc censée visualiser un contre-basculement de l'histoire. Aux ténèbres succède désormais un soleil qui perdure, comme maintenu dans un couchant qui ne cesse pas par le règne de l'Empereur vainqueur. Enfin, veut-il dire, la mission impériale peut aller à son terme. Revenons brièvement sur un passé qui a vu Charles Quint, toutefois, contraint à opter pour des pratiques temporisatrices du pouvoir.

Dans le chaos et la contradiction des temps

Tout est allé bien vite, trop vite pour un prince déjà angoissé par l'idée même de destinée. Il faut bien voir que l'Empereur s'est trouvé empêché de défendre et promouvoir sa mission universaliste, dès après la comparution de Luther devant la diète de Worms et sa disparition sur le chemin le ramenant en Saxe, le 4 mai 1521. Luther se tient dans l'ombre des araignées qui font peur à l'Empereur ; il est l'une d'elles au sens où il le contraint à

lutter, à combattre. Le 26 mai, l'édit de Worms mettait en effet Luther au ban de l'Empire et exigeait la destruction de tous ses écrits. Simultanément était édictée la défense de publication de textes touchant à la religion sans une approbation épiscopale, en parallèle des prises de positions négatives des facultés de théologie de Louvain et de Paris touchant à nombre de points sensibles argumentés par Luther. L'électeur de Saxe Friedrich décède en mai 1525, mais son frère Johann, *der Beständige*, maintient la même ligne philoluthérienne, et dès février 1526 impose une liturgie d'inspiration conforme aux avancées édictées par l'Augustin de Wittenberg. Surtout se produit avec l'accord de Luther le basculement vers le concept d'Église d'État ; à des ecclésiastiques et des laïcs fut confiée la mission de visite des paroisses, et bientôt le nom de surintendants leur fut donné, avec une instruction du 22 mars 1528 qui confirma qu'ils étaient sous l'autorité de Magistrat et définit leurs fonctions.

Est parallèlement important le soutien apporté par Luther aux princes durant la *Bauernkrieg* ou guerre des paysans, tout comme est importante pour ces derniers la donnée des sécularisations des domaines ecclésiastiques qui ne pouvait que renforcer leur pouvoir tant sur le plan financier que sur celui de leur domination sociale. Les appels à l'éradication des *Haufen* ou hordes révoltées se revendiquant du « *göttliches Recht* », le droit de Dieu, firent de Luther un garant de l'ordre établi. On n'en est plus au moment où il déclarait seulement : « Je n'ai fait qu'annoncer, prêcher, publier la Parole de Dieu. Je n'ai rien fait d'autre. Et tandis que je dormais ou que je buvais de la bière de Wittenberg avec Philippe [Melanchthon] et Amsdorf, cette Parole a agi et affaibli le papisme tellement que jamais ni prince ni Empereur ne lui firent tant de mal. Moi je n'ai rien fait, c'est la Parole qui a tout accompli... La Parole est puissante, elle prend les cœurs captifs... »

Il est capital d'observer alors que Charles Quint se tient relativement à l'écart des événements qui agitent le Saint-Empire entre 1521 et 1525 et donnent à penser qu'une révolution religieuse est en œuvre ; car il se doit de

concentrer tous ses efforts sur la guerre contre le roi de France ; une guerre qui entraîne une énorme mobilisation à la fois financière et militaire et qui se déroule en Italie. Il est donc absent et il ne peut que constater à distance la non-application de la mise au ban, ainsi que la place occupée par Luther lui-même, une fois réapparu sur la scène publique, dans la dynamique antiromaniste. En plus ce qui se passe vient en contradiction avec les supports idéologiques de son accession à la dignité impériale.

On peut en effet se demander s'il n'y a pas aussi, de la part de Charles Quint, l'adoption d'une posture attentiste qui aurait eu pour inspirateur le grand chancelier Mercurino Gattinara, avec comme objectif de placer l'Église romaine à un tel point de crise qu'elle en serait réduite à accepter au plus vite une *reformatio in capite*, ou de laisser l'Empereur lui-même prendre en main cette *reformatio*. Le Christ allait donc gouverner le monde par son Empereur. Le pape voyait, dans le cadre défini dans le *Pro divo Carlo... Apologetici libri duo*, son rôle réduit à une mission pastorale. Si, d'autre part, il ne convoquait pas le concile universel de l'Église, Mercurino Gattinara estimait qu'il devait revenir aux cardinaux de le faire. Si ceux-ci ne procédaient pas à la convocation, alors l'Empereur, pour la gloire du Christ, était en droit et en devoir d'intervenir. À Charles Quint, Gattinara écrivait en 1519 qu'il avait reçu une grâce spéciale de Dieu pour accéder à la « suprême dignité impériale ». Cette grâce le portait à se donner totalement à sa mission.

Mercurino Gattinara recoupait une tradition prophétique actualisée en Espagne dès 1520 par fray Joan Alamany, le « *fraile meor de la orden de Santi Spiritus*⁴²⁵ » : annonce de la venue du nouvel *Encubierto*, l' élu caché de Dieu pourfendeur de Maures et allié du nouveau David, le pape angélique, qui passerait par Rome et détruirait les soutiens de l'Antéchrist. Et alors viendrait le jugement de Dieu et « sera une terre nouvelle et un ciel nouveau et plus jamais il n'y aura de péchés parmi les gens ». Jérusalem serait délivrée et le millénium commencerait. À quoi s'ajoutait

l'identification des Espagnols au peuple élu qui avait la mission de recouvrer Constantinople et Jérusalem. Cette vision concordait encore avec les prophéties italiennes contemporaines qui, se fondant sur les révélations de l'archange Gabriel au Bienheureux Amédée, développaient l'espérance de la venue d'un Empereur des derniers jours qui serait l'*executor* de la réforme de l'Église entière et parviendrait à établir une collaboration sainte avec un « pape angélique ».

La figure de Charles Quint pouvait être devinée dans ce grand personnage attendu. Une longue chaîne de prophéties, de plus, se renvoyait les unes aux autres, actualisées par des réimpressions, et contribuait à créer une situation biblique d'attente. En 1526, un an avant le sac de Rome, Johannes Lichtenberger est réédité. L'astrologue allemand avait, à la fin du xv^e siècle, écrit que le grand Aigle châtierait le clergé romain et qu'un *imperator* s'emparerait de Rome en exerçant une grande cruauté. Clercs et laïcs romains fuiraient terrorisés par sa violence jusque dans les montagnes et les forêts reculées. Il serait le Juste chargé de châtier Rome, le second Charlemagne, l'envoyé de Dieu. Entre-temps, l'impuissance du pape serait démontrée à tous. Peu importe que Gattinara ait véritablement exercé une influence modélisante sur Charles Quint. Il propose une dynamique historique qui s'intègre le processus de fabrication des jeux de tensions qui sont interactifs dans cette période. Mais une dynamique qui semble à contresens de l'histoire, du moins le plus souvent.

Lors de la diète de Nuremberg qui se tient de la fin de l'année 1522 au début de 1523, les États s'opposèrent à l'exécution de l'édit de Worms⁴²⁶. Luther est vu par ceux qui rejoignent le camp des novateurs, depuis la Dispute de Leipzig, comme un nouvel évangéliste : Robert W. Scribner a discerné dans les premières images de Luther, en 1519, le souci de le mettre en représentation en moine menant une vie pieuse et enseignant la vérité de l'Évangile seul. Puis dans un deuxième temps, il demeure figuré en moine, tenant le Livre, mais surplombé par un halo lumineux ou une colombe

signifiant qu'il est saintement inspiré. Dans un troisième temps, l' élu divin n'est plus seul : soit il se tient debout, disputant avec des théologiens ou des princes, comme seul contre tous pour la défense de la liberté chrétienne, n'ayant comme arme que sa propre parole ou l'Écriture. Il apparaît soit en pasteur gardant les brebis du Christ sous la Croix, soit encore, à l'initiative de Hans Holbein, en *Hercules germanicus* abattant les ennemis de Dieu, occamistes, aristotéliens, papistes, terrassant les monstres comme Hercule massacrant Géryon ou terrassant l'hydre de Lerne⁴²⁷.

Et Luther fascine l'Allemagne dans l'image qu'il se donne lui-même à travers ses écrits ou ses prédications, celle d'un homme de foi dont la conscience est « captive de l'Évangile » et qui se refuse à plier dans Rome et aussi les puissances terrestres tout en appelant chaque croyant à devenir un « enfant de Dieu ». Il proclame dans *La Liberté d'un homme chrétien* que « quand Dieu voit qu'une âme lui donne raison et l'honore par sa foi, il l'honore à son tour et la tient pour pieuse et véridique, ce qu'elle est réellement par cette foi, car il est juste et bon que l'on reconnaisse à Dieu la sainteté et la vérité. Cela rend saint et véridique... La foi ne se borne pas à rendre l'âme semblable à la parole divine, à la remplir de grâce et de liberté, à la sauver, elle l'unit encore au Christ comme une fiancée à son fiancé. Il en résulte que le Christ et l'âme ne forment plus qu'un seul corps, suivant l'expression de saint Paul. Toutes choses, le bien et le mal, leur sont communes... ».

Outre les campagnes dans lesquelles les paysans ont tendance à projeter leur foi mettant chaque chrétien se nourrissant des saintes Écritures en mesure, riche ou pauvre, de vivre en Christ en un rêve égalitaire, les villes prennent part à cet enthousiasme pour l'Évangile restitué. Le grand historien britannique de la Réforme Arthur G. Dickens a pu qualifier ainsi la réforme des années 1520 dans le Saint-Empire d'« urban event ». Il a voulu dire par là, non pas que les villes aient été les seuls espaces socioculturels subissant l'attraction des idées nouvelles, mais les premiers,

les terrains privilégiés sur lesquels s'est exercée très rapidement la tentation de rupture. Gérard Chaix a bien expliqué que dans les faits la Réforme apparaît liée à un mouvement d'ordre politique et constitutionnel qui se traduit par une tension de réorganisation du Magistrat dans une perspective plus démocratique : elle est l'expression d'un courant républicain bourgeois soucieux de l'unité urbaine conçue comme un *corpus christianum* et prend les traits d'une réformation « communale⁴²⁸ ».

Incertitudes et complications

La victoire de Pavie et la captivité du roi de France semblent devoir autoriser un repositionnement impérial en direction de l'Empire, d'autant que des princes catholiques, principalement Georg de Saxe, Joachim de Brandebourg, et l'archevêque électeur de Mayence Albrecht de Brandebourg, décident à Desau de former une ligue tout en sollicitant l'Empereur d'intervenir afin de mettre un coup d'arrêt à l'expansion luthérienne qui ne cesse de s'amplifier. La réplique, on l'a vu, vint avec la formation d'une alliance luthérienne à Gotha, en mars 1526, orchestrée par Philippe de Hesse, et à laquelle adhéra Johann de Saxe.

Mais pour Charles Quint qui prend son temps dans une Espagne qui a encore la mémoire vive des *Comuneros* et des *Germanias* et qu'il veut persuader de son hispanité par sa présence même, il y a en quelque sorte retour à la case départ, dans la mesure où la libération de captivité de François I^{er} et la conclusion de la ligue de Cognac, le 22 mai 1526, le contraignent à nouveau à ne pas chercher à imposer une solution de contrainte dans le Saint-Empire. Vient s'ajouter encore l'accentuation de la pression ottomane consécutive de la prise de Belgrade, en août 1521, puis la catastrophe de la défaite chrétienne de Mohács, le 29 août 1526, et la mort sur le champ de bataille du roi Louis II de Hongrie qui laisse sans défense la

plaine danubienne. Et donc toujours l'évidence d'une mission impossible à accomplir, qui serait celle d'une reprise en main de l'histoire dans le Saint-Empire.

En juin 1526, l'Empereur fait présider la diète tenue à Spire par son frère Ferdinand, toujours dans le but d'exiger l'application de l'édit de Worms. Mais les négociations débouchent sur une solution inédite qui reflétait bien les problèmes stratégiques extra-allemands auxquels l'Empereur était confronté et qui l'empêchaient d'entrer en rapport de forces avec les partisans de Luther. Il est laissé à chaque État la responsabilité, pour ce qui est de l'application de l'édit de Worms, de faire ce que le Magistrat estimerait devoir en répondre devant Dieu et la majesté impériale ; ce qui équivalait à laisser chaque corps politique libre de suivre la voie religieuse à laquelle il se rallierait. Prime la voie de la modération érasmienne comme moyen pour l'Empereur de pallier ce qui lui était imposé par la nécessité. L'Empereur devait se concentrer sur le risque, du fait de l'alliance du pape et du roi de France, de voir l'Italie sortir de sa sphère d'influence, risque d'autant plus stratégique que sans le Milanais tout dispositif d'intervention dans le Saint-Empire était mis en cause. Ce risque prend fin avec la prise de Rome le 5 mai 1527 et le sac qui s'ensuit, par une armée impériale commandée par le connétable Charles de Bourbon. Le pape est l'ennemi non seulement parce qu'il s'oppose à l'Empereur dans la péninsule italienne, mais aussi par ce qu'il est tenu pour responsable, par son refus de dialogue théologique et de réforme des abus, de la crise religieuse du Saint-Empire. Une crise dont les conseillers érasmiens de l'Empereur pensent qu'elle a moins pour cause l'engouement provoqué par la parole de Luther que ce à quoi répondrait cet engouement, le refus de Rome de s'engager dans une œuvre de *reformatio*.

Les humanistes érasmiens eux-mêmes, après le sac, n'hésitent pas à invoquer le principe d'un châtement de Dieu dont le connétable et son armée n'auraient été que le bras. Dans son *Dialogue de Lactance et d'un*

Archidiaque ou Dialogue des choses advenues à Rome, Alfonso de Valdés évoque une « *obra de Dios* » et dira que la vraie responsabilité du sac de Rome incombait aux vices destructeurs de l'Église, à l'inconscience et au mauvais gouvernement d'un pape qui avait provoqué la guerre⁴²⁹. Il affirme que la mort du connétable n'était pas un effet de la colère divine contre le capitaine transfuge comme le prétendaient les ennemis de l'Empereur, mais le moyen que Dieu avait utilisé pour permettre le déchaînement de l'armée impériale contre les ecclésiastiques corrompus. Pour sa part, Érasme observe qu'on vient d'assister à une éclipse du « soleil » romain par la « lune » impériale. Dès le 2 septembre 1527, il renouvelle à Charles Quint sa fidélité, ainsi que sa confiance dans la « bonne étoile » de l'Empereur pour que la paix soit restituée à l'Église. Et surtout il y a la publication du *Dialogus Ciceronianus*, qui aux yeux d'André Chastel donne à comprendre implicitement que la chute de Rome, qu'il faut regretter, a eu pour cause un phénomène de paganisation ; les cicéronianistes italiens ont donné le primat à l'éloquence sur la foi, pour lesquels « il est presque plus honteux de ne pas être Cicéronien que de ne pas être Chrétien ». Leur secte était prédominante dans la Curie et elle recourait à l'éloquence pour exalter obstinément, contre l'humilité chrétienne, la gloire du pape et de la papauté.

Ce qui n'empêche pas que la rupture entre Érasme et Luther, au cours de la controverse sur le libre/serf arbitre qui débute en 1524, est désormais totale : « Erasinus », dit encore le « pourceau d'Épicure » ou « *doctor asinus* », publie l'*Hyperaspistes* dont les deux parties parurent successivement en avril 1526 et septembre 1527 : y sont stigmatisés l'orgueil de Luther, la violence de ses disciples, la menace de guerre religieuse. Et Érasme accuse Luther de naviguer entre Charybde et Scylla. Il se glorifie de ne jamais avoir été tenté d'adhérer à « votre faction », et d'être resté dans l'Église : « Je sais que dans cette Église que vous appelez papiste, il y a beaucoup d'hommes qui ne me plaisent pas : mais j'en vois de semblables dans la tienne. Or on supporte plus légèrement les maux

auxquels on s'est accoutumé. Je supporte donc cette Église jusqu'à ce que j'en trouve une meilleure, et elle-même est contrainte à me supporter jusqu'à ce que je devienne meilleur. » Toutefois Érasme refuse d'accéder à la demande du chancelier Gattinara qui le sollicitait de donner une édition du *De monarchia* dans lequel Dante avait affirmé que dans la chrétienté l'Empereur disposait d'une *potestas* égale à celle du pape : son rôle est d'assurer la paix dans la sphère temporelle, en régnant sur les volontés, sur laquelle le pape, régnant sur les âmes, ne doit pas empiéter⁴³⁰.

Même si le pape Clément VII, le 5 juin 1527, signe un traité qui consacre un début de rapprochement avec l'Empereur, la guerre avec François I^{er} reprend après des échanges de cartels : une armée française réoccupe le Milanais à l'automne 1527, puis au printemps 1528 une partie du royaume de Naples est envahie par Lautrec. Le retournement en faveur de l'Empereur se traduit par une suite de débâcles françaises dans le sud et le nord de l'Italie qui sont évacués en juin 1529. Charles Quint, préoccupé par l'annonce d'une grande offensive turque en direction de Vienne programmée pour la fin de l'été et François I^{er} qui est épuisé financièrement finissent par conclure, *via* Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche, une paix à Cambrai, le 3 août 1529.

Pour ce qui est de la situation des réformés du Saint-Empire, elle s'est entre-temps complexifiée avec les progrès du modèle de réformation zwinglienne en direction de villes du sud de l'Allemagne, comme Constance. Une dispute publique se déroule en septembre 1529 à Marbourg qui ne parvient pas à trouver des points d'accord, un second échec ayant lieu à Schwabach. C'est dans ce contexte que se tient la diète de Spire au printemps 1529 : les États catholiques réclament l'annulation de recès de la précédente diète de Spire, une annulation que Ferdinand fait adopter et contre laquelle s'unirent en signant une protestation présentée le 19 avril 1529 derrière Johann de Saxe quatre princes et quatorze villes. Selon Thomas Kaufmann, il faut voir dans ce texte « la première confession

publique commune » des organisations politiques optant pour la voie réformée. Il était réclamé que chaque pouvoir politique soit reconnu comme responsable du salut des gouvernés, il était proclamé le primat de l'obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes, dont les clercs tout d'abord.

Nous Protestons par les présentes, devant Dieu, notre unique Créateur, Conservateur, Rédempteur et Sauveur, qui un jour sera notre Juge, ainsi que devant tous les hommes et toutes les créatures, que, pour nous et pour les nôtres, nous ne consentons ni n'adhérons en aucune manière au décret proposé, dans la mesure où il est contraire à Dieu, à sa sainte Parole, à notre bonne conscience et au salut de nos âmes. Quoi ! nous déclarerions, en adhérant à cet édit, que si le Dieu tout-puissant appelle un homme à sa connaissance, cet homme n'est pas libre de la recevoir ! [...] Il n'est de doctrine certaine que celle qui est conforme à la Parole de Dieu ; [...] le Seigneur défend d'en enseigner une autre ; [...] chaque texte de la sainte Écriture devant être expliqué par d'autres textes plus clairs, ce saint Livre est, dans toutes les choses nécessaires au chrétien, facile et propre à dissiper les ténèbres. Nous sommes donc résolus, avec la grâce de Dieu, à maintenir la prédication pure et exclusive de sa seule Parole, telle qu'elle est contenue dans les livres bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament, sans rien ajouter qui lui soit contraire. Cette Parole est la seule vérité ; elle est la norme assurée de toute doctrine et de toute vie, et ne peut jamais ni faillir ni se tromper. Celui qui bâtit sur ce fondement résistera à toutes les puissances de l'enfer, tandis que toutes les vanités humaines qu'on lui oppose tomberont devant la face de Dieu. Voilà pourquoi nous rejetons le joug qu'on nous impose... En même temps, nous nous flattons que sa Majesté impériale se comportera à notre égard comme un prince chrétien qui aime Dieu par-dessus toutes choses ;

et nous nous déclarons prêts à lui rendre, ainsi qu'à vous tous, gracieux seigneurs, toute l'affection et toute l'obéissance qui sont notre juste et légitime devoir.

Il s'agit d'une scansion dont l'importance n'est pas à négliger. Naïma Ghermani insiste sur le fait que la protestation de 1529 est aussi avant tout « un acte juridique » qui est permis par la Constitution impériale, cette dernière autorisant « une minorité politique de princes et d'états d'empire à rejeter un Décret de la diète⁴³¹ ». En parallèle, Lucas Cranach s'attache à figurer des Judith et des Lucrece qui évoquent le châtiment s'abattant sur les princes ou pouvoirs persécuteurs. La possibilité désormais d'un conflit était ouverte, Charles Quint étant réconcilié avec le pape qui le couronna le 22 février 1530 lors d'une sorte d'apogée cérémoniel à Bologne.

Il n'empêche qu'il a sans doute conscience de la fragilité de sa situation, surtout avec le péril turc qui demeure actuel. Ce qui n'empêche pas que les hérésies du Saint-Empire sont ses cibles et qu'il ne lâche rien. Dans ses échanges avec Clément VII alors préoccupé de restaurer les Médicis au pouvoir à Florence, il met en valeur la nécessité de l'ouverture d'un concile général qui réaliserait une réforme dans le cadre de l'Église catholique et qui permettrait aux réformés de présenter leurs positions dogmatiques et ecclésiologiques. C'est-à-dire qu'entre le refus de la réforme et un mode de gestion de la crise laissant aux pouvoirs séculiers la liberté de choix, il opte pour une optique de concorde érasmiennne conditionnelle d'un travail de l'Église sur elle-même. Sans doute faut-il voir ici l'influence de Gattinara ? Mais peut-être l'Empereur est-il surtout encouragé par le durcissement du clivage entre luthériens et zwingliens, dont témoigne en septembre 1529 l'échec de la dispute organisée à Marbourg. Y avaient pris part non seulement Luther et Zwingli, mais aussi Oecolampade, Bucer... C'est-à-dire qu'une autre fenêtre s'ouvre, qui est celle d'une division sectaire, qui

suit celle dont en 1524-1526 les théologiens du messianisme égalitariste avaient été les promoteurs.

En quête de la concorde, cependant

Comme l'observe Thomas Kaufmann, dans la convocation qui est lancée, l'Empereur se voulait « le protecteur de la concorde ecclésiale au-dessus des partis », et ne se référait pas à la mise au ban de Worms. Il se posait en arbitre, mais dans le contexte du danger turc⁴³². Il invite alors en janvier 1530 les principales figures de la Réforme à assister à la diète d'Augsbourg qui est ouverte le 20 juillet. Luther, toujours au ban de l'Empire, est absent, représenté par Melanchthon qui, à la requête de l'électeur de Saxe, met au point un texte dont le but était double : d'une part adoucir les différends entre luthériens et zwingliens, et d'autre part amoindrir ceux qui opposaient les luthériens aux catholiques, allant jusqu'à reconnaître l'autorité supérieure du Concile et les sept sacrements. Les vingt et un premiers articles signalent les croyances, touchant à la foi et doctrine, communes aux catholiques et aux luthériens, tandis que les sept derniers évoquent les points demeurant en débat ou les abus corrigés désormais : communion sous les deux espèces, mariage des prêtres, messe, confession, jeûne, vœux monastiques, pouvoir des évêques. Ce texte qu'il lit au nom de toutes les organisations politiques évangéliques et qui comporte donc vingt-huit articles est la *confessio augustana*, première confession de foi commune à tous les luthériens de l'Empire. Il était placé sous l'autorité du psaume 119, verset 46 : « Devant des rois je parlerai de tes exigences et je n'aurai pas honte. »

Tout en passant sous silence nombre de critiques et négations luthériennes (ainsi sur le pouvoir des clefs), Melanchthon alla ensuite jusqu'à donner à entendre qu'il serait possible d'admettre le caractère

indélébile du sacerdoce. Il était affirmé encore que le mariage des prêtres pouvait être une concession provisoire. Sans entrer dans le détail, il faut juste dire que « les théologiens et les états d'Empire étaient allés en direction des fidèles de l'ancienne foi jusqu'à la limite du reniement théologique ». Mais il faut bien voir toutefois que l'Empereur pense les choses de façon relativement ouverte, tout comme sans doute Melanchthon, dans la mesure où le Concile est toujours en attente et que donc rien n'est clos du côté catholique. Comme l'a écrit Émile G. Léonard, un effort unique était réalisé dans cette confession, qui avait pour fin de donner une chance au dialogue.

La confession fut rédigée en latin et en allemand et fut signée par le duc Johann de Saxe, le margrave Georg de Brandebourg, le duc Ernst de Lunebourg, le landgrave Philippe de Hesse, le prince Wolfgang d'Anhalt, les villes de Nuremberg et Reutlingen, et s'achevait sur la déclaration qui suit :

Voilà les principaux articles qui sont considérés comme matière de controverse. Quoiqu'on aurait pu alléguer bien d'autres erreurs et abus, nous nous sommes contentés, pour éviter la prolixité et les longueurs, de mentionner les abus essentiels, d'après lesquels il sera facile de juger les autres ; car déjà dans le temps on s'est plaint vivement des indulgences, des pèlerinages, de l'abus de l'excommunication. Il y avait aussi des querelles interminables entre les curés et les moines au sujet du droit de confesser, d'enterrer les morts, de dire des oraisons funèbres, et d'une infinité d'autres questions. Nous avons omis tout cela, pour faire preuve d'indulgence, et pour qu'on puisse d'autant mieux saisir les points principaux du débat. Que personne non plus ne s' imagine que dans cette Confession nous ayons dit quoi que ce soit dans l'intention de blesser quelqu'un, ou par un sentiment de haine ou d'hostilité contre

qui que ce soit. Nous n'avons fait qu'énumérer les points dont il nous a paru nécessaire de parler, pour que l'on comprenne d'autant mieux, qu'aussi bien en matière de doctrine que de rites, nous n'avons rien adopté qui soit contraire à l'Écriture ou à l'Église chrétienne universelle. Car il est connu de tout le monde, et nous pouvons le dire sans nous vanter, qu'avec l'aide de Dieu nous avons mis tout notre soin à empêcher qu'aucune doctrine nouvelle et impie ne s'infilte dans nos églises, s'y répande et y prenne le dessus. Nous avons décidé de remettre par écrit les articles ci-dessus, pour exposer publiquement notre Confession et notre Doctrine. Si quelqu'un la trouve insuffisante, nous sommes prêts à lui fournir une plus ample déclaration, appuyée de preuves tirées des saintes et divines Écritures.

Les points de blocage se multiplièrent ; Zwingli refusa toute concession, tout comme Bucer qui se montra intraitable vis-à-vis de Rome. Zwingli, le 11 juillet, présenta la Confession de Zurich, de Berne et de Bâle, *Ad carolum imperatorem Germaniae comitia Augustae celebrantem, Fidei Huldrychi Zvinglii ratio*. Le 12 juillet, fut lue la confession des villes du Sud, Strasbourg, Constance, Lindau, Memmingen, dite *confessio tetrapolitana*, en vingt-trois articles qui proposaient un point de vue intermédiaire. Et pour ce qui est des catholiques, Johannes Eck élaborait en latin et en allemand avec d'autres théologiens, Hans Faber, Konrad Wimpina, Johannes Cochlaeus, une *Confutatio augustana* qui, lue le 3 août, rejetait nombre d'avancées doctrinales et ecclésiologiques luthériennes et qui eut les faveurs de l'Empereur, toujours attaché au principe d'un concile qui contraindrait les hérétiques à « s'humilier⁴³³ », mais qui prit soin toutefois d'en faire faire une version plus modérée. Entre le 13 et le 21 septembre, cette dernière fut discutée et Melanchthon reçut la mission de donner une réponse, une *Apologia* qui était une défense de la *Confessio*

augustana. Le compromis s'avéra ainsi impossible, d'autant qu'en définitive les pouvoirs passés à la Réforme refusèrent d'accepter que l'Empereur puisse avoir un rôle d'arbitre et que Luther, à Cobourg, déclara le 20 septembre que la guerre pouvait peut-être valoir mieux que des concessions, car il était impossible de réconcilier Dieu et Belial. Johann de Saxe et Philippe de Hesse, conformément au rôle d'évêques « du dehors » que Luther leur avait laissé s'approprier, firent marche arrière et blâmèrent alors ce qu'ils jugèrent être la faiblesse de Melanchthon.

Les luthériens se retirèrent des discussions et le recès du 22 septembre leur donna un délai de sept mois pour rentrer dans la communion romaine. Et quelques jours plus tard, milieu novembre, l'Empereur confirma l'ordre d'application de l'édit de Worms, tout en prohibant toutes publications d'écrits religieux sans l'approbation d'une faculté de théologie. C'était l'échec d'une tentative irénique qui se revendiquait d'Érasme. Était en outre édictée l'obligation de suivre la foi traditionnelle et ses cérémonies jusqu'au temps du Concile qui devait être convoqué dans les six mois. Un retour en arrière était décidé, et les nouveautés étaient toutes proscrites, dont les sécularisations des biens ecclésiastiques.

Pour Luther comme pour Charles Quint, la religion signifie différenciation doctrinale, spirituelle, rituelle, culturelle. La marge qu'ils entendent tous deux laisser à l'interprétation est restreinte mais existe. Ils apparaissent rétrospectivement moins comme les théoriciens d'une proto-confessionalisation que, tous deux, les penseurs d'un empirisme théologico-dogmatique et théologico-politique⁴³⁴. À commencer par Luther qui demeure longtemps très réservé sur le motif de la résistance à l'Empereur, mais finit par se rallier à l'idée que, dans la mesure où les princes étaient électeurs de l'Empereur, ils pouvaient rompre avec l'obéissance impliquée par l'élection⁴³⁵. Quant à l'objectif de Charles Quint, il est de gérer un flou sémantique qui doit permettre d'éviter la clôture définitive des sphères. Pour lui, les frontières normatives, en matière tant de dogme que

d'ecclésiologie, peuvent encore fluctuer et être fluctuantes à condition de permettre le maintien de l'unité chrétienne. Il espère qu'une stratégie interstitielle pourra autoriser la mise en œuvre d'une logique de convergence transcendant l'établissement de frontières confessionnelles nationales ou locales qui mettraient en crise son autorité d'« avocat » de l'Empire. Et sans doute, malgré ce que les historiens ont pris l'habitude de dire et redire, sa démarche n'était-elle pas originellement absurde, surtout quand on pense aux analyses d'Étienne François soulignant que l'imbrication religieuse put ne pas qu'être conflictuelle, que le voisin pût être l'autre, mais sans conflit⁴³⁶. Un refus du *Zwang zur Abgrenzung*⁴³⁷, la voie contrainte de la fermeture. Ce qui fait dire à Thomas Kaufmann que « considérée de la sorte dans sa structure confessionnelle, l'orthodoxie ne se comprend plus comme un phénomène statique, mais à l'intérieur d'un processus permanent de formation et de réflexion ».

Nous avons vu précédemment que Charles Quint collectionnait les horloges⁴³⁸, et que son temps idéal était un temps maîtrisé par des mécanismes réguliers ; et probablement vivait-il la crise religieuse comme devant être résolue dans une durée qu'il lui fallait gérer savamment, en faisant d'abord confiance au temps et en cherchant à imposer aux hommes la *concordia discors*. Une *concordia* qui exigeait comme les mécanismes d'horlogerie des balancements de gauche à droite et de droite à gauche, du plus au moins, de la menace à la transaction... comme lui-même avait coutume de gérer le fantôme qui l'angoissait, tout à la fois en le déniait et en l'acceptant, en le refoulant mais en constatant qu'il s'exprimait dans son corps...

De la ligue de Smalkalde à l'idée d'Intérim

Mais rien ne se passa comme prévu. Afin de créer un front commun anti-impérial, entre décembre 1530 et mars 1531, fut structurée à Smalkalde, puis à Gotha, une ligue qui avait comme principaux protagonistes Johann de Saxe, Philippe de Hesse, le duc de Brunswick-Lunebourg, le prince d'Anhalt... et bientôt une douzaine de villes... Son but était de défendre la *Confessio augustana* contre toute menace, à commencer contre le recès impérial et l'ultimatum qu'il impliquait. Luther marqua des réticences certaines, évoluant toutefois de son idée d'origine selon laquelle l'injustice doit être acceptée quand elle vient de l'Empereur et qu'il ne faut utiliser la violence pour répondre à la violence, jusqu'à la constatation que, puisque l'Empereur était allé à Augsbourg contre le droit, il était possible de lui résister. Si Charles Quint faisait le choix de la guerre, il serait envisageable de prendre légitimement les armes contre lui et il s'agirait alors de légitime défense⁴³⁹. L'organisation du *schmakaldischer Bund* fut parachevée en novembre-décembre 1531 à Nordhausen et Francfort dans un but de résistance active à Charles Quint certes au nom de la religion mais aussi et surtout du droit des princes, des États et des villes. Un conseil fut organisé en conseil de guerre. Luther laissa faire, affirmant que César devait supporter la conséquence des lois que César avait promulguées injustement. Entre 1536 et 1538, la ligue connut un grand mouvement d'adhésion, au moins dix princes et quatorze villes, dont Augsbourg, Francfort, Heilbronn, Esslingen, Hanovre, Göttingen, Goslar...

Le problème fut pour Charles Quint que la ligue trouva des alliés dans les personnes du duc de Bavière et du roi de France, et surtout que le Turc préparait alors une grande offensive qui pouvait à nouveau atteindre Vienne, comme en 1529. Il fut aussi que Luther rédigea en 1531 sa *Warnung an seine lieben Deutschen* ou *Avertissement à ses chers Allemands*, dans lequel il alla un peu plus loin dans la théorisation de la légitime défense (« Notwehr ») qu'il entérina uniquement pour les princes confrontés à une mise en cause de la foi évangélique, de manière

préventive. Il y dénonçait les « catholiques meurtriers et assoiffés de sang » qui poussaient l'Empereur à la guerre afin que la *Bosheit*, la méchanceté, l'emporte sur le Christ et que l'Évangile soit annihilé.

Comme l'écrit Thomas Kaufmann, « ce qui lui importait, c'était de récuser d'avance toute légitimité à une attaque de la partie adverse et de mettre en garde contre toute tentative de se laisser utiliser pour mener une guerre contre l'Évangile ». Les *Gottesfeinde*, les ennemis de Dieu, sont menaçants plus que jamais parce que derrière eux c'est le « Teufel » qui s'agite, un diable qui ne veut pas la paix, qui ne s'attache qu'à chercher à promouvoir la guerre contre Christ en recourant aux services du *Ertzbösewicht Bapst Clemens* : « Je ne veux pas reprocher à la partie qui se défend d'être séditeuse, ni admettre qu'on le lui reproche, je veux laisser faire et admettre qu'on l'appelle légitime défense. Par là je veux les renvoyer vers le droit et les juristes. » Il s'agit d'une inflexion importante, qui peut rendre compte, par-delà la situation internationale tendue, du choix de l'Empereur de jouer en faveur d'une temporisation et non pas, comme l'y incitait Johann Cochlaeus, de s'engager dans la voie répressive des « lois et les jugements. S'ils n'entendent pas les paroles, eh bien, qu'ils entendent le bruit des chaînes et des fouets, qu'ils goûtent des horreurs de la prison jusqu'à ce qu'ils reviennent à la vérité ».

Afin de ne pas laisser la psychose de guerre progresser plus avant et pour mieux la neutraliser par le biais de la promesse conciliaire, une conférence fut en effet organisée à Passau, puis déplacée à Schweinfurt. Au terme de discussions complexes, le 23 juillet 1532, l'Intérim de Nuremberg fut négocié par Ferdinand alors que la menace turque était sensible et que des subsides étaient absolument nécessaires afin de constituer une armée de contre-offensive. Cela permit à Charles Quint de faire procéder à l'ajournement des décisions contenues dans le recès d'Augsbourg, et donc de s'abstenir de toute intervention dans l'Empire jusqu'à ce que le pape ait rendu effective sa décision de réunir le Concile. Il s'agissait d'une paix de

religion reconnaissant que la confession d'Augsbourg recelait « beaucoup de doctrines entièrement catholiques et plusieurs autres que l'on pouvait interpréter dans un sens non contraire à la foi orthodoxe ». Était, et il s'agit d'une avancée capitale, acceptée la liberté « intérimaire » de conscience pour les États ayant rejoint le camp de l'Évangile en adoptant la confession d'Augsbourg, ce qui était un événement rompant avec l'orientation impériale prise depuis l'édit de Worms. Étaient déclarés suspendus tous les procès intentés par la Chambre impériale contre des membres de la ligue de Smalkalde. Sans toutefois que l'Empereur assume le nouvel état de fait puisque le traité était officiellement conclu entre des États évangéliques et les princes-électeurs du Palatinat et de Mayence. Selon ce qu'avance Thomas Kaufmann, « cette forme juridique laissait à l'Empereur la liberté de se positionner au gré des modifications de la situation politique⁴⁴⁰ ».

Le maintien de la paix civile fut probablement l'occasion d'une progression des idées nouvelles mais permit aussi à Charles Quint de rassembler une armée de 70-80 000 hommes autour de Vienne, qui contraignit, *de facto*, les Turcs à une retraite forcée sans que l'avantage soit poussé plus avant. On peut se demander si la tolérance ainsi empiriquement conceptualisée n'inspira pas Érasme dans la rédaction de son *Traité sur l'aimable concorde de l'Église* imprimé par Chrétien Wechel en 1533 (1534) et qui se concluait par les mots suivants : « Ainsi donc, si par la modération de nos décisions et l'apaisement de nos passions, nous nous appliquons à restaurer la concorde au sein de l'Église, nous verrons se réaliser la prophétie d'Isaïe : “et mon peuple s'assiéra dans la beauté de la paix, et dans les tentes de la confiance, et dans un repos plein de richesses”, et dorénavant tous ensemble, d'une seule voix, nous pourrons nous congratuler réciproquement tout en disant “qu'ils sont aimables tes tabernacles, Seigneur des Armées”. »

Toutefois le pape Clément VII ne concrétisa pas l'option conciliaire et se rapprocha au contraire de François I^{er} ; il négocia le mariage de sa nièce

Catherine avec Henri, le second fils du roi, en octobre 1533. À l'initiative de Guillaume du Bellay, une entrevue eut lieu en janvier 1534 entre Philippe de Hesse et François I^{er}, à Bar-le-Duc, qui déboucha sur un traité secret par lequel le roi de France, désormais promu protecteur des libertés allemandes, s'engageait à fournir à la ligue des subsides jusqu'à cent mille écus sous forme d'un prêt hypothéqué sur la principauté de Montbéliard. Les Confédérés, grâce à une armée commandée par Philippe de Hesse victorieuse à Haufen le 12 mai 1534, purent de la sorte passer à l'offensive et envahir le Wurtemberg que l'Empereur avait placé précédemment sous séquestre et y rétablir l'autorité du duc Ulrich qui fit entrer ses États dans l'âge de la réformation. Face à ce rapport de forces offensif des smalkaldiens qui renforçaient ainsi leur position en Haute-Allemagne, en juin 1534, Charles Quint ne put que confirmer l'Intérim concédé à Nuremberg deux ans plus tôt, dans un contexte de progression des idées nouvelles ; il ne put empêcher la prorogation du traité conclu avec la France en janvier 1535, malgré les persécutions décrétées après les deux affaires des placards contre la messe du pape. Il est alors occupé par les préparatifs de la grande expédition de Tunis.

Son désengagement du Saint-Empire favorise sans doute son affaiblissement, car il ouvre la voie à de nouvelles adhésions à la ligue de Smalkalde et à un positionnement international de celle-ci à travers des traités conclus avec le Danemark ou l'Angleterre ; mais surtout il laisse la voie libre à des tentatives successives de réunion des Églises réformées de langue allemande, sollicitées par Philippe de Hesse et Jean-Frédéric de Saxe, qui ont pour cadre le mois de mai 1536 et qui visent à amplifier la dynamique de front évangélique. Il y avait une donnée favorable. Heinrich Bullinger, avec la collaboration de Leo Jud, Jakob Grynaeus, Kaspar Megander, Oswald Myconius, avait rédigé une *Confessio helvetica prior* qui développait des positions moins antithétiques de celles de Luther que celles défendues auparavant par Zwingli⁴⁴¹. Des conférences se tiennent à

Wittenberg, auxquelles participèrent Bucer, des théologiens helvètes, et Melanchthon, qui parviennent, le 23 mai, à la rédaction d'un formulaire de concorde, *Formula Concordiae*, approuvé ensuite par les sacramentaires du sud de l'Allemagne, dont les villes de Constance et d'Ulm. Les désaccords sur la présence réelle furent résolus au moyen de concessions faites par les villes du Sud, qui acceptent la présence réelle en affirmant que le Christ, dans l'eucharistie, est présent pour les hommes pieux mais absent pour les impies. Les villes de la Confession tétrapolitaine purent de la sorte adhérer à la ligue de Smalkalde, désormais toute-puissante⁴⁴².

Dans ce contexte, Philippe de Hesse eut le projet de monter une réplique au concile catholique dont la réunion était annoncée depuis le 26 mai 1536, par un concile protestant. Ce projet fut sans lendemain du fait de la mauvaise santé de Luther, qui n'y était pas pourtant par principe hostile et en décembre 1536 proposa aux Églises du Zürich, Bâle et Bern de laisser en suspens le problème de la présence réelle. Parce qu'il se concentre alors, en publiant les *Articles de Smalkalde* ou *schmalkaldische Artikel* qui, en vue de la réunion conciliaire prévue alors à Mantoue, fixent les points sur lesquels il n'y a pas à transiger⁴⁴³. Cette confession, tout en désavouant les tentatives de rapprochement avec Rome en 1530, 1534, 1535 et tout en n'étant pas immédiatement officialisée, corrigeait la *Confessio augustana* en rejetant l'accord sur les sept sacrements catholiques, l'accord sur l'ordination et la Cène par exemple⁴⁴⁴. Elle est aussi une manière de fermer la porte à une entente avec le pape dont l'autorité, arquée autour du pouvoir des clefs, est déclarée totalement illégitime parce que antéchristique : « Le papisme lui aussi est un pur enthousiasme, dans lequel le pape prétend que "tous les droits sont dans le coffret de son cœur" et que tout ce qu'il décide et ordonne avec son Église est esprit et doit être tenu pour juste, même si cela dépasse l'Écriture ou la parole orale et leur est contraire. » Même si donc la diète de Smalkalde opte

pour la *Confessio augustana*, il n'en est pas moins vrai que le processus de clôture normative et doctrinale est en œuvre.

Charles Quint n'en continue pas moins tout d'abord à placer ses espoirs dans une réconciliation avec les luthériens qui serait rendue possible dans le cadre conciliaire auquel le nouveau pape, Paul III, n'était pas pour le moment défavorable. Un diplomate de la curie, l'évêque Pier Paolo Vergerio, reçut la mission d'aller trouver Luther à Wittenberg en novembre 1535, sans que les conversations, auxquelles prend part également Johannes Bugenhagen, ne donnent de résultats⁴⁴⁵. Luther dénonce le Concile comme une ruse du pape destinée à neutraliser les soupçons allemands, une ruse destinée à renforcer le catholicisme. Vergerio, ensuite, rencontre Charles Quint à Naples, mais ne peut que constater combien la défiance et la méfiance sont grandes auprès de l'Empereur et de Granvelle à l'égard du pape. Paul III fulmine cependant une bulle de convocation du concile à Mantoue pour le 23 mai 1537, un concile ajourné le 21 mai en raison de la guerre entre l'Empereur et le roi de France et aussi du fait de l'hostilité de certains pouvoirs politiques participant de la ligue de Smalkalde, plus tentés par l'antipapalisme de Luther que par l'irénisme de Melancthon qui continue à donner à entendre que le pape, s'il adoptait une position de conciliation avec la doctrine de l'Évangile, pourrait se voir concéder une forme de supériorité ecclésiale.

Ce que l'on peut conclure est que Charles Quint paraît avoir été un prince de l'expérimentation, cherchant, parce qu'il ne pouvait pas se permettre – ou qu'il ne le voulait pas – une action décisive du fait des points de tensions nécessitant sa présence ailleurs que dans le Saint-Empire, de jouer sur le temps. Une politique d'évitement conflictuel, ayant pour fin de faire en sorte que l'histoire ne prenne pas une voie à sens unique, qu'elle se décélère à travers la quête de compromis dogmatiques ou ecclésiologiques, qu'elle trouve un point d'équilibre temporaire acceptable par la raison de tous avant que le concile universel n'intervienne pour procéder à une

reformatio Ecclesiae. Certes, il doit tenir compte des crispations internationales qui l'empêchent d'envisager le recours à une option militaire. Mais il laisse s'inventer une solution intérimaire qui repose sur un projet de conciliation des théologiens par l'exercice de leurs paroles et de leurs savoirs. Éviter que la dissidence ne devienne fracture, rester dans le possible de l'unité, faire se stagner l'histoire, attendre peut-être que Luther ne soit plus pour être en mesure de ne plus être confronté à la rigidité de sa conscience captive de l'Évangile et à son apocalypticisme renforcé, tel peut avoir été le sens de la politique de Charles Quint dans le Saint-Empire.

Pierre Chaunu et Michèle Escamilla ont donc pu écrire très judicieusement que Charles Quint avait pour fin de « calmer le jeu⁴⁴⁶ » et par là même d'éviter la guerre. Le grand adversaire est alors la France, mais on peut aussi penser que l'Empereur ne souhaite pas s'engager dans une guerre de Religion, parce qu'il faut aller au bout, à son sens, du possible de l'écoute des uns par les autres et *vice versa*. Parce qu'il faut avoir toute confiance dans un Dieu qui, selon les mots d'Érasme, est le Dieu des miracles...

CHAPITRE VIII

Dans les arcanes d'une conscience paulinienne

La bataille de Mühlberg est certes une victoire sur le terrain des opérations militaires, mais Titien nous dit comment elle a pu être vécue et survécue par Charles Quint : elle est aussitôt transmuée et projetée en une psychomachie témoignant de ce que lui, l'Empereur, parce qu'il est le dominateur des passions humaines, est le dominateur de lui-même et que, par l'absoluité de ses vertus, il est l'élu messianique de Dieu, le roi preux des derniers temps, le *miles christianus* qui précisément s'est engagé dans une lutte pour retarder les derniers temps dont les hérétiques, ses ennemis parce que ennemis de Dieu, sont les avant-coureurs. C'est-à-dire que sa victoire ne devrait être appréhendée que comme un miroir de la vertu divine qui opère en lui et qui surlégitime son autorité, le désignant comme le κατέχων paulinien. Même si on ne sait pas si le tableau a vraiment été commandé par Charles Quint ou si c'est sa sœur Marie qui a établi les règles du jeu suivies par Titien, et même s'il ne parvient dans les collections de Philippe II qu'en 1558, il énonce que les combats que mène le prince sur terre ne sont que des métaphores d'une lutte constante conduite contre le

péché, qu'ils sont des épreuves envoyées par Dieu pour lui redire qu'il est son élu, répondant aux exigences de la vocation qui lui est venue divinement. Et, bien sûr, en filigrane, la projection de ce combat contre le devoir de violence et le désir de liberté dans l'amour christique qui se déroule en lui.

Le portrait de Charles Quint édicte alors ce que Charles Quint pense, veut ou imagine de son pouvoir et donc de lui-même, ce qu'il pense que son pouvoir est et conçoit de la procédure de visualisation de son intériorité qui doit lui permettre de ne pas oublier pourquoi Dieu l'a élu⁴⁴⁷. Mais aussi ce pourquoi son imaginaire fonctionne de la sorte, du fait de ce clivage métapsychologique qui joue en lui.

Retenir les temps

Et ce qu'il pense, veut ou imagine devoir être renvoie à une appréhension eschatologique que Titien s'est efforcé de retranscrire et qui, elle-même, ne se comprend que comme contre-positionnement face à un apocalypticisme réformé. L'historien, ici, doit en revenir au modèle de stratégie analytique défini par Alphonse Dupront, afin de ne pas se laisser gagner par un positivisme ambiant et aussi de « se libérer de la tyrannie qu'exerce le présent sur le passé », pour citer Dominique Julia. Il se doit d'avoir en mémoire les principes définis dans « De l'histoire, science humaine du temps présent » : « L'historique de toute évidence ne se suffit pas à lui-même. Il débouche sur autre chose. L'histoire est riche d'attentes eschatologiques, de besoins parousiques ou de renaissances. Cet aveu poignant, étalé au long de l'histoire humaine, d'épuisements paniques, de fins du monde, d'exaltations sublimantes d'avènement, de créations aux sources, même fictives, atteste d'une métaphysique. Manifestement les collectivités humaines, dans leur existence historique, sont tenaillées du

besoin que le temps éclate. [...] À longueur d'histoire, les hommes ne font que crier les limites de l'histoire : comment les historiens ne finiraient-ils pas par l'apprendre ? [...] Le non-historique est indispensable à l'historique, de même que la société des hommes semble toujours vivre la nostalgie, le besoin ou le rêve d'un accomplissement, perfection, achèvement, dépassement ou retour⁴⁴⁸. »

Il s'agit, mise en spectacle par Titien, d'une sorte d'exaltation de la solitude du prince, non pas source d'angoisse mais situation de réconciliation subjective voulue parce qu'il se sait seul commissionné par Dieu pour mettre en œuvre la lutte contre Satan et pour retarder son triomphe, contre les forces du mal que sont les vices. Il nous faut ici poser une hypothèse de travail qui, poursuivant dans la perspective d'une mise en scène de l'intériorité idéale de l'Empereur, serait que Titien aurait travaillé en appliquant un encodage sémiotique érasmien : outre qu'il passe un gué dont la symbolique est messianique, Charles a le visage éclairé par le soleil dont la luminosité parvient comme à repousser l'ombre de nuages qui étaient accumulés dans le ciel. *L'Enchiridion militis christiani* développe une argumentation dialectique, imprégnée de néoplatonisme, qui peut aider à mieux assimiler ce niveau complémentaire de sens possible du tableau : l'homme est un troisième monde, entre le monde intelligible ou invisible et le monde visible, dans la mesure où il participe des deux : du visible par son corps, de l'intelligible – « qu'on pourra aussi appeler angélique dans lequel est Dieu avec les esprits bienheureux » – par son âme. Le soleil couchant que le tableau dépeint est le soleil du monde visible, et son équivalent dans le monde invisible – et donc dans l'esprit humain – est l'esprit divin.



ILLUSTRATION 5. Titien, *Charles Quint à la bataille de Mühlberg* (1548), Musée du Prado, Madrid. © Akg-images/Erich Lessing.

Il s'ensuit que c'est bien l'intériorité de l'Empereur là encore qui est virtuellement projetée : « Ce que le soleil visible est dans le monde visible, l'esprit divin l'est dans le monde intelligible et dans la partie de toi qui lui est apparentée. Ce que la lune est dans le premier, l'assemblée des anges et des âmes pieuses l'est dans celui-ci et l'esprit l'est en toi. Toute l'action que le monde supérieur exerce sur la terre qui lui est subordonnée, Dieu l'exerce

sur ton âme. Le soleil se couche, se lève, brûle, se modère, vivifie, produit, fait mûrir, attire, exténue, purifie, durcit, amollit, éclaire, rassérène, réjouit. Donc tout ce que tu vois en lui, bien mieux tout ce que tu vois en ce monde-ci plus grossier, constitué d'éléments, que certains ont distingué des autres, enfin tout ce que tu vois en la partie la plus grossière de toi, prends l'habitude de le comparer à Dieu et à la partie invisible de toi-même. Alors il arrivera que tout ce qui se présentera à tes sens, deviendra occasion de piété⁴⁴⁹. » Ce serait donc Charles Quint invité à s'autoreprésenter, à travers le soleil et son corps cuirassé et son visage serein illuminés, sous le signe de l'Esprit, lui interdisant de s'arrêter aux choses temporelles et se fixant pour but d'atteindre Dieu et d'emmener par là même ses sujets dans la sagesse de Dieu, dans le mépris du visible, le « poison visible ».

Érasme, ici, s'inspire de la *Hiérarchie céleste* et du traité *Des noms divins*, de Denys l'Aréopagite, mais peut-être aussi de Marsile Ficin – pour qui Dieu est le principe d'illumination, parce qu'il est la substance de la lumière et la cause de l'être même et du voir. Et une piste intellectuelle est ainsi fournie, dans la mesure où selon Denys, la sémiotique des ornements permet de dire que l'ange qui porte une lance ou une hache a ceci de propre qu'il discerne ce qui est dissemblable, et qu'il est animé d'une puissance séparatrice du mal et du bien forte, vive⁴⁵⁰. Pour Denys, Dieu est lumière, il est nommé lumière, et il est le soleil des esprits. C'est de sa bonté que subsiste tout ce qui subsiste, parce qu'il a été créé puissance parfaite, universelle. De son étymologie grecque découle qu'il est le principe de maintien dans l'unité de tous les êtres disséminés dans l'univers, toutes choses sensibles aspirant à lui. Il s'avère que, parallèlement au motif de chevalier dominateur des passions et donc du visible, Titien a voulu mettre en image un Charles Quint soleil de la terre, se jugeant l'unique réceptacle d'une lumière sacrée parce que image même du soleil dans la perfection de ses vertus. Unité des unités.

Le spectateur – à commencer par l'Empereur lui-même – doit être incité à assimiler que le *Caesar redivivus* est source, sur terre, d'unité, à l'image du soleil en suspension dans les airs, vers lequel il semble se diriger et qui extrait de la pénombre son corps armé triomphalement de ses vertus : « Car comme l'ignorance et l'erreur créent la division, ainsi la lumière spirituelle, en apparaissant, rappelle et ramasse en un tout compact les choses qu'elle atteint, les perfectionne, les tourne vers l'être réel, corrige leurs vaines opinions, ramène leurs vues multiples, ou plutôt leurs imaginations capricieuses en une connaissance unique, véritable, pure et simple, et les remplit d'une lumière qui est unité, et qui produit l'unité⁴⁵¹. »

C'est-à-dire que le portrait de l'Empereur, en tant que référent d'une théologie symbolique, signifierait que la bataille contre les Confédérés de la ligue de Smalkalde a été une lutte entre l'ignorance et l'erreur, les vaines opinions créatrices de division et la raison appréhendée comme une lumière qui est unité et qui produit l'unité. Dieu étant nommé un, « parce que dans l'excellence de sa singularité absolument indivisible, il comprend toutes choses, et que sans sortir de l'unité, il est le créateur de la multiplicité⁴⁵² ».

Si nous replaçons la composition picturale dans une cosmologie néoplatonicienne et donc dans la chaîne d'une pensée analogique, Charles Quint, chevalier messianique, apparaît comme le double sensible du soleil. Il figure le monde humain dont il a la charge, et qui, grâce à lui, sort des ténèbres. La forêt dont il tend à s'éloigner serait ce monde sombre et caverneux que Platon compare à une prison, et la plaine éclairée par la lumière du *sol poniente* serait l'allégorie de la lumière du bien assimilée à la puissance du soleil⁴⁵³. « La lumière éternelle et invisible du divin soleil » est ainsi « l'acte divin par excellence », le Bien, la Vérité, la Beauté⁴⁵⁴. Suivons ici Pierre Magnard qui nous autorise à bien assimiler comment la relation spéculaire de Charles Quint au soleil est une relation d'assimilation du sujet à l'objet de sa connaissance même : « L'âme est ainsi lumière parce qu'elle a sa cause en l'*Autre*, en la Lumière divine, parce qu'elle est le foyer

d'une procession, d'une émanation continue de Lumière. Poser que la lumière est le lien de l'Univers, le lien substantiel, c'est immanquablement définir l'âme comme une lumière. » En effet, c'est « le même acte qui fait que l'intelligence divine crée et illumine notre intelligence et que notre intelligence est créée et illuminée par elle et se tourne vers sa source par un regard en quelque sorte naturel⁴⁵⁵ ».

Ce qui autoriserait à interpréter « Charles Quint à la bataille de Mühlberg » comme la rétroprojection d'une expérience libératrice de lui-même et du monde humain, synchroniquement : l'Empereur vainqueur est le chevalier *corrector mundi*, qui a enfin accompli sa mission de faire passer le monde de la nuit au jour parce que précisément, en lui, la lumière divine est comme déposée et que la part obscure est désormais irradiée par la lumière ; ou du moins d'empêcher que la nuit ne vienne trop tôt au monde : lui-même, parce qu'il aime Dieu, est aimé de Dieu, et est Lumière pour le monde. *Lumen visibilis anima*. L'ombre fantomatique a disparu, aussi bien dans le monde que dans « son » monde. Ce serait donc moins le guerrier – et ce serait pour cela qu'il n'y aurait pas d'adversaires dans le tableau – qui serait convoqué ici, mais le sage qui aime Dieu sans mesure et qui est donc habité par Dieu afin de retenir le moment où Satan lancera son assaut final prédit dans le *Livre des Révélations* : guidé par l'Amour, il jouit d'un amour perpétuel qui l'assure qu'il accomplit la volonté de Dieu et surtout qu'il peut vivre dans le désir serein de Dieu, hors de cette ombre fantomatique qui est tachée de sang et qui appelle au sang.

Et c'est ici que la *Gloria* et « Charles Quint à la bataille de Mühlberg » convergeraient : la lumière de Dieu est pour Marsile Ficin à penser comme une flamme où les trois Personnes de la Trinité réalisent leur éternelle unité⁴⁵⁶. En outre il a achevé son parcours puisqu'il a vaincu son fantôme : il est au-delà du devoir du sang puisqu'il est transfiguré en *corrector mundi* et que sa gloire est universelle désormais.

« Charles Quint à la bataille de Mühlberg » est aussi une *Gloria*, montrant un Empereur chevalier de Dieu ayant cheminé au long de sa vie nourri d'amour et dont l'amour humain s'est uni à l'amour du Dieu trinitaire, par là même ayant été porté par le bien, le vrai, le beau pour travailler à l'unité du monde des humains et à mettre en échec Satan. Entre les deux tableaux, deux unités séquentielles donc : le temps terrestre du don total de soi et le temps de la vision d'éternité. Et un Charles Quint triface : guerrier, sage, pacificateur, mais en miroir de ce soleil trinitaire qui s'est arrêté au-dessus et au-devant de lui, et qui luit en lui : « Donc dès maintenant, ô âme triple et une, esprit unique, consistant dans l'intellect, la volonté, la mémoire, tu as gravi de concert avec moi l'éther unique, et le triple ciel. Au-dedans du ciel, tu as vu l'égalité et similitude réciproque des trois en un Soleil un, et jugé que la forme, la figure, la lumière, constituaient dans ces trois non un triple, mais un unique Soleil. Dessus le ciel, en la nature une de la bonté même, tu as découvert la propagation éternelle du Fils et de l'amour. Tu as reconnu qu'il n'y avait point en eux trois natures, mais une nature unique toujours se propageant en elle-même de la manière la plus absolue, et aimant pareillement, et là tu as aperçu divinement que d'aucune façon il n'est permis à l'homme d'affirmer autre chose que les trois personnes et le Dieu unique⁴⁵⁷. »

Faisons retour à l'armure et à sa symbolisation d'une intériorité vertueuse, dans la mesure où elle transmue le corps de l'Empereur en un miroir de cette lumière unifiante et vivifiante qui est désormais en lui. Dieu est miroir et le corps est un *speculum animae*. La peinture de Titien opère donc un transfert, dans la figure de l'Empereur, du Christ comme « clair miroir » brillant dans toute sa gloire. « Portée par l'analogie christique du miroir d'incarnation, l'armure agit à son tour comme un instrument de transfiguration, modelant le corps du prince en un corps christique, un corps-miroir⁴⁵⁸ ». Un corps-miroir à l'image de ce soleil qui ne se couche pas, un corps miroir d'une histoire qui suspend son mouvement⁴⁵⁹. Un corps

miroir de l'universalité impériale du *Plus Ultra* incluse dans la titulature de 1530 :

Wir Karl V. von Gottes Gnaden Römischer Kaiser, zu allen Zeiten Mehrer des Reiches, König in Germanien, zu Kastilien, Aragon, Leon, beider Sizilien, Jerusalem, Ungarn, Dalmatien, Kroatien, Navarra, Granada, Tolledo, Valencia, Galizien, Mallorca, Hispalis, Sardinien, Cordoba, Korsica, Giennis, Algerien, Gibraltar, der kanarischen und indianischen Inseln sowie des Festlandes jenseits des Ozeans etc., Erzherzog zu Österreich, Herzog zu Burgund, zu Lüttich, zu Brabant, zu Steier, zu Kärnten, zu Krain, zu Luxemburg, zu Limburg, zu Geldern, zu Kalabrien, zu Athen, zu Neopatria und Württemberg, etc. Graf zu Habsburg, zu Flandern, zu Tirol, zu Görtz, zu Barcelona, zu Artois, zu Burgund, Pfalzgraf zu Hennegau, zu Holland, zu Seeland, zu Pfirt, zu Kiburg, zu Namur, zu Roussillon, zu Cerdaña und zu Zutphen, Landgraf im Elsaß, Markgraf zu Burgau, zu Oristano, zu Gociani, und des Heiligen Römischen Reiches Fürst zu Schwaben, Katalonien, Asturien etc. Herr in Friesland, auf der Windischen Mark, zu Portenau, zu Biskaja, zu Molin, zu Salins, zu Tripolis und zu Mecheln, etc.

Selon ce qu'écrit Ulinka Rublack, le propre de Charles Quint est d'adhérer à une piété puissamment christocentrique ; une piété tendue sur la *meditatio mortis* érasmienne. Il ne collectionne pas de reliques, et n'accomplit que rarement de bonnes œuvres en public. Il se centre sur les pénitences, les prières, la psalmodiation, la vie vertueuse, et sa mission de résister aux Turcs. Il se veut le κατέχων paulinien qui mettra fin à l'avancée de l'Antéchrist, et qui ne cessera, sa vie durant, de lutter contre le mal. Il est l'incarnation de « *das reich als aufhalter* », une figure dramatique s'appropriant un pouvoir absolu qui est la condition de l'accomplissement

de sa mission impériale contre laquelle, derrière les acteurs humains, agissent le Fils de perdition et donc le mystère de l'impiété⁴⁶⁰. Parallèlement, cette lumière qui envahit Charles Quint sonne le glas pour la présence spectrale en lui. Il n'y a plus de profondeur sombre où le fantôme du sang erre, essayant de se frayer un chemin pour imposer à la conscience de l'Empereur sa loi. Désormais le temps est venu à la sérénité, et il n'est pas d'angoisse puisque la violence n'a plus de raison d'être et puisque la paix peut régner dans l'Empire. Le Dieu des miracles a opéré un miracle : il a défait les forces sur lesquelles l'Antéchrist s'appuyait pour entraîner le monde vers le chaos eschatologique ; et simultanément l'Empereur est sorti de la durée difficile durant laquelle l'exigence de sang tentait de lui imposer d'agir par la violence.

Un cogito dramatique

Nous vous le demandons, frères, à propos de la venue de notre Seigneur Jésus Christ et de notre rassemblement auprès de lui, ne vous laissez pas trop vite mettre hors de sens ni alarmer par des manifestations de l'esprit, des paroles ou des lettres venant de nous, et qui vous feraient penser que le jour du Seigneur est déjà-là. Que personne ne vous abuse d'aucune manière. Auparavant doit venir l'apostasie et se révéler l'homme de l'impiété, le fils de la perdition, le substitut, celui qui s'élève au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu ou reçoit un culte, pour occuper lui-même le sanctuaire de Dieu, se produisant lui-même comme Dieu. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que quand j'étais encore près de vous je vous disais cela ? Et vous savez ce qui le retient maintenant, de façon à ce qu'il ne se révèle qu'à son moment. Dès maintenant, oui, le mystère de

l'impiété est en œuvre. Mais que seulement celui qui le retint soit d'abord écarté. Alors, l'impie se révélera, et le Seigneur le fera disparaître par le souffle de sa bouche, l'anéantira par la manifestation de sa venue. Sa venue à lui, l'impie, aura été marquée, par l'influence de Satan, de toute espèce d'œuvre de puissance, de signes et de projets mensongers, comme de toutes les tromperies du mal, à l'adresse de ceux qui sont voués à la perdition, pour n'avoir pas accueilli l'amour de la vérité qui leur aurait valu d'être sauvés. Voilà pourquoi Dieu leur envoie une influence qui les égare, qui les pousse à croire le mensonge, en sorte que soient mis à l'écart tous ceux qui auront refusé de croire la vérité et ont prospéré dans l'injustice⁴⁶¹.

Charles Quint, si l'historien l'appréhende dans son possible *cogito*, se pense alors comme celui qui retient ou repousse le fils de perdition dans les ténèbres, qui le rejette dans les ténèbres pour un temps, un Intérim, qui empêche la réalisation du mystère d'iniquité, afin de permettre que le message du Seigneur se répande partout encore dans le monde, *plus ultra* ; il est le sage au sens stoïcien⁴⁶², peut-être même, et là ce serait la *devotio moderna* et Nicolas de Cues qui l'inspireraient, l'*idiotia*, le simple qui se refuse à rentrer dans les débats de ceux qui disent « savoir » et qui préfère la simplicité et la naïveté de sa conscience, l'humilité de son intellect n'ayant de savoir que celui que Dieu leur a donné, une docte ignorance le plaçant au-dessus des débats de doctrine et les conduisant à ne penser que par Dieu⁴⁶³. Il est ainsi l'obstacle qui empêchera que l'Antéchrist se révèle et engage inexorablement son atroce combat. Retenir le fils de perdition, sauver le plus d'âmes qu'il est possible avant l'accomplissement des temps grâce à cette action venant comme à contretemps, c'est ce qu'il vient d'accomplir dans la bataille de Mühlberg. Il retient la fin des temps, il est le « retardateur », celui qui empêche l'éclatement horrible qui rythmera les

derniers temps, quand le monde sera violemment plongé dans les ténèbres du règne inéluctable de l'Antéchrist⁴⁶⁴.

Toutefois, observons une petite respiration : l'action et la représentation dans le champ de l'histoire, nous l'avons dit, obéissent à un principe de transfert. Et la figure du κατέχων, dans cette optique, s'inscrit bien dans cette rationalité : nous avons pressenti que Charles Quint n'a de cesse de repousser son angoisse dans les tréfonds de son intériorité, de l'inhumer tout en résistant aux pressions qu'elle exerce dans les symptômes dont son corps est le lieu. Repousser l'ombre dans l'ombre, telle est la tension qui l'anime. Or le κατέχων n'est-il pas celui qui repousse les ténèbres, les rejette hors de l'histoire en les combattant avec les armes qui lui sont données et qui sont les armes de sa foi ? N'est-il pas celui qui veut rendre une plénitude de force à la lumière face à la puissance des ténèbres ? Il y a coïncidence et la coïncidence est saisissante.

Ce que l'on pourrait nommer le fantasme originel, l'image sombre d'un cadavre ensanglanté, livré à la manducation des bêtes sauvages et se voyant pour un temps refuser l'inhumation, les images du sang répandu imposant le devoir du sang ne se voient-elles pas désormais inhumées dans la figure du sauveur qui arrêtera la marche de l'histoire vers sa fin, vers son achèvement sanglant ? En s'identifiant consciemment ou inconsciemment à ce sauveur, Charles Quint ne se prépare-t-il pas à enterrer en lui ce double qui le parcourt, qui le harcèle depuis toujours, ne cessant de lui parler à travers le mal de vivre de son corps ? Ne se défend-il pas aussi en se déterminant comme agissant hors de son conflit propre, comme installant le cadavre fantomatique qui siège en lui dans un adversaire qui prend l'aspect de l'hérétique agent de Satan ? Il n'y aurait pas de hasard dans les processus d'identification héroïque que les acteurs historiques mettent en œuvre pour justifier à l'égard d'eux-mêmes leurs actions et discours, car le choix d'être le κατέχων est posé face à une représentation des luthériens comme

abandonnés dans des ténèbres dues à Luther, Zwingli et autres qui ont enveloppé la vérité sous un voile qui la rend obscure.

Ce n'est pas donc non plus un hasard si Titien peint ce soleil maintenu au ciel par la providence divine et dardant son ultime lumière sur le visage et le corps de l'Empereur : le soleil a aussi pour sens de dire que Charles Quint est une figure eschatologique, celui qui, animé dramatiquement par la grâce divine, suspend pour un temps l'ordre inéluctable des temps, celui qui est la dernière chance de l'unité universelle du monde et qui vient, en écrasant les luthériens, de prolonger l'ordre chrétien. L'acteur du mystère katéchontique qui empêche que ne soit encore plus envahissant le chaos qui « von unten drängt », le chaos qui monte des profondeurs. L'acteur qui dans la confusion voulue de sa personne à l'Empire romain se voyait comme celui qui retenait les temps, celui pour qui l'unité devait être maintenue parce que le chaos s'incarnait dans la pluralité. En Espagne comme en Germanie ou en Italie, le mythe de l'accomplissement antéchristique hante les imaginaires⁴⁶⁵.

Souvenons-nous ici d'un fait capital : l'invasion astrologique de la fin du xv^e et du début du xvi^e siècle. Les « astrologues hallucinés », Lichtenberger, Schoener, Stabius, ou Brant avaient stigmatisé un monde corrompu, travaillé par Satan, hanté par Gog et Magog⁴⁶⁶ dans un temps de totale amertume au terme duquel un empereur sauveur viendra pour restaurer la paix et rendre sa grandeur au peuple allemand. Depuis, ils ont été relayés ensuite par Gaspard Laet, Guillaume Amours, Henry de Fine, ceux que Rabelais couvrira de sarcasmes en les nommant dans la *Pantagrueline Prognostication* les « folz astrologues » de Louvain, et par ceux de Tübingen, Nuremberg et Lyon. En Espagne, c'est l'*Encubierto*, le roi caché, qui viendra repousser les ennemis de la foi, on l'a entrevu plus haut. En Italie, c'est l'attente de la venue d'un prince qui reformera l'Église, l'attente d'un grand drame qui verra les impies être vaincus, les cités être détruites par le fer et le feu⁴⁶⁷...

Ce n'est donc pas par hasard non plus si, comme cela a été aussi entrevu, Zuniga réfère un adage qu'Érasme emprunte au corpus des *Apophtegmes* de Plutarque⁴⁶⁸. « Lui seul sait, et les autres ne sont que des ombres voletantes⁴⁶⁹. » Cet adage est destiné à exalter une grâce qui peut être le don de l'intelligence dans le chant X de *L'Odyssée* où le devin Tirésias est cité comme le seul homme autorisé par Proserpine à garder sa sagesse même après la mort, tandis que les autres ombres voletteront, sans n'être rien que des ombres : ou qui peut être, à l'exemple du jeune Scipion évoqué par Caton l'Ancien, la possession d'une raison supérieure déterminant que « Lui seul est sage et les autres volettent comme des ombres » et donc qu'il domine la mort. Et Érasme d'ajouter : « On l'emploie avec à-propos en parlant de ceux qui laissent si loin derrière eux tous les autres que ceux-ci semblent n'être rien que des ombres en comparaison, et, comme le disent les Grecs, qu'étourdis et songe-creux⁴⁷⁰. » Mais dans la perspective de la réalisation du mystère katéchontique, les ombres voletantes symbolisent tous ceux qui ne savent pas ce qui est le témoignage de la Toute-puissance de Dieu. Ce sont tous ceux qui se vautrent dans la corruption et la folie du monde.

L'événement du passage du gué de l'Elbe signifie une fin d'errance du chevalier Empereur armé de la puissance de la Vérité après ce qui paraît avoir été des épreuves probatoires ou initiatiques devant lesquelles il n'a jamais plié ou douté. Le gué n'est pas dans la vision de Titien le lieu d'un combat, car le combat a déjà eu lieu et les ennemis ne sont plus que des ombres voletantes pourrait-on dire, ils sont absents, vaincus avant d'être vaincus puisque le chevalier Empereur possède en lui l'accomplissement de l'histoire entendue au sens d'une rétention des derniers temps⁴⁷¹. Car l'élément liquide est synonyme de promesse, de pureté, d'immortalité ou d'éternité et non de peur qui serait corrélée à une profondeur inquiétante. Le gué dit que l'Empereur a réussi dans le rejet des derniers temps. Ce qu'Alphonse Dupront avait ressenti quand il écrivait que Charles Quint se

savait l'ultime chance d'unité et qu'en se retirant à Yuste en pénitent il implorait l'*Ecce homo* de lui pardonner d'avoir failli dans sa mission de rétention des temps.

Ce n'est pas encore un hasard si Zuniga active, au cœur du système de prodiges qui accompagnent et rythment le temps de la bataille libératrice de Mühlberg, une procédure de symbolisation particularisée. Il met en effet, comme cela a été évoqué, en scène un loup que les soldats impériaux tuent avant que ne s'engage la chasse aux smalkaldiens de Jean-Frédéric de Saxe. Julius Obsequens ne donne-t-il pas l'exemple, sur lequel Zuniga a pu modeler son récit héroïque, de loups aperçus en plein midi sur le mont Esquilin, qui furent poursuivis et chassés : ce qui permet qu'il « n'arrivât rien de fâcheux », en contrepoint de l'histoire de ces trois loups qui entrèrent dans Rome en tirant un cadavre à moitié dévoré et qui furent annonceurs de catastrophes naturelles et de guerres ? Surtout Pline ne rapporte-t-il pas la croyance, répandue en Italie, selon laquelle le regard du loup est malfaisant, que la rencontre avec l'animal peut signifier un mauvais présage, que l'animal lui-même est symbole de férocité et de félonie, symbole encore de guerre⁴⁷² ? Le présage n'annonce-t-il pas que l'héroïsme dramatique de l'Empereur va ouvrir à une ère de réconciliation, ère joachimite sans guerre, ne dit-il pas qu'il est le dernier Empereur en instance de neutraliser les forces du mal qui poussent en avant l'histoire vers le temps de colère de Dieu ? Ne proclame-t-il pas une nouvelle fois que sa lutte est juste et légitime, contre des séducteurs qui sont des loups déguisés en brebis, qu'elle vise à les désarmer pour que la vie des hommes reprenne son vrai cours qui est d'honorer Dieu et d'amplifier sa gloire, *plus ultra* ? Si l'on analyse le phénomène antique de l'intrusion des loups dans une ville ou dans un camp, il signifie dès le chant I des *Géorgiques* la colère des dieux devant l'assassinat de César et la reprise imminente des guerres civiles et de leurs atrocités. La mort du loup tué par les soldats serait à comprendre comme le signe avant-coureur d'une fin d'histoire qui est en

gestation immédiate, une histoire semblant subir du fait des luthériens une accélération tragique mais court-circuitée de manière décisive par la seule volonté de l'Empereur ?

Tuer le loup, figure eschatologique⁴⁷³, revient alors à faire rentrer l'ordre du monde dans son harmonie perdue, en signifiant que, providentiellement, ce qui pouvait relever de la colère de Dieu est en instance d'être éradiqué⁴⁷⁴. Dans la mesure où dans Rome, la venue des loups présageait la rupture de la *pax deorum*, et l'entrée dans une durée de grands malheurs, la mort du loup dans l'épopée impériale parle de ce que Charles Quint, avec l'armée qu'il commande, est l'agent providentiel œuvrant pour la restauration de la *pax Dei*, l'Empereur accomplissant au plus haut sa mission donnée par Dieu. L'Empereur agissant de toutes ses forces et de toute sa volonté. Et donc le *prodigium* dit qu'il possède la légitimité de Dieu, que seul il détient la sagesse de Dieu. Plus encore, c'est la sauvagerie de la forêt dont il est sorti, la barbarie des hommes livrés à leurs funestes passions que le *missus Dei* retransmet de l'ordre du monde – le loup étant associé à Rome à Mars et donc à la violence. Et pour l'Empereur, évidemment, le loup, animal prédateur, signifie danger, attaque, part obscure qui vient subitement, un carnassier opérant en soi, dans l'obscurité, un dévoreur de soi qui peut devenir loup-garou et que la bataille a défait. Là encore, la scène intérieure de l'Empereur dédouble la scène de la bataille.

Sens du tragique

Il faudrait alors associer cette avancée sereine symbolique d'une suspension de l'histoire au discours d'adieu qui fut prononcé par Charles Quint à Bruxelles lors de l'abdication de son autorité sur les États bourguignons, le 25 octobre 1555 : allusion y est faite aux événements

successifs qui l'ont porté à cumuler le duché de Bourgogne, les couronnes d'Espagne et la dignité impériale à laquelle il se prévaut de n'avoir pas prétendu par « une ambition désordonnée de commander à beaucoup de royaumes ». Bien au contraire sa motivation fut « de procurer le bien de l'Allemagne, de pourvoir à la défense de la Flandre, de consacrer toutes mes forces au salut de chrétienté contre le Turc et de travailler à l'accroissement de la religion chrétienne ».

Cette longue histoire, qui a commencé pour lui en 1519, malgré son « zèle », l'a vu rencontrer des obstacles dressés par les passions des hommes : « Les troubles suscités par les hérésies de Luther et des autres novateurs de l'Allemagne », et les « guerres périlleuses où m'ont jeté l'inimitié et l'envie des princes mes voisins ». Seule la faveur divine lui a permis de sortir favorablement de ces temps difficiles, de les repousser loin de l'ordre des temps dans l'exercice d'une conscience sacrificielle : « Afin de ne pas manquer à ce que je devais, j'exposais les forces, mes biens, mon repos et même ma vie, pour le salut de la chrétienté et la défense de mes sujets. Je sortis de là avec une partie de ce que je désirais tant. » Puis l'Empereur parle du siège de Metz, pour finir son développement en proclamant que ce que Dieu a voulu, Dieu l'a fait : « J'ai exécuté tout ce que Dieu a permis, car les événements dépendent de la volonté de Dieu. Nous autres hommes agissons selon notre pouvoir, nos forces, notre esprit, et Dieu donne la victoire et permet la défaite. J'ai fait constamment ce que j'ai pu et Dieu m'a aidé. Je lui rends des grâces infinies de m'avoir secouru dans mes plus grandes traverses et dans tous les dangers. » L'important est ici cette grâce venue de Dieu, la confession d'une soumission sacrificielle et donc providentialiste⁴⁷⁵.

L'Empereur donc avançant dans la plaine de l'Elbe réconcilié avec l'histoire parce que sa mission est accomplie. Presque un Empereur conscient, pour paraphraser les dernières pages du *Relox* d'Antonio de Guevara, qu'il est en instance de sortir de « la nuit de ma vie », qu'il va

cesser de manger le « pain de douleur », et de boire les « larmes de tristesse » puisque les hommes en ont désormais fini d'être ennemis et que la puissance divine ne pourra plus lui être que favorable⁴⁷⁶. Le tableau de Titien proclame à l'Empereur lui-même sa certitude que le temps est venu de la suspension de l'histoire. Et le chevalier chrétien se confond avec l'empereur stoïcien.

Il faut y revenir. S'adressant à son fils Commode, Marc Aurèle propose en effet, selon le *Relox*, une vision d'abord pessimiste du pouvoir impérial : « Quand tu penseras tenir la terre en repos, alors s'eslevra en Afrique ou en Asie une province, la perdition de laquelle viendrait en grand inconvenient, et pour la recouvrer faudra grand coust. Quand tu penseras recouvrer amys, alors te succederont estrangers ennemys : de manière qu'en flattant et applaudissant noz amys, ne les pouvons conserver, et en les suyvant et rejectant, nous ne pouvons nous defendre d'eux. Quand tu penseras estre en plus grande joye, alors te viendra aucun sursaut : pource que les princes qui ont et possèdent beaucoup, les nouvelles qui leur donnent desplaisir, viennent chacune heure à tous propos. Quand tu penseras avoir liberté pour faire ce que tu voudras, alors tu seras plus empesché, et avecques moindre liberté : pource que les bons princes et bien ordonnez ne doyvent aller ny resider ou les meuvent leurs juvenils desirs, ains ou il leur est plis licite et convenable pour l'honneur de leurs estats... »

Gouverner est une tragédie de tous les instants, c'est être selon Marc Aurèle « en tant d'angoisses » parce que Rome, en quelque sorte allégorie du monde et donc de l'Empire, est le réceptacle des tyrans et des vices, qu'elle est dépourvue d'hommes vertueux, qu'il ne s'y commet que « mauvaisetiez⁴⁷⁷ ». La capitale à l'image de l'Empire est, pour reprendre l'adage érasmien, parcourue sans cesse par des âmes voletantes. Elle est telle une forêt obscure, pourrait-on ajouter. Gouverner, c'est être assuré que sans cesse le mal surgit et resurgit, qu'il change de lieux et d'acteurs sans fin, qu'il n'y a aucun repos et aucune sérénité pour le prince jusqu'à sa

mort. Face à cette mobilité qui remet en question en permanence l'exercice de l'autorité, le prince doit demeurer stable dans sa vertu qui est comparée à un château imprenable, une rivière infranchissable, une mer non navigable, un feu inextinguible, une armée invincible... Il faut qu'il accepte calmement la mort qui est devant lui, sans regret, qu'il aille vers elle en sachant qu'il a fait sur terre ce qu'il pouvait faire : « Puis donc que je me suis mis es mains des dieux, facent ce qu'il leur plaira de moy pour leur service : car à la fin pour tout mal qu'ilz me sçauroient faire, ilz me feront encores mieux que ne m'a faict le monde : pource que tout ce que le monde m'a donné, je l'ay gouverné et possédé sans suspicion⁴⁷⁸. »

La méditation de Marc Aurèle refaçonée par le *Relox* d'Antonio de Guevara est celle qui se fixe sur un monde « triste », « miserable », « trompeur », « instable ». Qui n'est pas sans rappeler la forêt peinte par Titien. C'est un « mauvais monde » dont le dominateur eschatologique est le diable et dont les serviteurs ou les vassaux sont les « mondains » : « L'orgueil, l'avarice, l'envie, le blasphème, les plaisirs, la luxure, la paresse, la gloutonnie, l'ire, la malice, la vanité et folie, c'est le monde, contre lequel nous bataillons toute nostre vie⁴⁷⁹... » Où indirectement le monde se définit comme pris dans le mouvement eschatologique, contre lequel l'Empereur est en action. Aussi la guerre ne peut-elle être qu'une parenthèse, qui ne doit pas intervenir au détriment de la république qui doit prioritairement être maintenue en paix et en justice. Aucun bon prince ne peut désirer la guerre, ne peut l'aimer : si la guerre ne se faisait que contre les mauvais, elle ne serait pas un événement grave, mais le problème vient que les bons en subissent les conséquences, sont persécutés, meurent. La guerre est donc douloureuse au bon prince : « Pour insensé et innocent que soit un homme, il n'y aura celui qui ne juge pour plus heureux celui qui employe le drap à se nettoyer la sueur du visage, que non celui qui le rompt pour estancher le sang de sa teste⁴⁸⁰. » Moins la guerre dure, mieux il en est pour les sujets du prince, mieux il en est pour les « bons ».

D'où un appel aux bons princes à prendre conscience que les chrétiens n'ont pas licence de répandre le sang de leurs ennemis, que leurs princes, par amour du Christ, doivent aimer la paix, la conserver⁴⁸¹. La guerre défensive est légitime. Marc Aurèle dépeint le basculement dans la guerre comme le basculement dans la licence de faire le mal, dans le renoncement à la crainte des Dieux, à toute piété, à la justice, dans le vol, le blasphème, les vilenies, l'adultère, le viol : « Or les choses sont venues à tant de corruption, et en ce jourd'huy en Rome y a tant peu de soucy des gens de guerre, que chacun capitaine ne semble sinon un exemplaire d'homicides, origine des séditieux, emulateur des bons, reveille matin des mauvais, la teste des larrons, pirate des corseres : finablement je ne dy qu'ilz leur semble estre telz, mais j'affirme qu'ilz sont bourreaux des vertuz, et receptacles des vicieux. » Avec la guerre, c'est toute civilité qui est anéantie.

Marc Aurèle consacre un long développement à expliquer que le gouvernement d'un seul est l'unique solution pour éviter la discorde civile et donc la violence et il cite Aristote pour légitimer l'obéissance du peuple et dire qu'il n'est plus grand ennemi de la *res publica* que « celui qui veut que beaucoup commandent en icelle » : « Ce faisant, Dieu y sera servy, le peuple croistra et augmeta, les bons seront prisez et honnorez, les meschans puniz, et les tyrans supprimez. » La domination est divine. Il y eut au cours du premier âge des temps, le siècle d'or, et tous les humains vivaient en paix, en plantant et semant, cueillant les fruits et vendangeant les vignes, pétrissant le pain. Alors « ainsi comme ilz vivoyent de leur sueur propre, ilz vivoient sans le préjudice d'autrui ». Mais cette sueur de chacun fut convertie en volonté de répandre le sang⁴⁸². Le bon empereur est l'empereur qui retient et contient cette volonté mortifère, qui l'empêche de submerger le monde et de le faire aller vers le chaos.

Titien donne donc à voir une situation vécue comme un dépassement existentiel des contraintes de la condition du prince terrestre accédant à la

« conscience » qu'il a transcendé les forces maléfiques du Fils de perdition et qu'il peut avancer enfin sur le chemin de la Vérité évangélique avec ses peuples désormais réunis et pacifiés. L'instant de Mühlberg est à comprendre comme l'instant annonçant la vision trinitaire de la *Gloria*, et authentifiant que l'Empereur est désormais en mesure d'accéder à la contemplation sotériologique. Qu'il est délivré du poids du double en lui, qu'il n'est plus hanté parce qu'il a accompli ce qu'il devait accomplir. Les deux peintures inscrivent l'Empereur dans une eschatologie qui n'est pas sans renouer avec le messianisme des premières années impériales telles que le chancelier Gattinara l'avait imaginé⁴⁸³. Dans une tradition qui associe Gérard Groote et Érasme, Charles Quint voit donc l'Évangile comme un « soleil luisant » : qui suit le Christ, imite le Christ et est illuminé du « soleil », dans les silences introspectifs d'une foi qui ne discerne d'espérance que dans le Christ, que dans la Révélation : « Dès lors le mécanisme est simple : Dieu agit sur notre âme comme le soleil sur la terre et ce que nous appelons la Jérusalem céleste agit sur notre esprit... Notre bonheur et notre salut dépendent donc de la manière dont nous jugerons les choses et les événements en fonction de la lumière que reçoivent notre âme et notre esprit. Le secret est de savoir passer d'un monde à l'autre, de la beauté corporelle à la beauté divine, [...] de la vie du corps à la vie spirituelle, comme nous passons dans l'interprétation de la Sainte Écriture, dont le corps et l'âme sont en quelque sorte le sens littéral et le sens mystique⁴⁸⁴. »

Certes la victoire de Mühlberg est saisie comme l'instant d'une transfiguration, mais elle a le sens d'une séquence de perpétuation d'un pèlerinage mondain⁴⁸⁵. Et donc aussi d'une psychomachie.

Surgit donc une configuration eschatologique, autour de l'Empereur devenu prophète dans la même perspective que celle que l'historiographe de Ferdinand, Wolfgang Lazius, développa dans son *Fragmentum vaticinii cuiusdam (ut conjicitur) Methodii, episcopi ecclesie paterenis, et Martyris*

Christi... qui, imprimé à Vienne en 1547, appliquait une « constellation » de prophéties à Charles Quint : *rex aquilonis* de Jérémie 50 ; *rex pudicus facie* de François d'Assise et sainte Brigitte... avec cette assertion qu'avant l'année 1548 il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un unique pasteur ; en l'occurrence un Empereur prophète puisque disant que les derniers temps sont désormais suspendus, retardés⁴⁸⁶ et qu'il reste aux hommes du temps pour se donner à l'amour d'un Dieu les éclairant de sa vérité lumineuse. L'Empereur est l'empereur du dernier monde qui triomphera du Turc et donc de l'Islam, et donc l'empereur de l'unité des hommes selon Lazius⁴⁸⁷. Le dernier empereur par lequel, le monde entier étant réduit sous la puissance du Christ, « *fiat ubique unus pastor utrumque ovile*⁴⁸⁸ ». Un empereur qui est aussi le *restaurator orbis* d'avant la fin des temps⁴⁸⁹, dont Pietro Galatino, au temps du sac de Rome, avait déjà dit en commentant l'*Apocalypse* qu'il était l'adversaire de la bête apocalyptique, mettant fin en même temps qu'au règne du Turc à la corruption de Rome, faisant donc faire retour à un monde enfin uni à l'amour divin.

CHAPITRE IX

Martin Luther *versus Carolus Imperator*

Redisons-le donc, Charles Quint à la bataille de Mühlberg accomplit un mouvement libérateur de son angoisse du penser et de l’agir, de sa peur de la puissance. Il cesse d’être hanté par un double spectral qui le travaille au corps depuis longtemps, le prenant à partie par des signes qui lui parlent dans la douleur d’exister. C’est ici qu’une analyse du processus de différenciation de Charles Quint d’avec Luther s’impose. Il a été noté que par certains traits les deux hommes ont mené une vie presque parallèle : ainsi une christologie passionnée si ce n’est pathétique.

Une autre centralité eschatologique

Mais l’eschatologie est un point de césure qui explique peut-être un impossible croisement dans la quête du salut. L’eschatologie entendue comme une autre eschatologie.

Dès 1515-1516, Luther consigne dans ses *Commentaires sur l'Épître aux Romains* qu'il y a une contradiction, au sein du temps présent qui est celui où la « justice » se manifeste « à profusion », et durant lequel « il n'y a de paix nulle part, mais une profuse agitation ». Luther est déjà certain que le monde est sur sa fin, d'autant que du fait de ce que l'Évangile a été restitué, il y a eu parallèlement révélation que le pape est l'Antéchrist, le vrai Antéchrist passé de sa latence à sa réalité prophétique comme l'a montré Philippe Büttgen, et que d'autant les hommes se sont vus et ressentis libérés du joug de Rome, d'autant ils ont eu tendance à basculer dans le croire ce qui seulement leur plaît et leur semble bon. Il faut revenir sur ce point capital, que nous avons déjà abordé. Aux lendemains de la restitution évangélique du début des années 1520, en outre le monde ne s'est pas bonifié, bien au contraire il est presque devenu pire qu'auparavant aux yeux de Luther. Avec le pape qui ne s'est pas amendé et qui est désormais un vrai Antéchrist. Avec les catholiques qui sont désormais toujours plus aveugles et sourds à la Vérité restituée par Dieu lui-même. Avec les *Schwärmer* et autres inspirés ou enthousiastes qui offensent tous les jours Dieu en croyant que le chiliasme peut advenir sur terre par leurs violences ; avec les paysans qui se sont laissé guider par leur « folle » imagination et leur rêve égalitariste. Il y a de la part de Luther très vite une forme « d'autocompréhension de l'événement historique de la Réforme » *via* une eschatologie qui articule dialectiquement optimisme et pessimisme⁴⁹⁰.

Le temps est à l'affrontement, entre la furie du diable et des ennemis de Dieu et les certitudes des élus, entre mensonge et grâce, lumière et ingratitude, entre trahison et fidélité, Évangile et surdité. Heiko A. Oberman a démontré que l'eschatologie est centrale dans le parcours cognitif de Luther, qu'elle est d'inspiration augustinienne : le monde est au terme de l'« Intérim », le grand intervalle entre la première et la seconde venue du Christ. Le déchaînement de l'Antéchrist se détecte dans ce que l'Église est

infectée et il intervient vite dans la maïeutique sotériologique du réformateur : dès les *Dictata super Psalterium*, les *Leçons sur le Psautier* de 1513, Luther interprète le psaume X (IXb) au sens de la menace apocalyptique représentée dans les temps présents par l'Antéchrist⁴⁹¹. Pour remonter encore plus haut dans la chronologie, sainte Anne, vers laquelle Luther se tourne dans un tournant crucialement dramatique, est censée protéger des attaques du diable. Il est significatif qu'il l'aurait invoquée le 2 juillet 1505 quand il est surpris par un violent orage : devant un arbre frappé par la foudre qui s'effondre devant lui, il fait serment que s'il réchappait d'une mort aussi subite qu'effrayante il se ferait moine. Voyant les éclairs tout autour de lui, il tombe à genoux : « Sainte Anne, sauve-moi et je me ferai moine. » [« *Hilf du, Heilige Anna, ich will ein Mönch werden.* »] Et quinze jours plus tard, le 16 juillet, c'est la décision d'entrer au couvent des Augustins d'Erfurt, qui traduit une volonté pénitente d'aller au-devant du Christ en se séparant du monde et des tentations, en cherchant donc à mettre une distance entre lui et le diable attaché à faire, à tout instant, comme main basse sur son âme.

Commence un mouvement qui met Luther en contact avec une anthropologie augustinienne : l'homme, après la chute, est devenu totalement mauvais. Il est une « nasse de perdition » qui ne peut être régénérée que par le baptême. Mais le baptême, s'il efface la culpabilité originelle, n'en laisse pas moins en l'homme la concupiscence et l'ignorance. Pour saint Augustin, ainsi la grâce n'est pas donnée à tous les hommes et ceux qui l'obtiennent ne l'obtiennent pas d'après le mérite de leurs œuvres ou de leur volonté. Ils l'obtiennent par effet de la providence. D'où une anthropologie qui, à partir d'une vision dramatique d'une liberté absolue de choix de Dieu, projette l'homme dans le sentiment d'être continuellement assailli par Satan, par l'impureté, le péché, d'être dans une absolue incertitude quant à savoir ce que signifiait « la justice de Dieu est révélée » (Rom I, 17). Jusqu'à ce qu'au terme d'un immense désarroi face à

la prégnance diabolique de tous les instants, Luther finisse par appréhender que la justice de Dieu est révélée dans l'Évangile et que « le juste vivra par la foi » : « Je commençai à comprendre que la justice de Dieu est celle par laquelle le juste vit du don de Dieu, à savoir la justice passive, par laquelle Dieu, dans sa miséricorde, nous justifie par la foi, comme il est écrit : le juste vivra par la foi. Alors je me sentis renaître et entrer par des portes largement ouvertes au paradis même. » Et renaître c'est alors comprendre que toute créature qui se laisse aller à l'angoisse en ne mettant pas toute son espérance dans l'infinie miséricorde divine distributrice de la gratuité du salut est sous l'emprise du prince des ténèbres, le diable trompeur. Sans la valorisation d'un tête-à-tête constant avec Satan, le *sole fide* et le *sola gratia* ne se comprennent pas.

Le diable fait plus précocement encore partie du monde de Luther, de son expérience même, et d'une confrontation de tous les instants au terme de laquelle il découvre la justice de Dieu : et cela très tôt avec sa mère qui croyait au pouvoir sorcellaire. Évoquons ici les *Propos de Table* remontant à l'enfance de Luther et peut-être à une première angoisse de la mort : « Le docteur Luther parla beaucoup de la sorcellerie et des fascinations ; il dit que sa mère avait eu beaucoup à souffrir d'une de ses voisines qui était sorcière, et pour laquelle elle était forcée de montrer beaucoup d'égards et d'attentions, car cette sorcière jetait un sort sur les enfants, et ils criaient jusqu'à ce qu'ils fussent morts. Un prédicateur l'ayant punie un jour, elle fit un charme qui lui occasionna une maladie mortelle, sans qu'aucun remède pût le soulager, car elle avait pris de la terre sur laquelle il avait marché et elle l'avait jetée à l'eau. »

Une enfance envahie par le sentiment que le diable peut défaire le plus solide, peut tout, peut toutes les manipulations et toutes les ruses pour parvenir à sa fin qui est la capture de l'âme de l'homme : « Lorsque je n'étais encore qu'un jeune garçon, quelqu'un me raconta cette histoire : "Satan avait en vain mis toutes ses ruses en jeu pour séparer deux époux qui

vivaient ensemble dans une grande union, et qui s'aimaient cordialement ; alors il vint auprès d'eux sous la figure d'une vieille femme et il cacha un rasoir sous leur oreiller ; il parla ensuite à chacun en particulier, lui disant que l'autre avait formé le projet de le tuer, et alléguant pour preuve que l'on trouverait un rasoir sous le traversin. Le mari le trouva le premier, et dans sa colère il coupa la gorge à sa femme." On voit ainsi combien le diable est puissant dans sa malice. » C'est sans doute ce premier combat avec le diable que Luther dépeint lorsqu'il déclare que le diable est depuis six mille ans le bourreau du Seigneur, qu'il trouble et poursuit les hommes de toute manière : « Durant leur sommeil, il les vexe et les effraye avec des songes pénibles et des apparitions, et le corps tout entier est en sueur par suite de l'extrême anxiété du cœur. Il conduit parfois les gens endormis hors de leur lit et de leur chambre, dans des lieux élevés et dangereux ; et, si ce n'était à cause de l'assistance et de la protection des saints anges qui sont auprès d'eux, il les précipiterait en bas afin de les tuer. »

Luther vécut sans aucun doute dans une certitude très précoce qu'un combat entre Dieu et Satan se déroulait sous ses yeux, près de lui et donc autour de lui, dans une promiscuité de tous les jours, et que Satan se caractérisait par sa furie agressive qui se traduisait par les tentations dont lui-même se savait sujet. Voire par les affections qui touchaient son corps : « On demanda si les bons chrétiens et gens craignant Dieu pouvaient aussi être ensorcelés. Le docteur Luther répondit : "Oui, car notre corps est toujours exposé aux attaques de Satan. Je crois que les maladies que j'éprouve ne sont point naturelles, c'est ce coquin de Satan qui m'assaille par les ressources de la sorcellerie ; mais Dieu sauve ses élus de pareils malheurs. Aucune maladie ne vient de Dieu qui est bon et qui veut le bien de tous ; elles viennent du diable, qui cause et produit tous maux et qui est l'auteur de la peste, de la vérole, de la fièvre, etc." » Et Satan, pour Luther, est de la sorte avant tout un meurtrier : « Il est si habile, que d'une petite feuille d'arbre il peut tirer la mort. Il a plus de vases et de flacons remplis

de poisons avec lesquels il tue les hommes, qu'il ne s'en trouve chez tous les apothicaires de l'univers entier. Si un poison ne lui réussit pas, il essaye d'un autre. En somme, le pouvoir du diable est plus grand que nous ne pouvons nous l'imaginer ; il n'y a que le doigt de Dieu qui puisse le surmonter. »

Plus encore, avant la découverte de la justice, avant donc le grand tournant qui peut-être a été le fruit d'une heuristique plus longue que Luther ne l'a même donnée à imaginer rétrospectivement, c'est en termes de captivité par le diable que le passé est décrit : dans le cantique *Nun freut euch, lieben Christen g'mein*, il est chanté « J'étais prisonnier du diable, / Perdu dans la mort. / Le péché, dans lequel je suis né, / Me torturait nuit et jour. / Je m'enfonçais de plus en plus. / Il n'y avait rien de bon dans ma vie. / Le péché avait pris possession de moi⁴⁹² ». Le diable est ainsi synonyme de perdition, d'enfermement, de passivité, d'entrave à ce que la « conscience soit libre et heureuse, n'ayant nulle crainte de la colère à venir ». Et la conscience, selon Marc Lienhard, est alors le champ de bataille entre Dieu et Satan ; elle demeure asservie tant que l'homme pense par lui-même, par son péché, tandis qu'elle n'est libre que quand elle est libérée d'elle-même, arrachée en quelque sorte de lui-même par la puissance extérieure de la Parole de Dieu.

On sait que dans l'expansion de l'angoisse précédant la conversion de Luther il y eut à la fois une épidémie de peste ravageant Erfurt et une blessure due, le mardi de Pâques 1503, à une épée mal maniée ; et sans doute l'appréhension personnelle d'un pouvoir déchaîné de Satan. Il n'est pas étonnant de relever alors qu'une des preuves récurrentes dans les *Propos de Table* est cette relation privilégiée du diable à la maladie qui ne fait que rappeler combien Luther se sentit victime de la promiscuité diabolique la plus immédiate : « Je maintiens que Satan produit toutes les maladies qui affligent les hommes, car il est le prince de la mort. Saint Pierre a dit : “Le Christ a guéri tous ceux qui étaient au pouvoir du diable.”

Jésus-Christ ne guérit pas seulement ceux qui étaient possédés, mais encore rendit-il la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la force aux paralytiques ; aussi je pense que toutes les graves infirmités sont des coups et des plaies, œuvre de Satan. Il les emploie comme des instruments naturels, tout comme un assassin se sert d'une épée ou de toute autre arme. De même Dieu emploie des moyens naturels pour maintenir la vie et la santé de l'homme, tels que le sommeil, le boire, le manger, etc. Le diable nuit aussi à l'homme et le tue par des moyens qui lui sont propres ; il empoisonne l'air, etc. Un médecin répare l'ouvrage de Dieu, il assiste le corps ; nous autres théologiens, nous venons au secours de l'âme que le diable a endommagée. Le diable donne du poison pour tuer les hommes, un médecin donne de la thériaque ou toute autre drogue ; il emploie la créature pour assister la créature, c'est-à-dire le remède pour soulager le malade. »

Au couvent de Wittenberg, par trois fois le diable vient le trouver dans la réserve située près du réfectoire ; et une fois il vient même jusque dans sa cellule. Ce diable lui parle, le provoque pour qu'il débâte avec lui tout en lui disant qu'il est pécheur et que la liste de ses péchés est immense, que donc toute espérance dans le salut est absurde. Il s'agit pour Satan de s'emparer de sa conscience qui devient l'habitat de prédilection qu'il s'efforce de conquérir.

Mais pour Luther, cette familiarité avec Satan est une familiarité spectrale, ainsi que l'a distingué Heiko Oberman : le diable, à la différence du Christ, est impuissant à s'incarner⁴⁹³. Mais l'important est qu'il se dissimule sous tous les visages et toutes les apparences possibles, et même et avant tout dans la raison qui est « la prostituée du diable⁴⁹⁴ ». Ce qu'il commande est à l'exact opposé de ce que Dieu commande. Ce qui fait qu'il doit être combattu avec la seule Parole de Dieu. Car il n'inspire aux hommes que de mauvaises pensées : c'est lui qui suscita la méchanceté de Caïn et de Judas et c'est lui qui bientôt sera, s'il ne l'est pas déjà, adoré comme Dieu du fait de son pouvoir de tromperie. Il est le « père de la

mort », qui a fait serment de tourmenter les hommes sans répit, « mais il mordra dans une noix creuse » si l'homme s'appuie sur l'Évangile pour lui résister.

Ou en 1521, « lorsque je partis de Worms et non loin d'Eisenach, je fus fait prisonnier. Je fus logé dans le château de Wartburg, qui fut mon île de Patmos, relégué dans une chambre, loin de tous les hommes, et personne ne pouvait avoir accès jusqu'à moi, si ce n'est deux jeunes garçons qui, deux fois par jour, m'apportaient à boire et à manger. Entre autres choses, ils m'apportèrent des noisettes que je mis dans une boîte, et parfois je m'occupais de les briser et de les manger. Durant la nuit, le diable vint ; il sortit les noisettes de la boîte et il les cassa contre un des pieds de mon lit, faisant ainsi un grand fracas ; mais je n'y fis aucune attention, et je commençai à m'endormir lorsqu'il fit, sur les escaliers, un affreux vacarme, comme si une foule de barriques vides dégringolaient pêle-mêle. Je savais que l'escalier était barré par de fortes grilles en fer, de sorte qu'il n'y avait de passage ni en haut ni en bas ; je me levai cependant, et j'allai voir ce qui en était ; mais trouvant la porte bien fermée, je dis : “Tu es là ; eh bien ! restes-y : je me confie en Jésus-Christ, mon Seigneur et Sauveur, dont il est écrit : Tu as soumis toutes choses à ses pieds” ; et je me recouchai ». L'angoisse du diable est la peur de l'apostasie. Mais les noisettes se caractérisent par une coque dure sous laquelle est dissimulé un fruit tendre. Elles sont les symboles de la Parole du Christ. En venant les briser dans le plus grand désordre et le plus haut vacarme, le diable cherche à défaire la foi que le chrétien doit avoir dans le message rédempteur...

Et ensuite, la phobie diabolique subit dans l'imaginaire de Luther un glissement de sa propre personne croyante au monde même, dans une forme d'invasion eschatologique projetant une vision johannique. Certes Luther aurait mis du temps à identifier clairement le pape au suppôt eschatologique qu'est l'Antéchrist⁴⁹⁵, et son cheminement débiterait dans une lettre du 18 décembre 1518, avant de s'affirmer dans le cours de l'année 1520, mais

sa propre expérience sotériologique et sa volonté de la faire connaître en l'enseignant dès 1515 témoignent de ce qu'il y a pour lui urgence⁴⁹⁶. Les *Propos de Table* contiennent un résumé de son cheminement vers le pape antéchristique, avec ce qui est une longue généalogie de l'œuvre diabolique de ce dernier, jusqu'à sa révélation d'aujourd'hui :

Le diable engendra les ténèbres, les ténèbres engendrèrent l'ignorance ; l'ignorance engendra Terreur et ses frères ; Terreur engendra le libre arbitre et la présomption ; le libre arbitre engendra le mérite ; le mérite engendra l'oubli de Dieu ; l'oubli engendra la transgression ; la transgression engendra la superstition ; la superstition engendra la satisfaction ; la satisfaction engendra l'offrande de la messe ; l'offrande de la messe engendra le prêtre ; le prêtre engendra l'incrédulité ; l'incrédulité engendra le roi Hypocrisie ; l'hypocrisie engendra le trafic des offrandes en vue du gain ; le trafic en vue du gain engendra le purgatoire ; le purgatoire engendra les vigiles solennelles de l'année ; les vigiles de l'année engendrèrent les bénéfices ecclésiastiques ; les bénéfices ecclésiastiques engendrèrent l'avarice ; l'avarice engendra l'enflure du superflu ; l'enflure du superflu engendra l'abondance ; l'abondance engendra la rage ; la rage engendra la licence ; la licence engendra l'empire et la domination ; la domination engendra la pompe ; la pompe engendra l'ambition ; l'ambition engendra la simonie ; la simonie engendra le pape et ses frères vers l'époque de la captivité de Babylone. Après la captivité de Babylone le pape engendra le mystère d'iniquité ; le mystère d'iniquité engendra la théologie sophistique ; la théologie sophistique engendra le rejet de l'Écriture sainte ; le rejet de l'Écriture sainte engendra la tyrannie ; la tyrannie engendra le meurtre des saints ; le meurtre des saints engendra le mépris de Dieu ; le mépris de Dieu engendra la

dispensation ; la dispensation engendra le péché volontaire ; le péché volontaire engendra l'abomination ; l'abomination engendra la désolation ; la désolation engendra le doute ; le doute engendra la recherche des bases de la vérité, et c'est ce qui révèle la désolation de l'antéchrist, c'est-à-dire le pape.

C'est dans cette perspective que précisément, dès le mois de mai 1521, Lucas Cranach donne à publication le *Passional Christi und Antichristi*, composé de trente-six gravures sur bois commentées par Melanchthon. Reprenant le motif du *Passional* qui était un petit livre dépeignant les scènes de la vie du Christ ou des saints, il l'adapte en juxtaposant aux images de la vie du Christ les représentations de celle de l'Antéchrist, en qui se reconnaît bien évidemment le pape. Un des arguments développés est que l'Antéchrist trône dans le temple de Dieu et se fait adorer comme Dieu. Comme il a été prédit, il a altéré toutes les divines ordonnances, aboli les Écritures... Les vertus d'humilité et de simplicité sont subverties dans l'orgueil et la pompe mondaine. Et l'Antéchrist finira précipité vers les Enfers quand tombera Babylone.

Lucas Cranach encore, en septembre 1522, illustre par des gravures sur bois la traduction donnée par Luther du Nouveau Testament, publiée à Wittenberg. Les figurations de l'*Apocalypse* (XI, 1-8) représentent la Bête, dont la tête est soit couronnée d'une triple tiare évoquant directement la papauté et donc définissant une similitude du présent par rapport à la chronologie johannique, soit pourvue de ses sept têtes monstrueuses. Cranach, également, identifie Rome avec la prostituée de Babylone, motif qui est repris dans les illustrations données en 1523 par Hans Holbein le Jeune pour une édition du *Nouveau Testament* publiée à Bâle par Thomas Wolf : la grande prostituée chevauchant le Dragon... On dispose encore de la représentation donnée par Melchior Lorch et dédiée à Luther : le pape, pourvu d'une queue et d'autres attributs diaboliques, est figuré sous la

forme d'un homme sauvage, dont la bouche projette des grenouilles mêlées de reptiles divers qui évoquent la description de l'Antéchrist contenue dans l'Apocalypse (XVI, 13). Et ce n'est pas uniquement par le biais de l'image que cette chronologie de fin est donnée à lire : en 1527, c'est Andreas Osiander qui publie un corpus prophétique appliqué à la papauté, *San Hildegardten Weissagung*, par lequel il peut affirmer que l'« *erfullung zu unser zeytten* », l'accomplissement de nos temps, a commencé.

Dans le contexte d'une traduction du *Livre des Révélation*s qui semble mettre fin à des doutes sur son caractère apostolique⁴⁹⁷, intervient le Turc avançant en Hongrie et parvenant jusqu'à Vienne en 1529, surtout dans *Eine Heerpredigt wider den Turken* dans lequel Luther s'inspire du chapitre VII du Livre de Daniel pour affirmer que les fidèles de Mahomet, ou plutôt le *Mahomeths Reich*, sont la petite corne de la quatrième bête, la plus féroce car dévorant tous ses adversaires et qu'ils sont envoyés par Dieu pour punir les chrétiens de leur absence de foi⁴⁹⁸. La jonction est faite : le pape est le « *spiritus* », l'esprit de l'Antéchrist, pervertisseur et corrupteur de la doctrine, le Turc est *caro Antichristi*, chair et donc son glaive : la bête ainsi règne sur l'Est, tandis que la papauté, le faux prophète, domine l'Ouest, attendant tous deux l'ordre du diable de se porter à l'assaut du royaume du Christ, l'Église, comme il est prévu de toute éternité. Ce qui n'empêche pas Luther de penser que le pape est une plus grande menace que le Turc dont les conquêtes sont cependant une punition divine⁴⁹⁹. Le Turc est un signal de ce que le commencement de la fin des fins est activé, il est au service du diable parce que ses guerres n'ont de but que de piller et détruire, et donc d'abolir du monde toute paix. Il est un signe de ce que l'histoire subit une formidable accélération eschatologique.

L'Évangile contre l'Antéchrist

Il est essentiel de comprendre alors que la tension luthérienne passe par deux seuils complémentaires et parallèles : d'une part la gratuité du salut qui dédramatise la piété et donc soustrait le chrétien à la fébrilité qu'il pouvait ressentir face à la mort en promouvant une foi axée sur une justice transcendant toute peur du dernier instant, une justice procédant par imputation du sacrifice rédempteur⁵⁰⁰ ; et d'autre part l'identification de la figure de l'Antéchrist agissant sur l'ordre du diable, donc d'un temps d'agression suraffirmée de Satan qui est le dernier temps. La découverte de la justification⁵⁰¹ a alors ceci de fondamental qu'elle est eschatologique dans la mesure où elle anticipe sur les derniers des jours du monde et qu'elle porte en elle la vision de l'imminence de la consommation des temps. Qu'elle s'inscrit dans la même temporalité que celle des méfaits de plus en plus nombreux et agressifs du prince des ténèbres. Elle est un commencement orienté vers la vie éternelle⁵⁰² sur laquelle Luther donne quelques données tout en posant qu'il est difficile d'anticiper : « Lorsque Je me suspendis au sein de ma mère et que Je commençais à téter. Je ne me doutais certes pas de ce que je pourrais faire ou changer plus tard, ni de ce que serait ma vie. De même nous n'avons nulle idée de ce qui nous attend dans la vie future. Dieu pourrait nous dire : "Ce que vous serez diffère bien de ce que vous êtes ; vous êtes encore *in utero* ; vous êtes des fœtus ; vous n'êtes pas encore nés." »

Ce qui n'empêche que Luther se laisse aller à une forme de vision édénique montrant bien, comme l'a analysé Pierre Chaunu, que sa démarche vise à exorciser la peur de la mort, donc du diable et donc de l'enfer qui attend tous ceux qui auront douté de la grâce divine :

On demanda au docteur Luther si dans l'autre vie et dans le royaume des cieux il y aurait des chiens et d'autres animaux. Il répondit : « Sans doute ; la terre ne sera pas nue, aride et désolée après le jugement dernier, car saint Pierre a dit que nous attendons une

nouvelle terre où la justice habite. Dieu, qui créera une nouvelle terre et de nouveaux cieux, y mettra de petits chiens dont la peau sera d'or et dont les poils seront de pierres précieuses. Il n'y aura plus d'animaux carnassiers, ni de bêtes venimeuses comme les serpents, les crapauds, qui sont devenus malfaisants et nuisibles à cause des péchés de la terre. Ces bêtes non seulement cesseront de nous être nuisibles, mais elles deviendront aimables, jolies et caressantes, afin que nous puissions jouer avec elles. » Nous aurons, sous l'empire de Jésus-Christ, un nouveau ciel et une nouvelle terre ; le feuillage des arbres et l'herbe des champs offriront alors tout l'éclat et la beauté d'une émeraude ; toutes les créatures seront d'une beauté admirable. Maintenant le corps est assujéti à la volonté dont il accomplit les ordres, qu'ils soient bons ou mauvais ; alors l'esprit et le corps agiront de concert, et le corps exécutera à l'instant les désirs de l'esprit. Nous aurons les mêmes membres que nous possédons aujourd'hui, mais sous une nouvelle forme bien plus parfaite. Les yeux auront l'éclat de l'argent le plus pur, et nous serons délivrés de toute maladie et de toute tribulation. Ce sera une grande joie et un grand bonheur lorsque dans l'autre vie nous serons délivrés de tout ce qui nous assujétit à la servitude du corps, au boire, au manger, au sommeil, etc. Si nous avons ici tant de plaisir à contempler les œuvres de Dieu, le soleil, les étoiles, etc., que sera-ce lorsque nous verrons le Seigneur face à face ! Quelle ineffable satisfaction sera-ce aussi de revoir, au nombre des justes, ses parents et ses amis !

Le sens même de la justification, advenue *extra nos*, ne faisant pas l'homme juste mais le déclarant juste, donc *simul justus simul peccator*, est d'annoncer que l'éternité est proche pour ceux qui savent désormais qu'ils n'ont de guide que l'Évangile dans l'attente de la fin des temps. Elle est un

dépassement de l'« *Anfechtung* », le stress désespéré qui était une manière de désespérer du salut et qui se trouve neutralisé par un Dieu qui « opère lui-même le salut⁵⁰³ ». « Dieu finit par avoir pitié de moi. À force de méditer jour et nuit ces mots : “la justice est révélée dans l'Évangile selon ce qui est écrit : le juste vit de la foi”, pour découvrir le lien qu'ils avaient ensemble, je commençai à comprendre que la justice de Dieu, ici, est celle par laquelle le juste vit grâce au don de Dieu c'est-à-dire la foi. L'idée de Paul est que l'Évangile révèle une justice de Dieu en nous, une justice par laquelle Dieu, par pure bonté, nous rend justes moyennant la foi. C'est en ce sens qu'il est dit, que le juste vit de la foi. Je me sentis absolument renaître. J'entrai au paradis toutes portes ouvertes. L'Écriture prit à mes yeux un autre visage. Ma mémoire m'apportait d'autres expressions analogues : l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire celle que Dieu opère en nous, la force de Dieu, par laquelle il nous rend fort, la sagesse de Dieu, par laquelle il nous fait sages, la solidité de Dieu, le salut de Dieu, la gloire de Dieu⁵⁰⁴. » Il n'y a plus de raison alors d'avoir peur de la colère de Dieu derrière laquelle se dissimule la peur de Satan omniprésent opérant dans le vieil homme et subvertissant tout espoir de salut. Dans son univers propre, Luther recourt à un langage allégorique : le Christ est le soleil, l'Église la lune, et les chrétiens sont les étoiles, le débordement des eaux et le déchaînement des vents signifient la discorde du monde régie par Satan.

La prédication de la Vérité restituée sonne comme une anticipation du Jugement dernier, comme le signe de ce que désormais les temps sont courts. Luther vit dans les prédictions d'un imminent déluge universel de Johannes Stoepler une confirmation de ses attentes, mais en rejetant toute détermination exacte du moment de la venue du Christ⁵⁰⁵. Surtout il finit par lire le *Livre des Révélation*s dans une progression chronologique : la première trompette est Trajan le persécuteur, la deuxième Marcion, la troisième est Origène, la quatrième est Novatus et les Donatistes, la cinquième est Arius et ses compagnons, la sixième est Mahomet. La

septième est le pape, qui se trouve donc placé dans le présent à l'articulation entre les tribulations d'une humanité toujours plus injuste et pécheresse et les hommes de foi qui auront la joie de voir le Seigneur face à face. Et si le pape est donc pleinement une figure johannique, c'est parce qu'il y a eu l'Esprit saint qui a inspiré Luther pour que l'Évangile revienne aux hommes et que Rome s'est dressée avec violence contre Luther, et qu'elle n'a fait qu'obscurcir encore le règne des ténèbres en tentant d'entraver la Vérité.

Il ne s'agit pas donc pour Luther de retarder la fin des temps même si elle a débuté dans une contention ultime déclenchée par le diable et ses suppôts à travers l'action du pape et des romanistes, mais au contraire de la désirer parce qu'elle sera la victoire, enfin, du Christ sur des ennemis déchaînés comme jamais. Et la désirer en continuité de l'œuvre divine qu'est la grâce et de son effet que sont le *sola fide* et la liberté chrétienne⁵⁰⁶ commandant avant tout d'espérer même dans l'acceptation de la *resignatio ad infernum*⁵⁰⁷. Elle ne peut être que désirée puisqu'elle est indissociée de la restitution de la Vérité que seul l'amour de Dieu, non pas juge impitoyable, mais père rempli d'amour, a autorisée avant que le Jugement dernier n'advienne. Certes Luther est, écrit-il, rempli d'effroi face à ce qu'il annonce, mais il n'en note pas moins en 1540 combien il attend avec impatience qu'arrive le *lieber jüngster tag, amen*, « l'aimé plus jeune jour, amen⁵⁰⁸ ». Et en 1544, il déclare à l'intention de Joachin Mörlin encore son impatience : « Viens, viens, Seigneur Jésus, viens. » C'est donc en termes d'un « fervent désir de la consommation de toutes choses » qu'il faut comprendre le développement de la théologie luthérienne. Un désir d'autant plus fort que la fin des temps était scandée dans son irrémissible avancée par une séquence de révélation de la Vérité⁵⁰⁹ et par une certitude sotériologique, dans un monde plus que jamais livré à la corruption et au mal⁵¹⁰. Mais à la fin de la bataille apocalyptique se réaliseront les promesses irrévocables du Christ pour ceux en qui Luther voit des héritiers

du Sauveur. Alors seront distribués les bénéfices de la mort salvatrice du Christ à ceux qui se seront nourris de l'espérance édictée dans l'Évangile⁵¹¹. Donc l'engagement de Luther dans l'histoire vise à dire que l'humanité vit l'accélération de l'histoire et que la vérité qu'il a restituée et révélée après son enténébrement est à la fois le signe et la matrice de cette accélération eschatologique face à laquelle les justes doivent avoir une totale, une absolue confiance.

L'attention réitérée de Luther aux signes prodigieux, même s'ils peuvent pour lui être tromperies du diable, que ce soient des dragons volant au ciel, une étoile de couleur rouge se changeant en cierge, puis en croix, une pluie de sang inondant Ferdinand de Habsbourg, un orage abattant tours, clochers, arbres, est forte et participe de sa vision accélérée de la durée, se surajoutant à la révélation de l'Antéchrist : « En 1539, on aperçut durant deux jours une comète dans le signe du Lion, le docteur Luther dit : "Une telle multiplicité de merveilles nous annonce bien la colère de Dieu. Elles nous invitent à la pénitence, mais hélas ! l'on ne voit dans le monde nul amendement. Il faut que Dieu vienne châtier sévèrement le monde, et peut-être tout cela indique-t-il que le dernier Jour où chaque chose sera close, n'est pas loin." – La queue de cette comète n'était pas fort longue, et elle se dirigeait vers le midi. »

Aux yeux de Luther, ces signes parlent de l'extrême malice des hommes et du siècle, qu'aucune exhortation ne parvient et ne parviendra à amender, d'une abomination satanique qui ne cesse de croître et qui est universelle tout en prenant toujours plus de force et en s'étendant à ceux-là mêmes qui ont pourtant eu connaissance de l'Évangile : « L'an 1539, comme les princes étaient réunis à Francfort à la diète, le docteur Luther dit : "Il n'y a nulle paix à espérer tant que les papistes seront si arrogants et irrités ; ils nous sont bien supérieurs en puissance, en richesse et en force ; mais il n'est pas bon de combattre contre Dieu, car il est le maître de répandre la terreur dans de grandes armées et de les faire battre par un petit nombre d'hommes,

ainsi que l'Écriture sainte en offre de nombreux exemples. Ah ! si nous n'étions pas aussi corrompus que nous le sommes ! Grâce à Dieu, notre cause est juste et sainte, mais malheureusement nous sommes ingrats et pervers. Aussi Dieu viendra-t-il et punira-t-il les bons avec les méchants." »

Cette extrémité dans le péché est un symptôme majeur de l'imminence :

Un autre jour, le docteur Martin dit beaucoup de choses concernant le jugement dernier et la fin du monde, car, depuis six mois, il avait été tourmenté de rêves affreux et épouvantables au sujet du dernier jour. « Il est possible, dit-il, qu'il ne soit pas éloigné, et l'Écriture est là pour nous le faire croire. Ce qui reste de temps au monde, si on le compare aux temps qui se sont déjà écoulés, n'est pas plus large que la main ; c'est une petite pomme, la seule qui tienne encore faiblement à l'arbre et qui est près de tomber. Les empires entre lesquels Daniel a vu le monde partagé, les Babyloniens, les Perses, les Grecs, les Romains, n'existent plus. Le pape a conservé quelques restes de l'empire romain, c'est le dernier sceau de l'Apocalypse ; il va se briser. Il survient au ciel beaucoup de signes que l'on y voit fort bien et qui annoncent que la fin du monde n'est pas éloignée. Sur la terre, on s'occupe avec ardeur de planter, de bâtir, d'accumuler des trésors ; tous les arts se développent, comme si le monde voulait se rajeunir et recommencer à fleurir. J'espère que Dieu mettra fin à tout ceci. » Alors maître Léonard dit : « Les mathématiciens et les astrologues prétendent que, pour la quarantième année (c'est-à-dire, pour l'an 1540), les conjonctions des planètes annoncent des grands événements. – Oui, répondit maître Martin, cela peut durer quelques années, mais nos descendants verront l'accomplissement des Écritures, et peut-être sera-ce nous qui en serons témoins. »

Le théologien de la précipitation

D'où, pour y revenir, le souhait, répété, de voir l'*eschaton* advenir, à l'opposé de Charles Quint. Luther, par sa parole voire ses prières, se devine être celui qui a été élu pour être le théologien de la précipitation des temps, qui attend que se hâte enfin l'instant des instants et qui a pour mission de redire que les temps sont courts : « Le docteur Luther dit : “Mon Dieu ! ne diffère pas ta venue : j'attends le jour où renaîtra le printemps, lorsque le jour et la nuit sont d'égale longueur et qu'il y aura une très-belle aurore. Mais voici quelles sont mes pensées, et je veux prêcher à ce sujet. Bien peu de temps après l'aurore, viendra un nuage noir et épais, et trois éclairs se feront voir, et un coup de tonnerre se fera entendre, et le ciel et la terre tomberont dans la plus grande confusion. Loué soit Dieu qui nous a appris que nous devions soupirer après ce jour et l'attendre avec impatience ! Pendant la papauté, le monde entier n'y pensait qu'avec effroi, comme le témoignait l'hymne que l'on chantait à l'Église : *Dies irae, dies illa*. J'espère que ce jour n'est pas éloigné, et que nous le verrons de notre vivant.” »

Dans ce contexte d'une urgence souhaitée à travers une manière de vertige prophétique, il n'est pas question d'un monde qui serait enfin universellement uni dans la foi et dans le processus d'« amélioration » ainsi déclenchée à partir de la découverte du sens de la justice de Dieu. Bien au contraire, il est plus possible que le Jugement dernier intervienne dans une séquence de contraction de la vraie foi à un espace restreint : « Quelqu'un demanda au docteur Luther : “Seigneur docteur, est-ce que l'Évangile n'a pas déterminé la venue du dernier jour, car Jésus-Christ a dit qu'il trouverait à peine de la foi sur la terre ? – Oui, répliqua le docteur Martin, cela veut dire que l'Évangile se sera caché dans quelques coins. L'Évangile est inconnu en Asie et en Afrique ; il n'est point annoncé en Grèce, en Italie, ni en Hongrie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne. Le pays de

Saxe, cette portion si petite du monde, n'empêchera pas l'avènement du dernier jour⁵¹².” »

Plus les années passent plus le théologien de la précipitation eschatologique revient sur l'obsession de la fin du monde : « En 1536, le docteur Martin dit : “Les prédictions de l'Apocalypse se sont accomplies jusqu'à celles qu'annonce le cheval blanc⁵¹³. Le monde ne durera pas longtemps ; peut-être encore, si Dieu le permet, une centaine d'années. Lorsque les Turcs commenceront à déchoir, alors la fin du monde sera proche, car les paroles de l'Écriture doivent se vérifier. Il y a déjà de grandes agitations parmi les hommes. Jamais les hommes de loi n'ont eu autant d'occupations qu'à présent. Il existe de vives dissensions dans nos familles, même parmi nos fils et nos filles, et l'Église est en proie à la discorde. C'est au temps de Pâques, au printemps, lorsque l'on a le moins de crainte de la pluie, que Pharaon a été englouti dans la mer Rouge et que le peuple d'Israël a été délivré de l'Égypte. C'est vers la même époque que le monde a été créé ; c'est alors que l'année recommence et que Jésus-Christ est ressuscité pour renouveler le monde. Ce sera peut-être vers la même époque qu'arrivera le jugement dernier. J'ai l'idée qu'il viendra vers le temps de Pâques, lors du moment le plus agréable et le plus attrayant de l'année, et qu'il surviendra de bonne heure, au lever du soleil, comme lors de la destruction de Sodome et de Gomorrhe.” »

Le vertige phobique de Luther demeure, même si les années semblent le rendre plus sombre, est toujours la phobie d'une sursaturation du mal et d'une activité proliférante de Satan. Il n'y a pas alors contradiction entre le « jeune » et le « vieux » Luther :

Le docteur Luther dit un jour : « La grande ingratitude, le mépris de la parole de Dieu et la méchanceté que je vois régner dans le monde m'épouvantent, et me font craindre que la lumière divine ne cesse bientôt d'éclairer les hommes. Du temps des rois de Juda, Baal est

déjà venu obscurcir la clarté de la parole de Dieu, et l'on a eu beaucoup à faire pour arracher son empire du cœur des hommes. Du temps même des apôtres, il y a eu des hérésies, des erreurs et de mauvaises doctrines répandues par de faux frères. Arius vint ensuite, et la parole de Dieu fut couverte de ténèbres, mais les saints Pères, Ambroise, Hilaire, Augustin, Athanase et beaucoup d'autres lui rendirent son éclat. La Grèce et beaucoup d'autres pays ont eu la parole de Dieu, mais elle les a abandonnés. Il est à craindre qu'elle ne quitte l'Allemagne et ne passe en d'autres contrées, inespéré que le jugement dernier n'est pas loin et qu'il ne se fera pas attendre beaucoup d'années. Les ténèbres s'épaississent et les bons serviteurs appliqués aux bonnes œuvres deviennent de plus en plus rares ; l'impiété et la licence prévalent dans le monde et nous vivons comme des truies, comme des bêtes sauvages et privées de raison. Mais une voix se fera tout à coup entendre : "Voici que l'époux arrive." La patience de Dieu sera épuisée, il viendra châtier, au dernier jour, le mépris de sa parole. »

Et surtout c'est la Parole de Dieu qui est en cause, non seulement parce qu'elle ne rencontre qu'hostilité, mais aussi parce qu'il y a pénurie d'hommes de savoir et que cette pénurie empêche qu'elle ne soit proclamée et assimilée : « Le docteur Luther dit : "Tous les maux qui nous affligent viennent de ce que l'Écriture sainte est délaissée ; il y aura bientôt une telle pénurie de prédicateurs et de desservants, qu'il faudra renoncer à entendre la parole de Dieu. Il reste assez de médecins et de jurisconsultes pour mener le monde, mais il faut avoir deux cents ministres dans un pays où un seul jurisconsulte serait suffisant. Quand même il n'y aurait à Erfurt qu'un seul jurisconsulte, ce serait assez. Mais il n'en est pas de même pour les ministres ; chaque village et chaque hameau doit avoir le sien. Mon Dieu ! l'électeur de Saxe aurait assez de vingt jurisconsultes pour tous ses sujets,

mais il lui faut bien dix-huit cents ministres. Nous serons obligés de faire des ministres avec les gens de loi et avec les docteurs en médecine.” »

Dans ce monde en évidence de bascule vers le Jugement dernier, Luther prend soin de dire que nul ne sera en mesure de détruire ce qui peut défier Satan et le contraindre à la défaite, la Parole de Dieu. Pour lui-même, il le dit, quand le diable vient le harceler, il le neutralise en lui disant que le *verbum Dei* est éternel. Et il fait tout d’abord indirectement allusion, à une date indéterminée, au pouvoir des princes de la terre, des différents empires qui se sont succédé historiquement, en suggérant que leur impuissance sera l’impuissance de Charles Quint s’il s’en prend agressivement à la Vérité et s’il s’engage aux côtés des forces antéchristiques : « Le docteur Luther dit une fois que la Bible était la parole et le livre de Dieu, et que tout ce qui existe et ce qui est dans le monde est décrit dans le premier livre de Moïse sur la création. Un grand nombre de princes ont tenté de détruire et d’anéantir ce livre ; le roi Alexandre le Grand, les souverains de l’Égypte et de Babylone, les monarques de la Perse, de la Grèce et de Rome, les Empereurs Jules César et Auguste ; mais ils n’ont pu accomplir leurs projets, et le Livre est demeuré triomphant et entier, tel qu’il avait été écrit. Qui est-ce qui le conserve, et qui est-ce qui l’a protégé contre de si rudes attaques ? Personne sur la terre ; mais c’est Dieu même ; et ce n’est pas sans un grand miracle que ce livre a été conservé, car le diable et le monde lui sont très hostiles. Et je crois que le diable a détruit beaucoup de bons livres que possédait l’Église, tout comme il a tué et mis à mal un grand nombre de saints personnages à l’égard desquels nous sommes aujourd’hui dans l’ignorance ; mais il a été forcé de laisser subsister la Bible. Le baptême, le sacrement de l’autel, du véritable corps et du sang de Jésus-Christ, et la prédication nous sont également restés pour nous défendre contre tant de tyrans et de persécuteurs. Homère, Virgile et semblables grands, beaux et utiles livres, sont des livres d’une grande antiquité, mais ils ne sont rien en comparaison de la Bible. » Contre le pouvoir du Dieu Verbe, aucune

puissance, aucune grandeur, aucun empire n'est et ne sera en mesure de vaincre.

En 1533, Luther va plus loin à propos des Turcs et se laisse aller jusqu'à suggérer que Charles Quint pourrait lui-même participer de l'accélération apocalyptique à laquelle il assiste, qu'il en est un des acteurs mêmes parce qu'il est du côté de l'Antéchrist romain : « Et quelqu'un dit que l'Empereur Charles avait fait passer dix-huit mille Espagnols en Autriche pour les combattre. Le docteur Luther poussa un soupir et dit : "Ah ! c'est bien un signe des derniers jours et des derniers temps, lorsque des peuples aussi cruels que les Espagnols et les Turcs veulent être les maîtres ; j'aimerais mieux avoir les Turcs pour ennemis que les Espagnols pour protecteurs ; car ceux-ci sont des tyrans bien barbares. Ce sont, pour la plupart, des Marranes, des Juifs baptisés qui ne croient à rien⁵¹⁴." »

Peu avant de mourir, alors qu'il entrevoit que Charles Quint engage des préparatifs inquiétants contre la ligue de Smalkalde, Luther tient les propos suivants. « Le chancelier du comte Albrecht de Mansfelt, Georg Lauterbach arriva de Francfort à Eisleben en 1546 et vint à table avec le docteur Luther, il lui dit que l'Empereur Charles et le pape étaient extrêmement courroucés contre l'évêque de Cologne, Hermann⁵¹⁵, et qu'ils voulaient le priver de ses États ; le docteur dit : "Ils ne peuvent s'armer contre nous de la parole de Dieu et de l'Écriture sainte ; ils emploient alors pour nous nuire la ruse, la force, la trahison et l'astuce." Eux-mêmes nous rendent ainsi *i. e.* témoignage que la sagesse, la vérité et la parole de Dieu sont de notre côté. Il arrive ce qu'a annoncé le Psalmiste : "Les rois de la terre se trouvent en personne, et les princes consultent ensemble contre l'Éternel." Mais quel sera le résultat de leurs complots ? C'est encore ce que nous apprend le même psaume (II, V. 4) : "Celui qui réside aux cieux rira, le Seigneur se moquera d'eux." Ces petits mouleurs en colère ne peuvent rien contre le Seigneur ; ils ne gagneront que les remerciements du diable. Dieu leur dit : "Voici six mille ans que je règne et que je fais toutes les lois ; mes petits

amis, ne faites pas les insolents ; écarter-vous de la muraille, ou elle tombera et vous écrasera la tête. Instruisez-vous, rois et juges de la terre ; soumettez-vous à Jésus-Christ, ou le diable vous enlèvera tous.” »

En fin de compte, il ne faut pas s'étonner qu'entre l'imaginaire katéchontique de Charles Quint et la précipitation eschatologique de Luther le rapprochement ait été impossible. Charles Quint cherche à se délivrer de son fantôme, à l'occulter, à l'oublier. Luther vit avec lui, contre lui, il le combat. Laissons sur ce point Erik H. Erikson souligner que « cependant, vers la fin, Luther vécut avec le Diable dans un rapport de mutuelle obstination et de mutuelle inaptitude à se laisser réciproquement en paix, et il y mit la même opiniâtreté que dans son ancienne fixation sur son père, ou sa fixation ultérieure sur le pape⁵¹⁶ ». Le diable est un compagnon nécessaire : « Un chrétien devrait et pourrait être gai, mais alors, le Diable lui chie dessus⁵¹⁷. » Témoigne de cette obnubilation le recours à un langage scatologique, contraire au langage des Saintes Écritures, un langage du bas corporel par lequel le docteur de Wittenberg traitait ou apostrophait les ennemis de Dieu. L'obscénité est un art de parler comme le diable parle, pour qualifier ceux qui servent le mal. Luther a besoin du diable. C'est par le diable qu'il est allé à la Vérité comme il le confie en 1532 : « Je n'ai pas appris ma théologie en une fois, mais j'ai toujours dû creuser plus et plus. Les tentations m'y ont conduit, car on ne peut apprendre sans l'expérience. Cela manque aussi aux excités et sectaires, qu'ils n'ont pas le vrai contradicteur, le diable, pour la leur enseigner⁵¹⁸. » Et Jean Wirth de rappeler que probablement ce fut quand un jour, jeune, il méditait dans les latrines sur le *Psautier*, qu'il fit une rencontre impressionnante avec le diable.

Pour Luther le diable va et vient, et ne peut qu'être mis à l'écart, et il possède un esprit rempli d'orgueil, n'acceptant pas d'être humilié : le plus modeste des prédicateurs peut rabaisser toute sa superbe : ainsi en fut-il d'un vieil anachorète qui était en prière : « Le diable vint derrière lui et fit

grand bruit, de sorte que l'anachorète croyait entendre une troupe de cochons qui l'entouraient en grognant et en faisant hou ! hou ! hou ! et le diable en usait ainsi pour effrayer le solitaire et pour le détourner de son oraison. L'anachorète dit alors "tu es bien ravalé, démon ; tu étais jadis un ange puissant, et voici que tu es devenu un cochon". Alors le bruit cessa immédiatement, car le diable est hors de lui lorsqu'on lui témoigne du mépris. Et lorsqu'il s'attaque à un véritable chrétien, il est toujours repoussé avec humiliation, car il ne peut rien gagner là où il y a foi et confiance dans le Seigneur⁵¹⁹. »

Alors qu'est advenu l'instant de la restitution du Verbe dénaturé par les tenants de la scolastique et autres romanistes, Luther n'évacue pas le diable pourtant, et celui-ci se manifeste par les prédications des adversaires de l'Évangile, et prêche à travers leurs bouches pour « détruire Jésus-Christ ». Il est un menteur toujours en action, qui se dissimule partout et qui est de plus en plus présent qu'on avance vers la fin des temps. Il redouble de maléfices et de mensonges : « Un honnête homme peut bien monter les escaliers lorsqu'un coquin est caché derrière eux, et le diable peut bien, lorsqu'il est tapi sous une langue, souffrir que Jésus-Christ soit dessus, d'autant que les oreilles du peuple sont chatouillées et enflammées par ce qu'il entend volontiers. Mais ce doux chatouillement n'est pas de courte durée ; Satan pervertira l'Évangile au moyen de l'Évangile⁵²⁰. »

Il y a donc une ubiquité du diable parce que le diable est ambivalent : il est le démon qui vit au milieu des humains, mais pour le réformateur, il se tient aussi dans l'intériorité de chacun, dans la mesure où il est le synonyme de la « rémanence du péché » originel toujours susceptible de reprendre le dessus en incitant aux tentations les plus éloignées des exigences divines. Et il ne cesse d'intensifier dans le présent son odieux travail destiné à abolir le Christ. L'angoisse est nécessaire pour que le péché, la culpabilité ne prenne pas le dessus. Luther sature le monde du diable, du mal donc. L'angoisse du négatif se trouve canalisée dans la représentation de substitution qu'est le

diable, représentation d'une contre-volonté permettant à la volonté de s'exprimer⁵²¹.

Croire, c'est croire *sola fide*, par la foi seule, c'est dire sa foi absolue en un Dieu qui donne gratuitement sa grâce aux créatures, mais c'est aussi simultanément dire sa haine du mal, nécessairement : « Car je suis incapable de prier sans maudire en même temps. Si j'éprouve le besoin de dire : "Que Ton nom soit sanctifié", je dois nécessairement ajouter "maudit, damné, outragé soit le nom des papistes". Si j'éprouve le besoin de dire : "Que Ton règne arrive", je dois malgré moi ajouter : "Maudite, damnée, anéantie soit la papauté". En vérité, je prie ainsi chaque jour, à haute voix et dans mon cœur, constamment⁵²². » La conscience de Luther passe « par une alternative de hauts et de bas », par la certitude récurrente que tout homme est « sorti de l'anus du diable » et que la vie chrétienne est un combat toujours réactualisé contre une tension régressive qui est permanente⁵²³. Présence et absence se suivent : « Le diable couche beaucoup plus souvent avec moi que Ketha⁵²⁴, il m'a causé plus de tourments qu'elle ne m'a donné de joies. » Il n'y a alors rien d'étonnant à ce que les *Tischreden* rapportent qu'un pasteur, près de Torgau, rendit visite à Luther, pour lui raconter que le diable l'assaillait sans relâche. Luther lui rétorqua que lui aussi était tracassé par Satan, mais qu'il recourait aux armes de la foi pour lui résister, en lui opposant le verset : « Mon Dieu est celui qui a créé l'homme, et toutes choses sont sous ses pieds⁵²⁵. » Le diable, père de la mort, menteur et homicide, bourreau du Seigneur, est la contre-volonté de Dieu : pour le connaître, il suffit de prendre le *Décatalogue* à rebours, et « tu auras la véritable image de Satan ».

Alors que Charles Quint s'efforce de rejeter de son monde l'angoisse, en calmant ou retardant la durée, Luther trouve de la force à l'affronter dans le quotidien, elle fait partie de sa vie, elle est nécessaire à sa compréhension du présent et à son salut. *Simul justus, simul peccator*. Là est la grande différence entre les deux acteurs historiques. L'Empereur tente de se libérer

de cet impératif catégorique du devenir qui lui est dicté par son sang et qui exige qu'il s'actualise en guerrier de la gloire de Dieu acquérant ainsi une nouvelle gloire pour son sang. À travers l'identification au κατέχων et donc le rêve d'une suspension de l'histoire, la mise en pause d'un futur apocalyptique, il a sans doute fait un autre rêve : ne plus vivre dans les tensions d'un conflit subjectif, trouver l'apaisement en rejetant ou enterrant la figure spectrale qui joue à être son double en cherchant de la sorte à le subvertir. Deux solutions antagonistes. Luther théologien de la libération de l'angoisse par un angoissement maîtrisé, positif, exalté, Charles Quint prince de l'exorcisme de l'angoisse par le désangoissement.

Le problème est que l'Empereur a ignoré un fait essentiel : ces araignées qui lui font peur, qui le font trembler ou frémir, sont aussi des métaphores de l'histoire, d'une histoire qui ne se suspend qu'illusoirement. L'araignée, quand sa toile est défaite, se met tout de suite à retisser une autre toile, pour à nouveau tenter de piéger une victime dans l'immobilité, la mort à soi due au venin. Et, en 1548, selon donc Alvise Mocenigo, l'Empereur s'effraie toujours devant les araignées, comme si l'histoire l'avait déjà rattrapé alors que même il pourrait penser avoir stabilisé son Empire ; comme si son idéalité de 1546, mise en scène par Titien, demeurerait au risque de se trouver à nouveau contredite par les protagonistes du jeu qui se joue dans la chrétienté⁵²⁶.

L'araignée, alors, est la métaphore du temps, de sa fonction prédatrice, perniciose et donc angoissante, et Érasme va plus loin dans l'adage *Araneorum telas*, comme en écho, en affirmant qu'elle signifie la vanité des œuvres humaines dans la durée : « Tisser des toiles d'araignées signifie se donner infiniment de peine et de tourment pour un travail frivole et stérile... chez Diogène Laërce aussi, dans la vie de Zénon, un philosophe disait que les raisonnements dialectiques étaient semblables à des tissus d'araignées, qui paraissent soigneux et précis, mais ne sont que futiles et fragiles⁵²⁷. » La figure arachnéenne exprime le fantasme d'impuissance

humaine face à la durée. Le paradoxe est donc que Luther, en voyant le diable plus à l'œuvre dans le monde, pouvait se dire qu'il y avait dans ce déchaînement une forme de normalité puisque Satan devait eschatologiquement combattre la vraie foi avec l'acharnement des derniers jours. Il pouvait dans cette violence trouver une sérénité. Alors que Charles Quint, s'engageant dans la voie d'un travail toujours à recommencer de suspension de la marche en avant vers l'accomplissement des temps, ne pouvait que vivre dans la fébrilité, l'angoisse de voir les passions des hommes reprendre le dessus. Et l'angoisse d'autant plus qu'en lui s'agitait depuis toujours une ombre...

De l'utilité de l'effraction

Nous venons de le constater, l'histoire de Charles Quint à la bataille de Mühlberg débouche sur l'évidence d'une aporie pour qui essaie de l'aborder seulement textuellement. Sans doute parce que pour l'Empereur « *devotio est affectus* », une religion du cœur impliquée par la conscience de la transcendance de Dieu, une foi de l'intériorité articulée à une distanciation et donc à un refus de se dire. Elle prend sens au contraire dans la projection iconique réalisée par Titien et c'est alors la figuration d'un Charles Quint sujet à une révélation de lui-même qui est mise en forme ; la révélation de ce qu'il a réussi dans sa mission de retardateur du grand drame eschatologique de l'histoire humaine. C'est-à-dire que c'est dans le déroulé événementiel clos par la bataille que se trouve la clef même de l'ipséité impériale. Cette clef, nous l'avons en notre possession désormais.

Elle nous permet d'éviter les anachronismes qui tournent toujours autour de la question d'une présumée incapacité de Charles Quint à comprendre les ruptures de son temps, à s'adapter à la crise religieuse qui détruit sous ses yeux l'unité de la chrétienté. Ce n'est pas qu'il ne comprend

pas ce qui se passe, c'est qu'il interprète le processus de différenciation religieuse comme un signe maléfique antinomique de la mission qu'il a reçue à partir du moment où la providence l'a élu comme l'Empereur universel se devant de conduire ses peuples et les peuples de l'oikoumené vers la Vérité. De là découle sans doute, une recomposition de sa figure en celle du κατέχων, qui de toutes ses forces, se doit d'empêcher qu'à travers l'« hérésie » de Luther, le monde humain bascule dans l'instant antéchristique.

À partir de cette clef, allons donc plus loin. Essayer de « comprendre » Charles Quint, ce sera tenter, à travers une reconstruction phénoménologique serrée, d'aller plus loin dans un essai d'effraction de l'imaginaire d'un personnage pourtant comme figé dans une inexpressivité, ne parlant pas ou peu, essayant de donner l'impression d'une sérénité absolue dans ses silences mêmes. Un empereur sans émotions et donc sans passions parce que intériorisant un stoïcisme christianisé, à l'image du personnage de Job (1, 21) et sachant donc que tout lui vient de Dieu, qui peut et accomplit tout ; et que donc la sérénité doit se traduire par l'absence de paroles et d'expressivité : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Ainsi qu'il a plu au Seigneur, ainsi en a-t-il été. » Il ne s'agira pas ici bien sûr de faire retour à une histoire événementielle traditionnelle, ce qui serait une régression. L'objectif est de saisir les événements comme des modes de symbolisation de ce *turning point* critique⁵²⁸, de cette tension de retardement de l'histoire qui opère dans la conscience de l'Empereur et qui est à l'œuvre sans doute depuis longtemps face à lui-même à travers le fantôme qui le hante et le marque physiquement, en allant au plus précis, ou plus encore comme des transmetteurs d'un travail de symbolisation qu'aurait accompli l'Empereur⁵²⁹.

Nous dirons que l'objectif est ici de transposer des structures sémiotiques dans le champ de l'histoire événementielle articulée comme le langage même de l'intériorité, le mode de protection et donc de sublimation

auquel aspire l'acteur historique, ici Charles Quint : un langage dynamique dans lequel se projettent sa sensibilité, sa volonté, son inconscient. En toute logique, puisque sensibilité, volonté, inconscient s'expriment par voie de symboles ou de systèmes de symboles et que ces symboles transitent par des actions ou des réactions à des actions⁵³⁰. La contingence événementielle, parce qu'elle est contingente, dans son déroulé même dans la durée, devient une projection des fictions dans lesquelles se meuvent les acteurs historiques et dans lesquelles des tonalités parlent de configurations obscures qui ont joué en elle. Elle est un continuum de symboles ou de symptômes selon l'angle choisi par l'historien⁵³¹. L'événement est inobjectif non seulement parce qu'il échappe à toute certitude historique, parce qu'il est temporel et donc factice, mais aussi parce qu'il contracte en lui des tonalités subjectives, parce que encore il est comme un dérivé subjectif. Il est impressionné et donc connecté non pas à une chaîne de déterminations, mais subjectivement, en négatif ou en positif.

Rappelons, peut-être trop catégoriquement, que la psychanalyse est une phénoménologie et que pour Freud connaître le sens d'un phénomène est plus important que « les circonstances dans lesquelles il est apparu ». Si l'on transfère cette approche à l'histoire, il en ressortirait que les événements sont le sens de l'individu, qu'ils soient des succès ou des échecs pour lui. Ils sont des coupes transversales effectuées en lui, des remontées en lui, vers une « matrice symbolique » pour reprendre la formule de Maurice Merleau-Ponty appliquée à une logique des idées et identifiant « une imagination de l'histoire » attendant le moment décisif où des parcelles de matière, des mots, des événements « se laissent animer par un sens dont ils dessinaient le contour prochain sans le contenir⁵³² ». Une matrice qui investit l'événement.

Il est possible, présumons-le, de faire donc une histoire de l'événement ou de l'implication dans l'événement qui soit « apositiviste » dans la mesure où l'événement est appréhendé comme égologique, réfraction du

dedans dans le factuel, l'objectif, le visible. Pour être plus rapide, l'objet qu'est l'événement est un capital de conscience et d'inconscience, d'autant que le sujet qui en est partie prenante se voue à le construire et à le produire comme histoire. Il nous faut donc inverser alors le rapport au réel en disant que la vérité de l'individu se trouve, pour l'historien, moins en lui que dans le sens intentionnel des événements auxquels il participe et dont il est l'acteur. C'est dans l'imbrication ou la concaténation des événements que peut être replié le *cogito* de l'individu, que peut être brisée la croûte de son intériorité, de sa pensée assiégée ou activée par ses phobies, que l'historien peut être en mesure de le faire enfin communiquer avec lui-même. L'identité est un hors-soi alors, parce qu'à la Renaissance elle n'est fondée que dans une fuite de soi, dans des procédures de maquillages, de mimétismes, de collages et de bricolages, qu'elle est anhistorique. C'est le hors-soi qui est précisément le récit de soi, le hors-soi qui est herméneutique parce qu'il est mis en récit et donne à raconter la pensée⁵³³. C'est donc le sujet qui est un impensé et l'événement qui est son pensable, et de la sorte c'est d'une autre théorie de l'événement que ces lignes se revendiquent, l'événement comme structure de l'individu, comme son histoire dans sa narration ; l'événement non pas comme pivot ou transformateur, mais comme capital sémiotique accumulé par l'acteur historique, dans lequel il se découvre à lui-même tout en se fabriquant à travers lui.

N'est-il pas frappant de voir que l'Empereur jalonne son parcours historique de microévénements ? Des microévénements qui jouent de manière ambivalente : ils sont des modes d'appréhension de lui-même, d'introspection de ses vertus et devoirs, mais ils sont aussi destinés, dans la mesure où ils proposent de lui une vision antinomique, de dire que son pouvoir est à l'écoute des siens, qu'il est un prince du bon conseil capable de dominer sa colère et d'être juste, envers et contre l'offense dont il a été la cible⁵³⁴. Et de maîtriser la part en lui qui lui dicte de ne pas pardonner à qui

a causé un préjudice d'honneur, de refuser la loi de vengeance, loi du sang. Prenons un exemple un peu au hasard.

Comme il sortait de Spire, il poussa son cheval contre un charretier dont l'allure était trop lente à son gré. Le Souabe, qui ne connaissait pas l'illustre personnage, fit une grimace et haussa les épaules. Un violent coup de canne le rappelle à l'ordre, et aussitôt le rustre décharge sur la tête du monarque une grêle de coups de fouet, en lui criant : « La foudre t'écrase, canaille d'Espagnol ! » On s'empara de lui, et l'Empereur ordonna qu'on le pendît haut et court. Mais les colonels allemands firent traîner l'instruction, lui donnèrent le temps de cuver sa colère ; il croyait l'homme pendu quand on lui représenta l'ignorance du pauvre diable, les raisons qu'avaient les Souabes de ne pas aimer les Espagnols, l'honneur que se font les grands souverains en pardonnant aux pécheurs. Cédant aux instances des colonels, il fit grâce au charretier ; mais il décida qu'en mémoire de l'attentat, on lui couperait le nez : On le lui coupa au ras du visage, Il subit de bonne grâce l'opération, et toute sa vie il chanta les louanges de l'Empereur. Il parcourut longtemps les routes entre le Rhin et le Danube. Plusieurs fois le hasard me le fit rencontrer dans les hôtelleries ; je lui demandais en présence des autres voyageurs par quel accident il avait perdu son nez, s'il l'avait laissé chez les Français. « Oh ! que nenni », répondait-il et d'un air riant il contait son aventure, comblant de bénédictions Sa Majesté Impériale⁵³⁵.

L'homme a frappé à la tête, il est châtié à la tête, au plus visible de lui-même, le nez qui est le symbole du discernement et qui doit rappeler, précisément, qu'il n'a pas reconnu l'Empereur. Mais il a aussi pour fonction de dire que Charles conçoit sa vie comme enserrée dans une forêt de

symboles qui lui permettent non seulement de parler de lui, mais de se subjectiver, c'est-à-dire de se penser au miroir de lui-même, de ses dits et faits.

Il y a ensuite un incident qui veut prouver que l'Empereur est le prince de justice attentif à ne pas laisser ses hommes opprimer ses sujets et à leur payer les soldes dues, attentif surtout à ne pas accepter que l'espace public soit transformé en chaos, livré à la violence. Ce qui lui importe est la paix et le bien de ses sujets. Tout se passe comme si le récit reflétait le primat qu'il donne à la paix civile sur les dissensions, comme s'il était métaphorique de l'introspection qui préside à chacune des décisions de l'Empereur. Et dans la seconde séquence qui est décrite, il est aussi métaphorique de ce qu'il y a pour l'Empereur des limites au-delà desquelles il ne peut être question de clémence : il ne peut pas pardonner l'offense à sa Majesté, car celle-ci, parce qu'elle relève de Dieu, ne doit pas être tournée en dérision, sous peine de la mort. Être juste c'est aussi savoir châtier en conséquence des arquebusiers qui sont pourtant des Espagnols⁵³⁶ ; voyons l'*exemplum* suivant :

Depuis plusieurs mois, les lansquenets allemands en garnison à Augsbourg n'avoient pas touché leur solde ; on devoit y consacrer l'amende infligée au landgrave et aux villes ; cette amende avoit été versée, disoit-on, mais le duc d'Albe l'avoit perdue au jeu contre l'électeur prisonnier, de sorte que les troupes attendaient encore. Sur ces entrefaites, un certain nombre de soldats pénétrèrent chez les enseignes, enlèvent trois drapeaux, les déploient et se dirigent en ordre de bataille vers le Marché au Vin. À peu près à la place où l'arquebusier avoit eu la main coupée, un orgueilleux Espagnol, poussé par le fol espoir de gagner la faveur impériale en illustrant son nom à jamais, s'élance au milieu des rangs et veut s'emparer d'un étendard ; mais derrière celui-ci trois hommes marchaient

porteurs de grandes épées, et l'un d'eux pourfend le téméraire ni plus ni moins qu'un navet : « *Qui amat periculum, peribit in eo* » est-il écrit. Mis en émoi par l'approche de la colonne, les soldats espagnols se hâtèrent d'occuper les rues aboutissant au Marché ; on transféra l'électeur à la demeure impériale, par crainte d'enlèvement. La population appréhendait le pillage, pour peu que l'idée vînt aux lansquenets de se payer de leurs propres mains ; les plus inquiets étaient les trafiquants, car en prévision de la diète, leurs boutiques regorgeaient de marchandises précieuses, riches étoffes de soie, objets d'or et d'argent, diamans et perles. C'étoit des cris, des attroupemens, un tumulte inexprimable ; chacun se retranchait dans sa maison et s'armait jusqu'aux dents : demi-piques, mousquets chargés, tout étoit bon. Bref, la journée risquait de « se tenir en armes », comme dit Sleidan. L'Empereur envoya demander aux mercenaires ce qu'ils vouloient : « De l'argent ou du fang ! », répondirent les arquebusiers, l'arme sur le bras gauche, la mèche allumée dans la main droite, près de la lumière. S. M. I. leur promit le paiement dans les vingt-quatre heures, mais avant de se disperser, ils réclamèrent l'impunité pour leur incartade ; l'Empereur consentit. Le lendemain, ils recevaient leur solde et aussi leur congé. Or, écoutez la fin de l'aventure. Le mot d'ordre fut donné de faire route avec les chefs, puis, au premier propos injurieux pour l'Empereur, de requérir main-forte et de ramener à Augsbourg les coupables. En conséquence, au bout de deux ou trois jours, comme ces gens, qui sentoient leur escarcelle bien garnie, s'égayoient à l'auberge autour des flacons, pensant à toute autre chose qu'aux faux frères, ils dégoisèrent sans plus de retenue que s'ils eussent été sur les terres du prêtre Jean : « On lui en donnera des soldats, à Charles de Gand, pour ne pas les payer ! La fièvre quartaine le serre ! Nous lui apprendrons à vivre ! Que la foudre l'écrase ! » Là-

dessus, ils furent empoignés, conduits à Augsbourg et pendus devant l'hôtel de ville, avec un petit drapeau à la patte du haut-de-chausses. On accrocha au même gibet deux Espagnols qui avoient sans doute volé, selon leur habitude. À la brune, le bourreau vint avec sa charrette, coupa les cordes et emporta hors de la ville les cadavres des séditionnaires. Puis arriva une troupe d'Espagnols, qui décrochèrent en cérémonie leurs compatriotes et les couchèrent dans une bière recouverte d'une blanche étoffe de lin ; ils étendirent le drap mortuaire pardessus et le cortège s'ébranla : des écoliers vêtus de blancs manteaux ouvraient la marche en psalmodiant ; les autres en beaux habits suivaient deux à deux, un cierge allumé à la main. On se rendit ainsi à l'église cédée aux Espagnols pour leur culte, où les deux suppliciés furent inhumés. Comment refuser aux larrons de solennelles funérailles, quand on est soi-même un incorrigible voleur ?

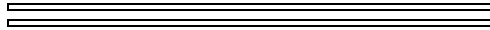
Certes le problème épistémologique de l'histoire est que le fait « est postérieur au faire » selon Alphonse Dupront qui poursuit : « Se situer en amont dans la génétique du processus est bien autre chose que de tenter de dérober des secrets de fabrication, mais, dans une volonté déférente de participation, d'entendre motivations, besoins existentiels...⁵³⁷. » Charles Quint invite à cette démarche régressive qui porte à remonter, à partir de la chaîne des événements, à une génétique de l'histoire qui serait encodée dans les faits.

Suivons ici Bernard Lamizety quand il écrit : « L'événement acquiert sa pleine dimension sémiotique en exprimant, pour le sujet, l'articulation entre le réel (la contrainte qui marque la relation à l'extérieur), le symbolique (le système de la représentation et de la sémiotisation) et l'imaginaire (l'expression de l'utopie et de la peur dans la relation exprimée par les médias à l'événement imaginaire). » Invertissons donc la méthode par rapport

aux procédures de réactualisation adoptées et suivies antinomiquement par Zuniga et Laubespine : ne considérons plus le prince comme l'allégorie et donc le signifié de l'histoire, mais, au contraire, soulignons que l'histoire, telle qu'elle se déploie à partir de 1545, est l'heuristique, par le prince, de son signifié – un signifié qui se trouve comme enfoui dans les événements qui s'articulent les uns aux autres et qui attendent de l'historien un décryptage. L'histoire est son allégorie. Pour réemployer une formule d'Antonin Artaud, l'histoire sera ici analysée comme le « hiéroglyphe vivant » de Charles Quint, retardateur de la fin des temps, figure eschatologique inversée, qui n'accomplit pas les temps, mais les retient dramatiquement dans la certitude que lui seul, dernier Empereur, peut empêcher le chaos final et dans l'espérance que, de la sorte, en synchronie, il va se libérer de son angoisse.

DEUXIÈME PARTIE

DANS LES DANGERS DE L'HISTOIRE



Charles Quint a longtemps donné à ses contemporains l'image d'un prince hésitant, presque velléitaire, remettant au lendemain ses décisions, ou plutôt évitant d'avoir à trancher de manière brusque ou définitive. Une reconstitution factuelle s'impose afin de mieux cerner ce qui le porte à se mettre en scène de la sorte – ou du moins à se voir ainsi compris.

CHAPITRE X

Au cœur d'un « *siglo inquieto*⁵³⁸ »

Plusieurs facteurs participent d'une conjoncture renouvelée et de la détermination de Charles Quint à ne plus en rester à une sorte de point mort de l'histoire, qui consisterait à voir les fronts dogmatiques et ecclésiologiques évoluer jusqu'au risque que survienne, dans le Saint-Empire, un point de non-retour⁵³⁹, et donc à assumer pleinement, pragmatiquement, les devoirs et obligations de la *persona* d' élu providentiel qu'il veut incarner. Le fait préoccupant pour lui est que la ligue de Smalkalde gagne sans cesse en force et que cette puissance tend à jouer comme un paramètre vecteur de fixation confessionnelle dans la nouvelle religion.

Essayer de revenir en arrière, d'opérer un retour dans l'histoire afin de lui retirer son pouvoir anxiogène, telle est toujours et encore l'obsession de l'Empereur. En refusant la voie conflictuelle qui est inadaptée aux contingences de la situation internationale. Il faut voir tout d'abord qu'à partir de 1539 a été opéré un virage tactique vers une politique de concorde plus cohérente, ne versant plus, du moins en apparence, vers une politique réactive face aux avancées territoriales de la ligue de Smalkalde : Nicolas

de Granvelle joue de son influence pour faire abandonner la ligne soutenue par le vice-chancelier Mathias von Held, qui avait d'abord cherché en 1537 à obtenir l'accord des princes et États protestants à la participation à un concile convoqué par le pape, puis s'était raidi en un activisme antiprotestant qui l'avait porté, le 10 juin 1538, à promouvoir une ligue d'États catholiques de l'Empire, la ligue de Nuremberg. Un conflit armé avait alors semblé imminent, mais la tension avait été réduite du fait de la maladie du landgrave de Hesse et de la décision de Charles Quint de suspendre les procès intentés aux soutiens et adhérents de la confession d'Augsbourg, à qui avait été concédé un moratoire de quinze mois, le 19 avril 1539, par l'édit de Francfort⁵⁴⁰. L'emploi de la force était écarté.

Thomas Kaufmann identifie la politique de l'Empereur, même s'il « poussait à des réformes sérieuses » et cherchait à aller plus loin que les papes dans la voie d'une approche nouvelle de l'ecclésiologie et d'une concertation sur celle des dogmes, « en son noyau », comme une politique qui serait déjà « contre-réformatrice⁵⁴¹ ». On peut se demander si cette interprétation n'est pas trop limitative de l'horizon que se donnait Charles Quint, sur lequel il se déplaçait certes sans cesse, à la fois pour s'adapter à des rapports de forces évolutifs, aux contraintes internes et externes de son système de pouvoir, et à la dialectique des désirs et inhibitions qui couraient en lui ; mais aussi tirer au mieux profit de la durée, en vue d'une réduction des effets négatifs que la scission religieuse pouvait exercer sur son autorité – et par extension sur la représentation qu'il s'efforçait d'entretenir et de faire vivre de lui-même, en lui-même. Ce serait là une politique de modération, donc non contre-réformatrice, qui jouerait, se fixant pour fin d'ouvrir le champ du devenir moins aux désirs des hommes qu'à la volonté de Dieu, dans une espérance d'unité. Une politique de modération en quelque sorte transcrite dans les choix vestimentaires, et notamment celui du noir, en référence sans doute au noir princier de la cour de Bourgogne,

mais surtout au noir monastique, le noir de l'humilité et de la tempérance⁵⁴².

Mais s'il choisit de donner son appui au dialogue religieux à partir de 1540, c'est sans doute que profondément il croyait que, par l'échange humaniste et la circulation des mots, une chance pouvait être offerte à une réflexion qui procéderait par accommodement et mettrait les luthériens en mesure, ensuite, d'envisager la façon dont ils pourraient rentrer dans le giron de l'Église. Certes les assemblées de conciliation se déroulent à un moment où l'idée d'un concile universel paraît se désactualiser toujours plus et où le Turc l'inquiète au plus au haut point. Certes pour lui les luthériens sont des « apostats », mais Érasme a donné le conseil de les écouter et de les faire dialoguer, considérant que l'aspic peut être transformé en agneau par la parole⁵⁴³. Et Érasme demeure pour l'Empereur comme pour son entourage un maître à penser ayant donné des réponses adéquates à la complexité de la situation politico-religieuse du moment.

Sa théologie, en un correctif par rapport à la potentialité de la *devotio moderna* qui l'inspire, va dans le sens d'un désangoissement, d'une sérénité. Elle est non seulement aux antipodes du fatalisme biblique de Luther, mais elle rassure le chrétien sur sa capacité à dominer son être. Le grand historien Augustin Renaudet a cerné cette configuration particulière en quelques mots : « Autrefois, certaines âmes se sentaient brusquement ravies par le Christ ; l'Esprit saint multipliait ses miracles. Aujourd'hui nous devons être heureux si nous sentons peu à peu le Christ, selon la formule de saint Paul, se former en nous. Mais nul n'est ravi s'il le désire, nul n'imité le Christ s'il ne le veut. L'homme, par ses propres forces, collabore à l'œuvre divine de rachat et de salut. Celui qui use de la raison pour s'instruire et pour comprendre, qui a puisé dans les livres des philosophes ce qui s'y trouve, c'est-à-dire l'amour de la vérité et de la sagesse, et d'ailleurs connaît Dieu par la foi, ne s'égare pas dans les voies de perdition⁵⁴⁴. »

Érasme joue comme un antidote à l'angoisse, telle que Charles Quint peut l'avoir vécue et telle qu'il la savait tapie en lui, car en intériorisant le mystère du Christ, dans la piété du cœur et par l'action du « Maître intérieur qui le gouverne », il annihile le conflit entre le soi et son double. Il croit en la Parole de Dieu seule source de sérénité chrétienne. Il ne croit pas aux spectres comme métaphore d'une angoisse subjective. Il le dit dans le colloque « L'exorcisme, ou le spectre⁵⁴⁵ » : il est un théologien de l'unité de l'âme qui ne doit pas se fracturer en plusieurs entités conflictuelles, mais qui est à la fois elle-même et son contraire ; ainsi la raison se moque-t-elle d'elle-même grâce à la folie, qui est la relation critique et ironique que chacun entretient avec soi, une « relation continuellement réversible⁵⁴⁶ » et qui autorise qu'une unité de l'âme régie « par le seul mouvement de l'esprit divin ».

La volonté de l'homme ne perd pas sa liberté et son autonomie, bien au contraire, elle peut se « ployer » dans la voie qui la mène à Dieu⁵⁴⁷ et elle peut se tranquilliser dans la paix et la charité, en sortant d'elle-même ainsi que la *devotio moderna* l'a enseigné. Mais pour parvenir à cette sérénité, elle passerait par le dialogue intérieur, dont les *Colloquia familiaria* seraient des vestiges de sa propre maïeutique, dans la mesure où la pensée d'Érasme procéderait originellement par un « journal à deux voix » qui serait ensuite donné à lire à travers des personnages discutants⁵⁴⁸. Ceux-ci ne seraient que des prête-noms, pieux, sages, impies, doctes, ignorants, bêtes, sots... autorisant l'avancée réflexive et participant de la cohérence d'une philosophie chrétienne. L'objectif est d'éliminer le faux, les illusions qui font vivre dans la vanité du monde : « Si tu examines de cette façon tous les soucis des mortels, leurs joies, leurs espérances, leurs craintes, leurs aspirations, leurs pensées, tu trouveras qu'elles sont toutes pleines d'erreurs, dès lors qu'ils nomment bien le mauvais, mauvais le bon, qu'ils estiment doux l'amer, amer le doux, qu'ils estiment lumière les ténèbres, ténèbres la lumière. En tout cela, à la vérité, c'est l'immense majorité des

hommes qui le font⁵⁴⁹. » Le dialogue est connaissance de soi et l'on voit bien comment l'épistémologie érasmiennne est une alternative à la confrontation intérieure que put subir l'Empereur entre les deux parts antagonistes de lui-même. Et Érasme le dit, la finalité est que les chrétiens cessent de « trembler là où il n'y a pas de danger ». Au lieu d'être dans la peur, ou de ne pas laisser s'exprimer ce qui en eux suscite un conflit, les chrétiens apprennent la vérité en riant, affirme-t-il⁵⁵⁰, et donc en contournant le sérieux.

Il serait alors possible, en vertu de cette fonction antidotique que sont les paroles intérieures et peut-être aussi d'une prise de conscience par l'Empereur, que la voie qui s'offre à lui, pour dépasser cette lutte dont il est le théâtre, soit une consolation, de comprendre son action politique comme une duplication de ce dispositif proposé par Érasme pour atteindre la vérité contre les semblants de vérité. Charles Quint ne parle que peu, ou alors il voit son corps lui parler. Mais il est attaché à ce que ceux que leur foi a séparés essaient d'utiliser la parole pour dépasser leurs différences et essayer de renouer.

Parler pour se parler

Le colloque religieux, dans l'œuvre d'Érasme, a pour fin de définir les voies de la vie chrétienne en stigmatisant les « *praepostera iudicia* », la folie des hommes. Ce que le langage a fait pour entretenir les hommes en de mauvaises dispositions, le langage peut le défaire : restituer une intelligibilité, tel est l'objectif du dialogue qui lui-même se structure en tant que réforme du langage, qu'il fait passer du monde agonistique et fermé au mode communicationnel et donc ouvert⁵⁵¹. Si pour Érasme *le Familiarium colloquiorum opus* se donne comme fin, par le travail du langage, la réforme des mœurs dans la sphère privée, dans la vie publique, c'est la

restitution des *religionis nostrae lumina*, les « flambeaux de notre religion », qui peut être visée.

Le colloque religieux est une maïeutique permettant, aux yeux des érasmien, la genèse et la production d'une vérité moyenne mais trouvée ensemble. Le langage dédramatise le réel⁵⁵² et, comme l'a écrit André Godin, le sens du colloque est double : d'abord désintégrer ou démythologiser les différences et donc les incompréhensions par le jeu même des mots, puis, dans un second temps, recomposer ce qui est la vérité⁵⁵³. La rencontre crée la vérité, la fait sortir des impasses au fond desquelles elle ne se comprend plus, et, par là même, c'est la paix qui peut surgir entre les hommes dans le dépassement de contentions qui sont d'abord verbales⁵⁵⁴.

Le colloque comme conversion des antinomies possède ainsi une fonction pragmatique⁵⁵⁵ et s'il y a un bon et un méchant dans le colloque, au bout des échanges, les différences s'aplanissent. Chez Érasme, tous les colloques reposent sur des antagonismes qui ne sont pas définitifs parce que d'eux naît la concorde grâce à l'effet même de la verbalisation, à l'exemple du colloque « Le boucher et le poissonnier », dans lequel les deux locuteurs rompent finalement avec leur agressivité initiale pour laisser s'exprimer leur intellect et décident finalement de manger ensemble. À l'exemple encore de l'« Interrogatoire sur la foi », de mars 1524, qui oppose un luthérien et un catholique qui finissent par comprendre qu'ils adhèrent aux mêmes croyances essentielles et se résolvent eux aussi à aller dîner ensemble. La communication se fait par l'opposition mais elle se transcende aussi par l'opposition⁵⁵⁶. Et par l'opposition, elle peut faire retourner le *verbum* à « l'esprit dont il provient », à un Dieu dont il est et doit être l'image⁵⁵⁷.

Parler ensemble, « *miscere colloquium* », c'est faire revenir le langage vers Dieu, vers la *felicitas*, le faire sortir de la « *perniciēs* », la situation désastreuse qui relève d'une parole dénaturée par les hommes⁵⁵⁸. Il est

fondamental que Buléphore affirme que c'est le *logos* qui l'a guéri par le *logos* même, que le lion père d'un lionceau et un ours peuvent se parler l'un l'autre et que ce soit l'ours qui, dans le *Dialogue sur la prononciation correcte du grec et du latin*, reçoive la charge d'enseigner au lionceau à bien parler⁵⁵⁹ – *de utilitate colloquiorum*... Le colloque est donc encore à penser sur un mode de fonctionnement dialectique dont la finalité est de proposer un savoir renouvelé, de produire le savoir en tant que rationalité⁵⁶⁰.

L'idée était donc dans l'entourage impérial qu'il fallait s'appuyer sur les érasmiens et les iréniques catholiques et luthériens pour essayer de trouver, par le truchement de l'échange des mots, la *Religionsgespräch* impériale, une voie de compromis, le pape remettant toujours le Concile à plus tard – le 21 mai 1539 encore, Paul III décide un ajournement à une date indéterminée⁵⁶¹. Le principe moteur de la politique impériale est donc d'inverser la logique de distanciation qui semble prévaloir et qui œuvre de part et d'autre : il s'agirait de trouver des points d'entente, qui permettraient aux réformés de ne pas demeurer en posture d'hostilité face au Concile et même d'en être parties prenantes quand enfin le pape le réunirait. En tout cas, l'emploi de la force était rejeté, du moins pour l'instant, au profit de la tenue de colloques, qui eurent lieu à l'été 1540 à Haguenau puis, après une décision de transfert, durant l'hiver 1540-1541 à Worms, malgré le cardinal Aleandro et le nonce Morone qui les tenaient pour inutiles.

À Haguenau (12 juin-juillet 1540), le dialogue bute à la fois sur les différences de points de vue entre catholiques et sur les divergences entre protestants. Sont présents Bucer, Brenz, Capiton, Melanchthon, Calvin, Navius, Eck, Cochlaeus, qui disputent sous la présidence de Ferdinand, mais qui ne parviennent pas à s'accorder, entre autres, sur le problème de l'autorité dans l'Église. Le colloque de Worms (25 novembre 1540 à janvier 1541) se réunit sous la présidence de Granvelle et sous l'inspiration érasmiennne du *Livre de la concorde de l'Église qui doit être rétablie*⁵⁶² : y

jouèrent un rôle majeur Gropper et Bucer, les tractations débouchant sur un document de compromis, le *wormser Buch* finalement approuvé par Philippe de Hesse⁵⁶³. Ensuite, à la fin décembre 1541, des discussions secrètes auxquelles prirent part Johannes Gropper et Gerhard Veltwick, Martin Bucer et Wolfgang Capiton se déroulèrent sur les bases fournies par le *wormser Buch*, butant sur les questions de la transsubstantiation, de l'autorité et de la structure de l'Église, et de la confession. Le résultat fut la mise au point du *regensburger Buch*, qui énuméra les seize articles convergents et les sept sur lesquels le désaccord demeura pour l'instant irréductible.

À partir du 27 avril, le colloque de Ratisbonne fut la tentative la plus affirmée de dialogue destinée, dans l'esprit de l'Empereur et sans doute de Granvelle, à anticiper sur les travaux du futur concile général et aussi à prouver que ce concile aurait un sens s'il donnait aux réformés la possibilité d'exposer leurs positions – puisque les discussions qui avaient lieu prouvaient qu'ils étaient ouverts à une logique de réduction des antinomies. Il débuta, avec comme commissaires du côté réformé Martin Bucer, Johannes Pistorius, Melanchthon, et du côté catholique Johannes Gropper, Johannes Eck, Julius Pflug. Il y eut sans doute alors un bref moment d'enthousiasme unioniste, quand Bucer constata que « des deux côtés on a eu des torts... Nous avons sur certains points, été trop loin dans nos affirmations, et vous, vous n'avez pas su mettre un terme aux abus. Dieu voulant, nous tomberons d'accord sur la vérité⁵⁶⁴ ». Le légat Gasparo Contarini représentait le pape. Le colloque allait durer jusqu'au 22 mai, travaillant sur le *regensburger Buch* dans le but de dépasser les contradictions antérieures⁵⁶⁵. L'objectif, comme le marque Jacques V. Pollet, était évidemment de « substituer à la Confession d'Augsbourg une formule d'accord, notamment sur la justification⁵⁶⁶ », mais aussi d'engager un mouvement de réforme du clergé. Un accord fut trouvé sur la justification, puisque à l'imputation des mérites du Christ comme seule

efficace pour le salut fut ajouté un article sur les bonnes œuvres. Sur le péché originel, il y eut consensus. Mais ensuite il y eut durcissement des positions. Les tergiversations furent sans fin sur la confession, l'eucharistie⁵⁶⁷... Melancthon et Bucer, fortement tentés par l'unionisme, durent adopter une position plus rigide quand on en vint à débattre de la messe (article 14). Les questions de la transsubstantiation, de la pénitence et du concile général conditionnèrent l'échec.

En fin de compte, les points de divergence furent plus nombreux que ceux de convergence dans le *Livre de concorde* qui fut présenté à l'Empereur le 18 mai : ce qui a pu faire dire que « longtemps, à la suite d'Érasme, on avait cru que le rapprochement entre catholiques et luthériens serait le fruit d'un colloque. [...] On l'avait tenté à Ratisbonne, et le résultat escompté ne s'était pas produit. Bien plus, on prit alors conscience que les différences ne tenaient pas seulement à des questions de droit telles que le calice des laïcs et le mariage des prêtres ; elles gisaient plus profondément, dans l'économie sacramentale et l'organisation hiérarchique de l'Église. Du même coup les éléments extrémistes des deux parties reprirent le dessus, et les modérés, qui avaient délégué leurs porte-parole au Colloque, se trouvèrent dans une position fâcheuse⁵⁶⁸ ».

Cela n'empêche pas l'Empereur, qui préside le 5 avril 1541 la séance d'ouverture de la diète, de sembler continuer à croire dans le pouvoir de la parole, articulé à une entreprise de réforme du clergé. Il demeure attaché à l'idée de *concordia differentiarum*. Et le 29 juillet 1541, fut accordée par le recès de la diète de Ratisbonne la suspension de toutes les mesures prises contre les luthériens par les diètes. Il fut posé que les conclusions des docteurs des deux communions qui avaient débattu seraient présentées au futur concile général qui devrait avoir lieu dans une ville allemande, et que la paix de 1532 serait conservée tout comme serait maintenu le *statu quo* pour les Églises de culte réformé. Fut promulguée la défense de publication de libelles injurieux. Une politique de paix germanique qui escomptait que

le temps pouvait régler les dissensions et qui fut justifiée auprès du pape par la nécessité de la lutte contre le Turc. Un subside de 80 000 florins fut consenti. C'était le choix d'une politique intérimaire avant la lettre, et il s'agit à vrai dire d'un pré-Intérim⁵⁶⁹.

Charles Quint, c'est la question qui se pose, a-t-il voulu cette politique transitoire qui ne correspondait que peu à ses attentes, parce qu'il avait en arrière-plan la programmation de l'expédition d'Alger où la puissance des Barbaresques s'était reconstituée après le flottement qui avait suivi la prise de Tunis ? Ou était-il persuadé qu'il y avait dans les discussions récemment menées un jalon important dans le processus qui pourrait faire du Concile une instance de progression, à partir des convergences transconfessionnelles codifiées dans le *regensburger Buch*, vers d'autres convergences ? Pour être bref, le colloque de Ratisbonne fut-il pour lui un échec ou une étape vers une séquence nouvelle plus favorable à un rapprochement ? Une étape parce que les arguties distinguant entre *justitia imputata* et *justitia inhaerens* (art. 5), qui mirent en fureur une majorité de pères tridentins, ne lui paraissaient pas décisives ? Antony N. S. Lane n'a-t-il pas raison quand il tente de relativiser le « *prevailing judgment* » qui s'attache au colloque de Ratisbonne et qui, déterminé dans un cadre téléologique, est négatif⁵⁷⁰ ? Rappelons ici qu'aux yeux de l'Empereur l'histoire ne s'arrête pas, qu'elle est toujours en mouvement, et surtout que son Dieu est un Dieu à qui tout est possible. La curie, pour sa part, fut très réservée à l'égard des concessions du légat, refusant d'entendre parler de l'article qui touchait à la justification⁵⁷¹. La diète fut dissoute le 15 juin 1541.

Sous haute tension

Cela nous invite à opter plutôt pour une approche non monolithique de la politique de l'Empereur : peut-il en outre être un précurseur contre-

réformateur à l'heure où la conceptualisation proprement dite contre-réformatrice n'existe pas encore et où, au contraire, perdure une foi dans le pouvoir d'accommodation des mots, malgré certains qui s'agitent à Rome et malgré Luther ? De fait, même s'il donne à voir qu'il met toujours sa confiance dans la recherche d'une concorde, il semble avoir été irrité par les conditions de clôture des discussions. Certes l'avenir reste ouvert, mais l'expérience vient de lui montrer que les résistances, des deux côtés, sont très fortes et que peut-être il faudra, quand cela sera possible, changer de méthode.

Alphonse Dupront a interprété radicalement, peut-être trop radicalement, l'échec de la réunion de Ratisbonne comme un échec impérial, mais « surtout il n'y a plus désormais que deux voies pour aboutir à un ordre pacifique de religion : ou la dernière chance du concile, autorité quasi suprême de chrétienté ; ou le contrôle du prince sur l'ordre de la religion, soit par césaropapisme ou ecclésiasticisme, soit par la mise en place permanente du régime de l'Intérim, c'est-à-dire l'autorité temporelle maintenant ordre et unité dans la coexistence des religions. Ainsi, le concile, dernière chance de la chrétienté ; ou bien la puissance croissante de l'unité temporelle, caution de l'ordre de religion ». Et, de manière remarquable, l'historien du mythe de croisade observe que l'on est entré dans un champ possibiliste à haute tension, parce qu'il y a des forces qui risquent de se court-circuiter : d'une part Granvelle et les érasmiens désormais ont le *regensburger Buch* comme *vade-mecum*, la solution passant à leurs yeux par une politique d'accord « sur certains points » ; pour les autres, il est plus raisonnable d'attendre le Concile. « Ce partiel est conception de politiques⁵⁷². » D'autre part, le problème est que ces derniers veulent fixer un compromis qui vaudrait pour le Saint-Empire et que le pape a la mission de guider vers le salut la chrétienté tout entière : « L'ordre de la chrétienté, c'est universel. Il ne saurait en être stipulé pour l'Allemagne seulement. »

Et vient se greffer un différend d'importance qui fausse l'appréhension des enjeux à venir : Charles Quint est conduit à attribuer une priorité, dans les travaux conciliaires à venir, à la correction des abus et à un retour à la discipline. Il est érasmien par lui-même ou par l'influence de ses principaux conseillers, on l'a dit, et on ne peut pas revenir sur ce point ; ce qui lui faisait escompter que, de manière trop rapide, soient définis les dogmes sur lesquels il savait que certains catholiques admettaient des concessions. Il ne souhaitait pas, en parallèle, comme l'écrit Augustin Renaudet, « que l'on confirmât avec précipitation le principe du pouvoir absolu du Saint-Siège dans l'Église catholique, principe désavoué, à l'intérieur même de l'Église catholique, par les défenseurs encore nombreux de la doctrine de l'autonomie des Églises⁵⁷³ ». En bref, il pense que chaque question devrait être traitée en son temps, et que la décélération de l'histoire ne peut donc pas être subite, qu'elle doit se faire par paliers. Au contraire, pour le pape, le dogme passe avant tout, surtout avant les abus. Échec ou pas échec, le colloque de Ratisbonne change toutefois les règles du jeu, c'est indéniable.

D'autant que, dans ce contexte tendu, Luther ne reste pas inactif. Il intervient avec virulence, depuis Wittenberg, en rédigeant dès le mois de mars un pamphlet dirigé contre le duc Heinrich von Braunschweig-Wolfenbüttel, dit Jean la Saucisse, *Wider Hans Worst*, mais qui a aussi pour fin une reprise en main dogmatique et ecclésiologique⁵⁷⁴. Sa vision plus que jamais est celle d'une histoire en accélération eschatologique. Il y stigmatise le risque du rétablissement des « vieilles idoles » : « Vous essayez en vain de coudre une étoffe nouvelle à de vieux draps. » Les papistes perdus, les « *verlorn Papisten* », ne sont rien de moins que des compagnons des diables et il faut les fuir. Et de citer Luc 11, 36, à propos de la lumière qui ne peut pas se découvrir dans les ténèbres⁵⁷⁵. Cette rigoureuse mise au point coïncide avec un moment de recharge suractive de l'antipapisme de Luther qui, dès le 9 mai 1539, avait redit avec force que le pape était le tyran apocalyptique préfiguré dans le Livre de Daniel (11,36-

38), tout en envisageant qu'une guerre pouvait à tout moment avoir lieu, dans laquelle l'Empereur pourrait être le « soldat et brigand du pape⁵⁷⁶ ». Le pape est le singe de Rome. Même si, comme l'a estimé Émile G. Léonard, « jamais la chrétienté occidentale divisée ne sembla plus près de retrouver son unité⁵⁷⁷ », il n'en est pas moins vrai que Luther intervient contre cette dynamique de l'histoire pour laquelle le pouvoir impérial se met en tension, afin de la brider ou de la rendre inopérante.

Le même clivage se retrouve sur un autre plan, dans la mesure où vient se greffer sur l'irrédentisme de Luther la donnée d'une rivalité entre les deux princes les plus puissants de la réforme allemande : des dissensions sont apparues durant ces années entre Philippe de Hesse, qui cherche à trouver une solution à la question sensible de sa bigamie en se montrant conciliant sur le plan religieux avec l'Empereur et qui, pour cette raison, est courtoisé par les conseillers impériaux, et, au contraire, Jean-Frédéric de Saxe, qui s'efforce d'en profiter pour affirmer un *leadership* plus rigoriste sur la ligue de Smalkalde et donc le luthéranisme allemand. En juillet 1542, des troupes saxonnes et hessiennes envahissent les terres du duc de Brunswick, Heinrich de Wolfenbüttel, qui, accusé d'interventions injustifiées en Thuringe et en Hesse, et en représailles d'une attaque conduite contre la ville de Goslar, ne peut que s'enfuir en catastrophe en Bavière ; sont alors prêchées les idées nouvelles par Johannes Bugenhagen tandis qu'une Église évangélique est instituée dans le duché⁵⁷⁸. Même si cet épisode contribue à creuser le fossé entre Maurice de Saxe et l'électeur Jean-Frédéric, et à encourager le premier à se situer dans la voie de la neutralité, la foi luthérienne paraît de la sorte achever sa conquête de l'Allemagne septentrionale. Et donc elle semble être moins sujette à la concertation qu'à l'offensive. Les règles du jeu impérial sont par là même faussées.

Ailleurs la pression réformée s'affirme également : l'archevêque de Cologne, Hermann von Wied, fait venir Martin Bucer pour rédiger des

ordonnances ecclésiastiques et pour assurer la prédication évangélique, tandis que l'évêque de Münster, Minden et Osnabrück, Franz von Waldeck, fait de même en appelant auprès de lui, à Osnabrück, le superintendant luthérien de Lübeck, Hermann Bonnus. Dès 1539, la ville de Rothenburg rejoint le camp luthérien tout comme Joachim de Brandebourg, qui est suivi en 1540 par Erik de Braunschweig-Kalenberg, et en 1541 par Maurice de Saxe. Dans ce contexte, Ratisbonne passe à la Réforme en 1542, imitée par Schweinfurt en 1543. En parallèle de colloques qui pourraient donner à comprendre que rien n'était définitif et que la parole dialogique pouvait avoir un avenir, les luthériens progressent en réalité sensiblement dans l'espace du Saint-Empire. D'où l'urgence pour l'Empereur de trouver une solution à ce que Pierre Chaunu a appelé « la quadrature du cercle des deux modes de réformes de l'Église⁵⁷⁹ », une aspiration à la concertation finissant toujours en échec.

Surtout le duc de Wilhelm de Clèves, dont la sœur Sibylle était mariée avec l'électeur de Saxe, achève un processus de conversion personnelle, tout en se rapprochant de François I^{er}, qui lui fait épouser sa nièce Jeanne, fille d'Henri d'Albret et de Marguerite d'Angoulême, les souverains de Navarre. Le processus de cristallisation confessionnelle se durcit donc dans un sens agressif parfois par voie d'occupation militaire impliquant la destruction de l'ordre ancien hors du cadre de la « réformation négociée » passant par l'accord des autorités ; la transition vers une réforme imperméable à toute cohabitation ou conciliation est en œuvre. Les faux-semblants du consensus laissent la place à la force dans certains cas. Tout semble s'accélérer, paradoxalement au moment même où l'Empereur rêve encore d'unité. Il est possible que se soit posée la question de savoir si l'échec de l'unionisme n'était pas à mettre en relation avec la progression des idées nouvelles, qui pouvait donner à penser que Luther avait raison en affirmant que le papisme était à rejeter, totalement, qu'il n'y avait pas à transiger avec ce qu'enseigne la Parole de Dieu, dans une visée

eschatologique. Le temps est à l'offensive religieuse et une course de vitesse semble engagée entre unionisme et dynamique confessionnelle. L'Empereur pourra écrire à Marie de Hongrie, le 9 juin 1546, que le péril pour la religion romaine est désormais « extraordinairement grand⁵⁸⁰ ».

Il faut en outre évoquer, en avançant dans la chronologie événementielle et en enquêtant sur ce que l'on pourrait nommer le tournant des premières années des décennies 1540, le facteur du traité de Crépy-en-Valois, en date du 18 septembre 1544, qui rebat les cartes internationales et surtout libère Charles Quint sur le plan militaire : il met fin au conflit avec le roi de France, la renonciation à la Bourgogne étant considérée comme « simple et absolue » par l'Empereur⁵⁸¹. Le but de l'accord est une « bonne et parfaite paix » entre les souverains. La France, qui avait laissé les Barbaresques s'installer à Toulon, avait vu Henri VIII se liguer avec l'Empereur et prendre Boulogne ; elle avait été acculée à négocier par une percée des Impériaux qui s'étaient avancés jusque vers Châlons-sur-Marne, avaient pris Épernay et avaient menacé de la sorte directement Paris. François I^{er} consent à ce qu'un mariage de son fils le dauphin et duc d'Orléans avec une princesse Habsbourg mette fin au litige sur le duché de Lombardie, et il accepte, en théorie, d'envisager le retrait de ses forces du duché de Savoie-Piémont. Il promet également de s'associer à la lutte à venir contre son allié de la guerre qui s'est achevée, le Turc.

L'Empereur, lien de cause à effet, passe à l'offensive et demande que la question de la convocation du Concile soit réactualisée. Et le pape, le 19 novembre 1544, lève enfin la suspension du Concile. Il fixe au 15 mai 1545 la séance d'ouverture, qui n'aura lieu en définitive que le 15 décembre. Mais, à Rome, il y a indéniablement la crainte que Charles Quint, désormais en position de force, ne tente de forcer la main à la papauté lors de la diète qui doit se tenir à Worms et qui est ouverte par des commissaires impériaux en janvier 1545. La France n'a plus d'argent et François I^{er} est malade d'un « apostume au périnée ».

Demeure le problème des relations conflictuelles avec l'Empire ottoman. Il y a eu l'éclaircie de 1535 quand Tunis était tombée à l'issue d'une grande expédition ayant mobilisé 74 galères, 300 transports de troupes. La situation n'est cependant pas bonne depuis 1540 et la mort de Jean Zapolya, laquelle a déterminé une réouverture des hostilités entre Ferdinand et les Turcs en Hongrie. Il y a eu en outre en 1541 l'échec cinglant de la grande entreprise contre Alger (21-23 octobre) et la désignation de Bude comme la capitale d'un nouveau beylicat. Des négociations sont engagées durant l'année 1541, mais n'empêchent pas la guerre de se dérouler tous les ans en Hongrie, les Ottomans multipliant les fronts et s'emparant en 1543 et 1544 d'un certain nombre de places ou forteresses stratégiques. En 1544, une suspension d'armes est toutefois conclue par Ferdinand avec Mohammed Pascha. Deux émissaires sont envoyés vers la Sublime Porte, le docteur Niccolo Sicco par Ferdinand, et le Hollandais Gehrard Veltwick de Ravenstein par Charles Quint. Soliman avait été déçu par le traité de Crépy, il y avait vu un lâchage français, et après la mort de François I^{er} il estime qu'il ne peut plus compter sur la France. Le 10 novembre 1545 fut accordé un armistice de dix-huit mois, à Andrinople, qui prévoyait que le temps serait laissé pour que de nouveaux ambassadeurs soient envoyés par l'Empereur et son frère afin de négocier une paix stable.

L'Empereur peut considérer qu'il a les mains libres, du moins pour quelque temps, sur ce front de tous les dangers. Et il fait se poursuivre les tractations. C'est un autre paramètre essentiel dans la séquence historique qui s'ouvre alors.

Un signal ?

Une autre donnée entre également dans le champ de la vision impériale : il s'agit des problèmes rencontrés par Charles Quint avec le duc Wilhelm de Clèves, successeur de Charles d'Egmont, qui possédait en usufruit le duché de Gueldre et le comté de Zütphen et qui avait oscillé jusqu'alors entre la tentation de l'alliance française et le ralliement à l'Empereur. À Nimègue, le 27 janvier 1538, Charles d'Egmont dut, à l'occasion d'une assemblée des États et avant de mourir, accepter pour successeur Wilhelm III, qui était le fils de Jean, duc de Clèves, de Berg et de Juliers. La reine Marie de Hongrie, régente, marqua son opposition, tout comme l'Empereur qui devait donner son accord, puisque la Gueldre et Zutphen étaient fiefs d'Empire⁵⁸². D'où le passage de Wilhelm de Clèves dans l'orbite française, qui fut consacrée par son mariage en grande pompe à Châtellerault le 15 juillet 1541 avec Jeanne, fille des roi et reine de Navarre, alors âgée de 12 ans. Comme son investiture lui était refusée, Wilhelm entra en guerre et remporta une victoire près de Maëstricht sur des forces alliées de l'Empereur. Ce fut alors que Charles Quint, à partir de Bonn, prit la décision d'organiser la réplique à ce qu'il considérait comme une trahison, et de marcher sur le pays de Juliers.

Le 24 août 1543, une armée de 35 000 hommes s'empara de Duren, principale ville forte du duché de Juliers, puis poursuivit sa progression tel un rouleau compresseur. Ruremonde fut conquise le 30 août 1543 par René de Chalon, prince d'Orange, puis c'est la ville de Clèves qui tomba. Le duc, perdant ses appuis anglais et français qui ne firent rien pour le tirer de ce très mauvais pas, dut se résoudre à venir demander pardon à l'Empereur. Il arriva le 6 septembre au camp de Venloo, muni d'un sauf-conduit et encadré par Heinrich de Brunswick et Adolf de Schauenbourg. Charles Quint lui restitua son duché de Clèves, mais exigea une renonciation au duché de Gueldre et au comté de Zütphen, ainsi qu'à ses alliances avec le Danemark et la France. Et le vaincu, stratégiquement affaibli, dut promettre de maintenir et protéger la foi catholique dans ses possessions et d'empêcher

l'exercice de toute autre forme de culte. Ce qui peut avoir joué comme le signe que la rigueur aussi, et notamment quand une autre solution n'était pas envisageable, pouvait porter ses fruits... Sous condition toutefois qu'elle soit accompagnée d'une modération. Où l'on peut remarquer que l'Empereur n'entrevoit jamais son action politico-religieuse dans un axe unilatéral. Il cherche toujours à trouver un point d'équilibre évitant que la violence perdure aux dépens de la mesure.

Survint alors un rituel qui, parce qu'il dut sembler à l'Empereur avoir une efficacité symbolique marquée, sera appelé à scander les années 1547-1548, après la victoire de Mühlberg. Le duc, guidé par le coadjuteur de Cologne, comparut publiquement devant l'Empereur, assis dans sa tente. Il se mit à genoux. Le duc de Brunswick et d'autres de ses proches prirent la parole pour intercéder en sa faveur, puis le chancelier Granvelle intervint. Le prince d'Orange fut chargé de faire la lecture de l'acte en langue allemande par lequel Wilhelm de Clèves reconnaissait avoir été rebelle, renonçait au duché de Gueldre, au comté de Zütphen, et à l'alliance avec la France. Une fois sa faute confessée, l'Empereur lui commanda de se relever, lui confirmant qu'il était toujours duc de Clèves, de Berg et de Juliers. Il lui donna sa main, signe de retour dans son amitié et sa fidélité et en reconnaissance de son honneur et de sa dignité. Le traité fut signé le 8 septembre 1543⁵⁸³, avec la disposition capitale qui devait être mise en œuvre sans attendre : le duc, reçu « *Auf Gnade und Ungnade* », « en grâce et disgrâce », à discrétion, s'engageait, dans les paroisses qui avaient auparavant obéi à son ordre d'adoption de la Réforme, à y faire rétablir la religion catholique.

Cette guerre contre le duc de Clèves entraîna une recatholicisation des territoires sur lesquels il avait autorité, et elle put sembler à l'Empereur démontrer que le recours à la force pouvait être positif s'il était ensuite assumé avec clémence. Non seulement le rebelle avait été conduit à jurer fidélité et obéissance, mais il avait promis de devenir lui-même un agent de

la restauration catholique et donc de la fin d'un épisode historique qui avait vu le luthéranisme monter en force dans ses terres. Il était un paradigme d'une virtualité de décélération de l'histoire, dans un processus intégrant certes la guerre, mais temporairement. Wilhelm de Clèves s'était en effet employé à introduire la réformation dans ses terres, tout en prenant contact avec Melanchthon. La guerre n'était pas seulement source de gloire pour Charles Quint, elle pouvait permettre de restaurer une harmonie perdue, une unité, parce qu'elle révélait aux hommes qu'ils s'étaient éloignés de Dieu en rompant avec la foi de leurs ancêtres et en se désunissant de leur Empereur. Le prince, en pratiquant le pardon des injures, ne se met-il pas au diapason du Christ ? Une injure n'appelle pas le versement du sang de son auteur, Érasme l'avait proclamé en soulignant qu'il faut être dans la charité et donc vouloir jusqu'au bien de ses ennemis. Mais elle peut légitimer une action de justice parce qu'elle est une impiété à l'égard de Dieu. Érasme se référait à l'exemple de Dioclétien, ne pouvant éviter la guerre, mais la conduisant en sorte que « les plus grands maux tombassent sur la tête de ceux qui l'avaient provoquée ». Un gouvernant est un éducateur du peuple et la guerre, même s'il sait que *summum jus est summa injuria*, peut être nécessaire « pour satisfaire le droit après l'échec de tous les moyens pacifiques⁵⁸⁴ ». Vouloir le bien de ses ennemis est une règle de charité qui n'exclut pas, quand rien d'autre n'est possible et après les discussions visant à la paix, la guerre. Mais toujours et encore, la guerre n'est pas une fin et elle doit au plus vite qu'il est possible céder le pas à la parole qui est à la fois son contraire et son complément.

C'est probablement dans ce contexte que le principe d'une possible action belliciste contre la ligue de Smalkalde put déjà être envisagé positivement, du moins en tant qu'ultime alternative si les blocages récemment advenus n'étaient pas levés : citons ici la lettre composée par le docteur Karl Van der Plassen, en date du 17 décembre 1543, dans laquelle est prise en compte la leçon de l'expédition punitive de l'Empereur et de

l'effet de crainte et d'abattement qu'elle paraît avoir eu sur les princes et autres chefs luthériens : si Charles Quint prend conscience de l'importance de cet effet, et fait preuve d'esprit de décision, « il n'aura même pas besoin de tirer l'épée du fourreau pour sauver la cause de l'ordre et de la justice. Nos adversaires ne sont si forts que parce que jusqu'ici on ne leur a opposé aucune résistance sérieuse et que, loin de se révolter, on s'est toujours docilement courbé sous leur joug ». Et le docteur d'insister sur les divisions internes qui rongent la ligue de Smalkalde⁵⁸⁵ – divisions qui sont effectivement sensibles à ce moment. Les opérations contre Wilhelm de Clèves peuvent en conséquence avoir joué comme une leçon de méthode, comme l'indication d'une voie possible à suivre.

Mais citons aussi les *Commentaires* dans lesquels Charles Quint rappelle avoir constaté et observé « le grand orgueil » et l'« obstination » des protestants et pris conscience, après la réunion de Worms, qu'il devait craindre de ne jamais parvenir avec eux à un résultat négocié qui serait « convenable ». Certes il avait toujours eu l'appréhension que la voie de la rigueur n'était pas une solution face à la superbe et la puissance des luthériens : « Mais Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui recourent à lui, même quand ils ne le méritent point, ne se contenta pas de faire à l'Empereur la grâce de lui donner si promptement la Gueldre : l'expérience de ce qui se passait ouvrit aussi les yeux de l'Empereur et éclaira son entendement, de sorte que non seulement il ne lui parut plus impossible de dompter par la force un tel orgueil, mais, tout au contraire, cela lui sembla très facile, en l'entreprenant dans des circonstances et par des moyens convenables⁵⁸⁶. » Ainsi fit-il part de son idée à certains conseillers, affirmait-il, qui furent de son avis, mais donna encore du temps au temps, attendant les résultats de la réunion à venir de la diète de Worms. Le recours aux armes n'interviendrait que dans le cas où les « voies pacifiques » échoueraient et « suivant les circonstances [*tempo*] et l'opportunité qui se présenteraient ». On ne peut pas être plus érasmien. Aller jusqu'au bout des

possibles de la parole dialogique, avant de laisser la violence entrer en jeu en ultime recours. Et laisser la violence hors jeu le plus longtemps possible. Comme quoi on retrouve l'idée qu'il y a bien un spectre dans l'arrière-paysage mental de Charles Quint, auquel il veut laisser le moins possible l'initiative, qu'il souhaite contenir dans une sorte de crypte intérieure, mais qu'il peut aussi actualiser en une présence déferlante... L'action politique semble ainsi être la scène des obscurs conflits subjectifs dont il a été question précédemment. Mais aussi l'objectif de l'Empereur peut avoir été de vouloir faire comprendre aux princes luthériens que, s'ils s'opposaient trop au dialogue transreligieux, ils se mettraient en danger...

L'important est pour l'instant de ne pas laisser avancer plus encore le mécanisme d'expansion luthérienne qui, même freiné depuis deux ou trois années, demeure activé. Et immédiatement, Charles Quint exige de l'archevêque de Cologne le renvoi de Bucer et la renonciation au processus d'innovations religieuses qui avait débuté dans le territoire de l'archevêché. Quant aux membres de la ligue de Smalkalde réunis dès le mois de septembre 1543 à Francfort, ils font un geste symbolique en direction de l'Empereur en promettant une aide contre le Turc, aide qu'ils avaient refusé de fournir jusqu'à présent. Signe de ce que le front anti-impérial tendrait à se fissurer et signe de ce que des craintes ont surgi, par exemple de la part de Melanchthon qui, au début de 1544, va jusqu'à imaginer un projet qui verrait l'Empereur assumer par lui-même, pour *l'Ecclesia germanica*, la prise de décision concernant les dogmes contestés⁵⁸⁷.

Le 20 février 1544, la diète de Spire est ouverte. La menace turque, la paix avec la Sublime Porte étant toujours en négociation, est encore et toujours réelle et l'Empereur obtient un vote lui accordant des subsides, sans pour autant obtenir les signatures de l'électeur de Saxe et du landgrave au bas du recès. Pourtant le recès allait dans le sens des vœux des luthériens, car il affirmait la nécessité, pour mettre fin à la scission de foi dans l'Empire, de convoquer un concile général, libre et chrétien, en

Allemagne. La réunion d'une nouvelle diète était programmée, afin d'entamer une réflexion sur le projet de réforme chrétienne qu'élaborerait une commission de spécialistes en vue d'une paix générale : « L'Empereur inviterait tous les membres des États, sans distinction de rang et de parti, à assister à cette diète, et par elle serait considéré le moyen d'obtenir une paix sincère et chrétienne ; toutes les difficultés touchant à la foi y seraient résolues, du moins jusqu'à la réunion d'un véritable Concile général dans le Saint-Empire de nation germanique⁵⁸⁸. » Le point capital est ici, du moins en apparence, que la diète serait mise en mesure de décider du devenir religieux de l'Empire et que Paul III risquait de se retrouver, dans ce schéma, complètement marginalisé.

Jusqu'à cette nouvelle réunion, tout était suspendu. L'Empereur estimait que « les questions relatives à la religion, à la paix, au droit, dépendent les unes des autres et ne font qu'un seul tout ». Or il faut bien voir que la convocation du concile général à Trente, ville sous l'autorité de Ferdinand, avait été annoncée pour la Toussaint 1542, mais empêchée théoriquement par la guerre de la France contre l'Empereur. Le pape Paul III, le 24 août, protesta contre le recès de Spire, principalement contre le fait que le nom de celui auquel appartient le pouvoir de convoquer le Concile et de décider des points du dogme n'était pas cité dans le corps du texte. L'Empereur était stigmatisé comme ayant usurpé des droits relevant du pape et pour avoir violé les lois de l'Église ; ses concessions aux protestants devaient être annulées et il devait faire d'urgence la paix avec la France, pour que le concile général puisse enfin se réunir⁵⁸⁹.

Au même moment circule un libelle, probablement rédigé par le cardinal du Bellay, qui livre un portrait au vitriol de Charles Quint ne songeant qu'à rallumer les brandons de la guerre pour accroître sa puissance « outre mesure ». Une mise en garde est adressée aux princes allemands, qui insiste sur le recours à la ruse qui serait le propre de l'Empereur : « Comme doncques Socrate dut quil nest pas si hors du sens que de vouloir

raser la barbe du lion : aussi a mon advis ilz feront bien et sagement, si du tout ilz ne se rangent soubz la puissance de César, duquel les ruzes sont de se laisser traicter pour ung temps, jusques a ce quil ait trouvé moyen de ce pouvoir ruer sans quelque esgard tant sur ses amis que sur ses ennemis... » L'Empereur est accusé de vouloir déclencher une épouvantable tempête d'où ressortira la destruction de la République chrétienne. Pour l'Allemagne, ce qui se joue est la liberté ou la soumission « à la puissance dung seul homme, tellement que toutes choses se fassent a sa pleine volonté et commandement ». Voire la « liberté de l'Europe ».

Surgit de la sorte un portrait de Charles Quint obnubilé par une unique passion, si forte que toute transaction qui serait formalisée est nécessairement vouée à l'échec : « Mais que feriez vous la, quand les aiguillons dambition sont desia fichez au plus profond des entrailles ? depuis que la convoitise de regner vient a abbatre l'homme, elle empesche tous ses sens, lesprit, et la pensée totale : si vous l'endurez, elle s'allume de plus en plus : si vous resistez, il confondera tout dessus dessous : si vous l'addoucissez par gratieusetez, et que vous lappaisiez par humanité, comme le Chameleon se mue en toutes couleurs, fors qu'en la blanche, aussi cest appetit desordonné de dominer, fera plustost que suyvre les honnestes conseils : si elle ne peult ouvertement rien prouffiter, son refuge sera en fraudes et tromperies. » Le naturel de César ne peut être changé. Il est un prince qui passe par-dessus toutes ses promesses pour machiner la perte de ses adversaires, à commencer par la France. C'est moins l'intérêt de la chrétienté qui le tient, que son « particulier prouffit ». Pour ce qui est des princes de la Germanie, les arguments visant à la concorde et union de la religion ne sont que « sophisteries ». Dont le *Livre de concorde*, le *regensburger Buch* élaboré à Ratisbonne en 1541. Tout n'est que « ruze » et mensonge, ainsi le prétexte de la guerre contre le Turc qui ne vise qu'à lever de l'argent et qui fera que les princes auront levé sur leurs épaules l'Empereur pour qu'il puisse mieux les écraser ensuite.

Le cardinal Jean du Bellay revient sur le passé : pour ce qui est du duc de Clèves, la guerre qui a été dirigée contre lui a été menée « contre toute loy commune entre les hommes ». C'est pour cette raison que le roi de France a fourni un subside de 25 000 écus mensuel. L'échec du duc a eu pour conséquence la perte de sa liberté et de ses biens. L'Empereur est dit avoir une haine enracinée en lui contre « quelques-uns » qui ne doivent pas se fier en lui : « S'il est marry, il luy en souvient : sil prend plaisir, il l'oublie : tant est il fin quil peult monstrier tel visage que bon luy semble : quand il veult aussi il oste ce masque... » Il est rempli de cupidité. Il utilise ceux qui sont ses ennemis, les attirant par belles promesses et les retirant de l'amitié du roi de France. Affaiblir la France lui permettra de « apres le chemin luy soit plus facile et ouvert pour se ruer sur le landgrave et aultres princes tresillustres, et dresser ce Royaulme de la Germanie, lequel il se promet long temps y a, combien quil leur monstre signe de toute humanité, et mesmes abbaisse sa majesté envers eulx (laquelle toutesfois il veult estre tenue pour sainte des dieux et des hommes) affin quattraitz par ses belles ruzes, en fin il les assubjectisse à soy ».

Le début de l'année 1545 voit l'Empereur souffrant de la goutte et donc empêché de se rendre à la diète qui est alors ouverte à Worms. Il n'y a là rien d'étonnant si l'on songe que tout semble se brouiller sous ses yeux. Se rappelle à lui ce sang qui est le sien et qui voudrait peut-être lui signifier qu'il doit en venir à la manière forte. Le problème, parallèlement, est que les princes luthériens s'y font remarquer par leur absence, à l'exception de l'électeur Palatin Friedrich ; l'argumentation développée par les protestants est qu'ils ne peuvent pas distinguer un véritable concile de l'Église universelle dans la réunion de Trente ; et ils disent aussi leur refus à financer une guerre contre le Turc au terme de laquelle ils risqueraient d'être eux-mêmes persécutés, puisque l'Empereur, en cas de victoire, aurait les mains libres. Ils ont sans doute reçu des informations leur indiquant que les négociations étaient désormais très avancées. Quant aux catholiques, ils

s'alarment de voir leur culte éradiqué arbitrairement et, récemment, les clercs et prêtres chassés. Les invectives fusent de part et d'autre dans les débats⁵⁹⁰. Le blocage se fixe donc sur le Concile et le grand problème est que les princes protestants pratiquent la politique de la chaise vide.

En tout cas, des clignotants sont désormais allumés de part et d'autre, qui feraient pressentir que l'histoire est en décantation rapide.

« *Le temps est venu où...* »

Ce n'est que le 29 avril 1545 que Charles Quint parvient, après avoir quitté Bruxelles en tenant encore son bras douloureux en écharpe, à Lierre ; puis le 3 mai, il atteint Maëstricht où des députés luthériens viennent lui dire qu'avertissement est venu en Allemagne de ce qu'il venait à « main armée ». Il s'agit d'une mise en garde. Il rejoint le 7 Cologne. Il a entamé ainsi son septième voyage en terre d'Allemagne, pour lequel il est accompagné de six cents chevaux des bandes d'ordonnances des Pays-Bas. Le 16 mai, en compagnie du roi des Romains, il entre dans Worms, où est donc assemblée la diète d'Empire. Officiellement, il s'agissait pour lui d'obtenir des subsides qu'il disait lui être toujours et encore nécessaires pour mener la guerre contre le Turc, et aussi d'inciter les princes protestants à envoyer des représentants au Concile qui était annoncé devoir se réunir à Trente. Il redevient sa promesse de ne pas laisser les coudées franches au pape pour que celui-ci y dicte unilatéralement les règles du jeu.

Mais il n'est plus question des mêmes règles du jeu qui avaient été inscrites dans le recès de Spire et c'est ce qui justifie la position de l'électeur de Saxe qui redevient son refus d'être présent. L'Empereur a beau affirmer et réaffirmer aux délégués protestants qu'ils auront à Trente droit à la parole et que les droits des membres du Saint-Empire y seront respectés dans leur intégrité, la méfiance demeure, voire grandit. Ou plutôt elle se

double d'un esprit de contre-offensive, dont témoigne une lettre de Melanchthon en date du 20 mars : « Le temps est venu où l'homme de péché, l'Antéchrist, le pape, qui s'est établi dans le temple de Dieu et s'est élevé au-dessus de tout ce qui s'appelle Dieu ou culte, doit être précipité ; tout chrétien a le devoir de travailler de toutes ses forces à déjouer ses pièges artificieux et ceux de ses partisans. » Une lettre qui montre que Melanchthon adopte pour le moment le même registre sémantique que celui de Luther.

Si l'on suit la lettre que Johannes Sleidan écrit à Jean du Bellay, le 14 mai, c'est sur une position tranchée que campent désormais les luthériens : ils rejettent le Concile comme illégitime et leur hostilité au pape demeure inchangée⁵⁹¹. Les discussions, pourtant préparées par les deux Granvelle, père et fils, ne débouchent sur aucun résultat. Charles Quint se serait alors ouvert à son frère qui, constatant aussi que la douceur ne donnait aucun fruit, aurait conclu à la nécessité de s'accorder avec le pape : « Leurs Majestés arrêterent donc ceci entre elles, en jurant le secret, et sous la condition que, si le secret n'était pas gardé, elles ne seraient pas obligées à ce qui aurait été révélé, et se résolurent de communiquer leur détermination au cardinal Farnèse... » Mais se pose toujours la même question avec Charles Quint : de même que son adhésion antérieure à l'idée d'anticiper sur le concile universel par un concile allemand peut avoir eu pour fin d'exercer une pression sur le pape, de même ici le projet d'un rapprochement avec Rome peut avoir eu pour objet de faire comprendre aux smalkaldiens qu'il était temps pour eux d'être réalistes et de mettre fin à leur politique d'obstruction.

Toutefois, le véritable blocage semble être intervenu à Worms à propos de l'exigence formulée par l'Empereur, sans doute en signe de représailles contre le refus de conciliation protestant, d'une restitution de ses États au duc de Brunswick. De plus, les luthériens se plaignaient que l'Empereur, préoccupé de sanctuariser sur le plan religieux les Pays-Bas, avait fait

publier le 14 mars 1545 les trente-deux articles arrêtés par la Faculté de théologie de Louvain et applicables immédiatement aux Pays-Bas⁵⁹² ; l'un de ces articles, le 23^e, reconnaissait le pape comme « *summus pastor*, à qui tous se doivent de rendre obéissance » et Bucer parle d'un « nouvel Alcoran » ! Très irrités, ils maintenaient leur exigence que le Concile s'assemble en Allemagne, et qu'il soit « libre » et général. « Libre » signifiant bien entendu que le pape ne jouerait pas un rôle dans les discussions doctrinales et que la réunion se tiendrait dans un lieu ne relevant pas de l'autorité pontificale⁵⁹³. Dans les discussions qui suivent, ils exigent que le choix se fasse de l'une des quatre villes suivantes : Cologne, Mayence, Trèves ou Metz. Et ils réitérent, à travers une lettre rédigée par Sleidan et rendue publique par voie d'impression, leur souhait que l'Empereur rompe avec le pape, faisant ce qu'Ulysse fit lorsque lui et ses compagnons approchèrent des sirènes et se bouchèrent les oreilles pour ne pas être charmés par leur chant.

Une chanson satirique est rendue publique pour mieux prouver que le pape et Luther sont inconciliables :

Si Satan mourait demain,
Si les loups se faisaient brebis et agneaux,
Le pape et Luther seraient d'accord.
Mais cela n'arrivera point.
Si l'on voulait en négocier,
Ce serait perdre son temps, sa peine et son argent.
La parole du Christ tomberait en ruine.
Il n'y a pas de milieu possible.
À quoi serviraient tous nos efforts⁵⁹⁴ ?

Martin Bucer écrit alors que « l'Empereur sévit avec violence contre tous ceux qui d'une manière ou d'une autre ont fait sécession du

catholicisme, sans discrimination de personnes ». Surtout à ses yeux, il y a à l'évidence un risque d'extension d'une politique rigoriste qui est une menace pour tous ceux qui se sont ralliés à l'Évangile : « Il étend même son bras sur la Frise orientale, estimant que le prince voisin se doit de purger ces régions occupées par les hérétiques. Cette partie de la Frise est voisine de notre territoire [l'archevêché de Cologne]. On soupçonne ces loups de corrompre nos agneaux... » Le risque est d'autant plus grand que la législation d'Empire permet à un gouvernant d'envahir et occuper un territoire voisin du sien pour le cas où y sont protégés des hérétiques et que ceux-ci peuvent être soupçonnés de prosélytisme. Bucer exprime sa crainte que les Pays-Bas ne jouent sous peu le rôle d'un espace d'expérimentation d'une méthode offensive : « Ce sera ensuite le tour de la Westphalie, puis de la Saxe... » Pour « sauver » les âmes des Pays-Bas, l'Empereur pourrait donc à tout moment intervenir en Allemagne⁵⁹⁵. Mais le doute règne aussi dans l'entourage impérial : selon Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, l'Empereur aurait craint que ne soit déclenchée une offensive des Confédérés à travers le Wurtemberg et le Brunswick. Il y aurait donc de part et d'autre une montée en force des logiques du soupçon, dans une sorte de guerre froide.

L'échec de la réunion de Worms pourrait avoir incliné Charles Quint à commencer à estimer que la douceur et la concorde étaient impuissantes, du moins dans la conjoncture immédiate, que le langage pouvait être plus un venin qu'une instance thérapeutique des passions des hommes⁵⁹⁶ : « Il craignait que réellement on n'arrivât à aucun résultat convenable ; Il avait toujours eu, ainsi que beaucoup d'autres, la conviction qu'il était impossible d'abaisser par la voie de rigueur une telle obstination. » Ce serait l'« expérience » de ce qui se passait à la diète « qui lui aurait ouvert les yeux ». Du moins, dans la reconstitution factuelle qu'il donna plus tard, c'est ce qui aurait effectivement été déterminant. Du moins encore, c'est ce qui l'aurait porté à faire part à son frère Ferdinand de son projet de passage

à l'option belliciste, et se jurant le secret, tous deux auraient pris la décision de s'en ouvrir au cardinal Farnèse qui aurait accepté de se faire le truchement avec le pape. Ce qui n'empêche pas que rien n'est définitif et que si guerre il doit y avoir, elle peut pour Charles Quint n'être qu'un succédané provisoire qui, dès que la possibilité interviendrait, laisserait la place à la paix et à une réflexion sur les modalités permettant de restaurer l'union des chrétiens.

Peut-être faudrait-il intégrer ici la donnée astrologique, qui accompagnerait alors le raidissement luthérien. Ainsi Johann Schoener publie-t-il à Nuremberg un *Prognosticon astrologicum pro anno Christi M. D. XLVII.*, qui n'est guère encourageant⁵⁹⁷ : deux éclipses du Soleil qui auront pour effet une violence généralisée, des configurations des constellations célestes annonçant des dissensions entre les hommes et un jugement divin⁵⁹⁸... Sans prévoir explicitement que Charles Quint ferait partie de ceux qui seront emportés dans cette vague de violences, la pronostication donne à entendre que de grandes mutations vont être en œuvre. Peut-être implicitement renvoie-t-elle aux corpus de prophéties mis en circulation à partir de 1527 qui ciblaient certes le pape comme la figure négative appelée à subir la colère divine, ou à la prophétie de la ruine de Jérusalem éditée par Caspar Hédion autour de 1540 ; ainsi la *Prophétie de Magdebourg*, qui est intégrée par Johannes Carion en 1532 dans ses propres énoncés visionnaires, disait qu'un empereur nommé Charles allait conquérir toute l'Europe avant de réformer l'Église et l'Empire⁵⁹⁹ alors que la nef de saint Pierre subira des tempêtes terribles⁶⁰⁰. De multiples prophéties circulent qui prédisent la victoire de l'Empereur⁶⁰¹, en contrepoint de toutes celles qui, éditées synchroniquement à Wittenberg, glorifient l'Évangile appelé à vaincre l'Antéchrist et ses suppôts.

CHAPITRE XI

Dans l'entre-choc des signes

Poursuivons le cours de cette histoire inquiète, incertaine, qui semble se stabiliser pour aussitôt se déstabiliser encore davantage. Tout se passe comme si Charles Quint jouait en permanence sur l'antinomie des signes qu'il émet ou laisse émettre en direction des protagonistes du jeu politico-religieux. La politique est, nous l'avons vu, jeu de signes à la Renaissance, s'inscrivant dans un système d'échanges ou de communication d'informations entre acteurs. Le problème est que Charles Quint paraît rendre ce système illisible à force d'exprimer le même et son contraire, de manier la carotte et le bâton, ou, comme on le disait à la Renaissance, le « vert et le sec ». C'est une sorte de colloque entre deux configurations qu'il met en scène, en espérant ainsi se donner les moyens de remettre les princes et leurs soutiens dans le sentier de la transaction.

Tout se passe comme s'il avait opté, dans le cadre de ce discours simultanément discontinu et abondant, pour une déconstruction ou dissolution du sens. De la sorte, il peut imaginer qu'en détruisant l'ordre des signes, il fait encore signe, au sens où les récepteurs ne peuvent qu'être désorientés, inquiets, et donc neutralisés. Ou plutôt pris de court et interrogés. Du moins est-ce l'objectif qu'il a sans doute espéré atteindre.

De l'usage de l'énigme

Il faut lire derrière son action politico-religieuse une succession de contradictions qui déterminent un effet de confusion ou de perturbation, et ainsi comprendre que Charles Quint détruit le langage, ou plutôt le langage comme outil du péché humain métaphorique, cette tour de Babel ayant produit, selon Érasme, des doctrines fermées sur elles-mêmes. Il essaie paradoxalement grâce à cette négation de renouer avec la transparence perdue de la langue d'avant le péché. Il est un virtuose de la transparence procédant de l'obscurité et *vice versa*. Car l'obscurité déterminée par la polyphonie des messages qu'il distribue mène à la vérité qu'elle encode à la façon biblique. L'Empereur vise ainsi à produire un désengagement chez ceux qui paraissent devoir s'opposer à lui, en faisant du champ politique une énigme, au sein duquel tout est de sa part possible, la guerre comme la paix, le conflit comme la concorde, la grâce comme la disgrâce.

Citons ici Érasme évoquant le *Novum Testamentum* et sa rhétorique énigmatique : « Donc ce n'est pas nous qui avons voulu les rendre obscures, c'est Dieu lui-même qui a voulu qu'il y ait en elles de l'obscurité, mais de façon telle que chacun y trouve assez de lumière pour faire son salut éternel, à condition de tourner vers elles le regard et de ne pas manquer de l'aide de la grâce. Personne ne conteste qu'il y ait dans les Livres Saints la vérité la plus certaine, mais celle-ci est quelquefois cachée sous le voile de figures énigmatiques (*figurarum et aenigmatum*), si bien qu'il faut une investigation (*scrutinio*) et un commentateur (*interprete*), soit parce que Dieu a voulu ainsi exercer notre paresse, comme le dit Augustin ; soit parce que la vérité est plus agréable (*jucundior*) et émeut l'âme des hommes plus vivement (*acrius afficit*) lorsqu'elle a été découverte et a brillé pour nous à travers l'obscurité de ses voiles, que si elle avait été exposée aux regards de tous ; soit parce qu'il n'a pas voulu que ce trésor de sagesse soit offert [*prostitutum*] à tous⁶⁰². » En poussant au plus haut point la puissance de

contradiction d'une langue qui pour l'instant ne sert que de canal à la folie des hommes, il s'agit d'annihiler cette folie et de faire comprendre qu'il n'existe dans la Création que charité et amour et non contention et violence dans le vouloir divin.

Le Christ fut un « merveilleux Silène », selon Érasme. « Si l'on considère l'apparence du Silène, quoi de plus bas ou de plus méprisable selon l'estimation commune ? Des parents effacés et obscurs, une humble demeure ; lui-même pauvre, il eut très peu de disciples et fort pauvres, venus non des palais des Grands, non des chaires des Pharisiens, non des écoles des Philosophes, mais d'une perception et de filets de pêche. Ensuite sa vie, comme elle fut étrangère à tous les plaisirs ! par la faim, par la fatigue, par les outrages, par les humiliations, il parvint pour finir à la croix. » Érasme cite le prophète Isaïe pour évoquer toujours le Christ en Silène⁶⁰³ : « C'est de ce point de vue que le contemplait le saint prophète quand il le dépeint en disant : "Il n'avait point d'apparence ni de beauté. Nous l'avons vu et il n'avait point de figure ; nous l'avons perdu, il était méprisé comme le dernier des hommes" et une foule d'autres choses qui suivent cette phrase. »

Le silène est donc le personnage-objet à propos duquel doit être mis en action un principe de décryptage allant de l'extériorité, la laideur, à l'intériorité, la beauté ; il évoque une forme de folie à la réalité, car celui qui ne peut que susciter la moquerie, l'indifférence, le mépris, l'incompréhension, est celui qui possède la plus grande richesse, la plus grande vérité en lui. « Mais si l'on avait de la chance, ce Silène une fois ouvert, de le regarder de plus près, c'est-à-dire s'il daignait se montrer lui-même aux yeux purifiés de l'âme, Dieu immortel ! quel trésor ineffable on trouverait : dans tant d'insignifiance, quel joyau ; dans tant d'humilité, quelle sublimité ; dans tant de pauvreté, quelles richesses ; dans tant de faiblesse, quelle force incroyable ; dans tant d'humiliation, quelle gloire ; dans tant d'épreuves, quel absolu repos. » Érasme a lu Platon. Il établit

donc le point de vue de l'invisibilité comme le seul point de vue pouvant mener l'homme à penser les secrets divins. Le visible est ce qui est le péril pour l'homme, car il le détourne d'une logique du sens qui est inscrite dans la Création et l'entraînant dans un champ d'illusions qui ne peuvent que compromettre son salut, le champ des superstitions, des pratiques antinomiques de la simplicité de la Parole.

Le signifié n'est pas une fin en soi, d'autant plus si ses faiblesses sont démontrées, prouvées par les contradictions qui se succèdent en lui, par l'obscurité qui découle de ses antinomies. Et Érasme toujours d'insister : « Dans les arbres, les fleurs et les feuilles flattent la vue ; la masse elle-même s'étale ostensiblement. Mais la semence dans laquelle tout se trouve en puissance, quelle chose minuscule, comme elle est cachée, comme elle est dépourvue de toute séduction pour le regard, comme elle ignore toute ostentation ! La nature a renfermé l'or et les pierres précieuses dans les plus profondes cachettes de la terre. Dans ce qu'on appelle les éléments, plus on s'élève, plus on s'éloigne des sens, exemple l'air et le feu... Dans les Évangiles si on apprécie les paraboles d'après l'écorce extérieure, qui ne jugerait qu'elles sont d'un ignorant ? Mais si on brise la noix, assurément on trouvera cette sagesse mystérieuse et vraiment divine et quelque chose de tout à fait semblable au Christ lui-même. »

Étudions donc cette rhétorique qui se nie elle-même comme productrice de significations, qui se mine de l'intérieur parce qu'elle veut dérouter et engager les récepteurs sur une autre voie. Une rhétorique paradoxale. Entre en compte la venue, le 17 mai, du cardinal Alexandre Farnèse qui, originellement, aurait dû discuter des modalités de la lutte contre le Turc : le 20 mai, le Vénitien Bernardo Navagero rapporte dans une dépêche que l'Empereur a affirmé qu'il n'y a pas d'utilité à parler de choses du passé, mais qu'il veut entreprendre d'écrire *libro novo*⁶⁰⁴. Ce qui signifierait une volonté impériale de faire table rase des antagonismes qui avaient culminé en 1527 et des lourds différends encore tout récents. Le cardinal, qui n'est

pas sans craindre une manipulation permettant à l'Empereur de trouver de l'argent, aurait pour la première fois offert au nom du pape 100 000 ducats pour soutenir la guerre contre le Turc, et il aurait en échange demandé à l'Empereur d'acquiescer à l'ouverture du Concile, d'envoyer à Trente les prélats de ses royaumes et possessions, et de s'engager plus ouvertement contre les protestants.

Charles Quint est très prudent, car, toujours selon Bernardo Navagero, il aurait donné à entendre qu'il acceptait l'aide financière, mais répliqué aussi que, malgré l'obstination des luthériens, il s'en tenait à poursuivre dans la voie de la quête de la conciliation. Il ne veut pas entendre parler de choc frontal. Dès le 2 juin, il écrit pourtant à Marie de Hongrie que, pour l'instant, ce sont moins les Turcs que les protestants qui le préoccupent⁶⁰⁵. Marie de Hongrie semble avoir joué un rôle décisif au cours de ces mois, en l'incitant à la prudence et en lui faisant valoir que ni le roi de France, ni le roi d'Angleterre et ni le pape ne sont fiables.

Une réorientation des rapports de forces diplomatiques est engagée, concrétisée, le 23 juin, par l'arrivée d'un courrier qui permet au nonce de communiquer à l'Empereur des nouvelles de la part de Paul III : moment qui aurait été important car, au vu d'un rapport envoyé par le cardinal Farnèse à Rome, le pape fait monter les enchères : il promet cette fois-ci de fournir 200 000 écus et de lever un corps de 12 000 piétons et 500 chevaux soldés par le Saint-Siège, le tout en vue d'une guerre contre les protestants ; mais la réponse va dans le sens de la temporisation. Le 4 août, l'Empereur déclare en effet que l'absence de membres importants des États avait entravé les travaux de la diète et qu'il la transférait à Ratisbonne au jour des Rois de l'année suivante, le 6 janvier 1546. Il annonçait la tenue, auparavant, au cours du mois de novembre, d'un colloque comprenant des hommes de bonne volonté, pour moitié désignés par lui, et pour l'autre par les protestants⁶⁰⁶. Pour ce qui est du grand dessein de guerre, il est décidé, selon les *Commentaires*, de remettre les discussions à l'année suivante.

Malgré le secret des tractations, des fuites auraient eu lieu, et Charles Quint souligne qu'il donna consigne de dénégation⁶⁰⁷.

Le 7 août 1545, Charles Quint quitte Worms en compagnie de son frère Ferdinand et du prince de Piémont Emmanuel Philibert ; descendant le Rhin, il atteint Cologne le 15 où il passe deux nuits, recevant l'archevêque von Wied pour lui faire part de son insistante exigence de résignation ; puis il se dirige vers Juliers, Maëstricht, Saint-Trond, Louvain, et le 26, il parvient à Bruxelles. L'inflexion serait malgré tout sensible si l'on suit encore les informations collationnées par le Vénitien Bernardo Navagero – qui peut-être participent d'une stratégie d'intimidation si l'on postule que la diffusion d'informations présumées confidentielles n'est jamais neutre dans ces temps. Un personnage qui est dit être le « secrétaire de Florence », *via* don Francesco Alvarez de Toledo⁶⁰⁸ qui était parent et ami de don Enrique de Toledo, un gentilhomme de la chambre de l'Empereur, confie au Vénitien que Charles Quint était désormais disposé à se déclarer ennemi des luthériens, et que si les princes venaient à la diète convoquée à Ratisbonne, il les ferait arrêter, ou que s'ils ne s'y rendaient pas, il y aurait une prise d'armes décrétée contre eux⁶⁰⁹ : « Il disait savoir de façon assurée que ces paroles mêmes étaient de la bouche de César. » Le 9 septembre, Charles de Valois, duc d'Orléans, troisième fils de François I^{er}, meurt et son décès, à propos duquel des rumeurs de poison circulent, hypothèque les relations avec la France, dans la mesure où se rouvrirait la question du duché de Milan.

La condition du basculement vers la rigueur était que la paix ou une trêve intervienne sans tarder avec le Turc. Ce qui, semble-t-il, aurait joué pour inciter l'Empereur à opérer un tel tournant était qu'il aurait craint que la progression récente des idées nouvelles dans les terres allemandes ne finisse par gagner les Pays-Bas : bientôt toute l'Allemagne risquait d'être luthérienne, selon ce qu'avait entendu dire le secrétaire, et « que cette peste corromprait aussi tous les Pays-Bas, qui pour l'instant ne sont pas encore

infestés ». En tout cas, tout donne à penser que l'Empereur est sous tension, que, d'une manière ou l'autre, l'histoire va vers un point de non-retour, caractérisé, selon lui, par l'offensive des luthériens. S'il ne parvenait pas à rééquilibrer les rapports de forces par le ralliement des princes et des villes à une recherche de la concorde, un point de non-retour serait de toute évidence atteint. Ce qui donne à entendre que, pour Charles Quint ; la gestion de l'autorité est une question de champ de forces ne devant pas entraver les efforts de neutralisation des dynamiques conflictuelles.

Durant les mois d'octobre et novembre, des conférences avec des ambassadeurs anglais ont lieu. Les nouvelles sont plutôt favorables : la paix entre l'Angleterre et la France n'a pas pu être conclue. L'isolement français est patent et neutralise par avance toute velléité agressive de la part de François I^{er}. Mais surtout le Vénitien Navagero apprend, toujours du même informateur, que les pourparlers avec le pape se poursuivent, l'Empereur exigeant désormais d'avoir des assurances précises concernant le versement de la somme promise. Mais, parallèlement, un facteur de crispation intervient. Le 21 octobre en effet, on a déjà vu que le duc Heinrich de Brunswick et son fils Karl-Viktor, auparavant repliés en Bavière, sont défaits et capturés par les forces de la ligue menées par le landgrave, près du monastère de Hockelheim, et un nouveau facteur de tension aggravée surgit. Car c'est un allié et fidèle de l'Empereur qui est en cause à travers cette tentative avortée de reconquête de ses terres perdues en 1542 et c'est l'Empereur lui-même qui subit une sorte de camouflet, à distance.

Son angoisse se rappelle à lui. La goutte continue à l'affaiblir physiquement. Après un voyage de Bruxelles à Malines, Charles Quint s'était entre-temps rendu en Flandre, et s'était installé à Gand avant de rejoindre Bruges dans la première partie du mois de novembre, puis Anvers, le 18 du même mois. Il est bloqué un mois durant à Bois-le-Duc par une maladie qui n'est pas, en outre, sans compliquer plus encore le système de signifiés politiques qui vont et viennent autour de lui. Le

15 décembre 1545, il faut y revenir dans ce cadre chronologique, il reçoit l'information de ce que « la treve était accordée entre luy et le Turcq pour un an » ; et, « au cas que Sadicte Majesté la voulsist accepter en la sorte qu'elle estoit articulée, elle estoit pour sept ans ». Parallèlement, le concile de Trente commence ses travaux, le 13 décembre, le troisième dimanche de l'avent, les protestants brillant par leur absence tout comme les ambassadeurs de Charles Quint, qui ne viendront que tardivement, le 8 avril 1546.

Autour de la Toison d'or, un avenir ambivalent ?

Avant d'entamer son huitième voyage qui devait le mener à Ratisbonne, parti de Bois-le-Duc le 29 décembre, l'Empereur célébra symboliquement la tenue du chapitre de l'ordre de la Toison d'or à Utrecht, où il arriva le 30 décembre. Il faut y voir une volonté de s'ancrer dans l'histoire et donc de signifier publiquement une aspiration à se situer dans la continuité de la décision prise par Philippe le Bon, le 10 janvier 1430 à Bruges, de création d'un ordre de chevalerie en l'honneur de Dieu, de la Vierge Marie, et de l'Apôtre et martyr saint André, « à l'exaltation de la Foy et de la Sainte Église et excitation de vertus en bonnes mœurs ».

L'événement n'est pas anodin, il faut y insister. Nous rentrons ici de plain-pied dans la production et la scénographie d'un « discours » événementiel dont il faut déchiffrer la cryptique, parce que, nous l'avons dit, la sphère du politique procédait par signes qui à la fois projetaient dans l'aire publique l'imaginaire impérial mais permettaient à Charles Quint de se connaître lui-même. Une cérémonie n'informe pas, comme on a pu le soutenir un peu réductivement, elle vaut en ce qu'elle parle à celui qui la

maîtrise et ordonnance, qu'elle lui dicte ou redicte ses devoirs. Elle lui réapprend à se resituer dans l'histoire, elle lui édicte ce que doit ou peut être l'histoire parce que le rituel est comme un précipité de la continuité dans laquelle il doit déployer son action et qui fait de lui un lien entre le passé et le présent d'un monde créé par Dieu. Elle le projette dans un ordre providentiel. Ce n'est que dans un second champ d'application qu'elle est censée s'inscrire également dans un mode communicationnel. Elle est alors moins intégrée dans un circuit médiatique qu'elle ne se veut un signe appelant une réponse de la part d'un interlocuteur qu'elle prend à partie...

Quand Charles Quint tient un chapitre de la Toison d'or, c'est soit pour consacrer une paix, par exemple avec la France comme en octobre 1516, soit pour y faire créer son fils Philippe chevalier en initiant une procédure de continuation dynastique (Tournai, 1531), soit pour officialiser une succession ou un deuil (sa mère Jeanne la Folle de Castille en 1555), soit encore pour procéder à une remise en ordre de l'ordre avant le déclenchement virtuel d'hostilités. Lorsqu'elle est mise en scène, l'histoire du passé est censée magiquement déterminer le présent et l'avenir, rendre opératoire un déclenchement mimétique dont l'acteur est l'Empereur agissant au diapason de ses ancêtres et des vertus inhérentes à son sang. La toison était la toison conquise en Colchide par Jason, symbolisant la quête et la conquête de la vertu⁶¹⁰. Mais sous l'impulsion du chancelier Jean Germain, s'est surimposée au légendaire du héros mythologique la figure biblique de Gédéon choisi par Dieu pour sauver Israël de l'oppression des Madianites, à qui Dieu, pour lui prouver qu'il l'avait élu, avait laissé une toison sèche alors que la terre alentour était tout humide de rosée (Juges, VI, 36-40). Le miracle était appréhendé comme prophétique de la maternité virginale de Marie et donc de la venue du Christ.

Sans doute la mise en scène cérémonielle voulue par l'Empereur avait-elle pour fin de théâtraliser ou réactualiser sa *persona* en *miles christianus* vouée par la volonté divine au service de la foi, et donc engagée dans un

devoir de défense de la Croix, de le faire réadhérer à ce qui a été le devoir de ses ancêtres et qui est désormais le sien jusqu'à sa pleine mort : Charles Quint placé à la tête d'une *militia* chrétienne, en lutte contre les ennemis de Dieu, comme Gédéon avait lutté contre les Madianites sur l'ordre de l'Ange de Dieu. Charles Quint donc inclus dans un mouvement de réitération de l'histoire, posant les marques, par voie d'identification, d'une action providentialiste de retardation eschatologique. Charles Quint κατέχων toujours et encore.

Parmi les décors qui ornaient l'église Sainte-Gudule d'Utrecht où la solennité devait se dérouler, il y avait des tapisseries de fils d'or, d'argent, et de soie, qui illustraient l'histoire de Gédéon. Le cabinet d'écriture *Plus Oultra*, qui est conservé au Victoria and Albert Museum et qui, fabriqué autour de 1532, fut offert à l'Empereur lors de son séjour à Mantoue, est tout entier conçu autour de l'iconographie de l'histoire de Gédéon, preuve de l'importance du paradigme biblique dans son imaginaire personnel : Gédéon invoquant l'aide de Dieu et l'apparition de l'Ange confirmant qu'il est l'élu divin qui doit sauver le peuple d'Israël ; Gédéon choisissant lui-même 300 combattants et les emmenant au combat ; Gédéon bataillant victorieusement contre les Madianites. La figure biblique est associée à la représentation des vertus cardinales qu'en tant que *Dominus mundi* l'Empereur se doit de posséder⁶¹¹.

La cérémonie participe ainsi d'une ambivalence sémiotique : d'une part, elle est destinée à fédérer autour de l'Empereur dans les mêmes vertus que les siennes l'ensemble de ses sujets à travers les plus nobles et fidèles d'entre eux, issus au plus large de ses États – comme s'il s'agissait de surcréer ou recréer une unité symbiotique et collective qui gagnerait ensuite l'ensemble des sujets de l'Empereur et qui donc les porterait à une union à sa volonté d'élu divin. Et d'autre part, elle exalte la défense de la foi comme devoir unitaire de Charles Quint et des chevaliers qui l'entourent, en laissant entendre que la destruction des ennemis de Dieu fait partie de ce

devoir qui empêchera que Satan ne prenne le dessus. Comme elle a été le devoir de Charlemagne rénovateur de l'empire universel et vainqueur des Saxons dans une continuité valorisée dès l'entrée dans Bruges de 1515⁶¹² et offrant la certitude que c'est Dieu seul qui donne la victoire⁶¹³.

En se glissant dès le début des cérémonies dans le personnage de Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassé, avant d'entamer son huitième voyage, Charles Quint se réaffirme ainsi comme l' élu qui se place sous la seule volonté de Dieu, l' élu qui connaît la volonté de Dieu et demande à Dieu de le guider dans son cheminement terrestre par des signes qui devront lui permettre de sortir enfin du temps troublé auquel il est confronté. Toujours le Dieu des miracles transparaît ici. Il encode son action à venir sur le modèle de celui qui attend que, par révélation, lui soit confirmé ce qu'il sait déjà, en l' occurrence que le temps est venu de mettre fin aux offenses à Dieu et de réconcilier les chrétiens qui, s'il n' agit pas, seront happés au sein de l' abîme eschatologique de la colère divine, d' en revenir donc à une durée de sérénité qui marquerait le recul de Satan à distance du temps humain. Charles Quint se recompose donc à Utrecht la figure de l' Empereur luttant contre le fils de perdition, contre Satan, au sens où il est celui qui sait parce que Dieu lui parle et que, par la médiation de l' Ange, le Seigneur est et sera avec lui.

Rappelons encore que la figure de Gédéon apparut en 1531 lors de la réunion du chapitre de l' ordre à Tournai, dans la grande salle du palais de Bruxelles, où plus tard fut suspendue la tapisserie de la Toison d' or figurant l' histoire de Gédéon, et où l' Empereur abdiqua la souveraineté des Pays-Bas, pour se retirer en Espagne⁶¹⁴. Rappelons encore que le programme iconographique de l' entrée de Charles Quint et de son fils Philippe dans Lille en 1549 comporta une représentation de l' Empereur héritier de Charlemagne et de Constantin destructeur d' idoles⁶¹⁵, mais aussi, suivant les traces de Titus et de Gédéon, les envoyés de Dieu et extirpateurs de l' hérésie⁶¹⁶. Étaient mis en exergue les épisodes de la révélation de l' Ange à

Gédéon et de la construction de l'autel de Dieu, de la destruction de l'autel de Baal, et aussi sur un arc triomphal, était visible l'histoire de Gédéon et de la Toison. Gédéon était donc l'extirpateur des hérésies, dans une préfiguration de la vision eschatologique de Jésus repoussant l'Antéchrist⁶¹⁷. Il était une préfiguration de l'Empereur défenseur du Christ et la tenue du chapitre d'Utrecht n'est pas qu'un instant cérémoniel, ayant pour seul but de faire savoir aux princes de la ligue de Smalkalde la volonté de l'Empereur de mettre fin au schisme, en tant qu'il est aussi un autre Constantin et un nouveau Charlemagne. Ce chapitre est un événement au sens étymologique du mot, un *adventus* signifiant le possible du déclenchement d'un processus qui décélérerait l'histoire.

Vendredy, premier jour de janvier 1546, stil de Rome, Sa Majesté estant en sa cité d'Utrecht, ayant, les ans précédens, nommé et esleu ce lieu pour tenir et célébrer le chapitre général de l'ordre de la Thoison d'or, convocquez tous les chevaliers confrères pour soy y trouver ; ayant prins jour certain avec les présens pour commencer icelluy ordre, et ayant receu pouvoir et procuration des absens, fut déterminé que les premières vespres se commenceroient le samedi, 2^e jour dudict moys, où, environ les trois heures après midy, lesdicts chevaliers furent assamblez en court en une chambre ad ce députée, et avec eulx les quatre officiers dudict ordre, assçavoir : chancelier, trésorier, greffier et Thoison d'or, où ilz s'accoustrarent en robes longues de satin ou de damas rouge, et par-dessus icelles de grandz manteaulx de velour cramoisy doublez de satin blancq, brodez de broderies d'or d'ung pied de large, et ung borlet de chapperon en teste de mesmes, et lesdicts chevaliers leurs grands colliers d'or, y pendant ledict ordre, par-dessus lesdicts manteaulx. Et ainsi accoustrez, vindrent en une salette devant la chambre de Sadicte Majesté, où, eulx arrivez avec lesdicts officiers, sortist incontinent

Sadicte Majesté, accoustré comme eulx : où ilz demourarent jusques l'évesque dudict Utrecht, accompagné des evesques de Cambray, Tournay, Nice, suffragans et huict abbez mitrez, tous revestuz en pontifical, les croix, confanons de toutes les églises et clergé d'icelles furent arrivez en ladicte court.

Lors l'on commença à marcher vers l'église cathédrale, tous à pied. Les premiers estoient les prélatz et clergié en procession comme ils estoient venuz. Après suyvoyent tous les gentilzhommes, seigneurs, barons, contes, marquis, princes, tous à pied. Puis suyvoient à cheval les trompettes, héraulx, roys d'armes avec leurs cottes et massiers portant les masses, ausquelz suyvoient Thoisson d'or et le greffier dudict ordre, le trésorier et chancelier dicelluy ordre, accoustrez en leurs manteaux, comme les chevaliers, deux à deux, selon qu'ilz estoient les derniers venuz dicelluy ordre ; et marchaient les plus nouveaulx les premiers deux à deux, assçavoir : Maximilian d'Aigmont, conte de Bure, et Charles, conte de Lallaing, François de Melung, conte d'Espinoy⁶¹⁸, et Regnault, seigneur de Biederocd⁶¹⁹, Jehan de Hainin⁶²⁰, seigneur de Bossu, et Adrian de Croy, conte de Reux⁶²¹, Jean, seigneur et baron de Traisigny, et Philippe de Croy, duc d'Arschot⁶²², tous à cheval. Ausquelz suivoit seul, comme chief et souverain dudict ordre, Sa Majesté ; et à l'entour d'icelle et devant marchaient à pied les maistres d'hostel, capitaynes des gardes et gentilzhommes de la chambre de Sa Majesté ; et derrière venoient à cheval les archiducs d'Austrice, prince de Piedmont et duc d'Alve, grand maistre d'hostel ; et les gardes alloient aux aisles ; les archiers de corps derrière en troupe.

Et en ceste sorte cheminarent jusques en ladicte église, laquelle estoit toute tendue de riche tapisserye de l'histoire de Gédéon, qu'estoit toute de fil d'or, de soye et d'argent, et les formes du

choeur, le hault de satin cramoisy et le bas de damas cramoisy, et sur icelles les armes de tous les chevaliers, qui sont en nombre de cinquante, et Sa Majesté faict le cinquante et ungième. Les formes des roys estoient accoustrées avec une queue en drap d'or, et la place de Sa Majesté estoit partout, hault et bas, accoustrée de drap dor frizé, et ung dossier bien riche sur icelle. Et estoit Sadicte Majesté, entrant au choeur, à main droicte, aux formes de fond. Et ainsi entrez, et chascun ayant faict une grande révérence à l'autel et une à Sa Majesté, chascun se mist soubz ses armes en la fourme, et nul aultre. Au-dessus des formes estoient, dung costel, la place où estoient les ambassadeurs du pape, France, Angleterre, Portugal, Poloingne et Venize, et à l'autre costel, à l'endroit d'eulx, estoient les prélatz, chascun assiz selon son degré ; et au-dessus de l'entrée du choeur, sur le jubé, estoit la royne régente, accompagnée de l'archiduc d'Austrice, du prince de Piedmont, des princesses de Gavre⁶²³, contesses d'Hoochslraten⁶²⁴, d'Aremberghe⁶²⁵ et plusieurs aultres dames, pourveoir ; et les officiers dudict ordre es formes basses, devant Sadicte Majesté ; et les seigneurs et gentilzhommes debout au bas du choeur. Et ainsi, chascun chevalier mis eu son lieu, furent encommencez les vespres par l'evesque d'Utrecht, et chantées par les chantres de Sadicte Majesté : lesquelles achevées, l'on revint au mesme ordre que l'on estoit allé, saulf le clergié, que demoura à ladicte église.

Le dymenche, 3^e dudict moys, environ les neuf heures devant midy, Sa Majesté, accompagné comme le jour précédent, saulf des prélatz, qui l'attendoient à la porte de l'église, et aux mesmes accoustremens et ordre, vint à ladicte église. Sadicte Majesté et chascun mis en sa place, fut encommencée la messe, et procéda-l'on jusques à l'offrande. Lors tous les chevaliers de l'ordre descendirent de leurs formes et vindrent vers Sa Majesté. Lors par Thoison d'or

fut profféré à haulte voix : Charles, par la divine clémence, tousjours auguste, Empereur des Romains, roy des Espaignes, archiduc d'Austrice, duc de Bourgoigne, etc., chef et souverain de la Thoison d'or, venez à l'offrande de par Dieu. Lors Sa Majesté descendist de son siège, et, les chevaliers marchans devant luy vers le grand aultel, vint entre eulx se mettre à genoulx sur ung coussin de drap d'or que luy fut mis par le duc d'Alve, son grand maistre d'hostel, et offrit son offrande, laquelle luy fut présentée par l'archiduc d'Austrice. Ce faict, se vint remectre en son siège, et chascun chevalier en sa forme.

Lors par ledict Thoison d'or fut devant chascun chevalier, ou ses armes, appelé par nom et surnom, qu'il eust à venir à l'offrande ; et en la place de l'absent, se mectoit celuy des présens qui estoit nommé en la procuration ; et ayant faict une grande révérence à Sa Majesté, suyvoit ledict Thoison et alloit offrir, puis revenoit se mettre en sa place. Et ainsi, ung après l'autre, fut procédé jusques au dernier, réserve à ceulx qui estoient décédez depuis le dernier chapitre, que nul n'alloit offrir pour eulx. Et l'offrande achevée, qui dura longtemps, fut faict ung sermon par le chancelier dudict ordre, qui est homme d'église. Lequel sermon achevé, la messe proceda jusques à la fin : et puis l'on revint, au mesme ordre que l'on estoit allé, au logis de Sa Majesté, où, en une grand'salle tendue de tapisserie et bien en ordre, y avoit ung grand passet couvert de tappiz turquoy, sur lequel y avoit une grande table de neuf platz, sur le milieu de laquelle y avoit un riche dosseret de drap d'or frizé, et à ung bout dicelle salle ung buffet pour Sa Majesté, et à l'autre bout ung buffet pour les chevaliers, et auprès dicelluy une table d'ung plat pour les officiers dudict ordre. Ladicte grande table fut couverte de deux bien riches nappes de damas.

Et estant Sadicte Majesté arrivé, fut assiz dessoubz ledict dossier, qu'estoit le milieu de la table, et fut servy son plat par le duc d'Alve, grand maistre d'hostel, le baron de Montfaulconnet⁶²⁶, don Johan Manricque de Lara, maistres d'hostel, et les gentilzhommes de la bouche, ausquelz, venans à la viande, précédoient les roys d'armes, trompettes et massiers de Sadicte Majesté. Et Sa Majesté assiz, à main droicte dicelle et environ cinq piedz de distance, fut assiz le duc d'Arschot. Après, du mesme coustel, furent assiz les conte d'Aigmont, seigneur de Brederode et conte de Lallaing. À main gaulche de Sa Majesté furent assiz les seigneurs de Traisigny, conte de Reux, seigneur de Bossu et conte de Bure, lesquelz furent serviz de leurs platz, chascun à part, par leurs gentilzhommcs. Le service fut, à chascune assiète, de treize platz sans les entremectz, et furent servyz, à l'entrée de table, de malvisée et rousties, quatre fois de chair, une fois fritures, une fois gelées et confitures, après d'ypocras et oblies. La table des officiers dudict ordre fut servye de mesme par aucuns officiers de Sadicte Majesté. En une aultre sale y avoit une table de deux platz, servye de mesmes par aucuns gentilzhommes de Sadicte Majesté, pour les prélatz. Et durant ledict disner y avoit force musicque et instrumens. Et fault entendre que Sa Majesté et les chevaliers disnarent accoustrez comme ilz avoient esté à l'esglise.

Ledict festin achevé, Sadicte Majesté se retira en sa chambre, accompagné desdicts chevaliers, lesquelz après se retirarent en leurs chambres. Et le duc d'Alve mena disner avec luy tous les princes et seigneurs ayans esté présens au festin. Et les maistres d'hostel et gentilzhommes de la bouche furent disner en leur estat. Et en hault y avoit deux tables pour asseoir deux cens personnes, où disnarent les gentilzhommes et aultres qui avoient servy audict festin. Et ce mesme jour, environ les quatre heures après midy, les

chevaliers, accoustrez en grandz manteaulz de doeul, les chapperons et bourletz de mesmes, se treuvarent en la sallette devant la chambre de Sa Majesté, où Sadicte Majesté, accoustré comme eulx, sortit ; et ainsi que le jour précédent, et au mesme ordre, saulz les trompettes, marchèrent vers l'église, où estans arrivez, chascun mis en sa forme, furent encommencées les vigilles par l'evesque de Tournay pour les âmes des chevaliers deffunctz, et furent les formes, hault et bas, tendues de noir ; et devant chascune des armes des chevaliers deffunctz y pendoit ung lambeau de velour noir, et par-devant celles du roy d'Escosse ung lambeau de drap d'or noir. Les vigilles achevées, l'on revint au mesme ordre que Ion estoit allé.

Et le lundy, 4^e, environ les neuf heures du matin, Sadicte Majesté, accoustré et accompagné comme le jour précédent, partit de son logis et vint en l'église, où, chascun mis en sa place, fut encommencée la messe et procéda jusques à l'offertoire. Lors les chevaliers accompagnarent Sadicte Majesté à l'offertoire, comme le jour précédent, et puis furent tous offrir, chascun ung cierge de cyre blanche en la main, et pour les deffunctz officioit Thoison d'or, esteindant leurs cierges. L'offrande achevée, fut par le greffier faict ung sermon, en forme de harangue, ramentevant l'institution dudict ordre, le fondateur d'icelluy, et la raison pour quoy et à quelle fin il fut institué, nommant, par nom et surnom, tous les chiefz et chevaliers qui sont esté cl'icelluy ordre dès l'institution jusques à présent, et ceulx qui en avoient esté déboutez et pourquoy.

Ce achevé, l'on procéda au parachèvement de la messe ; puis l'on revint en une salle au logis de Sa Majesté. Fut mise sa table dessoubz un dosseret, et dessoubz un paset pour luy seul, et devant ycelluy son paset fut mise une table de trois platz pour les chevaliers, qui furent assiz tous d'ung reng, et celle des offîciers et prélatz comme le jour précédent. Sadicte Majesté, assiz en son

accoustrement de doeul, fut servy par son maistre d'hostel et gentilzhommes de la bouche, et les chevaliers par aulcuns gentilzhommes et paiges de Sadicte Majesté ; les aultres comme le jour précédent. Et fut le service, à chascune assiette, de quatorze plat, à trois fois de chair et deux de fritures, gelées, confitures et fruicts, la malvisée au commencement, l'ypocras en la fin.

Le disner achevé, Sadicte Majesté se retira en conseil avec lesdicts chevaliers jusques à quatre heures après midy. Lors, accoustrez en longues robbes de damas blancq, les chapperons et bourletz de velour cramoisy, sortirent comme les jours précédens et au mesme ordre, les trompettes sonnans devant. Vindrent en l'église, où, chascun mis en sa place, furent encommencées les vespres par l'évesque de Nice : lesquelles achevées, l'on revint au logis jusques le lendemain, environ les neuf heures devant midy, que l'on marcha comme les jours précédens et aux mesmes accoustremens. Arrivez en ladicte église, la messe fut encommencée, et procéda jusques à l'offertoire. Lors Sadicte Majesté fut offrir comme les jours précédens, saul que les chevaliers n'offrirent point. La messe achevée. Sa Majesté fit plusieurs chevaliers, et retourna en son logis, où il disna seul, et le duc d'Arschot, comme estant le plus vieulx chevalier présent, donna à disner aux aultres chevaliers. Et l'après-disner Sadicte Majesté et lesdicts chevaliers furent en conseil jusques à huict heures du soir.

Et le 6^e dudict mois, que fut le jour des Roys, Sa Majesté, se sentant de la goutte, ne peust aller à l'église, ains l'archiduc d'Austrice offrit à la messe les trois coupes pour Sadicte Majesté ; et l'après-disner Sadicte Majesté fut en conseil avec les chevaliers de l'ordre jusques à neuf heures du soir.

Le 7^e et 8^e pareillement ; et, pour l'augmentation de sa goutte, fut remis l'élection et publication des nouveaux chevaliers de l'ordre

jusques le 17 que les vingt-deux places vacantes depuis le dernier chapitre tenu par Sadicte Majesté à Tournay, en lan 1531, sont esté en ce présent chapitre pourveues et déclairées, assçavoir ceulx qui estoient présens, que lon a donné le colier ut ordre de la Thoison d'or.

Premiers, à don Hernande de Tolède, duc d'Alve, grand maistre d'Iostel de Sa Majesté⁶²⁷.

À Lamoral, conte d'Aigmont, prince de Gavre⁶²⁸.

À Joachim, seigneur de Rye⁶²⁹.

À Philippe de Lannoy, prince de Sulmione⁶³⁰.

À Antoine de Lallaing, conte d'Hoochstrate⁶³¹.

À Pontus de Lallaing, seigneur de Bugnicourt⁶³².

À Maximilian de Bourgogne, seigneur de Bèvres, admiral⁶³³.

À Pierre-Ernest, conte de Mansfelt⁶³⁴.

À Jacques, conte de Focquenherg⁶³⁵.

À Jehan de Ligne, seigneur de Barbanson⁶³⁶.

Et fut envoyé à Jehan de Lannoy, seigneur de Molenbaix, qui estoit malade à Bruxelles⁶³⁷.

Aussy fut envoyé, par ung roy d'armes, en Espagne, à don Inigo Lolpez de Mendoza, duc de l'Imphantasco⁶³⁸, à don Manricque de Lara, duc de Nâjarra⁶³⁹, et à don [\\] conte de Feria⁶⁴⁰.

Les aultres absens sont esté nommez en ce présent chapitre et donnez selon qu'il a pleu à Sa Majesté, assçavoir :

À Maximilian, archiduc d'Austrice, prince d'Hongrie et de Bohême.

À Philibert de Savoye, prince de Piedmont.

À Albert, duc de Bavière.

Au séneschal de Haynnault⁶⁴¹.

À Frédéricq, conte de Fustenbourg⁶⁴².

À Anthoine, seigneur de Vergy.

À Octavio Farnèze, duc de Castro.

À Cosme de Médicis, duc de Florence.
Que sont vingt-deux⁶⁴³.

La tenue du chapitre fut aussi l'occasion d'une autoanalyse de l'ordre, avec la présentation d'enquêtes sur la moralité des chevaliers : ainsi le comte d'Épinoy vit-il son collier placé sous séquestre, en raison de sa mauvaise moralité. Le marquis del Vasto se vit reprocher d'être poltron tandis que le duc d'Aershot fut accusé de se laisser aller à l'ambition et d'avoir commerce avec des filles mais aussi des femmes mariées. Le seigneur de Bossu fut stigmatisé pour son penchant pour la boisson et ses crises colériques, le seigneur de Praet pour sa brutalité, son avarice et pour son penchant le portant à connaître charnellement d'autres femmes que la sienne. Même le prince de Castille, Philippe, fut l'objet de critiques : il aimait trop la solitude, passait trop de temps à s'habiller... L'Empereur en personne reçut dans son appartement les chevaliers qui rendirent hommage à ses vertus de justice et de foi, mais lui demandèrent de faire observer plus strictement les statuts de l'ordre, et de consulter aussi les chevaliers avant de s'engager dans de grandes entreprises. Ils firent part de leurs récriminations à l'égard du renoncement au duché de Bourgogne qu'il avait entériné à l'occasion du traité de Crépy, et l'exhortèrent à ne pas exposer physiquement sa personne durant les guerres qui pourraient advenir.

Le rituel, en actualisant ou refaçonnant une communauté vouée, aux côtés de l'Empereur, à la défense de la foi, en la soudant autour de l'Empereur nouveau Gédéon entravant les desseins de l'Antéchrist serviteur de Satan, vise à entrouvrir une séquence temporelle qui pourrait être aux ennemis de Dieu dans le Saint-Empire ce qu'au temps de Gédéon une autre séquence fut à d'autres ennemis, les Madianites. Il vise à signifier à l'Empereur ses responsabilités, à lui révéler à lui-même la voie que Dieu a tracée pour lui, et surtout à l'engager dans cette voie qui est celle de la retardation eschatologique. D'où l'évidence que Charles Quint est de la

sorte placé en position de désormais faire acte d'histoire, de décider de régler, par la paix ou la guerre, le problème qui est posé par la ligue de Smalkalde et que son intention est d'aller au-devant de la mission à laquelle Dieu, en lui ayant dévolu providentiellement la couronne impériale, l'a invité. Tout se passe comme s'il s'était agi de proclamer que le temps de la vertu de patience était forclos, que désormais il ne pouvait plus être question de temporiser comme il l'avait été jusqu'à présent. Qu'il fallait que soit résolu ce qui devait être résolu et qui devait se concrétiser par un effort de la part des luthériens en vue d'amorcer un processus de conciliation transconfessionnel coupant la voie de la confessionnalisation. Que les bonnes volontés, attachées au bien commun de l'Empire, devaient se révéler en une dernière occasion avant qu'il ne soit trop tard...

Vers un nouveau voyage en Germanie

Les protestants tiennent parallèlement une réunion à Francfort. Ils sont rejoints par l'électeur Palatin Friedrich de Wittelsbach, qui avait tout juste succédé au comte Ludwig, et qui adhère à la ligue. Ils rejettent, dans deux déclarations rendues publiques, le Concile. Leur rencontre s'étend du 6 décembre 1545 à février 1546 et s'achève sur la décision d'envoyer à l'Empereur une mission prenant la défense d'Hermann von Wied. On sait que l'idée de guerre préventive est alors de plus en plus en gestation, notamment de la part de Philippe de Hesse inquiet du traitement qui semblait réservé pour bientôt à l'archevêque de Cologne.

Pour le voyage qui est en préparation, l'Empereur a prévu d'être escorté de cent archers de sa garde personnelle et de quatre cents hommes d'armes des bandes des comtes de Buren et d'Egmont. Dans ses *Commentaires*, il note que « là ledit électeur Palatin avec ledit landgrave de Hesse déclara que, si ceux de la ligue de Smalkalde lui avaient donné la cavalerie qu'il

demandait, il eût escorté et conduit l'Empereur, malgré lui, jusqu'à Trente... mais Dieu qui gouverne et ordonne toutes choses en disposa autrement ; et ce ne fut pas la seule faute et la seule erreur que Dieu qui les aveuglait permit qu'ils fissent dans leurs affaires, mais ce fut la première de celles qu'ils commirent ensuite en grand nombre envers Dieu et leur Empereur, et qui fut la cause de leur ruine totale⁶⁴⁴ ». Où l'on voit bien que sa foi le porte à laisser les hommes sous le jugement de Dieu.

Les mois qui viennent s'annoncent décisifs pour l'Empereur, surtout du fait de la mort de l'archevêque de Mayence Albrecht de Brandebourg, le 24 septembre 1545 : le haut risque est que son successeur qui a été élu par le chapitre, Sébastian von Heusenstamm, s'avère un sympathisant des thèses luthériennes. À quoi se surimpose le cas toujours en suspens de l'archevêque de Cologne, Hermann von Wied, qui, pour sa part, pouvait donner l'impression de basculer désormais définitivement de l'érasmeisme aux idées nouvelles, se montrant, entre autres indices de radicalisation, partisan d'un concile strictement allemand⁶⁴⁵. Le danger qui se profile est celui d'un renversement critique de majorité parmi les sept électeurs, qui se ferait en faveur du clan protestant. Tout comme, il faut y revenir ici, pourra être interprétée comme un danger l'incarcération de Heinrich de Brunswick par l'électeur de Saxe et le landgrave, qui réclamaient à l'Empereur le bannissement du vaincu hors d'Allemagne et la mise sous séquestre de ses biens.

Sur ce point, Charles Quint refuse de se plier aux exigences de la ligue dès le mois de novembre 1545. Et il est informé que l'électeur Palatin Friedrich passe un palier dans la voie de la structuration confessionnelle de ses territoires : « Il institua partout des ministres et prescheurs de l'Évangile permettant de recevoir la Cène entière ; et que les prestres fussent mariez⁶⁴⁶. » Dans la cathédrale de Heidelberg luthéranisée, il a été rapporté que la Cène avait été célébrée en allemand. Ce que l'Empereur peut recevoir comme une provocation, ou plutôt comme une manière de lui

couper l'herbe sous le pied, puisque cette décision d'amendement de la doctrine et de réformation des cérémonies liturgiques intervient dans le contexte du Concile auquel, explicitement, paraît ainsi être déniée par avance toute compétence réformatrice. L'électeur Palatin ne se laisse pas intimider, et justifie ses décisions en avançant que cela fait longtemps qu'un accord est attendu, et qu'« il voit que la chose se diffère dangereusement, et qu'il n'y a grande espérance, il ne lui a été possible de plus tenir en suspens le désir et attente de son peuple ». Ce qui est une manière de dire que le Concile n'a désormais aucun objet. Si Charles Quint adopte une attitude de rigueur, c'est probablement parce qu'il sait de manière désormais certaine que le 10 novembre 1545 un armistice a été conclu à Andrinople, pour dix-huit mois, durant lesquels lui et son frère Ferdinand enverront des ambassadeurs pour négocier une paix définitive.

Et dès alors une rumeur enfle en terre allemande, dont Johannes Sleidan résume le contenu. Tout se passe comme si les pourparlers engagés avec Paul III avaient fuité une nouvelle fois, car la rumeur court selon laquelle ce serait secrètement que l'Empereur aurait déjà commencé des préparatifs de guerre : le 24 janvier 1546, le landgrave écrit à Granvelle savoir que, dans le but de promouvoir et d'imposer la voie du concile tridentin, et aussi bien en Italie qu'en Allemagne et « autres lieux », il était procédé à des rassemblements de troupes. La mobilisation, selon les informations dont il dit disposer, est prévue pour le printemps, et les soldats ainsi levés devraient être mis en action contre l'archevêché de Cologne, la Saxe, et aussi la Bohême. L'Empereur lui-même conduirait 10 000 hommes de pied... « Il disoit que ce bruit ne venoit du vulgaire, mais des Colonnels et Capitaines mesme : desquels aucuns se vantoyent avoir ja touché deniers de la solde de l'Empereur. » Dans sa réponse en date du 7 février, Granvelle joue sur l'ambiguïté, sans aucun doute pour faire monter ou maintenir la pression, ou pour que les smalkaldiens comprennent mieux les risques courus du fait de leur obstination à s'opposer à la volonté impériale et à

donner la priorité à leur volonté confessionnelle : il dénie tout accord avec le pape, tout versement de soldes à des capitaines, tout en affirmant que quand bien même il y aurait des levées de soldats, nul ne devait s'en alarmer dans la mesure où les temps présents étaient remplis d'incertitudes. Il fallait se rassurer sur les intentions de l'Empereur, car il est « grand amateur de paix et de tranquillité⁶⁴⁷ », il ne fallait pas voir en lui un prince ayant pour l'immédiat une autre préoccupation que la paix, pour laquelle il s'apprêtait à venir en Allemagne avec un « petit train ».

Le 3 février, Charles Quint a en effet laissé derrière lui Utrecht⁶⁴⁸, se dirigeant vers la Gueldre afin de superviser la réorganisation du duché et celle du comté de Zutphen (le lendemain débute la 3^e session du concile de Trente). Après être passé par Wageningen, il est le 4 à Arnheim sur le Rhin, le 7 à Zutphen, le 8 à Arnheim à nouveau, puis le 9 à Nimègue, où il reste jusqu'au 14, le 15 à Gennepe, le 16 à Venlo, le 17 à Ruremonde, le 18 à Stockeim, et le 19 à Maëstricht, sur la Meuse. Là, il reçoit les députés de « certains » princes qui lui affirment savoir qu'il venait « à main armée » en Allemagne, en se référant aux rumeurs venues de Rome l'année précédente. Ils disent d'une part avoir la mission de lui demander de ne pas agir contre Hermann von Wied et d'autre part de lui proclamer que sa volonté belliciste se sait désormais en Allemagne. Ils le supplient de renoncer à ses projets présumés. L'étape est également l'occasion de régler avec la reine Marie les affaires de son gouvernement. Le froid est alors vif et il gèle : « *gelabat* », est-il consigné dans l'opuscule rédigé par Mameranus. Charles Quint progresse ensuite : 2 mars, Liège, le 3, Henri-Chapelle, le 4, Bomal, le 5 La Roche, le 6 Bastogne, le 8 Arlon, le 9 Yvoy, le 10 Montmédy, le 11 Halency, le 12 Luxembourg où il demeure jusqu'au 17, le 18 Waldrevange ou Wallerfangen, le 20 Saarbruck – où se déroule une entrevue avec la duchesse de Lorraine Christine de Danemark –, Sierk, Vauge, le 21 Zweibrücken, le 22 Kaiserslautern, Saarbruck, le 23 Neustadt an der Weinstrasse. Et il atteindra Spire le 24 mars 1546.

Il est fort possible en effet que, même si l'Empereur, entre autres options, avait prémédité de s'engager dans une campagne militaire en accord avec le cardinal Farnèse, l'important ait été pour lui de procéder à un montage systématique destiné à essayer de forcer l'histoire dans le Saint-Empire. Un montage n'excluant pas que les rumeurs relatives à des levées et des concentrations de troupes puissent lui permettre, par leur effet menaçant, de parvenir à ses fins sans qu'il lui soit besoin de passer par le stade de la guerre ouverte. Il est aussi envisageable qu'il ait voulu se mettre en situation, par le truchement de ces mêmes rumeurs, de ne rencontrer qu'obstruction face à sa volonté affichée et revendiquée de dialogue avec les princes, afin d'être en mesure de se prévaloir du motif de la guerre juste contre des rebelles bellicistes. Et il ne faut pas ici dissocier sa pensée virtuelle de celle de son chancelier, qui depuis toujours joue sur une stratégie d'évitement du conflit ouvert, et qui avait participé aux colloques de Worms et de Ratisbonne. Et pour qui encore est *dulce bellum inexpertis...*

Un art du tremblé

Il est difficile, en tout cas, de comprendre le jeu que l'Empereur joue tant il est fuyant sur ses intentions et tant il semble vouloir échapper à toute certitude quant aux choix auxquels il pourrait procéder : par la mise en circulation de rumeurs sur une alliance avec Rome qui tend à devenir effective, veut-il engager un processus contraignant les princes à une politique de concessions et donc à une dédramatisation conflictuelle, ou souhaite-t-il les conduire à marquer leur refus d'un accord pour mieux les présenter sur la scène publique comme des infracteurs de paix, des rebelles contre lesquels il n'y a de solution qu'une guerre légitime ? Joue-t-il sur les deux options synchroniquement ? En tout cas, l'Empereur « parle » par

signes et contresignes, et il cherche à donner à entendre qu'il est dans l'entre-deux du possible et qu'il est engagé avec une grande prudence mais aussi une forte résolution dans sa mission katéchontique⁶⁴⁹. On pourrait parler d'une politique du flou, de la confusion, du tremblé, dans le cadre aristotélicien de ce que Pierre Aubenque a nommé « une cosmologie de la prudence ». Ou alors nous pourrions nous référer à une sorte de va-et-vient entre mobilité et immobilité, un état proche de celui qui s'imposait à Charles Quint quand il subissait une crise de syncope.

Ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas, ce qu'il donne à imaginer et qui semble se révéler de ses intentions répond à un système codé, qui est un jeu de construction et donc qui possède un fonctionnement ludique. Lucas van Leyden, dans un tableau connu sous l'appellation *Les Joueurs de cartes*, a ainsi mis en image cette modalité d'appréhension symbolique de l'existence humaine⁶⁵⁰. Trois protagonistes s'y distinguent, jouant calmement aux cartes autour d'une table significativement recouverte d'une pièce de tissu brodée de fleurs de lys⁶⁵¹. Mais leur jeu n'est pas qu'un jeu ; sa scénographie renvoie probablement à des négociations géostratégiques préparant le déclenchement d'une guerre. Les joueurs, ici, jouent le devenir de l'Europe dans cette représentation qui s'appliquerait aux années 1519-1521⁶⁵². Le bon prince est le prince opportuniste parce que cultivant la vertu de tempérance, le prince qui joue à toujours repenser son jeu en fonction des circonstances, c'est-à-dire de cartes qu'il sait sans cesse redistribuées, donc volatiles ; et qui cherche à accomplir au mieux sa propre vocation de gouvernant élu par Dieu. Opportuniste parce qu'il simule les virtualités du devenir pour mieux pouvoir se guider dans les contradictions dont elles sont porteuses, ou plutôt qui sont inhérentes aux protagonistes. La solution est la mise en place d'un horizon flou précédant ou non la prise de décision.

Charles Quint a fait, nous l'avons entrevu, le choix de convoquer un colloque et une diète à Ratisbonne pour le début de l'année 1546⁶⁵³. Une initiative double qui contribue à faire planer plus encore le doute sur ses

intentions, en Italie cette fois-ci : Paolo Giovio, le 18 février 1546, fait part au duc Cosimo de Médicis de son scepticisme sur la volonté impériale de s'en prendre véritablement aux luthériens : « Jamais on ne verra arriver à la vérité que l'Empereur tire l'épée contre les luthériens. Ce serait une trop dangereuse entreprise et ne concorde pas avec sa prudence ; Charles va faire en sorte, à Ratisbonne, de gagner les novateurs à sa cause, pour s'assurer leur amitié et se servir d'eux contre la France⁶⁵⁴. » Est cependant en gestation l'ultime grande tentative de dialogue interreligieux⁶⁵⁵.

D'où sans doute la nécessité pour l'historien de penser que la politique impériale repose sur une logique de l'indétermination alternant avec celle de la détermination, sur une raison de l'aléatoire qui vise à s'en remettre à Dieu pour ce qui est des choix des hommes et donc à ne pas vouloir présumer de l'histoire. De la laisser aller dans son mouvement imprévisible jusqu'aux frontières du possible, jusque-là où il ne peut plus y avoir d'indétermination tant la lisibilité du devenir sera enfin perceptible. La politique est un art consistant à laisser se décanter l'histoire afin que, face à Dieu, notre « Créateur » qui est le « scrutateur des cœurs » et le juge des consciences, on ne fasse pas acte de présomption ou d'orgueil ; il convient donc de rester sur la voie de la seule prudence, mais sans fléchir. « *Pola prudencia comme polo esforço costumado do Emperador* » [« Par la prudence, autant que par la bravoure habituelle de l'Empereur »] était la devise qui avait commenté la défaite des Français près de Théroouanne, peu avant la reddition de Tournai...

Il a été relevé que Charles Quint est un homme silencieux, taciturne, énigmatique, flou, tant il fait comme trembler son personnage public pour ne pas donner de lui une image fixe, qui ne parle pas de lui, qui n'extériorise pas ses émotions, qui ne laisse rien voir de ses affects ou vouloir ; un prince de l'impassibilité destinée à exprimer la maîtrise de ses passions, sa raison décisionnelle – ce qui ne l'empêche pas de rire et de parler à bâtons rompus en privé. On peut se demander si la politique, telle

qu'il la conçoit en 1546, n'est pas une projection de cette impassibilité, si elle n'est pas fermée sur elle-même par l'effet des contradictions qu'elle offre à voir et qui peuvent donner à entendre la paix comme la guerre, le calme comme la fureur. Qu'elle se doit d'être illisible dans la pluralité même des virtualités qu'elle laisse filtrer. L'impassibilité est liée à l'agilité de l'âme, à une virtuosité de la pensée, aux vertus de l'âme se confortant en foi et espérance, et sortant ainsi du doute, de la perplexité grâce à une manière de gymnastique intellectuelle. Il y a une impassibilité paradoxale, stoïcienne⁶⁵⁶, révélatrice d'une clarté de l'âme et d'une « harmonie avec la raison divine⁶⁵⁷ ». Seules quelques puissantes explosions colériques certainement bien contrôlées viennent rompre de temps à autre cette atonie assumée par l'Empereur.

Charles Quint est un souverain qui ne sourit pas, qui lie sa *gravitas* à une distance par rapport à ses passions, à la différence de François I^{er} qui, sur un autre mode, cherchait aussi à signifier la domination de soi⁶⁵⁸. Il manifeste par là sa volonté de ne pas se trouver lui-même livré à un conflit subjectif.

N'oublions pas ici qu'Érasme donne en modèle l'impassibilité christique lors de la Passion⁶⁵⁹, une impassibilité qui pour Origène est synonyme de charité. Le chrétien se doit de refouler ses pulsions et émotions⁶⁶⁰, il se doit de se contraindre à une économie désaffectivée, son visage devant exprimer la maîtrise de soi. Le gouvernement de soi conditionne le gouvernement d'autrui : « Manifeste ton recueillement par tout ton maintien. » Mais l'impassibilité fait aussi penser au *Portement de Croix* de Jérôme Bosch conservé au musée des Beaux-Arts de Gand⁶⁶¹ : la vision d'un Christ avançant tenant la Croix, les yeux fermés, indifférent non seulement à sa souffrance mais aussi à une foule de visages à la fois haineux et grimaçants, déformés et hostiles, qui incarnent le monde des fous. Ces fous qui sont également présents dans les personnages de la *stultifera navis* peinte vers 1490, et qui sont le miroir du mal qui est en éveil

dans l'intériorité de chacun et que seule l'*imitatio Christi* peut conjurer, précisément dans cette distanciation que prône la *devotio moderna*⁶⁶² et qui fait que le pécheur est un fou du monde tant il ne pense qu'à lui-même à travers ses yeux exorbités, vivant dans une frénésie qui signifie la mort de l'âme. Au milieu de cette foule grimaçante et hideuse, agressive, et bruyante face au silence du Christ accomplissant un sacrifice impassible, ne se détache que Véronique, elle aussi les yeux clos, en méditation et prière. L'impassibilité est alors douceur et amour, symbole d'une méditation intérieure.

Cette inexpressivité qui trouverait sa source dans une mimétique christique va dans le sens d'une observation de Gasparo Contarini, qui affirme que l'Empereur « est prudent, réservé... » mais d'une diligence très grande dans la gestion des affaires de ses États⁶⁶³. Il pratique une réserve qui concerne ses apparitions publiques, mais qui ne caractérise pas les dialogues qu'il peut avoir avec ses proches ou certains des émissaires qu'il reçoit en privé. Comme s'il y avait là, de sa part, un jeu savant de dualité qui se traduit soit par une forme de passivation, soit par une suractivité. Ce qui est comme une projection de la relation complexe qu'il entretient entre mouvement ou volonté, et immobilité, entre expressivité et secret. Une même appréhension est perceptible chez Niccolò Mocenigo, qui insiste sur la *gravitas* de l'Empereur dans ses gestes et sa mise en scène, sa *mediocritas* dans ses prises de parole « aussi paisible et affable qu'il est possible de l'être ». Un prince qui écoute plus qu'il ne parle, qui « emploie peu de mots pour répondre » et à qui la colère est « étrangère ». Un prince en quelque sorte sans pathos. Un nouveau Marc Aurèle. Et Niccolò Mocenigo de signaler que cette réserve se retrouve dans le vêtement simple, souvent usé ou élimé, qu'il porte. Quant à Alfonso de Ulloa, dans sa *Vita di Carlo V*, il relate l'imperturbabilité de l'Empereur dans les moments favorables comme défavorables, sa volonté « de faire preuve d'une humeur de véritable César ». Et Paolo Giovio d'ajouter que lors du couronnement

de Bologne, « il avait une attitude martiale et grave mêlée de douce modestie et d'humanité⁶⁶⁴ ».

La bouche, alors, doit être tenue comme par une « bride » et le charisme du prince serait un charisme de domination par voie de dépersonnalisation⁶⁶⁵ : il tient dans l'absence d'expressivité émotionnelle, dans une forme d'extériorité par rapport aux contingences du présent et, par conséquent, en contraste avec les postures de la « communauté émotionnelle » qu'il gouverne ou à laquelle il est confronté. Une absence reposant sur la présentation exemplarisée de soi (« *Vorbildlichkeit* ») comme détachée des tribulations humaines, le don de soi wébérien (la « *Hingabe* »). La grâce divine dont Charles Quint revendique la possession et qui exige la soumission de ses sujets est en quelque sorte rendue visible par le fait même de son imperturbabilité, une déshumanisation le plaçant hors de la quotidienneté (l'« *Alltäglichkeit* »). Avec Charles Quint, la *charismatische Herrschaft*, la domination charismatique, procéderait d'une scénographie de la vacuité de soi et donc de l'inexpressivité ayant pour objet de montrer qu'il ne s'appartient pas à lui-même, qu'il n'est que le truchement de Dieu dans un monde humain qu'il sait agité et troublé par le péché. Un péché qu'il s'efforce de retenir.

Revenons à Érasme, encore, pour qui le silence, s'il est volontaire, s'il est acte de se taire, présuppose des mots et est donc « producteur de sens » : est ainsi cité l'exemple antithétique des barbares de l'Antiquité se précipitant « à la bataille en poussant une grande clameur », tandis que les Grecs, « eux, attendent l'ennemi, animés d'une force muette ». Le mutisme est force, la prolifération des mots étant stigmatisée comme le signe d'un manque de maîtrise de soi : « Là où la fermeté et le cœur déclinent, la langue prend le dessus », en tant que déperdition, agitation, la vérité venant au contraire en énigme⁶⁶⁶, dans un silence qui traduit une simplicité et donc reflète l'Esprit du Christ. Ce qui n'exclut pas, si l'on suit Verdun L. Saulnier, que le silence soit certes « une fonction de la parole », une

« modalité du discours » mais aussi une « attitude pratique », une « pragmatique » articulée à « une véritable théorie du signifiant corporel⁶⁶⁷ ».

Il y a dans ce « *self-fashioning* » impérial peut-être une sous-jacence du motif renaissant du mépris du monde, et donc la volonté de révéler qu'il est détaché du monde, qu'il ne lui appartient pas et que sa sagesse est d'être « hors » : avec les enseignements de *L'Horloge du prince* et Marc Aurèle observant que le monde est trompeur, que quand l'homme croit être libre, il est en réalité prisonnier du monde : « O monde immunde, comment en breve espace tu nous reçois, et nous envoies : comme tu nous assembles et nous separe : comme tu nous resiouys, et tu nous tristes : comme tu nous contentes, et nous descontentes : comme tu nous exaltes, et nous humilies : comme tu nous chasties, et nous applaudis ! finalement je dy que tu tiens tes breuvages tant empoisonnez, que nous sommes sans toy, avec toy⁶⁶⁸ ... » Le monde est le lieu d'exercice et de compétition des passions et des émotions, le lieu du changement constant qui fait aller le chrétien de la joie aux larmes, de l'espérance au regret. Il ne faut rien espérer de lui, souligne Marc Aurèle. En conséquence le reniement du monde dit le reniement du péché.

Parce que l'indifférence aux choses extérieures ainsi traduite par l'impassibilité exprime aussi la fixation de soi sur les choses intérieures et qu'elle fait glisser dans le silence de la langue, la retenue de la parole, *L'Horloge du prince* est en résonance avec la *devotio moderna* que, par ailleurs, Antonio de Guevara a intégrée dans le portrait qu'il dessine de Marc Aurèle. Citons en effet *L'Imitation de Jésus-Christ* : « Si ta vie est spirituelle, et que tu te conduises par la vue de l'intérieur, tu n'auras point d'égard à des paroles qui se dissipent dans l'air. C'est un effet de la vraie prudence, que de garder le silence au temps de l'adversité, et de se retirer dans l'intérieur pour s'entretenir avec moi [Christ], sans se laisser entraîner et diviser au dehors par les jugemens des hommes. » Il faudrait ainsi

comprendre cette réserve comme si l'Empereur médiatisait sa relation au monde à travers un regard intérieur posé sur le Christ, vers la paix que le Christ peut lui donner et dont il veut montrer qu'elle est en lui. Et alors se comprendrait aussi que, à ses yeux, la paix prime sur toutes autres considérations, qu'elle prime sur les vicissitudes qui s'incarnent dans les interventions des réformés. Comme s'il cherchait aussi à neutraliser cette force en lui qui l'angoisse.

Ce qui peut impliquer que, précisément, l'inexpressivité ou la distanciation de l'Empereur soit expressive de son refus de participer de cette vanité qui ne cesse de soumettre les hommes au principe d'un changement accéléré, qui les fait aller dans les voies sombres du fils de perdition ; ou symbolique de ce qu'il est dans la consolation, l'impassibilité face aux misères du monde. Cette impassibilité prouve la vertu, notamment dans les *Entretiens* d'Épictète, avec le modèle de Socrate dont l'expression du visage restait toujours identique, même lorsqu'il lui fallut avaler la coupe empoisonnée par la ciguë. Plus encore, si l'on se réfère à Castiglione, il s'agirait pour l'Empereur de se mettre en scène dans la vertu complémentaire de magnanimité : « La magnanimité est ce moment où la vertu est si grande, qu'elle ne peut se cacher », mais le magnanime est l'homme qui méprise la mort et méprise aussi les autres, qui voit le monde « du haut de sa grandeur », à distance, et qui ne dissimule pas, parce que la vraie grandeur est sans « éclat, sobre⁶⁶⁹ », incivile pourrait-on dire.

Dans ses *Instructions* de 1543 à son fils Philippe, le lien est effectué entre ce détachement de soi et la justice, que le prince doit aimer : nul ne doit imaginer que le prince gouverne « par préférence, par rancune, ou par passion, surtout pas en matière de justice » ; la justice doit avoir pour compagne la clémence. « Pour ce qui est de vous-même, soyez calme et pondéré. Ne faites rien sous l'empire de la colère. Soyez d'un abord facile et bienveillant, écoutez les bons conseils et gardez-vous comme du feu des flatteurs⁶⁷⁰. »

Mais, pour y revenir, Paolo Giovio n'est informé que partiellement de ce qui advient, car tout se passe comme si Charles Quint avait décidé de conférer précisément un rythme alternatif à l'histoire ou de donner l'impression qu'il serait prêt à le faire, et que telle serait sa volonté désormais. Une formidable impulsion peut être en œuvre, mais le sens qu'elle peut prendre demeure en suspens. Tout l'art de Charles Quint est de faire monter en puissance l'incertitude pour mieux tâcher de la maîtriser, et il l'écrit dans ses *Commentaires*, en affirmant que, pour la « dernière fois », il a alors tenté de recourir à la voie de la douceur, c'est-à-dire que face à Dieu, et aussi contre la part de lui-même qui veut lui dicter les règles préétablies par son sang, il se donne le rôle d'expérimentateur du virtuel, de la fluidité, du tremblé, jusqu'à un point limite qui, s'il était atteint, le contraindrait à un choix univoque, mais toujours susceptible, dans l'avancement de l'histoire, d'une accommodation.

Dernière tentative, nouvelle impasse ?

Dans le moment, il cherche à suggérer qu'il ne supporte plus les atteintes à son autorité, qu'elles sont un outrage intolérable à sa Majesté, et il est convaincant : l'ambassadeur Mocenigo relève que ce serait une saturation face aux postures négatives des princes qui aurait déterminé en lui ce qu'il estime être une volonté d'en finir : « Le landgrave de Hesse, le duc de Wurtemberg, le duc de Saxe, s'étaient faits si grands et avaient acquis tant de réputation en Allemagne que, quand ils étaient appelés aux diètes par l'Empereur, ou ils ne daignaient pas y venir, ou, s'ils y venaient, ils y étaient plus honorés et respectés que l'Empereur lui-même et le roi des Romains, desquels ils faisaient paraître qu'ils tenaient peu de compte, contredisant audacieusement ce que Sa Majesté Impériale proposait : de sorte que, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir sans leur appui, l'Empereur

était contraint de les caresser, de leur faire honneur et souvent de les prier, pour avoir des diètes ce qu'il désirait. » Selon Bernardo Navagero, circule aussi un libelle rédigé en allemand et adressé à l'Empereur, qui le supplierait de ne pas prendre les armes contre l'Allemagne et la Parole de Dieu⁶⁷¹. Signe de ce qu'il a réussi à faire croire qu'il a fait le choix de la rigueur, ou au contraire que ses adversaires sont tellement vissés sur leurs positions qu'ils pensent que la guerre va irrémédiablement éclater. Peut-être aussi qu'ils sont tellement imprégnés de l'apocalypticisme de Luther qu'ils ne veulent discerner qu'un avenir noir, violent, conflictuel...

Depuis le 27 janvier toutefois se déroule à Ratisbonne le colloque qui était prévu. La réunion avait été initialement commandée par l'Empereur à la demande de l'électeur Palatin Friedrich qui venait d'embrasser la réforme et qui se distingue pourtant par son absence⁶⁷². À part Maurice de Saxe, les princes protestants ne sont pas là et ils ont marqué d'un commun accord leur méfiance en n'envoyant pour les représenter que « des individus de nulle autorité et de basse condition, avec très peu de liberté de manœuvre⁶⁷³ ». Disons-le, dans le système de signes de la Renaissance, le boycott est une offense et une forme de défi lancé à l'Empereur, un défi à distance puisqu'il n'est pas encore là : sont absents non seulement le landgrave et l'électeur, mais aussi le duc de Wurtemberg et donc l'électeur Palatin. Une violence symbolique est alors en œuvre dans un mode de déploiement interactif. La tension a d'abord, en 1545, fonctionné de manière euphémisée, mais au début de l'année 1546 c'est sous la forme d'une rupture dialogique que l'action politique des princes s'est mise en scène. Une politique de l'absence qui est apparue provocatrice dans la mesure où elle remettait en cause l'autorité impériale et la volonté de conciliation religieuse que l'Empereur revendiquait promouvoir en vertu de sa mission même. Charles Quint fonde son projet politique sur la parole ; et les princes ne sont pas là pour parler !

L'atmosphère est lourde, car dès le 24 janvier 1546 le landgrave avait écrit à Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, pour demander des éclaircissements sur le bruit que le pape mobiliserait des troupes qui se mettraient en campagne au printemps, et que l'Empereur lui-même se préparait à la guerre. Le 7 février, Granvelle doit tenter de désamorcer la défiance qu'il sent monter en force : « Il est esbahi qu'il se trouve des gens tant impudens » qui sèment ce bruit à propos de l'Empereur⁶⁷⁴. Il est faux, déclare-t-il, qu'il doive venir à Ratisbonne avec 10 000 soldats. Il nie tout accord de l'Empereur avec le pape et il affirme qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Empereur puisse penser à faire amas de troupes, vu les tensions présentes.

Il avait été initialement prévu que disputerait quatre théologiens catholiques et quatre docteurs luthériens, sous la présidence de l'évêque d'Eichstätt, Moritz von Hutten, et du comte Friedrich de Fürstenberg. Julius Pflug, évêque de Naumbourg, à la demande de Charles Quint, s'était joints à ces deux personnages⁶⁷⁵. C'est une deuxième phase de la programmation impériale qui a débuté. Sont présents le docteur en théologie Pedro de Malvenda, le carme Eberhard Billick, l'augustin Johannes Hofmeister, le théologien Johannes Cochlaeus et assistent comme auditeurs Georg von Loxau, Caspar von Kaltenthal, Barthélemy Latomus, Georg Islinger. La partie protestante est représentée par Martin Bucer, Johannes Brenz, Georg Major, Erhard Schnepff, avec, ayant le statut d'auditeurs, le comte Wolrad II von Waldeck, Balthazar von Gültlingen, Lorentius Zoch, et Georg Volkamer. Il avait été originellement prévu que les débats traiteraient de la justification, de la rémission des péchés, de l'accomplissement de la loi, de la foi, des bonnes œuvres, des sacrements, du purgatoire, des vœux monastiques, du célibat des prêtres, de la puissance des clefs, de l'ordre hiérarchique de l'autorité du pape, des évêques et des conciles...

Ils butèrent tout d'abord sur des arguties de procédure, avant de s'engager, le 5 février, sur la question de la justification et de s'enliser très

vite⁶⁷⁶. Bucer posa que l'homme ne pouvait pas être justifié par ses œuvres et mérites, « ains pour neant, par la foy, à cause du Christ, quand il croit qu'il est recey en grace ». Billick et Malvenda prirent le contre-pied de ses assertions. Et on en revint à des problèmes de procédures à propos desquelles l'arbitrage de l'Empereur fut requis. Notons que le colloque se tient de manière presque synchrone avec le concile de Trente, ouvert le 13 décembre 1545. Visiblement, l'Empereur veut y voir et veut montrer y voir une ultime chance pour à la fois obtenir que les réformés adoptent une voie moyenne et empêcher que le concile, à Trente, ne s'oriente vers des positions réactives qui mettraient fin à tout espoir de conciliation.

Tout donne donc à penser, à première vue, que Charles Quint a décidé de pousser en avant une option érasmiennne, de lui donner une chance. Il s'agirait de porter les luthériens à se rallier à des positions moins catégoriques et à accepter de faire des concessions dogmatiques et ecclésiologiques facilitant ensuite leur assistance à Trente, et y débloquent l'ouverture de discussions que le Saint-Siège devrait en fin de compte accepter de laisser s'engager. L'Empereur apparaît comme certain que le pouvoir de la parole peut l'emporter sur la fatalité du schisme et donc de la violence. Où l'on retrouve toujours et encore l'empreinte de l'humanisme rhétorique d'Érasme, la croyance que la parole a été donnée aux hommes pour se comprendre les uns les autres et donc comme un instrument pour se réunir par-delà leurs différences. Et aussi où l'on retrouve, plus précisément, le rêve de déconfessionnalisation qui anime Charles Quint : empêcher que l'irréparable des partages de foi devienne définitif.

Sur un plan alternatif, le projet impérial aurait été cependant plus complexe et élaboré : il pourrait avoir aussi été de désolidariser la politique de la doctrine et donc de susciter dans le camp luthérien un clivage qui aurait mis en difficulté les princes de la ligue de Smalkalde ; il se serait agi de les isoler en les divisant pour mieux être en mesure de les combattre ensuite. Les ambassadeurs vénitiens, pour leur part, rapportent qu'il y a un

certain scepticism sur les intentions guerrières de l'Empereur, mais que, pour le cas où il ne pourrait pas trouver un accord avec les princes protestants, il serait contraint de demeurer en Allemagne et aux Pays-Bas, certain que s'il s'en éloignait, il laisserait la voie libre à un déferlement des idées nouvelles. Granvelle serait toujours partisan de ne pas aller jusqu'à la guerre, et il le dit à Mocenigo encore le 30 mai.

Parallèlement, le parcours de l'Empereur vers Ratisbonne débute par une nouvelle tournée d'inspection des défenses sur la frontière avec la France et donc d'affirmation de force en direction de François I^{er}. Le pouvoir est aussi un régime de mise en visibilité de l'Empereur. L'Empereur se donne à voir et voit. Il adresse un avertissement à François I^{er} en lui signifiant qu'il ne le craint pas mais il entend aussi démontrer aux princes qu'il est hors de question pour eux de compter sur un soutien militaire du roi de France.

Du côté protestant, la certitude monte que l'on va vers un point critique de l'histoire. Le 26 janvier, le Saxon Gerhard Sevenus, qui enseigne le latin à Strasbourg, écrit à Jean du Bellay que tout indique selon lui que « César se prépare merveilleusement à la guerre ». L'avenir est sombre tel qu'il est vu depuis Strasbourg : « Nous sommes une foule crédule et nous imaginons que les dangers concernent les autres, et pas nous ; mais je prévois une grande tribulation [...] qui se traduira pour nous par un océan de périls qui viendront à nous et nous submergeront⁶⁷⁷. »

Une fois parvenu, comme cela a été vu précédemment, à Spire le 24 du mois de mars, Charles Quint adopte alors, selon ses *Commentaires*, une position prudente, répondant qu'il venait pour régler les affaires d'Allemagne « plutôt par des voies de paix et de concorde que par force et discorde⁶⁷⁸ », et il promet d'accorder un sauf-conduit au landgrave de Hesse⁶⁷⁹. Il rapporte lui-même ses doutes sur ce huitième voyage qui l'emmène une nouvelle fois en une terre allemande qu'il devine hostile,

comparant sa situation avec celle qu'il avait rencontrée quand il s'était agi de traverser la France en 1539.

Il est impossible de savoir quand il fut informé de la mort de Luther, à Eisleben, le 7 février 1546. À cette occasion, Bartholomäus Sastrow relate certaines des rumeurs qui coururent alors à Rome où il était peu auparavant arrivé : « Un jour, à table, mon maître annonça l'heureuse nouvelle de la mort de Martin Luther : l'hérésiarque avoit fait la fin qu'il méritoit, une légion de diables s'était abattue fur lui, un vacarme épouvantable avoit mis en fuite toute l'assistance ; Luther beuglait comme un taureau, en expirant il avoit poussé un horrible cri, fon esprit continuait à hanter la maison. Parmi les pensionnaires, ce fut à qui déblatérerait contre l'abominable Luther, ce suppôt de Satan, voué comme les démons aux flammes éternelles. Seul, un procureur de rote n'ouvrit la bouche que pour murmurer durant ce charitable colloque : "*O Jesu, fili Dei, miserere mei !*" sur l'air de la fameuse chanson des Italiens qui ne se termine jamais : Falalilalela⁶⁸⁰ ! » Mais L'Empereur, pour sa part, dut se sentir libéré par cet événement qui pouvait lui laisser un champ plus ouvert qu'auparavant, dans la mesure où le réformateur avait posé que la lutte contre le pape, et sa revendication d'un pouvoir des clefs lui conférant une infaillible *plenitudo potestatis*, était un impératif catégorique et qu'elle devait se dédoubler en une lutte contre l'Empereur si ce dernier se rangeait du côté des choix et des forces du pontife Antéchrist. Une initiative paraît avoir été engagée, qui devait géostratégiquement isoler les princes allemands : il s'agissait de poser les bases d'une réconciliation entre Henri VIII et Rome. Peut-être fait-elle toutefois partie seulement d'une action d'intoxication destinée à influencer les princes allemands en les mettant sous la pression d'un isolement critique et à leur montrer la voie de sortie de crise qui serait celle qui satisferait l'Empereur ?

À Spire, se présentent dès le lendemain de son arrivée l'archevêque de Mayence, puis, les deux jours suivants, le comte Palatin et

Wolfgang Schutzbar, grand maître de l'ordre des chevaliers Teutoniques. A lieu une rencontre avec Philippe de Hesse : l'Empereur s'efforce de persuader le landgrave qu'au concile général qui se tient à Trente les protestants pourront se faire entendre. Son interlocuteur semble être demeuré bloqué sur l'option d'un concile national allemand que Charles Quint avait donné l'illusion de promettre dans le recès d'empire du 10 juin 1544, à l'issue de la diète de Spire, et il réclame que toute l'énergie de l'Empereur soit tournée contre le pape, « usurpateur perfide » selon ses mots mêmes. Un dialogue de sourds, en définitive. Mais pas seulement un dialogue de sourds et le huitième voyage ne se déroule pas comme prévu à partir de ce moment.

Les choses n'en restèrent pas en effet sur ce seul plan d'un double langage, car les pourparlers de Spire auraient été ponctués d'« une si grande insolence » du landgrave, qui serait allé jusqu'à exprimer dans ses paroles un « mauvais vouloir » à l'égard de l'Empereur, le menaçant de rompre la paix. L'historien est là au contact d'un des instants au cours desquels s'est constitué un capital impérial vindicatoire. L'honneur de l'Empereur a été nié par le landgrave, des mots ont été prononcés qui demeurent en mémoire. Selon Sleidan, même le roi de France entre en compte dans cette altercation, puisque la paix conclue avec lui aurait eu, selon les accusations lancées par le landgrave, pour fin d'obtenir de sa part une aide militaire contre les réformés allemands. Contre le concile de Trente, Philippe de Hesse réclama toujours et encore un concile national, un concile de la « nation d'Allemagne⁶⁸¹ ». Charles Quint souligne avoir répondu en déniait être animé d'une quelconque mauvaise intention et en affirmant mettre toutes ses espérances dans le Concile ; il affirma qu'avec la France il n'y a que la paix qui entre en compte dans ses préoccupations, « et puis c'est tout ». Pour ce qui est de la trêve avec le Turc⁶⁸², rien n'est encore définitif, et il ne faut donc pas y voir malice. Il nia également faire amas de gens de guerre.

Le landgrave ne se tint pas satisfait de ces propos iréniques et répliqua que la crainte de son parti était que, « contre droict et raison », la violence soit sous peu mise en action par l'Empereur. Il réclama que la religion soit laissée en « liberté » en Allemagne parce que les choses étaient désormais telles qu'il n'était plus viable ni envisageable de faire retour en arrière. Il dénonça les conditions de déroulement du colloque de Ratisbonne⁶⁸³. En outre, il aurait répliqué avoir réitéré sans répit son exigence que le concile ait lieu en Allemagne et pas à Trente : « Car ils nous excluent entre nous idiot (comme ils nous appellent) et n'y a que les evesques et autres, qui sont obligez par serment au pape [...]. Je croy que le colloque que tu as ordonné à Ratisbonne, vient d'une bonne affection : mais j'entends de ceux qui y ont esté, qu'il y a là des diables de moines [...] si meschans et vilains en leur vie, qu'on ne pourroit rien attendre de eux⁶⁸⁴. » C'est-à-dire que l'Empereur vit sa parole mise en cause de manière très sensible, au point que Granvelle dut intervenir pour faire l'apologie de sa bonne volonté.

La rencontre aurait tourné donc à l'aigre, le landgrave prenant le contre-pied de l'Empereur sur tous les points qui étaient discutés ; tout en marquant ainsi catégoriquement sa préférence définitive pour le principe d'un concile national allemand, et en posant le principe de l'indépendance de l'Empereur par rapport au pape, il serait allé jusqu'à proclamer que la souveraine autorité était, pour lui, la Parole de Dieu. Ce qui était une manière de dire à l'Empereur qu'il ne devait pas se croire en mesure d'imposer sa volonté à l'Allemagne pour ce qui touchait aussi bien à la religion qu'à la politique. La prise de parole du comte Palatin Friedrich ne contribua pas à dédramatiser la tonalité prise par les échanges et la rencontre se clôtura par une manière de défi d'honneur du landgrave, qui prit congé de l'Empereur et se dirigea ensuite vers Heidelberg, en refusant donc ostensiblement de venir à Ratisbonne assister à la diète. Il n'est pas étonnant alors que l'Empereur écrive à son fils Philippe qu'il ne croit plus

dans ses propres espérances d'arriver à un accord avec les protestants. Il pressent que la guerre est désormais de l'ordre du possible⁶⁸⁵.

Les 28-29 mars 1546, c'est toujours à Spire que Charles Quint a une entrevue avec une autre de ses nièces, Dorothea de Danemark, qui était mariée au comte Palatin Friedrich donc officiellement converti depuis le 10 janvier et donc présent lui aussi en compagnie de l'ambassadeur du duc Ulrich de Wurtemberg, et de l'archevêque de Mayence. Les *Commentaires* donnent à entendre que ses interlocuteurs adoptèrent des attitudes ambiguës, oscillant entre la déférence et ce que l'Empereur percevait comme de l'agressivité à son égard : « Comme il apperra cy apres comme le scorpion avec beaus semblans et bonne volonté extérieure pallians et ravysans leurs intérieures trahisons machinées à l'encontre de sa dite majesté. »

Les *Commentaires* ajoutent, sans nul doute pour mieux identifier les responsabilités adverses à l'égard des événements alors en gestation, qu'il y avait le risque d'un coup de force des Confédérés, mais qu'il n'advint pas : « Mais Dieu qui gouverne et ordonne toutes choses en dispos autrement ; et ce ne fut pas la seule faute et la seule erreur que Dieu qui les aveuglait permit qu'ils fissent dans leurs affaires, mais ce fut les premières de celles qu'ils commirent ensuite en grand nombre envers leur Dieu et leur Empereur, et qui furent la cause de leur ruine totale⁶⁸⁶. »

Charles Quint quitte alors Spire le 30 mars sur un constat d'échec des pourparlers et les jours suivants le voient avancer en direction de Ratisbonne : le 30 mars au soir Sinsheim, le 31 à Horneck, le 1^{er} avril à Neuenstein, le 2 à Crailsheim, les 3 et 4 à Dinkelsbühl, le 5 à Oettingen, le 6 dans la ville impériale de Donauwörth sur le Danube, le 7 à Neuburg, le 8 à Ingolstadt qui appartenait au duc de Bavière, le 9 à Kelheim et le 10 à Ratisbonne où il doit, probablement épuisé par les douleurs dues à la goutte, se mettre à une diète stricte en raison de « ses maladies », et ceci durant six semaines⁶⁸⁷. Simultanément courent avec plus de précision les mêmes

bruits, mais désormais amplifiés, selon lesquels devaient s'assembler dans les environs 25 000 lansquenets et cavaliers allemands, 12 000 piétons et 4 000 cavaliers en provenance des Pays-Bas, 9 000 piétons espagnols, et 1 000 Hongrois ; tous feraient leur jonction avec 10 000 piétons et 700 cavaliers italiens dont la rumeur annonçait qu'ils étaient conduits par Ottavio Farnèse. C'est en se référant à ce contexte que Bartholomäus Sastrow confie qu'il consigne par écrit, pour ses enfants, une prédiction de Luther mort le 18 février : « La guerre, avoit-il dit, fera expier à l'Allemagne ses péchés ; je la retarderai ma vie durant, mais elle éclatera dès que j'aurai expiré. » Lui-même, toujours présent dans l'*Urbs*, témoigne qu'en avril il y recueillit de nombreuses preuves de ce que l'Empereur et le pape procédaient à des levées de troupes, et qu'en outre le cardinal de Trente était arrivé à Rome début juin⁶⁸⁸.

On le voit, Charles Quint a mis durant ces mois cruciaux son action en énigme. L'énigme est alors l'instrument dont il a usé pour adhérer à la figure katéchontique, pour tenter de retenir le cours de l'histoire, pour arrêter l'Antéchrist dans la possible surrection qui découlerait du basculement dans la guerre. Car le Christ a parlé par énigmes et il s'agissait pour l'Empereur de faire revenir le monde vers le Christ, vers l'Un. Mais tout indique que les princes ne veulent pas s'inscrire dans ce mode discursif spécifique.

CHAPITRE XII

Luther absent, Luther présent

Le contexte est défavorable cependant à ce que les choses aillent plus avant⁶⁸⁹, car le 18 février, nous l'avons vu, Luther disparaît : des propos remplis d'inquiétude lui sont attribués, entre autres par Melanchthon : « Aussitôt que je vivrai, le péril ne sera pas redoutable ; mais, quand je serai mort, priez, car la détresse sera grande et il faudra que nos enfants s'arment du glaive. Le concile de Trente est furieux et nous menace. Priez, car les calamités vont venir. » Peut-être faut-il imaginer que les princes de la ligue se sont laissé guider par ces prophéties en cherchant à anticiper sur une durée future de violences, en prenant eux-mêmes le glaive ?

Plus en avant dans l'apocalypticisme

Il y a continuité chez Luther et, comme cela a été précédemment avancé, il est trop simpliste de distinguer entre deux Luther, le jeune et le vieux⁶⁹⁰ : soulignons juste ici que sur sa vieillesse il se rappela que lorsqu'il lut et chanta pour la première fois « *in justitia tua libera me* », il fut « saisi

d'horreur » pour ces mots « la justice de Dieu », « le jugement de Dieu », c'est-à-dire par des images de violences eschatologiques intervenant « brutalement ». Dans le tournant même du processus de sécurisation qui se révéla alors à lui, il y a la peur du Dieu terrible du Jugement dernier qui surgit pour celui qui se sait environné de l'esprit ou le spectre de Satan, le *Teuffel's Gespenst*. Ensuite, durant ses démêlés avec Rome, la « charogne crevée » qui a à sa tête un « excrément de l'enfer », il n'a cessé de dire toujours plus précisément que les derniers jours étaient imminents, l'identification de la papauté au siège de l'Antéchrist ayant été activée dès 1519 : l'Antéchrist n'a pas arrêté de le poursuivre et très tôt il l'a mis au centre du combat qu'il mène, du fait de l'exercice même de sa fonction prophétique qu'il s'approprie⁶⁹¹ : il suffit d'évoquer ici la réponse qu'il rédige face à la bulle *Exsuge Domine* qui fut fulminée le 15 juin 1520.

On m'apprend qu'une bulle a été lancée contre moi : le monde, la connaît, elle n'est pas venue jusqu'ici. Peut-être que, fille de la nuit, elle aura eu peur de me regarder en face... Enfin, il m'a été donné de la voir, cette chouette [*noctuam*]... et dans toute sa beauté. En vérité, je ne sais si les papistes se moquent de moi... Celui qui a écrit cette bulle, je le tiens pour l'Antéchrist ; je la maudis comme une insulte et un blasphème contre le Fils de Dieu. Amen. Je reconnais, je proclame en mon âme et conscience comme vérités les articles qui y sont condamnés ; je voue tout chrétien qui la recevrait, cette bulle infâme, aux tortures de l'enfer. Je le tiens pour païen, pour l'Antéchrist en personne. Amen. Voilà comme je me rétracte, moi. Bulle, fille d'une bulle de savon ; mais dis-moi donc, ignorantissime Antéchrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer ! S'il suffisait, pour condamner, de dire : ceci me déplait, non je ne veux pas ; mais il n'y a pas de mulot, d'âne, de taupe, de souche, qui ne put faire le métier de juge.

Quoi ! ton front de prostituée n'a pas rougi d'oser ainsi avec des paroles de fumée se prendre aux foudres de la Parole divine !...

On dit souvent que l'âne chante mal parce qu'il entonne trop haut. Cette bulle eût bien mieux chanté, si d'abord elle n'avait posé sa bouche de blasphème contre le ciel... Ah ! bullistes, vous ne tremblez pas que la pierre et le bois ne suent du sang à l'ouïe des blasphèmes que vous vomissez ! Où êtes-vous donc, Empereurs ? Où êtes-vous, rois et princes de la terre ? Vous avez donné votre nom à Jésus dans le baptême, et vous supportez cette voix tartaréenne de l'Antéchrist ? Où êtes-vous, évêques ? Vous tous qui prêchez le christianisme, garderez-vous le silence devant un tel prodige d'impiété ? Malheureuse Église, devenue le jouet et la proie de Satan ! Misérables, qui vivez dans ce siècle ! Voici la colère de Dieu sur tout ce qui a nom papiste. Léon X, et vous, nos seigneurs les cardinaux romains, écoutez, je vous le dis en face : si c'est vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance que Dieu m'a faite au baptême en m'instituant son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc qui ne craint ni les portes de l'enfer, ni le ciel, ni la terre, je vous le répète, revenez à Dieu, renoncez à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, et tout de suite. Autrement, sachez-le bien le Christ vit et règne encore. Voici venir le Seigneur qui d'un souffle de sa bouche dissipera cet homme d'iniquité, ce fils de perdition. Si le pape a écrit cette bulle, je le proclame l'Antéchrist venu pour bouleverser le monde⁶⁹².

Bien évidemment, comme l'a signalé Erik H. Erikson, le jeune Luther, au couvent d'Erfurt, fut hanté par une « imagerie » oppressante, dans laquelle les anges se transmuaient en démons, le diable venait faire du tapage jusque dans sa chambre. Il se réveillait en sueur, qu'il appelait le

« bain du diable⁶⁹³ ». Tout se passe comme s'il se percevait comme un petit monde du monde, terriblement soumis aux tentations et à une pression toujours plus forte de Satan, près de basculer dans l'Enfer, soumis à une destinée ne pouvant qu'être tragique. Et quand il voulait contempler le Christ, il discernait derrière lui le diable, donc l'enfer dans lequel il ne pourrait qu'être jeté bientôt. L'imaginaire eschatologique précoce de Luther, il nous faut ici y revenir, afin de nuancer cette opposition trop marquée entre le « jeune » et le « vieux » Luther⁶⁹⁴, se lit dans le fait que si le diable prend le dessus, c'est parce que son Dieu est alors le Dieu du Jugement dernier, le Dieu rigoureux qui ne pardonnera rien, le Dieu siégeant sur l'arc-en-ciel de la fin des temps. Le Dieu de terreur qui fera justice absolue de lui, créature pécheresse impuissante à répondre à ses exigences. L'enfer est imminent à ses yeux. Luther a précocement la certitude que la fin du monde est proche, d'autant que l'Écriture permet de le prouver : « Ce qui reste de temps au monde, si on le compare aux temps qui se sont déjà écoulés n'est pas plus large que la main ; c'est une petite pomme la seule qui tienne encore faiblement à l'arbre et qui est près de tomber... » Et le pape est le dernier sceau de l'Apocalypse⁶⁹⁵...

Luther meurt dans la posture du prophète répétant les avertissements des dangers infinis qui guettent le peuple de Dieu et qui n'ont pas cessé de l'obnubiler⁶⁹⁶. Et il meurt en continuité de sa vie passée d'avant la découverte de la justification et de la présence de l'Antéchrist. L'assombrissement sur lequel les commentateurs ont glosé est à mettre en relation avec la montée en puissance, dans son expression rhétorique qui suivit d'abord une voie surtout apostolique, du mimétisme prophétique. Il n'a rien de nouveau. Et ce ne sont pas seulement les papistes qui sont visés par ses colères prophétiques, ce sont aussi ceux qui ont rompu avec Rome qui continuent à ignorer la Vérité de l'Évangile et à vivre dans la dépravation. Et ce sont donc, comme les tyrans de jadis, aujourd'hui « nos » rois, princes, papes, évêques, théologiens, médecins, juristes, nobles qui

sont remplis d'orgueil. La malice du péché originel est telle qu'il est aisé à tout homme de se glisser dans les vices de la chair : les richesses font que les riches de la noblesse, des villes et des campagnes méprisent tous les autres « comme du menu fretin » et, de la sorte, méprisent Dieu dans ce que Luther nomme « la terrible ingratitude de notre siècle⁶⁹⁷ ». Le monde de la fin des temps est mauvais et impie et il l'est maintenant plus que jamais.

Ce qui semble avoir travaillé et angoissé Luther se sachant au presque terme de sa vie, c'est de laisser l'Allemagne dans ce qu'il interprétait prophétiquement en termes d'inachèvement ou de dérélition de la vie chrétienne, encore livrée à ses yeux plus que jamais aux démons parce qu'à la liberté chrétienne correspondait l'accroissement de la fureur de Satan. Mais simultanément il ne peut que savoir qu'il devait en être ainsi, puisque la mission de réveil évangélique qu'il a assumée va de pair avec une révélation de l'Antéchrist. Toujours peu avant de mourir, il se dédouble encore dans la prise de parole d'un nouvel Élie redisant, sous l'inspiration du Saint-Esprit, les fautes du peuple d'Israël et étant considéré, comme Élie le fut en terre d'Israël, en Allemagne comme un perturbateur, un fauteur de contestations⁶⁹⁸.

Et il endosse également le personnage d'Ézéchiël, peut-être parce que même s'il est rare qu'il se définisse comme un prophète, il estime que « Dieu [lui a] ouvert la bouche et [lui a] ordonné de parler⁶⁹⁹ ». Il se sait tourmenté et troublé, parce qu'il sait que la méchanceté du monde fait que la Parole est méprisée. Sa colère et sa véhémence découlent de sa tristesse et de son affliction face au mépris et la haine qu'une masse impure d'hommes, comme jadis à Lot dans Sodome, lui portent, un monde sombrant dans sa « folie libidineuse ». Le vieux Luther n'est pas différent du jeune Luther, il n'est pas plus sombre ou angoissé, il voit seulement les effets de la restitution de l'Évangile en termes de suractivité de Satan et donc d'accélération apocalyptique, et il prophétise. Ce qui le porte à dire

autrement le rapport au pouvoir temporel, dans la mesure où celui-ci serait partie prenante de l'accélération apocalyptique à laquelle il estime assister.

Le protagoniste contre lequel les Allemands pourraient se confédérer pour retrouver et revivifier enfin leur foi, c'est le pape qui ne peut prétendre assumer la direction d'une Église dont le centre n'est pas à Rome mais est universel⁷⁰⁰. Déjà précocement, en 1523 dès *De l'autorité temporelle et des limites de l'obéissance qu'on lui doit*, Luther avait défini l'autorité civile comme de droit naturel et de droit divin, tout à la fois. En se fondant sur Exode 21, 15-17, il avait comparé l'autorité du magistrat à celle du père de famille confronté à un fils désobéissant, « et c'est là un ordre explicite de Dieu, de tuer le fils désobéissant, quand bien même le père s'y opposerait ». L'autorité possède le glaive pour punir et supprimer les méchants et nul ne doit s'opposer à elle, comme le certifie l'Épître aux Romains, 13, 1-2. « En premier lieu, il nous faut fonder solidement le droit temporel et le glaive, de telle manière que personne ne puisse douter qu'ils existent en ce monde de par la volonté et l'ordre de Dieu. Voici les paroles qui en sont le fondement : “Que toute âme soit soumise à l'autorité et au pouvoir. Car il n'est pas de pouvoir qui ne vienne pas de Dieu. Mais tout pouvoir qui existe est institué par Dieu. Celui donc qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre institué par Dieu. Et celui qui résiste à l'ordre divin attire sur lui-même la condamnation.” »

Luther avait exprimé alors son pessimisme sur les princes, en venant même à affirmer que « Dieu tout-puissant a fait de nos rois des fous ». « D'ailleurs tu dois savoir que, depuis que le monde existe, un prince sage a été un oiseau rare, et un prince pieux encore bien plus rare. En général, les princes sont les plus grands déments ou les pires vauriens sur terre. Aussi faut-il toujours s'attendre au pire de leur part et ne rien espérer de bon, surtout dans les affaires divines qui touchent au salut des âmes. Ils sont les geôliers et les bourreaux de Dieu, et la colère divine les emploie pour châtier les méchants et maintenir la paix extérieure. » Il avait écrit que le

gouvernant, quand il s'efforce d'engager ses sujets dans des voies impies, n'est plus qu'un masque, une larve de Dieu. Il ne faut pas lui obéir s'il met bas le masque. Car il est dans le mal et nul n'a le devoir de faire le mal en lui obéissant. Mais sans résister, dans la mesure où la tyrannie est une épreuve voulue par Dieu.

Au début des soulèvements paysans de 1524, il précise qu'il n'a pas changé d'avis lorsqu'il dit aux nobles et aux paysans qu'ils ont tous tort : « Vous, seigneurs, vous avez contre vous l'Écriture et l'histoire qui enseignent combien les tyrans sont frappés. Les poètes païens eux-mêmes vous disent que rarement ils meurent de mort naturelle. Il n'est que trop vrai que vous réglez en tyrans, persécutant l'Évangile, opprimant et pressurant le pauvre peuple ; il est donc vraisemblable que vous périrez misérablement. Voyez tous les royaumes de ce monde, l'Assyrie, la Perse, la Grèce, Rome, et tant d'autres, ont péri par l'épée. Dieu témoigne ainsi qu'il juge le monde et qu'il ne laisse pas l'iniquité impunie. Si vous ne changez de conduite, le même jugement vous attend un jour ou l'autre⁷⁰¹. »

La guerre des paysans ou *Bauernkrieg*, ensuite, semblerait avoir occasionné un désengagement luthérien par rapport à la critique du pouvoir établi, dans la mesure où le réformateur est conduit à réaffirmer que l'autorité, qu'elle soit juste ou injuste, est de Dieu. L'injustice, écrit-il aux paysans, doit être supportée, ce qui n'empêche qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Lorsqu'ils se révoltent, il voit en eux l'œuvre du diable qui les a séduits parce qu'ils ont volontairement manqué à la règle d'obéissance édictée dans l'Épître aux Romains : « Que chacun soit soumis à l'autorité⁷⁰². » Dieu veut l'obéissance et qui résiste à l'autorité recevra le jugement divin. De plus, écrit-il, ils ont rempli l'Empire de meurtres et de sang du fait de leur révolte qui est destructrice. Ils sont dans le péché, d'autant qu'ils recouvrent leurs « crimes » sous le manteau de l'Évangile, blasphémant et profanant le nom de Dieu de la sorte. Ils pèchent donc contre Dieu et aussi contre les hommes ; oubliant que le Christ a édicté la

soumission, « corps et âme », à l'Empereur et au droit civil. D'où il découle que « l'autorité a le droit, si elle le veut et si elle le peut, de frapper et de punir ces paysans sans suivre les formes régulières... ». Les crimes des paysans sont le parjure, la rébellion, l'ambition, le meurtre, la briganderie, le blasphème... Parce qu'ils font le « mal », ils doivent être châtiés et ne pas les châtier, c'est pour celui qui a reçu le glaive de justice devenir le responsable de leurs crimes et donc pécher contre Dieu.

On le voit, il n'est pas ici question de *justum bellum*, mais d'exercice de la justice contre des criminels, des « malfaiteurs ». Il faut que l'autorité ait pitié de tous ceux qui risquent de suivre les paysans dans leurs crimes, et « que celui qui le peut, pique, frappe, égorge⁷⁰³ ». C'est-à-dire que Luther ne discerne pas dans les paysans des hommes exerçant un droit de résistance, mais accomplissant des méfaits et des crimes atroces que la justice humaine se doit de punir. Les années 1524-1525 ne marquent pas alors une césure et se comprend mieux un Luther de continuité, que les historiens ont parfois tort de segmenter en deux personnages.

Contre la papauté fondée à Rome par le diable

Ce qui n'empêche qu'il est très précautionneux et demeure longtemps, voire toujours, prudent, comme l'a remarquablement démontré Mario Turchetti : ainsi qu'il l'écrit le 15 mai 1530 à Johann de Saxe, la résistance contre l'Empereur n'est pas licite, même s'il s'oppose à la prédication de l'Évangile. Ensuite, il faut être très attentif aux mots : dans son *Avertissement... à ses chers Allemands, Warnunge... an seine lieben Teütschen*, il en vient décidivement en 1531 à assurer que si l'Empereur manque à ses devoirs et laisse cours aux volontés des papistes qui

interviennent « contre le droit d'Empire et contre le droit naturel », il est permis de lui résister comme il est permis à une personne privée de résister à une violence injuste⁷⁰⁴. Ce qui signifie que la résistance est possible dans une configuration bien précise : la configuration qui verrait Charles Quint devenir un instrument au service du pape, un « soldat et brigand du pape » et se coaliser avec lui contre l'Évangile. La résistance est en réalité résistance au pape et non pas à l'Empereur en tant que détenteur d'une autorité dans l'Empire⁷⁰⁵. Il faut rendre à César ce qui est à César dans toute autre configuration et Luther n'envisage de guerre que contre un Empereur qui serait aveuglé par l'Antéchrist et qui s'efforcerait de détruire la foi par une guerre offensive au service du pape. Au nom de la Vérité, l'ennemi doit ainsi être anéanti, mais ce n'est pas contre l'Empereur que la résistance est légitime, elle l'est contre l'Antéchrist.

En 1532, Luther proclame son assurance que les derniers jours sont tout proches et que des signes sont là pour le donner à voir : durant une année, l'Elbe est restée au même niveau, ce qui annonce que les temps sont courts ; dès 1535 ensuite, il souligne que le retour de l'Évangile a été un moment heureux dans le cours de l'histoire humaine, mais que dans le moment présent il ne subsiste plus aucune crainte de Dieu, que les faux prophètes prolifèrent et que, même dans les cités qui ont adopté l'Évangile, l'impiété règne. Même à Wittenberg, châtiments et catastrophes sont imminents. Et son eschatologie est articulée à une réflexion sur l'obéissance.

Les années passent. En 1539, il passe à l'offensive de manière explicite dans ses *Soixante-dix propositions disputant des trois ordres de domination, ecclésiastique, politique et économique...*⁷⁰⁶ ; il se fixe plus décidément encore sur le pape, bête monstrueuse : de même que l'homme a été fait à l'image du Christ, de même le pape est le diable en personne. Il est un tyran qui vole les âmes : chacun est tenu de combattre le *Beerwulf* tueur, le loup-garou dévoreur d'âmes, qui s'incarne en lui, car la légitime défense est un droit naturel. Surtout Luther ajoute que quand l'Empereur ignore quelle est

la vraie Église, on peut l'accepter parce que « le droit doit céder à la force » ; mais quand il veut protéger le *Beerwulf*, le lycanthrope, le monstre hybride qui tue les âmes, la résistance est nécessaire et il est impliqué en tant que cible de la résistance⁷⁰⁷.

En 1544, dans ses *Commentaires du Livre de la Genèse* commencés en 1535 et peut-être pensés comme un testament⁷⁰⁸, Luther est plus direct encore : il parle d'un âge extrêmement vieux du monde et sa certitude est celle, plus appuyée encore qu'auparavant, d'une détérioration, d'un empirement eschatologique. Il faut penser que sa lecture de Gen. 6-9 l'a incliné à s'identifier à Noé, dans la pensée qu'il est seul tragiquement face à un monde détourné de Dieu, qu'il est seul à exhorter les hommes à prendre conscience du mal qu'ils cultivent toujours plus. Elle lui fait établir le parallèle entre la période de réformation qu'il a accompagnée de sa parole, et les temps qui vont suivre et qui verront la réitération du châtement de Dieu qu'a été le Déluge : parce qu'il ne voit qu'idolâtrie, tyrannie, cruauté, persécution des bons pasteurs, abandon de toute foi, vices, orgueil, avancée des Turcs, peuple sourd à ses avertissements prophétiques, présence des Juifs, Église dominée par des luxurieux, des méchants, des blasphémateurs, un pape infidèle. Noé, commente-t-il, a été méprisé, ridiculisé, stigmatisé, menacé, mais sa foi l'a porté à ne pas plier et à ne dire que ce qui était vrai. Dans la conscience que comme Noé, il est inspiré certes par le Saint-Esprit pour dénoncer les péchés du monde, sans relâche, mais ne rencontre que l'indifférence et l'aveuglement.

Michael Parsons a cerné le paradigme auquel se tient Luther : d'abord, dans un premier moment, Dieu se montre patient avec l'humanité pécheresse à laquelle il a fait le don de sa Parole salvatrice. Dans un deuxième moment, cette humanité s'avère indifférente ou sourde au message de Vérité, persévérant dans le péché et la corruption, et montrant qu'il n'y a pas plus d'espoir dans la pénitence que dans la réformation. Le troisième moment sera celui de la destruction apocalyptique, des derniers

jours : avec d'un côté les impies qui seront soumis au jugement inexorable de leurs fautes, tandis que, de l'autre, les fidèles, peu nombreux, verront Dieu face à face. Luther se sent vivant le deuxième moment, celui de la résistance à la Vérité et de la surdité aux commandements. Pour la plus grande partie du peuple, un point de non-retour a été atteint⁷⁰⁹.

Le Concile, convoqué à Trente pour le 15 mars 1545 signifie un paroxysme pour Luther dans les assauts furieux du diable qui précéderont la destruction, même s'il porte son réquisitoire jusqu'à dénoncer les habitants de Wittenberg tombés dans la fange du péché. L'eschatologie de Luther est donc répétitrice, identifiant le présent au temps qui vit le monde des hommes insensible aux appels de Noé :

On voit que le monde se croyait en parfaite sécurité, bien qu'il n'eût devant lui qu'un délai de cent vingt ans, puisqu'il persiste dans ses désordres et qu'il va jusqu'à se rire de Noé, le prédicateur de la justice. Les mêmes choses se passent encore aujourd'hui, alors que le jour du Seigneur s'annonce. Nous exhortons les papistes à se repentir, nous exhortons nos nobles, nos citadins, nos paysans, nous les conjurons de ne plus daigner la Parole, ce que Dieu ne laissera pas impuni. Mais c'est en vain que nous dépensons nos forces... Le monde ne comprend pas ce qui se passe maintenant : c'est que, par l'enseignement de l'Évangile, le blé est séparé de la paille pour être déjà amassé dans le grenier, et que pour que la paille, c'est-à-dire la foule des incrédules assise dans les ténèbres de l'idolâtrie, soit livrée aux flammes. Il est écrit : « Au jour du salut je t'ai secouru et je t'ai sauvé. » Ceux qui négligent ce jour trouveront en Dieu celui qui rétribue. Il n'entend pas poursuivre une œuvre vide de sens en battant une paille vide. Mais le monde est chair, il n'obéit pas : au contraire, plus il est près du malheur, plus il se croit en sûreté et méprise encore plus librement tous les pieux avertissements. Ce

scandale bouleverse les croyants, mais nous devons affirmer, malgré tout, que Dieu n'accuse pas le monde en vain et que ce n'est pas en vain, non plus, que le Saint-Esprit s'afflige dans le cœur des croyants. Christ se sert de l'exemple même qui nous occupe lorsqu'il prédit l'assurance impie de notre siècle : « Et il en sera, dit-il, comme au temps de Noé et de Lot⁷¹⁰. »

La prophétie de Noé a une portée universelle, et le mépris qui l'accueillit jadis est le même mépris qui sévit dans le présent. Où s'authentifie donc de manière très affirmée la figure de celui qui énonce que les temps sont à leur fin, qu'est en œuvre le processus d'accélération eschatologique.

Dans le *Commentaire sur le Livre de la Genèse* toujours, Luther désigne les premiers coupables de la corruption humaine et donc de l'ire divine qui va s'abattre sous peu dans un dernier jugement : « Et le déluge n'a pas eu lieu parce que la lignée de Caïn était corrompue mais parce que les justes et leur lignée : ceux qui avaient cru en Dieu, qui avaient obéi à la Parole, qui avaient pratiqué le vrai culte, étaient tombés dans l'idolâtrie, dans la désobéissance à l'endroit de leurs parents, dans la volupté, dans la tyrannie. De même, ce n'est pas parce que les païens, les Turcs, les Juifs, demeurent dans l'impiété que le dernier jour hâte sa venue, mais parce que l'Église même est envahie par l'erreur, par la faute du pape et des esprits fanatiques et parce que ceux qui tiennent le rang le plus élevé dans l'Église versent, eux aussi, dans les passions et dans la tyrannie... L'Église romaine fut véritablement sainte et des martyrs prestigieux furent sa parure, mais nous voyons aujourd'hui jusqu'où elle est tombée⁷¹¹. »

Le pape se prévaut des promesses faites à l'Église, alors qu'il éprouve déjà la colère de Dieu : si Dieu a maintenu dans le présent l'Église, c'est parce qu'il laisse croire au pape et à ses associés qu'ils sont l'Église, alors qu'en réalité il a jeté sur lui l'opprobre de l'excommunication, qu'il l'a

rejeté comme il a rejeté sa Parole : « Mais Dieu s'est choisi une autre Église, qui s'attache à la Parole et fuit l'idolâtrie ; elle est chargée d'une croix si lourde et de tant d'ignominie qu'on croirait plutôt à des hérétiques et à l'école du diable qu'à l'Église. » Le plus dangereux pour les chrétiens résulte dans ce piège des illusions : la multitude ne fait pas la vraie Église.

Les papes sont des « scélérats, des assassins, des traîtres, des menteurs » et aucun concile ne pourra jamais les replacer ou les remplacer dans la conformité de la volonté divine, parce qu'ils vivent et meurent comme des porcs, proclame Luther. Il ne faut mettre aucune espérance en eux et en la marmite diabolique qu'ils ont à leurs côtés. Loin d'ouvrir l'avenir à une paix avec le pape, Luther ferme toute possibilité de dialogue. Il se veut le gardien de l'Évangile, qui refuse de transiger avec Satan et qui dit qu'il faut demeurer ferme dans le déroulement apocalyptique qui a débuté.

Le moment est venu de l'extirpation et il ne faut pas tergiverser, les princes, les rois, les seigneurs et surtout l'Empereur devant s'unir pour lui porter le coup de grâce : « Sachez que Dieu ne bénira pas la main paresseuse en cette besogne. » Il faut lui reprendre en Italie toutes les terres qu'il a usurpées, lui qui a jeté dans le feu de l'enfer un si grand nombre d'âmes innocentes en recourant au mensonge pour mieux exercer sa domination. Il est un monstre, et avec lui, ses cardinaux, et tous ceux qui l'aident à faire perdurer l'idolâtrie, tous doivent disparaître, « et comme à de vils blasphémateurs leur arracher à tous la langue du gosier, puis clouer à la file sur la potence les sceaux de leurs bulles damnées ». Le pape est « le grossier, grand âne et fou », *der grobe*, et l'église papale est une « écurie d'ânes ». Luther a donc décidément donné pour les années qui suivront sa mort, une chronologie qui est apocalyptique et qui invite les défenseurs de l'Évangile à prendre garde aux méfaits du pouvoir de l'Antéchrist, le pape, et à ceux des princes et gouvernants qui s'allieront à lui.

On peut enfin relever que, dans les *Propos de Table*, Luther s'intéresse à la légitime défense, pour dire qu'un chrétien qui s'insurge contre l'autorité

supérieure ne le fait qu'en tant que sujet ou citoyen, « membre de l'empire, donc tenu de protéger les siens contre toute injuste violence ». Surtout quand un souverain agit de manière tyrannique, se dresse contre le droit et préfère l'Antéchrist au droit et à la Vérité, il se dépouille de sa qualité de souverain, il devient « l'égal de tout le monde », et il est « juste qu'il perde ses droits à l'égard de ses sujets⁷¹² ».

Luther disparaît donc en ce début d'année 1546, mais il demeure singulièrement présent et cette manière de survie joue certainement pour déterminer l'Empereur à rentrer dans une stratégie de brouillage du langage ; sa parole reste active bien au-delà de son décès : elle se tient dans l'ombre des prises de position des princes confédérés auxquelles elle donne leur sens. La mise en garde prophétique agit en effet comme un frein à la quête d'une conciliation impériale, d'autant qu'elle est renforcée par la publication ultime, en mars 1545, du *Contre la papauté fondée à Rome par le diable*⁷¹³ : l'autorité prise par le pape sur l'Église y est dite le plus grand des malheurs que Satan ait jamais envoyé sur terre aux hommes⁷¹⁴. Le Luther de 1545-1546 est un prophète de l'inquiétude et sans doute, redisons-le, est-il impossible de comprendre le cheminement vers la guerre de Smalkalde sans évoquer ses avertissements prophétiques annonçant que la confusion est en instance de venir à son comble, par le fait de Rome, et par extension, du Concile réuni à Trente⁷¹⁵. Il est aussi un prophète de la malédiction qui pense que le monde va « de mal en pis ». Et qui voit, redisons-le dans le Concile un signe de ce changement vers le pire parce que le concile est le fait de l'Antéchrist.

Ce texte incendiaire tendit vite à devenir un *vade-mecum* des luthériens, dont il a probablement accentué la méfiance à l'égard d'une option transactionnelle : l'électeur de Saxe – la question qui se pose est de savoir s'il n'a pas commandé à Luther le *Wider das Babstum vom Teufel gestift* et s'il n'a pas ainsi joué le rôle d'un stimulus dans la publicisation élargie de cet apocalypticisme⁷¹⁶ – fait procéder à des achats de nombreux

exemplaires dont les membres de la diète réunie à Worms sont gratifiés⁷¹⁷. En tout cas, il est une évidence : l'irénisme impérial, qu'il ait été un masque ou non, est un anachronisme dans ce contexte qui place le pape et le Concile au centre du système de signes exprimant la montée en puissance du péché humain et annonçant le temps imminent de la colère de Dieu.

Ceci parce que Luther laisse derrière lui une vision panique, au sein même de son eschatologie : pour lui « Dieu s'est composé un très beau jeu de cartes, magnifique, et très fort, rien qu'avec des puissants et des grands de ce monde, des empereurs, des rois, des princes ; et il vous les abat les uns à l'aide des autres » ; l'exemple choisi est le pape, qui se voulait souverain au-dessus de tous les souverains, « un roi des rois de la terre, et même comme un dieu terrestre ». Depuis que lui, Luther, est intervenu, le pape s'est retrouvé à terre⁷¹⁸. Mais rien n'est terminé et l'histoire se vit au rythme d'une fulgurante accélération eschatologique.

Lucas Cranach à l'appui

En outre, un majeur point de rupture de tout dialogue des luthériens avec Rome – et par extension avec l'Empereur soupçonné de collaboration – est identifiable dans les neuf gravures sur bois de Lucas Cranach, qui illustrent le *Wider das Babstum vom Teufel gestiftt*. La page de couverture de l'édition donnée par Hans Lufft à Wittenberg comporte une première gravure figurant le pape au milieu de la bouche d'enfer fumante, sur son trône, affublé d'oreilles d'âne. Autour de lui tournoient des démons qui le couronnent d'un seau à ordures tout en le tirant par les pieds vers l'enfer, l'un d'entre eux lui rentrant un grand bâton dans le fondement⁷¹⁹. C'est le royaume de Satan qui est ainsi dépeint et le pape, la référence à Thess 2, 2 évoquant la révélation de l'homme de Péché, est le Fils de perdition. Parmi les autres gravures, il y a *Ortus et origo Papae*, qui dépeint

une diablesse nue présentant au lecteur son postérieur d'où sortent le pape et cinq cardinaux. Une défécation scandée de pets de toute évidence fort malodorants. La papauté et les cardinaux de Trente procèdent donc de la merde de Satan, et tous sont, après cette naissance par défécation du *Widerchrist*, élevés par des furies aux chevelures serpentine : Mégère en nourrice, Alecto en bonne et Tésiphone tenant le pape en laisse⁷²⁰.

C'est aussi bien la papauté que le Concile qui sont pris à partie de la sorte, ainsi encore dans *Digna merces Papae satanissimi et Cardinalium suorum*, ou *Digne récompense du très satanique pape et de ses cardinaux* qui représente le pape et trois cardinaux pendus à des fourches patibulaires en récompense de leurs méfaits. Des diables sont en train de s'emparer de leurs âmes pour les emporter en enfer tandis que le bourreau encloue leurs langues en châtiment d'avoir proféré des mensonges ou des blasphèmes. Une autre gravure traite du *Papa dat concilium in Germania* ou *Le pape tient concile en Allemagne*, et conclut que ce concile est la merde du pape : le pontife est monté sur une truie et tient à la main de l'excrément fumant et donc malodorant, probablement l'excrément de la truie symbole de luxure et d'ordure. Ce sont les travaux du Concile qui par avance sont assimilés à un « régal » d'immondices.

Cette animation en images se poursuit avec *Adoratur Papa deus terrenus* ou *Le Pape est adoré comme un dieu terrien*, qui reproduit le motif de la défécation du pape voleur du royaume du Christ et détenteur de clefs de saint Pierre qui ne peuvent rien ouvrir. Et aussi Cranach propose *Papa agit gratias caesaribus pro immensis beneficiis* ou *Le pape fait grâce par les immenses bénéfices qu'il tient de l'Empereur*⁷²¹ suivi par le pape dessiné en âne musicien tentant de jouer d'une cornemuse, couronné d'une tiare et prétendant être le seul à pouvoir interpréter les *Écritures*, dans *Papa doctor theologiae et magister fidei* ou *Le pape docteur en théologie et maître es foi*⁷²². Est intégré encore le *Monstrum Romae Inventum*, *Le Monstre trouvé à Rome*, imaginé par Melanchthon entre 1522 et 1535. Tout ce qui sort de

Rome est « scellé par l'ordure du diable et écrit avec les pets de l'âne-pape ». Le pape ne produit encore une fois que des vents odorants. Et il est à la fois un âne-pape péteur et un signe eschatologique, parce qu'il est un hybride, ayant le corps et la poitrine d'une femme, la main d'un éléphant, un pied griffu et l'autre en forme de sabot de cheval ou de bouc, des écailles de poisson sur ses jambes, et un diable qui lui sort des fesses. Il signifie la papauté comme punition divine⁷²³.

Luther a donc discerné le glissement vers une situation d'exception dans le cours de laquelle la prise d'armes contre l'autorité est possible. Si l'Empereur s'allie au pape pour opprimer ses sujets, il devient lui-même le tyran apocalyptique et il y a droit et devoir d'entrer en lutte contre lui. Fondamental est que, dans le combat apocalyptique entre Dieu et Satan, l'homme ne doit pas se penser tenu d'obéir à l'autorité, mais chacun doit déterminer qu'il lui faut être du côté de Dieu ou de celui de Satan, parce qu'il n'y a pas de position intermédiaire.

L'apocalypticisme autorise donc un certain durcissement de la pensée du politique de Luther ; ainsi que l'a observé Robert von Friedeburg, l'introduction de la pensée apocalyptique et eschatologique dans le débat sur les pouvoirs de l'Empereur dans le domaine religieux devait avoir de nombreuses conséquences surtout dans les années qui suivirent 1546. Quand la ligue de Smalkalde entra en conflit militaire avec Charles Quint à partir de l'été 1546, ce furent précisément ces raisonnements, argumentés par Luther en 1539 mais aussi surthéorisés par d'autres penseurs évangéliques, qui permirent, dans une initiative de large publication, de placer les événements de l'époque dans une dimension apocalyptique, pour faire la promotion de la mobilisation militaire surtout chez l'« homme du peuple », le *gemeiner Mann*⁷²⁴. En tout cas, comme nous l'avons entrevu, c'est un véritable brûlot que Luther lance sur la scène publique allemande dès 1545, qui par avance établit des frontières bien fixes, inconciliables,

entre l'Église romaine et le camp de l'Évangile et exige de l'Empereur qu'il fasse le choix de ne pas se mettre du côté du *Beerwulf*.

Pour ce qui est de sa vision du Jugement dernier, Luther l'a précisée dans les *Propos de Table* tout en signalant qu'en enfer il doute que les damnés aient le même corps que celui de leur vie d'ici-bas, tant les peines seront violentes et tant elles seront pour l'éternité. Il évoque l'alchimie dans le but d'allégoriser le Jugement dernier :

Voyez comme dans un alambic le feu tire et sépare de la matière, ce qui en est le meilleur, l'esprit, la quintessence, la portion finale qui enferme les élixirs et les vertus, les fait monter vers le haut, se rassembler et se concentrer dans la partie supérieure du chapiteau, d'où l'esprit et la quintessence s'écoulent. De même quand on brûle des plantes à l'alambic, ou qu'on distille quelque corps. L'huile essentielle monte à la surface et la partie sublime monte toujours vers le haut. Quant aux matières impures et aux lies, elles restent au fond, formant comme une charogne morte et un résidu sans valeur. Quand on brûle du vin, tout ce qui en fait la force, l'essence, est aspiré par le feu, et monte vers le haut. Ce qui reste au fond n'a ni odeur, ni goût, et n'est qu'un flegme insipide ; de même quand on veut enlever toute leur force et leur vertu à l'écorce du cannellier, ou à la noix muscade, quand on veut en extraire une eau parfumée ou une huile essentielle. Tout ce qu'il y a de bon s'en va et monte, et ce qui reste n'a ni odeur ni goût et ressemble à du bois pourri. Dieu en fera autant avec nous à l'aide du Jugement dernier. Par le feu, il séparera et partagera les justes des impies. Les justes et les bons chrétiens monteront en l'air vers le ciel, pour y avoir la vie éternelle. Les impies et les réprouvés, tels un fond de marmite ou une lie, resteront en enfer, y seront damnés et souffriront la mort éternelle⁷²⁵.

Le fait qu'avant de mourir Luther ait tenu à redire avec force et ténacité qu'aucune procédure de conciliation avec Rome n'était envisageable est capital dans le mouvement historique qui est à l'œuvre et auquel se heurte Charles Quint malgré sans doute tous ses efforts pour désamorcer une stigmatisation eschatologique. Mais tout aussi essentiel est que Luther et les théologiens qui se revendiquent de l'Évangile restitué articulent leur prise de position à une théorisation de la résistance. Et on en vient alors au cœur du problème auquel l'Empereur est confronté à travers le refus des princes d'être réceptifs à ses propositions de dialogue. L'eschatologie luthérienne implique une mobilisation, la mobilisation de tous ceux qui ne souhaitent pas être pris dans la destruction apocalyptique qui guette ; et c'est peut-être dans ce contexte offensif que le choix par l'Empereur de la guerre se comprend. Le dialogue devient illusoire. D'autant que Luther n'a pas été isolé dans sa prise de parole. Et c'est ce qui conduit à une dramatisation de l'imaginaire katéchontique de l'Empereur.

La stratégie de brouillage ou de mise en énigme semblerait avoir atteint ses limites.

CHAPITRE XIII

L'horizon d'un point limite ?

Un tournant fut sans doute dû à Andreas Osiander qui, dès une lettre écrite sur la fin de 1529, s'attacha à nuancer l'interprétation du chapitre XIII de l'Épître aux Romains, en affirmant qu'« ordonné par Dieu » implique aussi bien le magistrat supérieur que les magistrats inférieurs. Si le magistrat supérieur promulgue des commandements contradictoires de la loi de Dieu et rompt avec ses devoirs, les magistrats inférieurs sont en mesure de lui résister, parce qu'ils sont eux aussi ordonnés de Dieu. D'où une vision contractuelle qui se précisa plus encore dans le cadre de lettres et d'avis manuscrits, en liaison avec la protestation de 1529 contre le recès contraignant à l'application de l'édit de Worms de 1521⁷²⁶.

Les magistrats inférieurs entrent en scène

Puis, au temps de la diète de Spire, Philippe de Hesse fit théoriser que tous les princes sont ordonnés de Dieu en tant qu'exerçant des « pouvoirs

existants ». Entre l'Empereur et les princes, il y a une relation juridique réciproque : si l'Empereur pratique une violence contre un prince, ou prohibe la prédication de la Parole de Dieu, il viole ses obligations, et la résistance contre lui est légitime⁷²⁷. Un point de vue que Luther refusa d'entériner temporairement en maintenant que l'Empereur était le supérieur des supérieurs⁷²⁸. En Hesse et en Saxe, fut donc promue précocement une réflexion sur la résistance. Gregor Brück affirma alors que, pour les questions de foi, l'Empereur n'avait aucun pouvoir, qu'en cherchant à s'en mêler, il se révélait injuste. Intervint alors la convocation par Johann de Saxe, les 25-28 octobre 1530, de la conférence de Torgau, qui aborda positivement la question de la légitimité du droit de résistance.

Cornel Zwierlein précise que Bucer rédige le 20 mars 1530 la dédicace de son commentaire sur l'Évangile de Matthieu dans un sens radical ; il y pose, dans la continuité de Bartole de Sassoferato⁷²⁹, que chaque « *christianus Princeps, sive Respublica* » détenteur du *merum imperium* ou pouvoir absolu, a le devoir de défense des gouvernés contre une agression extérieure⁷³⁰. Quand la menace s'attache à la piété du peuple, la *potestas inferior* se doit de combattre la *potestas superior* si elle va contre la Vérité. Que ce soient les villes libres, que ce soient les princes de l'Empire, toutes et tous possèdent le *merum imperium*⁷³¹ et sont donc ordonnés de Dieu. Selon Bucer toujours, il y a une *sancta constitutio Dei* qui ne doit pas être transgressée par un excès d'exercice de l'*imperium*. Si elle l'est, le droit de résistance est légitime par le magistrat inférieur. Dans l'Empire, les magistrats inférieurs sont certes inférieurs à l'Empereur, mais « ils ne sont pas moins liés par les lois de l'Empire et la loi de Dieu ». Il y a un « *pactum religiosum* » entre Dieu et les magistrats inférieurs qui relève d'une « relation avec Dieu non médiatisée par l'Empereur⁷³² ». Il y a là un grand tournant historique qui est conceptualisé.

Mais du fait de la dualité des positions qui est héritée de la guerre des paysans, le droit de résistance demeure encore marqué par une certaine

ambiguïté⁷³³. C'est seulement sur la fin de la décennie 1530 que les positions se clarifient. Car dans son *Devoir du prince*, publié en 1539, Melanchthon accorde le droit de résister au gouvernant « ayant infligé à ses sujets des injustices atroces, comme ceux-ci le feraient face à un péril d'ordre privé. La force injuste peut être repoussée et il s'agit d'un juste devoir pour le magistrat que de se dresser contre elle en cas d'injustice manifeste et atroce : il s'agit d'une défense fondée sur la loi naturelle⁷³⁴ ». Est donc effectuée la transition au concept de résistance active. Il faut dire que, parallèlement et en contrepartie, dans la rhétorique impériale monte en force le principe d'un *jus divinum* qui légitimerait les décisions de Charles Quint et qui prendrait le dessus sur la *potestas* d'une monarchie universelle respectant les droits des sujets.

Comme l'écrit Merio Scattola, la résistance est permise en tant qu'autodéfense, en vertu d'un droit naturel dont chaque homme dispose et qui le porte à préserver sa vie. Un droit universel à l'autoconservation, car le *jus naturale* est pour Melanchthon inné. Et alors, pour le *praeceptor germaniae*, le champ politique de la république, dans toutes ses composantes, est une œuvre de Dieu ; le tyran, parce qu'il détruit un élément vital de la Création, est un instrument du démon. Il perturbe l'ordre voulu de Dieu. Dans l'ultime version des *Lieux communs des choses théologiques ou hypotypes theologicae* de l'année 1543, Melanchthon distingue l'office public, qui est de l'ordre de la création divine, de son titulaire, qui peut se laisser aller vers le mal et que les magistrats inférieurs peuvent légitimement déchoir. Mais seul le légitime magistrat, comme Constantin face à Licinius et Maxence persécuteurs de chrétiens, peut prendre le glaive pour sauver l'Église des justes. C'est là où est perceptible une restriction du *Gegenwert* excluant la résistance individuelle.

Une structuration argumentaire proche est assumée par Georg Major lorsqu'en 1546, à Wittenberg, est publiée l'*Éternelle et divine déclaration de la toute-puissante Majesté à l'empereur Charles, roi des Espagnes, etc.*,

et à pape Paul le troisième⁷³⁵ : dans le cadre de la raison naturelle, l'autorité politique a été mise en place pour punir les méchants et pour défendre la Parole de Dieu. Quand elle transgresse les commandements de Dieu et persécute son Église, ainsi que semble vouloir le faire désormais l'empereur Charles Quint, alors elle se transforme en un agent du démon ; et qui résiste à une telle autorité ou *oberkeit* s'oppose non pas à l'ordre de Dieu, mais à la tyrannie du mal qui s'est incarnée jadis en Saül, Hérode, Néron, etc., parce que cette autorité détruit la doctrine divine, le vrai culte de Dieu, la paix et la concorde, et persécute les pieux croyants, défend l'idolâtrie, l'adultère, la sodomie, le vol, et s'oppose à l'ordre de Dieu. L'Empereur semble alors en voie d'être assimilé à un agent du diable, un hors-la-loi⁷³⁶. Tous ceux qui laissent faire sans résister, qu'ils soient princes, rois ou empereurs sont à considérer comme coupables. Selon Georg Major, au côté du représentant de Satan qui siège à Rome, l'Empereur fait partie de ceux qui sont « rebelles, désobéissants, infidèles à leur devoir et parjures, comme séditieux ; comme contempteurs et violeurs de la Seigneurie et de la Majesté éternelle et toute-puissante », qui ne sont rien plus que des personnes privées « sans le moindre pouvoir et la moindre autorité divine de gouvernement ». Le conflit est entre Dieu et Satan, et l'Empereur est un fidèle de Satan dans la mesure où il a rejoint celui qui est sur terre l'agent de Satan, le pape⁷³⁷.

À ce point de la reconstitution historique, peut être ébauché un modèle possible de développement historique – si l'histoire peut être modélisée selon une logique des actions et décisions ! Ce qui est essentiel sans doute aurait tenu donc à cette préexistence d'une théorisation activiste de la résistance, qui peut avoir sensibilisé l'Empereur lui-même au danger constitué désormais par la ligue de Smalkalde et les princes solidaires de cette théorisation. Il serait bien étonnant qu'il n'ait pas été informé de cette orientation prise par le discours réformé, qui pouvait faire craindre que le schisme était désormais pensé comme irréductible et que donc le processus

de retardation apocalyptique auquel il s'est voué en se montrant oscillant de la conciliation à la menace devenait impossible à mettre en œuvre. Pour l'Empereur, ce serait l'ontologie sacrale de sa mission katéchontique qui se serait trouvée mise dramatiquement en cause par cette marche en avant dans la rupture confessionnelle rendue absolument nécessaire par une antéchristinisation de la papauté et par sa participation à une *Teufflichs Tyranny*.

Ce serait cette montée en puissance d'une radicalité subversive assumée par les théologiens et gouvernants protestants qui pourrait expliquer qu'il ait ainsi cherché, en faisant planer la menace d'une intervention militaire, à ramener dans le cercle d'une sujétion ferme les princes protestants et leurs alliés, à les détourner de leur adhésion à une résistance inspirée par l'apocalypticisme. Une menace, accentuée par l'instrumentalisation des pourparlers avec Paul III dont il faut penser qu'ils furent intentionnellement et tactiquement afin de créer un rapport de forces favorable à l'Empereur, aurait produit son effet contraire en raison du contexte apocalyptique prophétisé par Luther : en l'occurrence un durcissement accentué des princes, supporté par une radicalisation de la théorisation de la légitimation de la résistance, *via* une multiplication de libelles édités et réédités. Et aussi d'estampes diffamatoires.

Jusqu'où aller ?

D'où alors, virtuellement, la marche en avant de Charles Quint dans l'option belliciste, puisque ses ordres pouvaient, face à son *jus divinum*, à tout moment être considérés comme illégitimes et tyranniques. Le langage par énigme devient obsolète, alors, parce que ceux qui sont en face, pour leur part, ne se laissent pas intimider ou désorienter, et parlent avec toujours plus de certitude.

Disons que Charles Quint se trouve alors après l'échec des pourparlers de Spire et les rencontres de Ratisbonne en situation duale. Il suit possiblement une didactique érasmiennne, qui exige que le prince évite la précipitation et ne se laisse pas aller, sans avoir longuement tenté d'apaiser ou résoudre les tensions conflictuelles, jusqu'à la guerre : « Quel nom estimons-nous devoir donner à l'acte de Chrétiens qui tirent l'épée contre d'autres Chrétiens, alors que tant de liens les unissent ? Que devons-nous dire, quand ils se battent, pour une ambition sotte et juvénile, et qu'ils le font avec la dernière cruauté, et des années durant ? » La guerre, ce sont des calamités sans fin, dans l'*Institution du prince chrétien*, elle est contraire à l'image de Dieu qui est déposée dans tout homme, elle fait les humains pires que les bêtes. Dans la dédicace de la *Paraphrase de l'Évangile selon Matthieu* à Charles Quint, en date du 13 janvier 1522, Érasme avait souligné que l'onction et le serment du sacre obligeaient les empereurs à « protéger, à réparer et à propager la religion évangélique ». César se devait d'être « un champion de l'Évangile » et l'Évangile était synonyme de la paix qui est le souverain bien.

Sans qu'il soit possible de lire dans les faits du début de l'année 1546 et leur mise en scène une volonté impériale de transcrire en termes de *praxis* politique la démarche érasmiennne, tout donne à entendre que Charles Quint s'est efforcé d'éviter de basculer dans la précipitation et de se défaire de la figure du prince de la modération, le prince qui écoute et dialogue⁷³⁸. Sans doute aussi, comme on l'a vu, parce que la patience est la vertu qui permet au gouvernant de mieux discerner les desseins divins, ou de mieux y intégrer sa décision. Dans l'assurance, toujours redite par Mercurino Gattinara, que « la main de Dieu » est sur lui et qu'il doit vivre dans la crainte de Dieu pour mieux exalter Son divin nom⁷³⁹. Et peut-être aussi parce qu'il n'aime pas la guerre, qu'elle l'inquiète et qu'il sait qu'elle risque, si elle advient, de le départir de la sérénité qui est le masque qu'il s'impose et par laquelle il veut exprimer sa quête de gloire. Il prend aussi

peu à peu probablement conscience qu'il n'y aura pas d'entente possible, dans le contexte d'inflation des fantasmes apocalyptiques luthériens et dans les conditions qu'il souhaite opératives, sur les questions de la religion.

Remémorons-nous ici que tout indique, d'autre part, encore qu'il y a un point limite qui ne doit pas être dépassé par les protagonistes du jeu, sur le plan de la théorisation politique, aux yeux de Charles Quint ; et cela dès le début de son règne dans ses royaumes d'Espagne lors de la révolte des *Comuninades*. Ce concept empirique de point limite, dont il a déjà été question, est sans doute primordial. Les revendications, qui avaient été formalisées en octobre 1520 par la junte de Tordesillas dans la *Ley perpetua*, l'avaient été sur la base de l'idée de contrat qui, s'il n'était pas respecté par le prince, autorisait un droit de résistance non désigné comme tel⁷⁴⁰. Sur un arrière-fond possible de « républicanisme » qui, se cachant sous la notion communaliste de *civitas per se sufficiens* telle que la conceptualisait Pedro de Burgos⁷⁴¹, elles allaient totalement à l'encontre de la vision monarchique de Charles Quint qui voulait s'inscrire dans la continuité de celle de Ferdinand le catholique, « modèle de roi charismatique élu de Dieu⁷⁴² », ainsi que dans sa propre conscience de prophéties messianiques⁷⁴³.

Ce fut sans doute cet implicite de la révolte qui rendit compte de la répression qu'il assumait après la défaite des *Comuneros*. Si cette répression fut plutôt mesurée, elle n'en fut pas moins marquée par des exécutions capitales auxquelles l'Empereur tint à faire procéder à son retour en Castille au cours de l'été 1522⁷⁴⁴. Mais, dès le 17 décembre 1520, depuis Worms où il se trouvait, n'avait-il pas édicté la condamnation de 249 *Comuneros* et n'y eut-il pas en définitive 293 acteurs des troubles exclus du pardon royal du 1^{er} novembre 1522, dont 23 furent exécutés, et 20 moururent en prison ?⁷⁴⁵ Une justice implacable à l'égard de ceux qui étaient pour lui des transgresseurs de son autorité sacrale. Pour les *Germanias*, ce furent 800 exécutions à Valence et 300 aux Baléares, dédoublées par des amendes

considérables exigées des villes et des confiscations de biens. La violence compensa le « déficit de sacré » qui s'était attaché aux monarchies castillane et valençaise.

C'est-à-dire qu'il y a pour l'Empereur un seuil de tolérance, un *Grenzpunkt*, au-delà duquel la violence est la seule voie possible dans l'optique de l'adoption d'une contre-signalétique rétablissant dans son intégrité le *jus divinum*. Un seuil au-delà duquel se dénoue la complexité des rapports de forces au profit de l'entrée en violence. Une des huit tapisseries du cycle dit *Fructus belli* qui furent réalisées d'après des cartons de Jules Romain est très suggestive à ce propos⁷⁴⁶ : elle montre un Empereur trônant au centre d'un espace clivé : d'un côté, il distribue des récompenses à ceux qui l'ont servi tout en les écoutant exposer doléances et suppliques ; de l'autre, des scènes d'exécutions prouvent sa volonté de châtier ceux qui lui ont désobéi et qu'il paraît ignorer au moment où le bourreau va procéder à la décapitation. Tandis que sa main droite tient haut un sceptre, et que sa main gauche couronne un prince agenouillé devant lui, ses yeux sont fixés sur les hommes qui viennent vers lui, porteurs de placets ou de discours et qui incarnent une société de l'harmonie par l'obéissance⁷⁴⁷. Il y a donc certes une « lenteur de décision » impériale qui a déjà été observée⁷⁴⁸, mais couplée avec une ligne rouge, une frontière qui ne doit pas être dépassée parce qu'elle touche au plus vital du projet hégémonique impérial et donc de la conscience de soi. Et le problème n'est pas que Charles Quint ait été un monarque médiéval ou moderne, voire de transition, il est ailleurs. Il tient dans cette bipolarité, la capacité de bascule d'un pôle à un autre, qui est en fin de compte le mystère même du pouvoir tel que l'Empereur le donne à imaginer. Entre sérénité et violence. Mais une violence qu'il ne veut pas regarder..., puisqu'il fait face dans la tapisserie à ceux qui, seuls, lui sont fidèles. Une violence de sang implicitement qui s'accomplit en marge de sa volonté. Ce qui vérifie ici l'idée que c'est contre lui-même que le sang peut couler..., mais qu'il peut couler.

Il faudrait ici en revenir à 1527 et au sac de Rome tel que le secrétaire impérial Alfonso de Valdés voulut le justifier, arguant en premier lieu que la providence a produit l'événement. Mais là encore intervient, même si les violences effroyables de l'armée du connétable de Bourbon ne laissent pas indifférent, l'idée que le pape avait auparavant été trop loin dans ses actes et que sa *castigatio* était nécessaire, parce qu'elle remettait en quelque sorte les pendules à l'heure, lui remémorant que la *reformatio* de la chrétienté, qu'il avait oubliée, est absolument nécessaire⁷⁴⁹. Rome était envahie par une folie qui était allée trop loin dans l'oubli du Christ. Le sac joue selon Lactance comme un réveil du peuple chrétien qui désormais peut s'exercer à une vie vraiment chrétienne. Car le vicaire du Christ avait trahi sa mission, il était allé trop loin dans la dénégation en semant la guerre partout dans la chrétienté, en fomentant une ligue contre l'Empereur : « Et non content de cela, le Vicaire de Jésus-Christ, alors que nous étions en paix, vient susciter une nouvelle guerre, au moment où l'Infidèle est à nos portes, pour que nous perdions, comme nous le perdîmes, le royaume de Hongrie, et pour que finît de se perdre ce qui restait de la chrétienté. » Et Valdés avait insisté sur un fait à ses yeux capital : l'Empereur, face à ces menées guerrières de Clément VII, n'avait eu de cesse d'empêcher la guerre, par médiations et ambassades.

Là aussi c'est un point limite qui avait été atteint et les choses ne pouvaient plus durer ainsi⁷⁵⁰. Certes il revient à Dieu d'avoir autorisé le sac de Rome, et toutes les cruautés et profanations relèvent de sa volonté de châtiment. Mais l'Empereur, en bon chrétien, a été son bras armé⁷⁵¹. Il l'a été quand un terme était atteint. On devine, par ailleurs, que Charles Quint fut dérouté, quand il prit connaissance de la nouvelle, par l'extrême violence qui avait accompagné l'entrée des Impériaux dans Rome, qu'il n'avait jamais imaginé qu'un tel drame advienne par le fait d'une de ses armées, qu'il y discerna, dans l'immédiat, un dépassement de sa volonté ; mais qu'il finit par réaliser qu'il fallait qu'il assume ce qui était

contraire de son ethos de prince tempérant en ordonnant que soit développée une campagne médiatique de justification. Et là encore, l'argumentation fut qu'à Rome un point limite avait été dépassé dans l'offense à Dieu et que la violence pouvait être le fait d'un Dieu vengeur utilisant les armes des hommes contre ceux qui profanent sa gloire...

Ce concept de point limite au-delà duquel le prince ne doit plus accepter l'inacceptable sera rétrospectivement plus tard théorisé, le 18 janvier 1548, dans les *Instructions* composées pour l'infant Philippe, dans une optique qui n'est pas seulement érasmienne comme on pourrait le croire au premier abord. Charles Quint souligne que la paix est ce qu'il sollicite *mas a Dios*, parce que sans la paix Dieu ne peut pas être bien servi et honoré. La guerre entraîne avec elle « des inconvénients infinis » et donc le bon prince se doit de tout faire pour l'éviter. Il ne peut y avoir de guerre que sous la contrainte, *sino forçadamente* et il faut aussi que Dieu et le monde puissent constater clairement qu'aucune autre solution n'a subsisté avant qu'elle soit le recours. Et Charles Quint expose que, pour son fils Philippe, la paix est d'autant à préserver que les guerres dans lesquelles lui-même a été emporté ont épuisé ses États héréditaires. Ces guerres ont été des guerres d'autocontrainte, car elles ont eu pour fin leur défense et la préservation de l'oppression. Parce que précisément elles avaient cette fin, Charles Quint peut affirmer que Dieu lui a donné sa protection. C'est donc sa propre expérience qui rappelle ici à Charles Quint qu'éviter la guerre n'est pas toujours « dans le possible de ceux qui le souhaitent, comme cela m'est advenu en de nombreuses occasions... » et du fait du grand nombre d'États et de royaumes qui lui ont été donnés par Dieu.

Toujours plus loin dans le « Gegenwehr »

Il est patent qu'à partir de l'été 1546 la mobilisation militaire protestante participe d'une eschatologie de la lutte entre les forces de Satan et celles de Dieu. Pour les Confédérés, princes et villes, « tous » disent reconnaître certes l'*auctoritas* impériale mais en discernant dans l'ordre politique de l'Empire un système d'autorités hiérarchiques, dans lequel les États territoriaux de l'Empire comme autorités inférieures – *magistratus inferiores* – disposent en principe des mêmes droits et devoirs que l'Empereur, le *magistratus superior*. Comme chaque autorité est pareillement obligée de protéger ses sujets, chaque autorité a aussi les mêmes droits pour satisfaire à ce devoir. La question du pouvoir impérial dans le domaine religieux et politique est donc pour les juristes luthériens une question qui va « au-delà de la querelle sur la foi⁷⁵² ». Ou du moins, peut-on observer, une question qu'ils déportaient tactiquement hors des enjeux de la seule foi.

Le plus important est qu'ils formulèrent le principe d'une réciprocité des droits et devoirs : en ne respectant pas ses obligations de suzerain, l'Empereur légitime le fait que ses vassaux se délient de leurs serments de fidélité à travers la résistance des *Stände*. Significativement, la *Vorrede Philippi Melanthon*, la préface qui ouvre les *Avertissements... à ses aimés Allemands* de Luther, n'est publiée à Wittenberg chez Hans Lufft qu'en 1546, avec des rééditions immédiates⁷⁵³. Curieusement aussi, Justus Menius est aussi publié en 1546 à l'initiative de Melanchthon, et même chose pour Basilius Monner⁷⁵⁴. Les deux s'inspirent d'ailleurs des avancées théoriques de Melanchthon. Ce n'est pas un hasard. La situation politico-religieuse tendue entre l'Empereur et les princes allemands impose une publicisation plus précise des conditions de la résistance. Une préparation en quelque sorte à la guerre justifiée au nom du droit naturel.

Le concept de *Gegenwehr* est un concept juridique, désormais, articulé dans une perspective eschatologique⁷⁵⁵. Le Christ n'abandonne pas ceux qui sont dans le malheur, il leur viendra en aide s'ils tiennent fort et bon ;

devant la Croix, le diable reculera. Mais *Gegenwehr* (ou *Notwehr*) signifie autodéfense en vertu du droit naturel. Le problème est que dans le *De la défense et résistance, si l'on peut se dresser contre la domination tyrannique et puissance injuste et opposer la force à la force* rédigé en 1546 par Regius Selinus, dit aussi Basilius Monner⁷⁵⁶, Charles Quint se laisse désormais deviner comme un tyran apocalyptique⁷⁵⁷. Justus Menius souligne ainsi que le *Gegenwehr* est un droit naturel, dans son *Von den notwehr unterricht nützlich zu lesen* qui est rédigé et publié au tout début de l'année 1547, avec probablement des correctifs dus à Melanchthon⁷⁵⁸ ; le *natürlich Recht* est aussi un *Göttlich Recht* exigeant la soustraction de l'obéissance en cas de cruauté accomplie par le détenteur de l'autorité : « Car Dieu a placé cette lumière dans la nature humaine, qui indique dans quel cas l'homme doit justement se défendre, soit avec l'aide des autorités, soit par soi-même ; dans ce cas il ne faut pas collaborer avec l'autorité, parce qu'elle veut nous tuer. De plus, Dieu a donné courage et joie au cœur humain, qui doit combattre pour la justice, selon ce que la sentence *De Fortitudine* certifie : *Fortitudo est virtus propugnatrix iustitiae*. »

Cette dramatique de l'urgence apparaît en 1546 dans l'estampe de Matthias Gerung qui dépeint le pape et le clergé catholique dans un chaudron ; des diables alimentent en bois le foyer sur lequel ce chaudron est posé. Une représentation pléonastique, puisque les diables sont l'Église qui se brûle elle-même dans le chaudron ; mais sur le fond paraît une église vers laquelle chemine un cavalier solitaire. Il s'agit d'une présentation de la vraie Église. Une vision apocalyptique qui se prolonge chez Gerung par la naissance de l'Antéchrist, accouché d'une femme qui est l'Église romaine, et qui, pour signifier son ascendance diabolique, est munie de pieds griffus. Suit le baptême de l'Antéchrist, dans un édifice qui est aussi la bouche fumante de l'enfer, le prêtre portant des oreilles d'âne⁷⁵⁹.



ILLUSTRATION 6. Matthias Gerung, *Le Baptême de l'Antéchrist*. © DR.

En 1548, le graveur de Lavingen donnera une figuration du couronnement de l'Antéchrist, entouré de clercs et de dignitaires de l'Église, un Antéchrist aux cornes démesurées devant lequel il y a aussi un Empereur prosterné avoisinant un loup, en allusion au *Beerwulf* de Luther.

Il est à noter que Gerung grave entre 1544 et 1558 une série de vingt-sept représentations inspirées de la traduction donnée par Laurentius Agricola du *Commentaire de l'Apocalypse* du Bernois Sébastien Meyers. En 1546 (1548 ?), il grave aussi la prostituée de Babylone, portant une tiare

et montée sur une hydre aux pattes griffues, devant laquelle sont prosternés des souverains et princes laïques et ecclésiastiques, au premier plan desquels se tient en position de vénération un Empereur portant la couronne fermée...



ILLUSTRATION 7. Matthias Gerung, *Les Quatre Anges retenant les quatre vents*. © DR.

La même année 1546, vient l'estampe montrant les anges retenant les quatre vents. Ils se tiennent sur des rochers, surplombant un autre ange qui tient une croix. Un sixième ange tient un calice et il signe des croix sur le front des élus parmi lesquels on peut deviner des princes ayant défendu la vraie foi.

Une formidable campagne de libelles et d'images est donc déclenchée afin de déstabiliser idéologiquement la figure de l'Empereur, désormais placé plus ou moins explicitement aux côtés des fidèles du diable. Va dans ce sens aussi la lettre écrite à « ceux » d'Einsiedeln, le 8 juillet 1546, par Melanchthon : « Si un prince entreprenait d'enlever la femme d'un sujet, et que l'homme (son mari) s'efforçait de la protéger, alors il serait coupable de le faire, non seulement en tant que sujet, mais aussi en tant que chrétien, s'il en venait par là à tuer son seigneur dans sa résistance... Toutefois, la protection est un droit naturel... Toutefois en cas d'atroces injures publiques, la protection ou la défense est bien naturellement autorisée à tout un chacun. »

Les *Wittenberger Gutachten*, recomposés par Johannes Bugenhagen, Caspar Cruciger, Georg Major et Melanchthon occupent alors une position essentielle dans le processus de déstabilisation de la figure impériale ; ils peuvent être datés significativement de la fin mai-début juin 1546 : l'ennemi ne doit pas pouvoir être en mesure de dire à ceux qu'il agresse : « *Wo ist nu ir Gott ?* », « Où est maintenant votre Dieu ? ». Quand il devient certain que le Kaiser, tel un nouvel Antiochos, veut exterminer la vraie religion, aucune hésitation n'est permise : il existe pour tout homme un droit de se mettre sous la protection de Dieu, un droit fondé sur la parole de saint Paul et sur le principe de prévention face à la tyrannie : « L'autorité ne tient pas l'épée en vain, mais elle est la servante de Dieu, et doit punir ceux qui font le mal, comme les meurtriers, et elle ne se comporte pas envers une telle résistance autrement que comme un homme qui devrait défendre sa maison contre un meurtrier ; [mais] si elle est conduite par l'empereur ou un

autre, alors c'est une tyrannie publique et une *notoria violentia*. D'une telle manière les Espagnols, les Italiens et les Bourguignons se sont conduits dans nos pays, nous en avons eu l'exemple à Deuren [Duren] et Juliers. Ainsi, chaque père de famille doit justement dépenser son corps et sa vie pour se protéger d'une telle tyrannie⁷⁶⁰. » La *causa religionis* autorise la prise d'armes⁷⁶¹. Et le paradigme de Judas Macchabée est signalé, tandis qu'une antichristologie se fixe toujours plus violemment sur le pape, dans le cadre d'une radicalisation dramatique, qui s'accroît entre le printemps et l'été 1546⁷⁶².



ILLUSTRATION 8. Matthias Gerung, *La Prostituée de Babylone*. © DR.

À Ratisbonne, la fuite en avant

Charles Quint arrive donc à Ratisbonne le 10 avril. Aucun prince de la ligue n'est présent dans la ville d'Empire bavaroise. La politique des sièges vides. Il paraît devoir anticiper sur la crise qui couve, peut-être d'ailleurs parce qu'il l'a voulue ou qu'il avait pris ses dispositions pour le cas où la réunion se conclurait sur une impasse. Quelques grands personnages vont toutefois rendre visite à l'Empereur : le cardinal Otto Truchseß von Waldburg, prince évêque d'Augsbourg, suivi le 8 mai par le margrave Albrecht Alcibiade de Brandebourg, qui est accompagné du landgrave Christoph de Leuchtemberg et du comte Palatin Friedrich. Puis, milieu mai, se succèdent, à Straubing où l'Empereur s'est rendu, les évêques de Passau et de Bamberg. Le 20 mai, il demande une levée de 10 000 soldats castillans au prince des Espagnes, son fils Philippe. Parvenu à Ratisbonne le 21 mai, le cardinal de Trente, Cristoforo Madruzzo, évêque de Bressanone, rencontre l'Empereur, et est chargé de se rendre à Rome avec des instructions secrètes visant à solliciter du pape une véritable confirmation de l'alliance et des subsides. Le 28 mai, Ferdinand arrive également en ville tandis que sont déjà sur place Melchior Zobel von Giebelstadt, le prince-évêque de Würzburg, Maurice de Saxe, le grand maître de Prusse, le duc Wilhelm de Bavière.

Le 5 mai est le jour dédié à l'ouverture des travaux de la diète, qu'il ne faudrait pas voir seulement comme une mise en scène, de la part de l'Empereur, destinée à lui permettre de dissimuler ses manigances militaires qui, indéniablement, sont alors à l'œuvre⁷⁶³. Rien n'est réductible à une lisibilité univoque au XVI^e siècle. Les choses sont simultanément plus compliquées et plus simples qu'elles paraissent. L'Empereur continue à jouer sur une volatilité de ses images et donc de ses intentions qu'il projette sur le théâtre allemand, et ainsi sur la fluidité et le tremblé de ses politiques possibles. Il ne cesse pas de se mettre en scène, dans sa prise de parole,

comme le souverain de l'unité religieuse et de la paix, et dit son déplaisir de l'échec de la conférence religieuse qu'il avait voulue. Et face à lui, il y a ceux qui vont être désormais nommés les « désobéissants », les princes séculiers qui ont refusé d'être présents. Sont au contraire à ses côtés Maurice de Saxe, Erik de Brunswick, le duc Wilhelm de Clèves, Hans et Albrecht de Brandebourg, le duc de Mecklembourg... La diète va durer jusqu'au 24 juillet : le roi des Romains, le duc et la duchesse de Bavière, l'archiduc Maximilien, le grand maître de Prusse, les cardinaux de Trente et d'Augsbourg, les évêques de Bamberg, d'Eichstätt, de Würzburg, de Passau, de Hildesheim, y assistent aussi.

Charles Quint, trois jours plus tard, prend la parole pour exprimer son mécontentement devant la rupture du colloque qui était intervenue avant même la réunion de la diète, qu'elle a de fait rendue sans objet. Il expose donc à quelles fins il a convoqué l'assemblée ; nous pouvons ici rapporter le résumé de son intervention tel que le reconstruit Sleidan : « C'est assavoir, que ils estoyent tous bien advertis que les causes de l'Empire fort graves n'avoyent peu estre vuidées en la journée de Wormes, à raison de l'absence de plusieurs. Dont l'affaire avoit esté remis à ceste assemblée. » Lui-même, confie-t-il, s'était trouvé dans l'impossibilité de rejoindre Ratisbonne à la date prévue du 5 janvier, du fait de sa maladie, et de la dureté de l'hiver.

Malgré ces conditions difficiles, ceux à qui il s'adressait avaient pu venir, et les « autres » devraient suivre son exemple et ne pas préférer leurs affaires privées à la chose publique. Il avait pensé que le colloque qui s'était tenu à Worms serait fructueux, mais il fut un échec. Sa ligne politique est, selon lui, inchangée. Son but est toujours d'« appaiser l'Alemaigne, et oster le different de la religion » ; et « il les prie de luy communiquer leur advis, s'ils pensent que il reste quelque moyen : afin que suyvant son devoir, il puisse ordonner chose dont il revienne quelque utilité ». Charles Quint justifie ensuite la trêve conclue avec le Turc : il lui faut soulager l'Allemagne, mise lourdement à contribution dans la lutte passée. Il évoque

les divisions entre les ambassadeurs des princes électeurs et passe donc au sujet sensible : sur la question du concile de Trente, catholiques et protestants ont des points de vue antinomiques, les premiers réclamant que l'Empereur impose aux protestants de se soumettre aux décrets, « et à la cognoissance et jugement d'iceluy », et cessent les « persécutions », les seconds exigeant qu'il établisse une « bonne paix et justice egale pour tous : et se rapporter à la religion ou à un concile legitime de toute l'Alemaigne, ou à une assemblée de l'Empire, ou à un colloque de doctes... »

La parole fait écran par rapport à d'autres interventions qui en disent beaucoup sur le jeu de Charles Quint et sans doute aussi sur celui de Granvelle. Ce dernier, qui a été informé de la campagne de libelles et de caricatures apocalyptiques qui prend de plus en plus d'ampleur, est désormais assuré que la stigmatisation du pape ne pouvait que rejaillir sur l'Empereur. Il faut aussi, sans doute, faire entrer en compte ici le fait que les catholiques qui assistent à la diète informent l'Empereur des actions protestantes, dans un sens dramatique : ils dénoncent la progression des occupations de couvents et monastères, les expulsions des prêtres, les interdictions de la messe, par décisions du magistrat ou du prince. Et aussi les destructions d'autels, les confiscations des biens du clergé, les actes iconoclastes.

Tout concourt alors à ce qu'un palier soit passé, et les *Commentaires* soulignent que l'Empereur aurait pris conscience de ce que les « moyens de douceur » étaient inopérants et qu'il allait être contraint, « bien que ce fût fort contre son gré », de faire usage « d'autres moyens plus rigoureux »⁷⁶⁴. Il faut ici évoquer le fait que Charles Quint, outre l'influence exercée sur lui par Granvelle, toujours circonspect, a sans doute donné de l'importance aux conceptions plus rigoristes de son confesseur et membre du conseil privé, le dominicain fray Pedro de Soto, qui est, avec le duc d'Albe, un partisan de la guerre contre les luthériens d'Allemagne⁷⁶⁵. Une guerre conduite par

l'Empereur contre des ennemis de l'Église ne peut, aux yeux de ce dernier, qu'avoir le soutien de Dieu.

Mais rien n'est joué, du moins dans les apparences qui continuent à être cultivées : les Vénitiens Mocenigo et Navagero, s'ils sont au courant des levées de gens de guerre, n'en sont pas moins circonspects. Le 14 mai, ils écrivent qu'il n'y a que peu de gens à croire que l'Empereur va faire la guerre. Ils ajoutent que le problème pour lui est que s'il s'éloigne du Saint-Empire, les nouveautés luthériennes progresseront toujours plus. La quadrature du cercle en quelque sorte. Le 30 mai, ils relatent que quelques jours auparavant, à la table de Granvelle où nombre de capitaines étaient présents, un personnage se hasarda à dire que tout indiquait que la guerre allait avoir lieu et que l'indice le plus probant était précisément la présence de si vaillants chefs de guerre. Le garde des Sceaux, alors, se leva, fit un signe de croix sur les mets qui étaient disposés sur la table, et jura qu'aucune décision de guerre n'avait été pour l'instant prise. À quoi s'ajoute le fait que l'Empereur semble peu prêt à faire la guerre⁷⁶⁶.

Plus encore, en effet, le dispositif impérial semble en progression dans une optique à la fois défensive et offensive, car entre-temps un traité secret a été enfin signé le 7 (2 ?) juin avec le duc Wilhelm de Bavière qui promet de fournir une aide de 10 000 florins d'or⁷⁶⁷ et un soutien d'artillerie, ainsi que de pourvoir à l'entretien de troupes impériales qui seraient stationnées sur ses terres. Dès alors, la Bavière paraît avoir été choisie comme base possible des opérations à venir⁷⁶⁸. L'Empereur ne fait rien au hasard, il opère selon une vision stratégique précise qui est globale et qui lui donne à penser que tout se jouera d'abord au sud de l'Allemagne, là où, si la guerre s'avère inévitable, pourra s'opérer la jonction entre les contingents venus du Nord et ceux qui passeront les Alpes. C'est tout un dispositif diplomatique qui est aussi développé et activé, qui a sans doute eu pour but, dans l'esprit de l'Empereur qui savait que les informations circulaient et qui les laissaient probablement circuler intentionnellement, non seulement de

préparer la guerre, s'il devait y avoir guerre, mais aussi de faire pression sur les princes en leur donnant à savoir que la guerre était désormais de l'ordre du possible et qu'il se voyait lui-même en position de force. Le dispositif passe encore par des avancées nouvelles dans les négociations avec le Turc, et par l'agencement des noces des deux filles de Ferdinand, Anna avec le jeune et futur duc Albrecht de Bavière et Maria avec le duc Wilhelm de Clèves. Les unions seront célébrées en urgence, les 4 et 17 (18) juillet 1546, comme s'il fallait solidement cimenter les alliances avec les deux princes afin qu'ils se sachent associés sans restriction à l'effort de guerre.

Ce serait le 7 juin encore que le traité avec le pape aurait été définitivement scellé, l'Empereur se promettant alors de marcher contre tous les princes rejetant le Concile et les forces armées qui se rallieraient à eux. Le but est exposé : remettre les opposants dans la voie de l'obéissance à Rome et de la fidélité à l'Église. Une des questions qu'il faut se poser est celle de la décision, celle du moment où il y a sortie du champ de la virtualité de la paix ou de la guerre. Si l'on suit les *Commentaires*, Charles Quint prit en considération plusieurs facteurs qui lui rendaient impossible d'éviter la guerre : le fait que les Confédérés avaient déjà lancé leur ordre de mobilisation, le fait qu'il fallait profiter, tant qu'elle perdurait, de la paix avec le roi de France lui-même empêtré dans une guerre contre le roi d'Angleterre, le fait que la rumeur courait que le Turc risquait d'avoir la guerre contre le Sophi de Perse et qu'il savait que la trêve était finalisée avec la Sublime Porte. Il se souvient qu'il est dans une impasse en outre, car les luthériens ont déjà tant avancé leurs affaires qu'il y a le risque qu'il soit en danger lui-même s'il ne fait rien pour les contrer.

Quel rôle a joué Granvelle ? Lui que ses adversaires accusent d'avoir une vision laïcisée et juridique du politique, segmentée du religieux ? Selon Alphonse Dupront, l'entente avec le pape est devenue logique : pour Paul III, le grand péril tient dans la politique impériale de conciliation telle qu'elle a pu être mise en œuvre à Worms lors de la diète précédente. La

bulle *Laetare Jerusalem*, qui convoquait le Concile pour le 24 mars 1545, avait eu pour objectif de mettre fin à cette hypothèque et elle fut presque aussitôt accompagnée, on l'a vu, d'une proposition d'aide militaire à l'Empereur, qui impliquait d'elle-même la guerre ; une guerre de religion allait débiter et la papauté voyait le conflit à venir sous cet angle. Pour l'Empereur, la guerre n'est qu'un ersatz temporaire qui vient en conclusion des colloques et de leurs insuccès ; elle est un succédané provisoire : « Le concile ne doit plus survenir qu'au terme de la victoire – assemblée de consécration, où les protestants viendraient en vaincus. » Certes en vaincus, mais où un effort serait accompli pour leur permettre de rejoindre la chrétienté universelle⁷⁶⁹.

L'histoire est donc activée sur une contradiction de visées qui semble assurer que Charles Quint ne pense l'éventualité de la guerre que comme un outil pour détourner les luthériens de leur obstination à refuser tout accommodement. Comme une ruse. Pour le pape, les choses sont différentes : une guerre de religion doit avoir lieu pour mettre fin à une hérésie qui est une offense de tous les jours à la gloire divine. Et la position de Granvelle, pour sa part, peut se comprendre à travers une miniature de ses *Horae* conservées au British Museum, qui figure la résurrection du Lazare (Jn 11 1-46), avec comme clef possible d'interprétation l'assertion que la maladie de Lazare n'est pas mortelle pour qui croit en Christ et la gloire de Dieu, qui s'est exprimée lors de la Résurrection de Christ, et qui se manifesterait une nouvelle fois pour qui croit en Christ : « Tout homme qui vit et croit en moi ne mourra jamais. » Les ténèbres passent et ne résistent pas à la lumière, et la vie d'ici-bas n'est qu'un début de la vie éternelle et il ne doit pas y avoir de coupure entre les deux durées. On voit aussi David et Bethsabée, la Présentation, l'Annonciation, et Notre-Dame des Sept Douleurs qui sont représentées dans ce manuscrit daté de 1531-1532⁷⁷⁰.

Le problème majeur est que l'Empereur et le pape gèrent le temps chacun à sa manière et que le temps joue à la fois pour et contre l'un et l'autre. La guerre ne prend réalité qu'à la fin du printemps 1546, tandis que le concile de Trente s'est ouvert le 13 décembre 1545. Comme l'écrit encore Alphonse Dupront, « impossible de garder jusque-là tout son monde à Trente sans rien faire » ! Sans rien faire si ce n'est attendre que la défaite luthérienne soit parachevée alors que la guerre n'a pas encore commencé. Et de la sorte des travaux décisifs sont engagés qui vont parasiter de manière critique le projet impérial, puisque répondant par avance aux questions essentielles qu'il avait prévu devoir être l'objet de délibérations, auxquelles participeraient, une fois les obstacles érodés par la guerre, des théologiens luthériens. Une fermeture de l'horizon advient, qui change assez rapidement les paramètres du dispositif impérial, car ce sont les questions dogmatiques qui sont traitées prioritairement par les prélats : dès le 8 avril 1546, la Vulgate est ainsi définie comme le texte référentiel et son explication est dite relever du monopole clérical. Puis le 13 janvier 1547, le décret *De justificatione* affirmera la justification par les œuvres, tandis que le décret *De sacramentis*, en date du 3 mars 1547, déclarera le maintien des sept sacrements et leur action *ex opere operato*, tout en refusant aux luthériens la communion sous les deux espèces, à laquelle l'Empereur semblait tenir⁷⁷¹. C'est un concile de réforme par contre-positionnement, un concile de contre-réforme, qui est au travail et pas un concile préparé à accepter un dialogue avec des luthériens qui seraient affaiblis par des échecs ou déconfitures militaires et donc plus aptes à des concessions qu'ils ne le sont pour l'instant.

La guerre inéluctable ?

Une lettre écrite de Ratisbonne le 9 juin 1546 par Charles Quint paraît confirmer que sa décision est désormais prise à cette date, même si elle peut aussi avoir eu pour fin d'offrir aux princes une dernière possibilité de sortie de crise ; elle est adressée à la reine Marie de Hongrie et constitue une sorte de récapitulatif indiquant le cheminement qui a été le sien : « Vous savez ce que je vous ai dit à mon parlement de Maestricht, que je ferai tout ce que je pourrai pour bailler quelque ordre ès affaires de cette Germanie, et cheminer à la pacification d'icelle, évitant jusqu'à l'extrême la voie de la force, et en suivant ce que j'ai fait de chemin tant que j'ai pu, à cette fin et même en l'endroit de notre cousin [Frédéric comte Palatin] et autres ; et encore depuis que je suis arrivé en ce lieu [Ratisbonne], n'a-t-on cessé de faire continuellement tous les offices possibles pour induire les luthériens et autres dévoyés à s'accommoder à quelque voie de pacification ; mais tout ce que l'on a su faire n'en est rien queconque profité, et se sont partis d'ici étrangement leurs députés qu'ils avaient envoyés à ce colloque sans iceux renvoyer, n'y ai pu tant faire avec les lettres que j'ai écrites très-affectueusement et fondées en grande douceur, qu'ils aient voulu venir en cette diète même notre cousin l'électeur Palatin. Que les dévoyés... ont l'intention d'énervier l'autorité impériale, pour contraindre la Germanie d'adopter leurs opinions⁷⁷². » Tout indique qu'il y a eu à cette date l'envoi d'un ordre de mobilisation.

L'Empereur, une fois fait le constat d'échec de la douceur, réexpose toutefois son programme d'origine : redonner à la « Germanie » la paix tout en considérant que la voie de la force serait certes un remède extrême, mais qu'il ne faut donc pas ou plus exclure. Il confie que depuis qu'il est en Allemagne il n'a pu que constater combien « on » n'a cessé de tout faire pour détourner les luthériens de la paix. Sans plus de résultats. Même son cousin, le comte Palatin, s'est refusé de venir à la diète, selon un plan qui, selon lui, a été préconçu avec le landgrave, d'autres électeurs, et « autres desvoyez ». Sans le dire explicitement, Charles Quint écrit soupçonner que

les absents participent d'une sorte de complot dont la France a été informée⁷⁷³ : « Et si suis advertis de plusieurs costez, que leur fin est de après ceste dicte diette, en laquelle ils presupposent, que les choses demeureront en confusion, desordre et sans remede, faire entre eux une justice particuliere et partiale, a laquelle ils contraindront le reste de la Germanye, en enervant lauctorité imperiale, voire et entendent de les forcer a se reduire a leur fin, et detruire ceux qui ne la voudront faire, et achever de ruiner les ecclesiastiques, et faire tout et le pis qu'ils pourront plus oultre, signamment contre le roy, mon frere, et moy. »

Ce qui est en perspective dans cette entreprise ainsi décryptée par l'Empereur pour être assimilée à une conjuration, c'est l'éradication des catholiques, pour qui il n'y a donc plus d'autre issue que « resister auxdicts desvoyez par la force ». La question de l'obéissance à la religion des ancêtres détermine la légitimité de la prise des armes. Et ce n'est pas un hasard si l'Empereur parle de résistance à ce propos. C'est pour dire que le droit et la justice sont de son côté, le droit naturel comme le droit de Dieu.

Si nous réfléchissons, les événements tels que les décrypte Charles Quint sont comme une projection de ce qu'il vit intérieurement depuis 1518, et sans doute même plus tôt : une sensation de menace dirigée contre lui par une part cachée de lui-même, qui intervient de manière occulte en allant et venant dans son corps, en tentant de s'imposer à lui. Il construit l'histoire de la même manière qu'il gère son angoisse en répliquant par des conduites d'évitement passant par la convocation, précisément, d'une « force maligne, diabolisée, selon Lacan le plus souvent un esprit malfaisant, un spectre, une sorte de fantôme qui revient ou risque de revenir *post-mortem* ». La guerre ne semble être pour lui qu'un intermède autorisant un retour à une normalité, de même que les affections de son corps sont des excréctions temporaires de son angoisse, l'oppressant et lui faisant mal. Elle est un exorcisme⁷⁷⁴. C'est là où l'histoire peut s'apparenter à une métapsychologie, pourrait-on avancer, telle du moins que l'acteur

peut envisager de la faire se développer, au sens défini par Sandor Ferenczi quand il parle d'une tentative, perceptible dans « l'histoire de la vie psychique individuelle... » du sujet, d'atténuation de « ses affects flottants par l'extension de sa sphère d'intérêts, par l'introjection, donc lorsqu'il éparpille ses émotions sur toutes sortes d'objets qui ne le concernent guère, pour laisser dans l'inconscient ses émotions liées à certains objets qui ne le concernent que trop⁷⁷⁵ ». Et alors le motif de la conjuration qui surgit pour qualifier l'action des smalkaldiens est plein de sens : conjuration pour conjurer ce qui en soi est péril, son fantôme intérieur...

Les deux grands responsables de la « conjuration » qui monte en force dans l'Empire sont donc le landgrave et l'électeur de Saxe, et l'Empereur souhaite confirmer que désormais il est de son devoir d'agir : les deux princes oppressent leurs sujets, cherchent à détourner certains autres princes de laisser les questions religieuses être réglées par la voie conciliaire. Il y a désormais ce que Charles Quint nomme « lextreme dangier de laffaire de la religion », qui lui interdit de temporiser : le péril concerne non seulement la Germanie, qui risque d'être aliénée de « notre sincte foy », mais, et Charles Quint tient à le réaffirmer, les Pays-Bas aussi, qui pourraient être contaminés par cette offensive concertée contre la religion, et qui pourraient alors entrer en rupture avec « la fidelité et obeissance quils me doibvent, chose que je ne voudroye pour rien du monde ny veoir ny comprter ». La Bohême pourrait aussi être concernée. De la sorte la guerre est juste et légitime, parce qu'elle est engagée contre des princes qui ne cherchent qu'à introduire la subversion au sein de l'ordre établi, non seulement dans les terres allemandes, mais aussi dans ces Pays-Bas dont Charles Quint est à divers titres prince souverain.

L'horizon, peu avant la clôture officielle de la diète le 12 juin, était donc fermé : il n'y avait plus de place pour une poursuite de la politique transactionnelle. Et l'Empereur tient à le souligner fondamentalement : il s'est résolu à la guerre, en vertu de plusieurs points de légitimation, d'abord

l'injuste détention du duc de Brunswick et de son fils, et surtout ensuite le fait que le landgrave et l'électeur sont de toute évidence des perturbateurs de la « commune paix et justice » de l'Empire. Ils se sont mis en situation de désobéissance. L'entreprise est de grande envergure, elle n'est pas facile à mettre en œuvre, mais l'Empereur écrit espérer « en laide de Dieu de y faire chose dont il sera servie, et pour laquelle ceste Germany se réduira en meilleurs termes, quelle n'est ». Il lui faudra user de « diligence et dextérité », afin d'empêcher des puissances étrangères – il pense ici surtout à la France – d'entrer dans le jeu. A donc été fabriqué un système de légitimation qui place au premier plan la paix et l'ordre dans l'Empire, à côté de la préservation de la dignité et de la souveraineté impériales qui ont été mises en cause par des libelles et des estampes. Le motif de la dénonciation est celui du « prétexte de religion » dont se couvrent les séditeux.

La mobilisation est donc en œuvre : Maximilien d'Egmont, comte de Buren, a été prévenu : ce sont 24 enseignes, soit 10 000 piétons et 3 000 cavaliers, qui devraient entrer en opération, Marie de Hongrie étant d'accord pour les renforcer de 200 arquebusiers à cheval et 100 hommes d'armes ; il s'agit d'unités d'élite encadrées par Lamoral d'Egmont, prince de Gavre, Renault de Brederode, Jean de Lyre, Martin van Rossem, Jean de Ligne, baron de Barbançon et prince d'Arenberg, et Philippe de Montmorency, comte de Horne. L'Empereur demande à sa sœur, pour solder les hommes de Buren, de recourir à l'emprunt, jusqu'à 300 000 écus, et de faire passer l'argent par le Luxembourg, le tout dans le plus grand secret. Le secret est capital : il ne faut pas que les adversaires discernent « le jeu bien encommencé de mon coustel ». Le pape, il en est assuré, fournira 200 000 écus auxquels s'ajoutera l'argent provenant des bénéfices d'Espagne, dont le montant devrait osciller entre 800 000 et 1 000 000 écus.

Le 19 juin, le cardinal Cristoforo Madruzzo, prince-évêque de Trente, rejoint Rome et fait part au pape d'un plan impérial prévoyant que Charles

Quint ferait campagne contre les princes allemands ayant rejeté le Concile et donc contre la ligue de Smalkalde et tous ceux qui ont adhéré offensivement à l'hérésie. Alors que l'Empereur, à Ratisbonne, s'était refusé à proclamer que la crise à laquelle il était confronté était religieuse, le cardinal a pour mission de parler de ce qui se prépare dans le Saint-Empire en termes de guerre de religion. Malgré l'opposition, au sein du Sacré Collège, des cardinaux français et vénitiens, le traité est signé et le pape s'engage effectivement alors jusque pour un montant de 200 000 florins destinés à couvrir une partie des frais de campagne, à lever 12 000 fantassins et 500 cavaliers qui seraient ainsi entretenus et soldés durant six mois. Rome donne donc, cette fois-ci, confirmation de ses engagements⁷⁷⁶. Le traité débute par un préambule expliquant que la Germanie a été troublée depuis « de nombreuses années » par l'hérésie, de laquelle se sont ensuivis d'infinis dommages et calamités. Le danger est celui de la destruction et de la ruine, d'autant que « *li protestanti et Smalchaldiani* » refusent de se soumettre aux déterminations du concile universel. S'obligeant l'un l'autre, l'Empereur et le pape affirment avoir traité pour « l'honneur de Dieu et le bien public de la chrétienté et en particulier de la dite Germanie ».

Il est ensuite affirmé que l'entreprise de guerre commencera dès la fin juin, et qu'elle visera à réduire les protestants à la « *vera et antiqua religione* et à l'obéissance au siège apostolique ». Une précision est toutefois donnée : est laissée à l'Empereur la faculté de réaliser ce projet sans le recours aux armes, sous condition que le plan d'ensemble ne soit pas retardé. Charles Quint s'engage ensuite à ne conclure aucun accord séparé... Viennent toutes les dispositions relatives aux troupes pontificales, à leur financement, à leur commandement, la durée de leur mise à disposition, leur participation au butin, la représentation du pape par son neveu le cardinal Alexandre Farnèse... Paul III confirme ensuite l'engagement de consigner 100 000 écus à Venise, fournir 12 000 piétons

italiens et 500 cheveu-légers pour une durée de six mois. Il octroie la permission à Charles Quint de vendre des biens ecclésiastiques en Espagne pour financer son propre engagement militaire⁷⁷⁷. Le 4 juillet, des indulgences sont publiées pour que soit implorée la miséricorde de Dieu et obtenu le succès dans la guerre qui s'annonçait ; et le 25 du même mois, est décrété un jubilé octroyant une indulgence plénière aux chrétiens qui prendront les armes contre la ligue de Smalkalde.

Au même moment, du côté adverse, le 25 juin, Sébastian Schartel von Burtenbach, « *vir latine doctus et rei militaris gnarus* » selon Nicolaus Mameranus, a fait son entrée dans Augsbourg, après avoir répondu à l'Empereur, qui exigeait qu'il cessât ses préparatifs militaires, et que lui-même agissait pour « protéger et sauver sa patrie⁷⁷⁸ ».

Le processus de mobilisation impériale se précise encore. Charles Quint avait prévu de faire venir de Hongrie don Alvaro de Sande, qui avait sous ses ordres 2 800 Espagnols ; 6 000 autres fantassins espagnols devaient remonter du Milanais et du royaume de Naples ; commission avait été donnée au colonel Aliprando Madruzzo, à Georg Stadler von Regensburg, au comte Bernhard de Schauenbourg, et à Gian Giacomo Médicis, marquis de Marignan et de Musso, d'enrôler chacun 4 000 lansquenets. L'archiduc Maximilien s'était chargé, pour sa part, de lever 1 500 chevaux, le margrave Albrecht de Brandebourg 2 500, le margrave Hans de Brandebourg 600, le grand maître de Prusse 1 000, le duc Erik de Brunswick 400. Et le 20 juillet arrivent déjà à Ratisbonne 12 enseignes de gens de pied espagnols venus de Hongrie tandis qu'atteignent Vienne par la voie du Danube des *globi ferrei*, de la poudre à canon, des barques destinées à naviguer et à établir des ponts.

À ces forces considérables devaient s'ajouter celles du roi des Romains et du duc Maurice de Saxe ; pour obtenir le concours de ce dernier, l'Empereur s'était décidé à lui promettre la dignité électorale dont était revêtu Jean-Frédéric, son cousin de la branche ernestine. Ce sont des

négociations qui sont conduites dans le plus grand secret⁷⁷⁹, Granvelle donnant à entendre à Maurice de Saxe que l'objectif final de Charles Quint serait de convoquer un concile général auquel toutes les nations chrétiennes, incluant les évangéliques qui y seraient enfin autorisés à exposer leur doctrine en toute liberté, prendraient part et aux décisions duquel le pape devrait se soumettre. Jusqu'alors, Maurice de Saxe avait paru donner l'impression de temporiser et de s'orienter vers la neutralité. Mais pour le forcer à sortir de son attitude expectative, qui probablement visait à marchander son soutien, il est joué sur la dégradation de ses relations avec l'électeur Jean-Frédéric qui visait à s'approprier le protectorat héréditaire sur les évêchés de Magdebourg et Halberstadt – protectorat qu'il revendiquait.

Et le 19 juin 1546 à Ratisbonne, Maurice de Saxe s'accorde enfin avec l'Empereur, qui l'assure que le Concile tel qu'il le conçoit permettrait aux évangéliques d'exposer librement leurs doctrines. En cas de désaccord sur certains points, il n'y aurait pas de recours à la force. Ce qui fit que la forme de protectorat qu'il revendiquait lui fut concédée, avec la promesse de respecter libertés et privilèges et de laisser libre l'exercice de la religion traditionnelle. Maurice de Saxe publia ultérieurement un libelle de justification de son ralliement à l'Empereur⁷⁸⁰.

Est aussi obtenu, pour renforcer le dispositif, le concours des margraves luthériens Hans de Brandebourg-Küstrin et Albrecht Alcibiade de Brandebourg-Cumlbach, toujours grâce à une argumentation présentant la guerre à venir comme une guerre destinée à remettre dans l'obéissance ceux qui dans le Saint-Empire s'agitaient contre l'Empereur et donc garantissant des concessions sur leur maintien dans leur religion. Afin encore de le détourner d'apporter son appui aux smalkaldiens, l'Empereur écrit à Christian III de Danemark, dénonçant la malignité des princes dont l'objectif est, selon lui, la destruction de la liberté allemande, le refus de l'autorité sacrée de son Empereur. C'est par une « extrême » « nécessité »,

suscitée par des violateurs et contempteurs de « notre majesté impériale », que l'Empereur affirme avoir décidé de libérer l'Allemagne du péril de subversion de sa liberté, et c'est au titre de prince chrétien, Empereur très clément, conservateur de la patrie, protecteur attentionné et vengeur de l'Empire de la nation allemande, qu'il proclame se devoir d'intervenir contre des rebelles⁷⁸¹. Charles Quint se revendique donc des libertés allemandes. Mais aussi sans doute de la tradition de la guerre juste et peut-être de son actualisation dans le *Commentaire sur la Somme théologique* que Tommaso de Vio [Cajetan] a composé entre 1517 et 1524, dans lequel le *bellum justum* est, pour l'État, « un acte de justice vindicative », le droit de « venger les torts qui lui sont faits⁷⁸² », sous condition que la cause soit sûre.

Pour le salut de l'Allemagne ou pour la religion ?

En fin de compte, l'action politique de l'Empereur campe sur les mêmes données dynamiques. C'est un autre processus de brouillage du sens qui est donné à lire désormais. Un système de double langage fonctionne désormais : d'un côté est mis en avant le motif de l'obéissance due à un pouvoir impérial qui se veut pouvoir suzerain et défenseur de la liberté allemande, et avec l'articulation à l'accusation de rébellion. De l'autre, c'est la guerre contre l'hérésie qui est justifiée. Toujours au cours de la seconde moitié du mois de juin 1546, afin d'essayer de calmer les inquiétudes de la ligue face aux rumeurs de levées de troupes, a été donnée la réponse selon laquelle « Sa Majesté impériale veut rétablir dans l'Empire l'unité, la paix et le droit ». Aux députés des princes, avant qu'ils ne quittent Ratisbonne, il est affirmé que l'Empereur ne veut que maintenir les droits et les

prérogatives de la dignité impériale contre ceux qu'il accuse de vouloir renverser l'ancienne constitution de l'Empire.

Le travail de neutralisation des puissances européennes est parallèlement en action. Le 13 juin, selon Sleidan, l'Empereur envoie son ambassadeur Jean Musche, trésorier de Franche-Comté, vers les Suisses⁷⁸³. Il charge son émissaire de protester du « grand amour » qu'il porte à la république, et de son « grand désir de paix ». « Il dit qu'il y a quelques princes d'Allemagne, lesquels sous ombre de l'Évangile font plusieurs choses par mutinerie et sédition : lesquels renversent les loix, afin que tous jugemens mis bas, ils n'ayent plus que craindre. Leur audace est venue jusques à s'eslever contre son honneur et estat : de sorte qu'ils menacent de guerre et effort, et monstrent quasi tout ouvertement, qu'en son absence ils viendront assaillir et opprimer le pays commun ; estant forcé par ces raisons il prend les armes, pour selon son devoir et dignité repousser le peril de la republique, et pour les refrener : et ne fait doute que Dieu n'approuve son entreprise [...] car ceste guerre s'entrepren pour le salut de toute l'Allemagne, et non pour autre cause. » Il s'agit toujours et encore, on le voit, de diffuser l'idée que la guerre est une guerre contrainte, dont les vrais responsables sont des hommes qui ignorent ou méprisent le droit, qui se dressent contre le droit. Et qui dit guerre contrainte par des oppresseurs du peuple dit guerre juste, pour la protection des libertés allemandes.

Charles Quint, avec précaution, et dans un cadre précis de légitimation, joue donc rhétoriquement sur plusieurs tableaux, pour mieux entretenir cette confusion qui est un instrument de travail sur l'histoire. Il faut y revenir de manière plus explicite, parce nous sommes au cœur, ici, de cette politique du tremblé qu'il a fait sienne et qui n'est pas sans rappeler ses tremblements face à une araignée. Il invoque pour conforter son alliance avec Paul III le fait qu'il s'agit de remédier aux « maux, dommages et calamités infinies » de l'Allemagne et qu'il risque d'être nécessaire de prendre les armes, dans l'attente des effets positifs du Concile, contre les

« protestants, Smalkaldiens et autres sortes d'hérétiques ». La guerre qu'il entrevoit est donc justifiée au nom de la religion. En Allemagne et donc dans le cadre de la diète, il occulte au contraire cette dimension religieuse pour cristalliser son action autour du thème de la perturbation de l'ordre politico-juridique, et il stigmatise le landgrave et le prince électeur de Saxe pour être des « conturbateurs de la commune paix et justice ». Mais pas seulement en Allemagne. Aux députés qui viennent le sonder encore sur ses intentions le 16 juin et qui veulent en savoir plus sur les levées de troupes, il répond imperturbablement ne vouloir faire la guerre que s'il y est forcé afin de maintenir son autorité, « contre laquelle on attentait chaque jour, en travaillant à l'abaisser et à l'amoindrir⁷⁸⁴ ».

Réunis à Ulm après s'être concertés à Worms, les États de la ligue de Smalkalde s'accordent pour se préparer officiellement à la guerre qui prend la tournure d'une guerre de destruction de la religion papale ; ceci dans la mesure où la décision est prise, en cas de conflit ouvert, de séculariser tous les évêchés d'Empire, le clergé étant défini comme le serviteur du pape et donc l'adversaire à combattre. Le 26 juin, Ulrich de Wurtemberg écrit qu'il faut se préparer à expulser les prêtres d'Allemagne et aller jusqu'au bout de cette entreprise⁷⁸⁵. La dramatique eschatologique luthérienne du combat final contre l'Antéchrist est en œuvre, et c'est sur elle que la guerre se fonde et s'argumente. Le landgrave de Hesse, en prélude d'une guerre d'éradication du papisme, s'inspire de Mt 3, 10 pour choisir la devise de ses enseignes : « La cognée est mise à la racine de l'arbre, et celui qui ne porte pas de bon fruit s'en va être coupé et jeté au feu. » Pour Jean-Frédéric, qui identifie par là même son combat à celui de David, en paraphrasant le psaume LIII, et en se montrant priant pour que Dieu supporte la justice de sa cause contre les violences de ses ennemis, c'est « Seigneur, sauvez-moi par la vertu de votre Nom saint ».

Le 3 juillet 1546, Charles Quint achève le processus commencé à Utrecht et rend manifeste sa volonté d'assumer le rôle biblique de Gédéon :

il confère l'ordre de la Toison à l'archiduc Maximilien, à Philibert de Savoie, à Albrecht le fils du duc de Bavière, et au comte Friedrich de Fürstenberg. La situation est favorable d'autant que Khair el Dîn meurt le 4 juillet 1546 et que Soliman le Magnifique répondra positivement aux propositions en vue d'une paix, qui lui seront faites dans une lettre du 16 juillet 1546 par l'Empereur et son frère. Le fait éclaircit l'horizon, d'autant que la paix avec la France est effective et que la théologie luthérienne est fortement mise en troubles par des divergences dogmatiques. L'Empereur signe encore l'acte conférant à son fils Philippe l'investiture du duché de Milan et du comté de Pavie⁷⁸⁶. Son champ de vision, on le voit ici, est international, européen, et allemand. Il verrouille peu à peu les derniers points sensibles et il s'efforce de ne rien laisser en suspens.

Le 4 juillet, Ulrich Geiger propose une mise au point de la situation critique que connaît l'Allemagne à son correspondant Jean du Bellay⁷⁸⁷. Il y dépeint un Empereur oscillant entre la carotte et le bâton, le « ver et le sec », proposant à certains, comme à Ulrich de Wurtemberg et aux villes, la paix mais aussi déclarant que les rebelles seront punis. Circulent en Allemagne des « *famosi libelli et picturae contra Caesarem majestatem* ». Par cette pratique d'un discours double, César tente de diviser, mais sans résultat, car tous ont connaissance des crimes qui s'ourdissent autour de lui et « en Saxe, en Hesse, à Cologne, en Palatinat, en Wurtemberg, au Danemark, en Poméranie, dans les villes libres, les forces militaires les plus nombreuses possible se regroupent ». Désormais le péril est grand d'une guerre, qui est en gestation en Germanie, et César est de toute évidence en train de former son armée. « Où est la loyauté ? Où est la promesse de paix publique ? Où est la sainteté des traités ? » « *Haec est fides ? Haec est promissio publice pacis ? Haec est sanctitas pactorum ?* » Ulrich Geiger dit toutefois sa confiance : tous les « nôtres » sont unanimes. « Christ, notre sauveur, ne vit et ne règne pas seulement, mais il devine par anticipation les

cogitations, les conseils et les ruses de ses adversaires et aide toujours ceux qui sont menacés d'être opprimés par les armes. »

Sleidan souligne que les tensions, ensuite, sont avivées par les fuites concernant la mission du cardinal de Trente à Rome et toujours et encore par les rumeurs de levées de troupes, qui seraient le plus souvent parvenues à la diète par le truchement d'avertissements envoyés par le landgrave. Il dépeint l'Empereur comme n'exprimant « qu'une grande douceur et désir de paix, sans apparence d'inimitié », ce qui donnait à penser à ses interlocuteurs que la guerre ne serait pas pour l'année présente. Pour endormir les soupçons, Charles Quint fait dire et redire qu'il n'a d'autre désir que de paix, qu'il ne souhaite que réconcilier les adversaires ; il ajoute que tous ceux qui lui obéiront se ressentiront de son amitié et de sa bienveillance. Mettre l'Allemagne en paix, tel est son mot d'ordre réitéré. Ce qui n'exclut pas, en parallèle, un discours véhément, par voie de lettres adressées aux villes de la ligue, comme Strasbourg, Nuremberg, Augsbourg et Ulm. Y sont dénoncés ceux qui en sont arrivés à ne plus rien respecter, à imposer leur loi aux États et aux villes du Saint-Empire, soit par la force, soit par des « moyens traistres et cauteleux ». Jusqu'à menacer l'Empereur d'entrer en guerre contre lui. Ils se sont placé au-dessus des lois : « De cela aussi leurs livres feints, seditieux et diffamatoires font foy, avec les peintures qu'ils font imprimer pour faire troubles, et esmouvoir le peuple contre moy. Par quoy je n'ay plus aucune esperance qu'ils puissent estre gaignez par ma patience et bonté : et qu'estans changez, ils mettent fin à leurs insolences. » Il n'y a donc pas de doute : ces libelles et ces estampes dont il a été précédemment question, parce qu'ils sont des arguments dans le discours de la guerre juste, ont bien contribué au discernement, par Charles Quint, d'un point limite atteint. Trop, c'est trop, dit-il.

L'argumentation impériale est que les fauteurs de troubles n'ont pas cessé d'aller plus loin dans leur obstination et « follie et rebellion ». Ils s'attaquent au bien commun, et donc à la « liberté ancienne » de

l'Allemagne ; et Charles Quint se pose en celui que son devoir, au nom du droit et de la paix, appelle à résister à la « servitude et tyrannie ». Là encore, il faut aller au-delà de la relation critique de Sleidan et se demander si l'Empereur ne pousse pas plus loin dans le rapport de forces, s'il ne tente pas de faire comprendre aux magistrats des villes qu'ils courent le risque de la guerre et qu'ils feraient mieux, sous la pression d'une action impériale, de faire le choix du dialogue et de l'appointement.

Dans le même temps, son but est, en s'adressant aux villes d'Augsbourg, Ulm, Strasbourg, Nuremberg...⁷⁸⁸, de leur demander de se désolidariser des entreprises des princes confédérés. Les cités répondent l'une après l'autre en évoquant les soupçons de préparatifs impériaux de guerre, leur attachement à l'*heiliges Reich* et à la *teutscher Nation*. Protestations d'obéissance et de fidélité, mais aussi affirmations que l'obéissance est conditionnée à ce qu'elle ne blesse pas « notre conscience envers Dieu et notre foy et loyaulté⁷⁸⁹ ».

Les luthériens ne se contentent donc pas d'être des récepteurs passifs du réquisitoire impérial, comme le suggère la réponse rédigée par le magistrat de Strasbourg : selon Sleidan, entre autres problèmes essentiels, il y a le pape et le Concile qui sont arc-boutés sur leurs positions et leurs erreurs, faisant qu'il n'y a rien à attendre de leur part. Pour ce qui est de la ligue de Smalkalde, l'accusation de désobéissance ne tient pas : l'Empereur a été aidé dans sa lutte contre le roi de France et le Turc, « et signamment quand ton pays d'Austriche a esté en danger ». C'est lui qui s'est mis en « grand appareil de guerre » et qui prépare ainsi un immense malheur à l'Allemagne : « Combien la multitude innocente, les petits enfans, les femmes et semblables endureront de maux et calamitez. Ne te laisse mener par ceux qui sont ennemis des nostres, pour entretenir leur domination et puissance : et ne permets que la noble Alemaigne, ou bien une partie d'icelle, du tout dediée à toy, soit totalement attenuée et affoiblie : tellement que cy apres elle n'ait puissance de resister et arrester la violence

Turquesque. » Les protestants se posent en défenseurs de la *res publica* contre la barbarie, avançant que c'est au nom du droit et de la justice qu'ils mettent en cause l'exercice de l'autorité impériale. Contrairement peut-être à ce qu'aurait attendu Charles Quint, la projection de sa figure d'Empereur romain, seul détenteur du *jus gladii* et défenseur de la liberté allemande, ne suffit pas à faire reculer les protestants, d'autant que les nouvelles qui filtrent des travaux du concile de Trente leur montrent qu'il y est procédé toujours plus avant par contre-positionnement doctrinal. Ils se sentent engagés, selon le narrateur savoyard, dans « une guerre mortelle⁷⁹⁰ ». Ajoutons simplement ici que le 21 juin, l'assemblée conciliaire commence à débattre du point crucial de la justification, qui avait déjà été à l'origine du blocage des débats doctrinaux à Spire.

Dès le 25 juin, l'électeur a écrit qu'il fallait faire des levées de lansquenets, tandis que le lendemain c'est Philippe de Hesse qui lui donne l'avertissement que « ce n'est plus un jeu d'enfant, c'est très sérieux, il ne faut pas lésiner⁷⁹¹ ». Une accélération est en œuvre, comme s'il fallait prendre de vitesse l'Empereur et comme s'il fallait aussi indiquer qu'il s'agit moins d'une initiative que d'une nécessaire et rapide réplique. Le 4 juillet, le landgrave et le prince électeur, réunis près de Gotha, envoient des missives à l'Empereur : « Nous avons entendu, tresdebonnaire Empereur, par les ambassadeurs que nous avons envoyez à Ratisbonne, à ton mandement, que les compagnons de nostre foy et alliance estans advertis de l'appareil de guette, avoyent diligemment insisté envers toy de donner ordre qu'il n'advint inconvenient à l'Alemaigne. » Ils affirment avoir tout fait pour prévenir les motifs de guerre mais ont appris que « tu avois delibéré de punir quelques princes qui ne se rendoyent assez obeissans ».

Ils refusent donc d'être qualifiés de rebelles puisque c'est l'Empereur qui est à l'origine d'une menace contre leurs vies et religion. Ils se présentent comme pris au dépourvu, risquant de perdre tous leurs biens ; il

ne leur a pas été donné la possibilité de prouver leur innocence, ce qui va contre les lois de l'Empire : « Tu n'as aussi oublié le serment que tu as fait à l'Empire, quand tu as été élu Empereur à Francfort : et comment il faut procéder selon les loix, quand aucun est chargé de tel crime qu'à present tu nous mets à sus. Au surplus, nous recommandons à Dieu ce que tu nous veux faire violence, sans nous ouir en nos justifications : et apres que nous serons informez des cas dont tu nous accuses, nous respondrons en sorte que tout le monde entende qu'on nous a fait tort, et que tu es poussé par l'antechrist Romain, et le meschant concile de Trente, pour nous mener guerre : afin que la doctrine de l'Évangile et la liberté d'Alemaigne soit accablée... » Rappelons juste que pour Luther, le véritable concile est le concile qui a le Christ pour président, les anges pour assesseurs... La guerre toujours, la guerre de précipitation eschatologique.

Dans cette optique, les princes lient, on le voit, guerre de religion ou « *Glaubenskrieg* » au service de Dieu, et guerre de défense de la liberté allemande. Ils se contre-positionnent par rapport à l'argumentation impériale qui justifie au même moment le processus de mobilisation au nom de la nécessité de restaurer le droit et la justice, la dignité et la « liberté de l'empire ». La guerre a pour fin de résister à la volonté du pape de « détruire l'Allemagne⁷⁹² ». Le processus de rupture est symbolisé par le fait que, les 4 et 5 juillet, les députés des deux princes quittent Ratisbonne, après l'envoi d'une lettre de protestation stigmatisant les concentrations de troupes impériales autour de la ville.

Jan Janssen a donné une clef possible pour comprendre le jeu auquel se livre alors l'Empereur⁷⁹³. Charles Quint ne croirait et surtout ne voudrait pas que la guerre puisse être politique, il l'instrumentaliserait en espérant pouvoir affaiblir les positions réformées en les segmentant et en limitant les opérations à venir à une lutte ouverte contre la fraction maximaliste des Confédérés, qui aurait fait le choix d'entrer en guerre de religion. Dès le 9 juin, dans une lettre à Marie de Hongrie, il parle à ce propos d'une

« ruse » qui pourrait permettre d'empêcher certaines autorités évangéliques de suivre la Saxe et la Hesse dans « leur rébellion⁷⁹⁴ ». À l'infant Philippe, il confie que c'est l'« intérêt de la religion » qui l'a poussé à faire la guerre : « Il a été jugé bon, pour le moment, de ne parler que de la nécessité de châtier les princes rebelles, et particulièrement le landgrave et l'électeur. »

Dès ce même mois de juillet 1546, d'autre part, François I^{er} essaie de jeter de l'huile sur le feu pour mieux encourager les princes à ne pas se laisser intimider ; il charge l'abbé de Bassefontaine, Sébastien de l'Aubespine, d'aller faire part au landgrave, par voie orale, des informations qui lui sont parvenues « sur le faict de la religion et non fondez sur aultre occasion », et qui lui ont fait savoir qu'un accord a été passé entre le pape et l'Empereur : Charles Quint aurait promis à Paul III de s'engager dans une guerre qui ne cesserait que lorsque les protestants seraient tous rentrés dans l'obéissance de l'Église. Il aurait accepté de ne jamais conclure de paix sans l'aval de Rome. Ce serait une guerre à outrance qui serait bientôt ouverte et ici, à nouveau, on notera que ce qui devait être secret a été éventé⁷⁹⁵.

C'est une politique typiquement renaissante de feinte, de simulation et de dissimulation que François I^{er} demande à Sébastien de Laubespine de détailler et d'expliquer à Philippe de Hesse afin que les princes ne se laissent pas piéger ; une politique par laquelle l'Empereur et le pape sont pressentis s'être secrètement accordés pour créer un écran entre leur but final, l'éradication de l'Évangile, et l'argumentation de la guerre juste : « Ont prins deliberation secrette entre eulx de faindre que ceste entreprise ne se faict que pour chastier les rebelles de l'Empire, afin de tenir les aultres en suspendz, et ne conciter pas toute la Germanye à la foyz contre luy, faisant son compte de les avoir et ruyner les ungs apres les aultres. » François I^{er} détecte un plan structuré et réfléchi qui repose d'abord sur l'idée que la durée de la guerre fera que les protestants ne demeureront pas tous unis, et que la division permettra « apres en avoir meilleur marché, et n'est l'espérance de leur victoire fondée que sur leur desunion, à quoy les

protestants doivent principalement penser⁷⁹⁶ ». Outre l'aide financière prévue, le roi de France se dit certain que l'Empire, une fois les protestants vaincus, reviendrait de manière héréditaire à la maison de Habsbourg, tandis qu'en échange le cardinal Farnèse succéderait à Paul III.

CHAPITRE XIV

Une première guerre de religion ?

Le temps presse désormais, car si l'Empereur commence à mettre sur pied son armée durant son séjour à Ratisbonne, il ne peut que savoir que l'armée de la ligue est en voie de constitution : ce sont les villes de la Haute-Allemagne qui sont les premières en armes. L'armée protestante est formée initialement de deux corps de troupes : d'une part, 25 enseignes de gens de pied sont sous l'autorité du duc Ulrich de Wurtemberg. D'autre part, il y a les contingents soldés par les villes, qui convergent à Ulm. Puis les montres sont faites le 22 juin à Günzburg. Le commandement est assuré par plusieurs capitaines, Hans Heydec, Sébastien Schartel, Balthazar von Gültlingen, Johann Hader, Sébastien Besserer, Matthias Langemantel, et Jost Rosenberger. Mais c'est Schartel qui est déclaré temporairement chef de guerre jusqu'à l'arrivée des princes. Quant à Hans Heydec, il est promu lieutenant général des troupes levées en Wurtemberg. Ce ne sera que les 3 et 4 août que l'électeur et le landgrave arriveront au point de rassemblement.

L'Évangile à l'offensive

Melanchthon voit alors les choses sous un angle paradoxal : il faut absolument, écrit-il, que l'Empereur soit défait et l'opinion courante est qu'aux « nôtres » personne ne peut opposer de résistance efficace. Mais rien n'est joué. Si en vérité, selon lui, on consulte les astres, ceux-ci donnent toutefois le pronostic qu'ils sont plus en faveur de l'Empereur que des « nôtres ». Sans doute parce que déjà se pose le problème des contributions en argent qui n'arrivent pas, et peut-être aussi parce que les bruits courent vite sur l'existence de dissensions entre les deux princes et d'intérêts divergents des villes et des chefs de guerre.

Johannes Sleidan, selon les usages rhétoriques en vigueur mais très significativement, donne à lire ce qu'aurait été la prise de parole de Balthazar von Gültlingen⁷⁹⁷, conseiller du duc de Wurtemberg, devant la soldatesque rassemblée, afin de légitimer une « cause tant juste, et defense si sainte » : « Le pape vicaire de Satan, s'efforce de mettre le feu, compagnons d'armes treschers, pour brusler nostre pays d'Allemaigne, et le saccager du tout. À cela le pousse la haine extreme qu'il a à la vraye doctrine et religion ; et l'appetit de venger le dommage qu'il receut en la prise de Rome il y a quelques ans quand Rome fut pillée et saccagée par les Alemans. Il a gagné le trespuissant Empereur Charles, pour prendre les armes contre nos Princes et Estats, qui sont liguez ensemble par une sainte alliance : esperant que par force et extreme cruauté il les contreindra de suyvre et garder sa meschante et diabolique religion. Car pour certain le bruit est, que cest esclave du diable, meschant et outrecuidé, a desia souldoyé plusieurs enseignes de gens deslite de pied et de cheval, pour les envoyer à l'Empereur. On parle aussi des Espagnols qui approchent. Or princes et estats, sachant leur devoir estre non seulement de destourner toute injure et violence de leurs sujets : mais aussi de garder soigneusement qu'ils ne soyent seduits et damnez eternellement pour faulse religion, ont

deslibéré de soutenir ceste guerre par l'aide divine : attendu qu'elle leur est dressée contre toute attente, et mesme contre les accords et promesse. » C'est donc bien une guerre de religion qui s'engage, contre l'Antéchrist romain, une guerre apocalyptique dont l'Empereur ne serait que l'instrument manipulé par Paul III et donc Satan. Le responsable de la tragédie qui s'ouvre est toujours et encore le pape.

Selon l'historien de l'entre-deux-guerres Karl Brandi, Charles Quint aurait eu un plan initial qui le portait à aller attaquer tout de suite la Saxe et la Hesse, c'est-à-dire porter un coup d'emblée décisif aux deux chefs de la ligue afin de neutraliser les velléités de leurs alliés. Il n'aurait pas pu le mener à bien, du fait de la rapidité d'action même des Confédérés⁷⁹⁸. Car tout va très vite. Est ainsi menée une opération que l'Empereur désigne rétrospectivement dans ses *Commentaires* comme une seconde grande erreur des smalkaldiens, en affirmant qu'ils auraient mieux fait de marcher sur Ratisbonne et d'essayer de profiter de l'effet de surprise : « Ce fut la seconde faute qu'ils commirent par la permission divine. » Le 9 juillet, sous le commandement du capitaine des forces militaires ayant convergé à proximité d'Augsbourg, Sébastien Schartel donc, des troupes avancent en direction de la ville de l'Allggäu, Füssen, qui tombe sans combat et à propos de laquelle les rumeurs d'actes iconoclastes courent vite. L'objectif stratégique de cette *Blitzkrieg* est doublement préventif : il s'agit d'une part, par un glaci, de protéger Augsbourg d'une force d'invasion qui viendrait du Sud et d'autre part d'isoler l'Empereur en coupant les communications les plus directes et aisées avec l'Italie⁷⁹⁹. À quoi s'ajoute la mise en pratique d'un processus contraint de conversion des populations locales auquel les autorités d'Augsbourg se rallient⁸⁰⁰.

Le 10 juillet, la ligue de Smalkalde passe donc un palier décisif dans le défi lancé à l'Empereur, puisque dans Füssen occupée le pasteur de la *heilige Kreuzkirche* d'Augsbourg, Johann Flinner, qui était chargé d'accompagner Schartel, aurait fait symboliquement procéder à

l'enlèvement des « idoles » des églises, dans le but de symboliser le passage de la ville à l'ère de l'Évangile⁸⁰¹. Il aurait énoncé dans son sermon les principes de la réformation augsbourgeoise en commentant le second chapitre des Actes des Apôtres puis, quelques jours plus tard, en prenant appui sur l'Évangile selon saint Luc (6, 46-49). Donc une invocation à se détourner de la « génération tortueuse » et à louer Dieu en ne faisant que ce que le Seigneur commande contre ce qu'ordonne l'évêque de Rome... Que seul l'Évangile sauve l'homme pécheur. Les œuvres ne peuvent rien, aurait-il conclu. Il aurait proclamé que quitter l'Église de Rome n'était pas quitter l'Église de Dieu, et aurait célébré des baptêmes, des mariages, le tout « à la grande joie de beaucoup de peuple » satisfait d'être libéré des liens de Satan.

Il s'agit de faire passer la ville hors du règne de Satan en la réunissant avec la vraie Église apostolique, ainsi qu'il en a été fait auparavant par Wolfgang Musculus et Michael Keller à Donauwörth et Kaufbeuren⁸⁰². Schartel, dont les bannières proclament la gloire éternelle du Dieu-Verbe, portant « *Verbum Domini manet in aeternum* » (Is. 40, 6-8 ; I P. 1, 25), les lettres *VDMA* réparties en carré autour d'une croix, qui était la devise de la ligue, occupe aussi la cluse de l'Ehrenberg, forteresse-verrou du Vorarlberg au pied des Alpes et dominant la Lechtal, avec le projet explicite de bloquer la descente des contingents impériaux censés être en ordre de marche depuis l'Italie par Bolzano, Merano et Landeck. Il voulait ensuite prendre possession de la ville d'Innsbruck, qui verrouillait l'axe majeur de circulation remontant de Trente en passant par Bolzano, Klausen, Bressanone, Vipiteno et le col du Brenner. Il est difficile d'évaluer le bien-fondé des bruits qui courent, selon lesquels en parallèle de l'avancée de Schartel aurait été mise en œuvre une stratégie de conquête de l'Évangile et donc d'éradication des superstitions et abus papistes. Le pillage des quelques monastères et seigneuries ecclésiastiques avait sans doute pour objet de financer la guerre... Mais la guerre est une guerre de sécularisation

ayant pour objet d'étendre l'espace contrôlé par Augsbourg et de l'inscrire dans la réformation que la ville avait choisie et par laquelle elle voulait apparaître aux yeux du monde comme activement entrée dans l'ordre du service de Dieu. D'où une lecture qui privilégie, du côté impérial, l'expansionnisme religieux et donc la thèse d'une guerre religieuse contre les forces visant la fin de l'engagement militaire smalkaldien, l'éradication même de l'Église romaine. Il s'agit de faire peur et de mobiliser de la sorte le camp catholique... Mais il s'agit aussi de justifier la guerre au nom de la liberté allemande. En tout cas, durant quelques semaines, les affaires de la ligue vont au mieux. Avec cette percée et la chute des villes de Donauwörth, Kaufbeuren, et de quelques autres encore, la victoire semble proche à ceux qui ont mis, à l'exemple d'Augsbourg et derrière les princes, leur foi dans le Dieu de l'Évangile.

Le problème vint de ce que Ferdinand anticipa sur la menace et réussit à placer de toute urgence Innsbruck en état de défense, sous le commandement du capitaine de Trente, Francesco Castellato, qui mobilisa rapidement plusieurs milliers d'hommes. Schartel dut donner un terme à son intervention et, tout en laissant une garnison dans le château d'Ehrenberg, il se replia vers la Haute-Allemagne où les premières opérations se déroulaient déjà, Heydec ayant mis ses hommes en marche vers Dilligen. Le contingent impérial parti du nord de la péninsule dut toutefois se déporter vers l'Est, en passant par Kufstein, ce qui rallongea sa route.

Entre-temps, le 15 juillet, les princes, qui sont installés à Ichtershausen et demandent un secours financier à Henri VIII avec insistance, ont fait imprimer une déclaration démontrant, en réplique à la déclaration impériale, que le véritable motif de la guerre ourdie par l'Empereur était la religion, que sous l'accusation de rébellion l'Empereur voulait détruire les libertés allemandes, qu'il avait pour fin la destruction de la doctrine de Luther, « de fond en comble ». Ce qu'ils dénoncent implicitement, c'est la figure de la

tyrannie, lorsqu'ils soulignent qu'il n'est pas licite à l'Empereur de « faire violence à aucun État, ny bannir aucun sans l'ouir... » Ils dénoncent aussi la volonté de l'Empereur de s'approprier un droit héréditaire sur l'Empire. L'Empereur est dépeint dressé contre le droit et donc agissant hors de toute légitimité. C'est donc, toujours et encore, une guerre de résistance à l'injustice, à la violence, à la « servitude » qu'au nom de leur innocence et du droit ils sont conduits à assumer, par devoir. Ce qui est en jeu est la doctrine de l'Évangile et les princes appellent tous ceux qui sont attachés à la défense de leur foi à se mobiliser derrière eux. Charles Quint est un tyran contre lequel il est un devoir de se « *schutzen* », de se défendre, et il se trouve ainsi réduit au statut d'une personne privée contre laquelle la lutte est légitime. La stratégie de communication smalkaldienne s'intensifie.

Johannes Sturm est aussitôt envoyé en France ; mais François I^{er}, qui vient de signer le traité de paix d'Ardres avec l'Angleterre, ne veut pas ou ne peut pas pour l'instant entendre parler de subsides à verser à la ligue de Smalkalde, et se contente de lui proposer la possibilité d'emprunter sur le marché de Lyon – ce qui impliquait des procédures complexes peu compatibles avec l'immédiateté des besoins financiers des Confédérés. Et le 16 juillet, le landgrave entre en campagne, à son tour. C'est une forte armée qui est en voie de rassemblement : 16 000 piétons, 9 000 cavaliers, soutenus par une artillerie conséquente.

Le 17 juillet la duchesse de Lorraine, Christine de Danemark, écrit savoir que l'Empereur réunit « beaucoup de gens pour faire la guerre contre les princes de l'empire quy luy sont rebelles, comme j'ay bon espoir qu'il le fera ; car c'est pour le bien de la quertineté ». La procédure de basculement dans la guerre épouse un jeu rituel dans lequel chaque acteur, à tour de rôle, use de l'écrit.

Une avancée historique notable est effectuée quand est faite sommation aux princes absents de comparaître en personne. Une sommation qui se heurte à une fin de non-recevoir que la rhétorique impériale interprète

comme une trahison complotée par le comte Palatin et le duc de Saxe, en accord avec le landgrave de Hesse et le duc Ulrich de Wurtemberg, avec l'inclusion possible des alliés qui se déclareraient à leurs côtés, à commencer par les villes d'Augsbourg, Ulm, Strasbourg, Francfort. Il s'agirait d'expulser l'Empereur hors d'Allemagne, tous pensant qu'il était trop affaibli physiquement pour être en mesure de s'opposer à eux⁸⁰³. Mais il a été faussement présumé à propos de cet état de débilité physique. Est imprimée une *Roemischer Keyserlicher Majestaet Declaration* proclamant la mise au ban de l'Empire des princes ainsi décrétée le 20 juillet 1546 : « *Als rebellen, meineidige, treulose Stöhrer der gemeinen Ruhe und Friedens* », comme parjures, rebelles, séditeux, coupables de crime de lèse-majesté et perturbateurs de la paix publique⁸⁰⁴. Un point de non-retour.

La jonction des deux corps d'armées de Schartel et Heydec est réalisée le même jour, le 20 juillet, devant Günzburg qui se rend à composition trois jours plus tard. Il fallait aussi défendre Augsbourg d'une possible attaque surprise impériale. Dilligen est donc prise, tout comme la ville libre de Donauwörth, la saisie des cités s'accompagnant d'un sermon destiné à annoncer le triomphe de l'Évangile. Ce début d'été 1546 oriente donc le conflit vers ce qui semble être une guerre religieuse : comme l'indique Christopher W. Close, le rapport de forces est en faveur des armées de la ligue ; et Augsbourg et d'autres cités évangéliques en profitent pour envoyer des prédicateurs mettre en œuvre, dans les cités conquises ou ralliées, un basculement religieux qui paraît répondre à une urgence ; comme s'il s'agissait de créer une situation sur laquelle il ne serait plus possible de revenir : « La résolution, depuis longtemps attendue, de la question religieuse semble désormais en marche et la Souabe orientale est en action pour préparer la voie à la victoire de la réforme évangélique⁸⁰⁵. » Tout semble alors continuer à jouer en faveur de l'Évangile et de ceux qui mettent leur espoir dans la puissance de Dieu, dans la miséricorde d'un

Dieu qui va au-devant des espérances des siens. Comme si accomplir les promesses divines engageait l'histoire dans le sens de la volonté de Dieu.

Discours sur une cause sainte et juste

Cette stratégie de mobilisation offensive se dédouble d'une offensive idéologique destinée à appuyer la résistance des princes et une entrée en guerre qui ne relève pas de la rébellion, contrairement aux assertions impériales. Superintendant de Wittenberg, le *doctor Pomeranus*, Johannes Bugenhagen, fait diffuser une instruction imprimée pour les ministres du culte de l'électorat de Saxe⁸⁰⁶. Il y dénonce une menace, qui est celle de la persécution de la Parole de Dieu et qui est destinée à assurer la conservation de l'idolâtrie papiste. La guerre qui se prépare est une guerre de défense de l'Antéchrist et de son concile impie et elle a pour fin de détruire les lieux où la Vérité est prêchée, de mettre à mort les bons prédicateurs, de violer les femmes et jeunes filles, de tuer les enfants, « et nous tous ». Le motif est celui, eschatologique et donc apocalyptique, du massacre total des Allemands.

Dans le même temps, Nicolaus Amsdorf fait savoir qu'être du côté de l'Empereur et du pape, c'est être contre Dieu et la Vérité. Il souligne en outre que les ministres du culte doivent donner avertissement à leurs fidèles que la ruine de l'Église du Christ est en cours, du fait de la « fureur satanique » de l'Empereur et du pape et des tyrans impies qui les appuient. Une persécution inhumaine approche qui n'épargnera personne et réduira la « nation allemande à la plus honteuse servitude sous une idolâtrie infernale⁸⁰⁷ ». Il s'agit ni plus ni moins de la situation d'accélération apocalyptique prédite par Luther avant sa mort.

Et le *Règlement commun*... qui est publié à Magdebourg non seulement décrit les vraies observances de l'Église⁸⁰⁸, mais avertit aussi que les fidèles

doivent se repentir de leurs péchés, pour que l'Église du Christ ne souffre pas de la tribulation malheureuse qui s'annonce, pour que la désolation des désolations ne règne pas. L'Empire est lui aussi au risque de disparaître, parce qu'il faut que les pasteurs admonestent le peuple de ce que l'Empereur est un persécuteur de la vraie foi, associé avec l'Antéchrist de Rome, le grand serviteur de Satan. Le but est de faire savoir publiquement que la guerre impériale est faussement légitimée par des raisons politiques, et de redire que le vrai but de l'Empereur est en effet d'annihiler la vraie religion, et aussi, par là même d'imposer à toute l'Allemagne un pouvoir tyrannique et despotique. Nathan Rein a ajouté que ce *Règlement commun* veut imposer une mobilisation des consciences à travers de nouveaux rites de piété qui manifesteraient à Dieu la restitution de l'Alliance : une prière de midi pour tous, quotidienne, scandée par la sonnerie des cloches des églises paroissiales, afin d'engager bibliquement la totalité de la communauté évangélique, partout dans le Saint-Empire, dans l'imploration du secours divin.

Une petite incertitude règne sur la date exacte de publication de l'*Admonition à sa Majesté impériale, de laisser en paix l'Évangile*⁸⁰⁹, qui opère par voie de polarisation des fidèles de Dieu et des infidèles de Satan⁸¹⁰. La responsabilité du mal actuel qui s'apprête à déchirer le Saint-Empire est toujours et encore à attribuer au pape et aux siens ; l'Empereur est prié de se libérer de l'influence diabolique exercée sur lui par les prêtres, et à se souvenir qu'il a été élu pour être un protecteur et pas un tyran. Il doit de toute urgence cesser ses méfaits et se placer du côté de Dieu sous peine d'être un nouveau Pharaon et de subir le même sort que le persécuteur des Hébreux, l'engloutissement dans la mer Rouge. L'Allemagne court le risque d'être envahie par les étrangers, à commencer par les Espagnols.

Plus encore, Justus Jonas publie une traduction interprétative du psaume XX qui en appelle à la mobilisation contre un seul ennemi, le pape et ses adhérents, et donc contre Satan⁸¹¹. La guerre est la guerre de

l'Évangile et Dieu sauvera ceux qui combattent pour lui et qui mettent toute leur foi dans sa miséricorde. Un combat sacré est engagé, car qui passe le ravin de la mort est appelé à ne craindre aucun mal :

À nos côtés se tient Jésus-Christ,
Aux côtés du pape, le diable.
Soyons donc pleins de joie, marchons en avant,
Car Dieu lui-même dirige nos armes.

Et le chansonnier réformé va jusqu'à accuser l'Empereur d'avoir trahi son serment tout en trahissant Dieu, de vouloir subvertir l'Empire qu'il avait promis de protéger, et de préparer le massacre des Allemands. Il devient ainsi lui-même une figure apocalyptique traître à Dieu. C'est au cours de ce mois critique de juillet que l'imprimerie se met au service intensif de la guerre et que se multiplient les appels du *teuschen lands* contre Charles Quint, *Germania* prenant la parole pour demander que Dieu la protège⁸¹². Ainsi l'*Admonition et poésie à chaque et chacune amateur du saint Évangile du Christ et de la liberté de la louable nation allemande divinement...*, qui est une imploration à l'aide de Dieu contre le diable, prend à partie le pape, aidé de l'Empereur et de ses princes, et le concile de Trente⁸¹³. À qui s'arme de la Parole de Dieu la victoire est assurée. Un *Avertissement à Charles de ne pas se laisser succomber aux séductions du pape...* déclare qu'aucun allemand ne doit se laisser prendre par les ruses du pape :

Ô Charles, ne suis pas les mensonges
Que le pape te fait écrire !
L'empire romain est ta gloire
Auprès de laquelle tu dois demeurer
Toi à qui Dieu a donné la grâce

D'être élu empereur,
Riche de tous biens...

Le chancelier de Saxe, Gregor von Brück, dit Pontanus⁸¹⁴, est probablement aux commandes d'une partie du dispositif de publicisation, en liaison avec les pasteurs en exercice à Wittenberg, à commencer par Justus Menius et Johannes Bugenhagen⁸¹⁵. La traduction d'un pseudo-traité entre Charles Quint et le pape est même imprimée⁸¹⁶. Car c'est le pape qui est au centre de l'enjeu, dans la mesure où c'est à travers lui que l'Empereur peut être délégitimé. Melanchthon lui-même observe au début juillet que le temps des Macchabées est similaire au temps présent, que les Macchabées, dans leur combat contre le « pape » Onias et le *Kaiser* Antiochos, accomplirent jadis un service de Dieu légitime.

La grande thématique, prenant toujours plus d'ampleur, demeure celle du pape apocalyptique, du pape qui est un « *monstrum* » destructeur. Le *Pasquillus Germanicus, dans lequel il est question de la guerre présente...* participe en latin ainsi d'une véritable vague déferlante⁸¹⁷. Dans ce recueil de libelles en latin placés sous l'invocation johannique (Apoc. 20, 7), est mis en scène entre autres « César » questionnant Luther : « Ne serais-tu celui qui trouble Israël ? » La réponse de Luther est : « Ce n'est pas moi trouble Israël, mais toi et la race de ton père ; toi qui renies les commandements de Dieu et qui te tiens à côté de Baal. » Satan est présenté sorti « de sa geôle », et le libelle gravite autour d'une *Antichristi descriptio*, issue de Apoc. 17⁸¹⁸. Il est entièrement construit sur une succession de citations bibliques appliquées aux protagonistes du conflit, des princes aux villes d'Empire, au peuple vivant dans les superstitions papistes. Et puis est donné à lire l'édit monstrueux d'Antiochos, comme s'il présageait une future décision impériale qui ne pourrait qu'être tyrannique et destructrice de la foi ; ou plutôt permettrait de comprendre ce que Charles Quint médite de faire : « Antiochos écrivit dans tout son empire, afin que tous ses sujets

s'accordent pour n'être plus qu'un seul peuple et que chacun se plie à ses lois et que chaque race obéisse à la proclamation royale. Nombreux furent les gens d'Israël qui sacrifièrent aux idoles, ayant abandonné leur religion. En outre le roi envoya des émissaires pourvus de missives dans les cités, afin que soient concernés tous les lieux de la terre où se trouvaient des sanctuaires sacrés aux hommes. Alors du fait qu'ils étaient couverts par une totale impunité, ces émissaires se rendirent odieux par leurs profanations. Ils passèrent par-dessus les lois, et bouleversèrent tout ordre parce que si quelqu'un n'obéissait pas au commandement royal, ils pouvaient le tuer. »

Dans ce contexte, la piété du landgrave de Hesse est mise en exergue, un landgrave remettant le salut des fidèles entre les mains de Dieu et implorant le pardon « *peccatis nostris propter nomen tuum* » ; tandis que l'électeur de Saxe est présenté implorant Dieu d'envoyer son ange comme il le fit du temps du roi de Judée Ezéchias (2 Rois, 19, 29-35), et donc de détruire l'armée de Sennachérib « *ad centum octoginta quinqemillia* ». La réponse du Sauveur est d'une tonalité biblique : « Vous n'éprouverez pas la peur, si vous ne laissez pas la crainte d'une si grande multitude annihiler votre âme, car votre combat n'est pas le vôtre mais celui de Dieu. » Ne pas avoir peur face à la grande armée de celui qui s'identifie aux pires persécuteurs bibliques de la foi, tel est le motif qui revient de manière lancinante : qui confesse à Dieu ses impiétés et reconnaît la honte qui est en lui aura Dieu avec lui, et les promesses de Dieu s'accompliront⁸¹⁹. Pour les juristes et théologiens qui soutiennent le combat des princes, l'Empereur cherche à imposer une tyrannie, et il faut le repousser comme doivent être repoussées les instigations du démon⁸²⁰. Une sentence de ban est portée par l'Éternelle, divine et toute-puissante Majesté contre l'empereur Charles et Paul III, lieutenant du démon à Rome.

Dans ce libelle, le pape antéchristique et l'Empereur sont implicitement confondus sous la même malédiction : tous deux sont des criminels qui méritent, pour avoir offensé la Majesté divine en se préparant à persécuter

ceux qui lui sont fidèles, d'être précipités dans le gouffre d'enfer. C'est tout le peuple allemand qu'ils veulent exterminer. Charles Quint est le bourreau de Lucifer, tout à la fois un nouvel Hérode et un nouveau Néron. Il persécute les justes et veut détruire le vrai culte en se faisant le protecteur de Satan. Le servir, c'est servir le diable. Le gouvernement tyrannique qu'il veut imposer par la violence est celui de Satan. Historiquement, il rejoint tous ceux qui ont combattu sous l'enseigne du diable, Caïn, Pharaon, Achab, Antiochos, Hérode, Caïphe, Judas, Pilate, Néron, Maxence, Mahomet, les Turcs, les papes, les évêques, les moines et les prêtres. La prise d'armes est légitime⁸²¹. Une paraphrase du psaume VII attribuée à Jean-Frédéric de Saxe est éditée par Nicolaus von Amsdorf sous forme d'une prière chrétienne de fidèles⁸²² sollicitant d'être sauvés des persécuteurs et demandant à Dieu de faire justice. Dieu bouclier, qui aigüise son glaive, et bande son arc. Celui qui s'est dressé contre Dieu a ouvert une fosse qu'il a creusée, et il tombera lui-même dans l'abîme qu'il préparait.

Mais il n'y a pas que les presses de Wittenberg à se mettre en action : Georg, prince d'Anhalt fait lui aussi publier un opusculé destiné au clergé luthérien de sa principauté, afin que le peuple soit incité au repentir et prie face aux menaces guerrières⁸²³. À Nuremberg, c'est un dialogue entre la terre allemande et l'Espérance qui est édité⁸²⁴. *Le Pasquillus ad lectorem christianum, Nouvelle nouvelle du Diable*, raconte comment le pape et ses associés se sont mis au travail pour leur commanditaire Sathanas, par voie de guerre. L'unique visée du pape est de servir Sathanas qui lui rend honneur dans un dialogue imaginaire : « Bonne chance au pape, mon bon compagnon... » ; et le pape de répliquer : « Depuis que tu m'as nommé aussi librement ton compagnon, je n'ai plus toutefois aucun compagnon sur cette terre... » Sathanas reprend la parole : « Mon cher pape, quand je veux me mettre auprès de quelqu'un comme toi, il n'est plus d'autre meilleure compagnie que moi⁸²⁵... »

Le processus de mobilisation se traduit encore par la publication de cantiques qui, dès le mois d'août, annoncent la guerre comme étant désormais inévitable. Ainsi une *Chanson composée par les lansquenets, bénéfique à chanter par ces gens de guerre, sur une tonalité danoise ou suisse* ; y est tout de suite pris à partie « *Ach Karle grossmechtiger Man* », « Ô, Charles homme de grande puissance », qui a trahi ses devoirs en apportant l'instabilité dans le *Deutsch Land* et qui s'est rendu obéissant au pape, le *Römish Antichrist*. Mais *wir*, nous, n'avons pas peur, car Dieu accompagne ceux qui le suivent et défendent leur *Vaterland* contre « l'idolâtrie du pape et l'esprit meurtrier des Espagnols ». S'ajoute le *Pasquillus semipoeta, de bello religionis causa a Carolo V. Cesare et Romani Pontifice nuper Germaniae Illato*.

À Trente, où le Concile a poursuivi ses travaux sur la question de la justification, il fut un moment question d'un déplacement, à Ferrare, Lucques ou Sienne, de l'assemblée pour ne pas la laisser sous la menace des forces protestantes qui pouvaient paraître désormais trop proches, après la tentative de Scharnel en direction d'Innsbruck. L'évêque de Fano, Pietro Bertani, fut envoyé auprès de l'Empereur, mais aucune décision ne fut prise en raison sans doute de l'échec de la *Blitzkrieg* protestante et aussi d'un veto impérial.

Dans la vallée du Danube

Charles Quint prit, dans ce contexte d'une stratégie de communication invasive des luthériens, la parole devant la diète en se justifiant au nom de sa volonté de maintien de la paix, d'entretien de la justice dans les États de l'Allemagne et de la concorde pour ce qui concerne la religion. Il évite toute argumentation religieuse, stigmatisant les conjurations des princes, leur mépris de la justice, et leur refus de reconnaissance de l'autorité du

magistrat. Il leur dénie la légitimation de défense de leur foi sur laquelle ils articulent leur discours de légitimation de la juste guerre, en avançant que « qui pis est, en toutes ces choses ils se couvrent de ce beau et plaisant titre de la religion, de paix, et liberté. Car ce sont les manteaux desquels ils se parent, pour desguiser leurs actes ». Ils sont des révoltés et leur révolte est intrinsèquement illégitime : « Quoy faisans ils déclarent evidemment que leur dessein est de me tollir la couronne et le sceptre, et généralement toute puissance, pour l'usurper et pour confondre la religion, la justice, la paix et la liberté, et brief toutes choses : afin qu'estans accreus en biens et honneurs, ils asservissent tout le monde à leur tyrannie. Leurs propos pleins de menaces font foy de cela, et les livres et peintures diffamatoires qu'ils ont semées par tout. » Leur but a été et est toujours de lui prendre sa couronne, et le temps de la patience n'est plus.

L'Empereur se présente donc comme le défenseur de la *res publica* menacée par des usurpations de terres, des sécularisations de biens d'Église..., allant jusqu'à accuser les rebelles d'ourdir leurs complots en vue de faire venir le Turc en Allemagne – comme s'il était absolument nécessaire de ne pas laisser aux réformés le monopole de l'argument de la manipulation de la menace turque : « Par tels actes donc ils violent la foy qu'ils me doyvent, et abastardissent la dignité de notre office et annichilent toutes ordonnances : lesquelles ils interpretent comme si elles estoyent faites afin qu'il ne fust licite aux autres de repousser la violence... parquoy ils ont encouru le tresgrief crime de lese maiesté. » L'important est qu'outre son refus de prendre en compte la donnée religieuse, Charles Quint se met en scène comme le prince de la patience, qui a longuement enduré les offenses, et plus récemment durant les diètes de Spire et Ratisbonne. Il dit considérer désormais que les princes se sont moqués de lui et qu'il ne peut plus en rester là, dans la mesure où tout lui indique qu'ils ont pour but de ruiner l'Empire. Un processus qu'il est de sa mission non seulement d'entraver, mais aussi de réduire à néant.

Il faut en tirer la conclusion que rien n'est sans doute advenu fortuitement dans cette crise qui est désormais entrée dans son moment paroxystique : si Charles Quint a attendu longtemps avant de sembler avoir fait le choix de l'entrée en conflit et s'il a paru temporiser, c'est qu'il lui fallait être en possession de signes offensifs évidents de la part des Confédérés, des signes que les actions préventives de Scharnel lui ont fournis. Ces signes sont à identifier comme des symptômes. En témoigne l'indice suivant : le 31 juillet, Marie de Hongrie, adresse une lettre à Jean de Saint-Mauris, ambassadeur en France⁸²⁶, pour l'avertir « que ceulx de Augsbourg, Ulme, Strasbourg et aulcunes autres voisines, avec le duc de Wurtemberg, nonobstant que sa majesté impériale avoit envoyé vers eux pour faire entendre qu'il n'entendoit faire guerre contre les protestans, ne pour l'affaire de la religion, mais seulement pour chastier aulcuns princes rebelles, qui journellement entreprendroient sur son autorité, se sont déclairés pour le duc de Saxon et landgrave de Hessen ». Ce qui joue à ses yeux comme la véritable déclaration de guerre est l'occupation de Füssen.

Si Charles Quint a aussi retardé la proclamation de la mise au ban c'est parce qu'il a temporisé afin de permettre la concentration de forces armées considérables à Ratisbonne même, où ont tât convergé 3 000 Espagnols venus de Hongrie après avoir hiverné en Lorraine, 5 000 piétons allemands, 700 cavaliers. Des émissaires ont été envoyés en Espagne, Italie, Pays-Bas et dans les terres allemandes afin de faire savoir ce qui se passait. Charles Quint est pris, un long moment, de court par la diligence des levées adverses, d'autant qu'à Augsbourg le processus de mobilisation avait été engagé depuis un long laps de temps. Le 21 juillet, Ferdinand quitte la diète dont la clôture est officialisée le 23⁸²⁷.

Mais la mobilisation n'en est qu'à son début, alors que les effectifs de la ligue montent assez rapidement jusqu'à près de 50 000 hommes⁸²⁸. Le 20 juillet, les troupes levées en Saxe et Hesse ont progressé jusqu'à Meiningen en Thuringe, puis elles se dirigent vers Donauwörth afin

d'effectuer leur jonction avec les contingents des villes et du Wurtemberg. Quelques renforts helvétiques auraient été signalés venant en appui. On sait que des émissaires du roi de France sont présents au camp de Donauwörth, Strozzi, Gaspard de Châtillon, et l'abbé de Bassefontaine..., et qu'ils évoquent le projet d'une ligue unissant France, Angleterre, Danemark, mais qu'ils sont contrés par des réformés français, présents sur place et dénonçant en Henri II un souverain persécuteur de l'Évangile⁸²⁹.

Le 1^{er} août, « *Carolus, vonn gots gnaden romischer kayser* », se remet inlassablement en scène comme énonciateur de la juste guerre : il écrit aux smalkaldiens que la guerre dans laquelle ils s'engagent va contre le bien de la nation allemande, que le prétexte de religion sur lequel ils se fondent ne doit être utilisé qu'à des fins pacifiques⁸³⁰. Il affirme agir et avoir toujours agi *vaterlich*, paternellement, afin de résoudre les questions liées à la religion, par la voie du Concile ou « toute autre voie requise » « et moyen ». À l'opposé de ce qu'ils font pour l'instant, il faut que les princes abandonnent leurs pratiques secrètes et fallacieuses, et cessent de se couvrir de l'argument de la religion. Le même jour une lettre est adressée à Maurice de Saxe, la copie de la mise au ban de l'Empire étant jointe⁸³¹ : Maurice est invité à se saisir des biens de l'électeur, et de la sorte de « garder son droict⁸³² ».

Les princes prennent alors la décision de tenter de pousser leur avantage sur le plan des effectifs en allant au-devant de l'Empereur et en faisant converger leurs troupes à Donauwörth qui a été occupée sans résistance, le conseil de ville ayant accepté après quelques tergiversations d'ouvrir les portes de la ville aux troupes venues d'Augsbourg, commandées par les capitaines Christoph Kienberger et Hans Wick, dès le 20 juillet⁸³³. Puis tombent Rain et Neubourg sur le Danube. L'enjeu est donc le contrôle d'un espace stratégiquement vital, qui appartient au duc de Bavière allié de Charles Quint. Ingolstadt résiste cependant à l'avancée des alliés ; c'est leur progression qui contraint Charles Quint à sortir de Ratisbonne, le mardi

3 août, pour rejoindre son armée qui a établi son campement à Landshut, sur l'Iser, dans le Sud-Est bavarois. Il s'installe au soir à Neufarm. Il est en position peu favorable puisque les forces confédérées sont disposées le long du Danube, faisant écran avec le Tyrol d'où doivent venir les renforts attendus d'Italie. Les troupes envoyées par le pape sont toutefois là. Le même jour, l'électeur et le landgrave adressent une lettre au duc Wilhelm de Bavière dans laquelle ils proclament refuser de tomber sous le coup d'un crime de rébellion, affirmant que c'est l'entreprise de l'Empereur lui-même qui est dressée contre le droit, les lois et les coutumes anciennes de l'Empire. Leur lutte est une lutte de défense de la liberté, soulignent-ils⁸³⁴. Ils rappellent toutes les menées récentes ayant eu selon eux pour fin l'asservissement de l'Allemagne par l'Empereur.

Le 4 août, l'Empereur est rejoint par les cardinaux de Trente et d'Augsbourg, les ambassadeurs des archevêques-électeurs de Trèves, Mayence, Cologne. S'ajoutent les évêques de Passau, Augsbourg, Salzbourg, le grand maître de Prusse, et d'autres ecclésiastiques, Ferdinand roi de Bohême et de Hongrie, sa femme Anna Jagellon, ses fils Ferdinand et Maximilien et cinq de leurs filles. Il faut tenir compte aussi de la présence des ambassadeurs des villes de Cologne, Münster, Nuremberg, Nördlingen. Sont également sur les lieux Emmanuel Philibert prince de Piémont, le duc de Bavière Wilhelm et son fils aîné, le duc Maurice de Saxe, le duc Georg de Mecklembourg et le margrave Albrecht de Brandebourg, le margrave Hans de Brandebourg, le comte Friedrich de Fürstenberg, le duc Georg de Brunswick, Renaud de Solme.

Aux côtés de Charles Quint, outre son artillerie, il y a désormais les 25 000 piétons allemands commandés par Aliprando Madruzzo, colonel des lansquenets, les 1 000 chevaux aux ordres de Maximilien, archiduc d'Autriche, les 1 000 chevaux du grand maître de Prusse, les 600 chevaux des margraves Albrecht et Hans de Brandebourg, les 100 hommes d'armes archers de l'Empereur, les 2 000 (3 000 ?) piétons espagnols venus de

Hongrie sous le commandement d'Alvaro de Sande, les lansquenets amenés par Georg de Regensbourg. Les renforts affluent à Landshut ; le vendredi 6 août, le marquis de Marignan, Gian Giacomo de Médicis, général de l'artillerie, amène au camp de Landshut 10 enseignes de lansquenets. Le samedi 7, ce sont encore 300 arquebusiers italiens à cheval qui arrivent sous le commandement de Nicola Serco. Parallèlement, les nouvelles parviennent selon lesquelles le comte de Buren s'est mis en marche depuis Aix-la-Chapelle, ayant avec lui environ 5 000 chevaux (?), 15 000 piétons et une artillerie de campagne. Campant sous les murs de Landshut, l'armée impériale compterait alors autour de 36 000 hommes, certaines sources indiquant que l'Empereur s'est mis en posture de pénitent : selon le docteur Georg Part, non seulement il se fait informer jour et nuit de tout ce qui se passe, mais tous les matins il reçoit la communion, dès l'aube⁸³⁵. L'Empereur de guerre est d'abord un Empereur *miles christianus*.

Excursus à Malines

Dans ce contexte, un excursus s'impose vers les Pays-Bas où un événement singulier se déroule. Dans la nuit du 7 au 8 août 1546 en effet, une grosse tour des remparts de Malines, qui avait été transformée en magasin à poudre, explose. L'accident advient lors d'un orage, le dépôt ayant été touché par la foudre. C'est une catastrophe⁸³⁶, car entre 150 et 300 habitants de la ville sont tués, tandis que 800 maisons sont détruites ou gravement endommagées.

L'événement fut utilisé au cours des débuts de la guerre, dans la mesure où la poudre (200 barils ?) avait été accumulée dans la Zandpoort sur ordre de Charles Quint, avec en arrière-plan la campagne qui s'organisait contre la ligue de Smalkalde. Douze *Flugschriften* ou brochures de grande circulation furent publiés en Allemagne, à partir d'un premier texte paru

aux Pays-Bas en deux éditions, qui évoquèrent la *res mirabilia* en tant qu'avertissement divin appelant les hommes à la pénitence⁸³⁷. L'auteur, qui était sans doute un bourgeois de la ville, commençait par remémorer les grands et merveilleux signes qui journellement apparaissent au monde, surtout au pays de Turquie et dans les « autres pays incredulles ». Faisant mine de répondre par avance aux sceptiques, il affirmait que rien n'est impossible à Dieu « qui laisse ces choses avenir pour noz pechez, qui sont innumerables, et pource que ne prenons nul regard de nous amender et ne tenons compte de riens, que seullement d'accomplir nostre mauvaise volonté, et pour nostre incredulite, cest asavoir que ne voulons croire que telles choses adviennent es estranges pays, ou pourraient avenir... ». C'est Dieu qui montre aux hommes leur « mauvaistié » et qui a fait que ce qui advenait jusque-là dans des pays étrangers et lointains est advenu aux Pays-Bas, non seulement les grandes tempêtes, mais aussi la cherté, la guerre, comme on l'a vu en Brabant « depuis peu dannées, aussy en Hollande, Flandres, Zelande, Haynault, France, Engleterre⁸³⁸ ».

Tout commença par une tempête d'une violence extrême, le soir du 7 août, au point que les cheveux se dressaient sur la tête, est-il rapporté. Ce fut du fait de « layde du mauvais esprit » que la Zandpoort fut frappée par la foudre, « ou que le diable a amené la tempeste tonnoire et esclaire dedens ». L'explosion fit trembler toute la ville et les environs. Suit une énumération des destructions ou altérations collatérales, à commencer par la cour de l'Empereur, la paroisse de Saint-Pierre, la cour de madame Marguerite, le cloître des Augustins ; 300 morts furent inventoriés, affirme le narrateur, le lendemain dimanche, qui furent enterrés dans des fosses communes, les corps y étant conduits dans des charriots surchargés, « qua esté pitié a veoir ».

Le récit se fixe sur quelques anecdotes : une taverne où l'on buvait et jouait alors aux cartes, et qui a été ruinée par la tempête ; « tous ceulx qui estoient dedens la maison y sont demeuré mort on a treuvé les mortz avec

les quartes aux mains ». Mais ce qui peut être raconté n'est qu'un échantillon des merveilles qui ont frappé la ville et qui sont difficiles à dire tant elles ont été horribles. Reste, conclut l'auteur, à demander pardon à Dieu : « Doncques prions au Souverain Dieu pour sa Divine grace, quil luy plaise nous garder dung tel malheur, et quil luy plaise aussy nestre plus courroucé a nous pour la passion de son propre filz. Amen. » Aucune autre leçon n'est proposée, du moins explicitement.

Il y eut aussi une impression française chez Chrétien Wechel⁸³⁹. Trois des impressions allemandes paraphrasèrent le texte original⁸⁴⁰, mais les autres changèrent quelque peu l'optique d'origine qui organisait le récit selon les topiques obligées de l'écriture des *res mirabilia*⁸⁴¹. Toutefois, si l'attention se porte sur une impression dans laquelle il n'est fait mention ni d'un lieu ni d'une date d'édition, et qui comprend une iconographie, il est frappant de constater que l'image placée sous le titre montre des personnages incarnant les différents états de la société et étendus à même la terre sous un ciel tumultueux partagé entre des nuées et une pluie d'étoiles, à proximité d'une ville qui paraît basculer sur elle-même et au pied d'une falaise, sous le Soleil et la Lune ; parmi eux, apparaît d'autre part au premier plan un homme couronné qui pourrait être un empereur...

L'important est qu'il s'agit d'une représentation du sixième sceau appliquée à la catastrophe de Malines : « Et je vis, lorsqu'il ouvrit le sixième sceau ; et il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de poil, et la lune devint tout entière comme du sang ; et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme un figuier agité par un grand vent jette loin ses figues tardives. Et le ciel se retira comme un livre qui s'enroule, et toute montagne et toute île furent transportées de leur place⁸⁴². » Ainsi la destruction d'une partie de la ville est-elle couplée avec l'évocation du désespoir biblique de ceux qui cherchent à se cacher dans les entrailles de la terre dans ce moment effrayant qui précède la venue du Seigneur : « Et les rois de la terre, et les grands, et les chiliarques, et les

riches, et les forts, et tout esclave, et tout homme libre, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, et ils disent aux montagnes et aux rochers : tombez sur nous et tenez-nous cachés de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister⁸⁴³ ? » *L'Histoire merveilleuse et effroyable* exprime un gauchissement eschatologique dans l'appréhension de la catastrophe de Malines, laquelle est perçue comme annonciatrice de calamités apocalyptiques et suggère implicitement que l'Empereur est lui-même directement sous la menace du châtement divin, parce qu'il est un adversaire de Dieu. Cela dans la continuité de l'inflation eschatologique anti-impériale que les luthériens orchestrent alors.

Suit sur la deuxième page la figuration d'une fin de monde, dominée par, au centre, le Père entouré d'anges musiciens sonnant de la trompe qui sont peut-être les sept anges de l'Apocalypse, et se tenant au-dessus à nouveau du soleil et de la lune – un soleil apocalyptiquement enténébré. Au côté du Seigneur est visible un ange qui tient une coupe. Plus bas, le graveur a représenté un navire démâté et ballotté au milieu d'une tempête orageuse, avec deux hommes à bord, symbole de la vie humaine qui semble avoir perdu de vue le port de salut vers lequel elle devrait se diriger et qui ne peut plus que s'en remettre à la miséricorde du Seigneur⁸⁴⁴. Une terre est visible, qui brûle d'un feu tout aussi violent que la pluie torrentielle qui tombe sur la mer. Sans doute faut-il y voir une figuration d'Apoc. 8, 6-9 : « Puis les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent à en sonner. Le premier sonna de la trompette, et de la grêle et du feu mêlés de sang s'abattirent sur la terre. Le tiers de la terre fut brûlé, le tiers des arbres fut brûlé et toute herbe verte fut brûlée. Le deuxième ange sonna de la trompette, et quelque chose qui ressemblait à une grande montagne embrasée [par le feu] fut précipité dans la mer. Le tiers de la mer devint du sang. Le tiers des créatures qui vivaient dans la mer mourut, et le tiers des bateaux fut détruit. Le troisième ange sonna de la trompette, et du

ciel tomba une grande étoile qui brûlait comme un flambeau ; elle tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources d'eau. »

Une troisième gravure est destinée à accompagner la clôture du récit du prodige : elle représente cette fois-ci l'événement même de l'explosion de la Zandpoort et Malines en flammes, tandis qu'au premier plan des hommes, pour certains, lèvent les bras au ciel en signe de désespoir, pour d'autres prient, sous un ciel où volent deux anges. Il faudrait y distinguer sans doute une assimilation prophétique de la destruction de la ville de Malines à la destruction apocalyptique de Babylone, la grande ville apocalyptique qui a le pouvoir sur les rois de la terre.

Le désastre qui a frappé Malines est décrypté sous l'angle d'une prophétie de la fin imminente du pouvoir de la Bête. Deux anges semblent être descendus du ciel et s'adresser aux humains comme pour leur proclamer ou annoncer : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande ! et elle est devenue la demeure de démons, et le repaire de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau immonde et exécrable ; car toutes les nations ont bu du vin de la fureur de sa fornication, et les rois de la terre ont commis fornication avec elle, et les marchands de la terre sont devenus riches par la puissance de son luxe⁸⁴⁵. » L'appel est ainsi fait aux hommes d'écouter l'ange qui leur demande de toute instance de sortir de Babylone, de ne plus continuer à se souiller de ses iniquités aux côtés des rois de la terre qui ne pourront que constater qu'il sera pour eux trop tard pour cesser de forniquer avec la reine d'iniquités, « car le jugement est advenu⁸⁴⁶ ».

Il s'agit d'une illustration très proche de celle qui a été donnée par Lucas Cranach en 1522 pour le chapitre 18 de l'Apocalypse dans *Das Neue Testament deutzsch*⁸⁴⁷ ; et la ville qui brûle n'est qu'une allégorie double : elle suggère le devenir que Dieu réserve à la nouvelle Babylone, Rome, ville de l'Antéchrist, dans un contexte effrayant de fin des temps qui reflète bien la vision luthérienne⁸⁴⁸ ; elle va aussi plus loin, dans la mesure où elle

est avertissement envoyé par Dieu à ceux, dont l'Empereur, qui s'associent aux méfaits apocalyptiques de l'Antéchrist et qui ne pourront qu'être châtiés divinement.

C'est ce que donne à entendre ce récit prodigieux, dans une traduction probablement réalisée par le théologien luthérien Antonius Corvinus⁸⁴⁹ : dans le contexte de déclenchement conflictuel, l'explosion de Malines devient un signe de la fin des temps imminente, lisible dans la persécution des vrais chrétiens. Est comme transcrite factuellement, à la faveur de la *mirabilis res*, l'appréhension apocalyptique de Luther, montrant que le prodige effrayant a eu pour origine les péchés débordants des hommes, leur aveuglement, leur oubli de Dieu. D'ailleurs la traduction de Corvinus marque d'emblée une certaine radicalité, prenant à partie des hommes ne voulant pas reconnaître leur « *eigene Bosheit* », leur propre méchanceté, et n'aspirant qu'à « seuls » agir selon leur volonté propre en méprisant les punitions divines qui peuvent être déjà advenues dans le monde. On le voit, en filigrane, court la dénonciation de la présomption de l'homme à pouvoir agir par ses propres forces et à ignorer que le mal est en lui et que seul le Saint-Esprit peut le préserver de ses péchés et de son indignité. L'homme ne reconnaissant pas qu'il doit considérer avec terreur ses péchés comme effroyables et qu'il doit sans cesse, sa vie durant, se souvenir que le diable est un ennemi qui se déchaîne plus que jamais. L'homme pouvant considérer que le premier ange vient de sonner de la trompette, et qu'ont été précipités sur terre de la grêle et du feu mêlés de sang, brûlant « le tiers de la terre... » (Apoc. 8, 7).

Dans une impression encore plus explicite qui serait l'œuvre d'un ministre luthérien non identifié⁸⁵⁰, il est encore avancé que l'explosion eut lieu la veille du jour où les barils de poudre devaient faire route vers l'armée de l'Empereur. Il faut donc y deviner à la fois un signe adressé aux évangéliques de ce que Dieu ne pouvait que les aider dans leur combat et aussi un avertissement envoyé à l'Empereur de ce que sa guerre est par

avance condamnée par Dieu, qu'elle l'aligne sur les souverains qui seront précipités pour l'éternité dans les abîmes apocalyptiques parce que les esprits des démons sont en eux et qu'ils se sont livrés à l'impudicité avec la grande prostituée de Babylone.

Enfin, une ultime brochure interprète directement le désastre comme une instruction adressée à Charles Quint pour lui signifier qu'il agit contre Dieu. Les victimes de la catastrophe de Malines y disent prophétiquement que la guerre de l'Empereur, responsable aux Pays-Bas des cruautés inquisitoriales qu'il était soupçonné de vouloir importer dans le Saint-Empire, était une guerre contre Dieu⁸⁵¹. Il y a sans doute, en outre, dans la valorisation du prodige, un jeu symbolique qui est à l'œuvre et qui va plus loin qu'une allusion à la législation caroline identifiant l'hérésie à un crime de lèse-majesté : c'est à Malines que Charles a été élevé par sa tante Marguerite d'Autriche qui y avait établi sa résidence. Il y vécut jusqu'en 1515, c'est-à-dire que Malines est un peu de son histoire même. Y est établi de plus le grand conseil qui juge en appel les causes instruites par les conseils provinciaux. Ne s'agit-il pas pour les luthériens de rappeler que l'inquisition n'a cessé de persécuter les fidèles de l'Évangile et de produire une preuve décisive de la colère de Dieu à l'égard de ses exactions répétées ? Une véritable campagne médiatique est donc en action à travers ce récit prodigieux⁸⁵².

Sola fide, sola gratia

Pour comprendre le basculement luthérien dans le choix de la résistance armée, référons-nous ici à un des *Propos de Table* qui est significatif de cette assurance du salut, transcendant le doute. Luther relate comment le duc Johann de Saxe, lors de la diète d'Augsbourg de 1532, « avait le Saint-Esprit en lui » quand il refusa, malgré le commandement de l'Empereur,

d'interdire la prédication de l'Évangile dans son électorat, et ordonna qu'elle soit continuée : « Sa Grâce l'électeur objectait qu'il lui était comme impossible de se passer de la parole divine, tout comme de boire et de manger. Et quand, à la fin, l'Empereur Charles abolit par la violence la prédication, Sa Grâce l'électeur préféra se retirer de la diète plutôt que de faire cesser les prêches. » Et de rajouter que quand il écrivit, lui, Luther en personne, à l'électeur pour lui conseiller de ne pas poursuivre dans le refus d'obéissance, ce dernier aurait déclaré : « Je ne sais plus si c'est moi ou mes docteurs qui deviennent fous⁸⁵³. »

Si l'on ne part pas de cette intense force intérieure que donne la foi, et si l'on ne l'associe pas à l'appréhension de l'entrée dans une durée apocalyptique annoncée par Luther lui-même et marquée par le discernement d'une inflation du péché, on ne comprend pas ces luthériens qui prennent, en 1546, les armes dans la certitude d'être sauvés et d'être des justes œuvrant pour Dieu. La foi surpasse donc la raison, qui est la « prostituée du diable », une fausse lumière qui n'éclaire pas⁸⁵⁴. Le désir de guerre participe de l'assurance du salut *sola fide* et *sola gratia*. Il dit la confiance dans un Dieu de salut. Il s'inscrit dans une transcription biblique du présent qui fait que Dieu appelle les siens à ne pas faiblir, à rester campés sur le rocher de leur foi, à combattre pour Lui parce qu'il n'y a pas d'autre voie, tant Satan tend à subvertir le monde humain.

Toujours dans *Les Propos de Table*, Luther s'attarde à relater une anecdote qui va dans le même sens d'une saisie de soi par l'Évangile, contre laquelle aucune menace humaine ne tient : ce fut le 13 juin 1539 qu'il lui fut raconté comment une pieuse femme, vivant dans la crainte de Dieu avec ses deux enfants, souffrit de la disette. N'ayant plus rien à manger, elle s'habilla de ses beaux habits, et fit faire de même à ses enfants ; elle prit la direction d'une fontaine tout en priant Dieu qu'il lui donne aide et lui donne à manger. En chemin, elle croisa un homme qui l'interrogea pour savoir « si elle voulait se nourrir de l'eau de la fontaine ».

Sa réponse fut la suivante : « Pourquoi pas ? Car tout est possible à Dieu, et tout est facile à celui qui, pendant quarante ans, dans le désert, nourrit de manne le grand peuple d'Israël. Il peut tout aussi bien me faire vivre en ne buvant que de l'eau. » L'homme alors, la voyant arrêtée dans sa certitude, lui dit : « Puisque ta foi est si ferme, rentre donc chez toi ; tu y trouveras trois boisseaux de farine. »

Et l'anecdote s'achève sur le fait que la femme trouva bien ces trois boisseaux à son retour. Ce qui fit dire à Luther : « Si c'est véridique, alors c'est un grand miracle et un bel exemple de foi ; si c'est inventé, c'est une fiction fort habile et très chrétienne, bien propre à exciter les gens à croire⁸⁵⁵. » Mais elle nous informe de cette irréductibilité de la confiance qui animait ceux qui adhéraient à la doctrine de la justification par la foi et qui ne voyaient dans leurs adversaires que des hommes vivant dans la folie, l'aveuglement, l'entêtement, des « coquins et des insensés » contre lesquels Dieu leur donnera la même force que celle donnée au peuple hébreu jadis. Le conflit qui est en gestation est un conflit contre Satan et les ennemis puissants que sont les diables et il est dramatique d'intensité pour les combattants de la ligue de Smalkalde. Pour eux, le choix est entre Satan et Christ, entre un monde qui risque de basculer dans le sang et le massacre, et la gloire divine. D'où le caractère religieux de la guerre, malgré leurs assertions, du côté des smalkaldiens, les hommes qui se confédérèrent pensaient que ce serait l'Esprit saint qui leur octroierait la force d'affronter Satan, car « là où est le Christ, là sont la joie, la paix et la vie⁸⁵⁶ ».

Le pape est l'Antéchrist, et il n'y a pas que sa vie dans les péchés et son indignité satanique, ses violences, son avarice, sa luxure, son orgueil, qui le démontrent ; il y eut pour Luther cette ardoise trouvée à 60 pieds sous terre dans une mine de Mansfeld, sur laquelle était figurée une effigie du pape, « assis dans une stalle de chœur, avec la triple couronne sur la tête ». Luther l'examina et en tira la conclusion que le pape était l'Antéchrist. Face à cette engeance de Satan, il n'y a qu'un pilote qui peut gouverner le navire de la

vie humaine semblable à une traversée dans une mer tempétueuse. Et il faut imaginer les luthériens de 1546 comme portés par cette image sécurisante d'un navire qui, contre toutes les vicissitudes, et tous les dangers, peut accomplir la promesse de vie éternelle si l'âme du chrétien n'a de confiance que dans l'assistance divine, comme David jadis : « Pourvu que nous mettions notre zèle à implorer son aide et sa direction, sa protection et son abri... et tant que nous aurons et conserverons près de nous ce pilote, nous ne connaîtrons pas de détresse, et nous sortirons de tous les malheurs, et toute la cruauté des tempêtes et des vagues ne pourra ni nous causer dommage ni nous submerger⁸⁵⁷. »

Selon Sleidan, en outre, un nouveau durcissement de l'imaginaire est en œuvre : « environ » ce temps – sans doute durant les derniers jours du mois d'août, il y eut l'impression d'un opuscule qui mettait en cause le pape de manière très violente et qui était originellement un manifeste adressé par les chefs confédérés aux chrétiens de la confession d'Augsbourg, en date du 30 juillet. L'Antéchrist de Rome, instrument de Satan, « conseillé par l'esprit du mal » est le responsable de la guerre : il veut exterminer les fidèles de la Parole de Dieu par le glaive. Mais Paul III est accusé de pis encore, puisqu'il aurait envoyé des empoisonneurs ayant mission d'infecter les puits, les fontaines et les eaux dormantes du Saint-Empire, « afin que ce qui restera de la guerre soit achevé par ces empoisonneurs⁸⁵⁸ ». Et l'Empereur est décidément considéré comme associé à cette entreprise du diable qui vise à exterminer hommes et animaux. De la sorte est encore renforcée l'emprise apocalyptique, puisque semble être en voie de perpétuation le moment où le troisième ange sonne de la trompette et où une grande étoile ardente tombe du ciel sur les fleuves et les sources : « Le nom de cette étoile est Absinthe ; et le tiers des eaux fut changé en absinthe, et beaucoup d'hommes moururent par les eaux, parce qu'elles étaient devenues amères » (Apoc. 8, 11).

Signalons ici que le jeu symbolique peut être pluriel puisque, dans Jérémie 23, 15, les eaux empoisonnées sont synonymes d'impiété. Le pape, ainsi dénoncé comme empoisonneur, est désigné comme le serviteur de Satan. Dans ses *Propos de Table*, Luther ne définit-il pas le poison comme un outil du savoir politique du pape, avec Clément VII fort versé dans le poison, mais mourant lui-même empoisonné⁸⁵⁹. Lorsqu'il brûle la bulle d'excommunication, Luther affirme que le pape est le grand empoisonneur spirituel, qu'il a distillé son poison dans toute la chrétienté par ses sataniques blasphèmes. Contre la joie qu'apporte le Christ, le malin esprit ne donne que tourment à la créature, déchaînant « contre nous de méchantes gueules pleines de venin », et Luther d'ajouter pour conclure son propos : « J'ai eu souvent beaucoup à en souffrir⁸⁶⁰. »

CHAPITRE XV

L'Empereur, les « rebelles » et les voies de Dieu

Les 10 et 11 août, pour revenir au déroulé chronologique, sont reçues des lettres des princes qui, encore en réplique à la mise au ban de l'Empire, énumèrent les motifs de leur prise d'armes ; ils protestent que c'est de manière contrainte qu'ils ont dû décider de la guerre : il s'est agi pour eux, préventivement et conformément au cadre idéologique luthérien, de repousser une violence injuste et indigne de la personne même de l'Empereur. Par ses actes, il est indéniable que celui-ci en veut à la doctrine de l'Évangile et à la liberté de l'Empire : les preuves avancées sont ses menées avec l'Antéchrist de Rome et certains rois étrangers, la trêve conclue avec le Turc qui va à l'encontre de sa promesse de combattre celui qui est l'ennemi de tout bon chrétien ; une trêve qui n'a pour fin que de lui permettre de mobiliser ses forces contre les princes, « furieusement ». Son intention réelle est de contraindre les princes à donner, sans discussion possible, leur approbation au Concile, et elle explique son refus de les écouter. Tout certifie qu'il veut restaurer dans l'Empire la puissance de la « papisterie » ; et par droit divin et droit naturel, il est licite aux princes de

se défendre, parce qu'ils ne sont pas à l'origine de la guerre, qu'ils ne font que « repousser ceste tienne guerre ». L'Empereur en « veut » à la doctrine de l'Évangile et à la liberté du Saint-Empire.

Avantage aux Confédérés

Les luthériens sont au travail, de manière intensive, pour démontrer que leur guerre est licite, qu'elle est une guerre défensive autorisée par le droit divin et le droit naturel : leur guerre a pour fin de repousser une guerre injuste, elle est donc une cause sainte et « honneste⁸⁶¹ ». C'est dire que l'outillage idéologique élaboré depuis 1539 mais aussi précisé au début de l'année 1546 est désormais ouvertement instrumentalisé et publicisé⁸⁶².

Puis, le jeudi 12 août, un trompette et un page envoyés par le landgrave et le duc de Saxe se présentent au camp de l'Empereur, le page tenant « en sa main droite ung baston d'une aulne de long eslevé le bras et baston en l'air ». Au haut de ce bâton fendu en deux, était placée une lettre de parchemin dont il est aussitôt soupçonné qu'elle est une lettre de défi, un cartel de déclaration de guerre⁸⁶³. C'est en réalité la protestation des 10 et 11 août qui est apportée solennellement, accusant Charles Quint d'avoir trahi l'obligation contractée lors de son baptême, en tentant de détruire la religion chrétienne, et d'être par là même parjure à l'égard de la nation allemande. Mais avec un cartel dont le contenu ne sera pas pardonné. Bartholomäus Sastrow racontera plus tard, après la capitulation de Wittenberg, être intervenu, parce qu'il faisait route avec eux, auprès de l'évêque d'Arras, de son père Antoine Perrenot, du vice-chancelier d'Empire Georg Sigmund von Seld, du docteur Johann Marquard, en faveur des ducs de Poméranie, Barnim et Philipp, qui le commissionnaient. Il lui sera tout d'abord répondu : « *Bannus decernetur contra principes tuos* » [« La mise au ban est décrétée contre tes princes »]. Puis, alors que plus

tard, les ducs solliciteront à nouveau leur pardon, l'évêque d'Arras prendra la mouche en déclarant : « Supposer l'Empereur capable de punir des innocents comme prétendent l'être vos princes, cela seul constitue déjà le crime de lèse-majesté et mérite châtement. » Et Seld de se référer à un passage du cartel : « Faisons savoir à Charles, qui s'intitule cinquième et Empereur romain, que nous l'estimons traître à ses devoirs envers Dieu, parjure envers nous et la nation allemande, digne des châtements célestes, comme aussi trop dépourvu de sang noble et allemand pour mettre ses menaces à exécution⁸⁶⁴. »

Conduits au duc d'Albe, les deux émissaires ne sont pas questionnés. Les missives dont ils sont porteurs ne sont pas lues, mais, par le commandement du duc, elles sont cousues sur la casaque ouverte que porte le page qui, avec son compagnon, est renvoyé d'où il vient, et escorté sur trois lieues, avec le placard de mise au ban de l'Empire et le commandement de le présenter aux princes, en manière probable de dérision⁸⁶⁵. En signe surtout de ce que ceux qui ont été mis au ban n'existent plus comme protagonistes légitimes du système politique, qu'ils sont hors jeu et donc que leur parole ne vaut rien, et que la guerre qu'ils justifient est une rébellion. Charles Quint, selon Sleidan, aurait commandé aux deux émissaires de faire savoir que si un autre envoyé se présentait, il recevrait comme cadeau un licol.

La réplique à cette dénégation de légitimité est l'officialisation d'une autre dénégation de légitimité, en l'occurrence la décision des alliés de ne plus nommer désormais Charles Quint que comme « se portant pour Empereur ». Signes et contresignes fabriquent désormais un langage à distance. Les forces impériales sont renforcées le 13 août par les gendarmes italiens du pape⁸⁶⁶ : 10 000 piétons, soit 60 compagnies, et 500 cavaliers sous le commandement d'Ottavio Farnèse, fils du fils du pape, duc de Camerino et de Castro, capitaine général des enseignes de l'Empereur, qui est accompagné par Alessandro Vitelli, son lieutenant, par les colonels

Gian-Battista Savelli, Sforza Pallavicini, Federigo Savelli, Paolo Vitelli, Giulio Orsini, Alexis Lascaris, Girolamo Pisani, Giovanni-Maria Padovan, Niccolò Piombino, Niccolò Pitigliano, le comte de Santa Fiore... Cosimo de Médicis fait parvenir 200 hommes d'ordonnance, sous le commandement de Rodolfo Baglioni, tandis qu'Hercule d'Este, duc de Ferrare, a levé 100 hommes d'armes sous l'autorité de son frère Alfonso. Puis le 14, parviennent au camp les tercios en provenance de Milan et de Lombardie, 2 000 hommes aux ordres de Jacopo de Arzé, qui viennent s'ajouter aux 6 000 piétons commandés par Philippe de Lannoy, prince de Sulmone, avec les capitaines Alvaro de Sande, Alfonso Vivès, et Fernando de Toledo secondé par Gian-Battista Castaldo. Il y a encore 20 enseignes de lansquenets conduites par le comte Georg von Schauenbourg, et une enseigne dont le capitaine était le seigneur Alesten.

Ce serait alors une concentration considérable entre le début et la fin du mois d'août : les chiffres varient autour de 36 000 hommes de pied (16 000 Allemands, 10 000 Italiens, 8 000 Espagnols), 15 000 cavaliers, 6 000 pionniers, 120 pièces de canons, 800 chariots d'artillerie. C'est dans ce contexte que « le bruit est que, au partir d'Italie », le cardinal Farnèse aurait dit qu'il « feroit une si belle boucherie par l'allemaigne que son cheval pourrait nager au sang des Lutheriens ». La guerre est aussi une guerre de fantasmes de terreur instrumentalisés par les deux camps.

Face à l'armée de la ligue, qui lui est probablement pour le moment assez fortement supérieure en nombre, l'Empereur choisit de se replier vers le nord, dans le but de se donner le temps de poursuivre le rassemblement de ses troupes. Le dimanche 15 août au matin, il quitte Landshut et passe les nuits suivantes à Neufarm et à Schierling où il campe le 16. La date de cette première mise en mouvement n'est sans doute pas choisie au hasard, dans la mesure où peut-être s'est-il agi, en se positionnant hors de l'espace de guerre, de placer les débuts de l'entreprise sous la protection mariale. Dans une lettre à son frère Ferdinand, l'Empereur observe que « faisant

ceste deliberation de partir dudit Landshuet avec mon armée formée, et ayant fait faire à ceste effect, puisque c'est contre les rebelles à l'empire, l'estandart d'icelluy avec l'aigle, j'en ay donné la charge à mon nepveu l'archiduc vostre filz⁸⁶⁷ ». Du 17 au 21 août, il prend ses quartiers au camp de Ratisbonne, où il est informé de la progression du comte de Buren dont le contingent expéditionnaire a atteint Kisselbach, en Rhénanie-Palatinat. La jonction est faite avec 4 000 Espagnols arrivant des royaumes de Naples et de Sicile⁸⁶⁸.

Néanmoins, c'est alors que débute une guerre de frôlements ou de frottements, car dans ses *Commentaires*, l'Empereur se souviendra que les ennemis approchèrent jusqu'à trois lieues de Ratisbonne. Cela ne l'empêche pas, une fois l'armée mise en ordre de marche, de la faire décamper le samedi 20 août en direction de Langwald [Langwaid], puis Abensberg où il l'établit du 22 au 23 août. Près de Neustadt, entre le 23 et le 25, grâce à un pont de bateaux qui est mis en place, il lui fait passer le Danube, positionnant le campement, le *Pfoerring Lager*, à un quart de lieue de la rive. L'objectif de l'opération est sans doute de la mettre, quelque peu et temporairement à distance l'armée de la ligue, qui se trouve encore sur l'autre berge du fleuve, et de ne pas lui faire courir le risque d'une bataille rangée à laquelle elle n'est pas prête. Les derniers à passer le fleuve sont le cardinal Farnèse et le prince de Sulmone, avec leurs hommes. Le temps est en plus changeant, note Mameranus, *pleubat, serenabat*. Le 26, Ingolstadt est en vue.

Dans ses *Commentaires* encore, Charles Quint dira avoir donné aux Confédérés l'impression, « dans leur orgueil », qu'il battait en retraite... Ce n'est que rétrospectivement que les historiens peuvent avancer que l'Empereur aurait choisi de temporiser à travers ce mouvement tactique qui lui permet, durant quelques jours, de ne pas être au contact de l'armée de la ligue. Mais n'est-il pas alors dans une scansion d'angoisse face à cette guerre qu'il a sans doute espéré, encore quelques semaines auparavant, ne

pas avoir à faire ? Est-ce que les faits ne sont pas un reflet de cette angoisse, qui le porterait à la dérobade face aux ennemis ?

Les échanges épistolaires se poursuivent synchroniquement aux déplacements des armées, vers des protagonistes variés : ainsi le 27 août en direction des Suisses, à qui l'Empereur réexplique que la guerre n'est pas contre la religion, qu'elle est engagée contre des hommes qui veulent abattre le « souverain magistrat sous ombre de la religion, et réduire les autres estats en servitude, après avoir accablé la religion et la liberté d'Alemagne⁸⁶⁹ ». Quant aux smalkaldiens, ils demandent de l'aide aux États de Bohême, sous le prétexte que la « religion » est en danger, et chaque parti publie de nouveaux livrets justificatifs.

Le landgrave a été rejoint par de nombreux princes : Johann Ernst, le frère de l'électeur de Saxe, Johann-Wilhelm, le fils de l'électeur, le duc Philipp de Brunswick avec ses quatre fils, Ernst, Albrecht, Hans, Wolfgang, le duc Franz de Lunebourg, le prince Wolfgang d'Anhalt, Christoph de Henneberg, Georg de Wurtemberg, Albrecht de Mansfelt et ses deux fils Hans et Volrat, Ludwig d'Etingen et son fils, Wilhelm de Fürstenberg, Christoph d'Oldenbourg, Hubert Bichling, Hans Heydec, les comtes Georg Reckerodt et Friedrich von Reiffenberg. Et donc tout, face à cette formidable concentration de forces, indique que l'Empereur choisit la voie de la prudence, des renforts continuant de lui arriver de jour comme de nuit. Mais tout indique aussi que cette voie est celle du réalisme, qui le porte à chercher à prendre position au mieux ou au moins pire de ses possibilités immédiates, dans un moment où le rapport de forces ne lui est pas favorable et où il peut sembler en difficulté.

À son fils Philippe, il dira « sur la base de ce que j'ai déjà écrit, tu ne peux manquer de comprendre les principales raisons qui m'ont amené à déclarer cette guerre... Comme tu le sais, mes objectifs et intention ont été et sont toujours de lutter pour le rétablissement de la foi, mais dès le début il nous a paru sage de déclarer et de proclamer qu'il s'agissait de punir les

indisciplinés, en particulier le landgrave et l'électeur, ainsi que d'autres personnes du même acabit⁸⁷⁰ ».

Les protestants n'en restent pas là, car peu après, le fils de l'électeur Jean-Frédéric, Johann-Wilhelm, rend publiques des lettres avertissant les sujets de son père de prendre garde : il y certifie que peu auparavant on avait pris un Italien près de Vinaire [Weimar], en Thuringe, « qui confessoit qu'on luy avoit baillé argent à Rome au nom du pape, pour faire le plus de mal qu'il pourroit en Alemaigne par feu et par poison ». Il y a là un transfert continué sur le pape d'une accusation visant traditionnellement les Juifs – transfert qui recroise l'effrayante prose antijuive de Luther qui n'avait pas hésité à attribuer aux Juifs autant l'empoisonnement des eaux que les raptés d'enfants⁸⁷¹, mais aussi les accusations qui avaient concerné d'une part la stratégie de la terre brûlée d'Anne de Montmorency en Provence en 1524, et d'autre part la menace impériale dans l'est de la France en 1536⁸⁷². L'empoisonnement des eaux potables est cependant avant tout un thème apocalyptique qui permet de davantage stigmatiser la « *pfaffen Krieg* », la guerre des prêtres⁸⁷³ (Apoc. 2, 8) qui doit être menée désormais : « Mais quant aux timides, aux incrédules, aux exécrables, aux meurtriers, aux fornicateurs, aux empoisonneurs, aux idolâtres et à tous menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, qui est la mort seconde. » Et une autre référence (Apoc. 22, 15) certifie que les fidèles du pape seront éloignés de l'arbre de vie : « Mais les Chiens, les empoisonneurs, les fornicateurs, les meurtriers, les idolâtres, et quiconque aime et commet fausseté seront laissés dehors. » Le mythe de l'empoisonnement est lié à la définition de la guerre comme une guerre de défense de l'Évangile contre les suppôts de Satan.

L'armée de la ligue de Smalkalde fait alors très peur au Vénitien Alvise Mocenigo comme à Jean-Thomas de Langosco, comte de Stroppiana, ambassadeur de Savoie. Elle serait forte alors de cinquante-cinq à soixante mille hommes d'infanterie et de six à sept mille chevaux, avec cent dix

pièces de canon. Selon Zuniga qui dispose de chiffres supérieurs et qui peut s'être laissé aller à une certaine exagération, les protestants auraient eu 70 000 à 80 000 piétons, 9 000 à 10 000 chevaux et cent trente pièces d'artillerie. C'est une très puissante concentration d'hommes de guerre, à l'échelle même du XVI^e siècle. De premières dissensions entre le prince de Saxe et le landgrave semblent avoir surgi concernant la question de savoir s'il fallait marcher ou non sur Ingolstadt et concernant aussi le projet de donner au plus vite l'assaut à l'armée impériale.

Il faut dire que les étendards luthériens montrent un engagement religieux intense, si l'on suit fray Prudencio Sandoval : la guerre est pour Dieu contre l'Antéchrist et contre Babylone, la prostituée qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution et qui le fait dans le présent à travers ces empoisonnements associés au feu. D'où l'usage de la péricope paulinienne : « Si Dieu est pour nous, qui est contre nous ? », « En ton nom, Seigneur, nous lâcherons nos traits », du psaume CXV : « Non pour nous, Seigneur, non pour nous, mais pour la gloire de ton nom » ; un verset du Magnificat : « Il déposera les puissants de leurs sièges et exaltera les humbles » ; une paraphrase de l'Apocalypse : « Voici que tombe Babylone, cette grande cité dans laquelle ils se mêleront à nous et nous nous mêlerons à eux deux fois plus nombreux » ; « Accomplis, Seigneur, l'œuvre que tu as commencé pour nous » ; « Venez, allons, et tuons la grande bête rouge » ; « De l'Aquilon arrivent tes libérateurs. » Sur l'enseigne du landgrave, étaient donc inscrits des versets du sermon du Christ sur la montagne (Mt 7, 17-19) : « Déjà la hache s'attaque à la racine de l'arbre : sera coupé et brûlé donc tout arbre qui ne portera pas de bons fruits. » Le psaume XXII était aussi mis en exergue, « la table du Seigneur est dressée pour nous contre tous ceux qui nous agressent », parallèlement à 1 P. 5 : « Frères, veillez ; parce que votre ennemi, le Diable, se tient rugissant comme un lion⁸⁷⁴. »

Car, par le poison destiné à faire mourir les vrais fidèles du Christ, Rome s'identifie elle-même à la Babylone stigmatisée par Luther, la Babylone apocalyptique, et il ne reste plus aux chrétiens qu'à attendre que la prophétie s'accomplisse et que tombe Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre : alors, comme Dürer l'avait représenté, « Un Ange puissant prit alors une pierre, comme une grosse meule, et la jeta dans la mer en disant : “Ainsi, d'un coup, on jettera Babylone, la grande cité, on ne la verra jamais plus.” (Apoc. 18, 21) ». Pour les luthériens, une guerre de religion a commencé... Derrière l'Empereur, c'est le Diable qui s'avance, tel un lion affamé... et au-delà de la lutte qui s'engage, ce sont des tribulations apocalyptiques qui débutent, et qui perdureront jusqu'à ce que vienne le jour grand et terrible du Seigneur (Joël, II : 30) : « Le Soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang. » L'Empereur est une figure de l'Apocalypse.

La grande épreuve : sous les murs d'Ingolstadt

Dans ce contexte de durcissement, Charles Quint va prendre l'option, dans l'empressement, de la mise en ordre d'un dispositif qui s'apparente à un singulier pari stratégique. En effet, désormais serré de près par l'armée de la ligue qui le suit et dont il peut estimer qu'elle cherche le contact, le jeudi 26 août, il fait gagner en urgence à son armée Ingolstadt, établissant son camp sous les murs de la ville qui lui est restée fidèle. Une triple protection peut alors jouer en sa faveur, limitant la capacité offensive de l'adversaire qui n'est pas en mesure de passer de l'approche à l'attaque directe ; car, s'il décidait de l'engagement, il avancerait en terrain découvert et se retrouverait tout de suite exposé au feu des Impériaux : derrière

l'armée, dans son dos, l'Empereur a les murailles de la cité, tandis que sur sa gauche le Danube et son affluent la Schutter forment une protection naturelle et que sur sa droite des tranchées sont très rapidement creusées pour former un glacis face à la plaine qui est marécageuse et où pourrait chercher à s'avancer l'ennemi.

Son enseigne met en exergue un combat de foi : l'aigle impériale, entre les deux têtes couronnées de laquelle se tient un crucifix, et une devise qui est une accommodation de deux versets du psaume XVII : « *Tu es protector meus, et Defensor meus*⁸⁷⁵. » Sur celle de son frère Ferdinand, se voyait un aigle en train de commencer à dévorer un serpent : « Je mords qui mord. » Sur l'enseigne de l'archevêque électeur de Mayence, l'office de la Semaine Sainte était rappelé sous un crucifix : « Pour que tu juges bon d'humilier les ennemis de la sainte Église, nous Te prions, écoute-nous. » Sur celle du duc d'Albe, la référence était une accommodation du psaume XCI, 13-14 : « Tu marcheras sur l'aspic et le Basilic, et tu fouleras le Lion et le Dragon. » Et pour Alvaro de Sande, c'était avec Mt 3, 7 que le défi aux ennemis était lancé : « Race de vipères, qui vous libérera de la colère à venir ? »

« Pendant toute cette nuit, qui ne se passa pas sans quelque bruit parce que la multitude, qui suivait, pouvait difficilement pendant la nuit reconnaître ses quartiers, il fit creuser des tranchées, autant que le temps le permit ; et à ce que l'on n'avait pu faire pendant la nuit, on chercha à remédier au point du jour. » Du côté impérial, la difficulté tient au déficit d'artillerie lourde : une quarantaine de canons seulement, semble-t-il. La situation est grave car l'ennemi est proche si l'on suit l'évaluation de distance fournie par Mocenigo : un mille italien et demi, *un miglio et mezzo italiano*. D'après Stroppiana, dans une lettre écrite le 6 septembre, elle aurait été peu après d'un demi-mille seulement, *un mezzo miglio* ! Dans ses *Commentaires*, Charles Quint affirme que les ennemis s'avancèrent jusqu'à une portée de canon.

Si l'on voulait chercher une comparaison, Charles Quint se retrouve dans une situation en partie semblable à celle de François I^{er} à Pavie (à la différence que Pavie était défendue par Antonio de Leyva) : on peut se demander s'il n'a pas tiré la leçon du dérapage offensif du roi de France, qui ne tenta pas de profiter de la position favorable qui était la sienne dans le parc de Mirabello mais qui préféra ne pas attendre son ennemi en demeurant sous la protection du système défensif qui y avait été développé durant les mois précédents. Charles Quint, à Ingolstadt, fait le contraire de ce qu'avait fait François I^{er} à Pavie lorsqu'il avait accepté le combat en lançant ses hommes contre l'armée impériale de Lannoy, Bourbon et Pescaire. Il prend la décision d'attendre, sous une pluie de boulets, que l'ennemi prenne le risque de lancer ses troupes contre le système de protections qu'il a fait dresser et contre la puissance de feu de l'artillerie portative dont il dispose.

Les jours suivants, sont opérées des escarmouches tandis que de petites tranchées sont encore creusées autour du camp afin d'en assurer la protection. L'armée impériale s'enterre, au cours de jours qui comptent peut-être parmi les plus critiques du règne de Charles Quint, du moins dans les récits épiques qui seront donnés. C'est aussi un ordre de préparation à la bataille qui est mis en place, mais pour que la bataille n'ait pas lieu, les capitaines recevant leur affectation de manière précise et « mesme sadite majesté comme le moindre soldart de la compagnie se trovist le courcelet sur les espalles et l'armet en teste alant et venant d'ung esquadrons et aultres d'une nation a aultres d'espaignolz italiens et allemans jusques a telles ordonnances mises entre tous qu'il appartient et requis en temps de batailles, tellement que sad. Majesté aynimant et donnant couraige a ses gens, et attendant que ledit landtgraff, comme il auroit menassé sad. Majesté et son exercite, vint ruer sur nous pour nous donner batailles ».

Auraient été aussi réalisées des reconnaissances de terrain, le vendredi 27, l'Empereur lui-même quittant son camp avec des hommes à

cheval, afin de tenter d'avoir escarmouche avec les ennemis. Il s'agit bien entendu pour les récits d'exemplariser la vertu de courage de Charles Quint, alors que tout indique qu'il ne cherche pas véritablement le combat, qu'il fait tout pour l'empêcher.

Et Stroppiana de noter pour le 31 août : « Mardi, au lever du soleil, nous fûmes avertis que l'ennemi, disposé en colonnes, marchait sur nous. L'alarme fut donnée secrètement au camp, et tout le monde se trouva en un instant à sa place. C'était un très beau spectacle de voir chacun dans ses rangs, et S. M., de même que l'autre jour, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, distribuant les bataillons, les ordres et l'artillerie et exhortant tout le monde. En vérité, c'était aussi une chose imposante de voir l'armée ennemie qui marchait sur nous, et se montrait plus terrible et plus menaçante, à mesure qu'elle approchait. Elle avait à l'aile droite trois gros escadrons de cavalerie, à l'aile gauche deux corps d'infanterie, qui tous ensemble, au jugement des experts, offraient une masse de 40 000 à 50 000 fantassins et de 8 000 chevaux. Au milieu se tenait l'artillerie. Ils avancèrent de cette manière, jusqu'à ce qu'ils fussent à la distance d'un demi-mille italien, et firent halte à un endroit vis-à-vis de nos tranchées, où s'élevait un mamelon qu'ils occupèrent. » Si on lit entre les lignes, la situation est plutôt critique pour les Impériaux :

On commença de notre côté par tirer trois coups de canon, auxquels les ennemis répliquèrent par des coups centuplés, de sorte que la terre paraissait devoir s'abîmer. Ils établirent ensuite d'autres pièces d'artillerie près d'une grande maison placée à gauche de nos tranchées, à la distance d'un tir d'arquebuse, et ils en firent de même à droite près d'une autre maison, mais plus éloignée que la première, et depuis deux heures du jour jusqu'à la nuit avancée, ils ne cessèrent de tirer de vingt à vingt-cinq coups à la fois... je crois que ce jour-là on tira de 1 300 à 1 400 coups, tant d'un côté que de

l'autre : ce qui est certainement épouvantable et terrible pour qui en fut témoin. On croit que l'ennemi avait plus de 100 pièces d'artillerie, tandis que nous n'en possédions pas plus de 49. L'ennemi avait aussi sur nous un autre avantage, celui d'être presque entièrement couvert par le mamelon et les maisons, tandis que les nôtres, se trouvant en rase campagne avec des tranchées très-basses, étaient tellement à découvert que les boulets des doubles canons, des canons, des couleuvrines et des demi-canons tombaient au milieu de nos bataillons et de nos escadrons aussi dru que de la grêle, et certes ce fut un miracle qu'un tiers de nos soldats exposés à un tel feu ne soit pas resté sur le terrain. Nous avons eu ce jour-là, tout au plus, vingt à vingt-cinq morts et peut-être autant de blessés.

À quoi l'ambassadeur ordinaire du duc de Savoie ajoute que l'Empereur fut courageux parmi les courageux, plus de 27 boulets tombant devant lui, « à la tête et à la croupe de son cheval, et même si près de sa figure que, à moins de le toucher, ils ne pouvaient pas passer plus près de lui. Ayant l'habitude de faire avancer son cheval de temps en temps de deux pas, quelques soldats furent frappés à la place qu'il venait de quitter. V. E. pourra alors imaginer son danger et celui de toute la chrétienté, car sans l'aide spéciale et toute-puissante de Dieu, qui le réserve à quelque grand fait, je suis persuadé que l'Empereur ne serait plus vivant. En voyant venir les boulets de son côté, il ne bougeait pas même de place, mais, immobile comme un roc, il souriait. Le duc d'Albe, le marquis de Marignan, César de Naples, le sr Pirro [Piero] Colonna et bien d'autres insistaient près de lui pour qu'il voulût s'éloigner d'un endroit aussi exposé et aussi dangereux ; il répondit qu'il avait placé toute sa confiance en Dieu, et que, s'exposant à ces dangers pour la défense de l'Église et de sa juste cause, Dieu le délivrerait de ces coups et de tout autre attentat de l'ennemi : car il pouvait connaître ses bonnes intentions et juger les sentiments de son cœur ; et dans

le cas qu'il voulût sa ruine, il lui enverrait la mort ou la défaite aussi bien ailleurs qu'ici⁸⁷⁶ ».

Et l'Empereur est dépeint dans une obstination qui précise ce stoïcisme chrétien qui semble l'habiter et qui fait qu'il ne doit pas s'émouvoir devant les risques. Son Dieu est un Dieu dans lequel il croit de toutes ses forces, d'autant qu'il sait que tout ce qui peut lui arriver, de toute manière, sera voulu par Dieu et est donc imparable, inévitable : « Mais les autres insistant pour qu'il se décidât à se retirer, et lui représentant l'importance de sa personne, de laquelle seule, disaient-ils, dépendaient le bien ou le malheur de toute la chrétienté, il les éloigna d'un ton caressant, disant qu'il avait foi en Dieu et dans sa protection. De cette manière il resta exposé jusqu'à trois heures après midi, lorsque l'ennemi commença à ralentir ses coups. » Les deux jours qui suivent se limitent à des escarmouches. Charles Quint ne dort pas dans sa tente, qui est ciblée par l'artillerie ennemie : « Deux boulets la traversèrent⁸⁷⁷. »

Pour les Confédérés, qui ont, eux aussi, dû organiser leur camp, le temps n'attend plus, et l'épreuve de force doit avoir lieu. Le landgrave, selon Sleidan, paraît avoir été partisan d'une attaque frontale, dans la certitude que face à une armée qui ne bouge pas de ses tranchées, le temps ne joue pas en faveur de l'armée protestante. Mais, selon une programmation bien précise, il est décidé, dans une première phase, d'écraser l'ennemi sous un déluge de feu, afin de détruire sa capacité d'interception et de neutralisation d'un déferlement de la soldatesque, laquelle interviendrait en deuxième phase de la bataille. Le pilonnage, qui s'apparente à une préparation d'artillerie moderne, va durer près de 4 jours, selon des rythmes variables. Le 30 août, ce sont plus 1 100 boulets qui sont tirés par les Confédérés dès le lever du soleil, par des « *Bombardis grandioribus* ». Stroppiana écrit que le monde semblait « s'écrouler » tant la violence des projectiles était « épouvantable ». L'Empereur ne renonce pas à la posture qu'il a adoptée : il se tient toujours debout dans les

tranchées, donnant pour chaque homme qui était tué ou blessé du côté adverse entre 4 à 6 écus à qui avait atteint sa cible. Il est alors constaté que certains soldats soldés par le pape désertent.

Le mardi 31 août, environ deux heures après le lever du soleil, la canonnade toujours mais comme jamais on n'en a vu dans l'histoire humaine selon les narrateurs, « ruant petottes boulets aucung de XLII aultres de XLVI aultres de XXXVI aultres de XXX, de XXVIII et de XXV livres de pois et aucunes pieces de la grosseur d'une teste d'homme⁸⁷⁸ ». Semble s'engager donc une bataille d'artillerie, car le camp impérial entreprend de répliquer, avec ses faibles moyens. Quatre canons explosent du fait de la chaleur. Mais la supériorité est du côté de la force de frappe des Confédérés ; les tirs durent sept ou huit heures, empêchant l'Empereur d'aller ouïr la messe. Les *Commentaires* s'attardent sur cette première journée⁸⁷⁹ : Charles Quint rapporte que, de 8 heures du matin à 4 heures du soir, 800 à 900 coups de grosse artillerie résonnèrent, « chose que jusque-là on n'avait pas encore vue, car jamais aucune armée n'avait été exposée à un pareil feu en pleine campagne, sans être protégée par des tranchées ». Le bombardement, selon lui et par la grâce de Dieu, n'aurait pas causé un grand dommage aux forces impériales.

Ce n'est qu'à ce moment que Charles Quint, voyant les ennemis se replier vers leur campement dont ils parachèvent l'installation, fait se retirer ses hommes dans leurs quartiers, « respondant sa personne imperiale ensemble de tout son exercite a la misericorde de Dieu ». Il se voue ensuite à féliciter les soldats qui, au cours d'une sortie, ont été en mesure de s'emparer de certaines pièces d'artillerie mais qui ont dû reculer du fait d'une contre-offensive des Confédérés. Il fait soigner les blessés tout en exprimant son contentement par « grandes festes et caresses », dans un souci évident d'adhérer aux représentations des grands capitaines de l'Antiquité. Cette attention aux soldats est aussi évoquée en une topique inévitable par Diego Nuñez Alba, qui décrit l'Empereur venant au-devant

de ses hommes pour leur demander s'ils étaient fatigués. Et un des protagonistes des *Dialogos*, Milicio, de faire l'éloge de la « *grande humanidad de Emperador*⁸⁸⁰ » et d'ajouter qu'il se comportait comme « *si fuera nuestro ygual...* » En compagnie du duc d'Albe, il est décrit allant d'escadron en escadron à cheval, pour encourager les hommes criant soit « *Santiago* », soit « *San Jorge* », soit « *Espana y Imperio* » ; il porte une armure dorée, avec une large écharpe de taffetas cramoisi sur la poitrine, et a le visage découvert.

Charles Quint se souviendra ensuite d'avoir ordonné que, la nuit, « tous dormissent dans les tranchées ; que, s'il survenait quelque alarme, la cavalerie allât à pied aux tranchées et que tous se missent en bon ordre pour les fortifier⁸⁸¹ ». Le matin du mercredi 1^{er} septembre, les tirs recommencent du lever au coucher du soleil, face auxquels les Impériaux ne restent pas inactifs : « On prolongea une tranchée dans la direction du camp des ennemis... ils envoyèrent quelques-uns de leurs arquebusiers y mettre obstacle, ou voir ce que l'on faisait. De ladite tranchée du camp impérial sortirent aussitôt environ huit cents soldats également armés d'arquebuses ; et de part et d'autre commença une escarmouche. Les ennemis, voyant que les arquebusiers étaient en rase campagne, lancèrent trois escadrons de cavalerie pour les charger et les assaillir, mais les arquebusiers non seulement ne reculèrent pas, mais ils firent de plus une si belle charge, que les ennemis, rompus et ouvrant leurs rangs, montrèrent le dos, après avoir éprouvé de grandes pertes⁸⁸² ... » Ce qui retint les princes de lancer l'assaut après leur préparation d'artillerie fut sans doute la supériorité de l'artillerie portative dont étaient pourvus certains contingents impériaux et qui risquait d'être dévastatrice à courte ou moyenne portée.

Le jeudi 2 septembre, le bombardement reprend sans marquer de relâche : ce seraient 1 577 boulets qui auraient été projetés sur le camp retranché. L'Empereur écrit : « ni plus ni moins que le premier jour », et suggère que son artillerie répliqua. Dans une lettre à son frère Ferdinand, il

donne la raison qui explique pourquoi son armée reste terrée sous un véritable tapis de boulets : « Nous sommes icy nous canonnans avec nos voisins et bons amys ; si Mr de Buere [Buren] estoit arrivé nous parleryons à eulx a plus près ; cependant nous l’actendons, nous nous sommes icy bien remparez, que le plus grand plaisir, qu’ils nous pourroient faire, seroit venir bayser nos rempars. J’esperois bien en Dieu qu’il leur cousteroit chier⁸⁸³. » Sans l’appui de Buren qui n’est toujours pas là et dont l’absence de nouvelles n’est pas sans inquiéter certains soldats espagnols, il préfère laisser passer l’orage.

Le même jour, les princes rendent publique la réponse à leur mise au ban, qui leur avait été ramenée par le page au nom de l’Empereur et qu’ils présentent comme un édit de proscription. Cette réponse aurait été aussitôt apportée au camp des Impériaux et constitue comme un second cartel. Ils réitèrent leur accusation : Charles Quint veut réduire en servitude l’Allemagne. Depuis toujours il a agi avec feinte et simulation : aucune parole de sa part n’est fiable ; il ne vit que dans le moment et toutes ses promesses sont toujours remises en cause au gré de son intérêt immédiat. De la sorte, il est allé de contradiction en contradiction pour le mieux de sa commodité, avec comme unique fin, par-delà les accommodations qu’il a recherchées, l’anéantissement de la vraie religion, la doctrine de la Parole de Dieu, et la soumission des Allemands au pape. Il est intervenu hors de toute légitimité juridique lorsqu’il a mis les princes au ban de l’Empire, puisqu’il n’a pas même entendu leur défense ni ne leur a donné la possibilité de la faire entendre. Son vrai but, qui renvoie implicitement au thème de la cupidité sans fin du tyran, est d’obtenir la confiscation à son profit de tous leurs biens. Ce par quoi il a rompu « le lien du droict, par lequel le vassal est tenu à son seigneur lige ». En aucun cas les princes ne peuvent être taxés de rébellion, tous les arguments développés par l’Empereur sont erronés, à commencer par celui de la guerre de Brunswick.

Mais les princes insistent encore sur un point : la guerre ne les concerne pas exclusivement et ils ne défendent pas seulement leur droit propre, ils obéissent en effet à Dieu qui demande que les affligés soient protégés ; et les affligés sont pour le présent les luthériens. Le thème que développent les princes pour dénoncer plus précisément leur mise au ban et observer qu'elle n'est pas légitime est celui de la préméditation : l'Empereur agit depuis plus de vingt ans, écrivent-ils, pour mettre l'Allemagne en servitude. Et il a enfin décidé de porter désormais le coup décisif : les Allemands qui l'ont aidé dans ses guerres contre François I^{er} ont perdu beaucoup de leurs meilleurs hommes de guerre, versé beaucoup de subsides... L'Allemagne, ainsi, est affaiblie et comme le déduit Sleidan, « parquoy le temps est fort propre pour exploiter sa deliberation ». Car Charles Quint ment quand il dit être « affectionné » à l'Allemagne. Surtout il a guetté le « temps commode » pour faire alliance avec le pape. Et il faut proclamer qu'il ne cesse de mentir à l'instar de ce qu'il en a été à Ratisbonne quand il a affirmé au landgrave n'avoir conclu aucun accord avec le pape.

Le réquisitoire multiplie les éléments de l'acte d'accusation : l'Empereur a tout d'abord, depuis toujours, machiné la destruction de « la » religion ; tout ce qu'il a pu entreprendre n'était qu'illusions destinées à lui permettre de voir venir « le temps à point pour venir à ses attentes ». Il n'a de but que de faire appliquer *stricto sensu* les décisions qui sont et seront élaborées à Trente, partageant « ce fin et rusé conseil » avec son frère Ferdinand.

C'est donc en termes de machination qu'il faut comprendre la politique impériale selon les princes. Une machination tellement ancienne qu'elle date du temps où encore nous « estions enfondrez en la bourbe de la religion Papale ». La guerre de l'Empereur est une guerre injuste, et une guerre injuste ne peut venir de Dieu. Le drame est que l'Allemagne en revient au temps de l'événement de la diète de Worms et donc à l'édit qui avait sanctionné Luther d'une mise au ban. Tout ce dont les libellistes qui

sont au service de l'Empereur chargent les princes et leurs soutiens est faux : mensonges, injures. Intervient une donnée : les Confédérés se revendiquent être de « race d'Alemans », et ils ne relèvent pas d'actions ou de pensées générées par la « finesse qu'on a subtilisé contre nous » et qui ne peuvent surgir que d'un naturel étranger.

Charles Quint est un gouvernant du jeu et donc du calcul⁸⁸⁴. Il est prince de la duplicité ; de là découle que les luthériens ne sont pas les responsables de cette guerre qui leur préexistait en une certaine manière dans l'esprit de l'Empereur. Le seul coupable est Charles Quint et la résistance est non seulement justifiée, mais juste puisqu'il a rompu le contrat qui a conditionné son élection à l'Empire : « Car en tant qu'il fait estat de ruiner la religion et la liberté, il nous preste l'occasion de l'assaillir en saine conscience. Et le cas escheant tel, il est licite de resister, comme on peut prouver tant par les histoires saintes que profanes : attendu que la violence injuste ne vient nullement de Dieu, et que nous ne sommes autrement attenus à luy, sinon qu'il fournisse aux conditions sous lesquelles il a esté créé Empereur. »

Un tournant ? Quand les princes décrochent...

Mais le jeudi 2 septembre peut aussi être, rétrospectivement, appréhendé comme un tournant dans la guerre. Au conseil des princes confédérés qui se tient, une décision de repli tactique est prise, contre l'avis du landgrave semble-t-il, et en vertu de deux raisons : la première est que les nouvelles de la progression du comte de Buren font craindre une arrivée prochaine, qui offrirait un avantage numérique certain à l'armée impériale. La seconde est la constatation que, dans l'état actuel du rapport de forces,

l'Empereur se refuse à donner la bataille. En outre, il faut penser que les smalkaldiens prennent conscience de ce que le pilonnage d'artillerie ne donne pas les résultats attendus, sans doute parce que les Impériaux ont réussi à trouver des parades en dressant des levées de terre alternant avec les lignes de tranchées. D'où la décision du conseil des princes de décrocher en bon ordre et de ne pas poursuivre le bombardement, une décision liée, on peut le penser, aussi au manque de munitions.

Un calme relatif règne le vendredi 3 septembre parce que le landgrave paraît faire procéder à l'entretien de ses pièces d'artillerie fortement mises à contribution les jours précédents, tout en installant de nouvelles : « Faysant courir le bruit par tout son camp de nous debvoir le sammedy quatriesme en suyvant donner telles bateries quil se ventoist ou de nous abimmer en notre camp au copt de canon et artillerie, ou par assaulx nous deboyt donner telles oppressions de batailles que ce mesme jour il demeureroit victorieulx... » Il aurait alors promis de donner à ses hommes le « sacq et despoille de toutes les bagues de sad. Majesté et de son armée ». Ce que Dieu ne permit point, selon l'auteur de la narration. Dès le soir, en effet, c'est le début d'un mouvement de retraite et, le samedi 4, l'armée des Confédérés entreprend de se retirer en direction de Donauwörth, pour aller loger à Neubourg, à deux lieues. Les quatre semaines qui suivent sont l'expression de stratégies à la fois tendues et hésitantes, les forces de la ligue ayant pris quelque distance par rapport au camp impérial.

Le mercredi 15 septembre voit l'arrivée tant attendue au camp d'Ingolstadt du comte de Buren, secondé par Christoph d'Oldenbourg, Friedrich von Rieffenberg et le comte Beichlingen [Bichling]⁸⁸⁵, avec 24 enseignes de piétons, soit près de 10 000 fantassins (15 000 selon Marie de Hongrie !) et 4 000 (ou 5 000) hommes à cheval qui sont accueillis dans la liesse : Buren est passé en force malgré des troupes confédérées laissées en arrière pour le bloquer à proximité de Cologne et malgré une tentative de l'armée ennemie pour l'intercepter avant qu'il ne réalise sa jonction. Il

apporte de l'argent destiné à payer les soldes et il a avec lui des troupes fraîches. Le camp est installé à une lieue d'Ingolstadt, près d'un « boccaige » dit « Hochinguen ». Le jeudi 16, deux ou trois heures avant le jour, l'Empereur, sans doute parce qu'il peut juger désormais posséder un avantage tout à la fois quantitatif et qualitatif, fait marcher en reconnaissance quelque 2 000 hommes en direction de Neubourg, en avant-garde, puis, après avoir assisté à la messe, il prend la même direction, avec 400 cavaliers, afin d'évaluer la capacité de résistance de la place défendue par trois enseignes de gens de guerre. Puis il revient vers Ingolstadt. Ce n'est que le vendredi 17 septembre que le gros de l'armée s'ébranle, passant le Danube en partie grâce à un pont de navires pour aller camper à mi-chemin de Neubourg. Buren, dont les hommes ont besoin de reprendre des forces, assume le commandement de l'arrière-garde.

Le 18 septembre, Charles Quint vient reconnaître à nouveau le système défensif de Neubourg qui est donc située à deux lieues et demie d'Ingolstadt. Une délégation de deux bourgeois vient offrir de placer la ville sous la sujétion de son seigneur, Otto Heinrich de Bavière, comte de Palatinat-Neubourg qui était l'oncle de l'électeur Palatin> et était passé dans le camp réformé en 1543, à condition que les gens de guerre de la ligue de Smalkalde qui s'étaient établis à l'intérieur des remparts puissent librement en sortir avec armes et enseignes. L'Empereur refuse le marché et exige une reddition sans conditions sous peine que « n'eussent nul espoir de grace ». Neubourg capitule alors et est investie par Aliprando Madruzzo. Les trois enseignes confédérées – selon l'Empereur elles sont au nombre de quatre – se rendent, toutes leurs armes et corselets leur étant confisqués ; et, ne conservant que leurs épées, elles doivent prêter serment de ne pas se mettre au service du landgrave pour une durée de trois années. Deux rituels accompagnent la prise de possession de la ville : la maison seigneuriale d'Otto Heinrich est symboliquement pillée et un serment de fidélité, exigé des bourgeois et du corps de ville, est reçu par l'Empereur lui-même, qui

revient ensuite dormir sous sa tente. Du 19 au 22 septembre, sa correspondance est émise depuis Neubourg, dont il faut dire que la capitulation est un événement majeur : la ville est stratégiquement un carrefour, au croisement de la route venant de la Haute-Bavière, puis continuant vers Augsbourg et Ulm, et de l'axe est-ouest qu'est le Danube.

Le 16 septembre, Martin Bucer a écrit cependant une lettre importante à Philippe de Hesse : il y souligne que « *unser Krieg* » est une guerre de Dieu, une guerre pour pouvoir continuer à vivre saintement : il faut savoir et faire savoir que le Christ est absent du parti de « ces gens » et de la tyrannie antéchristique qu'ils veulent imposer. Parallèlement Jean-Frédéric de Saxe, bibliquement, devient un guerrier de Dieu. Et il faut voir que les princes assument, pour impliquer leurs coreligionnaires dans la résistance, une culture exaltant leur vocation au service de Dieu, à l'exemple du *Poignard ou Petit livre portatif d'un prince chrétien* composé quelques années plus tôt par Urban Rieger pour la maison de Brunswick-Lünebourg. Comme l'a montré Naïma Ghermani, c'est la Parole de Dieu qui doit guider totalement le prince : « La vraie prudence politique ne peut s'enraciner que dans la Grâce et son pendant, la Foi⁸⁸⁶ » ; « tout pouvoir venant de Dieu, Dieu gouverne à travers les mains et l'épée du prince et exerce sa justice » afin de maintenir « tribunal et justice sur terre ». Le prince est donc l'acteur de la justice divine et sa vocation est sacrificielle lorsqu'il se dresse contre qui oppresse ceux qu'il a la charge de gouverner. Défendre la Parole de Dieu revient donc pour le prince à répondre aux obligations de sa « fonction sociale ».

Dans la même séquence, un émissaire du roi de France a une entrevue avec les princes afin de leur donner quelque assurance : il s'agit de les prévenir que sans doute au printemps 1547, une armée française descendrait vers le Milanais, Henri VIII étant alors acquis aux préparatifs d'une offensive dans les Flandres. Les smalkaldiens seraient alors invités à agir en Tyrol, dans le Sundgau etc., en Hollande, en Gueldre. Et le temps viendrait

de l'élection d'un nouvel empereur et de la réunion d'un concile libre et chrétien en Allemagne. Un projet qui ne fut pas concrétisé, et qui était conditionné à une mobilisation continue des forces de la ligue jusqu'au printemps suivant. Il est fort probable que cet émissaire ait été l'abbé de Bassefontaine, qui est alors en mission.

Les Impériaux semblent maintenant donner l'impression qu'ils ont l'initiative. Ce sont eux qui désormais paraissent chercher aller au contact de leurs adversaires protestants. Le jeudi 23 septembre (ou le vendredi 24), l'armée repasse le Danube sur la rive nord, et marche le lendemain jusqu'à Marxheim, à une lieue de Donauwörth, où sont encore installés les ennemis. Les *Commentaires* remémorent une forte promiscuité : « Et bien que les deux camps fussent fort près l'un de l'autre, pendant les quelques jours qu'on passa dans cette position, on ne put pas en venir aux mains⁸⁸⁷. » Une évaluation des effectifs de l'armée impériale est donnée : 127 enseignes de gens de pied et 47 étendards d'hommes à cheval, auxquels se rajoutent les 2 000 cheveu-légers du pape et du prince de Sulmone, et les arquebusiers à cheval espagnols et italiens.

Entre le 24 septembre et le 2 octobre, l'Empereur et ses hommes campent à Marxheim sans parvenir à faire sortir l'ennemi de ses positions, puis se déplacent près de Monheim (2-3 octobre), dans une zone boisée. Il s'agit sans doute de trouver une position stratégiquement favorable pour affronter l'armée des princes pour le cas où celle-ci chercherait le combat. L'idée est aussi de couper l'armée ennemie de renforts qui pourraient venir du Wurtemberg⁸⁸⁸. Mais l'armée des smalkaldiens ne prend aucune initiative, consacrant selon les *Commentaires* l'abandon de la stratégie mise en œuvre à Ingolsdat, qui les avait vus se montrer « si fanfarons et si insolents » – un abandon qui fut l'effet de l'aveuglement auquel Dieu les vouait : ce fut leur troisième grande faute, Dieu ne voulant pas qu'ils réalisent leurs « desseins pervers⁸⁸⁹ ».

La bataille qui ne vient pas

En cette veille de la Saint-François, l'Empereur s'établit sur une « petite montagne » entre Otting et Nordlingen sur laquelle il dispose son artillerie. Il est alors difficile de savoir qui prend ou tente de prendre alors l'initiative, car les mouvements sont rapides et les distances vite couvertes. L'armée des princes, partie de Donauwörth, fait mouvement, l'avant-garde étant placée sous le commandement de l'électeur de Saxe, tandis que le landgrave conduit le gros de la troupe et que le comte de Reiffenberg et Georg von Malsburg sont en charge de l'arrière-garde. Elle s'approche et vient camper non loin de Nördlingen ; elle est si proche, à une demi-lieue, que toute la nuit du 3 au 4 octobre se fait entendre jusqu'au camp impérial le bruit lancinant de ses tambours, dans l'obscurité et le brouillard ; et le bruit, certainement angoissant, perdure le matin : « Pendant la nuit, l'armée et le capitaine général restèrent dans le camp afin de connaître les dispositions et les intentions des ennemis. L'Empereur qui, deux jours auparavant, avait été atteint de la goutte au pied, veilla lui-même la même la majeure partie de la nuit pour savoir ce qu'on avait appris de nouveau, et pour donner des ordres convenables : ce qui ne l'empêcha pas, quoiqu'il souffrît de la goutte, de se lever à l'aurore⁸⁹⁰. » Tout peut alors arriver.

Charles Quint en est sans doute conscient, mais une bataille le jour de la fête de saint François aurait une signification sacrée ; il se confesse et entend la messe deux heures avant le lever du soleil, certain que la bataille va avoir lieu. Car nous sommes le lundi 4 octobre, et, « malgré le brouillard et malgré les douleurs qu'il éprouvait, il monta à cheval ; et sortant du camp, il gravit la montagne sur laquelle se trouvait l'artillerie, afin de savoir plus tôt ce qui se passait ; la goutte le tourmentait à ce point qu'il fut obligé d'attacher une bande de toile à l'arçon de la selle, afin de reposer le pied, et il le porta tout le jour⁸⁹¹ ».

Vers 11 ou 12 heures (10 heures, selon l'Empereur), le soleil perce la brume et l'ennemi est soudain vu en progression. Il occupe les collines séparant le camp impérial de la ville de Nördlingen, « sur lesquelles ils avaient rangé tous leurs escadrons en bon ordre » : « Lors sad. Majesté ayant toutes ses gens tant a pieds comme a cheval bien ordonnez print le corcellet sur les espailles ne fallist se transpourter d'ung esquadron a l'aulture faisant a une chacune nation parlement et requisition de celle journée de prendre cueur et desliberation de valliamment conbattre, lesquelles nations desirant plus la meslée d'eulx avec lesd. ennemys que la retraicte ne se pouvoient contenir, ains a haulte voix voyant sad. Majesté tant humainement, et comme leur pair et compaignon, venir par devers eulx, haulssant les bras a l'ouyr crient : "Impereur, bataille ! impereur, bataille !", qu'estoit chose tant pitoyable à voyr an cause de la grande bonté et humanité de sad. Majesté plaisant et tres joyeux an cause de la grande volonté et desliberation des gens de guerre. » Les deux armées sont bientôt presque au contact, séparées seulement par un petit cours d'eau, mais qu'il faut se résoudre à ne pas tenter de passer.

Les avis sont évidemment contradictoires lorsqu'il s'agit d'expliquer, de part et d'autre, pourquoi les commandements ont décidé de ne pas livrer bataille. Sleidan affirme qu'un conseil se tint autour du landgrave qui craignit de laisser l'arrière-garde isolée et dépourvue de défenses. À l'opposé, l'Empereur se montre marchant sus à l'ennemi et se préparant à l'attaquer, quand « un meilleur conseil lui fut donné par un grand de sa maison qui lui expose la disposition des lieux, et l'impossibilité de franchir la rivière, la Wörnitz, pour donner la bataille, sans courir le danger évident et presque certain d'être mis en déroute... ». En conséquence, il fait rappeler sa cavalerie, qui avait déjà difficilement traversé le cours d'eau. Il s'interrogera, dans ses *Commentaires*, dans les termes suivants : « Fallait-il franchir la rivière, et donner la bataille ? Sur ce point, il y eut alors, il y a eu depuis et l'on croit qu'il y a encore aujourd'hui de grandes discussions et

diverses opinions. L'Empereur voulut plus tard prendre à son aise une exacte inspection des lieux, et sans qu'il y eut personne qui pût le gêner. Il en résulta que Sa Majesté, ainsi que tous ceux qui alors avaient été d'avis de ne pas franchir la rivière et de ne pas combattre, se raffermirent dans leur opinion qui pour eux cessa d'être douteuse. » Et les partisans de la bataille, bien entendu, « confessèrent aussi, après avoir vu les lieux, leur erreur⁸⁹² ».

Le lendemain, le mardi 5 octobre, le soleil ne se montre pas avant une ou deux heures de l'après-midi, et l'armée impériale aurait cherché à provoquer le combat sans succès, parce que les ennemis reculent, avant de se retirer à la nuit. Le duc de Castro, Orazio Farnèse, et Georg von Schauenbourg sont alors envoyés en avant pour investir les faubourgs de Donauwörth. Le 8 octobre, le duc de Camerino, sur ordre de l'Empereur, rentre par surprise dans la ville dont la reddition est effective dès le lendemain. Le samedi 9, l'Empereur vient prendre ses quartiers dans un village voisin. Le 10 et le 11, il installe son camp près de Lavingen et de Monheim, obtenant la capitulation de Höchstadt, puis le lendemain c'est Dillingen qui se rend sans condition.

Sleidan relate que le duc d'Albe aurait tenté d'inciter les princes à livrer le combat, dans une sorte de défi d'honneur, car « ces jours le duc d'Albe mandoit au landgrave qu'on vouloit faire aux montaignes et collines, et qu'il ne descendoit en la planure pour combattre. À quoy le landgrave faisoit respondre qu'il avoit esté cinq jours en la plaine devant Ingelstats [Ingolstadt], et avoit demandé le combat. Que ne s'est-il offert ? Ou bien à Nerling (Nördlingen), où il s'est présenté un jour entier⁸⁹³ ? ». Il reste que tout indique que l'Empereur a pris le contrôle stratégique du Danube. Et que les avancées territoriales réalisées par les réformés au début de la guerre ont été réduites, l'évêque d'Augsbourg récupérant ce qui lui avait été pris.

On le voit, les rôles se sont renversés dans la représentation donnée par les Impériaux, car désormais ce sont les princes qui refusent d'aller au

contact et l'armée impériale qui doit se résoudre à laisser derrière elle Donauwörth et le campement protestant. Malgré tout, il faut faire entrer en compte la question du ravitaillement qui, des deux côtés, manque. Ce paramètre de la pénurie permet d'expliquer pourquoi, le mardi 12 octobre, l'Empereur entame une marche en direction d'Ulm, ville alliée du landgrave ; mais, ayant appris que des trompettes avaient été malmenées par des ennemis installés dans la ville de Lavingen qui relevait théoriquement de l'autorité du duc Otto Heinrich de Bavière, il prend la décision de mettre le siège devant la cité. Sébastien Schartel, face à la menace, fait alors décrocher les défenseurs, « celle maudite quenaille », dont une partie est poursuivie et massacrée, tandis que l'autre prend la fuite vers Augsbourg. Le mercredi 13, Lavingen capitule⁸⁹⁴, l'Empereur faisant jeter en prison les autorités municipales, et au même moment « autant en firent les habitants de Gondelfingen [Gundelfingen] ». Il y déjeune le 15, puis va coucher à Sontheim an der Brenz. La « peste » s'installe dans le camp impérial, après des combats incertains le long du Danube.

Désormais tout se passe comme si l'armée des princes avait relativement perdu l'initiative stratégique. Elle suit les Impériaux plus qu'elle ne tente de les contraindre à la bataille comme elle avait semblé, avec une relative insistance, le faire auparavant. Le 16 octobre, le landgrave atteint la *freie Reichsstadt* de Giengen an der Brenz, dans l'espoir de bloquer le mouvement possible de l'Empereur en direction d'Ulm. Accrochages et escarmouches se succèdent, les deux armées étant à nouveau à une lieue l'une de l'autre et cherchant de toute évidence à tester tactiquement leurs capacités offensives.

L'Empereur laisse stationner son armée au camp de Lavingen jusqu'au 17 octobre, puis lui fait traverser la Brenz et l'emmène camper à Sontheim reconnue et contrôlée peu auparavant, probablement du 19 au 29, sur la route d'Ulm. Jusqu'à la fin du mois, ce sont des escarmouches avec les forces de la ligue qui se sont concentrées aux environs de Giengen. Charles

Quint fait part de son irrésolution lors de ces jours : il ne sait pas s'il doit prendre la direction d'Ulm, pour prendre les devants sur l'ennemi, ou demeurer immobile pour ne pas courir le risque de voir coupé son approvisionnement en vivres ; les ennemis sont tout près, il le sait aussi, mais il ne voit pas comment il pourrait les faire sortir de leur camp d'autant qu'ils occupent une hauteur dominant Giengen, qu'ils fortifient et qui leur donnerait un avantage certain en cas d'attaque. Enfin, il se heurte à un manque de fourrages qui peut finir par paralyser dramatiquement sa cavalerie.

François I^{er}, dans ces circonstances, cherche toujours à peser sur les événements, à distance ; il écrit le 30 octobre à monsieur de Bassefontaine : il se réjouit de voir que le plan stratégique de Charles Quint a échoué et que les protestants, que l'Empereur, selon lui, pensait faciles à réduire, ont résisté avec succès. Il juge qu'ainsi a été réduit à néant le projet qui aurait visé à diviser le monde protestant et à « les chastier les uns après les autres ». Il dépeint désormais un Empereur revenu, parce que aussi l'hiver approche, à des perspectives moins bellicistes, mais gardant le même objectif : négocier un appointement, employant « le vert et le sec » tout à la fois, « et plus tost se laisser aller à toutes les avantageuses conditions qu'ils sauraient demander, seulement pour les rejoindre et séparer ». Comme il ne peut plus espérer vaincre ses adversaires, il faut subodorer qu'il va tenter de trouver un accord. Et pour le roi de France, l'accord serait un leurre.

Et François I^{er}, par les rapports d'espions qui sont dans le camp impérial, sait aussi que la prolongation de la trêve avec le Turc, négociée par Ferdinand, est une priorité pour l'Empereur. Sébastien de Laubespine doit dire au landgrave et à l'électeur qu'ils tiennent bon, qu'ils refusent tout appointement qui leur serait proposé ; car si l'Empereur n'arrive pas assez vite à ses fins, il sera dans l'incapacité de continuer à conserver mobilisée son armée en campagne après la Saint-Martin. Il lui sera alors impossible de

mettre toutes ses forces en garnisons dans des villes comme Ratisbonne ou Ingolstadt⁸⁹⁵. En outre, le roi de France donne confirmation de l'engagement d'un emprunt auprès de la banque lyonnaise.

Le 31 octobre, l'Empereur préfère refaire mouvement vers son ancien campement près de Lavingen. Probablement pour désorienter ses adversaires qui eux-mêmes hésitent sur la conduite à tenir. Mais peut-être aussi parce qu'il ne sait pas bien quoi décider tant la situation est confuse et tant les périls lui semblent toujours actuels. Il traverse probablement un moment de suspicion face à lui-même, à sa capacité à ne pas perdre le contrôle de l'histoire. Sa gestion militaire est comme tremblée. Il oscille entre frôlements et prises de distance, approches et désapproches. L'histoire est là faite de non-événements, d'une suite de faits sans visibilité, donc illisibles puisqu'il n'en ressort rien ou presque de nouveau ; métapsychologiquement elle mettrait en scène un Empereur qui paraîtrait hanté par son double et qui préférerait l'immobilité au mouvement, l'attente à l'action. Ou plutôt et bien plus encore, qui opterait pour une forme de tremblement tactique neutralisant toute décision.

Maurice de Saxe, qui a adressé des justifications de son engagement impérial auparavant aux Confédérés qui le traitent de « Judas de Meissen », est alors l'objet d'une grande campagne diffamatrice⁸⁹⁶ : « Mout de livres et de rimes fort aigres et poignantes se mettoeyent en public à son déshonneur, pour le rendre odieux et infame. » Il est accusé d'avoir trahi ses promesses et sa religion tout à la fois.

Est rendue publique une lettre rédigée au nom du landgrave : le prince protestant y dénonçait la collaboration du pape à l'entreprise impériale, les violences subies par les Confédérés, « en desdain et haine de la doctrine ». Il écrivait que toutes les promesses de l'Empereur n'étaient qu'illusions et que les mises au ban de l'Empire n'avaient aucune légitimité. Il mettait surtout Maurice de Saxe en garde : les Confédérés, en cas d'action contre les possessions de l'électeur, interviendraient sans faute. Maurice de Saxe,

pour sa part, réplique en reprenant son argumentation défensive fondée sur les paroles du Christ : il faut rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu et à César ce qui est dû à César. Il fait rédiger et imprimer un ouvrage destiné à prouver que la vraie religion était maintenue dans son intégrité sur ses terres et en soulignant avoir reçu des assurances sur sa conservation : l'Empereur lui avait promis « d'abondant de maintenir l'Alemaigne en sa liberté : et n'entendoit qu'on y procedast par voye de faict : mais qu'on se reiglast pour appaiser la chose selon plusieurs decrets de l'Empire ja faits⁸⁹⁷ ». Face au péril représenté par Maurice de Saxe et son option pro-impériale désormais plus lisible, une mobilisation épistolaire est à œuvre : le landgrave écrit aussi aux villes de Magdebourg, Brunswick, Brême, Hambourg, Goslar, Hildesheim, Göttingen, Hanovre, Minden, Einbeck, aux ducs de Poméranie, aux princes de Lunebourg et d'Anhalt, etc., pour les avertir des dangers courus par la Saxe électorale du fait de l'alliance du « Judas de Meissen » avec Ferdinand et Charles Quint. Il demande à ses correspondants de l'aide en hommes et en subsides.

Geoffrey Parker explique bien que, sur l'avis du duc d'Albe, la résolution est prise de pratiquer une « guerre d'usure⁸⁹⁸ ». Combattre sans se battre, en quelque sorte, afin de fatiguer l'adversaire, de le conduire à abandonner le terrain en fonction sans doute de problèmes de logistique. À quoi s'ajoute l'ouverture d'un second front, à l'initiative de Ferdinand et selon un plan de toute évidence concerté : des contingents de soldats bohémiens et hongrois envahissent le Wetland qui appartenait à l'électeur de Saxe, « mettant tout à feu et à sangs, pillant tout, et exerçant toutes sortes de paillardises ». Une première nouvelle positive tombe le lundi 8 novembre au camp impérial, envoyée par Ferdinand : l'armée qui était entrée en Saxe électorale par l'est et qui avait créé un deuxième front a remporté une victoire devant Darmstadt qui s'est rendue, tandis que le second corps expéditionnaire commandé par Maurice de Saxe continue à opérer dans les pays et États de l'électeur. Faut-il toutefois parler de

« guerre d'usure » dans ce contexte d'incertitudes ou tout certifie qu'il vaut mieux laisser venir voir ce que l'histoire prépare, ne pas anticiper et ne pas non plus tarder ? Peut-être conviendrait-il davantage d'évoquer une stratégie « tremblée » de l'Empereur, tremblée au sens où, on l'a vu, avant la décision, il était parcouru de tremblements exprimant son angoisse ? Rien n'est facile pour lui, même s'il dispose d'un conseil de guerre qui comprend des capitaines expérimentés et résolus. Dans ces guerres de la Renaissance, et le contre-exemple de Pavie l'illustre bien, tout peut être perdu en quelques heures... François I^{er} avait été en position de force au début de l'engagement, et ensuite très vite tout s'était dérégulé en faveur des Impériaux.

Le même jour, une rumeur est captée au camp impérial, quelque peu anticipée : aurait été décidé le décrochage de Jean-Frédéric, qui se sait donc menacé en Saxe par Ferdinand et par Maurice de Saxe. Rejoints par Maurice de Saxe, les hommes mobilisés par Ferdinand prennent Zwickau, Altenbourg dès le 9 novembre et « quasi toutes les villes de l'électeur », sauf Gotha, Eisenach, et Wittenberg qui tiennent bon. Pour sa part, le landgrave, dans ce contexte, aurait cherché à négocier, conscient que le manque d'argent pesait de manière désormais critique sur la capacité militaire confédérée, mais il se heurte à un refus impérial⁸⁹⁹.

La guerre épistolaire et pamphlétaire s'amplifie. Maurice de Saxe continue à être la bête noire des alliés. Le landgrave poursuit son offensive en affirmant que la guerre est une guerre contre ceux qui suivent la foi restaurée par Luther, qu'elle est donc une guerre de religion et y décrit les cruautés dont sont victimes de la part des Impériaux « les associez de la religion » ; ces derniers sont « trop plus cruellement traitez par pilleries, bruslemens et voleries ». Les femmes et les vierges sont violées, les pieds et mains sont coupés aux petits enfants, en signe de mépris et de haine de la doctrine de l'Évangile. Clamer que l'Empereur s'est engagé à ne pas attenter à la religion, c'est se laisser berner par ce qui n'est qu'une fiction.

Face à cette stratégie polémique offensive, les Impériaux ne restent pas passifs : Nicolaus Mameranus rédige le *De l'origine des calamités de ce temps*⁹⁰⁰. Il y dépeint un monde balayé par une tempête sauvage, les hommes plantant le fer dans le corps d'autres hommes, les crimes, les violences se multipliant à l'infini. Et la *derisio superum* va de pair avec le *contemptus Dei*. Tous les vices et les péchés sont comme sortis de l'enfer pour annihiler les vertus, et les trois fléaux calamiteux de l'Apocalypse sont présents, *pestis, fames, bella* : « Maintenant le vice est à son plus haut, tandis que la vertu est parvenue au plus bas. » Une *mutatio rerum* est en gestation et ainsi l'écriture se met au diapason eschatologique des imprimés protestants afin de dire la nécessité de mettre un terme à ce cheminement périlleux.

Parallèlement, l'échec des Confédérés devant l'armée impériale à Ingosltadt devient l'objet d'une chanson, *Une belle nouvelle chanson composée en louange et gloire de l'impériale romaine Majesté, comment, en l'an 1546, devant Ingolstadt...*⁹⁰¹, qui glorifie en Charles Quint « *ain erlich man* », un homme d'honneur parcourant son camp à cheval, parlant à ses lansquenets et assurant que le Christ leur donnera « *sig in Ewigkait* », la victoire pour l'éternité. A lieu une seconde victoire de Pavie⁹⁰² mais avec la présence d'un Empereur en alerte pour résister aux ennemis de l'Allemagne, parcourant sans cesse le camp impérial pour inspecter ses hommes et les défenses établies et n'ayant de fin que de défaire les « *superbos* », les orgueilleux, et épargner ses sujets.

De la fin du mois d'octobre au 13 novembre 1546, le camp impérial demeure dressé entre Lavingen et Dillingen, sur une petite colline rapidement transformée en un borbier – un problème que ne connaît pas l'armée confédérée installée sur une hauteur moins humide. Le manque de vivres et les pluies contraignent l'Empereur à prendre quartier dans Lavingen même, où il reste bloqué durant 11 jours en raison de fortes pluies.

Au moment où il s'apprête enfin à ordonner de marcher vers Ulm, il reçoit une nouvelle qui indique que le retrait de forces smalkaldiennes est en cours : le landgrave aurait, par un autre chemin qui passait par des bois et des montagnes, pris lui aussi la direction d'Ulm. Mais ce n'est qu'un leurre ou le résultat d'une information erronée. Pendant plus d'une semaine, des escarmouches opposent des éléments avancés des deux armées, avec quelques succès impériaux comme la saisie de chariots de pain, de vin et de victuailles, et « furent trouvé dedans les tonneaulx de vin six billons en pain d'argent venant des pays dudit landtgraff de hessen », chaque billon étant estimé à 2 000 florins de 15 batz pour florin.

Mais bien vite, la configuration du conflit évolue, et pas en faveur des smalkaldiens. Une autre guerre commence.

CHAPITRE XVI

Les cartes rebattues ou les débuts d'une seconde guerre

C'est du côté smalkaldien qu'est venue l'initiative qui changea les données initiales de cette guerre statique dans le cours de laquelle chaque armée s'efforce d'éprouver la réactivité de l'autre : le 16 novembre, le conseil de guerre de l'armée de la ligue a décidé, au camp de Giengen, du choix d'une retraite qui avait l'inconvénient de laisser sans protection militaire les villes du sud de l'Allemagne et du Wurtemberg⁹⁰³. Les choses vont assez lentement ensuite, alors que Charles Quint stationne toujours au camp établi près de Lavingen. Ce sont douze jours d'escarmouches, jusqu'au dimanche 21 novembre. Dans les *Commentaires* toujours, l'Empereur se flatte d'avoir donné une fausse espérance aux Confédérés. Ces derniers « avaient cru que la marche de l'Empereur sur Lavingen était le résultat de quelque nécessité ou de quelque découragement [*defallecimento*], mais en voyant l'Empereur occuper les quartiers [...], ils se trouvèrent déçus dans leur espérance⁹⁰⁴ ». Malgré les escarmouches, l'heure n'est cependant pas à l'optimisme : il n'y a pas moyen de faire sortir l'ennemi de son camp retranché. C'est bien la configuration inversée de

celle dont a bénéficié Charles Quint auparavant sous les murs d'Ingolstadt. Certaines villes rechignent alors à continuer à financer la guerre.

À configuration inversée

Le 21 novembre précisément, Jean-Frédéric de Saxe, avec son artillerie, décide d'abandonner le landgrave de Hesse à son sort, pour se replier vers le pays de Wurtemberg et il ne reste plus au landgrave lui-même qu'à faire retraite. Il s'agit pour l'électeur de Saxe, et ici l'ouverture d'un second front a payé, de partir de toute urgence protéger ses territoires des opérations conduites par les troupes de Ferdinand et de Maurice de Saxe. De plus, le temps est devenu exécrable et son projet est d'aller se loger à proximité d'un château aux frontières du Wurtemberg, Heidenheim.

L'Empereur, dès qu'il pressent très tôt, le matin du 22 novembre, que des mouvements de troupes ont lieu, envoie un espion : pris dans le brouillard, l'homme n'est de retour que vers 10 heures du matin et l'informe que les ennemis sont en train de décamper. Les contingents des villes doivent se diriger vers Ulm, les Saxons vers le nord, et les Hessois prennent le chemin du Wurtemberg. Il est évident que l'offensive de diversion en Saxe a déstabilisé la planification stratégique de la ligue de Smalkalde, et qu'en quelques jours un basculement dans le jeu militaire s'est produit. La stratégie « tremblée » a porté ses fruits jusque dans ce qui inconsciemment l'aurait inspirée, la thérapie pratiquée par Charles Quint sur sa propre personne, laisser l'angoisse s'installer temporairement en soi, affleurer plus ou moins violemment à l'extérieur de soi pour mieux pouvoir la refouler, semble avoir été féconde. Elle laisse donc la place à l'offensive. Le tremblement était de fait la condition de la décision.

À cette nouvelle, l'Empereur, qui a refusé, on l'a dit, de négocier une trêve en posant des conditions draconiennes, abandonne sa tactique qui

reposait sur des escarmouches destinées à déstabiliser l'adversaire et à le faire vivre dans une insécurité continue. Il s'agit pour lui de tenter le choc frontal en profitant probablement de ce que les forces ennemies se débandent dans les premiers moments de leur retraite et qu'il pourrait bénéficier de cette désorganisation. Il fait à son de trompes et tambourins assembler toutes les composantes de son armée qui convergent à proximité d'un « certain ruisseau » que terminaient de franchir les troupes du landgrave. Toute la nuit du 22 au 23, il se tient à cheval afin de superviser la mise en ordre de combat de ses troupes. En définitive et selon ses dires, il préfère ne pas prendre de risques tout de suite et attendre le soir pour passer à l'offensive. « Mais iceulx ennemys sachans entre eulx la force de nostre exercite, non ignorant la magnanimité de sa majesté cogneue par l'universel monde, toujours auguste et invictissime, et bien adverty du courageux voloir et intention des gens de guerre a service de sa majesté desliberairent iceulx nos ennemys de soy retirer celle nuict le plus secretement et facilement que leur seroit possible sans bruict ny sons de tabourins ou aultres semblables instrumens de guerre, bien advertis que nostre infanterie n'estoit encor arrivée. » Il se met à neiger, et la poursuite est impossible, d'autant que les soldats n'ont « rien qui put les défendre ni de la faim, ni du froid ».

Il s'ensuit que, le 23 novembre, l'armée smalkaldienne parvient à achever de lever le camp, le landgrave conduisant l'avant-garde. À ceux qui lui donnent le conseil de disperser son armée dans des garnisons pour passer l'hiver de manière moins rigoureuse, l'Empereur rapporte dans les *Commentaires* avoir opposé un refus catégorique : « Sa Majesté résolut donc de poursuivre son entreprise jusqu'au bout et d'y persévérer jusqu'à ce que l'une des deux armées fût obligée de se dissoudre par la force, le mauvais temps, la famine ou toute autre nécessité. » Le temps est donc bien à la guerre d'usure, une guerre acharnée, éprouvante, car la plaine du Danube, au fur et à mesure que les jours passent, devient de plus en plus

hostile. Une petite offensive des ennemis est contrée et des prisonniers donnent l'information que le camp adverse a peu auparavant été troublé par une mutinerie au terme de laquelle dix enseignes de gens de pied, essentiellement des paysans originaires des États de duc de Wurtemberg, seraient rentrées chez elles.

On peut deviner ici que le modèle stratégique suivi est celui de Fabius Maximus Verricosus, alliant temporisation et actions discontinues de harcèlement, à l'affût des positions et des occasions favorables : « Il n'était nullement homme à se lancer de propos délibéré dans une action générale et décisive⁹⁰⁵. » Mais si une ouverture se propose pour la bataille, elle ne sera pas délaissée. On le constatera, à la Renaissance, l'individu existe dans la discontinuité : il se fragmente, selon les moments et selon les réponses qu'il doit donner pour s'intégrer dans le présent, en figures qu'il imite et auxquelles il s'identifie : ce peuvent être des figures mythologiques, bibliques, historiques. Mais cela ne veut pas dire qu'il y ait là seulement un réservoir permettant de faire son chemin au mieux dans la durée et de s'adapter aux vicissitudes et aux événements qui sont en cours. L'identification peut se confondre avec des nécessités subjectives déterminées par l'intériorité, elle peut être aussi un outil pour l'intériorité de faire parler un double qui s'agite en elle, de lui donner une ouverture.

C'est donc sous la neige et dans une température glaciale que la retraite est réalisée, les ennemis parvenant à se mettre à l'abri d'une offensive impériale une fois passé le cours d'eau. De retour au camp, Charles Quint, selon les *Commentaires*, réalise qu'il a eu raison d'en rester là et de faire le choix de la prudence : « Et ce ne fut pas à tort, parce que les protestants étaient établis de sorte que, eût-il fait le meilleur temps du monde, on ne pouvait rien tenter contre eux, avec quelque avantage. » Et l'épisode est l'occasion d'une autoglorification de l'Empereur qui n'a pas voulu anticiper sur la volonté divine et a donc fait acte d'humilité et d'humanité : « La quelle retraicte et fuyte et passage d'icelle rivyere entendues par sa

majesté, voyant la furiosité d'icelle froydure pour non fouller ses gens, cognoissant aussi notoirement icelle desfaicte de ses ennemys debvoir infalliblement avec l'ayde du createur, dieu omnipotent, redunder à son grand honneur gloire honneur et triumpante victoyre non seullement en ceste germanie, mais en tout l'universel monde, deslibera de retourner en derrier et laisser aller ses ennemys a leur volonté, où fortune les conduiroit... »

Mais que penser ? Nous ne saurons jamais pourquoi l'occasion qui se présentait ne fut pas saisie par l'Empereur, qui s'efforce de se dédouaner de son indécision qui pourrait s'apparenter rétrospectivement à une forme de pusillanimité, mais qui marque que même quand il cesse d'hésiter, il peut revenir à l'indécision très vite. Temporiser pour lui n'est jamais que jouer et rejouer ses stratégies de contournement de l'angoisse. En outre, ce que Charles Quint se garde bien d'avouer, c'est qu'il se trouve alors sur le fil du rasoir, avec des hommes qui n'en peuvent plus, qui sont malades, qui ont froid et faim, qu'il a des difficultés à solder, et qu'il ne peut pas mettre en opérations de manière efficace. L'espoir des Confédérés, eux aussi arrivés à une limite, est probablement qu'il licencie une grande part de ses troupes.

Le 24 novembre, la situation est désormais clarifiée⁹⁰⁶ : confirmation est donnée que le landgrave de Hesse, « plus fuiant que soy retirant, avait quitté en outre une partie son armée, non soldée, pour se rendre en Hesse ». Ce qui autorise un jugement sans nuance à l'égard de celui qui a abandonné de la sorte à elle-même « entierement toute la Germanye trompée et abusée de ses fallaces et trahisons, les puvres villes impériales d'Augsbourg et Ulm tout le pays et duchée de Viertemberg qui l'avoient soustenu et commis en auctorité, destitués d'ayde et secours a l'encontre de sa majesté, et viendrons a declairer la magnanimité puissance force acte et poursuyte de victoire que maintenant sa majesté imperialle a en toute la germanye ».

On peut noter que, comme cela a été pressenti, les choses sont sans doute moins positives pour l'Empereur qu'il ne le laisse filtrer après le

décrochage de l'armée confédérée : si l'on suit l'ambassadeur Mocenigo, l'armée impériale est en difficulté et c'est ce qui rendrait compte alors du choix de ne pas tenter la bataille quand elle était possible : « J'ai vu – dit-il – en divers endroits des soldats rester par les chemins et dans la boue, les uns pour maladie, d'autres par faiblesse, car ils n'avaient pas de pain à manger, et plusieurs ressemblaient plutôt à des momies qu'à des corps vivants, tant ils étaient desséchés et noirs du froid [...]. Je me rappelle encore avoir vu, dans des bois, trois, quatre et cinq soldats morts sur place autour d'un feu éteint : ce qui certainement était un affreux spectacle. » D'où la réduction des effectifs, avec des malades et des affamés.

Le duc d'Albe est chargé de pourchasser les Confédérés en compagnie des hommes de Buren, et, selon Sleidan, ce serait alors que l'armée de la ligue aurait couru un grand risque : « Et ja soit que le landgrave menast l'avant-garde ce jour-là, toutesfois il s'arresta avec le prince de Saxe : et n'avoyent chacun que dix enseignes de gens de pied, et environ cinq cens harquebusiers. Ils s'arrestèrent sur la montaigne avec iceux et le reste de l'artillerie. Comme ilz estoient là plantez, l'Empereur fit sonner la retraite : et eux sans faire bruit prindrent le chemin en leur camp pres de Heidenem (Heidenheim), qui estoit de la seigneurie de Wirtemberg, l'ayans eschappé belle. Car il n'y a pas doute que si l'Empereur leur eust vivement assaillis⁹⁰⁷ ... »

Le 25 novembre, l'Empereur dort dans un monastère, près d'Ezelheim, après avoir accordé son pardon à la ville d'Ulm, qui a senti, très rapidement, que le vent tournait. Son armée stationne non loin, à Neresheim. Le 26 novembre, elle se remet en marche, s'emparant de la *freihe Reichsstadt* de Bopfingen, qui se trouve à l'ouest de Nordlingen. Puis le samedi 27, c'est Nördlingen dont les envoyés viennent remettre leur cité à la miséricorde de l'Empereur qui pose ses conditions : il exige que la ville s'engage à accueillir dans ses murs 5 enseignes de lansquenets. Les *Commentaires* relèvent alors qu'il s'agit d'un instant important, parce que

l'Empereur, de la sorte, veut montrer à l'Allemagne que sa volonté est moins de « prendre vengeance » des smalkaldiens que « de rompre et désunir les protestants⁹⁰⁸ ». Il s'agit pour lui de reprogrammer son action dans le sens d'une politique de clémence pour qui comprendra qu'il ne cherche que la paix des âmes. Toujours ce balancement entre le déni et le transfert. L'occasion est aussi d'insister sur l'épuisement des soldats et l'extrême rigueur de l'hiver, et de rappeler que certains sont d'avis de s'en tenir là, en mettant des garnisons sur les frontières et donc en licenciant une grande partie des hommes.

En outre, c'est désormais la saison des pluies, puisque la Toussaint est proche. Les températures tombent et la météorologie est détestable : « *Gelabat ; Ningebat* ». Charles Quint semble toutefois avoir opté pour la poursuite d'opérations visant à user toujours plus l'ennemi et à l'installer dans le doute : dans la nuit du jeudi 28 au vendredi 29, il organise une camisade dans laquelle sont engagés 14 000 ou 15 000 piétons vêtus de chemises blanches, qui devaient opérer contre l'ennemi tout en étant ensuite au matin appuyés par la cavalerie. Mais l'opération est un échec, voire un fiasco, des espions ayant averti le commandement confédéré. Et à cet insuccès vient s'ajouter une mauvaise nouvelle : le départ des trois quarts des hommes soldés et envoyés par le pape.

Il revient, toujours dans les *Commentaires*, à l'Empereur de percevoir qu'il court à tout moment le risque de perdre l'avantage difficilement gagné et qu'il doit en revenir à une posture plus distanciée. Alors il laisse en effet entendre que, s'il relâche la pression, il donnerait aux princes la possibilité de reconstituer leurs forces : « Car les protestants étaient convenus entre eux qu'ils iraient avec toute leur armée prendre leurs quartiers dans la Franconie, où ils auraient pu se refaire d'argent, d'hommes et approvisionnement. » Il se laisse donc conduire par l'espoir qu'en suivant dans sa retraite l'armée protestante à 4, 5 ou 6 lieues de distance, l'occasion pourrait se présenter d'une attaque. C'est donc à nouveau à jeu renversé que

les armées progressent : les Confédérés font le choix de passer par la montagne, en faisant des détours, et l'électeur de Saxe s'empare de la ville de Gmünd. À l'occasion de ce mouvement de repli, ses troupes vont se livrer au pillage de certaines villes, probablement pour compenser des arriérés de soldes impayés. À Gmünd comme Aschaffenburg, les églises auraient été pillées, et les bourgeois taxés. Mais l'Empereur, sur ses arrières, ne relâche pas la menace.

Le lundi 29 novembre, alors que la température est tombée au-dessous de zéro, l'armée impériale laisse derrière elle Bopfingen et obtient la reddition de Dinkelsbühl où l'Empereur séjourne le mardi. Ayant appris que la ville de Faichuan [Feuchtwang] avait refusé d'ouvrir ses portes aux hommes du comte de Buren, il adresse l'ordre d'assaut et la ville est pillée de fond en comble. Il y dort le lendemain : « Le mercredy premier jour de decembre ensuyvant, sa majesté desliberast de suyvre sa fortune et victoyre et de passer victorieux par toute la germanye sans avoir aultre regard a la mutination et rebellion d'icelles villes, ny aussi aux grandes trahisons conspirées à l'encontre de soy. »

Le 1^{er} décembre, tandis que l'Empereur quitte Dinkelsbühl où il laisse trois enseignes de lansquenets en garnison, pour gagner le même jour « Liggershusium » (Ligersheim ?), le landgrave de Hesse entre dans Francfort où il va rester jusqu'au 12, afin d'essayer d'obtenir de l'argent de la ville, 9 000 écus seulement, tandis qu'il sollicite l'archevêque de Mayence de lui en trouver 40 000 autres. Jean-Frédéric de Saxe se replie pour sa part dans sa forteresse de Gotha. Maurice de Saxe est désormais, dans les lettres adressées publiquement par l'électeur, celui qui se comporte à l'image du « meschant Doeg », qui imagine « desguiser son mesfait d'une feinte nécessité de faire son devoir⁹⁰⁹ ».

Ralliements et pardons, désormais

Dans le même temps, l'Empereur repart sur les chemins. Le 4 décembre, il fait son entrée dans Rothenbourg-sur-Tauber, qui s'était rendue la veille et dont les habitants, abandonnant « toute leur malage volonté du passé », sont venus l'accueillir à l'extérieur des murs, lui présentant agenouillés les clefs de la cité. Diego Nuñez Alba écrit qu'il fut ensuite très bien reçu. Le lundi 6, se déroule le rituel de serment et d'humiliation dans le Rathaus. Charles Quint, alors, écrit selon Sleidan une lettre très rigoureuse à Ulrich de Wurtemberg, qui s'est retiré dans une sienne forteresse, en lui disant qu'il l'a outragé par « grosses paroles ». Ayant donc offensé sa dignité et son honneur, il mérite la peine encourue par les criminels de lèse-majesté et les parjures. Si toutefois il accepte de venir à reddition, l'Empereur s'engage à faire preuve à son égard de clémence, malgré le passé qu'il a en mémoire. Si rien n'advient, il doit prendre conscience que lui et les siens seront pourchassés « à feu et à sang ».

Avertissement est en outre reçu que le comte Palatin a l'intention de venir auprès de l'Empereur, pour « luy baiser les mains soy humilier et luy prier pardon et mercy de l'offense que par luy avoit esté faicte ». Mais frappé par une attaque de goutte peut-être destinée à faire durer le suspense sur sa décision et au moins à indiquer au rebelle que son cas n'est pas une priorité, l'Empereur repousse la rencontre et missionne Nicolas Perrenot à Elvan [Ellwangen]. Il doit ensuite renvoyer, le 11 décembre, Buren et sa gendarmerie en direction des Pays-Bas, afin que le landgrave Philippe de Hesse ne soit pas tenté de menacer la Frise et la Gueldre voisines de ses terres en constatant qu'elles sont dépourvues de défenses. Buren va s'emparer sur sa route, en Hesse, par composition de Darmstadt dont il brûle le château. Le lendemain, le duc d'Albe, à la tête de toute la gendarmerie, reçoit la mission de marcher sur Schwäbisch Hall, ville qui s'était distinguée durant les mois précédents en fournissant au landgrave le

financement de la levée d'une enseigne de lansquenets, mais qui se rend immédiatement.

Le parcours impérial est ensuite le suivant : l'Empereur reste à Rothenburg jusqu'au 15 décembre au matin, couchant le soir à Kirchberg ; et il s'installe entre le 16 et le 22 décembre à Schwäbisch Hall, qui est taxée modérément. Il y reçoit, le 19 décembre, les ambassadeurs du duc Ulrich de Wurtemberg qui avait rejoint la ligue de Smalkalde en 1536, venus négocier un accord de capitulation. L'Empereur avait insisté sur le délit de rébellion dont le duc s'est rendu coupable, sur l'offense personnelle qu'il avait ressentie et qui fait qu'il y a eu crime de lèse-majesté. Il réitère son exigence qu'il demande sa grâce en due et bonne forme. Quelques renforts parviennent au camp impérial : 300 cavaliers napolitains.

Le dimanche 20, par l'effet d'une médiation du sieur de Granvelle et de plusieurs princes, le comte et électeur Palatin Friedrich se présente devant l'Empereur, « *ad Caesarem supplicabundus* », « avec grande contrition et repentance du mal et offense par luy commise et par plusieurs a l'encontre de sad. Majesté » ; il lui demande pardon et miséricorde pour l'amour du Christ, sans que l'Empereur ne manifeste alors le moindre signe de faveur ou d'amitié. Il est accueilli « *con alguna severidad*⁹¹⁰ ». Il avait été mis lui aussi au ban de l'Empire, au même titre que le landgrave et l'électeur et il avait fourni à l'armée smalkaldienne 300 gendarmes. Ce qui paraît indiquer que l'Empereur a donné l'impression de l'ignorer. Ce n'est que le lendemain qu'une nouvelle entrevue est accordée au rebelle et qu'il est un peu mieux reçu, d'autant qu'il verse « *muchas lagrimas* » qui suscitent la « compassion » de l'Empereur. Il doit accepter de se séparer d'une grande partie de ses gens de guerre et de demeurer à Schwäbisch Hall avec pour seule compagnie quelques domestiques, « pour suyvre sa majesté où elle yroit ». Citons ici la reconstitution de la prise de parole de l'Empereur telle qu'elle est proposée par Sleidan : « Mon cousin, il m'a déplu extrêmement qu'ayant été nourri en ma maison, vous ayez, sur la fin de vos jours, fait

contre moi, qui suis de votre sang, la démonstration que vous avez faite, en envoyant des secours à mes ennemis : mais ayant égard à ce que nous avons été si longtemps élevés ensemble et à votre repentir ; espérant qu'à l'avenir vous me servirez comme vous le devez et vous conduirez tout autrement que vous ne l'avez fait jusqu'ici, je suis content de vous pardonner et de mettre en oubli le passé, me confiant que par de nouveaux mérites vous vous rendrez digne de la grâce que je vous fais en vous rendant mon amitié. »

À ceux qui se présentent pour demander la grâce impériale, il est répondu que le pardon ira à ceux qui reconnaîtront leurs erreurs et qui exprimeront la sincérité de leur repentir en implorant miséricorde. La clémence de l'Empereur ira à ceux qui promettent désormais d'être de très fidèles et loyaux serviteurs, du moins c'est ainsi que Diego Nuñez Alba rapporte les faits.

Un véritable défilé débute en conséquence dans ces jours, car des ambassadeurs et députés d'Ulm viennent demander, au nom des autorités de leur cité, grâce et pardon. Ils arrivent à Schwäbisch Hall le mardi, mais sont d'abord cantonnés dans le logis qui leur a été affecté. Ils sont terrorisés quand ils sont, le mercredi 23 décembre, conduits jusqu'à l'Empereur, « craintifs honteux et vergonnieux de leur offense », pour être reçus en audience. Ils doivent exposer longuement les raisons de leur demande de grâce, face à un Empereur qui ne se départ pas de son masque d'impassibilité. Selon Sleidan, 100 000 écus et 12 pièces d'artillerie sont exigés de la ville d'Ulm, qui est requise de recevoir, sans condition, une garnison de dix enseignes de gens de pied.

Du côté des relations avec le Turc, après les deux suspensions d'armes de 1544 et 1545, une troisième a été conclue en 1546. Le 14 décembre 1546, Gerhard Veltwick est reçu à Constantinople en audience solennelle, et offre les présents qu'il lui avait été commandé d'apporter, des coupes d'or et d'argent. De longues tractations, que la France tente de

parasiter par l'envoi de Gabriel de Luetz, baron d'Aramon, sont engagées, qui ont pour base la concession d'un paiement annuel de 30 000 ducats par Ferdinand, le traité de paix de Constantinople sera signé le 19 juin 1547. Un arrêt des hostilités pour cinq années sera décidé. Une tripartition de la Hongrie découlera de fait : Hongrie autrichienne, Hongrie turque, et principauté de Transylvanie dont le voïvode, le jeune Jean-Sigismond Zapolya, reconnaîtra la suzeraineté du Sultan. À Augsbourg, le 1^{er} août, Charles Quint ratifiera la paix. La question turque cesse, dès la fin de l'année 1546, d'être ainsi pour le moment une priorité pour lui, d'autant que le barbaresque Khair el Dîn était décédé le 4 juillet 1546. La paix lui laissera les mains libres dans le Saint-Empire.

Auparavant, les entretiens avec certains émissaires du duc Ulrich de Wurtemberg se poursuivent alors que Charles Quint se déplace avec son armée : le 23 décembre, « accompagné de son estandard et gentilz hommes de sa maison ensemble du hault et puissant prince Maximilien archiduc d'Austrice son nepveu, avec son estandart impérial et sa gendarmerie, aussi accompagné sad. Majesté de bandes ordinaires d'hommes d'armes de ses pays d'en bas », il va dormir à Ohringen, puis rejoint le 24 Heilbronn qui s'était ralliée sous la pression menaçante du duc d'Albe et où le rejoint le comte Palatin. Il y fait son entrée dans la nuit de Noël : les habitants l'accueillent en lui présentant les clefs de la ville et en le conduisant sous un ciel et dais « comme de coustume en ses premières entrées en toutes villes ». « Illec feust trouvé certaine maison appartenant au duc de Wurtemberch laquelle et tous les meubles y contenans feust mis la main par le commissaire de sa maiesté et iceulx meubles mesmes les grains et le vyn y estant vendus a denier content, lesquels deniers ou partie d'eux feurent repartis a aucungs officiers et serviteurs domestiques de sa maiesté. »

Le lundi 27, le duc d'Albe pénètre avec ses hommes dans le duché de Wurtemberg. Le duc Ulrich de Wurtemberg, voyant cette force d'invasion entrée dans ses terres, s'enfuit jusque dans une forteresse située en Suisse.

En conséquence de cet abandon, arrivent à Heilbronn les ambassadeurs et députés de nouvelles villes : Esslingen am Neckar située en Bade Wurtemberg, Lausen, Rellingen située en Schleswig-Holstein, Memmingen (?), Lempten [Kempten in Algau ?], Stuttgart surtout, ainsi que d'autres cités et places fortes. Des députés de Francfort viennent implorer également leur grâce qui leur est concédée sous condition du versement de 80 000 florins d'or. Ne continuant à résister que le château d'Asperg et la ville de Marbach sur le Neckar qui, investie par les hommes de prince de Sulmone et par ceux de Francesco d'Este, refuse de négocier sa reddition : « ... répondirent firement audit prince... ». Le mardi 28, l'assaut est donné et la ville est mise à sac et pillée.

Le 29 décembre tombe la nouvelle de la capitulation de Francfort-sur-le-Main, sous la pression du comte de Buren qui rejoint ultérieurement la région de Catzenelnbogen relevant de l'autorité du landgrave de Hesse⁹¹¹. Mais il faut faire preuve de réalisme et ne pas s'engager dans une conquête militaire du Wurtemberg. Le 31 décembre, Charles Quint, à l'encontre de Ferdinand qui aurait souhaité une confiscation des biens et le rattachement du Wurtemberg à la maison d'Autriche, donne son approbation à l'accord enfin conclu avec le duc Ulrich ; les territoires, situés stratégiquement en Allemagne et devenus grâce à Johannes Brenz, Ambrosius Blarer et Ehrard Schnepff un pôle de la puissance luthérienne en terre allemande, finissent ainsi de passer désormais sous fidélité impériale : seront versés 300 000 écus dont la première moitié au comptant et la seconde dans les 25 jours, le duc Ulrich renonçant à sa participation à la ligue et se mettant avec son fils au service de la Majesté impériale. Il doit rendre en gage de sa bonne volonté les places d'Asperg, Kirchheim, Schorndorf pour que l'Empereur soit en mesure d'y installer immédiatement des garnisons.

Un succès pour Jean-Frédéric de Saxe est toutefois à noter : le 1^{er} janvier, l'électeur s'empare de Halle, ville résidence de l'archevêque de Magdebourg, dont il exige serment de foi et hommage. On rapporte des

actes d'iconoclasme dans les églises paroissiales et conventuelles, ainsi que d'ornements et objets liturgiques qui auraient été volés. La configuration de guerre de religion est de la sorte réactivée, dans la mesure où l'archevêque, prisonnier, est contraint de signer sa renonciation aux archevêchés de Magdebourg et Halberstadt. Les biens ecclésiastiques y sont sécularisés. Puis ce fut au tour de Meersebourg d'être occupée, avec encore aussi des bruits qui circulent d'iconoclasme et pillage.

Prétextant une maladie, le duc Ulrich de Wurtemberg, lors de la conclusion de la paix, est seulement représenté par ses ambassadeurs, Balthazar von Gültlingen, Konrad von Frauenberg et le chancelier Johann Fesler, pour la demande de pardon qu'il s'engage à solliciter cependant en personne d'ici six semaines. Le 8 janvier se déroule l'audience publique des trois députés, et ils accomplissent rituellement leur génuflexion, le « *Fußfall* » :

Sa Majesté assiz, en présence du conte Palatin, électeur, et de tous, eulx estans à genoulx, les deux les testes inclinées contre terre, fut prononcé par le chancelier comme ilz venoient de la part du duc leur maistre, confesser qu'il avoit grandement offensé et mesprins contre Sa Majesté, son souverain seigneur, et que eulx, en son nom, venoient demander miséricorde à Sadicte Majesté, le suppliant d'avoir pitié dudict duc et de ses subjectz ; se mectant, luy et les siens, à la volonté et grâce de Sadicte Majesté ; le recongnoissant leur vray, naturel et souverain seigneur ; offrant et jurant le tenir à tousjours pour tel et ne jamais aller contre luy ny les siens. À quoy fut respondu par le vischancelier de l'Empire que Sa Majesté adviseroit sur l'affaire exposé, et qu'il traicteroit ledict duc humainement et amiablement, comme bon prince doit faire à ses bons subjectz. Ce achevé, vindrent les députez de la ville impériale de Francquefort, et eulx mis à genoulx, les testes inclinées contre

terre, feirent en substance les memes propos des précédens, adjoustant qu'ilz avoient esté deceuz et trompez par le lantsgrave de Hessen. À quoy fut respondu comme aux aultres. Ce achevé, Sadicte Majesté se retira en sa chambre.

Les conditions de la grâce impériale octroyée par traité le 3 janvier 1547 sont très dures : désengagement de la ligue de Smalkalde, droit de libre passage de l'Empereur sur les terres du duc, livraison de toutes les pièces d'artillerie, amende donc de 300 000 écus.

Conjectures sur l'avenir

Le 9 janvier, Charles Quint écrit une lettre capitale à son frère Ferdinand, pour lui exposer qu'il a beaucoup pesé le pour et le contre lorsqu'il a eu à réfléchir au cas du duc Ulrich de Wurtemberg. Il a octroyé son pardon en jugeant que la conquête du duché serait longue, pénible et coûteuse et qu'il devait donner la priorité au redressement de l'autorité impériale. Il a toujours un œil sur la France et sur le Turc, dont il faut se méfier. Ce qui s'est fait l'a été pour le « saint service » de Dieu et doit continuer à l'être, « signamment en ce que concerne le remede de la religion en ceste Germanie, rememorant les causes et fondemens pour lesquezes... je suis esté contraint entrer en ceste guerre, et ce que aussi il emporte de redresser notre auctorité en lempire pour le propre bien des estats dicelluy, laquelle les banys ont serché danichiller, et reduire ceste Germanye en bonne union et tranquillité ». Il ajoute songer à former une ligue qui serait dirigée contre tous ceux qui demeurent pour l'instant mis au ban de l'Empire. À cette fin, il a pris la direction d'Ulm, car il pense que la ville, par sa situation, est propice au contrôle des affaires concernant l'Italie, les Suisses, la Bavière, et aussi la France et les régions rhénanes : le

meilleur moyen en outre pour être assuré de la fidélité de la ville est d'y séjourner quelque temps avec des gens de guerre, précise-t-il.

Pour l'instant, l'Empereur confie qu'il n'en est pas moins dans le doute : doit-il décider ou non de mettre en avant la question de la religion, en commandant « a ung chacun parficulierement retourner du tout a lancienne » et de punir les rebelles ? Puisque les Confédérés ont proclamé qu'ils avaient pris les armes pour la religion, la solution ne serait-elle pas de châtier les prédicateurs qui ont théorisé cette prise de position et « par ce boult » de remédier aux troubles et aux dissensions que connaît la Germanie ? Et ce serait immédiatement, sans temporiser, « satisfaire a lobligation que nous y avons ». Dans la vision de Charles Quint telle qu'elle tente de se structurer alors, il y a donc de toute évidence une fin rêvée qui est celle d'un retour à l'unité de foi, mais qui le laisse dubitatif dans la mesure où il pressent que cet objectif n'est peut-être pas pour l'heure à sa portée. L'Empereur se demande s'il ne doit pas laisser un temps en suspens la question religieuse pour poursuivre son action victorieuse contre les Confédérés, en faisant un exemple avec la ville d'Augsbourg afin que la « rébellion » connaisse ensuite des défections décisives. Il est évident à ses yeux que tant que ce qu'il nomme la « rébellion » subsistera, rien de définitif ne pourra être accompli : tant que les ennemis n'auront pas été « desracinez », la réduction de la Germanie à la paix ne sera pas gagnée. En tout cas les amendes tombent dans les caisses impériales : 20 000 florins pour Heilbronn, 60 000 pour Halle, 40 000 pour Biberach, 100 000 pour Ulm, 50 000 pour Memmingen, 12 000 pour Reutlingen, 40 000 pour Esslingen, 15 000 pour Ravensburg.

Hésiter, douter, s'interroger, méditer, on peut dire que si l'attitude impériale ne cesse de produire du flou, elle s'articule à une conscience flottante, qui n'a de cesse de se remettre en cause, de se déprendre d'elle-même, de progresser en mimant un recul. C'est toujours une projection de cette dualité qui fait qu'en lui deux instances se partagent sa durée

subjective, l'une venant en avant de la scène quand l'autre tend à se faire discrète et *vice versa*. Toujours la réflexivité comme un tremblement, une oscillation. Ce qui fait dire que les postures des acteurs historiques, si elles s'appuient sur une conceptualisation préétablie de l'art de gouverner et donc de produire la décision, n'en sont pas moins métapsychologiques, du moins peut-on le supposer. Car Charles Quint, s'il est imprégné d'une culture de la temporisation et de la désorientation, est très différent, dans sa gestion des événements, de ses contemporains, François I^{er} par exemple.

Et une alternative travaille Charles Quint et le fait réfléchir : c'est celle de la négociation, qui l'emporterait sur la guerre, en sachant que ceux qui ont fait retour dans l'obéissance « sen sont soumis a passer parce que jen ordonneray ». D'où la question qu'il se pose : est-ce que le mieux ne serait pas de s'en remettre à la réunion d'une assemblée où viendraient ceux qui ont suivi le parti impérial et « autres dont lon peult prendre confidence, ou de la diète » ? Est-ce qu'il ne faut pas prioritairement « ensuyvre lancienne coustume de lempire, pour ce quil emporte de gouverner chacun pays selon quils sont dancienneté accoustumés » ? Journallement, de nouvelles villes font acte de retour à l'obéissance, au point que l'Empereur rêve plus fort encore de la formation d'une ligue des États allemands qui serait dirigée contre les princes toujours en sécession. Cette organisation serait dressée aussi contre un projet de ligue qui, selon la rumeur, associerait désormais certains protestants allemands à la France et à l'Angleterre.

Il s'agirait alors de temporiser, de différer le règlement du problème religieux : quand une série de points en suspens seront réglés, il sera temps de « faire nostre debvoir envers Dieu », d'y adviser « meurement, selon que l'on verroit pour lors l'estat des affaires, et que l'on appercevroit par la tractation des poincts susdits le chemin que lon y pourroit bailler pour le mieulx, et la forme et moyens selon limportance de ce poinct ». Alors le temps sera à la « bonne œuvre », et « mesmes pour y faire la reformation necessaire » qui déterminera l'adhésion des États⁹¹². Le prince du *kairos*

tremblant surgit ici à nouveau, à l'affût de l'occasion favorable qui lui permettrait de faire progresser au mieux ce qui est sa fin politico-religieuse. Mais cette occasion n'est pas pour tout de suite...

Au fondement de ce projet, le recès de Ratisbonne dont il a été question précédemment : l'Empereur fait allusion aux discussions du premier colloque de Ratisbonne qui s'étaient déroulées du 5 avril au 29 juillet 1541 : devant les États avaient discuté des théologiens comme Johannes Gropper, Philipp Melanchthon, Tommaso Badia, Johannes Eck, Julius Pflug, et Gasparo Contarini ; en partant du *wormser Buch*, ils avaient trouvé des voies complexes d'entente sur le problème de la justification, mais avaient buté sur les questions de l'autorité et de la structure ecclésiales, sur celles de la transsubstantiation et de la confession⁹¹³. Seize articles plus ou moins comparés et sept articles non comparés avaient été résumés dans le *regensburger Buch* que Melanchthon et Luther critiquèrent, tout comme Rome d'ailleurs⁹¹⁴. Le décret de la diète du 19 juillet 1541 proposa un plan de réforme à mettre en œuvre jusqu'à l'organisation d'un concile futur. Donc l'Empereur semblerait désormais tenté par un retour à la voie irénique.

Mais cette option a ses inconvénients, à moyen terme : elle pourrait donner l'impression qu'il ne souhaite pas aller jusqu'au bout de son action de châtiment des deux princes mis au ban ; le risque serait en conséquence que les États ne suivent pas l'Empereur tant que le double problème de l'électeur de Saxe et du landgrave de Hesse n'aura pas été réglé : « Et au contraire a esté dit, que ce chastoy concerne le bien commun de ceste Germanye et l'obligation que tous les estats ont envers moy et la conservation de mon auctorité, et que cestedite confederation ne se fonde seulement alencontre des dessus dits, ny pour mon respect particulier, mais pour obvyer a toutes violences, et mesmes pour l'asseurance et protection des autres estats de ceste Germanye, et quil ny a personne qui avec ces

raisons et pour le devoir qu'ils ont à soutenir notre autorité puisse avoir excuse suffisante. »

Information est en outre reçue que le roi Christian de Danemark, pourtant soutien de la ligue, a fait savoir qu'il n'apporterait aucune aide aux princes protestants⁹¹⁵. La nouvelle parvient encore que Maurice de Saxe, après avoir brûlé les faubourgs de Leipzig, a mis le siège devant la ville et commencé à la canonner le 13 janvier. Il devra arrêter les opérations à la fin du mois face à résistance de la garnison protestante : « Toutesfois, par force de coups de canon la ville fut toute deschirée et gastée. »

L'Empereur réside à Heilbronn jusqu'au 18 janvier, dans un moment d'inflation événementielle : car les 2-3 janvier se produit la conjuration avortée de Giovanni Luigi Fieschi contre Andrea Doria et dix jours plus tard, à Trente, le décret sur la justification est adopté. Il pousse encore son avantage en déléguant Ulrich Viglius von Zuichem, docteur et conseiller, et le comte de Hoostrat à Cologne, pour faire procéder à la déposition de Hermann von Wied sur le prétexte que ce dernier, archevêque et électeur, avait envisagé d'entrer dans une voie de rupture en cherchant à introduire à Cologne la communion sous les deux espèces pour les laïcs et le mariage des prêtres. On sait que Bucer et Melanchthon avaient à sa demande rédigé un avis de réformation plutôt prudent en 1543, qui s'était heurté à une opposition forte de la part d'une partie des chanoines-comtes et du clergé⁹¹⁶. Mais le problème de l'archevêché de Cologne est critique pour la politique de l'Empereur : la moitié septentrionale des Pays-Bas faisait partie de la province métropolitaine de Cologne ; la crainte est que la pénétration des idées nouvelles pourrait y être accélérée en cas de ralliement de l'archevêque, officiellement, à la nouvelle foi.

En outre, Hermann von Wied administrait l'évêché de Paderborn et un de ses proches qui était évêque de Münster, de Minden et d'Osnabrück, Franz von Waldeck, adhérait à la même sensibilité religieuse et paraissait alors basculer dans la tentation réformée. Cologne était en outre considérée

par les smalkaldiens comme une position stratégique. Et pour l'Empereur, l'archevêché, s'il passait publiquement du côté réformé, entraînerait tout l'Empire dans l'hétérodoxie. Selon Philippe de Hesse lui-même, le soutien de la ligue à Hermann von Wied aurait joué un rôle essentiel dans le choix impérial de recourir à l'option de rigueur : « Les membres d'Empire protestants ayant soutenu l'appellation de l'évêque et s'opposant avec tant de résolution à l'Empereur, celui-ci eut sans doute peur de voir bientôt notre religion imposée à ses sujets dans ses terres héréditaires, et craignit que les autres évêques et tous les électeurs, passant de notre côté, ne finissent par le déposer pour élire à sa place un Empereur luthérien⁹¹⁷. »

Hermann von Wied avait obtenu, en cas de remise en cause de son siège, une promesse de secours de l'électeur et du landgrave et était encouragé à ne pas fléchir par Bucer et Melanchthon. Charles Quint, agissant indirectement en menaçant les États de Cologne de procéder à une occupation militaire, les amène à prendre donc une mesure radicale contre Hermann von Wied qui, par anticipation, s'était placé sous la protection de la ligue⁹¹⁸. Sur accusation d'avoir délaissé l'Église romaine, d'avoir fait prêcher dans tout le ressort de son archevêché la nouvelle foi, et de s'être allié aux princes rebelles, Hermann von Wied est expulsé de la ville (il résigne le 25 février 1547), mais dès le mardi 18 janvier alors que l'Empereur est encore à Heilbronn, d'une part, à l'hôtel de ville « le peuple jura » et, d'autre part, lui sont présentés par des émissaires de nouveaux serments de fidélité. Cologne retrouve les rites de l'Église romaine, les règlements ecclésiastiques inspirés par Bucer et Melanchthon étant abolis.

Le 28 février, Charles Quint est actif sur plusieurs fronts, de manière concomitante et corrélée : il engage une restructuration de l'inquisition aux Pays-Bas, dans un sens qu'Aline Goosens qualifie de « césaro-papiste⁹¹⁹ » et qui s'accompagne d'une nouvelle définition de l'hérésie : l'hérétique était appréhendé comme l'ennemi intérieur de l'État et l'hérésie « met en danger à la fois l'unité de la foi et la paix civile », dont l'Empereur est le

garant. Le crime d'hérésie est synonyme de transgression des ordonnances⁹²⁰.

L'Empereur gagne ensuite Marbach, puis, à l'est de Stuttgart, Esslingen (le 19), et Göppingen (le 20) ; il s'installe plus longuement à Geislingen, du 21 au 24-25 février. Sont dans cette séquence encore graciées les villes de Lindau et d'Esslingen. Le 25, Ulm est atteinte.

On peut convenir que l'année 1547 s'ouvre dans des circonstances relativement favorables pour Charles Quint, car il a réussi à la fois à faire se disloquer l'armée ennemie et à rallier Ulrich de Wurtemberg à sa cause, en mettant en valeur sa « naturelle et innée bonté et clémence⁹²¹ ». La ligue de Smalkalde se trouve désormais considérablement affaiblie :

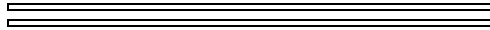
L'an présent mil VCXLVII au commencement du mois de janvier, comme est aussi la précédente année, en similitude d'une grande couvée de petits pollets espautés recourans de tous costes soub les aisles de leur mère pour leur nourriture et conservation, aussi de grands tropeaux de cerfs ou brebis au moyen de grand travail, tous ces altérez accorans aux ruisseaulx et fontaine deaue pour soy abreuver, ou vrayement comme grand nombre de gens malades détenus vexés et tourmentés de plusieurs griesves et diverse maladies accourent et envoient de tous costés et a toute diligence envers les plus souverains et exprès docteurs en medicine quils peuvent entendre, pour a moyen et par le conseil d iceulx pouvoir obtenir remède de guerison. Tout ainsy estoit, estant sad. maiesté aux dites villes de heilbruung [Heilbronn], et hallen [Halle], voyr aller venir sortir des dites villes et courir par icelles envers [envoies] procureurs et intercesseurs plusieurs et envers [envoies] commis députés et ambassadeurs de villes, cités, bourgaides, chasteaulx et autres forteresses de tous costes en ceste germanye, pour gouster soy abrever restreichir [raffaichir] et recepvoir la grâce de ceste

fontaine de pardon et miséricorde procédant de la grande bonté et humanité et singulière bénignité de sa maiesté imperialle envers ses ennemys, laquelle miséricorde repartie a tous ceulx qui la requereroient benignement, sad. maiesté determinast sortir d'illec, pour et affin de poursuyvant sa victoyre réduire a sa subiection autres rebelles et desobeyssans a sa maiesté qui estoient encore a suppéditer [expédier...] en ceste germanie, et mesme les habitans de la ville et cite daugspurg [Augsbourg]...

Il n'empêche que, sur le théâtre oriental des opérations, Ferdinand a besoin de renforts et qu'il en demande à son frère de manière urgente : lui sont envoyés dix enseignes de piétons et 800 cavaliers, commandés par le margrave Albrecht Alcibiade de Brandebourg, qui est un prince protestant⁹²². Mais le contingent est intercepté par Jean-Frédéric de Saxe le 2 mars à Rochlitz, et l'expédition est non seulement compromise, mais ne parvient pas à réaliser son objectif. Encore une fois, pour chacune des deux parties, l'histoire procède par avancées mais aussi par reculs.

TROISIÈME PARTIE

ENTRE GUERRE ET PAIX : LE TEMPS PARADOXAL



Il arrive à Charles Quint ce qui serait arrivé à son mentor intellectuel à distance, Érasme, quelques années plus tôt, du moins si l'on suit Marie Barral-Baron. Le basculement d'une immense espérance, d'un état de « ravissement » dans une façon de « folie » de la Parole de Dieu, transfigurant le chrétien qui éprouve que « la Puissance divine souffle sur toi, agit sur toi, te ravit et te transforme (*transfigurari*) d'une manière ineffable », en un pénitent habité d'un immense désenchantement⁹²³. Un grand désenchantement qui n'est pas sans laisser percer la conscience qu'il a une responsabilité dans l'unité brisée du christianisme, dans un processus historique qui est une avancée vers un enfer. De même qu'Érasme avait cru que la restauration des temps apostoliques était possible grâce à une restitution de la Parole de Dieu dans sa vérité sublime, de même Charles Quint a-t-il tenté de donner réalité à un mirage de retour à l'unité chrétienne. Il a imaginé pouvoir chasser la pénombre de la division et faire revenir la lumière symbolique de l'Un dans le monde ; il a sans doute cru, après la victoire de Mühlberg et en imposant l'Intérim d'Augsbourg, que son œuvre katéchontique, mise en image par Titien, inaugurerait un temps de réconciliation, un *aetas aurea*. Il a pu penser ainsi bannir son angoisse en accomplissant une mission reçue et perçue comme providentielle, sans se laisser pour autant subvertir par le spectre de la violence qui l'habite.

Mais l'espérance ne résiste pas aux convictions des hommes. Avec la même « violence inouïe⁹²⁴ » que celle qui a frappé Érasme, l'histoire finit par venir se jeter, se précipiter contre lui. Et il faudra alors peut-être, sans trop s'aventurer, soupçonner ce que ce choc a pu impliquer dans les arcanes de la conscience de soi : une plénitude d'angoisse, parce que la violence est cette présence dont il cherche depuis toujours à se défaire ? une plus grande certitude en lui-même, parce que cette épreuve dramatique, s'ajoutant à toute une vie d'épreuves affrontées sans repos, lui aurait annoncé qu'il marchait sur les traces du Christ ?

Mais avant d'en venir à ce qui dut être vécu tragiquement, posons-nous la question de savoir si l'Empereur était enclin à jouer son rôle par une rationalité de l'action, si son champ de vision était court ou lointain, ou jouait sur des changements constants de focale et allait donc du plus proche au plus distant dans la durée.

CHAPITRE XVII

Un « comprehensive master plan » ?

Des lettres ultérieures préciseront que l'Empereur a en réalité fait un choix : en se résolvant à convoquer la diète, comme il le donnait à entendre précédemment à son frère, il officialise son intention d'obtenir la formation d'une ligue des États contre les princes mis au ban. Il s'agit donc de se diriger vers Francfort sans attendre, pour faire se tenir la diète et, de la sorte, poursuivre l'action visant à isoler et réduire les deux princes rebelles. La guerre aurait coûté 3 millions d'écus en 1546, auquel il faudra rajouter pour 1547 sans doute des dépenses montant au minimum à 1 500 000 écus⁹²⁵. Les amendes imposées aux princes et villes rebelles auraient autorisé toutefois des rentrées considérables⁹²⁶ ! Mais, là encore, la prudence exige de ne pas faire durer les opérations, car à tout moment le Turc ou la France peuvent perturber le jeu. Il faut à la fois accélérer l'histoire en ne perdant pas de temps et en profitant d'une situation plutôt positive, et refuser d'aller trop vite.

Charles Quint prince « phronimos »

Se pose la question évoquée par James D. Tracy⁹²⁷. Il faut y revenir. Y a-t-il eu par Charles Quint l'activation d'une *Grand Strategy* articulée, pour reprendre la formule de Geoffrey Parker appliquée à la politique de Philippe II, à un « *comprehensive master plan*⁹²⁸ » ? Les années 1546-1547 sont-elles à appréhender dans le cadre d'une planification impériale européenne préétablie et enfin activée dans une séquence jugée à la fois nécessaire et favorable ? Cette planification aurait eu pour indice préliminaire le durcissement répressif aux Pays-Bas qui, destiné à y endiguer décisivement les tentations hétérodoxes, aurait fourni un *vade-mecum* en vue de l'extension au Saint-Empire d'une volonté de reprise de contrôle. Mais les choses sont à la fois simples et compliquées, car « il n'en est pas de toute *Grand Strategy* d'être agressive, cependant, et d'impliquer principalement une guerre. Une *Grand Strategy* peut être définie comme l'ensemble des décisions prises par un État en vue de garantir avant tout sa sécurité, ce qui comprend aussi les menaces qu'il perçoit, les façons dont il y fait face, et les différentes étapes choisies pour résoudre les problèmes et trouver les moyens... la question des buts politiques, économiques et militaires globaux d'un État, en temps de guerre ou de paix, afin de préserver ses intérêts au long cours, comprenant la gestion des fins et des moyens, la diplomatie et la morale nationale et une culture politique dans les sphères à la fois militaires et civiles ».

La question, plus immédiatement, est la suivante : Charles Quint, en *Alexander redivivus*, en nouveau *Caesar augustus imperator*, a-t-il agi et donc pensé de manière globalisante, calculée, programmée, méditée et préméditée ? Était-il en mesure de se projeter dans une action « une » ou cette configuration lui était-elle impossible parce que contraire aux structures mêmes du façonnement épistémologique qui était le sien ? S'est-il laissé guider empiriquement, en répondant aux mutations immédiates qu'il percevait en train de se dérouler et donc en s'adaptant aux paramètres constamment fluctuants du présent ? Et si ce dernier cas de figure était

pertinent, sur quelles bases intellectuelles a-t-il construit cette politique dérégulée ou, plutôt, tremblée à nouveau mais moins au sens de dubitative que cherchant sa voie dans un jeu de différences ?

A-t-il été un prince de la nécessité ou un souverain de l'obligation, donc de l'un ou du multiple, par-delà la nature apparemment « obscure » de ses prises de décision et la pluralité des paramètres changeants dont il devait tenir compte ? De l'un et du multiple simultanément ? A-t-il été seulement un gouvernant du *kairos*, donc, précisément s'est-il voué à résister à cette *Fortuna* dont il parle si peu ? Sa philosophie du *kairos* a-t-elle été commandée par la prudence aristotélicienne et a-t-elle conditionné la conscience et la gestion d'un temps atomisé déterminant une sorte de course en avant dans une quête de prévisibilité ? Et n'implique-t-elle pas en retour une culpabilité au sens où toute action, pour citer Merleau-Ponty, implique l'impureté, la souillure⁹²⁹ ? A-t-il eu, consciemment ou inconsciemment, pour se guider dans la mutabilité du monde qu'il cherchait à distraire du chaos, comme principe l'évidence que « ce qui se déploie dans le champ des actions et des choses utiles n'a rien de fixe⁹³⁰ » ? A-t-il sans cesse modifié ses variables d'action ou les a-t-il changées linéairement, et a-t-il accentué cette pratique dans un moment où tout semble devoir aller vite, François I^{er} étant malade et les nouvelles de son affaiblissement dû à une forte fièvre arrivant les unes après les autres⁹³¹ ? Et plus encore, ne faut-il pas imaginer plutôt qu'il intervient sans présupposé tactique ou stratégique, s'inscrivant seulement dans le champ de possibles que Dieu, à tel ou tel moment, semble offrir plus ou moins clairement à sa méditation intérieure ?

Il est difficile de répondre d'emblée à ces interrogations en série, parce que, précisément, l'imaginaire d'un gouvernant à la Renaissance le porte à ne pas entrer dans des cadres de conceptualisation qui seraient rigides et donc explicites, tant lui est fondamentale la préscience qu'à Dieu rien n'est impossible et que donc il ne lui faut pas présumer de la volonté divine en ayant un plan préétabli. La décision n'advient alors que lorsque les

pratiques humaines ont poussé l'histoire, par-delà la saturation de sens⁹³², jusqu'à une lisibilité plausible et ainsi laissent à la sagesse du prince soupçonner ce que seul Dieu sait et veut. Mais seulement soupçonner car le prince *phronimos* ne peut pas accéder à l'idée transcendante du Bien absolu qui relève de la liberté de Dieu. Il ne pense et n'agit que dans le relatif, face à l'énigme de l'histoire qui se déploie devant lui, il n'est pas son propre maître, sa sagesse est une « sagesse des limites » qui le porte à être toujours dans le relatif, parce que la maîtrise à laquelle il peut imaginer accéder est relative, et s'inscrit dans « un humanisme tragique qui invite l'homme à vouloir tout le possible, mais seulement le possible, et à laisser le reste aux dieux⁹³³ ».

Qui veut comprendre ces années charnières qui courent à partir de 1546 doit partir à la quête d'indices, en ayant en tête que l'idée de politique de sécurisation, sans être conceptualisée ou normée, est déjà d'actualité, articulant la prévention et le calcul à l'inventivité et à la prospective. C'est-à-dire à une « *strategic culture*⁹³⁴ » qui n'est peut-être pas étrangère au champ de la science des nombres parce que la mathématique est une science de l'harmonie. Mais dont on a entrevu qu'également et surtout elle consistait à se laisser guider par Dieu, laissant Dieu, en ultime ressort, signifier ce que doit être le choix dans le relatif toutefois, et donc en intervenant soi-même au fur et à mesure que l'histoire paraît se décanter de ses incertitudes. La prudence de Charles Quint serait le contraire d'une tentation de l'absolu, d'autant qu'en dernier lieu, elle serait le symptôme de son intériorité clivée, angoissée de ne pas accomplir ce qui lui est dévolu d'accomplir, et aussi par la coalescence de désirs contradictoires.

Car la grande difficulté à laquelle se heurte un gouvernant conscient qu'il ne peut que limiter les impondérables liées à toute entreprise humaine visant à contrer l'*ubris* des hommes et donc les désordres des choses mondaines⁹³⁵, c'est ce que Michel Jeanneret a nommé la cassure de « la relation univoque du signe et du sens », qui découle du néoplatonisme et

aussi de l'herméneutique érasmiennne : « Incapables d'accéder à la butée qui en arrêterait le mouvement, les signes se renvoient les uns aux autres, dans un glissement sans fin où tel mot fait allusion à tel autre et telle chose en implique une autre, aucun énoncé ni aucun objet ne saisissant jamais la vérité ultime, mais des bribes et des reflets qui doivent être complétés, et ainsi de suite. Pris dans un tissu de relations multiples et témoins d'une réalité infiniment complexes, les signes, par ailleurs, sont polysémiques ; leurs significations, plurielles, approximatives et incertaines, défient la totalisation⁹³⁶... » Le drame du politique à la Renaissance, c'est de se trouver face à un monde rempli de paroles gelées, qui sont synonymes de violences, de significations immobiles et partielles⁹³⁷, également marquées par une discontinuité leur retirant leur fonction de communication.

La prudence de Dieu

Et c'est là, dans cette *praxis* de la prudence masquant la volonté de soi, l'inhibant, dans cette vertu annihilant l'ipséité, que, peut-être, le soubassement aristotélicien de l'*Éthique à Nicomaque* surgirait dans le parcours de Charles Quint : « Voyons comment Aristote, en effet, décrit, dans son analyse du choix délibéré (*proairésis*), ce qui deviendra chez les Modernes la décision. La fin de l'action étant posée par le souhait (*boulèsis*), l'agent se demande par quel moyen cette fin peut être atteinte, puis par quel moyen ce moyen peut à son tour être réalisé, jusqu'à ce qu'on atteigne la cause première, qui est aussi la dernière dans l'ordre de la découverte. L'action se déclenche alors, si bien que "le terme ultime dans l'ordre de l'analyse est le premier dans l'ordre de ce qui se produit". On voit donc que le dernier moment de la délibération coïncide avec celui de l'exécution. En d'autres termes, l'intervention d'un "vouloir" n'est pas invoquée pour expliquer le "passage à l'acte"⁹³⁸. » La prudence

aristotélicienne, dans cette coupure réalisée avec la volonté, serait, reprise par Charles Quint, une technique permettant de laisser à Dieu le possible de l'histoire, de se cacher derrière Dieu, comme l'Empereur avait appris simultanément à se cacher à lui-même en s'absentant du monde lors de ses crises d'épilepsie et à laisser s'exprimer la part de déni de ce qu'il voulait être.

Mais disons-le aussi, elle offre à notre regard un Empereur qui peut avoir été, dans sa mission katéchontique, sans cesse inquiet concernant sa capacité à entrer dans le possible de Dieu, un Empereur masquant par un formidable imaginaire médiatique le fait que, dans un monde tragique, l'acteur est lui-même tragique parce qu'il ne sait pas jusqu'où il agit dans la justice, jusqu'où son possible coïncide avec celui de Dieu. Dans la mesure où la prudence a pour fin d'appréhender ce qu'il y a de meilleur dans les choses qui relèvent du registre de l'action et où ces choses sont contingentes et particulières, la prudence ne contient pas de vérités absolues. Là est bien l'interrogation existentielle que pouvait se poser Charles Quint et qui donnait son impulsion à ses récurrences phobiques. Il en est des actions comme de la santé, écrit le Stagirite, « il n'y a rien là d'immuable ni d'absolu ». La politique n'est pas invariable, elle est contingente parce qu'elle s'applique à un monde humain contingent. La prudence est l'habileté du vertueux, mais le vertueux peut-il être assuré qu'il est vertueux dans l'exercice de la *praxis* ainsi impliquée dans une « ontologie de la contingence⁹³⁹ » ? Le tragique l'environne comme si le monde se laissait aller à une folie cosmique, menace de le subvertir du fait de la multiplicité des malheurs du temps auquel il assiste, des accidents tragiques auquel il assiste. Seule la prudence peut permettre de résister à la folie⁹⁴⁰.

On peut penser alors que le Charles Quint serein de Titien, sortant de la pénombre pour avancer dans la plaine verdoyante de l'Elbe, contemplant un soleil qui l'illumine intérieurement et extérieurement, n'est qu'un *hapax*,

entre deux durées d'angoisses et d'incertitudes secrétées par la conviction que l'on ne peut opérer que dans l'approximation, que dans une rétention de la durée. Derrière le κατέχων ne se dissimule-t-il pas le personnage d'un Empereur surchargé de doutes sur lui-même, méditant en lui toujours l'*Imitatio Christi* pour ne pas se laisser submerger par l'angoisse, se montrant en public comme un automate jouant le rôle que lui commande son sang, mais dans l'intimité replié dans un regard sur soi ? À force d'œuvrer contre le hasard, de voir déconstruit tout ce qu'il a cherché à construire, n'a-t-il pas connu une forme de frayeur face à l'histoire, face à la violence même de son propre objet et à la nécessité d'intégrer les règles de cette violence aux dépens de la modération que l'homme magnanime doit exercer⁹⁴¹ ? N'a-t-il pas su que les vertus, pour Aristote toujours, étaient sujettes à dépérir par défaut et par excès ? N'a-t-il pas constaté que la médiété est malmenée, frustrée par les constantes recompositions de l'histoire qui la mettent en crise et donc la défont ? N'était-il pas hanté par le fantasme de l'injuste, de la perte du bon jugement face à la nécessité de saisir le moment opportun pour entrer dans les voies de l'histoire ?

N'a-t-il pas été sans cesse dans la phobie d'une déconnexion entre ce qu'il jugeait être la rectitude de la fin et celle, biaisée par les circonstances et les hommes, des moyens pour parvenir à cette fin, en l'occurrence la décélération de l'histoire par l'imposition de la paix ? N'a-t-il pas saisi l'inattendu qui surgissait toujours comme le signe qu'il était inapte à lutter contre ce qu'il imaginait être le mal et que parfois l'action, du fait qu'elle est impliquée face à des individus particularisés et des circonstances précises est unique, qu'elle associe certes une bonne fin à des moyens qui peuvent être les meilleurs mais contingents⁹⁴² ? Le grand problème que soulevait l'éthique du *kairos* est qu'étant imprévisible, puisque relatif à une instantanéité elle-même imprévisible, cette éthique portait le sujet à vivre dans une improbabilité permanente, dans la perspective d'un questionnement sur les moyens mêmes auxquels il était recouru à chaque

opportunité nécessaire et qui pouvaient ne pas être absolument moraux : « Le *kairos*, c'est le bien selon le temps, ou encore le temps en tant que nous le déterminons comme bon⁹⁴³. » N'est-ce pas cette liberté même qui peut être oppressive, parce qu'elle est inquiétante en ce qu'elle n'est pas la sagesse qui s'attache à la connaissance de l'immuable ? Quelle peut être la nature de cette liberté quand elle se confronte à la récurrente course à la saisie de l'opportunité, toujours à recommencer comme si elle se niait elle-même ? On est loin, on le voit, de la sagesse machiavélienne de la contingence.

En bref, Charles Quint n'a-t-il pas vécu, à travers cette relation au temps toujours imprévue et parfois en raison d'un écart entre les moyens et la fin, ne le laissant jamais en paix, une phobie de l'impuissance, la crainte de l'irréversible ? N'a-t-il pas été toujours poursuivi par l'appréhension, pour citer Vladimir Jankélévitch, que « sur l'axe du temps, il n'y a pas de retour en arrière », que « ce qui est perdu l'est à tout jamais » ? La sérénité ou tranquillité sont impossibles, dans la mesure où la conscience du politique affronte sans cesse cette contradiction des moyens et de la fin, même dans la connaissance du Bien. Une contradiction latente en lui, l'oppressant d'autant plus quand il fallait rentrer dans le champ de l'immédiateté également irréversible du choix.

Et revient ici l'image du Charles Quint tremblant ou tremblotant devant une araignée, mais aussi tremblant ou tremblotant avant de prendre une décision. Du Charles Quint tenant un chasse-mouches, des mouches symboliques de perpétuel retour agressif d'un mal qui est synonyme de malheur, ou encore de Satan, mais surtout de la Mort. Dans le tableau de Titien, Charles Quint adopte à nouveau la posture de celui qui, par son pouvoir providentiel, se doit de retenir ou éloigner la mort, de lutter contre une histoire qui irait vers sa fin. Ce qui n'irait pas dans le sens d'une articulation de la *Philosophie de l'histoire* de Hegel, relevant la possibilité de comparer la Renaissance à l'époque de Périclès : « L'esprit commence à

rentrer en lui-même (Socrate, Luther) : mais il manque à cette époque Périclès. Charles Quint dispose d'une immense possibilité en moyens extérieurs et paraît avoir une puissance absolue, mais il lui manque l'esprit intérieur de Périclès d'une libre souveraineté. C'est l'époque de l'esprit qui s'éclaire en lui-même dans la division réelle : et alors apparaissent les diversités du monde germanique et elles se montrent essentielles⁹⁴⁴. » Il y aurait ainsi une limite, pour Charles Quint – ou pour ses contemporains – dans l'exercice libre et autonomisé de la conscience. Mais, au contraire, tout semble indiquer qu'il est travaillé sans cesse par sa conscience, qu'il se débat dans tous les instants avec elle ; qu'il rentre en elle sans cesse pour s'opposer au travail de la mort dans un monde qui est transitoire.

Évidemment il sera répliqué bien platement à ces questionnements qu'il y a peu de probabilité que Charles Quint ait, dans les années de son apprentissage, été directement initié à cette métapolitique aristotélicienne du *kairos*. Il n'empêche que l'historien se trouve ici devant un « outillage » disponible, flottant dans l'air du temps et auquel recouraient les princes, sans avoir lu le Stagirite ou ses commentateurs. En histoire, il faut accepter qu'il y a un savoir flottant partagé, un socle intellectuel non identifié mais reçu de manière plus ou moins passive et expérimenté dans le cours des vies par des acteurs très différents⁹⁴⁵. Et alors, en fonction de ce « savoir politique » que Gargantua prêtait au temps de son père Grandgousier, il est possible de sortir des apories, de pouvoir penser la pensée de Charles Quint comme relevant d'un nœud entre éthique de la prudence et métaphysique, mais productrice en fin de compte d'un continuum d'angoisse – ou plutôt d'un nœud dédoublant le nœud de l'intériorité.

On l'a dit, leur christologie *à vif* n'est pas sans rapprocher Luther et l'Empereur, mais il faudrait ajouter à ce parallélisme le fait que Luther, précisément, n'a mené à bien son entreprise de désangoissement de soi qu'en se libérant d'Aristote, qu'en disant son désir de voir tous les livres d'Aristote mis hors jeu⁹⁴⁶ : Aristote le « vaurien scélérat⁹⁴⁷ » ! Charles

Quint, pour sa part, semble être resté aristotélicien jusqu'au terme de sa vie... Et l'Espagne a peut-être pris part à cette infusion de connaissances aristotéliciennes, par exemple avec les commentaires de Pedro de Osma et Fernando de Roa sur la *Politique*, *In politicorum libros Aristotelis commentarii*, imprimés en 1502 à Salamanque⁹⁴⁸ ; ou avec les travaux en cours de Juan Ginès de Sepulveda sur *La Métaphysique* et *La Politique*⁹⁴⁹. Et pour remonter un peu plus haut, référons-nous au traité de 1515 (25 et 31 mars) entre l'archiduc Charles et le nouveau roi de France François I^{er} à qui il devait hommage pour les comtés de Flandre, d'Artois et de Charolais et constatons que les deux princes citaient Aristote pour prouver qu'il était juste à chacun d'eux de traiter.

Être dans l'incertain pour être

Ajoutons que, comme pour ce qui est de son fils Philippe, il y a peut-être un obstacle autant épistémologique qu'ontologique à l'identification du *cogito* de Charles Quint dans ses rapports à la réflexivité décisionnelle : les sources sont certes proliférantes, mais il n'empêche que le coefficient d'impénétrabilité de la pensée de l'Empereur demeure très élevé parce qu'il en a ainsi voulu pour bien marquer que c'est un Dieu caché dont beaucoup des mystères demeurent difficiles à découvrir, le *Deus absconditus* dans son intériorité, qui l'inspire⁹⁵⁰. Prudence et respect, pour paraphraser André Godin, dans la mesure où l'homme ne peut pas tout comprendre, tout s'expliquer⁹⁵¹. Le prince, pour la sphère politique, est ce que représente l'exégète pour la métaphysique : il se doit d'avancer avec un maximum de circonspection dans l'histoire. La présomption est son adversaire. Et Charles Quint, on l'a vu, hésite ou donne l'impression de beaucoup hésiter, il ne cesse de temporiser, sans doute parce que pour lui l'histoire possède une très haute densité d'obscurité, au même titre que les Écritures. Elle est

non seulement le théâtre des contradictions qui l'agitent, mais aussi le théâtre des antinomies qui régissent le langage des hommes, de la confusion de l'histoire humaine. Elle est une tour de Babel dont le propre est l'incompréhensibilité en même temps qu'elle signifie précisément la démesure et la *superbia* des volontés humaines ayant cherché à atteindre les cieux, et donc à comprendre ce que Dieu seul comprend.

Même si l'Empereur a cherché à compenser cette absence de sens en recourant, on le sait, à l'astrologie, il n'en reste pas moins qu'elle est une constante leçon d'humilité et que le gouvernant y vit une série d'expériences à haut risque, qu'il court le danger de s'y perdre s'il use de précipitation ou de *philautia* : ainsi si le 2 février 1547 il semble disposé, en réponse à la demande de Ferdinand et de Maurice de Saxe, à marcher en direction de la Saxe électorale, ce n'est que plus d'un mois plus tard qu'il informe son frère de la mise en œuvre de cette opération de secours⁹⁵².

Ne pas être dans l'ordre de la certitude, c'est adhérer au Christ, selon Érasme ; s'expliquerait alors la constante posture de fuite devant le réel immédiat qui est celle de Charles Quint, tiraillé entre paix et guerre, parole et action, et, pourtant, se vouant de toutes ses forces à retenir cette histoire qui l'angoisse parce qu'il est de sa mission de l'empêcher d'aller plus loin dans la confusion eschatologique.

Et le fils de Dieu lui aussi, alors qu'il déplaçait sur la terre son corps mortel et que sous nos yeux il avait faim, soif, qu'il dormait, souffrait, pleurait, se mettait en colère, avait pitié, accepta pendant longtemps de n'être considéré même par ses disciples que comme un homme. Encore après la résurrection il voulut qu'ils ignorent certaines choses. Il n'a pas non plus tout révélé par l'intermédiaire du Saint-Esprit, mais seulement ce qui convenait pour la croyance en la doctrine évangélique et le salut du genre humain. Car comme la nature des choses divines est incompréhensible même aux

intelligences les plus hautes des hommes ou des anges et que la voie évangélique concerne également tous les hommes, le Père céleste nous a révélé par son Fils sur les choses divines ce qu'il a voulu qui fût suffisant pour atteindre le salut. C'est pourquoi il est d'une dangereuse témérité d'affirmer quoi que ce soit sur la nature divine, hormis ce que nous ont fait connaître le Christ lui-même, ou le Saint-Esprit. Mais puisqu'à notre époque, si le froment de la parole évangélique a grandi dans le cœur des hommes pieux, de son côté a poussé après coup aussi l'ivraie des impies dont l'exécrable témérité s'est déchaînée au point que⁹⁵³ ...

Il faut dire que le fait même d'avoir à tenir compte de multiples paramètres parfois contradictoires, à commencer par l'attitude de la curie, contribue à complexifier la prise de décision impériale. Mais peut-être aussi conviendrait-il d'éviter l'anachronisme : l'historien tend naturellement à penser l'individualité du xvi^e siècle comme il pense celle du xix^e ou du xx^e siècle, donc en termes de cohérence subjective. Or le sujet renaissant ne se caractérise-t-il pas, au contraire, par un éparpillement de sa conscience dans la durée, par une succession de *soi* fragmentés et antinomiques, parce qu'il lui faut maintenir l'*alma fides* en lui, cette foi nourricière qui est source de responsabilité en ce qu'elle appelle la chrétienté à travailler aux fins voulues par Dieu⁹⁵⁴ ? Un personnage du « Banquet religieux » prononce ces mots qui permettent peut-être de mieux comprendre cette foi qui se situe dans un au-delà des prescriptions, dogmes et cérémonies, des vérités et donc du « sens » des hommes, vivifiée par l'esprit du Christ⁹⁵⁵ : « L'homme parfait est celui qui, ayant vaincu les appétits charnels, est régi par le seul mouvement de l'esprit divin... Il ne convient peut-être pas de soumettre aux lois humaines un homme pareil, mais il faut l'abandonner à l'action du Maître intérieur qui le gouverne... Qu'est-il donc besoin

d'imposer des lois à un homme qui fait de lui-même des choses meilleures que tout ce qu'exigent les préceptes humains. »

Mais cette fragmentation, qui en toute logique semble se prêter aux accusations de manipulation et de dissimulation, relève d'une transposition de la méthode exégétique : l'histoire est l'ordre divin du monde temporel, et comme la Parole de Dieu, elle doit être abordée dans une disposition du cœur qui est humble. Dieu ne livre ses richesses qu'à celui qui scrute les mots, qui allie désir de savoir et vénération⁹⁵⁶. Érasme l'avait écrit, en 1523, dans les *Paraphrases*, à propos de Jn 1, 1, « Au commencement était la Parole ». À Dieu, rien n'est impossible, et même si, comme jadis, certains hommes s'élèvent contre sa lumière, ils seront impuissants à empêcher que cette lumière, en quelque temps que ce soit, ne règne toujours parmi ceux qui sont réceptifs à la grâce.

Ici le Soleil corporel ne brille pas pour tous ; il a en effet ses révolutions ; mais cette lumière [le Verbe] par sa force innée brille même dans les plus épaisses ténèbres du monde, s'offrant à tous pour qu'ils revivent et voient le chemin du salut éternel qui est ouvert à chacun par la foi évangélique. Et quoique le monde, aveuglé par les immondices des péchés et l'obscurité des honteux désirs, ne veuille pas percevoir cette lumière, elle n'a pourtant pas pu être souillée par les ténèbres de ce monde, malgré leur épaisseur. Car Lui seul était pur de toute souillure des vices, et il n'était rien d'autre que la lumière de partout pure et sans mélange. Car sans cesse les ténèbres de ce monde combattent contre la lumière qu'il a en haine car elle révèle ses œuvres et elles éteignent ou obscurcissent le rayonnement de beaucoup d'hommes, mais contre cette lumière vivante et éternelle elles n'ont rien pu. Il y eut une levée en masse des Juifs, des philosophes et des puissants : de ceux qui se sont donnés tout entiers aux choses périssables, mais la

victoire est restée à cette lumière qui brille encore au milieu des ténèbres du monde et brillera toujours, se communiquant à tout homme pourvu qu'il se montre capable de recevoir la lumière⁹⁵⁷.

Il s'agit de parvenir à une approche christologique de la décision, en opérant comme l'exégète opère sur le mystère du langage scripturaire en dépassant le sens *simplex* ou *vulgaris* pour aller vers le sens *penitior*, *obstrusior*, qui permet de dépasser l'évidence que « l'allégorie scripturaire tantôt se voile d'ombre (*umbra*), tantôt s'entoure comme d'une enveloppe (*involucrum*) de difficultés, d'énigmes. De son côté, le sens allégorique est découvert, soit en levant le voile qui cache la vérité, soit en dépassant la fausseté, le ridicule ou l'absurdité du sens littéral⁹⁵⁸... ».

Pour tenter d'avancer dans une compréhension de Charles Quint à partir d'une phénoménologie, il faut donc faire appel au concept de théologico-politique : le monde de la Cité, marqué par le péché, est le monde où règne l'opinion incapable de surmonter la macule d'un langage dénaturé, et où, en conséquence, les hommes se perdent dans leur prétention à savoir ce qu'ils ne peuvent savoir. Dans une *libido sciendi* qui n'est que le masque dont se couvre leur *philautia*, un amour de soi contradictoire de l'humilité du Christ. Et le gouvernant est confronté aux plus grands dangers lorsque la guerre apparaît dans son champ de vision. La guerre, redisons-le à nouveau, est antinomique de l'enseignement du Christ, elle ne produit qu'horreurs et inhumanité, elle est toujours barbare et surtout les légitimations qui lui sont articulées sont artificielles : ce sont des « faux-semblants » derrière lesquels se dissimulent la plupart du temps l'égoïsme, la colère, l'ambition, la bêtise, la cupidité, le désir de conquête, la volonté de puissance et de tyrannie... Ce qui n'empêche que la guerre, en dernier recours, et une fois pris en compte tous les malheurs qu'elle peut apporter aux peuples, est possible : « Un bon Prince n'entreprendra jamais aucune guerre excepté quand, après avoir tout tenté, il ne peut l'éviter par aucun moyen. Si nous étions animés de cet

esprit, il n'y aurait pour ainsi dire jamais de guerre entre les hommes. Puis, si un tel fléau ne peut être évité, le Prince aura alors pour second souci que la guerre soit menée en réduisant au minimum les maux de ses sujets, en épargnant autant que possible le sang chrétien, et qu'elle soit terminée aussi vite qu'il le pourra⁹⁵⁹. » Et il ne doit pas être question de gloire pour le prince, mais de sagesse dans le gouvernement de son âme et de maîtrise de ses passions. Et le primat va à la paix, le plus vite possible, à l'« *humanitas* » qui doit s'opposer à tous les « *dissidiorum affectus* » comme il est écrit dans l'*Institutio*⁹⁶⁰.

L'histoire est téléologique et eschatologique tout à la fois, c'est une banalité de l'affirmer, elle est donc le champ de l'accomplissement du dessein divin énoncé dans les Écritures. Qui veut participer de ce dessein se doit d'adopter la méthode théologique, dont l'« acte propre est la connaissance transformante. Car c'est la dignité de l'homme, créé à l'image Dieu, capable de Dieu, de connaître Dieu de cette connaissance intime qu'est l'amour et d'être assimilé à Lui, d'être ravi en Lui, d'être absorbé en Lui... Jaillissante de l'Esprit reçu au baptême et livrée par le corps et le sang du Seigneur, la théologie est contemplative et apostolique ; elle est la *pia doctrina* et *docta pietas* ; elle est animée par la foi et la charité ». Ce que transpose Charles Quint dans la sphère du gouvernement des hommes, c'est la *Philosophia Christi*⁹⁶¹. Une *philosophia* qui, comme l'a indiqué Georges Chantraine, se fabrique sur le désapprentissage du parler, qui fait penser au mutisme ou à la taciturnité de Charles Quint, à son silence qui tranche sur les logomachies de son temps et sur l'*impia curiositas* dont celles-ci autorisent la montée en puissance. Silence qui est le témoignage qu'il imagine et donne à imaginer que la Parole de Dieu est déposée en lui, dans son cœur et qu'elle le guide dans le mystère d'un temps qu'il souhaite de toutes ses forces, si ce n'est inverser, mais avant tout retenir. La politique se voudrait ainsi une métaphysique appliquée, une œuvre de charité solitaire, nourrie de l'« authentique piété du cœur ».

Il faut de plus avancer que Charles Quint est confronté à une dialectique faisant jouer des tensions centrifuges et centripètes sans cesse oscillantes et muables et que son objectif est, par un autre jeu oscillant entre dérégulation et planification, entre programmation et pragmatisme, de maintenir une unité dans les possessions qui sont siennes, et donc de rétablir une autorité qu'il sait contestée. Le « *master plan* » existe donc possiblement, c'est indéniable, et il renvoie à la certitude d'une mission donnée par Dieu qui est de guider ses peuples vers une paix leur permettant de faire leur salut dans l'observance de Ses commandements ; mais il repose en continuité sur le jeu de plusieurs possibles dont l'Empereur doit tenir compte par un travail renouvelé d'accommodations et d'ajustements, jusqu'à ce que la pluralité des virtualités en vienne à se réduire ou à se contracter en ce qui apparaît comme un unique possible. La guerre n'est pas la normalité du pouvoir, bien loin de là, elle n'est qu'une de ses extrêmes tensions, n'intervenant que lorsque toutes les alternatives ont été épuisées et lorsqu'il faut faire de ceux qui se sont refusés à la juste paix impériale, par la victoire militaire, des « condamnés de Dieu », pour reprendre la formule de Jean-Marie Le Gall⁹⁶². Des condamnés ne pouvant être réconciliés dans la justice d'une guerre punitive que par une rigueur prolongeant le châtimement divin qui leur est advenu. Le droit de l'Empereur guerrier est le droit de Dieu et il exige une maîtrise de la durée qui évite la *superbia* et met en scène l'insertion de l'Empereur dans la sagesse de Dieu.

Ce jeu est combinatoire parce qu'il exige que soient sans cesse emboîtés ou disséminés dans la latence décisionnelle plusieurs paramètres. La « finesse » à la Renaissance est le calcul permettant d'évaluer dans la prise de décision le niveau d'utilité immédiate et future de ces paramètres qui jouent dans le présent et de hiérarchiser ceux-ci pour mieux cerner dans la durée à venir les priorités qui permettront de servir pour le mieux Dieu et la paix que Dieu souhaite. Et on le voit, pour Charles Quint, l'unité de foi peut être temporairement secondarisée face à des enjeux qui sont avant tout

politiques et qui font qu'elle ne peut pas, malgré la tentation qu'évoque la lettre à Ferdinand, être considérée comme prioritaire.

Peut-être alors faudrait-il observer que le règne de Charles Quint vit l'essor d'une passion pour le jeu d'échecs⁹⁶³. En témoigne la diffusion du traité sur l'apprentissage du jeu d'échecs du Portugais Pedro Damiano⁹⁶⁴ et le *Scacchia Ludus* de Marco Girolamo Vida, qui est publié à Rome en 1527⁹⁶⁵. Ce qui a pu faire dire que les conflits mêmes et leurs gestions étaient dictés par une « mentalité de joueurs d'échecs⁹⁶⁶ ». Il n'est pas fortuit que le Rijk Museum conserve un jeu d'échecs daté de *circa* 1550 et qu'un des deux rois soit le portrait à cheval de Charles Quint, portant le collier de l'ordre de la Toison d'or et piétinant une bête sauvage (un loup ?), un des fous étant figuré sous la forme d'un singe monté sur un homme à quatre pattes et aux fesses apparentes. L'Empereur aurait joué avec un des grands joueurs de son temps, le Syracusain Paolo Boï. Et, en 1552, Jan Cornelisz Vermeyen peint Jean-Frédéric de Saxe jouant aux échecs avec un partenaire qui est peut-être un de ses gardes espagnols, au camp de Wittenberg⁹⁶⁷. La même année, c'est le duc Albrecht de Bavière que Hans Mielich figure affrontant son épouse Anna aux échecs⁹⁶⁸. Le concept de jeu permettrait alors de préciser le rapport de l'Empereur à ce Dieu qu'il se voue à servir : une partie d'échecs en effet est une progression dans un champ de virtualités vers une résolution finale, parce que permettant de dégager une lucidité ou une transparence du réel...

Le regard que Sébastien de Laubespine pose dans le cours du mois de janvier sur les affaires d'Allemagne est toutefois nuancé. L'Empereur n'est pas le maître du jeu ; il est loin de l'être : l'électeur, écrit-il, demeure ferme sur ses positions et est optimiste : il va être opérationnel tout l'hiver 1546 et jusqu'à l'été 1547, avec un but double : mettre en échec Maurice de Saxe, tout d'abord, puis envahir le royaume de Bohême. Plutôt que de lâcher quoi que ce soit devant l'Empereur, Jean-Frédéric de Saxe a chargé monsieur de Bassefontaine de dire à François I^{er} qu'il « aime mieulx mourir » que

capituler⁹⁶⁹. Sous ses ordres, il revendique avoir encore 10 000 lansquenets et 4 000 cavaliers, dans l'attente d'un renfort de 8 000 hommes qui est seulement prévu pour l'été 1547. Il n'empêche que, pour Charles Quint, l'histoire acquiert plus de transparence. Les rebelles d'hier deviennent les fidèles d'aujourd'hui...

Vers une reconquête impériale

Du soir du 25 janvier au matin du 3 mars, l'Empereur réside à Ulm, qui s'est ralliée sans trop se faire prier : contraintes de demeurer une demi-heure à genoux, la face contre terre⁹⁷⁰, les autorités de la ville jurent « de ne jamais traicter chose, en publicque ny en secret, que soit directement ou indirectement contre sa Majesté ou contre le roi son frère ou les siens ». Les demandes de pardon se suivent, impliquant la même ritualisation par « *Fußfall* » ou génuflexion ; ce sont les députés d'Augsbourg, le 27, qui sont reçus en audience et parmi lesquels il y a Anton Fugger pour jouer le rôle d'intercesseur : l'accord, conclu le 31 janvier, n'est rendu possible que parce que Sébastien Schartel a auparavant accepté de quitter la ville et de se retirer à Constance. Il implique le versement de 150 000 écus et la cession de 12 pièces d'artillerie « toutes affustées », ainsi que l'installation d'une garnison de 10 enseignes. À quoi s'ajoute bien entendu l'engagement de renoncer à la participation à la ligue de Smalkalde :

Les habitans dillec, bien advertis de la grande magnanimité et puissance de sa maiesté et voyant clerement la grande prospérité et heureuse fortune que divinement luy succedoit de ceste guerre, ouvrirent aulcunement les yeulx de leurs esprits et ayant certain bon remord de conscience, aussi cognoissant la grande énorme faulte par eulx commise d avoir esté traistres rebelles et desobeyssans a sa

majesté procurarrent par tous les moyens a eulx possibles de fayre sortir de lad. ville et cité daugspurg le susnommé sebastian Chartel, comme sus est declairé cappitaine general en lad. ville de leur armée a l'encontre de sa maiesté, ensemble de tous les gens de guerre estants en icelle sous la conduicte dudit Chartel, affin que iceulx expulsés ils eussent meilleur commodité et moyen de se venir humilier et rendre ensemble de la dite cité a la miséricorde de sad. maiesté, a laquelle yssue ledit Chartel ne volaist nullement entendre que premièrement il ne feust très bien par eulx salarié des services quil leurs avoyt faict comme disoit, à l'encontre de sad. majesté ; par quoy feurent les dits habitans contraincts luy payer et délivrer la somme de quarante mil florins dor pour une foys, laquelle somme receue icelluy Chartel trovast la manière deschapper, senfuyr et saulver sa personne le plus secrètement que luy fust possible, craignant d estre prins et rencontré par sad. maiesté ou ses gens ; à laquelle sa maiesté il avoit esté ainsi comme dict est traistre et persequiteur.

De nouveaux ralliements se succèdent : après Augsbourg, Ulm (taxée pour 100 000 écus), Francfort (pour 80 000), ce sont ceux de Biberach an der Riss en Wurtemberg, de Ravensburg en Souabe, de Kempten dans l'Allgäu, de Memmingen en Souabe (50 000 écus), qui viennent se donner en spectacle, toujours à Ulm, car la goutte y immobilise l'Empereur qui doit attendre une guérison qui tarde. Le spectre n'aime pas la paix. Le mot d'ordre est de ne pas faire entrer la religion en compte dans le règlement des contentieux. L'Empereur a peut-être déjà en tête le projet de réforme qui va être l'ossature du futur Intérim.

Les événements sont nombreux en ce début d'année. Le pape officialise le 22 janvier le rappel des derniers éléments de son contingent expéditionnaire, Charles Quint prenant le 2 février connaissance du bref

pontifical en date du 22 janvier. Le 2 février (le 5 ?), qui est le jour de la fête de la Purification de la Vierge, survient d'autre part l'annonce du décès d'Anna Jagellon, reine de Hongrie et de Bohême. L'Empereur prend le deuil de sa belle-sœur et fait organiser les 24 et 25 des services funèbres. Puis est reçue la nouvelle de la mort d'Henri VIII survenue le 28 janvier 1547.

Le vendredi 18 février, ce sont Jakob Sturm, Matthias Pharer et Marx Hagen, les ambassadeurs et députés de Strasbourg – en importance la quatrième ville à s'être engagée en faveur de la ligue –, qui parviennent à Ulm pour obtenir grâce et miséricorde. Les négociations sont âpres, et l'évêque d'Arras confie qu'elles butent sur la question du serment de fidélité à l'Empereur, et sur la renonciation à l'adhésion à la ligue « qu'ilz ne veuillent faire, disans que dans VIII. jours elle sera finie. Mais sa magesté veult qu'ilz y renoncent... ». Une amende de 30 000 florins est exigée. Le 19 février, la cité rhénane, qui pourtant s'était activée durant les débuts de la guerre pour obtenir la formation d'une coalition ayant le roi de France à sa tête, est enfin reçue en grâce. Lindau et Esslingen font peu après aussi la paix.

Quant à Maurice de Saxe, il échoue dans une tentative pour obtenir du landgrave la conclusion d'une paix séparée. Un compromis avait été négocié à Aussig avec Philippe de Hesse, qui avait paru accepter de se désengager de la ligue de Smalkalde mais avait finalement refusé de promettre d'engager ses forces contre l'électeur de Saxe et ses alliés. Les conditions lui étaient apparues trop rigoureuses : il devait promettre à l'avenir d'observer les décrets impériaux sans exception, de livrer un de ses fils en otage, de fournir des troupes contre l'électeur de Saxe, et aussi de demander pardon et miséricorde rituellement. Parallèlement, le 17 février, monsieur de Bassefontaine est chargé par François I^{er} d'aller informer Jean-Frédéric de Saxe de son soutien, de convenir à toutes les demandes de

l'électeur : il s'agissait de tout faire pour empêcher la paix ou la défaite des alliés.

L'Empereur est encore instruit du siège que le duc Jean-Frédéric, qui ne désarme pas, « soy disant du passé électeur du Saint empire », avait mis devant Leipzig, ville relevant de l'autorité de Maurice de Saxe, désormais considéré comme légitime prince électeur. Venu avec une puissante armée et ayant auparavant reconquis une grande partie de son territoire, l'électeur avait déjà fait donner son artillerie avec une très grande violence. Mais il est contraint de décamper sur l'avertissement que deux armées de secours s'approchent : l'une envoyée par l'Empereur sous le commandement du margrave Albrecht Alcibiade de Brandebourg, et l'autre conduite par Ferdinand lui-même. La Saxe est donc plongée dans une guerre qui a toute l'apparence d'une guerre civile, mais Jean-Frédéric est affaibli, selon les témoignages recueillis par l'évêque d'Arras. Il ne disposerait plus désormais que de 8 000 hommes de pied, dont beaucoup de malades, et de 4 000 chevaux⁹⁷¹. Moins donc que ce qu'il soutient avoir sous ses ordres à l'intention du roi de France.

Un nouveau succès intervient qui dénote que les opérations impériales tendent désormais à se déporter vers le nord de l'Allemagne : l'Empereur, durant le mois de novembre 1546, avait envoyé Josse van Groeningen, gouverneur de Zélande, à la tête de 21 enseignes de gens de pied et 12 enseignes de cavaliers en campagne contre le comte Konrad von Deckelbourg, contre les villes d'Osnabrück, de Minden, le comte Bernhardt von Lippe et quelques autres, afin de les contraindre à la reddition. Le contingent expéditionnaire prend la forteresse de Rietberg et marche en février 1547 en direction de Brême. Groeningen est toutefois tué, et le colonel Christoph von Vrisberg, qui lui succède, doit se résoudre, voyant la ville hanséatique renforcée par des secours venus de Hambourg, à renoncer temporairement au siège de la ville.

Affaires romaines, crise bohémienne...

Les indices de dégradation des rapports avec Paul III ont tendance à devenir patents. Au cours d'une conversation qu'il aurait eue avec le pape, Don Diego Hurtado de Mendoza aurait vu le pontife se plaindre amèrement « que l'on usoit rudement à l'encontre de luy, ne tenant pour bonne, chose qu'il fît, adjoustant que *al vecchio si doveva dar consolazione* ; et chargeant sur Lucinia [Granvelle], dit qu'il faisoit malvais office⁹⁷² ». Granvelle aurait été brutal à l'égard du nonce, « et de parole et de faict, le tirant par force, soubz couleur de courtoisie, hors de sa chambre⁹⁷³ ». Le pape aurait marmonné « entre ses dens » des menaces... Et il faut admettre qu'il a plusieurs raisons d'irritation forte : d'une part, il y a l'accord antérieur à la guerre avec le luthérien Maurice de Saxe et celui avec le margrave Hans de Brandebourg-Küstrin⁹⁷⁴, qui l'ont fait douter de la volonté impériale de combat pour la seule restauration de l'unité religieuse. Et puis, plus immédiatement, les soumissions des villes rebelles n'ont pas inclus d'engagements, de leur part, sur le plan religieux et tout semble indiquer que l'Empereur promette aux villes ce qui est appelé « le libre exercice de leur culte ». Du moins pour l'instant.

Le souci du pape est en outre que, libéré des contraintes de politique intérieure allemande par le fait même des concessions qu'il pratique, l'Empereur ne soit en mesure de reporter ses forces en direction de l'Italie, ce qui rendrait difficile l'avancement des prétentions patrimoniales des Farnèse auxquelles il semble très opposé ; mais qui pourrait aussi avoir des retombées sur les travaux conciliaires que l'Empereur pourrait chercher à influencer en raison de sa position de force. On sait que les décrets sur le péché originel, sur les écrits canoniques et sur la justification avaient fortement mécontenté Charles Quint et qu'il l'avait fait savoir.

Comme le signale Jan Janssen, ce ne fut pas par hasard si le décret sur le dogme de la justification fut promulgué dès le 13 janvier 1547 : il

s'agissait d'empêcher tout retour en arrière sur un point absolument fondamental qui avait été une des avancées des colloques religieux récents, en profitant de ce que l'Empereur était toujours en campagne et que la situation d'indécision dans le Saint-Empire semblait vouée à perdurer. Charles Quint considéra aussitôt que cette promulgation était un défi aux luthériens et, par conséquent, visait à parasiter toute entreprise irénique ultérieure de sa part. Le 3 mars, vint en outre la promulgation du décret sur les sacrements. Le problème est que, concentré sur les affaires militaires, il n'a pas pu empêcher le Concile de basculer, selon la formule de Pierre Chaunu, en un « concile de rupture⁹⁷⁵ » : « L'Allemagne minoritaire en sortait confortée ; quant à l'Allemagne protestante, elle n'avait plus d'autre solution que de consolider une ecclésiologie de substitution, une ecclésiologie quelque peu mythique de l'*Antiquitas redux* [l'Antiquité de retour]. » Et le transfert de l'assemblée à Bologne alourdit encore plus le contentieux.

Selon Elena Bonora, pour l'Empereur, la configuration des rapports de forces est en voie de changer – et elle changera décisivement après Mühlberg qui serait alors plus une péripétie qu'un véritable événement – et, une fois l'hypothèque saxonne levée, il pourrait être conduit à élargir le champ même de la procédure de résolution conflictuelle mise en œuvre. Il pourrait être conduit à mettre fin « à tous les tumultes de l'Italie » parce que ces tumultes constituaient un point sensible dans la « perpétuation de son système de pacification de la chrétienté » : mettre fin aux facteurs d'instabilité en Italie signifierait en ce début d'année 1547 se retourner contre Rome pour assumer le rôle de chef de la chrétienté dans lequel le pape était défaillant, « *inadempiente* ». Et Charles Quint de se plaindre en effet que Paul III l'ait abandonné au moment où il avait le plus besoin d'aide pour trouver une voie de résolution aux problèmes religieux qu'il devait affronter : le pape l'a abandonné en retirant ses troupes, mais aussi en transférant le concile à Bologne – ce qui a entravé sa volonté de réduire « *al*

ovile » la Germanie. Il se lamente encore que Paul III n'a eu de cesse de comploter avec la France pour le déstabiliser et pour mettre le désordre en Italie. Et Charles Quint aurait prononcé ces mots : « *Io so la via di roma, guardisi papa Paulo di non far ch'io vada trovarlo* ». « Je connais le chemin de Rome ; que le pape Paul se garde de ne pas faire en sorte que j'aie le trouver. »

C'est un autre conflit âpre qui est désormais en gestation, et qui se joue non pas seulement à coups de protestations qui sont des menaces, mais s'insère dans la continuité des événements dramatiques que sont la rébellion de Naples, les tumultes de Sienne, la conjuration de Gênes, les provocations dirigées par Ferrante Gonzaga, l'assassinat de Pier Luigi Farnèse⁹⁷⁶. Les tensions sont vite d'une acuité extrême, au point qu'il est rapporté, le 21 décembre 1546, que le cardinal Madruzzo aurait affirmé que d'ici à quatre mois il y aurait en Italie 100 000 piétons et 20 000 cavaliers allemands, et que « rien n'échappera au fer et au feu ». Quelques semaines plus tard Mendoza apporte à Paul III une protestation officielle qu'il fut contraint de lire à genoux : l'Empereur y donnait à entendre qu'il pourrait user de son droit de convoquer un concile qui jugerait un pape ayant oublié ses devoirs spirituels⁹⁷⁷.

Tout ne tourne cependant pas en faveur des Impériaux. Maurice de Saxe, dans le cadre d'une stratégie d'investissement spatial de la Saxe, avait installé le margrave Albrecht de Brandebourg-Kulmbach dans la ville de Rochlitz, avec 2 000 cavaliers et 5 000 hommes de pied. Le duc Jean-Frédéric réagit en envoyant, de nuit, Ernst de Lunebourg et Volrat de Mansfelt avec des cavaliers suivis par Georg Reckerodt et ses piétons et le reste de l'armée. Le 2 mars au matin, l'assaut est donné. L'électeur arrivé en personne dirige les opérations ; la ville est canonnée depuis une hauteur, tandis que les hommes de pied se ruent sur le faubourg qui est incendié. La violence des premiers combats détermine la fuite des défenseurs et la prise de Rochlitz, qui est pillée. Albrecht Alcibiade de Brandebourg-Kulmbach

est capturé par Ernst de Lunebourg et mené à l'électeur ; six enseignes se rendent alors que de nombreux hommes de pied sont massacrés dans leur fuite ou dans la ville même. La défaite est cuisante pour les Impériaux, à qui elle démontre que les jeux sont loin d'être faits. Surtout, elle rebat les cartes en Saxe en faveur de l'électeur, qui reprend le contrôle d'Annaberg, de Marienberg, et Freiberg.

Sans doute Charles Quint, avant cet événement, avait-il l'intention de marcher sur Francfort, car il souhaitait discuter avec les députés des princes et villes d'Empire fidèles ou fidélisés à sa cause pour les porter à se confédérer. Mais il doit y renoncer, car Jean-Frédéric, après ce succès, tente d'étendre sa politique d'agitation anti-impériale à la Bohême en sollicitant le soutien des anciens et des nouveaux utraquistes [les luthériens], des États de Bohême. En effet Ferdinand, mécontenté par les désistements des forces qu'il avait levées en Bohême et qui avaient refusé de marcher contre l'électeur de Saxe, s'était rendu au début février à une réunion des États du royaume, à Letmeric [Leitmeritz] et, le 8 février, il avait réclamé la levée de secours destinés à rejoindre de toute urgence les forces, alors en difficulté, de Maurice de Saxe ; il se heurte là à une fin de non-recevoir dédoublée par un absentéisme et ce sont des relations très tendues qui s'instaurent. Les États sont convoqués par le roi à Prague pour le 18 mars et c'est dans un climat de révolte qu'ils sont préparés.

C'est Ferdinand qui peut donc désormais apparaître comme menacé à partir de la Saxe. Il réclame de l'aide ; Albrecht de Brandebourg était parti en urgence avec 1 800 chevaux et 16 enseignes de piétons qui n'arrivent pas. Cette première force d'intervention est suivie par 8 enseignes de lansquenets commandés par le marquis de Marignan et 600 chevaux du margrave Hans de Brandebourg⁹⁷⁸. L'avenir de l'histoire, Charles Quint l'a pensé ou décidé, se joue désormais en Saxe et sur ses confins avec la Bohême et il a pris la décision de ne pas laisser la voie libre aux Confédérés et donc de passer à l'attaque.

La Saxe en ligne de mire

Le vendredi 4 mars, le duc Ulrich de Wurtemberg vient enfin en personne demander son pardon. Il est onze heures du matin. Il est lui aussi goutteux et l'Empereur, qui a l'expérience de la maladie, permet qu'il reste assis dans une chaise portée. Le pardon est donc sollicité par deux de ses conseillers, agenouillés et agissant pour lui, « pource qu'il ne se pouvoit remuer ne baisser⁹⁷⁹ ». À l'issue de cette cérémonie, Charles Quint prend la route en litière pour Nördlingen où il arrive le lendemain 5 mars après avoir passé la nuit à Giengen et où il va demeurer jusqu'au 21, immobilisé par une nouvelle crise de goutte. La décision a été prise de marcher vers la Saxe en faisant « les plus grandes journées que possible me sera⁹⁸⁰ ». Ce qui n'empêche pas que reste d'actualité le projet d'une ligue des forces alliées de l'Empereur, qui serait entérinée par la diète, dont les préparatifs de réunion ont lieu à Ulm. Dans ce contexte de contre-offensive impériale, Melanchthon écrit à Jean du Bellay à propos du *magno incendio* qui dévaste l'Allemagne et qui le met lui-même en péril⁹⁸¹. Quant à Charles Quint, le 11 mars, il écrit à sa sœur Marie de Hongrie que la capture du margrave Albrecht de Brandebourg est à ses yeux une catastrophe : 1 800 chevaux et 10 enseignes de piétons ont été mis en déroute, on vient de le voir. Il se sent offensé et il ne peut donc pas en rester là, à temporiser tout en se soignant : malgré la goutte et les douleurs qu'elle engendre, il a pris la décision capitale d'aller « chercher » Jean-Frédéric « en son pays ». Et aller le chercher, c'est se diriger au plus vite vers la Saxe électorale.

Le 21 mars, en litière, l'Empereur laisse donc derrière lui Nördlingen, puis couche à Oettingen, où il a une nouvelle entrevue avec les envoyés de Strasbourg implorant, agenouillés, leur pardon : ils obtiennent que l'Empereur ne leur impose pas de garnison, et se contente de 30 000 écus et de la livraison de 12 pièces d'artillerie. Le 22, il est à Gunzenhausen, le 23 à Schwabach, et le 24 à Nuremberg où il va devoir rester plus longtemps

que prévu du fait d'une rechute dans la maladie qui le taraude ; la ville n'avait jamais pris part à la ligue et une démonstration de force est mise en scène : « Y faisant entrée pour sa gaude (garde) huict enseignes des regimens du marquis de marignans et du madut [Madruzzo]. item sa garde ordinaire d'archiers de corps et allebardiers des deux nations espagnols et allemans, item les gens de guerre a cheval de illustrissime archeduc d'austrie Maxime [ilien] son nepveu et ceulx du grand commandeur de pruisen et le gros de son armée de toute nation, espagnols italiens allemans, piétons et chevaulcheurs, a pays circonvoisin d'icelle ville de Nuremberg de la quelle sa maiesté partist avec toute son armée marchant dung costé et le illustrissime duc dalva [d'Albe] son cappitaine general dung aultre et avec son excellence partie de lad. armée. »

Le 24 (18 ?) mars cependant, s'ouvre la diète des princes et villes de Bohême, à Prague ; outre une déclaration revendicative des libertés de la Bohême, formulée en cinquante-sept articles, est décidée la formation réactive d'une alliance pour la conservation des mêmes libertés, religieuses et politiques : une ligue ou confédération générale est ainsi organisée, qui ordonne la levée de 30 000 piétons et 12 000 cavaliers qui seront placés sous l'autorité de Caspar Pflug. La situation est quasi révolutionnaire, car le roi voyait une partie de son pouvoir remis en cause : ce serait la diète qui l'élirait et choisirait ses conseillers ; et un comité était désigné pour expédier les affaires courantes, lever des soldats. Et la prise d'armes est en conséquence décidée, avec un projet de stratégie concertée avec Jean-Frédéric de Saxe, contre « des meschans bougres d'Espagnols et Hongres que l'Empereur et Ferdinand amenoyent⁹⁸² ». L'enthousiasme initial ne permettra cependant pas de lever rapidement plus de 2 000 hommes et sera contrarié par des blocages d'ordre financier.

Prolifération événementielle

Charles Quint reprend donc son cheminement vers la Saxe, à compter du mardi 29 mars : il couche à Hersbruck, puis les 30 et 31 mars à Vilseck en Palatinat, aux confins de la Bavière, et le 1^{er} avril à Weiden. Malgré la pluie, il progresse vite, car son objectif est d'empêcher Jean-Frédéric de réorganiser et renforcer son armée. Le samedi 2 avril, la semaine avant Pâques, il atteint la ville de « durchrailles » [Tirschenreuth] où il séjourne le dimanche des Rameaux et le lundi 4, quand arrive le roi Ferdinand accompagné de l'archiduc d'Autriche et du duc Maurice de Saxe qui ont entrepris de joindre leurs troupes à l'armée impériale. *Serenabat*.

Il atteint ensuite le 5 avril Egra [Eger], une ancienne ville d'Empire située aux confins ouest de la Bohême et passée sous l'autorité du roi de Bohême. Il y fait sa jonction avec le gros de l'armée du duc Maurice, surtout 4 000 cavaliers qui y ont établi leur campement. Le 7 avril, il écrit aux États de Bohême pour réclamer des vivres et des munitions, annonçant, en cas de refus, des représailles, mais continuant de préciser n'avoir pas pris, pour sa part, les armes pour cause de religion. Il demande que les forces armées qui ont été levées sous le commandement de Gaspar Pflug se retirent en leurs pays. Peu après, Ferdinand rédige une missive dans les mêmes termes, annonçant qu'au cas où les exigences impériales ne seraient pas suivies, une punition serait inévitable. Et ses hussards hongrois, commandés par Sébastien Von der Weitmülen, ont une réputation terrible : le bruit court qu'ils coupent aux enfants pieds et mains, pour les attacher à leurs chapeaux en manière de panache⁹⁸³... Le même jour, le duc de Clèves intercède auprès de l'Empereur en faveur de son beau-frère dont il obtient la grâce.

La veille est parvenue la nouvelle de la mort de François I^{er} à Rambouillet⁹⁸⁴. Charles Quint écrit donc le 22 avril à Charles de Brimeu, sieur d'Humbercourt, de faire part au nouveau roi de France de ses condoléances : « [...] et confions qu'estant chose irremédiable, comme très-prudent et magnanime prince, il se sera en ce conformé au vouloir du

Créateur et que aussi en avons heu très-grant desplaisir pour avoir perdu ung si bon frère et amy. » L'important est que les traités récemment conclus soient respectés⁹⁸⁵. Et dans une lettre écrite le même jour à son ambassadeur auprès du roi de France, Jean de Saint-Mauris, il fait part de son angoisse de ce que le règne qui s'ouvre ne soit tenté par un changement de politique⁹⁸⁶. Il est évident que la réouverture d'un front avec la France serait une catastrophe dans le contexte immédiat.

Un incident doit être ici évoqué, car il permet d'appréhender non seulement les fantasmes attachés à la figure de l'ennemi, mais aussi et surtout les méthodes de désinformation et de stigmatisation de l'adversaire qui ont alors cours. Maximilien d'Egmont, comte de Buren, alors qu'il se trouve à Francfort, fait exécuter le 12 avril deux individus dont un bourgeois de la ville, Wilhelm von Werthen, et un sujet du landgrave qui était bourgeois de Cassel, Hans Ecker von Gelhausen, sur accusation d'avoir fait faire des doubles des clefs d'une porte de la ville et d'avoir manigancé de mettre le feu aux quatre points cardinaux de la cité. Les deux personnages auraient été des espions du landgrave ; ils sont aussi mis en cause pour un projet d'assassinat de Buren lui-même et du Stadtbürgermeister, couplé à une action d'empoisonnement des puits de la ville, « et celluy sur tous dont on puisoit l'eau pour la cuisine du comte ». Toujours le même fantasme, dont on a vu précédemment qu'il avait concerné des émissaires du pape. « Après il se publia un escrit, qui contenoit qu'ils avoyent confessé ceste conjuration en prison et avoyent perseveré en ceste confession quand on les menoit au supplice⁹⁸⁷. »

Et ce texte est un acte d'accusation et de délégitimation dirigé contre le landgrave, appuyé sur les dépositions d'hommes qui ont été contactés et stipendiés pour participer à la présumée action subversive et qui devaient ouvrir les portes de la cité quand Philippe de Hesse se présenterait « avec ses hommes » : et « alors le landgrave voulait avec ses gens frapper l'homme commun et prendre possession de la ville ». Ce serait lui-même

qui aurait ordonné de « polluer les fontaines » et d’empoisonner le comte de Buren. Le poison aurait été du mercure. L’accusation était gravissime, puisque grâce à ce complot ourdi par les deux agents espions et incendiaires, la ville aurait pu ensuite être saisie par les protestants. Pour faciliter l’opération, Hans Ecker aurait été épaulé par d’autres complices qui devaient en quatre points de la ville préparer l’entrée surprise des hommes du landgrave...

Rappelons l’article 130 de la Constitution Caroline, intitulé « De la punition des différentes espèces d’homicides, et premièrement de celui qui se commet par le poison » : « Celui qui attentera au corps ou à la vie d’un autre par le poison, si c’est un homme, il sera condamné à la roue, ainsi qu’un meurtrier de propos délibéré ; si c’est une personne de l’autre sexe, elle sera précipitée dans l’eau, ou punie d’une autre peine de mort, suivant ce qui se trouvera en usage. Cependant afin que l’exemple inspire plus de terreur aux autres, ceux qui seront coupables d’un crime aussi noir, seront traînés sur la claie au lieu du supplice, et avant l’exécution à mort, tenaillés avec des fers ardents, plus ou moins selon l’état des personnes, et la nature du délit, comme il est marqué au sujet du meurtre. » Le landgrave, face à cette publicisation qui faisait de lui un assassin, incendiaire, empoisonneur, coupable d’un crime de lèse-majesté divine et humaine, et qui donc assimilait sa cause à une entreprise d’abord meurtrière du « *gemeiner man* » et destructrice des libertés urbaines, répliqua en protestant n’avoir eu aucun projet sur Francfort ; il souligna n’avoir envoyé Hans Eckert dans la cité que pour s’informer des positions de l’Empereur et que la torture faisait dire n’importe quoi à qui la subissait. On le voit, le motif de l’empoisonnement va et vient de part et d’autre des fronts mouvants de la rhétorique conflictuelle. Il permet d’augmenter la pression sur le landgrave, en criminalisant désormais son action plus encore que par le seul motif de la rébellion. D’autant que celui qui recourait directement ou indirectement au poison pouvait être associé à la figure du pyromane et du diable, méritant

donc le châtement du feu pour un crime atroce parmi les crimes atroces, crime de lèse-majesté divine et humaine⁹⁸⁸.

Un nouveau contretemps advient pour l'Empereur, sur un autre théâtre d'action : les Pères, le 11 mars, ont décidé du transfert du concile à Bologne, pour une nouvelle session qui devrait s'ouvrir le 21 avril. À Rome, les choses n'allèrent pas de soi et ce ne fut que le 23 mars que le consistoire donna son approbation, malgré l'opposition des deux cardinaux espagnols qui étaient présents. Le nonce Girolamo Verallo reçoit alors la mission délicate d'aller prévenir l'Empereur. L'entrevue a lieu le 14 avril, à Plauen ; Charles Quint tonne contre le pontife, qu'il a déjà soupçonné lors de la récente conjuration Fieschi d'avoir joué un rôle occulte aux côtés de la France : « Il ne pense qu'à prolonger sa vie, à agrandir sa maison, à entasser de l'argent [...] nous le connaissons : c'est un vieillard obstiné, qui travaille à la décadence de l'Église... Mais on ne manquera pas d'avoir un concile qui répondra à tous les désirs de la chrétienté et détruira tous les abus. Nous savons jusqu'où va notre autorité et qu'il nous appartient, en qualité d'Empereur, d'assurer la liberté du Concile, qu'il le veuille ou non. Si cela est nécessaire, nous enverrons les évêques non seulement à Bologne, mais même à Rome, et nous les accompagnerons personnellement⁹⁸⁹. »

Il n'est plus alors question d'impassibilité. La colère vient dire que des limites ont été atteintes dans la provocation. Rien ne va plus avec le pape Farnèse, car le dispositif impérial est considérablement perturbé par le transfert conciliaire qui a tout l'air d'être justifié par un faux prétexte et qui peut se décoder en termes de refus de tout dialogue à venir avec les protestants. Mais, pour ne pas laisser Paul III continuer dans la voie de la fermeture confessionnelle, il faut régler la question de la guerre de la ligue de Smalkalde, de toute urgence. Le temps n'attend pas.

L'armée en ordre de marche

C'est un tournant nouveau qui est en gestation. Car, conjurant les premières inquiétudes, la mort de François I^{er}, le 31 mars, pouvait désormais sembler avoir donné les coudées franches à Charles Quint pour aller plus loin dans son projet de ligue dont le but serait d'imposer la paix en Allemagne par-delà les options religieuses et donc d'en revenir à une politique irénique : s'était ainsi comme ouverte une fenêtre pour lui, car les semaines qui suivent lui indiquent qu'il n'a plus pour l'instant à redouter que les Français décident soudain de porter secours aux princes. Même si la défection du contingent pontifical, la mise en garnison d'enseignes dans toute une série de villes, et la remontée vers le nord des hommes de Buren ont diminué sa capacité immédiate d'intervention, il conserve 16 000 hommes, qui pour la plupart font partie des vieilles bandes italiennes et espagnoles⁹⁹⁰ – des troupes d'élite très aguerries. Le temps est cependant compté, car des bruits courent d'une virtuelle reprise d'offensive du Turc vers la Hongrie, malgré la paix accordée.

Le second *Dialogo* de Diego Nuñez Alba permet de prendre conscience que la séquence qui commence sera identifiée comme celle du secret divin énoncé dans Esaïe 24. Admire, s'exclame Militio à l'adresse de Cliterio, combien les jugements de Dieu sont incompréhensibles, parce que l'Empereur a connu les fatigues les plus grandes, a subi une grande adversité dans la défense de l'Église et dans sa volonté de déraciner la « maudite secte luthérienne⁹⁹¹ ». Pourtant, il ne s'est pas départi de ses vertus d'espérance, et d'humilité, dans la seule certitude que Dieu peut élever les méchants mais finit toujours par les châtier. Et le châtiment est effectivement venu sur eux !

Le 13, l'armée impériale s'ébranle depuis Eger en direction de Plauen⁹⁹². Elle est décrite dans les termes suivants⁹⁹³ :

Avec le Roy Ferdinand son frère archeduc d'austrice, ses nepveu et duc Mauris de Sachssen faict et tenu électeur du Sainct empire par

sentence de sa maiesté pour la cause de la rébellion dud. duc Jehan Frederich de Sachssen et pour leur armée les trois tercis (tercios) et regimens espagnols de naples, de Lombardie et de hongrie sous les conduytes de Don Alvaro de Sandia [Sande], de Alonco Visvas [Vivès] et du maistre du camp arco [Arce] et loys Pilagila. Item quatre regimens de lansquenets trois de la part de sa maiesté soub la conduyte l'ung des d. regimens du marquis de Marignans⁹⁹⁴, le second du seigneur n [icola]s] Madurch nommé par sa maiesté en la place de feu le seigneur Lyparan de Madrucho son frère [Madruzzo]⁹⁹⁵, a son vivant ordinaire cappitaine coronel pour sa maiesté, decedé de ceste vie estant sa maiesté arresté a Ulm, et le iije régiment soub herr Valler [Walter]⁹⁹⁶, le iiiie estant soub le duc Mauris de Sachssen. Item accompagné d'environ sept mil chevaulx, ou plus, hommes d armes asscavoir de la part de sa maiesté imperialle mil et deux cens hommes de Napples, deux mil chevaulx soub la conduyte dud. duc Mauris de Sachssen, huict cents chevaulx soub le marquis Albrecht prisonnier du dit duc Jehan Frederich de Sachssen, cinq cents chevaulx soub la conduyte du grand commandeur de Pruissen, et cinq cents chevaulx legiers italiens soub l'illustrissime prince de Sulmona, et trois cents espagnols acquebusiers a cheval soub les cappitaines Addana et Aquila. Item, pour la part de sa maiesté royalle, deux mil chevaulx hongrois nommés houssar et cinq cents chevaulx sous le marquis huhrich [fils] de Joachin margrave de brandeburg électeur du Saint empire...

Diego Nuñez Alba donne les chiffres suivants : 17 000 piétons, auxquels s'ajoutent 6 000 hommes de pied espagnols, 8 000 cavaliers, dont 1 000 Hongrois. Suivant le cours de l'Elster, l'armée impériale avance sur un axe sud-nord à marche forcée en direction de la Saxe, sous le commandement du duc d'Albe. Elle s'empare d'Altdorf sur l'Elster. Et elle

entreprend de foncer sur Meissen où l'électeur a établi son camp afin d'attendre des secours en provenance de Poméranie, du Mecklenbourg et des villes protestantes de la Baltique. Les Espagnols se voient affublés d'une réputation exécrationnelle : ils ne respectent rien et leur violence est gratuite, ou plutôt renvoie à des pratiques probablement carnavalesques de pain perdu ou pain crotté. Bartholomäus Sastrow note qu'en Wurtemberg, où un pain savoureux est fabriqué, ils s'amusaient à creuser dans les miches de seigle, « fientaient dans la croûte et se torchaient avec la mie⁹⁹⁷ ».

Il faut faire vite, car Jean-Frédéric pourrait prendre l'option de se retirer dans Wittenberg réputée imprenable : dès le 12 avril il a franchi l'Elbe. Charles Quint est donc le 14 avril à Plauen, en haute Saxe, le 15 à Reichenbach, et le 16, il se trouve à une demi-lieue de la ville de Werdau. Maurice de Saxe s'illustre alors en obtenant sans combat la reddition de 7 ou 8 enseignes de lansquenets au service du duc de Saxe. Ils rendent les armes en promettant de ne pas prendre service contre l'Empereur d'ici à six mois, et liberté leur est rendue ; le 17 avril, l'armée impériale est à Glauchau, le 18 à Gndstein et le mardi 19 à Schwartzbach, non loin de Rochlitz. Le 20, le prince de Sulmone, près de Leisnig, doit engager le combat contre deux enseignes de lansquenets à la solde toujours du duc Jean-Frédéric : c'est une victoire et la plupart des ennemis sont tués, et la ville se rend.

Le même jour, le gros de l'armée et l'Empereur arrivent à Leisnig même, sur la Moldau qui est traversée, avant de partir prendre logement à l'Est dans un village relevant du duc Maurice. Jean-Frédéric, pour sa part, a réussi à occuper Meissen et a établi son campement tout autour de Belgern, après avoir levé le siège qu'il avait provisoirement mis devant Dresde dans l'espoir de faire prisonnière la femme du duc Maurice qui s'y était réfugiée. Le temps est au brouillard : pour chaque jour qui passe Mameranus consigne que « *Nebulae erant* ».

L'objectif des Impériaux est désormais de trouver un gué pour être en mesure de passer l'Elbe et de pénétrer « sur son pays et estat de Saachssen ou vraiment sur le pays de son élection ». Jean-Frédéric conserve avec lui, sous son autorité directe, 10 enseignes de lansquenets et 3 000 hommes d'armes et il attend toujours l'arrivée de 12 enseignes en provenance de Bohême, de 12 autres enseignes commises auparavant à garde des mines d'argent qui se trouvaient sur la frontière de ses États avec le royaume de Bohême, et, enfin, 11 ou 12 autres enseignes et 2 000 cavaliers qui avaient reçu la mission de protéger les places fortes « de son pays ». L'enjeu est de taille pour l'Empereur qui sait que le temps n'attend pas : il s'agit pour lui, dans un moment où il dispose de la supériorité numérique qu'il sait provisoire puisque sous peu Jean-Frédéric va recevoir des renforts considérables – sans doute donc plus de 30 000 hommes –, de chercher la bataille. Il suit le cours de l'Elbe à la recherche d'un gué, avec comme toujours objectif de couper ensuite à l'électeur la route de Wittenberg, sa capitale vers laquelle il ne pourrait qu'être tenté de se replier.

Sleidan note que, lorsque l'armée se dirigeait vers Meissen, « ce qui fut le vingtdeuxième d'avril, et tant le lendemain que le jour qu'il donna la journée, après avoir passé le fleuve, et mesmes quelques jours après, le soleil devint fort huideux et obscur, pasle, et comme environné d'obscurité, tellement qu'aucuns fort esloignez de Saxe, et ne sachans ce qui se faisoit avoyent opinion que quelque grande chose estoit devant annoncée ; Car on prind garde a cela, non seulement en Allemagne, ains aussi en France et en Angleterre, et y a plusieurs milliers de personnes qui en peuvent tesmoigner⁹⁹⁸ ». Le signe est un *portentum*, un prodige annonçant un temps de malheurs et calamités. Pour Sleidan dont l'engagement luthérien est viscéral, ce soleil préfigure effectivement un avenir sombre, et son obscurcissement a pour fin de symboliser que la Vérité va entrer en souffrance avec la défaite imminente des Confédérés, en contrepoint de ce que le discours impérial va ensuite affirmer.

Le 22 avril, l'Empereur donne l'information à Marie de Hongrie qu'il semble que l'ennemi soit seulement à cinq ou six lieues de distance. La veille, des cheveau-légers ont été au contact de quatre enseignes ennemies⁹⁹⁹. Il se trouve lui-même alors encore à Leisnig et le lendemain le camp est établi à trois lieues de Meissen où, selon la rumeur, l'électeur serait encore installé. Les Impériaux avancent vers les villages de Hoven [Seerhausen ?] et Jahna, et jusqu'à une « maison » appartenant au duc Maurice, nommée Somhof (?)¹⁰⁰⁰ et s'y tiennent jusqu'au petit matin du 23 avril. Jusqu'à 10 heures du matin, il y avait encore « *tenebrosae et perdensae nebulae* ». Déjà dix jours de marche forcée pour l'armée impériale.

Voyant des soldats impériaux se rapprocher de Meissen, l'électeur avait abandonné la ville, brûlant le pont sur l'Elbe afin de se protéger dans son mouvement de prise de distance. Meissen capitule le soir, tandis que les Confédérés remontent l'Elbe pour s'installer à deux lieues dans « un lieu fort avantageux » en y conduisant des bateaux destinés à la fabrication d'un pont. Selon l'Empereur, l'électeur escomptait effectivement qu'il foncerait sur Wittenberg et chercherait à investir la ville avant que lui-même puisse être en mesure d'opérer sa retraite vers la capitale de son électorat. Débute alors une séquence de bataille qui, comme l'a définie Alphonse Dupront, autorise l'invention d'une « survivance épique ». Une invention qui est une fabrication de l'événementialité.

CHAPITRE XVIII

La fabrication d'une « survivance épique » : Mühlberg

L'Empereur envoie alors des hommes effectuer des reconnaissances¹⁰⁰¹. C'est seulement vers 3 heures de l'après-midi que des espions qui longeaient l'Elbe découvrent le camp confédéré, sur la rive gauche de l'Elbe, à Mühlberg, à trois lieues du camp impérial qui avait donc été finalement établi au nord du château de Strehla, à Schirmenitz. La mise en ordre de bataille n'est pas d'actualité, car l'arrière-garde n'est en mesure de parvenir au camp que vers minuit. « Ces divers avis arrivèrent presque à la fois, vers les cinq heures du soir, à l'Empereur, et Dieu sait combien il se repentit de s'être arrêté ce jour-là, parce qu'il lui semblait que le lendemain il serait trop tard pour atteindre les ennemis ; mais Dieu y pourvut par sa bonté. »

Face à face

Néanmoins, Charles Quint décide de ne pas en rester là et de passer à l'offensive, certain que Jean-Frédéric, pour sa part, se doit de laisser stationner ses troupes pour leur donner un peu de repos : il prend en considération l'évidence « que l'armée des protestants avait marché près de vingt-quatre heures, et qu'il leur était impossible de déloger aussitôt et de faire une longue journée ; il avait aussi été instruit, le jour même de son arrivée à Somhof, qu'il y avait un ou deux gués près ou vis-à-vis de Mühlberg, où l'on passait parfois le fleuve ».

Et il fait venir à lui son frère Ferdinand et Maurice de Saxe pour leur faire part de son plan : trouver un gué, faire traverser l'Elbe à son armée et prendre au dépourvu le prince électeur dont il présume qu'il se croit en sécurité parce que protégé par le fleuve. Les narrations, rituellement, évoquent des avis contradictoires, « parce qu'on pensait qu'il n'y avait pas de gué », mais, se voyant soutenu par d'autres, l'Empereur persévère, allant même jusqu'à penser passer à l'attaque immédiatement. La prudence le porte toutefois à remettre les opérations au lendemain et donc à faire reposer ses hommes avant l'offensive, durant tout l'après-midi et la soirée. En tout cas, le 23 avril, jour de la fête de saint Georges, le saint sous la protection duquel Charles le Téméraire se plaçait¹⁰⁰², passe calmement, probablement consacré d'abord à de brèves reconnaissances de terrain ; car l'Empereur a conscience que tout se jouera s'il réussit à trouver un gué et donc à faire passer ses troupes sur la rive tenue par l'électeur. On peut estimer alors les forces dont il dispose à 23 000 hommes, voire un peu plus¹⁰⁰³. L'atmosphère est toujours sinistre, comme la veille : « Le soleil prit un aspect si lugubre, que chacun accourut sur le seuil de sa maison ; experts et savans pronostiquèrent des événements étranges¹⁰⁰⁴. » Un soleil assombri, semblable au sang, annonçant la mort de nombreux hommes...

Le duc d'Albe est sur pied avant minuit et c'est lui qui vient réveiller l'Empereur dans sa tente. C'est à une heure du matin, le 24 avril, qu'il donne le commandement, depuis son *Hauptquartier*, de faire sonner

« botecelle par tout son camp generalmente a son de trompettes et par tout son camp ». Le duc d'Albe, en compagnie d'arquebusiers à cheval, est envoyé en reconnaissance avec l'avant-garde, tandis que l'Empereur entend la messe avec Ferdinand et Maurice de Saxe (selon les *Commentaires*). il porte sur sa poitrine l'écharpe rouge croisée, signe de commandement évoquant la croix rouge bourguignonne, la croix de saint André, et le collier de grand maître de l'ordre de la Toison d'or. Le temps n'attend pas et s'applique ici le proverbe cité par Diego Nuñez Alba : « *El que tempo tienne y tempo attende, tempo perde*¹⁰⁰⁵ » [« Celui qui tient le temps et attend le temps, perd le temps »].

À l'aube, le gros de l'armée peut se mettre en marche en direction du campement ennemi, où le passage de l'Elbe est bien gardé. Peu avant 8 ou 9 heures du matin, l'avant-garde est sur les lieux et les premières escarmouches se déroulent, entre les Impériaux tenant la rive occidentale et les ennemis installés sur la rive orientale de la rivière afin de protéger les barques destinées à leur servir de pont : ce sont 10 enseignes au total, contre lesquelles les troupes espagnoles font feu et escarmouchent à distance. Jean-Frédéric, selon la vulgate impériale de la bataille, est alors en train d'écouter un sermon dans une église qui auparavant relevait d'un monastère de nonnains. Le récit le dépeint ne prenant pas au sérieux les premiers tirs d'arquebuses et jouant au mépris à l'égard de l'Empereur et de son armée : « C'est tout un, laisse les venir ; il faut servir dieu premièrement que de se porter vers eux. » Et c'est son Dieu qui, le retenant, va ainsi devenir le grand vaincu de l'histoire¹⁰⁰⁶. Et la suite des événements est censée le prouver, avec un signe merveilleux qui va permettre le déclenchement de la bataille.

Pendant ce temps, l'armée impériale arrive, dans un brouillard très épais qui rend les opérations confuses : « *Densissimae ut nunquam ante magis nebulae.* » On ne voit rien ou presque et sans doute la brume a-t-elle favorisé l'avancée des Impériaux qui vont surgir subitement et massivement

en face des Confédérés qui vont paraître pris au dépourvu : « Cependant l'Empereur remit le tout aux mains de Dieu, afin que, soit qu'il voulût le conserver, soit qu'il voulût l'anéantir, sa volonté fut faite, et Dieu daigna, dans sa miséricorde, répandre tout à coup une si grande clarté que l'on vit que la supposition que Sa Majesté avait faite le jour précédent s'était réalisée, car non seulement les ennemis n'étaient pas partis et ne faisaient pas mine de s'éloigner, mais ils ne savaient rien de l'arrivée de Leurs Majestés avec une armée ; et de plus le brouillard, qui avait contrarié la marche de Leurs Majestés, leur fut favorable en empêchant les ennemis de découvrir jusqu'à ce moment l'armée impériale, qui, malgré le brouillard, avait marché en si bon ordre que chacun gardait le rang qui lui avait été assigné¹⁰⁰⁷. »

Ce soleil, à la manière des *Décades* de Tite-Live, apparaît sur les 8 heures, « pour la première fois celle matinée le soleil fort rouge et de couleur de sang, allumé comme feu ardent... » et les deux armées vont bientôt se voir alors face à face, note Mameranus, qui est peut-être à l'origine de cette contextualisation prodigieuse, racontant que ce fut après la dissipation du brouillard que toute la journée le soleil fut, remplissant d'horreur les témoins, « prodigieusement sanguinolent, rougeoyant terriblement comme des lames de fer ardentes... » Selon Diego Nuñez Alba, ce furent trois soleils qui apparurent même au ciel¹⁰⁰⁸. Le soleil fut d'abord « *muy sangriento* », entouré d'un cercle de même couleur, puis certains virent effectivement trois soleils, dont deux ne projetaient pas la même lumière que le principal ; les uns, rapporte encore Diego Nuñez Alba, en tirèrent un pronostic favorable, d'autres un défavorable¹⁰⁰⁹... On l'a déjà envisagé, c'est à travers ce soleil de vengeance que Dieu va maintenir en suspendant son cours naturel comme il arrête aussi le cours de la lune, que se métaphorise l'accomplissement katéchontique de Charles Quint : le soleil, d'abord enténébré par le brouillard, va signifier la rétention de l'histoire et un seul jour va comme en durer deux¹⁰¹⁰.

Marquons ici un temps d'arrêt. Notre objet n'est pas de reconstituer la bataille, heure par heure, minute par minute, seconde par seconde¹⁰¹¹ : les sources sont trop floues et trop marquées par des écarts de détails que même l'auteur de la narration la plus affinée a pointés¹⁰¹². Il serait absurde d'essayer de reconfigurer les déplacements des troupes, en les géolocalisant et en identifiant leurs mouvements dans la topographie même des rives de l'Elbe ; une topographie qui a évolué au fil des siècles et qui donc ne peut qu'être fantasmée¹⁰¹³. L'histoire bataille, qui n'est qu'une tentation toujours de retour dans l'historicisme, est une histoire absurde le plus souvent, dans laquelle rien n'est fiable d'autant que les contemporains n'ont qu'une conscience floue de l'espace et du temps au sein de ce qui est un lieu et un instant épiphaniques. Nous suivons le point de vue qui voit dans la bataille une « opération idéologique » inséparable de la volonté de constituer un capital symbolique autorisant l'exaltation de l'acteur qui, en fin de compte, a le dessus¹⁰¹⁴. Si l'on suit Mameranus, tout semble être allé très vite et c'est plutôt la « chasse » de l'ennemi repérable à son hausse-col de couleur jaune bien identifiable face au hausse-col rouge des Impériaux, lorsqu'il fit retraite, qui fut décisive et qui prit du temps. Auparavant les opérations sont plutôt des escarmouches. Chaque épisode de la bataille, les Impériaux vont y être attentifs, devra néanmoins être expliqué, décrit et publicisé : dans ce cadre et presque tout de suite, en mai 1547, Hans Baumann de Rothenburg auf der Tauber publiera une *Nouvelle nouvelle, vraie et détaillée narration et relation de ce qui s'est passé, comment le duc Jean-Frédéric, « Churfürst » de Saxe, a été vaincu et fait prisonnier par l'impériale et romaine Majesté*¹⁰¹⁵... De manière détaillée, il dépeindra les différentes séquences, à commencer par celle qui voit, le dimanche de la *Misericordia domini*, les nageurs de combat espagnols se jeter dans l'Elbe.

Premier moment. Des arquebusiers impériaux sont disposés le long de l'Elbe, en face du bourg de Mühlberg et ouvrent le feu, contraignant les ennemis à abandonner une partie des bateaux grâce auxquels ils étaient en

mesure d'aménager un pont sur la rivière et surtout d'empêcher toute traversée en les utilisant pour fixer une ligne de feu avancée. Ce sont entre 7 et 10 enseignes (10 selon l'Empereur) qui sont massées face aux Impériaux, mais qui, desservies par la rive qui est pentue, se retrouvent obligées de reculer sous un feu nourri qui fait des ravages dans leurs rangs. Des soldats espagnols, ne gardant que leurs chausses, et mettant leurs épées « nues » dans leurs bouches, nagent alors jusqu'aux barques ennemies dont ils s'emparent tout en tuant ceux qui étaient chargés de les défendre et qui s'apprêtaient à les incendier¹⁰¹⁶. Ils sont 9 ou 10 à opérer, couverts par 7 ou 8 autres qui tirent des arquebusades depuis la rive ouest, « et ceulx qui pensarent eschapper par la fuyte demeurent au bord despeschez par l'arquebuserie qu'estoit en notre rivaige, que tiroit si à menu, qu'elle ne donnoit aux ennemys temps de soy servir de la leur ». Ils parviennent à ramener les bateaux sur la rive tenue par les Impériaux et ils entreprennent de fabriquer un pont, en s'aidant, en plus de celles dont ils viennent de s'emparer, d'autres barques qui avaient été simultanément amenées sur place¹⁰¹⁷.

L'ennemi, probablement tout d'abord trompé par l'épaisseur du brouillard, tente de reprendre le contrôle de la situation en envoyant sur le bord de l'Elbe trois escadrons de chevaucheurs, que les arquebusiers espagnols contraignent au repli par un feu nourri. Cinq canons sont aussi placés et la rive adverse est ensuite comme abandonnée par les ennemis qui se replient à couvert pour éviter les projectiles. De la sorte il est impossible pour eux d'empêcher que soient rassemblées les 36 (ou 60 ?) barques, qui, préservées de l'incendie que les Allemands avaient voulu déclencher, peuvent désormais autoriser la traversée de la rivière. Les Impériaux ont la maîtrise de l'Elbe. Il n'y a plus à craindre une contre-offensive des smalkaldiens par un mouvement de débordement sur la rive ouest. Et la brume aurait tendu à se dissiper définitivement alors que l'Empereur est présent sur le lieu même des premiers combats.

Deuxième moment. La concentration des forces impériales se produit : « Arrivèrent illec nos gens de guider à cheval et premièrement le noble prince de Sulmona avec sa compagnie de chevaulx legiers italiens ; viendrent aussi d'aultre costé les Hongrois communément appelés houssars et a la coue [queue] diceux la bande et esquadrons des hommes d'armes du royaulme de Naples, lesquels ordinairement on accoutumé de marcher [tou] jours ensemble par escadron en avant garde, lesquels illec arrivés sentans sa maiesté imperialle suyvre de près avec son escadron et grand estandart des gentils hommes de sa maison. Item les bandes et esquadrons de sa maiesté royalle [et] l'archiduc Maximilien son fils. Item ceux du duc Mauris de Sackssen, du grand commandeur de Prusse, du marquis Hans de Brendenbourg et du marquis George de Brendenbourg fils du marquis Joachin de Brendenbourg, électeurs, cousins, lesquels tous venans en bataille et en arrière garde. »

Troisième moment. Constatant soudain cette faille dans leur système défensif, les ennemis commencent à faire sonner l'alarme pour que chacun prenne son poste. Jean-Frédéric, alors encore dans l'église où il aurait été en prière, est prévenu et répond tout d'abord que « cest mal venu », puis observant que ses troupes sont parcourues par un début de panique, il monte sur son cheval et commence à organiser « peu à peu » la retraite¹⁰¹⁸. Car il réalise qu'il a eu tort de négliger les avertissements et que la troupe adverse est plus nombreuse que celle qui était venue en reconnaissance la veille ; aussitôt il est procédé au pliage des tentes et pavillons, et à la mise en ordre de marche de l'armée dont une partie paraît prendre la direction du nord, vers Torgau et Wittenberg. Selon Diego Nuñez Alba toutefois, il aurait saisi assez vite le péril et serait intervenu pour encourager ses hommes à la défense des barques¹⁰¹⁹.

On le devine, la bataille de Mühlberg débute par un coup de force, une action commando qui parvient très rapidement, en bénéficiant de l'effet de surprise, à déstabiliser le système de défense allié.

Du passage de l'Elbe à la grande « chasse »

Quatrième moment. L'Empereur, son frère Ferdinand et Maurice de Saxe paraissent s'être postés le long de l'Elbe près d'un village où ils mangent une « bouchée », et parlent à un paysan qui, monté sur une ânesse, aurait passé la nuit précédente la rivière grâce à un gué proche. Le récit, qui donne à comprendre que l'Empereur ne veut pas laisser à son adversaire le temps d'organiser son repli, insiste ensuite sur l'anecdote suivante qui peut sembler quelque peu s'inscrire dans des conventions d'écriture héritées de l'Antiquité : un jeune paysan est intercepté par les hussards et les cheval-légers de l'avant-garde, qui l'interrogent pour savoir s'il a connaissance d'un gué. Tout d'abord, il répond par la négative, mais il s'avère que les Confédérés avaient auparavant pillé sa maison et qu'il voulait se venger ; il demande un cheval et expérimente de trouver un passage un peu plus en aval de l'Elbe. Sur ce point de détail stéréotypique des batailles aidées par Dieu, il passe avec succès sur l'autre rive et revient ensuite à son point de départ.

L'Empereur, averti, commande aux hussards hongrois de s'engager dans les eaux du fleuve l'un après l'autre, « les ungs devant les aultres après icelluy paisant guide, d'une ardeur et volonté telle qu'ils sembloient ou désespérez ou vraiment inspirez de dieu, affin de pouvoir celle journée exécuter sa volonté divine, et passoient consequament et quand ceulx nos dits chevaulx legiers italiens et hommes d'armes de Naples sans moins [sans plus] tenir de compte de la profondeur de celle rivière que ung petit ruisseau ». Le cri de bataille des Impériaux est « Sanct Georg und das Reich, sanct Jacob und Spanien¹⁰²⁰ ». Et Charles Quint d'ignorer les conseils de ses capitaines qui lui conseillent de ne pas s'exposer... Il a à ses côtés le duc d'Albe, les capitaines Gastaldo¹⁰²¹, Piero Colonna¹⁰²², Cesare di Napoli¹⁰²³, Piero de Guzman, Luigi Pisano¹⁰²⁴... Comme l'a jadis noté Max

Lenz, c'est la première fois de son existence qu'il s'expose directement au feu et il l'aurait dit, ajoutant qu'il était âgé de « cinquante ans et ne s'est pas trouvé précédemment dans une telle situation que celle présente¹⁰²⁵ ».

Observons simplement que dans sa lettre à sa sœur Marie, qui est un bref bulletin de victoire, Charles Quint ne parle pas de cet épisode providentiel qui sans doute s'inscrit dans une narrativité mimétique des batailles antiques ; il se contente de raconter la découverte du gué, et la tentative de test effectuée par quelque 18 Espagnols et hussards, puis l'envoi de cheveau-légers ayant en croupe chacun un arquebusier. Des arquebusiers à cheval participent aussi à l'action ; l'effet de surprise intervient : « En après une double décharge de part et d'autre, les ennemis trouvèrent bon de s'éloigner du fleuve. » Puis le soutien de l'artillerie joue probablement de façon décisive pour désorganiser la défense qui ne devait pas être très renforcée sur ce point de la rive qui se trouvait à quelque distance de Mühlberg même. L'offensive contraint les Confédérés à abandonner la rive d'où, sans la percée soudaine due à la découverte du gué, il aurait été impossible de les déloger ; réussissent ainsi à passer 4 000 chevaux et 500 arquebusiers espagnols¹⁰²⁶. Maurice de Saxe, alors, aurait envoyé à l'électeur un médiateur pour lui suggérer de faire composition. Mais la réponse est négative.

Le récit impérial s'attarde ensuite sur une anecdote destinée à diaboliser les hommes de l'électeur dans leur fuite, significativement, ou plutôt à prouver que ce qui leur arrive est un châtiment divin : « Mais la malditte canalle et villainne hérétique inhumaine plus que beste brute, non contant d'avoyr mis le feu en la dite ville de Barges (?), pour ce que elle appertenoit au dit duc Mauris, aux habitans dicelle copperent aux ungs les nez, auy aultres les oreilles, aux aultres arrachèrent les yeulx et usaient d'aultres telles inhumainités que meritaient, puis après et ce mesme jour, payarent a dieu et au monde cette offense. » La violence exprime l'évidence que l'hérétique n'appartient plus à Dieu en ce qu'il se comporte comme une

bête, dépeçant les fidèles de Dieu sauvagement et barbarement – ou plus encore, pratiquant ce qui a tout d'un nouveau massacre des Innocents.

Cinquième moment. L'Empereur est incité à envoyer massivement sa cavalerie sur l'autre rive, « mais considérant que c'était par sa détermination et son avis que l'armée avait été conduite là, il répondit qu'il n'avait pas agi ainsi pour recevoir un affront, mais que bien mieux, avec la grâce de Dieu, il entendait obtenir l'honneur de la victoire¹⁰²⁷ ». Il fait donc dans l'urgence amener et stabiliser un pont à l'aide des barques et de pièces de bois enlevées aux ennemis, malgré la largeur du fleuve, et il envoie un capitaine en reconnaissance sur l'autre rive où les hommes qui ont passé le gué sont déjà au combat. C'est alors que dans les récits il prend sa grande décision, voyant les combats engagés de l'autre côté de l'Elbe et constatant qu'il faut agir dans l'urgence avec célérité : il met pied à terre et endosse le corselet, change de cheval et s'écrie : « Armest en teste. » Se mettant devant tous ses soldats, il aurait proclamé, toujours dans le cadre d'une écriture narrative reposant certes sur des conventions mais n'excluant pas qu'il ait lui-même agi mimétiquement : « Qui m'ayme celluy me suyve. » Des mots qui pourraient avoir été empruntés par le narrateur à Philippe VI de Valois avant la bataille de Cassel contre les Flamands, le 20 août 1328, mais qui cachent probablement que le modèle structurant l'écriture de la bataille serait emprunté à Strabon et à Pline¹⁰²⁸... Et ce serait dans la mimétique de Cyrus¹⁰²⁹ ou d'Alexandre – le passage de l'Hyrkanie raconté par Plutarque – que Charles Quint serait remplacé ; ou se serait remplacé...

Avec à son côté Ferdinand son frère, il est dépeint avoir passé le gué, suivi de toute son armée : « Toute sa gendarmerie, esquadrons tous entiers sans soy séparer nullement l'ung de l'autre », de sorte et manière qu'« il sembloit que dieu a ce efect avoyr habimer l'eau, ou l'avoir faict retirer demeurer en hault ou englotir en terre, affin que de ce passage [il] ne fust empêché, que a semblé, comme vrayement elle fust, la chose plus miraculeuse que jamays ast esté faicte en chrétienté depuis la passion de

Nostre Seigneur, pour ce que jamais, ny de la memoyre des hommes, nul du pays ou d ailleurs s estoit avancé ny estoit veu passer la dite rivière jaçois que la plus part de nos gens et cheval nageoient passent a grosse peine, et mesme sa maiesté fust en leau avec son cheval jusques a deux palmes par dessus les rouseaulx ». L'épisode n'est pas sans être également de facture biblique, rappelant le passage de la mer Rouge. Voire l'événement d'une mort et résurrection dans le Christ. Parce que, tout autant que la victoire, l'important est que l'Empire puisse aller vers la paix promise par Dieu au peuple élu. Le récit fait en sorte que la victoire soit, de son début à sa fin, miraculeusement conditionnée, mais une victoire qui sera référée ensuite au « *gran coragio di Cesare* », si l'on suit le Vénitien Mocenigo, transcendant par sa présence la peur de ses soldats lors du franchissement du Rubicon. Tout va très vite, les gens de cheval chacun prenant un arquebusier en croupe et, selon l'évêque d'Arras, « en moings de demye-heure passarent IIIIm [4 000] chevaulx et IIm [2 000] arquebousiers espaignolz, et au mesme temps le pont se refit et heurent le surplus des Espaignolz le temps de passer ».

Relevons ici que le gué possède une symbolique : il facilite le passage vers un autre monde, il est dans la littérature chevaleresque toujours « périlleux », parfois gardé par un chevalier féroce que le héros va devoir tuer pour accomplir sa mission, et que souvent une seconde épreuve l'attend de l'autre côté de la rivière, l'entrée dans une forêt ténébreuse où tous les dangers l'attendent. C'est la trame du récit aventureux du Bel Inconnu¹⁰³⁰. L'épisode impérial du gué de l'Elbe, tel qu'il est raconté par Zuniga, nous donne la clef de compréhension du parcours de l'Empereur depuis qu'il est revenu dans le Saint-Empire : ce parcours est celui d'une errance simultanément chevaleresque et sacrée, d'une succession d'épreuves le menant à la vérité de sa mission, une fois que la rivière est franchie au péril de la vie, dans une symbolique du passage du terrestre au céleste, mais aussi dans une forme de victoire sur une part sombre de soi.

Et ce n'est pas un hasard si, après l'instant décisif de la transgression aquatique qui consacre le désir sacrificiel de l'Empereur, c'est dans un espace boisé que la victoire est scellée, avec la capture de l'ennemi : la forêt est le lieu de l'errance certes, elle est « périlleuse » aussi, mais c'est en elle que la gloire attend le chevalier¹⁰³¹ ; car c'est après l'avoir traversée et avoir surmonté tous les dangers qui l'y guettaient que le chevalier accède au sens de sa quête¹⁰³². Il nous faut ici, toujours et encore, remettre en cause le point de vue qui limiterait l'écriture historique à un artifice : le portrait de l'*imperator* victorieux n'est pas qu'une construction maîtrisée *a posteriori* par l'historien. Pour Charles Quint, sans doute, l'histoire était « son » histoire et il se devait à lui-même de la faire coïncider avec des moments paradigmatiques, comme celui du passage du Rubicon ou de la mer Rouge. Cette mimétique était à ses yeux le réel. L'eau joue comme métaphore de l'âme et le passage du gué symbolise un voyage de l'âme qui se purifie, qui se guérit de ses angoisses, qui se libère¹⁰³³ – une renaissance dans la mesure où le fleuve apparaît comme une barrière simultanément eschatologique et métapsychologique ; eschatologique, parce que sa traversée va permettre de mettre fin au temps du chaos et de la pénombre, de faire retour à la sérénité d'un nouvel âge d'or¹⁰³⁴ ; métapsychologique parce qu'il signifie le désir de sublimation de Charles Quint par rapport à ces ombres qui sont en lui et qu'il combat à travers sa lutte contre les smalkaldiens. Le fleuve le fait passer du temps des morts qui le hantent à une vie dédramatisée, de l'angoisse à l'espérance.

Sixième moment. Les Hongrois et les cheveu-légers, repoussés d'abord, attaquent en préparant le terrain à l'avancée de l'avant-garde et des hommes menés par l'Empereur, qui est décidé à ne pas revenir sur sa décision d'engager le combat : commence la « chasse » sur plus de trois lieues. « Considéré aussi qu'il importait de mettre fin à cette guerre, et que, si les ennemis échappaient cette fois, il pourrait arriver qu'elle se prolongeât plus qu'il ne convenait. » Ce sont 6 000 ou 6 500 cavaliers qui l'accompagnent

et qui le suivent : la bataille, alors, devient une épiphanie : « Laquelle sa maiesté joyeuse et bien deslibérée comme imbeu de la grâce divine en courant trovist en son chemin une croix avec la remembrance de Jesuchrist ayant bras et jambes rompus et la teste avallée, devant laquelle s'arresta aulcunement en faisant son oraison a dieu et le priant de le vouloyr celle journée estre eniphan aide puisqu'elle estoit a son service... » L'anecdote du crucifix arquebusé, relevée par Zuniga, se trouve aussi dans le récit de Diego Nuñez Alba¹⁰³⁵, qui rajoute que dans le camp de Jean-Frédéric il y avait des hérétiques de *diversas sectas* dont certaines refusaient tout respect aux images. Et sont évoqués la grande douleur de l'Empereur, et le serment fait au Señor de venger *vuestras injurias*.

En outre, un nouveau signe, constantinien, surgit pour certifier que Dieu est aux côtés des Impériaux. Apparaît au haut du ciel une croix de saint André tout enflammée et ardente « combien que de ce ne se fait grand bruit pour ce que sa maiesté ne la voulu monstrier a beaucoup de gens, ains dict aux dits Roy et prince qu'ils ne feissent nul semblant. Laquelle son oraison faicte et icelle croix ainsi veue se retournast envers ses esquadrons et gens de guerre auquel feist quelque petite remonstrance comme disant : "Messieurs mes frères et amys du jourd'hui nous allons contre gens hérétiques et infidèles ayant délaissé le service de dieu et de son esglise et vous voyé comment ils ont traicté ceste pauvre croix ; jacois qu'elle soit de pierre si estre que la remembrance et effigie estant en icelle et de nostre Rédempteur Jesu-christ, par quoy je vous prie prendre couraigeusement en espérance que dieu nous ayderast." Disant ce sa maiesté, comme si dieu luy heust revellé la victoyre par la venue dicelle croix veue aux cieulx. Desquelles paroles et oraison fust sad. gendarmerie tellement animée et toutes que se pouvoient jugez estre bastans et souffizant pour combattre et gagner contre C mil hommes, jacois qu'ils n'estoient six mil comptés¹⁰³⁶ ». La croix de saint André, la croix de Charles le Téméraire... mais aussi la croix de Godefroi de Bouillon auquel les ducs de Bourgogne se rattachaient,

en reconnaissant le pouvoir tutélaire du frère de Pierre. Saint André patron du duché, sous la protection duquel l'ordre de la Toison d'or était placé¹⁰³⁷.

C'est une guerre sainte qui est désormais en action à travers la croix du saint qui est apparue à Pierre Barthélemy pour lui indiquer où était cachée à Antioche la sainte Lance et qui accompagna les croisés à plusieurs reprises dans leur lutte contre les infidèles sur le chemin menant à Jérusalem. À Mühlberg, la bataille est, par-delà les récits des opérations, une bataille entre deux religions : d'une part celle de Jean-Frédéric, qui s'en remet à son Dieu en préférant continuer à écouter un sermon et à prier : *sola fide, sola gratia* ; et celle, d'autre part, de l'Empereur qui se sait assisté divinement et place sa confiance dans son Dieu à qui il promet de venger l'offense iconoclaste et par lequel il se laisse guider comme jadis Moïse ou David. Une bataille que l'écriture voit s'ordonner également comme une lutte entre orgueil et humilité avant qu'elle ne tourne à une lutte entre la frayeur ou la lâcheté et le courage. Notons encore que l'Empereur, toujours dans sa lettre à sa sœur Marie, ne parle pas de ces signes merveilleux, préférant fixer le récit sur des images de poursuites, de charges et d'arquebusades. La recomposition historique a toutefois pour fin de faire de l'événement une leçon de théologie certifiant la vérité du dogme de la transsubstantiation. Et alors que l'Empereur et le duc d'Albe foncent avec *furia* sur les ennemis, bien qu'il fasse déjà presque nuit, « *casi noche* », resplendissaient encore les trois soleils que certains avaient déjà aperçus le matin au ciel¹⁰³⁸.

Septième moment. Le contact direct avec les ennemis est enfin trouvé dans un espace boisé situé au nord de Mühlberg ; c'est-à-dire qu'ils ont réussi à se replier de plusieurs lieues : il s'agit de la Lochauer Heide devenue sur la fin du XVI^e siècle l'Annaburger Heide, à trois lieues de l'Elbe, où ils cherchent à se mettre à couvert. C'est là où, selon Sleidan, a lieu ce qui sera appelé la bataille et qui est une totale déroute tournant au massacre. Les ennemis avaient le projet de profiter de la situation pour se mettre en défense et d'établir de la sorte une ligne protectrice efficace leur

permettant de se retirer ensuite sans rencontrer trop de difficultés ; mais les hussards de l'avant-garde, entraînés par Maurice de Saxe, n'hésitent pas à y pénétrer en force, « crians a haulte voix en leur langaige et a leur accoustumé¹⁰³⁹ ».

Malgré un tir nourri de barrage des arquebusiers confédérés, qui se tiennent à l'abri, dans l'ombre des arbres, la charge des hussards, à coups de masses, marteaux, cimenterres, tandis que les chevau-légers et hommes d'armes napolitains usent de piques, est un succès et c'est une véritable boucherie qui commence :

Desquels ennemys piétons, picquiers et hacquebutiers soubdainement feust deffecte telle que n'avoient force ny adresse ny aulcuug moyen de soy deffendre, ains ruans leurs armes par terre soy mectant a genoulx ou couchant tout plaict [plat] visaige en terre feurent illec en la mesme place tués, occis, blessés et mordus comment bestes, les ungs bras ou jambes taillis, aultres passés du travers du corps, aultres la teste fendue en trois ou quatre parties jusques aux dens, aultres le visaige desfaict, oreilles coppés, mains taillées et finablement laissés pour morts ou vraiment blessés jusques a la mort ; non seulement de nos gens de guerre soubdoyés, mais vraiment des paiges et garçonnets de nostre armée qu'ils faisoient deulx une détresse et destruction, comme a l'occasion de ce que nos dits gens de guerre cognoissant la faiblesse et cohordize desdits piétons ennemys que après leur première décharge de l'acquebuserie n'eurent esperit ni coraige de soy deffendre. Et aussi, puis la deffaicte deulx, accourent tout a grand diligence et fureur après, les hommes d'armes a cheval, lesquels honteusement et ignominieusement abandonnent lesdits pouvres piétons et rompsans leurs esquadrons s'enfuirent de tous costez par les dits bois sans avoir esgard ni quelque considération a la présence et dangier dud.

duc Jehan Frederich de Sachssen leur premier maistre et seigneur illec présent et assistant a eulx, ny moins a l'occision et destrousse que se faisoit illec desdits pouvres piétons et mesme par les paiges...

Selon l'Empereur, il y aurait eu 1 000 morts parmi les piétons et 2 000 parmi les cavaliers ennemis. Alors qu'encore une fois les conventions mythographiques de la bataille font écrire à Granvelle que les pertes des Impériaux se seraient montées à moins de 8 hommes, « tant noyez que tuez », ou 10 selon son fils... Le massacre, il faut le voir, est expression de la violence de Dieu qu'il encode en quelque sorte dans la vision des corps mutilés et démembrés. Dans l'Ancien Testament, la bataille est massacre parce que Dieu assume le combat du peuple d'Israël en exterminant ses ennemis de la manière la plus massive possible. Et les smalkaldiens sont poursuivis jusqu'à proximité des bourgs de Falkenberg sur l'Elster, de Kossdorf et de Schmerkendorf, où ils tentent encore et désespérément de se replier. Quelques jours plus tard, Bartholomäus Sastrow passera par Mühlberg et il observera « partout les traces du combat : débris de lances, mousquets, harnais », et le long de la route des lansquenets mourant de leurs blessures et d'inanition.

Brève rencontre avec l'électeur

Huitième moment. Le récit de la rencontre se recentre sur Jean-Frédéric, qui tente de s'échapper ; mais « fortune » et « Dieu » entreprennent de le punir pour ses péchés, car il est reconnu. Il se défend et cherche à mourir « virilement », en utilisant la petite arquebuse qu'il porte à l'arçon de sa selle et en tuant un arquebusier à cheval espagnol qui le pressait. Avec son

épée, il frappe aussi les hussards hongrois qui l'encerclent, et reçoit lui-même un coup d'épée sur le côté gauche du visage.

Ses velléités combattantes cessent alors : « Que depuis il n eust jamais le cueur ne le moyen de s'enfuyr ou soy deffendre plus longuement, aussy en nulle manière du monde pour fuyte ou deffence. Ne luy estoit possible soy saulver pour ce qu'il est de sa personne homme si gros gris et remply qui semble mieulx ung monstre que ung homme, et ne se peult bonnement ayder a pied ny a cheval. Par quoy incontinant a cette instance [cet instant] et a la mesme place rendoit ses armes, espée, poignard et gantelet en signe d'estre vaincu ; fust pris et rendu prisonnier, et pour tel amené et présenté a sa maiesté. »

Jean-Frédéric, le visage ensanglanté, ayant ôté son *Hut* en signe de soumission et de respect, aurait retiré ses gants afin de permettre rituellement à son « *gnädigster Herr und Kaiser* » de prendre ses mains dans sa propre main et à lui-même de baiser les mains de l'Empereur ; ce qui aurait été de sa part le signe qu'il s'en remettait à la grâce de celui qu'il reconnaissait comme son suzerain et qu'il acceptait pleinement la relation inférieur/supérieur qu'il avait déniée dans la guerre. Charles Quint aurait répondu à cette reddition symbolique qu'il traiterait le prisonnier « selon l'occasion et selon ce que vous avez mérité », laissant ce dernier sous la garde d'Alfonso Vivès¹⁰⁴⁰.

Le récit de Hans Baumann dépeint le captif amené à l'Empereur et entonnant à la manière de David *Miserere mei domine nos sumus jam hic*, « Ô, Seigneur, prends-moi en pitié, nous sommes maintenant et ici ». La rencontre avec l'Empereur est construite de manière très dramatique : « Lequel soy voyant ainsy honteusement devant sad. maiesté avec une grande playe au visaige, mettant la main au visaige pour destourner la grande effusion de sang qui sortoit d'icelle, a moyen du quel il avoyt la veue et entendement tout troublé, dist a sa maiesté en son langaige telles ou semblables paroles asscavoyr : “Sacrée et illustre maiesté, maintenant par

mes mérites je suis icy amené prisonnier de vostre maiesté ; par quoy advisez de moy traicter sellon mon estat et comme mon nom et personne le requier”, sans aultre propos, pour ce aussi que sa maiesté ne le souffroit plus longuement parler. Auquel sa maiesté respondist par des parolles en telle substance ascauoyr : “Oy, oy, maintenant suis-je sacrée et illustre maiesté comme devant vous m’avez mescogneu ; allez, allez, je vous tracteray comme l’avez mérité”, et ce dist fust icelluy prisonnier donné en charge aux archiers de corps de sad. maiesté [sans] aultre chose ordonnée. »

Diego Nuñez Alba, qui porte l’accent aussi sur le fait que lutter contre l’Empereur est porter offense à Dieu, reprend à son compte l’échange au cours duquel Jean-Frédéric sollicite la grâce impériale, l’Empereur lui répondant être content qu’il l’appelle « *Emperador* », et plus comme avant « *Carlos de Gante* » : « Je vous traite [...], comme vous le méritez. » Certaines sources, comme une lettre de l’évêque d’Arras à la reine Marie de Hongrie, laissent entendre que Charles Quint aurait été tenté de faire exécuter sur-le-champ, voire dans des délais très courts, le duc de Saxe : « A ce que je puis apercevoir, S. M. a voulonté de tost faire trancher la teste à Jean-Frédéric de Saxe. »

Les pertes de l’armée ennemie, lors de ce jour de la Saint-Georges, sont donc évaluées à entre environ 3 000 (selon l’évêque d’Arras Antoine Perrenot¹⁰⁴¹) et 2 000 morts (selon une lettre à monsieur de Saint-Mauris), autour de 2 500 (d’après Diego Nuñez Alba) et un butin important est recueilli. Et 1 000 prisonniers. Toute l’artillerie confédérée est saisie. Est encore capturé le duc Ernst de Brunswick, alors que Maurice de Saxe et d’autres capitaines poursuivent les fugitifs. Bichling et Reckerodt réussissent à rejoindre Wittenberg. En ce dimanche 24 avril après Pâques, il est 5 ou 6 heures du soir (ou sans doute plus tard puisque la « chasse » des ennemis aurait duré jusqu’à la nuit tombée) et résonnent en signe d’allégresse les cris « victoria victoria ! triumphe, triumphe ! », chacun les clamant en sa langue. C’est seulement vers 2 heures après minuit que,

remontant vers le nord, l'Empereur rejoint son camp et que tous les capitaines sont réunis pour un conseil de guerre. Il va rester au sud-ouest de Mühlberg, à l'Elbe Lager installé ainsi à Schirmenitz¹⁰⁴² durant deux nuits encore (les 25 et 26), et l'évêque d'Arras, sur la minuit, peut conclure sa lettre par les mots suivants : « Dieu soit loué de tout, lequel n'abandonne jamais les siens. »

Le lundi 25 avril, l'Empereur va écouter la messe en rendant grâce « a dieu nostre souverain créateur et a Jehuchrist notre sauveur et rédempteur », « ayant obtenu plus divinement et miraculeusement que par le moyen, force des hommes, ayant sa maiesté regret du tant de personnaiges morts et occis celle journée comme sembloit a son occasion, humblement, humainement accordast d entrer en vraye contrition et repentance, de ses péchés et d aulcuns pouvoir estre deschargé, pour cest effaict desquels feist sa confession chrestienne telle que a tel prince estoit convenable pour le salut de son ame ». Un bulletin de victoire sera publié, qui contient une liste détaillée des effectifs impériaux engagés dans la bataille¹⁰⁴³.

Cette victoire, n'opposant que des effectifs limités et qui s'organise autour de quelques actions, a des conséquences immédiates capitales, en raison de la capture de Jean-Frédéric, qui déstabilise tout le système militaire de la ligue de Smalkalde en l'affaiblissant en son cœur militant ; Jean-Daniel Pariset l'a noté : plus qu'une bataille rangée classique, il s'agit d'une suite d'escarmouches plus ou moins violentes mais dont l'une permet la capture de l'électeur alors qu'il essayait d'organiser et de couvrir la retraite de son armée ; il a été surpris par la rapidité de la percée impériale qui suit le franchissement improvisé de l'Elbe¹⁰⁴⁴. Quant à Geoffrey Parker, il parle d'une « chasse » plutôt que d'une bataille. Mais catastrophe il y a en tout cas pour le parti protestant, et le 10 mai 1547, le médecin Ulrich Geiger, *alias* Chelius, pourra logiquement écrire à monsieur de Bassefontaine, depuis Strasbourg, qu'était arrivé le pire de ce qui pouvait

voir été envisagé : « *Nihil tristius illis omnibus accidere potuisset*¹⁰⁴⁵ ! » Tout est lié et le coup est dur : pour le roi de France, ce n'est pas seulement un allié qui est prisonnier, c'est aussi, pour le cas où l'Empereur irait désormais au bout de son entreprise de pacification de l'Allemagne, un des outils de lutte contre sa volonté de puissance qui est maintenant hors jeu, en l'occurrence la possibilité de recruter des lansquenets. La fin de la liberté en « Germanye » risque d'aller de pair avec la fin de la capacité du roi de France à combattre l'hégémonisme habsbourgeois en Europe¹⁰⁴⁶.

Puis, Charles Quint fait partir de son camp trois trompettes missionnés pour aller devant les trois grandes forteresses appartenant à Jean-Frédéric et leur intimer le commandement de se mettre sous son autorité afin d'éviter la ruine et désolation qui leur adviendrait en cas de résistance. Il s'agit de Torgau, Wittenberg, et Greiz (sur la frontière de la Saxe avec la Thuringe). Torgau ne tergiverse pas, à la différence des deux autres places qui n'obtempèrent pas à l'ultimatum. Wittenberg, surtout, donne une réponse très provocatrice, arguant de sa capacité défensive et de la présence dans ses murs du fils aîné de Jean-Frédéric, et affirmant ne pas reconnaître l'autorité de la majesté impériale.

L'armée se remet alors en marche et descend l'Elbe, en passant par Belgern et Mehderitzch : le 27, l'Empereur reçoit donc la capitulation de Torgau et s'installe non loin, à Diebles (?) ; le 28, il avance par Elsnig jusqu'à Neiden [Domnitzch], le 29, il laisse derrière lui Prettin pour progresser sans doute jusqu'à Wörblitz ; le 30 avril, après être passé par Pretzch et Merschwitz, il atteint Trebitz. Enfin, le dimanche 1^{er} mai, la progression se poursuit et sont investis des bourgs et villages situés au sud de Wittenberg, Kemberg, Dorna, Ralith, Wachsdorf, Welzwig et Dabrun. Le 2, un pont de navires est construit sur l'Elbe. Le 4, à la première lueur du jour, des détachements commencent à traverser la rivière, le reste de l'armée passant le lendemain. Est établi, dans un village situé à une demi-heure de Wittenberg, le « Wittenberg Lager », près du village de Piesteritz

et tout le pourtour de la ville, dont les points forts de la défense sont cinq bastions et le château, est investi. Charles Quint va y demeurer jusqu'au 2 juin¹⁰⁴⁷.

Est aussitôt adressée à la femme de l'électeur, Sibylle de Clèves, une sommation d'ouvrir sans condition et immédiatement les portes de la ville. Et la désolation règne tout autour selon Sastrow : « Tous les villages déserts ; les tenanciers s'étaient enfuis sans rien laisser derrière eux. Ici le cadavre d'un paysan, dont une troupe de chiens s'arrachaient les entrailles ; là un lansquenet avec un dernier souffle de vie, le corps déjà tuméfié, les bras étendus, les jambes écartées à mettre une barrique entre les deux¹⁰⁴⁸. »

On l'a vu, la bataille de Mühlberg n'a rien de ce que sa confection narrative *a posteriori* a voulu donner à penser. Par rapport aux grands engagements du premier xvi^e siècle, à Ravenne, Marignan ou Pavie, elle n'est qu'une série de brefs contacts, sans doute très violents, entre les Impériaux et leurs adversaires confédérés s'achevant par une terrible « chasse » à l'homme. L'événement est la capitulation de Wittenberg, à tous les sens du mot¹⁰⁴⁹.

Au cœur de l'Allemagne évangélique : le siège plutôt que l'assaut

Historiquement, elle est sans doute décisive, parce que l'un des deux chefs historiques de la ligue de Smalkalde est fait prisonnier et que le second, le landgrave de Hesse, n'a que peu de chance désormais de pouvoir résister seul à l'Empereur. Mais l'événement spectaculaire qui assoit la puissance impériale en position triomphante est la capitulation de Wittenberg, la cité où tout a débuté, la nouvelle Sion où la lumière de la Vérité avait enfin relui et où *Verbum domini manet in aeternum*¹⁰⁵⁰. Le

Passional Christi und Antichristi que Lucas Cranach grave en 1521 et que publie Johann Grunenberg n'oppose pas seulement la vie du Christ et celle du pape. Il oppose symboliquement la Babylone pontificale et la nouvelle Jérusalem qu'est devenue Wittenberg, grâce à la prédication de Martin Luther, qui a restitué l'Évangile dans sa vérité face aux erreurs romaines. Le Christ représenté est aussi le *Logos* qui est de retour et qui chasse les marchands du temple, qui accepte les moqueries et les souffrances¹⁰⁵¹ : telle est la façon dont est figuré le combat apocalyptique qui a commencé à Wittenberg. Et Melanchthon lui-même, avant et après la mort de Luther, ne cesse jamais de croire que ce dernier était un prophète divinement inspiré, envoyé à Wittenberg, la « Nouvelle Jérusalem », pour libérer le monde de sa captivité babylonienne¹⁰⁵². Wittenberg, pour Charles Quint, est la ville d'où sont nés le chaos et la montée en puissance de la pénombre qui s'abat désormais sur le monde.

L'Empereur prend la décision de préférer le siège à l'assaut, qui aurait été meurtrier et qui aurait eu pour conséquence de fermer l'avenir à un retour de la paix. Il faut sans doute y voir l'indice que, déjà, il a renoncé à une guerre jusqu'au-boutiste contre ses adversaires. Il se projette déjà dans une autre durée. Il pense déjà à la paix, surtout. Finalement ces mois de guerre ont été pour lui contraints, même s'il va tout faire pour que sa victoire sur l'Elbe devienne un support de sa gloire. Dès le 3 mai, en guise d'avertissement, plusieurs pièces d'artillerie tirent des salves en direction de la ville. Sont enclenchés aussitôt les préparatifs du siège : sont amenées des pièces d'artillerie depuis Dresde, par l'Elbe, mais un convoi de vivres et munitions est intercepté par le comte de Mansfelt qui empêche aussi des pionniers de parvenir au Wittenberg Lager. En réalité, l'Empereur ne tient pas à mettre le siège devant la ville. Il connaît sans doute les très grandes difficultés qui l'attendent et, en conséquence, il cherche à contourner l'obstacle en contraignant la ville à la capitulation. Dans cette optique, il aurait dressé son conseil de guerre en juridiction d'exception, et sous

l'accusation de rébellion et trahison, il aurait fait condamner le duc de Saxe à la peine capitale par décapitation. Ce jugement aurait été prononcé dès le 4 mai, et aurait dû être rendu effectif le 6 mai.

Mais rien ne vient certifier que cette sentence a été effectivement rendue : peut-être a-t-elle été seulement une rumeur destinée à impressionner et intimider la femme et les enfants de l'électeur ? Même s'il s'était agi de couper toute velléité de résistance saxonne, rapidement la position désormais favorable de l'Empereur n'aurait-elle risqué d'être affaiblie ? En tout cas, l'application de la sentence de mort aurait été reportée, à la demande du margrave Joachim de Brandebourg, prince électeur demeuré longtemps neutre et qui s'était rallié à l'Empereur en amenant au camp 500 cavaliers ; une demande qui fut appuyée par Maurice de Saxe. Simultanément, une diète est convoquée officiellement à Ulm, dès le 6 mai, pour le 13 juin. En tout cas tout donne à penser que Charles Quint a gommé le duc de Saxe du paysage politique du Saint-Empire ; en conséquence, nouvelle violence, symbolique, ce n'est pas avec lui qu'il va négocier la capitulation de Wittenberg, dans un nouveau déni d'honneur.

Et Bartholomäus Sastrow de fournir une version qu'il aurait collationnée au camp même de l'Empereur où il est parvenu avec l'ambassade dont il fait partie. « On disait au camp qu'après la capture de l'électeur, lorsque Christoph Carlowitz, le principal conseiller du duc Maurice, vint saluer l'Empereur (dont il était le docile instrument) : “Eh bien, Carlowitz, s'était écrié le monarque, que va-t-il se passer ? – Tout est entre les mains de Votre Majesté”, avait répondu Carlowitz. Et l'Empereur : “Oui, oui, il se passera quelque chose !” Au moment où l'électeur prisonnier fléchissait le genou devant l'Empereur, en disant : “Très clément Empereur et seigneur !” le roi Ferdinand avait lancé cette apostrophe : “Ah ! ah ! il est ton Empereur maintenant ? Mais à Ingolstadt ? Patience, ton compte sera vite réglé.” Et la sentence de mort prononcée, Ferdinand insista pour qu'elle reçût une prompte exécution ; le marquis de Saluces, au

contraire, répétait à l'Empereur (même avant l'arrivée de l'électeur de Brandebourg) que son plus grand trésor était l'électeur de Saxe, tandis que le supplice de ce prince soulèverait l'Allemagne entière¹⁰⁵³. »

Des négociations sont donc engagées, à partir du 12 mai, et qui aboutissent à l'octroi du pardon, sous des conditions très restrictives dont celle du renoncement, par le duc de Saxe, à la dignité électorale. Le mercredi 18, un envoyé de l'Empereur se rend « *in oppidum* » pour exiger à nouveau la reddition de la ville. Le jeudi de l'Ascension, le 19 mai, munis chacun d'un sauf-conduit et avec l'autorisation de l'Empereur, le second fils de Jean-Frédéric de Saxe> et son frère le duc Johann Ernst de Saxe reçoivent la permission de sortir de Wittenberg et de rendre visite au duc captif : ils lui détaillent et lui font signer les articles du traité qui a été élaboré, puis repartent en ville pour communiquer les articles à la duchesse et aux autorités municipales :

Lesquels a l'yssue de lad. ville feurent receus par ledit seigneur Alonço Visvas [Vivès], maistre de camp, et ayant soub sa charge et en sa garde led. duc prisonnier, et despuis par luy feurent conduits avec leur compaignie qu'estoit de deux conseillers, aucuns personnaiges, et trois gentilz hommes de leur maison jusques aux tentes et pavillons dud. duc son [leur] père et frère auxquels vint au devant le seigneur evesque d'Arras premier conseiller de sa mayesté emmy la place de l'armée ; et après avoyr donné la main a ung checun d'eulx en signe d'amitié s'avança par devers le dit duc prisonnier avec les vis-chancelliers de sa maiesté, lesquels illec arrivés et les salutations accoustumées et pertinentes faictes firent ouverture et démonstration des articles de la paix et appointemens comme par ordonnance, et nay fut [innée] bonté de sa maiesté ils avoient estes rédigés par escript et pretendoit aussy estre confermé.

Lesquels articles luy feurent leus et exposés clairement l'un après l'autre. Quoy faict iceulx père et frère dud. duc Jehan Frederic prisonnier, ensemble de leur compaignie, descendu de leurs chevaux, introduits en la tente où estoit led. seigneur evesque d Arras vischancelier de sa maiesté et le dit prisonnier lequel les sallu [a] st recepvant despuis son siège jusques à la porte de lad. tente. Lequel après avoir donné la main aud. duc Ernst son frère, feist seulement signe de salutation avec la teste a son fils, lequel se prinst tendrement a plorer et larmoyer voyant son père captif et prisonnier es mains d'aultruy et estrange nation, que paravant la présente guerre et sa rébellion estoit le plus [grand] prince et seigneur de toute la Germanie ; auxquels à leur retour dans lad. ville de Witemberg, après avoir longuement parlemanté et conseillé leurs négoces par ensemble et leur compaignie durant le disné, aud. duc prisonnier leur père et frère feurent donnés lesd. articles traictez et appoinctement pour iceulx avoir advis, et terme avec tresve de trois jours pour y respondre.

Capitulation

Revenons sur les clauses du traité proposé le 19 mai, qui commuait la sentence de mort – virtuelle – en une sorte de mise aux arrêts valant pour un temps indéterminé¹⁰⁵⁴ : le duc de Saxe donnait par anticipation son approbation à tout ce qui serait décidé par l'Empereur et le Concile en matière de religion, et surtout il renonçait, personnellement et pour ses enfants, à la dignité électorale. Il donnait son *satisfecit* à une capitulation des villes de Wittenberg et Gotha, dont les garnisons pourraient partir librement, mais pas les enseignes qui y étaient temporairement stationnées et qui devraient rendre leurs armes. Il renonçait encore à ses droits sur

Magdebourg, Halberstadt, et Halle, s'engageait à délaisser toute alliance dirigée contre l'Empereur et son frère Ferdinand. La condition la plus désastreuse pour Jean-Frédéric concernait la confiscation de tous ses biens territoriaux qui seraient donnés soit pour certains à Ferdinand, soit pour la plupart à Maurice de Saxe, sous condition que ce dernier lui verserait à lui et ses enfants la somme de 50 000 écus. Il était encore ajouté que si l'Empereur et Maurice s'y prêtaient, il jouirait de Gotha et de ses revenus, sous réserve que la forteresse soit détruite. Pour le moment, il demeurerait prisonnier sous bonne garde, ne conservant que Eisenach, Weimar, Iéna comme villes d'importance. Le traité est donc apporté à la duchesse Sibylle le 19 mai.

En conséquence, le mardi 23 mai, la « Capitulation » est effective. Les gens de guerre stationnés à Wittenberg afin d'assumer la défense de la ville sortent, avec armes et bagages. L'accord portait que leurs enseignes seraient brisées en signe de victoire impériale. Simultanément à cette sortie, trois enseignes du régiment du colonel Nicola Madruzzo (qui avait remplacé son frère Aliprando) investissent l'espace urbain. Opèrent aussi, selon Nicolaus Mameranus, quatre enseignes de piétons du duc Maurice. L'après-midi et sans attendre, l'Empereur fait son entrée dans la ville symbole de l'histoire de la Réforme en terre allemande.

Suit un long développement, dans le récit savoisien, sur la venue de la femme du prisonnier¹⁰⁵⁵, *uxor captivi*, en grand deuil, le 24, avec ses dames, ses damoiselles, les gentilshommes et les gens du conseil. Quatre chariots de dames en deuil ! Un accueil ritualisé est programmé au camp royal : le Grand écuyer Jehan de Hénin, sieur de Bossu, et le Premier écuyer Jehan d'Andelot, sieur de Myon et de Jonvelle, avec huit princes – dont les archiducs Maximilien et Ferdinand et l'électeur Joachim de Brandebourg –, vont à la rencontre du cortège : « Arrivée ladite dame et descendue de son chariot branslant fust prinse par le bras gauche par led. marquis de Brandenburg électeur et aussy [ainsi] menée avec un petit de ses fils dud.

duc Jehan eaigné possible de sept ou huict ans, lequel un gentilz homme pourteist en ses bras en la tente ou Aliprend [Aliprando Madruzzo] était mort un peu auparavant à Ulm et avait été remplacé dans son commandement par son frère Nicolas... Estoient leurs maiestés imperialle et royalle assemblées pour la recepvoir. »

C'est le rituel « *Auf Gnade und Ungnade* » qui se déroule, mais le déficit d'honneur du duc de Saxe est d'autant accentué que ce n'est pas lui-même qui y participe, qu'il n'est présent que par procuration à travers la personne de la duchesse Sibylle agenouillée. Et effectivement le rituel signifie une volonté d'insulte, par-delà le soin que l'Empereur met à ne pas sortir d'un code courtois ; une volonté de dégradation et d'insulte qui n'est pas sans être une réplique à une insulte proférée précédemment par le duc de Saxe :

Laquelle dame voyant sa maiesté imperialle en face, plorant, larmoyant tendrement, comme aussi faisoit ledit petit enfant et aulcuns autres gentilz hommes ses domestiques, se ruast humainnement et se laissa tomber aux pieds de sa maiesté lesquelles elle embrassast dung tel cueur que sa dite maiesté rendoit grand peine pour bien d'estorber et la relever, dont finalement, ensemble du Roy son frère, la relevèrent, et luy donnant quelque petite consolation de ioyeuses parolles, la confortoit et provoquoit a dire... ce quelle avoyt intention. Mais l'effusion des larmes qu'elles estoient si grandes et abondantes et avoyt icelle bonne dame le cueur tant triste et seré que de long temps elle ne sceut en nulle manière du monde premier (prononcer) de sa bouche une seule parole.

Par quoy s'avancast ung conseiller dud. duc Jehan estant avec elle, homme vieux et de bonne prestance, lequel ayant les larmes aux yeulx commenceist a dire et prononcer devant sa maiesté ce que luy estoit ordonné, prétendant donner a entendre a sad. maiesté que si

led. duc Jehan Frederich de Sachssen, mari de lad. dame présente, avoyt esté rebelle et prins les armes contre sa maiesté, que ce n'estoit, et de son conseil ny de ses enfans ; ains que eulx naturellement et de droit luy dévoient toute obédience dont et de offense divinement ils asses led. duc Jehan son mary, estoit tombé en la fosse par luy faicte et avoit trouvé auguser [aiguisé] le glaive de sa mort et perdition, comme estant par ses démentes tombé es mains en la puissance et captivité de sa maiesté.

Par quoy supplioit icelle bonne dame à sad. maiesté en faveur de la maison dont elle est yssue qu'est de la maison [de] bourgogne estant seur du duc Guillaume duc de Cleves et de Julliers ; aussi en contemplation quelle estoit femme, et que de ses pouvres enfans de leurs grès et auctorité n'avoit en rien mesfaict, qui [qu'il] pleust a sad. maiesté avoir pitié compassion et miséricorde d'elle et de ses enfans, suppliant en oultre que le temps qui plairoyt à sad. maiesté tenir le sr duc son mary prisonnier, qu'il luy pleust ne le tirer hors d'Allemaigne pour estre son naturel pays et dont jamais n'estoit yssu, aussi qu'il est homme gros et gras et remply, voirre fort maladeux et subiet a plusieurs pouvrettés secrettes ; au moyen de quoy, estant hors de lad. Germanie et privé de ses services accoustumés, la vie ne luy seraist longue, que causeroit aussi regret de la mort a elle prochainne, requérant qui pleust a sad. maiesté permettre que elle et ses enfans accompagneissent led. duc Jehan leur père et mary en tous lieux et où qui plairoit a sa maiesté l'amener, ce quelle recepvroit de grand grâce et mercy de sad. maiesté. Proposant en oultre plusieurs aultres choses retenans [relevans] a secret conseil de sad. Maiesté.

À laquelle proposition et treigne [?] sad. maiesté imperialle, humanissime benignissime et clementissime prince, respondist de soy mesme cortaysement et feist respondre par son vischancellier,

qui savoyt et qui estoit bien adverty, comme du passé tout ces que électeur et prince de la maison de Sachssen avoient estes tous des obeyssans a sa maiesté et a ses successeurs Empereur et ne sestoit jamais trouvé aultre en lad. maison ayant esté rebelle et conspiré trahison a rencontre de l'Empereur et du roy des Romains forz ledit duc Jehan Frederich son mary, ayant faict chouses et intenté matière a l'encontre de sa maiesté que estoit notoire a tout le monde universel dont les d[i] eux, hommes et les elemens avoient vengeance. Par quoy divinement estoit venu là où ses desmerites l'avoyent conduyt en lieu où lui convenoit rendre compte de sa rébellion et de son orgueil, marquant a elle que sa maiesté scavoit et estoit bien adverty de la maison dont elle est yssue, qu'estoit de Bourgogne, de sa propre maison paternelle, et la tenoit de son paternel parenté et, que plus est, que ledit parentel estoit renouvellez par le mariaige que sa maiesté avoit faict entre le dit illustrissime et serenissime duc Guillaume de Cleves et de Juiller, frère d'elle et l'une des filles du roy Ferdinand son frère, nièce de sa maiesté imperialle ; et en faveur de quoy il sa maiesté la tracteroit comme sa parente, et aussi comme à son estat appartenoit à elle et à ses enfans ; et la confortoit et consolloit sa dite maiesté, de sorte que elle en heust grand contentement.

Lesquelles bonnes parolles de la part de sa maiesté entendues, elle très humble obeyssante dame a grand effusion de larmes, d'ung cueur contrit et dolent, de rechief se rua aux pieds de sa maiesté pour les luy baiser, lui rendant grâce de l'office et humanité qu'elle veist en sad. maiesté, ce que sa maiesté ne voullant permettre, l'aida ; et se relevast en pied la bonne dame le visaige tout luisant de la grande effusion des larmes qui luy couroient des yeux ; à rayson de quoy, joinct aussi que n'y avoit ame présente qui se peult contenir de garder de montrer quelque signe de tristesse et

desplaysir pour la compassion qu'avoit ung checun voyant ladite dame ainsy désolée et son petit-fils tendrement larmoyer, ensemble de tous les gentilz hommes de sa maison illec présents, piteusement souspirer, mesme sa majesté aulcunement avec douloureux vizaige luy donnast congé de soy retirer et d'aller visiter ledit duc Jehan Frederich son mary. Par quoy après avoir faict ses humbles salutations et révérences devant sad. maiesté imperialle et royalle, ledit marquis Joachim de Brandenbourg la reprist par les bras et feist conduyre comme par avant aux tentes et pavillons dud. duc Jehan son mary où elle... demeurist avec luy toute cette jornee, renvoyant pour la nuict en lad. ville de Witenberg ses dames et aultres gentilz hommes de sa maison...

Il ne faut pas exclure ici que l'Empereur ait voulu marquer par sa rigueur qu'il ne pouvait pas tirer un trait sur les actes et les paroles qui, dès 1545-1546, avaient mis en cause son propre honneur, à commencer par l'absence des princes à la diète de Ratisbonne, puis les agressions verbales du landgrave à Spire, les publications subversives de son autorité, la guerre. Pour comprendre donc les jeux de violences symboliques qui concernent ou ciblent le duc de Saxe, il faut voir que Charles Quint, en refusant le baisement de main, agit dans le cadre d'une réplique, qu'il fait acte de mémoire et que l'instant diplomatique lui permet de clore une séquence de désaveu de son autorité, de déni de son honneur d'Empereur, en déniaient à Jean-Frédéric de Saxe d'appartenir à la communauté politique des princes d'Empire, en l'excluant de cette communauté reposant sur l'amitié et la familiarité de l'Empereur. Certes, le rebelle s'est humilié, mais cette humiliation ne suffit pas à rétablir l'intégrité de l'honneur impérial précédemment bafoué à la fois par des mots et des actes. Il y a certes le pardon d'une justice réparatrice et mettant en scène la vertu de clémence propre à un Habsbourg, mais il y a aussi l'honneur qui exige qu'à une

violence succède une autre violence, d'une très forte charge symbolique puisque reléguant le prince dans une indignité, ou plutôt dans un néant politique. L'événement diplomatique, en 1547, est donc un événement violent, une forme d'exécution symbolique.

À l'issue de cet épisode de courtoisie chevaleresque, joué ou presque chorégraphié à la fois par la duchesse et Charles Quint, sans doute le même jour, ou le lendemain, c'est Ferdinand qui quitte le camp pour rejoindre le royaume de Bohême ; Maurice de Saxe fait de même, « pour consolider ses affaires ». En Italie, la nouvelle de la victoire s'est propagée très vite et donne lieu à des cérémonies festives. Ainsi le 3 mai, à Trente, le cardinal Cristoforo Madruzzo organise une fête dans le château du Buon Consiglio : danses, musique, représentation d'un triomphe où apparaissent sous les formes de personnalizations symboliques les astres, le diable, la mort, l'amour, la renommée, qui sont autant de figures de tarot¹⁰⁵⁶. Le 25 mai, alors que le roi des Romains fait route vers Prague, Charles Quint se rend au château de Wittenberg pour visiter la duchesse. Comme s'il s'agissait de prolonger l'instant courtois précédent. Puis le jeudi 26 mai, des troupes d'infanterie et de cavalerie sont envoyées en direction de Magdebourg, qui demeurait hostile à l'Empereur. Il est en outre permis au duc de Saxe de se rendre au château de Wittenberg où résidait sa femme, sous la garde des 500 arquebusiers d'Alfonso Vivès¹⁰⁵⁷. Le bruit court au camp que l'Empereur et son frère, accompagnés de Maurice de Saxe, avaient quelques jours plus tôt visité l'église du château, la Schlosskirche, et déclaré que « lampes et cierges brûlaient jour et nuit sur le tombeau de Luther et que des prières s'y récitaient comme aux églises papistes devant les reliques des saints¹⁰⁵⁸ » !

Synchroniquement ou presque, Philippe de Hesse accepte de négocier avec son gendre et l'électeur de Brandebourg à Leipzig les 27 et 28 mai. Le 1^{er} juin, l'Empereur détaille son plan d'action dans une lettre à son frère le roi des Romains : il compte maintenant envoyer le duc d'Albe vers Halle et

Magdebourg, pour ramener les deux villes à leur devoir, et aussi pour faire réfléchir les villes maritimes et les amener ainsi aisément à reddition. En outre, il lui faut faire impression par une démonstration de force, car le recouvrement des amendes infligées aux forces rebelles est vital. Le duc d'Albe a reçu la consigne de s'avancer jusque devant les murailles de Magdebourg, et de brûler son faubourg pour le cas où les portes de la cité resteraient closes devant lui.

L'armée est ensuite mise en mouvement, et franchit l'Elbe le jeudi 2 juin pour choisir un autre campement, à un demi-mille du fleuve. Il s'agit d'aller régler le cas du landgrave, isolé désormais mais bloqué sur ses positions. C'est alors que la nouvelle, qui courait déjà depuis le lundi de Pentecôte, tombe que le jeune Erik de Brunswick, qui avec Christophe von Vrisberg assiégeait pour l'Empereur la ville de Brême, avait été confronté le 23 mai à une armée de secours commandée par le comte Albrecht de Mansfelt et par le duc Christoph d'Oldenbourg : il avait dû prendre la fuite lors de cette bataille dite de Drakenburg¹⁰⁵⁹. Un carnage. Il avait perdu 4 500 hommes (?), et en outre 3 500 de ses soldats étaient retenus prisonniers. Cette défaite fait craindre que non seulement les cités saxonnes se départent de la voie de l'obéissance dans laquelle elles semblent pour l'instant s'être engagées, mais aussi que les villes de Basse-Saxe et du nord de l'Allemagne ne soient tentées par une résistance plus radicale. L'événement est d'importance, Geoffrey Parker a observé qu'il joue pour faire évoluer Charles Quint : cet échec des Impériaux, dans l'immédiat, assure la survie du protestantisme en Allemagne du Nord. Si l'on ajoute les événements récents de Gênes et de Naples et le fait que la position impériale en Italie demeure instable...

Donc ce serait s'illusionner que de croire que tout est réglé.

Maurice de Saxe prince électeur

En réponse à Henri II, qui a entrepris de faire recruter une dizaine de milliers de mercenaires en Allemagne par Sébastian Vogelsberger et qui tente d'inciter le Turc à entrer en opérations par son ambassadeur Jean-Françisque Selve d'Huyson puis par le baron François de Fumel, seigneur de la Caussade¹⁰⁶⁰, afin de recharger la dynamique conflictuelle anti-impériale en Allemagne, le samedi 4 juin, l'Empereur réunit tous les princes : il a pris la décision de mettre en scène le rituel de dégradation de la dignité princière et de l'état d'électeur de Jean-Frédéric. Maurice de Saxe, simultanément, est pourvu de tous les biens et de toutes les dignités du captif ; il accepte la donation et baise la main de l'Empereur en signe de sujétion.

Le 4^e, Sa Majesté, publiquement, en présence de l'électeur de Brandebourg, de l'archiduc d'Autriche et plusieurs princes et seigneurs, fait exposer au duc Mauris de Saxe, présent, comme Jehan-Frédéricq, prisonnier, duc de Saxe, pour ses démérites, avoit commis crime de lèze-Majesté et fourfaict l'élection et tiltre d'électeur de l'Empire, et que, depuis son emprisonnement, par traicté faict, s'estoit entièrement désisté de ladicte élection, la remectant es mains de Sadicte Majesté avec la ville de Wittenberghe et ce qu'en deppend.

Sadicte Majesté, pour plusieurs considérations, faisoit don du tiltre d'électeur de l'Empire, ville et seigneurie de Wittenberghe et de tout ce que deppend de ladicte élection audit duc Mauris de Saxe, présent, avec l'honneur, prééminence et droicture d'électeur, le mectant au reng et lieu d'électeur au lieu dudict Jehan-Frédéricq, prisonnier, à condition que, à la première diette, ledict duc Mauris reprendroit [responderoit] de fief, ainsi que l'on a accoustumé.

À quoy fut respondu, de la part dudict duc Mauris, qu'il acceptoit le don par Sadicte Majesté à luy faict, le remercyant bien humblement,

et qu'il n'avoit jamais esté contre le prisonnier sur intention d'aspirer à l'élection, sinon pour faire service à Sa Majesté, pour autant que ledict prisonnier estoit rebelle et désobéyssant à Sadicte Majesté et au roy son frère, et qu'il auroit respect aux enfans dudict prisonnier : remercyant Sa Majesté de l'honneur qu'il faisoit à la maison de Saxe laisser l'élection en icelle, et qu'il avoit usé, envers ledict duc, prisonnier, de miséricorde, de ne luy avoir faict trancher la teste, par luy bien mérité. Et incontinent Sadicte Majesté luy donna la main, et fut mis par le marquis de Brandenburg, électeur, en son reng d'électeur ; et le lendemain entra avec ses gens dedans ladicte ville de Wittenberghe, de laquelle la duchesse, femme du prisonnier, estoit sortie le matin au point du jour.

Le lundi 6 juin est donc le jour de la prise effective d'autorité de Maurice de Saxe qui fait pénétrer dans Wittenberg quatre enseignes de lansquenets conduits par son frère August et qui reçoit le serment d'obédience du corps de ville tout en promettant de respecter les privilèges et libertés de la *Freie und Reichsstadt* saxonne. Il installe Julius Pflug dans l'évêché de Naumbourg d'où il chasse Nicolaus Amstorf, tandis que l'Empereur commissionne Lazarus von Schwendi pour aller détruire la forteresse de Gotha et délivrer Albrecht de Brandebourg qui y était encore retenu captif. Cette capitulation est décisive, car les derniers chefs de guerre qui opéraient en Basse-Saxe et leurs troupes font alors soumission à Charles Quint. Hambourg et Lübeck, qui est taxée de 200 000 florins, font de même.

Le camp impérial est donc levé le mardi 7 juin, l'Empereur couchant à Gräfenhainchen : l'armée passe par Bitterfelt le 8 et y demeure le jeudi 9 qui est le jour de la Fête-Dieu. Le vendredi 10, c'est l'arrivée à Halle, sur la Saale, qui appartenait à l'archevêque de Magdebourg jusqu'à une usurpation effectuée par Jean-Frédéric. La ville est restituée et l'Empereur y

séjourne jusqu'au 23. Arrivent alors à leur terme les négociations conduites, depuis Leipzig, par Maurice de Saxe (qui avait épousé Agnès, une de ses filles) et le margrave Joachim de Brandebourg, avec le landgrave ; installé à 4 lieues de la ville puis à Naumbourg, Philippe de Hesse s'était retrouvé très isolé et n'avait surtout plus un sou vaillant ; ce qui explique qu'il renonce malgré une ultime résistance le 7 juin.

Au tour du landgrave

Un formulaire de paix est établi, et le 11 juin, un sauf-conduit lui est expédié. Les clauses sont comme pour l'électeur draconiennes : une reddition à discrétion, sans conditions, *in [auf] gnade und ungnade*¹⁰⁶¹, une reddition impliquant le rituel de la gèneuflexion et la demande de pardon impérial, les promesses d'appliquer sur ses terres tous les décrets impériaux, de renoncer à toute alliance dirigée contre l'Empereur ou indépendante de sa volonté, de donner son appui dans la lutte contre le Turc ou contre tout prince intervenant contre la puissance de la Majesté impériale, de punir tout sujet prenant les armes contre l'Empereur, de faire démolir toutes les forteresses sur ses territoires (sauf deux d'entre elles, Cassel et Ziegenheim), de libérer sans attendre Heinrich de Brunswick et son fils. De surplus, la somme de 150 000 écus devra être versée à l'Empereur avant quatre mois, en dédommagement de la guerre et de la rébellion. Toutes les munitions et pièces d'artillerie devront être livrées aux Impériaux, et un droit de libre passage à travers ses États devra être accordé par le landgrave.

Maurice de Saxe fait simultanément part de ses vœux : il souhaite savoir si à la fin de la cérémonie d'amende honorable, l'Empereur tendra la main au landgrave en signe d'acceptation de sa foi et de familiarité retrouvée. La main tendue dit l'honneur de celui vers lequel elle est dirigée. Surtout elle

est réintégratrice. Le don de la main signifie l'acceptation pleine et entière du geste d'humiliation et la réinsertion du prince dans la hiérarchie politique dont l'Empereur veut être le centre. Granvelle lui aurait répondu ne disposer d'aucune information quant à l'accomplissement de ce geste symbolique du pardon impérial¹⁰⁶². Le baisement de main est symbolique de déférence et de soumission ; refuser de laisser ce rituel s'accomplir, de la part de l'Empereur, reviendrait à nier l'honneur même du landgrave, à le nier comme partie prenante du jeu rituel par lequel se définit la relation inférieur-supérieur dans ce qui peut aussi être un baiser de paix. Tout se passe à l'avance comme si Charles Quint avait voulu nier le rite comme communication interactive tout en le laissant se dérouler¹⁰⁶³. C'est bien une sorte de condamnation à la mort politique qui est théâtralisée.

Et le samedi 18 juin, le même jour qui voit arriver Heinrich de Brunswick enfin libéré selon les clauses de l'accord, Philippe de Hesse, accompagné de 60 chevaux, est amené par les négociateurs dans Halle, pour se rendre *auf gnade und ungnade*¹⁰⁶⁴, puis il est conduit le lendemain dimanche auprès de l'Empereur assis sur son siège impérial, en présence de tous les capitaines et grands, vers 4 heures de l'après-midi. L'évêque d'Arras, Antoine Perrenot, décrit une assemblée de peuple innombrable venue « pour voir le mystere que se passait¹⁰⁶⁵ ». Un récit officiel de la cérémonie sera donné par Hans Baumann sous le titre de *Comment, et de quelle manière le landgrave Philippe de Hesse a fait à Halle le Fußfall*¹⁰⁶⁶. Un récit polarisé sur la reconnaissance par le landgrave de ce qu'il doit obéissance au *Kaiser von Gott* ordonné, un landgrave figuré « suppliant ».

Assistent ainsi, entre autres, à la cérémonie d'« humiliacion » Maximilien d'Autriche, Emmanuel Philibert de Piémont, le duc d'Albe, le grand maître de Prusse, les évêques d'Arras, de Naumbourg, de Hildesse [Hildesheim], Heinrich, Erik, Karl et Philipp de Brunswick, les émissaires pontificaux, les ambassadeurs de Bohême, du roi de Danemark, du duc de Clèves et de certaines villes maritimes... Conformément au formulaire de

paix, Philippe de Hesse s'agenouille, les mains jointes et la tête baissée, à huit pieds de distance du trône impérial. En son nom, il revient à un de ses chevaliers ou son chancelier (Tilemann Günterode [Gontherod]), « pourtant la parolle a basse voix, cassée et tremblante », de prononcer une harangue demandant miséricorde, et « requérant, en l'honneur de la mort et passion de Jeshuchrist, grace et pardon des grandes et diverses offenses rebellions commises perpetrées et machinées... ».

La réponse, exprimant la seule *gnade* impériale, fut dite par le vice-chancelier de l'Empereur, Georg Sigmund von Seld¹⁰⁶⁷, « cleirement a haulte voix » : l'Empereur « par son accoustumée clemence et innée bonté et misericorde, » évitait au landgrave la peine de mort « qu'il avoyt par plusieurs et reiterées fois merité, luy remectant aussi le ban... ». La rencontre renvoie donc à une forme de diplomatie à sens unique parce que entièrement formatée et encodée pour ne laisser au landgrave nulle faculté d'intervention, nulle possibilité d'exprimer sa dignité. Il fut ajouté qu'il n'y aurait pas prison perpétuelle.

Mais le rituel de justice réparatrice mettant en scène l'*innata clemencia* de l'Empereur ne prend pas fin ainsi¹⁰⁶⁸. Il est dans son déroulement volontairement dérégulé, semble-t-il, par l'Empereur, et donc sursignifié afin d'exprimer qu'il y a des limites du pardonnable et que l'amende honorable ne peut pas faire oublier qu'il y a eu offense à la *plenitudo potestatis* impériale. Ou plutôt le pardon n'est pas réconciliation. En effet Charles Quint aurait refusé de laisser le landgrave lui baiser la main. La version fournie par les *Commentaires* souligne que Philippe de Hesse fut amené « en court, en une grande galerie où estoit Sa Majesté, assiz en son siège impérial soubz ung dosseret de drap d'or frizé, accompagné de plusieurs princes et seigneurs, où, estans lesdicts seigneurs électeurs arrivez devant Sa Majesté environ de huict piedz, ledict lantsgrave se meit à genoulx les mains jointes, la teste baissée contre terre : où par son chancelier, estant aussy à genoulx, fut exposé l'offense par luy commise

contre Sadicte Majesté, se venant mectre en ses mains et en sa miséricorde, à grâce et disgrâce à sa volonté. Ladicte harangue achevée, lesdicts électeurs auprès de luy tous debout, fut par le conseiller Scheelt [Seld] respondu que Sa Majesté, pour considération et ayant respect aux seigneurs électeurs qui pour luy ont supplyé Sadicte Majesté, luy pardonnoit la mort par luy méritée et la prison perpétuelle, conforme aux articles du traicté. Ce faict¹⁰⁶⁹, ledict lantsgrave fut délivré au duc d'Alve, capitaine général, lequel le mena au chasteau dudict Halle, et luy donna à soupper et aux princes électeurs et après fut mis en une chambre soubz la garde de don Jolian de Grevarre [Juan de Guevara] et deux bannières d'Espaignolz¹⁰⁷⁰ ».

Si l'on suit Peter Arnade, il faudrait insister sur la haute charge de violence même du rituel de paix ainsi configuré et accommodé par l'Empereur, qui se rapprocherait d'une insulte adressée au landgrave par Charles Quint, voire d'une forme d'agression. C'est peut-être aller loin, mais il n'empêche que l'Empereur transforme l'instant de réconciliation en un instant mortifiant et offensant pour le landgrave, qui voit son honneur dénié en même temps que paradoxalement la grâce lui est octroyée. La vie certes, mais la vie privée d'honneur.

Dans une lettre du 28 juin adressée à Ferdinand, Charles Quint revient sur la question de la main tendue : il dit avoir fait répondre à l'électeur de Brandebourg qui l'interrogeait qu'il avait l'intention de s'abstenir de ce geste d'apaisement jusqu'à ce que le landgrave soit remis en liberté ; « par ma réponse qui lui serait communiquée, il verrait bien que j'avais tenu tout ce que j'avais promis ». Dans la grande salle bondée, Philippe de Hesse semblerait avoir trop marqué de décontraction au gré de l'Empereur, qui l'aurait menacé du doigt : « Va, je t'apprendrai à rire ! » Ce qui ferait que tout aurait gravité autour du motif de l'honneur. En riant ou souriant, le landgrave aurait dévalorisé symboliquement et préventivement la performativité du rite de paix, il se serait maintenu dans le champ même de représentation qui, on le verra, aurait auparavant, pendant les mois de

guerre, caractérisé son positionnement par rapport à la puissance impériale. L'honneur est installé au cœur même d'un jeu de violence symbolique et il ne lui est pas restitué.

À la nuit, après avoir mangé en compagnie du duc d'Albe, le landgrave est donc incarcéré dans le château de Halle. L'effet de surprise de cette mesure semble avoir été total. Maurice de Saxe et Joachim de Brandebourg demandent que l'emprisonnement soit réduit à trois semaines ou un mois, mais cette faveur est aussitôt refusée par Charles Quint qui joue sur une clause supplétive de l'accord lui permettant, selon lui, d'interpréter les termes mêmes du protocole de paix¹⁰⁷¹, et qui refuse que sa parole soit remise en cause. Les *Commentaires* justifient la décision, en mettant en cause un problème d'interprétation dont auraient été responsables les deux électeurs, Maurice de Saxe et l'électeur de Brandebourg, une « erreur » : « Et bien qu'alors et depuis, ledit landgrave et les électeurs aient prétendu que l'Empereur agit autrement, en donnant à l'écrit une interprétation conforme à ses désirs, on ne peut nier toutefois que l'Empereur n'ait pu faire ce qu'il fit, et que ce qu'il fit ne fût conforme à la convention. » Pour lui le problème, comme il l'écrit, est que la seule garantie de l'accord tenait dans la personne du landgrave et sa détention « jusqu'à ce que les faits m'eussent donné sûre caution, car Philippe de Hesse a de si nombreuses fois manqué à sa parole qu'il est impossible pour l'instant de lui faire confiance ». Et rappelons ici que l'honneur d'un homme est lié à sa parole et que ce qui est reproché à Philippe de Hesse est d'avoir été un homme sans parole ou utilisant sa parole à de mauvaises fins.

Nul doute que, de la part de l'Empereur, il se soit agi de jouer sur l'exemplarité et de faire ainsi rentrer dans l'obéissance des princes et des villes encore rétifs. Nul doute aussi, comme l'a soupçonné Karl Brandi, qu'il se soit, dans l'exercice de cette violence ou de cette agression symbolique, souvenu de ce qui s'était en 1526 passé avec François I^{er} : un ennemi libéré reste un ennemi et sa parole n'a pas grande valeur surtout

quand subsistent des soupçons de résistances latentes¹⁰⁷². Mais la pilule ne passe pas, on va le voir tout de suite. La question de la libération des deux princes est appelée à prendre une ampleur sans doute imprévue par Charles Quint, parce que se greffe sur elle l'enjeu de l'honneur, de la foi donnée.

Entre le 19 et le 23 juin, « les ducz Mauris de Saxe et de Brandenbourg, électeurs, sollicitans fort vers Sa Majesté, disans que le lantsgrave de Hessen se plaignoit que l'on le détint prisonnier, et enfin, après plusieurs devises et parlemens heus sur ce différend, Sa Majesté fait venir devant luy lesdicts électeurs et lire le traicté et articles faictz, passez et signez avec ledit lantsgrave et Sa Majesté, qu'estoit qu'il se venoit rendre es mains de Sadicte Majesté à sa volonté et miséricorde, et que Sadicte Majesté, par considération desdicts princes électeurs et en leur faveur, pardonnoit audict lantsgrave la mort par luy méritée, luy rendant son bien mis au ban de l'Empire, et davantaige luy pardonnoit et remectoit la prison perpétuelle : que donnoit assez à entendre qu'il debvoit estre prisonnier à la volonté de Sa Majesté. Eulx, voyans leur tort, suppliarent Sa Majesté leur pardonner ce qu'ilz en avoient parlé et que la faulte venoit d'eulx ; que Sadicte Majesté satisfaisoit à ce qu'estoit traicté, et qu'ilz le maintiendroient contre tous ceulx qui voudroient dire au contraire. Lors Sa Majesté fait entrer le duc de Brunswick, nouvellement délivré des prisons du lantsgrave, auquel Sa Majesté fait remonstrer le tort qu'il avoit heu d'escripre et parler de Sadicte Majesté, demandant secours au roy de France, et aultres choses qu'il avoit dictes contre Sadicte Majesté ; et nonobstant tout ce, Sa Majesté luy pardonnoit le tout, le remectant en son entier, bien et Estat ». Un ethos de la *mitigatio juris*.

Dans une lettre qu'il écrit à Marie de Hongrie, l'évêque d'Arras revient longuement sur le caractère âpre des négociations : les partisans de la modération tiennent bon, et ils finissent par s'en remettre à l'Empereur, *lex loquens*, qui reste dans le flou sur le terme possible de l'emprisonnement du landgrave : « À quoy elle leur a repondu, quelle verroit, comment lon se

preteroit a laccomplissement de ce que se pouvoit proptement achever, ey que ce fait, et selon que lon y procederoit de bonne foy, elle regarderoit de sur ce point leur faire telle responce, qu'ils auroient raisonnable occasion de contentement¹⁰⁷³. » Visiblement Charles Quint ne veut pas aller plus loin qu'il est allé : il n'a pas ignoré le pardon alors que le droit pouvait lui commander de le refuser, et il estime que de la sorte, loin de l'entretenir, il a assoupi la discorde comme un bon prince doit le faire. Il a fait acte d'équité à travers la voie moyenne qu'il a dessinée. Mais il y a eu offense à son honneur, laisse-t-il deviner, et son honneur n'est pas seulement le sien propre, il est aussi celui du Saint-Empire.

CHAPITRE XIX

« Plus oultre », désormais...

Puis, le mercredi 22 juin, le duc d'Albe, à la tête de l'avant-garde, emmena le duc de Saxe et le landgrave sous bonne garde. Pour ce qui est de la réunion des États de l'Empire convoqués à Ulm, l'Empereur se fait pour l'instant représenter. Le vendredi 24 (ou dès le jeudi 23) il se met en marche vers la Haute-Allemagne, en direction de Lauchstädt et, avec le reste de son armée, il passe par toute une série de villes de Saxe et de Thuringe, probablement Naumbourg, Kalha, Saalfeld (le 28), Gräfenenthal, Judenbach, Neustadt (les 29-30), Cobourg (le 1^{er} juillet).

L'Empereur en images de lui-même

Devant Naumbourg, le 24 juin, un épisode est gardé en mémoire par Bartholomäus Sastrow : Charles Quint est surpris au quartier d'assemblée par la pluie : il portait « coiffure de velours et manteau noir avec velours large de deux doigts ». Il fait chercher en ville un chapeau et un manteau de « feutre gris ». « Mais en attendant, il retourne son manteau sur l'envers et

cache son couvre-chef dessous. » « Pauvre homme, qui dépensait pour la guerre des tonnes d'or, et qui recevait la pluie nu-tête, crainte de gâter ses nippes ! », note Sastrow¹⁰⁷⁴. Et là surgit sans doute, en continuité de l'Empereur attentif à se laisser guider par Dieu dans son cheminement au milieu des contradictions humaines, l'Empereur qui théâtralise l'effacement voulu de son corps. Les « nippes » de Charles Quint sont destinées à montrer son mépris du vieil homme.

Tout est construit chez lui, redisons-le. Il fonctionne comme un automate. Roger Asham voit en 1550 en lui le paradoxe du plus puissant prince d'Europe, mais qui ne se distingue pas du « vicaire d'Epurston », « parson of Epurston ». Il portait un manteau de taffetas noir et un petit bonnet de fourrure sur sa tête, à la mode hollandaise, et sur sa couronne il y avait « un rafistolage qui ressemblait à une braguette¹⁰⁷⁵ ». Dans l'*Imitatio Christi*, le vrai sage est celui qui participe de l'humilité du Christ : « Alors les afflictions qu'on aura souffertes avec patience seront agreables ; et toute iniquité aura la bouche fermée. Alors toute âme qui se sera consacrée à l'obéissance de Dieu sera pleine de joie, au lieu que l'impie sera plein d'affliction. Alors le corps mortifié aura plus d'allegresse que s'il avoit esté nourri dans les delices. Alors l'habillement du vrai pauvre deviendra lumineux, et les robes des superbes seront obscurcies. » La modestie du vêtement, voire son apparence usagée ou élimée, rappelle les premiers chrétiens, qui s'habillaient de façon grossière et qui préféraient vivre à l'écart qu'au milieu des hommes.

Plus encore, pour Érasme, le vrai riche est celui qui vit de l'amour de Dieu. Le manteau noir et élimé de Charles Quint n'est pas affaire d'avarice, il exprime une sérénité, une tranquillité d'esprit, la paix de l'âme qui veut s'exhiber délivrée de la fascination des richesses mondaines¹⁰⁷⁶. Le corps est l'habit de l'âme et l'âme vivant dans la philosophie du Christ ne peut pas se parer d'étoffes précieuses. Pour Érasme encore, c'est cette usure du corps pensé comme une prison qui est conditionnelle de la vie spirituelle

et du mépris de la mort. Et aussi de la charité¹⁰⁷⁷. Pour Charles Quint, il s'agit de se mettre en scène comme demeurant humble dans le temps où la plus grande des gloires le saisit, comme ne se laissant pas prendre par l'*ubris* de son triomphe et comme restant donc un médiateur entre Dieu et les chrétiens.

Mais là toujours, ne nous laissons pas prendre au piège des mises en scène d'une *persona* fabriquée, ou plutôt préfabriquée, par un Empereur soucieux de faire de lui-même une métaphore de son pouvoir et surtout des vertus qui fondent la justice de ce pouvoir, capable de se tenir à distance de la violence qui serait destructrice de toute humanité¹⁰⁷⁸. Une sorte de bipolarité commande le comportement de l'Empereur et l'imaginaire de son *self-fashioning*. Revenons à ses pratiques alimentaires. Dans les dîners d'apparat, il adopte une attitude bien identifiée par ses contemporains, qui consiste à manger en surabondance tous les plats préparés, à dévorer. Il mime donc le banquet comme métaphore de la parole partagée et dit par là même son souci d'être le prince du dialogue, le prince qui, en remplissant démesurément son ventre, est le prince de la sagesse partagée, qui enfouit au plus profond la part revendicatrice qui pourrait s'agiter en lui et le porter à la guerre. Lors du banquet de la Toison d'or, en 1550, à Augsbourg, Roger Asham, le secrétaire de l'ambassadeur anglais sir Richard Morysime, rapporte en effet qu'il dévora successivement de larges tranches de bœuf bouilli, du mouton rôti, du lièvre cuit au four, puis du chapon, etc. Plus encore, c'est autre champ symbolique qui s'ouvre aux convives : Charles Quint, dans la démesure alimentaire, sollicite ses invités d'être associés à l'immensité de son *imperium* universel, qui est ainsi comme cartographié et matérialisé dans la profusion des mets¹⁰⁷⁹ ; il leur signifie que, dans une fraternité alimentaire, il leur octroie son amitié et leur dit sa volonté de paix¹⁰⁸⁰.

De là s'ensuit que les historiens ont eu trop tendance à suivre à la lettre le témoignage tardif de l'ambassadeur Federico Badoer, qui est en date du

temps de la retraite à Yuste. Et qu'ils ont de la sorte fossilisé une image de Charles Quint se surchargeant en s'alimentant, ayant la vie de chacun de ses jours réglée par l'absorption démesurée de plats. Un mythe qui perdure et qui fait abstraction qu'entre la table couverte de plats préparés, qui fait partie de la bienséance princière, et la consommation même, il y a un écart. Tout se passe comme si le Vénitien avait, sans le dire mais en escomptant que la Seigneurie le lirait à travers la grille de lecture dont elle disposait, proposé une figure de l'Empereur capitalisant implicitement certains stéréotypes du tyran : insensibilité qui ne lui fait pas verser de larmes à l'occasion de la mort de membres de sa famille, ou de ministres favoris, intempérance sexuelle le portant à la consommation de femmes de toutes conditions, absence de générosité confinant à l'avarice, orgueil, et même s'il n'est pas colérique, appétit de vengeance, absence de reconnaissance des services rendus allant jusqu'à l'abandon à leur triste sort de ceux qui se sont proclamés ses alliés, goinfrerie...

En bref un portrait plus fait d'ombres que de lumières, de vices que de vertus, au centre duquel il n'est pas étonnant que Federico Badoer introduise l'excès alimentaire : « Jusqu'à son départ des Pays-Bas pour l'Espagne, il avait l'habitude de prendre, le matin, à son réveil, une écuelle de jus de chapon, avec du lait, du sucre et des épices ; après quoi il se rendormait. À midi, il dînait d'une grande variété de mets ; il faisait collation peu d'instant après vêpres, et, à une heure de nuit, il soupa, mangeant, dans ces divers repas, toute sorte de choses propres à engendrer des humeurs épaisses et visqueuses. » À quoi s'ajoute le détail attribuant à l'Empereur de manger en grandes quantités et variété des fruits et, après son repas, confitures, de boire du vin par trois fois, « mais beaucoup chaque fois¹⁰⁸¹ ». Outre la tyrannie topique d'un discours d'ambassadeur vénitien méfiant voire hostile¹⁰⁸², c'est le portrait du mélancolique des *Problemata* d'Aristote qui est ici brossé, un prince porté à l'intempérance, à l'inconstance, aux pires des passions, à la démesure dont celle de

l'obsession du sexe¹⁰⁸³... Peu éloigné de figures antiques racontées par Suétone, comme Caligula ou Vitellius... Peu éloigné en définitive du Picrochole de Rabelais dont la mélancolie bascule vers la colère quand il se retrouve gagne-denier à Lyon¹⁰⁸⁴...

Pour aller toutefois plus loin dans cette ambivalence contrôlée, il faudrait se référer à un témoignage de Gasparo Contarini, qui est antérieur : « L'Empereur n'est très-adonné à aucun plaisir. Il va quelquefois à la chasse, surtout aux sangliers : mais, à Bologne, il est rarement sorti de son palais, et seulement pour assister à la messe en quelque église. Il est religieux plus que jamais. Il parle et discourt beaucoup plus qu'il ne le faisait en Espagne. Il m'est arrivé de négocier avec lui pendant deux heures de suite : ce que, en Espagne, il ne faisait pas. Il n'est plus aussi absolu dans ses opinions que sa nature le portait à l'être. Un jour qu'il causait familièrement avec moi, il me dit qu'il était naturellement entêté ; je voulus l'excuser en lui répliquant "Sire, être ferme dans une opinion qui est bonne, c'est de la constance, non de l'obstination." Il me repartit aussitôt : "Mais quelquefois je le suis dans les mauvaises" [*"E quaiche volta sono fermo nelle cattive"*]. D'où il résulte selon moi, que, par sa prudence et sa bonne volonté, il a triomphé de ses défauts naturels. Quant à ses intentions, elles me paraissent être excellentes, et tendre surtout à la conservation de la paix¹⁰⁸⁵. »

L'avancée se fait, selon les jours, « *per montes et valles* ». Et aussi « *inter sylvarum alta* » et « *per saxa* ». À travers des hauteurs boisées et rocheuses. Mais le temps est au beau. « *Serenabat* ». La rumeur rapporte à nouveau que les Espagnols, qui précèdent l'armée, auraient pratiqué des cruautés exécrables, au point que sur le passage de l'Empereur des cadavres auraient été aperçus. Femmes et filles auraient été violées, tandis que les hommes auraient été suspendus en l'air « par les parties » et torturés pour qu'ils révèlent les cachettes où leurs richesses étaient entreposées ; « Puis d'un coup net, au-dessous du noeud, *rasibus* du ventre, ils détachent le

patient. » Près de Cobourg, en Franconie, ce sont les reîtres qui sont dits s'être atrocement déchaînés : Sastrow relate avoir trouvé dans une maison un « *membrum virile* », et ailleurs, sur un lit, une femme morte ensanglantée.

Le samedi 3 (ou le dimanche 4 juillet), Charles Quint fait une entrée solennelle dans Bamberg, où il s'installe jusqu'au 5. Et Nicolaus Mameranus de relever que la ville est réputée pour ses vins et pour sa liqueur de réglisse... Sastrow ne se départ pas du regard négatif qu'il porte sur l'Empereur, racontant avoir observé que Jean-Frédéric de Saxe, installé et reclus dans une maison du faubourg, voyant d'une fenêtre passer Charles Quint monté sur un petit genet, s'inclina. « L'Empereur se prit à rire d'un air sarcastique et ne le quitta pas des yeux, tant qu'il put l'apercevoir¹⁰⁸⁶. » Mais peut-être le témoin luthérien ne comprend-il pas, comme pour le cas du manteau râpé par des années d'usage, la signification que le rire pouvait avoir pour l'Empereur. Si l'on suit Érasme encore, le rire est une expression esthétique articulée à l'ironie ; il tend à la beauté comme l'a écrit Alain Michel : « Qu'est-ce que l'ironie ? C'est tout d'abord l'art ou la manière de critiquer tout ce qui se prend au sérieux, les autres et soi-même¹⁰⁸⁷. » Le prisonnier n'est pas méprisé ou tourné en dérision par l'Empereur, il est en quelque sorte invité à socratiser, à rentrer dans une conscience ironique de lui-même qui pourrait le ramener à la raison et l'aider à mieux supporter sa captivité. De même que le motif du manteau usé peut renvoyer à la parole paulinienne : « La charité ne cherche pas son propre avantage », de même le rire chercherait-il à transmettre un message. Il ne signifierait pas le mépris ou l'orgueil, bien au contraire, et ce ne serait pas fortuitement que Charles Quint se serait départi de son impassibilité. Il se serait agi pour lui de dire à son prisonnier qu'être homme, c'est être fou, être fou face aux hommes et de l'inviter ainsi à prendre en patience ce qui lui apparaîtrait comme une épreuve¹⁰⁸⁸.

C'est son ethos érasmien que l'Empereur projetterait alors dans son rire, un appel à rire des humains tout autant que de lui-même. *Stultitia loquitur*, la folie parle. Le fou riant du fou, selon les mots de l'*Encomium Moriae* ou *Éloge de la folie*¹⁰⁸⁹. Un appel à voir combien le monde humain est fou, ce monde qui l'acclame et qui peu auparavant le haïssait : « Elle la populace abonde en tant de formes de folies, elle en invente chaque jour de nouvelles que mille Démocrites ne suffiraient pas pour tant de rires ; d'ailleurs ces Démocrites eux-mêmes auraient besoin d'un autre Démocrite [pour rire d'eux]. Bien plus on ne croirait pas tous les rires, tous les amusements, toutes les délices que les pauvres humains procurent chaque jour aux dieux du ciel¹⁰⁹⁰. »

Le rire, moins que de participer du champ sémiotique de la violence, donne à penser à la paix, à la réconciliation, et surtout au partage des sentiments¹⁰⁹¹. C'est son paradoxe. Il donne à imaginer la distanciation que l'Empereur entretient subjectivement avec l'automate impassible qu'il s'est fabriqué et qu'il fait fonctionner comme mécaniquement en public. Dans l'instantanéité de ce regard que Charles Quint jette en direction de son captif se révèle une fissure, une faille. L'Empereur confie soudain qu'il est autre que celui qu'il joue à être, qu'il n'est pas qu'un automate froid ; il avoue qu'il sait ce que ressent son prisonnier, qu'il le comprend, qu'il éprouve de la compassion à son égard. Mais il signifie aussi qu'il se doit de se montrer sous cette apparence d'insensibilité, que c'est en cachant tout affect qu'il doit se comporter parce qu'il est l'Empereur. Il signifie soudain qu'il est tout autant prisonnier lui-même que son captif l'est depuis quelques semaines ; que sa propre prison est la puissance dont il a la responsabilité, une puissance aux infinies exigences le portant à faire abstraction de lui-même. Gouverner, c'est s'effacer, disparaître derrière un autre que soi, c'est ne pas être soi.

Pacifications par résignation

Notons, pour reprendre le cours événementiel, que dans ces jours est sans doute parvenue à l'Empereur la nouvelle de la sédition napolitaine qui a débuté le 11 mai et qui va perdurer durant près de quatre mois. C'est contre l'établissement présumé de l'Inquisition et au nom des libertés du royaume que la population de Naples entre en action. Les troubles, qui sont d'une très grande violence, ne cesseront que lorsque l'Empereur fera proclamer une amnistie au milieu du mois d'août et assurera qu'il en sera officiellement fini des projets d'Inquisition, « laquelle incroyablement ils aborissent », selon Antoine Perrenot¹⁰⁹². Cet événement peut avoir été important, dans le contexte en outre du rafraîchissement désormais marqué des relations avec Rome : la voie de la rigueur religieuse, réactive si l'on veut, apparaissait très risquée dans ce contexte tendu, et elle pouvait paraître d'autant plus inadéquate pour résoudre la crise religieuse dans l'Empire, même si les réformés se trouvaient dans une situation catastrophique après les redditions ou capitulations des deux chefs de la ligue de Smalkalde. Dès ce moment, conseillé par Antoine Perrenot, Charles Quint peut avoir été enclin à envisager, pour le Saint-Empire, une autre porte de sortie que celle de la réaction qu'incarnaient les travaux du Concile replié ou exfiltré à Bologne.

C'est lors de son séjour à Bamberg que, toutefois, il a avec le cardinal-légat Francesco Sfondrato, reçu très fraîchement, une entrevue orageuse : Paul III a en effet rendu public l'accord de juin 1546, qui avait prévu que Rome fournirait des subsides et des troupes en vue d'une guerre que l'Empereur mènerait contre les protestants. Il s'agissait en réalité d'un très mauvais coup destiné à empêcher que Charles Quint, qui avait toujours officiellement nié avoir souscrit un tel engagement, puisse progresser plus avant dans une nouvelle forme de politique de concorde avec les protestants. Puisque sa parole se trouvait mise en cause et qu'en

conséquence toutes les promesses qu'il pourrait faire seraient sujettes à caution. Car la rhétorique impériale avait toujours justifié, dans le Saint-Empire, la guerre en vertu d'une volonté de réduction de la rébellion de princes dénoncés pour leur désobéissance et non pour leur foi. Et Paul III demeurait, depuis Mühlberg, figé dans une perspective de croisade, ayant fulminé une bulle d'indulgences pour tout engagement dans la lutte contre les hérétiques. Le contentieux s'est encore aggravé par la publication d'un jubilé qui exaltait le devoir de combat chrétien, par-delà le fait que les troupes levées par le pape avaient été retirées du théâtre des opérations précocement. L'Empereur le dit explicitement à Francesco Sfondrato, il ne doit rien aux hommes – donc rien au pape –, sa victoire est due à Dieu seul. Et subsiste, pour aviver son mécontentement qui le fait rompre avec son impassibilité « normale », la question du retransfert du Concile à Trente : à ses yeux, la peste a cessé dans la cité alpine et plus rien ne justifie le déplacement et l'installation des prélats à Bologne¹⁰⁹³.

Il faut reprendre les chemins dès le 5, à travers la Franconie jusqu'à Forchheim. Puis le mercredi 6 juin, Charles Quint atteint Nuremberg, logeant son armée en ville ou dans les villages circonvoisins. Il fait payer les soldes d'une partie de ses hommes à qui il donne congé : ainsi les lansquenets du régiment de Hans Walter, les hommes d'armes du grand maître de Prusse, ceux du margrave de Brandebourg.

Il reçoit une délégation de la ville de Hambourg qui vient effectuer son ralliement et il donne aussi sa grâce à plusieurs villes de Saxe. À Nuremberg encore, il accueille d'abord très froidement les deux émissaires de la révolte napolitaine, Ferrante San Severino, prince de Salerne, et don Placido de Sangro, à qui il confie la mission de rapporter à Naples l'ordre de mise en jugement et d'exécution de 24 des chefs de la révolte ; mais il finit peu après par accorder sa grâce à la ville-capitale et par concéder une promesse de rappel du vice-roi Don Pedro de Toledo, en échange d'une contribution de 100 000 ducats – comme s'il avait vite saisi que la

modération pouvait être un outil de gestion de la crise au même titre qu'elle semblait pouvoir l'être dans le Saint-Empire. Et on sait qu'en définitive, il n'y eut pas d'exécutions capitales à Naples. Il faut imaginer qu'il invente son devenir politico-religieux à l'échelle non seulement du Saint-Empire, mais de la chrétienté, dans une vision globalisée, panoptique, qui l'autorise à tirer des leçons de ce qui se passe dans un espace pour les appliquer à un autre.

Ferdinand, pour sa part, se retrouve en position favorable, d'autant que son frère, le 27 juin, lui envoie sous le commandement du marquis de Marignan huit enseignes de gens de pied. Le 30 juin, l'archiduc Maximilien s'empare du château de Prague ; ce qui sonne le glas de la révolte des États de Bohême. La ville est saccagée. À l'annonce de ce que Ferdinand fait mouvement depuis la Saxe, les forces bohémiennes se dispersent et aucun obstacle ne se dresse plus face à sa volonté de reprise en main de son royaume.

Le 1^{er} juillet, Ferdinand fait part à distance de ses exigences qui ne tolèrent aucune remise en cause : renonciation aux libertés et privilèges, contribution exigée de chaque habitant, cession des revenus municipaux pour ce qui est de Prague et de vingt-cinq autres villes ; pour les nobles, perte des droits, revenus et titres pour ceux qui ne recevraient pas une forme d'investiture de la part de Ferdinand. Puis le roi se rend à Prague en personne avec son armée, et expose les raisons de sa colère : un crime de lèse-majesté a été commis à son égard. Les États de Bohême n'ont pas le choix : ils font soumission les 6 et 8 juillet, d'autant qu'il a été procédé à une saisie d'otages¹⁰⁹⁴. Le 10 juillet, Ferdinand édicte les clauses conditionnelles de son pardon : d'abord l'officialisation de la rupture de l'alliance qui avait été contractée avec l'électeur de Saxe et qui n'avait plus lieu d'être, puis la remise de tous les documents authentifiant les privilèges et immunités de la Bohême, « afin qu'il corrigeast quelques choses, et qu'il leur concedast derechef et confermast ce que bon luy sembleroit ». Est aussi

exigée la reddition de toutes les forteresses, la cession de toutes les pièces d'artillerie qui devraient être livrées au château de Prague, ainsi que les munitions tenues en réserve. Sleidan ajoute : « S'ils font ces choses, il promettoit de conserver la multitude, exceptez quelques uns qu'il veut detenir prisonniers et selon qu'ils ont mérité en faire justice pour le profit de la republique. » Les États devaient aussi accepter de perdre le droit de lever certains impôts et de fournir tous les actes et lettres donnant preuve de leur union avec Jean-Frédéric de Saxe.

Un tribunal fut institué pour juger les présumés coupables. Six nobles, dont Gaspard Pflug qui prit la fuite, furent condamnés par contumace et leurs biens confisqués, tandis que d'autres, qui s'étaient rendus, furent mis à mort ou assignés à résidence leur vie durant, subissant eux aussi des confiscations de terres. Une vingtaine de villes se virent infliger des amendes. Les députés ne purent qu'assister passivement à la réduction des privilèges du royaume, à donc des condamnations à mort, et à un désarmement de places fortes et châteaux. Une période difficile suivit pour l'Unité des frères bohêmes qui furent persécutés parce que estimés responsables du soulèvement et qui servirent aux utraquistes luthériens de boucs émissaires pour occulter leur propre mobilisation contre le roi. Dès le 8 octobre, Ferdinand promulgua un édit qui leur interdisait de tenir des assemblées. Un second édit commanda l'arrestation de tous les prédicateurs.

Poursuivons dans le cycle de ce qui pourrait, en parallèle de la répression de Bohême, s'apparenter à une « normalisation ». Le 3 juillet, l'Empereur convoque une diète d'Empire qui devra se tenir à Augsbourg, à compter du 1^{er} septembre, en substitution de la réunion initialement prévue à Ulm, et qui devra restaurer la paix dans l'Empire. Il décide d'être le premier sur place mais est retardé dans ses mouvements par une jaunisse qui l'affaiblit fortement. Il est encore question du sort du landgrave et les électeurs de Saxe et de Brandebourg reviennent encore à la charge pour

demander qu'il soit mis fin à la peine d'emprisonnement de Philippe de Hesse : l'Empereur se contente de répondre qu'il lui faut, pour l'instant, voir comment l'accord qui a été conclu sera rendu effectif en Hesse ; et Antoine Perrenot note simultanément que la démolition des forteresses dépendantes auparavant de l'autorité du landgrave a déjà commencé, et que sont déjà rentrés 100 000 florins sur les 150 000 exigés. La somme permettra de licencier une partie des troupes impériales et aussi d'entretenir des garnisons dans les villes d'Augsbourg et Ulm, et dans les châteaux de Francfort et Wittenberg.

Le lundi 18 juillet, Charles Quint se remet enfin en marche, après une rechute de jaunisse, et il est le soir à Roth, le 19 à Weissembourg, le 20 à Monheim, le 21 à Donauwörth. Puis entre le 6 et le 17 août, il s'installe à Nuremberg où il accepte la soumission, toujours par « *Fußfall* », des ducs de Poméranie et de Lünebourg, des députés de Hambourg, Brême et Lübeck. Il quadrille l'espace en répartissant les effectifs de 12 enseignes espagnoles dans le sud de l'Allemagne. Ainsi il est en mesure d'arriver le 23 août dans Augsbourg, où il va séjourner longuement, jusqu'au 18 septembre, les tercios étant logés à Donauwörth, à six lieues. Il souffre de son quatorzième accès de goutte, qui va perdurer jusqu'au printemps 1548 : « Pour hâter sa convalescence, il prit de la tisane de bois de chine ou bois des Yndes », un traitement qu'il avait été contraint de différer en raison de sa jaunisse.

Dans Augsbourg capitale, un pouvoir silencieux

Trois jours après sa venue, l'Empereur fait conduire le duc Jean-Frédéric¹⁰⁹⁵ et le landgrave à Donauwörth, sous la bonne garde de

400 soldats et du maître de camp Alfonso Vivès. Tout le pays environnant est donc sécurisé.

Dans Augsbourg même, un processus de changement religieux est à l'œuvre : les églises sont reconsacrées. Dans la cathédrale, l'Empereur confie symboliquement la charge de prêcher à Michael Sidonius Helling, docteur en théologie et évêque portatif de Sidon¹⁰⁹⁶, dont les sermons traitent de la messe en rendant compte de la doctrine de la transsubstantiation. La rumeur court que des pauvres auraient reçu des espèces sonnantes et trébuchantes pour se rendre dans les lieux de culte et assister aux messes, et masquer le fait que très rares seraient les bourgeois et habitants de la ville à accepter le changement culturel imposé. Les besoins en argent de l'Empereur et de son frère sont considérables et l'argument donné est celui de la nécessité de rembourser des frais de guerre dus à la rébellion : les villes sont taxées au total pour un montant estimé qui serait de 1 600 000 écus¹⁰⁹⁷.

Rien n'est encore réglé, car pour l'instant ne bénéficient pas de la grâce impériale ni Georg de Wurtemberg, ni Albrecht de Mansfelt, ni Hans Heydec, ni encore le comte Ludwig d'Etingen et son fils. La ville de Magdebourg est en outre mise au ban de l'Empire¹⁰⁹⁸.

Bartholomäus Sastrow consacre un développement à l'afflux de grands à Augsbourg, aux fêtes qui se donnent dans une ville temporairement promue au statut de capitale d'un *imperium universale* : y convergent l'électeur de Brandebourg et son épouse, le cardinal de Trente Cristoforo Madruzzo, le duc Heinrich de Brunswick accompagné de ses deux fils Karl-Viktor, et Philipp, le margrave Albrecht, le duc Wolfgang, comte Palatin, le duc Augustus, le duc Albrecht de Bavière, le grand maître de l'ordre teutonique, l'évêque d'Eichstadt, Julius Pflug, Marie de Hongrie, la duchesse douairière de Lorraine... Des princes et souverains étrangers ont délégué des ambassadeurs ou émissaires : le roi de Danemark est représenté par Tetrus Suavenius, le roi de Pologne par Stanislaw Lasky. Et « comment

dénombrer la foule des abbés, comtes, barons et autres personnages de marque. N'oublions pas le Juif Michel [?], qui tranchoit du grand seigneur et se pavanoit à cheval en habits superbes, des chaînes d'or au cou, escorté de dix ou douze serviteurs... ». Il y a aussi le sultan Moulay Hassan, venu de Tunis, que son fils avait chassé. Augsbourg devient le centre de la chrétienté, comme Madrid l'était devenu après la victoire de Pavie...

Sastrow, très significativement, oppose les deux frères, Charles et Ferdinand. C'est l'occasion pour lui de montrer un clivage, en insistant sur le désir de solitude qui anime l'Empereur, sur sa volonté de ne pas se mêler aux plaisirs mondains dont Ferdinand assure la mise en scène et l'organisation. Un partage des rôles semble avoir pris forme. « La présence des princesses, comtesses et autres nobles dames, belles et parées plus que je ne saurois le dire, étoit une occasion quotidienne de banquets et de danses welches ou allemandes. Le roi Ferdinand avoit toujours des invités : réceptions splendides, ballets magnifiques, orchestres nombreux et bien ordonnés, musique vocale, rien n'y manquait. Derrière S. M. R. se tenoit un fou babillard, son maître faisoit assaut de saillies avec lui. Le roi soutenoit la conversation à table et sa langue ne s'arrêtoit pas une minute. Un soir, je vis chez lui un gentilhomme espagnol, vêtu d'un manteau tombant jusqu'aux pieds, danser avec une demoiselle ce qu'on appelle une algarde ou paslionesa [nous ignorons la signification de ces mots] ; il sautoit haut, en avant comme en arrière, elle de même, sans cesser de faire face ; c'étoit charmant. Ensuite un nouveau couple exécuta une danse welche. »

Et un jeu de contraste est rapporté, qui en dit long encore sur la volonté de Charles Quint d'adhérer à l'automate qu'il a plaqué ou installé en lui. Il y a tout d'abord le fait qu'il se place en retrait de l'espace public et donc du petit monde de tous ceux qui vont de fêtes en banquets : « L'Empereur, au contraire, loin de donner le moindre banquet, ne retenoit personne auprès de lui, ni sa sœur, ni son frère, ni ses nièces, ni la duchesse de Bavière, ni les électeurs, ni aucun des princes ; dès qu'on l'avoit reconduit de l'église à ses

appartemens, il congédioit sa cour, tendant la main à chacun. Il mangeoit seul, sans dire mot. Une fois, par exception, au retour de l'église, remarquant l'absence de Carlowitz : "*Ubi est noster Carlovitius ?*", demanda-t-il au duc Maurice. "Très clément Empereur, répondit ce dernier, il se sent un peu foible." Aussitôt S. M. I. de dire à son médecin Vésale : "*Vesali ! gy zult naar Carlevitz gaan, die zal ietswat schik zyn ; ziet, dat gy hem helpet*" ["Allez vite vers Carlowitz, il est indisposé, voyez à le soulager"]. »

Sastrow permet de mettre en valeur une nouvelle fois la composition, par Charles Quint, d'une posture impassible, distanciée, utilisant moins un langage de mots que de signes, et s'installant à l'écart de toute convivialité parce qu'il se doit de donner une image distinctive réfléchissant l'image de l'unité divine détachée des agitations humaines¹⁰⁹⁹. Parce que tout son être se doit de faire signe de ce qu'il est, l'Empereur formalise une symbolisation de la nourriture, qui passe par la solitude et le silence et aussi, paradoxalement, par la surconsommation. Faire signe, cela veut dire être dans l'encodage d'une continuité. Il s'agit, en s'appuyant sur l'étiquette de la cour de Bourgogne qui avait été formalisée sous Philippe le Bon, de spécifier sa *Majestas*, d'autant que, souvent, ce qui reste de la profusion des mets est redistribué aux courtisans :

M'étant trouvé à plusieurs journées (à Spire, à Worms, de nouveau à Spire, puis à Augsbourg et à Bruxelles), j'ai souvent assisté au dîner de l'Empereur ; jamais il n'invita le roi son frère. De jeunes princes et comtes servaient le repas, régulièrement quatre entrées de six plats ; après avoir posé les mets sur la table, ils les découvraient ; pour refuser, l'Empereur secouait la tête, il l'inclinait si le plat était à sa convenance ; alors il le tirait à lui. On remportait d'énormes pâtés, des pièces de gibier, les plus succulents et chers, tandis que S. M. I. retenait un rôti, une tête de veau ou chose semblable. Il ne

faisait pas trancher, usait peu du couteau, commençait par couper son pain en morceaux de la grosseur d'une bouchée, puis attaquait le plat choisi ; il plantait le couteau où bon lui semblait, s'aidant même des doigts ; l'assiette sous le menton, il mangeait si naturellement, si proprement aussi, que c'était plaisir de le voir. Lorsqu'il voulait boire (il ne buvait que trois coups), un signe avertissait les *doctores medicinae* postés devant la table ; ils allaient prendre sur le dressoir deux flacons d'argent et remplissaient un verre de cristal qui pouvait bien contenir une mesure et demie ; l'Empereur le vidait jusqu'à la dernière goutte, quitte à reprendre haleine deux ou trois fois. Pas une parole, du reste, quoique les fous derrière lui fussent assez plaisans¹¹⁰⁰ ; il semblait ne pas s'inquiéter d'eux, à peine un demi-sourire à quelque heureuse rencontre. Nul souci de la foule qui venait voir manger le monarque. Les nombreux chanteurs et musiciens qu'il entretenait se faisaient entendre à l'église, jamais dans les appartemens. Le repas durait moins d'une heure, puis tables, sièges, tout était enlevé et il ne restait que les quatre parois tendues de riches tapisseries. Après les grâces, on présentait à l'Empereur des bouts de plume pour se nettoyer les dents ; il se lavait, puis allait se placer dans une embrasure de fenêtre. Là, chacun pouvait l'aborder, lui remettre des suppliques, exposer ses raisons ; il décidait sur le champ.

Ce qui donne à penser que c'est précisément ce moment d'après repas que Titien a figé quand il peint l'Empereur assis, près d'une fenêtre, au terme d'un rituel alimentaire réglé l'installant dans une attitude distanciée, sans paroles, sans bruits, mécanisée et normée, qui doit se répéter chaque jour pour que, par la répétition même, soit bannie toute différence et donc – ce qui est le contraire du mécanisme – le dérèglement, le désir de violence. Peut être ici évoquée une réflexion d'Antonio de Guevara à propos du

système curial au temps de Charles Quint : « Ce n'est pas une vie que la vie de cour, mais une pénitence publique¹¹⁰¹. » En exigeant le silence et en faisant silence et même s'il remplit son corps d'une abondance de mets de boissons, il fait du repas un moment de vacuité, segmenté du cours d'une vie qui est un pèlerinage vers Dieu, dans la continuité des rigueurs minutieuses de l'étiquette castillane¹¹⁰². Chez Rabelais, durant la guerre des Dipsodes, la mangeaille a pour fonction de tempérer la violence¹¹⁰³ et manger revient à réaliser la coïncidence des contraires : en effet, pour Marsile Ficin, « seul le repas (*convivium*) embrasse toutes les parties de l'homme, car [...] il restaure les membres, il renouvelle les humeurs, il ranime les esprits, il recrée les sens, il soutient et avive la raison ». Manger en abondance revient à prendre part au devenir de la Création, mettre son corps en communion avec le cosmos¹¹⁰⁴. Ce qui a fait dire à Michel Jeanneret que « la gourmandise installe l'homme en pleine nature » et qu'elle est donc « bonne ». La violence, à l'opposé, n'est pas bonne, car elle se nourrit de haine, de bile.

Rappelons simplement que pour saint Augustin le silence traduit une indifférence aux passions et affections corporelles, qu'il signifie que l'âme n'est rien pour elle-même, qu'elle n'existe que pour Dieu¹¹⁰⁵. Surtout, le silence projette ce qu'est la vie intérieure de l'Empereur telle qu'il souhaite qu'elle soit perçue, à savoir un apaisement absolu, une sérénité couplée à une humilité.

La plénitude divine est silencieuse et le repas n'est guère alors éloigné d'un rituel religieux¹¹⁰⁶. L'Empereur mange pour dénier qu'il mange, pour exprimer son détachement des contingences terrestres. Un Vénitien s'étonne de ce qu'il se gave un jour de bœuf salé... de préférence à des plats gastronomiques travaillés par des cuisiniers¹¹⁰⁷ ; dans la *devotio moderna* et pour Érasme, le silence est « désigné comme la qualité capable de faire cesser le flot discursif qui, dans l'oisiveté, se nourrit des passions mauvaises¹¹⁰⁸ ». Et c'est sans doute pour cette raison que Gasparo Contarini

peut écrire que l'Empereur ressent, à ses yeux, plus la « tristesse » que l'allégresse. Une tristesse qui peut-être a pour fin de rappeler la tristesse du Christ que saint Augustin, commenté par Érasme, avait dépeinte : « Toutefois il rappelle aussi que selon saint Augustin le Christ a pris sur lui non seulement la condition mortelle mais ainsi toutes les conséquences propres à la faiblesse humaine ; non le péché, mais les maux de la peine du péché dont aurait hérité l'humanité¹¹⁰⁹. » Une tristesse dont on a pu dire qu'elle était à lire dans un sens ecclésiologique, et comme signifiant que le chef assume la faiblesse des membres. Mais si le Christ fut triste au mont des Oliviers, ce fut par la pensée que sa Passion ne pouvait pas extirper tous les péchés des hommes. Cette vie sans joie et sans parole de Charles Quint, que ses repas mettent en scène parce qu'il veut faire signe de ce qu'il est et parce que chaque moment de sa vie est une composition, un jeu d'acteur, renvoie à la certitude érasmiennne que « la tristesse et la frayeur du Christ sont des passions naturelles (*affectus*), et l'on sait que pour lui, les passions du corps n'ont rien de mauvais si, par l'action de l'âme (*ratio*), elles sont dirigées vers l'esprit, ainsi que fit le Christ Lui-même¹¹¹⁰ ».

Il nous faut, encore une fois ici, en revenir à l'autofabrication d'un automate de soi, d'un paraître mécanisé pour empêcher le corps, c'est-à-dire les passions, de s'exprimer. Pour empêcher encore que ce qui est caché dans le corps, dans la crypte, à savoir le fantôme, ne puisse remonter en surface de manière trop visible.

Lorsqu'il mange en silence, Charles Quint remplit son corps, pour ne pas laisser en quelque sorte de vacuité, pour submerger symboliquement l'instance subversive qui erre en lui. Dans ces instants qu'il vit à Augsbourg, il ne faut surtout pas que le devoir de sang, la haine ou la violence prennent le dessus sur le devoir de paix qu'il doit à ses sujets. Être un automate, c'est non pas se trouver dépendant, en perte de soi, c'est au contraire être libre de toute intrusion au sein de la rythmique immuable d'une vie normée. L'*Unheimliche*, l'inquiétante étrangeté, n'a pas de

possibilité de s'immiscer tant que les mouvements sont ordonnés dans le temps et l'espace, tant que le silence coupe la parole à toute tentative de communication ou d'infiltration intrusive. Les morts ne peuvent pas parler. Ils sont contraints à se taire, à demeurer morts. La haine et la violence demeurent cantonnées dans des profondeurs de soi. La vêtue, sobre, est destinée à exprimer un silence du corps et donc des passions, une constance intérieure¹¹¹¹. *Sobrietas contra superbia*, pour un corps en quelque sorte « abstrait¹¹¹² ». Le banquet de Charles Quint n'est pas le banquet humaniste qu'on attendrait : il ne s'y parle pas et les mets ne sont pas des allégories d'un esprit qui se remplit, par le biais de la polyphonie des participants et donc par un idéal symposiaque, de connaissances et de savoirs.

Finalement, Charles Quint nous en dit beaucoup sur son impassibilité à travers cette poétique du silence. Verdun L. Saulnier a démontré le rapport direct entre le mystère et le silence : « Ce mystère est l'unité cachée de la vie si diverse du Christ¹¹¹³. » En ce moment consacré au corps qu'est le repas, il symbolise l'appel qui l'enracine dans le mystère du Christ et qui fait que le corps ne compte pas ; par le silence, le corps se montre dominé dans l'instant même où il fait rentrer l'Empereur dans l'ordre de la contingence. Dans l'optique érasmiennne de l'*Éloge de la folie* : « L'esprit tout-puissant et victorieux, absorbera enfin le corps, et cela sera d'autant plus facile qu'il l'aura préparé à cette sublimation en le purifiant et en le mortifiant pendant la vie. Mais à son tour, l'esprit sera absorbé par cette Intelligence suprême qui lui est infiniment supérieure : d'où il résulte que l'homme tout entier sera hors de lui-même ; et il ne sera heureux qu'à la condition de ne plus s'appartenir, pour bâtir l'ineffable empreinte de ce nouveau Bien, qui attire tout à soi. »

L'Empereur fait toujours et encore signe : cette nourriture qu'il mange et ne mange pas dans le même temps allégorise certes son indifférence aux vicissitudes terrestres ; mais il faut voir que, pour Érasme toujours, la doctrine du Christ est eucharistique, qu'elle est une nourriture. Le Batave

assimile l'Écriture à la manne dont les Hébreux purent se nourrir dans le désert. La Parole divine est comparée à un « *panis* ». En se remplissant d'une nourriture qui signifie le Christ, l'Empereur métaphorise le fait qu'il voue sa vie tout entière à refaire ou réalimenter les forces du Christ. Il dit sa vie vouée à Christ car dépossédée d'elle-même¹¹¹⁴. Ne compte pas pour lui ce qu'il mange en abondance et qu'il choisit au hasard, mais le fait de manger même, une nutrition qui exprime symboliquement qu'il reconstitue les forces du Christ et donc que lui-même se donne à la mission qui lui a été confiée, totalement. Les récits indiquent qu'il mangeait abondamment le midi, avec avidité, mais que les mets lui importaient, son appétit visant à entretenir son corps, seulement. Et, redisons-le une nouvelle fois, il mangeait abondamment, à l'égal de tous les princes de son temps aux corps souvent débordants dans les représentations qu'ils faisaient faire d'eux, d'Henri VIII à Jean-Frédéric de Saxe, comme si la massivité de l'enveloppe charnelle projetait la puissance du prince... Il est bien plus polyphage que gourmand, même dans son addiction possiblement compulsive.

Il y a une physique du pouvoir qui appelle les hommes de pouvoir à se projeter dans des corps pleins. Charles Quint n'échappe pas à la règle, parce que le discours sur la puissance acquiert *via* la corpulence du corps une « performativité » (Naïma Ghermani). Le gras dit le pouvoir, manifeste la puissance¹¹¹⁵, car manger, c'est dans Rabelais métaphoriser la possession du savoir et donc de la sagesse ; ou encore exprimer la force, la volonté de puissance. Messer Gaster, bien sûr « estomach prêt à tout pour se remplir, dieu des Gastrolâtres, mais aussi premier maistre es ars¹¹¹⁶ ». Instinct et invention. Manger, c'est avancer dans le désir de vérité, dans le service de la Vérité, tandis que la forme de gastrolâtrie que la multiplicité des mets préparés en cuisine évoque symbolise la violence.

Car ce n'est pas par un hasard de l'imaginaire que Rabelais a raconté la guerre des Andouilles : « Qu'ils militent pour ou contre la bonne chère, qu'ils figurent ou non les partis protestants ou catholiques, les habitants de

Farouche et Tapinois sont foncièrement intolérants et brutaux ; comme Bringuenarilles et les mangeurs d'air, ils sont enclins, pour la défense des droits absolus de la tripe, à toutes les violences¹¹¹⁷. » Ce sont symboliquement les deux faces de l'autorité de Charles Quint que le symbolisme du pouvoir impérial traduit : la violence et la sagesse. Mais à l'usage cette fois-ci de l'Empereur lui-même, qui peut se savoir, à tout moment, au risque d'un excès qui peut le perdre à son humanité même, et qui pour mieux s'en prémunir, met ses forces au service du Christ¹¹¹⁸. Le repas curial de l'Empereur, dans ses tentations mêmes, dans le phénomène de surconsommation, est destiné à lui rappeler que son pouvoir peut certes tout et peut même se détruire, mais qu'il doit se modérer. En bref, contre les apparences, c'est un repas humaniste de la *concordia discors* et le silence de Charles Quint est humaniste dans ce rapport du plein au vide, qui est une configuration paradoxale mais aussi métaphorise la faim de Dieu. La grammaire du silence de Charles Quint serait à articuler à cette tension. Les mets sans les mots parce que les mets sont les mots.

La persévérance de Tobie

Augsbourg a été choisie parce qu'elle regarde vers l'Italie et que Charles Quint a dans son viseur le Concile et ce qu'il estime relever de manipulations romaines qui perdurent.

Le jeudi 1^{er} septembre est le jour prévu pour l'ouverture de la diète, mais encore sous le coup de sa jaunisse qui l'empêche de s'exposer, il délègue son neveu, l'archiduc Maximilien.

Lequel fut à la grande église, accompagné dudict électeur et les commiz des absens et aulcuns princes et prélatz de saint-empire, ouyr la messe du Saint-Esprit, qui fut célébrée par le cardinal

d'Augsbourg. Laquelle achevée, revint en court en une grande salle à ce préparée pour la proposition de la diete, où au mesme instant arriva le duc Mauris de Saxe, électeur, au-devant duquel fut jusques en ladicte salle le duc d'Alve, grand maistre, le conduisant vers Sadicte Majesté, laquelle le vint recepvoir en ung poisle plus avant que sa chambre, comme, de coustume, quand ung électeur nouveau vient la première fois vers l'Empereur, ledict Empereur luy doibt aller au devant. Incontinent Sa Majesté sortit en la salle : et se mectant en son siège impérial, estant auprès de luy le siège du roy des Romains, les électeurs et commiz des absens chascun assiz en son lieu, l'Empereur appella l'archiduc : et ayant parlé à lui, ledict archiduc, faisant une révérence à Sa Majesté, et comme commiz et lieutenant de Sadicte Majesté, encomença la proposition de la diette, et fut achevée par le conseiller Seheelt [Seld]. Après la responce faicte par monsieur de Mayence, ledict archiduc fait encores une petite réplique et puis s'assit, comme président en ladicte diette. Après Sa Majesté se retira en sa chambre, et chascun en son logis.

Deux objectifs sont donnés à la diète qui a été convoquée : la mise en action d'un processus de résolution de la crise religieuse de l'Allemagne, et aussi la restructuration de la chambre impériale. La priorité est à la paix des consciences et il ne peut y avoir de paix sans un règlement des différends de religion. À quoi s'ajoutent les problèmes des aliénations de biens ecclésiastiques, de la lutte contre le Turc... Charles Quint avait aussi en tête la formation de cette ligue dont il assumerait la direction et qui associerait tous les pouvoirs du Saint-Empire pour une durée de douze années¹¹¹⁹. Début octobre, les États formulent une réponse touchant aux affaires religieuses. Et il est frappant de constater que les avis divergent en ce début de réunion : les trois électeurs ecclésiastiques demeurent fidèles au principe

du Concile. Trois électeurs protestants, de Saxe, Palatinat et Brandebourg, pour leur part, disent la nécessité d'un concile libre qui serait supérieur au pape et auquel prendraient part des théologiens protestants. L'Écriture sainte serait la base de travail. Le collège des princes, prélats et comtes, demanda de son côté que le Concile soit continué avec une présence de députés protestants et souleva des doutes sur la validité des premières sessions. Les villes d'Empire observèrent qu'était nécessaire un nouveau colloque religieux qui redébattrait des points sensibles. Le concile de Trente devrait logiquement être dissous à l'initiative de l'Empereur.

Le 10 septembre, l'ambassadeur Diego Hurtado de Mendoza fait part à l'Empereur de ses récentes discussions avec Paul III : il a transmis la volonté de Charles Quint, honoré par le pontife du titre de « *maximo y fortissimo* », de voir le Concile réintégrer au plus vite Trente, et il a démontré qu'il y avait là « *la neççessidad de la Alemana* » et « *el contentamiento que dello vuestra ma. t recebiria* ». Il a ajouté que les raisons présentées pour choisir un autre lieu de transfert sont erronées et qu'avec la pacification de l'Allemagne qui est en cours d'achèvement le temps est venu de faire retour à Trente. En outre le départ vers Bologne n'avait pas eu de raison légitime. Même s'il y a jamais eu contagion de l'air à Trente, celle-ci n'a été que temporaire. Et en réalité, l'air était sain, et il l'est surtout maintenant. L'ambassadeur, malgré tout ce qu'il a pu dire, n'a pas vu le pape modifier sa position d'un iota. Même confronté à l'argument qu'à Bologne c'est un concile diminué qui se tient alors qu'à Trente la « venue des Allemands » serait plus aisée, le pontife n'a pas changé son point de vue. Une négociation complètement bloquée. Ce qui fait dire à Mendoza que le diable est en action à Rome. Un jeton frappé aux Pays-Bas formalise significativement l'universalisme impérial relégitimé par l'histoire toute récente : sur le droit est exalté, à travers un buste armé et cuirassé de Charles Quint, le vainqueur de « ses rebelles » : il tient dans sa main droite l'épée haute et dans la gauche le globe crucifère qui souligne

que son pouvoir est d'origine divine et que nul ne doit tenter de le brider dans l'exercice de son universalité. Le revers authentifie la domination sur le Saint-Empire, Milan, la Flandre.

Dans peut-être le même ordre d'esprit, une série de plusieurs jetons s'attache encore en 1547 à représenter la vocation holiste de la puissance impériale, les revers montrant les colonnes d'Hercule surmontées par une main écartant des nuages et donc annonçant une lumière, tandis que sur les droits des épisodes de la vie de Tobie, fils de Tobie aveugle, sont figurés : l'un d'entre eux représente Tobie pêchant un poisson agressif sous la protection providentielle de l'ange Raphaël, en référence à Tob. 6, 7-9 ; l'Empereur est ainsi identifié à celui qui va donner le remède tant attendu guérissant les hommes de leur aveuglement : « Du cœur et du foie du poisson, fais une fulmigation devant un homme ou une femme que tourmente un démon ou un esprit mauvais : ils seront délivrés de toute infestation et ces ennemis les abandonneront. Et quant au fiel, si tu en oins les yeux d'un homme atteint de leucome ou si tu souffles sur les leucomes, ils guériront. » Le poisson est évidemment le symbole du Christ et d'une piété eucharistique permettant de surmonter les attaques du démon¹¹²⁰. Il évoque ce Christ pour lequel l'Empereur agit tous les jours, dont il se nourrit en silence. Un autre jeton fait voir Tobie ensevelissant un mort, en référence à l'épisode des cadavres jetés par-dessus les murs de Ninive et que Tobie inhume secrètement. Un troisième permet d'observer Tobie couché sur une urne à côté d'une porte fortifiée, et visité par une colombe : allusion au jour de la Pentecôte quand, après le coucher du soleil, Tobie surmontant toute peur vint enterrer un des Hébreux déporté à Ninive. Tobie donc prêt à mourir et à entendre et subir des injures pour que le Seigneur ne se détourne pas de lui. Tobie à la fois patient et persévérant, insensible et constant, dont nul sur terre ne peut entraver la volonté. Ces jetons veulent probablement souligner que l'Empereur, ayant mis toute son espérance dans la providence divine, est comme Tobie guidé par Dieu quand il ignorait les

commandements de Sennachérib fils de Salmanasar : car Dieu est fidèle à celui qui Lui est fidèle, qui espère en Lui, qui persévère en Lui ainsi en rendant la sépulture à ceux qui ont été tués pour Lui. Le Dieu des miracles. Et évidemment ne faudrait-il pas distinguer dans le roi des Assyriens tué ensuite par ses deux fils autant le spectre du luthéranisme que l'ombre d'un pape revendiquant d'interférer sur un pouvoir temporel que Dieu ne lui a pas donné ?

La « translacion » vers Trente se heurte à l'intransigeance du pontife qui ne veut pas en entendre parler et qui demeure sourd à l'argument que les Allemands ne viendront jamais à Bologne. En plus, si le Concile revient à Trente, sera donnée, tacitement, *taçitamente la superioridad a vuestra mat*, dans la mesure où Charles Quint aura la possibilité à sa guise de *convocar conçilio siempre que suisiere* ; un concile qui sera sous sa botte. Ce qui fera que l'Empereur disposera d'une supériorité sur le pape ! Paul III demande quatre jours de moratoire pour consulter ses légats à Bologne. Pour Mendoza, il en a en réalité peu à faire de la *reformation* et fait semblant de ne pas avoir peur d'une réplique impériale¹¹²¹. Tous les moyens sont bons pour discréditer le vainqueur de Mühlberg, car à Rome des bruits courent selon lesquels Charles Quint, réactualisant un projet jadis attribué à son grand-père Maximilien, chercherait à accéder à la papauté et que des sommes d'argent, en abondance, auraient été données à des évêques pour obtenir leur soutien, par avance. Et le 19 septembre, Diego Hurtado de Mendoza écrit tenir le pape pour un timide quand il se heurte à une volonté affirmée, pour un téméraire quand il sent de la lâcheté face à lui : il est surtout un dissimulateur dont certains estiment qu'il a peu de « conscience » et de « foi », écrit-il pour achever ce portrait au vitriol.

S'introduit alors un paramètre nouveau, dont il est difficile de connaître les déterminations, mais qui peut avoir eu pour fin de jouer sur le pape, afin de lui faire sentir ou savoir qu'un nouveau rapport de forces est désormais en place et qu'il devrait en tirer des conclusions sans tarder. Charles Quint

en effet est persuadé que Paul III voit d'un mauvais œil le surcroît de puissance que sa victoire à Mühlberg lui a conféré, qu'il ne souhaite pas en conséquence qu'un rétablissement affirmé de l'autorité impériale en Allemagne devienne effectif, parce qu'il lui permettrait de peser plus fortement sur les décisions à venir du concile, et d'exiger plus activement le retransfert de celui-ci à Trente. Or lui, l'Empereur, sait ce que Paul III pense et il ne le laissera pas le priver des bénéfices de sa victoire ni l'empêcher d'agir pour que cette victoire débouche sur une union retrouvée des chrétiens. Et la persévérance peut alors aller jusqu'au crime. « Plus outre » n'est plus alors le témoin d'un désir symbolique spatial impliquant le dépassement des limites des empires antiques, mais parle d'une possibilité de transgression face à qui ferait barrage à son droit de monarque en charge de la *res publica* chrétienne...

Une sanglante transgression ?

Le prince Philippe est investi comme duc de Milan en juillet 1546. Il y a la nécessité prioritaire de sécuriser la Lombardie dans une séquence temporelle durant laquelle l'Empereur peut se persuader qu'il dispose d'une « marge de manœuvre unique dans l'histoire du règne¹¹²² ». Et un jeu à distance tendrait à se mettre en place au sein duquel un signe est immédiatement adressé en direction du pape. Et pas n'importe quel signe ; un signe hyperbolique, à l'échelle des tensions précédemment évoquées qui, de la part de Rome, ont pour fin de priver l'Empereur de ce qu'il peut imaginer être les bénéfices de sa victoire militaire et de l'apparente normalisation politico-religieuse du Saint-Empire¹¹²³.

Le 10 septembre, Pier Luigi Farnèse, qui avait pris possession du duché de Parme et Plaisance créé par son père Paul III le 23 septembre 1545, est assassiné par le comte Giovanni Anguissola et des complices, Agostino

Landi, Camillo Pallavicino>, Gian Luigi Confaloniere, « *tutti della primaria nobiltà di Piacenza* ». Les motifs sont nombreux pour expliquer ce crime commandité par le gouverneur de Milan : soupçonné d'aspirer à prendre la tête d'une ligue profrançaise, Pier Luigi Farnèse, à qui précédemment l'Empereur avait refusé de donner l'investiture de Parme et Plaisance – Parme et Plaisance ayant été élevées au rang de duché vassal des États de l'Église par une bulle du 26 août 1545 –, est accusé d'avoir joué un rôle occulte dans la conjuration profrançaise de Gian Luigi Fieschi contre Andrea Doria. Et sans tarder, le gouverneur de Milan, Ferrante Gonzaga, alors que le cadavre du fils du pape vient d'être jeté dans les fossés de la citadelle, occupe le 12 septembre Plaisance, Ottavio Farnèse, un des deux fils de la victime, et Camillo Orsini parvenant *in extremis* à protéger Parme d'un second coup de main impérial.

Il semble que, dès le 6 mars, l'Empereur ait été mis au courant de ce que le projet était en voie de planification¹¹²⁴. Ferrante Gonzaga insiste alors sur la fragilité du duché de Milan et sur la décision prise par Pier Luigi de construire une citadelle à Parme. On sait encore que dans un premier temps Charles Quint, toujours prudent et maintenant probablement sa prévention à l'égard d'un *jus gladii* immédiatisé, donc du sang versé, donc de la pratique de cette violence qu'il ne veut pas assumer, aurait répondu souhaiter attendre la mort de Paul III pour que soit entreprise une action contre Pier Luigi ; mais on sait qu'il aurait ensuite donné, après avoir joué sur l'inertie, un accord de principe à sa capture par des nobles plaisantins. Il semble que ce soit Ferrante Gonzaga qui, en sous-main et en arguant d'une urgence liée à la toute récente conjuration Fieschi qui pouvait faire craindre un projet plus ample de déstabilisation des positions impériales en Italie du Nord, ait décidé de précipiter l'opération en montant une conjuration inscrite dans les rivalités traditionnelles entre Guelfes et Gibelins qui perduraient dans le duché de Milan – les Guelfes étant partisans du pape, mais aussi d'une

alliance avec la France. Furent associés à l'entreprise des nobles de Parme. Les tueurs agirent au cri de « *Libertà, Libertà e impero* ».

Michel de L'Hospital racontera à son ami Adrien du Drac avoir « presque » assisté à la scène épouvantable de la mutilation du corps de Pier Luigi Farnèse par le sectionnement des testicules et à la pendaison du cadavre du neveu de Paul III, au bout d'une corde, devant une « plèbe » réjouie, remplie d'espérance face à une « liberté » dont elle était incapable de comprendre les vraies conséquences : « J'ai vu les épées flamboyantes, les mains presque éclaboussées de sang, l'arme tiède parce que tout juste retirée de la plaie, le cadavre jeté aux chiens selon une cruelle coutume et environné de corbeaux le survolant en une troupe nombreuse. » L'assassinat donna lieu à la rédaction, par Diego Hurtado de Mendoza (ou par Adolfo de Castro), d'un *Dialogue de Charon et de l'âme de Pier Luigi Farnèse, fils du pape Paul III*¹¹²⁵. Ce texte, dès 1547, et dans le style lucianiste du dialogue des morts, démontrait que le fils du pape était non seulement un tyran traître à l'Empereur mais qu'il s'était en outre plongé dans une débauche homosexuelle qui était une offense à l'égard de Dieu et des hommes¹¹²⁶. Une accusation sur laquelle le traitement subi par son corps avait d'ailleurs peut-être anticipé symboliquement, dans le moment criminel même, à travers l'émascation et la pendaison par un pied¹¹²⁷. Mais le *Dialogo* dénonçait d'ailleurs aussi le pape comme étant l'instigateur constant de conjurations et d'intrigues contre l'Empereur : « Comme si toi, “padre”, par tout ce que tu cherches à faire, pouvais empêcher que les cieux et le destin ne favorisent et ne rendent prospères les entreprises de l'Empereur... »

Il semble donc, pour y revenir, que l'assassinat ait été planifié dès février-mars 1547, avec une implication d'abord indirecte de Charles Quint¹¹²⁸. L'opération procède d'une volonté de stabiliser l'Italie du Nord et ainsi le Milanais, mais encore l'axe nord-sud qui reliait la péninsule à l'Empire. Protéger le duché de Lombardie de tout risque d'être pris dans un

étau hostile était une nécessité après la tentative d'assassinat d'Andrea Doria à l'occasion de la conjuration Fieschi de Gênes et aussi l'achèvement en cours de la construction de la forteresse de Parme par Pier Luigi. Ferrante Gonzaga n'est pas qu'un homme de main, il est un homme de confiance ; il a reçu la mission d'organiser un grand État territorial qui, à partir du Milanais, devrait être élargi à l'est jusqu'à peut-être même inclure une partie de la *terra ferma* vénitienne, et intégrer Parme et Plaisance, tandis qu'à l'ouest il serait verrouillé par le renforcement du contrôle sur Gênes grâce à la construction d'une forteresse.

Un Charles Quint *bifrons*, c'est ce qui ressortirait de l'événement. Le meurtre préventif n'est pas hors du champ d'action de l'Empereur, même s'il s'en défend et fait comme si de rien n'était face au pape. L'assassinat de Pier Luigi n'est pas en outre une initiative isolée, ouvrant à une mainmise sur Parme. Il n'est pas qu'un signe avertissant le pape de ce qu'il y a des bornes à ne pas outrepasser dans le refus de tout accommodement et peut-être dans l'organisation d'une réplique anti-impériale préventive. Comme le signale Elena Bonora, il était « seulement un premier pas vers la réalisation d'un dessein plus vaste qui concernait l'Italie¹¹²⁹ ». Le groupe des nobles avec qui Ferrante Gonzaga a préparé et ourdi le coup de main est, semble-t-il, sur la ligne d'un projet d'assassinat depuis le début. C'est une vraie conjuration avec des conjurés qui posent des conditions discutées point par point par le gouverneur de Milan¹¹³⁰. Le 31 juillet tout est prêt, dans le plus grand secret. Et Ferrante Gonzaga avertit l'Empereur que la mort de Pier Luigi fait désormais partie de la conjuration, parce que les conjurés l'ont en tête.

L'Empereur aurait laissé faire ? Il faudrait l'admettre, et en suivant Marcel Bataillon, il faut rappeler qu'il avait laissé vingt ans auparavant avancer l'armée de Charles de Bourbon vers Rome sans rien tenter vraiment pour arrêter sa progression. Juan-Luis Vivès n'écrivit-il pas alors à Érasme une lettre bien représentative des attentes qui marquaient non

seulement l'entourage impérial, mais aussi l'imaginaire humaniste à la nouvelle du sac de Rome, fin juin 1527 ? C'est Christ qui avait donné là « une admirable occasion de voir cet idéal réalisé, grâce aux grandes victoires de l'Empereur et à la captivité du pape¹¹³¹ ». Dans les mêmes jours, Alfonso de Valdés ne parla-t-il pas d'un événement outrepassant toutes « nos attentes » ? Mais si l'on suit encore Marcel Bataillon, c'est dès l'été 1526 que l'Empereur aurait donné « carte blanche » à Ugo de Moncada pour se concerter avec le cardinal Colonna, avec l'objectif de « chasser le pape de Rome ». Le bruit courut en Italie et jusqu'aux Pays-Bas que la cible des efforts militaires impériaux était la Ville éternelle et que le pape était en « danger ». C'est dire que, sans donner un accord à l'assaut qui pourrait intervenir, Charles Quint avait sans doute laissé une marge de possibles au connétable Charles de Bourbon, comme il a laissé au gouverneur de Milan une marge d'initiatives à propos de la menace constituée en Italie par Pier Luigi Farnèse. Sans doute dans le cadre d'un nouveau modèle de compétence initié par Gattinara, pour qui la justification des excès de la guerre relevait du seul recours du prince à la foi et à la piété¹¹³².

C'est dans ce schéma que s'inscrira un peu plus tard la mise à mort, le 26 février 1548, à Venise et par des tueurs de Cosimo de Médicis¹¹³³, de Lorenzino de Médicis, qui auparavant avait assassiné Alessandro de Médicis, duc de Florence et gendre de l'Empereur. Tout semble indiquer que l'ordre final fut donné par Charles Quint lui-même, et que ce fut dès le mois d'octobre 1547 qu'il fut formulé, « presque aux lendemains de l'autre grand homicide qui avait ébranlé la péninsule, celui du duc de Parme et Plaisance ». L'objectif était, comme l'écrit encore Elena Bonora, d'envoyer un message aux princes et aux pouvoirs italiens, les informant que toute remise en cause de l'autorité impériale serait perçue comme une agression et serait poursuivie implacablement. Certes Ferrante Gonzaga et Diego Hurtado de Mendoza sont aux commandes et certes ils ont dans les deux cas

armé les tueurs ; mais les ressorts de la décision peuvent, de manière plutôt floue, avoir impliqué l'Empereur lui-même, lui qui ne pouvait pas se permettre de laisser ses adversaires progresser en Italie alors que, pour sa part, il se concentrait sur les affaires d'Allemagne, lui qui préférait sans doute anticiper d'éventuelles attaques plutôt que les subir.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faille parler hâtivement d'une préraison d'État comme on pourrait être tenté de le faire trop naïvement ou trop mécaniquement ! N'est-ce pas encore la politique envisagée dans le flou qui réapparaît, le tremblé permettant de laisser à ceux qui ont délégation d'autorité une marge de manœuvre pouvant aller, s'ils le jugent nécessaire, jusqu'à la liquidation physique des ennemis ? N'y avait-il pas eu d'autres précédents mettant en scène cette justice extraordinaire, les assassinats ou exécutions d'agents de François I^{er}, le Lombard Giacomo Maraviglia le 3 juillet 1533, Antonio Rincon et Cesare Fregoso le 3 juillet 1541¹¹³⁴ ? Comme l'écrit Géraud Poumarède, si Alfonso d'Avalos d'Aquino, marquis del Vasto et de Pescaire, après le double crime de 1541, feint publiquement la surprise, il semble avoir envoyé à Charles Quint un émissaire secret pour lui faire part de la nouvelle ; ce qui pourrait accréditer l'hypothèse que ce dernier savait ce qui se tramait...

L'important est que la violence, dans des limites très précises et pour éviter qu'elle ne devienne trop invasive, fait partie de son mode d'appréhension des questions italiennes et de sa « *guerra segreta* » contre le pape¹¹³⁵, qu'elle renvoie à une conscience vive de ce que quand il y a atteinte à sa *Majestas*, il peut être envisagé de recourir à la procédure d'exception qu'est le meurtre. Il s'agit de dire qu'il n'y a et n'y aura aucune impunité pour qui s'oppose à son autorité. C'est un autre visage de Charles Quint qui se découvre ici, mais peut-être pas en contradiction avec le visage d'un croyant vivant le Christ dans une méditation de tous les instants. Et toujours la même volonté de « faire signe », mais à Plaisance à travers la procédure judiciaire d'exception qu'est la conjuration criminelle.

Finalement, le crime peut trouver sa place, dans une sorte d'extra-temporalité mais aussi dans l'optique d'un *Grenzpunkt* impliquant le recours à la violence, comme le fantôme du sang trouvait sa place dans sa durée personnelle, à travers la syncope ou la crise de goutte... Laisser parler et faire la violence, la laisser en quelque sorte respirer envers et contre soi-même, pour qu'elle ne soit pas mise ensuite en mesure de prendre le dessus dans l'histoire.

Ce qui n'est nullement en contradiction avec la *Constitutio criminalis carolina* promulguée en 1532, et qui s'était appropriée la figuration de la justice en une femme à la tête voilée par un bandeau et donc ne se laissant impressionner par aucune contingence¹¹³⁶. D'autant qu'il y a aussi le passé de l'assassinat de Louis d'Orléans, rue Vieille-du-Temple, le 23 novembre 1407, à l'instigation de Jean sans Peur, qui peut participer de l'outillage autorisant cette justice immédiate¹¹³⁷. Dans la plaidoirie présentée devant le conseil du roi le 8 mars 1408, n'avait-il pas été argumenté par Jean Petit que les lois « morale, naturelle et divine » autorisent la mise à mort du « traître et déloyal tyran¹¹³⁸ » ? Un des manuscrits de la justification, conservé à Vienne, n'intègre-t-il pas une enluminure montrant une tente dans un paysage de rochers, un loup tentant avec ses dents de saisir un fleuron de la couronne et de le jeter à terre, tandis qu'à droite un lion, « par très grand ire », abat sa patte sur lui et le blesse de manière sanglante ? Un crime qui s'oppose à une volonté tyrannique, c'est-à-dire menaçant le bien commun de la *res publica christiana*, n'est pas alors un crime. D'autant que symboliquement le meurtre sert à rendre manifeste le caractère ubiquiste, panoptique du pouvoir temporel, qui ne laisse rien passer des offenses ou injures dirigées contre lui et contre Dieu, et qui en outre refuse toute apologie du tyrannicide, à commencer par celle que composa Lorenzino après son acte homicide accompli dans la nuit du 5 et 6 janvier 1537¹¹³⁹. Pourrait-on alors soupçonner que les deux crimes ayant visé Lorenzino et Pier Luigi, par-delà

le contexte d'une tension exacerbée dans la péninsule, poursuivent le travail symbolique de l'Empereur pour se libérer de ses propres phobies sanglantes ?

En tout cas, l'élimination de Pier Luigi Farnèse, dans l'univers sémiotique des relations entre princes qui reposent sur des pratiques et des actions symboliques et contre-symboliques, a tout l'aspect d'une réplique, même indirectement motivée, à la politique agressive de Rome¹¹⁴⁰. Il est certain que rien n'a transpiré de possibles consignes explicitement données par Charles Quint qui, d'ailleurs, était coutumier de laisser à ses fidèles une marge de manœuvre en cas d'urgence ; mais le sens du message n'échappa pas à Paul III qui, en consistoire, porta l'accusation contre Ferrante Gonzaga d'avoir fait assassiner son fils afin d'usurper l'autorité sur Plaisance, et réclama à l'Empereur justice¹¹⁴¹. Il exigea la restitution de Plaisance à son petit-fils Ottavio. Face au cardinal Sfondrato qui vient lui porter la protestation du pape, Charles Quint feint l'ignorance, laissant Granvelle suggérer que les choses pourraient s'expliquer par une volonté de prévention d'une intervention française qui aurait été en gestation. Mais, dès le 14 septembre, il avait écrit une lettre réitérant l'exigence de transfert du Concile, depuis Bologne, vers Trente. Le 29 septembre, il poursuit l'activation de sa politique interventionniste en Italie, en faisant rentrer, cette fois-ci, 400 hommes dans Sienne. Le prétexte qu'il donne est qu'il lui faut anticiper sur des ingérences étrangères dans les affaires de la péninsule.

Entre pénitence et cérémonial d'unité

Comme s'il lui fallait montrer que ce qui s'est passé ne regarde personne et qu'il ne se laissera pas impressionner, pendant une période de treize jours l'Empereur joue l'indifférence ; il se consacre à la chasse, en Bavière, et n'est de retour à Augsbourg que le 1^{er} octobre.

Observons ici que dans la série des « chasses de Charles Quint/Maximilien », réalisée d'après les cartons de Bernard Van Orley, le mois de septembre est le temps de la chasse au cerf qui, dans la représentation, apparaît comme précipité dans un étang au terme d'une longue poursuite¹¹⁴². Après août, qui est le mois de la Vierge, septembre est le mois de la Balance, *Libra* gouvernée par Vénus. Peut-être faudrait-il y distinguer, dans ce temps d'écart consacré à l'activité cynégétique, un langage symbolique par lequel l'Empereur souhaite exprimer qu'il demeure dans l'indétermination, dans une forme de suspens menaçant ? Dans le traité *De Harmonia mundi* de Francesco Giorgio, de 1525, « en la Balance, il pesle [pèse] chascun jour les forces de l'une et de l'autre partie et repensant chascun jour leurs actions recognoist qui sont les œuvres plus grands et plus puissans ou selon l'esprit, ou selon la chair¹¹⁴³ ». *Libra* évoque le pouvoir de justice impérial, qui en chassant le cerf, épuise son corps et accomplit une expérience de purification spirituelle de l'âme proche toujours et encore d'une pénitence préparant à la décision. La chasse est une allégorie du chrétien luttant contre ses péchés, dans la mesure où l'imaginaire prête aux cerfs de pouvoir tuer par leur haleine le serpent et, après avoir perdu poils et cornes, de renaître après l'avoir mangé, ou, s'ils sont blessés, de pouvoir faire tomber la flèche qui les a frappés grâce à la plante nommée « dictamne¹¹⁴⁴ » ? « Ecoutez ce qu'ils ont encore de spécial. Ils tuent les serpents ; et, après les avoir tués, ils sont brûlés d'une soif plus ardente, la mort des serpents les précipite plus rapidement encore vers les fontaines. Pour toi, les serpents sont tes vices : donne la mort aux serpents de l'iniquité, et tu n'en auras que plus soif de la vérité. »

Selon saint Augustin dans son commentaire sur le psaume XLI, le croyant doit se comporter comme le cerf, en tuant ses propres serpents : « Ecoutons ce qu'a opposé à ces paroles ce cerf qu'il nous faut imiter, si le nous pouvons. D'abord il exprime l'ardeur de sa soif : mais est-ce pour s'y baigner que le cerf brame après les eaux ? jusque-là nous ne savons si c'est

pour y ou s'y baigner. Ecoute ce qui suit et ne questionne plus : "Mon âme a soif de vous, qui êtes le Dieu vivant." Cette parole : "Comme le cerf brame après l'eau des fontaines, ainsi, mon âme soupire après vous, ô mon Dieu". » Le cerf, rapide, déjouant les embûches et les pièges, est destructeur du venin des vices. Les serpents auxquels il s'attaque, ce sont les vices, le diable. Chasser le cerf, c'est le suivre, se mettre dans ses pas, c'est entrer dans une expérience mimétique et le cerf « bat l'eau¹¹⁴⁵ » du mois de septembre allégorise ce cheminement vers une purification proche de la pénitence : l'eau dans laquelle s'est plongé le cerf décrit son besoin de se débarrasser du venin du serpent.

Lire les chasses impériales seulement comme des expressions d'un besoin de divertissement n'a pas grand sens. La forêt où court le cerf est la forêt des incroyants, de la corruption, peut-être la même forêt ténébreuse d'où sort Charles Quint dans le tableau de Titien. Elle signifie le chaos, les ténèbres intérieures. Mais au terme de la chasse, le chasseur s'identifie à la bête courue¹¹⁴⁶, il suit le cerf comme s'il devenait un cerf dans un troupeau.

Charles Quint aime chasser. On lit que bien souvent, dès qu'il sent que sa crise de goutte lui donne un répit et qu'il peut enfin s'autoriser de mettre fin à son immobilité forcée, il part chasser, contre l'avis de ses médecins. Ne faudrait-il pas lire alors cette chasse dans les forêts bavaroises comme l'acte de pénitence accompli par un Empereur défendant certes sa *Majestas*, mais contraint de donner son accord à une expérience de justice extraordinaire, à une violence de sang qui pourtant l'angoisse depuis toujours et qu'il s'efforce de contenir ? Ou, pour ne pas la réduire à une conscience peccamineuse en quête de pardon, ne faudrait-il pas aussi y distinguer un moment durant lequel il est confirmé dans sa foi, et ne se laisse pas influencer par les assertions et méchancetés des *non cervi*, se préparant donc à aller de l'avant dans des actes de pouvoir inspirés par le devoir de servir le Christ ? La chasse ne joue-t-elle pas comme le truchement d'une intériorisation qui voit le fidèle désormais prêt à imiter le

« cerf entre les cerfs », le Christ, anticipant sur les embûches démoniaques et les réduisant par avance à néant ? Ne vise-t-elle pas à réactualiser, purifiée des péchés du monde, la *persona* katéchontique de Charles Quint, passant de la dimension guerrière à l'engagement dans une volonté de concorde ayant pour but, précisément, de défaire ce qui reste encore de menace d'imminence apocalyptique ? N'est-ce pas une expérience spirituelle qui se joue, Charles Quint jouant aussi la figure du centaure¹¹⁴⁷, hybride symbolisant à la fois l'être de raison et l'être de péché qui sont en l'homme, pour mieux signaler qu'il accomplit une action christique qui va désormais porter le monde là où le Christ lui commande d'aller ? L'unité des chrétiens, envers et contre tous ceux, même au plus haut de la hiérarchie romaine, qui tentent de marquer leur opposition ?

Une semaine plus tard, le 8 octobre, Charles Quint confirme son engagement de veiller au retour du Concile à Trente et à ce que, selon ce que rapporte Pierre Chaunu, les États signataires de la confession d'Augsbourg de 1530 non seulement y soient conviés, mais « puissent s'y exprimer¹¹⁴⁸ ». Avant l'achèvement des travaux du Concile, il sollicite que la paix civile soit entretenue et maintenue dans les États du Saint-Empire.

Tout s'accélère. Le 3 novembre, arrive à Augsbourg l'archevêque électeur de Trèves, suivi le 5 par l'archevêque de Cologne et l'électeur Palatin. Les 7 électeurs sont donc désormais présents, avec grand nombre de princes laïques et ecclésiastiques, pour suivre les débats de cette diète bien vite surnommée la diète « sous le harnois » en raison de la pression exercée par les forces militaires impériales déployées tout autour de la cité. Les discussions s'engagent sur la question du Concile et les positions paraissent n'avoir guère évolué : les trois électeurs ecclésiastiques expriment leur accord pour que l'on s'en remette aux décisions conciliaires, mais les électeurs protestants exigent toujours et encore que le Concile soit un « concile libre et apostolique », dans lequel les théologiens réformés siègeraient sur un pied d'égalité avec les prélats romains qui devraient être

eux-mêmes déliés de leur obligation d'obéissance au pape. Quant au collège des princes et comtes, il réclame que le Concile revienne à Trente, tout en admettant l'intégration de députés protestants et en autorisant leur participation aux débats à venir. Le ban des villes fait part de son exigence soit d'un nouveau colloque interreligieux, soit d'un concile national.

Face à ces points de vue divergents, l'Empereur ne reste pas dans l'expectative et il opte le 9 novembre pour une prise de position subtile qui donne à entendre que la diète, si elle veut avancer, n'a pas le choix et qu'elle ne peut donc qu'entériner les premiers décrets conciliaires. Dans ces conditions, souligne-t-il, les pères se doivent en conséquence de faire retour à Trente ; ils n'ont pas de raison de rester à Bologne. Il s'engage en outre à promouvoir ce qu'il nomme une solution « sainte, chrétienne, sans mélange de passions, conforme à la sainte Écriture et à la doctrine des anciens Pères », pour ce qui en est du Concile, et il dépêche Cristoforo Madruzzo à Rome pour réclamer, toujours et encore, ce qui était un préliminaire obligé à une possible reprise de relations entre protestants et catholiques : le retour du Concile à Trente. Le cardinal Madruzzo est reçu par le pape le 24 novembre en compagnie de l'ambassadeur Mendoza ; mais sa mission est un échec, car les prélats, depuis Bologne, à leur tour, posent leurs conditions au retransfert et surtout, depuis l'assassinat de Pier Luigi Farnèse, le contentieux entre Rome et Charles Quint s'est considérablement alourdi ¹¹⁴⁹.

Le 29 novembre, qui est la veille de la fête de saint André, patron de la maison de Bourgogne et de l'ordre de la Toison d'or, l'Empereur, visiblement, prête une grande attention à ce que se déroule la cérémonie rituelle qui doit réunir autour de lui les chevaliers de l'ordre ; il s'agit de mettre en scène, par ce biais et comme en 1546 à Utrecht, l'unité de ses sujets autour de sa personne, avant un moment politique clef dont on peut penser qu'il a établi la programmation par avance :

Veille de Saint-André, Sa Majesté, accompagné du roy son frère, du conte Palatin, électeur, du duc Philippe de Bavière, du seigneur de Bossu, du conte de Buren, du duc d'Alve, de l'archiduc d'Austrice, du duc Albert de Bavière, du prince de Piedmont et du seigneur de Rye, tous chevaliers du Thoisson dor, fut ouyr les vespres en la chappelle en court, et le lendemain la messe : Ses Majestez assiz soubz un dosseret de drap d'or ; au mesme reng les chevaliers dudict ordre, ainsy que cy-dessus sont nommez, sur ung bancq accoustré en velour cramoisy, et devant eulx ung bancq de mesme ; en front de Sa Majesté le légat ; ung peu plus bas le cardinal d'Ausbourg ; et après le lieu pour les ambassadeurs, auprès de l'autel estoit, à main droicte, ung bancq accoustré en velour cramoisy pour les électeurs, où estoit l'électeur de Brandenbourg, et à main gaulche les prélatz. L'office fut faict par l'évesque d'Arras, procédant jusques à l'offertoire, que Sa Majesté fut offrir, puis le roy et tous les chevaliers de l'ordre. Ce achevé, fut faict le sermon ; et la messe achevée, fut donnée la bénédiction par le légat.

Ce faict, Ses Majestez, accompagnez des dessusdicts, vindrent en une salle où soubz ung bien riche dosseret fut dressée une table à travers de ladicte salle, et une en forme de potence touchant ladicte table, tirant du long de ladicte salle, de trois platz : à laquelle table, soubz ledict dosseret, estoient assiz l'Empereur et le roy des Romains, et au retour de ladicte potence touchant ladicte table estoit assiz le premier en reng le conte Palatin, électeur, et en ensuyvant les aultres, comme dessus est dict, tous dung coustel. La table de Sa Majesté fut servye par les maistres d'hostel et gentilzhommes de la bouche de Sadicte Majesté, et les aultres trois platz par trois gentilzhommes de la maison et paiges de Sadicte Majesté. Aussi fut donné à laver par des gentilzhommes de la maison ausdicts chevaliers, et furent servyz en commencement de malvisée¹¹⁵⁰ et

rousties, et après de deux fois de chair chaulde et une fois de friambre¹¹⁵¹, et une fois de tartres et fritures, après ypocras et oblies¹¹⁵². Ce achevé, Sesdictes Majestez et chevaliers furent vers la royne, et, environ trois heures, furent à vespres et vigilles, où le tout estoit accoustré de velour noir.

Fin novembre est repoussée une demande de mise en liberté de Philippe de Hesse, formulée par sa seconde femme, Margareta Von der Saale, épousée en 1540. Puis, le 4 décembre, les nouveaux archevêques de Cologne et Trèves, Adolf von Schauenbourg et Johann von Isenbourg, présentent leur foi et leur hommage à l'Empereur. Après que le 29 décembre, les députés de la ville de Brunswick ont demandé rituellement pardon, il ne resterait plus que deux villes d'Empire à ne pas s'être pliées à la cérémonie de demande de *Fußfall*, Constance et Magdebourg.

Mais du côté des relations avec Paul III et le concile de Bologne, le point d'obstruction subsiste ; ou plutôt c'est le *statu quo* dans un dialogue de sourds : informés des desiderata impériaux sur leur retour à Trente, les Pères mettent comme condition de recevoir préliminairement l'assurance d'une soumission des protestants au Concile et à ses premières décisions. Ce qui a été décidé l'est irrémédiablement. Le transfert à Trente, en outre, ne devrait en rien modifier les modalités de la suite des discussions. À la fin décembre, l'Empereur est informé de cette fin de non-recevoir qui réduisait à néant ses espoirs de reprise de dialogue avec les luthériens.

Les jours passent, scandés par quelques nouvelles cérémonies de confession et de pardon, jusqu'au 14 janvier 1548, qui est un jour important pour l'Empereur. En effet, il donne alors à entendre qu'il inclinerait vers une solution équivalant à un véritable passage en force face au pape avec qui la concertation demeure engagée sans aucune avancée pour ce qui est du rétablissement du Concile à Trente :

Sa Majesté et le roy son frère assiz soubz ung dossier en ung siège impérial et royal, les électeurs, prélatz et princes de l'Empire chascun en son lieu, fut par l'archiduc d'Austrice, pour et au nom de Sa Majesté, faict une harengue exposant ausdicts estatz l'occasion pourquoi Sadicte Majesté les avoit faict assambler. Puis le cardinal de Trente encommença exposer la légation qu'il avoit faict, de par Sa Majesté, vers nostre saint-père ; et après furent leues ses instructions par le secrétaire Obremburg [Obernburg ?]. Ce achevé, fut dict par ledict archiduc que Sadicte Majesté, requérant le bien et union de la chrestienté, avoit faict supplier le pape de la continuation du concile à Trente, à quoy toute la Germanye avoit condescendu, et qu'il treuvoit Sa Sainteté d'autre opinion, ayant prins quarante jours pour y respondre : ce voyant Sadicte Majesté, avoit déterminé, céans lesdicts quarante jours, soy résouldre la manière comment l'on debvoit vivre, et que cependant, si le pape respondroit conforme à ce, en bonne heure ; autrement, qu'il regarderoit de vivre avec ses royaumes en paix et union. Ce achevé, les électeurs se sont retirez à part, et les princes, prélatz et députez des villes, et en substance ont supplié Sa Majesté avoir copie de ce qu'avoit esté exposé. Ce dict, ledict archiduc s'est retiré vers Sesdictes Majestez, et après a accordé ladicte copie, et chascun s'est retiré.

C'est un complexe système de négociations qui est instauré, le cadre de la diète permettant à l'Empereur de dialoguer à distance avec le pape et de lui faire savoir qu'en tant qu'Empereur, il dispose de moyens l'autorisant à outrepasser le blocage présent sur la question du retour du Concile à Trente et de ses implications mêmes. Sa priorité est la paix de l'Allemagne et il laisse entendre qu'il pourrait prendre lui-même directement les choses en main. De plus, il revient à l'archiduc Maximilien de souligner que, comme la mission du cardinal Madruzzo n'a pas permis d'en savoir plus sur le

retour du Concile à Trente, il va bien falloir désormais que la diète prenne en charge la résolution des différends religieux entre catholiques et protestants et assume de choisir des théologiens susceptibles de recevoir une mission préliminaire de réflexion et de mise en forme de propositions.

CHAPITRE XX

La constance dans la contradiction

Être un prince de la prudence, être un gouvernant de la *phronésis* n'est pas seulement se glisser dans le personnage de Job subissant patiemment les offenses et les peines les plus grandes¹¹⁵³ ; ce n'est pas seulement ne s'engager dans des entreprises qu'après avoir évalué tous les possibles, qu'après avoir pesé le rapport entre le *dire* et le *faire*, sur le modèle de David, chef des bergers qui régna de manière paisible sur le peuple d'Israël¹¹⁵⁴. C'est être le prince de la constance, qui ne faiblit pas dans ses entreprises mais qui toujours s'interroge ; qui compense son incertitude par une remise en cause de soi lui permettant de se suggérer qu'il est, malgré son insatisfaction, dans les voies de Dieu.

« *Mon incertitude au sujet des desseins
de Dieu à mon égard* »

Car la constance est aussi tenir compte de ce qui est nécessaire aux gouvernés d'accomplir pour obéir aux commandements divins. Le prince

constant est le prince qui est prudent pour ses sujets, afin de leur éviter d'être assujettis aux tromperies du monde et de se laisser prendre aux ruses du diable. Il est en conséquence toujours et encore le κατέχων paulinien. Il est donc celui qui peut, à des moments choisis, faire le choix de passer outre aux obstructions, de briser les lignes frontières, d'entrer dans un champ transgressif. La prudence est l'exercice de la responsabilité par laquelle opère le dépassement, au nom de la volonté de Dieu, de ce qui relève de l'ordre du monde. Le pire serait de confondre prudence et pusillanimité, ou surtout crainte¹¹⁵⁵. On l'a vu, dans l'univers construit de la *persona* impériale, l'éthique du prudent vise la fin. Pour ce qui est des moyens de la fin, un écart peut être toléré. Et c'est là, il faut encore le dire, que s'instaure une instabilité subjective, une incertitude qui s'apparente bien à une angoisse. Jusqu'où aller pour entrer dans les voies dessinées par Dieu pour soi ?

La constance est aussi passage à l'action et donc une *praxis* du discernement. Mais elle est indissociable d'une certitude d'accompagnement qui fait qu'elle adhère à la constance de Dieu : « Je mets ma confiance en Dieu, qui connaît le cœur de tous, et qui sait quelles sont mes intentions¹¹⁵⁶. » D'où un palier nouveau à franchir pour l'Empereur, qui l'introduit à vouloir s'approprier une légitimité, ou plutôt une surlégitimité spirituelle. Et la vertu de prudence, il pouvait l'appréhender, par exemple, dans les *Épîtres familières* d'Antonio de Guevara ; elle y était dite « *la mayor y mas principal des virtudes* », la plus généreuse et héroïque parmi toutes les vertus : « Si treshault est le don de Prudence, que par son moyen et direction s'amende le passé, se donne ordre au présent et se prevoit au futur : dont on peut inférer que celui qui n'estourny de ceste grace, ne sçaura recouvrer sa perte, entretenir ce qu'il possède ny chercher ce qu'il espere. *Super inimicos meos prudentem me fecisti*, disoit le Prophete Royal David, comme s'il vouloit dire : Graces infinies vous rends O Seigneur, de ce que si par ma malice ai mérité avoir

des ennemis, m'avez secouru, me donnant moyen pour me defendre d'eux avec votre prudence, sans laquelle ne vous eusse peu servir, ny a eux résister¹¹⁵⁷. »

Charles Quint demeure en outre attentif à sa glorification et à la justification de son action, par le truchement de Nicolaus Mameranus qui publie à Ingolstadt un *Iter Caesaris...* ou *Itinéraire de César depuis la Germanie inférieure jusqu'à Augsbourg rhétique*, qui couvre toutes ses actions et tous ses déplacements dans le Saint-Empire depuis le 15 octobre 1545 et qui le montre en pèlerin de sa mission, méprisant les fatigues de son corps pour mieux gagner la vie dans l'au-delà¹¹⁵⁸. Un *Iter* dont le grand nombre d'exemplaires conservés aujourd'hui dans les bibliothèques est l'indice de la forte implication médiatique.

Le 15 octobre est alors rédigé un ultimatum aux Pères exigeant leur retour à Trente, tandis qu'est rendu public un édit annulant tous les décrets conciliaires publiés depuis le départ de Trente. Le lendemain, le 16 janvier, une protestation officielle est lue par les ambassadeurs impériaux, Francisco de Vargas et Martin de Velasco, à Bologne, contre le maintien de la délocalisation du Concile. Non seulement il est réaffirmé que le transfert s'était fait sur des prétextes erronés ; mais surtout les deux émissaires ont reçu la mission de dire que, tant que le Concile tiendrait des séances à Bologne, il serait considéré comme illégal et schismatique et que ses décisions seraient nulles et non advenues. D'ailleurs, au nom de l'Empereur, les émissaires parlent d'« assemblée » et non de concile. Ce glissement témoigne, selon eux, de ce que le pape et les prélats, en assumant le maintien du Concile à Bologne, ont délaissé le soin et le service de l'Église : « Et fera tout ce que lui commandent sa souveraineté impériale, ses droits et son devoir. » En conséquence, l'Empereur, qui revendique d'être son défenseur, se proclame par leur truchement animé d'une mission et d'une responsabilité de protection qui lui sont confiées par Dieu.

Les relations avec Paul III sont donc au plus mal en ce tout début d'année 1548. Peu après, l'ambassadeur Diego Hurtado de Mendoza, à Rome, expose au pontife, cette fois-ci directement, les arguments précédemment évoqués. Il ne faut pas oublier que derrière l'affrontement sur le Concile, il y a certainement un contentieux lourd qui date de la guerre contre les princes. À son fils Philippe, Charles Quint affirme que le souverain pontife s'est mal comporté à son égard, surtout en n'ayant pas tenu les promesses auxquelles l'engageaient les accords passés avant une guerre dont toute la charge est retombée sur lui. Il y a aussi le fait qu'il montre et a montré *poca voluntad a las cossas de la christiandad*, à commencer pour ce qui est du Concile.

Paul III, en consistoire, répliqua sur le thème de l'ingratitude de l'Empereur au lendemain de sa victoire et il prit appui sur Is. 5, 2 : selon la lamentation du prophète, l'Empereur pensait vendanger des raisins, et il ne récolte dans le présent que des grappes sauvages, c'est-à-dire des fruits qui ne sont pas comestibles tant ils sont aigres, des « baies putrides » qui évoquent aussi bien l'impiété des Allemands qu'un châtiment envoyé par Dieu à celui qui n'a pas bien soigné la vigne qu'il a reçue en culture. Moïse n'a-t-il pas, pourrait-on ajouter pour bien appréhender la violence des propos du pontife, prédit que la nation infidèle produirait des raisins vénéneux provenant de la « vigne de Sodome » (Deut. 32 : 32) ? Les raisins sauvages, issus d'une vigne qui n'a pas été cultivée et soignée comme elle l'aurait dû être, symbolisent la désobéissance à Dieu, à l'opposé des bienfaits de la « vigne au vin écumant ». L'iniquité, proclame le pape, est du côté de l'Empereur et c'est Dieu qui le punit de la sorte.

En parallèle, la posture de l'Empereur constant, *advocatus Ecclesiae*, le porte ensuite à faire du schisme l'objet de délibérations à la diète, peu avant que le pape ne décide, en juin 1548, de considérer et déclarer les doctrines luthériennes comme pleinement « hérétiques¹¹⁵⁹ ». Il n'est pas étonnant que, dans cette conjoncture de saisie d'une autorité spirituelle sur l'avenir des

chrétiens de l'Empire placés sous sa responsabilité de patron et protecteur de l'Église, Charles Quint rédige des *Instructions* qui visent, dans ce moment d'accomplissement katéchontique d'une mission dont l'universalisme semble être enfin confirmé depuis Mühlberg, à enseigner à son fils Philippe les leçons de sa vie même, à lui transmettre les vertus et les savoirs qui lui ont permis de ramener enfin, avec l'aide de Dieu et quand Dieu l'a voulu, la paix parmi les peuples de la chrétienté : le 18 janvier 1548, à Augsbourg, ce sont donc les *Instrucciones de Carlos-Quinto a don Felipe su hijo* qui sont données¹¹⁶⁰. Et ce sont des enseignements fondés, focalisés sur la vertu de prudence.

Retour apologétique aux bienfaits de la concorde

L'Empereur y revient tout d'abord sur les peines et les périls du pouvoir, « le danger où je me suis trouvé tout récemment encore de perdre la vie, et mon incertitude au sujet des desseins de Dieu à mon égard ». Peter Burke a raison de dire qu'il faudrait y voir une imitation de la manière dont Marc Aurèle s'adressa à son fils dans la narration de sa vie recomposée par Antoine de Guevara. Mais surtout, Charles Quint édicte à l'intention de son fils une règle de la gestion du politique, qui est de ne pas avoir, précisément, de règles et donc de faire vivre le détenteur des pouvoirs dans une dérégulation continue. Et donc la politique du flou, du tremblé. Là encore, se pose la question de savoir si dans ces années on ne pouvait pas s'inscrire dans des modes de raison politique semblant proches de celles édictées par Machiavel, sans pour autant avoir lu Machiavel ou s'inspirer de la démarche de ce dernier ?

Le monde sublunaire humain est instable et celui qui cherche à accomplir un devoir ou une mission doit se couler dans le moule de ce monde, être sans cesse en mouvement pour pouvoir accompagner cette mobilité, s'insérer dans la succession de ses moments. Sans cesse soumise à des forces qui cherchent à la détruire, la paix humaine, qui est une paix voulue par le Christ, ne peut être préservée, conservée et pérennisée que par un travail contradictoire qui exige le recours constant à une dynamique d'accommodations continues. La permanence, c'est-à-dire le maintien de l'acteur politique dans une situation favorable, est conditionnée par un travail de mutabilité qu'il se doit d'activer sans cesse et qu'il doit accepter en s'insérant en elle : « Il m'est presque impossible, vu l'instabilité et l'incertitude des choses humaines, de vous assigner une règle invariable, tant pour votre direction privée que pour l'administration des états et domaines que je vous laisserai. »

La prudence a donc ses exigences qui passent par la nécessaire concorde des contraires. Et c'est un enseignement que l'Empereur pratique parallèlement à celui distribué par Antonio de Guevara, un enseignement qui est stipulé dans le *De Officiis* : « *Ea cum tempore commutantur, commutatur officium et non semper idem est* » [« C'est-à-dire que quand les circonstances changent, l'*officium* change aussi et il ne demeure pas toujours identique¹¹⁶¹ »]. On pourrait parler d'une esthétique de la décision qui doit s'intégrer moins dans une utilité et une efficacité que dans un devoir d'accomplissement envers la mutabilité des paramètres entrant en jeu. Car l'inconstance vise en réalité à demeurer dans la permanence, avec d'autres outils. La constance est en dialogue avec l'inconstance. Qui veut arriver au port, doit savoir qu'il lui faut souvent changer la direction des voiles. On peut ainsi citer Michel Senellart, affirmant que la prudence est « la vertu qui permet à l'homme, dans les choses contingentes, d'atteindre rationnellement ses buts. Non plus science des fins, mais art délibératif des

moyens¹¹⁶² ». Un art illisible pourrait-on ajouter, tant il est nimbé d'un flou qui est l'outil du travail qui le produit.

Mais que penser alors de notre hypothèse analytique, selon laquelle l'Empereur projette dans sa gestion des affaires de l'Empire sa propre expérience corporelle et que les événements qu'il met en scène sont encodés selon la modalité même de cette expérience ? Ne faudrait-il pas redire que le flou ou le tremblé lui permettrait, précisément, de mettre à distance de lui la trop grande pression qu'exerce le devoir de sang et qui risquerait de le propulser dans la seule voie de la violence ? Ne s'agit-il pas pour lui de ruser avec cette dernière ? Tout comme la syncope ou la boulimie auraient été une ruse, au même titre que les tremblements devant une araignée ?

Tout se passe comme si Charles Quint écrivait ici, plus que dans les *Commentaires*, qui sont la plupart du temps un reflet de son impassibilité sous contrôle, de cette froideur affectée de ses affects, une autographie en creux de son intériorité, comme s'il confessait à son fils que seul Dieu a été pour lui le roc sur lequel il s'est appuyé dans ses tribulations terrestres, pour précisément essayer de maintenir ce qui est à l'image de la toute-puissance divine, inaltérable et constante, éternelle et indestructible, la foi : « Le principal et plus solide fondement de votre conduite doit être une confiance absolue dans l'infinie bonté du Tout-puissant, et la soumission de vos désirs et de vos actions à sa volonté sainte, avec une grande crainte de l'offenser : vous obtiendrez ainsi son aide et son secours et vous en recevrez toutes les grâces nécessaires pour bien régner et gouverner. Mais afin de vous assurer ses lumières et sa protection d'une manière plus efficace encore, vous devez vous attacher avant tout à maintenir et défendre notre sainte foi, tant en général qu'en particulier, dans tous les états et domaines que vous hériterez de nous, favorisant la justice divine et veillant à ce qu'elle se rende avec le plus grand soin... travaillant en outre à réprimer par tous moyens possibles,

suivant le droit et l'équité, les hérésies et sectes contraires à notre antique foi et religion. »

Un prince silencieux donc, un prince taciturne qui ne parle pas de lui, de ses motivations et de ses émotions, un prince que son parti pris de distanciation entraîne vers un mutisme, une forme de repliement presque autiste. Il s'est façonné précocement une image que reproduit, à titre d'exemple, Guillaume Snouckaert van Schauwenburg, dit Gulielmo Zenocaro, dans son *De vita Caroli Quinti imperatoris libri V*, en 1559 : « Quand il se trouvait dans sa chambre à coucher avec ses familiers ou ses domestiques, jamais aucun d'eux n'a pu soupçonner, apparaissant sur son visage, des expressions de joie ou de tristesse. Si grande était ainsi la constance de la bouche, des yeux, de la physionomie de César et quasi permanente était sa *serenitas*¹¹⁶³. » Un autoportrait dessiné à la manière de ses ancêtres bourguignons ? Mais surtout une image de constance le portant à faire du pouvoir l'expérimentation du possible de Dieu, en un moment bien précis.

L'Intérim comme possible de Dieu ?

N'est-il pas trop succinct d'écrire que Charles Quint n'aurait pas « compris » Luther et la lame de fond qui le portait en avant de la scène religieuse et de penser qu'il aurait eu des « œillères religieuses » ? Si l'on suit en effet Heinz Schilling, l'Empereur ne se serait pas rendu compte que la « nouvelle religion » impliquait bien davantage qu'une critique des abus et des imperfections de l'Église de Rome, et il serait pour cette raison resté convaincu que l'unité pouvait être rétablie « grâce à des concessions réciproques¹¹⁶⁴ ». Or est-ce que pour Charles Quint ne compte pas plutôt la volonté de laisser le devenir de l'histoire à la sagesse divine, de ne pas se substituer à la toute-puissance de Dieu qui éprouve les princes pour mieux

leur suggérer de ne s'en remettre qu'à Lui ? L'idée d'Intérim, qui est à relier à une gestion politique prudentielle opérant par voie de concessions limitées, n'est-elle pas, en 1548, à comprendre sous cet angle ? L'Intérim se veut un compromis destiné à permettre à ses sujets du Saint-Empire de cohabiter, vivants dans une concorde des contraires minimale et guidés par un Empereur paternaliste, agissant comme un père, « *Väterlichst bemüehet* », père de famille de l'Empire, « *Hausvater des Reiches* », en attendant que le Concile ait achevé ses travaux et trouvé et défini les cadres de la voie réformatrice tant attendue¹¹⁶⁵. Précisément, sur une base érasmienne, il s'agit d'ouvrir la durée à une tension de « déconfessionnalisation » grâce à laquelle, dans un cadre cérémoniel et liturgique réunifié, chaque chrétien sera en mesure, intérieurement, de rendre grâce à Dieu en attendant que, grâce au Concile et à son travail de repensée des dogmes et de l'ecclésiologie, la division religieuse n'ait plus de raison d'être. Pour le reste, est créée une situation transitoire autorisant chacun de vivre avec Christ, en Christ, sans haine pour l'autre, dans la paix et dans sa conscience. La charité, la paix et donc l'espérance.

Que faut-il alors entendre dans cette soumission absolue du prince à un Dieu à qui tout est possible et dont donc il lui faut scruter les desseins à tout moment ? Un Dieu qui est le « Dieu des miracles » d'Érasme ? Charles Quint l'explicite en affirmant qu'il a lui-même expérimenté que les *malignos*, ceux qui sont agités par des pensées malignes, sont nombreux pour toujours saisir « diverses occasions pour se troubler, s'agiter et déclencher une guerre », surtout contre ceux qu'ils savent ne pas être sur leurs gardes, que chaque prince joue égoïstement son propre jeu : un gouvernant ne peut pas rester en repos et il ne peut limiter son attention aux peuples qui sont sous son autorité, il doit veiller à déjouer et prévoir toutes les méchantes entreprises, d'où qu'elles viennent. Régner, c'est se mettre en posture d'humilité et ne pas croire ce qui est et surtout ce qui est dit ; c'est soupçonner, surveiller, savoir que celui qui est dans l'amitié peut basculer

en un instant dans le camp ennemi, temporiser ou anticiper si nécessaire, ne pas avoir confiance. Régner, pour Charles Quint, c'est savoir que le Christ a enduré avec constance les plus grandes souffrances sans se décourager, et donc accepter d'être menacé, harcelé, agressé dans le quotidien de la gestion des affaires.

C'est avoir une conscience panoptique et souple exigeant de ne jamais cesser de penser et d'agir pour parvenir au contrôle de tous les paramètres possibles. Et surtout d'agir, malgré les inhibitions et les dénis. L'action crée et recrée sans cesse le lien avec Dieu. Le prince se doit d'ouvrir par des concessions, quand cela lui semble possible ou nécessaire, l'histoire à la volonté divine qui peut tout. Comme le dit Charles Quint lui-même, il doit prendre en considération l'« instabilité de toutes choses ¹¹⁶⁶ ». C'est sans doute à ses yeux une manière de s'en remettre « à la miséricorde de Dieu ¹¹⁶⁷ » et d'être pieux en conservant en lui la crainte de Dieu et en aimant Dieu « par-dessus tout » ainsi qu'il le dit à son fils Philippe dans de premières instructions en date des 4 et 6 mai 1543. Où l'on retrouve un peu de la conception érasmiennne de l'histoire telle que la résume Jean-Claude Margolin : « Mais Érasme, en croyant également convaincu, sait que l'histoire humaine est suspendue à la volonté providentielle de Dieu. Les rapports entre l'histoire humaine ou terrestre et l'économie providentielle sont ceux qui s'établissent entre la liberté de l'homme et la liberté de Dieu. Ignorant de quoi demain sera fait, même si gouverner, c'est prévoir – et un prince a pour fonction majeure de gouverner –, l'homme agit sans pouvoir détourner le cours providentiel de l'Histoire ¹¹⁶⁸ . »

Et c'est ici que la *devotio moderna* pourrait permettre d'aller plus en profondeur dans cette prudence de Charles Quint qui est pétrie d'une puissante certitude : dans l'*Imitatio Christi* n'est-il pas avancé que c'est avec simplicité et confiance dans ses promesses que l'homme doit s'approcher de son Dieu ? N'est-il pas posé que ce que le chrétien ne peut pas comprendre, il se doit de le remettre à Dieu et à sa puissance infinie ?

Qui sequitur me ne marche pas alors dans les ténèbres, il est guéri de tout aveuglement. C'est Dieu seul qui ouvre l'esprit des âmes pures et la raison humaine doit suivre et non pas précéder la foi, Dieu dont la sublimité des œuvres est impénétrable, Dieu qui fait au ciel et sur la terre des merveilles incompréhensibles¹¹⁶⁹. Dieu qui n'exige que la foi, et qui l'exige comme une obéissance. Et qui n'accepte pas les disputes sur les choses obscures ou cachées à l'entendement : « Quand vous sauriez toute la Bible par cœur et toutes les sentences des philosophes, que vous servirait tout cela sans la grâce et la charité ? Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul ? La souveraine richesse est de tendre au royaume du ciel par le mépris du monde. » Empiéter sur les mystères de Dieu, c'est tomber dans l'infidélité. Simplicité, tel est ce qui ouvre à la charité. Mais il faut s'en tenir à la parole du « sage » : « L'œil n'est pas rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend ? Appliquez-vous donc à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, pour le porter tout entier vers les invisibles, car ceux qui suivent l'attrait de leurs sens souillent leur âme et perdent la grâce de Dieu. »

Pour Thomas à Kempis, l'humilité prime : Dieu protège l'humble et le console, il lui révèle ses secrets, et la paix est sa fin ; c'est dans la mesure où il est exigeant à l'égard de lui-même, que le chrétien est en mesure d'apporter la paix à son prochain. D'où la formidable assurance – qui n'exclut pas une potentialité anxiogène, comme on l'a vu – que Dieu accompagne celui qui a le cœur pur pour qu'il s'élève à Dieu, au-dessus de toutes les choses terrestres : « Nulle de toutes les actions qui sont bonnes en elles-mêmes ne te donnera de l'empêchement si ton intérieur est libre de toutes les affections, et de tous les emportemens déréglés : et tu jouiras de la liberté véritable et intérieure si toutes tes intentions se rapportent à la volonté de Dieu, et à l'utilité du prochain. » Un Dieu roc, un *Christus Petra* qui cache une eau vive prête à jaillir. « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein (Jn 4, 14). » Parce que, à la question des

disciples s'interrogeant sur « qui peut donc être sauvé », le Christ répondit : « Aux hommes cela est impossible, mais à Dieu tout est possible (Mt 19, 25-26)¹¹⁷⁰. »

Le cheminement impérial vers l'Intérim, outre les nécessités objectives de la paix, se dissimule peut-être dans le Livre IV, chapitre XVIII de l'*Imitatio Christi* : « Beaucoup ont perdu la dévotion en scrutant des mystères au-dessus de leur intelligence. » Et dans une lettre du 15 décembre 1527 adressée à Érasme, et qui le voyait solliciter de son correspondant de le recommander en ses prières à « Christ tout-puissant », l'Empereur ne parlait-il pas de la « folie luthérienne » à laquelle la *respublica christiana* se devait de résister ? Charles Quint n'est-il pas, dans ses certitudes, le chrétien se pensant détenteur d'un cœur pur, s'autodisciplinant dans la mortification et la pénitence, marchant dans les voies de Dieu, ne pensant qu'à Dieu et donc aspirant à une paix et union avec Dieu qui lui impose de faire en sorte que ses prochains, ses sujets, puissent être soustraits aux misères des tribulations mondaines ? Le chrétien qui a une « bonne conscience », le juste qui ne vit que pour la vérité, le fidèle qui n'aime que le Christ, qui le trouve « en toutes choses » et qui ne cherche qu'à aller au-devant du possible de ce que Dieu attend ? Et qui expose de lui l'image de l'humilité synonyme de consolation¹¹⁷¹ ? Savoir alors que la grâce se répand en soi, c'est devenir « capable de tout ».

La force qui anime l'imaginaire de Charles Quint et qui le porte au dépassement est la force de l'homme fortifié dans le Christ, ayant le Christ qui lui parle « au-dedans » et qui reverse l'amour reçu en faisant service à Dieu, en donnant tout de lui-même sans se substituer à Dieu. C'est bien entendu un point que gommement les historiens, dans la tradition de l'hostilité nationaliste de Karl Brandi à un Empereur tentant d'entraver par l'Intérim, « par le seul moyen d'un texte de ce genre, le grand mouvement historique de la réforme allemande », un texte qui était un compromis « insuffisant¹¹⁷² » ! Nous sommes encore et toujours dans les stéréotypes

inspirés par la téléologie d'une histoire qui ne pouvait aller, dès 1517, voire avant, que dans un sens.

C'est à propos de la France que l'Empereur précise à son fils son point de vue. Il évoque en François I^{er} un souverain qui, dès le début de son règne, n'a pas cessé d'être dans la dissimulation, de ne pas observer les traités signés et les trêves conclues, de tenter à tout moment de trouver de nouvelles occasions de guerres et de contester ce qui relève du droit. Son fils Henri est l'image de son père, portant en lui héréditairement « la méchante volonté de son père, et le mal que les rois de France ont par le passé fait aux nôtres ». Il faut, face à lui, tenter de s'en tenir aux traités et conventions signés et surtout de ne pas accepter de rentrer dans un jeu de renonciations à des droits : céder sur un point, ce serait aller vers une remise en cause de la totalité des droits. Il y a une règle chez les rois de France : ils ne manquent jamais une occasion de ne pas respecter les traités et de tenter d'usurper des terres ; partout où ils peuvent être menaçants, sur leurs frontières, et en Italie, et même aux Indes il faut être sur ses gardes en implantant des garnisons et en construisant ou renforçant des systèmes défensifs efficaces. Partout, le problème est celui de la sécurité des royaumes et États « que je vous laisserai ».

Il importe donc de ne pas se laisser entraîner dans des conflits entre des souverains étrangers, entre le roi de France et celui d'Angleterre. La Savoie est un drame qui demeure en suspens depuis l'invasion française. Aucun accommodement n'est possible car le Piémont occupé est une tête de pont française qui menace non seulement le Milanais, Gênes, les royaumes de Naples et de Sicile, mais aussi les alliés de l'Espagne. Il ne faut pas lâcher prise et reconnaître le fait accompli, mais temporiser en attendant une *opportunitad*, qui pourrait venir d'un soutien de l'Empire, d'un conflit entre France et Angleterre, ou d'un autre concours de circonstance rendant « *la cosa muy a la mano* », c'est-à-dire la situation plus favorable à une intervention.

Le principe complémentaire de celui d'instabilité constante de toutes choses est celui de la conservation, car la mutabilité va vers la conservation. Pour essayer de comprendre les mécanismes de la production et de fonctionnement de l'imaginaire à la Renaissance, il est nécessaire de comprendre que ces mécanismes reposent sur un transfert des données de la physique aristotélicienne à la démarche intellectuelle : on le sait, pour Aristote, « le mouvement est l'acte de ce qui est en puissance en tant que tel », donc le passage de l'être en puissance à l'être en acte, une médiation. Le mouvement est un processus transitoire qui va vers la perfection de l'être. « Tout changement [μεταβολή] va d'un terme à un autre terme, c'est aussi ce que montre le mot : en effet il exprime une succession ; c'est-à-dire la distinction d'un antérieur et d'un postérieur¹¹⁷³. » Dans cette optique, le présent est insaisissable puisqu'il est une situation partagée entre deux processus, et le mouvement « est la mise en œuvre effective d'une possibilité » ; il est selon Aristote « l'entéléchie d'un muable en tant que muable¹¹⁷⁴ », l'entéléchie étant un « processus... en cours ou maintenu dans son déploiement ».

On peut se demander si la mutabilité de Charles Quint, son art du tremblé, ce que l'on pourrait appeler une forme de kinétique intellectuelle, n'est pas encore une projection de la théorie aristotélicienne de la nature : « Nous dirons que la génération de tout ce qui est engendré, et la destruction de tout ce qui est détruit ont pour points de départ et pour termes les contraires ou les intermédiaires. » Être en conséquence dans l'intermédiaire n'est être que dans l'ordre de la vie, dans la nécessité naturelle de tout être parce que « tout ce qui est engendré est composé ». Pour éviter le décroissement ou l'altération, et demeurer dans l'accroissement, il faut être en situation de passer de la puissance d'agir ou de savoir à un état différent de cette puissance. Ce serait là où donc il serait possible de comprendre l'art du déplacement constant, de la désorientation ou de la dérégulation qui caractérise de l'extérieur Charles Quint :

gouverner un monde humain soumis au changement et par là même dans chacune de ses parties intégrant accroissement et décroissement, croissance et destruction, grandeur et petitesse, exigerait de se positionner soi-même comme changement, comme passant du passé au futur, du même à l'autre, de l'opposé à un autre opposé. Parce que, selon Aristote¹¹⁷⁵, le mouvement est éternel et qu'à l'origine du mouvement, il y a un premier moteur immobile que rien ne meut ; servir Dieu, c'est entrer dans une logique du mouvement, de la différenciation. Être empereur, ce serait donc s'identifier au premier moteur non mû. Et rappelons ici que pour Érasme les « merveilles de la nature » renvoient à cette approche même qui parle de « raison universelle » dans le lien même du mouvement à l'éternité¹¹⁷⁶.

Et c'est alors qu'intervient le concept de *recta ratio agibilium* régissant ce que Pierre Aubenque a nommé les « futurs contingents » ou qui peut se résumer dans l'imprévisible ou l'instable¹¹⁷⁷, un art réglé de l'intelligence de l'agir humain qui s'inscrit dans le flou ou le tremblé¹¹⁷⁸. Il est alors possible de mieux comprendre pourquoi, en 1543, dans ses *Instructions*, Charles Quint avoue à son fils qu'il n'est pas en mesure de lui donner des « conseils décisifs » ; c'est-à-dire de lui fournir des axes ou des principes fixes pour se guider dans les affaires mondaines qu'il pourrait être conduit à assumer pour le cas où lui-même disparaîtrait dans les périls qu'il s'apprête à affronter. Lui-même, confie-t-il, ne sait pas bien où il va, « puisque je suis encore dans l'irrésolution et dans l'incertitude sur beaucoup de points. C'est même un des motifs principaux de mon voyage : apprendre à voir clair sur ce que nous avons à faire ». Et cette quête de la clarification, cette volonté d'accéder à une connaissance certaine vise à rencontrer la permanence, à l'identifier dans la contingence des hommes et des faits : « Maintenez-vous dans la volonté de Dieu et laissez toutes autres choses où elles en sont, de même que moi-même je m'efforce de remplir mes obligations et de me confier aux mains de celui que je prie de vous accorder sa félicité¹¹⁷⁹. »

De manière probablement significative, la figure de *Fortuna* n'intervient pas dans le parcours de Charles Quint ni dans ses modes de symbolisation : dans quatre Entrées seulement¹¹⁸⁰ et dans des tapisseries parmi lesquelles figure « l'île de Fortune » qui fait référence au couronnement d'Aix-La-Chapelle et la « Fortune aux yeux bandés », vaincue par la Tempérance et la Force¹¹⁸¹. Comme s'il s'était agi, par l'absence, d'exorciser préventivement le malheur qui s'incarne dans *Fortuna*. Dans la première des neuf tapisseries du cycle *Los Honores*, il est frappant de constater que *Fortuna*, distribuant aussi bien cailloux que pièces d'or, dispense le malheur, l'*adversitas*, sur sa roue et que c'est pour contrer son action que le prince doit s'engager totalement dans le gouvernement de ses États ; frappant encore de voir que l'accession à l'Empire est pensée comme relevant d'une légitimité par l'élection et non pas du hasard. Il s'agit plus de modes de visualisation offerts à contempler que de ce qu'on peut deviner de la subjectivisation de l'Empereur qui peut avoir partagé avec Érasme, affirmant dans l'*Éloge de la folie* que l'absence de sagesse est la condition de la bonne Fortune, un mépris cynique à l'égard de *Fortuna*¹¹⁸².

Toujours dans le cycle de *Los Honores*, la seconde tapisserie met en scène *Prudentia*, entourée de *Fides* et *Ratio*. Le prudent est celui dont l'*intellectus* fait travailler *circospectio*, *cautio*, *intelligentia*, *providentia*, *docilita*, *memoria*. Métaphoriquement toujours, il est démontré qu'il faut au prudent la connaissance de *grammatica*, *astronomia*, *geometrica*, *arithmetica*, *logica*, *rhetorica*, *musica* qui sont identifiées fabriquant le char de *prudentia* tiré par des chevaux domptés signifiant la maîtrise du corps. Ce motif de la *Fortuna* domptée est également présent lors de l'Entrée de Séville, que l'Empereur avait accomplie le 3 mars 1526, en compagnie d'Isabelle de Portugal : deux petits arcs triomphaux furent dressés à côté de l'arc de la Gloire marqué de l'inscription « *Vincit, regnat, imperat* » : l'un d'eux figurait Charles Quint muni d'un marteau et de clous, grâce auxquels

il avait immobilisé la roue de *Fortuna* soupirant : « Ton haut mérite / Qui t'a élevé sur ma roue / Me commande de la tenir immobile¹¹⁸³. »

Pour aller plus loin, l'enseignement de l'Empereur semble renvoyer bien plus certainement à ce que nous avons entrevu précédemment, à la *phronésis* aristotélicienne¹¹⁸⁴, l'éthique du *phronimos* étant celle de qui se sait vivant dans la contingence et mettant en œuvre « un savoir opportun et efficace dans un moment donné ». L'éthique de celui qui a la conscience que, « de ce qui est, en effet, indéterminé, la règle aussi est indéterminée, à la façon de la règle de plomb utilisée dans les constructions de Lesbos : de même que la règle épouse les contours de la pierre et n'est pas rigide, ainsi le décret est adapté aux faits. On voit ainsi ce que c'est que l'équitable – que l'équitable est juste – et à quelle sorte de juste il est supérieur. On voit aussi par là ce que c'est que l'homme équitable : celui qui, dans ses déterminations et dans ses actions, est porté aux choses équitables, celui qui sait s'écarter de la stricte justice et de ses pires rigueurs, et qui a tendance à minimiser, quoiqu'il ait la loi de son côté – voilà l'homme équitable. Cette disposition, voilà l'équité : c'est une sorte de justice et non une disposition différente de la justice¹¹⁸⁵ ».

Car bien évidemment, il y a le souverain bien qu'est la paix, et si Charles Quint a probablement été un lecteur attentif d'Érasme haïssant la guerre et exaltant l'idéal du roi-philosophe tirant sa politique de l'Écriture sainte et œuvrant pour une chrétienté dont tous les membres sont frères en Christ. Mais dans la sphère de ses conseils, il y a aussi des hommes qui ont des conceptions antithétiques et qui authentifient ce que l'un d'entre eux nomme « le droit des armes » : ainsi Diego Hurtado de Mendoza par une lettre de juillet 1543, dans laquelle il incite l'Empereur à ne pas s'accorder avec le pape et à conserver Milan, légitime son avis par la connaissance de l'histoire : « Je demande à votre Majesté quel droit avaient les Romains à la Gaule, les Vandales à l'Afrique, les Magyars à la Hongrie, les Angles à l'Angleterre, quel droit si ce n'est leur bravoure et leurs armes ? Depuis que

le monde existe il n'a pas existé d'autre droit à la souveraineté que ce dernier, le droit des armes¹¹⁸⁶. » Et le *jus in bellum* est aussi un droit de Dieu, parce qu'il est un droit contraint par la nécessité de défense de la puissance, ainsi que César l'avait défini et parce qu'il est pensé comme donné par Dieu¹¹⁸⁷.

Pour l'Empereur victorieux et glorieux, toutefois, il ne s'agit pas de donner la priorité à la guerre contre les ennemis de Dieu, qui d'ailleurs sont désignés non pas comme des « hérétiques », mais comme des hommes qui se sont fourvoyés sur un mauvais chemin et qui ont délaissé le « Saint service » – peut-être le « très saint service » auquel il faut pour Thomas a Kempis se consacrer de bon cœur pour recevoir les grâces divines¹¹⁸⁸. Il est nécessaire de poursuivre dans la pratique du dialogue des hommes de foi que le Concile autorise : « Après tant de fatigues et de dépenses supportées par moi pour ramener au sein de la véritable Église les dissidents de l'Allemagne, j'ai reconnu en définitive que le seul moyen capable d'atteindre ce but était la célébration d'un concile. » Plus que tout, la paix doit être privilégiée, et des résonances probablement moins érasmiennes qu'il n'y paraît émaillent les *Instructions*. « Comme la paix est une des choses que je demande à Dieu avec le plus d'instances, parce que sans elle il est impossible de le servir dignement, sans compter les fléaux de tout genre que la guerre entraîne à sa suite, vous devez employer tous vos efforts pour éviter celle-ci par tous les moyens possibles, ne jamais l'entreprendre qu'autant que vous y serez forcé et lorsque les circonstances seront telles que Dieu et le monde puissent voir clairement qu'il ne vous reste point d'autre parti. L'une des raisons qui doivent principalement aussi vous engager au maintien de la paix, c'est l'état de fatigue et d'épuisement où se trouvent vos états héréditaires, par suite des guerres multipliées¹¹⁸⁹... »

L'esprit des symboles

Le principe de privilégier l'option de la paix que Charles Quint met en application en 1548 s'enracinerait dans de tels mécanismes cognitifs. On peut penser qu'il les a acquis moins à travers un processus didactique que par une forme d'infusion. Car il s'agissait d'un magma topique qui avait investi les imaginaires et dont donc l'appropriation pouvait être spontanée ou autogénérée. On a trop tendance à juger qu'une identité doit se bâtir par un apprentissage raisonné des savoirs, par une réception des connaissances qui serait ordonnée, conceptualisée linéairement, accumulée selon une logique procédant autant horizontalement, par affinement, que verticalement, par accumulation.

Or il y a aussi une identité qui procède empiriquement dans son autoproduction, par une sorte de contamination ou d'imprégnation créant un art de penser propre à l'individu. Par porosité diffuse qui fait que plus ou moins consciemment, dans une séquence culturelle, des schèmes dominants viennent s'inscrire dans le réceptacle qu'est la mémoire. Une conscience n'est pas qu'une instance active autoréflexive, c'est aussi est une collection d'empreintes reçues qui participent de la présentification de soi qu'est le choix ou la décision. Le paradoxe du sujet est que sa conscience peut avoir pour socle un matériau plus reçu de façon diffuse, voire passive, qu'acquis de manière structurée et volontaire.

En outre pour Charles Quint, par-delà Érasme et outre son précepteur Adrien Floriszoon, il y eut des maîtres à penser. Si l'on suit Joseph Perez, une composition *a minima* avec les luthériens avait été recommandée dès 1530 par le dominicain Garcia de Loaysa, ancien confesseur de l'Empereur. Comme si l'Intérim était déjà anticipé par le théologien et comme si ce dernier avait fourni à l'Empereur les rudiments nécessaires pour le penser : « Efforcez-vous de les amener à corriger leurs erreurs, de les convaincre d'adopter une position raisonnable sur le fond, au prix de concessions en ce qui concerne les cérémonies, de telle sorte qu'ils restent soumis à votre autorité... Veillez à ce que tous vous obéissent et vous servent quand vous

le leur demanderez et ne vous tracassez pas s'ils mènent leurs âmes en enfer... Faites en sorte que tous se soumettent à votre autorité, qu'ils le prouvent par leur conduite et qu'ils vous reconnaissent comme leur seigneur légitime, même s'ils pensent comme les Turcs dans leur for intérieur¹¹⁹⁰. » La mission de l'Empereur est celle de l'arbitrage ou de l'accommodement et très tôt, dès les lendemains de Pavie, le Concile était pensé comme la seule solution viable, mais une solution qui peut exiger, s'il le faut, de passer par-dessus le pape parce qu'il s'agit de remédier aux maux de l'Église¹¹⁹¹.

Il faut ici revenir sur le principe organisationnel de la vision politique de Charles Quint : la *res publica* est un corps dont les parties sont unies harmonieusement et hiérarchiquement. Toute modification est perturbatrice et peut conduire à la mort. Le souverain est le conservateur de l'unité et donc de la vie, comme le *corazón de la república* qu'il doit guider vers le bien commun : dans le *Relox* d'Antonio de Guevara, le gouvernant se doit de faire respecter les bonnes lois existantes, mais si besoin, il doit aussi accepter de s'engager dans ce qu'Augustin Redondo nomme « un réformisme progressif » et qui s'inscrit, c'est patent, dans une dialectique de la permanence au mouvement et du mouvement à la permanence ; et dans une lettre de 1531, n'est-il pas souligné pas qu'il faut au prince, image de Dieu sur terre, lutter contre les mauvaises pratiques qui se sont introduites dans l'Église¹¹⁹² ? Un Empereur pasteur, mais aussi un Empereur en mouvement pour ne pas laisser le troupeau dont il a la garde en péril.

Reprenons alors le cours des *Instructions*. Ce qui est en œuvre en Allemagne doit être poursuivi grâce à une alliance étroite avec le roi des Romains : « Tout ce que j'ai précédemment fait pour amener l'Allemagne à se soumettre au concile, l'ordre que j'espère y établir pour le maintien de la paix et l'observation de la justice, la conclusion d'une trêve de cinq ans avec le Turc, faciliteront la tâche. » Il est également recommandé à Philippe d'être « obéissant de notre sainte mère église », de se montrer toujours

obéissant *de la sancta sede apostolica* et de lui accorder faveur et protection ; ce qui n'empêche pas que tout en agissant avec prudence et respect quand des abus seront introduits par la papauté dans ses États « au préjudice de vos intérêts ou de ceux de vos sujets », il lui faudra défendre ses droits et ceux de ses sujets. Et aussi pour les dignités ecclésiastiques et les bénéfices qui seront sous son patronage, il lui faudra choisir des hommes aux mœurs exemplaires, n'ayant de fin que le service de Dieu. Où resurgit en arrière-plan la mémoire de *Miroirs* du prince et surtout le *Relox*...

Philippe doit se modeler sur son père, et devenir un prince aux aguets, dont la vertu est la sagesse entendue au sens de prévoyance des actions et manipulations des gouvernants de son temps : il doit être sur ses gardes, regardant de manière attentive vers l'Italie, et sachant que le nouveau roi de France a hérité de la « haine » de son père : « Toutefois la raison et l'expérience du passé démontrent suffisamment qu'à moins de vous attacher à connaître les démarches des autres princes et l'état des affaires publiques, à moins d'entretenir des amitiés et des intelligences de tous côtés, il vous est difficile, pour ne pas dire impossible de vivre en repos, de prévoir et déjouer les tentatives dirigées contre vous et vos pays. »

Ce document a ceci de significatif qu'il est donc censé transcrire à la fois une expérience personnelle et une volonté de transmission, mais il replace l'Empereur dans la posture attribuée par Xénophon au roi Cambyse donnant un enseignement à son fils Cyrus, dans le texte que l'*Horloge des princes* nomme *La doctrine des princes*, ou dans celle de Philippe de Macédoine apprenant à son fils Alexandre l'art de la guerre. Charles Quint écrit en unifiant le rôle du prince et du philosophe : il se fait roi-philosophe, détenteur d'une expérience de sagesse. Il s'approprie la figure de Marc Aurèle, dont l'*Horloge* dit que tout ce « que dist et fist Marc Aurel, est digne de sçavoir et d'imiter¹¹⁹³ ». Marc Aurèle qui, selon Antoine de Guevara, comparait l'empereur romain à une araignée au milieu de sa toile,

« là ou si ladicte toyle est touchée de la poincte dune ayguille, incontinent le sent l'Aragnée ». Ce qui signifiait que tout ce que fait l'empereur à Rome est connu aussitôt par toute la terre et qu'il lui vaut mieux gouverner par l'amour que par la crainte.

Parallèlement à ses âpres démêlés à distance avec Paul III, l'Empereur cherche à s'affirmer dans l'Empire comme unique source d'autorité, face aux princes de la chrétienté qui s'aventurent à la mettre en cause. Il réalise ce qu'on pourrait nommer un saupoudrage de cette violence à laquelle il répugne et qu'il ne veut pratiquer que de manière symbolique comme elle lui parle à travers son corps : en témoigne le cas, déjà entrevu, de Sébastien Vogsperger, qui avait conduit au service du roi de France dix enseignes de piétons allemands, levées dans le cadre d'un plan français d'union contre l'Empereur qui allait du roi d'Angleterre au Turc, en théorie... Lorsque ses hommes sont démobilisés, il revient en Allemagne, à Wissembourg où il s'était fait construire une maison parée de trois fleurs de lys sculptées, les armes de la France au-dessus de la porte d'entrée. Sur ordre de Charles Quint, il est arrêté par des soldats, et jeté en prison à Augsbourg, subissant la torture sans pour autant avouer, semble-t-il, qu'il est un agent des Français. Il est condamné à la décapitation, sur accusation d'avoir soutenu les princes rebelles, et d'avoir ignoré les édits impériaux prohibant de se mettre au service d'un prince étranger¹¹⁹⁴. Il est un traître et il mérite la mort.

Le 7 février, sur la place du marché d'Augsbourg, quatre jours seulement après son arrivée, le capitaine, habillé de noir, est exécuté : « Quelques enseignes de piétons estoyent en armes, et grand nombre de peuples à l'environ. Estant monté sur l'eschaffault, il regardoit de costé et d'autre d'un courage assuré et nullement effrayé. Et pour ce que toutes sortes de gens honorables regardoyent des fenestres, il parla a eux honnestement : et discourant son estat, et qu'autres fois il avoit esté aux gages de l'Empereur, il dit finalement qu'il ne mouroit pour autre cause,

sinon pource qu'il y avoit un an il avoit mené quelques bandes au roy de France, lors que selon la coustume il prenoit la couronne¹¹⁹⁵ » ; protestant de son innocence, il accusa Lazarus von Schwendi de l'avoir poursuivi de sa haine et proclama qu'il mourait racheté par le sang de Jésus-Christ¹¹⁹⁶. Le bourreau divisa en deux sa barbe pour la nouer sur le haut de son crâne, puis procéda à l'exécution : « La tête roula comme une boule de l'échafaud sur le sol ; l'exécuteur la ressaisit par la barbe, la plaça entre les jambes du cadavre et étendit un manteau ; cependant les pieds dépassaient¹¹⁹⁷. »

Sur ce, l'officier welche et les trente arquebusiers allèrent chercher Jacques [Jakob] Mantel et Wolf [Wolfgang] Thomas, de Heilbronn, amenés à Augsbourg en même temps que Vogelsberg. Le maître des hautes œuvres laissa Thomas au pied de l'échafaud. Mantel parcourut la plateforme et prononça quelques paroles qui ne furent point de tous entendues. Comme sa jambe roide le gênait pour s'agenouiller, le bourreau glissa un tabouret sous le membre paralysé. Il ne réussit pas à trancher la tête du premier coup et dut achever à terre l'opération, puis il recouvrit le corps. Restait Wolf Thomas : d'après sa tenue et son costume, ce n'étoit point un homme du commun. Il considéra les pieds de Vogelsberg qui sortaient de dessous le manteau, puis détournant bientôt les yeux, il raconta qu'il pratiquait le métier des armes depuis 27 ans ; loyal et fidèle soldat, il mourait innocent ; son seul crime était d'avoir servi trois mois le roi de France, à l'exemple de maint honnête comte ou écuyer, qui jamais pour cela n'avait encouru le moindre châtement. Il demanda aux assistans de lui pardonner comme il pardonnait et de prier pour lui comme il intercédait en leur faveur, ayant la ferme assurance d'obtenir une place auprès de l'Eternel ; il fit lever la main à ceux qui diraient pour lui un *Pater* et le *Credo*. Il fut en fuite décapité. La triple exécution terminée, le bourreau cria du haut de la

plateforme : « Au nom de S. M. I., défense expresse que nul ne serve le roi de France, sous peine de subir le sort de ces trois hommes ! »

Certes cette exécution spectaculaire vise à montrer que dans le Saint-Empire il n'est, pour conduire les affaires, qu'un seul pouvoir, mais elle peut aussi jouer pour rappeler aux vaincus d'hier que la justice de l'Empereur ne s'arrêtera pas en cours de route, qu'elle peut frapper à tout moment ceux qui feront le choix d'entraver la paix telle que l'Empereur veut qu'elle soit cadrée désormais. Qui est déloyal est châtié parce que transgressant l'ordre d'un droit qui veut l'obéissance à l'Empereur, et comme dans la tapisserie montrant Charles Quint accueillant ses fidèles et faisant châtier les rebelles, qui est loyal est récompensé. Un symbole en appelle un autre, comme s'il fallait au prince opposer dans son art du juste gouvernement deux pratiques, la violence et la récompense, afin de montrer qu'elles sont en réalité complémentaires même si la seconde prend le pas sur la première qui n'est qu'occasionnelle et donc exceptionnelle.

Le 24 février 1548, jour de la Saint-Mathias mais aussi jour anniversaire de sa naissance – une concordance sans doute voulue pour insister sur la dimension providentielle de la réunion –, l'Empereur va plus loin dans sa politique de cérémonialisation et donc dans le jeu de symbolisation de son autorité : la diète est réunie, tous les bans, électeurs, princes et nobles, députés des villes d'Empire, afin d'officialiser la reconnaissance de Maurice de Saxe en tant qu'électeur de Saxe. Une grande solennité est ainsi mise en scène sur la grande place d'Augsbourg. Une estrade a été dressée avec un siège recouvert de drap d'or pour l'Empereur et des bancs semblablement parés pour les membres de la diète. Ce sont les ducs de Bavière, de Brunswick et des Deux-Ponts, montés à cheval, qui viennent au pied de l'estrade en conduisant Maurice de Saxe. Neuf comtes qui se

tiennent aux côtés de ce dernier portent les bannières armoriées de ses fiefs. Il est suivi par un cortège de 200 chevaux.

Le 24^e de febvrier, environ trois heures après midy, Sa Majesté sortit de son logis, accompagné des électeurs de Mayence, Coulongne, Trêves, Palatin et Brandenbourg, de l'archiduc d'Austrice, duc de Clèves, prince de Piedmont et plusieurs aultres, vint sur ung hourt qui estoit dressé sur la Place, hault, tendu d'ung dossier de drap d'or frizé, soubz lequel estoit préparé le siège impérial, et aux deux coustels des bancqz couverts de drap d'or pour les électeurs. Sadicte Majesté entra dedans une maison de la ville où se accoustra de son habit impérial, et les électeurs en leurs habitz d'électeurs, assçavoir les ecclésiastiques de grands manteaulx d'escarlata fourrez d'ermes et grandz colets, les bonnets de mesmes, le rebras fouré ; les séculiers leurs manteaulx et bonnets de velour cramoisy fouré d'ermes. Sa Majesté se vint asseoir, en son habit impérial, en son siège ; les électeurs de Mayence et Palatin assis sur ung bancq à main droicte ; les électeurs de Coulongne et Brandenbourg à main gaulche, et celluy de Trêves assis en une chaire couverte de drap d'or vis-à-vis de Sa Majesté, et tous les aultres princes et prélats à teste nue en pied. Estans ainsi, vindrent du bout de la place environ soixante gentilzhommes dont l'un portoit ung guidon rouge, qui coururent trois tours autour dudict hourt où Sadicte Majesté estoit assis.

Ce faict, vindrent les ducs de Bavière, de Brunswick et des Deux-Pontz, envoie de la part du duc Mauris de Saxe, nouveul électeur en la place et lieu de Jehan-Frédéricq de Saxe, lequel avoit fourfaict ladicte élection, pour avoir esté rebelle contre Sa Majesté l'année précédente et prins par Sadicte Majesté en bataille : lesquelz ducs ainsi arrivez devant ledict hourt, descendirent et montèrent à pied

sur ledict hourt ; ayant faict trois révérences, se meirent à genoulx devant Sa Majesté et exposarent la cause de leur venue, suppliant à Sadicte Majesté vouloir recepvoir ledict duc Mauris, nouveaul électeur, en fief et hommaige comme électeur du saint-empire.

Le moment déterminant de la cérémonie est l'hommage et relief fait à Charles Quint. Les six électeurs se lèvent et placent Maurice de Saxe à leurs côtés comme septième électeur. Ce dernier se met alors à genoux, tandis que l'électeur et archevêque de Mayence, en tant que chancelier de l'Empire pour la Germanie, prend la parole. Maurice prête ensuite serment, la main tendue, l'Empereur lui remettant l'épée impériale à porter devant lui durant les solennités. Voyons donc le récit du déroulement rituel :

Après ce dict, lesdicts électeurs se levarent à teste nue, vindrent vers Sadicte Majesté, où furent ung petit en conseil ; puis, eulx estans assis, fut par l'évesque de Mayence respondu ausdicts ambassadeurs : puis s'en retournarent vers ledict duc Mauris, lesquelz l'accompaignarent et environ deux cens chevaulx et neuf contes qui portoient neuf bannières des quartiers dudict duc, lequel estoit habillé en habit d'électeur. Et arrivez devant ledict hourt, meirent pied à terre, et montarent premiers ceulx qui portoient les bannières, puis ledict électeur entre les dessusdicts ducz ; et ayant faict ses trois révérences, se meirent à genoulx devant Sadicte Majesté, où par l'évesque de Mayence leur fut dict aulcunes choses. Puis il s'approcha de Sadicte Majesté à genoulx, et par lesdicts électeurs fut présenté à Sa Majesté le missel ouvert, sur lequel ledict électeur meit ses deux mains, et là fait le serment accoustumé ; et après Sa Majesté luy meit l'espée en ses mains. Et furent par l'électeur de Brandenbourg présentez toutes les bannières, lune après laultre, et puis délivrées aux roys d'armes et ruées sur le

peuple. Et y avoit sur ladicte Place deux bannières de gens de guerre, et le reste aux portes de la ville. Et se leva ledict électeur et fut mis en son reng, qu'est entre l'évesque électeur de Mayence et de Brandebourg. Lors l'évesque de Brème se meit à genoulx et eust audience publique pour aulcung affaire particulier. Ce faict, Sa Majesté se retira pour soy desaccoustrer ; et ledict nouveaul électeur en son habit, accompagné de tous ses gens, s'en alla en son logis. Et Sadicte Majesté, accompagné des aultres électeurs, princes et prélatz du saint-empire, revint en son logis, saluant les dames qui estoient aux fenestres, assçavoir la royne sa soeur, les contesse Palatine, marquise de Brandebourg, duchesses de Bavière, de Brunswick, princesse d'Oranges, femme du lantsgrave et plusieurs aultres dames.

Nicolaus Mameranus donna une relation détaillée de cette cérémonie, avec une liste de tous les princes et de toutes les autorités qui y prirent part¹¹⁹⁸. L'enjeu était d'importance et rend compte d'une volonté de publiciser l'événement, car l'Empereur a ainsi voulu inscrire et projeter dans la durée cérémonielle du Saint-Empire l'affirmation de sa prééminence. Mais aussi il a souhaité dire que le temps était désormais à l'union de tous, par l'Empereur et autour de l'Empereur. Qu'il n'y avait plus de place pour les errances religieuses. En arrière-plan, il y a le recès de Spire de 1544 qui avait en quelque sorte reconnu aux diètes le droit de prendre des décisions en matière religieuse. À quoi il faut ajouter que cette exaltation scénique de l'unité n'intervient pas au hasard : l'Empereur est né à Gand le 24 février qui est un jour crucial dans son existence : 24 février 1525 ; victoire de Pavie ; 24 février 1527, élection de son frère Ferdinand comme roi de Bohême ; 24 février 1530, la couronne impériale conférée par Clément VII à Bologne¹¹⁹⁹ ; 24 février 1540, entrée dans Gand. Il est fort possible que l'Empereur ait voulu, par le choix du jour, pérenniser

l'engagement de l'histoire sur des voies qu'il estimait devoir lui être favorables, activer presque magiquement un mécanisme téléologique de continuité. Et le rituel avait alors pour sens de prouver à tous qu'une nouvelle histoire débutait, que la réconciliation était en marche sur les bases d'une fidélité à sa personne et d'un providentialisme qui n'avait jamais cessé de laisser s'accomplir les desseins divins¹²⁰⁰.

CHAPITRE XXI

L'unité dans la douceur : la concorde d'Augsbourg

Cela a été dit, tout indique qu'il y a pour Charles Quint des points limites, au-delà desquels il sait qu'il ne peut pas continuer à transiger et à négocier. Sa politique consiste, une fois réduites ou rétractées les forces responsables de ce dépassement qui remet en cause son autorité ne relevant que de Dieu, à trouver un correctif à ce qui a pu générer ce dépassement même ; et donc à trouver un point d'équilibre remettant en action la *concordia discors*, même si les règles du jeu de celle-ci peuvent paraître biaisées parce que, malgré des rideaux de fumées savamment et médiatiquement entretenus, imposées autoritairement... Il s'agit un peu, comme son corps l'expérimente régulièrement de manières cliniques diverses, de repasser de la forme de mort à soi qu'est la syncope ou la goutte, à une plénitude de vie retrouvée. De retrouver la paix en rejetant dans l'ombre toute menace subversive.

C'est-à-dire qu'on ne peut pas comprendre la concorde d'Augsbourg si on ne la relie pas à la figure katéchontique de l'Empereur. Pour Charles Quint, laisser subsister une situation de partage confessionnel implique non

seulement l'acceptation d'un risque de guerre qui pourrait reprendre à tout moment, mais aussi ne pas actualiser cette retenue du temps qu'il s'est fixé de mettre en œuvre. L'Intérim veut revenir en arrière dans la durée moins par certitude que la vérité dogmatique et ecclésiologique relève totalement du passé, que parce qu'il faut de toute urgence bloquer l'avancée vertigineuse de la durée qui pourrait entraîner le monde vers la fin apocalyptique dont une nouvelle guerre serait l'annonce ou le déclencheur. La guerre de Smalkalde a été une première scansion dans cette dynamique, mais elle a été une guerre contrainte, et désormais l'unique priorité est la paix ; une paix qui doit être stabilisée par la mise en place d'un système provisoire autorisant la transition vers une réforme chrétienne, de l'Église, dont le Concile serait l'instrument dans un travail concerté avec les théologiens luthériens de bonne volonté. Parler à propos de l'Intérim d'une volonté soit conservatrice, soit anachronique, soit réactionnaire de l'Empereur n'a pas de sens, parce que lui-même ne sait pas ce qui sortira de cette mise en mouvement de l'histoire vers l'unité. Il n'a qu'une certitude : qu'il faut, par l'Intérim et la suspension du temps ainsi imposée aux croyants, remettre à Christ le devenir de la foi, avec espérance. Et l'ôter aux forces politico-religieuses qui sont en action pour que la division perdure, grossisse et conduise au chaos.

À la recherche d'un point d'équilibre

Des théologiens, assistés de commissaires, reçoivent alors la mission de réfléchir sur les questions religieuses en débat. Cette commission de seize membres – dont Jakob Sturm qui était *Stadtmeister* de Strasbourg¹²⁰¹ – travailla sur le concept de Concile, comme on pouvait s'y attendre : les protestants, comme toujours, réclamaient alors un concile national, qui tiendrait compte des évolutions religieuses de l'Allemagne et ne prendrait

pas de contre-positions. Les catholiques voulaient une restitution des biens confisqués et sécularisés et une remise en ordre redonnant la liberté de célébration du culte traditionnel là où il avait été aboli. On ne s'arrêtera pas ici sur les tractations qui sont engagées dès le mois de février. Cette première commission, parce que ses travaux se stérilisaient sur le thème de la restitution, fut congédiée et une seconde fut nommée.

Et ce fut finalement l'Empereur qui en choisit lui-même les membres : l'évêque érasmien de Naumbourg et chapelain de l'électeur Joachim de Brandebourg, Julius Pflug, le grand vicaire de Mayence et évêque de Sidon, Michael Sidonius Helling, et Johannes Agricola d'Eisleben, un théologien et prédicateur réformé dissident qui avait disputé violemment avec Luther et Melanchthon¹²⁰². Ce sont ces trois hommes qui, selon des degrés d'investissement différents¹²⁰³, auraient ensuite mis au point le compromis, qu'il fut convenu de ne pas présenter comme inspiré par Charles Quint, mais composé sur les suggestions d'un prince luthérien, Joachim de Brandebourg. Ce qui devait permettre à l'Empereur de proclamer que l'Intérim relevait d'une demande protestante et qu'il exprimait « la doctrine catholique sous une forme qui la leur rendait plus acceptable¹²⁰⁴ ». Il est certain que le travail fut opéré sur les bases fournies par les discussions du colloque de Leipzig de janvier 1539, du *regensburger Buch*, et du second colloque de Ratisbonne du début de l'année 1546.

L'objectif était de faire revivre dans la paix le Saint-Empire, de mettre fin aux peurs qui jetaient les uns et les autres dans la guerre et la violence, sur la base de la promulgation d'une « doctrine catholique énoncée en termes flous » pour reprendre la formule de Bernard Vogler : « Mais une formulation vague et équivoque interdit d'y voir un refus catégorique des convictions protestantes. » Ajoutons que ce compromis était appréhendé comme une loi d'exception « valable uniquement dans les territoires protestants¹²⁰⁵ ». Et rappelons que nombre des réserves vinrent du côté catholique qui s'inquiétait de la tournure prise par l'intégration de l'Intérim

dans un processus de réforme du clergé. En tout cas, il faut bien voir que l'Empereur joue sur deux volets : d'une part l'Intérim ne concerne que les luthériens sur la base d'une non-restitution « *in integrum* » de la religion catholique, mais d'autre part une tension d'équilibrage transparaît dans le fait que Charles Quint programme, en parallèle, une réforme ecclésiologique qui, bien sûr, a aussi pour objet les catholiques.

Crucial est alors ce qui se passe, le 15 mai 1548 quand une lecture publique de l'Intérim, qui sera intégré dans le recès du 30 juin, est donnée à la diète ; là encore la date n'est probablement pas choisie au hasard : la réunion a lieu cinq jours avant le dimanche de Pentecôte¹²⁰⁶, afin de placer le compromis sous le signe d'une préparation à la venue de l'Esprit saint mais peut-être aussi d'évoquer la figure de Tobie précédemment rencontrée : « Sa Majesté feict appeller les électeurs, princes et prélatz de l'Empire, députez des villes et aultres, et, tous assemblez en une grand'salle en court, Sadicte Majesté assiz en son siège impérial, le roy son frère auprès de luy, chascun en son lieu, fut exposé par le conseiller Seldt, de la part de Sa Majesté, comme il y avoit longtemps qu'il régnoit, audict Empire, mesmes es Allemaignes, plusieurs erreurs et diverses sectes contraires aux articles de la foy et de l'Église, et que Sadicte Majesté avoit serché, par touz moyens, y remédier, et n'avoit peu trouver les moyens ; et à présent il avoit advisé une manière comment Ion debvroit vivre jusques toutes erreurs et difficultez fussent vuydées et décidées par le saint concile, priant à tous et ordonnant qu'ilz voulsissent entretenir lesdictes ordonnances, sans y contrevenir, prescher ny escrire au contraire, jusques la diffinition dudict saint concile¹²⁰⁷. »

En se plaçant sous la protection du Saint-Esprit, l'Empereur se donnait la figure de l'humble pécheur, à l'image du Psalmiste tel qu'Érasme l'avait glorifié dans le *De sarcienda ecclesiae concordia...* : « L'esprit saint n'aime pas les esprits enflés d'orgueil, appesantis par l'amour des biens corporels, et qui, par suite, se meuvent à ras de terre ; il aime les âmes ailées, qui

mettent leur joie à fréquenter le ciel ; il aime ceux qui se font tout petits et qui n'inspirent que le mépris aux yeux du monde, il aime ceux qui de tout leur être s'accrochent à la providence de Dieu¹²⁰⁸. » Ce sont l'orgueil et l'ambition qui ont jeté la chrétienté dans le trouble et « il est dangereux et sans utilité pour le progrès de la concorde d'abandonner sans raison l'héritage que nous a transmis l'autorité de nos ancêtres et qui s'est consolidée tout au long des siècles pour un usage unanime¹²⁰⁹ ». Trouver la voie d'une « tolérance raisonnable », pour éviter ce qui est contraire à l'amour divin, la violence : « Dans tout ce que je viens de dire, je ne prétends pas imposer mes opinions comme infaillibles et je ne veux pas non plus dicter d'avance à l'Église les décisions qu'elle doit prendre ; mais en attendant le concile, il nous faut faire tout notre possible pour supprimer les causes de dissensions, pour ne rien entreprendre dans la violence et le désordre, [...] enfin pour ne jamais user de pressions dans le dessein de convertir quiconque à une religion nouvelle, qui ne lui inspire que de la répugnance¹²¹⁰. »

Sur la question de la religion, la position de Charles Quint consiste, redisons-le, en la présentation d'une définition fondamentale de son rôle comme avocat de l'Église et protecteur des conciles ; il reprend essentiellement la fonction d'*advocatus*, épée de justice au service de l'Église, défenseur du droit et promoteur des devoirs de l'Église dans le Saint-Empire ; et également il laisse entendre qu'il se doit lui-même de veiller à ce que l'Église universelle, présente dans les conciles, ne subisse pas d'atteintes ; ce qui étend explicitement son champ de protection et d'action :

L'Empereur, ayant entendu et ouy la response des princes présens et ambassadeurs des absens et électeurs, comprinse en deux escriptz, sur sa demande et proposition, n'a voullu à messieurs les électeurs et aultres estatz couvrir sa bonne volonté et affection, ains veult

ouvertement donner à congnoistre son opinion et ce qu'il luy semble desdicts deux susdicts escriptz, afin qu'ung chascun puisse entendre que tout son travail, peine et intention ne tende que à la conservation de la Germanye, afin qu'elle soit pourveue de bon, honneste et salutaire conseil.

Et premièrement, puisque l'intention de Sa Majesté estoit, au premier et principal article, touchant la religion, de congnoistre l'opinion et intention desdicts estatz, comme apert par plusieurs articles et passaiges de sa proposition, a Sadicle Majesté très-voluntiers entendu, par les responces escriptes tant des princes électeurs que aultres des estatz, qu'ilz estoient d'avis que les différends de la religion se devoient rapporter au général, libre et catholicque concile légitimement convocqué et jà encommencé à Trente ; que illecq le tout se deusse décider : ce que a esté tousjours l'opinion de Sa Majesté, tenant ceste voye plus pertinente et seure que nulle aultre pour vuyder cedict différend, et sommation du lieu bien accommodé aux Allemans, sans l'incommodité de aulcune nation ou province. Par quoy Sa Majesté a conceu entière confidence que lesdicts estatz se submectront, avec toute obédience, soulz l'auctorité dudict concile, attendant la détermination d'icelluy pour reigler leur voye selon les ordonnances et décretz que illecq seront déterminez, et que lesdicts estatz entretiendront et observeront les très-louables anciennes coustumes que leurs prédécesseurs ont de tout temps usé et ensuivy : c'est qu'en semblables différends de la religion leur extrême refuge a tousjours esté ung général et catholicque concile, observant entièrement, avec toute révérence et submission, tout ce qu'en semblable concile estoit ordonné, comme le disciple se reigleroit selon les commandemens et ordonnances de son maistre d'eschole.

Et afin que Ion puisse, délaissant tous incidens, du propos plustost venir à l'effect là où nous prétendons, et que ledict concile aye tant plus d'auctorité, et que ung chascun soit plus libre et assuré de sa personne. Sa Majesté se ordonne avocat de nostre mère sainte Église et protecteur des conciles ; et aussi, pour se accommoder à la requeste desdicts estatz, est délibéré de faire tout ce qu'il semblera à Sa Majesté estre proufictable et nécessaire à l'avancement et promotion dudict concile, comme dadmonester, requérir, commander avec la plus grande diligence que possible sera. Et surtout, afin que ledict concile ne soit frustré de son effect, Sa Majesté ordonne que l'on convoque légitimement tous les aultres princes chrestiens estrangiers, et principalement tous les archevesques, évesques et prélatz de la Germanye, comme estans de la province là où cedit différend de la religion a prins source et commencement, et en cas que lesdicts ayent empeschement et excuse légitime, que à tout le moins ilz ayent à envoyer leurs ambassadeurs, gens de bien, lettrez, qualitez, avec plain pouvoir de agir, transiger, selon que besoing sera, absolument et sans aulcune limitation ; en oultre, que ceulx qui confessent la confession augustane puissent venir et y demourer tant librement, à seurté de leurs personnes, et que l'on les oye aussi selon l'exigence des affaires, afin que le tout se fasse catholicquement et comme à chrestiens appartient, sans nulle affection, rancune ou perturbation, et que l'on ordonne, selon les escriptz des saints pères, une utile et catholicque réformation et censure, tant pour les ecclésiastiques que séculiers ; enfin que toutes oppinions faulses et inutiles soient totalement ostées et abolies, et tous les maulx et abus, comme il appartient, soient corrigez et entièrement expulsez.

Non seulement l'Empereur, on le constate, confirme sa mission de défenseur de l'Église dans ses États et donc dans le Saint-Empire, mais il se targue un devoir qui est de faire en sorte que le concile universel, dont il revendique d'être également le protecteur, se déroule en sorte que ceux qui pour l'instant relèvent de la confession d'Augsbourg puissent y exposer leurs choix théologiques et ecclésiologiques grâce à l'envoi de représentants ; et qu'il débouche, surtout, sur une « réformation ». Être *advocatus*, c'est être celui qui parle *ad*, en direction de..., c'est être le médiateur, le truchement. L'objectif de l'Intérim n'est donc pas l'établissement d'un *statu quo*, mais bien l'invention d'une séquence temporelle intercalaire au cours de laquelle l'Empereur s'engage à débloquent l'histoire pour que ceux qui se sont séparés de l'Église puissent être guidés de manière à accepter d'envisager d'y revenir sereinement. Il est patent que sa réponse opère selon une stratégie d'évitement de la figure du pape, et que c'est lui-même qui semble s'approprier la responsabilité d'encadrer et de stimuler l'œuvre de restitution non seulement de la vérité dans le champ de la foi chrétienne, mais aussi d'éradication des abus et maux qui corrompent l'Église et donc la vie chrétienne. Charles Quint se fait devant la diète le détenteur d'une mission spirituelle qui le fait, implicitement et bien sûr provisoirement, se substituer au pape comme régulateur de débats du Concile sur lesquels il anticipe en quelque sorte.

L'idée est alors que l'Intérim doit, selon la volonté impériale, être suivi et observé jusqu'à ce que le Concile se soit prononcé définitivement sur les divergences demeurant pour l'instant en suspens¹²¹¹ : car sans un appointement sur le différend de religion, il ne pourra jamais y avoir de paix dans l'Empire et la discorde continuera son travail de sape. Il faut anticiper en quelque sorte, puisque les travaux du Concile sont loin d'être achevés, pour le bien de la *res publica* chrétienne : l'Empereur demande donc à « ceux qui ont innové la religion, qu'ils rengent avec les autres États, et facent profession de pareille religion : ou bien temperent leur doctrine,

selon qu'il est escrit en ce livre, et suyvent ces traces, sans rien davantage instituer, ains se tiennent dedens ces bornes et limites, et n'y contreviennent ou en leurs escrits, ou en leurs sermons : attendans humblement le decret du Concile... » – que l'Empereur garantissait tout faire pour parvenir à l'assembler dans des conditions légitimes. Il s'agissait, articulée à une volonté de déconfessionnalisation, de mettre en forme *eine Zwischenreligion* pouvant permettre à l'Allemagne de vivre en paix jusqu'à la conclusion des travaux conciliaires, et de manière officielle puisque fut aussitôt publiée la *Déclaration explicative de sa Majesté impériale et romaine*¹²¹²...

Ce achevé, lesdicts électeurs et princes se retirarent, et, après avoir communiqué ensemble, fut par l'électeur de Mayence, pour et au nom de tout l'Empire, respondu que unanimement ilz estoient tous prestz d'obéyr à Sadicte Majesté, comme à leur vray, originel, naturel et souverain seigneur et Empereur, le suppliant leur donner par escript ce qu'il avoit faict exposer de la manière comment l'on debvroit vivre, pour entre eulx le communiquer, et en brief feroient responce à Sadicte Majesté de sorte quilz espéroient que Sa Majesté en auroit contentement. A quoy fut respondu par Sadicte Majesté qu'il leur accordoit, et que l'on le leur donneroit en latin et en allemand. Ce faict, se retira en sa chambre, où il treuva le légat apostolicque et ung nunce qui estoit nouvellement venu de Rome de la part du pape, ausquelz il donna audience. Et les électeurs et princes se retirarent chascun en son logis.

Notons que, malgré l'intervention de l'archevêque de Mayence proclamant au nom de la diète que l'approbation de celle-ci n'était pas strictement conforme aux usages, l'Empereur considéra, par effet même d'absence de prises de parole contradictoire, qu'il y avait ratification et que

l'Intérim pouvait être mis à exécution, publié comme recès d'empire, en allemand et latin.

« ... *Formulam doctrinae
et caeremoniarum in religione interea
tenedam* »

Les *Constitutiones* d'Augsbourg sont un texte prescriptif proposant une « *Formule de la doctrine et des cérémonies devant être observées de manière provisoire, jusqu'à ce qu'un concile universel de l'Église ait traité de re universa religionis* ». Elles sont composées de vingt-six articles et ainsi légitimées au nom de la paix, la concorde et la tranquillité qui devaient régner dans l'Empire. Elles commencent par « De la condition de l'homme avant la Chute », suivi par « De la condition de l'homme pécheur ». La question de la justification est abordée dans un sens très « papiste », continuée par la question des bonnes œuvres participant d'une nécessité, sans lesquelles le chrétien se coupe de la grâce¹²¹³. Les dogmes et les rites traditionnels étaient réaffirmés : sept sacrements (articles 14 à 21), messe, culte des saints et culte marial, etc., validité des œuvres dites de surérogation, l'Église interprète des Écritures, l'autorité du pape appréhendé comme successeur de saint Pierre ayant reçu non seulement le gouvernement de l'Église universelle, mais le devoir de la gouverner, la nécessité de soumission à l'autorité épiscopale ; puis venaient le canon de la messe devant être observé selon les règles anciennes, la légitimation du culte des images, des autels, des prières ordinaires, des processions...

Mais, outre un flou évident dans certaines définitions qui voulaient en faire un texte de compromis¹²¹⁴, plusieurs concessions étaient destinées à répondre *a minima* aux attentes protestantes, à donner aux luthériens

l'indice que les décisions futures du Concile iraient dans un sens plus d'accommodement que de contre-positionnement : d'abord les ecclésiastiques qui s'étaient mariés et ne souhaitaient pas revenir au célibat pouvaient continuer d'exercer leur ministère ; ce qui revenait à institutionnaliser le mariage des prêtres, du moins pour l'instant. Ensuite les espaces qui avaient précédemment adopté la communion utraquiste recevaient la faculté de continuer la Cène de la sorte ; ce qui n'était pas sans donner implicitement une caution relative au sacerdoce universel. Une concession qui est à rapprocher des *compactata* concédés par le concile de Bâle en 1431-1436 aux hussites. Le Purgatoire était ensuite passé sous silence et ce n'était pas un hasard. Ces concessions étaient définies comme transitoires et destinées à assurer la paix¹²¹⁵. L'Intérim était directement inspiré des articles qui avaient été présentés à la diète de Ratisbonne en 1541. Il avait ceci de spécifique d'être formulé en s'appuyant sur des citations bibliques offrant parfois une certaine marge d'ambiguïté¹²¹⁶. Ce qui laissait ouverte une solution de compromis plus ample, à venir. Enfin, il n'était pas prévu de retour en arrière sur les sécularisations.

Venons-en à la question de l'honneur impérial. Charles Quint en parle dès le 19 avril 1521 lors de la diète de Worms : il explique pourquoi c'est un devoir d'honneur pour lui de défendre les « saintes observations catholiques » et de maintenir la foi selon ce qu'ont voulu ses « prédécesseurs » : « Parquoy suis déterminé toutellement y employer mes royaumes et seignouries, mes amis, mon corps, mon sang, ma vie et mon âme. Car ce seroit grant honte à moy et à vous... » d'être responsables d'une rupture de continuité favorisant l'hérésie « perpétuel deshonneur¹²¹⁷ ... ».

Et la lutte d'honneur contre l'hérésie va de pair avec la défense du Saint-Empire qui, comme l'écrira lui-même l'Empereur au début de l'année 1551, est « le principal et plus excellent estat, et ayant de toute ancienneté esté tenu le chief temporel de la chrestieneté et de tous les aultres roys, et

dont plusieurs grandz et puissans princes, tant ecclesiasticqs en dépendent, et signemment pour pourveoir aux inconveniens, perilz et dangiers esquelz la republicque chrestienne et conséquemment les membres et subjectz du dit st. empire seroient apparans de tumber¹²¹⁸ ».

Il n'y eut pas, face à ce que Thomas Kaufmann nomme peut-être trop radicalement « un diktat impérial de recatholicisation », de véritables contestations dans le moment même de la prise de parole impériale et dans ses lendemains, même si Gerhard Veltwick souligne qu'il ne vit personne accepter le formulaire de « bon cœur ». Le 16 mai vinrent des objections de la part de Maurice de Saxe, puis il y eut les réactions bien vite négatives du margrave Hans de Brandebourg-Küstrin et du comte Wolfgang de Palatinat-Deux-Ponts. Fut ainsi rédigée une supplique des villes contre le changement rétrograde que l'Intérim promouvait.

Le 19 mai, revient d'actualité la question des deux rebelles prisonniers et l'Empereur doit se justifier : « Sa Majesté assambla ceulx des estatz en la sallette où il disne, où, à trois heures après midy, il se treuva. Le roy son frère présent, feit exposer ausdicts estatz qu'ilz sçaivent comme, les années précédentes, ilz avoient veu que, à l'appétit de deux rebelles contre l'Empire, ilz avoient esté troublez et empeschez, et qu'il sembloit à Sa Majesté qu'il seroit convenable que entre eulx ilz advisassent de soy tailler en quelque bonne quantité de deniers, lesquelz fussent mis es mains de quelque prince ou marchand, afin que, s'il succédoit aulcung que voulsist rebeller, comme avoient faict les dessusdicts, l'on eust argent prest pour promptement avoir gens et contrevenir aux contrarians aux édictz et commandements de Sa Majesté et du saint-empire. Lesdicts des estatz ont demandé jour pour rendre responce, qui leur a esté accordé. Ce achevé, Ses dictes Majestez vindrent ouyr les vespres en la chappelle en court. Et le lendemain, que fut jour de la Penthecouste, furent ouyr la messe en la grande église, où l'office fut faict par l'archevesque de Coulongne, électeur [Adolf von Schauenbourg]. »

Une sorte d'irénisme de façade semble gagner la cour impériale : le comte Palatin et le margrave de Brandebourg, dans ce contexte, participent aux fêtes religieuses avec l'Empereur : court la rumeur que non seulement ils auraient communie et se seraient confessés le dimanche de Pâques, mais lors de la procession de la Fête-Dieu, dans les premiers jours de juin, qu'ils auraient marché aux côtés du cardinal-évêque d'Augsbourg, Otto Truchseß von Waldburg, portant le saint sacrement. Il est possible que l'Empereur ait vécu alors dans le mirage d'un premier pas vers la réconciliation chrétienne, durant ces mois¹²¹⁹.

Pour y revenir, l'Intérim est donc un concordat voulu par l'Empereur, s'identifiant au chevalier chrétien au sens érasmien¹²²⁰. Il ne surgit pas cependant de sa seule volonté et d'une vision virtuellement érasmiennne. Le rêve et l'attente d'une « union » préexistent depuis 1534, « la crainte d'une disparition complète du catholicisme que les progrès irrésistibles de la Réforme faisait naître chez les partisans de l'ancienne doctrine et qui les faisait reculer devant la consommation du schisme, l'incertitude théologique en ce qui concerne la substance même du dogme¹²²¹ ». Il y avait le dernier grand texte d'Érasme dont il a été question précédemment, publié en 1533 et traduit en allemand peu après sous le titre *De la très chère unité des Églises*¹²²² ; le *Liber de sarcienda concordia ecclesiae deque sedanis opinionum dissidiis cum aliis nonnullis lectu dignis*, ou *Traité relatif à la concorde qu'il faut rétablir...*, qui s'en remettait, à l'issue d'une tolérance provisoire, à un concile général travaillant sur un nombre limité d'articles touchant au dogme et qui proposait de laisser aux fidèles une marge de liberté sur tout le reste¹²²³. Et la certitude que le définitif n'était pas encore définitif. Il y avait aussi le passé d'un désir d'entente transparaissant chez Bucer et dans le *Conseil aux Gaulois, Consilium... ad Gallos*, de Melanchthon¹²²⁴ et il était possible d'imaginer un luthéranisme de conciliation, en parallèle d'un catholicisme irénique.

Pour retenir « le venin de ce mal »

Surtout cette prise de pouvoir impérial sur le domaine spirituel projetée dans l'actualité implicitement une conceptualisation de l'Empire héritée de Marsile de Padoue, pour qui la diète d'Empire était par *translatio* l'héritière du Sénat romain et donc du peuple de Rome : et ainsi que l'écrit Juan Carlos d'Amico, « de la même façon que le pouvoir impérial avait été transféré à Auguste par le biais de la *lex regia*, la diète allemande l'avait transféré à l'Empereur à travers le collège des sept électeurs ». L'Empereur possédait ainsi une supériorité sur le pape dont l'autorité était soumise, pour elle, au Concile¹²²⁵. Dans l'Empire, il se trouvait donc dépositaire d'une *plenitudo potestatis*.

Il nous faut remonter plus haut dans le passé impérial. Dès après le moment du départ de Charles de Gand pour l'Espagne, en 1516, Mercurino Gattinara, retiré dans la chartreuse de Scheut, avait en effet eu la révélation de ce que les temps présents pouvaient être compris à la lumière du septième chapitre de l'*Apocalypse* de Jean. Il avait vu l'Église dévastée, mais, dans la rédaction d'une *Oratio* à laquelle il s'attela, il lui assignait d'être bientôt réformée. S'appuyant sur les prophéties du Pseudo-Méthode, il avait dégagé la certitude que le triomphe du peuple chrétien, sous la menace pourtant de l'avancée turque à l'Est, s'accomplirait sous peu. Dans ce contexte eschatologique, le pape ne jouerait pas de rôle, car seul l'Empereur était appelé à préparer l'avènement du royaume de Dieu. Il était, aux yeux de Mercurino Gattinara, le vrai berger des chrétiens, la figure du Christ rédempteur ramenant la justice sur terre dans la réunion de tous les chrétiens, le prince du dépassement de soi agissant pour la *renovatio imperii* comme en témoignait la devise *Plus ultra*.

Dans la *responsiva oratio* prononcée le 30 novembre 1519 à Molins del Rey devant la légation annonçant l'officialisation de l'élection impériale, Gattinara porta l'attention sur la *renovatio* augustinienne qui accompagnait

l'accession à l'empire de Charles Quint et estompait le pape comme figure de légitimation et de médiation¹²²⁶. Une « lumière neuve et vraie », la lumière d'un *orientis solis*, éclairait désormais l'Empire qui allait connaître l'accomplissement d'un cycle cosmique selon la lecture donnée par Laurent Gerbier¹²²⁷. L'idée de monarchie universelle apparaissait en filigrane moins autonomisée de Rome que devant assumer une mission protectrice, envers et pour elle, de la papauté : Charles Quint se voit attribuer la mission de guider au bon port la *petri navicola* et de surveiller spirituellement la république chrétienne ; et le lien entre réforme ecclésiale et monarchie universelle ne cesse pas durant tout le règne de Charles Quint de créer un point critique de tension. C'est un lien de conditionnalité interactive. L'Église devait être réformée et elle devait d'autant l'être que la crise luthérienne simultanément révélait son inadéquation aux exigences divines et fragilisait le projet universaliste voulu par Dieu.

Par la suite, Mercurino Gattinara, dont il ne faut pas oublier qu'il était un grand connaisseur des *Pandectes*, réactualisa cette approche visionnaire en l'orientant vers un gibelinisme plus marqué encore, parce qu'il affirmait que l'Italie était le lieu où tout devait se passer, le *giardin dell'imperio* et parce qu'il accusait le pape de ne pas tenir un langage chrétien. Le Turc serait vaincu, comme l'avait prévu Giovanni Annio de Viterbe dans son *Des triomphes futurs des chrétiens sur les Sarasins, De futuris christianorum triumphis in Saracenis*, imprimé en 1481. Le Christ allait donc gouverner le monde par son Empereur. La lutte contre la France était nécessaire, parce que le royaume de François I^{er} s'opposait à son règne, désormais entamé triomphalement, de *justitia et pax* qui allait voir la défaite et l'extermination de tous les ennemis du Christ. François I^{er}, alors, ne pouvait qu'être vaincu puisque la Providence protégeait le nouvel Empereur. La victoire de Pavie accentua encore cette dynamique prophétique : l'Empereur fut érigé par le grand chancelier en avocat et protecteur de l'Église. En juillet 1526, le chancelier en vint même à appeler

Charles Quint à convoquer le Concile. Si le pape ne se pliait à une réforme d'autant plus nécessaire qu'elle était urgente, il se remettait en cause *de facto*¹²²⁸. Ce qui allait à l'encontre des arguments du *De ecclesiastica potestate* de Gilles de Rome, pour qui le souverain pontife, vicaire du Christ, assumait une supériorité incontestable sur les pouvoirs temporels. Il s'agit là du *background* des événements de 1548, en parallèle de l'irénisme érasmien.

Si l'on observe Charles Quint lors de la diète, il semble ne pas remettre en cause de manière directe la supériorité du pouvoir pontifical en matière spirituelle, mais il argue que le pouvoir de l'Empereur vient également de Dieu et qu'il n'a pas à être médiatisé par le pape quand un champ de contingences rend nécessaire son intervention immédiate. Dante, dans le *De monarchia*, avait souligné que l'Empire est un pouvoir universel et que le pape n'a pas d'autorité pour intervenir dans le champ du temporel. L'Empereur était ainsi une figure messianique¹²²⁹. Selon Heinz Schilling, Charles Quint « prétendait en effet à une sorte de direction ecclésiastique d'État jusque-là inimaginable au niveau de l'Empire », lésant ainsi les intérêts des États impériaux qui géraient eux-mêmes la direction ecclésiastique, mais aussi le droit du pape et des conciles¹²³⁰. Peut-être, mais une autre optique peut être choisie, dans la mesure où ce qu'il faisait relevait dans son esprit du provisoire, était certes un passage en force, il faut le reconnaître, mais pour une durée transitoire au terme de laquelle, l'imminence eschatologique étant repoussée et l'Église réformée providentiellement, il se retirerait du jeu ainsi initié par lui. Le 11 juin, toutefois, une déclaration importante est rendue publique.

Ledit jour les électeurs, princes, prélatz et députez de l'Empire déclairèrent les articles suyvens : « Illustrissime, très-puissant et victorieux Empereur, les princes et estatz présens et ambassadeurs des absens ont très-voluntiers entendu la demande de Vostre

Majesté, par laquelle ilz ont clairement congneu l'affection plus que paternelle à eulx, tant à ceste heure que par cy-devant, par bons enseignemens déclairée : de laquelle bénévolence ilz remercient grandement Vostre Majesté, confessant debvoir à icelle toute obéyssance, service et office de bons subjectz. Et combien qu'ilz estoient bien résoluz de faire leur responce plus tost, et ne point tenir Vostre Majesté si longuement suspense, toutesfois, pour aulcuns grands empeschemens depuis survenuz, sont esté constraintz différer leurdicté responce plus longuement qu'ilz ne pensoient ny vouloient, priant humblement Vostredicte Majesté leur pardonner le long délai et prendre leur excuse de bonne part.

Et premièrement, quant aux débatz et différends sur la religion, il est plus que notoire que ce mal tant contagieux ne se contient tant seulement aux limites de la Germanye, mais s'extend si avant que bien près toute la chrestienté en est infectée, et par ainsi touche cest article en général : de manière que ne treuvons moien meilleur, pour appaiser et décider les différends, que le moien tousjours usité par ci-devant en semblables différends, qu'est ung concile général, lequel moyen les estatz en plusieurs diettes ont mis en délibération et en ont faict requeste à Vostre Majesté, de manière que, après plusieurs empeschemens et grands travaulx de Vostredicte Majesté, l'a obtenu. Par quoy, après avoir heu regard à tout, et ne trouvant expédient plus honneste que de différer et rapporter lesdicts différends à ung chrestien et général concile, supplions que Vostre Majesté, usant d'office de bon et chrestien Empereur, veuille prendre ce moyen de concile tellement à coeur et faire tant que le bon concile jà encommencé à Trente ne soit interrompu, et qu'il soit de sorte que tous les princes chrestiens s'y veuillent trouver, principalement archevesques et évesques d'Allemaigne, aux provinces et dyocèses desquelz lesdicts différends se sont

premièrement eslevez, afin que eulx s'y treuvent en personne, ou à tout le moins y ayent à envoyer gens sçavants et à ce ydoines, avec plain pouvoir absolu.

D'aulture part, qu'il plaise aussy à Vostredicte Majesté y laisser venir avec assurance et libre retour ceulx qui soustiennent la confession augustane¹²³¹, et les deuement et souffisamment escouter en leurs raisons, et après ayant ceulx de ladicte confession augustane à se submettre à Vostre Majesté et aultres estatx, et attendre ce que illec sera décidé et décrété, pour sans contredict aulcung y obéyr. Et si, par aventure, l'on avoit conclud aulcung article audict concile de Trente, dont n'en sçavons riens de vray, que cela puisse estre retraict et mis de nouveau en délibération, où les protestants seront ouyz en leurs raisons lesquelles ilz veuillent alléguer, afin que l'occasion de quereller, en ce que ilz pourroient dire que l'on se seroit trop hasté, ou que la chose soit précipitée, soit tollue.

Et si cela se faict, ne faisons doubte aulcun que le tout-puissant Dieu nous regardera de ses yeulx de clémence et réduyra à une vraye, salutare doctrine et foy ferme et infaillible. Mais, pour ce quil faict bien à considérer que tous affaires de si grande importance ne se pourront vuyder sitost, supplions aulture fois à Vostre Majesté quelle veuille, ce temps pendant, trouver quelque manière et moyen selon lequel l'on se puisse reigler et conduyre jusques à ce que par auctorité dudict concile en soit conclud et ordonné, afin que tous les estatx et subjectz du saint-empire puissent tant plus quiètement et pacifiquement vivre en paix et union par ensemble.

Secondement, Vostre Majesté, faisant son debvoir (de quoy la remercyons), a remiz à nous de regarder les statutx et ordonnances de la paix et union, afin que, s'il y avoit à corriger, adjouster ou diminuer, que par nous cela se feisse. Mais, pour ce que ce point est de grande importance, nous sembleroit meilleur que cela se

feisse par Vostre Majesté avec les électeurs, ou que l'on députasse aulcungz pour congnoistre cedit point, afin que, s'il est nécessaire de y corriger ou changer quelque chose, que le tout soit rapporté à Vostre Majesté¹²³². »

La diète s'intéressa alors à la question de la réorganisation de la *Kammergericht* ou Chambre impériale¹²³³ : les États acceptèrent de financer le fonctionnement de cette institution, et concédèrent à l'Empereur le droit de nomination des juges auxquels il fut possible d'adjoindre dix assesseurs temporaires sous la condition que « telz assesseurs doibvent estre gens non pas seulement sçavants, mais aussi gens expertz, et principalement aux affaires de la Germanye, congnoissans les usances et coustumes d'icelle et les droicts munitiaux de chascune province, et sachant tout ce que l'on est accoustumé user en icelle : et fault aussi qu'ilz congnoissent tout ce qui est propre et appartenant à chascun prince et aultres estat ; et pour treuver telz personnaiges comme dessus, n'avons espargné peyne, labeur ni diligence ». Les États accordèrent encore un subside annuel de 100 000 florins, pour cinq ans, qui était destiné à permettre l'entretien et la réfection des forteresses de Hongrie limitrophes des territoires tenus par le Turc. Une caisse de réserve fut constituée qui, en cas d'urgence et de troubles suscités dans l'Empire, autoriserait la levée et l'entretien de 20 000 piétons et 4 000 chevaux.

L'Intérim fut donc accepté et publicisé largement aussi bien en allemand qu'en latin. Fut rendue publique *La substance des principaulx pointz du recès de la diette tenue en Ausbourg, publié le dernier jour de juing 1548*, pour mieux expliciter et faire connaître la nouvelle donne religieuse¹²³⁴. Toujours et encore la préoccupation d'accompagner et renforcer l'œuvre impériale d'une campagne médiatique bien appuyée grâce à l'imprimerie.

Premièrement, tous les estatz universellement ont remis tous les différends et controverses de la religion au concile général convocé et appelé en Trente, et ont accepté la forme et manière de vivre que leur a esté proposée par Sa Majesté, conforme au préambule imprimé et mis au commencement de l'Intérim ; et est ce jusques à la définition dudict concile général. Pareillement ont accepté ceulx de l'Eglise la réformation sur eulx qui leur a esté donnée par escript avant la publication dudict recès : suppliant tous lesdicts estatz à Sadicte Majesté, et le remectant à luy, que, tant en son nom que au nom d'eulx, il veuille procurer, envers Sa Sainteté, le collège des cardinaulx et envers tous aultres, tout ce que, à son jugement, conviendra et sera nécessaire pour le faict et observance des choses susdictes.

Aussi lesdicts estatz ont remis entièrement à Sa Majesté l'institution de la chambre impériale ; qu'il nomme les personnes pour juger et vuyder toutes causes et procès : se soubmettants à l'observance de leurs jugemens et sentences, et d'obéir à icelles comme chose difinitive : se oblisgeants à l'entretènement de la chambre et traictement... à leurs fraiz.

Aussi ont mis en meilleure forme les constitutions de la paix publique entre eulx.

Aussi les ordonnances de la police et plusieurs aultres poincts concernant...

Lesdicts des estatz ont accordé une contribution générale de vingt-quatre mil hommes de pied et quatre mil chevaulx payez pour six mois, et pour plus s'il est de hesoing pour employer contre tous ceulx qui sont hors de l'Empire ou dedans, qui voudroient innover et encommencer guerre contre Sa Majesté ou ledict Empire, ou princes, ou membres ou alliez d'icelluy : dont les deniers seront incontinent déposez en deux lieux, pour promptement s'en pouvoir

aider, le cas advenant, pour tenir bride à tous ceulx qui voudroient innover ou intenter aulcunes choses contre Sadicte Majesté.

Oultre ce, lesdicts estatz ont accordé au roy des Romains, pour l'entretènement des garnisons et fortifications en son royaume d'Hongrie, durant la trefve de cinq ans faicte avec le Turcq, la somme de cinquante mil escuz par an. En cas que ladicte trefve ne se continue plus avant d'iceulx cinq ans, ont accordé le dixième denier pour la conservation de la Germanye... que pourra monter à la somme de deux millions de florins, de quinze batzs pièce.

Pareillement. Sa Majesté a traicté confédération perpétuelle d'entre les Estatz de l'Empire et tous les Pays-Bas et conté de Bourgogne appartenants à Sadicte Majesté, pour la sustentation et defense desdicts pays, comme si fussent membres de l'Empire. Et s'entend que Sa Majesté promet contribuer aux fraiz de l'Empire, comme les aultres estatz, deux fois autant qu'ung électeur que Sa Majesté et ses successeurs, princes et seigneurs desdicts pays, payeront à tousjours, sans qu'ilz soient subjectz audict Empire en aultres choses, ains vivront et demoureront en la mesme liberté et franchise qu'ilz ont esté jusques à présent.

Ce dernier point est important pour la compréhension de la stratégie politique de l'Empereur : le concept de « confédération » est depuis 1546 au cœur de son projet politique, la création d'une ligue qui aurait pour fin d'assurer et entretenir, unissant toutes les parties prenantes de l'Empire et élargie aux Pays-Bas et au comté de Bourgogne¹²³⁵, la paix publique. Un document programmatique en 64 articles fut proposé à discussion devant la diète, mais se heurta à des objections, comme celle portant sur l'intégration du cercle de Bourgogne qui, on l'a vu, conserva toutefois ses libertés et immunités.

Ecclesia semper reformanda

L'œuvre de réformation des temps ne s'arrête pas là ; elle est accompagnée par une impulsion immédiate qui vise à ébaucher une réforme de l'*Ecclesia germanica*, en sorte que celle-ci mette en mouvement l'*Ecclesia universalis*, lui montre la voie à suivre pour que tous les chrétiens puissent se retrouver en elle. Ceci puisque, en filigrane, la papauté se dérobe à sa mission... Le 14 juin, sur ordre de l'Empereur, les ecclésiastiques du Saint-Empire reçurent en effet le commandement de lire en chaire la « reformation », qui venait en prolongement de l'Intérim : « Elle contenoit ces poincts, De l'ordination, offices et ordres de l'Eglise, des monastères et escoles, des hospitaux, de la dispensation de la parole de Dieu, de l'administration des sacremens, des ceremonies de la messe, et autres ecclesiastiques, de la discipline du clergé et du peuple, de la multitude des benefices [cumul], de la visitation des synodes, de l'excommunication. » Il s'agit effectivement, sur le papier, d'une déclaration d'intention essentielle : l'Empereur s'affirme le premier acteur et initiateur d'une réformation de l'Eglise et donc de la vie chrétienne, qui doit débiter par ceux qui avaient en charge la garde du troupeau des brebis : « Entre les autres choses il est dit, que ceux qui demanderont les saintes ordres, seront diligemment examinez de la foy, des mœurs : singulierement des heresies qui ont eu cours de notre temps... »

Interdiction est promulguée qu'un clerc n'ayant pas reçu la prêtrise puisse accéder à la dignité épiscopale. Les évêques doivent assumer la charge de leurs brebis, les nourrissant de bonne doctrine et leur dispensant les sacrements. Ils doivent accomplir des visites pastorales fréquentes, et veiller à ce que les ministres du culte, dans leur diocèse, accomplissent leurs obligations, « de peur que les loups ne se ruent sur le troupeau ».

Il est important de voir que la *reformatio* met en avant le rôle des évêques, dans la continuité érasmiennne de l'*Ecclesia semper*

*reformanda*¹²³⁶. Pour Érasme, l'évêque est celui qui doit jouer un rôle pivot dans l'Église, ayant oblitéré en lui les attractions du monde, serviteur du Christ et guide des chrétiens : « *omnes episcopi Christi vicem gerunt* », tous les évêques sont les successeurs du Christ, probable allusion aux chapitres 57 et 59 de l'*Éloge de la folie*. Jean-Claude Margolin a insisté sur le fait que l'honneur des évêques, c'est de s'approcher le plus près possible des vertus du Christ et des apôtres... L'évêque érasmien est appelé à être un *pastor evangelicus*¹²³⁷.

Il importe aussi de faire en sorte que la vie monastique recommence là où elle a été éradiquée, qu'aux écoles l'enseignement ne contienne rien qui ne soit pas conforme aux enseignements de l'Église catholique, que le latin soit la langue de distribution des sacrements. « Le canon de la Messe, qu'on nomme vulgairement, demeure en son entier, et soit prononcé tout bas, afin que la dignité des redoutables mystères soit entretenue : rien ne soit changé aux ceremonies ordinaires : le sel, l'eau, les herbes, l'agneau pascal, les nouveaux fruicts, aussi les temples, les calices, les autels, aubes, chappes, chasubles et vaisseaux soyent consacrez par oraison, contre les aguets du diable, et contre les sorcelleries : les cierges soyent allumez, et que les encensemens se facent : qu'on aille en procession aux moustiers des Saints : le clergé vive modestement et sobrement, fuye paillardise, laisse les concubines ou soit puny. »

Le texte programmatique de cette réformation en vingt-deux chapitres, qui ne doit pas être confondue avec l'Intérim bien que, sur un axe parallèle, elle soit opératrice d'une action destinée, elle aussi, à anticiper sur les délibérations conciliaires, sollicite le magistrat civil de donner aide aux évêques pour que soit opérée la réforme des mœurs et de la discipline, que les synodes diocésains soient tenus deux fois l'an, qu'il soit enquêté sur les mœurs d'un chacun : pour que ceux qui ne s'amenderaient pas de leurs vices soient excommuniés, ne pouvant être réconciliés qu'après avoir demandé pardon à l'Église. Ce formulaire fut approuvé par les évêques qui

toutefois demandèrent que, sur certains points, le pape soit consulté, et fut imprimé. Il n'est pas loin, à nouveau, de la vision érasmiennne proposée dans les *Colloques* sur tout ce qui concerne les cérémonies de l'Église – « et pourtant à ce propos je m'en remets au seul jugement épiscopal¹²³⁸ » –, mais aussi laisse entrevoir un lien renouvelé entre pouvoir temporel et autorité ecclésiastique, qui est définie comme l'instrument de la réalisation de la politique de conciliation impériale¹²³⁹. L'inspirateur de ce formulaire, qui était un modèle devant permettre aux évêques de réformer leurs diocèses au niveau tant du clergé que du peuple chrétien, est sans nul doute Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, à qui sa lecture d'Érasme avait fait comprendre depuis le début des années 1520 qu'il ne pourrait pas y avoir de restauration catholique sans suppression des abus, de tous les abus.

En tout cas, il y a là une expression indirecte de la manière dont probablement Charles Quint et Granvelle s'expliquaient la crise religieuse de la chrétienté. Et ceci sans surprise. À lire ce formulaire, c'est du haut de l'Église que la déshérence est issue, parce qu'elle vient d'une déficience de l'encadrement et de la discipline des clercs, à commencer les prêtres. Notons encore que le devenir de l'Église, dans l'immédiat, n'est pas présenté comme pouvant être lié à une initiative pontificale. Ensuite, il y a recours à des solutions qui ont fait leur preuve jadis et dont il faut espérer qu'elles auront le même effet lénifiant, comme la communion sous les deux espèces. C'est l'Empereur qui se dit être à la source du formulaire, et ce sont les évêques qui reçoivent la mission de mettre en action la réformation, chacun dans son diocèse.

Charles Quint, sur ce point, paraît en demeurer sur des positions érasmiennes, mais également partagées par d'autres théologiens. La question dogmatique ne paraît pas l'intéresser ; ou du moins préfère-t-il la laisser de côté, parce qu'il lui faut, en vue de la paix chrétienne, fixer des priorités. Car on retrouve ici Érasme, avec son affirmation que la *vera theologia* ne doit pas se confondre avec une *impia curiositas*, son assurance

que « la vérité naît de la divergence des opinions ». Et aussi avec la distinction entre vérité biblique, inattaquable, et vérité théologique qui s'inscrit dans la tradition de l'Église¹²⁴⁰. Érasme n'écrivit-il pas qu'il croyait au dogme trinitaire à cause de l'autorité de l'Église¹²⁴¹ ? Ne se défendit-il pas d'avoir osé toucher au sacrement de pénitence, en affirmant qu'il se soumettait au « jugement de l'Église sur la pratique de la confession auriculaire » ? Certes il y eut dans l'Église primitive la confession publique des péchés, mais la confession auriculaire eut, selon lui, pour origine « des consultations privées » auprès des évêques, lorsqu'un problème de conscience se posait à un pénitent¹²⁴². D'où une position en quelque sorte de retrait par rapport à la question des dogmes et l'adhésion à la certitude érasmiennne qu'il ne faut pas bousculer les hommes, qu'il est nécessaire de laisser du temps au temps : de même que les abus se sont infiltrés peu à peu dans la société chrétienne, de même ce doit être peu à peu qu'il faut les réduire. D'où la nécessité de faire attention aux médecins inexpérimentés qui font d'un malade un homme mort : « Mais si la chose n'est pas possible sans entraîner de graves désordres, nous devons fermer les yeux aussi longtemps que ne se présentera pas d'elle-même une occasion plus favorable¹²⁴³. » Or l'occasion est présente...

L'important est le refus d'un état de fait, la frontière confessionnelle en gestation, la construction de lignes de séparation à l'intérieur de l'Empire et donc de partages d'identités. Parce que, pour Érasme toujours, dans la *Paraphrase* qu'il donne du chapitre XIII de saint Matthieu, il faut laisser à ceux qui se sont fourvoyés la possibilité d'aller vers la « *claritas scripturae* » et que l'Évangile ne commande pas de les contraindre ou persécuter¹²⁴⁴. Le cœur de la Révélation est la charité, la *concordia*, comme le cerne bien Jean-Pierre Massaut. Ce qui est le pire, c'est la discorde. Et pour éviter la discorde, le mal qui en procède, il est nécessaire d'accepter ce qui est une exigence théologique, les dogmes : « Toutes les pensées, mêmes païennes, les religions, les cultures, les traditions, contiennent une part, une

ébauche de vérité [...] elles sont conciliables et témoignent d'un consensus éloquent, dont le Christ seul manifeste le sens et réalise la parfaite harmonie. » Jadis la foi se limitait à la profession des articles de la foi. Puis il fut nécessaire de recourir à une « investigation plus rigoureuse des Saintes écritures » du fait de l'« improbité des hérétiques ». Enfin ce fut à cause de leur « obstination » qu'il fallut définir « plusieurs dogmes par l'autorité des conciles¹²⁴⁵... » La Tradition est alors « porteuse de richesses variées mais convergentes qu'on ne peut mépriser sans se mettre en contradiction avec le plan divin ». Fondamental est qu'Érasme « reconnaît que des dogmes certains sont enseignés par l'Écriture et par l'Église. Il veut s'y tenir, sans prétendre les comprendre parfaitement. Les plus grands Mystères sont visés, approchés ; ils doivent être médités, adorés, ils ne peuvent être épuisés par des discours, exacts, achevés, absolus¹²⁴⁶ ».

L'Intérim, idéologiquement, renvoie à une piété intériorisée, un fidéisme scripturaire articulé à une charité qui prend le pas sur toute autre visée et qui s'exprimerait précisément dans le processus d'intériorisation. Ce qui est sous-jacent dans la tentative de restabilisation impériale qui doit être envisagée comme un aboutissement katéchontique, ce sont les mots mêmes d'Érasme tels qu'ils surgissent en février 1526, dans le premier *Hyperaspiste* : l'Écriture est telle la voix du Christ. Au-delà, certains dogmes comportent une marge d'incertitude ou d'obscurité, et l'Église a hésité avant de leur donner une définition : consubstantialité des trois personnes divines, transsubstantiation, Immaculée Conception, etc. « Sur ces questions, si l'Église n'avait rien décidé, je répondrais que je n'ai nulle lumière, et que Dieu seul en est instruit. » On peut aimer infiniment Dieu, comme des milliers de chrétiens, sans éprouver le besoin d'apporter une définition à la grâce. Et Augustin Renaudet d'aller plus loin : « Érasme persiste donc à penser que si certains dogmes s'imposent aux intelligences, certains débats sont inutiles¹²⁴⁷. » Ils font partie du champ des « vaines disputes ».

On le voit, l'arrière-plan de l'Intérim est théologique, ou plutôt théocentrique puisqu'il souhaite remettre à Dieu le devenir de l'histoire. Il a porté l'Empereur à penser qu'il pouvait gagner le Saint-Empire à la concorde en éliminant de l'espace des représentations des disputes qui, pour Érasme, étaient d'autant plus absurdes qu'elles empiétaient sur les mystères divins inaccessibles à l'homme. Il s'agissait de déminer, en en revenant à ce qu'affirme la Tradition de l'Église, le potentiel de violences qui était inclus dans les contentions dogmatiques. Ce que réalise Charles Quint durant la réunion de la diète, c'est l'accomplissement d'une histoire spirituelle qui, comme pour Érasme et par-delà ce qui semblerait une certaine indifférence ou une relative volonté d'occultation, serait l'histoire d'un idéal de modération évangélique.

C'est cette modération peut-être héritée de la médiété aristotélicienne qui hantait Érasme quand il s'adressait à Melanchthon pour lui dire n'avoir eu de souci que le rétablissement de la pureté chrétienne, n'avoir souhaité que les « abus anciens et invétérés fussent corrigés peu à peu, mais sans mettre le trouble partout et de manière à rendre la liberté évangélique commune à toutes les nations » ; quand encore il dénonçait Luther qui ne voyait « que le mauvais côté des choses, et, occupé uniquement de supprimer ce qui le choque, il tombe dans un excès pire encore ». Pour Érasme, il subsistera toujours des abus sur terre, et il est possible de procéder en les atténuant, mais il est impossible de les annihiler totalement : « Malgré l'eau des fleuves et des pluies, la mer conserve toujours son amertume. » Et d'ajouter : « Quoi de plus funeste que ce déchirement ? Combien de lieux troublés par les plus violents désordres ? Et nous en attendons de plus violents encore... Jamais je ne prendrai les armes contre la vérité évangélique ; et c'est pour cela que j'ai craint jusqu'ici de battre en brèche les points de doctrine qui me déplaisaient dans Luther, de peur d'ébranler en même temps d'autres choses que j'approuvais. En toute occasion je m'efforce de faire sortir de ce remède amer et violent, présenté

par lui au monde, la santé morale de l'Église. Autour de moi, certains factieux se récrient contre mon inconstance. Je les défie de me montrer un seul point où je me sois démenti... Ma temporisation, ma modération n'ont eu d'autre but que d'être utile aux deux partis... »

Car l'objectif, en même temps qu'est valorisée la volonté d'ouverture à une prise en compte des propositions luthériennes, est de rétablir l'unité de foi dans l'Église romaine, envers et contre tout, de tirer un trait sur ce qui est arrivé depuis la fin de la décennie 1510. Et ici peut-être faudrait-il revenir sur les conseils que Mercurino Gattinara avait, le 31 juillet 1521, donnés à l'Empereur, à propos d'une possible trêve : pour le chancelier, ce qui écartait l'Empereur du « droict chemin » et qui se justifiait au nom de sept raisons, était à comparer aux sept péchés mortels qui représentaient la tentation ; alors que tout ce qui maintenait dans la droite ligne, en l'occurrence dix raisons évoquées pour continuer dans la guerre, relevait des dix commandements de Dieu. Et suivre les commandements de Dieu, c'était poursuivre une vie sous le signe de l'honneur et de la « reputacion¹²⁴⁸ » : ce qui montre comment l'Empereur pouvait assimiler, pour lui-même, la faiblesse aux péchés, la faiblesse entendue au sens de ce qui dévie d'une ligne droite, son devoir de promouvoir une unité et une paix universelles. Or les hérésies sont pour lui l'expression d'une volonté mauvaise et dépravée, d'une obstination dans l'erreur ; être hérétiques, selon le langage même qu'il utilise, c'est être des « dévoyez de la foi » ne se vouant qu'à subvertir la religion catholique.

Ces « dévoyés », l'idée de l'Empereur et de ses proches est qu'il faut les libérer des illusions qui les ont mis sur le mauvais chemin en retirant de leurs champs de vision les sollicitations qui les ont séduits : sollicitations des mots, des rites, des prédicateurs. S'il n'y a plus ces sollicitations pernicieuses qui sont venues par Luther, avec Luther, autour de Luther, l'histoire reprendra son cours. Dans une première scansion, ceux qui utilisaient le prétexte de la foi pour l'avancement de leurs ambitions, les

princes smalkaldiens, ont été défaits. Dans un deuxième temps, il s'agira de détiisser la toile d'araignée dans laquelle ont été pris comme dans un piège les chrétiens « dévoyez » pour avoir trop écouté les paroles de Luther et de ses adeptes. C'est un devoir de foi que de détiisser cette toile, parce qu'elle entraîne dans l'ordre du mensonge et dans le temps des haines des âmes que l'Empereur ne peut délaisser à Satan. Un devoir de foi, mais aussi une obligation de compassion, qu'impose la charité du Christ. Une charité qui fait rentrer dans le mystère du Christ comme le pensait Érasme, et qui exige l'imposition d'un ordre, qui peut passer par la contrainte, mais dont la réalisation sera rendue possible par l'identité des mœurs chrétiennes. Si l'on tente de se replacer dans la perspective qui est celle de l'Empereur, il ne faut donc pas glisser vers une problématique de « raison d'État moderne » qui aurait été active dans ses choix politiques. Il n'y a que l'impulsion de la foi qui est en jeu pour expliquer le pari qu'est l'Intérim d'Augsbourg. La foi e(s)t la raison et la raison est la foi.

Et Érasme toujours et encore sert de guide dans cette foi qui a pour racine la charité. Il rappelle la sentence de saint Paul, selon laquelle « la science enfle, la charité édifie » : « Si je ne pardonne pas à mon frère, parce qu'il a péché contre moi, Dieu ne me pardonnera pas non plus les fautes que j'ai commises contre lui. Si je n'ai pas le cœur pur, je ne verrai pas Dieu. Ce qui importe, ce à quoi il faut appliquer toute notre énergie, c'est de guérir notre âme de l'envie, de la haine, de l'orgueil, de l'avarice, de l'impureté. Tu ne seras pas condamné pour ignorer si l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, d'un seul principe ou de deux ; mais tu n'éviteras pas la damnation, si tu ne t'efforces de posséder les fruits de l'Esprit, *i. e.* charité, joie, paix, patience, mansuétude..., chasteté... » L'esprit de douceur et de charité est l'outil de la concorde. Et pour qu'il l'emporte, il faut savoir tirer un trait, occulter ce qui est source de discorde, et couper court à la propension des chrétiens à discuter de tout, surtout de questions touchant à des problèmes obscurs. En 1523, Érasme, toujours, ne traçait-il pas un chemin à suivre :

« La Somme de notre religion, c'est la paix et la concorde, ce qu'on ne peut aisément maintenir qu'à une condition : définir le plus petit nombre possible de dogmes, et pour beaucoup de choses laisser chacun à son propre jugement. C'est qu'en effet l'obscurité de beaucoup de questions est immense. En outre, c'est un mal inné dans l'esprit des hommes qu'ils ne savent plus céder, dès qu'une chose a été mise en discussion¹²⁴⁹ ... »

Là encore, est organisée une campagne médiatique pour faire savoir comment la paix civile va revenir à l'Empire¹²⁵⁰ ... La multiplicité des formulaires de réformation ou d'Intérim qui sont conservés dans les bibliothèques allemandes témoigne de l'intensité de la campagne de presse destinée à faire savoir que l'*Ecclesia germanica* entamait une nouvelle histoire sous la protection de l'Empereur, dans une interaction future qui était souhaitée avec le Concile.

Dans une lettre adressée à l'évêque de Cambrai, Robert de Croy, en mai 1550, Charles Quint reviendra sur sa volonté d'intervenir en 1548 face au « grand mal qui est venu en l'Église de Dieu », pour retenir quelque peu « le venin de ce mal ». C'est contre les attermoissements du Concile qu'il a pris sa décision, parce que plus l'attente est longue, et plus elle favorise la discorde. Il s'est agi pour lui, à la diète d'Augsbourg, de pallier la longueur de temps due au Concile par « quelque commencement » de réforme « par quoy par beaucoup de decret nous sommes efforcez de expurger nosdits pays des abominables et reprouvées opinions : et par experience avons congneus contre ledit mal rien tant pouvoir aider, que si les pasteurs et ceulx qui ont charge d'âme exercent vigilement leur office ». Le combat a été donc engagé contre ceux qui semblent avoir été la racine du mal, et qui se voient regroupés dans « la confusion de l'état ecclésiastique » : il faut un clergé soucieux de sa charge et présent dans sa paroisse, qui ne préfère pas cultiver son avarice à l'exercice de la *cura animarum*, qui ne fréquente pas les hérétiques, qui lise au peuple les édits impériaux pour qu'il connaisse les peines encourues par ceux qui sortent de l'Église¹²⁵¹. Ajoutons

qu'à la réquisition de l'Empereur, des synodes diocésains et provinciaux devaient être réunis pour engager les projets de réformation, qui furent effectivement adoptés dans les synodes de Trèves, Augsbourg, Salzbourg, Strasbourg, Cologne, Mayence.

La clôture de la diète eut lieu le 30 juin. Citons ici Pierre Chaunu : « Une chose est sûre. La Réforme, pour eux, a été vécue dans la continuité dramatique de l'Église. Voilà du même coup le secret de l'Intérim d'Augsbourg (15 mai 1548) qui, paradoxalement, n'a rien fait sauter et, à peine moins paradoxalement, n'a rien changé au cours inéluctable des choses. La communion sous les deux espèces, le mariage des prêtres et la messe allemande. Concession de simple pratique, écrit Léonard. Mais pour le grand nombre, les paysans, ces concessions étaient l'essentiel. Peut-être toute la Réforme, dans la mesure où elle se situait, dans cette Allemagne moyenne, profonde et un peu mystique, dans le prolongement en dépassement de la *devotio moderna*. De la *devotio moderna* des mystiques du XVI^e siècle au piétisme protestant un peu illuministe du XVII^e siècle allemand, cet anarchiste, une belle ligne de continuité que ni la rupture ni la violence de la guerre n'ont rompue¹²⁵². » En tout cas, l'Intérim se veut le maillon essentiel d'une « *Religionsfriede* » articulée à une « *Einigungspolitik* », une politique unioniste que dans l'obéissance à une « Majesté impériale chrétiennement et temporellement légitime », les États du Saint-Empire promettent de soutenir en vivant « *gotseliglich* », en toute piété, dans une « bonne et pacifique intelligence, personne n'intervenant contre le droit et l'équité ».

Un jeton frappé en 1550 est à replacer dans cette perspective : sur le droit, l'Empereur victorieux est montré en buste cuirassé, la tête couronnée de laurier, CAROLUS V ROM IMP SEMP AUGUSTUS. Sur le revers, une femme debout personnifie la justice, AEQUITAS : elle tient dans la main droite une balance, symbole d'un point d'équilibre trouvé permettant à chacun de vivre dans la paix et dans le *jus gentium*. Et elle brandit dans la

main gauche une palme, qui signifie à la fois la victoire et l'union dans la paix. Mais à travers l'identification à l'empereur Auguste, c'est la *pax aurea* qui est la vraie victoire.

Si Maurice de Saxe ne prend aucune décision relative à la publication du recès dans ses terres, Hans de Brandebourg, qui était le frère de l'électeur, refuse pour sa part l'Intérim. Tout comme Wolfgang, duc des Deux-Ponts. Maurice de Saxe fit alors élaborer un Intérim remanié par Melanchthon et approuvé par Georg Major, Johannes Bugenhagen et Paul Eber, qui ne parlait pas du pape. Ce fut l'Intérim dit de Leipzig ou « petit Intérim » qui fut adopté par la diète saxonne en décembre 1548¹²⁵³. Sous l'influence de Christoph von Carlowitz, il alla dans le sens d'une accommodation, et affirma, en 15 articles, la doctrine de la justification par la foi mais donna à considérer les sacrements, dont la messe catholique rehaussée par des cantiques allemands toutefois, la confirmation, l'extrême-onction, et aussi l'usage des chandelles, des vêtements liturgiques, la juridiction épiscopale, comme des *adiaphora* qu'il fallait bien accepter par obéissance à l'Empereur... Melanchthon pensait qu'il ne fallait pas s'opposer à l'Intérim qui était un châtiment de Dieu et qu'il valait mieux l'accepter pour éviter d'autres concessions. Ce fut l'occasion d'une césure entre les philippistes et les gnésio-luthériens.

« *Sornettes du diable* » et *véhémences romaines*

Les choses cependant n'en restent pas là. Le rétablissement du culte catholique, dans des villes d'où il avait été banni, donne lieu à des actions de représailles, et une production de libelles diffamatoires fut activée assez rapidement, dirigée contre le pape accusé de vouloir faire violence à

l'Allemagne, de chercher à lui imposer ses lois et doctrines pour détacher la nation allemande de la Parole de Dieu. L'Intérim, est-il proclamé, relève des « sornettes du diable¹²⁵⁴ », il est comparé au Coran du Turc. Et les exhortations à le rejeter se multiplient : appels à Dieu pour qu'il assiste son peuple et punisse la « tyrannie » de l'Empereur, qu'il rende impuissante sa « rage », lui qui prétend se rendre égal à Dieu au point de vouloir le chasser hors de son royaume d'ici-bas. Appels à ce que le perfide Empereur et tous ceux qui sont ses alliés soient livrés par Dieu à Satan... Patrice Veit a mis l'accent sur la condamnation de l'Intérim telle qu'elle est formalisée par une chanson composée à partir du *Maintiens-nous, Seigneur, en ta Parole, Erhalt uns Herr bei deinem Wort...* de Luther et parue sous la forme d'une feuille volante¹²⁵⁵ : l'Espagnol s'y substitue au Turc comme ennemi eschatologique de la foi aux côtés du pape. Peu après, au temps du siège de Magdebourg, le cantique sera réactualisé, à travers un appel, en direction de tous ceux qui obéissent à la seule voix du Christ, à fuir l'Intérim et donc à échapper à la colère divine qui ne va pas manquer de s'abattre sur le Saint-Empire.

Le rôle de Matthias Flacius Illyricus dans cette éruption pamphlétaire est certain, à travers la dénonciation de Charles Quint en persécuteur du Christ, et avec la republication de la gravure montrant le pape chevauchant un pourceau. Il s'agit de certifier que le papisme demeure la pire des ordures du diable et qu'il est hors de question de se plier à la volonté d'un Empereur tyran¹²⁵⁶. Flacius réagit en effet très vite avec la rédaction d'*Un court rapport relatif à l'Intérim...* dont il dit devoir aider à comprendre les véritables esprit et finalité¹²⁵⁷. Il écrit aussi un *Contre l'Intérim...* qui est imprimé à Magdebourg¹²⁵⁸, suivi par un libelle dirigé contre Johannes Agricola et par une critique acerbe contre les sermons sur la messe de Michael Sidonius Holding. Ce sont les concepteurs de l'Intérim qui sont systématiquement visés et stigmatisés comme des théologiens malfaisants qui ignorent la Vérité et qui donc emmènent le monde vers l'oubli de Dieu.

L'Intérim, est-il écrit par Flacius, mène à l'Antéchrist et au diable, et l'Empereur est fautif pour sa participation à cette tragédie. La relance apocalyptique est à l'œuvre, appuyée sur le motif de la persécution des chrétiens désormais chassés de leur terre. Est mis au point un dispositif d'attaques répétées contre l'Intérim et la papauté auxquels est opposé, entre autres par Flacius, le message du dernier apôtre, Luther¹²⁵⁹. Et Magdebourg est au cœur du dispositif de combat, Flacius multipliant les pseudonymes¹²⁶⁰.

Caspar Aquila, qui était ministre de l'église de Saalfeld en Thuringe, prend parti également contre un texte « farcy de fausses doctrines » dont l'auteur est aussi Johannes [Islebe] Agricola, dans un libelle imprimé probablement à Magdebourg¹²⁶¹. Il multiplie les publications contre un Intérim qu'il voit suscité par le diable « crasseux »¹²⁶². Il reprend le motif de Satan prenant l'apparence de l'Ange de lumière, voulant détruire l'Église. Les trois théologiens censés être les coauteurs de l'Intérim sont dits être des sophistes épicuriens ignorant le *Gottes Wort*. L'Intérim, parce qu'il est mortifère pour les âmes des chrétiens, devrait s'appeler *Interitus Papatus*, *L'œuvre papale de destruction*, et il est inspiré par le diable. Il est *das mordt Intérim*. Il met à mort le Christ comme Caïn a mis à mort Abel. Il ne faut pas que les chrétiens s'y rallient, car il est *Baalistischen, Abgöttischen*, le *Belials Intérim*, établi contre le Christ. Qui veut demeurer fidèle à Christ comme fontaine de vie ne doit pas l'approuver, et doit se tenir à distance des *finsterniss* du *Tödtlichen Interims*.

Le théologien Erasmus Alberus, pour sa part, publie *Un dialogue, ou discussion de plusieurs personnes à propos de l'Intérim...* qui se donne pour fin de montrer que ce qui s'est passé à Augsbourg participe d'une durée de fin des temps et montre que l'Antéchrist est aidé dans ses œuvres par l'Empereur¹²⁶³. Quant à Nicolaus von Amsdorf, outre des *Méditations christiques sur l'Intérim* corédigées avec Justus Menius et Hans-Otto

Schneider¹²⁶⁴, il passe lui aussi à l'attaque dès 1548, avec *Réponse, pensée et confession sur le bel et aimé Intérim*¹²⁶⁵.

D'autres personnages s'engagent dans cette guerre de l'imprimé¹²⁶⁶. La mobilisation des plumes est puissante : y participent Johannes Brenz, Peter Palladius, Johannes Aepinus, Nicolaus Medler, Georg Witzel, Cyriacus Schnauss, et de multiples *Lieder* contre l'Intérim sont mis en circulation : ainsi le théologien Johannes Bauerschmidt authentifie-t-il dans un cantique aussi l'action eschatologique du diable entreprenant d'anéantir l'Évangile en laissant le pape dominer les Allemands, jusqu'à clamer : « Votre Saint-Empire est mien¹²⁶⁷. » Erasmus Alberus, Wolf Pfeilschmid, Joachim Greff... recourent eux aussi à la chanson. Le genre lamentatif est ainsi valorisé à travers la *Complainte et prière d'une jeune fille de Saxe, Eines sächsischen Meidlein Klag un bitt*.

Amen.

Ah Dieu le Père par Jésus-Christ

Dont tu es le sage père.

Je te prie du fond du cœur

Et crie vers toi avec ma bouche

Ma patrie est tourmentée

Captive à tort et par rouerie

Ta parole sacrée est repoussée

Les abominations du pape trompent de nouveau.

Les jeunes filles sont abominablement violées,

On leur ôte leur être.

Aucun homme, aucun homme, dans le pays allemand

Pour nous protéger d'une telle honte.

C'est pourquoi je m'agenouille maintenant et crie vers toi

Dieu de grâce viens-moi en aide

Car j'aime rester en ta parole,

Repousse non seulement la honte
Mais protège aussi les douces vierges
Des mauvaises manières de l'Espagnol,
Des femmes la vertu féconde,
Aide-les à suivre toutes ensemble
Les jeunes filles de Saxe que nous sommes, ah Dieu
Parce que nous avons devant nous la honte et la mort,
La grande colère du pape et des Espagnols
Voit-on très bien dans l'Intérim.
Qu'aucun bijou ne soit sur mon corps
Avant que l'Allemagne ne soit de nouveau libre,
Pas d'homme encore jouvenceau sur cette terre
À qui je parlerai aimablement
Aucune boisson d'aucun homme je n'accepterai
Parce qu'ils n'ont pas de cœur dans leur corps,
Que mon visage reste amer
Jusqu'à ce que les Espagnols sombrent.
[Mais] Celui qui a fait de son mieux
Il me sera l'homme le plus aimable
Qu'il soit jeune
Qu'il soit vieux
Qu'il soit en même temps pauvre et mal fait
Il est certainement un dévoué héros
Que le monde entier doit louer
Je lui envoie une besace (?) de lin pour récompense
Façonnée par mes mains.
Deux héros de guerre nous as-tu déjà donné Seigneur
Arminius et Othon III
Arminius a libéré l'Allemagne
Othon a fondé l'état électoral,

Souvent protégé par l'État des Princes,
Par lequel l'Empire maintenu.
L'Antéchrist y fut révélé,
Ah, Empereur Charles né à Gand,
Maintenant ce fidèle État va à la division,
Se répand la mutinerie parmi les nobles
Afin qu'aucun homme fidèle ne soit aux côtés des Princes,
Qu'il témoigne aux Princes de sa trahison,
De la manière dont le coucou infidèle se démène.
Par l'Espagnol, cet homme contrefait,
Tout est gouverné et établi,
Afin qu'aucun prince ne soit en mesure de s'opposer.
Ce qu'il veut avoir [l'Espagnol],
Cela doit être ainsi.
Il est comme un furieux tyran
Et ceci notre noblesse le subit ;
Comment on peut être infidèle à son propre Seigneur
La noblesse le comprendra.
Cependant Dieu bien-aimé, je sais pourquoi
Tu ne nous abandonneras pas,
De cela je me réjouis à chaque instant,
Un gourdin repose près du chien.
C'est pourquoi donne-nous, Seigneur, le troisième héros
Qui plaise à toi seul,
Ah Seigneur, je veux dire un Jésus,
Quelqu'un avec qui Tu seras en personne.
Qu'ainsi ma chère patrie
Soit libérée de la main de l'Espagnol.
Laisse nous demeurer en ta parole
Libérés des exactions du pape et des crimes espagnols.

AMEN¹²⁶⁸.

Un des pamphlets les plus appelés à diffusion a pour origine toutefois Genève. Il a pour auteur Jean Calvin et pour imprimeur Jean Girard. Il est achevé en novembre 1548, publié seulement en 1549, et est titré dans sa version en français *Intérim Adultero-Germanum : auquel est ajouté le moyen d'une vraie pacification chrétienne et d'une réformation de l'Église*¹²⁶⁹. Calvin, qui dénonce les bâtisseurs d'une « concorde fardée », soutient avoir été encouragé par Heinrich Bullinger à prendre la plume à un moment où la chute de Constance aux mains des Impériaux faisait passer la Suisse réformée sous une possible menace impériale. Bullinger a en effet écrit à Calvin en mai 1548 pour lui dire sa peur que la vraie religion soit détruite, du fait de l'appui donné à l'Empereur par les princes et les États. L'Intérim n'est rien autre qu'une œuvre de la papisterie. Melanchthon est timoré, insiste-t-il. Or Dieu enseigne aux hommes de ne pas mettre leur confiance dans les princes ou dans les doctes, ou dans la chair. Il n'y a de confiance à avoir que dans Dieu.

Le but de Calvin est aussi de répondre aux arguments également négatifs du docteur en théologie Robert Céneau, « ce gros barbare contempteur de Dieu », en exposant ensuite la vraie façon de réformer l'Église. En se plaçant sous l'invocation de « Donnez-vous garde du levain des Pharisiens (5 Mc VIII, 15) », donc de l'hypocrisie, il réfute un par un les articles de la *formula religionis* d'Augsbourg, la réformation « bastarde ». À commencer par celui qui traitait du sacrifice de la messe : « C'est cy la pure et salutaire oblation de ce sacrifice unique, par lequel le salut de tous est acquis : oblation, dy-je, reduisant en mémoire, et non seulement signifiant, mais aussi comprenant en soy à la verité, la verité de ces choses, qui estoyent figurées par les oblations de divers sacrifices... » Et vient ensuite, contre la *reformatio* voulue par l'Empereur, *La vraye facon de reformer l'Église chrestienne, et appointer les differens qui sont en*

icelle, dans laquelle Calvin procède également par des effets tactiques de contre-positionnements, et dénonce ceux qui cherchent à détourner les vrais fidèles de la pure confession de l'Évangile en proposant une « concorde fardée » qui est l'œuvre de vrais « adversaires de Dieu », ces moyennieurs qui ne veulent que détruire la foi.

La prédication est donc aussi un vecteur de stigmatisation, quand ainsi est publiée, à Magdebourg toujours en 1548 et par l'imprimeur Michael Lotter, *Un prêche sur l'Évangile de Luc XIII...*, du superintendant du Braunschweig Nicolaus Medler¹²⁷⁰, qui se concentre pour sa part sur le thème des nouveaux pharisiens et donc de l'hypocrisie. À quoi il faudrait ajouter des libelles satiriques, des caricatures ayant pour visée de redire que l'auteur de l'Intérim est le diable en personne aidé par son vice-roi le pape.

À Rome les réactions furent tout aussi virulentes, parallèlement. Et précocement. Ce n'est pas étonnant, puisque durant les tractations qui se sont déroulées à la diète, certains catholiques avaient été de très ardents opposants aux projets impériaux, avec par exemple le chancelier de Bavière Leonhard von Eck que Charles Quint avait été jusqu'à traiter de « Judas » tant il avait été virulent contre l'Intérim. Ce qui leur avait permis d'obtenir que le formulaire de foi ne s'applique pas aux territoires demeurés fidèles à Rome. L'Intérim suscite immédiatement l'indignation de la papauté, lors de sa présentation en consistoire le 26 mai. Le cardinal légat Francesco Sfondrato fut rappelé. Les censures pontificales étaient nombreuses, bien sûr surtout à propos des prêtres mariés et de la communion sous les deux espèces. L'Intérim fut assimilé à l'*Henotikon* de l'empereur Zénon qui, afin d'autoriser la foi du concile de Nicée, avait annihilé celle du concile de Calcédoine condamnant l'hérésie monophysite promue par l'archimandrite Eutychès – qui avait postulé qu'il n'y avait qu'une nature divine dans le Christ après l'Incarnation. Furent encore cités à titre de comparaison négative l'*Ecthèse* d'Héraclius, qui en 638 avait entériné la doctrine des

monothélites optant pour une seule volonté en Christ, et le *Typos* de Constant II (648) qui avait jadis été condamné par le pape Martin I^{er}.

L'évêque d'Avranches, Robert Céneau, engagé depuis une décennie dans une dispute avec Martin Bucer, participe de cette offensive des romanistes¹²⁷¹. La controverse s'éleva contre la licitation concédée aux prêtres mariés de pouvoir poursuivre à exercer un ministère et le docteur en théologie de la Sorbonne stigmatisa la cène utraquiste accordée au peuple chrétien, dans son *Antidote aux présupposés de l'Intérim* qui fut publié à Lyon¹²⁷². En Allemagne le jésuite Nicolas Alonso Bobadilla attaqua la formule de foi de 1548 et, à Rome, le maître général de l'ordre des frères prêcheurs, Francesco Romeo de Castiglione, fit de même à la demande du pape. L'Empereur était un fauteur de schisme : sous le prétexte de chercher à restaurer l'unité, l'Intérim allait accentuer les divisions. Il avait en outre donné à une assemblée de séculiers l'occasion de traiter d'affaires spirituelles et se profilait le risque qu'il aille jusqu'à se déclarer chef de l'*Ecclesia germanica*, comme Henri VIII l'avait fait pour l'*Ecclesia anglicana* !

C'est le moment où le pape croit à un complot contre sa personne. Mais certains indices indiquent que Paul III souhaite adopter une politique conciliatrice, dans ce contexte, et qu'il est conscient qu'il lui faudra revenir sur certaines des décisions du Concile. Dès avril, en suspendant, pour une durée indéfinie, les débats conciliaires engagés à Bologne, il « renonçait, de la sorte, à la manifestation d'intransigeance qu'eût été la tenue du concile en territoire pontifical ». « D'autre part, la durée indéfinie de la suspension du concile semblait indiquer que, dans la pensée du pape, le concile s'était engagé dans une voie dangereuse, et qu'il serait prudent de ne reprendre les débats qu'après une très mûre réflexion et une longue préparation, à la fois politique et religieuse¹²⁷³. » Lorsque deux légats, Luigi Lippomano, évêque de Vérone, et Sebastiano Pighini, évêque de Ferentino, furent envoyés vers l'Empereur pour négocier aux côtés du nonce Pietro Bertani, ils purent

constater, ou du moins en transmirent-ils la constatation, qu'en des pays auparavant protestants, certes la messe était dite, mais que les églises demeuraient vides. Ils discutèrent à Bruxelles en demandant que le mariage des prêtres ne soit pas une mesure générale, mais soit traité au cas par cas.

Toutefois, les choses n'allèrent pas plus loin, en partie parce qu'en parallèle le capitaine Cesare Giulio Orsini, seigneur de Monterotondo, n'obtint aucun engagement impérial de restitution de Plaisance, un préalable qu'exigeait Paul III¹²⁷⁴. Durant tout ce temps, les Pères sont inactifs à Bologne. Paul III aurait pensé à une convocation à Rome de tous les évêques de la chrétienté, mais il y renonça ; et il doit se résoudre à suspendre les travaux du Concile, le 17 septembre, tant les tensions avec l'Empereur sont aiguës. Moins d'un mois plus tard, le 10 novembre, il décède.

Pendant ce temps est engagée dans le Saint-Empire une politique tendant à gommer le passé, à revenir vers le temps de l'unité de tous dans la foi...

CHAPITRE XXII

L'illusion d'un passé qui devait paraître ne jamais avoir existé

Revenons à Charles Quint. Le 2 juillet 1548, interviennent les départs de Ferdinand pour la Hongrie, de son fils Maximilien pour l'Espagne où il devait aller épouser la fille aînée de l'Empereur, Maria, des électeurs de Brandebourg, de Trèves et de Mayence ; le 3, c'est l'archevêque-électeur de Cologne qui, à son tour, quitte Augsbourg. Le 12 juillet, l'Empereur prend le chemin pour Neuuhof, et les 13 et 14 il dort à Geisering, dans une maison du duc de Bavière. Le lendemain, il est reçu à Munich dans une demeure ducale, et il soupe avec les duchesses de Bavière et le prince de Piémont. Le 16, il part chasser dans la campagne et fait retour à Munich pour un souper en compagnie de quelques dames. Il quitte la capitale bavaroise le 19, pour coucher à Varetsberg [?] ; le 23 juillet, il est de retour à Augsbourg.

Et tout est mis alors en œuvre pour faire en sorte que le noyau dur de la désunion de religion soit défait ; en l'occurrence la prédication de cet Évangile dont Luther avait proclamé qu'il rendait la conscience captive de Dieu tout en la libérant de la captivité babylonienne... Et Charles Quint a sans doute pu croire que l'unité de la chrétienté était à nouveau le sens de

l'histoire, dans ces mois d'un triomphe auquel rien ne semble devoir s'opposer. Le passé des années 1517-1546 paraît ne pas avoir existé. Il ne manque plus que quelques maillons à nouer ou dénouer pour que soit réenclenché l'accomplissement de la prophétie de l'*unum ovile*... Un accomplissement que, peut-être, il reviendra à son fils de mener à son terme.

Une précision ici : nous avons présenté, à travers une phénoménologie événementielle, un Charles Quint érasmien, très érasmien. Mais il ne s'agit pas de prétendre qu'il est, à nouveau, toujours directement nourri de la pensée d'Érasme, même si son entourage, lui, l'est, avec d'abord le grand chancelier Gattinara, puis pour ne donner que deux noms, Nicolas et Antoine Perrenot. Il peut être, redisons-le, érasmien par infusion, innervation, et ensuite par la certitude que la concorde doit primer sur la solution jusqu'au-boutiste de la violence qui ferait de son règne une succession chaotique de guerres et de meurtres, de persécutions et de souffrances. En tant que κατέχων, il doit donner la priorité à la paix, parce que c'est la paix seule qui peut empêcher que le monde n'aille en avant vers la grande tribulation eschatologique. Érasmien, il est possible qu'il le soit dans sa foi intime, intensément christique, pénitentielle et doloriste ; mais érasmien il peut l'être aussi parce que la philosophie de charité du Christ est pour lui un moyen de donner une assise théologico-politique à ses décisions quand il lui est nécessaire de rentrer dans la sphère du choix théologico-politique, et justifie, à ses yeux, l'Intérim et le coup de force contre le pape que ce dernier signifie. Érasmien enfin, il l'est parce que la *vera theologia* d'Érasme était un outil pour lutter intérieurement contre cette araignée qui le terrorisait, contre ce fantôme de sang qui le tourmentait, contre le péché qu'il sentait en lui disposé à l'entraîner dans de mauvaises voies ou le détourner de son devoir de prince chrétien.

En imposant un ordre fondé sur le « je crois ce que croit l'Église » et en mettant en œuvre une concorde chrétienne à partir de ce que le mourant

répondit au diable dans une lettre à Ulrich Viglius von Zvichem¹²⁷⁵, il allait au-devant de sa quête subjective d'exorcisme de la part sombre de lui-même. Son histoire était confondue avec l'histoire. Il défaisait le sourd conflit en lui, qui comme dans le *De preparatione ad mortem* opposait en 1534 deux mourants : le premier désarmait le diable par la simplicité de ses propres paroles, le second se perdait dans un dialogue portant sur la nature du Christ, la résurrection, et était vaincu par Satan... N'était-ce pas la mort qu'il cherchait à atteindre en lui, ces corps morts de ses aïeux, trop prégnants, revenant dans son propre corps lui rappeler son devoir de sang ?

L'Évangile empêché

Ailleurs, la concertation n'est pas sans prouver la faiblesse de ceux qui veulent demeurer dans l'ordre évangélique. Les pasteurs et le conseil de Strasbourg refusent de reconnaître la pertinence de l'Intérim, du moins dans un premier temps, et réclament la liberté de culte. Des troupes napolitaines approchèrent de la ville et la crainte surgit que l'Empereur lui-même vienne superviser le siège et la prise de la cité. Une ambassade menée par Johannes Sturm vint demander à Cologne un moratoire jusqu'à ce que le Concile ait statué, au nom de l'enracinement de la doctrine de l'Évangile dans les consciences. Sous la pression, un accord est cependant trouvé avec l'évêque : trois des sept églises sont censées être restituées au culte catholique auquel les habitants pourraient en toute liberté assister. Les fêtes et jeûnes traditionnels sont rétablis, en théorie. Les choses traînent. Vers le mois d'avril 1549, l'évêque de Strasbourg, Erasmus Schenk von Limpurg, prit sur lui de chanter la messe selon le rite catholique et réclama le rétablissement promis du culte dans la ville. Il faut alors intimer aux étrangers qui s'étaient réfugiés en ville et à leurs ministres d'adopter une attitude discrète et toutefois attendre le mois de février 1550, du fait d'une

levée de boucliers des pasteurs qui refusent d'obtempérer, pour que l'accord soit enfin appliqué et que le culte catholique soit effectivement rétabli dans trois églises de la ville.

Martin Bucer, qui, appelé à la diète, avait été consulté par l'Empereur sur l'Intérim et avait marqué ses fortes réserves, s'exile au printemps 1549. Il avait publié en 1548 à Strasbourg *Une erreur sommaire concernant la doctrine et la religion chrétienne*, adressée au conseil municipal¹²⁷⁶, un libelle dans lequel il réaffirmait que l'Église était le corps du Christ « groupant ceux que le Seigneur a régénérés et qu'il fait progresser, par la Parole et la discipline, vers la sanctification ; et dans ce but qu'ils se réunissent pour s'instruire, se consoler et s'avertir réciproquement¹²⁷⁷ ». Son objectif était de fournir un condensé de la doctrine chrétienne pour que les vrais fidèles puissent se guider dans la tempête présente et ne pas perdre la foi évangélique restituée. L'Empereur donna commandement que les exemplaires du libelle soient détruits. Bucer s'exila alors à Cambridge d'où il adressa des reproches acerbes à Johannes Sturm pour avoir laissé glisser Strasbourg dans l'occultation de la Parole de Dieu¹²⁷⁸. Et Paul Fagius prend aussi le chemin de l'exil, rejoignant lui aussi l'Angleterre mais mourant d'épuisement avant de pouvoir accepter la chaire d'hébreu qui lui était proposée.

L'électeur Palatin Friedrich accepte l'Intérim dans ses territoires où la réformation était introduite depuis 1545. Il est présent lors de la célébration de la première messe à Heidelberg. Mais le paradoxe est que le personnel politique qui l'entoure est alors renouvelé au profit de jeunes juristes, tous protestants et ayant séjourné à Wittenberg ou Tübingen, peu disposés à revenir en arrière sur les questions de foi. Pour ce qui est du duc des Deux-Ponts Wolfgang, il en a déjà été question : le duché avait basculé dès 1533 dans la Réforme. Le corps des pasteurs est laissé libre d'appliquer ou non l'Intérim, ce qui équivaut en réalité à un refus de publication du recès impérial ; un refus qui est officialisé le 17 mai, accompagné d'une

protestation. Et « il autorise la libre coexistence du protestantisme et du catholicisme, en considérant l'Évangile non comme une propriété à défendre par les armes, mais comme un cadeau : l'aspect prophétique passe avant le souci institutionnel ». Le duc met en avant sa conscience qui l'empêche de changer sa foi. L'Empereur donne finalement son aval à la concession d'un moratoire, sans précision de durée, afin de ne pas envenimer l'affaire¹²⁷⁹. D'où un Intérim fortement restrictif, que le clergé est effectivement libre de rendre ou non public. Ce qui neutralise le processus de recatholicisation même si, de fait, une tolérance religieuse est entérinée. Le margrave de Brandebourg, à la différence de l'électeur son frère, demande à être reçu par l'Empereur pour lui faire part de sa demande de liberté cultuelle et pour obtenir de ne pas donner son assentiment. Sa requête est refusée.

L'Évangile dans le Saint-Empire, ce sont toutefois des hommes. Des ministres de la Parole. Au total près de 700 d'entre eux auraient été concernés par l'exil volontaire ou le bannissement sous contrainte, tandis que des retours au papisme ont lieu, comme dans le bailliage de Heidelberg¹²⁸⁰. Bien souvent, les pasteurs préfèrent partir ou renoncer à tenir des assemblées de fidèles : à Tübingen, seul un ministre demeure, qui accepte l'Intérim. Ils sont sept ministres à être expulsés de Ratisbonne d'un seul coup. Wolfgang Musculus, qui prêchait à Augsbourg depuis dix-huit ans, s'enfuit sur la fin du mois de juin 1548 à Constance, puis à Zürich. Il écrit ne pas pouvoir supporter et assumer que la vraie religion soit bannie de l'Église dans laquelle elle a été honorée jusqu'alors. Il ne peut pas l'accepter en bonne conscience, *mit guten gewissen*¹²⁸¹. Même chose pour son collègue Sébastien Lepusculus. Hiéronymus Oleander quitte Nuremberg pour aller chercher refuge en Prusse. Johannes Brenz, qui avait dénoncé à Schwäbisch Hall l'Intérim comme impie, et *interitus*, doit se cacher durant deux années dans un château du duc Ulrich de Wurtemberg, sous le pseudonyme de Johannes Witlingius. Nicolaus von Amsdorf

abandonne Naumbourg pour Magdebourg¹²⁸². Andreas Osiander laisse derrière lui Nuremberg et part en Prusse pour trouver refuge à Königsberg¹²⁸³, Matthias Alber, Thomas Blaurer devant aussi renoncer. Sur les six ministres d'Ulm, quatre refusent l'Intérim et sont emprisonnés.

Partout des fuites ou des expulsions : le duc Ulrich de Wurtemberg, dont le territoire était quadrillé par des forces espagnoles, en est réduit à faire lire, en plein sermon, l'Intérim, et à prohiber toute attitude de refus : il démet les ministres qui ne donnaient pas leur approbation au recès, dont Ehrard Schnepff. La plupart du temps, les églises où le culte évangélique se tenait sont fermées autoritairement, et donc aucune assemblée ne pouvait s'y tenir ni les sacrements être distribués. Le pasteur Leonhard Brunner, dit Fontanus, dut fuir Worms, et Gervisius Schuler, dit Scholasticus, se replia de Memmingen à Zürich.

Revenons à ce propos à Bartholomäus Sastrow qui dépeint avec indignation les voies qui furent celles de la recatholicisation :

À la clôture de la diète, je pris comme S. M. I. le chemin des Pays-Bas. Le séjour de l'Empereur à Ulm amena la déposition du Conseil, auquel on substitua des créatures dévouées. Les six ministres furent sommés d'accepter l'Intérim : quatre demeurèrent inébranlables, ils furent emmenés captifs à la suite de S. M. I. ; les deux autres, malgré leur apostasie, eurent à quitter femme et enfans, et on ne les ménagea guère non plus. À Spire, le prieur des carmes déchaussés était bon évangélique ainsi que tous les frères de son couvent, quoiqu'ils eussent gardé l'habit de l'ordre ; pendant quatre ans je l'avais vu circuler en ville revêtu de sa robe ; chaque dimanche il montait en chaire, la foule refluit jusque sous le porche ; jamais le moindre mot ni du pape ni de Luther, mais c'était un maître en la pure doctrine ; à l'approche de S. M. I., il s'enfuit sous un costume séculier. Worms et toute la contrée perdirent leurs prédicans. Landau

possédait une élite de ministres savans et distingués, car le séjour offrait mille avantages : site délicieux, bonne chère, excellent vignoble aux portes de la ville ; il fallut céder la place aux prêtres papistes, garnemens sans expérience, sans instruction, sans piété, sans moralité ni vergogne ; imprudemment j’eus souvent l’occasion plus tard d’aller à Landau, où résidait l’avocat de mon père, le docteur Engelhardt. Un dimanche, après la messe, j’entendis un jeune et impudent vaurien débiter le prône que voici : « Les luthériens combattent le culte de Marie et des saints. Or, écoutez, mes amis, écoutez une histoire authentique. Un homme venait d’expirer, son âme arrive à la porte du paradis, saint Pierre la lui ferme au nez. Heureusement la Mère de Dieu se promenoit dehors avec son doux fils. Le défunt l’aborde, lui rappelle les Pater et les Ave qu’il a récités en son honneur, les cierges qu’il a brûlés devant son image, et Marie de dire à Jésus : “C’est la pure vérité, mon cher fils.” Mais le Seigneur : “N’as-tu jamais lu ni entendu que je suis le chemin et la porte de la vie éternelle ? – Es-tu la porte, je suis la fenêtre !”, répliqua Marie qui, saisissant l’âme par les cheveux, la lança dans le paradis à travers la fenêtre. Maintenant, je vous le demande, entrer au ciel par la porte ou par la fenêtre, n’est-ce pas tout un ? Et ces abominables luthériens osent soutenir qu’il ne faut pas invoquer la Vierge Marie ! » Voilà quelle scandaleuse impiété s’étalait aux lieux mêmes où naguère était annoncée la saine doctrine évangélique¹²⁸⁴ !

Un jeu de mots fut réalisé dans ce contexte qui voyait les prêtres et théologiens romanistes retrouver le monopole de la parole : « *Interim fere omnes civitates Interimit.* » « L’Intérim tue presque toutes les cités. » Ce qui n’empêche, si l’on suit Bernard Vogler¹²⁸⁵, que l’Intérim aurait autorisé une « affirmation de la conscience protestante » face au catholicisme et renforcé

la Réforme en promouvant une réflexion théologique dans la tourmente même de ce qui semblait aux fidèles un effondrement de cette restitution qui les avait portés à rompre avec la Bête romaine. Dès le cours du mois de mai, l'archevêque de Mayence publie les statuts adoptés dans un synode qu'il avait convoqué : le purgatoire y était entériné, de même que les prières pour les trépassés, le culte des reliques, l'invocation et la vénération des saints, les rituels de consécration des églises, cloches, etc. Il s'agissait d'un formidable retour en arrière par rapport aux enseignements de Luther pour qui la consécration est accomplie par la seule Parole de Dieu. Mais le drame ne s'arrête pas là pour les fidèles de l'Évangile. La mécanique se dédouble.

De l'emprise religieuse à l'interventionnisme politique

Le 2 août, Charles Quint entreprend une autre mise en scène de l'exemplarité ; il décide de la restitution de toutes les églises d'Augsbourg à l'évêque, le cardinal Otto Truchseß von Waldburg, églises « qui avaient été occupées du temps de leur ligue qu'ils étaient protestants ». Et le lendemain, il préside une réunion de 300 bourgeois membres du conseil de ville, qui est encadrée par des gens de guerre rentrés en ville, assis sur son siège impérial. Le pendant politique de la réformation est un réordonnancement des villes libres du Saint-Empire qui ont soutenu les princes, modelé sur ce que l'Empereur a pu réaliser après la révolte des *Comuneros* ou à Gand. En outre, pour que l'Intérim puisse demeurer opératoire quand il aura quitté l'Allemagne, il est nécessaire qu'il dispose d'appuis dans le cadre des municipalités. Il procède donc à un coup de force municipal qui fait partie des outils grâce auxquels il entend stabiliser sa

prééminence et son autorité restituées dans l'Empire. Il change la constitution urbaine. Par ce qui est autant un coup d'État légitimé par les événements antérieurs durant lesquels la ville s'était mobilisée contre lui, qu'une mesure appartenant au registre traditionnel permettant de sanctionner un pouvoir municipal.

Dès le 3 août, les métiers étant rendus responsables, dans un mémoire qui lui est proposé et qui est rédigé par le grand marchand Hans Paumgartner, de l'adhésion de la ville à la ligue de Smalkalde¹²⁸⁶, Charles Quint annonce sa décision de réduire le gouvernement urbain à une trentaine de personnes « qu'il fait nommer par nom et surnom : demectant les aultres, ordonnant sur peine de confiscation de corps et de biens, que l'on tint et observast ce que par eulx leur seroit commandé ». Des catholiques, pour la plupart, sont ainsi désignés par l'Empereur. Parmi lesquels figurent les noms des Welzer, Fugger, Relinger ; et tous ces hommes durent faire serment de suivre « le decret de la religion et luy rendre toute obeissance ». La réforme institutionnelle vise le Conseil (*Rat*) qui est partagé entre le *Kleiner Rat* et le *Grosser Rat*. Le premier détient l'autorité souveraine (*Obrigkeit*), et est composé de 45 membres cooptés à vie dans les quatre *Stände* de la ville, mais dont 31 sont patriciens : à commencer par le maire et les cinq sièges de conseillers secrets constituant le bureau permanent du *Rat*. Le Grand Conseil, formé de 200 membres dont 44 patriciens, est sans pouvoir effectif, car le Petit Conseil procède à toutes les nominations importantes, les principales fonctions étant d'ailleurs réservées aux patriciens aux dépens des artisans¹²⁸⁷. Il est évident que cette réforme municipale patricienne sonne comme un avertissement lancé aux villes libres de l'Empire qui seraient tentées de ne pas appliquer l'Intérim, certaines ayant fait connaître leurs remontrances.

Le 13 août 1548 est le jour choisi pour le départ de l'Empereur en direction de Günzburg. Puis il atteint Ulm le 14 ou le 15 août, le jour de l'Assomption, et il entend la messe dans la cathédrale, de manière

symbolique évoquant une restauration car « en laquelle l'on n'avoit dict messe il y avoit plus de dix-huit ans. La quelle messe fut célébrée par l'évêque d'Arras ». Il procède là aussi à une réforme du pouvoir municipal sur le même schéma interventionniste qu'à Augsbourg, le 11 août : réduction du conseil dirigeant de 72 à 31 membres, dont 21 patriciens. Il fait arrêter, on l'a dit, le 16 août cinq des sept pasteurs ayant marqué leur opposition à l'Intérim, en vertu de leur mission de prêcher la pure doctrine de l'Évangile. Après quatre jours de captivité, ils sont emmenés enchaînés sous la garde de 200 Espagnols à Kirchen. Ils ne seront libérés qu'en mars 1550. Au bout de six jours, le 19 août, Charles Quint quitte Ulm. Dans 25 villes de Souabe, la réforme fut ordonnée selon des variantes proches.

La réaction de Melanchthon est plutôt mesurée : dans certaines lettres il se montre catastrophé par la tournure prise par les événements, affirmant en manière de consolation qu'il suit saint Irénée quand ce dernier a dit que, quoi qu'il arrive, le Fils de Dieu se tient au milieu des Siens, qu'il est le protecteur de l'Église. Il rédige cependant un libelle dénonçant l'Intérim comme un projet infâme, mais il insiste aussi sur la repentance, l'important étant selon lui d'être en paix avec le Sauveur¹²⁸⁸. Pour sa part il se dit prêt à accepter de souffrir. Il ajoute que dans nombre de ses articles l'Intérim est opposé à la Parole de Dieu. Mais après l'Intérim saxon négocié à Meissen, Pégau et Celle, et la *formula* adoptée par les États de Saxe à Grimmau/Leipzig, il s'engage dans la controverse adiaphorique : sous l'appellation de choses indifférentes, les *adiaphora*, il inclut les rites et cérémonies papistes, ainsi que certains points du dogme. Car la grande crainte de Melanchthon est que si tous les pasteurs sont bannis, il y a le risque qu'il n'y ait plus de Parole de Dieu enseignée. Son point de vue est suivi par Paul Eber, par Johannes Bugenhagen, par Georg Major, et par les principaux théologiens des universités de Leipzig et Wittenberg ; il peut revendiquer le soutien de Joachim Camerarius, du prince d'Anhalt, et de Maurice de Saxe.

Des points de résistance subsistent : Lunebourg, Braunschweig, Hanovre, Hildesheim, Göttingen, Einbeck, le clergé luthérien et le magistrat faisant front commun. Surtout Magdebourg, Brême, Hambourg et Lübeck se mettent en marge de la volonté impériale, malgré des ambassades qui leur sont envoyées. Les ministres des églises de Lübeck, Lunebourg, et Hambourg réfutent l'Intérim, à travers un opuscule qui fut rédigé par Johannes Aepinus [Johann Hoeck], surintendant de Hambourg, et imprimé dès 1548 à Magdebourg¹²⁸⁹. L'ouvrage est placé sous l'invocation de Mt X, 32-33 : « Tout homme donc qui se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai moi aussi pour lui devant mon Père qui est dans les cieux ; mais quiconque m'aura renié devant les hommes, je le renierai moi aussi devant mon Père qui est dans les cieux. » Ce qui équivalait à identifier l'acceptation de l'Intérim à un reniement de Dieu, une apostasie honteuse et calamiteuse. Suivait une profession de foi dans la gratuité du salut, puisque était cité Hébreux : 37-38 : « Mon juste vivra par la foi ; mais s'il fait défection, je ne l'aimerai pas. Nous ne sommes pas, nous, gens de défection pour notre perte, mais de foi pour la préservation de notre âme. » Et Aepinus prenait position contre les adiaphoristes tout en dénonçant les effets diaboliques de la tyrannie papale produisant un *Iterum*, c'est-à-dire un retour en arrière qui en revenait aux abus du passé et à l'obscurcissement de la Parole de Dieu¹²⁹⁰.

Bartholomäus Sastrow détaille quelque peu les débats tumultueux qui eurent lieu à Stralsund, ville de la Hanse qui donne lieu à un conflit :

L'acceptation de l'Intérim était une des conditions imposées à nos princes. Le clergé de Poméranie fut unanime à repousser cette œuvre de Satan. Le Conseil de Stralsund cita les ministres par-devant lui pour leur défendre de prononcer en chaire le mot d'Intérim et surtout d'y accoler aucune expression malsonnante, sous peine de destitution ; quant aux doctrines elles-mêmes, libre à eux de les

peser et de les réfuter par la parole divine. Mais le surintendant Jean Freder [Johann Freder], homme têtu et borné, tout à fait au-dessous de sa charge, répondit qu'en bon berger il ne pouvait ni voulait livrer son troupeau à la rage des loups ravissants, car ce serait pour lui se perdre corps et âme ; que s'il recevait son congé, Dieu y pourvoirait ; qu'au reste, à Stralsund, on n'aimait pas les gens instruits. Sur quoi, le Conseil leva la séance et deux de ses membres signifièrent à Freder sa destitution. Le lendemain, les ministres présentèrent une supplique signée d'eux tous, M. Jean Niemann [Johann Nigemann] excepté. Ils revendiquaient leur libre arbitre et le droit de servir la cause de la vérité en dénonçant du haut de la chaire les damnables abominations de l'Intérim ; il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, disaient-ils. Le fougueux Alexi [u] s Grosse et M. Jean Berckmann [Johann Berckmann] se distinguèrent par leur emportement ; ils se répandirent en accusations injurieuses contre l'honnête Niemann, si bien que le Conseil irrité décida sur l'heure le renvoi de Grosse, après paiement de ce qui lui était dû. Les autres prédicans s'attendaient au même sort, mais les choses en restèrent là ; ainsi M. J. Niemann n'eût rien risqué en joignant sa signature à celle de ses collègues. De toutes parts, d'ailleurs, l'Intérim était battu en brèche ; on l'attaquait en allemand, en latin, en italien, en français, en espagnol etc. ; on le passait au crible et on le réfutait au nom de la Parole sainte ; le pape ne savait où cacher sa honte ¹²⁹¹.

Les habitants de Constance, dès le 13 juin, ont rendu public leur refus d'acceptation d'un texte qui allait contre leur conscience et le salut de leurs âmes. Obéir revenait certes à leurs yeux à éviter la rigueur impériale, mais c'était s'exposer à la vengeance et au jugement divins. Ils demandent que, jusqu'à ce que le « Concile légitime » ait statué en matière de religion, l'exercice de la religion qui est la leur depuis vingt années leur soit laissé.

L'Empereur réplique en mettant la ville au ban de l'Empire. Avant de se rendre aux exigences impériales le 11 août 1548, Constance ébauche une action de résistance marquée au cours de laquelle, à l'occasion d'une tentative de surprise, quelques centaines de soldats impériaux auraient été tués, dont le capitaine Alfonso Vivès, qui, maître de camp des Espagnols lors de la bataille de Mühlberg, avait reçu la garde de l'électeur de Saxe et du duc de Brunswick. Une centaine de défenseurs périt ensuite et la décision fut prise d'entériner l'Intérim. L'épisode donne lieu à une publication bernoise qui le relate sous forme de chanson rappelant cette défaite sanglante et sans lendemain des « Spangier » devant Constance. La messe est rétablie à Constance le 15 octobre.

Cependant dans cette normalisation qui semble progresser implacablement et montrer que la solution intérimaire était la bonne solution, une ville résiste. Elle résiste par le média qui, dans les villes du Saint-Empire, s'est tu en même temps que la parole a été presque partout empêchée : l'imprimerie. Elle résiste à travers une parole au contraire qui se libère en réactualisant avec force l'apocalypticisme de Luther...

Car les docteurs de Magdebourg, principalement Nicolaus von Amsdorf, Matthias Flacius Illyricus, et Nicolaus Hahn, dit Gallus, marquent leur opposition aux ministres adiaphoristes de Wittenberg et de Leipzig. L'enjeu était la question des *adiaphora*, des choses indifférentes ou moyennes, et par extension de la possibilité de dissimulation : « Pour conclusion ils mettoient ceste reigle, que toutes les ceremonies et façons de faire, quelques indifférentes qu'elles soyent d'elles mesmes, ne sont plus neutres a present, attendu que la vertu, opinion et nécessité de service y est adjoustée, et que l'occasion d'impiété y est donnée. » Flacius¹²⁹² s'oppose ainsi avec virulence à Melanchthon, tandis que « ceux » de Hambourg s'adressent aussi au théologien de Wittenberg en lui posant la question de savoir si la neutralité ne portait pas à accepter des erreurs. Melanchthon répondit qu'il fallait supporter « quelque servitude, pourvu qu'elle soit sans

impiété¹²⁹³ ». C'est le retour de la papisterie que les théologiens de Magdebourg dénoncent avec une virulence eschatologique en affirmant qu'il est lamentable de contraindre par la force des hommes à rendre un culte aux idoles tandis qu'au même moment les ministres du culte sont jetés en prison¹²⁹⁴.

À leurs yeux, l'intention qui se cache derrière l'Intérim est l'extermination de la vraie religion et se répète dans le présent ce qui s'est toujours joué depuis le commencement du monde : les tribulations et les misères subies par les saints, la constance avec laquelle ils ont refusé les superstitions. L'obéissance est due plutôt à Dieu qu'aux hommes, selon les enseignements de saint Jean Chrysostome, saint Augustin et saint Ambroise qui sont cités en garants. Comme jadis aux temps bibliques ou aux époques des empereurs romains, il faut endurer les peines plutôt qu'accepter les erreurs : « Car l'ancienne Église, et quelques premiers evesques de Rome sont d'opinion, que la verité n'est seulement trahie de ceux qui enseignent faussetez, ains aussi de ceux qui ne l'osent confeser et defendre publiquement apres l'avoir cogneue. Il faut donc tout recommander à Dieu, et ne fleschir de la profession de la verité, pour homme qui vive : mais avoir l'exemple de Daniel devant les yeux, lequel adoroit Dieu a fenestres ouvertes, contre l'edict du roy Darius. Il pouvoit bien ce faire en particulier sans mot sonner, et sans se mettre en danger ; mais pour autant que cela concernoit la confession de sa foy, et la gloire du nom Divin, il a invoqué Dieu ouvertement d'un vertueux courage, et n'a esté destourné par peril quelconque... : lequel luy estant brassé par ses ennemis, est retombé sur leurs testes. »

Mais dans l'euphorie d'une dynamique historique qu'il ne peut qu'imaginer providentielle et dont il peut avoir déduit qu'elle était désormais irrésistible tant l'histoire avait progressé selon ses vues, l'Empereur pour l'instant passe outre à l'existence de cet ultime réduit apocalyptique qu'est Magdebourg. Il ne prend pas en compte la puissance

de la stratégie médiatique qui rencontre certainement un écho favorable parmi tous ceux qui soit pratiquent le nicodémisme soit s'abstiennent d'assister au culte papiste. Il s'éloigne du Saint-Empire, sans doute parce qu'il pense donc que la rapidité de l'inversion katéchontique qui s'est réalisée à travers son action ne peut pas être mise en cause. Elle est le fait de Dieu, du Dieu invincible des miracles. Dans son esprit un palier historique en appelle un autre, celui de la continuité à la tête de l'Empire qui devrait contribuer à assurer la conservation de la paix et de l'union retrouvées. C'est un montage dynastique qu'il a en tête, comme s'il avait la prescience que ce que Dieu a rendu possible par lui-même, par la victoire qu'il lui a donnée et l'inspiration de l'Intérim qu'il lui a suggéré, pouvait et devait se pérenniser à travers son fils l'infant Philippe. Il lui faut aller au terme de ce que Dieu a voulu.

Où paraît l'infant Philippe

Pour une nouvelle fois, l'Empereur fait dans ce contexte la route de l'Allemagne vers ces Pays-Bas qui sont pour lui, certainement, un espace référent¹²⁹⁵. La liste des étapes sur son parcours de retour vers Bruxelles est la suivante : le 19 août 1548, Ottberg, le 20 Geislingen, le 22 Esslingen, le 23 Waihlingen (Vablingen), le 24 Brette, le 25 Bruchsat (?), les 26-27-28 Germersheim, les 1^{er}-2 septembre Spire, le 3 Worms, le 4 Oppenheim, le 5 Mayence avec un embarquement sur le Rhin, le 7 Bonn, les 8 et 9 Cologne, le 10 Julliers, le 11 Berchem, le 12 Maestrich, le 13 Saint-Troud, le 14 Tilmont, les 15-16 Louvain, le 17 Wavre¹²⁹⁶, le 19 le prieuré de Groenendael et le 22 Bruxelles enfin.

Le 29 septembre 1548, il confie la régence d'Espagne à son neveu Maximilien et à Maria, sa fille. Après des festivités qui ont vocation d'exalter la gloire impériale, il est à nouveau affaibli par une attaque de

goutte qui le prend au milieu du mois de novembre. « Le 5, les nonces apostolicques qui estoient arrivez aulcuns jours précédens heurent audience vers Sa Majesté, exposant en substance que Sa Sainteté les envoioit vers Sadicte Majesté comme nommez par le consistoire, apportant la confirmation de l'Intérim et ordre que Sadicte Majesté avoit mis en la Germanye, que l'on debvoit tenir jusques à la détermination du concile général. Sa Majesté leur fait responce qu'ilz estoient les bienvenuz, se plaignant fort de Sa Sainteté, qui avoit esté sy long à se résoudre sur cest affaire, congnoissant ce quil importoit au bien de la religion, et encores eulx, après estre despeschez, se soient si longuement déferrez au chemin par l'Allemagne : mais le remède qu'il y véoit estoit donner ordre que l'on entendist à l'exécution de leur commission avec toute diligence. »

Charles Quint doit attendre le lundi 1^{er} avril 1549 pour voir arriver son fils l'infant don Philippe à Bruxelles, et il est « encores en la diette du boys » :

Et le 29 mars, Sa Majesté, adverty que le prince son filz arrivoit ce jour-là à Namur, envoya en poste le visiter les princes de Piedmont¹²⁹⁷ et de Gavre¹²⁹⁸, le conte de Mèghe¹²⁹⁹ et aultres. Et reviendrent le pénultième coucher à Bruxelles. Et le dernier ledict prince vint coucher à Wavre, où y fut, de la part de Sadicte Majesté, lévesque d'Arras et aultres seigneurs. Lequel jour la royne douairière d'Hongrie, accompagnée des duchesses de Lorraine, d'Arschot, des princesses de Gavre, d'Espinoy, des contesses d'Arenberg, de Lallaing, d'Antremont, de Rochefort, de Mansfelt et plusieurs aultres dames, furent coucher à la Vure, ensemble de l'évesque de Liège, marquis Albert de Brandebourg, duc de Holstain, des princes de Piedmont, d'Orenge, d'Espinoy, de Gavre, de Cymay, contes d'Arenberg, Lallaing, Hoochstrate, Horne, Mèghe, Fockenbergh, Reux, Antremont, Nogerole et seigneur de

Berghes, et plusieurs chevaliers de l'ordre, pour là recevoir ledict prince, lequel y debvoit venir disner le premier jour d'avril. Ladicte royne douairière deffroya toute la compaignie.

Lequel jour le prince d'Espagne, filz unique de Sa Majesté, vint disner a la Vure, où la royne douairière de Hongrie le receut et donna le disner. Et après disner vindrent ensemble aux champs, à demye-lieue dudict Bruxelles, sur une galerie qui estoit là dressée, où eulx estans arrivez, se fait une escarmouche fort bien en ordre, avec force artillerie, chevaulx-légiers, hommes d'armes, houssars et piétons, et fut le passe-temps fort bon. Lequel achevé, ladicte royne et les dames s'en revindrent, et ledict prince print son chemin vers la ville, accompagné du cardinal de Trente, du marquis Albert de Brandebourg, duc de Holst, prince de Piedmont, duc d'Alve, princes d'Oranges, de Cimay, de Gavre, d'Espinoy, d'Ascoly, duc de Sesse, marquis de Pescara, d'Astorgue, et admiral de Castille et de plusieurs autres seigneurs, et fut receu des seigneurs de la ville, lesquels estoient accoustrez en velour et satin cramoisy, jusques au nombre de mil et six cens chevaulx. Vint descendre en court, où il fut receu par les roynes douairières de France et de Hongrie, ses tantes, des duchesses de Lorraine, d'Arschot, des princesses de Gavre et Vauldemont et plusieurs dames, lesquelles le conduisirent jusques vers Sa Majesté, lequel l'attendoit en sa chambre, où ledict prince entra, se mettant à genoux devant son père. Lors fut la joie bien grande entre le père et le filz, et tous les y présens. Puis Sadicte Majesté et le prince se retirèrent, et les dames prindrent congé. Une heure après ledict prince print congé et se retira en son quartier.

Les mois qui suivent sont voués méthodiquement à l'accomplissement d'un parcours à travers les Pays-Bas qui vise à faire reconnaître Philippe dans toutes les provinces, mais aussi à lui faire faire l'apprentissage

politique et spatial de ce territoire qui est pour son père l'espace sans doute le plus chargé d'affects : Louvain pour une reconnaissance comme duc de Brabant, Gand comme comte de Flandres, puis Bruges, Ypres, Dunkerque, etc. ; et chaque entrée du prince donne lieu à des fêtes, des joutes comme à Mons, fin août-début septembre, où des dames sont enlevées et conduites dans des souterrains d'un château avant d'être délivrées par des chevaliers... Une fois toutes les inaugurations effectuées, Charles Quint apposa sa signature, le 4 novembre 1549, au bas de la Pragmatique Sanction unissant les dix-sept provinces intégrées dans le cercle de Bourgogne et conservant leurs privilèges, lois et juridictions, donc hors de la sphère juridictionnelle de l'Empire et des diètes, en un seul corps qui bénéficiait de la protection impériale et dont le chef avait le titre de *Princeps* ou de *Dominus*. Ce qui fait écrire à Alain Tallon que plus qu'un empereur centralisateur comme ses adversaires le dénonçaient, il était avant tout « un prince attaché à la consolidation de ses possessions patrimoniales¹³⁰⁰ ». Ce qui n'exclut pas que l'impérial et le patrimonial aient été à ses yeux indissociés et interactifs, peut-on ajouter en guise de nuance. Pour Charles Quint, cette dramaturgie bien réglée était bien une première scansion visant à faire monter en puissance un processus de continuité dynastique non seulement dans les territoires patrimoniaux¹³⁰¹, mais à l'échelle de l'Empire. Philippe, de manière quelque peu accélérée¹³⁰², refait ainsi ce qu'il avait accompli lui-même plus d'une trentaine d'années plus tôt en allant de ville en ville dans une suite de Joyeuses Entrées pour faire serment de respecter les privilèges des provinces et villes, entre le 23 janvier et le 18 novembre 1515 : ainsi s'était-il successivement rendu à Louvain, Bruxelles, Malines, Anvers, Gand, Bruges, Delft, Harlem, Amsterdam, Dordrecht, Rotterdam, Mons, Namur... Retenir le temps, c'est aussi répéter l'histoire, rejouer le passé.

Karl Brandi a bien défini la vision de la continuité dynastique patrimoniale qui était celle de Charles Quint : « Au moment où l'idée d'une

souveraineté héréditaire étendue à tous les pays eut été appliquée à l'Empire lui-même et où, par là, tous ces pays auront été unis dans la notion providentielle de la dignité d'Empereur, le pouvoir universel de la maison de Charles fut fondé avec d'autant plus de solidité que, suivant les cas, les membres de la famille gouvernaient les différents pays comme rois, comme reines, comme gouverneurs ou comme régentes¹³⁰³. » L'objectif de Charles Quint est en outre, par l'affirmation de cette continuité, de préparer la succession impériale pour son fils Philippe. Après les Pays-Bas, il lui faut venir avec l'infant dans le Saint-Empire. C'est là où, effectivement, il y a un « masterplan » qui exige un passage en force face à son frère Ferdinand.

En outre la normalisation du Saint-Empire demeure d'actualité. Est donc décidé de renforcer le blocus qui a été mis autour de Magdebourg, à partir de novembre 1549. Car, alors que la guerre des armes a cessé et que la paix règne, la guerre des libelles s'accroît.

Magdebourg plus apocalyptique que jamais

Les théologiens de Magdebourg, pendant ce temps, amplifient en effet la radicalité de leur réaction à l'Intérim, à travers une exhortation qui est publiée le 24 mars 1550 sous le titre *L'Écrit de ceux de Magdebourg à tous les Allemands*¹³⁰⁴ : ils y arguent que les habitants de la ville ne peuvent pas être convaincus de rébellion ni par droit divin, ni par droit humain et ils y supplient que les armes ne soient pas prises contre eux. La guerre dirigée contre eux est une guerre au Christ. La mise au ban impérial est inique et Magdebourg n'a qu'un souhait : vivre en paix. « Or est-il défendu par les lois, que le magistrat inférieur n'ait à troubler le supérieur en son droit. Item, si d'aventure le magistrat excède les bornes de sa puissance, et

enjoint quelque chose contre Dieu, non seulement il ne faut obeir, ains aussi luy faut resister, et usast il de violence. » Il n'est de souveraineté que de Dieu, il n'y a qu'un seul Dieu. Si un édit est rédigé et publié qui va contre Dieu, il n'y a aucun doute : il faut le rejeter. Le recès d'Augsbourg va indéniablement contre Dieu, proclament les théologiens car il propose d'en revenir à l'idolâtrie papale qui ne peut qu'entraîner les croyants vers la damnation éternelle : le refuser, c'est ne pas être rebelle ; dans la mesure où l'appliquer, c'est vouloir mettre à mort Christ et « tous saints personnages au travers de nous », « car nous sommes tous membres de Christ ». Matthias Flacius Illyricus, bibliquement, affirme que la violence de Dieu, comme jadis elle s'est abattue sur les persécuteurs des « membres de l'Église », ne manquera pas de s'abattre sur ceux qui s'attaqueraient à la ville pour y exterminer la vraie religion et tous les chrétiens qui refusent de retourner dans les « esgoux de la doctrine Papale¹³⁰⁵ ».

Puis le 13 avril, les ministres, sous la plume probable de Nicolaus von Amsdorf et de Nicolaus Hahn-Gallus, publient *La Confession et defense des pasteurs et autres ministres de l'Église à Magdebourg*¹³⁰⁶, une confession certifiant qu'il est licite au magistrat inférieur, possesseur de l'*untere Obrigkeit*, de se défendre contre le magistrat supérieur quand ce dernier veut le contraindre à abandonner la Vérité. Les lois divines ont préséance sur les lois humaines. Un commandement contraire à Dieu ne doit pas être suivi et il ne faut pas rendre à César ce qui appartient à Dieu seul. Un gouvernant qui veut abolir la vraie religion se dépouille en quelque sorte de son autorité¹³⁰⁷. Par contre tout prince ayant reçu de Dieu son autorité se doit de défendre ses sujets d'un prince voulant abolir l'Évangile, même si celui-ci est détenteur d'une *Hohe Obrigkeit*, l'autorité supérieure. Défense, du *rechte lehr und Gotttes dienst, leib und leben, gut un ehre* qui revient aux magistrats inférieurs reconnus détenteurs d'une autorité d'autant plus exigeante lorsque le service de Dieu est mis en cause par une puissance tyrannique ; le recours à la force est juste alors parce que c'est Dieu que le

droit naturel exige de protéger et nul ne peut qualifier ceux qui se dressent contre l'Empereur de rebelles. Ils ont avec eux le droit. La *Confession* se termine par un appel à l'Empereur, pour qu'il ne laisse pas les serviteurs du pape utiliser sa majesté et son pouvoir pour expulser le Christ de Germanie et le crucifier une seconde fois. Il doit changer d'attitude face à l'Évangile, car la persécution d'aujourd'hui, qui vise à rétablir la puissance du pape et une idolâtrie abominable constitue une oppression insupportable, contre laquelle tout magistrat et toute autorité chrétienne se doivent de résister selon le commandement divin. Il y a obligation autant que droit de résistance¹³⁰⁸ et chaque chrétien doit comprendre que l'enjeu est à la fois la gloire de Dieu et le salut de toute l'humanité.

Et Charles Quint d'être implicitement pris à partie, pour avoir dans le présent excédé les limites de son autorité, et pour être donc la vraie et unique cause des troubles. Face à lui, l'obéissance à Dieu prime. « C'est pourquoi, nous répétons, comme auparavant, que la parole de Dieu est claire et distincte, dispensant un sens qu'un chacun peut comprendre justement, concevoir et utiliser : au cas où une autorité plus haute a l'audace de remettre en place les superstitions du pape, de réprimer et de détruire le pur enseignement du saint Évangile et ceux qui lui sont soumis, non seulement en agissant contre le droit divin mais aussi contre son propre droit écrit, tout en recourant en plus à de fausses apparences et de faux noms, alors une autorité inférieure et ayant la crainte de Dieu [...], peut et doit se protéger et résister contre une telle puissance injuste, du mieux qu'il lui est possible, et doit préserver le vrai enseignement et le culte de Dieu, le bien et l'honneur, en exposant corps et vie. »

L'Empereur se rapproche ainsi toujours plus explicitement de la figure d'Antiochos. Il ne peut pas tolérer plus longtemps cette assimilation implicite qui va de pair avec une contestation de sa prétention à assumer un *jus divinum*. Il s'agit d'une préthéologie de la révolution¹³⁰⁹, qui persévère dans la figuration apocalyptique et qui dépeint un Empereur accomplissant

les vœux de l'Antéchrist avec cruauté et fureur. Il n'y a aucun terrain d'accord dogmatique ou ecclésiologique à tolérer pour Flacius et ses collègues de Magdebourg. Et l'*Ancien Testament* est rempli de tyrans, Pharaon, Sennachérib, Antiochos, tandis qu'ensuite sont venus Néron et Julien l'Apostat. Tous, ils ont tout tenté, mais la vraie foi a triomphé d'eux¹³¹⁰. Dans le présent, c'est une guerre contre Christ qui est en action et c'est le diable qui la mène. Qui fait cette guerre travaille pour le diable. Qui accepte le martyre pour la foi sert le Christ et recevra les bienfaits de la Croix¹³¹¹.

Désormais l'histoire de l'Intérim, précisément, est captée et enserrée par un imaginaire apocalyptique qui dramatise la nécessité de mobilisation des luthériens. L'Intérim est le signe de l'activité de l'Antéchrist pour Nicolaus Gallus et Matthias Flacius Illyricus¹³¹², en 1550, dans un contexte de fin du monde. Et se multiplient les *Flugblätter* composées par Erasmus Alberus, Nicolaus von Amsdorf, Nicolaus Gallus, etc.¹³¹³. Jusqu'à sans doute 230 titres ayant donc la forme de libelles¹³¹⁴. Plus que jamais, le conflit est affaire de communication¹³¹⁵. Une guerre de papier se déroule. Pour Flacius qui écrit, sous le pseudonyme de Johannes Waremondus [Waremundus], *Une protestation collective et écrit plaintif de tous les pieux chrétiens contre l'Intérim et la persécution cruelle mise en œuvre par les adversaires de l'Évangile*¹³¹⁶, chaque article de l'Intérim est un péril apocalyptique et sont des faux prophètes tous ceux qui apportent leur soutien à l'Intérim, aux côtés des *Baalpfaffen*, les prêtres de Baal de Rome¹³¹⁷. Contre les philippistes qui à Wittenberg, derrière Melanchthon, donnent leur accord à l'Intérim « dans la mesure où il ne touchait pas l'essentiel de la justification par la foi seule, mais seulement des éléments doctrinaux indifférents, les adiaphora¹³¹⁸ », les théologiens de Magdebourg, « gnésio-luthériens », répètent leurs accusations et se déchaînent toujours plus. Dans la tradition de Luther, le pape est le monstre destructeur du monde de la prophétie de Daniel et les princes qui lui obéissent doivent être combattus sans répit.

Le nouveau voyage d'Allemagne

Le 31 mai 1550, Charles Quint quitte donc Bruxelles avec son fils Philippe en direction d'Augsbourg. Avant son départ, il fait publier un édit contre les luthériens, qui avait pour objet de pérenniser le maintien des Pays-Bas dans la religion catholique : interdiction des livres des théologiens réformateurs, des placards ou des images mettant en dérision les saints et la Vierge, prohibition de la tenue de conventicules secrets dans des maisons de particuliers. Est édictée la règle, pour ceux qui transgresseraient la loi, de l'exécution par le feu des hommes et par l'enfouissement des femmes vivantes. Flacius, qui continue parallèlement à écrire contre le pape et les cérémonies et dogmes de l'Église de Rome¹³¹⁹, traduit l'édit en allemand¹³²⁰... afin de montrer l'immense péril qui attend l'Allemagne si elle continue à accepter la sujétion impériale.

L'Empereur passe par Maestricht, Aix-la-Chapelle, Cologne, Coblenze, Mayence, Spire, Ulm et il arrive le 8 juillet à Augsbourg. Signe de ce qu'il considère avoir trouvé un point d'équilibre, ou signe de ce qu'il est en train d'achever ce qu'il devait faire pour être dans les voies divines, enfin, c'est au cours de ce voyage qu'il entreprend de dicter à Guillaume van Maele ses *Commentaires*. Comme s'il lui fallait faire un récapitulatif de sa longue vie au service de son Dieu et de la chose publique, en un moment où il peut penser avoir désormais décéléré l'histoire pour la faire revenir à l'ordre providentiel de toujours. Et où il ne lui reste plus qu'à assurer sa succession.

Le 26 juillet, deux semaines après l'élection d'un nouveau pape, le cardinal Gian Maria del Monte qui prend le nom de Jules III¹³²¹, la diète d'Augsbourg est ouverte, tandis que des troupes sont installées en garnison en ville. Au cours d'une grande cérémonie, l'infant Philippe est intronisé prince vassal du Saint-Empire, conformément à la Pragmatique Sanction ; ce qui participait d'un plan médité par son père, qui devait lui permettre d'accéder ultérieurement à la dignité de roi des Romains. L'Empereur

propose le maintien de l'Intérim. Sur la question du Concile, Maurice de Saxe fait savoir qu'il pense qu'il faut désormais repartir de zéro. Les cités toujours rétives à l'Intérim sont sommées d'envoyer des députés devant la diète. Maurice de Saxe reçoit le commandement des troupes qui devaient aller briser les dernières oppositions à l'application de l'Intérim¹³²².

Magdebourg, qui avait reçu la réformation dès 1524, demeure donc au ban de l'Empire (*Reichacht*) depuis 1547. Quitte à endurer le martyre comme l'ont enduré les chrétiens de l'Église primitive, le devoir de la ville est de défendre la Vérité et ce devoir passe avant toute considération. Les églises des environs auraient été profanées, comme celle du monastère d'Hamersleben, dont, selon la rumeur, certains des prêtres auraient été massacrés, les hosties foulées aux pieds, les trésors pillés, les chartes déchirées, les vitraux brisés. Une parodie de procession aurait été organisée pour le retour à Magdebourg, les pilleurs s'étant revêtus d'habits sacerdotaux et de frocs et ayant mimé donc une carnavalisation de l'Église papiste pour signifier qu'elle est l'envers de la vraie Église¹³²³.

Les hostilités débutent par une offensive de Heinrich de Brunswick contre la ville même de Brunswick. Il dispose de l'appui militaire de Georg de Mecklenbourg qui en profite pour ravager le plat pays autour de Magdebourg et laisse ses hommes s'approcher de la cité. C'est alors que Maurice de Saxe, en accord avec l'Empereur installé à Augsbourg et avec l'assentiment mesuré de la diète, rassemble des troupes et est rejoint par l'électeur Joachim, puis procède à l'arrestation du duc de Mecklenbourg ; mais une fois effectuée cette opération, il vient mettre devant Magdebourg le siège, qui dure plusieurs mois. La ville est défendue par Hans Heydec et le comte Georg de Mansfelt. Le 16 novembre 1550, la capitulation est accordée, mais qui offre à la ville les mêmes garanties que celles que l'Empereur avait précédemment données à d'autres villes de l'Empire. La reddition s'accompagne de la livraison de 12 canons, mais sans qu'une garnison impériale soit installée en ville. Le lendemain du jour où est

fulminée une bulle demandant aux membres du Concile de prendre en considération la translation de l'assemblée à Trente et l'ouverture de la douzième session, qui devait travailler sur la question du sacrement eucharistique, le 1^{er} septembre. L'horizon s'éclaircit, mais il s'agit d'un faux-semblant, pour plusieurs raisons.

D'une part, si l'Empereur a fait venir son fils Philippe à ses côtés et si ce dernier reste dix mois à Augsbourg, c'est parce qu'il souhaite réaliser une opération parachevant l'ordre qu'il vient de restituer dans le Saint-Empire. Il veut préparer sa propre succession à la dignité impériale en faveur de l'infant. Il sait que les hommes sont sujets à des variations et il sait aussi qu'il est lui-même de plus en plus fragile, que ses forces diminuent jour après jour. Il y a une condition préalable pour que le montage de l'opération soit possible : que son frère Ferdinand renonce à la couronne de roi des Romains en faveur de Philippe quand viendra l'instant où lui-même aura été élu Empereur. Ce qui permettrait à Philippe pourvu d'un « vicariat impérial » sur l'Italie¹³²⁴, sans doute quelques années plus tard, d'accéder en quelque sorte mécaniquement à la dignité impériale. Maximilien alors deviendrait roi des Romains, puis prendrait plus tard la suite de Philippe comme Empereur... Il s'agissait de mettre en place un système de pouvoir impérial partagé entre les deux branches de la même maison, sur un principe d'alternance entre Habsbourg d'Espagne et Habsbourg d'Autriche.

C'est là où se pose le problème. Ferdinand, sans refuser ouvertement de se plier à cette exigence, mais évoquant ce qui peut être interprété comme une « *reservatio mentalis* », cherche des soutiens parmi certains princes et électeurs, peu séduits par la personnalité réputée très hispanique de l'infant, et évidemment rendus méfiants par sa méconnaissance de l'allemand. Il reçoit l'appui de son fils Maximilien, venu à Augsbourg ; Maximilien qui lui-même pouvait se supposer être l'héritier de la couronne impériale¹³²⁵. Les négociations entre les deux frères, auxquelles Marie de Hongrie

participe, se terminent par un recul de Charles Quint, qui comprend que l'édifice de la concorde ne peut pas supporter un nouveau passage en force, cette fois-ci familial mais également germanique dans la mesure où le levain de l'antihispanisme jouera probablement du côté des princes.

D'autre part, la maladie est toujours lancinante. Pour Charles Quint l'hiver 1550-1551 est âpre, du fait d'une attaque de goutte qui dure jusqu'au milieu mai. Le 13 février 1551, il fait annoncer le renvoi de la diète : dans le recès, il maintient l'affirmation de sa volonté d'application de l'Intérim, jusqu'aux décisions futures du concile de Trente. Mais les temps sont aussi difficiles parce qu'au cours du mois de décembre se sont donc engagées à Augsbourg les discussions décisives sur la question de la succession impériale, Maximilien étant arrivé le 10. Les tractations se déroulent ensuite surtout par voie épistolaire et débouchent sur un accord, le 9 mars 1551, qui met fin au rêve de Charles Quint de voir son fils assumer sa succession et donc de stabiliser la retenue des temps dans la répétition de sa destinée personnelle. Il est prévu que la couronne impériale ira à moyen terme et selon des paramètres non définis très précisément à Maximilien, Ferdinand promettant de tenter d'obtenir le titre de roi des Romains pour Philippe. C'est une ombre au tableau pour l'instant triomphal de l'Empereur. Le premier signe de ce que rien n'est en réalité joué, que même les « master plans » les plus pensés et médités peuvent se heurter à des obstacles infranchissables. En tout cas, l'Empereur ne peut désormais se penser que comme le dernier Empereur. Il sait que la monarchie universelle ne lui survivra pas. Le moment est venu pour que « cette hiérarchie vivante qui lie l'empire à la chrétienté » commence vraiment à sortir de l'histoire, que le rêve universaliste devienne pleinement un mythe.

Achevons ce développement en nous référant à Alphonse Dupront et à ses grandes pages romantiques sur Charles Quint : « C'est tout le paradoxe de ce règne unique, et sûrement la vérité de son échec, d'avoir voulu l'impossible accomplissement de l'ordre ancien avec des moyens neufs,

comme le service d'une religion avec des formes et un langage dont elle n'a plus besoin. Autrement dit, l'épreuve par excellence de la définition du monde moderne¹³²⁶. »

CHAPITRE XXIII

Fin de monde ? Fin d'un monde ?

Le 25 mai 1551, Philippe quitte son père pour prendre la direction de l'Espagne. Peu après, il rejoint Innsbruck. Entre-temps il y eut, sur la décision du nouveau pape Jules III, l'ouverture, le 1^{er} mai 1551, de la onzième session du Concile, dans la cathédrale San Vigilio de Trente¹³²⁷. Là, le mécanisme mis au point continue à s'enrayer. Et ce n'est que le début d'une série de dérèglements dont l'accumulation va finir par défaire le montage opéré à Augsbourg et qui devait progresser ensuite avec une précision horlogère. Le mécanisme de la paix impériale se dérègle, sous l'impulsion de facteurs internes mais aussi externes.

Un mécanisme qui se grippe

À la demande de Maurice de Saxe, Melanchthon mit en forme à Desau une *Confessio saxonica*, signée par Bugenhagen, Pfeffinger, Camerarius, Major, Eber, et les superintendants de la Saxe électorale¹³²⁸ ; très proche de la confession d'Augsbourg de 1530 malgré des variables destinées à adapter

à la situation présente le texte initial, elle est envoyée au légat Mario Crescenti, qui avait reçu la mission de présider le Concile¹³²⁹. Elle avait auparavant reçu le consentement des théologiens du Brandebourg, d'Ansbach, de Mansfeld, de Poméranie, du Palatinat, de Hesse, de Strasbourg. Elle n'est toutefois pas prise en considération¹³³⁰, tout comme la *Confessio Württembergica*, rédigée par Johannes Brenz au nom du duc Christoph et approuvée aussi par les théologiens de Wittenberg¹³³¹.

Des sauf-conduits sont envoyés en octobre 1551 à certains théologiens allemands. Dès janvier est alors effective à Trente la présence de délégués du Wurtemberg et de la Saxe et de quelques villes d'Allemagne du Sud, qui reçurent l'autorisation d'assister aux débats le 24 janvier 1552. Mais comme lors de la diète d'Augsbourg de 1530 et des colloques des années 1540-1541, le dialogue s'avère impossible. Les luthériens se plaignent de ne pas avoir pu discuter de la nature du sacrement et ils prennent la décision d'attendre l'arrivée d'autres délégués quand intervient la seconde suspension du Concile. En bref, aucune avancée, toujours et encore... et les promesses de l'Empereur qui deviennent évanescences...

Surtout viennent se surimposer les intrigues françaises, en fonction d'un engagement en date du 27 mai 1551 : Henri II donne, avec une promesse de pension destinée à financer un engagement militaire, sa protection à Ottavio Farnèse, un des fils de Pier Luigi et de Gerolama Orsini, qui en contrepartie promet de ne jamais s'accorder avec l'Empereur et de faire flotter dans le duché de Parme le drapeau français. Ce sont 2 000 piétons et 200 cheveau-légers qui pourront être ainsi levés, et un subside de 12 000 écus d'or est garanti¹³³². Tandis que Ferrante Gonzaga mobilise à Milan un corps d'armée en vue d'une occupation du duché, Jules III intervient. Il proclame Ottavio Farnèse déchu de son duché et envoie des troupes occuper le duché de Castro, qui relevait de l'autorité d'Orazio Farnèse, frère d'Ottavio. Simultanément le gouverneur de Milan, après avoir investi Brescello et Colorno, met pour sa part la ville de Parme en état

de blocus. Henri II réagit en missionnant le maréchal de Termes avec un contingent expéditionnaire de secours dont une partie réussit à entrer dans Parme et l'autre occupe la place de La Mirandola bien vite mise en état de siège par les troupes impérialo-pontificales.

C'était la guerre avec la France, qui parallèlement envahit le Piémont en septembre 1551 afin de desserrer sans doute la pression mise dans le duché de Parme par les Impériaux. La situation sur le terrain n'évolue alors que peu. Une médiation vénitienne aura cependant pour résultat que le pape se retirera du théâtre des opérations et proclamera sa neutralité, à la nouvelle des difficultés rencontrées par Charles Quint dans l'Empire, le 29 avril 1552. La trêve entre le Saint-Siège, le roi de France et Ottavio Farnèse sera signée pour deux ans, à Rome et aura pour effet un désengagement impérial. Mais la guerre de Parme a réveillé dans la péninsule les oppositions à l'impérialisme espagnol, outre qu'elle a coûté très cher.

Dans le Saint-Empire, le problème pour Charles Quint vient de ce que Maurice de Saxe continue de réclamer la remise en liberté de son beau-père Philippe de Hesse, qui en décembre 1551 va jusqu'à tenter, à Malines où il est retenu, de s'évader du couvent dans lequel il était logé. Pour le nouvel électeur, il y a là une affaire d'honneur puisqu'il s'était engagé, en obtenant que Philippe de Hesse vienne implorer sa grâce en juin 1547, à ce qu'il retrouve sa liberté¹³³³. L'Empereur n'a voulu et continue à ne vouloir rien entendre, d'autant qu'il voit dans le landgrave un prince qui, précocement engagé dans la collaboration avec la France, pourrait réitérer si jamais il est remis en liberté ; en outre Henri II vient d'ouvrir les hostilités en Italie, on vient de le constater. Charles Quint n'a pas besoin d'introduire un nouveau paramètre dans son actualité internationale qui ne lui laisse pas de répit, contrairement à ce qu'il aurait pu espérer.

L'honneur passe avant tout à la Renaissance et il est trop réductif de résumer Maurice de Saxe à la figure d'un prince de la seule duplicité ou de

l'ambition exagérée. Le « Judas de Meissen » a ses codes propres, qui le guident et le sollicitent : de même que le ralliement de Maurice de Saxe à Charles Quint eut sans doute pour origine un déficit d'honneur, de même son retournement alors en gestation s'inscrit dans une nécessité de restaurer l'intégrité d'une parole que la rigueur impériale a mise en cause. Revenons ici sur les circonstances de la capitulation de Philippe de Hesse, affaibli après la chute de Darmstadt. Vingt-trois articles furent rédigés, sous le contrôle du cardinal de Granvelle : le landgrave s'engageait à ritualiser sa soumission par la demande de pardon *auf gnade und ungnade* – ce qui impliquait qu'il mettrait son front, tout en étant agenouillé, contre terre –, il renonçait à sa participation à la ligue de Smalkalde, il concédait à l'Empereur et à ses troupes le libre passage dans ses États, promettait de payer 150 000 florins en dédommagement. Il acceptait que toutes ses forteresses et places fortes soient rasées, sauf Cassel et Ziegenheim. Il convenait de remettre Heinrich de Brunswick en liberté et de lui restituer son duché... Enfin, en même temps que ses fils et les États de Hesse ratifieraient la capitulation, Maurice de Saxe et Wolfgang duc des Deux-Ponts, qui étaient ses gendres, se porteraient garants de l'application des articles du traité. Ce fut ensuite que l'agencement de cet accord dérapa, sur un flou. Le landgrave aurait conditionné son accord à ce qu'il ne serait retenu auprès de l'Empereur pas plus de six à huit jours. Et, on l'a vu la cérémonie de soumission eut lieu le 19 juin, suivie par une non-remise en liberté contre laquelle ceux qui avaient négocié l'accord protestèrent immédiatement. Sans rencontrer d'écho positif.

La tradition, retenue plus tard par Jacques-Auguste de Thou, est que Granvelle aurait remplacé, dans le texte de l'accord, les termes premiers de *einige Gefangenschaft* – quelque emprisonnement –, promettant qu'il serait exempt de toute prison prolongée, par *ewige Gefangenschaft* – emprisonnement à perpétuité. Une incertitude subsiste même, car le problème aurait été en outre que cette promesse aurait été seulement

orale... Mais il est possible que l'Empereur lui-même, comme on l'a entrevu, ait mal pris l'aplomb manifesté par Philippe de Hesse lors de la cérémonie de soumission. L'aplomb d'un sourire interprété comme exprimant une distance par rapport à l'humiliation, alors que précédemment il lui avait promis, malgré ses méfaits, de ne pas le punir. En tout cas, l'ambassadeur Mocenigo en reste à la certitude que l'Empereur s'était seulement engagé à ne pas incarcérer Philippe de Hesse et Jean-Frédéric de Saxe à perpétuité : « L'Empereur, il est vrai, dit-il, affirme que jamais il ne fit telle promesse, mais seulement celle de ne pas réduire le landgrave à une prison perpétuelle ; d'où l'on infère que quelques paroles allemandes à double sens, dites dans les pourparlers qui eurent lieu, peuvent avoir prêté à une équivoque. » Mocenigo ajoute encore : « Ce qui est certain, c'est que jamais l'Empereur n'avait voulu auparavant consentir à traiter avec le landgrave, à moins que la personne de ce prince ne fût remise à la discrétion de Sa Majesté. » Une autre source indique que Charles Quint aurait été jusqu'à menacer, pour ne pas être accusé d'avoir rompu sa foi donnée, de remettre en liberté les deux princes et de reprendre aussitôt les opérations de guerre contre eux.

L'honneur est un capital donné par Dieu au prince ou au gentilhomme, qui ne doit pas être dévalué parce qu'il est, en soi-même, à la fois ce qui fait le lien entre les générations passées et à venir, et ce qui doit revenir aussi à Dieu¹³³⁴. Comme Naboth au temps de Jézabel et d'Achab, le prince doit défendre non seulement son honneur, mais, à travers cet honneur, celui de ses ancêtres. Il se doit de préserver la « vigne » qui lui a été léguée et confiée, sa maison. L'honneur va de pair avec la foi et c'est la sagesse divine qui a créé la dignité princière à son image. Ne pas tenir sa foi, c'est se mettre en marge de cette sagesse divine. En plus, tenir Philippe de Hesse emprisonné, c'est l'empêcher lui-même de faire des actions lui procurant honneur, le priver de son ontologie même. Car l'honneur n'est pas une qualité stable, il doit toujours être amplifié sous peine de se scléroser, de

s'affadir, de se diminuer ; voire de se perdre ou déperdre. Être contraint à la non-action, c'est être atteint au cœur à travers l'impossibilité de, pour utiliser une image du temps, monter sur « l'échelle d'honneur », sur laquelle la progression se fait de gradin et gradin jusqu'à ce que soit rencontrée une belle mort.

Priver un prince de cette aptitude au mouvement vers l'honneur, c'est le priver de ce pour quoi Dieu lui a donné un sang plus pur que celui des autres hommes. À travers cette captivité, c'est son honneur propre que Maurice de Saxe, en tant que garant de la liberté de son beau-père, pouvait imaginer atteint. Il y a alors une légitimité du recours à un mode de communication agonal, dont l'outil premier peut être la violence ou la guerre, puisqu'il n'y a aucun autre moyen pour obtenir que justice soit rendue. Une légitime défense en quelque sorte, car l'honneur est en soi, il se pérennise dans la vertu, mais il est aussi lignager et chacun est responsable de l'honneur de son lignage tout en étant responsable du sien propre qui ne s'appartient pas à soi seul¹³³⁵.

D'où la programmation, à l'initiative de Maurice de Saxe et sur celle d'autres princes, de la mise en place d'un réseau d'alliances pivotant autour de l'électeur Joachim de Brandebourg, de l'électeur Palatin Friedrich, du duc Wolfgang des Deux-Ponts et du margrave Ernst de Bade-Dourlach. Il y avait eu une première ébauche organisationnelle le 26 février 1550, quand avait été instituée, pour pallier la dissolution de la ligue de Smalkalde, la ligue de Königsberg. Son objectif était de préparer la résistance luthérienne dans le nord de l'Allemagne qui se sentait sous la menace d'une intervention impériale destinée à imposer une application stricte de l'Intérim, mais dans l'esprit de Maurice de Saxe, elle devait également être offensive face à l'hégémonisme autoritariste de plus en plus durci de Charles Quint : le nouvel électeur se laisse aller à accuser désormais l'Empereur de plonger l'Allemagne dans la servitude. Les parties prenantes

étaient le margrave Hans de Brandebourg-Küstrim, le duc Albrecht de Prusse et Johann Albrecht von Mecklenbourg.

Le 22 mai 1551, c'est à Torgau que Maurice de Saxe réunit ses alliés, auxquels se joint Wilhelm de Hesse, le fils du landgrave ; une entente, la *torgauer obligation*, est trouvée sur la nécessité de chercher l'appui du roi de France. Friedrich von Reifenberg reçoit la mission de se rendre auprès d'Henri II avec des instructions relativement précises. Des pourparlers sont engagés à la cour de France par Albrecht Alcibiade, margrave de Brandenburg-Kulmbach, mais ils se révèlent laborieux. On est entré dans la séquence de ce que l'historiographie allemande nomme la *Fürstenrevolution*. Tout se fait dans le plus grand secret, conditionnant la réussite de ce qui est une grande opération de déstabilisation de l'Empereur au nom de la « *Teutsche Libertät* », la liberté allemande.

Le réseau, à l'issue d'une rencontre décisive qui eut lieu dans la lande de Lochau, est élargi au roi de France dès le 5 octobre 1551 grâce à un traité secret prénégocié par l'évêque de Bayonne Jean de Fresse et signé par Maurice de Saxe en son nom et en celui de George Friedrich, margrave de Brandebourg – qui était son cousin et pupille –, de Johann Albrecht duc de Mecklenbourg, et de Wilhelm de Hesse, fils du landgrave captif. Il s'agit du traité de Chambord, en date du 15 janvier 1552, dont les modalités furent précisées ensuite lors de la conférence de Friedewald¹³³⁶. L'objectif, outre la libération du landgrave, emprisonné contre « le droit des gens », que se fixe le pacte ainsi conclu est de secouer le joug de ce qui est défini comme une « bestiale servitude », et de restaurer la « nation germanique », « notre très chère patrie », dans son « ancienne servitude et franchise ». Il est important de voir que les protagonistes allemands se défendaient de se préparer à une guerre de religion, pour ne pas aller contre leurs engagements pris avec Henri II : le plus important demeure de libérer l'Empire de la *viehischen Servitut des Kaisers*, la bestiale servitude, et d'empêcher qu'à terme la « religion » soit complètement éradiquée de l'Empire.

La guerre devait être une guerre offensive simultanée et jusqu'aboutiste, sans paix ni trêve avant la victoire finale ; et si cela était nécessaire une armée française se joindrait à l'armée des nouveaux confédérés, et marcherait jusqu'en Haute-Allemagne ou en direction des Pays-Bas. Le roi de France, surtout, s'engageait à fournir des subsides très importants à ses alliés ainsi que des contingents de soldats : pour les trois premiers mois de conflit, 240 000 écus, puis 60 000 durant les mois qui suivraient. En échange, il serait mis en possession de villes impériales qui n'étaient pas de langue allemande, Cambrai aux Pays-Bas, Toul et Metz en Lorraine, et Verdun, qu'il conserverait en sa qualité reconnue de vicaire d'Empire, et d'autres qui seraient dans la même configuration. Le 12 février, lors de la conférence tenue à Friedewald en Hesse, les modalités de l'offensive anti-impériale à venir sont définies avec plus de précision¹³³⁷ et il est décidé que la guerre sera ouverte sur deux fronts.

Thomas Kaufmann insiste sur le fait qu'il y avait là un sens stratégique bien précis : les conquêtes françaises viendraient « se glisser comme un verrou entre les possessions des Habsbourgs en Haute- et Basse-Allemagne¹³³⁸ ». Refusant les exigences françaises, le margrave Hans de Brandebourg-Küstrin et Albrecht de Brandenburg-Ansbach, duc de Prusse, se retirèrent de la ligue. Il était aussi envisagé qu'un nouvel Empereur serait élu, une fois Charles Quint vaincu¹³³⁹.

Jacques V. Pollet permet toutefois de comprendre que, pour Maurice de Saxe, la décision est complexe, qu'elle repose sur une pensée qui oscille et qui hésite longtemps à se stabiliser sur un choix déterminé. C'est au même moment où il reçoit de Charles Quint, en janvier 1551, le commandement de troupes chargées d'aller mettre le siège devant Magdebourg, qu'il s'intéresse au projet de ligue anti-impériale préméditée, entre autres, par Hans de Brandebourg-Küstrin. Ensuite, sur la fin avril, il ralentit les opérations parce qu'il attend des nouvelles des négociations engagées avec la France ; puis lorsque Magdebourg a enfin capitulé, il entame un parcours

propre, car il conserve à son service des troupes qu'il va pouvoir utiliser ultérieurement. Ce ne serait que sur la fin du mois de janvier 1552 que sa décision aurait enfin été prise¹³⁴⁰.

Outre la question lancinante de l'honneur à quoi se rajouterait la culpabilité d'avoir été le bras armé d'un Empereur dont tout donne à entendre qu'il ira désormais jusqu'au bout dans son projet de rétablissement de l'unité religieuse aux dépens de l'Évangile, il faudrait évoquer, pour expliquer l'apparente versatilité de Maurice de Saxe, la méfiance du nouvel électeur à l'égard de Charles Quint. Jacques V. Pollet, suivant une argumentation de Carl A. Cornelius datant de 1866¹³⁴¹, soutient que ce serait la crainte d'être dépossédé de son titre et de son pouvoir qui aurait porté Maurice de Saxe à procéder en quelque sorte par anticipation. L'Empereur aurait joué avec le feu : en refusant de libérer le vieux duc Jean-Frédéric, Charles Quint croyait avoir Maurice à sa merci, car celui-ci aurait été conduit à penser que l'Empereur pouvait lui retirer l'Électorat « comme il le lui avait conféré ». Certes, mais c'est oublier que la priorité pour Maurice de Saxe est la libération de son beau-père Philippe de Hesse, parce qu'il a engagé sa parole en 1547 et que c'est sa parole qui a porté ce dernier à accepter le principe d'une reddition. Il a donné sa foi, il peut se juger responsable de ce que l'Empereur s'est refusé à tenir compte de son engagement personnel. Il peut se sentir déshonoré lui-même, et des libelles et chansons en circulation ne sont pas sans lui rappeler que son beau-père est tenu captif malgré ses propres engagements.

L'honneur avant tout dicte la priorité donnée à la négociation et au compromis après la surprise d'Innsbruck. L'honneur explique beaucoup plus l'histoire du XVI^e siècle que la dissimulation concurrentielle des acteurs qui passeraient leur temps à se mentir et à se contre-mentir pour parvenir à leurs fins. Pour la guerre qu'il enclenche en 1552, Henri II, alors qu'il a renoué l'alliance avec le Turc et pacifié ses relations avec l'Angleterre, ne se plaint-il pas lui-même de s'être senti méprisé par l'Empereur qui se serait

refusé d'écouter ses propositions d'amitié, « comme s'il était d'un grade moindre et inférieur en qualité » ? Charles Quint lui-même n'agit-il pas lui aussi en fonction de son honneur et des atteintes qu'il peut éprouver avoir été faites à ce capital qui lui vient de ses ancêtres et qu'il se doit de transmettre sans taches à ceux de son sang ? La campagne d'Henri II, qui se traduisit par la saisie des Trois Évêchés, « atteint profondément Charles Quint dans son honneur ». Après sa fuite d'Innsbruck, il y avait ce qu'il jugea, selon l'analyse de Bertrand Haan, avoir été une agression contre un Saint-Empire qu'il se devait de protéger dans son intégrité. « Jugeant opportun d'adopter une attitude conciliante envers les princes allemands, il rejeta toute la faute sur le roi de France. Il chercha alors à venger l'injure qui lui avait été faite... » À se venger. D'où le siège de Metz entre le 10 novembre et le 26 décembre¹³⁴².

En fin de compte, il faudrait voir dans le désamour de Maurice de Saxe à l'égard de Charles Quint l'effet d'une stratégie vindicatoire longtemps occultée mais qui, dès que l'occasion semble propice, est actualisée. Tout comme il faudrait, pour remonter dans la chronologie, distinguer dans la guerre de Smalkalde une volonté de l'Empereur de venger son honneur bafoué par le landgrave et l'électeur ayant laissé courir des libelles mettant en cause son autorité et sa dignité, voire allant plus loin dans des paroles évoquant sa réduction à la figure régressive d'un petit prince, Charles de Gand ? L'histoire de l'individu n'est pas pensée comme une histoire individuelle, elle peut se fondre dans d'autres histoires individuelles, qui, par-delà les écarts de temps ou de générations, par-delà les lieux et les espaces au sein desquels les vies se déroulent, définissent une identité particularisée¹³⁴³. Pour l'honneur, la haine peut entrer en action comme peuvent entrer aussi en compte la dissimulation, la feinte, la ruse, le meurtre, la rébellion¹³⁴⁴. L'ontologie de l'acteur historique autorise en fin de compte tous les stratagèmes.

Et l'homme d'honneur ne doit pas hésiter à s'en remettre à Dieu jusque dans le moment le plus critique, parce que seul Dieu accorde et dispense, et aussi venge l'honneur. L'honneur est donné par Dieu et il se défend au nom de Dieu. Se venger, venger son honneur, c'est venger l'honneur de Dieu. D'où le lien étroit de l'acte d'honneur à la foi. Et gouverner, c'est aussi agir dans l'honneur, défendre son propre honneur et l'honneur de celle en qui coule le sang issu de l'union avec Agnès de Hesse, Anna, dont on sait qu'elle épousera Guillaume d'Orange... Sang qui coule encore dans son frère August qui lui succédera. Pierre Chaunu a pu écrire qu'à l'origine de la lutte entre Charles Quint et François I^{er}, il y a une vieille histoire de meurtre... La restitution de l'honneur est un devoir autant qu'un droit, car celui dont l'honneur a été offensé a derrière lui l'esprit de ses propres morts qui l'appellent à la vengeance¹³⁴⁵. Charles Quint, à force de rejeter dans l'ombre ces fantômes, à force d'avoir cru en sa figure katéchontique, l'a peut-être oublié...

Pour remonter dans le temps, le ralliement de Maurice de Saxe à la cause impériale face à ses coreligionnaires ne s'explique-t-il pas par l'offense que fut la saisie par l'électeur Jean-Frédéric de Saxe de Wurzen, en 1542 ? N'y eut-il pas la *wurzener Stiftsfehde* qui intervint pour le jeune duc de Saxe un an après la mort de son père ? Les droits de vidamie de Wurzen, d'après un partage en date de 1485, étaient exercés par les deux lignées saxonnes, albertine et ernestine, mais Jean-Frédéric décida en 1542 de lever *sponte suo* une imposition valant pour subside pour la guerre contre les Turcs et pour témoignage de sa prise de contrôle de la ville. Près de 40 000 hommes furent aussitôt levés de part et d'autre.

Certes le landgrave de Hesse intervint alors pour empêcher une guerre ouverte entre les deux princes et pour leur faire accepter une transaction qui fut signée le 10 avril 1542¹³⁴⁶, mais le passif d'honneur subsista parce que, pour Maurice de Saxe, il y avait « *Verletzung seiner Rechte* », offense à son droit. Si, en tant que duc de la Saxe Albertine, il composa avec Charles

Quint et devint ensuite le « Judas von Meissen¹³⁴⁷ » en prenant part aux opérations militaires contre les princes confédérés, n'était-ce pas parce qu'il y avait eu offense impliquant un déficit d'honneur qui exigeait une restitution du droit, de son droit ? Pour lui, une séquence s'est achevée lors de sa cérémonie d'intronisation comme prince-électeur, mais cela ne veut pas dire que son honneur ne soit pas toujours à rétablir, dans un autre axe, après l'emprisonnement de son beau-père. Et Charles Quint toujours n'instrumenta-t-il pas, peu après la conférence de Passau, le margrave Albrecht Alcibiade de Brandebourg-Kulmbach contre Maurice de Saxe, dans une manière de vengeance qui trouva son accomplissement lors de la bataille de Sieverhausen, le 9 juillet 1553, et la mort de l'électeur peu après, le 11 juillet ?

Même s'il ne faut pas réduire toute l'histoire à un enchaînement vindicatoire qui deviendrait le moteur de l'histoire, le capital d'honneur des acteurs du xvi^e siècle ne souffre pas de privations, parce que l'honneur lie existentiellement à Dieu¹³⁴⁸. Et il faudrait aussi toujours et encore, plus qu'en référer à la configuration problématiquement machiavélienne qui aurait vu Maurice de Saxe être avant tout un prince de l'utile, de propre utilité primant sur tout autre détermination – à commencer la motivation de sa foi –, prendre en compte la donne religieuse d'après 1548 : l'Intérim met en danger la restitution de l'Évangile, risque de l'extirper de l'Allemagne, c'est ce qui se dit et se répète de plus en plus dramatiquement par voie de libelles imprimés à Magdebourg.

Comment ne pas imaginer que s'exerça aussi sur Maurice de Saxe la pression de cet horizon eschatologique¹³⁴⁹. Comment ne pas deviner qu'il en vint à un projet de prise d'armes parce qu'il était un croyant de la liberté chrétienne à laquelle Luther avait sensibilisé la *natio germanica* ? N'était-il pas attaché, dans son château de Dresde, à la représentation de la conversion de saint Paul, à celle de la visite des Rois à l'enfant Jésus ? Ne se donnait-il pas comme modèle Josué, guidant le peuple hébreu après la

mort de Moïse vers le pays de Canaan ? Dans sa correspondance privée avec son épouse, ne veillait-il pas à donner l'image d'un croyant priant Dieu régulièrement ? S'il fut érigé après la capitulation de Wittenberg en traître, n'était-ce pas en contrepoin du portrait de Jean-Frédéric de Saxe, dépeint alors comme un martyr de la foi, dans une construction antinomique qui visait à le montrer sans foi ni loi ? Lorsqu'il fut à l'approche du dernier instant, ayant auprès de lui le pasteur Johannes Weiß, ne s'adressa-t-il pas au « Tout-puissant Dieu miséricordieux » pour le prier « que tu veuilles bien pour la mort et la souffrance de ton Fils aimé oublier et pardonner tous mes péchés accomplis à l'égard des hommes » ? Ne promit-il pas du « fond » de son cœur, de pardonner à tous ses ennemis et adversaires ? Ne prononça-t-il pas le verset du psaume XXXI, 5 ; « *Herr, in deine Hände befehle ich meinen Geist* », « Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains », que le Christ prononça Lui-même en Croix ? Ne voulait-il pas ainsi signifier que sa foi dans la grâce lui donnait sa certitude du salut alors que sa force était épuisée, et qu'il se savait n'être qu'un « vase brisé » ? Ne dit-il pas son assurance que « je serai par ta grâce dans l'allégresse et la joie » ? Ne doit-on pas sur ce point suivre Johannes Hermann lorsqu'il affirme que dans ses engagements contradictoires, il aurait cherché avant tout la paix, parce que pour lui la paix permettrait à ceux qui voulaient vivre dans l'Évangile de vivre sans être sans être inquiétés ou poursuivis, « comme lui fit dans sa vie et dans sa mort¹³⁵⁰ » ? Il faut le redire, ne négligeons pas la donnée de la foi à une époque où l'Au-delà tarraudait les consciences, au point de les mettre sous tension chaque heure, chaque jour...

C'est sur ces bases qu'il faut comprendre le retournement historique qui est en gestation. Et qu'il faut aussi rompre avec des interprétations valorisant le primat de l'intérêt personnel des acteurs du XVI^e siècle, de leur ambition ou de leur orgueil déterminant des conduites ondulatoires. Le mari d'Agnes de Hesse se devait, après avoir recouru à des demandes réitérées et

après s'être heurté à un mur, d'agir pour faire libérer son beau-père Philippe, le grand-père de sa fille. De Jean-Frédéric de Saxe et de sa mise en liberté, il n'a d'ailleurs rien à faire...

Un autre grand montage

Poursuivons, une fois saisi ce code impliqué par la défense d'un capital symbolique qui joue du bas au plus haut de la société selon des variables. Une ambassade allemande se rend ensuite à Fontainebleau. Les articles proposés furent entérinés. Et le roi de France commença à rassembler les fonds dont il avait besoin : la ville de Paris accorda un don gratuit, qui s'ajouta aux revenus issus de la création de soixante présidiaux et de la vente des offices qui en découlaient, en mars 1551. Le 12 février 1552, Henri II tint un lit de justice pour annoncer qu'il allait mener une guerre préventive, et qu'il laissait la régence à la reine Catherine¹³⁵¹.

En plus, les conjurés allemands ont de nouvelles raisons de se sentir légitimés dans leur volonté de ne pas continuer à être phagocytés par la politique impériale. Certaines promesses relatives au Concile se révèlent toujours plus illusoires, car, à Trente, la dynamique est réactive, toujours plus. Les canons relatifs à la doctrine eucharistique sont adoptés en congrégation générale au cours du mois d'octobre, mais la XIV^e session voit les Pères poursuivre dans le même sens univoque : ils réaffirment la présence réelle du Christ dans l'eucharistie, la transsubstantiation, la communion comme manducation sacramentelle et réelle¹³⁵², la pertinence de l'adoration de l'hostie. La communion sous les deux espèces ne fut pas concédée malgré les sollicitations de l'évêque de Vienne Friedrich Nausea [Grau], mais il fut obtenu par les théologiens allemands et les représentants de l'Empereur que l'on attende la venue de théologiens luthériens pour qu'il en soit reparlé. La porte n'était pas donc là vraiment fermée, même s'il peut

paraître peu réaliste de continuer à croire que les Pères vont se résoudre à un retour en arrière... Suivirent, outre des décrets valorisant entre autres la figure de l'évêque, l'obligation des clercs de porter l'habit ecclésiastique, le problème des abus commis en cour de Rome lors de la nomination aux bénéfices. Puis il y eut un décret en quinze canons sur la pénitence déclarant obligatoires la confession auriculaire et la satisfaction, et un autre en quatre canons sur l'extrême-onction conservée dans sa forme de toujours. Rien n'allant dans le sens de ce qu'auraient pu attendre les luthériens...

Dès le 11 octobre, Christoph von Strassen et Hans Hoffmann, envoyés de l'électeur Joachim de Brandebourg, sont introduits dans l'assemblée ; puis le 22 octobre 1551, deux députés du duc Ulrich de Wurtemberg sont présents à Trente, tandis qu'arrive, le 22 du même mois, Johannes Sleidan, qui représente les villes de Strasbourg, Esslingen, Reutlingen, Ravensburg, Biberach et Lindau. Mais après des palabres, il fut résolu d'attendre les autres délégués d'autres Églises réformées. Attendre, toujours attendre, comme si des spéculations étaient faites sur un effondrement proche du système intérimaire qui rendrait obsolètes les discussions promises... Charles Quint vit d'un mauvais œil toutes ces tergiversations. En outre, il semble n'avoir pas porté attention ou voulu donner une crédibilité aux rumeurs qui lui rapportaient que des tractations étaient en cours entre princes et aussi avec la France. Sa confiance en Maurice de Saxe reste ferme, du moins en apparence. Comme s'il estimait qu'entre un roi de France inexpérimenté et un prince saxon redevable à son égard, il n'avait pas à craindre qu'une convergence dans les intérêts puisse être trouvée. Surtout, le Concile va à l'envers de ses attentes : au cours du mois d'août 1551, une réflexion est conduite sur toute une série de propositions luthériennes, qui donnent lieu à la rédaction de rapports très négatifs. Loin d'ouvrir la porte à des discussions futures, les théologiens la referment à double tour : ainsi sur le sacrifice de la messe, toutes les avancées

luthériennes sont dénoncées comme hérétiques et schismatiques, sacrilèges. Et à la fois le jésuite Jacques Lainez et le dominicain Melchior Cano interviennent pour redire le caractère sacrificiel de la messe. Un travail de fond est engagé, qui s'attache à produire une condamnation doctrinale des avancées protestantes en insistant sur l'unité de la Croix et de la messe et qui va servir de socle aux canons¹³⁵³.

Parallèlement Maurice de Saxe joue cependant sur un second axe : il envoie lui aussi des ambassadeurs aux Pères du concile, Wolfgang Koller et Leonhard Badhorn, qui atteignent Trente le 7 janvier 1552. Leur mission est de demander que des théologiens protestants, alors stationnés à 40 milles de Trente, assistent et prennent part aux débats. Les deux émissaires réclament aussi qu'une fois les théologiens réformés présents, il soit fait table rase de tous les travaux précédemment réalisés. Le préliminaire est qu'il faut que des sauf-conduits leur soient concédés selon la forme de ceux qui durant le concile de Bâle avaient été accordés aux hussites. Ce qui est refusé, le sauf-conduit adopté lors de la XV^e session impliquant qu'au cas où « aucun » en vienne à « faire, ou commettre quelque chose d'énorme », la « grâce de cette liberté » qui lui aurait été donnée de venir à Trente serait annulée pour qu'un châtiment proportionné au délit puisse lui être appliqué. Ce qui d'emblée était un frein mis aux discussions qui pourraient advenir, la chose « énorme » pouvant être une proposition qui serait considérée comme hérétique. Le 24 janvier, les délégués du Wurtemberg présentent la confession de foi mise en forme par Johannes Brenz, et ils réitèrent les exigences préliminaires. Puis le même jour ce sont les délégués de Maurice de Saxe qui peuvent exposer leurs revendications. Mais la force d'inertie l'emporte et, le 25 janvier, la XV^e session du concile est tenue sans que la question de la révision des premiers décrets soit abordée.

Dès le mois de mars, il est question de suspension du Concile, d'autant que la XVI^e session est reportée à la fin avril. Donc aucune avancée n'a eu lieu et tout démontre que les promesses sur lesquelles Charles Quint a

construit l'Intérim pourraient n'avoir été que des chimères destinées à faire accepter le principe d'un sens unique en direction d'une recatholicisation sans concession aucune.

Mais l'histoire est en voie de reconfiguration. C'est que Maurice de Saxe a passé alors un seuil ; car il intervient sur un troisième axe en faisant publier à l'intention de tous les *Reichstände* du Saint-Empire au milieu mars un manifeste stigmatisant, outre les mensonges des romanistes de Trente ne tenant aucune de leurs promesses, dans les intentions de Charles Quint la volonté de réduire les libertés germaniques à une monarchie absolue monopolisée par sa maison, contre les privilèges de princes et villes libres de l'Empire. Il y avait risque, déclare-t-il, d'instauration d'un pouvoir héréditaire qui ne pourrait que s'attaquer sous peu aux princes pour les mettre au pas. Un des reproches était que le sceau de l'Empire avait été confié à un étranger. À quoi s'ajoutait la dénonciation des exactions des Espagnols et autres Italiens de l'armée impériale. Il était dit, entre autres récriminations, que l'emprisonnement du landgrave était de la part de l'Empereur un déni de sa propre parole. Comme ceux qui s'étaient récemment confédérés avec lui, Maurice de Saxe invite les Allemands à sortir de leur léthargie, et à entreprendre de chasser l'ennemi de la nation allemande en se mobilisant. Il se définit comme le protecteur de la Parole de Dieu. Il conclut qu'il faut se résoudre désormais à employer le fer et le feu. Et, en parallèle, des lettres du *rex francorum* proclamèrent que la guerre était entreprise pour la vengeance de la *libertas germanica* et des princes captifs¹³⁵⁴. Un bonnet phrygien entouré de part et d'autre de deux poignards illustre la publication, soit en référence aux meurtriers de César, soit au « *pileus* », le bonnet des esclaves affranchis à Rome, symbole de leur liberté.

Puis, les 17 et 18 mars, Maurice de Saxe sort de l'expectative. Il met en mouvement ses troupes cantonnées en Thuringe en direction de la Franconie et la jonction avec les contingents des autres États confédérés lui

permet de compter sous ses ordres 30 000 hommes. Avec lui, il a Wilhelm de Hesse et le margrave Albrecht Alcibiade de Brandebourg. Cette armée, tout en soumettant sur son passage une série de villes, va vite. Elle gagne le 1^{er} avril 1552 le point stratégique qu'est Augsbourg qui, canonnée durement, se rend au bout de cinq jours. Le culte luthérien aboli y est aussitôt restauré tout comme est restauré le magistrat dans sa configuration d'avant la normalisation impériale. Les forces confédérées campent ensuite devant Ulm le 12 avril, se heurtant à un refus d'ouverture des portes de la part du magistrat.

Un problème n'arrive jamais seul. Charles Quint va en faire l'expérience. Le concile de Trente fait partie du système de Charles Quint et de son projet de concorde. Car l'Intérim n'était qu'une étape dans un processus au cœur duquel le concile devait jouer un rôle décisif. Or se pose immédiatement la question de la suspension des travaux, du fait, est-il argué, de la menace représentée par la proximité de l'armée luthérienne de Maurice de Saxe qui se rapprocherait : l'avis du pape arrive à Trente le 20 avril et les discussions en congrégation générale commencent le 24 avril, se concluant par un vote en faveur de la suspension : le 28 avril, est rendu public le décret de suspension, pour deux ans, du Concile, qui invoque les armes et les désunions qui troublent désormais la chrétienté, et qui demeure bloqué sur les acquits des travaux qui ont eu lieu, redisant que ce qui a été résolu ne sera pas changé : « Cependant le Saint Concile exhorte tous les Princes Chrétiens, et tous les Prélat, d'observer, et de faire observer respectivement, autant qu'il leur appartient, dans leurs Royaumes, leurs estats, et leurs Églises, toutes et chacunes les choses, qui jusques à présent ont été ordonnées, et établies par le Saint Concile œcuménique. » Dix années de suspension suivront. Pour l'Empereur, c'est le commencement d'une fin. Puisque l'Intérim prend sens par le Concile...

Face à cette rapidité d'action qui voit les Confédérés prendre le contrôle d'une partie de la Haute-Allemagne et face à la désintégration de sa logique

conciliaire, Charles Quint comprend vite qu'il perd le contrôle de la situation face aux 30 000 hommes du parti adverse, d'autant qu'il est malade à Innsbruck et que la grande armée de 1547-1548 n'existe plus : troupes allemandes débandées pour cause de soldes impayées, soldats espagnols envoyés en Hongrie, bandes italiennes reparties en Italie. Et sans doute l'Empereur n'a-t-il pas imaginé que Maurice de Saxe irait jusqu'à au bout de sa tentation de rupture. Les préparatifs militaires sont au point mort, peut-être parce qu'il s'agit toujours, dans l'esprit du vainqueur de la ligue de Smalkalde, de ne pas donner l'impression d'avoir l'initiative de la guerre, et ainsi de ne pas offrir à l'adversaire un moyen de légitimation d'un combat qui semble tellement en décalage par rapport à la concorde impériale et à la facilité avec laquelle celle-ci a été imposée, qu'il n'y a pas de raison à croire en un possible retour en arrière de l'histoire ?

Dès le 4 avril 1552, Charles Quint écrit à son frère pour lui faire part de son désarroi : « Je me trouve présentement desnudé de forces et desautorisé. Je me vois forcé d'abandonner l'Allemagne pour n'avoir nul qui se vueille declarer pour moy, et tant de contraires, et j'à les forces en leurs mains... Quelle belle fin je feroie en mes vieulx jours ! Le tout bien considéré, me recommandant à Dieu et me mettant en ses mains, voyant à cette heure nécessité de recevoir une grande honte ou de me mettre en ung grand danger, j'ayme mieulx prendre la part du danger, puisqu'il est en la main de Dieu de le remédier, que attendre celle de la honte, qui est si apparente ¹³⁵⁵. »

Au contraire Maurice de Saxe a avec lui les troupes engagées précédemment dans l'action entreprise contre Magdebourg, qu'il a maintenues à son service et qui sont aguerries. Il ne reste plus, du côté impérial, qu'une petite armée campée autour d'Innsbruck, dont Charles Quint peut savoir par avance qu'elle sera incapable de résister à une percée de l'armée confédérée, dont les *Blitz* ont été jusqu'à présent d'une très grande efficacité. Et en plus, il n'a pas d'argent disponible immédiatement, d'autant qu'en perdant Augsbourg, il a perdu le contact avec ses banquiers.

Il demande à son frère Ferdinand de toute urgence de chercher à s'accorder avec le duc Maurice qui, selon les mots de Karl Brandi, « resta le plus longtemps possible dans la coulisse » ; une entrevue a ainsi lieu entre les deux hommes à Linz, à partir du 19 avril 1552, et ils acceptent tous deux de s'accorder pour une trêve valant pour quinze jours. Des nouvelles courent sur une percée française qui aurait conduit à l'occupation des Trois Évêchés et qui inquiète les pouvoirs princiers du Saint-Empire. Le risque est pour les princes de laisser Henri II prendre trop d'importance en Allemagne, tandis que Ferdinand est attaché à se donner une image de modération dans l'avant-contexte d'une future élection impériale. Est alors programmée pour le 26 mai une réunion à Passau, à laquelle prendraient part des députés impériaux et confédérés, ainsi que l'Empereur et l'électeur de Saxe.

Les conditions de l'armistice de Linz étaient rigoureuses : libération du landgrave, sans attendre, réunion d'un concile national, amnistie pour les Confédérés, conclusion d'une paix avec la France. Ce qui n'empêche pas Maurice de Saxe de se préparer à marcher en direction d'Innsbruck et d'envoyer une ambassade en France, et aussi de laisser le margrave Albrecht Alcibiade s'attaquer à Nuremberg, et imposer des traités de ralliement à Bamberg et Würzburg.

Le second volet du plan de déstabilisation de Charles Quint de plus a débuté, de manière simultanée : l'armée française a effectivement commencé le « voyage d'Allemagne » en passant la Meuse le 2 avril, puis en occupant le 5 avril Toul, et Metz cinq jours plus tard. Elle marche ensuite sur Strasbourg qui lui refuse l'ouverture de ses portes toutefois, et elle revient finalement sur Verdun qui compose avec Henri II le 12 juin. Comme l'a précisé Bertrand Haan, il n'est pas ici officiellement question d'annexions, car les Trois Évêchés demeurent membres du Saint-Empire et ne sont que placés sous la protection du roi de France¹³⁵⁶. En tout, cas, pour Charles Quint, le mal est fait.

De l'art du coup de main ou quand tout s'effondre

Maurice de Saxe a rejoint son armée le 9 mai à Gundelfingen. Avant même la cessation des hostilités qui était prévue, il prend la décision de tenter un coup de force, ou plutôt un coup de main, peut-être parce que, sur le plan politique, sa situation au sein de la ligue à laquelle il a adhéré n'est pas assurée : l'opération consiste à foncer sur Innsbruck, en dispersant les deux corps de troupes impériales postés à l'entrée du Tyrol. Il réussit à prendre la forteresse de l'Ehrenberg le 18 mai. Son objectif est sans doute, par cette célérité, d'une part d'empêcher Charles Quint d'avoir le temps de faire remonter d'Italie des troupes fraîches qui lui auraient redonné l'avantage et qui auraient pu faire leur jonction avec des contingents en urgence envoyés par Ferdinand. Et d'autre part de chercher à s'emparer de sa personne, une opération qui ne put être réalisée, car retardée par une mutinerie de mercenaires exigeant une gratification avant de se mettre en marche. C'est cette mutinerie qui sauve l'Empereur.

Le soir du 22 mai, Charles Quint est averti de la proximité des troupes de l'électeur : il ne lui reste plus que la solution peu glorieuse de la fuite, probablement en litière, sans son épée, avec tous ses proches, dans la nuit et sous la pluie, par des chemins qui l'emmènent jusqu'à Villach en Carinthie, où il parvient le 30 mai. Huit jours donc très éprouvants. Jean-Frédéric de Saxe, pourtant handicapé par sa très forte corpulence, fait partie de cette retraite, n'ayant aucune envie certainement de tomber entre les mains de son cousin. La même nuit dramatique du 22 au 23 mai, Maurice de Saxe pénètre dans Innsbruck, mais à la demande de Ferdinand et probablement conscient que l'échec du raid destiné à capturer l'Empereur changeait pour lui la donne, il ne lance pas la chasse des fugitifs ; il accepte de renouer avec le projet de rencontre à Passau, faisant faire retraite à ses troupes jusqu'à Füssen¹³⁵⁷. Il n'en est pas moins vrai qu'en quelques heures s'est

détricoté tout le montage réalisé depuis 1546 par Charles Quint, et que les luthériens sont désormais d'autant en position de force que le temps travaille désormais pour eux. En plus, la symbolique est de leur côté avec l'image d'un Empereur en fuite qui tranche avec l'exaltation du César *redivivus* de l'après bataille de Mühlberg...

Tout est allé très vite et pour les luthériens la rapidité de l'effondrement du système impérial ramène Dieu à leurs côtés, après les épreuves des dernières années. Comme dans l'Ancien Testament, Dieu a éprouvé les siens pour mieux leur faire ressentir leur foi, et comme dans l'Ancien Testament la puissance humaine la plus arrogante et violente a été défaite en quelques jours. Comme dans le *Livre des Révélation*s, les agents de l'Antéchrist ont opprimé les fidèles de Dieu, et comme dans le *Livre des Révélation*s ils ont encouru le châtiment qui avait été prophétisé.

Les conférences débutent le 29 mai. Ferdinand, dans une lettre qu'il écrit à son frère le 4 juin, lui exprime ses inquiétudes sur une possible action d'Henri II, qui pourrait être soutenu par des troupes envoyées par Maurice de Saxe, en direction des Pays-Bas : ce serait le troisième volet de la programmation entreprise auparavant, qui pourrait être catastrophique. Il est nécessaire d'anticiper et donc de calmer le jeu du côté du Saint-Empire. L'argumentaire qui est en parallèle présenté contre l'Empereur l'accuse d'avoir violé le serment prononcé lors de son couronnement : il a attribué à des Espagnols de hautes charges de l'Empire, il a fait venir des troupes étrangères d'occupation en territoire allemand, qui ont exercé des destructions et pillages, il n'a pas prêté l'oreille aux princes et aux électeurs de l'Empire, il a distribué sans leur accord des fiefs d'Empire. Dernière récrimination et non la moindre, il veut rendre la couronne impériale héréditaire.

Le 7 juin, les princes alliés déclarent avoir pris les armes pour la défense de la religion, et pour les libertés allemandes. Ils dénoncent le retour aux erreurs romaines, le bannissement et l'emprisonnement des bons

pasteurs. Ils affirment qu'ils ont pour fin de restaurer la prédication de la pure Parole de Dieu, en accord avec la confession d'Augsbourg, pour que les jeunes puissent recevoir l'instruction pieuse qu'ils attendent. Et les pasteurs sont remis dans leurs cures. C'est un retour à la case départ. La retenue des temps entendue comme le retour à une situation d'origine est un échec complet.

Charles Quint tente alors de reprendre l'initiative face à celui qu'il compare à Absalon, le fils rebelle de David. Il commence par proposer la libération du landgrave de Hesse en échange d'un véritable cessez-le-feu. Il reste cependant campé sur sa position qui est de ne pas accepter une paix perpétuelle, qu'il conditionne à une résolution de la question religieuse dans le Saint-Empire. Le 16 juillet, il atteint Linz, puis s'installe à Sterzingen, non loin d'Innsbruck. Maurice de Saxe, dans une indécision tactique probablement mais aussi du fait de tensions très vives avec certains princes de la coalition, fait traîner les choses, mais finit par donner son acceptation d'une négociation, le 31 juillet.

Finalement est conclue la paix, le 2 août 1552, à Passau, ville d'Empire de Basse-Bavière, en présence d'un côté de Ferdinand, roi des Romains, de l'archiduc Maximilien son fils, de l'archevêque de Mayence et des princes catholiques, et de l'autre, de l'électeur Maurice de Saxe et des princes protestants. L'accord, sous l'autorité de *Wir Ferdinand von Gottes Gnaden Römischer König...*, vise à la préservation de la tranquillité, de la concorde et la paix de la *communis reipublicae*, mais aussi il se propose de mettre fin aux effusions de sang humain, à la dévastation de la *patria*. Les Impériaux garantissaient la libération du landgrave, pour l'instant prisonnier à Malines, au plus vite. C'était la condition *sine qua non* pour le licenciement des troupes alliées qui s'ensuivrait. La liberté de la nation germanique était assurée, et était garantie la liberté de religion : ce qui impliquait qu'il n'y aurait plus de poursuites contre ceux qui voulaient rester fidèles à la confession d'Augsbourg. L'Intérim était de fait aboli. Les adhérents de la

confession d'Augsbourg étaient placés sous protection contre toute attaque ou violence qui aurait pour cause leur foi. Pour pérenniser la paix, il serait demandé à l'Empereur de convoquer dans un délai de six mois, donc avant le début de l'année 1553, une diète.

De même devrait être réunie une assemblée allemande, concile ou colloque, qui serait destinée à régler dans l'Empire la question religieuse. Ce qui revenait à affirmer publiquement que le Concile n'avait pas su résoudre la crise et que, même suspendu pour l'instant, il n'avait donc pas lieu d'être dans l'avenir. Il ne subsistait rien des conséquences de la victoire de 1547, vraiment rien. Il était toujours question de « la finale union de religion », mais pour l'instant ce n'était plus sous le régime de l'Intérim qu'elle devait être envisagée ou attendue¹³⁵⁸. Tous les princes allemands – la liste est donnée par le texte même du traité – furent censés avoir donné leur accord au *Passauer Vertrag*, sauf le margrave Albrecht Alcibiade de Brandebourg-Kulmbach.

La donnée de rupture du traité était qu'il était une tentative de stabilisation de la paix dans la diversité religieuse désormais définie sans limitation de durée et sans lien avec la nécessité urgente d'une concorde¹³⁵⁹. L'important est qu'était accordée la priorité à une paix politique permanente sur l'immédiateté d'une union religieuse. L'important est encore que les protagonistes du traité sont les princes et les États du Saint-Empire et qu'ils obtiennent la liberté religieuse pour la *Teutscher Nation* sur les bases en réalité d'un *statu quo*. Le *Ständestaat*, l'*imperium* orienté vers un empire corporatif¹³⁶⁰. On était loin de l'Empire du monde annoncé en 1520 par l'évêque de Badajoz et on n'était pas loin d'en revenir aux clauses de la paix de Nuremberg du 23 juillet 1532 : alors il avait été décidé, outre la suspension des édits de Worms et d'Augsbourg, que les luthériens « seroient tolérez sans qu'on les pust inquiéter sur le point de la Religion, de laquelle ils auroient l'exercice libre, jusqu'à ce qu'on y eust pourveu dans un Concile ». Un extraordinaire retour en arrière.

Charles Quint, très réticent, hésite, mais ratifie du bout des doigts le *passauer Vertrag* le 15 août 1552. C'est tout son travail depuis 1546, voire plus avant si l'on prend en compte la séquence des colloques de conciliation, qui se défait sous ses yeux à travers ce qui semble bien être une durable *Religionsfriede*, une paix de religion avec les puissances politiques de l'Empire, vingt et un princes, *Churfürsten*, *Fürsten*, et *gemeinen Ständen*. La liberté de choix religieux est concédée dans un cadre qui est politique puisque la foi est placée sous la protection des autorités contractantes. En outre Charles Quint est désormais en guerre contre la France, il ne peut rien faire contre les orientations prises par le Concile puisque celui-ci est suspendu. Et donc il ne peut que constater que le schisme est désormais glacifié puisque son antidote, l'Intérim, n'a plus de sens. En outre le barbaresque Dragut est en action en mer Tyrrhénienne, Ferdinand est confronté à une menace d'offensive turque, la France procède à des avancées en Italie du Nord, les princes allemands luthériens sont d'autant hors de contrôle qu'ils n'ont tenu aucune de leurs promesses. Cela ne veut pas dire qu'il faille toutefois baisser les bras.

Un jeton est en effet frappé aux Pays-Bas en 1552, qui symbolise cette solitude de l'Empereur mais aussi sa certitude, qu'il veut prouver inébranlable, que l'histoire est un recommencement toujours possible : sur le droit est figuré un homme nu se tenant d'un pied sur terre et de l'autre dans l'eau, et surtout agressé à droite par un lion et à gauche par un monstre marin. Il tend les deux mains vers une main sortie d'un nuage qui s'apprête à l'aider. C'est-à-dire que l'Empereur s'en remet à la providence et qu'il ne cesse de croire que l'assistance divine est et sera à ses côtés. Le psaume XXII : 14, « ils ont ouvert leur gueule contre moy et ta dextre me tient ferme », a servi ici d'inspiration pour annoncer ainsi que rien n'est terminé et que sera exaucé celui qui dans l'affliction ne détourne pas sa face de l'Eternel... À quoi s'ajoute sans doute la référence au psaume LXIII : 9,

la prophétie que la bouche des menteurs sera close alors que le roi se réjouira en Dieu et se glorifiera en Lui.

Le vertige du temps

Tout s'est passé vertigineusement vite. En quelques semaines, en quelques jours, les rêves de concorde de Charles Quint sont sortis de l'histoire pour ne pas y revenir. L'Europe chrétienne paraît désormais entrer dans le temps des confessions et le Saint-Empire dans un processus de confessionnalisation contrôlé et assumé par les pouvoirs politiques. L'Intérim est décédé et avec lui est simultanément décédée l'idée de chrétienté. Et aussi a été englouti le projet katéchontique. Si l'historien cherche à fabriquer une événementialité fixant ce qu'il est illusoire de tenter de fixer en histoire, la rupture, ce serait sans doute le traité de Passau qu'il conviendrait peut-être de choisir. Plus que la paix d'Augsbourg de 1555 qui ne fait que codifier l'implicite de la paix conclue par Ferdinand. Certes on pourrait dire que les dés sont jetés depuis longtemps et que précisément retarder l'identification de la rupture serait s'imposer à soi-même les illusions unionistes des irénistes et de l'Empereur lui-même.

On pourrait dire d'emblée que tout est joué le 15 juin 1520, quand la bulle *Exsurge domine* condamne quarante et une propositions de Luther assimilé au renard ravageant la vigne, tandis que le brûlement de ses ouvrages est ordonné et que sous peine d'excommunication il lui est donné soixante jours pour se rétracter. Ou que tout est joué encore dès le 10 juillet, quand l'Augustin de Wittenberg réagit lui-même pour signifier qu'il n'a rien à attendre de Rome : « Pour moi le sort est jeté ; je méprise les fureurs et les faveurs de Rome. Je ne veux plus de réconciliation avec eux. » Ou qu'il faut mettre une balise décisive sur la séquence qui court sur la seconde partie de l'année 1520, durant laquelle il impulse une accélération à

l'histoire, par plusieurs écrits polémiques et théoriques majeurs, *À la noblesse chrétienne de la nation allemande sur l'amendement de l'état chrétien, De la papauté de Rome, La captivité babylonienne de l'Église, De la liberté du chrétien...*

On pourrait aussi fixer la rupture à un instant symbolique, à une mise en scène voulue par Luther après la publication de *Adversus Execrabile Antichristi Bullam* ou *Contre la bulle de l'exécrable Antéchrist*. Ce qui reviendrait à dire que l'Augustin savait qu'il allait opérer une césure par laquelle rien ne serait plus comme avant : ainsi quand, à la nouvelle d'un autodafé de ses œuvres autorisé par Charles Quint, il accomplit le geste expressif de son refus de réconciliation : le 11 décembre, il jette dans un bûcher la Bulle *Exsurge domine*. Peu après, il rédige *Pourquoi les écrits du pape et de ses disciples ont été brûlés par le docteur Martin Luther, Allemand* : « Je suis, bien qu'indigne, un chrétien baptisé, docteur assermenté de la Sainte Écriture, prédicateur de l'Évangile. Mon titre, mon État, mon serment, ma fonction me donnent le droit de m'opposer à tout enseignement antichrétien. [...] Je ne pourrais, ayant la conscience éclairée par la grâce de Dieu et l'esprit courageux, me justifier devant Dieu si je me laissais retenir... Puisqu'en brûlant mes livres, ils portent atteinte à la vérité, ils trompent le peuple et causent la ruine des âmes, pour les sauver, j'ai, à mon tour, brûlé leurs livres par un mouvement du Saint-Esprit... » Ou bien la rupture serait à attribuer à Rome puisque c'est le 3 janvier 1521 que Léon X fulmine la bulle *Decet Romanum Pontificem*, par laquelle il frappe d'excommunication Luther... D'où une multiplicité de dates...

Mais peut-être aussi ne faut-il pas se tromper sur le plan épistémologique, tout en refusant le primat d'un temps long, tiède, segmenté¹³⁶¹ : qu'est-ce que la catégorie de rupture en histoire si ce n'est la dissimilitude qui submerge définitivement, sans retour possible, la similitude ayant opéré sur un temps plus ou moins long, qui la met en cause, la défait comme modalité référente et constitutive des représentations

individuelles et collectives ? Mais la rupture ne peut pas procéder du seul champ symbolique ; c'est-à-dire qu'elle ne peut pas renvoyer à un événement certes déterminant, fondateur, qui est l'intervention sur la scène publique d'un acteur ou d'un groupe d'acteurs. Ici dans le cas du Saint-Empire, Luther catalyse en quelque sorte, par un discours expressif de la résolution de son angoisse personnelle devant le péché et devant l'interrogation dramatique sur le salut, les angoisses eschatologiques plus ou moins conscientes ou inconscientes de ses contemporains. Il y a certes événement parce que très rapidement est opéré comme un transvasement de l'expérience sotériologique de l'Augustin dans l'imaginaire du *gemeiner Man*, l'homme commun, d'autant que cette expérience se greffe sur un antiromanisme virulent et une haine des prêtres aussi vive que latente, sur un messianisme de la *natio germanica* redynamisé par l'humanisme et annonçant qu'à l'*Ecclesia romana* succéderait l'*Ecclesia germanica*.

Pour Luther, l'entrée au couvent des ermites de saint Augustin d'Erfurt consacra un changement radical, le basculement dans une expérience d'un très grand ascétisme qui ressemble à une course pour prendre de vitesse le sentiment d'un péché qui faisait de lui, au sens augustinien, une « nasse de perdition » : aucune pénitence ou mortification ne parvient à le rassurer. Le diable demeure tout auprès de lui, toujours, et l'angoisse devient sur-angoisse, même si une partie du temps est vouée à des études de théologie et que l'accession à la prêtrise a lieu en 1507. Rien ne semble pouvoir réfréner en lui la part du mal qui le domine et qui lui donne l'impression que plus il se plonge dans une piété d'œuvres, et de pénitences, moins il parvient à combler la distance avec un Dieu juge, qui ne pardonne rien. On sait qu'à Wittenberg, Luther demeura le moine de l'angoisse et de la souffrance, le chrétien à qui les œuvres pénitentielles ou charitables ne donnent pas la quiétude recherchée. Il fixe donc en lui cet environnement mental du début du XVI^e siècle qu'est l'angoisse de la damnation éternelle, si difficile à détourner de soi tant les exigences de Dieu sont grandes, la

certitude que peut avoir l'homme d'être infiniment imparfait face à l'infinie perfection de Dieu et tant est forte aussi la conscience de ne pas pouvoir être suffisamment méritant face à Lui. Il révèle par lui-même, par sa propre expérience, que la nécessité de rupture, la « nécessité de réforme », pour reprendre une formule de Pierre Chaunu, si elle s'ancre dans une tension préexistante de la sensibilité religieuse, a participé d'une longue et éprouvante quête individuelle de la sécurisation intérieure – et cela dans un moment où se multiplient les annonces prophétiques et astrologiques évoquant l'imminence du Jugement dernier du fait, précisément, de la corruption toujours plus grande des hommes et de leur oubli des commandements divins.

Il faut à ce point ajouter aussi que Luther, le frère du changement historique dans lequel il affirmait voir moins originellement une mutation qu'une « *Besserung* », une amélioration, le frère de la fin d'un système de l'imaginaire¹³⁶², a vécu sur un plan paroxystique ce qui était intériorisé par nombre de ses contemporains, l'esclavage de la personne croyante par ce péché qu'il semblait impossible de contrer, et qu'il leur a proposé ce qui était une formule libératrice : l'accumulation des mérites et des bonnes œuvres, tout au long de la vie, était-elle en mesure, aux yeux d'un Dieu biblique de rigueur, de compenser l'infinité du péché humain ? Le *sola fide sola scriptura* proposa une résolution : l'homme, se sachant par son péché incapable d'accéder à la connaissance du bien et donc de « faire » par ses propres forces son salut, acceptant de se savoir *simul justus simul peccator* mais sauvé par la seule miséricorde divine, unilatéralement, gratuitement, *sola gratia*, met toute sa confiance dans ce Dieu d'amour qui n'exige de lui que foi dans Sa justice.

Dans le *Psautier*, entre 1513 et 1515, l'attention de Luther à la dérive de lui-même fut captée par le vers du psaume XXXI : « *In justitia tua libera me* » [« Libère-moi selon la justice »]. Dans la continuité de saint Augustin, Luther> y lit non pas le sens d'une libération par un jugement soudain et

brutal, mais le consentement de Dieu à considérer comme juste, comme sainte malgré ses péchés, l'âme qui s'abandonne à Lui par la foi. Par « justice », il faut comprendre, Pierre Chaunu l'a redit, que Dieu consent à justifier le pécheur qui a foi en Lui, qui met toute sa confiance dans Son amour. Accomplir la loi est faire autre chose que les œuvres de la loi qui ne peuvent pas rendre juste. La foi n'est que le *donum Dei*. Être dans la foi et vivre dans la foi, c'est être et vivre dans la justice gratuite de Dieu, dans un amour communiqué en soi par le Saint-Esprit, hors de toute contrainte provenant de la loi. La foi confirme en l'homme la loi, qui est accomplie par la seule foi qui rend juste¹³⁶³. La justice de Dieu, c'est la justice que, dans sa miséricorde, Dieu a obtenue pour l'homme en s'incarnant en son Fils. Dans une lettre du 8 avril 1516, le docteur de Wittenberg donne la clef de cette articulation systémique : « Apprends à dire à Christ : “Toi, Seigneur Jésus, tu es ma justice, et moi je suis ton péché. Tu as pris à ton compte ce qui était à moi et tu m’as donné ce qui était à toi. Tu as voulu être ce que tu n’étais pas et tu m’as donné ce que je n’étais pas¹³⁶⁴.” » Seul le sacrifice d'un Dieu fait homme était pleinement capable de satisfaire la justice divine. En conséquence du sacrifice, Dieu, qui est un Dieu de miséricorde, malgré une indignité des créatures humaines qui subsiste pour l'éternité, leur impute les mérites du Christ. Il les revêt d'une justice qu'ils n'ont pas acquise.

C'est donc toute l'humanité qui est sous le signe de la Croix, par l'amour même de Dieu, toute l'humanité qui est peut-être potentiellement sainte, et non plus un homme ou une femme ayant reçu un don extraordinaire de perfection. Est décisive ici la notion de justice passive, éminemment libératrice car elle s'ancre sur une religion désormais de certitude : par sa foi, l'homme s'attache au seul amour et à la seule sainteté de Christ. Il ne peut pas y avoir d'héroïsme pour témoigner de la sainteté, puisque tout vient et part de Dieu, jusqu'à l'oppression que fait subir le tyran et qu'il faut supporter. Et dans la mesure où l'héroïsme sacrificiel de

la sainteté est rejeté, le millénarisme lui aussi est expulsé de l'imaginaire humain. Toutefois, la liberté de l'homme en Christ doit se traduire activement, d'une part par sa croyance en la valeur unique de la Parole de Dieu et, d'autre part, par des œuvres qui lui permettront de vivre en harmonie avec le Dieu qui a œuvré pour racheter l'humanité. Il doit y avoir action, car, pour suivre l'analyse d'Émile G. Léonard, les croyants ne sont pas effectivement justifiés par le sacrifice qui leur a été imputé par la miséricorde divine. Ils le sont seulement virtuellement : *non justificati, sed justificandi*, ils doivent toute leur vie se sentir toujours pécheurs pour, par là même, dépendre constamment de la grâce divine, être toujours réceptifs à la voix de l'Esprit, savoir que, par la foi, ils doivent se souvenir de ce qu'il leur faut « tuer l'incrédulité, le mépris et la haine de Dieu et tout murmure contre la colère, contre le jugement de Dieu et contre tout ce qu'Il dit et fait ».

La sainteté, si elle cesse donc de relever de l'extraordinaire d'une *virtus* divine apportée par le Saint-Esprit, et donc immédiate, si elle cesse d'impliquer la perfection d'un don, si elle paraît accessible à tout homme appréhendant la miséricorde d'un Dieu offrant gratuitement Sa grâce, n'en est pas moins toujours inachevée jusqu'à l'instant de la mort, puisqu'elle est articulée à la « mise à mort » en soi d'un péché, d'une mort toujours rémanente. Le diable demeure présent, on l'a dit, et il est d'autant plus présent que la redécouverte de l'Évangile ne peut que le provoquer à se déchaîner. Comme l'a analysé Marc Lienhard, « l'homme ne devient pas juste en lui-même, en ce qu'il est et fait. Il l'est dans la communion avec Jésus-Christ. C'est ainsi que jaillissent les œuvres bonnes. Cela se fait dans la mesure où l'homme croit, c'est-à-dire s'en tient au Christ ». C'est seulement dans la mort que l'ambivalence cesse et que la sainteté est en instance de s'accomplir. Même face aux humanistes qui autour de 1520 voient en lui un « ange inspiré de Dieu », Luther réaffirme le motif de l'incomplétude : il est « pauvre enveloppe de chair puante promise aux

vers », il est seulement un « disciple du Christ », au service de l'Écriture sainte¹³⁶⁵.

Fondamental est alors que Luther déconstruit le rapport entre sainteté et héroïsme non seulement en posant que rien n'est jamais définitif dans la vie chrétienne et que seul Dieu est le dispensateur du sens sotériologique. L'héroïsme sacrificiel, millénariste comme non millénariste, est occulté, puisqu'il y a des « états saints », qui vont de la charge de pasteur, à celle de prince ou de souverain, de juge ou de serviteur, de paysan ou d'artisan, en passant par l'état de père et mère : « Qui gouverne bien sa maison et qui élève des enfants pour le service de Dieu est aussi dans un véritable sanctuaire, il accomplit une œuvre sainte et se trouve dans un ordre saint. Il en va de même là où enfants et serviteurs sont obéissants à leurs parents ou à leurs maîtres ; c'est aussi pure sainteté et celui qui est trouvé dans cet état est un saint vivant et véritable sur la terre¹³⁶⁶. » Saint et rendu juste par imputation divine est celui qui a la foi, œuvre divine, mais qui se sait toujours pécheur, toujours pénitent. Celui qui laisse le Christ vivre en lui, qui le laisse venir en soi « par l'Évangile », dont toute parole est « pleine de sainteté » : « L'âme de celui qui s'attache à cette Parole avec une foi véritable lui est tellement unie que les vertus de la Parole deviennent siennes. »

Ainsi, par la foi, la Parole de Dieu donne à l'âme la sainteté, la justice, la vérité ; elle la remplit de « toutes sortes de biens¹³⁶⁷ ». Il y a une communication de divinité en œuvre, qui fait la sainteté du chrétien et qui implique un véritable écart entre la sainteté luthérienne et la sainteté catholique, un instant fondamental qui ouvre la sainteté en tant que promesse à un « nous » qui revient sans cesse sous la plume du réformateur. Toute idée de dépassement, qui procéderait d'une tension sacrificielle ou d'une volonté ascétique, est niée. Comme l'a avancé Max Weber, l'activité quotidienne devient le champ d'accomplissement de la vocation de l'homme : « L'unique moyen de vivre d'une manière agréable à Dieu [est]

exclusivement d'accomplir dans le monde les devoirs correspondants à la place que l'existence assigne à l'individu dans la société (*Lebensstellung*), devoirs qui deviennent ainsi sa "vocation"¹³⁶⁸. » L'accomplissement de cette vocation dans le travail – peut-être surdéterminée par ailleurs par Max Weber – témoigne de l'amour du prochain et répond à la volonté de Dieu¹³⁶⁹. En conséquence, la sainteté luthérienne opère un glissement vers une éthique.

On est là face à un grand renversement existentiel qui pourrait être la rupture majeure recherchée : la justice n'est pas celle que l'homme doit réaliser par ses propres efforts, mais elle est la justice révélée dans les Évangiles, celle par laquelle Dieu par sa grâce et miséricorde, justifie le pécheur. D'où le fait que l'autorité dans l'Église est d'abord la Parole de Dieu. Surtout, il n'y a plus d'angoisse de la mort. Telle tel est déjà l'intuition libératrice qui ressort des *Commentaires sur les psaumes* et des *Commentaires sur l'épître aux Romains*.

Or, cette sécurisation intérieure à laquelle Luther parvint ou qu'il reconstruisit postérieurement pour lui donner une plausibilité plus forte, il se voua à la faire connaître d'abord à ses étudiants, ensuite à la *natio germanica* par le truchement de 95 thèses dénonçant la piété marchande promue par l'Église romaine, puis par des textes authentifiant la seule vérité de l'Évangile. Si très rapidement il y eut un engouement pour le *sola fide*, ce fut parce qu'il offrait une réponse à une tension collective, sans doute consciente pour certains et latente pour beaucoup d'autres. Ce qui lui avait valu de sortir de sa détresse valait pour les chrétiens de son temps. L'acteur historique a souvent cette force de clarifier en lui ce qui est encore illisible en nombre de ses contemporains. Il y a là un grand fait historique, dans ce processus de passage de l'un au multiple. Mais quant à dire qu'il y eut rupture dans la mise en œuvre de cet échange qui alla d'un imaginaire singulier à un imaginaire collectif, on l'a dit, en 1517 et durant les années ultérieures, il serait exagéré de l'avancer de manière péremptoire. Rien

n'est achevé en 1520 ou 1521, même si Rome est vite devenue Babylone pour Luther et ceux qui le suivent et même si l'Église romaine s'identifie à une ruse et une œuvre de Satan. La rupture doit impliquer une communauté, elle ne doit pas se limiter à un phénomène d'identification, à une procédure de « transsubjectivisation » qui conduit de nombreux individus, tétanisés et saisis par la vérité évangélique restituée par Luther, à considérer qu'ils ne doivent plus obéissance à celui qui siège dans la Prostituée du diable. On demeure dans le champ du subjectif, de la différenciation ou de la déconstruction d'un imaginaire habité par le doute ou le soupçon, peut-être moins consciemment qu'inconsciemment.

Ainsi le problème historique du xvi^e siècle allemand est autant celui de l'identification d'une angoisse collective latente et le plus souvent non exprimée consciemment, mais se reconnaissant dans le parcours sotériologique d'un acteur historique, Luther, et se sublimant dans une rupture avec l'Église romaine, que dans le discernement du moment à partir duquel le possible subjectif de l'imaginaire collectif s'identifie ou se reconnaît dans ce parcours. C'est le moment où l'histoire semble ne plus pouvoir changer de sens, où elle cesse d'être du seul ordre de la résolution ou de l'attente subjective, où il y a transition du signifiant au signifié, de l'intériorité à l'institutionnel, du subjectif à l'objectif.

Or c'est dans le cadre du traité de Passau qu'une cassure cette fois-ci pleinement objective intervient : il y a l'entérinement de la reconnaissance d'une institutionnalisation de la différence de foi ; celle-ci est alors placée sous la responsabilité des pouvoirs politiques de l'Empire et est articulée à la gestation d'une *Untertanengesellschaft*, une société de sujets – et possiblement d'un État moderne en devenir qui se serait façonné sur les bases d'une *Socialdisziplinierung*, une discipline sociale dans la continuation du « processus de civilisation », initié, selon Heinz Schilling, dès le milieu du xv^e siècle ou, selon Wolfgang Reinhard, surtout par la confession d'Augsbourg.

Tout bascule, la *Fürstenrevolution*, dans la micro-opération qu'a été le coup de main du « *Judas de Meissen* » sur Innsbruck, change brutalement les données du problème et il n'y aura plus, c'est bien l'important, de possibilité de retour en arrière. Le possible cesse d'être possible. La cassure sanctionne ainsi à la fois l'échec d'Érasme, l'échec de la stratégie impériale de concorde aussi bien « *a minima* » qu'« *a maxima* ». Sur le plan épistémologique, l'histoire apparaît en quelque sorte s'historiciser quand un vertige s'empare d'elle : de 1517 à 1552, elle est enserrée dans la durée moyenne de la différenciation subjective et dans les luttes successives et différenciées pour la légitimation ou la délégitimation religieuse. Une durée moyenne qui semble s'achever après la bataille de Mühlberg par un Intérim censé autoriser un retour à l'unité de foi dans le cadre d'une *ecclesia* assumant sa réforme par elle-même. Or, d'un seul coup, en quelques heures, cette durée moyenne, surhistoricisée par des conflits, des colloques, des guerres, des événements qui se suivent et ne se ressemblent pas, se perd, ou, pour être plus téléologique, se résout, cesse d'exister, sort de l'histoire du Saint-Empire.

Avec le *passauer Vertrag* et avant même la paix d'Augsbourg, le Saint-Empire entre en effet dans la temporalité autre d'une marqueterie religieuse relevant de la responsabilité des princes et des magistrats des villes. Où l'on voit qu'en histoire, l'ironie est que la péripétie est souvent ce par quoi le dénouement se produit. Et parfois à contretemps. Charles Quint s'est vu acteur providentiel d'une fin de l'histoire qui gommait toutes les tribulations récentes et qui se traduisait par un arrêt de l'accélération eschatologique dont la nouvelle foi était simultanément le signe et le vecteur. Il a cru que tout se réalisait et que son œuvre katéchontique allait à sa fin, mais, en une seule nuit, tout son projet de concorde s'est défait. L'histoire passe bien par une instantanéité vertigineuse et donc par une logique de la contingence, peut-être rétrospectivement prévisible, mais

néanmoins « imprévisible » jusqu'à ce qu'elle s'imprime dans les faits mêmes, pour paraphraser Pierre Chaunu.

Même les plus grands historiens se sont laissé prendre au piège d'une épistémologie de la nécessité de l'histoire. Alphonse Dupront a écrit que la réalité de la substitution d'Europe à chrétienté surgit d'un « échec impérial », Charles Quint incarnant une forme d'antimodernité dans sa volonté d'aller à rebours de l'histoire. En quelque sorte, nul ne pourrait aller contre l'histoire qui serait préécrite, et le projet katéchontique de Charles Quint, faudrait-il ajouter, aurait été contre l'histoire ainsi conceptualisée. La chrétienté est pour Dupront le monde du fraternel, elle propose une *fraternitas*. Désormais, le référent n'est plus une anthropologie partagée et cristallisée dans le Sacré, il devient un territoire, un espace de vie commune. Faut-il parler, alors, de « drame » de Charles Quint, bouleversé par une mémoire de 1517-1521 dont il aurait cherché à exorciser la puissance déstabilisatrice par toutes les solutions qui lui paraissaient possibles, négociées ou guerrières, simulées ou sincères ? « Toutes les voies extérieures de l'unité semblent devoir être éprouvées l'une après l'autre, tant est grande la détresse de la chrétienté. Rien de plus dramatique que cette quête sans issue. » Pour Dupront, de trêve en trêve, de colloque en colloque, de diète en diète, de guerre en paix, ce serait une « politique épuisée » qu'aurait conduite l'Empereur jusqu'à ce qu'au bout de cet épuisement il y ait le renoncement : « Parce qu'il n'y a plus dans la chrétienté l'exigence supérieure de l'unité, la cohésion physique et spirituelle pour le refus de l'hérésie. »

Mais, disons-le, l'épuisement des tentatives unionistes et l'anachronisme supposé des espérances érasmiennes ne suffisent pas à tout expliquer. Ce n'est que rétroactivement que l'historien peut donner un jugement, une fois qu'est arrivé ce qui est arrivé. C'est son drame, en définitive, de travailler sur ce qui a eu lieu et de ne pouvoir produire un sens qu'en étant contraint de prendre en considération la chaîne factuelle

déterminée par ce qui lui semble en conséquence avoir nécessairement dû aller vers un terme. Certes Luther n'a sans doute jamais vraiment cru à la virtualité de concorde tant sa volonté de refus de l'Antéchrist romain était puissante, mais d'autres réformés ont été tentés alors de donner la priorité à la paix dans une union des cœurs. L'échec de l'Empereur n'était sans doute pas écrit, il se joue historiquement en une nuit sombre, en quelques heures au cours desquelles tous les possibles de l'histoire s'évanouissent, à l'exception d'un seul d'entre eux. On pourrait dire qu'il se joue ainsi parce qu'il ne pouvait de toute façon pas en être autrement et que Charles Quint a payé d'avoir voulu occulter le fossé dogmatico-ecclésiologique qui s'était creusé entre l'Allemagne et Rome. Mais ce serait adopter le jugement réductif qui est bien souvent et bien curieusement celui des historiens catholiques ou évangéliques allemands.

Là, dans la conclusion du traité de Passau, serait la rupture de la présumée « modernité », avant la codification que formalisera en 1555 le traité d'Augsbourg : le Saint-Empire trouve pour environ soixante-dix années la paix dans la désacralisation de cette « conscience commune¹³⁷⁰ » qui a ce paradoxe, du côté luthérien, de s'ancrer dans un apocalypticisme et aussi dans une délégation aux princes des pouvoirs des évêques : « Église, territoire et sujets sont étroitement, jalousement même, liés dans un commun destin. Ainsi territorialisée, la totalité mythique de l'ancienne chrétienté ne pouvait que se rapetisser à la mesure des seules forces temporelles, signes et cautions de l'unité : en l'occurrence le prince, un territoire sur lequel règne le prince, réalités qui, à mesure que faibliront imprégnations mythiques, références mentales ou nostalgies de chrétienté découvriront lentement leur nature politique donc a-sacrale¹³⁷¹. »

L'échec de l'imaginaire katéchontique est alors consacré par la catastrophe qu'est pour Charles Quint le vain siège de Metz, levé le 2 janvier 1553 et par la continuation d'une guerre indécise sur la frontière nord du royaume de France. Rappelons simplement que la diète, qui

s'ouvrit le 5 février 1555, répondait à une promesse incluse dans le traité de Passau, qui assurait de la volonté impériale de réunir une assemblée destinée à régler les affaires religieuses du Saint-Empire. Charles Quint ne fait pas à cette occasion un ultime voyage vers l'Allemagne, il reste à Bruxelles, comme pour signifier que ce qui va être négocié sera reçu par lui passivement, hors de sa conscience. C'est Ferdinand, qui, comme à Passau, assume la responsabilité du compromis, à travers les pleins pouvoirs qu'il reçoit de son frère. Ce compromis est donc le traité d'Augsbourg, comprenant vingt-deux articles, qui n'est jamais qu'un traité complémentaire de celui de Passau, ou plutôt qui en codifie les conséquences implicites.

La paix d'Augsbourg, proclamée le 25 septembre 1555 et signée le 3 octobre, a pour motif d'apporter enfin le repos à la chrétienté ; elle marquait l'échec de la politique impériale allemande. Tout en sanctionnant le principe non encore explicité du *cujus regio, ejus religio* et en entérinant les confiscations de biens et terres ecclésiastiques ayant eu lieu avant 1552, elle définit d'abord les droits des réformés qui obtiennent la reconnaissance officielle de l'existence d'Églises et États dans l'Empire ; avec l'assurance qui est donnée de droits égaux à ceux des Églises et des États catholiques. Le traité n'admet pas la liberté religieuse des individus. Il n'admet la liberté religieuse que pour les États. Le politique est désormais seul libre de choisir entre les deux confessions. L'Empereur reconnaît au magistrat, prince ou corps de ville, la faculté et le droit d'organiser à son gré les Églises sur leur territoire et de pratiquer et faire pratiquer le culte de leur choix. Mais à l'intérieur des organisations étatiques, les sujets du prince ou les citoyens de la ville libre doivent suivre la religion du prince ou du magistrat tout en se voyant reconnu un *jus emigrandi*. La religion est donc celle de qui gouverne le pays ; elle est donc territorialisée à travers la concession du *jus reformandi*, le droit de réformer et d'obliger les sujets du gouvernant de suivre la religion de leur gouvernant, un droit qui se dédouble de l'octroi, à

ceux qui n'accepteraient pas cette étatisation du religieux dans laquelle n'étaient pas inclus les calvinistes, de la faculté d'émigrer.

Contrairement à ce que l'on peut penser, la territorialisation n'occulte pas une certaine modération : prohibition à un prince d'intervenir sur le territoire d'un autre prince en arguant du prétexte religieux, clause du « réserrat ecclésiastique » empêchant que les principautés ecclésiastiques, du fait de la conversion du prélat au luthéranisme, puissent changer de religion, entérinement des sécularisations.

La visée était, comme l'a écrit Jean Bérenger, de « neutraliser le problème religieux qui, ainsi canalisé par la loi, devait perdre sa charge explosive » à travers l'institutionnalisation d'une mosaïque d'États de confessions différentes, autonomes spirituellement¹³⁷². Il s'agissait de glacer la carte religieuse du Saint-Empire en affirmant d'emblée que la paix était perpétuelle et donc d'éviter que les réformés, à qui elle était concédée, n'en usent comme d'un tremplin pour changer plus avant la carte du Saint-Empire au profit de l'Évangile. Néanmoins, la paix n'abandonnait peut-être pas l'idée de n'être qu'un Intérim, un règlement confessionnel provisoire puisque, dans plusieurs articles, est notée la clause qu'elle ne resterait en vigueur que jusqu'à ce qu'on en soit arrivé à une réconciliation effective et définitive entre les parties, donc par des moyens pacifiques. Ce qui aussi donne à comprendre qu'en même temps qu'elle était conclue, elle conduisait à mettre en sourdine l'apocalypticisme luthérien...

Charles Quint, auparavant, fit sans doute la constatation qu'il ne pouvait plus poursuivre sur un chemin qui le niait lui-même et qui s'ouvrait à une contre-histoire dans le cours de laquelle ce qu'il avait nommé la « folie luthérienne », dans une lettre adressée à Érasme en décembre 1527, serait institutionnalisée, ou plutôt confessionnalisée. D'où son choix du retrait, certes déjà esquissé lors de la venue de l'infant Philippe à Bruxelles puis à Augsbourg. La maladie le tient de manière plus aiguë, durant l'hiver 1554-

1555 et son médecin Cornelis van Baersdorp note le 29 janvier 1555 qu'il en est parvenu à une « *extrema vitae et corpore consumptione* ».

Il commença, le 22 octobre 1555, à se défaire de la grande-maîtrise de l'ordre de la Toison d'or, puis il poursuivit dans la grande salle du château de Bruxelles, devant les députés des dix-sept provinces, le 25 octobre, en renonçant au gouvernement des Pays-Bas et de la Franche-Comté au profit de son fils Philippe qui avait déjà précédemment reçu les royaumes de Naples et de Sicile, et le duché de Milan ; puis le 16 janvier 1556 il abdiqua des couronnes d'Espagne et des colonies¹³⁷³. Il mourut le 21 septembre 1558, au monastère de Yuste, après s'être déchargé, par un acte écrit de renonciation, en date du 5 septembre 1558, de la couronne impériale et avoir cédé ses États autrichiens en faveur de son frère Ferdinand¹³⁷⁴.

Entre-temps, des négociations entamées depuis assez longtemps aboutirent à la trêve de Vaucelles (5 février 1556). C'était un succès pour la France, qui gardait les Trois Évêchés, le Piémont et la Savoie, ainsi que la Corse, qui avait été conquise, et qui ne renonçait pas à ses alliances. Ce qui n'empêche, pour l'Empereur, que la paix d'Augsbourg soit une paix contre lui-même comme auparavant l'avait été aussi le *passauer Vertrag*. Son petit monde s'effondre. Laisser deux confessions subsister même dans le cadre d'une territorialisation qui entérinait le principe d'une homogénéisation spatio-religieuse, revenait à laisser, à travers la division de foi, la haine subsister à l'état latent dans le Saint-Empire. C'est tout ce contre quoi il avait lutté à travers son combat contre les fantômes agressifs de son sang, qui se terraient en lui, et dans sa quête de la concorde. Le sang le révolse depuis toujours : il signifie, dans le combat de ses ancêtres, violences, meurtres, détestations, vengeance, ce contre quoi il a cherché à trouver une voie dans un monde traversé par les passions des hommes. Peut-être devine-t-il qu'en laissant le Saint-Empire à son sort, il le laisse aussi hanté par des rêves de haine et de violence qui vont resurgir plus tard, dès 1618,

avec une terrible violence ? Peut-être aussi eut-il à l'esprit que, pour Érasme, la *caritas* se confondait avec la *pietas* et la *justitia* ? Ce qui est contraire à la volonté divine est une injustice et parmi les hommes, dans la société dont ils font partie, la charité se traduit par l'*amicitia*, qui concerne aussi bien les hommes avec qui l'on vit immédiatement que l'humanité tout entière¹³⁷⁵.

Christus petra : la charité unit au corps du Christ. Accepter le face-à-face de confessions disposant de définitions dogmatiques et ecclésiologiques peu susceptibles d'accommodations, accepter la division de la chrétienté en deux camps, accepter l'irréparable des enchaînements de l'histoire d'après 1517, l'irréparable d'un langage désormais interrompu, brisé, c'est vivre pour soi seul, enfermé dans sa certitude d'aller seul vers le salut, barricadé dans son refus de l'autre. C'est être dans la *philautia*, l'orgueil détournant d'un Dieu dont l'amour prime sur toute considération humaine ; c'est nier la charité, nier la vertu d'espérance qui ouvre la conscience chrétienne au mystère du Christ. Parce que la foi sans la charité ne donne pas la justice.

Mais, avec un peu de recul, l'historien peut deviner que l'histoire est plus compliquée que l'Empereur lui-même l'aurait virtuellement imaginé. Certes, il eut la conscience vive et sans doute tragique de l'inachèvement d'une vie, pourtant saturée d'actions, visant à faire coexister en union les peuples que la providence avait placés sous son autorité, d'avoir dû plier et céder, de savoir qu'il laissait derrière lui une « hérésie » qui n'aurait jamais dû prendre une telle ampleur si, peut-être, comme l'écrit Pierre Chaunu, il avait sévi contre Luther lors de la diète de Worms. Mais ce sentiment sans doute prégnant de l'échec dissimule un autre échec qui n'est pas le sien : pour les réformés, le projet universaliste d'un Verbe divin restitué aux chrétiens fut aussi brisé entre 1550 et 1555, Heinz Schilling l'a constaté. Un tiers de chrétienté, dont il lui faut « faire le deuil », adhère aux idées des novateurs¹³⁷⁶. Mais un tiers seulement alors qu'en 1546 une puissance

subversive paraissait devoir l'emporter inéluctablement... « Le sentiment d'échec doit donc être largement relativisé¹³⁷⁷. » À trop être fasciné par le théâtre de la préparation pénitente à la mort que l'Empereur installe à Yuste afin de vivre pleinement son désir de liberté dans une *imitatio Christi*, qui est une sagesse du Christ enfin délivrée des fantômes du passé, le risque est pour l'historien d'oublier que ce qui comptait sans doute de manière vitale pour Charles Quint était de trouver, loin d'une peur qui était plus une peur de soi que des autres, de ses spectres personnels que des vivants qui animaient le grand théâtre du monde, une paix intérieure, envers et contre tout.

Il n'en reste pas moins qu'il subsiste un sentiment d'incomplétude au terme de notre parcours : il a en effet été présumé que l'histoire procédait de l'intervention d'acteurs soit « majeurs », comme Charles Quint, Érasme, Luther, Philippe de Hesse, Jean-Frédéric de Saxe, Paul III, Maurice de Saxe, etc., soit « mineurs » comme ces théologiens libellistes luthériens annonçant les derniers jours du monde, ou les historiens Sébastien de Laubespine et Luis de Avila y Zuniga. L'écueil d'une personnalisation de l'histoire n'a pas pu être évité, notamment à partir du moment où l'option métapsychologique a été prise en compte et qu'il a été postulé que Charles Quint projetait dans les événements le clivage intérieur qu'il subissait et qui l'angoissait. Certes il fallait trouver un angle d'attaque afin de mettre en forme un récit analytique, et il était difficile de faire autrement que de se fixer sur les sept années au cours desquelles se réalisa, sans retour, le basculement de la chrétienté à l'Europe des confessions. Et sur Charles Quint, de manière, il faut le concéder, relativement arbitraire en orientant l'attention vers l'horizon de son désir d'union chrétienne, alors que le point de vue des princes luthériens aurait pu tout aussi bien être choisi et aurait peut-être founi d'autres virtualités.

Le concept d'« acteur », toutefois, est une facilité auquel l'historien a recours pour retracer la trame d'une séquence historique. L'acteur fait partie

d'un outillage permettant de contourner les apories épistémologiques ; il est à rapprocher du comédien qui dit un texte qu'il n'a pas écrit et que l'historien s'efforce de comprendre et de restituer. Il n'est qu'un communicant d'une autre parole que la sienne propre ; ou plutôt le communicant d'une autre historicité que celle qui peut être perçue, dans ce qu'il laisse filtrer de transparence de lui-même et qui relève inconsciemment de l'interaction, un travail de figuration qui n'a de sens que s'il obéit à une syntaxe et à une grammaire partagées avec son environnement socio-politique. Reste à savoir ce qui peut se dissimuler derrière les jeux et les masques des personnages qui ont, autour de Charles Quint, animé la scène de ces années 1545-1552.

Le vrai acteur de l'histoire paraît alors être l'imaginaire ; l'imaginaire entendu au sens d'un « magma » mouvant, mobile, fluide, en création et recreation constante de formes, de figures, de symboles et qui est au travail d'énonciation dans certains personnages prédisposés plus que d'autres à le produire ou l'objectiver. Selon Cornelius Castoriadis, l'imaginaire est représentation anonyme et collective, et « la représentation est la présentation perpétuelle, le flux incessant dans et par lequel quoi que ce soit se donne. Elle n'appartient pas au sujet, elle est le sujet. Elle est précisément ce par quoi ce “nous” ne peut être jamais enfermé en lui-même, ce par quoi il fuit de tous les côtés, se fait constamment comme autre que ce qu'il “est”, se pose dans et par la position de figures et dépasse toute figure donnée¹³⁷⁸ ». L'imaginaire est donc une puissance anonyme et non causale de motricité de l'histoire, jouant sur les affects et les désirs de l'individu et acquérant par là même une fonction de mise en lisibilité du réel, puisqu'il est ce par le filtre de quoi le réel est reçu, fantasmé et composé et recomposé dans un balancement qui va de l'« institué » à l'« instituant ».

Pour poursuivre en ce sens, il faut nous interroger sur ce caché de l'histoire. Nous n'avons pas cessé de le croiser et de constater son hyperactivité durant toute cette fin de xv^e siècle et de premier xvi^e siècle ; il

apparaît de manière distinctive comme l'acteur qui donne sa motricité à l'histoire que nous avons explorée en recourant à l'instrument du personnage de Charles Quint : il est l'angoisse de l'imminence de la fin des temps, l'angoisse de la proximité d'une séquence johannique qui verra l'Antéchrist surgir et s'engager dans un combat destructeur portant non seulement les hommes à s'abandonner à la haine du Christ mais le monde au chaos le plus effrayant. C'est cette angoisse qui, lui faisant surdramatiser la présence du péché et du démon jusqu'à un point extrême, est à l'origine du parcours de Luther et de l'avancée sécurisante de la gratuité du salut, *sola fide, sola scriptura*. C'est cette angoisse qui fait constater à l'Augustin de Wittenberg que la restitution de la Parole de Dieu a pour corrélat le déchaînement de Satan, prélude obligé de la fin du monde. C'est cette angoisse que les *Schwärmer*, les exaltés ou « fantastiques », et autres anabaptistes tentent de neutraliser en se faisant les voix prophétiques et les bras armés d'un Christ qui, tout près de revenir, sera bientôt le roi de la terre pour mille ans de félicité que connaîtront les saints qui lui auront préparé la voie. C'est cette angoisse qui rend compte de l'alternative calvinienne qui, en plaçant Dieu et l'homme dans une relation de totale incommunicabilité, exclut que le chrétien soit en mesure d'établir des supputations sur l'imminence ou la non-imminence eschatologique – une alternative qui est celle du désangoissement. C'est cette angoisse qui rend compte aussi de la montée en puissance d'un catholicisme exclusiviste, refusant toute conciliation, ne voyant de solution à la division religieuse que dans le recours au fer et au feu, dans une violence qui sera le signe même de la réconciliation avec un Dieu ne tolérant aucune infidélité.

C'est cette angoisse que, pour sa part et dans le cours d'une aventure d'un imaginaire à laquelle il se dédie totalement, Charles Quint tente de surmonter parce qu'elle le taraude au profond de lui-même et parce qu'il sait que son pouvoir est soumis au haut risque du péché, c'est elle qu'il cherche à repousser hors du temps de son règne, en s'identifiant à la figure

providentielle et sotériologique du κατέχων : la figure prophétique de l'élus qui doit freiner d'histoire, qui doit se vouer de toutes ses forces à la retenir et à la convertir en une durée de désangoissement, en tentant de persuader les hommes de renoncer aux tentations de violence qui montent eux eux, et de redonner sens aux vertus de foi, charité, et surtout espérance.

« *Veniant mihi miserationes tuae, et vivam* » [« Que vienne à moi ta miséricorde, et je vivrai »] (psaume CXVIII). Ce fut en lui rappelant ce verset que fray Bartholomé de Carranza accompagna les derniers instants de l'Empereur tenant le crucifix de l'impératrice entre ses mains puis le fixant de ses yeux. Le terme de l'aventure impériale, quand, à deux heures et demie du matin, elle se clôt à Yuste le 21 septembre 1558, ouvre alors l'histoire à une autre histoire : le temps des violences, des massacres et des atrocités les plus horribles perpétrés au nom de la foi est désormais venu, au sein d'une Europe tragique, marquée désormais par la surrection de guerriers de Dieu, d'abord en France et aux Pays-Bas, puis quelques décennies plus tard, dans le Saint-Empire, en Angleterre, en Irlande... Si Charles Quint vécut sans doute terrifié par une part spectrale de lui-même, les chrétiens des temps qui venaient après lui allaient vivre, quant à eux, dans la peur de l'autre, et aussi dans la haine. Les spectres de l'Empereur allaient envahir le monde...

En matière de conclusion

Si l'on voulait imaginer alors Charles Quint quittant les Pays-Bas pour la péninsule Ibérique, ne faudrait-il pas alors sortir d'une vision dramatique trop prégnante ? Ne faudrait-il pas prendre des distances par rapport à la grande scène sotériologique qu'il eut bien soin de laisser derrière lui ? La scène d'un Empereur dont les derniers temps sont saturés de pénitences et de mortifications, sortant du monde pour ne plus se consacrer qu'à la prière et à l'imploration du pardon divin pour ses peuples ? À l'« impresario » de la guerre pour l'unité chrétienne succéda l'« impresario » d'une mort théâtrale toute vouée au Christ, une mort sainte. Suffit-il de dire qu'il était hanté par l'échec de son rêve katéchontique, par une conscience fautive qui aurait exigé le retrait pénitent à Yuste et donc une scénographie dramatique ? Revenons ici vers une histoire du possible introspectif de l'Empereur. Toute notre étude a eu pour but de montrer que ce qu'il montre de lui-même n'est qu'une façade obligée. Que les apparences participent d'une mécanique à laquelle il se soumet et qui lui permet de surmonter ses contradictions subjectives. Sous les apparences, il y a, nous l'avons encore soupçonné, un « autre » Charles Quint.

Ne faudrait-il pas alors avancer qu'à Yuste il se sentait délivré du cercle de tribulations qu'il aurait aimé ne pas avoir eu à affronter et subir ? Des

tribulations qu'il avait auparavant symbolisées lors de sa syncope de janvier 1519, et que, désormais, il laissait derrière lui dans la certitude qu'il lui restait un peu de temps pour se préparer à la mort, libéré enfin du spectre de ce sang agressif qui avait tant exigé de lui, jusqu'à lui commander de faire la guerre pour la gloire de sa famille et l'accomplissement de la volonté divine ? Peut-il enfin mourir ainsi qu'il aurait rêvé de vivre : dans une quiétude d'âme lui permettant d'avancer vers le Crucifié, pour l'éternité ? La plénitude de son temps subjectif n'allait-elle pas être consacrée à la contemplation de l'*Ecce Homo* ? L'effondrement du monde pour la conservation duquel il s'était totalement investi, heure par heure, jour après jour, saison après saison, année par année, sans relâche, en ayant la paix universelle comme fin, ne le ramena-t-il pas à ce *miles christianus* vivant en tous ses instants de la vie du Christ ? Un *miles christianus* libéré et sachant désormais que ce qu'il n'a pu perpétrer par l'action, il pouvait peut-être l'accomplir spirituellement en priant pour tous ceux dont Érasme avait dit qu'ils étaient des frères en Christ, rachetés « par le même sang », des compagnons « dans une foi commune », appelés « à la même grâce, à la même félicité dans la vie future¹³⁷⁹ ».

Le conflit allemand de 1546-1547, on peut le deviner, a pu être un « crève-cœur » pour l'Empereur¹³⁸⁰. Son but était de mettre les réformés en situation de réintégrer l'Église pour mieux pouvoir prendre part aux processus de conciliation qui auraient pour cadre, soit les diètes, soit le Concile. Charles Quint avait peur du rôle qui lui était imposé par l'histoire et qu'il s'efforça d'orienter, envers et contre toutes les tensions et pressions, vers une mise en suspension des violences et des conflits. Toute sa vie a sans doute été placée sous le signe de la phobie du sang qui pouvait couler dans ce monde, dont il avait reçu la responsabilité providentielle, et donc aussi sous le signe de la tentation d'un déni symbolique d'un pouvoir qui risquait de l'entraîner au-delà de son désir. Sa vie a aussi été consacrée à exorciser cette peur toujours récurrente au sein d'un engagement presque

irréductible, qui pouvait prendre le masque de l'action guerrière comme de la rencontre dialogique, de la contrainte comme de la concertation, du passage en force comme d'une certaine bienveillance, et qui avait pour fin de restaurer la concorde et la paix dans le monde humain. Une concorde et une paix qui auraient pu lui permettre de rencontrer la sérénité, en le laissant enfin face à face avec l'*imago Christi*...

L'histoire qui semble prendre fin avec le *passauer Vertrag* ouvre l'Europe chrétienne à une autre trame, qui est celle d'un âge de violences religieuses acharnées. Quand Charles Quint meurt le 21 septembre 1558, le royaume de France est déjà au bord de l'implosion et il suffira de l'étincelle de la mort accidentelle d'Henri II, l'année suivante, pour que bientôt papistes et huguenots, durant près de soixante-dix ans, se déchirent de façon sanglante. Une autre longue guerre éclate à partir de 1566-1568, qui endeuille avec une intensité variable les Pays-Bas pour près de quatre-vingts années. La paix des confessions dans le Saint-Empire perdure certes, mais elle s'achève en 1618, et survient alors une épouvantable guerre qui n'apporte que morts et désolations jusqu'en 1648. Quant aux îles Britanniques, elles sont aussi le théâtre de violences atroces à partir de 1642¹³⁸¹. Et les guerres civiles se démultiplient en guerres intra-européennes tout aussi ravageuses. Il ne faut pas se laisser aller à comparer les malheurs des âges historiques et à établir une graduation. Mais il est certain que débute au tournant des années 1560, pour l'Europe, une séquence intensément conflictuelle et malheureuse, parce qu'au nom de Dieu, les chrétiens se déniaient les uns les autres leur humanité : les hommes de foi furent souvent des hommes du refus de l'altérité, des tueurs et des massacreurs, des chrétiens sanglants érigeant la mort de leurs adversaires confessionnels en accomplissement d'un devoir de salut. Vouloir interpréter cette longue chaîne d'événements en valorisant le primat de l'État moderne et de ses acteurs socio-économiques, et en tentant d'oublier que ce fut

d'abord au nom de Dieu que les violences se déchaînèrent revient à basculer dans une forme inquiétante de révisionnisme¹³⁸².

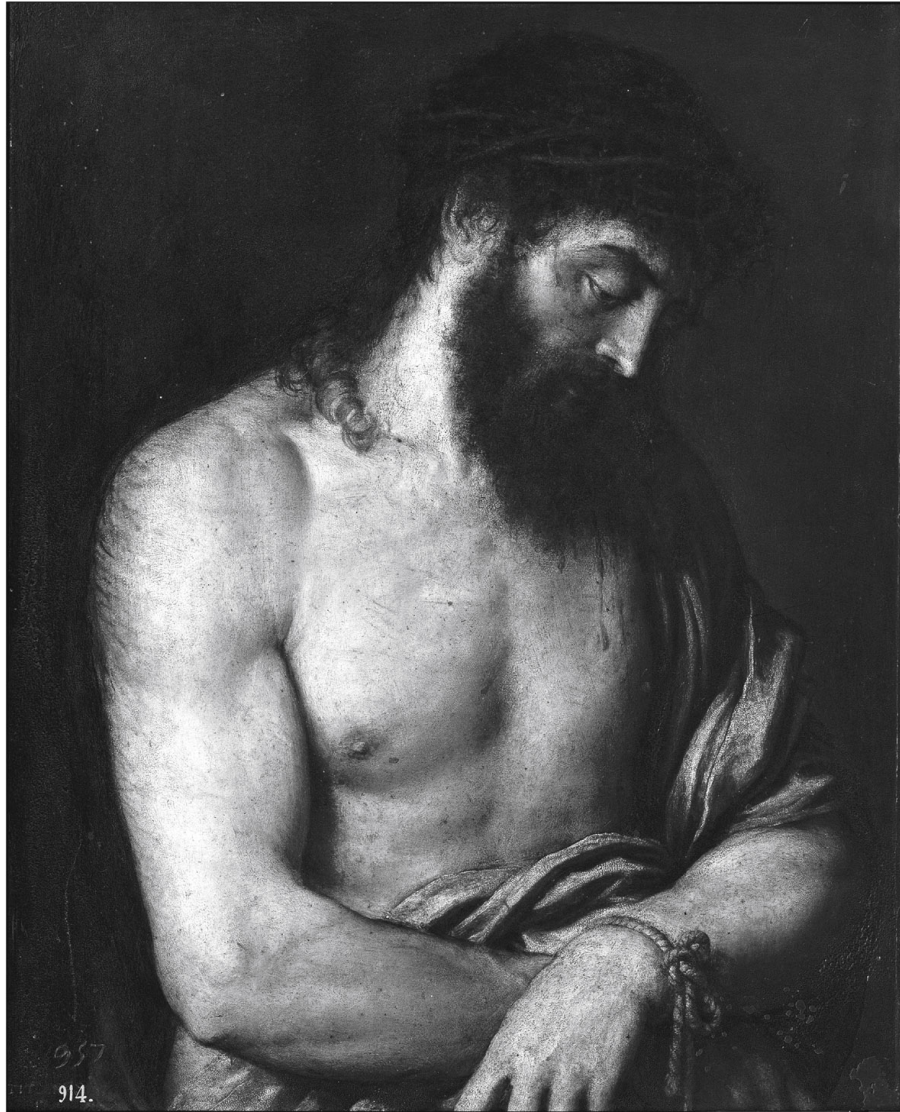


ILLUSTRATION 9. Titien, *Ecce homo* (1548), Musée du Prado, Madrid. © Akg-images/Album.

Car vint le triomphe de ces rêves de sang et de leur emprise sur les imaginaires, dont Charles Quint, traversé par une angoisse de l'exercice

même du pouvoir, avait voulu contrer la puissance expansive, grâce au maintien de son autorité dans la ligne de la modération. Sans doute était-ce parce que ces rêves le visitaient au plus profond de son âme et de son corps, et qu'il pressentait l'infinité de maux et de désastres dans lesquels ils risquaient d'emporter un monde humain fragile et inconstant...

Sources et bibliographie

- Abraham, Karl, « L'araignée comme symbole onirique », *id.*, *Œuvres complètes*, t. II : 1915-1925, Paris, Payot, 1965.
- Abraham, Nicolas et Torok, Maria, « La topique réalitaire, notations sur une métapsychologie du secret », *Revue française de psychanalyse*, n° 5-6, 1971.
- Abraham, Nicolas et Torok, Maria, *Cryptonymie, le Verbier de l'Homme aux loups*, Paris, Flammarion, 1976.
- Abraham, Nicolas et Torok, Maria, *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Flammarion, 1987.
- Abschiedt der Röm. Keys. Maiest. und gemeyner Stend, uff dem Reichstag zu Augspurg uffgericht, anno Domini 1548*, Mayence, J. Schöffner, 1548.
- Aglio, Stefano dall', *L'Assassino del Duca. Esilio e morte di Lorenzino*, Florence, Olschki, 2011.
- Ain Kurtzer Bericht dess Pfaffen Kriegs : Den kaiser Carl der funft wider Teutsche Nation gefurt hat : im[m] M.D.XLVI jare : Aussem Latin, verteutscht*, Ulm, Hans Varnier, 1546.
- Alba, Diego Nuñez, *Dialogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, Antonio Maria Fabié (éd.), Madrid, F. Fé, 1890.

- Albertinetti, Giovanni, *Il Cardinale Mercurino Arborio Gattinara gran cancelliere di Carlo V*, Milano, Manifattura Ceramica Pozzi, 1956.
- Allard, Jeanne, « Les règles de l'étiquette à la cour des Habsbourg d'Espagne (xvi^e-xvii^e siècle) », in Rose Duroux (dir.), *Les Traités de savoir-vivre et Espagne et au Portugal du Moyen Âge à nos jours*, Clermont-Ferrand, Duroux, 1995.
- Allard, Jeanne, « Repas et manières de table à la cour d'Espagne », in Jean-Louis Flandrin et Jane Cobbi (dir.), *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- Allen, John W., *A History of Political Thought in the 16th Century*, Londres, Methuen, 1928 et 1941.
- Altera Apologia pro Rege Christianissimo contra Cesarianos, in qua causis belli inter Regem et Caesarem recens orti brevissime et verissime agitur*, Parisiis, apud Carolum Stephanum, typographum Regium, s. d.
- Alvarez, Manuel Fernández, *Carlos V, el César y el Hombre*, Madrid, SLU Espasa Libros, 1999.
- Alvarez, Vicente, *Relacion del camino y bue viaje que hizo el príncipe de España D. Phelipeque passo de España in Italia, y fue por Alemania hasta Flandes* [Medina del Campo] [Guillermo Millis], 1551.
- Alvarez, Vicente, *Relation du beau voyage que fit aux Pays-Bas en 1548, le Prince Philippe d'Espagne, notre seigneur...*, M.-T. Dovillée (éd.), Bruxelles, Presses académiques européennes, 1964.
- Amico, Juan Carlos d', « “Ave Cæsar Imperator Invicte”. Les représentations de l'Empire romain dans l'entrée de Charles Quint à Bologne en 1529 », *Bulletin de l'Association des historiens de l'art italien*, 5, 1998-1999, p. 13-25.
- Amico, Juan Carlos d', « Charles Quint et la Réforme dans les lettres italiennes : du “prince marrane et luthérien” au chevalier du Christ », *Charles Quint face aux réformes. Colloque international organisé par le Centre d'histoire des Réformes et du protestantisme* (11^e colloque

- Jean Boisset), Montpellier, 8-9 juin 2001, Université Paul Valéry-Montpellier III, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 37-57.
- Amico, Juan Carlos d', « De Pavie à Bologne pendant les guerres d'Italie (1525-1530) », in Augustin Redondo (dir.), *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs (xv^e-xvii^e siècle)*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2000, p. 97-107.
- Amico, Juan Carlos d', « Gattinara et la “monarchie impériale” de Charles Quint. Entre millénarisme, *translatio imperii* et droits du Saint-Empire », *Asterion. Philosophie, histoire des idées, pensée politique*, 10 : *Empire et domination territoriale*, 2012.
- Amico, Juan Carlos d', « L'Arétin, poète et polémiste au service de la rhétorique impériale », *e-Spania*, 13, 2012.
- Amico, Juan Carlos d', « Mercurino Arborio de Gattinara et le mythe d'un empire universel au service de Charles Quint », in Françoise Crémoux et Jean-Louis Fournel (dir.), *Idées d'empire en Italie et en Espagne. xiv^e-xvii^e siècle*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2010, p. 71-102.
- Amsdorf, Nicolaus von, *Antwort, Glaub und Bekenntnis auff das schöne liebliche INTERIM*, [Magdebourg, Michael Lotter], 1548.
- Amsdorf, Nicolaus von, *Bekenntnis Unterricht und Vermahnung der Pfarrhern une Prediger der Christliche Kirchen zu Magdeburg*, Magdebourg, Michael Lotter, 1550.
- Amsdorf, Nicolaus von, *Der Prediger der Jungen Herrn Johans Friderichen Hertzogen zu Sachssen etc. Sonen Christlich Bedenken auf das Interim* [Magdebourg, Michael Lotter], 1548.
- Amsdorf, Nicolaus von, *Eyn Christlich Gebet, darin des Churfurst von Sachsen [et]c. Seine vnschuld jetziges Kriegs vor Gott vnd aller Welt öffentlich bekent : Aus dem Siebenden Psalm genommen* [s. l., s. n.], 1546.

Angeles Jordano, « The Plus Oultra Writing cabinet of Charles V : Expression of the sacred Imperilism of the Austrias », *Journal of Conservation and Museum Studies*, <http://www.JCMS-journal.com/article/view/JCMS.91105/32>.

Anhalt, Wolfgang, prince d', *Vnderricht wie die Pfarherrn das volck in diesen geschwinden vnd gefehrlichen zeiten zur buss vnd gebett vermanen sollen, auff Furstlichen befelh / durch den hochwirdigen durchlauchtigen hochgebornen Fursten vnd herrn, herrn Georgen Fursten zu Anhalt... aussgeschrieben Anno 1546*, Valentin Bapst, Leipzig, 1546.

Apologia cujusdam regiae famae studiosi, qua Caesariani regem Christianissimum arma et auxilia Turcica evocasse vociferantes impuri mendacii et flagitiosae calumniae manifeste arguuntur, Lutetiae, Carolus Stephanus, 1551-1552.

Apologia darin Koenigklicher Majestat zu Franckreich gut geruecht vertheydingt unnd verantwort wuert von einem seiner getrewen widder der Keiserischen luegenhafftigen schentlichen verleumbdung damit yrer Maie. Zugemessen sie habe des Tuercken kriegsvolck die Christenheyt anzugreifen unnd zubekriegen bewegt, Magdebourg, Michael Lotter, 1552.

Apologie faicte par un serviteur du roy contre les calomnies des imperiaux sur la descente du Turc, Paris, Chez Charles Estienne, 1551/Lyon, Macé Bonhomme, 1551.

Aquien, Pascal, « Psychanalyse du spectre », *Sillages critiques*, 8, 2006.

Aquila, Kaspard, *Eine Sehr Hochnöthige Ermanung an das kleine blöde verzagte... Widder des Teuffels Finsternus, Lügen und Mord geprediget*, Magdebourg, s. n., 1548.

Aquila, Kaspard, *Wider den Schnöden Teuffel, der sich ietz abermals in einen Engel des liechtes verkleidet hat, das ist wider das neue Interim*, Magdebourg, Christian Rödinger, 1549.

- Aquila, Kaspard, *Wider den spöttischen Lügner vnd unuerschempten verleumbder M. Isslebium... Nötige verantwortung, und Ernstliche warnung, Wider das Interim Apologia*, s. l., s. n., 1548.
- Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Jules Tricot (trad.), Paris, Vrin, 1990.
- Armas, Frederick A. de, *Quixotic Frescoes : Cervantes and Italian Renaissance Art*, Toronto, University of Toronto Press, 2006.
- Armin, Adam, « Carl Schmitt und die politische Apokalyptik », in Georg Ch. Tholen et Michael O. Scholl (dir.), *Zeit-Zeichen : Aufschübe und Interferenzen zwischen Endzeit und Echtzeit*, Weinheim, VCH, Acta Humaniora, 1990, p. 97-107.
- Armstrong, Lindsay, *Charles Quint (1500-1558). L'indomptable*, Paris, Flammarion, 2014.
- Arnade, Peter, *Realms of Ritual : Burgundian Ceremony and Civic Life in Late Medieval Ghent*, New York, Cornell University Press, 1996.
- Asendorf, Ulrich, *Eschatologie bei Luther*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1967.
- Asham, Roger, « A report and discourse written by Roger Ascham, of the affaires and state of Germany and the Emperour Charles his court, duryng certaine yeares while the sayd Roger was there », *The English Works of Roger Ascham*, Londres, R. et J. Dodsley, 1761.
- Astier, Sophie, *Une guerre de plumes (1542-1544). La littérature occasionnelle du conflit entre François I^{er} et Charles Quint*, thèse de doctorat sous la direction de Mireille Huchon, université Paris-Sorbonne, 2013.
- Aubenque, Pierre, « La prudence aristotélicienne porte-t-elle sur la fin ou sur les moyens ? (À propos d'Eth. Nic, VI, 10, 1142 31- 33) », *Revue des études grecques*, t. 78, fascicule 369-370, janv.-juin 1965, p. 40-51.
- Aubenque, Pierre, *La Prudence chez Aristote*, Paris, PUF, 1963.
- Augustijn, Cornelis, « L'esprit d'Érasme au colloque de Worms », in Jean-Claude Margolin (dir.), *Colloquia Erasmiana Turonensia (1969 :*

Tours), *Stage international d'études humanistes* (12 : 1969 : Tours), Université de Tours. Centre d'études supérieures de la Renaissance, Paris, Vrin, 1972.

Aulinger, Rosemarie (dir.), *Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Karl V. Der Reichstag zu Regensburg 1546*, Munich, De Gruyter, 2005.

Avila y Zuniga, Luis d', *Brieve commentario dello illustre signor Don Aloigi D'Avila e Zuniga commendator maggiore di Alcantara nella guerra della Germania fatta dal felicissimo e massimo imperadore Carlo V d'Austria, del MDXLVI et MDXLVII, tradotto di spagnuolo in lingua toscana*, Venise, s. n., 1548 et 1549.

Avila y Zuniga, Luis d', *Comentario del ilustre Señor Don Luis de Avila y Cuniga Comendador Mayor de Alcantara : de la guerra de Alemaña hecha de Carlo V. Maximo Emperador Romano Rey de España. en el año de MDXLVI y MDXLVII*, Venise, s. n., 1548.

Avila y Zuniga, Luis d', *Comentario sulla guerra de la Germania fatta dal felicissimo et massimo Carlo V Imperator Romano Re della Spagna del MSXLVI et MDXLVII dello illustre signor Don Aliugi d'Avila e Zuniga, tradotto di spagnuolo in lingua toscana, corretto, e emendato par l'instesso autore e aggiuntovi ne fine il successo di Bohemia*, Venise, s. n., 1549.

Avila y Zuniga, Luis d', *Commentaire de Don Louis d'Avila et de Zuniga, contenant la guerre d'Allemagne faite par l'Empereur Charles V les années 1547 et 1548, mis d'espagnol en françois par G. Boilleau de Buillon*, Paris, Wechel, 1550.

Avila y Zuniga, Luis d', *Commentaire de l'illustre seigneur don Loys d'Avila et Zuniga... : de la guerre d'Allemagne faicte par Charles cinquesme, tres grand empereur des Romains, roy d'Espaigne en l'an 1546 et 1547, nouvellement traduit d'espagnol en françois par Matthieu Vaulchier dict Francheconté*, Anvers, chez Nicolas Torcy, 1550.

Avila y Zuniga, Luis d', *Commentariorum de bello Germanico, a Carolo V. Cæsare Maximo gestro, libri duo a Guilelmo Malinæo Brugensi latine redditi & iconibus ad historiam accommodis illustrati*, Anvers, In aedibus Joan. Steelsii, 1550.

Avila y Zuniga, Luis d', *Commentaire du seigneur Don Loys d'Avila, contenant la guerre d'Allemagne faicte par l'Empereur Charles V. les années 1547 et 1548, mis d'espagnol en françois par Gil. Boilleau de Buillon parci devant commissaire et contrerolleur de Cambray. Le tout diligemment reveu et corrigé, avec annotations marginales, et scholies pour mieux entendre la grandeur des princes, situation etymologie et force des lieux, ensemble plusieurs articles de la discipline militaire d'Allemagne. Plus et non plus. Avec privilege du Roy. À Paris, Pour Estienne Groulleau Libraire, demourant en la rue Neuve nostre Dame à l'enseigne saint Ian baptiste, 1551.*

Avila y Zuniga, Luis d', *Warhafftige Beschreibung des Teutschen kriegs von dem Allerdurchleuchtigsten... Fürsten vnd Herrn Herrn Carln den Fünfften Römischen Kaiser etc. wider die Schmalkaldische Bundsuerwandten in den Jarn... Tausent Fünffhundert Sechs vnd Siebenvndviertzig geführt vnd vollendet*, Wolfenbüttel, H. Rüdem, 1552.

Avvisi dalli 25. di aprile, per in sino lut. ti li 8. del presente et de la sollutione fatta al Duca di Sassonia quando lo menaua no in presone auanti il Padiglione de sua Maiesta, Nella piazza de parione [Rome, 1547].

Avvisi della Ritirata del Langrauo, della morte del Duca [Nella Piazza di Parione, M. G. de Cartolari], Rome, 1546.

Azoulay, Vincent et Boucheron, Patrick (dir.), *Le Mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'antiquité à nos jours*, Seyssel, Champvallon, 2009.

Bachelard, Gaston, *L'Eau et les Rêves*, Paris, Corti, 1942.

- Badea, Andrea, *Kurfürstliche Präeminenz, Landesherrschaft und Reform. Das Scheitern der Kölner Reformation unter Hermann von Wied*, Münster, Aschendorff, 2009.
- Baillard-Perona, Blandine, *Faire signe. La mise en scène du sens à la Renaissance du Tiers Livre au Moyen de Parvenir*, thèse de doctorat soutenue le 22 novembre 2008 sous la direction de Claude Blum, université Paris-Sorbonne.
- Baker-Smith, Dominic, « “Inglorious glory” : 1513 and the humanist attack on Chivalry », in Sidney Anglo (dir.), *Chivalry in the Renaissance*, Rochester, Boydell Press, 1990, p. 129-144.
- Baker, Nicholas Scott, « Writing the wrongs of the past : Vengeance, humanism, and the assassination of Alessandro de’ Medici », *The Sixteenth Century Journal*, t. 38, n° 2, 2007, p. 307-327.
- Bakhuizen van den Brink, Jan Nicolaas, « Érasme : humanisme et “philosophia christiana” », *Medelingen van het Nederlands Instituut te Rome*, t. 36, La Haye, 1973.
- Baldwin, John T., « Luther’s eschatological appraisal of the Turkish Threat in eine Heerpredigt wider den Türken », *Andrews University Seminars Studies*, automne 1995, vol. 33, n° 2, p. 185-202.
- Balis, Arnoult, Jonge, Krista de, Delmarcel, Guy et Lefebure, Amaury, *Les Chasses de Maximilien*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1993.
- Ballestra-Puech, Sylvie, *Métamorphoses d’Arachné. L’artiste en araignée dans la littérature occidentale*, Genève, Librairie Droz, 2006.
- Balmory, Marie, *L’Homme aux statues. Freud et la faute cachée du père*, Paris, Grasset, 1997.
- Baranova Debbagi, Tatiana, *À coups de libelles. Une culture politique au temps des guerres de religion (1562-1598)*, Genève, Librairie Droz, 2012.

- Barau, Julie, « Ceci n'est pas un miroir, ou le *Policraticus* de Jean de Salisbury », in Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2007, p. 87-111.
- Barbero, Giovanni, « Idealismo e realismo nella politica del Gattinara, Gran Cancelliere di Carlo V », *Bollettino Storico per la Provincia di Novara*, LVIII, 1967, p. 3-18.
- Barbichon, Guy, « Usage de l'image : faire, dire », *Ethnologie française*. « Usages de l'image », 1994, 2, p. 169-175.
- Barnes, Robin B., *Astrology and Reformation*, Oxford, Oxford University Press, 2015.
- Barral-Baron, Marie, « Jean du Bellay, lecteur d'Érasme », in Cédric Michon et Loris Petris (dir.), *Le Cardinal Jean du Bellay. Diplomatie et culture dans l'Europe de la Renaissance*, Rennes, PUR, 2013, p. 113-125.
- Barral-Baron, Marie, « Place et rôle de l'histoire dans l'*Institution du prince chrétien* d'Érasme », in Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, op. cit., p. 351-368.
- Barral-Baron, Marie, *L'Enfer d'Érasme. L'humaniste chrétien face à l'Histoire*, Genève, Librairie Droz, 2014.
- Barth, Hans-Martin, *Das Regensburger Religionsgespräch im Jahr 1541. Rückblick und ökumenische Perspektiven*, Ratisbonne, Pustet, 1992.
- Base, Christian, « Un épisode de la querelle Habsbourg-Valois : la campagne d'Henri II aux Pays-Bas en 1554 », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 73, n° 73-2, 1995, p. 319-341.
- Bastide, Roger, « Religions africaines et structures de civilisation », *Présence Africaine*, vol. 2, n° 66, 1968.
- Bataillon, Marcel, « Charles Quint bon pasteur, selon fray Cipriano de Huerga », *Bulletin hispanique*, t. 50, n° 3-4, 1948, p. 398-406.

- Bataillon, Marcel, « Érasme et la chevalerie impériale », *Bulletin hispanique*, vol. 26, n° 1, 1924, p. 27-34.
- Bataillon, Marcel, « Le Charles Quint de Karl Brandi », *Bulletin hispanique*, t. 42, n° 4, 1940, p. 296-302.
- Bataillon, Marcel, *Érasme et l'Espagne : recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*, Genève, Librairie Droz, 1998.
- Bauernschmidt, Johannes, *Ein Neüwes und mit Heyliger Schrifft wolgegrünes Lied wider das schöne Heuchelische und Gladstreichende Ketzlein genannt INTERIM*, Magdebourg, s. n., 1548.
- Bayet, Jean, « Le symbolisme du cerf et du centaure à la Porte rouge de Notre-Dame de Paris », *Idéologie et plastique*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 1974, p. 451-498.
- Beaujeu, Renaut de, *Le Bel Inconnu*, G. Perrie Williams (éd.), Paris, Honoré Champion, 1978.
- Beaune, Jean-Claude, *L'Automate et ses mobiles*, Paris, Flammarion, 1980.
- Béhar, Roland, « “*In medio mihi Cæsar erit*” : Charles Quint et la poésie impériale », *e-Spania*, 13, juin 2012.
- Béhar, Roland, « Le *De Adventu Caroli V. Imperatoris in Italiam* (ca. 1536) de Minturno : la célébration héroïque et mythique de Charles Quint », in Nathalie Castellani-Dufrêne et Michel Jean-Louis Perrin (dir.), *La Lyre et la Pourpre. Poésie latine et politique de l'Antiquité tardive à la Renaissance*, Rennes, PUR, 2012, p. 17-32.
- Bell, Dora M., *L'Idéal éthique de la royauté en France au Moyen Âge d'après quelques moralistes de ce temps*, Paris-Genève, Librairie Droz, 1962.
- Bellay, Guillaume du, *Mémoires de Guillaume du Bellay* [Nouvelle collection pour servir à l'histoire de France], Joseph Fr. Michaud et Jean Joseph-François Poujoulat (éd.), Paris, Chez l'Éditeur du Commentaire analytique du Code civil, 1838.

- Bellay, Jean du ([?]), *Defense pour le Roy de France Treschrestien, a lencontre des injures et detractions de Iaques Omphalius, faictes nagueres en Latin par ung Serviteur du Roy, et mainctemnant traduite en Francois par Simon Brunel*, Paris, De l'imprimerie de Robert Estienne, 1544.
- Bellay, Martin du, *Les Mémoires de messire Martin Du Bellay, seigneur de Langey. Contenans le discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an M.D.XIII. jusques au trespas du Roy François premier, auxquels l'Auther a inséré trois livres, & quelques fragmens des Ogdoades de Messire Guillaume du Bellay Seigneur de Langey, son frère*, Paris, Abel Langelier, 1585.
- Belting, Hans, *La Vraie Image. Croire aux images*, Paris, Gallimard, 2007.
- Béné, Charles, « Érasme et le libertinisme », in Marcel Bataillon (dir.), *Aspects du libertinisme au xvi^e siècle. Actes du Colloque international de Sommières*, Paris, Vrin, 1974, p. 37-45.
- Béné, Charles, « L'exégèse des psaumes chez Érasme », in Pierre Fraenkel et Olivier Fatio (dir.), *Histoire de l'exégèse au xvi^e siècle. Actes du colloque international de Genève en 1976*, Genève, Librairie Droz, 1978.
- Béné, Charles, *Érasme et saint Augustin ou Influence de saint Augustin sur l'humanisme d'Érasme*, Genève, Librairie Droz, 1969.
- Benjamin, Walter, *Paris, capitale du xix^e siècle. Le livre des passages*, Paris, Le Cerf, 1989.
- Bérenger, Jean, « Charles Quint et Ferdinand I^{er} », in Annie Molinié-Bertrand et Jean-Paul Duviols (dir.), *Charles Quint et la monarchie universelle*, Paris, PUPS, 2001, p. 22-40.
- Bérenger, Jean, « La tolérance religieuse dans le Saint-Empire », in Jean Bérenger, *Tolérance ou paix de religion en Europe centrale (1415-1792)*, Paris, Honoré Champion, 2000.

- Berger, Philippe, « À propos des romans de chevalerie à Valence », *Bulletin hispanique*, vol. 92, n° 1, 1990, p. 83-99.
- Berger, Philippe, « Las lecturas de las capas modestas en la Valencia renacentista », *Bulletin hispanique*, vol. 99, n° 1, 1997, p. 161-170.
- Bergson, Henri, *Matière et mémoire*, Paris, Alcan, 1896.
- Bernon, Emmanuel, *Le Cogito dans la pensée de saint Augustin*, Paris, José Corti, 2001.
- Bertomeu Masia, Maria José, « Literatura de propaganda : obras sobre la muerte de Pier Luigi Farnese (1547) », *Cartaphilus revista de investigation et estética*, vol. 3, 2008, p. 7-19.
- Bertomeu Masia, Maria José, *La Guerra secreta de Carlos V contra el Papa. La cuestion de Parma y Piacenza en la correspondencia del cardenal Granvela*, Valence, PUV, 2009.
- Berwinkel, Roxane, *Weltliche Macht und geistlicher Anspruch. Die Hansestadt Stralsund im Konflikt um das Augsburger Interim*, Berlin, Akademie Verlag, 2008.
- Besançon, Alain, « Pour une histoire psychanalytique II », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 24, n° 4, 1969, p. 1011-1033.
- Beschryvinghe van die wonderlycke destructie lot Mechelen, geschiet in 't afbranden van de Santpoorte, den 7 augustus 1546, s. l., s. n. [1546].
- Betz, Otto, « Der katechon (the katechon) », *New Testament Studies*, 9, 1963, p. 276-291.
- Bianco, Emilio, « La construcción de una identidad literaria en la corte de Carlos V : el caso de Fray Antonio de Guevara », *e-Spania*, 13, juin 2012.
- Biendemann, Theophil Burckhardt, « Über Zeit und Anlass des Flugblattes : Luther als Hercules Germanicus », *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, 4, 1905.
- Bierlaire, Franz, *Érasme et ses Colloques. Le livre d'une vie*, Genève, Librairie Droz, 1977.

- Bierlaire, Franz, *Les Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au xvi^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
- Bietenholz, Peter G., *History and Biography in the Work of Erasmus of Rotterdam*, Genève, Librairie Droz, 1966.
- Birraux, Annie, « Les animaux dans les phobies d'enfant », *Enfance et Psy*, 2, n° 35, 2007, p. 8-14.
- Bjaï, Denis et Menegaldo, Sylvère (dir.), *Figures du tyran antique au Moyen Âge et à la Renaissance : Caligula, Néron et les autres*, Paris, Klincksieck, 2009.
- Blanchard, Joël, « Introduction », Philippe de Commines, *Mémoires*, Paris, Pocket, « Agora », 2004.
- Blanco, Emilio, « La construcción de una identidad literaria en la corte de Carlos V : el caso de Fray Antonio de Guevara », *e-Spania*, 13, 2012.
- Blanco, Mercedes, « Giangiorgio Trissino, poète de l'empereur », *e-Spania*, 13, 2012.
- Blänsdorf, Agnès, « Une collaboration scientifique “dans un esprit vraiment œcuménique et international”. Les congrès internationaux d'historiens et le Comité international des sciences historiques dans l'entre-deux-guerres », *Revue germanique internationale*, 12, 2010, p. 209-228.
- Blickle, Peter, *From the Communal Reformation to the Revolution of the Common Man*, Leyde, Brill, 1998.
- Blockmans, Wim et Mout, Nicolette, (dir.), *The World of Emperor Charles V. Proceedings of the Colloquium, 4-6 octobre 2000*, Amsterdam, Royal Netherlands Academy of Arts and Sciences, 2005.
- Bodart, Diane H., « L'image di Carlo V in Italia tra trionfi e conflitti », in Francesca Cantu Maria et Antonietta Visceglia (dir.), *L'Italia di Carlo V. Guerra, religione e politica nel primo Cinquecento. Atti del*

- Convegno Internazionale (Roma 5-7 aprile 2001)*, Rome, Viella, 2003, p. 115-138.
- Bodart, Diane H., « Le banquet des monarques ou la convivialité comme forme d'expression politique », in Jean-Louis Mousset et Krista De Jonge (dir.), *Un prince de la Renaissance. Pierre Ernest de Mansfeld (1517-1604). Catalogue d'exposition (Luxembourg 2007)*, Luxembourg, Musée national d'histoire et d'art, 2007, II, p. 123-127.
- Bodart, Diane H., *Pouvoirs du portrait sous les Habsbourg d'Espagne*, Paris, CTHS, 1999.
- Bodenmann, Reinhard, *Wolfgang Musculus (1497-1563). Destin d'un autodidacte lorrain au siècle des réformes*, Genève, Librairie Droz, 2000.
- Bodéüs, Richard, *La Véritable Politique et ses vertus selon Aristote*, Louvain-la-Neuve, Peeters Publishers, 2004.
- Boëls-Janssen, Nicole, « Les signes de royauté à Rome à l'époque royale : prédestination ou confirmation », in Michel Fartzoff, Elisabeth Smadja et Evelyne Geny (dir.), *Pouvoir des hommes, signes des dieux dans le monde antique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2002.
- Boltanski, Ariane, Lagadec, Yann et Mercier, Franck (dir.), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XI^e-XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2015.
- Bonaparte, Marie, « L'identification d'une fille à sa mère morte », *Revue française de psychanalyse*, 2, n° 3, 1928, p. 541-565.
- Bonora, Elena, *Aspettando L'imperatore. Principi italiani tra il papa e Carlo V*, Turin, Einaudi, 2014.
- Bornate, C., « Mémoire du chancelier de Gattinara sur les droits de Charles Quint au duché de Bourgogne », *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 67, 1907, p. 391-533.
- Bornate, C., *Historia vite et gestorum per dominum magnum cancellarium*, in *Miscellanea di Storia Italiana*, Turin, Bocca, série III, année XVII,

- vol. XLVIII, 1915, p. 231-568.
- Borres Martinez, Monserrat, « La representación de la muerte en “El Caballero determinado” de Hernando de Acuña », *Silva : Estudios de humanismo y tradicion clasica*, n° 3, 2004, p. 9-36.
- Bosbach, Franz, *Monarchia universalis. Ein politischer Leitbegriff der frühen Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1988 et 2002.
- Böttcher, Diethelm, *Ungehorsam oder Widerstand ? Zum Fortleben des mittelalterlichen Widerstandsrechtes in der Reformationszeit*, Berlin, Duncker und Humblot, 1991.
- Bouchet, Jean, *Epistres morales et familiares du Traverseur*, Michael A. Screech (éd.), Jennifer Beard (introd.), Genève, Librairie Droz, 1969.
- Bourdeu, Étienne, « Redéfinition du projet impérial ou construction d'un réseau de clients ? Les étapes allemandes du voyage du prince Philippe aux Pays-Bas (1548-1552) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 42-2 : *Género, sexo y nación : representaciones y prácticas políticas en España (siglos XIX-XX)*, 2012, p. 183-200.
- Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986.
- Bourdieu, Pierre, *Esquisse d'une théorie générale de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Librairie Droz, 1972.
- Boutet, Dominique, « Le Prince au miroir de la littérature narrative (XII^e-XIII^e siècle) », in Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, op. cit., p. 142-159.
- Boutet, Dominique, *Charlemagne et Arthur, ou le Roi imaginaire*, Genève, Librairie Droz, 1992.
- Boutet, Dominique et Verger, Jacques (dir.), *Penser le pouvoir au Moyen Âge (VIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2000.
- Bowman, Cynthia Grant, « Luther and the justifiability of resistance to legitimate authority », *Cornell Law Faculty Publications*, 1979, paper

- Braasch-Schwersmann, S. Ursula (dir.), *Landgraf Philipp der Großmütige 1504-1567. Begleitband zu einer Ausstellung des Landes Hessen*, Marburg, Schmidt, 2004.
- Brabant, H., « Épidémies et médecins au temps d'Érasme », in Jean-Claude Margolin (dir.), *Colloquia Erasiana Turoniensa*, vol. I : *Douzième stage international d'Études humanistes*, Paris, Vrin, 1972, p. 515-537.
- Brachet, Jean-Paul, *Le Salut par la traversée de l'eau. Étude sur la tradition latine et indo-européenne*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Brady, Thomas A. Jr, *Protestant Politics : Jacob Sturm (1489-1553) and the German Reformation*, New Jersey, Humanities Press, 1995.
- Brague, Rémi, *Aristote et la question du monde : essai sur le contexte cosmologique et anthropologique de l'ontologie*, Paris, PUF, 1988.
- Brandi, Karl, *Charles Quint, 1500-1558*, Paris, Payot, 1939.
- Brandi, Karl, *Kaiser Karl V.*, 2 vol., Munich, Bruckmann, 1937.
- Breed, Brian W., « *Tua, Cæsar, ætas* : Horace Ode 4. 15 and the Augustan Age », *American Journal of Philology*, 125, 2004, p. 245-253.
- Brendecke, Arndt, Fuchs, Ralf-Peter et Koller, Edith, *Die Autorität der Zeit in der Frühen Neuzeit*, Berlin, LIT, 2007.
- Brenz, Johannes, *Confessio piae doctrinae, quae nomine illustrissimi principis ac domini D. Christophori VVirtembergensis et Teccesis, ac Comitiis Montisbeligardi, per legatos eius die XXIII, mensis Ianuarii, Anno M.D.LII, congregationi Tridentini Concilii proposita est*, Tübingen, Ulrich Morhart, 1552.
- Breves Summae Religionis Iesu Christi, & Antichristi*, Magdebourg, Michael Lotter, 1550.
- Briant, Isabelle, « Le rire du prédicateur », in Pierre Serna (dir.), *La Politique du rire. Satires, caricatures et blasphèmes XVI^e-XXI^e siècle*, Seyssel, Champvallon, 2015, p. 119-136.

- Brioist, Pascal, Drevillon, Hervé et Serna, Pierre, *Croiser le fer. Violence et culture de l'épée dans la France moderne (xvi^e-xviii^e siècle)*, Seyssel, Champvallon, 2002.
- Brunet, Claude, « Sénèque, reflets de l'histoire pour l'éducation du Prince », *Cahiers des études anciennes*, XLVII, 2010, p. 409-431.
- Brunet, Philippe, « L'acte de mîmésis », *Littérature*, n° 122, 2001.
- Brunon, Hervé, « *Ars naturans*, ou l'immanence du principe : l'automate et la poétique de l'illusion au xvi^e siècle », in Jan Pieper (dir.), *Das Château de Maulnes und der Manierismus in Frankreich. Beiträge des Symposions am Lehrstuhl für Baugeschichte und Denkmalpflege der RWTH Aachen, 3.-5, mai 2001*, Munich et Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2006, p. 275-304.
- Bryson, Frederick R., *The Point of Honour in Sixteenth Century Italy : An Aspect of the Life of a Gentleman*, Chicago, University of Chicago Libraries, 1935.
- Bucer, Martin, *Ein Summarischer Vergriff der Christlichen lehre und Religion* [Strasbourg], [Wendelin Rihel], 1548.
- Bucer, Martin, *Enarrationes perpetua in sacra quatuor evangelia, recognitae nuper et locis compluribus auctae*, Strasbourg, s. n., 1530.
- Bucer, Martin, *Résumé sommaire de la doctrine chrétienne*, François Wendel (éd.), Paris, PUF, 1951.
- Buchholzer, Georg et Flacius, Matthias, *Ein Prophetische Buspredigt für diejenigen so den erkanten Christum mit dem Antichrist und seinem Hauffen verfolget haben oder noch verfolgen* [composé par Georg Buchholzer avec la collaboration de Matthias Flacius], s. l., s. n., 1547 (?).
- Buck, Lawrence P., *The Roman Monster : An Icon of the Papal Antichrist in Reformation Polemics*, Kirksville, Truman State University Press, 2009.

- Buescu, Ana Isabel, « Corte, poder e utopia : O *relox de principes* (1629) de Fr. Antonio de Guevara e a sua fortuna na Europa do século XVI », *Estudios Humanísticos. Historia*, n° 8, 2009, p. 69-101.
- Bugenhagen, Johannes, *Christliche Vermanung des erwirdigen Herrn Doctor Johann Bugenhagen Pomerani Pastors der Kirchen zu Wittenberg. An die löbliche Nachbarschaft Behemen Slesier vnd Lusiatier*, Wittenberg, Hans Lufft, 1546.
- Bugenhagen, Johannes, *Ein Schrifft D. Johann Bugenhagen Pomerania, Pastoris der Kirchen zu Witteberg : An andere Pastorn vnnd Predigern, Von der jtzigigen Kriegsrustung*, Wittenberg, Hans Lufft, 1546.
- Bugenhagen, Johannes, *Wie es uns zu Wittemberg in der Stadt gegangen ist in diesem verggange Krieg bis wir durch Gottes gnaden erlöset sind Und unser hoch Schule durch den Durchleutigsten hochgenornen Fürsten un herrn herrn Morizen herzogen zu Sachssen des heiligen Römischen Reichs Ertz marschahl und Churfürsten n in Döringen und Marggraven zu Meissen unsern genedigsten Herrn widerumb auffgericht ist. Warhafftige Historia beschrieben durch Johan Bugenhagen Pomern Doctor und Pfarherr zu Wittemberg*, Wittenberg, Deit Creutzer, 1547.
- Burke, Peter, « L'image de Charles Quint : construction et interprétations », in Hugo Soly (dir.), *Charles Quint 1500-1558. L'Empereur et son temps*, Anvers, Fonds Mercator, 1999, p. 393-475.
- Buron, Emmanuel, Guérin, Philippe et Lesage, Claire (dir.), *Les États du dialogue à l'âge de l'humanisme*, Rennes, PUR, 2015.
- Buttay, Florence, *Fortuna. Usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008.
- Büttgen, Philippe, « Eschatologie, fin de l'histoire, ontologie de l'actualité », in Jocelyn Benoist et Fabio Merlini (dir.), *Après la fin de l'histoire. Temps, monde, historicité*, Paris, Vrin, 1998, p. 60-72.

- Büttgen, Philippe, *Luther et la philosophie. Études d'histoire*, Paris, Vrin/EHESS, 2011.
- Cadenas y Vicent, Vicente de, *Dos Años en la vida del Emperador Carlos V (1546-1547)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas, 1988.
- Cahill, Richard Andrew, *Philipp of Hesse and the Reformation*, Mayence, P. von Zabern, 2001.
- Cahn, Jean-Paul et Schneilin, Gérard, *Luther et la réforme, 1525-1555 : le temps de la consolidation religieuse et politique*, Paris, Éditions du Temps, 2001.
- Calame, Claude, *Le Récit en Grèce ancienne*, Paris, Méridiens/Klincksieck, 1986.
- Calvete de Estrella, Juan Cristobal, *Le Très Heureux Voyage fait par le très haut et très puissant Prince don Philippe, fils du grand Empereur Charles Quint, depuis l'Espagne jusqu'à ses domaines de la Basse-Allemagne avec la description de tous les états de Brabant et de Flandre*, Bruxelles, F. J. Olivier, 1876.
- Calvin, Jean, *Intérim Adultero-Germanum ; cui adiecta est, vera christianae pacificationis, et ecclesiae reformandae ratio*, Genève, Jean Girard [22 décembre 1548], 1549.
- Calvin, Jean, *L'Intérim, c'est a dire, provision faicte sur les differens de la religion, en quelques villes & pais d'Allemagne. Avec la vraye façon de reformer l'Église Chrestienne, & appointer les differens qui sont en icelle. Par M. Iean Caluin* [Genève, Jean Girard], 1549.
- Calvo, Ricardo, « Valencia, Geburtsstätte des modernen Schachs », *Schach-Journal. Zeitschrift für wissenschaftliche und literarische Beiträge zu Schachtraining, Schachpsychologie & Schachgeschichte*, 2/3, 1992.
- Camp, Claudia V. et Beal, Timothy (dir.), *The Fate of King David. The Past and Present of a Biblical Icon*, New York et Londres, T&T Clark, 2010.

- Cantillon, Victoire de, « L'imaginaire de l'Empereur Charles Quint, le cas des Pays-Bas », Master 2 d'histoire moderne, Université Paris-Sorbonne-Centre Roland-Mousnier, 2014-2015.
- Capítulo del Toisón de oro celebrado en Barcelona el año 1519, estudio histórico por el conde de Vilanova, Ilustraciones, heráldica y dirección de Félix Domenech y Roura*, t. I, Barcelone, Verdager, 1930.
- Capodieci, Luisa, *Medicea Medea. Art, astres et pouvoir à la cour de Catherine de Médicis*, Genève, Librairie Droz, 2011.
- Cappelino, Mario, « Mercurino Arborio di Gattinara tra gioachimismo ed erasmismo », *Mercurino Arborio di Gattinara Gran Cancelliere di Carlo V. Atti del convegno di studi storici (Gattinara, 4-5 ottobre 1980)*, Vercelli, Societa Storica Vercellese, 1982, p. 26-43.
- Cardauns, Ludwig, *Die Lehre vom Widerstandsrecht des Volks gegen die recht mässige Obrigkeit im Luthertum und im Calvinismus des 16. Jahrhunderts*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.
- Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle, d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Besançon*, Charles Weiss (éd), 4 vol., Paris, Imprimerie royale, 1841-1852, t. II.
- Carion, Johannes, *Chronica durch Magistrum Johan Carion vleissig zusammen gezogen meniglich nuetzlich zu lesen*, Wittenberg, Georg Rhau, M.D.XXXII.
- Carion, Johannes, *Chronicorum Libellus, maximas quasq, res gestas, ab initio mundi, apto ordine complectens, ita ut annorum ratio ac praecipuae uicissitudines, quae in regna, in religionem, et alias res magnas incidunt, quàm rectissime cognosci ac obseruari queant. A Joanne Carione Mathematico conscriptus, ac per Hermanum Bonnum in Latinum conuersus*, Halae Svevorum [Schwäbisch Hall], officina Petri Brubachij, Anno XXXIX [1539].
- Carion, Johannes, *Vom Cometen den man newlich jm 1532 jar gesehen hat*, Wittenberg, s. n., 1532.

Caroli V, Imp. Aug., Interim, sive declaratio religionis, hos est constitutio praescribens qua ratione sacrosancti imperii romani status in negotio religionis usque ad decisionem concilii generalis sese in mutuo gerere ac excipere debeant, in habito Augustae conventu 15 maii 1548 a Caesarea Majestate publicata et a statibus imperii acceptata, Cologne, s. n., 1548.

Carro, D. Venancio, *El maestro Fr. Pedro de Soto (Confesor de Carlos V) y las controversias político-teológicas en el siglo XVI*, t. I : *La actuación político/religiosa de Soto*, Salamanque, Tip. de la Revista de Arch., Bibl. y Museos, 1931, 1931.

Cascione, Giuseppe, « Filosofia e comunicazione politica nell'Europa di Carlo V : Erasmo, Alciato, l'emblematica », in Donato Mansueto et Elena Laura Calogero (dir.), *The Italian Emblem : A Collection of Essays*, Glasgow, Glasgow Emblem Studies, 2007, p. 93-113.

Cassirer, Ernst, *La Philosophie des formes symboliques*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, t. II.

Castoriadis, Cornelius, « Entretien », donné lors de la Décade de Cérisy de 1990, dans *Carrefours du labyrinthe*, t. VI, Paris, Seuil, 1999.

Castoriadis, Cornelius, *L'Imaginaire comme tel*, Paris, Éditions Hermann, 2008.

Castoriadis, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

Cauchies, Jean-Marie, *Philippe le Beau. Le dernier duc de Bourgogne*, Turnhout, Brepols, 2003.

Ceccarelli, Paola, « Le tissage, la mémoire et la nymphe. Une récente lecture de l'Odyssée », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 21, n° 1, 1995, p. 181-191.

Céneau, Robert, *Ad Postulata de Interim antidotum*, Lyon, Chez Macé Bonhomme, 1548 et Paris, Guillaume Cavellat, 1549.

- Certeau, Michel de, « L'Histoire, science et fiction », *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987.
- César, *La Guerre civile*, I, (71-72), Pierre Fabre (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1972.
- Chabeuf, Henri, « Le tombeau du duc Charles le Téméraire à Nancy », *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, t. 16, 13, 1909, p. 87-93.
- Chabod, Federico, *Carlo V e il suo impero*, Turin, Giulio Einaudi, 1985.
- Chaix, Gérald, « L'Empereur et son image dans le Saint-Empire entre Réforme, réformation et réformes », *Charles Quint face aux réformes. Colloque international organisé par le Centre d'histoire des Réformes et du protestantisme* (11^e colloque Jean Boisset), Montpellier, 8-9 juin 2001, Université Paul-Valéry-Montpellier III, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 59-75.
- Chaix, Gérald, « Schilling Heinz, Religion, Political Culture and the Emergence of Early Modern Society. Essays in German and Dutch History », *Revue de l'IFHA*, <http://ifha.revues.org/2093>.
- Champier, Symphorien, « Cy commence le livre intitulé Lordre de chevalerie ouquel est contenue la manière comment on doit faire les chevaliers & de Ihonneur qui a eulx appartient et de la dignité diceulx. Composé par ung chevalier lequel en fa vieillesse fut hermite », in Paul Allut, *Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier*, Lyon, Imprimerie de Louis Perrin, 1859, p. 268-320.
- Chantraine, Georges, « *Mystère* » et « *philosophie du Christ* » selon *Érasme*, Namur, Éditions Duculot, 1971.
- Charlier, Yves, *Érasme et l'amitié d'après sa correspondance*, Paris, Les Belles Lettres, 1977.
- Chartier, Roger, « Pouvoir et limites de la représentation. Marin, le discours et l'image », *id.*, *Au Bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 202-224.

- Chassagnette, Axelle, « Le jeu des échelles. Le pouvoir et son inscription spatiale dans les cartographies et les descriptions du Saint-Empire et de ses territoires au xvi^e siècle », *Astérion. Empire et domination territoriale*, n° 10, sept. 2012.
- Chastel, André, « Les Entrées de Charles Quint en Italie », in Jean Jacquot (dir.), *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint 2*, Paris, Éditions du CNRS, 1960, p. 197-206.
- Chastel, André, *Le Sac de Rome, 1527*, Paris, Gallimard, 1983.
- Chatenat, Rodolphe, « Quelques récentes explications de l'arrêt du soleil à Gabaon », *Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques*, 22, 1989, p. 577-597.
- Chauchadis, Claude, *La Loi du duel. Le code du point d'honneur dans l'Espagne des xvi^e-xvii^e siècles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1997.
- Chaudun, Nicolas, *La Majesté des centaures, le portrait équestre dans la peinture occidentale*, Arles, Actes Sud, 2006.
- Chaunu, Pierre, « Le xvii^e siècle religieux. Réflexions préalables », *AESC*, 22^e année, n° 2, 1967, p. 279-302.
- Chaunu, Pierre, *Église, culture et société. Essais sur Réforme et Contre-Réforme 1517-1620*, Paris, Centre de documentation universitaire (CDU), 1981.
- Chaunu, Pierre, et Escamilla, Michèle, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000.
- Chaunu, Pierre, *Le Temps des réformes. La crise de la chrétienté. L'éclatement 1250-1550*, Paris, Fayard, 1975.
- Checa Cremades, Fernando, « *(Plus) ultra omnis solisque vias*. La imagen de Carlos V en el reinado de Felipe II », *Cuadernos de arte e iconografía*, t. 1, n° 1, 1988, p. 55-80.
- Checa Cremades, Fernando, « Comment se représente un Habsbourg d'Espagne ? », in Gérard Sabatier et Margarita Torrione (dir.), *Louis*

- XIV espagnol ? Madrid et Versailles, images et modèles*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2009, p. 17-37.
- Checa Cremades, Fernando, « La symbolique impériale à travers les arts plastiques », in Hugo Soly (dir.), *Charles Quint 1500-1558. L'Empereur et son temps*, Anvers, Fonds Mercator, 1999.
- Checa Cremades, Fernando, *Carlos V y la imagen del heroe en el Renacimiento*, Madrid, Taurus, 1987.
- Checa Cremades, Fernando, *Tiziano y la monarquia hispanica. Usos y founcciones de la pintura veneciana en Espana (siglos XVI y XVII)*, Madrid, NEREA, 1994.
- Chênerie, Marie-Luce, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Librairie Droz, 1986.
- Chesneau, Jean, *Le Voyage de M. d'Aramon ambassadeur pour le Roy de France en Levant, escript par noble homme Jean Chesneau [1547 à 1549]*, Charles Schefer (éd.), Paris, E. Leroux, 1887.
- Choisnet, Pierre, *Le Rosier des guerres enseignements de Louis XI Roy de France Pour le Dauphin son fils*, Maurice Diamant-Berger (éd.), Paris, Bernouard, 1925.
- Chomarat, Jacques, « II. Paideia et Rhétorique chez Érasme », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 1, mars 1986, p. 67-86.
- Chomarat, Jacques, « Un ennemi de la guerre : Érasme », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*, n° 33, déc. 1974, p. 445-465.
- Chomarat, Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1981.
- Chomarat, Jacques, *Mots et croyances. Présence du latin II*, Genève, Librairie Droz, 1995.
- Christensen, Cari, *Princes and Propaganda, Electoral Saxon Art of the Reformation*, Kirksville (Missouri), Sixteenth Century Journal Publishers, 1992.

- Christin, Anne-Marie (dir.), *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimedia*, Paris, Flammarion, 2001.
- Christin, Anne-Marie, *L'Image écrite ou la déraison graphique*, Paris, Flammarion, 2009.
- Christin, Anne-Marie, *L'Invention de la figure*, Paris, Flammarion, 2011.
- Cillessen, Wolfgang et Reichardt, Rolf, « Matières scatologiques dans la caricature politique, de la Réforme à la Révolution », *Annales historiques de la Révolution française*, 361, 2010, p. 13-32.
- Civil, Pierre, « La figura del emperador romano en la España de Carlos V : una representación del poder entre arte et literatura », *Carlos V Europeismo y universalidad. La figura de Carlos V*, vol. I, Grenade, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2000, p. 105-123.
- Claveria, Carlos, *Le Chevalier délibéré de Olivier de la Marche y sus versiones espanolas del siglo XVI*, Sarragosse, C. S. I. C., 1950.
- Clément, Michèle, *Le Cynisme à la Renaissance d'Érasme à Montaigne : suivi de Les épistres de Diogènes*, 1546, Genève, Librairie Droz, 2005.
- Close, Christopher W., *The Negotiated Reformation. Imperial Cities and the Politics of Urban Reform 1525-1550*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.
- Clough, Cecil H., « Chivalry and Magnificence in the Golden Age of the Italian Renaissance », in Sidney Anglo (dir.), *Chivalry in the Renaissance*, Rochester, Boydell Press, 1990, p. 32-47.
- Cloulas, Annie, « Documents concernant Titien conservés aux archives de Simancas », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 3, 1967, p. 197-288.
- Colie, Rosalie, *Paradoxia Epidemica. The Renaissance Tradition of Paradox*, Princeton, Princeton University Press, 1966.
- Cogitore, Isabelle et Goyet, Francis (dir.), *L'Éloge du Prince. De l'Antiquité au temps des Lumières*, Grenoble, ELLUG, 2003.

- Collin de Plancy, Jacques Albin Simon, *Légendes des sept péchés capitaux*, Lyon, Béthune et Plon, 1844.
- Colombino, Leonardo, « Il trionfo tridentino », in Francesco Ambrosi, *Scrittori e artisti trentini*, Trento, G. Zippel, 1894 (rééd. Bologne, Forni, 1972).
- Colson, Bruno, *L'Art de la guerre. De Machiavel à Clausewitz*, Namur, Presses universitaires de Namur, collection « Bibliothèque universitaire Moretus Plantin », 2002.
- Combarieu du Grès, Micheline, « Le nom du monde est forêt », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 3, 1997.
- Combarieu du Grès, Micheline, « Un exemple de réécriture : le franchissement du pont de l'épée dans le *Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes et dans le *Lancelot en prose* », *D'aventures en aventure, « semblances » et « senefiances » dans Le Lancelot en prose*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2000, p. 29-47.
- Combarieu du Grès, Micheline, *L'Idéal humain et l'expérience morale chez les héros des chansons de geste. Des origines à 1250*, 2 vol., Aix-en-Provence, Université de Provence, 1979.
- Comparot, Andrée, *Augustinisme et aristotélisme de Sebon à Montaigne*, Paris, Cerf, 1984.
- Coppens, Jozef, « Erasmus, vrijzinnig of rechtzinnige theoloog ? », *Erasmus Plechtig Herdacht*, n° 1567, Drukkerij 'Erasmus', 1969, p. 3-39.
- Cordin, Patrizia, « Festa cortigiana e autocelebrazione aristocratica nel "Trionfo tridentino" di Leonardo Colombino », *Geschichte und Region/Storia e regione*, 4, 1995, p. 113-128.
- Cornelius, C. A., « Zur Erläuterung der Politik des Churfürsten Moritz von Sachsen », in *Münchner Historisches Jahrbuch für 1866*, Munich, 1866, p. 258-304.

- Corvinus, Antonius, *Warhafftige Anzeigung der schrecklichen grausamen ebermlichen geschichten und ungewitters so sich aus Gottes verhengnis und straf zu Mecheln in Braband, Hanovre, s. n., 1546.*
- Costes, René, « Pedro Mexia, chroniste de Charles Quint », *Bulletin hispanique*, vol. 22, n° 22-1, 1920, p. 1-36.
- Couhault, Pierre, *Et les Premiers furent nommés Honneur et Foi... L'office d'armes dans la monarchie des Habsbourg au xvi^e siècle, entre mythes et réalités*, thèse de doctorat d'histoire moderne sous la direction de Denis Crouzet, université Paris-Sorbonne-Centre Roland-Mousnier, déc. 2014.
- Couret de Villeneuve, Louis Pierre (trad.), *L'Italia liberata da'Goti di Giangiorgio Trissino*, 2 vol., Orléans, Stampatore regio, 1787, t. I.
- Courteault, Paul, *Blaise de Monluc historien. Étude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires*, Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Courtine, Jean-Jacques et Baroche, Claudine, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions. xvi^e-début xix^e siècle*, Paris, Rivages, 1988.
- Coville, Alfred, « Le véritable texte de la justification du duc de Bourgogne par Jean Petit (8 mars 1408) », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, Paris, 1911, vol. 72, p. 57-91.
- Cristiani, Léon, *L'Église à l'époque du concile de Trente*, in Augustin Fliche et Victor Martin (dir.) *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, t. XVII, Paris, Bloud et Gay, 1948.
- Crouzet, Denis, *Charles de Bourbon connétable de France*, Paris, Fayard, 2003.
- Crouzet, Denis, *Dieu en ses royaumes. Une histoire des guerres de Religion*, Seyssel, Champvallon, 2008.
- Cues, Nicolas de, *La Sagesse selon l'idiot*, Françoise Coursaget (trad.), Paris, Hermann, 2009.
- Damiano, Pedro, *Libro da imparare giocare a scacchi e de bellicissimi partiti revisti e ricorretti con summa diligentia*, Rome, s. n., 1512.

- Dandele, Thomas James, *The Renaissance of Empire in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- Danès, Pierre [?], *Apologie, faicte par un serviteur du Roy, contre les calomnies des Impériaux. Sur la descente du Turc*, Paris, chez Charles Estienne, 1551.
- Danès, Pierre-Hilaire, *Abrégé de la vie du célèbre Pierre Danès, ambassadeur du roi François I^{er} au concile de Trente, évêque de Lavaur, précepteur et confesseur de François II*, Paris, chez Quillau, 1731.
- Das Interim illuminirt und außgestrichen mit seinen angeborenen natürlichen Farben : von Augspurgk einem guten Freunde zugeschickt* [Rödinger, Magdebourg], 1548.
- Dauphiné, James, « Une lecture allégorique privilégiée au xvi^e siècle : le Zodiaque Eucharistique », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, juin 1983, p. 206-216.
- Debbagi-Baranova, Tatiana, « Le discours antityrannique dans la France d'Henri II : un des sens multiples du Pasquille sur la rébellion de Bordeaux et la conduite du connétable (1548) », *Histoire, économie et société*, n° 21-4, 2002, p. 479-500.
- Declaratio, quomodo in negotio religionis per imperium usque ad definitionem concilii generalis vivendum sit, in comitiis Augustanis 15. Maji anno 1548 proposita... e germanica lingua in latinam versa. Acc. reformatio a Caesarea Majestate in declaratione hac promissa* [Cologne], Jaspar Genepaeus, 1548.
- Delannoi, Gilles, « La prudence en politique. Concept et vertu », *Revue française de science politique*, vol. 37, n° 5, 1987, p. 597-615.
- Deleuze, Gilles, et Guattari, Félix *Capitalisme et schizophrénie 1. L'anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1982.

- Delgado, Mariano, « Typologien des Antichristmotivs in Spanien », in Volker Leppin (dir.), *Der Antichrist. Historische und systematische Zugänge*, Stuttgart, Kohlhammer W., 2011, p. 357-380.
- Delmarcel, Guy, *La Tapisserie flamande : du xvi^e au xviii^e siècle*, Paris, Imprimerie nationale, 1999.
- Delmarcel, Guy, *Los Honores. Tapisseries flamandes pour Charles Quint*, Gand, Pandora-S.D.Z., 2000.
- Delpierre, Marie-Ange, *Paroles fantomatiques et cypes textuelles*, Seyssel, Champvallon, 1983.
- Delumeau, Jean, *La Peur en Occident xiv^e-xviii^e siècle*, Paris, Fayard, 1978.
- Demerson, Guy, « Le songe de J. du Bellay », in Françoise Charpentier (dir.), *Le Songe à la Renaissance : Colloque international de Cannes, 29-31 mai 1987*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1990.
- Demmler, Franz, *Memoirs of the Court, Aristocracy and Diplomacy of Austria*, 2 vol., Londres, Longman, Brown, Green, and Longmans, 1856, vol. II.
- Denoël, Charlotte, *Saint André. Culte et iconographie en France (v^e-xv^e siècle)*, Paris, École nationale des chartes, 2004.
- Denys L'Aréopagyte, *Des Noms divins*, abbé Darboy (éd.), Paris, Sagnier et Bray, 1845.
- Der Durchleuchtigst vnd Durchleuchtigen Hochgebornen Fuersten vnd Herrn... Das sie auch keins strefflichen vngehorsams beziehen moegen werden anders dann das sie von vnserm waren heiligen Christlichen Glauben vnd von Gottes wort vnd der reinen lere des heiligen Euangelij nit koennen abstehe* Noch die selb dem Roemischen Antichrist dem Babst vnd seinem partheyschen Trientischen Concilio zurichten vnterwerffen, Nuremberg, s. n., 1546.
- Der Durchleuchtigst vnd Durchleuchtigen Hochgebornen Fursten vnd Herren, Herrn Johans Friderichen, Hertzogen zu Sachssen... Und herrn Philipsen, Landgrauen zu Hessen... Bestendige vnd warhafftige*

verantwortung, auch im Rechten gegründete widerlegung : Warumb die vormeinte vrsachen zuuorleumen vnterstanden, Inn facto vnd inn der that nicht war. Das auch derselbe genante Kayser, als seiner Franckfordischen vorbriefften, vorsigelten vn[d] geschwornen Obligation vor Echter erkennen mogen, Das auch diesebe vormeinte Acht... vnd solche alle sich inn die peen der Recht vnd des Landtfrieden vorwircken theten. M.D.XLVI. [Wittenberg], s. n., 1546.

Der Römischen Kay. Mai. Und gemeyner Stend dess hayligen Reichs angenommene und bewilligte Camargerichts Ordnung, Mayence, s. n., 1549.

Der von Magdeburg Ausschreiben an alle Christen, Anno Christo 1550 den 24 Martii, Magdebourg, Michael Lotter, 1550.

Dericquebourg, Régis, « Max Weber et les charismes spécifiques », *Archives de sciences sociales des religions*, 137, 2007, p. 21-41.

Derrida, Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.

Des Bapsts vnnd Keyserlicher Mayestat Bundtnusz : aus dem Latein ins Deudsch Transferiert : Von welcher, des Bapsts Bottschafft, iungst auff dem tag zu Baden im Ergew, auff Laurentij dis gegenwertigen XLvj. Iars gehalten, Gemeiner Aydgnosschafft selbst, ein Copey, fur gelegt hatt [s. l., s. n., 1546].

Des Churfursten zu Sachssen etc. Vnd Landgrauen zu Hessen etc. Offen Ausschreiben Der Mordbrenner vnd Vorgiffter halben : Die vom AntiChrist, dem Babst zu Rom abgefertiget, DeudschLand mit Mordtbrandt vnd vorgifftung zubeschedigen : Item Hertzog Iohans Wilhelmen zu Sachssen etc. Sonderlich ausschreiben, mit einuorleibter vrgicht vnd bekentnis, eins, der obberurten beschediger, so zu Weymar gefenglich einbracht, vnd erhalten wirdet [Wittenberg, Georg Rhau, 1546].

Desan, Philippe, *Penser l'histoire à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993.

- Descendre, Romain, « Analyse géopolitique et diplomatie au XVI^e siècle. La qualification de l'ennemi dans les *relazioni* des ambassadeurs vénitiens », *Asterion*, 5, 2007, p. 241-264.
- Desnier, Jean-Luc, *De Cyrus le Grand à Julien l'Apostat : le passage du fleuve. Essai sur la légitimité du souverain*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Diamantis, Irène, *Les Phobies ou l'Impossible Séparation*, Paris, Aubier-Flammarion, 2005.
- Didi-Huberman, Georges, *Devant le temps*, Paris, Éditions de Minuit, 2000.
- Die Belagerung der Stadt Pavia durch die Franzosen, auch von der Schlacht im Tiergarten, von der kaiserlichen Majestät geführt im Jahre MDXXV am Matthiastag, XXIII, s. l., s. n., s. d.*
- Die Schlacht vor der Drakenburg 1547 Band 1 Gebundene Ausgabe - Geschichte des Fleckens Drakenburg am 23. Mai 1547 nach den vergeblichen Belagerungen der Hansestadt Bremen in der Zeit der Auseinandersetzungen zwischen dem Kaiserreich und dem Schmalkaldischen Bund*, Nienburg/Weser, Heimatverein Drakenburg, 1997.
- Diego Pacheco, Cristina, « La Musique à l'époque de l'empereur. Un nouvel éclairage sur Luis Venegas de Henestrosa et le répertoire pour clavier », in Annie Molinié et Jean-Pierre Duviols (dir.), *Charles Quint et la monarchie universelle, op. cit.*, p. 65-80.
- Dingel, Irene (dir.), *Reaktionen auf das Augsburger Interim. Controversia et Confessio. Band I*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2010.
- Dingel, Irene et Warttemberg, Günther (éd.), *Politik und Bekenntnis. Die Reaktionen auf das Interim von 1548*, Leipzig, Leucorea-Studien zur Geschichte der Reformation und der Lutherischen Orthodoxie, 2006.
- Dingel, Irene, « Flacius als Schüler Luthers und Melanchthons », *Vestigia Pietatis. Studien zur Geschichte der Frömmigkeit in Thüringen und Sachsen*, Gerhard Graf, Hans-Peter Hasse et Ernst Koch (dir.), Leipzig, Evangelische Verlagsanstalt, 2000, p. 77-93.

- Dingel, Irene, « The culture of conflict in the controversies leading to the formula of concord (1548-1580) », in Robert Kolb (dir.), *Lutheran Ecclesiastical Culture 1550-1675*, Leyde, Brill, 2008, p. 15-66.
- Disselkamp, Annette, *L'Éthique protestante de Max Weber*, Paris, PUF, 1994.
- Doignon, Jean, « Tobie et le poisson dans la littérature et l'iconographie occidentales (III^e-V^e siècle). Du symbolisme funéraire à une exégèse christique », *Revue de l'histoire des religions*, t. 190, n° 2, 1976, p. 113-126.
- Dominguez Casas, Rafael, « Arte y simbologia en el capitulo Barcelones », in Joost Vander Auwera (dir.), *Liber amicorum Raphaël de Smedt*, 2, *Artium Historia*, Louvain, Peeters, 2001.
- Doudet, Estelle, « Un chant déraciné ? La poésie bourguignonne d'expression française face à Charles Quint », *e-Spania*, 13, 2012.
- Doutrepont, Georges, *Jean Lemaire de Belges et la Renaissance*, Genève, Slatkine reprint, 1972.
- Dozo, Björn-Olav, « Représentations de la figure de Charles Quint : des espoirs suscités aux traces dans une chronique française de la fin de sa vie. Comparaison de trois représentations : Molinet, Ladam, Le Blond », *Le Moyen français. La littérature à la cour de Bourgogne. Actualités et perspectives de recherche. Actes du 1^{er} colloque international du Groupe de recherche sur le moyen français de Louvain-la-Neuve*, n° 57-58, 2005, p. 123-138.
- Druez, Laurence, « Perspectives comparées du règne de Charles Quint : histoire officielle, histoire luthérienne, histoire italienne », in Chantal Grell (dir.), *Les Historiographes en Europe de la fin du Moyen Âge à la Révolution*, Paris, PUPS, 2006, p. 77-108.
- Duc, Séverin, « “La concorde des loupz”. Pouvoir et prédation dans le duché de Milan (1499-c. 1540) », à paraître.

- Duc, Séverin, « Le prix des guerres lombardes. Ruine de l'État, destructions économiques et désastre social (1515-1535) », à paraître dans *Storia economica*.
- Duclos-Grenet, Pauline, « Des mages à Florence au Quattrocento. Autour de la fête de l'Épiphanie de 1443 », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre (Bucema)*, 2014.
- Ducos, Joëlle et Giacomotto-Charra, Violaine (dir.), *Lire Aristote au Moyen Âge et à la Renaissance. Réception du traité « Sur la génération et la corruption »*, Paris, Champion, 2011.
- Dufournet, Jean, *La Destruction des mythes dans les Mémoires de Ph. de Comynnes*, Genève, Librairie Droz, 1966.
- Duke, Alastair, *Dissident Identities in the Early Modern Low Countries*, in Judith Pollmann et Andrew Spicer (dir.), Farnham, Ashgate, 2009.
- Dumas, Didier, *L'Ange et le fantôme, Introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.
- Dupront, Alphonse, « “Réformes” et “modernité” », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 39^e année, n° 4, 1984, p. 747-768.
- Dupront, Alphonse, « De l'Histoire, science humaine du temps présent », *Revue de Synthèse, XXV^e Semaine de Synthèse : L'histoire science humaine du temps présent*, t. LXXXVI, n° 37-39, janvier-septembre 1965.
- Dupront, Alphonse, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987.
- Dupront, Alphonse, *Le Mythe de croisade*, 4 vol., Paris, Gallimard, 1997.
- Dupront, Alphonse, *Les Conciles de l'Église moderne et contemporaine*, Paris, Centre de documentation universitaire (CDU), 1963.
- Durand, Gilbert, « Le climat légendaire de la chevalerie », *La Chevalerie spirituelle*, Paris, Berg International, 1984, p. 68-97.
- Ebeling, Gerhard, « *Fides occidit rationem*. Ein Aspekt der theologia crucis in Luthers Auslegung von Gal 3,6 », *Lutherstudien III*, Tübingen, Mohr,

1985.

Eco, Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1979.

Édouard, Sylvène, « Éthique et portrait du prince chrétien. Le cas du roi de France Henri II », *Chrétiens et sociétés*, Lyon, 20, 2013, p. 7-30.

Édouard, Sylvène, *L'Empire imaginaire de Philippe II. Pouvoir des images et discours du pouvoir sous les Habsbourg d'Espagne au XVI^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2005.

Édouard, Sylvène, *Le Corps d'une reine. Histoire singulière d'Elisabeth de Valois (1546-1568)*, Rennes, PUR, 2009.

Edwards Jr., Mark U., *Luther's Last Battles : Politics and Polemics 1531-1546*, Ithaca et Leyde, Cornell University Press, 1983.

Eichel-Lojkine, Patricia, *Excentricité et humanisme. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 2002.

Ein Erklerung der schendlichen Sünde derjenigen, die durch das Concilium, Intérim und Adiaphora vom Christo zum Antichrist falle, aus dieem prophetischen Gemelde der dritten Eliäseliger Gedechniss D. M. Lutheri Genomen, s. l., s. d. (1550 ?).

Ein Gebet zu Gott, das er selbs kriegem wölle wider alle Feinde der Christen, und beschützen seine liebe Kinder, die int am ende der Welt leben, Wittenberg, s. n., 1546.

Ein Gespräch des Deudschen Landes, vnd der Hoffnung, diese gegenwertige Kriegsleuff betreffendt : In Welschland beschriben verdeuscht, Vnd weil es zuuor ausz vnfleisz mehr verruckt, dan[n] getruckt, Corrigirt, vnd von newem an tag gegeben : M.D.XLVI [Nuremberg ?, s. n.], 1546.

Ein Schönes Neues Lied, gemacht zu Lob und Ehre römischer kaiserlicher Majestät ; Ehre Majestät Ingolstadt Landgrafen Herzog Feld ; Ein schön newes lied, gemacht zu lob unnd Eer, Römischer Kaiserlicher

Mayestat, wie sy im 1546. Jar vor Ingolstat widern Landtgraven von Hessen, unnd Hertzog Hansen von Sachsen, zu veldt gelegen, s. l., s. n., 1547.

Ein Supplication und demütige bitt einer christlichen gemein in Schwaben, au jhreu rath, darinne si bittet, das man jhn wolle die tauffe lassen, nach Christi einsetzung, wie sie es zuvor gehabt haben, mit einer vorrede M. Fl. Illyrici, 1550... Der von Magdeburg ausschreiben an alle christen [Magdebourg, s. n.], 1550.

Elias, Norbert, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

Elsig, Frédéric et Sala, Simone (éd.), *Enfer ou paradis. Aux sources de la caricature XVI^e-XVIII^e siècle. Une exposition du Musée international de la Réforme*, Genève, Infolio, 2013-2014.

Enée le Tacticien, *Poliorcétique*, XII, 4, Anne-Marie Bon (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 24.

Epistola, rationem modumque propinandi radicis Chynae decocti, quo nuper inuictissimus Carolus V Imperator usus est, pertractans : & praeter alia quaedam, epistolae cuiusdam ad Iacobum Sylvium sententiam recensens, veritatis ac potissimum humanae fabricae studiosis perutilem, Basileae ex officina Ioannis Oporini, 1546.

Erasmus, Alberus, *Eine Dialogus, oder Gespräch etlicher Personen vom Interim... Item, Vom krieg des Endtichrists zu Rom, Bapst Pauli des dritten, mit hilff Keiser Caroli des Fünfften, wider Hertzog Johan[n] Friderichen Churfürsten zu Sachssen... Item, Von den Zeychen des Jüngsten tags...*, s. l., s. n., 1548.

Érasme, « Le poignard du chevalier chrétien », Érasme, *Œuvres choisies*, Jacques Chomarat (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1991.

Érasme, *Colloques*, Étienne Wolff (éd.), 2 vol., Paris, Imprimerie nationale, 1992.

Érasme, *La Formation du prince chrétien. Institutio principis christiani*, Mario Turchetti (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2015.

Érasme, *La Langue*, Jean-Paul Gillet (éd.), Genève, Labor et Fides, 2002.

Érasme, *Les Adages*, Jean-Christophe Saladin (éd.), 5 vol., Paris, Les Belles Lettres, 2011, t. 2.

Érasme, *Liber de sarcienda ecclesiae concordia, deque sedandis opinionum dissidiis, cum aliis nonnullis lectu dignis ; [Julii Pflug Epistola Erasmo...] Omnia... nunc primum typis excusa / Antverpiae : apud Michaellem Hillenium, 1533. Traduction française Roland Galibois (éd.), *Liberté et Unité dans l'Église. Sur l'interdiction de manger de la viande. Contre les soi-disant évangéliques. Sur la concorde de l'Église*, Cosmos, Montréal, 1971.*

Érasme, *Œuvres choisies*, Jacques Chomarat (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1991.

Ericksen, Robert P., *Complicity in the Holocaust : Churches and Universities in Nazi Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

Erikson, Erik H., *Luther avant Luther. Psychanalyse et histoire*, Paris, Flammarion, 1968.

Escamilla, Michèle, « Charles Quint et l'Allemagne », in Marie-Catherine Barbazza (dir.), *Quelques aspects du règne de Charles Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne*, Montpellier, Publications de l'université Paul-Valéry, 2005, p. 157-227.

Escamilla, Michèle, « Le règne de Charles Quint : un bilan impossible ? », in Annie Molinié-Bertrand et Jean-Paul Duviols (dir.), *Charles Quint et la monarchie universelle*, Paris, PUPS, 2001, p. 5-22.

Espence, Claude d', *Institution d'un prince chrestien*, in Alain Tallon (dir.), *Un autre catholicisme au temps des réformes ? Claude d'Espence et la théologie humaniste à Paris au xvi^e siècle. Études, inédits et catalogue de ses éditions*, Turnhout, Brepols, 2010.

Ewiger, Go[e]ttlicher Allmechtiger Maiestat Declaration wider Kaiser Carl Ko[e]nig zu Hispanien etc. Und Bapst Paulum den dritten [Wittenberg],

- Joseph Klug [s. d.].
- Fatio, Olivier (éd.), *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, Genève, Éditions Labor et Fides, 1986.
- Ferenczi, Sandor, *Transfert et introjection*, Paris, Payot et Rivages, 2013.
- Fernand Hallyn, « “*Ut pictura poesis*” : la correspondance dans les études interdisciplinaires », in Gisèle Mathieu-Castellani (dir.), *Les Méthodes du discours critique dans les études seiziémistes. Actes du Colloque de la SFDS*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1987, p. 39-52.
- Fernandez-Santamaria, José Antonio, *The State, War and Peace : Spanish Political Thought in the Renaissance 1516-1559*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.
- Ferradou, Carine, « La réflexion sur le pouvoir du langage dans plusieurs colloques d'Érasme, le “Lucien Batave” », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 58, 2004, p. 59-88.
- Ficin, Marsile, *Lettres*, Julie Raynaud et Sébastien Galland (trad.), Paris, Vrin, 2010.
- Ficin, Marsile, *Métaphysique de la lumière*, Julie Reynaud et Sébastien Galland (éd.), Paris, 2008.
- Ficin, Marsile, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes* [*Platonica Theologia de immortate animorum*] (1482), IV, 1, Raymond Marcel (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres, 3 vol., 1964-1970, t. I.
- Flacius Illyricus, Matthias, *Ein Kurtzer Bericht vom Interim, darauss man leichtlich kan die leer und Geist desselbigen Buchs erkennen Durch Theodorum Henetum allen fromen Christen zu dieser zeit nuetzlich unnd troeslich*, Magdebourg, Michael Lotter, 1548.
- Flacius Illyricus, Matthias, *Breves Summae Religionis Iesu Christi, et Antichristi*, Magdebourg, Michael Lotter, 1550.

- Flacius Illyricus, Matthias, *Qvod hoc tempore nulla penitus mutatio in religion sit in gratiam impiorum facienda. Contra quoddam scriptum incerti autoris in quo suadetur mutatio piarum caeremoniarum in Papisticas per Hemannum Primateum*, Magdebourg, Matthias Lotter, 1549.
- Flacius Illyricus, Matthias, *Ein Erklerung der schendlichen Sünde derjenigen, die durch das Concilium, Intérim und Adiaphora vom Christo zum Antichrist falle, aus dieem prophetischen Gemelde der dritten Eliäseliger Gedechniss D. M. Lutheri Genomen*, s. l., s. d. [1550 ?].
- Flacius Illyricus, Matthias, *Ein Gemeine Protestation und Klagschrifft aller frommen Christen wider das Interim und grausame verfolgung der widersacher des Evangelij*, Magdebourg, Michael Lotter, 1548.
- Flacius Illyricus, Matthias, *Wider Das Interim, Papistische Mess Canonen uund Meister Eissleuben dirch Christianum Lauterwar zu dieser zeit nuetzlich zu lesen*, Magdebourg, s. n., 1548.
- Fleury, Cynthia, « La lumière ficinienne est-elle orientale ? », in Pierre Magnard (dir.), *Les Platonismes à la Renaissance*, Paris, Vrin, 2001.
- Fleury, Pascale, « Marc Aurèle épistolier : comment faire écrire un empereur romain de l'Antiquité au xvi^e siècle ? », *Anabases*, 19, 2014, p. 133-153.
- Fliche, Augustin et Martin, Victor, *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, t. 17, Paris, Bloud et Gay, 1952.
- Flüchiger, Olivier, *L'Invention de la dispute moderne : la construction d'un espace de controverse religieuse dans les années 1520 (Saint-Empire et Corps helvétique)*, maîtrise sous la direction d'Olivier Christin et Béatrice Nicolier, Genève, Unige, 2006.
- Foncke, Robert, « Die Explosion des Mechelner Sandtores 1546 », *Flugschriften der damaligen Zeit*, Anvers, De Sikkel, 1932.

- Forand, Bruno, « La figure de l'historien au travail. Les fonctions paradigmatiques du moi dans l'historiographie renaissante », in Bruno Tribout et Ruth Whelan (dir.), *Narrating the Self in Modern Europe*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 53-68.
- Forell, George W., « Justification and eschatology in Luther's thought », *Church History*, 38, juin 1969, p. 164-174.
- Forget, Mireille, « Les relations et les amitiés de Pierre Danès », *Humanisme et Renaissance*, t. III, 1936, p. 365-383.
- Formula Reformationis Per Caesaream Maiestatem Statibus Ecclesiasticis in Comitibus Augustanis ad deliberandum proposita, et ab eisdem, ut paci publici consulerent, et amp. per eam Ecclesiarum, ac Clerici sui utilitati commodius, providerent, probata et amp. Recepta, Augustae Videlicorum*, s. n., 1548.
- Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Fouché-Delbasc, R., « Les œuvres attribuées à Mendoza », *Revue Hispanique*, t. 32, n° 81, 1914, p. 49-26.
- Franceschi, Sylvio Hermann de, « L'irruption de l'événement dans le temps de l'Histoire. Rythmique événementielle et longue durée selon Alphonse Dupront (1905-1990) », *Revue historique*, 2011, t. 313, n° 659, p. 611-636.
- Franceschi, Sylvio Hermann de, « La diplomatie henricienne et les ambitions françaises de suprématie temporelle sur la république chrétienne », *Histoire, économie et société*, 2004, 23^e année, n° 4, p. 551-585.
- Francisco, Adam S., *Martin Luther and Islam : A Study in Sixteenth-Century Polemics and Apologetics*, Leyde, Brill, 2007.
- François, Étienne, « La frontière intériorisée. Identités et frontières confessionnelles dans l'Allemagne de la seconde moitié du XVII^e siècle », in Robert Sauzet (dir.), *Les Frontières religieuses en Europe du XV^e au XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 1992, p. 51-57.

- François, Étienne, *Protestants et catholiques en Allemagne. Identités et pluralisme. Augsbourg 1648-1806*, Paris, Albin Michel, 1993.
- Frary, Alexandre Juste, *Monuments de sculpture, peinture, architecture, de l'ancien comtat Venaissin et des villes circonvoisines*, Paris, L'Auteur, 1914.
- Freud, Sigmund, « Dostoïevski et le parricide », in Dostoïevski, Fédor, *Les Frères Karamazov*, t. I, dans l'introduction, Paris, Gallimard, 1973, p. 9-30.
- Freud, Sigmund, « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, 2010, p. 1-5.
- Freud, Sigmund, *Métapsychologie*, Paris, Payot, 1968.
- Freud, Sigmund, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Payot, 1973-1974 et Paris, PUF, 2010.
- Freud, Sigmund, *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- Freud, Sigmund, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 2013.
- Friedeburg, Robert von, « *Cujus regio, ejus religio*. The ambivalent meaning of State Building in protestant Germany, 1555-1655 », in Howard Louthan, Gary B. Cohen et Franz A. J. Szabo (dir.), *Diversity and Dissent : Negotiating Religious Difference in Central Europe 1500-1800*, New York, Berghahn, 2011.
- Friedeburg, Robert von, « “Confusion” around the Magdeburg confession and the making of “Revolutionary early modern Resistance theory” », *Archiv für Reformationgeschichte*, 97, 2006, p. 307-318.
- Friedeburg, Robert von, *Widerstandsrecht und Konfessionskonflikt. Notwehr und Gemeiner Mann im deutsch-britischen Vergleich 1530 bis 1669*, Berlin, Duncker und Humblot, 1999.
- Friedländer, Max J., *Lucas van Leyden and Other Dutch Masters of His Time*, Bruxelles et Leyde, A. W. Sijthoff, 1973.

- Friedländer, Max J., *Lucas van Leyden*, Berlin, Gruyter, 1963.
- Friedrich, Martin, « Heinrich Bullinger und die Wittenberger Konkordie. Ein Ökumeniker im Streit um das Abendmahl », *Zwingliana*, 24, 1997, p. 59-79.
- Fuchs, Martina et Réthelyi, Orsolyata (dir.), *Maria von Ungarn (1505-1558). Eine Renaissance Fürstin*, Münster, Aschendorff, 2007.
- Fuchs, Thomas, *Konfession und Gespräch : Typologie und Funktion der Religionsgespräche in der Reformationszeit*, Cologne, Böhlau, 1995.
- Gachard, Louis Prosper, « L'abdication de Charles Quint », *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXI, n° 11 et 12, 1855.
- Gachard, Louis Prosper (éd.), *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, Bruxelles, M. Hayez, 1855.
- Gachard, Louis Prosper, *Rapport à Monsieur le ministre de l'Intérieur sur différentes séries de documents concernant l'Histoire de la Belgique, qui sont conservées dans les Archives de l'ancienne Chambre des Comptes de Flandre, à Lille*, Bruxelles, M. Hayez, 1841.
- Gachard, Louis Prosper, *Retraite et Mort de Charles Quint au monastère de Yuste. Lettres inédites publiées d'après les originaux conservés dans les archives royales de Simancas*, 2 vol., Bruxelles, M. Hayez, 1854-1855.
- Gachard, Louis Prosper, *Sur Jeanne la Folle et les documents concernant cette princesse qui ont été publiés récemment*, Bruxelles, Muquardt, 1869.
- Galasso, Giuseppe, « Lettura dantesca et lettura umanistica nell'idea di Impero del Gattinara », *id.*, *Carlo V e Spagna imperiale. Studi e ricerche*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2006, p. 49-73.
- Galasso, Giuseppe, *Carlo V e Spagna imperiale. Studi e ricerche*, Rome, 2006.
- Galbois, Estelle, « Le visage du pouvoir : les souverains hellénistiques entre texte et image », *Pallas*, 93, 2013, p. 111-129.

- Gallait, Louis, *Abdication de Charles Quint. Récit historique et descriptif*, Gand, C. Annoot-Braeckman, 1841.
- Gallet-Guerne, Daniel, *Vasque de Lucène et la Cyropédie à la cour de Bourgogne, 1470 : le traité de Xénophon mis en français d'après la version latine du Pogge, Livre 1*, Genève, Librairie Droz, 1974.
- Garcia Arranz, José Julio, « Documento historico y exaltacion simbolica en un grabado de Enea Vico : el ejercito del emperador Carlos V cruzando el Elba cerca de Mühlberge », *Norba-Arte*, vol. 22-23, 2012-2003, p. 5-27.
- Gattinara, Mercurino di, *Autobiografia*, Giancarlo Boccotiti (éd.), Rome, Bulzoni, 1991.
- Gaucher, Élisabeth, *La Biographie chevaleresque. Typologie d'un genre (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Honoré Champion, 1994.
- Gautheron, Marie (éd.), *L'Honneur. Image de soi ou don de soi : une image équivoque*, Paris, Autrement, 1991.
- Gauvain, Philippe, *Les Notions de mouvement et de changement en relation avec les théories contemporaines de l'aspectualité et de la cognition*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Pierre Desclées, université Paris-Sorbonne, 2005 (Atelier national de reproduction de thèses [ANRT], réf : 47272, p. 90, *Physique*, 224b35-225a32).
- Gavier, Mario Diaz, *Mühlberg 1547 : el apogeo de Carlos V*, Madrid, Almena, 2011.
- Gayot de Pitaval, François, *Bibliothèque de cour, de ville et de campagne reprenant les bons mots de plusieurs rois, princes, seigneurs de la cour, et seigneurs illustres*, Paris, chez Théodore Le Gras, 1746, t. VI.
- Geonget, Stephan, *La Notion de perplexité à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 2006.
- Gerbier, Laurent, « Le machiavélisme problématique de Valdés dans le *Diálogo de las cosas acaecidas en Roma* », *Quaderni d'Italia*, 2011, 16, p. 115-142.

- Gerbier, Laurent, « Les raisons de l'empire et la diversité des temps. Présentation, traduction et commentaire de la *responsiva oratio* de Mercurino Gattinara prononcée devant la légation des princes-électeurs le 30 novembre 1519 », <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01178471>, p. 1-14.
- Gérock, J. E., « Un condottiere allemand au service de la France. Le colonel Sébastien Vogelsberger à Wissembourg », *Revue d'Alsace (Strasbourg)*, 80, 1933, p. 241-261.
- Ghermani, Naïma, « Art et politique dans l'œuvre de Lucas Cranach », conférence donnée le 7 avril 2011 au Musée du Luxembourg (<http://cornucopia16.com/blog/2014/09/05/art-et-politique-dans-loeuvre-de-lucas-cranach>).
- Ghermani, Naïma, « Des princes plutôt que des saints ? Protestantisme, pouvoir politique et sainteté dans l'Allemagne du xvi^e siècle », in Florence Buttay et Axelle Guillausseau (dir.), *Des saints d'État. Politique et sainteté au temps du concile de Trente*, Paris, PUPS, 2011, p. 123-136.
- Ghermani, Naïma, « La représentation du prince en Allemagne au xvi^e siècle : la construction d'un corps politique », *Histoire, économie et société*, 25^e année, n° 1, 2006, p. 3-13.
- Ghermani, Naïma, « La vocation du prince protestant », *Chrétiens et sociétés*, numéro spécial II, 2003, p. 17-32.
- Ghermani, Naïma, *Le Prince et son portrait. Incarner le pouvoir dans l'Allemagne du xvi^e siècle*, Rennes, PUR, 2009.
- Gigante, Claudio, « Epica e romanzo in Trissino », *La Tradizione epica e cavalleresca in Italia (XII-XVI sec.)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010, p. 291-320.
- Gijum, Lisa van, « Charles V and his Ideal : One Emperor, one Empire », in Martin Gosman, Arjo Vanderjagt et Jan Veenstra (dir.), *The Propagation*

- of Power in the Medieval West*, Groningue, Egbert Forsten, 1997, p. 129-142.
- Gillet, Jean-Paul (éd.), *La Langue, par Desiderius Erasmus*, Genève, Labor et Fides, 2002.
- Godin, André, « Du bon usage du sacré : Érasme de Rotterdam », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, Paris, 9, 1992.
- Godin, André, *Érasme lecteur d'Origène*, Genève, Librairie Droz, 1982.
- Godoi, Giovanni de, *Commentari della guerra fatta nella Germania da Carlo Quinto Imperatoré, dove e scritti ogni caso, et successi delle scaramuccie et giornate fatte tempor per tempo, colle morti di valenti giovani, et lor prove, scritta da M. Giovanni de Godoi segretario dello Illustrissimo Principe di Sulmona, Capitano di cavalleria du sua Maesta*, Venise, alla insegna di san Giorgio, 1548.
- Godoy, José, « L'univers fantastique dans les armures de Charles Quint », *Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée*, n° 3 : *L'Homme armé en Europe XIV^e siècle-XVI^e siècle*, Paris, Musée de l'Armée, 2002, p. 217-228.
- Goffman, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. II : *Les Relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.
- Goffman, Erving, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.
- Goguel, Maurice, *Luther*, Paris, La Renaissance du Livre, 1925.
- Golubeva, Maria, *Models of Political Competence : The Evolution of Political Norms in the Works of Burgundian and Habsburg Court Historians, c. 1470-1700*, Leyde et Boston, Brill, 2003.
- Gomez, Jesus, « Aspectos de la política imperial en los diálogos del primer renacimiento », *Revista Espacio-Tiempo y Forma*, série IV : *Historia Moderna*, 2003, t. 16, Facultad de Geografía e Historia de la UNED, p. 31-51.
- Gonzalez Palencia, Angel, *Don Luis de Zuniga y Avila, gentilhomme de Carlos V*, Madrid, Pozas, 1932.

- Goosens, Aline, « Mourir pour sa foi au temps des réformes dans les Pays-Bas méridionaux », in Willem Blockmans et M. E. H. Nicolette Mout (dir.), *The World of Emperor Charles V. Proceedings of the Colloquium, 4-6 octobre 2000*, Amsterdam, Royal Netherlands Academy of Arts and Sciences, 2004, p. 227-245.
- Goosens, Aline, *Les Inquisitions modernes dans les Pays-Bas méridionaux : 1520-1633*, t. I : *La Législation*, t. II : *Les Victimes*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998.
- Gorter-Van Royen, Laetitia V. G., *Maria van Hongarije, regentes der Nederlanden. Een politieke analyse op basis van haar regentschapsordonnanties en haar correspondentie met Karel V*, Hilversum, Verloren, 1995.
- Gossart, Ernest, « Notes pour servir à l'histoire du règne de Charles Quint », *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale des sciences, des lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, t. LV, Bruxelles, Hayez, 1898, p. 1-119.
- Gossart, Ernest, *Charles Quint, roi d'Espagne (Espagnols et Flamands au XVI^e siècle). Suivi d'une étude sur l'apprentissage politique de l'Empereur. Philippe le Beau, roi de Castille. Charles d'Autriche. Ximenes. Cortes de Santiago et de la Corogne. Jeanne la Folle. Projet de colonisation du Yucatan par des Flamands. Etc.*, Bruxelles, H. Lamertin, 1910.
- Goyet, Francis, « Abito et mangnanimità dans le Courtisan de Castiglione : l'incivilité de la vertu », in Volker Kapp et Dorothea Scholl (dir.), *Literatur und Moral*, Berlin, Duncker & Humblot Verlag, 2012, p. 37-64.
- Goyet, Francis, « La prudence : entre sublime et raison d'État », in Francis Goyet et Isabelle Cogitoire (dir.), *Devenir roi. Essais sur la littérature adressée au Prince*, Grenoble, ELLUG, 2001, p. 162-178.

- Goyet, Francis, « Prudence et “panurgie”. Le machiavélisme est-il aristotélicien ? », in Ulrich Langer (dir.), *Au-delà de la Poétique. Aristote et la littérature de la Renaissance (Beyond the Poetics : Aristotle and Early Modern Literature)*, Genève, Librairie Droz, 2002.
- Goyet, Francis, *Les Audaces de la prudence. Littérature et politique aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2009.
- Gracq, Julien, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 2002.
- Granjon, Marie-Christine, « La prudence d'Aristote : histoire et pérégrinations d'un concept », *Revue française de science politique*, 49^e année, n° 1, 1999, p. 137-146.
- Grant Shoenberger, Cynthia, *The Confession of Magdebourg and the Lutheran Doctrine of Resistance*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1972.
- Green, André, « Énigmes de la culpabilité, mystère de la honte », *Revue française de psychanalyse*, LXVII, n° 5, 2002, p. 1639-1653.
- Green, Jonathan, *Printing and Prophecy : Prognostication and Media Change 1450-1550*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2012.
- Greengrass, Mark, *Christendom Destroyed. Europe 1517-1648*, Londres, Penguin, 2014.
- Greppi, Comte Giuseppe (éd.), « Extraits de la correspondance diplomatique de Jean-Thomas de Langosco, comte de Stroppiana, et de Claude Malopera, ambassadeurs du duc de Savoie à la cour de Charles Quint : 1546-1559 », *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire ou recueil de ses bulletins*, 1859, deuxième série, t. 12.
- Greschat, Martin, *Martin Bucer : A Reformer and His Times*, Louisville, Westminster John Knox Press, 2004.
- Grignon, Olivier, *Le Corps des larmes. La psychanalyse de la douleur d'exister*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.

- Grunpeck, Joseph, *Ein Spiegel der naturlichen himlischen vnd prophetischen sehungen aller trübsalen, angst, vnd not, die vber alle stende, geschlechter, vnd gemaynden der Christenhey, sunderbar so dem Krebsen vnder geworffen sein, vnd in dem sibenden China begriffen, in kurzen tagen geen werden*, Nuremberg, s. n., 1508.
- Grunpeck, Joseph, *Spiegel der naturlichen himlischen und prophetischen sehungen aller truebzalen angst*, Leipzig, s. n., 1522.
- Guenée, Bernard, « La culture historique des nobles : le succès des *Faits des romains* (XIII^e-XV^e siècle) », in Philippe Contamine (dir.), *La Noblesse au Moyen Âge XI^e-XV^e siècle. Essais à la mémoire de Robert Boutruche*, Paris, PUF, 1976, p. 261-288.
- Guenée, Bernard, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans, 23 novembre 1407*, Paris, Gallimard, 1992.
- Guevara, Antonio de, *Il parte delas epistolas familiares de Don Antonio de Guevara, Obispo de Mondonendo, Predicador, Chronista, y del consejo del Emperador Don Carlos : el las quales ay cartas muy notables, razonamientos muy altos y curiosos, con exposiciones de muchas figuras y autoridades de la sagrada escriptura, al estilo de Marco Aurelio, porque le Autor es el mismo*, Anvers, Pedro Bellerio, 1578.
- Guevara, Antonio de, *L'Horloge des Princes avec le tresnommé Livre de Marc Aurele, recueilly par Don Antoine de Guevare, Evesque de Gadix, traduit en partie de Castilan en François par feu N. de Herberay seigneur des Essars, et en particulier reveu et corrigé nouvellement outre toutes les autres precedentes impressions*, Paris, De l'imprimerie de Guillaume le Noir, 1555.
- Guevara, Antonio de, *Libro del emperador Marco Aurelio con el Relox de Príncipes*, Valladolid, Nicolas Tierri, 1529.
- Guicharrousse, Hubert, « Luther et la légitimité de la guerre : la ligue de Smalkalde et le droit de résistance », in Jean-Paul Cahn, Françoise Knopper et Anne-Marie Saint-Gille (dir.), *De la Guerre juste à la paix*

- juste : aspects confessionnels de la construction de la paix dans l'espace franco-allemand (xvi^e-xx^e siècle)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008.
- Guicharrousse, Hubert, *Les Musiques de Luther*, Genève, Labor et Fides, 1995.
- Guillaume, Gustave, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps : suivi de l'Architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Honoré Champion, 1970.
- Guilliet de Monthoux, Michel, « “Les Faictz et guerre de l'empereur Charles Quint contre la ligue de Smalkalde (1546-1547)”, publié par François Mugnier [d'après un manuscrit des archives du Sénat de Chambéry, texte attribué par François Mugnier à Guilliet de Monthoux] », *Mémoires et documents de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, 1901 vol. 40, p. 237-371.
- Gütlingen, Balthasar von, *Newe Zeitung. Und relation so der gesträng Herr Balthasar von Gütlingen uff Donderstag den. XXII. Tag Julii diß. XLVI. jars an den hällen hauffen der. LX. Fäñlin landtsknecht vor Güntzberg im läger öffentlich im ring gethan hat. Alles wz dem Teüffel seine leütenampt dem Bapst und anhängere zugehörig den landtsknechten uff wasser und uff land wie sye können und mögen zu preiß gegeben, erlaubt...*, s. l., s. n., 1546.
- Haan, Bertrand, *Une paix pour l'éternité. La négociation du traité du Cateau-Cambrésis*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.
- Haas, Irene, *Reformation – Konfession – Tradition. Frankfurt am Main im Schmalkaldischen Bund 1536-1547*, Francfort, Kramer, 1991.
- Hadot, Pierre, *Introduction aux Pensées de Marc Aurèle*, Paris, Fayard, 1997.
- Hale, John R., *War and Society in Renaissance Europe*, Londres, Fontana Press, 1985.

- Haliczer, Stephen, *The Comuneros of Castile : The Forging of a Revolution, 1475-1521*, Madison et Londres, University of Wisconsin Press, 1981.
- Halkin, Léon E., « Érasme, la guerre et la paix », *Revue nouvelle*, t. 50, 1969, p. 237-253.
- Halkin, Léon E., « Érasme et la mort », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 200, n° 3, 1983, p. 269-291.
- Hamburger, Käte, *La Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, 1986.
- Hamman, Gottfried, *Entre la secte et la cité. Le projet d'Église du réformateur Martin Bucer*, Genève, Labor et Fides, 1984.
- Hansen, Michel, « Viandes et nourriture dans le *Gargantua* ou les métamorphoses du banquet », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 26, 1988, p. 5-22.
- Haran, Alexandre Yali, *Le Lys et le Globe*, Seyssel, Champvallon, 2000.
- Harbison, Craig S., « Counter-reformation iconography in Titian's Gloria », *The Art Bulletin*, vol. 49, n° 3, sept. 1967, p. 244-246.
- Hardison, Osborne B., *The Enduring Monument. A Study of the Idea of Praise in Renaissance Literary Theory and Practice*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1962.
- Hartung, Fritz, *Karl V und die deutsche Reichsstände von 1546-1555*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1971.
- Hase, Conrad Wilhelm, *Mittelalterliche Baudenkmäler Niedersachsens*, 3 vol., Hanovre, Carl Rümpler, 1853, t. 3.
- Haug-Moritz, Gabriele, « Der Schmalkaldische Krieg (1546/47). Ein kaiserlicher Religionskrieg ? », in Franz Brendle et Anton Schindling (dir.), *Religionskriege im Reich und in Alteuropa*, Münster, Aschendorff, 2006, p. 93-105.
- Haug-Moritz, Gabriele, « Geschwinde Welt : Krieg une öffentliche Kommunikation zur Erfahrung beschleunigten historischen Wandels im Heiligen Römischen Reich deutscher Nation in der ersten Hälfte des 16.

Jahrhunderts (1542-1554) », *Militär und Gesellschaft in der frühen Neuzeit*, 2002, 6, 2, p. 139-148.

Haug-Moritz, Gabriele, « Judas und Gotteskrieger. Kurfürst Moritz, die Kriege im Reich der Reformationszeit und die “neuen” Medien », in Karlheinz Blaschke (dir.), *Moritz von Sachsen. Ein Fürst der Reformationszeit zwischen Territorium und Reich. Internationales wissenschaftliches Kolloquium vom 26. bis 28. Juni in Freiberg (Sachsen)*, Leipzig, Franz Steiner Verlag, 2007, p. 235-259.

Haug-Moritz, Gabriele, « “Ob wir uns auch mit Gott / Recht und gutem Gewissen. Wehren mögen / und Gewalt mit Gewalt vertreiben ?” Zur Widerstandsdiskussion des Schmalkaldischen Krieges 1546-47 », in Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim 1548-1550. Herrschaftskrise und Glaubenskonflikt*, Gütersloh, Güterloher Verlag, 2005, p. 488-509.

Haug-Moritz, Gabriele, « Widerstand als “Gegenwehr” und der “gegenwehrliche Krieg” des Jahres 1542 », in Robert von Friedeburg (dir.), *Widerstandsrecht in der frühen Neuzeit. Erträge und Perspektiven der Forschung im deutsch-britischen Vergleich*, Berlin, Duncker und Humblot, 2001, p. 141-161.

Haug-Moritz, Gabriele, « Widerstandsrecht im Schmalkaldischen Krieg. Zur Begründung des Widerstandshandelns in der protestantischen Publizistik der Jahre 1546/47 », in Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim 1548-1550*, op. cit.

Haug-Moritz, Gabriele, *Der Schmalkaldische Bund (1530-1541/42). Eine Studie zu den genossenschaftlichen Strukturelementen der politischen Ordnung des Heiligen Römischen Reiches Deutscher Nation*, Leinfelden et Echterdingen, Jan Thorbecke Verlag, 2002.

Haug-Moritz, Gabriele, « Le luthéranisme et le débat de la résistance 1529-1530 à 1546-1547 », *Rives méditerranéennes*, 2004, 19, *Religion et pouvoir légitime*, p. 27-40 (<http://rives.revues.org/168>).

- Hauser, Henri, « Le traité de Madrid et la cession de la Bourgogne à Charles Quint. Étude sur le sentiment national bourguignon », *Revue bourguignonne*, t. XXII, n° 3, 1912, p. 21.
- Haustein, Jörg (dir.), *Philipp Melanchthon. Ein Wegbereiter für die Ökumene*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1997.
- Hayton, Darin, « Astrology as political propaganda : Humanist responses to the turkish threat in early-sixteenth-century Vienna », *Austrian History Yearbook*, vol. 38, janv. 2007, p. 61-91.
- Headley,
John M., « Gattinara, Erasmus and the imperial configurations of humanism », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1980, 71.
- Headley, John M., « Rhetoric and reality : Messianic, humanist, and civilian themes in the imperial *ethos* of Gattinara », in Marjorie Reeves (éd.), *Prophetic Rome in the High Renaissance Period*, Oxford, Oxford University Press, 1992, p. 241-269.
- Headley, John M., *Empire, Church, and World : The Quest for Universal Order, 1520-1640*, Aldershot, Ashgate, 1997.
- Headley, John M., *The Emperor and His Chancellor : A Study of the Imperial Chancellery under Gattinara*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Heckel, Johannes, « Widerstand gegen die Obrigkeit. Pflicht und Recht zum Widerstand bei Martin Luther », in Arthur Kaufmann et Leonard E. Backmann (dir.), *Widerstandsrecht*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, p. 114-134.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Jean Gibelin (éd.), Paris, Vrin, 1998.
- Heidrich, Paul, *Karl V. und die deutschen protestanten am Vorabend des schmalkaldischen Krieges, II. Teil : die Reichstage der Jahre 1544-1546*, Francfort, J. Baer & Company, 1912.

- Heitmann, Karl, « Die spanischen Übersetzer von Olivier de la Marches Chevalier délibéré : Hernando de Acuña und Jeronimo de Urrea », *Studia Iberica : Festschrift für Hans Flasche*, Karl-Hermann Korner et Klaus Rühl (dir.), Bern, Francke, 1973, p. 229-246.
- Helle, Julia, « Katéchon : Carl Schmitt's imperial theology and the ruins of the future », *The Germanic Review*, 2009.
- Henne, Alexander, *Histoire du règne de Charles Quint en Belgique*, Bruxelles et Leipzig, Émile Flatau, 1858.
- Hennetus, Theodorus [Matthias Flacius], *Ein kurzer Bericht vom Interim*, s. l., s. n., 1548.
- Hennetus, Theodorus [Matthias Flacius], *Eine Weissagung und ein schöner herrlicher Trost, für alle hochbetrübte frome Christliche hertzen, zu diser jtzigen trübseligen zeit, Aus dem 14. Cap. der Offenbarung Johannis*, Magdeburg, Michael Lotter, 1548.
- Henning Drecoll, Volker (éd.), *Der Passauer Vertrag (1552) : Einleitung und Edition*, Berlin et New York, W. De Gruyter, 2000.
- Hermant, Héloïse, *Guerres de plumes. Publicité et cultures politiques dans l'Espagne du XVII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012.
- Herrmann, Johannes, « Moritz von Sachsen, evangelischer Christ und Judas zugleich », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 2001, 92, p. 87-118.
- Herwaarden, Jay van, « The Emperor Charles V as Santiago Matamoros », *Peregrinations : Journal of Medieval Art and Architecture*, vol. III, n° 3, 2012, p. 83-101.
- Hillebrand, K., « Une énigme de l'histoire. La captivité de Jeanne la Folle d'après des documents nouveaux », *Revue des Deux Mondes*, t. 81, 1869, p. 663-693.
- Hillerbrand, Hans J., *Philipp of Hessen. 1504-1567. Religion and Politics in the Reformation*, Saint-Louis, Foundation for Reformation Research, 1967.

- Hippocrate, *La Maladie sacrée*, Jacques Jouanna (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- Hirstein, James S., « Érasme, l'Histoire Auguste et l'histoire », in Jacques Chomarat, André Godin et Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du colloque international Érasme – Tours 1986*, Genève, Librairie Droz, 1990, p. 92-95, p. 70-95.
- Hochstrasser, T. et Schröder, P. (dir.), *Early Modern Natural Law Theories : Contexts and Strategies in the Early Enlightenment*, Dordrecht, Springer Science-Business Media Dordrecht, 2003.
- Hoeck, Johann, *Bekentniss vnnd Erklerung auff's Intérim. durch der Erbarn Stedte, Lübeck, Hamburg, Lüneburg, etc. Superindendenten, Pastorn vnnd Predigern zu Christlicher vnd notwendiger vnterrichtung gestellet*, Christian Roderer, Magdeburg, [1548].
- Hoelzl, Michael, « Before the Anti-Christ is revealed : On the katechontic structure of messianic time », in Arthur Bradley et Paul Fletcher (dir.), *The Politics to Come. Power, Modernity and the Messianic*, Londres et New York, Continuum, 2010.
- Hofmann, Ehrenfried, *Michael Stifel 1487?-1567 : Leben, Wirken und Bedeutung für die Mathematik seiner Zeit*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1968.
- Hofmann, Hans-Ulrich, *Luther und die Johannes-Apokalypse*, Tübingen, Mohr, 1982.
- Holban, Maris, « Autour de la première ambassade d'Antonio Rincon en Orient et de sa mission auprès du voyvode de Transylvanie Jean Zápolya (1522-1523) », *Revue roumaine d'histoire*, 23, 2, 1984, p. 101-116.
- Hollerbach, Marion, *Das Religionsgespräch als Mittel der konfessionellen und politischen Auseinandersetzung im Deutschland des 16. Jahrhunderts*, Francfort et Bern, Peter Lang, 1982.

- Höß, Irmgard, « Zur Genesis des Widerstandslehre Bezas », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1963, 54 p. 198-214.
- Houdt, Toon van, Papy, Jan, Tournoy, Gilbert et Mattheusen, Constant (dir.), *Self-Presentation and Social Identification. The Rhetoric and Pragmatics of Letter Writing in Early Modern Times*, Louvain, Leuven University Press, 2002.
- Hustvedt, Siri, *La Femme qui tremble. Une histoire de mes nerfs*, Arles, Actes Sud, 2010.
- Il Socorso del Conte di Burra, Arrivato a la Cesarea Maesta, con il numero de Cavalli, & Fanteria del suo Esercito. Et il successo della abbrusamento di un Borgo, & il ragionamento fatto tra sua Maesta, & il detto Conte*, Rome, Piazza di Parione, 1546.
- Il Vero Raguglio delle cose occorse, Ne i Eserciti... Con la descrittione delli morti, prigionieri, et feriti nelle scaramucce, de l'una, et l'altra parte*, Rome, Piazza di Parione, 1546.
- Il Vero Successo de tutte le cose occorse nell'uno... Con il disegno del sito del paese doue si ritruonano al presente gli Eserciti ; Et una Elegia di Corrado Lupuli sopra l'unione del Conte di Burra con la Cesarea Maesta*, Rome [de Cartolari], 1546.
- Ilic, Luka, « Der heilige Mann und thewre held : Flacius' view of Luther », *Proceedings of the Third International Conference on Matthias Flacius Illyricus*, Labin/Croatia, vol. 3, 2010, p. 294-314.
- Ilic, Luka, *Theologian of Sin and Grace : The Process of Radicalization in the Theology of Matthias Flacius Illyricus*, Mayence, Vandenhoeck und Ruprecht, 2014, p. 80-97.
- Interim, hoc est Constitutio, praescribens qua ratione Sacrosancti Imperij Romani Statvs in negotio Religionis usq. ad decisionem Concilij Tridentini, sese mutuo gerere ac excipere debeant, in nunc habito Augustae conuentu xv. Maij. Caesar. Majest. Publicata*, Augsbourg, s. n., 1548.

- Irissou, Louis, « Compte rendu », *Revue d'histoire de la pharmacie*, vol. 40, n° 134, 1952, p. 403.
- Jacobson Schutte, Anne, *Pier Paolo Vergerio : The Making of an Italian Reformer*, Genève, Librairie Droz, 1977.
- Jacquin, Frédéric, *Affaires de poison. Les crimes et leurs imaginaires au XVIII^e siècle*, Paris, Belin, 2005.
- Jacquot, Jean (dir.), *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint. II^e congrès de l'Association internationale des historiens de la Renaissance*, Paris, Éditions du CNRS, 1960.
- Janin, Claude, « Pour une théorie psychanalytique de la honte », *Revue française de psychanalyse*, LXVII, n° 5, 2002, p. 1637-1742.
- Janson, Horst W., « A mythological portrait of the Emperor Charles the Fifth », *Worcester Art Museum Annual*, 1935-1936, 50, p. 19-31.
- Janssen, Jan, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III : *L'Allemagne depuis la fin de la révolution sociale jusqu'à la Paix d'Augsbourg (1525-1555)*, Paris, Plon, 1892-1899.
- Janz, Denis R., *Luther and Late Medieval Thomism. A Study in Theological Anthropology*, Waterloo, Wilfried Laurier University Press, 1983, 1993.
- Jeanclaude, Christian, *Freud et la question de l'angoisse. L'angoisse comme affect fondamental*, Bruxelles, De Boeck, 2008.
- Jeanneret, Michel, « Les paroles dégelées (Rabelais, *Quart Livre*, 48-65) », *Littérature*, n° 17, 1975 [*Les jeux de la métaphore*], p. 14-30.
- Jeanneret, Michel, *Des mets et des mots, banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, José Corti, 1987.
- Jeanneret, Michel, *Le Défi des signes. Rabelais et la crise de l'interprétation à la Renaissance*, Orléans et Caen, Paradigme, 1994.
- Jeanneret, Michel, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres, de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997.
- Johnson, Lee, « Eugène Delacroix et Charles V », *The Burlington Magazine*, sept. 2000, p. 544-548.

- Johnston, Wade R., « The adiaphoristic Devils : Matthias Flacius Illyricus in *Statu Confessionis*, 1548-1552 », thèse sous la directions du professeur Robert von Friedeburg, Rotterdam, Erasmus University, 14 juin 2013.
- Jonas, Justus [?], *Ein Ermanung an die, Keyserliche Mayestat, des Evangeliums halben, in seinen Erblendern Darinnen auch ein trewe warnung an Unns Teutschen Durch einen Wolweisen Kriegsserfarnen Herrn schon beschriben...*, Anno M.D.xlvj [Marbourg ou Francfort, s. n., 1546].
- Jonas, Justus, *Des XX Psalm Auslegung, jnn Reim gefast, zu beten vnd zu singen, vor die loblichsten Gottfurchtigen Herrn, Den Churfursten zu Sachsen, vnd Landgrauen zu Hessen, vnd jrer Chur. vnd F.G. Mitvorwanten. Nach der Melodey, Vater vnser im Himelreich. Durch D. J. Jonam, Wittenberg, Georg Rhaw, 1546.*
- Jonas, Justus, *Vom Christlichen Abschied aus diesem tödlichen leben des Ehrwidigen herrn D. Martini Lutheri bericht durch Justum Jonas, M. Michaellem Celium un ander die dabey gewesen, kurz zusammen gezogen, Wittenberg, Georg Rhaw, 1546.*
- Jones, Ken Sundet, « The apocalyptic Luther », *World and World*, vol. 25, n° 3, été 2005, p. 308-316.
- Jouanna, Arlette, « L'imaginaire du sang et de sa pureté dans l'ancienne France », in Raphaël Carrasco, Annie Molinié et Béatrice Perez (dir.), *La Pureté de sang en Espagne. Du lignage à la « race »*, Paris, PUPS, 2011, p. 21-36.
- Jouanna, Arlette, « Recherches sur la notion d'honneur au xvi^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XV, n° 3, 1968, p. 597-623.
- Jouanna, Arlette, *L'Idée de race en France au xvi^e siècle et au début du xvii^e siècle*, 3 vol., Centre de SRT, t. I, s. d.

- Jouanna, Arlette, *Le Devoir de révolte : la noblesse française et la gestation de l'État moderne : 1559-1661*, Paris, Fayard, 1989.
- Jouhaud, Christian, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, 2000, p. 152-153.
- Jouhaud, Christian, *Richelieu et l'écriture du pouvoir. Autour de la journée des Dupes*, Paris, Gallimard, 2015.
- Joukovski, Pierre et Françoise, *À travers la galerie François I^{er}*, Paris, Honoré Champion, 1992.
- Joukovsky, Françoise, « L'Empire et les barbares dans la galerie François I^{er} », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. L, n^o 1, 1988.
- Joukovsky, Françoise, *La Gloire dans la poésie française et néolatine du xvi^e siècle*, Genève, Librairie Droz, 1969.
- Julia, Dominique, « L'historien et le pouvoir des clés : Alphonse Dupront », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 7, 1991.
- Juste, Théodore, *Charles Quint et Marguerite d'Autriche : étude sur la minorité, l'émancipation et l'avènement de Charles Quint à l'Empire (1477-1521)*, Bruxelles et Leipzig, C. Muquardt, 1838.
- Kaennel, Lucie, *Luther était-il antisémite ?*, Genève, Labor et Fides, 1997.
- Kagan, Richard L., *Clio and the Crown : The Politics of History in Medieval and Early Modern Spain*, Baltimore, John Hopkins, 2009.
- Kahn, Didier, *Alchimie et paracelsisme en France (1567-1625)*, Genève, Librairie Droz, 2007.
- Kampers, Franz, *Kaiserprophetien und Kaisersagen im Mittelalter. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Kaiseridee*, Paderborn, Europäischer Geschichtverlag, 2011 (rééd. de Munich, H. Lünebourg, 1895).
- Karl, Louis, « Note sur la fortune des œuvres d'Antonio de Guevara à l'étranger », *Bulletin hispanique*, vol. 35, n^o 1, 1933, p. 32-50.

- Kaufmann, Thomas, « Apokalyptische Deutung und politisches Denken in lutherischen protestantismus in der Mitte des 16. Jahrhunderts », in Arndt Brendecke, Ralf-Peter Fuchs et Edith Koller (dir.), *Die Autorität der Zeit in der Frühen Neuzeit*, Berlin, LIT, 2007, p. 411-453.
- Kaufmann, Thomas, « Anonyme Flugschriften der frühen Reformation », in Bernd Moeller (dir.), *Die frühe Reformation in Deutschland als Umbruch : Wissenschaftliches Symposium des Vereins für Reformationsgeschichte 1996*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 1998, p. 191-267.
- Kaufmann, Thomas, « La culture confessionnelle luthérienne de la première modernité. Remarques de méthode », *Études germaniques*, 57, 3, 2002, p. 421-439.
- Kaufmann, Thomas, « Matthias Flacius Illyricus. Lutherischer Theologe und Magdeburger Publizist », in Werner Freitag (dir.), *Mitteldeutsche Lebensbilder : Menschen im Zeitalter der Reformation*, Cologne, Böhlau, 2004.
- Kaufmann, Thomas, *Das Ende der Reformation : Magdeburgs « Herrgotts Kanzlei » (1548-1551/2)*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2003.
- Kaufmann, Thomas, *Histoire de la Réformation. Mentalités, religion, société*, Genève, Éditions Labor et Fides, 2014.
- Kaufmann, Thomas, *Konfession und Kultur : lutherischer protestantismus in der zweiten Hälfte des Reformationsjahrhunderts*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2006.
- Kaufmann, Thomas, *Luthers « Judenschriften »*, Ein Beitrag zu ihrer historischen Kontextualisierung, Tübingen, Mohr Siebeck, 2011.
- Kaufmann, Thomas, *Luthers Juden*, Stuttgart, Reclam-Verlag, 2014.
- Kervégan, Jean-François, *Que faire de Carl Schmitt ?*, Paris, Gallimard, 2011.
- Keverling Buisman, Frank, « Der Frieden und das Traktat von Venlo (1543) und die Folgen für die Verwaltung von Geldern und Zutphen », in

- Johannes Stinner et Karl-Heinz Tekath (dir.), *Die Geschichte Gelderns bis zum Traktat von Venlo (1543). Ein Überblick*, Geldern, Verlag des Historischen Vereins für Geldern und Umgegend, 2001.
- Kingdon, Robert M., « The First Expression of Theodore Beza's Political Ideas », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 54, 1963, p. 88-100.
- Klaniczay, Tibor, « Le culte humaniste des grands personnages », in Tibor Klaniczay, Eva Kushner et André Stegman (dir.), *L'Époque de la Renaissance*, t. I : *L'Avènement de l'esprit nouveau (1400-1480)*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1988, p. 530-545.
- Klaniczay, Tibor, Kushner, Eva et Chavy, Paul (dir.), *L'Époque de la Renaissance : 1400-1600*, t. 4 : *Crises et essors nouveaux*, Paris, John Benjamins B.V.-Association internationale de littérature comparée, 2000.
- Klein, Robert, *La Forme et l'Intelligible. Écrits sur la Renaissance et l'art moderne*, Paris, Gallimard, 1970.
- Kneupper, Frances Courtney, *The Empire at the End of Time. Identity and Reform in Late Medieval German Prophecy*, Oxford, Oxford University Press, 2016.
- Koerner, Joseph Leo, *The Reformation of the Image*, Norwich, Reaktion Book, 2004.
- Kohler, Alfred, *Das Reich im Kampf um die Hegemonie in Europa 1521-1648*, Oldenburg, De Gruyter, 1990.
- Köhler, Hans-Joachim, « Die Flugschriften : Versuch der Präzisierung eines geläufigen Begriffs », in Hansgeorg Molitor (dir.), *Festgabe für Ernst Walter Zeeden zum 60. Geburtstag am 14. Mai 1976*, Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1976, p. 36-61.
- Kohn, Max, *Mot d'esprit, inconscient et événement*, Paris, L'Harmattan, 2010.

- Kolb, Robert, « Georg Major as controversialist : Polemics in the late Reformation », *Church History*, vol. 45, n° 4, déc. 1976, p. 455-468.
- Kolb, Robert, « Philipp Melanchthon : Reformer and theologian », *Concordia Journal*, 23, 4, 1997, p. 309-316.
- Kolb, Robert, *Martin Luther as Prophet, Teacher, and Hero : Images of the Reformer, 1520-1620*, Grand Rapids, Baker Academic, 1999.
- Kolb, Robert, *Nikolaus von Amsdorf (1483-1565) : Popular Polemics in the Preservation of Luther's Legacy*, Nieuwkoop, B. de Graaf, 1978.
- Kremers, Heinz (dir.), *Die Juden und Martin Luther*, Neukirchen, Neukirchener Verlag, 1985.
- Kress, Alexandra, *Johann Sleidan and the Protestant Vision of History*, Aldershot, Ashgate, 2008.
- Kristeva, Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987.
- Krynén, Jacques, *L'Empire du roi. Idées et croyances politiques en France XIII^e-XV^e siècle*, Paris, Gallimard, 1993.
- Kuperty-Tsur, Nadine (dir.), *Se dire à la Renaissance. Les mémoires au XVI^e siècle*, Paris, Vrin, 1997.
- Kurze, Dietrich, « Popular astrology and prophecy in the fifteenth and sixteenth centuries : Johannes Lichtenberger », in Paola Zambelli (dir.), *Astrologi hallucinati : Stars and the End of the World in Luther's Time*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1986.
- Kushner, Eva, *Le Dialogue à la Renaissance : histoire et poétique*, Genève, Librairie Droz, 2004.
- Kybel (Köbel), Jacob, *Ain kaiserlichs lied, Teütsch vnnd Latein, zu ewigem Syg vnd lob vnsers aller genädigsten Herrn, Herrn Carln, seines Namens des Fünfften, Römischen Kayzers*, Augsbourg, Ulhardus, 1548.
- Kybel (Köbel), Jacob, *Cantilena imperatoria, in victoriam et laudem Caroli V. Rom. Imp. semper duraturam : Latinè et Germanicè* [Augsbourg],

Philippo Ulhardo typographo Augustano, Ioan. Valentinus Deygerus mandabat imprimendum, Anno 1548.

Labère, Nelly (dir.), *Être à table au Moyen Âge*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.

La felicissima vittoria di Carlo V. Imperadore Invitto contra il Duca di Sassonia, altri suoi ribelli : Con tutti l'avisi particolari occorsi nelle detti fattioni ; Et intenderete l'avventario di tutte le terre, che sua Maiesta ha conquistato, & intenderete il tributo che gli hanno posto, à terra per terra, Rome, s. n., 1547.

La Marche, Olivier de, *Le Chevalier délibéré*, Sylviane Messerli (éd.), Paris, PUF, 2010.

La Marche, Olivier de, *El caballero determinado, traducido de lengua francesa en castellana por don Hernando de Acuña*, Anvers, Iuan Steelsio, 1553.

La Marche, Olivier de, *Les Mémoires de messire Olivier de la Marche augmentés d'un estat particulier de la maison du duc Charles le Hardy composé du mesme auteur, Collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, M. Petitot (éd.), t. X, Paris, Foucault, 1825.

La Ordinanza de l'essercito di sua beatitudine... fatta à Lanzueth al cospetto della Cesarea Maesta et di tutto la sua Corte, Rome [s. n., 1546].

La Presa di Toneverth et di Ethin. Con tutte le altre cose notabili occorse ne i Eserciti, da li 29. di Settembre per insino per tutti li 10. del presente Et altri particolar raguagli, Rome, M. G. de Cartolari [1546].

La Terrible, Nouvelle et Vehemente Destruction, advenue en l'an M.D.XLVI. le VII daoust, que estoit le Sabmedy devant saint Laurent, au soir entre dix et unze heures, tant dedens Malines que dehers es places prochaines, de l'horrible tempeste, tonnoire et Esclaires. Encores evez icy les places Rues et Maisons que dedens la ville de Malines ont esté gasteez et destruictes. Et aussy des mortz que le lendemain y ont

- este trouve et tue par la tempeste dedens et auprs de la mesme ville*, imprimé en Anvers en la rue de Saint Antoine par Wouter van Desschel et Pierre Snoeys, à l'enseigne de l'ange blanc [1546].
- La Vie de Castruccio Castracani de Lucques*, M. Dreux du Radier (trad.), Toulouse, Ombres, 1992.
- Labat, Véronique, *La Représentation du jeu dans la peinture des XVI^e-XVII^e siècles*, mémoire de DEA sous la direction du professeur Yves-Marie Bercé, Paris-IV-Sorbonne, IRCOM, année 1997.
- Lacan, Jacques, *Écrits*, t. II, Paris, Seuil, 1999, p. 231.
- Lacan, Jacques, *Le Séminaire X. L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.
- Lacan, Jacques, *Le Séminaire VI. Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013.
- Lacour, Eva, *Schlägereyen und Unglücksfälle : Zur Historischen Psychologie und Typologie von Gewalt in der frühneuzeitlichen Eifel*, Egelsbach, Hänsel-Hohenhausen, 2000.
- Lafortune-Martel, Agathe, *Fête noble en Bourgogne au XV^e siècle. Le banquet du faisan (1454) : aspects politiques, sociaux et culturels*, Paris, Vrin, 1984.
- Lagrée, Marie-Clarté, « *C'est moy que je peins* ». *Figures de soi à l'automne de la Renaissance*, Paris, PUPS, 2012.
- Lamizet, Bernard, *Sémiotique de l'événement*, Paris, Lavoisier, 2006.
- Landes, David S., *L'Heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps, et la formation de l'homme moderne*, Paris, Albin Michel, 1987.
- Lane, Antony N. S., « A tale of two imperial cities : Justification at Regensburg (1541) and Trent (1546-1547) », in Bruce L. McCormack (dir.), *Justitification in Perspective : Historical Developments and Contemporary Challenges*, Grand Rapids, Baker Academic, 2006.
- Langer, Ulrich, « La flatterie et l'éloge : Claude Chappuys et François I^{er} », in Isabelle Cogitore et Francis Goyet (dir.), *L'Éloge du Prince*, op. cit., p. 209-222.

- Langer, Ulrich, *Vertu du discours, discours de la vertu. Littérature et philosophie morale au xvi^e siècle en France*, Genève, Librairie Droz, 1999.
- Lanouzière, Jacqueline, « Mélancolie, sexe et féminité », in Catherine Chabert (dir.), *Narcissisme et dépression : Traité de psychopathologie de l'adulte*, Paris, Dunod, 2013, p. 293-294.
- Lanz, Karl F. W. (éd.), *Correspondenz des Kaisers Karl V aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel*, t. III, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1844-1846.
- Lanz, Karl, *Staatspapiere zur Geschichte des Kaisers Karl V. Aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel*, Stuttgart, Gedruckt au Kosten der literarischen Vereins, 1845.
- Lastraioli, Chiara, « Un cas de transfert de genre littéraire au xvi^e siècle : pasquins, pasquils, pasquillen », in Pierre Nobel (dir.), *Textes et cultures : réception, modèles, interférences. Interférences et modèles culturels*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004.
- Laubespine, Sébastien de, *Histoire de la guerre de Religion entre l'Empereur Charles V et les Princes d'Allemagne, commencée en 1525 et finie en 1547, par Monsieur de Bassefontaine*, Londres, British Library : Add MS 25444.
- Laurieux, Bruno, *Manger au Moyen Âge. Pratiques et discours alimentaires en Europe aux xiv^e et xv^e siècles*, Paris, Hachette, 2002.
- Lavocat, François, « Mimesis, fiction, paradoxes », *Methodos*, 2010, 10.
- Le Brun, Jacques, *Le Pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire*, Paris, Gallimard, 2009.
- Le Conseil de paix nouvellement imprimé a paris. cum privilegio regis. Ilz se vendent a la rue de la iuisrie a lenseigne des deux sagittaires et au Pallais au troisesme pillier*, Paris, imprimé par Guillaume Eustache, 1512.

- Le Gall, Jean-Marie, « Rire et violences religieuses à la Renaissance », in Pierre Serna (dir.), *La Politique du rire. Satires, caricatures et blasphèmes XVI^e-XXI^e siècle*, Seyssel, Champvallon, 2015, p. 69-94.
- Le Gall, Jean-Marie, *L'Honneur perdu de François I^{er}. Pavie, 1525*, Paris, Payot, 2015.
- Le Parrangon de vertu, pour l'institution de tous Princes, Potentatz, et seigneurs Chrestiens : contenant en sommaire presque toutes les histoires Hebraïques, Grecques, Latines antiques, et maintes modernes de France, Italie, et Espagne, faisans à ce propos : prins de l'Italien, de Mambrin de la Rose, et mis en nostre vulgaire François, à Lyon, Chez Guillaume Rouillé, 1549.*
- Le Pasquille dallemaigne. Auquel l'histoire de levangile de nouveau retourné en Lumiere, & la cause de la guerre presente sont touchees, Aucuns Princes, Estatz, & Citez, sont admonnestez de leur condition & office. Aucuns aussi sont painctz au vif, par aucunes belles & graues sentences tirees de la Sainte Bible, sans aucune peruersion des escriptures. Rom. 15. Toutes les choses qui sont deuant escriptes, sont escriptes pour nostre doctrine : afin que par patience & consolation des escriptures, nous ayons esperance. M. D. XL VI, Bâle, Jacques Estanges, 1546.*
- Le Person, Xavier, « A Moment of “Resverie” : Charles V and Francis I's Encounter at Aigues-Mortes (July 1538) », *French History*, XIX, n° 1, 2005, p. 1-27.
- Le Roux, Nicolas, « Duel, défi, assassinat. Noblesse et culture de la violence (fin XVI^e siècle-début XVII^e siècle) », in Denis Bjaï et Myriam White-Le Goff (dir.), *Le Duel entre justice des hommes et justice de Dieu, du Moyen Âge au XVII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 59-78.
- Le Roux, Nicolas, « Honneur et fidélité. Les dilemmes de l'obéissance nobiliaire au temps des troubles de Religion », *Nouvelle revue du*

seizième siècle, XXII-1, « Métaphysique et politique de l'obéissance dans la France du xvi^e siècle », 2004, p. 127-146.

Le Roux, Nicolas, 1515. *L'Apogée de la Renaissance*, Paris, Armand Colin, 2015.

Le Roux, Nicolas, *Le Crépuscule de la chevalerie. Noblesse et guerre au siècle de la Renaissance*, Ceyzérieu, Champvallon, 2015.

Le Temple Jehan Bocace de la ruyne daulcuns nobles malheureux faict par Georges son imitateur. Linstruction du jeune Prince. Le Chappelet des princes en cinquante rondeaulx et cinq ballades faict et composé par le Traverseur des voyes perilleuses. Lespistre de la royne Marie a son frere Henry roy dangleterre faicte et composée par le Traverseur de voyes perilleuses. Imprimé à paris par Galliot du pré, 1517.

Lecler, Joseph, *Histoire de la tolérance au siècle des réformes*, Paris, Albin Michel, 1994.

Ledderhose, Karl Friedrich, *Vie de Melanchthon*, Lausanne, Apud C. A. Schwetschke et Filium, 1855.

Leloup, Jean-Yves, *Un obscur et lumineux silence. La théologie de Denys l'Aréopagite*, Paris, Albin Michel, 2013.

Lemaire, Jacques-Charles (éd.), « Le *Mémoire de l'aigle et de la salamandre* de Nicaise Ladam, roi d'armes de Charles Quint », *Liber Amicorum Raphaël de Smedt, Litterarum Historia*, 4, Louvain, Peeters Publishers, 2001, p. 75-98.

Lenz, Max, *Die Schlacht bei Mühlberg mit neuen Quellen*, Gotha, Perthes, 1879.

Léonard, Émile G., *Histoire générale du protestantisme*, 3 vol., t. I : *La Réformation*, Paris, PUF, 1961.

Lerner, Robert E., *The Power of Prophecy : The Ceddar of Lebanon Vision from the Mongol Onslaught to the Dawn of the Enlightenment*, Ithaca, Cornell University Press, 2008.

- Lestringant, Frank, « Des hauts lieux aux “retraits” : petite contribution à une théologie de l’excrément (xvi^e-xviii^e siècle) », *Revue des Sciences humaines*, n° 261, janv.-mars 2001, p. 65-89.
- Leti, Gregorio, *Vita dell’invitissimo imperadore Carlo V. Austriaco, parte terza*, Amsterdam, Georgio Gallet, 1700.
- Leti, Gregorio, *Het Leven van Keizer Karel, den vyfden, in het Italiaensch beschreven door*, Amsterdam, Johannes de Ruiter, 1735.
- Létoublon, Françoise, « Les sources d’Europe sur le taureau, ou l’impériale maîtrise de Titien », in Isabelle Cogitore et Francis Goyet (dir.), *Devenir roi. Essais sur la littérature adressée au prince*, Grenoble, ELLUG, 2001, p. 195-211.
- Lettenhove, Kervyn de (éd.), *Commentaires de Charles Quint*, Bruxelles, F. Heussner, 1862.
- Lettres du roy escriptes aux Princes et estats du Saint Empire. Traduittes de latin en françois*, À Paris, chez Charles Estienne, 1553.
- Leveleux-Teixeira, Corinne, « Du crime atroce à la qualification impossible. Les débats doctrinaux autour de l’assassinat du duc d’Orléans (1408-1418) », in François Foronda, Christine Barralis, et Bénédicte Sère (dir.), *Violences souveraines au Moyen Âge. Travaux d’une école historique*, Paris, PUF, 2010, p. 261-270.
- Lewis, Peter, « Pouvoir, “spéculative” et pratique : quelles voix entendre ? », in Dominique Boutet et Jacques Verger (dir.), *Penser le pouvoir au Moyen Âge (viii^e-xv^e siècle)*, Paris, Rue d’Ulm, 2000, p. 157-170.
- Lienhard, Marc, « La foi et la liberté chrétienne selon Luther », in Jean Schillinger (dir.), *Martin Luther et les débuts de la Réforme*, Nancy, Centre de recherches germaniques et scandinaves de l’université de Nancy-II, 2001, p. 59-76.
- Lienhard, Marc, « Les Cantiques de Luther », *Positions luthériennes*, n° 32, janvier-mars 1984, p. 2-67.

- Lienhard, Marc, « Luther avait-il conscience de réformer l'Église ? », *Revue de théologie et de philosophie*, 36, 1986, p. 145-159.
- Lienhard, Marc, « Luther et la liberté chrétienne. Le salut et la liberté », *La revue réformée*, n° 244, 2007/4, t. LVIII.
- Lienhard, Marc, *Au cœur de la foi de Luther : Jésus-Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.
- Lienhard, Marc, *Identité confessionnelle et quête de l'unité. catholiques et protestants face à l'exigence œcuménique*, Lyon, Éditions Olivétan, 2007.
- Lienhard, Marc, *Martin Luther, un temps, une vie, un message*, Paris-Genève, Le Centurion-Labor et Fides, 1983.
- Lienhard, Marc, *Martin Luther. La passion de Dieu*, Paris, Fayard, 1999.
- Lignereux, Yann, « Henri IV dévoilé. Le corps dévoué du souverain ou la royauté sans sacrifice », *Chrétiens et sociétés*, numéro spécial II, 2013, p. 85-120.
- Lignereux, Yann, « Le visage du roi, de François I^{er} à Louis XIV », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 57-4, 4/2010, p. 30-50.
- Liliencron, Rochus von, *Die Historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, 5 vol., t. IV, Leipzig, F. C. W. Vogel, 1865-1869.
- Lohse, Bernhard, *Martin Luther : eine Einführung in sein Leben und sein Werk*, Munich, C. H. Beck, 1997.
- Loi et Pragmatique de l'Empereur Charles V : Prince & Seigneur des Dix sept Provinces des Païs Bas, par laquelle à la requisition des États des mêmes Provinces, il établit et ordonne qu'à l'avenir elles demeureront unies et conjointes en une seule Masse sous un seul et même Prince, et qu'à cet effect l'ordre de la Representation sera suivi et observé unanimement dans tous les Cas de succeder qui ariveront*, Bruxelles, s. n., 1540.

Lopez Romero, José, « La fortuna histórico-literaria de un personaje infame : el duque Pier Luigi Farnese », *Trivium*, 3, 1991.

Lopez Romero, José, « Un caso de sátira política : el *Diálogo entre Caronte y el ánima* de Pedro Luis Farnesio (1547) », in Antonio Ruiz Castellanos et Antonia Vinez Sanchez (dir.), *Dialogo y retorica*, Cadix, Publicaciones Universidad Cádiz, 1996, p. 263-266.

Lottes, Günther, « Medienrevolution, Reformation und sakrale Kommunikation », in Stephan Kronenburg (dir.), *Die Aktualität der Geschichte : Historische Orientierung in der Mediengesellschaft : Siegfried Quandt zum 60. Geburtstag*, Gießen, Fachjournalistik Geschichte, Justus-liebig-Universität Gießen im Selbstverlag, 1996, p. 247-261.

Luther,

Martin, *Funff vnd sibentzig Artikel, den algemeinen Christlichen Glauben belangend : wider die zwenvnddreissig Artikel, der Sophisten vnnd Sew- theologen der Schuol zu Löwen gestellt durch Martin Luther ; Aus dem Latein verdeutscht I.F. 1 Octobris 1545*, Nuremberg, Johann Petreius, 1545.

Luther, Martin, *Des Juifs et de leurs mensonges (1543). Édition critique*, Johannes Honigmann (trad.), Pierre Savy (éd.), Paris, Honoré Champion, 2015.

Luther, Martin, *Le Livre de la liberté chrétienne*, F. Kuhn (trad.), Paris, Sandoz et Fischbauer, 1879.

Luther, Martin, *Œuvres*, t. XVII, Genève, Labor et Fides, 1975.

Luther, Martin, *Propos de Table (Tischreden)*, Louis Sauzin (trad.), Paris, Montaigne, 1932.

Luther, Martin, *Propos de Table*, Gustave Brunet (éd.), Paris, Garnier Frères, 1844.

Luther, Martin, *Warnunge D. Martini Luther an seine lieben Teudschen vor etlichen Iaren geschriben auff disen fall : so die feinde Christlicher*

Warheit dise Kirchen vnd Land, darinne reine Lere des Euangelij gepretget wirt, mit Krieg uberziehen uund zerstoren wollen / Mit einer Vorrede Philippi Melanthon, Wittenberg, Gedruckt durch Hans Lufft, 1546.

Magnin, Charles, *Histoire des marionnettes en Europe ; depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Lévy, 1852.

Maiolo, Francesco, *Medieval Sovereignty. Marsilius of Padua and Bartolus of Saxoferrato*, Delft, Eburon, 2007.

Major, Georg, *Ewiger Göttlicher, Allmechtiger Mayestat Declaration, Wider Kayser Carl, König zu Hispanien etc. Und Bapst Paulum den dritten*, s. l., s. n., 1546.

Major, Georg, *Kurtzer vnd Warhafftiger Bericht, Von dem Colloquio : So in diesem xlvj. jar, zu Regenspurg, der Religion halben gehalten. Durch D. Georg[en] Maior*, Wittenberg [Durch Georgen Rhaw], 1546.

Malettke, Klaus, « La situation politique du Saint-Empire à la naissance de la Réforme », in Jean-Marie Valentin (dir.), *Luther et la Réforme. Du Commentaire de l'Épître aux Romains à la Messe allemande*, Paris, Desjonquères, 2001.

Mameranus, Nicolaus, *Catalogus expeditionum rebellium principum ac civitatum Germa. sub duobus potissimum generalib. Praefectiis, Johanne Friderico, Duce Electore Saxoniae : Et Philippo Landgravio Hessiae Contra Carolum.V. Rom. Imp. Aug. Conscriptae et productae, Anno 1546, per Nic. Mameranum Lucemburg. Collectus, Coloniae*, [Cologne], Henri Mameranus, 1550.

Mameranus, Nicolaus, *Catalogus familiae totius aulae caesareae per expeditionem adversus inobedientes, usque Augustam Rheticam, omniumque principum, comitum, baronum, statuum, ordinumque Imperii et extra Imperium, cum suis consiliariis et nobilibus ibidem in comitiis anno 1547 et 1548 praesentium, per Nicolaum Mameranum... collectus*, apud Henricum Mameranum [Cologne], 1550.

- Mameranus, Nicolaus, *De Bello Germanico Carmen : De Bello Germanico, In Lavdem Ioannis Pedionaei, eiusdem belli scriptoris, Carmen Iambicum Trimetrum Scazon, autore Th. N. S. Distichon ad Germaniam. Laudibus his, reditura tibi Germania laus est, Quam nullam uoluit Pedicon esse leuis* [Cologne, s. n.], 1548.
- Mameranus, Nicolaus, *Iter Caesaris ex inferiore Germania usque Augustam Reticam in superiore Germania*, Ingolstadt, s. n., 1548.
- Mameranus, Nicolaus, *Kurtzer Bericht, welcher gestalt Kaiser Carl der fünfft etc Herzog Moritzen Churfürsten zu Sachsen etc. Mit dem Ertz-Marschalch Ampt, und der Chur zum sachssen, sampt etlichen andern Herrschafften etc. Im 1548. Jar, den 24. Februarij auff dem Reichstage zum Augspurg, offentilich under dem Himmel belehenet hat* [Augsbourg, s. n., 1548].
- Mandement de Limperiale Maieste donne et publie en lan xlvi. Auecq Catalogue, Intitulation, ou declaration des liures reprouuez, faicte par Messieurs les Docteurs en sacree Theologie de Luniuersite de Louuain, a lordonnance et cõmandement de la susdicte Maieste Imperiale. Imprime a Louuain par Seruais van Sassen Lan. M. D. xlvi. Cum Gratia & Preuilegio. Vne epistre ou Declaration, auecq le Catologue des liures, les quelz, selon lordonnance de la Maieste Imperiale, les Theologiens de Louuain apres diligente examination out iugez estre interdictz, Louvain, Servais de Sassen, 1546.
- Maravall, José Antonio, *Las Comunidades de Castilla. Una primera revolución moderna*, Madrid, Alianza, 1963.
- Marcel, Raymond, « L'Enchiridion militis christiani. Sa genèse et sa doctrine. Son succès et ses vicissitudes », *Colloquia erasmiana turonensia. Douzième stage international d'études humanistes*, Tours 1969, vol. II, Paris, Vrin, 1972.
- Marchal, François Joseph Ferdinand, *Histoire politique du règne de l'empereur Charles Quint avec un résumé des événements précurseurs*

depuis le mariage de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne, par Le chevalier Marchal, avec la collaboration de Edmond Marchal, Bruxelles, Tarlier, 1856.

Mareel, Samuel, « “Tu as versé beaucoup de sang, et tu as fait de grandes guerres”. Charles Quint et le roi David dans les écrits des *rederijkers* », *e-Spania*, 13, 2012.

Margolin, Jean-Claude, « Érasme entre Charles Quint et Ferdinand I^{er}, et le modèle érasmien du prince chrétien »
, *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, t. 99, n° 1. 1987, p. 275-301.

Margolin, Jean-Claude, « Érasme et le silence », *Mélanges sur la littérature de la Renaissance à la mémoire de V.-L. Saulnier*, Genève, Librairie Droz, 1984, p. 174-175.

Margolin, Jean-Claude, « Érasme et ma vérité », *Recherches érasmiennes*, Genève, Librairie Droz, 1969, p. 135-170.

Margolin, Jean-Claude, « Charles Quint et l'humanisme », *Charles Quint, le Rhin et la France. Droit savant et droit pénal à l'époque de Charles Quint. Actes des Journées d'études de Strasbourg (2-3 mars 1973)*, Strasbourg, Publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, 1973, p. 157-182.

Margolin, Jean-Claude, « Érasme, Guillaume Briçonnet et les débuts de la réforme en France », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 77, n° 198, 1991, p. 13-28.

Margolin, Jean-Claude, « Rire avec Érasme, à l'ombre de Rabelais », in Michel Simonin (dir.), *Colloque du Centre d'études supérieures de la Renaissance, Chinon-Tours (16 octobre 1994)*, Genève, Librairie Droz, 1998, vol. 33, p. 9-29.

Margolin, Jean-Claude, « Signification philosophique du *De pueris* », Érasme, *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, Genève, Librairie Droz, 1966.

- Margolin, Jean-Claude, *Érasme par lui-même*, Paris, Seuil, 1965.
- Margolin, Jean-Claude, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, Paris, Aubier-Montaigne, 1973.
- Margolin, Jean-Claude, *Recherches érasmiennes*, Genève, Librairie Droz, 1969.
- Mariotte, Jean-Yves, *Philippe de Hesse (1504-1567). Le premier prince protestant*, Paris, Honoré Champion, 2009.
- Martin, Andrew John, « “Titianus. F.” Il ritratto di Carlo V seduto dell’Alte Pinakothek di Monaco », *Studi Tizianeschi. Annuario della Fondazione Centro studi Tiziano e Cadore*, 2007, n° V, p. 76-96.
- Martin, Hervé, « À propos de l’opération historiographique », in Christian Delacroix, François Dosse, P. Garcia et M. Trebitsch (dir.), *Michel de Certeau. Les chemins d’histoire*, Paris, Éditions Complexe, 2002.
- Martinez Penas, Leandro, *El confessor del rey en el antico regimen*, Madrid, UCM. Editorial Complutense, 2007.
- Massaut, Jean-Pierre, *Histoire des idées, histoire des hommes. Le cas d'Érasme et de Luther* [<http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/artigo8791.pdf>].
- Mathis, Gilles, « Hamlet : anatomie d’un fantôme, ou le spectre du sens », *Bulletin de la société d’études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, vol. 43, n° 1, 1996, p. 21-38.
- Medici, Lorenzo de’, *Apologia e lettere*, Francesco Erspamer (éd.), Rome, Salerno editrice, 1991.
- Medici, Lorenzo de’, *Apologie*, Paris, Alia, 1995.
- Medler, Nicolaus, *Eine Predigt vber Das Euangelion Luce xiiij. Von dem... So man list den Siebenzehenden Sonntag nach Trinitatis wieder das INTERIM*, s. l., s. n., 1548.
- Melanchthon, Philipp et Menius, Justus, *Von der Notwehr Unterricht, Nützlich zu lesen*, Veit Kreutzer, Wittenberg, 1547, in Hans-Otto Schneider (dir.), *Politischer Widerstand als protestantsische Option :*

Philipp Melanchthon und Justus Menius : Von der Notwehr (1547), Leipzig, Evangelische Verlagsanstalt, 2014.

Melanchthon, Philipp, *Christlick Bedencken der Euangelischen Theologen vnd Gelarten tho Wittemberg vp dat Interim. Jhere. XXIII. Wol min Wort hefft de predige min Wort recht wo rimen sick stro vnd weiten tosamende ?*, M. D. XLVIII, Lübeck, Georg Richolf, 1546.

Melanchthon, Philipp, *Confessio doctrinae Saxonicarum ecclesiarum synodo Tridentinae oblata, anno domini M.D.LI, in qua christiane lector, videbis, quinam e catholicae ecclesiae gremio resilierint, et per quos stet, quo minus ecclesiae pia concordia sarciatur*, Bâle, Johann Oporinus, 1552.

Melanchthon, Philipp, *Corpus reformatorum, Philippi Melanthonis Epistolae, Praefationes, Consilia, Judicia, Schedae Academicae...*, Carolus Gottlieb Bretschneider (éd.), t. X, Halle, apud C. A. Schwetschke et Filium, 1839.

Melanchthon, Philipp, *Eine Vorrede Philippi Melanthon, auff das fürgelegte Buch zu Regensburg, Deudsch ausgange[n] zu Wittenberg, Darin er unterrichtet, Was man von aller Reformation uñ vergleichungen, so in der Religion mit den Papisten fürgenomen wird, halten sol, Not und nützlich zu lesen*, s. l., s. n., 1546.

Melanchthon, Philipp, *Erklerung D. Mart. Lutheri von der Frage, die Notwehr belangend*, Georg Rörer, Wittenberg, 1547.

Melanchthon, Philipp, *Phil. Melanchthonis Opera quæ supersunt omnia*, dans *Corpus Reformatorum*, Karl Gottlieb Bretschneider et Heinrich Ernst Bindseil (éd.), Brunswick, Apud C. A. Schwetschke et Filium, 1860, t. I. XXVIII.

Mélanges sur la littérature de la Renaissance à la mémoire de Verdun L. Saulnier, Genève, Librairie Droz, 1984.

Mele, Eugenio, « Don Luis de Ávila, su Comentario y los italianos », *Bulletin hispanique*, fasc. 2, Bordeaux 1922, p. 97-119.

- Melot, Michel, « La description normalisée des images fixes et le travail de l'historien », in Michèle Ménard et Annie Duprat (dir.), *Histoire images imaginaires (fin xv^e siècle-début xx^e siècle). Actes du colloque international des 21-22-23 mars 1996 tenu à l'Université du Maine (Le Mans)*, Le Mans, Université du Maine, 1998, p. 41-46.
- Ménager, Daniel, « Philosophie et théologie de l'avarice chez Érasme », *Seizième siècle*, n° 4, 2008, p. 35-45.
- Ménager, Daniel, *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001.
- Menéndez Pidal, Ramón, « Antonio de Guevara y la idea imperial de Carlos V », *Archivo Ibero-Americano* 6, 1946, p. 131-138.
- Menéndez Pidal, Ramón, « Formación del fundamental pensamiento político de Carlos V », *Charles Quint et son temps*, Paris, CNRS, 1959, p. 1-8.
- Mercer, Peter, *Hamlet and the Acting of Revenge*, Iowa City, University of Iowa Press, 1987.
- Merle, Alexandra, « Un renouveau de la littérature politique à la cour de Charles Quint ? », *e-Spania*, 13, 2012.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1960.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Sens et non-sens*, Paris, Gallimard, 1996.
- Merlin, Pierpaolo, *La Forza et la Fede*, Rome et Bari, Laterza, 2004.
- Mersseman, Jacques Olivier Marie de, « La cour et la vie intérieure de Charles Quint », *Revue nationale de Belgique*, 1844.
- Mesnard, Pierre, « L'expérience politique de Charles Quint et les enseignements d'Érasme », in Jean Jacquot (dir.), *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint. II^e congrès de l'Association internationale des historiens de la Renaissance*, Paris, Éditions du CNRS, 1960, p. 45-56.
- Mesnard, Pierre, *Recherches érasmiennes*, Genève, Librairie Droz, 1969.

- Metzger, Pierre E. S., « Luther et la prostituée du diable », *La Revue réformée*, n° 203, 1999.
- Mexia, Pedro, *Historia imperial y Cesarea en la qual en summa se contiene las vidas y hechos de todos los Cesares emperadores de Roma : desde Julio César hast el emperador Maximilian*, Seville, en casa de Juan de Leon, 1545.
- Mezzatesta, Michael P., « Marcus Aurelius, Fray Antonio de Guevara and the ideal of the perfect prince in the sixteenth century », *The Art Bulletin*, vol. 66, n° 4, 1984, p. 620-633.
- Michaud, Monique, « “Éloge” du sac de Rome », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*, vol. 59, n° 4, 2000, p. 386-406.
- Michel, Alain, « La parole et la beauté chez Érasme », in Jacques Chomarat, André Godin et Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du Colloque international Érasme*, Genève, Librairie Droz, 1986, p. 1-17.
- Michel, Alain, « *Pulchritudo splendor dei* : de Platon à Ficin », in Pierre Magnard (dir.), *Les Platonismes à la Renaissance*, Paris, Vrin, 2001.
- Michel, Guillaume, *La Forest de conscience contenant la chasse des princes spirituelle*, À Paris, par Guillaume Michel, 1529.
- Michon, Cédric, « Enjeux conceptuels : question de méthode », in Laurent Bourquin, Philippe Hamon, Pierre Karila-Cohen et Cédric Michon (dir.), *S'exprimer en temps de troubles. Conflits, opinion(s) et politisation de la fin du Moyen Âge au début du xx^e siècle*, Rennes, PUR, 2011, p. 7-14.
- Middleton, John, *Lugbara Religion. Ritual and Authority among East African People*, Oxford, Oxford University Press, 1960.
- Mijolla, Alain de, *Les Visiteurs du moi*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, rééd. 1996.
- Milhou, Alain, « Esquisse d'un panorama de la prophétie messianique en Espagne (1482-1614). Thématique, conjoncture et fonction », in

- Augustin Redondo (dir.), *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs (xv^e-xvii^e siècle)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000.
- Milhou, Alain, « La chauve-souris, le nouveau David et le roi caché (Trois figures de l'empereur des derniers temps dans le monde ibérique : xiii^e-xvii^e siècle) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. 18, n° 1, 1982, p. 61-78.
- Milhou, Alain, « *Sufficiencia* (les notions d'autosuffisance et de dépendance dans la pensée politique espagnole au xvi^e siècle : de la Castille des Comuneros au Pérou colonial) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. 17, n° 1, 1981, p. 105-145.
- Milhou, Alain, *Pouvoir absolu et absolutisme dans l'Espagne du xvi^e siècle*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999.
- Millan, José Martinez, (dir.), *Carlos V y la quiebra del humanismo politico en Europa (1530-1558)*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, III.
- Millar, Alistair, *Olivier de la Marche and the Court of Burgundy, c. 1425-1502*, Édimbourg, University of Edimbourg, 1996.
- Minguez, Victor, *Los Rêyes solares. Iconografia astral de la monarquia hispanica*, Castellon de la Plana, Universitat Jaume, 2001.
- Moeglin, Jean-Marie, « “Performative turn”, “communication politique” et rituels au Moyen Âge. À propos de deux ouvrages récents », *Le Moyen Âge*, t. CXIII, 2007/2, p. 393-406.
- Moeglin, Jean-Marie, « L'honneur des princes du Saint-Empire (xiv^e-xv^e siècle) », *Journal des savants*, n° 2, 1992, p. 317-344.
- Moeglin, Jean-Marie, « Pénitence publique et amende honorable », *Revue historique*, 298, 1997, p. 225-269.
- Moffitt, J. F., « The forgotten Role of a “Determined Christian Knight”, Titian's depiction of Charles V, Equestrian, at Mühlberg », *Gazette des beaux-arts*, CXXVII, 2001, p. 37- 51.

- Molino, Jean, « Une infinie diversité de traces, de formes, de conduites », *Ethnologie française*, « Usages de l'image », 1994, 2, p. 177-192.
- Monner, Basilius, [*Quod defensio sit ex lege naturali*]. *Von der Defension und Gegenwehre ob man sich wieder der Obrigkeit Tyrannei und unrechte Gewalt wehren und Gewalt mit Gewalt (Jure) vertreiben möge [...]*, Erfurt, Wolfgang Stürmer, 1546.
- Monod, Jean-Claude, *La Querelle de la sécularisation de Hegel à Blumenberg*, Paris, Vrin, 2002.
- Montandon, Alain, *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, Clermont-Ferrand, Université Blaise-Pascal, 1999.
- Morel-Fatio, Alfred, « À propos de la correspondance diplomatique de D. Diego Hurtado de Mendoza », *Bulletin hispanique*, t. 16, n° 2, 1914, p. 133-176.
- Morelli, Giovanni, « La visione europea di Mercurino Arborio di Gattinara, gran cancelliere di Carlo V », *Peregrinationes, acta et documenta*, Malte, Academia Internazionale Melitense, 2001, t. II, année II.
- Morelli, Giovanni, *Hernando de Acuña, un petrarchista alla corte di Carlo V*, Parme, Studium Parmense Editrice, 1977.
- Moriceau, Jean-Marc, *L'Homme contre le loup. Une guerre de deux mille ans*, Paris, Fayard, 2011.
- Moritz, Anja, *Interim und Apokalypse. Die religiösen Vereinheitlichungsversuche Karl V. im Spiegel der magdeburgischen Publizistik 1548-1551-52*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2009.
- Mottram, Stewart James, *Empire and Nation in the Early Renaissance English Literature*, Woolbridge, Boydell and Brewer, 2008.
- Müller, Jan-Dirk, « Charles Quint dans la communication publique en Allemagne », *e-Spania*, 13, 2012.
- Müller, Jan-Werner, *Carl Schmitt, un esprit dangereux*, Paris, Armand Colin, 2007.

- Müller, Karl Otto, *Quellen zur Handelsgeschichte der Paumgartner von Augsburg (1480-1570)*, Wiesbaden, Kommission bei Steiner, 1955.
- Mussou, Amandine et Troche, Sarah (dir.), *Le Jeu d'échecs comme représentation : univers clos ou reflet du monde ?* Actes de l'ENS, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2009.
- Najera, Luna, « Myth and prophecy in Juan Gines de Sepulveda Crusading "Exhortation" », *Bulletin for Spanish and Portuguese Historical Studies*, 35/1, déc. 2010, p. 48-68.
- Negredo del Cerro, Fernando, « La legitimacion de la guerra en el discurso eclesiastico de la Monarquia Catolica », in Enrique García Hernán et Davide Maffi (dir.), *Guerra y sociedad en la monarquía hispánica : política, estrategia y cultura en la Europa moderna (1500-1700)*, 2 vol., t. 2, Madrid, Fundacion Mapfre, 2006.
- Nesting, James, « The end of the end : The role of Apocalyptic in the lutheran reform », *Word and World*, 15/2, 1995.
- Neuwe Zeittung. Ware und gründliche anzaygung und bericht, in was gestallt, auchwenn, wie und wo Hertzog Johann Friderich, gewesener Churfürst zu Sachsen, von der Römischen Kaiserlichen Majestatt neben Hertzog Moritz zu Sachsen etc. am sontag Misericordie domini der da der 24 tag april erlegt und gefangen worden ist*, Munich, 1547.
- Niccoli, Ottavia, *Profeti e popolo nell' Italia del Rinascimento*, Rome et Bari, Laterza, 1987.
- Niejenhuis, André, « Les Pays-Bas au prisme des réformes (1500-1650) », in Wolfgang Kaiser (dir.), *L'Europe en conflits. Les affrontements religieux et la genèse de l'Europe moderne (vers 1500-vers 1650)*, Rennes, PUR, 2008, p. 101-135.
- Nivat, Georges, *Vivre en Russe*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2007.
- O' Malley, Charles D., *Andreas Vesalius of Brussels 1514-1564*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1965.

- Oberman, Heiko A., « Teufelsdreck : Eschatology and Scatology in the Old Luther », *id.*, *The Impact of the Reformation*, Édimbourg et Grand Rapids, Wm. B. Eerdmans Publishing Co., 1994.
- Oberman, Heiko A., *Luther : Man Between God and the Devil*, Yale, Yale University Press, 1990.
- Obsequens, Julius, *Les Prodiges*, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1842.
- Olazabal, Ignace et Lévy, Joseph J. (dir.), *L'Événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2006.
- Olivier, Daniel, *La Foi de Luther. La cause de l'Évangile dans l'Église*, Paris, Beauchesne, 1978.
- Olson, Oliver K., « Theology of Revolution : Magdeburg, 1550-1551 », *The Sixteenth Century Journal*, 3, n° 1, avril 1972, p. 56-79.
- Olson, Oliver K., *Matthias Flacius and the Survival of Luther's Reform*, Wiesbaden, Lutheran Press, 2002.
- Oschema, Klaus, « Toucher et être touché : gestes de conciliation et émotions dans les duels judiciaires », *Médiévales*, automne 2011, p. 142-161.
- Osiander, Andreas, *Bedencken auff das Interim von einem Hochgelerten vnd Ehrwürdigen Herrn, einem Erborn Radt seiner Oberkeit vberreicht*, Magdebourg, s. n., 1548.
- Osorio, Jorge Alves, « Énoncé et dialogue dans les *Colloques* d'Érasme », *in* Jacques Chomarat, André Godin et Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du colloque international Érasme – Tours, 1986*, Genève, Librairie Droz, 1990.
- Ottaviani, Didier, « Le pape et l'Empereur », *Erytheis*, n° 3, sept. 2008/29, p. 1-31.
- Ouedraogo, Jean-Martin, « La réception de la sociologie du charisme de Max Weber [The Acceptance of Max Weber's Sociology of Charism] », *Archives de sciences sociales des religions*, 83, 1993. p. 141-157.

- Pacaud, Pierre, « Du Cadavre humide aux os du repentir », *Perspectives psychiatriques*, vol. 40, numéro spécial, janv. 2001.
- Pacaud, Pierre, « Le champ d'ancêtres », *Les Vivants et les Morts. Champ psy*, n° 32, 2003/4, p. 89-105.
- Pagel, Walter, *Paracelsus. An Introduction to Philosophical Medicine in the Era of the Renaissance*, New York, S. Karger, 1982.
- Palaver, Wolfgang, « Order out of chaos in the theories of Carl Schmitt and René Girard », *Synthesis*, 1 (printemps), 1995, p. 87-106.
- Panofsky, Erwin, *Titien. Questions d'iconographie*, Paris, Hazan, 2004.
- Panofsky, Erwin, *Problems in Titian. Mostly Iconographic*, New York, New York University Press, 1969.
- Pantaleon, Heinrich, *Warhaftige Beschreibung Geistlicher und Weltlicher Sachen under dem großmechtigen Keyser Carolo dem fünfften verlossen*, Bâle, s. n., 1556.
- Papadopoulou-Belmehdi, Ioanna, *Le Chant de Pénélope. Poétique du tissage féminin dans l'Odyssée*, Paris, Belin, 1994.
- Paravicini, Werner, « The court of the Dukes of Burgundy. A model for Europe ? », in Ronald Asch et Adolf M. Birke, *Princes, Patronage and the Nobility. The Court at the Beginning of the Modern Age c. 1450-1650*, Londres, Oxford University Press, 1991, p. 69-102.
- Paresys, Isabelle, « Paraître et se vêtir au xvi^e siècle : morales vestimentaires », in Marie F. Viallon (dir.), *Paraître et se vêtir au xvi^e siècle. Actes du XIII^e Colloque du Puy-en-Velay*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2006.
- Paris, Louis (éd.), *Négociations, lettres et pièces diverses relatives au règne de François II tirées du portefeuille de Sébastien de L'Aubespine évêque de Limoges*, Paris, Imprimerie royale, 1841.
- Pariset, Jean-Daniel, « Ambassades françaises en Allemagne sous François I^{er} », *Charles Quint, le Rhin et la France*, op. cit.

- Pariset, Jean-Daniel, « Les relations des rois de France et des princes allemands (1541-1559) », *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion 1972 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe*, Paris, École nationale des chartes, 1972.
- Pariset, Jean-Daniel, *Les Relations entre la France et l'Allemagne au milieu du XVI^e siècle : d'après des documents inédits*, Strasbourg, Librairie Istra, 1981.
- Parker, Geoffrey, « Le monde politique de Charles Quint », in Hugo Soly (dir.), *Charles Quint 1500-1558. L'empereur et son temps*, Anvers, Fonds Mercator, 1999.
- Parker, Geoffrey, *Imprudent King. A New Life of Philip II*, New Haven, Yale University Press, 2014.
- Parker, Geoffrey, *The Grand Strategy of Philippe II*, New Haven, Yale University Press, 1998.
- Parsons, Michael, « The apocalyptic Luther : His noahic self-understanding », *Journal of the Evangelical Theological Society*, 44, 4, déc. 2001, p. 627-645.
- Paul, Jean-Marie, « Guerre juste et paix juste : saint Augustin et Luther », in Jean-Paul Cahn, Françoise Knopper et Anne-Marie Saint-Gille (dir.), *De la Guerre juste à la paix juste : aspects confessionnels de la construction de la paix dans l'espace franco-allemand (XVI^e-XX^e siècle)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008.
- Pauw, Jan de, *Beschryvinghe van de gehede destructie, geschied son binnen als buyten Mechelen, door bei porder, liggende in de santpoort waer in dem blixern is gelaegen in' jaer 1546* [s. l., s. n., 1546].
- Pauw, Jan de, *Van die wonderlycke Destructie tot Mechelen, geschiet in't af branden van de Saut, poorte 7 aug. 1546*, s. l., Jan de Pauw [1546].
- Perez, Joseph, *De l'humanisme aux Lumières : études sur l'Espagne et l'Amérique*, Madrid, Casa de Velázquez, 2000.

- Perez, Joseph, « Les *Comunidades* de Castille et leurs interprétations », *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, vol. 38, 1982, p. 5-28.
- Perez, Joseph, « Une nouvelle lecture d'Antonio de Guevara », *Bulletin hispanique*, vol. 82, 1, 1981, p. 280-289.
- Perez, Joseph, *La Révolte des « Comunidades » de Castille (1520-1521)*, Bordeaux, Bibliothèque de l'École des études hispaniques, 1970.
- Périgot, Béatrice, « L'éloge ambigu du Prince dans le *Gargantua* de Rabelais », in Isabelle Cogitore et Francis Goyet (dir.), *L'Éloge du Prince*, op. cit., p. 189-208.
- Peristiany, John G., *Honour and Shame. The Values of Mediterranean Society*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1966.
- Peristiany, John G. et Pitt-Rivers, Julian (dir.), *Honor and Grace in Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.
- Petris, Loris, *La Plume et la Tribune. Michel de L'Hospital et ses discours (1559-1562). Suivi de l'édition du De sacra Francisci II. Galliarum regis initiatione, regnique ipsius administrandi providentia, Mich. Hosp. Sermo (1559) et des discours de Michel de L'Hospital (1560-1562)*, Genève, Librairie Droz, 2002.
- Pettegree, Andrew, *Reformation and the Culture of Persuasion*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- Pfender, Paul, *Les Articles de Smalkalde (1537) : étude historique*, Paris, Imprimerie Wattier Frères, 1899-1900.
- Pfnür, Vinzenz, « Die Einigung bei den Religionsgesprächen von Worms und Regensburg 1540/1541 », in Gerhard Müller (dir.), *Die Religionsgespräche der Reformationszeit*, Gütersloh, Mohn Verlag, 1980, p. 55-88.
- Pichot, Joseph Jean M. C. Amédée, *Charles Quint, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste*, Paris, Furne et Cie, 1854.

- Pinson, Yona, « Imperial ideology in the triumphal Entry into Lille of Charles V and the Crown Prince (1549) », *Asaph*, 2001, 6, p. 205-232.
- Pinson, Yona, « L'évolution du style renaissant dans les Entrées de Charles Quint à Valenciennes », *Gazette des beaux-arts*, CXIII, 1989, p. 201-213.
- Pitt-Rivers, Julian, *Anthropologie de l'honneur. La mésaventure de Sichem*, Paris, Hachette, 1983.
- Plaisant, François-Marcel, « La guerre et la paix selon Rabelais », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé, Lettres d'humanité*, n° 33, décembre 1974, p. 467-492.
- Platon et Aristote à la Renaissance. XVI^e Colloque international de Tours*, Paris, Vrin, 1976.
- Pline, *Histoire naturelle*, t. III, Paris, La Veuve Desaint, 1771.
- Plutarque, *Œuvres morales traduites du grec par Ricard*, t. IV, Paris, Chez Lefèvre, 1844.
- Poirier, Nicolas, « Cornelius Castoriadis. L'imaginaire radical », *Revue du MAUSS*, n° 21, 1/2003, p. 383-404.
- Pokerny, Veronika, « *Clementia Austriaca*. Studien zur Bedeutung der Clementia Principis für die Habsburg im 16. und 17. Jahrhundert », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, 1978, t. 86, p. 311-364.
- Politische Korrespondenz des Herzogs und Kurfürsten Moritz von Sachsen*, t. I et II, Erich Brandenburg (éd.), Leipzig, B. G. Teubner, 1900-1904 ; et t. III et IV, Johannes Herrmann et Günther Wartenberg (éd.), Berlin, De Gruyter, 1978-1992.
- Pollet, Jacques V., « La diète d'Augsbourg 1547/48 et l'Intérim d'après les publications récentes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 36, n° 3, 1974, p. 637-653.
- Pollet, Jacques V., *Études sur les relations de Bucer avec les Pays-Bas, l'Électorat de Cologne et l'Allemagne du Nord, II. Documents*, Leyde,

- Brill, 1985.
- Pollet, Jacques V., *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse dans l'Allemagne du xvi^e siècle*, Leyde, Brill, 1990.
- Pollet, Jacques V., *Martin Bucer*, t. I : *Études*, Leyde, Brill, 1977.
- Pomian, Krzysztof, *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.
- Poncet, Olivier, « La Vengeance comme moteur de l'Histoire ? Le cas des guerres civiles en France au xvi^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 98, n^o 240, janv.-juin 2012, p. 129-138.
- Pons, Nicole, « “Pour ce que manifestation de Verité”. Un thème du débat politique sous Charles VI », in Dominique Boutet et Jacques Verger (dir.), *Penser le pouvoir au Moyen Âge (viii^e-xv^e siècle)*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2000, p. 343-363.
- Potter, David L., « La fin du règne de François I^{er} et l'avènement d'Henri II d'après les dépêches de Jean de Saint-Mauris », p. 450-452 (sur cour-de-france.fr, <http://cour-de-france.fr/article2749.html>).
- Potter, David, « Les Allemands et les armées françaises au xvi^e siècle. Jean-Philippe Rhingrave, chef de lansquenets : étude suivie de sa correspondance en France, 1548-1566 », *Francia*, 20, 2, 1993, p. 1-20 et 21 ; et 2, 1994, p. 1-63.
- Potter, David, *Henry VIII and Francis I : The Final Conflict, 1540-47*, Leyde et Boston, Brill, 2011.
- Poulain de Sainte-Foix, Germain-François, *Essais historiques sur Paris*, t. III, Chez la veuve Duchesne, Paris, 1776.
- Poumarède, Géraud, « Le “vilain et sale assassinat” d'Antonio Rincon et Cesare Fregoso (1541). Un incident diplomatique exemplaire ? », in Lucien Bély et Géraud Poumarède (dir.), *L'Incident diplomatique (xvi^e-xviii^e siècle)*, Paris, PUF, 2010, p. 7-44.
- Poumarède, Géraud, *Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux xvi^e et xvii^e siècles*, Paris, PUF, 2004.
- Practica Deutsch auff das jar 1524*, s. l., s. n., 1523.

- Preger, Wilhelm, *Matthias Flacius Illyricus und seine Zeit*, 2 vol., Hildesheim et Nieuwkoop, Olms Verlag, 1964.
- Prietz, Franck U., « Geschichte und Reformation. Die deutsche Chronica des Johannes Carion als Erziehungsbuch und Fürstenspiegel », Olivier Auge et Cora Dietl (dir.), *Universitas. Die mittelalterliche und frühneuzeitliche Universität im Schnittpunkt wissenschaftlicher Disziplinen. Festschrift für Georg Wieland zum 70. Geburtstag*, Tübingen, Francke, 2007.
- Prognosticatio und Erklerung der grossen Wessering anderer erschrockenlichen würckungen So sich begebe nach Christi... geburt funfftzehnhundert vn XXIII. Iar... Durch mich Magistru[m] Johannem Carion vo[n] Buetikaym Churfürstlichen gnaden zu Brandenburg Astronomu[m] mit fleissiger arbeit zusammen gebracht* [Leipzig], s. n., 1521 et [Leipzig, Stöckel], 1522.
- Prosperi, Adriano, « Attese millenaristiche e scoperta del Nuevo Mondo », in Gian Luca Potestà (dir.), *Il Profetismo gioachimita tra Quattrocento e Cinquecento. Atti del III Congresso Internazionale di Studi Gioachimiti S. Giovanni in Fiore, 17-21 settembre 1989*, Gènes, Marietti, 1991.
- Prosser, Eleanor, *Hamlet and Revenge*, Stanford, Stanford University Press, 1967.
- Puaux, Frank, *Histoire de la réformation française*, 7 vol., t. 1, Paris, Michel Lévy, 1859.
- Quevedo y Villegas, Francisco Gómez de [?], *La Vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible Empereur Charles Quint*, 2 vol., Bruxelles, Josse de Krieck, 1699.
- Rabe, Horst, *Reichsbund und Interim. Die Verfassungs- und Religionspolitik Karls V. und der Reichstag von Augsburg 1547-1548*, Cologne et Vienne, Böhlhau, 1971.
- Ram, chanoine F. X. de, « Mémoire sur la part que le clergé de Belgique, et spécialement les docteurs de l'université de Louvain, ont prise au

- concile de Trente », *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, t. XIV, 1841, Bruxelles, p. 19-22.
- Ramnaud, Michel, *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris, Université de Paris-Faculté des Lettres, 1952.
- Raphaël, Freddy et Ebstein, Monique (dir.), *L'Avocat des Juifs*, Strasbourg, Éditions La Nuée Bleue, 2008.
- Rasmussen, Tarald, *Inimici Ecclesiae. Das ekklesiologische Feinbild in Luther's « Dictata Super Psalterium » (1513-1515) im Horizont der Theologischen Tradition*, Leyde, Brill, 1989.
- Ratti, Stéphane, « Le Rubicon illustré dans l'histoire romaine de Mansel : réflexions sur le statut de l'image dans ses relations avec les textes », *id.*, *Les Manuels scolaires de langues anciennes, Actes du Colloque international de Besançon 21-22 septembre 1996, Annales littéraires de Franche-Comté n° 654*, Paris, 1997.
- Rebitsch, Robert, *Tirol, Karl V. und der Fürstenaufstand von 1552*, Hambourg, Kovac, 2000.
- Redondo, Augustin, « Les Espagnols et la conscience européenne à l'époque de Charles Quint », *in* Françoise Autrand et Nicole Cazauran (dir.), *La Conscience européenne au xv^e et au xvi^e siècle. Actes du colloque international organisé à l'École normale supérieure de jeunes filles (30 septembre-3 octobre 1980)*, Paris, Collection de l'École normale supérieure, 1982, p. 366-377.
- Redondo, Augustin, « Mutilations et marques corporelles d'infamie dans la Castille du xvi^e siècle », *id.*, *Le Corps dans la société espagnole des xvi^e et xvii^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990.
- Redondo, Augustin, « Un témoignage espagnol sur la cour de France en 1539 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 2, 1966, p. 333-337.
- Redondo, Augustin, *Antonio de Guevara (1480?-1545) et l'Espagne de son temps. De la carrière officielle aux œuvres politico-morales*, Genève,

- Librairie Droz, 1976.
- Redondo, Augustin (dir.), *Les Parentés fictives en Espagne, XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.
- Redondo, Augustin, *Les Discours sur le sac de Rome de 1527 : pouvoir et littérature*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999.
- Reeves, Marjorie, *The Influence of Prophecy in the Later Middle Ages : A Study in Joachimism*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- Regpen, Konrad, *Die römische Kurie und der Westfälische Fried, t. I, Papst, Kaiser und Reich, 1521-1644*, Tübingen, De Gruyter, 1962.
- Reid, Jonathan, *King's sister, Queen of Dissent. Marguerite of Navarre (1492-1549) and her Evangelical Network*, 2 vol., t. 1, Leyde, Brill, 2009.
- Reid, W. Stanford, « The four monarchies of Daniel in reformation historiography », *Historical Reflections*, 8/1, printemps 1981, p. 115-123.
- Reiffenberg, Frédéric-Auguste de (éd.), *Lettres de Guillaume van Maele (Malinaeus), publiées dans le texte latin*, t. 11, Bruxelles, Delevingne et Callewaert, 1843.
- Reiffenberg, Frédéric-Auguste de, *Histoire de l'ordre de la Toison d'or depuis sa fondation jusqu'à la cessation des chapitres généraux*, Vienne et Bruxelles, Fonderie et imprimerie normales, 1831.
- Rein, Nathan, *The Chancery of God : Protestant Propaganda Against the Empire, Magdeburg 1546-1551*, Aldershot, Ashgate, 2008.
- Renard, Didier, « Jeu des échecs, société politique et art de la guerre. Les révolutions du XVIII^e siècle », *Politix*, vol. 15, n^o 58, 2^e trimestre 2002, p. 89-107.
- Renaudet, Augustin, « Érasme et la Réforme », *Études érasmienne (1521-1529)*, Paris, E. Droz, 1939, p. 305-359.
- Renaudet, Augustin, « La critique du gouvernement et de la société », *Études érasmienne (1521-1529)*, Paris, E. Droz, 1939.

- Renaudet, Augustin, *Érasme et l'Italie*, Genève, Librairie Droz, 1954.
- Renaudet, Augustin, *Études sur l'histoire de la Réforme*, 5 fascicules, fasc. IV, Paris, Centre de documentation universitaire (CDU), s. d.
- Rengifo, Francisco, « La boulimie :
une toxicomanie sans drogue ? », *La Clinique lacanienne*, n° 18, 2010/2, p. 157-162.
- Response a une epistre envoyée de Spire par ung Secretaire Allemand à ung serviteur du Roy treschrestien. Aultre epistre des choses faictes puis quatre ans en Europe*, À Paris, De l'imprimerie de Robert Estienne, 1544.
- Reynmann, Leonhardt, *Practica über die grossen und manigfeltigen Coniunction der Planeten die im[m] jar M.D.XXiiij. erscheinen, un[d] ungezweiffelt vil wunderparlicher ding gesperen werden*, Nuremberg, Hölzel, 1523.
- Ribard, Jacques, *Du mythique au mystique. La littérature médiévale et ses symboles*, Paris, Honoré Champion, 1995.
- Ribémont, Bernard, « La figure de Jules César chez Christine de Pizan », *Cahiers de recherches médiévales*, 13, 2006, p. 127-147.
- Ricœur, Paul, *L'Herméneutique à l'école de la phénoménologie*, in Jean Greisch (dir.), Paris, Beauchesne, 1995.
- Ricœur, Paul, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 1, 1998.
- Ricœur, Paul, « Mimesis, référence et refiguration dans *Temps et Récit* », *Études phénoménologiques*, n° 11, 1990.
- Ricœur, Paul, « Rhétorique, poétique, herméneutique », in Michel Meyer (éd.), *De la métaphysique à la rhétorique. À la mémoire de Chaïm Perelman*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1990.
- Ricœur, Paul, *L'Identité à l'école de la phénoménologie*, Paris, Seuil, 1995.
- Ricœur, Paul, *Le Conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969.

- Ricœur, Paul, *Temps et Récit*, t. 1 : *L’Intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983.
- Ricœur, Paul, *Temps et Récit*, t. 2 : *La Configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1985.
- Ricœur, Paul, *Temps et Récit*, t. 3 : *Le Temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.
- Rieger, Urban, *Enchiridio odder Handtbüchlin eines Christlichen Fursten darinnen leer und trost aller Oberkeit seer nützlich allein aus Gottes wort auffs kürtzezt zusammen gezogen durch D. Urbanum Rhegium*, Wittenberg, s. n., 1535.
- Rigolot, François, *Les Langages de Rabelais*, Genève, Librairie Droz, 1972.
- Rivero Rodríguez, Manuel, *Gattinara. Carlos V y el sueño del imperio*, Madrid, Silex, 2005.
- Robertson, William, *Histoire de l’empereur Charles Quint, traduite de l’anglais par J.-B. Suard, précédée d’une notice de J. A. G. Buchon*, 4 vol., Bruxelles, Wouters, Raspoet et Cie, 1842.
- Roche, Daniel et Reytier, Daniel, *À Cheval ! Écuyers, amazones & cavaliers du XIV^e au XXI^e siècle*, Versailles, Association pour l’académie équestre de Versailles, 2007.
- Rodrigo, Pierre, *Une philosophie pratique : praxis, politique et bonheur*, Paris, Vrin, 2006.
- Römer, Franz, « Zur Panegyrik in der Epoche Karls V. », in Alfred Köhler, Barbara Haider et Christine Ottner (dir.), *Karl V. Neue Perspektiven seiner Herrschaft in Europa und Übersee*, Vienne, VÖAW, 2002, p. 67-82.
- Romeyer Dherbey, Gilbert, « La Prudence d’Aristote », in Chantal Delsol (dir.), *La Prudence. Actes du colloque du vendredi 19 octobre 2007, Institut de France-Académie des sciences morales et politiques*, Paris, Institut de France, Académie des sciences morales et politiques, 2008, p. 9-23.

- Römischer Kaiserlicher Maiestat Achterklärung, gegen der Alten Statt Magdenburg* [Augsbourg, s. n.], 1547.
- Römischer Kaiserlicher Majestät Im heyl. Reich aussgeköndter Achtbrief wider den Churfürsten zu Sachsen und Landtgraven zu Hessen*, Munich, s. n., 1546.
- Rosenthal, Earl, « *Plus ultra non plus ultra* and the columnar device of Charles V », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 34, 1971, p. 204-228.
- Rossi, Paolo, *Les Philosophes et les machines, 1400-1700*, Paris, PUF, 1998.
- Roth, Friedrich, « Der offizielle Bericht der von der Evangelischen zum Regensburger Gespräch Verordneten an ihre Fürsten und Obern, 27. Januar bis 10. März 1546 », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 5, 1907-1908, p. 1-30 et p. 375-397.
- Rott, Jean, « Politique rhénane entre Habsbourg et Valois : le rôle du comte Dietrich IV de Mandersheid-Schleiden (1501-1551) », *Charles Quint, le Rhin et la France*, op. cit., p. 47-69.
- Roubaud, Sylvia, « De la cour d'Arthur à la bibliothèque de Charles Quint : la longue errance des chevaliers de romans », in Annie Molinié-Bertrand et Jean-Paul Duviols (dir.), *Charles Quint et la monarchie universelle*, op. cit., 2001.
- Roudinesco, Élisabeth, « Freud et le régicide : éléments d'une réflexion », *Revue germanique internationale*, 14, 2000.
- Roulet, Antoine, *Corps et pénitence. Les carmélites déchaussées espagnoles (ca 1560-ca 1640)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2015.
- Rublack, Ulinka, *Reformation Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- Rusconi, Roberto, « An Angelic pope before the Sack of Rome », *Prophetic Rome in the High Renaissance Period*, in Marjorie Reeves (dir.), Oxford, Clarendon Press-Oxford University Press, 1992, p. 157-187.

- Russo, Francesca, « L'Apologia del tirannicidio di Lorenzino De' Medici : dalla teoria alla prasso politica », *Annali dell'Università Suor Orsola Benincasa*, 2006-2007, p. 3-28.
- Russo, Francesca, *Bruto a Firenze. Mito, immagine e personaggio*, Naples, Editoriale scientifica, 2008.
- Ryan, Lawrence V., *Roger Asham*, Londres, Oxford University Press, 1963.
- Ryszard Szmicki, « La tenture de l'histoire de Josué de Vienne et les tapisseries bruxellois Dermoyen », *Artibus et Historiae*, vol. 26, n° 52, 2005, p. 93-111.
- Sacrae Caesareae Maiestatis Declaratio, Quomodo In Negocio Religionis Per Imperium usq[ue] ad definitionem Concilii generalis vivendum est*, Augsbourg, s. n., 1548 et Mayence, s. n., 1549.
- Sagon, François de, « Apologye, en défense pour le Roy fondée sur texte d'évangile, contre ses ennemis calomniateurs », Paris, Denys Janot, 1544.
- Salazar, Pedro de, *Historia y primera parte de la guerra que Carlos V. Emperador de los Romanos, Rey de Espana y Alemania, movio contra los principes y ciudades rebeldes de Alemania y sucesos que tuvo*, Naples, Pablo Sukanappo, 1548.
- Salet, Francis, « Le tombeau de Charles le Téméraire. Compte rendu », *Bulletin Monumental*, vol. 140, n° 4, 1982, p. 343-344.
- Salinero, Gregorio, *Les Empires de Charles Quint*, Paris, Ellipses, 2006.
- Salter, Michael G., *Carl Schmitt, Law as Politics, Ideology and Strategic Myth*, New York et Abingdon, Routledge, 2012.
- Sánchez-Lauro, Sixto, « Influencia de fray Pedro de Soto sobre Carlos V y el papa en la guerra contra los protestantes », *Ciencia Tomista*, 32, 1925, p. 55-71.
- Sánchez-Lauro, Sixto, « Itinerario vital y doctrinal de Domingo de Soto : implicación político-social desde la ortodoxia », *Revista europea de*

- historia de las ideas políticas y de las instituciones públicas*, n° 1, mars 2011, p. 113-137.
- Sanfeliu, Isabel et Abraham, Karl, *The Birth of Object Relations Theory*, Londres, Karnac Book, 2014.
- Sangiradi, Giuseppe, « L'Arioste et l'Empire. Réflexions sur les rédactions du *Roland furieux* », *e-Spania*, 13, 2012.
- Sanudo, Marino, *I Diarii (1496-1533)*, vol. 40, Venise, Forni, 1879-1903.
- Sastrow, Bartholomäus, *Mémoires de Barthélemy Sastrow : bourgmestre de Stralsund*, t. II, Édouard Fick (trad.), Genève, Jules-Guillaume Fick, 1886.
- Sbriccoli, Mario, « La triade, le bandeau, le genou. Droit et procès pénal dans les allégories de la Justice du Moyen Âge à l'âge moderne », *Crime, Histoire & Sociétés, Crime, History & Societies*, vol. 9, n° 1, 2005, p. 33-78.
- Scacchia ludus (testo latino e traduzione in versi italiani), Luigi Paletto (éd.), Alba, Edizioni Domenicane, 1964.
- Scattola, Merio, « Widerstand und Naturrecht im Umkreis von Philipp Melanchthon », in Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim 1548-1550*, op. cit., p. 459-487.
- Scattola, Merio, *Das Naturrecht vor dem Naturrecht. Zur Geschichte des ius naturae im 16. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1999.
- Schäfer, Kerstin, *Der Fürstenaufstand gegen Karl V. im Jahr 1552 : Entstehung, Verlauf und Ergebnis vom Schmalkaldischen Krieg bis zum Passauer Vertrag*, Taunusstein, Driesen, 2009.
- Schasseur, Barbara, *La Boulimie. Un suicide qui ne dit pas son nom*, Bruxelles, De Boeck, 2008.
- Scheible, Heinz, *Das Widerstandsrecht als Problem der deutschen protestanten 1523-1546*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1969.

- Scheidhauer, Marcel, « Le symptôme, le symbole et l'identification dans l'hystérie dans les premières théories de Freud [Identités, processus d'identification, nominations] », *Enfance*, t. 40, n° 1-2, 1987, p. 151-162.
- Schiersner, Dietmar, *Politik, Konfession und Kommunikation. Studien zur Katholischen Konfessionalisierung der Markgrafschaft Burgau 1550-1650*, Berlin, Akademie, 2005.
- Schilling, Heinz, « Confessionalization and the rise of religious and cultural frontiers in early modern Europe », in Eszter Andor et Istvan Györgi Toth (dir.), *Frontiers of Faith : Religious Exchange and the Constitution of Religious Identities 1400-1750*, Budapest, Central European University European Science Foundation, 2001, p. 21-35.
- Schilling, Heinz, *Martin Luther. Rebelle dans un temps de rupture*, Paris, Salvator, 2014.
- Schlegelmilch, Anna Margarete, *Die Jugendjahre Karls V. Lebenswelt und Erziehung des burgundischen Prinzen*, Cologne, Weimar et Vienne, Böhlau Verlag, 2011.
- Schnauss, Cyriacus, *Pasquillus ; New Zeyttung vom Teuffel. Wie newlich der Bapst vnd sein gesel, der öberst...*, Nuremberg [Johann vom Berg und Ulrich Neuber], 1546.
- Schöner, Johann, *Prognosticon astrologicum pro anno Christi M. D. XLVII. Ad communem Imperii Germanici utilitatem conscriptum, ac celebri Senatus, populiue Noribergensis Gloriam dicatum à Joanne Schonero Carolostadio Mathematico, in officina Joannis Montani et Ulrici Neuber*, Nuremberg [s. n., 1546].
- Schorn-Schütte, Luise (dir.), *Das Interim 1548-1550. Herrschaftskrise und Glaubenskonflikt*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 2005.
- Schorn-Schütte, Luise, « Das Interim (1548-1550) im europäischen Kontext. Eine wissenschaftsgeschichtliche Einleitung », in Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim 1548-1550*, op. cit.

- Schorn-Schütte, Luise, « Die Drei-Stände-Lehre im reformatorischen Umbruch », in Bernd Moeller (dir.), *Die frühe Reformation in Deutschland als Umbruch*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 1998, p. 435-461.
- Schorn-Schütte, Luise, *Karl V : Kaiser zwischen Mittelalter und Neuzeit*, Munich, C. H. Beck, 2008.
- Schüz, Alfred, *Der Donaufeldzug Karls V. im Jahre 1546*, Tübingen, Osiander, 1930.
- Schwendi, Lazarus von, *Mein Lazarus vonn Schwendis etc. Warhaffter und unwidersprechlicher Bericht, was ich, die niderwerffung und fengknuß, weyland Sebastian Vogelsperger belangend, gehandelt und gethon habe* [Augsburg] [1548].
- Schwerhoff, Gerd, « Justice et honneur. Interpréter la violence à Cologne (XV^e-XVIII^e siècle) », *AHSS*, 62^e année, 2007/5, p. 1031-1061.
- Scott Dixon, Charles, *Protestants. A History from Wittenberg to Pennsylvania 1517-1740*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2010.
- Screech, Michael A., *Le Rire au pied de la Croix. De la bible à Rabelais*, Paris, Gallimard, 2002.
- Scribner, Robert W., *For the Sake of Simple Folk : Popular Propaganda for the German Reformation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
- Scribner, Robert W., « Ritual and Reformation », *id.*, *Popular Culture and Popular Movements in Reformation Germany*, Londres et Ronceverte, The Hambledon Press, 1987.
- Second, Jean, *Traduction libre en vers des Odes, des Baisers, du I^{er} Livre des Élégies, et des trois élégies solennelles, avec le texte latin*, Michel Loraux (trad.), Paris, Michaud Frères, 1812.
- Seidel, Peter M., *Michael Helding (1506-1561). Ein Bischof im Dienst von Kirche und Reich*, Münster, Aschendorff Verlag, 2012.

- Senellart, Michel, *Les Arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995.
- Sère, Bénédicte, « La disputation dans l'université médiévale : esquisse d'un usage public du raisonnement ? », in Patrick Boucheron et Nicolas Offenstadt (dir.), *L'Espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas*, Paris, PUF, 2001, p. 251-262.
- Sewell jr., William H., *Logics of History. Social Theory and Social Transformation*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.
- Seyssel, Claude de, *La Grand' Monarchie de France*, Paris, Par Galiot du Pré, 1558.
- Sicard, Claire, « Picrochole au miroir de Charles Quint », in Claire Sicard, Adeline Lionetto-Hesters, Anne Debrosse et Aurélia Tamburini (dir.), *Le Verger*, n° 1, Bouquet I : *Gargantua et le Quart Livre de Rabelais*, janvier 2012.
- Silver, Larry, *Marketing Maximilian. The Visual Ideology of a Holy Roman Emperor*, Princeton, Princeton University Press, 2008.
- Simmoney, Dominique, « Le Temps de passer », *Essaim*, 24, 2010/1, p. 73-85.
- Skalweit, Stephan, *Reich und Reformation*, Berlin, Propyläen Verlag, 1967.
- Skalweit, Stéphane, « Le roi très chrétien et les princes protestants allemands », *Charles Quint, le Rhin et la France*, op. cit., p. 5-34.
- Skinner, Quentin, *Les Fondements de la pensée politique moderne*, Paris, Albin Michel, 2001.
- Sleidan, Johannes, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'empereur Charles V. par Jean Sleidan. Ce qui est davantage en ceste derniere edition, l'epistre aux lecteurs le demonstrera* [Genève], Jean Crespin, 1557.
- Smith, Charles B., *Aristote et la Renaissance*, Paris, PUF, 1992.
- Soen, Violet, « La réitération de pardons collectifs à finalités politiques pendant la révolte des Pays-Bas (1565-1598). Un cas d'espèce dans les

- rapports de force aux Temps modernes ? », in Bernard Dauven et Xavier Rousseaux (éd.), *Préférant miséricorde à rigueur de justice. Pratiques de la grâce (XIII^e-XVII^e siècle). Actes de la journée d'études de Louvain-la-Neuve, 15 octobre 2007*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2012.
- Soisson, Jean-Pierre, *Charles Quint*, Paris, Grasset, 2000.
- Soler del Campo, Alvaro, « *La Batalla y la armadura de Madrid en el retrato ecuestre de Carlos V* ». *La restauración de El emperador Carlos V a caballo en Mühlberg de Tiziano*, Madrid, Museo Nacional del Prado, 2001, p. 87-102.
- Soly, Hugo, (dir.), *Charles Quint 1500-1558. L'empereur et son temps*, Anvers, Fonds Mercator, 1999.
- Soly, Hugo, « Introduction », in Hugo Soly, (dir.), *Charles Quint 1500-1558*, *op. cit.*
- Sommer, Christian, *Heidegger, Aristote, Luther. Les sources aristotéliennes et néo-testamentaires d'Être et temps*, Paris, PUF, 2005.
- Sommer, Rainer, *Hermann von Wied : Erzbischof und Kurfürst von Köln*, t. I : 1477-1539, Cologne, Rheinland Verlag, 2000.
- Sproemberg, H., « Contribution à l'histoire de l'idée d'Empire au Moyen Âge », *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 39, fasc. 2, 1961, p. 309-333.
- Stacey, Peter, *Roman Monarchy and the Renaissance Prince*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- Stancati, Claudia, *Henri Bergson : esprit et langage*, Sprimont, Mardaga, 2010.
- Steinmetz, Max, « Johann Virdung von Hassfurt. Sein Leben und seine astrologischen Flugschriften », in Paola Zambelli (dir.), *Astrologi hallucinati : Stars and the End of the World in Luther's Time*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1986, p. 195-214.

- Stern, Alfred, « Schertlin von Burtenbach, Sebastian », *Allgemeine Deutsche Biographie* 31, Munich, Duncker und Humblot, 1890, p. 132-137.
- Stiefel, maître, *Ein Rechen Büchlin Vom End Christ. Apocalypsis In Apocalypsim*, Wittenberg, George Rhaw, 1532.
- Stiefel, Michael, *Arithmetica integra*, Nuremberg, apud Johan. Petreium, 1544.
- Stirm, Margarete, « Les images et la Bible », in Guy Bédouelle et Bernard Roussel (dir.), *Le Temps des réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, p. 683-747.
- Strohl, Henri, *L'Épanouissement de la pensée de Luther de 1515 à 1520*, Strasbourg et Paris, Istra, 1924.
- Strohl, Henri, *L'Évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515*, Strasbourg et Paris, Istra, 1922.
- Sutch, Susie et Prescott, Anne, « Translation as transformation : Olivier de la Marche's *Le Chevalier Deliberé* and its Habsburg and Elizabethan permutations », *Comparative Literature Studies*, 25, n° 4, 1988, p. 281-317.
- Tabarie, Hugues de, *L'Ordene de Chevalerie*, À Lausanne et à Paris, s. n., 1759.
- Tallon, Alain, *L'Europe au xvi^e siècle. États et relations internationales*, Paris, PUF, 2010.
- Taxil, Jean, *Traicté de l'epilepsie, maladie vulgairement appelée au pays de Provence la gouttète aux petits enfans. Avec plusieurs belles & curieuses questions, touchant les causes prgnostiques, et cure d'icelles, composé par M. Jean Taxil, Docteur en Medecine, natif de Saintes Maries, Medecin d'Arles*, Tournon, Par Claude Michel, 1602.
- Telle, Émile V., « Érasme et le Diable », *Trois contes, Moreana*, 15-16 novembre 1967.

- Terrible & espoventable nouvelle d'une vehemente destruction, advenue en l'an : M.D.XLVI. : mille cinq cent quarante-six : le VII. d'aoust, qui estoit le samedy devant saint Laurent, au soir, entre dix & unze heures, tant dedans Malines que dehors es places prochaines, Chrestien Wechel, 1546.*
- Tervarent, Guy de, *Attributs et symboles dans l'art profane 1450-1500. Dictionnaire d'un langage perdu*, Genève, Librairie Droz, 1958.
- Tézé, Jean-Marie, *Au cœur de la violence, Jérôme Bosch : le portement de croix*, Paris, Mame, 1998.
- The History of the Church of Christ, vol. VI, Containing an Account of the Progress of the reformation to the Period when it was Established in Germany. A. D. 1555*, Londres, The Religious Tract Society, 1840.
- Thomas, Louis V., *Cinq Essais sur la mort africaine*, Paris, Karthala, 2013.
- Thorpe, William A., « The Plus oultra Cabinet at South Kensington », *The Connoisseur*, 128, 1951, p. 24-28.
- Thucydide, *L'histoire de Thucydide Athenien, de la guerre, qui fut entre les Peloponnesiens et Atheniens, Translatée en langue françoise par feu Messire Claude de Seyssel lors Evesque de Marseille et depuis Archevesque de Turin*, s. l., s. n., 1527.
- Tillich, Paul, *Substance catholique et principe protestant*, Genève et Laval, Cerf-Labor et Fides-Les Presses de l'Université Laval, 1996.
- Tompert, Hella, « Die Flugschrift als Medium religiöser Publizistik : Aspekte der gegenwärtigen Forschung », in Josef Nolte (dir.), *Kontinuität und Umbruch : Theologie und Frömmigkeit in Flugschriften und Kleinliteratur an der Wende vom 15. zum 16. Jahrhundert ; Beiträge zum Tübinger Kolloquium des Sonderforschungsbereichs 8 « Spätmittelalter und Reformation » (31 Mai-2 Juni 1975)*, Stuttgart, Klette-Cotta, 1978, p. 211-221.
- Tordesillas, Alonso, « Équité et kaïronomie chez Aristote », in Nestor-Luis Cordero (dir.), *Ontologie et dialogue : mélanges en hommage à Pierre*

Aubenque, Paris, Vrin, 2000.

Torok, Maria « Histoire de peur. Le symptôme phobique : retour du refoulé ou retour du fantôme ? », *Études freudiennes*, n° 9-10, 1975.

Torok, Maria « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », *Revue française de psychanalyse*, vol. 32, n° 4, 1968, p. 229-251.

Tracy, James D., « War finance and fiscal devolution in Charles V's Realms », in Willem Blockmans et M. E. H. Nicolette Mout (dir.), *The World of Emperor Charles V. Proceedings of the Colloquium, 4-6 octobre 2000*, Amsterdam, Royal Netherlands Academy of Arts and Sciences, 2004, p. 69-81.

Tracy, James D., *Emperor Charles V, Impresario of War. Campaign Strategy, International Finance, and Domestic Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002/2010.

Traverso, Enzo, *À feu et à sang : de la guerre civile européenne, 1914-1945*, Paris, Stock, 2007.

Trexler, Richard, *Le Voyage des mages à travers l'histoire*, Paris, Armand Colin, 2009.

Trinquier, Jean, « Les loups sont entrés dans la ville : de la peur du loup à la hantise de la cité ensauvagée », in Marie-Claude Charpentier (dir.), *Les Espaces du sauvage dans le monde antique : approches et définitions, colloque de Besançon, 4-5 mai 2000*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 85-118.

Trissino, Giangiorgio, *Al clementissimo imperatore V. Carlo Massimo, La Italia liberata da Gotthi del Trissino*, Rome, Valerio de Luici Dorici, 1547.

Turchetti, Mario, « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », in Jean-Claude Zancarini (dir.), *Le Droit de résistance XII^e-XX^e siècle*, Paris, ENS Éditions, 1999, p. 71-103.

Turchetti, Mario, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, 2001.

- Urtubey, Luisa de, « Les ruses et les pièges du diable », in Yves Bonnefoy (dir.), *Pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et la culture*, Seyssel, Champvallon, 1988.
- Urtubey, Luisa de, *Freud et le diable*, Paris, PUF, 1983.
- Vaisse, Pierre, *Reître ou Chevalier ? Dürer et l'idéologie allemande*, Paris, Les Éditions de la MSH, 2006.
- Vaissière, Pierre de, « Charles de Marillac, ambassadeur et homme politique sous les règnes de François I^{er}, Henri II et François II (1510-1560) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, Paris, vol. 57, 1, 1896.
- Valdés, Alfonso de, *Dialogo de las cosas acaecidas en Roma*, Madrid, Catedra, 1992.
- Valdés, Alfonso de, *Relación de las nuevas de Italia : sacadas de las cartas que los capitanes y comisarios del Emperador y Rey nuestro Señor han escripto a su majestad : assí de la victoria contra el rey de Francia como de otras cosas allá acaecidas : vista y corregida por el señor gran chanciller e consejo de su majestad* (ca. 1525), réed, Madrid, Oficina Typografica del Hospicio, 1875.
- Valeriano, Giovanni Pietro, *Commentaires hieroglyphiques ou images des choses*, à Lyon, par Barthelemy Honorat, 1576.
- Vandenesse, Jean de, *Itinéraire de Charles Quint de 1506 à 1531 : Journal des voyages de Charles Quint, de 1514 à 1551, par Jean de Vandenesse, dans Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiée par M. Gachard*, Bruxelles, F. Hayez, 1874, t. 2.
- Vanderpol, Alfred, *La Doctrine scolastique du droit de la guerre*, Paris, Pedone, 1925.
- Vanderpol, Alfred, *Le Droit de la guerre d'après les théologiens et les canonistes du Moyen Âge*, Paris et Bruxelles, A. Tralin, 1911.
- Varillas, Antoine de, *La Pratique de l'éducation de Charles Quint*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1689.

- Varrentrapp, Conrad, *Hermann von Wied und sein Reformationsversuch in Köln. Ein Beitrag zur deutschen Reformationsgeschichte*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1878.
- Veit, Patrice, « Das Gesangbuch als Quelle lutherischer Frömmigkeit », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 79, 1988, p. 206-229.
- Veit, Patrice, « Entre violence, résistance et affirmation identitaire : à propos du cantique de Luther “Erhalt uns Herr bei deinem Wort” », in Kaspar von Greyerz et Kim Siebenhüner (dir.), *Religion und Gewalt : Konflikte, Rituale, Deutungen (1500-1800)*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2006, p. 267-303.
- Vera y Figueroa, Jean Antoine de, *Histoire de l'empereur Charles Quint*, Bruxelles, François Foppens, 1663.
- Vera y Figueroa, Jean Antoine de, *La Vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible empereur Charles V*, t. II, À Amsterdam, chez Jean Malherbe, 1704.
- Vercruysse, Thomas, « Pour une grammatologie de la figure », *Acta fabula. Revue des parutions*, vol. 13, n° 4, avril 2012.
- Verdier, Raymond (dir.), *Vengeance. Le face-à-face victime/agresseur*, Paris, Autrement, 2004.
- Verrier, Frédérique, *Les Armes de Minerve : l'humanisme militaire dans l'Italie du XVI^e siècle*, Paris, PUPS, 1999.
- Viana Lousa, Maria Teresa, « O contributo de Francisco de Holanda para a definição de personalidade artistica : Entre a melancolia e a genialidade », *A Parte Rei : revista de filosofia*, n° 64, 2009.
- Vida, Marco Girolamo, *The Game of Chess : Marco Girolamo Vida's Scacchia Ludus, with English Verse Translation and the Text of the Three Earlier Versions*, Mario A. di Cesare (éd.), Nieuwkoop, Brill, 1975.
- Vigarello, Georges, *Les Métamorphoses du gras. Histoire de l'obésité du Moyen Âge au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2010.

- Villard, Renaud, *Du bien commun au mal nécessaire. Tyrannies, assassinats politiques et souveraineté en Italie, vers 1470-vers 1600*, Rome, École française de Rome, 2008.
- Virdung, Johannes, *Pronosticon super novis stupendis et prius non visis planetarum coniunctionibus*, Landshut, Johann Weißenburger, 1521.
- Vnnser von Gotts genaden Moritzes Hertzogen zu Sachssen, Landgraffen in Doringen, vnnd Marggraffen in Meissen, *Erklerunge wie wir der Christlichen Religion geneigt, Vnnd welcher vrsach halben, wie Vns, wider die Kayserliche Maiestat, nicht eingelassen, noch vmbgehn haben können, Vns, vmb, Vnsers Vettern Lande anzunehmen* [Oct. 11, 1546], Leipzig, Durch Valentin Bapst, 1546.
- Vogel, Lothar, *Das zweite regensburger Religionsgespräch von 1546 : Politik und Theologie zwischen Konsensdruck und Selbstbauptung*, Gütersloh, Random House, 2009.
- Vogel, Winfried, « The eschatological theology of Martin Luther. Part I : Luther's basic Concepts », *Andrews University Seminaries Studies*, vol. 24, n° 3, automne 1986, p. 249-264 ; et vol. 25, n° 2, été 1987, p. 183-199.
- Vogelstein, Ingeborg Berlin, *Johann Sleidan's Commentaries : Vantage Point of a Second Generation Lutheran*, Maryland, University Press of America, 1986.
- Vogler, Bernard, « L'Intérim à Strasbourg et dans les territoires palatins », *Charles Quint, le Rhin et la France, op. cit.*, p. 71-80.
- Vogler, Bernard, *Vie religieuse et pays rhénan dans la seconde moitié du xvi^e siècle (1556-1619)*, thèse présentée devant l'université de Paris-IV le 17 juin 1972, 3 vol., SRT, université de Lille-III, 1974.
- Vogler, Günter, « Kurfürst Johann Friedrich und Herzog Moritz von Sachsen : Polemik in Liedern und Flugschriften während des schmalkaldischen Krieges 1546-1547 », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 89, 1998, p. 178-206.

- Volkmar, Christoph, *Reform statt Revolution. Die Kirchenpolitik Herzog Georgs von Sachsen 1488-1525*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2008.
- Von Gottes gnaden Johannes Friderich Hertzog zu Sachssen, Philips Landgraff zu Hessen un[d] gemeiner Christlicher einung verordnete Kriegs Rethen. An Hertzog Wilhelm zu Bayerne 1546. Den 3. Augusti, s. l., s. n., 1546.
- Vulcan, Ruxandra Irina, *Savoir et rhétorique dans les dialogues français entre 1515 et 1550*, Paris, LIT, 1994.
- Wagner Oettinger, Rebecca, *Music as Propaganda in the German Reformation*, Aldershot, Ashgate, 2001.
- Wahrhaftige Anzeigung der schrecklichen, grausamen, erbärmlichen Geschichten und Ungewitters zu Mechelen in Brabant am 7. Augusti dieses 46. Jahrs, Hanovre, Henning Rüdem, 1546.
- Waldeck, Oskar, « Die Publizistik des Schmalkaldischen Krieges », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 7, 1909-1910, p. 1-55 ; et 8, 1910-1911, p. 44-133.
- Walz, Rainer, « Agonale Kommunikation im Dorf der Frühen Neuzeit », *Westfälische Forschungen*, 42, 1992, p. 215-251.
- Wanegffelen, Thierry, « La controverse entre Robert Cénéau et Martin Bucer sur l'eucharistie (septembre 1534-janvier 1535) », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 77, n° 199, 1991, p. 341-349.
- Warhafftige Urgicht unnd Bekanntnus, der Landtgrävischenn Diener, Hanse Eckern von Gelhausen, Bürger zu Cassel, unnd Wilhelmen vonn Werden... zu Frankfurt Burger, welche... umb jrer bösen that und misshandlung willen, welcher gleichen jn Deutscher Nation nimmer gehört oder gebraucht, aus gnadenn erstlich enthaupt und darnach gevierdteylt : geschehen zu Frankfurt am Mayn, den 7. tag Aprilis, s. l., s. n. [1548] et 1750.
- Warhafftige Zeyttung von eroberung Placentz vn[d] Parma, Vnd wie Petrus Farnesius, des yetzigen Bapsts Son, dis vergangen 1547. Jar

vmbkom[m]en ist, Item : Wie der Hertzog von Mantua Gonzaga, Stadthalter zu Meyland, gestrafft hat, eine mißhandlung eines Amptmans zu Como... [s. l., s. n.], 1548.

Wartenberg, Günter, « Das Augsburger Interim und die Leipziger Landtagsvorlage zum Interim », in Irene Dingel et Günther Wartenberg (dir.), *Politik und Bekenntnis. Die Reaktion auf das Interim von 1548*, Leipzig, Vandenhoeck und Ruprecht, 2006, p. 15-32.

Wartenberg, Günther, « Die Schlacht bei Mühlberg in der Reichsgeschichte als Auseinandersetzung zwischen protestantischen Fürsten und Kaiser Karl V », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 98, 1988, p. 167-177.

Weber, Hermann, « Le traité de Chambord (1552) », *Charles Quint, le Rhin et la France*, op. cit., p. 81-94.

Weber, Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971.

Weber, Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme. Suivi d'un essai*, Paris, Librairie Plon, 1964.

Wechsler, Elisabeth, *Ehre und Politik. Ein Beitrag zur Erfassung politischer Verhaltensweisen in der Eidgenossenschaft (1440-1500) und historisch-anthropologischen Aspekten*, Zurich, Chronos, 1991.

Wethey, Harold Edwin, *The Paintings of Titian*, t. III : *The Mythological and Historical Paintings*, Londres, Phaidon Press, 1975.

Whitford, Davis M., « From Speyer to Magdeburg : The development and maturation of a hybrid theory of resistance to tyranny », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 96, 2005, p. 57-80.

Wie, und in welcher gestalt der Römischen K. Maj. Landtgraf Philips von Hessen zu Halle den Fußfall gethan, s. l., s. n., 1547.

Williams, Megan K., « Re-orienting a Renaissance diplomatic cause celebre :

The 1541 Rincón-Fregoso affair », in Szymon Brzezinski et Aron Zarnóczki (dir.), *A Divided Hungary in Europe :*

Exchanges, Networks and Representations, 1541-1699 ; vol. II :

- Diplomacy, Information Flow and Cultural Exchange*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2014, p. 11-30.
- Wind, Edgar, *Mystères païens de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1992.
- Winkler, Gerhard B., « Das Regensburger Religionsgespräch 1541 », in Dieter Albrecht (dir.), *Regensburg. Stadt der Reichstage. Vom Mittelalter zur Neuzeit*, Ratisbonne, Universitätsverlag Regensburg, 1994.
- Wirth, Jean, « Le mythe du jeune Luther », *Journal des savants*, 1979, p. 207-234.
- Wirth, Jean, *La Jeune Fille et la Mort. Recherches sur les thèmes macabres dans l'art germanique de la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 1979.
- Wirth, Jean, *Luther : étude d'histoire religieuse*, Genève, Librairie Droz, 1981.
- Witte, A. de, « Cornelis van Baersdorp, Lijfarts van Keizer Karel Korrespondentie 1548-1561 », *Scientiarum Historia : Tijdschrift voor de Geschiedenis van de Wetenschappen en de Geneeskunde*, vol. 1, n° 1, 1959, p. 177-190.
- Wolfe, Jessica, *Humanism, Machinery, and Renaissance Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- Wolfgang Breul, « Fürst, Reformation, Land : Aktuelle Forschungen zu Landgraf Philipp von Hessen (1504-1567) », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 98, 2007, p. 274-300.
- Wolrad, Waldeck von, *Tagebuch während des Reichstages zu Augsburg 1548*, Hildesheim, s. n., 1980.
- Wunderbarliche und erschreckliche Geschicht, so durch Donner und Blitz zu Mechelen in Brabant geschehen, als man zählet 1546*, Nuremberg, Johann vom Berg und Ulrich Neuber, 1546.
- Wunderbarliche und erschrockliche geschicht, so durch donner und blitz zu Mechelen in Brabant, und andere daselbs umligende flecken geschehen, Sambstag für Laurenti, alsz man zeltz M.D.XLVI : Vor in Brabantischer*

sprach gedruckt, und yetzt verdeutscht [Nuremberg, Johann vom Berg et Ulrich Neuber], 1546.

Wunderbarliche und erschroeckliche Geschicht so durch donner und blitz zu Mechelen in Brabant und andere daselbs vmmligende flecken geschehen sambstag fuer Laurenti alsz man zelet M. D. XLVI. jar., Hieronymus Andreae, Nuremberg, 1546-Wolfgang Meyerpeck, Zwickau, 1546.

Wunderbarliche unnd erschreckliche Geschicht so durch donner und blitz zu Mechelen in Brabant unnd andere daselbs umbligende flecken geschehen sambstag für Laurenti als man zelet M.D.XLVI. jar., Erfurt, Merten von Dolgen, 1546.

Yardeni, Myriam, « La conception de l'histoire dans l'œuvre de La Popelinière », *Repenser l'histoire. Aspects de l'historiographie huguenote des guerres de religion à la Révolution française*, Paris, Honoré Champion, 2000.

Yates, Frances A., *Astraea : The Imperial Theme in the Sixteenth Century*, Londres, A. R. K., 1985.

Yates, Francis A., « Charles Quint et l'idée d'empire », in Jean Jacquot (dir.), *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint. II^e congrès de l'Association internationale des historiens de la Renaissance*, Paris, Éditions du CNRS, 1960, p. 57-87.

Zarka, Yves-Charles, *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris, PUF, 2009.

Zarka, Yves-Charles, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt*, Paris, PUF, 2005.

Zegna-Rata, Olivier, « L'acheminement vers la parole où l'éducation de Gargantua », *Études rabelaisiennes*, vol. 30, Genève, Librairie Droz, 1995, p. 7-29.

Ziegert, Richard (éd.), *Das Wormser Buch, der letzte ökumenische Konsensversuch vom Dezember 1540 in der deutschen Fassung von*

Martin Bucer, Francfort, Spener, 1995.

Zitzlsperger, Philipp, « L'audience comme légitimation du souverain. Portrait par Titien de Charles Quint en trône », in Thomas W. Gaehtgens et Nicole Hochner (dir.), *L'Image du roi de François I^{er} à Louis XIV*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme Paris, 2006, p. 305-341.

Zucker, Arnaud (éd.), *Physiologos : le Bestiaire des bestiaires*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2004.

Zwierlein, Cornel, « L'importance de la *Confessio* de Magdebourg (1550) pour le calvinisme : un mythe historiographique ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 67, n° 1, 2005, p. 27-46.

Zwierlein, Cornel, « La Loi de Dieu et l'obligation de la défense : de Florence à Magdebourg 1494-1550 », *Et de sa bouche sortait un glaive. Les monarchomaques au xvi^e siècle ? Actes de la Journée d'étude tenue à Tours en mai 2003 organisée par Paul-Alexis Mellet*, Paul-Alexis Mellet (dir.), Genève, Librairie Droz, 2006, p. 31-75.

Index

Abel [467](#)

Absalon [502](#)

Achab [307](#), [491](#)

Achille [104](#)

Acuna, Hernando de [103](#)

Aepinus, Johannes [467](#), [478](#)

Agamemnon [85](#)

Agricola, Johannes [448](#), [466](#)

Agricola, Laurentius [283](#)

Agrippa, Cornélius [52](#)

Alamany, fray Joan [166](#)

Alba, Diego Nuñez [327](#), [343](#), [376](#), [381](#), [387](#)

Albe, Fernando Alvarez de Toledo, duc d' [95](#), [99](#), [333](#), [336](#), [343](#), [345](#), [373](#), [381](#), [398](#),
[403](#)

Alber, Matthias [475](#)

Alberus, Erasmus [467](#), [484](#)

Albret, Henri d' [227](#)

Albret, Jeanne d' [227](#), [229](#)

Alexandre [35](#), [101](#), [104](#), [386](#), [442](#)

Altdorfer, Albrecht [163](#)

Amberger, Christoph [43](#)

Ambroise, saint [81](#), [480](#)

Amours, Guillaume [187](#)

Amsdorf, Nicolaus von [166](#), [304](#), [307](#), [400](#), [467](#), [475](#), [479](#), [483](#)

Andelot, Jehan d' [395](#)

André, saint [242](#), [387](#), [427](#)

Angulo, Martin de [116](#)

Anhalt, Georg prince d' [307](#)

Anhalt, Wolfgang, prince d' [118](#), [172](#), [321](#), [478](#)

Anna d'Autriche [288](#)

Anna Jagellon [311](#), [368](#)

Antiochos [285](#), [306](#), [484](#)

Aquila, Caspar [466](#)

Arcadius [72](#)

Aristote [76](#), [191](#), [360](#), [362](#), [438](#)

Arius [201](#)

Arminius [468](#)

Arzé, Jacopo de [320](#)

Asham, Roger [405](#)

Athéna [150](#)

Aubry, Nicole [59](#)

Auguste [16](#), [85](#), [97](#), [105](#), [205](#)

Augustin, saint [34](#), [110](#), [415](#), [425](#), [480](#), [505](#)

Avalos, Alfonso d', marquis del Vasto [423](#)

Avila y Zuniga, Luis de [77](#), [88](#), [96](#), [105](#), [134](#), [187](#), [322](#), [386](#), [513](#)

Bade-Dourlach, Ernst de [491](#)

Badhorn, Leonhard [497](#)

Badia, Tommaso [348](#)

Badoer, Federico [44](#), [48](#), [407](#)

Baersdorp, Cornelis van [41](#), [512](#)

Baglioni, Rodolfo [320](#)

Bauer, Ida [41](#)

Bauerschmidt, Johannes [467](#)

Baumann, Hans [383](#), [390](#), [401](#)

Bélisaire [98](#)

Bellay, Guillaume du [176](#)

Bellay, Jean du [232](#), [259](#), [296](#), [372](#)

Bellay, Joachim du [69](#)

Bellay, Martin du [74](#)

Berckmann, Johann [479](#)

Bertani, Pietro [308](#), [470](#)

Besserer, Sébastian [300](#)

Bethsabée [289](#)

Bichling, Hubert [321](#), [330](#), [391](#)

Billick, Eberhard [257](#)

Blarer, Ambrosius [345](#)

Blaurer, Thomas [475](#)

Bobadilla, Nicolas Alonzo [470](#)

Boilleau de Buillon, Gilles [77](#)

Bonaparte, Marie [42](#)

Bonnus, Hermann [227](#)

Borgia, Francesco [565](#)

Bosch, Jérôme [31](#), [253](#)

Bouchet, Jean [117](#)

Bourbon, Charles de [75](#), [169](#), [422](#)

Bourgogne, Maximilian de [247](#)

Brandebourg, Albrecht Alcibiade de [87](#), [285](#), [293](#), [311](#), [351](#), [369](#), [400](#), [495](#), [498](#), [502](#)

Brandebourg, Albrecht de, archevêque de Mayence [72](#), [168](#), [249](#)

Brandebourg, Joachim de [72](#), [168](#), [384](#), [393](#), [400](#), [403](#), [448](#), [486](#)

Brandebourg-Küstrim, Hans de [293](#), [311](#), [370](#), [372](#), [384](#), [465](#)

Brant, Sébastian [187](#)

Braunschweig-Wolfenbüttel, Heinrich von [226](#)

Brederode, Renault de [291](#)

Brenz, Johannes [223](#), [257](#), [345](#), [467](#), [475](#), [488](#), [497](#)

Brigitte, sainte [192](#)

Brück, Gregor von [306](#)

Brunner, Leonhard [475](#)

Brunswick, Albrecht de [321](#)

Brunswick, Erik de [293](#), [399](#)

Brunswick, Ernst de [118](#), [321](#), [391](#)

Brunswick, Georg de [311](#)

Brunswick, Hans de [321](#)

Brunswick, Heinrich de [72](#), [229](#), [241](#), [401](#), [412](#), [486](#)

Brunswick, Karl-Viktor de [241](#), [412](#)

Brunswick, Philipp de [118](#), [321](#), [412](#)

Brunswick, Wolfgang de [321](#)

Bruxelles, Philibert de [47](#)

Bucer, Martin [116](#), [171](#), [223](#), [231](#), [235](#), [257](#), [276](#), [331](#), [349](#), [454](#), [470](#), [474](#)

Budé, Guillaume [119](#)

Bugenhagen, Johannes [178](#), [284](#), [304](#), [306](#), [465](#), [478](#), [488](#)

Buléphore [222](#)

Bullinger, Heinrich [177](#)

Buren, Maximilien d'Egmont, comte de [94](#), [124](#), [291](#), [320](#), [328-329](#), [342-343](#), [345](#), [374](#)

Busto, Bernabé de [84](#)

Caïn [270](#), [307](#), [467](#)

Caïphe [307](#)

Caligula [407](#)

Calvin, Jean [223](#), [469](#)

Cambyse [442](#)

Camerarius, Joachim [478](#), [488](#)

Capiton, Wolfgang [116](#), [223](#)

Carion, Johannes [39](#), [70](#), [84](#), [236](#)

Carlowitz, Christoph de [394](#), [413](#), [465](#)

Castaldo, Gian-Battista [320](#)

Castellato, Francesco [302](#)

Castiglione, Baldassare [256](#)

Castiglione, Francesco Romeo [470](#)

Castracani, Castrucio [74](#)

Castro, Adolfo de [421](#)

Catherine de Médicis [176](#), [496](#)

Caton [102](#), [187](#)

Céneau, Robert [469](#)

César [77](#), [82](#), [84-85](#), [87](#), [93](#), [99](#), [105](#), [110](#), [152](#), [158](#), [175](#), [188](#), [205](#), [233](#), [254](#), [268](#), [306](#), [434](#)

Champier, Symphorien [159](#)

Chappuys, Claude [117](#)

Charlemagne [16](#), [85](#), [87](#), [167](#), [244](#)

Charles de Valois, duc d'Orléans [240](#)

Charles le Téméraire [25-26](#), [43](#), [58](#), [68](#), [381](#), [388](#), [587](#)

Châtillon, Gaspard de [310](#)

Chièvres (Monsieur de), Guillaume de Croy [23](#)

Christian de Danemark [349](#)

Christine de Danemark [68](#), [303](#)

Clément VII [170](#), [175](#), [317](#), [446](#)

Clèves, Sibylle de [227](#), [392](#), [396](#)

Clèves, Wilhelm de [227](#), [229](#)

Cochlaeus, Johannes [173](#), [223](#), [257](#)

Colonna, Egidio [138](#)

Colonna, Piero [326](#), [385](#)

Commynes, Philippe de [26](#), [74](#), [136](#)

Confaloniere, Gian Luigi [420](#)

Constant II [470](#)

Constantin [158](#), [244](#)

Contarini, Gasparo [38](#), [223](#), [348](#), [407](#), [415](#)

Cordoba y Figueroa, Pedro Fernandez de [248](#)

Corvinus, Antonius [314](#)

Cranach, Lucas [198](#), [272](#), [393](#)

Crescenti, Mario [488](#)

Croy, Robert de [464](#)

Cruciger, Caspar [284](#)

Cues, Nicolas de [185](#)

Cyrus [386](#), [442](#)

Damiano, Pedro [367](#)

Danès, Pierre [140](#)

Daniel [199](#), [226](#)

Dante [537](#)

David [39](#), [90](#), [289](#), [295](#), [316](#), [430](#), [502](#)

Deckelbourg, Konrad [369](#)

Del Vasto, marquis (Alfonso d'Avalos) [46](#)

Denys d'Halicarnasse [103](#)

Denys l'Aréopagite [182](#)

Dioclétien [58](#), [230](#)

Diogène Laërce [208](#)

Doria, Andrea [46](#), [349](#)

Doria, Filippo [46](#)

Dorothea de Danemark [261](#)

Dürer, Albrecht [152](#)

Eber, Paul [465](#), [478](#), [488](#)

Ecker, Hans [374](#)

Eck, Johannes [173](#), [223](#), [348](#)

Eck, Leonhard von [469](#)

Egmont, Charles, duc de Clèves [229](#)

Egmont, Lamoral d' [291](#)

Éléonore d'Autriche [112](#)

Emmanuel Philibert, prince de Piémont [240](#), [311](#), [401](#)

Érasme [21](#), [33-34](#), [53](#), [72-73](#), [81](#), [169](#), [173](#), [176](#), [187](#), [191](#), [220](#), [222](#), [224](#), [238](#),
[278](#), [355](#), [364](#), [406](#), [435](#), [439](#), [449](#), [454](#), [459](#), [461-462](#), [472](#), [513](#), [534](#)

Este, Alfonso d' [320](#)

Este, Ercole d' [320](#)

Este, Francesco d' [345](#)

Etingen, Ludwig d' [321](#), [412](#)

Eutychès [470](#)

Ezéchias [307](#)

Faber, Hans [173](#)

Fabius Maximus Verricosus [340](#)

Fagius, Paul [474](#)

Farnèse, Alexandre [234](#), [239](#), [251](#), [292](#)

Farnèse, Orazio [333](#), [489](#)

Farnèse, Ottavio [139](#), [248](#), [261](#), [320](#), [424](#), [489](#)

Farnèse, Pier Luigi [371](#), [420](#), [424](#)

Ferdinand d'Aragon [27](#)

Ferdinand de Habsbourg [40](#), [68](#), [120](#), [192](#), [202](#), [228](#), [236](#), [240](#), [288](#), [302](#), [311](#), [327](#),
[336](#), [369](#), [372](#), [380](#), [394](#), [402](#), [410](#), [413](#), [500](#), [511](#)

Ferenczi, Sandor [24](#)

Ficin, Marsile [53](#), [149](#), [182](#), [414](#)

Fieschi, Giovanni Luigi [349](#)

Fillastre, Guillaume [562](#)

Fine, Henry de [187](#)

Flacius Illyricus, Matthias [466](#), [479](#), [483](#)

Flinner, Johann [302](#)

Floriszoon, Adrien [33](#), [441](#)

Fossetier, Julien [25](#)

François d'Assise [192](#)

François I^{er} [76](#), [120](#), [176](#), [228](#), [241](#), [253](#), [299](#), [324](#), [334](#), [367](#), [369](#), [423](#), [437](#)

Freder, Johann [478](#)

Fregoso, Cesare [423](#)

Fresse, Jean de [492](#)

Freud, Sigmund [18](#), [24](#), [42](#)

Friedrich de Wittelsbach, électeur Palatin [96](#), [250](#), [259](#), [261](#), [290](#), [330](#), [344](#), [474](#)

Fries, Lorenz [71](#)

Fugger, Anton [368](#)

Fumel, François de [399](#)

Fürstenberg, Friedrich de [257](#), [295](#), [311](#)

Fürstenberg, Wilhelm de [321](#)

Galatino, Pietro [192](#)

Gargantua [23](#), [362](#)

Gastaldo, Giovanni Battista [385](#)

Gattinara, Mercurino [32](#), [55](#), [84](#), [152](#), [166](#), [191](#), [278](#), [423](#), [455](#), [463](#), [473](#)

Gédéon [242](#), [295](#)

Geiger, Ulrich [296](#), [391](#)

Germain, Jean [242](#)

Gerung, Matthias [282](#)

Gilles de Rome [118](#), [456](#)

Giorgio, Francesco [425](#)

Giovio, Paolo [84](#), [254](#), [256](#)

Girard, Jean [469](#)

Godefroi de Bouillon [388](#)

Gomara, Lopez de [75](#)

Gonzaga, Ferrante [46](#), [371](#), [421](#), [423](#)

Grandgousier [362](#)

Greff, Joachim [467](#)

Groeningen, Josse van [369](#)

Groote, Gérard [191](#)

Gropper, Johannes [223](#), [348](#)

Grosse, Alexius [478](#)

Grunenberg, Johann [393](#)

Grünpeck, Josef [71](#)

Grynaeus, Jakob [177](#)

Guerrero, Alfonso [86](#)

Guevara, Antonio de [50](#), [96](#), [158](#), [189](#), [414](#), [431](#), [433](#), [442](#)

Guevara, Juan de [402](#)

Gültlingen, Balthazar von [258](#), [300](#)

Günterode, Tilemann [401](#)

Guzman, Piero de [385](#)

Hader, Johann [300](#)

Hagen, Marx [368](#)

Hahn, Nicolaus [479](#), [483](#)

Hédion, Caspar [236](#)

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich [362](#)

Helding, Michael Sidonius [412](#), [448](#), [466](#)

Helmschmidt, Lorean [160](#)

Hénin, Jehan du [395](#)

Henneberg, Christoph de [321](#)

Henri II [76](#), [85](#), [139](#), [489](#), [493](#), [496](#)

Henri VIII [228](#), [303](#), [331](#)

Hercule [85](#), [104](#), [122](#), [419](#)

Hérode [307](#)

Hesse, Agnès de [494](#)

Hesse, Philippe de [71-72](#), [89](#), [94](#), [125](#), [136](#), [168](#), [176-177](#), [226](#), [241](#), [250](#), [256-257](#),
[260](#), [275](#), [291](#), [295](#), [297](#), [299](#), [303](#), [307](#), [310](#), [322](#), [329](#), [331-332](#), [335](#), [341-342](#),
[369](#), [374](#), [392](#), [398](#), [400-401](#), [411](#), [428](#), [489](#), [493](#), [513](#)

Hesse, Wilhelm de [491](#), [498](#)

Heusenstamm, Sébastian von [249](#)

Heydec, Hans [300](#), [303](#), [321](#), [412](#), [486](#)

Hildegarde, sainte [199](#)

Hofmeister, Johannes [257](#)

Holanda, Francisco de [78](#)

Holbein, Hans [167](#), [199](#)

Homère [97](#), [102](#)

Horace [102](#)

Hutten, Moritz von [257](#)

Institoris, Jacob [37](#)

Isabelle de Portugal [112](#), [439](#)

Isenbourg, Johann von [428](#)

Islinger, Georg [257](#)

Jason [242](#)

Jean-Baptiste, saint [112](#)

Jean Chrysostome, saint [480](#)

Jean Damascène, saint [37](#)

Jeanne la Folle [18](#), [242](#), [521](#), [529](#)

Jean, saint [455](#)

Jean sans Peur [57](#), [59](#), [424](#)

Jérôme, saint [152](#)

Jézabel [491](#)

Job [430](#)

Joinville, sire Jehan de [104](#)

Jonas, Justus [305](#)

Josué [102](#), [539](#)

Judas [307](#)

Judas Macchabée [161](#), [285](#)

Judith [171](#)

Jud, Leo [177](#)

Jules II [548](#)

Jules III [70](#), [485](#), [488](#)

Jung, Carl Gustav [24](#)

Justinien [97](#), [537](#)

Kaltenthal, Caspar [257](#)

Keller, Michael [302](#)

Kempis, Thomas a [50](#), [436](#)

Khair el Dîn [295](#), [345](#)

Kienberger, Christoph [310](#)

Koller, Wolfgang [497](#)

Lactance [280](#)

Ladam, Nicaise [25](#)

Laet, Gaspard [187](#)

Lallaing, Antoine de [247](#)

Lallaing, Pontus de [247](#)

La Marche, Olivier de [26](#), [152](#), [161](#)

La Mark, Erhard de [564](#)

Lancelot [101](#)

Landi, Agostino [420](#)

Langemantel, Matthias [300](#)

Langosco, Jean-Thomas de [322](#)

Lara y Cardona, Juan Esteban Manrique de [248](#)

L'Arétin [86](#), [152](#), [536](#)

L'Arioste [97](#)

La Roche, Jehan de [21](#)

Lascaris, Alexis [320](#)

Lasky, Stanislav [413](#)

Latomus, Barthélemy [257](#)

Laubespine, Sébastien de, abbé de Bassefontaine [67](#), [70](#), [72](#), [74](#), [78](#), [85](#), [114](#), [123](#), [134](#),
[299](#), [310](#), [335](#), [367](#), [369](#), [513](#)

Lauterbach, Georg [206](#)

Lautrec, Odet de Foix, sieur de [46](#), [170](#)

Lazius, Wolfgang [192](#)

Leoni, Pompeo [537](#)

Léon X [504](#)

Lepusculus, Sébastien [475](#)

Leuchtemberg, Christoph de [285](#)

Leyva, Antonio de [324](#)

L'Hospital, Michel de [421](#)

Lichtenberger, Johannes [37](#), [167](#), [187](#)

Ligne, Jean de [291](#)

Lippe, Bernhardt von [369](#)

Lippomano, Luigi [470](#)

Loaysa, Garcia de [26](#), [156](#), [441](#)

Lorch, Melchior [199](#)

Losco, Davide [539](#)

Lot [269](#)

Louis d'Orléans [57](#), [424](#)

Louise de Savoie [170](#)

Louis II de Hongrie [168](#)

Louis XI [26](#), [542](#)

Loxau, Georg von [257](#)

Lucain [539](#)

Lucrèce [171](#)

Luetz, Gabriel de, baron d'Aramon [344](#)

Lulle, Raymond [159](#)

Lunebourg, Ernst de [172](#), [371](#)

Lunebourg, Franz de [321](#)

Luther, Martin [71-72](#), [115](#), [165](#), [167](#), [172-173](#), [178](#), [193](#), [195](#), [200](#), [202](#), [205](#), [208](#),
[225](#), [259](#), [263](#), [267](#), [269](#), [271](#), [305-306](#), [315](#), [317](#), [362](#), [398](#), [434](#), [462](#), [466](#),
[504-506](#), [508](#), [513](#), [556](#), [578](#), [585](#)

Lyre, Jean de [291](#)

Machiavel [125](#)

Madruzzo, Aliprando [129](#), [293](#), [311](#), [330](#), [373](#)

Madruzzo, Cristoforo [285](#), [292](#), [371](#), [398](#), [412](#), [427](#)

Madruzzo, Nicola [395](#)

Maele, Guillaume van [19](#), [44](#), [84](#), [485](#)

Mahomet [201](#), [307](#)

Major, Georg [257](#), [276](#), [284](#), [465](#), [478](#), [488](#)

Malsburg, Georg von [332](#)

Malvenda, Pedro de [257](#)

Mameranus, Nicolaus [292](#), [337](#), [408](#), [431](#), [446](#)

Mansfelt, Albrecht de [118](#), [206](#), [321](#), [399](#), [412](#)

Mansfelt, Georg de [486](#)

Mansfelt, Hans de [321](#)

Mansfelt, Volrat de [321](#), [371](#)

Mantel, Jakob [443](#)

Maraviglia, Giacomo [423](#)

Marc Aurèle [16](#), [50](#), [83](#), [98](#), [149](#), [158](#), [190](#), [255](#), [432](#), [442](#)

Marcion [201](#)

Marguerite d'Angoulême [227](#)

Marguerite d'Autriche [23](#), [57](#), [84](#), [170](#), [564](#)

Maria d'Autriche [288](#)

Marie de Bourgogne [25](#)

Marie de Hongrie [84](#), [112](#), [129](#), [227](#), [229](#), [289](#), [291](#), [298](#), [309](#), [330](#), [372](#), [378](#), [390](#), [404](#), [413](#)

Marillac, Charles de [46](#), [49](#), [68](#)

Marquard, Johann [319](#)

Marsile de Padoue [454](#)

Martin I^{er} [470](#)

Matthieu, saint [461](#)

Maxence [307](#)

Maximilien d'Autriche [293](#), [295](#), [311](#), [345](#), [384](#), [410](#), [417](#), [429](#), [472](#), [481](#), [487](#)

Maximilien I^{er} de Habsbourg [21](#), [85](#)

Mecklenbourg, Georg de [311](#), [486](#)

Mecklenbourg, Johann Albrecht de [377](#), [486](#), [492](#)

Médicis, Alessandro [423](#)

Médicis, Cosimo de [248](#), [252](#), [320](#), [423](#)

Médicis, Gian Giacomo de [129](#), [293](#), [311](#), [410](#)

Médicis, Lorenzino de [423](#)

Medler, Nicolaus [467](#), [469](#)

Méduse [104](#)

Megander, Kaspar [177](#)

Melanchthon, Philipp [85](#), [116](#), [172](#), [223](#), [234](#), [272](#), [276](#), [281](#), [284](#), [300](#), [306](#), [348](#), [372](#), [393](#), [454](#), [465](#), [478-479](#), [488](#)

Ménage, Jacques [581](#), [584](#)

Mendoza, Diego Hurtado de [85](#), [370](#), [418](#), [421](#), [427](#), [431](#), [440](#)

Mendoza y Pimentel, Inigo Lopez de [248](#)

Menius, Justus [281](#), [306](#), [467](#)

Mexia, Pedro [40](#), [84](#), [93](#)

Meyers, Sébastian [283](#)

Mielich, Hans [367](#)

Minturno, Antonio Sebastiano [86](#)

Mocenigo, Alvise [17](#), [43-44](#), [208](#), [322](#), [341](#), [386](#)

Mocenigo, Niccolò [254](#)

Mohammed Pascha [228](#)

Moïse [432](#)

Molinet, Jehan [25](#)

Moncada, Hugo de [46](#)

Monner, Basilius [281](#)

Montaigne, Michel de [587](#)

Montmorency, Philippe de [292](#)

Morysime, sir Richard [406](#)

Moulay Hassan [413](#)

Müntzer, Thomas [71](#)

Musche, Jean [294](#)

Musculus, Wolfgang [302](#), [475](#)

Myconius, Oswald [177](#)

Naboth [491](#)

Napoli, Cesare di [385](#)

Navagero, Bernardo [239](#), [257](#), [287](#)

Navius, Caspar [223](#)

Néron [307](#)

Nigemann, Johann [478](#)

Noé [269](#)

Novatus [201](#)

Ocampo, Florian de [84](#)

Oecolampade, Johannes [171](#)

Oldenbourg, Christoph d' [321](#), [330](#), [399](#)

Oleander, Hiéronymus [475](#)

Onias [306](#)

Orange, Philibert de, prince d' [46](#)

Orange, René de Chalon, prince d' [229](#)

Origène [201](#)

Orsini, Cesare Giulio [320](#), [470](#)

Orsini, Gerolana [489](#)

Osiander, Andreas [275](#), [475](#)

Osma, Pedro de [362](#)

Othon III [468](#)

Ovide [105](#)

Oviedo, Gonzalo Fernandez [84](#)

Padovan, Giovanni-Maria [320](#)

Palatinat-Deux-Ponts, Wolfgang de [453](#), [490](#)

Palatinat-Neubourg, Otto Heinrich de Bavière, comte de [330](#)

Palladius, Peter [467](#)

Pallavicini, Sforza [320](#)

Pallavicino, Camillo [420](#)

Pantagruel [23](#)

Part, Georg [311](#)

Paul III [142](#), [157](#), [178](#), [223](#), [277](#), [292](#), [295](#), [299](#), [307](#), [370-371](#), [376](#), [418](#), [424](#), [428](#), [470](#), [513](#), [548](#)

Paul, saint [168](#), [220](#), [285](#)

Paumgartner, Hans [477](#)

Périclès [362](#)

Perrenot, Antoine [68](#), [84](#), [229](#), [250](#), [260](#), [288](#), [319](#), [409](#), [411](#), [477](#), [490](#)

Perrenot, Nicolas [68](#), [178](#), [257](#), [319](#), [343](#), [369](#), [386](#), [391](#), [401](#), [404](#), [460](#)

Persée [104](#)

Pétrarque [105](#)

Pfeffinger, Johannes [488](#)

Pfeilschmid, Wolf [467](#)

Pflug, Caspar [373](#)

Pflug, Julius [223](#), [257](#), [348](#), [400](#), [413](#), [448](#)

Pharaon [305](#), [307](#)

Pharer, Matthias [368](#)

Philippe de Macédoine [442](#)

Philippe III le Bon [26](#), [241](#)

Philippe, infant d'Espagne [68](#), [112](#), [244](#), [256](#), [280](#), [296](#), [321](#), [363](#), [420](#), [432](#), [442](#), [481](#),
[485-486](#), [512](#)

Philippe le Beau [18](#), [23](#), [58](#), [521](#), [529](#), [534](#)

Philippe VI [386](#)

Picrochole [114](#), [407](#)

Pierre, saint [81](#), [196](#), [200](#)

Pighini, Sebastiano [470](#)

Pilate [307](#)

Piombino, Niccolò [320](#)

Pisan, Christine de [145](#)

Pisani, Girolamo [320](#)

Pisano, Luigi [385](#)

Pistorius, Johannes [223](#)

Pitigliano, Niccolò [320](#)

Plassen, Karl van der [230](#)

Pline [386](#)

Plutarque [386](#)

Polybe [102](#)

Poméranie, Barnim duc de [319](#)

Poméranie, Philipp duc de [319](#)

Proserpine [187](#)

Pseudo-Méthode [38](#), [455](#)

Querini, Vincenzo [526](#)

Rabelais, François [50](#), [76](#), [187](#), [414](#)

Raphaël [548](#)

Reckerodt, Georg [321](#), [371](#), [391](#)

Reiffenberg, Friedrich von [321](#), [330](#)

Reynmann, Leonhard [71](#)

Rincon, Antonio [423](#)

Roa, Fernando de [362](#)

Romulus [85](#)

Roquetaillade, Jean de [37](#)

Rosenberger, Jost [300](#)

Rosheim, Yossel de [578](#)

Rossem, Martin van [139](#), [291](#)

Rye, Joachim de [247](#)

Saale, Margareta von der [428](#)

Sachs, Hans [86](#)

Saint-Mauris, Jean de [374](#)

Salluste [102](#)

Salmanasar [419](#)

Samson [104](#)

Sande, Alvaro de [293](#), [311](#), [320](#)

Sandoval, fray Prudencio [322](#)

Sandoval y Rojas, Bernardino de [521](#)

Sangro, Placido de [410](#)

Sannazaro, Jacopo [86](#)

San Severino, Ferrante [410](#)

Sassoferato, Bartole de [276](#)

Sastrow, Bartholomäus [259](#), [261](#), [377](#), [389](#), [394](#), [405](#), [412](#), [475](#), [478](#)

Savelli, Federigo [320](#)

Savelli, Gian-Battista [320](#)

Saxe, August de [400](#)

Saxe, Friedrich de [165](#)

Saxe, Georg de [168](#)

Saxe, Jean-Frédéric de [89](#), [106](#), [177](#), [227](#), [271](#), [291](#), [293](#), [297](#), [307](#), [310](#), [322](#), [331](#),
[338](#), [342](#), [346](#), [351](#), [367](#), [369](#), [377](#), [384](#), [390](#), [394](#), [397](#), [399](#), [411](#), [494](#), [513](#),
[585](#)

Saxe, Johann de [72](#), [165](#), [168](#), [172](#), [315](#)

Saxe, Johann Ernst de [321](#), [394](#)

Saxe, Johann Wilhelm de [321](#)

Saxe, Maurice de [11](#), [87](#), [99](#), [108](#), [124](#), [139](#), [257](#), [285-286](#), [293](#), [310-311](#), [335-336](#),
[342](#), [367](#), [369-373](#), [377](#), [380](#), [385](#), [388](#), [391](#), [393](#), [395](#), [398-400](#), [403](#), [444](#), [465](#),
[478](#), [486](#), [488-489](#), [491](#), [497-498](#), [500](#), [513](#)

Schartel, Sébastian [89](#), [94](#), [129](#), [292](#), [300](#), [302](#), [334](#), [368](#)

Schauenbourg, Adolf von [229](#), [428](#)

Schauenburg, Bernhard von [129](#), [320](#), [333](#)

Schenk von Limpurg, Erasmus [473](#)

Schnauss, Cyriacus [467](#)

Schneider, Hans-Otto [467](#)

Schnepff, Ehrard [257](#), [346](#), [475](#)

Schoener, Johann [187](#), [236](#)

Schutzbar, Wolfgang [259](#), [581](#)

Schwendi, Lazarus von [400](#)

Scipion [85](#), [187](#)

Scipion Émilien [104](#)

Second, Jean [15](#)

Séguinat, Jean [59](#)

Seisenegger, Jakob [154](#)

Seld, Georg Sigmund von [319](#), [402](#)

Selve d'Huyson, Jean-Francisque [399](#)

Sénèque [93](#)

Sennachérib [307](#), [419](#)

Sepulveda, Juan Ginès de [58](#), [84](#), [362](#)

Serco, Nicola [311](#)

Sevenus, Gerhard [259](#)

Seyssel, Claude de [122](#), [132](#)

Sfondrato, Francesco [409](#)

Sforza, Francesco [93](#)

Sibylle Érythrée [112](#)

Sicco, Niccolo [228](#)

Sleidan, Johannes [48](#), [87](#), [234](#), [286](#), [294](#), [296](#), [301](#), [317](#), [328](#), [333](#), [344](#), [378](#), [388](#),
[497](#)

Socrate [104](#), [255](#), [362](#)

Soliman le Magnifique [295](#)

Solme, Renaud de [311](#)

Sondrato, Francesco [469](#)

Sprenger, Heinrich [37](#)

Stabius, Johannes [187](#)

Stadler, Georg [293](#)

Stoefler, Johannes [70](#), [201](#)

Strabon [386](#)

Strozzi, Piero [310](#)

Sturm, Jakob [368](#), [448](#)

Sturm, Johannes [303](#), [473-474](#)

Suavenius, Tetrus [413](#)

Suétone [97](#), [102](#), [407](#)

Sulmone, Philippe de Lannoy, prince de [99](#), [247](#), [320](#), [331](#), [345](#), [377](#)

Tabarie, Hugues de [159](#)

Tacite [103](#)

Tarquin [103](#)

Tebaldi, Simone [46](#)

Théodose [72](#)

Thomas, Wolfgang [443](#)

Thou, Jacques-Auguste de [78](#), [490](#)

Thucydide [122](#)

Tirésias [102](#), [187](#)

Tite-Live [103](#), [382](#)

Titien [7](#), [54](#), [85](#), [99](#), [110](#), [151](#), [153](#), [157](#), [161](#), [165](#), [180](#), [190](#), [362](#), [414](#), [426](#), [548](#)

Titus [244](#)

Tobie [419](#), [449](#)

Toledo, Enrique de [240](#)

Toledo, Fernando de [320](#)

Toledo, Francesco Alvarez de [240](#)

Trajan [85](#), [98](#), [201](#)

Trissino, Giangiorgio [85](#), [97](#)

Troilus [104](#)

Turriano, Giovanni [50](#)

Ulloa, Alfonso de [254](#)

Ulysse [102](#), [235](#)

Valdés, Alfonso de [75](#), [169](#), [280](#), [422](#)

Valère Maxime [105](#)

Valeriano, Giovanni Pietro [103](#)

Van Orley, Bernard [43](#), [425](#)

Vargas, Francisco de [431](#)

Vasari, Giorgio [54](#)

Vaulchier, Mathieu [77](#)

Velasco, Martin de [431](#)

Veltwick, Gerhard [223](#), [228](#), [344](#), [453](#)

Vera di Figueora, Juan Antonio [55](#)

Verallo, Girolamo [375](#)

Vergerio, Pier Paolo [178](#)

Vermeyen, Jan Cornelisz [367](#)

Vésale, André [149](#), [413](#)

Vespasien [85](#)

Vico, Enea [586](#)

Vida, Marco Girolamo [367](#)

Viglius von Zvichem, Ulrich [349](#), [473](#)

Vio, Tommaso de [294](#)

Virdung, Johannes [70](#)

Vitelli, Alessandro [320](#)

Vitelli, Paolo [320](#)

Vitellius [407](#)

Viterbe, Giovanni Annius de [455](#)

Vivès, Alfonso [320](#), [394](#), [398](#), [412](#), [479](#)

Vivès, Juan-Luis [422](#)

Vogelsperger, Sébastian [142](#), [399](#), [443](#)

Volkammer, Georg [258](#)

Vrisberg, Christoph von [369](#)

Waldburg, Otto Truchseß von [285](#), [454](#), [476](#)

Waldeck, Franz von [227](#), [349](#)

Waldeck, Wolrad II [257](#)

Walter, Hans [410](#)

Waremundus, Johannes [485](#)

Weiß, Johannes [495](#)

Weitmülen, Sébastian von der [374](#)

Werthen, Wilhelm von [374](#)

Weyden, Roger van der [43](#)

Wick, Hans [310](#)

Wied, Hermann von [206](#), [227](#), [249](#), [251](#), [349](#)

Wimpina, Konrad [173](#)

Wittelsbach, Albrecht de, duc de Bavière [367](#)

Wittelsbach, Wilhelm de, duc de Bavière [285](#), [287](#), [310](#)

Witzel, Georg [467](#)

Witz, Konrad [20](#)

Wolsey, Thomas [564](#)

Wurtemberg, Georg de [321](#), [412](#)

Wurtemberg, Ulrich de [96](#), [256](#), [295](#), [303](#), [343](#), [346](#), [372](#), [475](#), [497](#)

Xénophon [103](#), [442](#)

Zapolya, Jean [228](#)

Zapolya, Jean-Sigismond [345](#)

Zenocaro, Gulielmo [434](#)

Zénon [208](#)

Zeus [102](#)

Zobel von Giebelstadt, Melchior [285](#)

Zoch, Lorentius [258](#)

Zwingli, Ulrich [71](#), [171](#), [173](#), [177](#)

TABLE

Titre

Copyright

Avant-propos

Introduction - Les étranges parlers de l'Empereur

Où il est question d'une araignée...

Où surgit un double immobile

Où les impératifs du sang semblent catégoriques

Où l'action signifie fièvre

Où il est question de la peur du devenir soi

Où la conscience peut être saisie par l'angoisse

Où « être » est « ne pas être »

Où l'Empereur se fait automate

Où il faut en venir à l'objet du déni

Où Charles Quint rencontrait son fantôme

Première partie - L'ÉCRIT AU DÉFI DE L'IMAGE

CHAPITRE I - Le laborieux après-guerre de l'abbé de Bassefontaine

Prendre la plume en 1550

Commencement et fin

Dire la guerre, faire la guerre

Sur la confection d'un portrait

CHAPITRE II - Surinvestissements médiatiques

Dictions de la fama

Cæsar redivivus

CHAPITRE III - Speculum humanae vitae

Constructions et projections

Proclamation d'un ethos impérial

Entre mimesis et fictionnalisation

Jus divinum

Au service de Dieu

Auf Gnade und Ungnade

Autour de la « Gloria »

CHAPITRE IV - L'orchestration d'une implacable réplique

Un autre récit des origines

L'antonyme du bon prince

Un souverain à l'envers

L'Empire en péril

Contre la liberté, la guerre

CHAPITRE V - Les instructions de l'histoire

Délégitimation impitoyable

Pour une sagesse événementielle

Le dessous des illusions

Alerte à la tyrannie

Autopsie d'une fausse victoire

CHAPITRE VI - L'alternative d'une intériorité iconique

L'esprit de l'ipséité

Transfiguration : de l'ombre à la lumière

Magnétisme chevaleresque

CHAPITRE VII - Le passé d'une mission impossible

Dans le chaos et la contradiction des temps

Incertitudes et complications

En quête de la concorde, cependant

De la ligue de Smalkalde à l'idée d'Intérim

CHAPITRE VIII - Dans les arcanes d'une conscience paulinienne

Retenir les temps

Un cogito dramatique

Sens du tragique

CHAPITRE IX - Martin Luther versus Carolus Imperator

Une autre centralité eschatologique

L'Évangile contre l'Antéchrist

Le théologien de la précipitation

De l'utilité de l'effraction

Deuxième partie - DANS LES DANGERS DE L'HISTOIRE

CHAPITRE X - Au cœur d'un « siglo inquieto »

Parler pour se parler

Sous haute tension

Un signal ?

« Le temps est venu où... »

CHAPITRE XI - Dans l'entre-choc des signes

De l'usage de l'énigme

Autour de la Toison d'or, un avenir ambivalent ?

Vers un nouveau voyage en Germanie

Un art du tremblé

Dernière tentative, nouvelle impasse ?

CHAPITRE XII - Luther absent, Luther présent

Plus en avant dans l'apocalypticisme

Contre la papauté fondée à Rome par le diable

Lucas Cranach à l'appui

CHAPITRE XIII - L'horizon d'un point limite ?

Les magistrats inférieurs entrent en scène

Jusqu'où aller ?

Toujours plus loin dans le « Gegenwehr »

À Ratisbonne, la fuite en avant

La guerre inéluctable ?

Pour le salut de l'Allemagne ou pour la religion ?

CHAPITRE XIV - Une première guerre de religion ?

L'Évangile à l'offensive

Discours sur une cause sainte et juste

Dans la vallée du Danube

Excursus à Malines

Sola fide, sola gratia

CHAPITRE XV - L'Empereur, les « rebelles » et les voies de Dieu

Avantage aux Confédérés

La grande épreuve : sous les murs d'Ingolstadt

Un tournant ? Quand les princes décrochent...

La bataille qui ne vient pas

CHAPITRE XVI - Les cartes rebattues ou les débuts d'une seconde guerre

À configuration inversée

Ralliements et pardons, désormais

Conjectures sur l'avenir

Troisième partie - ENTRE GUERRE ET PAIX : LE TEMPS PARADOXAL

CHAPITRE XVII - Un « comprehensive master plan » ?

Charles Quint prince « phronimos »

La prudence de Dieu

Être dans l'incertain pour être

Vers une reconquête impériale

Affaires romaines, crise bohémienne...

La Saxe en ligne de mire

Prolifération événementielle

L'armée en ordre de marche

CHAPITRE XVIII - La fabrication d'une « survivance épique » : Mühlberg

Face à face

Du passage de l'Elbe à la grande « chasse »

Brève rencontre avec l'électeur

Au cœur de l'Allemagne évangélique : le siège plutôt que l'assaut

Capitulation

Maurice de Saxe prince électeur

Au tour du landgrave

CHAPITRE XIX - « Plus oultre », désormais...

L'Empereur en images de lui-même

Pacifications par résignation

Dans Augsbourg capitale, un pouvoir silencieux

La persévérance de Tobie

Une sanglante transgression ?

Entre pénitence et cérémonial d'unité

CHAPITRE XX - La constance dans la contradiction

« Mon incertitude au sujet des desseins de Dieu à mon égard »

Retour apologétique aux bienfaits de la concorde

L'Intérim comme possible de Dieu ?

L'esprit des symboles

CHAPITRE XXI - L'unité dans la douceur : la concorde d'Augsbourg

À la recherche d'un point d'équilibre

« ... Formulam doctrinae et caeremoniarum in religione interea tenendam »

Pour retenir « le venin de ce mal »

Ecclesia semper reformanda

« Sornettes du diable » et véhémences romaines

CHAPITRE XXII - L'illusion d'un passé qui devait paraître ne jamais avoir existé

L'Évangile empêché

De l'emprise religieuse à l'interventionnisme politique

Où paraît l'infant Philippe

Magdebourg plus apocalypticiste que jamais

Le nouveau voyage d'Allemagne

CHAPITRE XXIII - Fin de monde ? Fin d'un monde ?

Un mécanisme qui se grippe

Un autre grand montage

De l'art du coup de main ou quand tout s'effondre

Le vertige du temps

En matière de conclusion

Sources et bibliographie

Index

Du même auteur

DU MÊME AUTEUR

- Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, Seyssel, Éditions du Champ Vallon, « Époques », 2 vol., 1990 [Préface de P. Chaunu, avant-propos de D. Richet]. Réédition Seyssel, « Les classiques de Champ Vallon », 2005 et 2008.
- La Nuit de la Saint-Barthélemy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Paris, Fayard, « Chroniques », 1994 et 1998. Réédition avec « Postface », Paris, Perrin, 2012.
- La Genèse de la Réforme française 1520-1562*, Paris, SEDES-Nathan, « Regards sur l'histoire » n° 109, 1996. Réédition Paris, Belin, « Belin Sup », 2008.
- La Sagesse et le Malheur. Michel de L'Hospital chancelier de France*, Seyssel, Éditions du Champ Vallon, « Époques », 1998.
- Jean Calvin. Vies parallèles*, Paris, Fayard, 2000. Traduction espagnole : *Calvino*, Barcelone, Ariel Press, 2001.
- Charles de Bourbon connétable de France*, Paris, Fayard, 2003.
- L'Histoire tout feu tout flamme*, avec Natalie Zemon Davis, Paris, Albin Michel, « Itinéraires du Savoir », 2004. Traduction en catalan, *Pasion por la Storia. Entrevista con Denis Crouzet*, Grenade, PUV, 2006. Traduction en italien, *La Passione della storia. Un dialogo con Denis Crouzet*, Rome, Viella, 2007. Traduction en américain, *A passion for History. Conversations with Denis Crouzet*, édité par Michael Wolfe, Kirksville (MO), Truman State University Press, 2010.
- Le « Haut Cœur » de Catherine de Médicis. Histoire d'une raison politique au temps du massacre de la Saint-Barthélemy*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Histoire », 2005.
- Christophe Colomb. Héraut d'une apocalypse*, Paris, Payot, « Biographies », 2006.
- Dieu dans ses royaumes. Une histoire des guerres de Religion*, Seyssel, Éditions du Champ Vallon, « Époques », 2008. Réédition Seyssel, « Les Classiques de Champ Vallon », 2015.
- Nostradamus. Une médecine des âmes à la Renaissance*, Paris, Payot, « Biographies », 2011. Traduction russe, Olga Karanova (trad.), Limbakh, Saint-Petersbourg 2014. Traduction tchèque, Helena Beguininova (trad.), Prague, Argo, edice historické mysléni, 2015.
- Les Gestes ensemble la vie du preulx Chevalier Bayard*, édition du texte de 1525 de Paris Symphorien Champier, Paris, Imprimerie nationale, 1992.
- Nous sommes des sang-mêlé. Manuel d'histoire de la civilisation française*, avec Élisabeth Crouzet-Pavan, édition de Lucien Febvre et François Crouzet, 2012, Paris, Albin Michel, 2012.

Frontières religieuses. Rejets et passages, dissimulation et contrebande spirituelle dans le monde moderne (Colloque international Centre culturel Calouste Gulbenkian en collaboration avec le Centre Roland Mousnier et l'IRCOM), avec Francisco Bethencourt, Paris, PUPS, « Collection Roland Mousnier », 2013.

Pierre Chaunu historien, avec Jean-Pierre Bardet et Annie Molinié-Bertrand, Paris, PUPS, « Collection Roland Mousnier », 2012.

Cités humanistes Cités politiques, Colloque international Université Paris 4-Sorbonne/CRM et Université de Chicago à Paris, avec Philippe Desan et Élisabeth Crouzet-Pavan, Paris, PUPS, « Collection Roland Mousnier », 2014.

Au risque des guerres de Religion, Avec Jean-Marie Le Gall, Paris, PUF, 2015.

Éditions Odile Jacob

Des idées qui font avancer les idées

Retrouvez tous nos livres disponibles en numérique
sur odilejacob.fr

Retrouvez-nous sur Facebook

Suivez-nous sur Twitter



Charles Quint

Empereur d'une fin des temps

Charles Quint règne sur presque toute l'Europe, de l'Espagne aux Pays-Bas, de l'Allemagne à la Franche-Comté, de la Lombardie à la Sicile. Au-delà des mers, il conquiert les vastes territoires des Empires aztèque et inca.

Mais, en quelques années, la chrétienté se divise, en proie à la sédition religieuse. C'est un portrait inattendu de l'Empereur que dresse ici Denis Crouzet : rêvant d'une monarchie chrétienne universelle, Charles Quint est déchiré entre son désir de paix et les devoirs de gloire que lui imposent son rang et son sang.

En quelques années, de 1545 à 1552, ce souverain à la puissance inégalée voit s'effondrer le monde et s'ouvrir des temps de violence et de peurs.

Denis Crouzet

Denis Crouzet est professeur d'histoire du XVI^e siècle à l'université Paris-Sorbonne. Ses travaux portent sur les imaginaires de paix et de violence à la Renaissance.

1. Charles Baudelaire, *Les Fleurs de mal*, XLVII.

2. Michel Loraux (trad.), *Jean Second. Traduction libre en vers des Odes, des Baisers, du I^{er} Livre des Élégies, et des trois élégies solennelles, avec le texte latin*, Paris, Michaud Frères, 1812, p. 3-11, cité par Roland Béhar, « “*In medio mihi Cæsar erit*” : Charles Quint et la poésie impériale », *e-Spania*, juin 2012, 13 ; *id.*, « Le *De Adventu Caroli V. Imperatoris in Italiam* (ca. 1536) de Minturno. La célébration héroïque et mythique de

Charles Quint », in
Nathalie Castellani-Dufrêne et
Michel Jean-Louis Perrin (dir.), *La
Lyre et la Pourpre. Poésie latine et
politique de l'Antiquité tardive à la
Renaissance*, Rennes, Presses
universitaires de Rennes, 2012,
p. 17-32.

3. Patrick Boucheron, Corey Robin et Renaud Payre, *L'Exercice de la peur. Usages politiques d'une émotion*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015.

4. Voir Pierre Couhault, *Et les premiers furent nommés Honneur et Foi... L'office d'armes dans la monarchie des Habsbourgs au XVI^e siècle, entre mythes et réalités*, thèse de doctorat d'histoire moderne, université Paris-Sorbonne-Centre-Roland-Mousnier, déc. 2014, p. 490.

5. *Ibid.*, p. 526 et suiv.

6. *Ibid.*, p. 527.

7. *Ibid.*, p. 517-519.

8. *Ibid.*, p. 520 : « *Maximus in toto regnat nunc Carolus orbe / Atque illi merito machina tota subest.* »

9. Vicente de Cadenas y Vicent, *Dos Años en la vida del Emperador Carlos V (1546-1547)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas, 1988, p. 16.

10. Siri Hustvedt, *La Femme qui tremble. Une Histoire de mes nerfs*, Arles, Actes Sud, 2010.

11. Jeanne, après avoir donné naissance à Ferdinand en 1503, ne revint que quelques mois. Avec Philippe le Beau, elle repartit en Espagne le 26 avril 1505. Après la fin juin 1505, son mari la maintient enfermée et, après la mort de ce dernier en 1506, elle demeure quasi-prisonnière à Tordesillas. La première visite de Charles à sa mère eut lieu le 15 mars 1518, à Tordesillas. Il la laissa sous le gouvernement de Bernardino de

Sandoval y Rojas, marquis de Demia et comte de Lerma, avec des recommandations très strictes de ne la laisser ni sortir de son palais, ni communiquer avec qui que ce soit : « Il faut, avait-il ajouté, que, pour les choses concernant son altesse, vous n'écriviez à personne qu'à moi-même, et que vous envoyiez toujours les lettres par un messenger sûr, puisque la chose est si importante pour moi et de nature si délicate. » Jeanne meurt le 12 avril 1555. Voir Karl Hillebrand, « Une énigme de l'histoire : la captivité de Jeanne la Folle d'après des documents nouveaux », *Revue des Deux Mondes*, 1869, t. 81, p. 663-693.

12. Pour Freud, l'araignée représente le pénis approprié par la mère, la femme masculinisée, virile. Pour une réflexion sur le rapport entre histoire et psychanalyse, Alain Besançon, « Pour une histoire psychanalytique II », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1969, vol. 24, n° 4, p. 1011-1033, qui s'intéresse à la question du double corps du roi, qui figurerait l'ambivalence du pouvoir entre défensivité et agressivité.

13. Sigmund Freud, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Payot, 1973.

14. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, p. 44-45 : « Les loups désignent une intensité, une bande d'intensité, un seuil d'intensité sur le corps sans organes de l'Homme aux loups. »

15. Jean Wirth, *La Jeune Fille et la Mort. Recherches sur les thèmes macabres dans l'art de la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 1979, p. 120.

16. Jacques Olivier Marie de Mersseman, « La cour et la vie intérieure de Charles Quint », *Revue nationale de Belgique*, 1844. Les lettres adressées à Louis de Praet ont été éditées par M. de Reiffenberg (éd.), *Lettres de Guillaume van Maele (Malinaeus)*, publiées dans le texte latin, Bruxelles, Delevingne et Callewaert, 1843, p. 232-242.

17. Une bibliographie sur l'araignée dans l'optique de la psychanalyse : Sylvie Ballestra-Puech, *Métamorphoses d'Arachné. L'artiste en araignée dans la littérature occidentale*, Genève, Librairie Droz, 2006, p. 159, qui se réfère, entre autres et sur le motif de la mauvaise mère, à Karl Abraham, « L'araignée comme symbole onirique », *Œuvres complètes*, t. II (1915-1925), Paris, Payot, 1965, p. 146-150.

18. Kunstmuseum de Bâle.

19. Alexandre Juste Frary,
*Monuments de sculpture, peinture,
architecture, de l'ancien Comtat
Venaissin et des villes
circonvoisines*, Paris, L'Auteur,
1834, p. 80.

20. Irène Diamantis, *Les Phobies ou l'Impossible séparation*, Paris, Aubier-Flammarion, 2009.

21. Sigmund Freud,
« L'inconscient », *Métapsychologie*,
Paris, Payot, 1968, p. 80-88.

22. Claude Janin, « Pour une théorie psychanalytique de la honte », *Revue française de psychanalyse*, LXVII, 2002, n° 5, p. 1637-1742, qui cite Freud : « Il nous reste à mentionner une importante fonction que nous attribuons à ce Sur-Moi. Il est aussi le porteur de l'Idéal du Moi auquel le Moi se mesure, auquel il aspire, dont il s'efforce de satisfaire la revendication d'un *perfectionnement* toujours plus avancé. Aucun doute, cet Idéal du

Moi est le précipité de l'ancienne
représentation des parents,
l'expression de l'admiration pour la
perfection que l'enfant leur
attribuait alors. »

23. Sigmund Freud, *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 33, cité par André Green, « Énigmes de la culpabilité, mystère de la honte », *Revue française de psychanalyse*, LXVII, 2002, n° 5, p. 1639-1653.

24. Gilles Deleuze et Félix Guattari,
Mille Plateaux, Paris, Éditions de
Minuit, 1980, p. 302.

25. Le colloque en français s'intitule « L'art de bien mentir » ; Franz Bierlaire, *Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au XVI^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 90 ; *id.*, *Érasme et ses Colloques. Le livre d'une vie*, Genève, Librairie Droz, 1977, p. 90.

26. Jean-Claude Margolin,
Recherches érasmiennes, Genève,
Librairie Droz, 1969, et Eva
Kushner, *Le Dialogue à la
Renaissance : histoire et poétique*,
Genève, Librairie Droz, 2004.

27. Érasme, « Le voyage pour motif de piété », *Œuvres choisies*, Jacques Chomarat (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 721.

28. Paracelse comparera l'épilepsie à un orage (Walter Pagel, *Paracelsus. An Introduction to Philosophical Medicine in the Era of the Renaissance*, New York, S. Karger, 1982, p. 132 et Didier Kahn, *Alchimie et paracelsisme en France (1567-1625)*, Genève, Librairie Droz, 2007, p. 23-24).

29. Sigmund Freud, « Dostoïevski et le parricide », Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, t. I, Paris, Gallimard, 1973, p. 9-30.

30. Le 8 janvier 1519 est un samedi.
La crise advient le jeudi qui
précède.

31. Anna Margarete Schlegelmilch, *Die Jugendjahre Karls V. Lebenswelt und Erziehung des burgundischen Prinzen*, Cologne, Weimar et Vienne, Böhlau Verlag, 2011, p. 350 et Ernest Gossart, « Notes pour servir à l'histoire du règne de Charles Quint », *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, t. LV, Bruxelles, Hayez, 1898 ; *id.*, *Charles Quint*,

roi d'Espagne. (Espagnols et Flamands au XVI^e siècle). Suivi d'une étude sur l'apprentissage politique de l'Empereur. Philippe le Beau, roi de Castille. Charles d'Autriche. Ximenes. Cortes de Santiago et de la Corogne. Jeanne la Folle. Projet de colonisation du Yucatan par des Flamands. Etc., Bruxelles, H. Lamertin, 1910.

32. La mort fut connue à Barcelone en février.

33. Pourrait être alors établi un lien avec l'arachnophobie, car le médecin Jean Taxil, soucieux au début du siècle suivant de différencier l'épilepsie de l'apoplexie, soutint qu'un venin peut être à l'origine du « haut mal », du fait de la morsure d'un scorpion ou de « quelque autre vénénosité enclose dans le corps, montant par intervalle au cerveau », *Traicté de l'epilepsie, maladie vulgairement appelée au pays de Provence la*

*gouttète aux petits enfans. Avec
plusieurs belles & curieuses
questions, touchant les causes
prognostiques, et cure d'icelles,
composé par M. Jean Taxil, Docteur
en Medecine, natif de Saintes
Maries, Medecin d'Arles, Tournon,
Par Claude Michel, 1602, p. 10.*

34. Antoine Roullet, *Corps et pénitence. Les carmélites déchaussées espagnoles (ca 1560-ca 1640)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2015.

35. *Ibid.*, p. 178.

36. *Ibid.*, p. 285.

37. Voir Richard Trexler, *Le Voyage des mages à travers l'histoire*, Paris, Armand Colin, 2009 ; et Pauline Duclos-Grenet, « Des mages à Florence au Quattrocento. Autour de la fête de l'Épiphanie de 1443 », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre/BUCEMA*, 2014. Balthazar, avec Melchior et Gaspard, selon Ambroise Paré, est guérisseur de l'épilepsie, qui est dite aussi le mal saint Jean (-Baptiste), parce que la tête de saint Jean tomba

devant le corps quand il fut
décapité...

38. Cité par Théodore Juste, *Charles Quint et Marguerite d'Autriche : étude sur la minorité, l'émancipation et l'avènement de Charles Quint à l'Empire (1477-152)*, Bruxelles et Leipzig, C. Muquardt, 1838, p. 71.

39. *Ibid.*, p. 74.

40. Isabel Sanfeliu et Karl Abraham, *The Birth of Object Relations Theory*, Londres, Karnac Book, 2014, p. 131-132.

41. Sigmund Freud, « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Payot, 1974.

42. Jean-Pierre Soisson, *Charles Quint*, Paris, Grasset, 2000.

43. Voir Jean-Marie Cauchies,
*Philippe le Beau. Le dernier duc de
Bourgogne*, Turnhout, Brepols,
2003.

44. Je remercie Laurence Devillairs pour cette suggestion d'une névrose de l'*imperium*.

45. Hippocrate, *La Maladie sacrée*, Jacques Jouanna (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2003.

46. Henri Hauser, « Le traité de Madrid et la cession de la Bourgogne à Charles Quint. Étude sur le sentiment national bourguignon », *Revue bourguignonne*, 1912, t. XXII, n° 3, p. 21.

47. Voir Estelle Doudet, « Un chant déraciné ? La poésie bourguignonne d'expression française face à Charles Quint », *e-Spania*, juin 2012, 13.

48. Georges Doutrepont, *Jean Lemaire de Belges et la Renaissance*, reprint, Genève, Slatkine, 1972, p. 172.

49. Lettre datée de Rome, le jour de l'Assomption 1530, Joseph Jean M. C. Amédée Pichot, *Charles Quint, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste*, Paris, Furne et Cie, 1854, p. 86-87.

50. Voir Georges Nivat, *Vivre en Russe*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2007, p. 90-97 ; et Élisabeth Roudinesco, « Freud et le régicide : éléments d'une réflexion », *Revue germanique internationale*, 2000, n° 14, p. 29.

51. Jacques Le Brun, *Le Pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire*, Paris, Gallimard, 2009.

52. Louis Prosper Gachard, « Liste analytique des pièces relatives à l'élection de Charles Quint à l'Empire », *Rapport à monsieur le ministre de l'Intérieur sur différentes séries de documents concernant l'Histoire de la Belgique, qui sont conservées dans les Archives de l'ancienne Chambre des comptes de Flandre, à Lille, Bruxelles*, M. Hayez, 1841, p. 168.

53. *Ibid.*, p. 173.

54. *Capítulo del Toisón de oro celebrado en Barcelona el año 1519, estudio histórico por el conde de Vilanova, ... Ilustraciones, heráldica y dirección de Félix Domenech y Roura, t. I, Barcelone, Verdaguer, 1930. Je remercie Pierre Couhault de m'avoir signalé cette prise de parole et de m'avoir donné sa transcription. Le chapitre met en œuvre une politique d'intégration des royaumes espagnols dans l'ordre, puisque furent admis dans*

l'ordre 7 Castellans, 1 Catalan, 1 Napolitain et 1 Sicilien : voir Rafael Dominguez Casas, « Arte y simbologia en el capitulo Barcelones », *Liber amicorum Raphaël de Smedt*, 2, *Artium Historia*, Joost Vander Auwera (dir.), Louvain, Peeters, 2001.

55. Erik H. Erikson, *Luther avant Luther. Psychanalyse et histoire*, Paris, Flammarion, 1968.

56. Pierre Chaunu, *Le Temps des réformes. La crise de la chrétienté. L'éclatement 1250-1550*, Paris, Fayard, 1975, p. 381 : au moment où le prêtre dit « *ejecto a surdo et muto daemonio* ».

57. Hervé Martin, « À propos de l'opération historiographique », in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Michel Trebitsch (dir.), *Michel de Certeau. Les Chemins d'histoire*, Paris, Éditions Complexe, 2002, p. 116.

58. Pierre Chaunu, *Église, culture et société. Essais sur Réforme et Contre-Réforme 1517-1620*, Paris, CDU, 1981, p. 63.

59. Pierre Chaunu, *Le Temps des Réformes*, *op. cit.*, p. 259.

60. On pourrait se demander si le fait que, même si les premiers statuts apparaissent au milieu du XV^e siècle (1449 ?), Charles Quint ait laissé l'imaginaire espagnol être subverti par l'obsession de la *limpieza de sangre* ne serait pas à comprendre comme un transfert de sa propre relation à ce sang qu'il a tant de difficulté à assumer en lui et qui serait au cœur de sa syncope de 1519. Et donc d'une culpabilité. Comme l'a écrit Freud dans *Totem*

et tabou, « d'après la loi du talion profondément enracinée dans l'âme humaine, un meurtre ne peut être expié que par le sacrifice d'une autre vie ». Ce que Charles Quint aurait rêvé de ne pas assumer pour lui-même, l'obsession généalogique, tout se passe comme s'il la laissait s'institutionnaliser dans la société espagnole. Rappelons que les hiéronymites adoptèrent précocement un statut de pureté de sang... En adhérant à une culture hantée par le fantasme de la subversion intérieure, par le risque d'un cryptojudaïsme mettant en péril le salut collectif, l'Empereur n'aurait-il pas converti ce refus de l'ancestralité qui le travaillait inconsciemment ? Voir Raphaël Carrasco, Annie Molinié et Béatrice

Pérez (dir.), *La Pureté de sang en Espagne. Du lignage à la race*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne (Pups), 2011.

61. Gabriele Morelli, « La visione europea di Mercurino Arborio di Gattinara, gran cancelliere di Carlo V », *Peregrinationes, acta et documenta*, Malte, Academia Internazionale Melitense, t. II, année II, 2001, qui se fonde sur Carlo Bornate, *Historia vite et gestorum per dominum magnum cancellarium*, *Miscellanea di Storia Italiana*, Turin, Bocca, série III, année XVII, vol. XLVIII, 1915, p. 231-568 ; et *id.*, « Mémoire du

chancelier de Gattinara sur les droits de Charles Quint au duché de Bourgogne », *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 1907, 67, p. 391-533. Sur le poids d'Érasme dans la pensée de Gattinara, John M. Headley, « Gattinara, Erasmus and the imperial configurations of Humanism », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1980, 71, p. 64-98. Sur la correspondance entre Érasme et Gattinara autour de 1527-1528, Giuseppe Cascione, « Filosofia e comunicazione politica nell'Europa di Carlo V : Erasmo, Alciato, l'emblematica », in Donato Mansueto et Elena Laura Calogero (dir.), *The Italian Emblem : A Collection of Essays*, Glasgow, Glasgow Emblem Studies, 2007,

p. 93-113. Pour des approches biographiques du grand chancelier, Giovanni Albertinetti, *Il Cardinale Mercurino Arborio Gattinara gran cancelliere di Carlo V*, Milan, Manifattura Ceramica Pozzi, 1956 ; Giovanni Barbero, « Idealismo e realismo nella politica del Gattinara, Gran Cancelliere di Carlo V », *Bollettino Storico per la Provincia di Novara*, 1967, LVIII, p. 3-18 ; Manuel Rivero Rodríguez, *Gattinara. Carlos V y el sueño del imperio*, Madrid, Silex, 2005.

62. Jean-Claude Margolin, « Érasme entre Charles Quint et Ferdinand I^{er}, et le modèle érasmien du prince chrétien », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, 1987, t. 99, n^o 1, p. 275-301.

63. Voir l'analyse donnée par Mario Turchetti dans « Introduction », Érasme de Rotterdam, *La Formation du prince chrétien. Institutio principis christiani*, Mario Turchetti (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 26.

64. *Ibid.*, p. 23.

65. Augustin Renaudet, « La critique du gouvernement et de la société », *Études érasmiennes (1521-1529)*, Paris, E. Droz, 1939, p. 71-72. Ce pourrait être dans Suétone et l'*Histoire Auguste*, qu'Érasme aurait puisé cette vision négative.

66. *Ibid.*, p. 73.

67. Mario Turchetti,
« Introduction », *op. cit.*, p. 87.

68. Andrée Comparot, *Augustinisme et aristotélisme de Sebond à Montaigne*, Paris, Cerf, 1984.

69. Voir Augustin Renaudet, « La critique du gouvernement et de la société », art. cit., p. 65 et suiv.

70. *Ibid.*, p. 70.

71. Mario Turchetti,
« Introduction », *op. cit.*, p. 40.

72. *Ibid.*, p. 57.

73. *Ibid.*, p. 137.

74. *Ibid.*, p. 205-207.

75. *Ibid.*, p. 221.

76. *Ibid.*, p. 187.

77. *Ibid.*, p. 237.

78. Roberto Rusconi, « An angelic pope before the Sack of Rome », in Marjorie Reeves (dir.), *Prophetic Rome in the High Renaissance Period*, Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 157-187.

79. Fray Prudencio de Sandoval, cité par Alain Milhou, « Esquisse d'un panorama de la prophétie messianique en Espagne (1482-1614). Thématique, conjoncture et fonction », in Augustin Redondo (dir.), *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs (XV^e-XVII^e siècles)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 22.

80. A. de Witte (éd.), « Cornelis van Baersdorp, Lijfarts van Keizer Karel Korrespondentie 1548-1561 », *Scientiarum Historia : Tijdschrift voor de Geschiedenis van de Wetenschappen en de Geneeskunde*, 1959, vol. 1, n^o 1, p. 177-190, p. 186 ; il s'agit d'un corpus de lettres adressées à Isabelle de Portugal.

81. *L'Antipolemos*, cité par Andrée Comparot, *Augustinisme et aristotélisme de Sebond à Montaigne*, op. cit. p. 117.

82. Voir André Chastel, *Le Sac de Rome, 1527*, Paris, Gallimard, 1983, p. 110-111.

83. *Ibid.*, p. 113. Pronostication en date de 1521-1522, dont l'auteur est Johannes Carion, *Prognosticatio vnd Erklerung der grossen Wesserung : Auch anderer erschrockenlichen würckungen/ So sich begebe[n] nach Christi vnsers lieben hern geburt/ funfftzehenhundert vn[d]. XXIII J. Iar*, Leipzig, Stöckel, 1522.

84. La nouvelle parvient à Madrid le
10 mars.

85. Je remercie Séverin Duc pour cette référence, Federico Chabod, *Carlo V e il suo impero*, Turin, Giulio Einaudi, 1985, p. 134-135.

86. Christian Jeanclaude, *Freud et la question de l'angoisse. L'angoisse comme affect fondamental*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 128-153.

87. Ruxandra Irina Vulcan, *Savoir et rhétorique dans les dialogues français entre 1515 et 1550*, Hambourg, LIT, 1996.

88. Federico Chabod, *Carlo V e il suo impero*, *op. cit.*, p. 159-160. Je remercie Séverin Duc de m'avoir fourni cette référence.

89. Jean-Pierre Soisson, *Charles Quint, op. cit.* On pourrait encore citer l'érysipèle qui se déclare en 1532 après une chute de cheval et qui se développe sur une de ses jambes et probablement sur l'aine alors qu'il se trouve à Ratisbonne (Kervyn de Lettenhove [éd.], *Commentaires de Charles Quint*, Bruxelles, F. Heussner, 1862, p. 30). La troisième attaque de goutte suit peu après.

90. A. de Witte (éd.), « Cornelis van Baersdorp, Lijfarts van Keizer Karel Korrespondentie 1548-1561 », art. cit., p. 187. Monaca pour Munich.

91. Marie Bonaparte,
« L'identification d'une fille à sa
mère morte », *Revue française de
psychanalyse*, 1928, 2, n° 3, p. 541-
565.

92. *Ibid.*, p. 548.

93. C'est une ressemblance que relève Vincenzo Querini, ambassadeur de Venise (cité par Alexander Henne, *Histoire du règne de Charles Quint en Belgique*, Bruxelles et Leipzig, Emile Flatau, 1858, t. II, p. 86).

94. Vicente de Cadenas y Vicent,
*Dos Años en la vida del Emperador
Carlos V (1546-1547)*, *op. cit.*,
p. 16.

95. Jean de Vandenesse, *Itinéraire de Charles Quint de 1506 à 1531. Journal des voyages de Charles Quint, de 1514 à 1551, par Jean de Vandenesse, Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiée par M. Gachard, Bruxelles, F. Hayez, 1874, t. 2, p. 591.*

96. Francisco Rengifo, « La boulimie : une toxicomanie sans drogue ? », *La Clinique lacanienne*, 2010/2, n° 18, p. 157-162, qui cite, sur l'autisme, Jacques Lacan, *Le Séminaire X. L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

97. Par exemple Francesco Badoer.

98. Jacques Olivier Marie de Mersseman, « La cour et la vie intérieure de Charles Quint », art. cit., p. 7.

99. Barbara Schasseur, *La Boulimie. Un suicide qui ne dit pas son nom*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 170-174.

100. Francisco Rengifo, « La boulimie : une toxicomanie sans drogue ? », art. cit., p. 162.

101. A. de Witte (éd.), « Cornelis van Baersdorp, Lijfarts van Keizer Karel Korrespondentie 1548-1561 », art. cit., p. 185. Les feuilles de sénè, plante d'origine indienne, ont une vertu laxative indéniable, mais un usage trop régulier pourrait expliquer les brûlures d'estomac précédemment décrites après l'absorption de bière fraîche...

102. *Epistola, rationem modumque propinandi radicis Chynae decocti, quo nuper inuictissimus Carolus V Imperator usus est, pertractans : & praeter alia quaedam, epistolae cuiusdam ad Iacobum Sylvium sententiam recensens, veritatis ac potissimum humanae fabricae studiosis perutilem, Basileae ex officina Ioannis Oporini, 1546.*

103. J. de Vandenesse, *Itinéraire de Charles Quint de 1506 à 1531*, op. cit., p. 393.

104. Jacques Lacan, *Le Séminaire VI. Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 314.

105. Louis Gallait, *Abdication de Charles Quint. Récit historique et descriptif*, Gand, C. Annoot-Braeckman, 1841, p. 4-5.

106. Olivier Grignon, *Le Corps des larmes. La psychanalyse de la douleur d'exister*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.

107. Louis Prosper Gachard, « Liste analytique des pièces relatives à l'élection de Charles Quint à l'Empire », art. cit., p. 22.

108. Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, Félix Alcan, 1896, p. 190. Voir Claudia Stancati (éd.), *Henri Bergson : esprit et langage*, Sprimont, Mardaga, 2010, p. 108-112.

109. Relaté par Jacques Albin Simon Collin de Plancy, *Légendes des sept péchés capitaux*, Lyon, Béthune et Plon, 1844, p. 252-256, qui prend probablement sa source dans François Gayot de Pitaval, *Bibliothèque de cour, de ville et de campagne reprenant les bons mots de plusieurs rois, princes, seigneurs de la cour, et seigneurs illustres*, Paris, chez Théodore Le Gras, 1746, t. VI, p. 346. Une peinture « École française » représente l'épisode.

110. Guy de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane 1450-1500. Dictionnaire d'un langage perdu*, Genève, Librairie Droz, 1958, p. 355.

111. Antoine de Varillas, *La Pratique de l'éducation de Charles Quint*, 2 vol., Paris, Claude Barbin, 1689, t. II, p. 40.

112. Gilles Mathis, « Hamlet : anatomie d'un fantôme, ou le spectre du sens », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 1996, vol. 43, n° 1, p. 21-38.

113. Eleanor Prosser, *Hamlet and Revenge*, Stanford, Stanford University Press, 1967 et Peter Mercer, *Hamlet and the Acting of Revenge*, Iowa City, University of Iowa Press, 1987.

114. Alain de Mijolla, *Les Visiteurs du moi*, Paris, Les Belles Lettres 1981, rééd. 1996 et Pascal Aquien, « Psychanalyse du spectre », *Sillages critiques*, 2006, 8, p. 119-132. Voir aussi – parce que derrière Charles Quint jouant de l'orgue, Delacroix a dessiné un personnage qui ressemble à un moine, mais qui pourrait être un spectre –, Lee Johnson, « Eugène Delacroix et Charles V », *The Burlington Magazine*, sept. 2000, p. 544-548.

115. Louis Gallait, *Abdication de Charles Quint*, *op. cit.*, p. 15-16. Voir Pierre de Vaissière, « Charles de Marillac, ambassadeur et homme politique sous les règnes de François I^{er}, Henri II et François II (1510-1560) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1896, vol. 57, 1, p. 444-448.

116. Notons d'ailleurs que les horloges automates qu'il affectionnait étaient destinées à rythmer la durée durant les repas...

117. Olivier Zegna-Rata,
« L'acheminement vers la parole où
l'éducation de Gargantua », *Études
rabelaisiennes*, 1995, vol. 30, p. 7-
29, p. 29. Voir *Gargantua*, chap.
XXIV.

118. Jessica Wolfe, *Humanism, Machinery, and Renaissance Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 240.

119. Jean Antoine de Vera y Figuerola, *Histoire de l'Empereur Charles Quint*, Bruxelles, François Foppens, 1663, p. 332.

120. Flaminio Strada, *De la guerre de Flandre*, livre I, décade 1^{re}, cité par Charles Magnin, *Histoire des marionnettes en Europe ; depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Lévy, 1852.

121. Qui est conservée au
Kunsthistorisches Museum de
Vienne.

122. David S. Landes, *L'Heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps, et la formation de l'homme moderne*, Paris, Albin Michel, 1987, p. 144.

123. *Ibid.*, p. 156.

124. *Libro Llamado Reloj de principes en el cual va incorporado el muy famoso libro de Marco Aurelio et Libro Áureo de Marco Aurelio ; Augustin Redondo, Antonio de Guevara (1480?-1545) et l'Espagne de son temps. De la carrière officielle aux œuvres politico-morales, Genève, Librairie Droz, 1976 ; Joseph Perez, « Une nouvelle lecture d'Antonio de Guevara », Bulletin hispanique, 1981, vol. 82, 1, p. 280-289 ;*

Michael P. Mezzatesta, « Marcus Aurelius, Fray Antonio de Guevara and the ideal of the perfect prince in the sixteenth century », *The Art Bulletin*, 1984, vol. 66, n° 4, p. 620-633 ; Ana Isabel Buescu, « Corte, poder e utopia : O *relox de principes* (1629) de Fr. Antonio de Guevara e a sua fortuna na Europa do século XVI », *Estudios Humanísticos. Historia*, 2009, n° 8, p. 69-101 ; Louis Karl, « Note sur la fortune des œuvres d'Antonio de Guevara à l'étranger », *Bulletin hispanique*, 1933, vol. 35, n° 1, p. 32-50, qui constate que la première traduction française daterait de 1531.

125. Antonio de Guevara,
*L'Horloge des Princes avec le
tresnommé Livre de Marc Aurele,
recueilly par Don Antoine de
Guevare, Evesque de Gadix,
traduict en partie de Castilan en
François par feu N. de Herberay
seigneur des Essars, et en
particulier reveu et corrigé
nouvellement outre toutes les autres
precedentes impressions, Paris, De
l'imprimerie de Guillaume le Noir,
1555, p. 280.*

126. Michel Jeanneret, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres, de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997. Sur ce point il faut rappeler que monsieur de Chièvres, de manière précoce, fit de l'Histoire une sorte de guide destiné à permettre à son jeune élève de se déplacer lui-même dans une durée mobile, sans cesse segmenté par des accidents et par les heurs et malheurs dus à l'action de la Fortune. Parmi les textes qui

auraient ainsi servi de fil directeur à Charles de Gand, il y aurait eu la grande chronique universelle composée par Jehan Mansel de Hesdin, *La Fleur des histoires*, en trois volumes.

127. Marsile Ficin, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes* [*Platonica Theologia de immortate animorum*] (1482), IV, 1, Raymond Marcel (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres, 3 vol., 1964-1970, t. I, p. 146-147 ; Jean-Claude Beaune, *L'Automate et ses mobiles*, Paris, Flammarion, 1980 ; Paolo Rossi, *Les Philosophes et les machines, 1400-1700*, Paris, PUF, 1998.

128. Hervé Brunon, « *Ars naturans*, ou l'immanence du principe : l'automate et la poétique de l'illusion au XVI^e siècle », in Jan Pieper (dir.), *Das Château de Maulnes und der Manierismus in Frankreich. Beiträge des Symposions am Lehrstuhl für Baugeschichte und Denkmalpflege der RWTH Aachen, 3.-5. Mai 2001*, Munich et Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2006, p. 275-304, qui cite le pseudo-Aristote, *De mundo*.

129. Cristina Diego Pacheco, « La musique à l'époque de l'Empereur. Un nouvel éclairage sur Luis Venegas de Henestrosa et le répertoire pour clavier », in Annie Molinié et Jean-Pierre Duviols (dir.), *Charles Quint et la monarchie universelle*, Paris, PUPS, 2001, p. 65-80.

130. Cité par Hyacinthe Brabant,
« Épidémies et médecins au temps
d'Érasme », in Jean-Claude
Margolin (dir.), *Colloquia
Erasmiana Turoniensa*, vol. I :
*Douzième stage international
d'Études humanistes*, Paris, Vrin,
1972, p. 515-537.

131. Lindsay Armstrong, *Charles Quint (1500-1558). L'indomptable*, Paris, Flammarion, 2014, « Prologue ». Titien reprend le modèle du portrait de Charles Quint au chien, peint par Jacob Seisenneger en 1532 (Kunsthistorisches Museum, Vienne).

132. Je remercie très chaleureusement le professeur Mazet pour ses suggestions critiques et ses conseils relatifs à l'approche clinique de ce corps de Charles Quint.

133. Juan Antonio de Vera y Figuerola, *Histoire de l'Empereur Charles Quint*, *op. cit.*, p. 5.

134. Annie Birraux, « Les animaux dans les phobies d'enfant », *Enfance et psy*, 2007, 2, n° 35, p. 8-14.

135. In Ernest Gossart, « Notes pour servir à l'histoire du règne de Charles Quint », *art. cit.*, p. 1-119, p. 108-109. Sur les supports intellectuels de la pensée impériale de Gattinara, Mario Cappelino, « Mercurino Arborio di Gattinara tra gioachimismo ed erasmismo », *Mercurino Arborio di Gattinara Gran Cancelliere di Carlo V. Atti del convegno di studi storici (Gattinara, 4-5 ottobre 1980)*, Vercelli, Societa Storica Vercellese,

1982, p. 26-43 ; John M. Headley,
« Rhetoric and reality : Messianic,
humanist, and civilian themes in the
imperial *ethos* of Gattinara », in
Marjorie Reeves (éd.), *Prophetic
Rome in the High Renaissance
Period*, Oxford, Oxford University
Press, 1992, p. 241-269.

136. Dominique Simmone, « Le temps de passer », *Essaim*, 2010/1, 24, p. 73-85.

137. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1986, vol. 62-63.

138. Nicolas Abraham et Maria Torok, *Cryptonymie. Le Verbier de l'Homme aux loups*, Paris, Flammarion, 1976 ; *id.*, *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Flammarion, 1987 ; *id.*, « La topique réalitaire, notations sur une métapsychologie du secret », *Revue française de psychanalyse*, 1971, n° 5-6 ; Maria Torok, « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », *Revue française de psychanalyse*, 1968, vol. 32, n° 4, p. 229-251 ; *id.*,

« Histoire de peur. Le symptôme phobique : retour du refoulé ou retour du fantôme ? », *Études freudiennes*, 1975, n° 9-10. Voir aussi sur le « fantasmophore », Marie-Ange Delpierre, *Paroles fantomatiques et cypes textuelles*, Seyssel, Champvallon, 1983.

139. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. L'anti-Œdipe*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972, p. 55.

140. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint*, Paris, Fayard, 2000, p. 25.

141. *Ibid.*, p. 32.

142. Voir Anna Margarete Schlegelmilch, *Die Jugendjahre Karls V*, *op. cit.*, le chapitre « Der Prinz und die Dynastie : das “Haus” ». ».

143. François Joseph Ferdinand Marchal, *Histoire politique du règne de l'Empereur Charles Quint avec un résumé des événements précurseurs depuis le mariage de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne*, par Le chevalier Marchal, avec la collaboration de Edmond Marchal, Bruxelles, Tarlier, 1856, p. 731-732.

144. *Ibid.*, p. 348.

145. À quoi, sur cette fixation cadavérique, on pourrait rajouter qu'après la mort de Philippe le Beau, Jeanne aurait fait rouvrir son cercueil et enlever les linges qui enveloppaient le corps, pour baiser les pieds de son mari décédé ; et qu'elle renouvela ce rituel tout le temps que le cercueil progressa de Burgos à Grenade, jusqu'à la chapelle royale où il fut déposé (Louis Prosper Gachard, *Sur Jeanne la Folle et les documents*

*concernant cette princesse qui ont été publiés récemment, Bruxelles, Muquardt, 1869, p. 22). Il se serait agi aussi pour Jeanne de vérifier que le corps n'avait pas disparu, comme celui de Charles le Téméraire un temps avait disparu et n'avait finalement été identifié que par son médecin Lope de Gardia, grâce à un ongle. Sur la phobie du corps perdu, ou plutôt du corps secret, voir Didier Dumas, *L'Ange et le Fantôme. Introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985.*

146. Denis Crouzet, *Dieu en ses royaumes. Une histoire des guerres de Religion*, Seyssel, Champvallon, 2008, p. 112-114.

147. Germain-François Poulain de Sainte-Foix, *Essais historiques sur Paris*, Chez la veuve Duchesne, Paris, 1776, t. III, p. 330 et suiv.

148. Sigmund Freud, « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010, p. 1-5.

149. Louis Prosper Gachard,
*Retraite et mort de Charles Quint
au monastère de Yuste. Lettres
inédites publiées d'après les
originaux conservés dans les
archives royales de Simancas*, 2
vol., Bruxelles, M. Hayez, 1854-
1855.

150. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 718.

151. Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, « L'Histoire, science et fiction », 1987, p. 58.

152. Jacques Lacan, *Écrits*, t. II,
Paris, Seuil, 1999, p. 231.

153. Né le 31 avril 1518, deuxième fils de Claude de Laubespine et de Marguerite Le Berruyer. Son frère aîné Claude est le gendre de Guillaume de Bochetel et de Marie de Morvilliers. En 1543, il fut, sous le titre d'abbé de Basse-Fontaine (diocèse de Troyes), envoyé en Suisse avec la mission de négocier le maintien des Suisses dans l'alliance de la France. Puis début 1544, avec Louis Adhémar de Monteil, baron de Grignan, et

Jacques Mesnage, il fut représentant de François I^{er} à la diète de Worms. Il tint un *Journal* de l'ambassade de Worms dans lequel il écrit être arrivé à Spire le 19 avril 1545. Il rencontra Granvelle, Jakob Sturm, etc. Il reprit ensuite ses fonctions auprès des cantons qu'il parvint à maintenir dans la neutralité. Voir Louis Paris, *Négociations. Lettres et pièces diverses relatives au règne de François II tirées du portefeuille de Sébastien de Laubespine évêque de Limoges*, Paris, Imprimerie Royale, 1841, « Notice ». Le texte de la British Library est titré *Histoire de la guerre de Religion entre l'Empereur Charles V et les princes d'Allemagne, commencée en 1525 et finie en 1547, par Monsieur de Bassefontaine* (Add MS 25444) et

comprend 67 feuillets ; il est précisé qu'il fut écrit « en 1550 ». Il débute par les mots suivants : « Depuis trente ans en ça, ung chacun assez peu veoir, avecques la grande calamité et presque ruine de la chrestienté, combien peu de chose, pour l'ambition des princes et superieurs, a endommagé nostre sainte loy et reduicte presque à une extremité ; laquelle ne sera aisée à restaurer, estant ceste maladie trop enracinée par les cœurs non seulement de ceulx qui l'osent et peuvent ouvertement et sans danger declarer, mais aussy de la pluspart du monde qui vit voire soubz les princes sages et gardant les saintz commandemens et institutions de leurs predecesseurs. »

154. Du moins jusqu'en 1558, quand une variante aurait été imprimée à Strasbourg « Brief discours des choses advenues en Allemagne depuis les trente dernières années touchant l'état de la religion et république (1550), par Sébastien de Laubespine, évêque de Limoges » : une copie se trouve à l'Institut de France, Fonds Thiers, Papiers Mignet : Ms T 61-553, avec la précision « Collationné sur l'original, imprimé à Strasbourg en

1558 », un original demeuré introuvable.

155. Nicolaus von Amsdorf, *Bekenntnis, Unterricht und Vermahnung der Pfarrhern uund Prediger der Christlichen Kirchen zu Magdeburgk*, s. l., s. n., 1550, cité par Thomas Kaufmann, *Das Ende der Reformation : Magdeburgs « Herrgotts Kanzlei » (1548-1551/2)*, Tübingen, 2003 ; John W. Allen, *History of Political Thought in the 16th Century*, Londres, Methuen, 1928.

156. Jacques V. Pollet, *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse dans l'Allemagne du XVI^e siècle*, Leyde, Brill Publishers, 1990, p. 243-244.

157. « *Durate, et vosmet rebus
servate secundis* », Livre 1, 205.

158. Cité par Arlette Jouanna, « L'imaginaire du sang et de sa pureté dans l'ancienne France », in Raphaël Carrasco, Annie Molinié et Béatrice Perez (dir.), *La Pureté de sang en Espagne. Du lignage à la « race »*, Paris, PUPS, 2011, p. 21-36, p. 23.

159. *Ibid.*, p. 30.

160. *Ibid.*, p. 32.

161. Voir Pierre Pacaud, « Le champ d'ancêtres », *Les Vivants et les morts. Champ psy*, 2003/4, n° 32, p. 89-105 ; *id.*, « Du cadavre humide aux os du repentir », *Perspectives psychiatriques*, janv. 2001, vol. 40, n° spécial.

162. Voir aussi John Middleton, *Lugbara Religion. Ritual and authority among East African People*, Oxford, Oxford University Press, 1960, sur le déshonneur qu'est « gêter le nom ».

163. Roger Bastide, « Religions africaines et structures de civilisation », *Présence africaine*, 1968, 2, n° 66, cité par Louis V. Thomas, *Cinq Essais sur la mort africaine*, Paris, Karthala, 2013, p. 189-190.

164. Henri Chabeuf, « Le tombeau du duc Charles le Téméraire à Nancy », *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte d'Or*, t. 16, 1909, 13, p. 87-93, p. 88. À Bruges le tombeau de Charles le Téméraire n'est achevé qu'en 1562. Voir Francis Salet, « Le tombeau de Charles le Téméraire. Compte rendu », *Bulletin monumental*, 1982, vol. 140, n^o 4, p. 343-344.

165. Guy Demerson, « Le songe de Joachim du Bellay », in Françoise Charpentier (dir.), *Le Songe à la Renaissance. Colloque international de Cannes, 29-31 mai 1987*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1990, p. 173.

166. *Loi et Pragmatique de l'Empereur Charles V : Prince & Seigneur des Dix sept Provinces des Païs Bas, par laquelle à la requisition des Etats des mêmes Provinces, il établit et ordonne qu'à l'avenir elles demeureront unies et conjointes en une seule Masse sous un seul et même Prince, et qu'à cet effect l'ordre de la Representation sera suivi et observé unanimement dans tous les Cas de succeder qui ariveront, Bruxelles, s. n., 1540.*

167. Christian Base, « Un épisode de la querelle Habsbourg-Valois : la campagne de Henri II aux Pays-Bas en 1554 », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1995, vol. 73, n° 73-2, p. 319-341.

168. *Practica Deutsch auff das jar*
1524, s. l., s. n., 1523.

169. Johannes Virdung, *Pronosticon super novis stupendis et prius non visis planetarum coniuctionibus*, Landshut, Johann Weißenburger, 1521.

170. Max Steinmetz, « Johann Virdung von Hassfurt. Sein Leben und seine astrologischen Flugschriften », in Paola Zambelli (dir.), *Astrologi Hallucinati : Stars and the End of the World in Luther's Time*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1986, p. 195-214 ; Jonathan Green, *Printing and Prophecy : Prognostication and Media Change 1450-1550*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2012.

171. Leonhard Reynmann, *Practica über die grossen und manigfaltigen Coniunction der Planeten die im[m] jar M.D.XXiiij. erscheinen, un[d] ungezweiffelt vil wunderparlicher ding gesperen werden*, Nuremberg, Hölzel, 1523.

172. Voir par exemple, Robin B. Barnes, *Astrology and Reformation*, Oxford, Oxford University Press, 2015.

173. Christoph Volkmar, *Reform statt Revolution. Die Kirchenpolitik Herzog Georgs von Sachsen 1488-1525*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2008. Il s'agit de la branche albertine.

174. Qui succède en 1525 à son frère Friedrich der Weise. Ils appartiennent tous deux à la branche Wettin.

175. Ce fut en mai 1526 la ligue de Torgau.

176. Marie Barral-Baron, *L'Enfer d'Érasme. L'humaniste chrétien face à l'Histoire*, Genève, Librairie Droz, 2014, chap. 14.

177. Marie Barral-Baron, « Jean du Bellay, lecteur d'Érasme », in Cédric Michon et Loris Petris (dir.), *Le Cardinal Jean du Bellay. Diplomatie et culture dans l'Europe de la Renaissance*, Rennes, PUR, 2013, p. 113-125. Id., « Place et rôle de l'histoire dans l'*Institution du prince chrétien* d'Érasme », in Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, Rouen,

Publications des universités de
Rouen et du Havre, 2007, p. 351-
368.

178. Marie Barral-Baron, *L'Enfer d'Érasme*, *op. cit.*, p. 541-543.

179. *Ibid.*, p. 594.

180. Cité par Pierre Mesnard,
Recherches érasmiennes, Genève,
Librairie Droz, 1969, p. 56-56.

181. James S. Hirstein, « Érasme, l'Histoire Auguste et l'histoire », *in* Jacques Chomarat, André Godin et Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du colloque international Érasme – Tours 1986*, Genève, Librairie Droz, 1990, p. 92-95, p. 70-95.

182. *La Vie de Castruccio
Castracani de Lucques*, Jean-
François Dreux du Radier (trad.),
Toulouse, Ombres, 1992.

183. Philippe de Commynes,
Mémoires, trad. Joël Blanchard,
« Introduction », Paris, Pocket,
« Agora », 2004, p. 32.

184. *Les Mémoires de messire Martin Du Bellay, seigneur de Langey. Contenant le discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an M.D.XIII. jusques au trespas du Roy François premier, auxquels l'Autheur a inséré trois livres, & quelques fragmens des Ogdoades de Messire Guillaume du Bellay Seigneur de Langey, son frère, Paris, Abel Langelier, 1585.*

185. Daniel Ménager, *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001, p. 212.

186. S'ajoute le fait que, peut-être, Laubespine entend donc sans doute poursuivre l'œuvre de fixation de la mémoire entreprise par Martin du Bellay.

187. *Dialogo de las cosas ocurridas en Roma ; Alfonso de Valdés avait déjà exalté la victoire de Pavie dans Relación de las nuevas de Italia : sacadas de las cartas que los capitanes y comisarios del Emperador y Rey nuestro Señor han escripto a su majestad : assí de la victoria contra el rey de Francia como de otras cosas allá acaecidas: vista y corregida por el señor gran chanciller e consejo de su majestad*

(*ca.* 1525), réed, Madrid, Oficina
Typografica del Hospicio, 1875.

188. Franz Römer, « Zur Panegyrik in der Epoche Karls V. », in Alfred Köhler, Barbara Haider et Christine Ottner, (dir.), *Karl V. Neue Perspektiven seiner Herrschaft in Europa und Übersee*, Vienne, VÖAW, 2002, p. 67-82.

189. Christian Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000, p. 152-153.

190. Christian Jouhaud, *Richelieu et l'écriture du pouvoir. Autour de la journée des Dupes*, Paris, Gallimard, 2015, p. 10 : « Regarder les écrits comme des actes signifie que l'analyse de la pensée politique qu'ils expriment, loin d'être cantonnée à celle des concepts qu'ils mobilisent, passe par la mise au jour de la pensée de l'action qui rend pensable, dans l'action, le recours à ces concepts, dont l'utilité n'est pas alors à rapporter à leur

force théorique mais à leur utilité
située. »

191. Ulrich Langer, *Vertu du discours, discours de la vertu. Littérature et philosophie morale au XVI^e siècle en France*, Genève, Librairie Droz, 1999, p. 36. Voir Isabelle Cogitore et Francis Goyet (dir.), *L'Éloge du Prince. De l'Antiquité au temps des Lumières*, Grenoble, ELLUG, 2003.

192. Gustave Guillaume, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps, suivi de L'Architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Honoré Champion, 1970. Je remercie Charlotte Bouteille-Meister de m'avoir fait connaître l'approche de Guillaume (« Représenter la guerre sur la scène théâtrale à l'époque des guerres de religion : témoigner, agir ou écrire la légende ? », séance *Culture et guerres de religion* du

séminaire pluridisciplinaire
d'histoire culturelle du Centre de
recherche d'histoire quantitative
[CNRS/Université de Caen Basse-
Normandie], 12 février 2015).

193. Sur ces registres et sur le caractère composite de la figure impériale, Gérard Chaix, « L'Empereur et son image dans le Saint-Empire entre réformes, réformation et réforme », *Charles Quint face aux réformes. Colloque international organisé par le Centre d'histoire des Réformes et du protestantisme* (11^e colloque Jean Boisset), Montpellier, 8-9 juin 2001, Université Paul Valéry-Montpellier

III), Paris, Honoré Champion, 2005,
p. 59-75.

194. Myriam Yardeni, « La conception de l'histoire dans l'œuvre de La Popelinière », *Repenser l'histoire. Aspects de l'historiographie huguenote des guerres de religion à la Révolution française*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 20.

195. Michel Jeanneret « Les paroles dégelées (Rabelais, *Quart Livre*, 48-65) », *Littérature*, 1975, n° 17, [*Les Jeux de la métaphore*], p. 14-30, republié dans *Le Défi des signes. Rabelais et la crise de l'interprétation à la Renaissance*, Orléans et Caen, Paradigme, 1994. L'auteur se sépare ici de Jean Guiton, « Le mythe des paroles gelées (Rabelais, *Quart livre*, LV-LVI) », *The Romanic Review*, 1940, 31.

196. *Comentario del ilustre Señor Don Luis de Avila y Cuniga Comendador Mayor de Alcantara : de la guerra de Alemaña hecha de Carlo V. Maximo Emperador Romano Rey de España. en el año de MDXLVI y MDXLVII, Venise, 1548 (« a instancia de Thomas de çornoça ») [texte réimprimé par Francisco Marcolini en 1552 et 1553] ; Commentariorum de bello Germanico, a Carolo V. Cæsare Maximo gesto, libri duo a*

Guilelmo Malinæo Brugensi latine redditus & iconibus ad historiam accommodis illustrati, In aedibus Joan. Steelsii, Anvers, 1550 ; Brieve commentario dello illustre signor Don Aloigi D'Avila e Zuniga commendator maggiore di Alcantara nella guerra della Germania fatta dal felicissimo e massimo imperadore Carlo V d'Austria, del MDXLVI et MDXLVII, tradotto di spagnuolo in lingua toscana, Venise, 1548 et 1549 ; avec une variante, Comentario sulla guerra de la Germania fatta dal felicissimo et massimo Carlo V Imperator Romano Re della Spagna del MDXLVI et MDXLVII dello illustre signor Don Aliugi d'Avila e Zuniga, tradotto di spagnuolo in lingua

toscana, corretto, e emendato par l'instesso autore e aggiuntovi ne fine il successo di Bohemia, Venise, 1549 ; la traduction allemande est donnée sous le nom de Philipp Magnus von Braunschweig-Lüneburg, Warhafftige beschreibung des Teutschen kriegs von dem Allerdurchleuchtigsten / ... Fürsten vnd Herrn / Herrn Carln den Fünfften Römischen Kaiser etc. wider die Schmalkaldische Bundsuerwandten in den Jarn... Tausent / Fünffhundert / Sechs vnd Siebenvndvierzig geführt vnd vollendet, Wolfenbüttel, H. Rüdem, 1552 ; voir Eugenio Mele, « Don Luis de Ávila, su “comentario” y los italianos », Bulletin hispanique, 1922, vol. 24, n° 2, p. 97-119.

197. Pour ce qui est des versions françaises : *Commentaire de l'illustre seigneur don Loys d'Avila et Zuniga... : de la guerre d'Allemagne faicte par Charles cinquiesme, tres grand Empereur des Romains, roy d'Espagne... en l'an 1546 et 1547..., nouvellement traduit d'espagnol en françois par Matthieu Vaulchier dict Franchecomté, chez Nicolas Torcy, Anvers, 1550 ; Commentaire de Don Louis d' Avila et de Zuniga,*

*contenant la guerre d'Allemagne
faite par l'Empereur Charles V es
années 1547 et 1548, mis
d'espagnol en françois par G.
Boilleau de Buillon, Wechel, Paris,
1550 ; Commentaire du seigneur
Don Loys d'Avila, contenant la
guerre d'Allemaigne faicte par
l'Empereur Charles V. es années
1547 et 1548, mis d'Espagnol en
françois par Gil. Boilleau de
Buillon parci devant commissaire et
contrerolleur de Cambray. Le tout
diligemment reveu et corrigé, avec
annotations marginales, et scholies
pour mieux entendre la grandeur
des princes, situation etymologie et
force des lieux, ensemble plusieurs
articles de la discipline militaire
d'Allemaigne. Plus et non plus.
Avec privilege du Roy. À Paris, Pour*

Estienne Groulleau Libraire, 1551. C'est cette dernière édition que nous avons utilisée. Une autre édition est donnée également à Paris, Vincent Sartenas et Jehan Longis, 1550, avec un sonnet de Claude Colet Derumilly, touchant « la dernière guerre des Protestants, aux princes Chrestiens ». Le dédicataire est donc Nicolas Herberay des Essarts, connu pour sa traduction de *l'Amadis*.

198. Voir le débat, par exemple, ouvert sur la thèse de Jürgen Habermas dans Héloïse Hermant, *Guerres de plumes. Publicité et cultures politiques dans l'Espagne du XVII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012, p. 1-11.

199. Voir Vincent Azoulay et Patrick Boucheron (dir.), *Le Mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'antiquité à nos jours*, Seyssel, Champvallon, 2009 et Cédric Michon, « Enjeux conceptuels : question de méthode », in Laurent Bourquin, Philippe Hamon, Pierre Karila-Cohen et Cédric Michon (dir.), *S'exprimer en temps de troubles. Conflits, opinion(s) et politisation de la fin du Moyen Âge au début du*

XX^e siècle, Rennes, PUR, 2011, p. 7-14.

200. Tatiana Baranova Debbagi, *À Coups de libelles. Une culture politique au temps des guerres de religions (1562-1598)*, Genève, Librairie Droz, 2012, p. 29.

201. Michel Melot, « La description normalisée des images fixes et le travail de l'historien », *in* Michèle Ménard et Annie Duprat (dir.), *Histoire images imaginaires (fin XV^e siècle-début XX^e siècle). Actes du colloque international des 21-22-23 mars 1996 tenu à l'université du Maine (Le Mans)*, Le Mans, université du Maine, 1998, p. 41-46, p. 42.

202. Voir également Anne-Marie Christin (dir.), *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimedia*, Paris, Flammarion, 2001 ; *id.*, *L'Invention de la figure*, Paris, Flammarion, 2011 ; *id.*, *L'Image écrite ou la déraison graphique*, Paris, Flammarion, 2009, qui cite Mallarmé tentant d'« élever enfin une page à la puissance du ciel étoilé ».

203. Thomas Vercruysse, « Pour une grammatologie de la figure », *Acta fabula. Revue des parutions*, avril 2012, vol. 13, n° 4 . Voir Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1979.

204. Voir Bruno Forand, « La figure de l'historien au travail. Les fonctions paradigmatiques du moi dans l'historiographie renaissante », in Bruno Tribout et Ruth Whelan (dir.), *Narrating the Self in Modern Europe*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 53-68.

205. Maria Teresa Viana Lousa, « O contributo de Francisco de Holanda para a definição de personalidade artistica : entre a Melancolia e a Genialidade », *A Parte Rei : revista de filosofia*, 2009, n° 64.

206. Juan Carlos d'Amico, « “*Ave Cæsar Imperator Invicte*”. Les représentations de l’empire romain dans l’entrée de Charles Quint à Bologne en 1529 », *Bulletin de l’Association des historiens de l’art italien*, 1998-1999, 5, p. 13-25, sur la prolifération des vertus impériales : *Moderatio, Iustitia, Potentia, Perseverantia, Fortitudo, Fidentia, Magnanimitas, Gravitas, Dignitas, Prudentia, Firmitudo, Solertia, Nobilitas, Clementia*,

*Audatia, Intelligentia, Æqualitas,
Victoria, Magnificentia,
Experientia, Alacritas, Constantia,
Acrimonia, Gloria, Oportunitas,
Liberalitas, Veritas, Providentia,
Temperantia, Bonitas, Mansuetudo,
Securitas, Honor, Virilitas,
Velocitas, Ratio.*

207. Sylvène Édouard, *L'Empire imaginaire de Philippe II. Pouvoir des images et discours du pouvoir sous les Habsbourgs d'Espagne au XVI^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 75 ; *id.*, « Éthique et portrait du prince chrétien. Le cas du roi de France Henri II », *Chrétiens et sociétés*, 2013, 20, p. 7-30. Voir encore Robert Klein, *La Forme et l'Intelligible. Écrits sur la*

Renaissance et l'art moderne, Paris,
Gallimard, 1970.

208. Sur ce point, Luisa Capodieci, *Medicea Medea. Art, astres et pouvoir à la cour de Catherine de Médicis*, Genève, Librairie Droz, 2011, p. 487.

209. Françoise Joukovsky,
« L'Empire et les barbares dans la
galerie François I^{er} », *Bibliothèque
d'humanisme et Renaissance*, 1988,
t. L, n^o 1, p. 25-26, et Pierre et
Françoise Joukovski, *À travers la
galerie François I^{er}*, Paris, Honoré
Champion, 1992.

210. Claude Brunet, « Sénèque, reflets de l'histoire pour l'éducation du Prince », *Cahiers des études anciennes*, 2010, XLVII, p. 409-431.

211. Pierre Mesnard, « L'expérience politique de Charles Quint et les enseignements d'Érasme », in Jean Jacquot (dir.), *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint. II^e congrès de l'Association internationale des historiens de la Renaissance*, Paris, Éditions du CNRS, 1960, p. 45-56. Il ne faut pas oublier que la première grande prise de position d'Érasme fut le panégyrique qu'il fut chargé de composer par les États de Brabant à

l'occasion du retour de Philippe le Beau et qui fut prononcé le 9 janvier 1504. Un texte publié à la même date à Anvers, puis inséré par Froben dans l'édition de 1516 de l'*Institutio*. Voir Yves Charlier, *Érasme et l'amitié d'après sa correspondance*, Paris, Les Belles Lettres, 1977.

212. Léon E. Halkin, « Érasme, la guerre et la paix », *Revue nouvelle*, 1969, t. 50, p. 237-253.

213. Pierre Mesnard, « L'expérience politique de Charles Quint et les enseignements d'Érasme », art. cit., p. 35.

214. Frances A. Yates, « Charles Quint et l'idée d'empire », in Jean Jacquot (dir.), *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint, op. cit.*, p. 57-87, p. 77, démontre qu'Érasme était en instance de rejeter l'Empire au profit d'une société des princes chrétiens plus apte à maintenir la paix universelle. Dans une lettre au duc de Saxe en date de l'année 1517, il voit dans l'Empire une ombre de lui-même. Sa restauration est peu envisageable

même si la monarchie universelle serait l'idéal pour la paix. Mais elle est irréalisable et le vrai monarque du monde est le Christ. Tout se passe comme si avant 1519 il envisageait un transfert des fonctions impériales de maintien de la justice et de la paix aux princes chrétiens.

215. Michel Rambaud, *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris, Université de Paris-Faculté des Lettres, 1952, p. 18-19 : « Il apparaît donc que les *Commentaires* sont des mémoires servant à une propagande de forme historique. »

216. *Ibid.*, p. 227. Peter Stacey, *Roman Monarchy and the Renaissance Prince*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; José Martínez Millán, (dir.), *Carlos V y la quiebra del humanismo político en Europa (1530-1558)*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, III, p. 13-21 ; Richard L. Kagan, *Clio and the Crown : The Politics of History in Medieval and Early*

Modern Spain, Baltimore, John Hopkins, 2009, p. 85-93 ; Estelle Doudet, « Un chant déraciné ? La poésie bourguignonne d'expression française face à Charles Quint », art. cit.

217. Richard L. Kagan, *Clio and the Crown*, *op. cit.*, à compléter pour les tous débuts, par Björn-Olav Dozo, « Représentations de la figure de Charles Quint. : des espoirs suscités aux traces dans une chronique française de la fin de sa vie. Comparaison de trois représentations : Molinet, Ladam, Le Blond », *Le Moyen français. La littérature à la cour de Bourgogne. Actualités et perspectives de recherche. Actes du 1^{er} colloque*

international du Groupe de recherche sur le moyen français de Louvain-la-Neuve, n° 57-58, 2005, p. 123-138 ; Peter Burke, « L'image de Charles Quint : construction et interprétations », *in* Hugo Soly (dir.), *Charles Quint 1500-1558. L'Empereur et son temps*, Anvers, Fonds Mercator, 1999, p. 393-475, qui insiste sur le motif de Charles Quint pasteur, inscrit dans la tradition millénariste impériale. Burke voit quatre images développées en parallèle, le suzerain, le chevalier, le croisé, et le chef de dynastie.

218. Richard L. Kagan, *Clio and the Crown, op. cit.*, p. 85.

219. Laurence Druez,
« Perspectives comparées du règne
de Charles Quint : histoire officielle,
histoire luthérienne, histoire
italienne », in Chantal Grell (dir.),
*Les Historiographes en Europe de
la fin du Moyen Âge à la
Révolution*, Paris, PUPS, 2006,
p. 77-108.

220. Johannes Carion, *Chronica durch Magistrum Johan Carion vleissig zusammen gezogen meniglich nuetzlich zu lesen*, Georg Rhau, Wittenberg, M.D.XXXII. La traduction latine est plus tardive, *Chronicorum Libellus*, *maximas quasq, res gestas, ab initio mundi, apto ordine complectens, ita ut annorum ratio ac praecipuae uicissitudines, quae in regna, in religionem, et alias res magnas incidunt, quàm rectissime cognosci*

*ac obseruari queant. A Joanne Carione Mathematico conscriptus, ac per Hermanum Bonnum in Latinum conuersus, Halae Svevorum [Schwäbisch Hall], officina Petri Brubachij, Anno XXXIX. Voir Frank U. Prietz, « Geschichte und Reformation. Die deutsche Chronica des Johannes Carion als Erziehungsbuch und Fürstenspiegel », in Oliver Auge et Cora Dietl (dir.), *Universitas. Die mittelalterliche und frühneuzeitliche Universität im Schnittpunkt wissenschaftlicher Disziplinen. Festschrift für Georg Wieland zum 70. Geburtstag*, Tübingen, Francke, 2007.*

221. *De Statu Religionis et Reipublicae, Carolo Quinto, Caesare, Commentarii.* Alexandra Kress, *Johann Sleidan and the Protestant Vision of History*, Burlington, Ashgate, 2008, p. 89-118, qui précise que les *Commentaires* s'étirent sur une période courant de 1517 à 1555. La traduction allemande est donnée par Heinrich Pantaleon, *Warhaftige Beschreibung Geistlicher und Weltlicher Sachen under dem*

*großmechtigen Keyser Carolo dem
fünfften verlossen*, Bâle, 1556. Voir
aussi Ingeborg Berlin Vogelstein,
*Johann Sleidan's Commentaries :
Vantage Point of a Second
Generation Lutheran*, Maryland,
University Press of America, 1986.

222. Richard L. Kagan, *Clio and the Crown, op. cit.*, p. 81.

223. Sur Pierre Messie, René Costes, « Pedro Mexia, chroniste de Charles Quint », *Bulletin hispanique*, 1920, vol. 22, n° 1, p. 1-36, p. 12. Le titre est *Historia imperial y Cesarea en la qual en summa se contiene las vidas y hechos de todos los Cesares emperadores de Roma : desde Julio César hast el emperador Maximilian*, Seville, en casa de Juan de Leon, 1545. Sur Antonio de Guevara, voir Augustin Redondo

(dir.), *Les Parentés fictives en Espagne, XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, à propos de la doctrine de la *translatio imperii* aux Espagnes faisant de Charles V le descendant des Césars. Voir Thomas James Dandeleet, *The Renaissance of Empire in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

224. Antonio de Guevara écrivit une vie de Marc Aurèle qui fut dédiée à Charles Quint. L'Empereur d'origine hispanique y est proposé comme modèle. Vint ensuite *Histoire des dix Césars* adressée en 1539 à Charles Quint, *Décade des Césars* (*Una decada de Césares*) ; voir Emilio Bianco, « La construcción de una identidad literaria en la corte de Carlos V : el caso de Fray Antonio de Guevara », *e-Spania*, juin 2012, 13.

225. Ambassadeur de 1547 à 1552.
Voir R. Fouché-Delbasc, « Les
œuvres attribuées à Mendoza »,
Revue hispanique, 1914, 32, 81,
p. 49-26.

226. Richard L. Kagan, *Clio and the Crown*, *op. cit.*, p. 82. Sur le rôle de lien avec Titien, Annie Cloulas, « Documents concernant Titien conservés aux Archives de Simancas », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 3, 1967, p. 197-288 ; voir l'annonce par Mendoza du départ de Titien pour Augsbourg en janvier 1548, où le peintre resta jusqu'en octobre, p. 209.

227. On pourrait rajouter l'autre grand récit contemporain qui est celui de Giovanni de Godoi, dédié au prince de Sulmone : *Commentari della guerra fatta nella Germania da Carlo Quinto Imperatoré, dove e scritti ogni caso, et successi delle scaramuccie et giornate fatte tempo per tempo, colle morti di valenti giovani, et lor prove, scritta da M. Giovanni de Godoi segretario dello Illustrissimo Principe di Sulmona, Capitano di cavalleria du sua*

Maesta, Venise, alla insegna di san Giorgio, 1548, qui reprend le thème de la rébellion, de la mobilisation des luthériens pour prendre par surprise « Caesar » lors du siège de Ratisbonne, et pour bloquer le secours d'Italie. L'arrivée des différents contingents venus d'Italie est décrite en détail, tout comme est valorisée l'importance de la canonnade d'Ingolstadt. Pour Mühlberg, Godoi donne le chiffre de 5 000 tués chez les Confédérés et de 1 000 prisonniers. Il affirme que la bataille eut lieu la veille de la fête de saint Marc et cite les paroles de Charles Quint : « *Cesare disse. Io non posso dire, come Giulio Cesare, che disse veni, vidi et vinsi, mas venni vidi, et il Nostro signor Ildio vinse : Parole da Prencipe*

christianissimo. » On peut citer encore Johannes Valentinus Deygerus/ Jacob Kybel (Köbel), *Cantilena imperatoria, in victoriam & laudem Caroli V. Rom. Imp. semper duraturam : Latinè & Germanicè*, [Augsburg], Philippo Ulhardo typographo Augustano, Ioan. Valentinus Deygerus mandabat imprimendum, Anno 1548. L'Empereur y est chanté comme un nouvel Auguste ayant pacifié une *turba inimica*, sous la conduite de Dieu : « *virtus nota pro me pugnabit, et hujus/ Supprimet hostiles dextera longa manus* ». Fut donnée une version en allemand, *Ain kaiserlichs lied, Teütsch vnnd Latein, zu ewigem Syg vnd lob vnsers aller genädigisten Herrn, Herrn Carln, seines Namens des*

Fünfften, Römischen Kayzers.
Toujours dans le jeu de glorification destinée à l'Italie et probablement orchestrée par Mendoza, peut être citée *Avisi dalli 25. di aprile, per in sino lut. ti li 8. del presente et de la sollutione fatta al Duca di Sassonia quando lo menaua no in presone auanti il Padiglione de ua Maiesta...*, Nella piazza de parione [1547], qui souligne que « nous » avons à « ringratiare l'omnipotente i Dio, cher per sua bonta gli fa cognosere alli ribelli dell'Fede Christiana essere lui, Carlo, quinto Imperatoré, D'austria, destruttore d'le Eresie » ; et *La felicissima vittoria di Carlo V. Imperadore Invitto contra il Duca di Sassonia, altri suoi ribelli: Con tutti l'avisi particolari occorsi nelle detti*

fattioni ; Et intenderete l'avventario di tutte le terre, che sua Maiesta ha conquistato,&intenderete il tributo che gli hanno posto, à terra per terra, Roma, 1547, qui, en tant que lettre envoyée du camp de l'Elbe le 25 avril, est dite imprimée le 7 mai : elle comprend l'épisode des 4 ou 5 nageurs de combat espagnols, « portandi le loro spade nude in boca » et évalue les morts à « doi millia huomini » contre moins de 10 morts de « nostri ». La bataille est le signe du ciel tant attendu. L'avviso donne la liste des villes rendues avec les sommes exigées par l'Empereur.

228. Larry Silver, *Marketing Maximilian. The Visual Ideology of a Holy Roman Emperor*, Princeton, Princeton University Press, 2008.

229. Voir ce que dit Eugenio Mele, « Don Luis de Ávila, su “comentario” y los italianos », art. cit., qui précise que Luis de Avila aurait encore écrit un roman burlesque sur les Cortes de Monzon et une apologie d’Isabelle de Valois.

230. Giangiorgio Trissino, *Al Clementissimo Imperatore V Carlo Massimo. La Italia liberata da Gotthi del Trissino*, Rome, Valerio de Luici Dorici, 1547, cité in Roland Béhar, « “*In medio mihi Cæsar erit*” : Charles Quint et la poésie impériale », art. cit., p. 31-32 et Mercedes Blanco, « Giangiorgio Trissino, poète de l’Empereur », *e-Spania*, 2012, 13.

231. Marie Barral-Baron, « Place et rôle de l'histoire dans l'*Institution du prince chrétien* d'Érasme », art. cit., p. 351-368.

232. Roland Béhar, « “*In medio mihi Cæsar erit*” : Charles Quint et la poésie impériale », art. cit., p. 60.

233. *Ibid.*

234. Roland Béhar, « Le *De Adventu Caroli V. Imperatoris in Italiam* (ca. 1536) de Minturno », art. cit.. L'Arioste voit dans Charles Quint un nouvel Auguste rénovant l'âge d'or, dans une optique prophétique de paix et de justice.

235. Xavier Tubau, « La poesia de Alfonso Alvarez Guerrero : arte mayor al servicio del Imperio », *e-Spania*, 2012, 12.

236. Juan Carlos d'Amico, « L'Arétin, poète et polémiste au service de la rhétorique impériale », *e-Spania*, 2012, 13 ; *id.*, « Charles Quint et la Réforme dans les lettres italiennes : du “prince marrane et luthérien” au chevalier du Christ », *Charles Quint face aux réformes*, *op. cit.*, p. 37-57, p. 53, qui évoque la lettre envoyée par l'Arétin à Venise en avril 1548, dans laquelle il proposait que deux allégories soient représentées par Titien, d'une

part la religion portant une croix et un calice, et montrant le voie du ciel à Charles Quint avançant à cheval, « immortalissimo Duce », et d'autre part la Renommée ailée et une trompette lui offrant le monde. Voir Giuseppe Sangiradi, « L'Arioste et l'Empire. Réflexions sur les rédactions du *Roland furieux* », *e-Spania*, 2012, 13.

237. Diane H. Bodart, « L'image de Carlo V en Italie entre triomphes et conflits », in Francesca Cantu et Maria Antonietta Visceglia (dir.), *L'Italie de Carlo V. Guerre, religion et politique au premier Cinquième siècle. Actes du Colloque International (Rome 5-7 avril 2001)*, Rome, Viella, 2003, p. 115-138, qui démontre combien la cour de Charles Quint reprend à son compte l'esthétique impériale des Antonins.

238. *Ein Schönes Neues Lied von der Schlacht neulich vor Pavia geschehen, sous-titrée In dem neuen Ton von Mailand oder des Wyßbecken Tons oder wie man die sieben Stalbrüder singt. On peut encore citer Die Belagerung der Stadt Pavia durch die Franzosen, auch von der Schlacht im Tiergarten, von der kaiserlichen Majestät geführt im Jahre MDXXV am Matthiastag, XXIII.*

239. *Ein Newes Lied der gantz
handel der Türkische Belagerung
der Stat Wienn, 1529.*

240. Jan-Dirk Müller, « Charles Quint dans la communication publique en Allemagne », *e-Spania*, 2012, 13, qui note que les luthériens usent aussi du système pour essayer de formater une image de l'Empereur particularisée en fonction de la situation religieuse allemande, avec un durcissement à partir de 1540, p. 19 : « À partir de la guerre de Brunswick en 1541/1542, le ton s'envenime et les positions polémiques des

confessions deviennent irréconciliables. Malgré tout, on tente encore d'attirer l'Empereur du côté de l'Évangile. On s'adresse à lui comme à un chrétien et on lui rappelle le soin qu'il devrait avoir de son âme : “*O Carle, Carle, bedenck dich eben, was dir got für gnaden hat geben*” [“Ô Charles, Charles, souviens-toi des grâces que Dieu t'a concédées”] ou encore “*Drumb großer keiser sonder fel besinn dich wol, hast auch ein seel*” [“Donc, grand Empereur sans reproche, songe bien que toi aussi, tu as une âme”] (n° 519, p. 9 sq. ; p. 23 sq.). Une connotation nationale se mêle progressivement à ces textes. » On rappelle à Charles ces victoires que Dieu lui a concédées sur les Français et sur

Rome, on le met en garde contre les religieux (*Pfaffen*) et on lui représente sa fonction, qu'il tient de Dieu, d'être l'« Auguste », le « garant de l'Empire » (*Mehrer des Reiches*), ce qui lui impose le devoir de partir en campagne contre les ennemis de la chrétienté, les Turcs.

241. *Ibid.*, p. 26, propos mis dans la bouche de Maurice de Saxe.

242. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V. Ce qui est davantage en ceste derniere edition, l'epistre aux lecteurs le demonstrera*, Jean Crespin, [Genève], 1557, p. 363.

243. Luis de Avila, 1504-1573, avait pris part à l'expédition de Tunis, puis il fut présent lors de celle d'Alger.

244. Sur la fascination césarienne, Bernard Guenée, « La culture historique des nobles : le succès des *Faits des romains* (XIII^e-XV^e siècles) », in Philippe Contamine (dir.), *La Noblesse au Moyen Âge XI^e-XV^e siècles. Essais à la mémoire de Robert Boutruche*, Paris, PUF, 1976, p. 261-288 : il s'agit de l'histoire impériale, de César à Domitien. Sur l'art de la composition antique, Estelle Galbois, « Le visage du pouvoir :

les souverains hellénistiques entre
texte et image », *Pallas*, 2013, 93,
p. 111-129.

245. David Potter, *Henry VIII and Francis I : The Final Conflict, 1540-47*, Leyde et Boston, Brill, 2011.

246. Augustin Redondo, « Les Espagnols et la conscience européenne à l'époque de Charles Quint », in Françoise Autrand et Nicole Cazauran (dir.), *La Conscience européenne au XV^e et au XVI^e siècle. Actes du colloque international organisé à l'École normale supérieure de jeunes filles (30 septembre-3 octobre 1980)*, Paris, Collection de l'École normale supérieure, 1982, p. 366-377.

247. Hubert Guicharrousse, « Luther et la légitimité de la guerre : la ligue de Smalkalde et le droit de résistance », in Jean-Paul Cahn, Françoise Knopper et Anne-Marie Saint-Gille (dir.), *De la Guerre juste à la paix juste : aspects confessionnels de la construction de la paix dans l'espace franco-allemand (XVI^e-XX^e siècles)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 26.

248. Diego Nuñez Alba, *Dialogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, Madrid, F. Fé, 1890, « Argumento ».

249. *Les Mémoires de messire Olivier de la Marche augmentés d'un estat particulier de la maison du duc Charles le Hardy composé du mesme auteur, Collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France, M. Petitot (éd.), Paris, Foucault, 1825, t. X, p. 121.*

250. Voir la statuette de bronze de Leone et Pompeo Leoni, *Charles Quint en Empereur romain*, tenant une lance, dominant la *furor* et piétinant des dépouilles d'armes (1564). La *furor* est celle des princes allemands de 1547...

251. Le bâton, ainsi, pouvait être fiché en terre.

252. Samuel Mareel, « “Tu as versé beaucoup de sang, et tu as fait de grandes guerres.” Charles Quint et le roi David dans les écrits des *rederijkers* », *e-Spania*, 2012, 13.

253. Sur le capitaine ne dormant pas et restant en armes, Frédérique Verrier, *Les Armes de Minerve : l'humanisme militaire dans l'Italie du XVI^e siècle*, Paris, PUPS, 1999, qui cite Miltiade vu par Plutarque, p. 217, à propos de l'ascétisme du capitaine couchant à même la terre. Et p. 219 : « Un soldat couché est un soldat fautif, malade ou mourant. »

254. Pierre Rodrigo, *Une philosophie pratique : praxis, politique et bonheur*, Paris, Vrin, 2006.

255. Pedro Mexia, *Historia del emperador Carlos V, escrita por su cronista el magnífico caballero Pedro*, cité par Manuel Fernández Alvarez, *Carlos V, el César y el Hombre*, Madrid, SLU Espasa Libros, 1999, p. 417.

256. Plutarque, « Vie de César »,
XVIII.

257. Sur ce point, Charles D. O'Malley, *Andreas Vesalius of Brussels 1514-1564*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1965, l'Empereur se soigne soit par le gaiac, soit par une racine chinoise, le chynna (p. 207-214).

258. Sur Schartel, Alfred Stern,
« Schertlin von Burtenbach,
Sebastian », *Allgemeine Deutsche
Biographie*, t. XXXI, Leipzig,
Duncker und Humblot, 1890,
p. 132-137.

259. Florence Buttay, *Fortuna. Usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008, p. 204-206 et Sylvène Édouard, *L'Empire imaginaire de Philippe II*, op. cit., p. 245-250, qui cite surtout le *Gestorum Caroli Quinti Romanorum Imperatoris* d'Erard de la Mark, et également réfère l'imaginaire davidique de Charles Quint à la dédicace d'un sonnet par Hernando de Acuna, traducteur du *Chevalier délibéré*.

260. Samuel Mareel, « “Tu as versé beaucoup de sang, et tu as fait de grandes guerres.” Charles Quint et le roi David dans les écrits des *rederijkers* », art. cit.

261. Cité par Gregorio Leti, *Vita dell'invittissimo imperatore Carlo V austriaco*, 4 vol., Amsterdam, Giorgio Galett, t. III, 1700.

262. Philippe de Commynes,
Mémoires, trad. Joël Blanchard, *op.*
cit., p. 224.

263. Sur le travail de cartographie dans le Saint-Empire, voir Axelle Chassagnette, « Le jeu des échelles. Le pouvoir et son inscription spatiale dans les cartographies et les descriptions du Saint-Empire et de ses territoires au XVI^e siècle », *Astérion. Empire et domination territoriale*, sept. 2012, n° 10.

264. Juan Carlos d'Amico,
« Charles Quint et la Réforme dans
les lettres italiennes : du “prince
marrane et luthérien” au chevalier
du Christ », art. cit., p. 37-57, p. 48.

265. Mercedes Blanco,
« Giangiorgio Trissino, poète de
l'Empereur », art. cit. La lutte est
comparée à un combat contre les
furies de l'enfer. Trissino est un
homme de l'Empereur : « Et puis il
est très bienséant de dédier et
d'offrir les mémoires illustres de
l'Empereur Justinien, qui fut le
prince le plus vertueux et le plus
digne que connut cet âge, à Charles
Quint, qui est pareillement le prince
le plus vertueux et le plus excellent

qui depuis ce temps ait siégé sur ce trône ; et de même que ce Justinien, du corps des lois, comme le dit Dante, retira ce qui était superflu et vain, et libéra l'Italie de la servitude des Goths, et ôta l'Afrique aux Vandales, et refréna en Asie l'élan conquérant des Perses ; ainsi pareillement Votre Majesté a entrepris de faire amender les abus et les interprétations erronées des lois de la religion chrétienne, a rendu à l'Italie sa tranquillité et l'a libérée de la guerre, a ôté l'Afrique aux mains des Turcs, a ramené la France à son amitié et corrigé la Germanie, pour la réduire au vrai culte de l'Église catholique. » Voir encore Francesco Oliviero, qui est l'auteur d'un poème épique racontant la guerre contre la ligue de

Smalkalde (*La Alamanna*,
dédicacée en 1566 à Philippe II),
qui doit beaucoup à Trissino. Et qui
fait apparaître l'ange Palladio
montrant à Charles Quint le gué qui
va lui permettre de traverser l'Elbe
avant la bataille de Mühlberg. Les
Impériaux y sont les « Cesariani ».

266. Juan Carlos d'Amico,
« Charles Quint et la Réforme dans
les lettres italiennes : du “prince
marrane et luthérien” au chevalier
du Christ », art. cit., p. 53.

267. Louis Pierre Couret de Villeneuve (trad.), *L'Italia liberata da'Goti di Giangiorgio Trissino*, 2 vol., Orléans, Stampatore regio, 1787, t. I, p. 292-293. Voir Claudio Gigante, « Epica e romanzo in Trissino », *La Tradizione epica e cavalleresca in Italia (XII-XVI sec.)*, Bruxelles, Peter Lang, 2010, p. 291-320.

268. Mercedes Blanco ajoute que, dès octobre 1547, Trissino envoya à Augsbourg son neveu Davide Losco pour remettre à l'Empereur le livre incluant les neuf premiers chants qui venaient d'être publiés à Rome et qui plut fortement à Charles Quint. Le poème complet en vingt-sept chants fut reçu par l'Empereur en 1549, à Bruxelles (Roland Béhar, « *"In medio mihi Cæsar erit"* : Charles Quint et la poésie impériale », art. cit.).

269. Le motif de la lutte entre le bien et le mal ouvrant sur un âge d'or se retrouve en 1567 dans *La Alemanna*, dans laquelle les troupes de la ligue sont guidées par Furor et l'ange Blavero, entourés des dieux de l'enfer. Et évidemment il faudrait citer les peintures d'Alba de Tormes montrant le passage de l'Elbe et le combat du bois de Lochau, avec, au centre, le soleil référé bien sûr à l'histoire de Josué. Il y a aussi les fresques du palais d'Oriz. Voir

Fernando Checa Cremades, « *(Plus) ultra omnis solisque vias*. La imagen de Carlos V en el reinado de Felipe II », *Cuadernos de arte e iconografía*, 1988, t. 1, n^o 1, p. 55-80.

270. Il s'agit d'une variante par rapport au passage du Rubicon, si l'on suit le texte de Suétone : « Comme il [César] hésitait, il reçut un signe d'en haut. Un homme d'une taille et d'une beauté extraordinaires apparut soudain, assis tout près de là et jouant du chalumeau. » Prenant la trompette d'un des soldats, il « s'élança vers la rivière et, sonnant la marche avec une puissance formidable, passa sur l'autre rive » ; la décision suit donc

une apparition : « Allons où nous appellent les signes des dieux et l'injustice de nos ennemis. Le sort en est jeté (*Iacta alea est*). » Notons que dans la *Pharsale* de Lucain, une apparition de la Patrie, affligée, s'arrachant des mèches de ses cheveux blancs, et sanglotante, vient essayer de retenir César. Avec Lucain, le fleuve est gonflé par la fonte des neiges, et c'est l'Empereur sur son cheval qui donne l'impulsion. (Stéphane Ratti, « Le Rubicon illustré dans l'*Histoire romaine* de Mansel : réflexions sur le statut de l'image dans ses relations avec les textes », *Les Manuels scolaires de langues anciennes. Actes du Colloque international de Besançon 21-22 septembre 1996*, Stéphane Ratti

(dir.), *Annales littéraires de Franche-Comté* n° 654, Paris, 1997, p. 133-137. Voir, sur la transgression précédée par un prodige ou une apparition, Jean-Luc Desnier, *De Cyrus le Grand à Julien l'Apostat. Le passage du fleuve. Essai sur la légitimité du souverain*, Paris, L'Harmattan, 1995.

271. « La cavalerie entra la première dans le gué, et les Légions eurent de l'eau jusqu'au cou, elles passèrent avant tant d'impétuosité, que l'ennemi ne put soutenir leur choc, qu'il abandonna le rivage et prit la fuite », en 54 av. J.-C. La rive adverse était bordée de pieux enfoncés dans l'eau.

272. Françoise Lavocat, « Mimesis, fiction, paradoxes », *Methodos*, 2010, 10, et Philippe Brunet, « L'acte de mîmésis », *Littérature*, 2001, n° 122 ; Paul Ricœur, « Rhétorique, poétique, herméneutique », in Michel Meyer (éd.), *De la métaphysique à la rhétorique. À la mémoire de Chaïm Perelman*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1990, et *id.*, « Mimesis, référence et refiguration dans Temps et Récit »,

Études phénoménologiques, 1990,
n° 11, p. 40.

273. Sur ce processus de dualité, Käte Hamburger, *La Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, 1986, p. 60-66.

274. Peter Burke, « L'image de Charles Quint : construction et interprétations », art. cit., p. 394.

275. Jean-Luc Desnier, *De Cyrus le Grand à Julien l'Apostat*, op. cit., p. 31.

276. Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrette*, v. 657-677. L'écu est le symbole du chevalier qui se place devant l'Église, et le haubert qui le recouvre est symbole de ce qu'il doit défendre l'Église. Le heaume exprime que le chevalier doit combattre les ennemis de l'Église. La lance éloigne la peur provoquée par les ennemis de l'Église. L'épée à double tranchant est destinée à frapper les ennemis de Dieu. Le

cheval signifie que le peuple doit
porter le chevalier « en tous
besoins ».

277. Micheline Combarieu du Grès,
« Un exemple de réécriture : le
franchissement du pont de l'épée
dans *Le Chevalier de la Charrette*
de Chrétien de Troyes et dans le
Lancelot en prose », *D'Aventures en
aventure*, « semblances » et
« senefiances » dans *Le Lancelot en
prose*, Aix-en-Provence, Presses
universitaires de Provence, 2000,
p. 29-47.

278. Il s'agit d'un adage d'Érasme, 1253, II, III, 53, tiré de Plutarque, *Praeceptis civilibus et in Apophthegmatis Romanorum*.

279. Alexandre Yali Haran, *Le Lys et le globe*, Seyssel, Champvallon, 2000, p. 65. Sur le motif de l'aigle, voir qu'il est déjà utilisé dans la poésie exaltant la victoire de Pavie, par Julien Fossetier et Nicaise Ladam, avec l'apparition de l'aigle dans le ciel de France (Estelle Doudet, « Un chant déraciné ? La poésie bourguignonne d'expression française face à Charles Quint », art. cit. ; Jacques-Charles Lemaire (éd.), « *Le Mémoire de l'aigle et de la*

salamandre de Nicaise Ladam, roi d'armes de Charles Quint », *Liber Amicorum Raphaël de Smedt, Litterarum Historia*, 4, Louvain, Peeters Publishers, 2001, p. 75-98.

280. Edgar Wind, *Mystères païens de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1992, p. 247-248.

281. Guy de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane 1450-1500*, op. cit., p. 24-25.

282. Laurent Gerbier, « Les raisons de l'empire et la diversité des temps. Présentation, traduction et commentaire de la *responsiva oratio* de Mercurino Gattinara prononcée devant le légation des princes-électeurs le 30 novembre 1519 », <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01178471>, p. 1-14, p. 6.

283. Nicole Boëls-Janssen, « Les signes de royauté à Rome à l'époque royale : prédestination ou confirmation », *in* Michel Fartzoff, Élisabeth Smadja et Évelyne Geny (dir.), *Pouvoir des hommes, signes de dieux dans le monde antique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2002, p. 44-45.

284. Giovanni Pietro Valeriano, *Commentaires hieroglyphiques ou images des choses*, à Lyon, par Barthélemy Honorat, 1576, p. 352-354. Il s'agit de la traduction des *Hieroglyphica* de 1556 ; voir aussi peut-être le Livre d'Ézechiel, 17, 2-10 : « Fils de l'homme, propose une énigme, dis une parabole à la maison d'Israël ! Tu diras : Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Un grand aigle, aux longues ailes, aux ailes déployées, couvert de plumes

de toutes couleurs, vint sur le Liban, et enleva la cime d'un cèdre. Il arracha le plus élevé de ses rameaux, l'emporta dans un pays de commerce, et le déposa dans une ville de marchands. Et il prit un rejeton du pays, et le plaça dans un sol fertile ; il le mit près d'une eau abondante, et le planta comme un saule. Ce rejeton poussa, et devint un cep de vigne étendu, mais de peu d'élévation ; ses rameaux étaient tournés vers l'aigle, et ses racines étaient sous lui ; il devint un cep de vigne, donna des jets, et produisit des branches. Il y avait un autre aigle, grand, aux longues ailes, au plumage épais. Et voici, du parterre où elle était plantée, cette vigne étendit avec avidité ses racines de son côté et dirigea ses rameaux vers

lui, afin qu'il l'arrosât. Elle était plantée dans un bon terrain, près d'une eau abondante, de manière à produire des branches et à porter du fruit, à devenir une vigne magnifique. Dis : Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Prospérera-t-elle ? Le premier aigle n'arrachera-t-il pas ses racines, n'enlèvera-t-il pas son fruit, afin qu'elle se dessèche, afin que toutes les feuilles qu'elle a poussées se dessèchent ? Et il ne faudra ni beaucoup de force ni un peuple nombreux pour la séparer de ses racines. Voici, elle est plantée : prospérera-t-elle ? Si le vent d'orient la touche, ne séchera-t-elle pas ? Elle séchera sur le parterre où elle a poussé. »

285. Alain Milhou, *Pouvoir royal et absolutisme dans l'Espagne du XVI^e siècle*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999, p. 90, qui date le sonnet plutôt de 1541. Gabrielle Morelli, *Hernando de Acuña, un petrarchista alla corte di Carlo V*, Parme, Studium Parmense Editrice, 1977, cité par Gabrielle Morelli, « La visione europea di Mercurino Arborio di Gattinara, gran cancelliere di Carlo V », art. cit.

286. Julius Obsequens, *Les Prodiges*, Paris, Panckoucke, 1842, p. 91. Rappelons que la première édition date seulement de 1552.

287. Victor Minguez, *Los Rêyes solaries. Iconografia astral de la monarquia hispanica*, Castellon de la Plana, Universitat Jaume, 2001, qui note que, dans la numismatique, les empereurs Hadrien, Trajan, ou Marc Aurèle incluent le *sol invicto*, le *sol oriens*.

288. Chap. 10, 12-147 : « C'est alors que Josué s'adressa à Yahvé, en ce jour où Yahvé livra les Amorites aux Israélites. Josué dit en présence d'Israël : "Soleil, arrête-toi sur Gabaôn, et toi, lune, sur la vallée d'Ayyalôn !" Et le soleil s'arrêta, et la lune se tint immobile jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste ? Le soleil se tint immobile au milieu du ciel et près d'un jour entier retarda

son coucher. Il n'y a pas eu de journée pareille, ni avant ni depuis, où Yahvé ait obéi à la voix d'un homme. C'est que Yahvé combattait pour Israël. Josué, et avec lui tout Israël, revint au camp de Gilgal. Quant à ces cinq rois, ils s'étaient enfuis et s'étaient cachés dans la caverne de Maqqéda. On vint en informer Josué : "Les cinq rois, lui dit-on, viennent d'être découverts cachés dans la caverne de Maqqéda." Josué dit : "Roulez de grosses pierres à l'entrée de la caverne et postez contre elle des hommes pour y veiller. Et vous, ne restez pas immobiles, poursuivez vos ennemis, coupez-leur la retraite et ne les laissez pas entrer dans leurs villes, car Yahvé votre Dieu les a livrés entre vos mains." Quand

Josué et les Israélites eurent achevé de leur infliger une très grande défaite jusqu'à les exterminer, tous ceux qui avaient échappé vivants entrèrent dans les places fortes. » Pierre Buonaccorsi, dit Perino del Vaga, peint l'épisode dans les loges du Vatican.

289. Sur la relation à Josué, voir Ryszard Szmicki, « La tenture de l'histoire de Josué de Vienne et les tapissiers bruxellois Dermoyen », *Artibus et Historiae*, 2005, vol. 26, n° 52, p. 93-111. Une tapisserie tissée à partir de 1549.

290. Sur ces possibilités de glissement d'un genre, Julie Barau, « Ceci n'est pas un miroir, ou le *Policraticus* de Jean de Salisbury », in Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, op. cit., p. 87-111, qui montre la contribution du *Policraticus* au genre du miroir.

291. Dominique Boutet, « Le Prince au miroir de la littérature narrative (XII^e-XIII^e siècles) », in Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia (dir.), *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, op. cit., p. 142-159.

292. Érasme, cité par Marie Barral-Baron, « Place et rôle de l'histoire dans l'*Institution du prince chrétien* d'Érasme », art. cit., p. 359. Quant à la traduction castillane de l'*Institution* d'Érasme, Bernabé de Busto la fait éditer en 1532.

293. Voir Guy Delmarcel, *Los Honores. Tapisseries flamandes pour Charles Quint*, Gand, Pandora-S.D.Z., 2000.

294. Fernando Checa Cremades,
*Carlos V y la imagen del heroe en el
Renacimiento*, Madrid, Taurus, 1987,
p. 129.

295. *Ibid.*, p. 175.

296. Marcel Bataillon, « Charles Quint bon pasteur, selon Fray Cipriano de Huerga », *Bulletin hispanique*, 1948, t. 50, n^o 3-4, p. 398-406.

297. Marie-Clarté Lagrée, « *C'est moy que je peins* ». *Figures de soi à l'automne de la Renaissance*, Paris, PUPS, 2012, p. 28-35.

298. Une version quelque peu modifiée : « Seigneur si vous voulez, vous avez le pouvoir de punir l'outrage que l'on vous a fait », Jean Antoine de Vera y Figueroa, *La Vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible Empereur Charles V*, t. II, À Amsterdam, chez Jean Malherbe, 1704 (Jod. De Griek). L'auteur ajoute un autre prodige : « Plusieurs historiens rapportent que quand Charles V eut mis les troupes

en ordonnance, à dessein de donner le combat aux Protestants, un nuage épais s'étant élevé d'une forêt voisine de son Camp, passa au travers de l'Infanterie espagnole » (p. 185-187). Sur les rituels de moquerie, démembrement, destructions de crucifix, Robert W. Scribner, « Ritual and Reformation », *Popular Culture and Popular Movements in Reformation Germany*, Londres et Ronceverte, The Hambledon Press, 1987, p. 103-122, p. 110-114, qui voit dans ce type d'attaque moins un acte iconophobe qu'une négation de la présence réelle : le Christ joue le même rôle qu'une hostie : « *As a form of inverted transsubstantiation.* »

299. Sur la guerre pour la foi, Fernando Negredo del Cerro, « La legitimacion de la guerra en el discurso eclesiastico de la Monarquia Catolica », in Enrique García Hernán et Davide Maffi (dir.), *Guerra y sociedad en la monarquía hispánica : política, estrategia y cultura en la Europa moderna (1500-1700)*, 2 vol., t. II, Madrid, Fundacion Mapfre, 2006, p. 633-660 et José Antonio Fernandez-Santamaria, *The State*,

*War and Peace Spanish Political
Thought in the Renaissance 1516-
1559,* Cambridge, Cambridge
University Press, 1977.

300. Augustin Redondo,
« Mutilations et marques
corporelles d'infâmie dans la
Castille du XVI^e siècle », *in*
Augustin Redondo (dir.), *Le Corps
dans la société espagnole des XVI^e et
XVII^e siècles*, Paris, Publications de
la Sorbonne, 1990.

301. Klaus Oschema, « Toucher et être touché : gestes de conciliation et émotions dans les duels judiciaires », *Médiévales*, automne 2011, p. 142-161.

302. À quoi on pourrait ajouter un propos de table de Luther qui aurait été prononcé par Frédéric III de Saxe, dit le Sage, der Weise : « Quelqu'un demandait très sérieusement au duc Frédéric, électeur de Saxe, ce qu'il pensait du roi de Rome Charles Quint. Il répondit, à ce que racontait le Dr Martin Luther : "Dieu nous a donné cet Empereur par un effet de sa grâce et de sa disgrâce." Bonne réponse, à la fois sage et

courtoise ! » (Gustave Brunet (éd.),
*Les Propos de Table de Martin
Luther*, Paris, Garnier Frères, 1844,
p. 376).

303. Jean-Marie Moeglin,
« “Performative turn”,
“communication politique” et rituels
au Moyen Âge. À propos de deux
ouvrages récents », *Le Moyen Âge*,
2007/2, t. CXIII, p. 393-406. *Id.*,
« Pénitence publique et amende
honorable », *Revue historique*,
1997, 298, p. 225-269.

304. Michel Rambaud, *L'Art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, *op. cit.*, p. 290. Sur la clémence, Peter Stacey, *Roman Monarchy and the Renaissance Prince*, *op. cit.*, qui souligne la reprise à son compte par Érasme du modèle sénéquéen (p. 196), dans la mesure où le prince agit à la place de Dieu et qu'il doit donc être miséricordieux.

305. Le tableau, qui accompagna Charles Quint à Yuste, est conservé au musée du Prado. Une analyse descriptive est donnée par Margarete Stirm, « Les images et la Bible », in Guy Bédouelle et Bernard Roussel (dir.), *Le Temps des réformes et la bible*, Paris, Beauchesne, 1989, p. 683-747. Pour une vision contre-réformée, Craig S. Harbison , « Counter-Reformation iconography in Titian's Gloria »,

The Art Bulletin, sept. 1967, vol. 49,
n° 3, p. 244-246.

306. Matt., 5, 6 ; la citation est tirée
du Livre XX, chapitre XXI.

307. Peter Burke, « L'image de Charles Quint : construction et interprétations », art. cit., p. 418, à ce propos, note que dans son *Compendio delle stirpe ; de Carlo Magno et Carlo V imperatori*, Pietro Mareno, en 1545 après Hieronymus Gabweiler dans son *Epitome regii ortus* de 1530, faisait de Noé un des ancêtres de l'Empereur.

308. 6 Rom, 3, 23.

309. Tract. 76, 4 ; Augustin Redondo, « Les Espagnols et la conscience européenne à l'époque de Charles Quint », art. cit., p. 366-377. Sur « *Plus ultra* » voir la synthèse de Frances A. Yates, « Charles Quint et l'idée d'empire », art. cit., p. 57-97.

310. Béatrice Périgot, « L'éloge ambigu du Prince dans le *Gargantua* de Rabelais », in Isabelle Cogitore et Francis Goyet (dir.), *L'Éloge du Prince*, op. cit., p. 189-208, p. 193.

311. Cité par Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint*, *op. cit.*, p. 578.

312. Jean Dufournet, *La Destruction des mythes dans les Mémoires de Ph. de Commynes*, Genève, Librairie Droz, 1966, p. 311 : Louis XI comme le prince qui a su triompher sans recourir aux guerres, dans la crainte de « mettre les choses en doute et en aventure ». Dufournet insiste sur l'art de diviser, sur la dissimulation des sentiments dans les négociations, sur les déguisements sous des paroles...

313. Jean Bouchet, *Epistres morales et familiares du Traverseur*, Michael A. Screech (éd.), Jennifer Beard (Introd.), Genève, Librairie Droz, 1969.

314. Ulrich Langer, « La flatterie et l'éloge : Claude Chappuys et François I^{er} », in Isabelle Cogitore et Francis Goyet (dir.), *L'Éloge du Prince, op. cit.*, p. 209-222, p. 216. Voir encore Françoise Joukovsky, *La Gloire dans la poésie française et néolatine du XVI^e siècle*, Genève, Librairie Droz, 1969, et Osborne B. Hardison, *The Enduring Monument. A Study of the Idea of Praise in Renaissance Literary Theory and*

Practise, Chapel Hill, University of
North Carolina Press, 1962.

315. Ulrich Langer, *Vertu du discours, discours de la vertu*, op. cit, p. 41.

316. Philippe Desan, *Penser l'histoire à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993, p. 21.

317. Cecil H. Clough, « Chivalry and magnificence in the Golden Age of the Italian Renaissance », in Sidney Anglo (dir.), *Chivalry in the Renaissance*, Rochester, Boydell Press, 1990, p. 32-47, p. 25-47.

318. Dora M. Bell, *L'Idéal éthique de la royauté en France au Moyen Âge d'après quelques moralistes de ce temps*, Paris-Genève, Librairie Droz, 1962 ; voir aussi Peter Lewis, « Pouvoir, “spéculative” et pratique : quelles voix entendre ? », in Dominique Boutet et Jacques Verger (dir.), *Penser le pouvoir au Moyen Âge (VIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Rue d'Ulm, 2000, p. 157-170, et Nicole Pons, « “Pour ce que manifestation de Verité”. Un thème

du débat politique sous Charles VI », *ibid.*, p. 343-363.

319. Smalkalde en Thuringe, le 27
février 1531.

320. Les signataires : le landgrave Philippe de Hesse. Jean, duc de Saxe, électeur, Georg, margrave de Brandebourg, Ernest, duc de Brunswick-Lunebourg, Wolfgang, Prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, Philipp von Braunschweig-Grubenhagen, le comte d'Erbach ; les villes de Nuremberg et Reutlingen...

321. Albert de Brandebourg [1490-1568] premier duc de Prusse [1525-1568].

322. Christian III.

323. Gustave Wasa.

324. Dora M. Bell, *L'Idéal éthique de la royauté en France au Moyen Âge d'après quelques moralistes de ce temps*, op. cit.

325. Cité par Mario Turchetti,
Tyrannie et tyrannicide, Paris, PUF,
2001, p. 337.

326. Jean Dufournet, *La Destruction des mythes dans les Mémoires de Ph. de Commynes*, op. cit., p. 515.

327. *Ibid.*, p. 648.

328. 20 février 1544 : jour de l'ouverture de la diète de Spire en présence de Charles Quint qui demanda de l'aide contre les Turcs et un accord pour la guerre contre la France ; la diète lui accorda les subsides, le 10 juillet.

329. Paix de Crépy.

330. Thucydide, *L'Histoire de Thucydide Athénien, de la guerre, qui fut entre les Péloponnesiens et Athéniens, Translatée en langue françoise par feu Messire Claude de Seyssel lors Evesque de Marseille et depuis Archevesque de Turin*, s. l., s. n., 1527, p. 187.

331. *Le Conseil de paix nouvellement imprimé a paris. cum privilegio regis. Ilz se vendent a la rue de la iuisrie a lenseigne des deux sagittaires et au Pallais au troisesme pillier, Paris, imprimé par guillaume eustache, [1512], qui débute par Du gouvernement des princes : qui insiste sur le fait que le prince doit être loyal et « veritable », ne doit pas mentir, honnir le baiser de Judas : « Ta pure et simple parole. » Et aussi savoir*

que la flatterie est un poison qui
envenime le cueur des princes / car
en trayson couvertement / le flatteur
et sa sainte lyme / mort en riant et si
fort lyme/ que du vray fait sembler
mensonge donne au flateur foy
comme en songe... » Le texte
distingue pour le prince quatre
vertus : « Force fait le chemin,
prudence / guyde l'homme iusques
au trespas / Iustice esclere au prude
en ce / afin quil ne face un fauls pas
/ et temperance par compas / se
iournees sagement compasse / au
dangereux chemin quon passe. » Le
prince n'est qu'un pèlerin, qui porte
à son cou l'écharpe d'espérance.

332. Il s'agit de Heinrich II de Brunswick-Wolfenbüttel (1489-1568) ; cette opération échoue et Heinrich de Brunswick est capturé par des troupes du landgrave de Hesse.

333. La diète se tient du 5 juin au 24 juillet 1546, Charles Quint étant arrivé en ville dès le 20 avril.

334. Les discours ont été rédigés vers 1516, avec une première édition en 1531.

335. Claude d'Espence, « Institution d'un prince chrestien », in Alain Tallon (dir.), *Un autre catholicisme au temps des réformes ? Claude d'Espence et la théologie humaniste à Paris au XVI^e siècle. Études, inédits et catalogue de ses éditions*, Turnhout, Brepols, 2010, p. 124-145.

336. Voir François-Marcel Plaisant,
« La guerre et la paix selon
Rabelais », *Bulletin de l'Association
Guillaume Budé, Lettres
d'humanité*, déc. 1974, n° 33,
p. 467-492.

337. Hildebrand [Aliprand]
Madruzzo ou Madruccio, dont le
frère Nicolaus est colonel d'un
régiment de 12 compagnies.

338. Appelé « Chambourg » par Zuniga, il s'agit de Bernhard de Schauenburg.

339. Le marquis de Marignan, Gian
Giacomo Medici, Il Medeghino.

340. Le margrave Albrecht
Alcibiade de Brandebourg-
Kulmbach.

341. Wolfgang Schutzbar.

342. Pour Buren.

343. Comtes de Buren, Bichling et
Reiffenberg.

344. Pour Donauwörth.

345. Claude de Seyssel, *La Grand' Monarchie de France*, Paris, Par Galiot du Pré, 1558, p. 29.

346. Voir Claude Calame, *Le Récit en Grèce ancienne. Énonciations et représentations de poètes*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

347. Don Pedro de Gusman,
gentilhomme de la maison de
l'Empereur.

348. Au sens de démêler un écheveau.

349. Dominic Baker-Smith,
« “Inglorious glory”: 1513 and the
humanist attack on Chivalry », in
Sidney Anglo (dir.), *Chivalry in the
Renaissance, op. cit.*, p. 129-144.

350. Ce libelle fait suite à *Apologia cujusdam regiae fama studiosi, qua Caesariani regem Christianissimum arma et auxilia Turcica evocasse vociferantes impuri mendacii et flagitiosae calumniae manifeste arguuntur.*, Lutetiae, Carolus Stephanus, 1551-1552, qui fut imprimée en français sous le titre d'*Apologie faicte par un serviteur du roy contre les calomnies des imperiaux sur la descente du Turc*, Paris, Chez Charles Estienne, 1551

[et Macé Bonhomme, Lyon, 1551],
et en allemand, *Apologia darin
Koenigklicher Majestat zu
Franckreich gut geruecht
vertheydingt unnd verantwort wuert
von einem seiner getrewen widder
der Keiserischen luegenhafftigen
schentlichen verleumbdung damit
yrer Maie. Zugemessen sie habe des
Tuercken kriegsvolck die
Christenheyte anzugreifen unnd
zubekriegen bewegt*, Michael Lotter,
Magdebourg, 1552 ; il fut publié
aussi en latin et en allemand ; *Altera
Apologia pro Rege Christianissimo
contra Caesarianos, in qua de
causis belli inter Regem et
Caesarem recens orti brevissime et
verissime agitur*, Parisiis, apud
Carolus Stephanus, typographus
Regium, [1552]. Voir Pierre-Hilaire

Danès, *Abrégé de la vie du célèbre Pierre Danès, ambassadeur du roi François I^{er} au concile de Trente, évêque de Lavaur, précepteur et confesseur de François II...*, Paris, chez Quillau, 1731. Il faut relever toutefois que le 28 février 1549 Marie de Hongrie tenta de s'opposer à la circulation d'un libelle intitulé *Le Parrangon de vertu*, rempli de propos diffamatoires à l'égard de l'Empereur, cité in Victoire de Cantillon, *L'Imaginaire de l'Empereur Charles Quint, le cas des Pays-Bas*, Master 2 d'histoire moderne, université Paris-Sorbonne, 2014-2015, p. 80-81 (il s'agirait de *Le parrangon de vertu, pour l'institution de tous Princes, Potentatz, et seigneurs Chrestiens : contenant en sommaire presque*

*toutes les histoires Hebaraiques,
Grecques, Latines antiques, et
maintes modernes de France, Italie,
et Espagne, faisans à ce propos :
prins de l'Italien, de Mambrin de la
Rose, et mis en nostre vulgaire
Françoys, à Lyon, Chez Guillaume
Rouillé, 1549, qui s'attaque à la
figure d'Alexandre, mais est sans
doute une seconde édition épurée).*

351. Mireille Forget, « Les relations et les amitiés de Pierre Danès », *Humanisme et Renaissance*, 1936, t. III, p. 365-383.

352. Si l'on suit Björn-Olav Dozo, « Représentations de la figure de Charles Quint : des espoirs suscités aux traces dans une chronique française de la fin de sa vie », art.cit., p. 123-138, Jehan Le Blond, dans sa réaction à l'Intérim, reprend mot pour mot le libelle de Pierre Danès, allant jusqu'à citer le refus d'absolution par le confesseur de Charles Quint (p. 137).

353. *Le Temple Jehan Bocace / de la ruyne d'aucuns nobles malheureux / faict par Georges son imitateur. L'instruction du jeune Prince. Le Chapelet des princes en cinquante rondeaulx et cinq ballades / faict et composé par le Traverseur des voyes perilleuses. L'espistre de la royne Marie a son frere Henry roy d'Angleterre faicte et composée par le Traverseur de voyes perilleuses. Imprimé à Paris par Galliot du Pré, 1517.*

354. Très proches sont les *Lettres du Roy escriptes aux Princes et estats du Saint Empire. Traduittes de Latin en François*, À Paris, chez Charles Estienne, 1553, qui dressent un portrait de Charles Quint dont les succès relèvent non pas de ses vertus mais de la « Fortune ». Une fortune qui a enfin, en plus, tourné. Il faut à ce propos s'arrêter sur un document postérieur de deux années au texte composé par l'abbé de Bassefontaine. Il s'agit de

l'Apologie, faicte par un serviteur du Roy, contre les calomnies des Impériaulx : Sur la descente du Turc, À Paris, chez Charles Estienne, 1551. L'auteur serait toujours et encore l'humaniste héliénisant Pierre Danès, qui avait été ambassadeur du roi de France au concile de Trente en 1546, en compagnie de Claude d'Urfé et de Jean Desligneris et qui semble avoir pris une part notable dans l'activité de légitimation publique de la position française au tournant de 1550. Pierre Danès y commence par évoquer un système d'écriture dont les architectes sont les ministres de l'Empereur, qui s'efforcent de rendre la cause impériale juste et bonne, et de proclamer celle du roi de France mauvaise et odieuse. Le

but est d'« altérer le jugement des serviteurs » du roi en rejetant sur ce dernier la responsabilité des troubles. On le voit, l'écriture vise à rendre « odieux », à suggérer la haine par le truchement des calomnies et, par l'« artifice de donner tant peu soi de couleur a leurs menteries ». Le réquisitoire impérial rend le roi coupable d'avoir engagé la guerre en Italie pour entraver les travaux du Concile, la réduction des Allemands en l'obéissance de l'Église de Rome, et l'établissement de la tranquillité publique dans la chrétienté. Mais il est ajouté que le roi de France a travaillé le Turc pour qu'il agresse la chrétienté. Pierre Danès, pour sa part, veut certes restituer la vérité en prenant la

plume, mais surtout il aspire à exposer de manière claire et évidente ce qui est le passé : son œuvre est donc une œuvre de remémoration des faits passés, une œuvre d'historien, afin que qui lira son *Apologie* « vienne à suivre le jugement, auquel tous personnages, amateurs de vérité, se doivent conformer ». Il nous entraîne au cœur de la quête de ce qu'il souhaite être une dépassionnalisation du présent, par l'histoire qui se voit donc attribuer une fonction de production d'un désir et d'une conscience de paix. S'ensuit un exposé, depuis 1550, des tribulations entre le roi des Romains et l'Empereur d'un côté, et le grand Seigneur de l'autre, et surtout un démontage des mensonges accusant

le roi de France d'avoir suscité les Turcs pour qu'ils portent une attaque en Hongrie : les arguments des agents de l'Empereur n'ont pas de sens sous la plume de Pierre Danès, car comment serait-il possible que le roi de France, roi très chrétien, en vienne à vouloir contribuer à la diminution de la chrétienté, en outre en faisant en sorte que les « Alemans ses anciens amis, et perpetuelz confederez » courent le péril d'être soumis à un souverain non chrétien. Le roi de France n'a de cesse que d'aider au contraire, depuis toujours, à conserver leur liberté, leurs familles et la religion chrétienne. L'histoire est donc bien une maîtresse de vérité, pour l'auteur, et elle est l'outil qui permet de clore la bouche

« a ces beaux inventeurs de mensonges, ou pour mieulx dire, cloz les oreilles a ceulx qui les ont cy devant escoutez... ». Il ne s'agit pas ici de détailler les raisons qui autorisent à dénier que le roi de France entretienne un collusion avec le Turc, mais il s'agit de mettre en valeur une structure discursive, qui est celle d'une analyse de la politique impériale opérant « soubz le masque de religion et sainteté », pour promouvoir l'établissement d'une tyrannie en Italie tout en mettant en confusion « toutes choses », et aussi « despouiller le Roy de ce qu'il y tient et que plus est, le priver de l'honneur, de pouvoir ayder et gratifier ses amys ». Pour une analyse globale, Sophie Astier, *Une guerre de*

plumes (1542-1544) : la littérature occasionnelle du conflit entre François I^{er} et Charles Quint, thèse de doctorat sous la direction de Mireille Huchon, université Paris-Sorbonne, 2013.

355. François de Sagon en 1544, dans *Apologye, en défense pour le Roy fondée sur texte d'évangile, contre ses ennemis calomniateurs*, Paris, Denys Janot, 1544, compare le Turc au bon Samaritain donnant de l'aide à François I^{er}. Voir Géraud Poumarède, *Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, PUF, 2004.

356. *Lettres du Roy escriptes aux Princes et estats du Sainct Empire, op. cit.*

357. Tibor Klaniczay, « Le culte humaniste des grands personnages », in Tibor Klaniczay, Eva Kushner et André Stegma (dir.), *L'Époque de la Renaissance*, t. I : *L'avènement de l'esprit nouveau (1400-1480)*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1988, p. 530-545.

358. Cité par Bernard Ribémont,
« La figure de Jules César chez
Christine de Pizan », *Cahiers de
recherches médiévales*, 2006, 13,
p. 127-147.

359. Thomas Kaufmann,
« Anonyme Flugschriften der
frühen Reformation », in Bernd
Moeller et Stephen E. Buckwalter
(dir.), *Die frühe Reformation in
Deutschland als Umbruch :
Wissenschaftliches Symposion des
Vereins für Reformationsgeschichte
1996*, Gütersloh, Gütersloher
Verlagshaus, 1998, p. 191-267 ;
Hans-Joachim Köhler, « Die
Flugschriften : Versuch der
Präzisierung eines geläufigen

Begriffs », in Hansgeorg Molitor (dir.), *Festgabe für Ernst Walter Zeeden zum 60. Geburtstag am 14. Mai 1976*, Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1976, p. 36-61 ; Günther Lottes, « Medienrevolution, Reformation und sakrale Kommunikation », in Stephan Kronenburg (dir.), *Die Aktualität der Geschichte: Historische Orientierung in der Mediengesellschaft* : Siegfried Quandt zum 60. Geburtstag, Gießen, Fachjournalistik Geschichte, Justus-liebig-Universität Gießen im Selbstverlag, 1996, p. 247-261 ; Andrew Pettegree, *Reformation and the Culture of Persuasion*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 ;

Hella Tompert, « Die Flugschrift als Medium religiöser Publizistik : Aspekte der gegenwärtigen Forschung », in Josef Nolte (dir.), *Kontinuität und Umbruch : Theologie und Frömmigkeit in Flugschriften und Kleinliteratur an der Wende vom 15. zum 16. Jahrhundert ; Beiträge zum Tübinger Kolloquium des Sonderforschungsbereichs 8 « Spätmittelalter und Reformation » (31 mai-2 juin 1975)*, Stuttgart, Klette-Cotta, 1978, p. 211-221.

360. Voir Paul Ricœur, *Le Conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969, p. 14. Voir aussi *id.*, *Temps et Récit*, t. 1 : *L’Intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983 ; *id.*, *Temps et Récit*, t. 2 : *La Configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1985 ; *id.*, *Temps et Récit*, t. 3 : *Le Temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.

361. Paul Ricœur, *Le Conflit des interprétations*, *op. cit.*, p. 68.

362. Yann Lignereux, « Henri IV dévoilé. Le corps *dé-voué* du souverain ou la royauté sans sacrifice », *Chrétiens et sociétés*, 2013, numéro spécial II, p. 85-120.

363. Paul Ricœur, « La marque du passé », *Revue de métaphysique et de morale*, 1998, n° 1, p. 28.

364. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 405-406.

365. Guy Barbichon, « Usage de l'image : faire, dire », *Ethnologie française*. « Usages de l'image », 1994, 2, p. 169-175, p. 169.

366. Ernst Cassirer, *La Philosophie des formes symboliques*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, t. II, p. 60-65, cité par Jean Molino, « Une infinie diversité de traces, de formes, de conduites », *Ethnologie française*, « Usages de l'image », 1994, 2, p. 177-192, p. 179.

367. Voir Nadine Kuperty-Tsur (dir.), *Se dire à la Renaissance. Les mémoires au XVI^e siècle*, Paris, Vrin, 1997.

368. Fernand Hallyn, « “*Ut pictura poesis*” : la correspondance dans les études interdisciplinaires », in Gisèle Mathieu-Castellani (dir.), *Les Méthodes du discours critique dans les études seiziémistes. Actes du Colloque de la SFDS*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1987, p. 39-52, p. 45.

369. Marie-Clarté Lagrée, « *C'est moy que je peins* ». *Figures de soi à l'automne de la Renaissance*, op. cit., p. 53.

370. « Le tableau a le pouvoir de montrer ce que la parole ne peut énoncer, ce qu'aucun texte ne pourra donner à lire », Roger Chartier, « Pouvoir et limites de la représentation. Marin, le discours et l'image », *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 202-224.

371. Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 2002, p. 3.

372. Voir Heinz Schilling, « Charles Quint et la religion. La lutte pour la pureté et l'unité du christianisme », in Hugo Soly, *Charles Quint 1500-1558, op. cit.*, sur la sainte Lance.

373. Erwin Panofsky, *Le Titien. Questions d'iconographie*, Paris, Hazan, 2004, p. 119-129. Voir Andrew Alfoldi, « *Hasta-Summa Imperii* : The spear as embodiment of sovereignty in Rome », *American Journal of Archeology*, janvier 1959, 63/1, p. 1-27.

374. Gérald Chaix, « L'Empereur et son image dans le Saint-Empire entre réformes, réformation et réforme », art. cit., p. 72. Se pose le problème ici de l'interprétation panofskienne de la lance, pour ce portrait peint à Augsbourg, probablement, relatif au rituel de la *hasta* que levaient les empereurs romains *in profectione*, quand ils se lançaient dans la bataille.

375. Sur ce point, Fernando Checa Cremades, *Carlos V y la imagen del heroe en el Renacimiento*, op. cit., qui décrit le Charles Quint dessiné par Enea Vico.

376. Marie-Luce Chênerie, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Librairie Droz, 1986, p. 147-160.

377. Il faudrait aller plus loin et envisager le peintre comme celui qui lit l'âme. D'où le fait que Titien réalise comme une introspection visuelle de l'Empereur, que par-delà le système signifiant qu'il projette, il encode ce qui pourrait être assimilé à une analyse : il montre un Empereur sortant du monde obscur de la forêt qui serait celui des instincts et des pulsions. Un Empereur ayant été envahi d'angoisses face à lui-même, s'étant

comme enfermé dans un corps protecteur de son âme blessée, fuyant l'obscurité moins qu'il ne l'a dominée, imprégné d'une peur et d'une violence qu'il semble ignorer mais qui l'obsèdent. On irait ainsi un peu à l'opposé de la démonstration du corps du texte, ici. Charles Quint, alors, avouerait son impuissance : s'il fuit l'ombre qui est en lui, se la dissimule à lui-même à travers son armure, il va vers un point aveugle que symbolise le soleil. Il faudrait évoquer la rémanence de l'obsession d'un enfant privé de mère, abandonné, sans amour ; et donc rempli de haine à l'égard de lui-même dans la certitude que le désamour relève de sa faute. Un Empereur clivé donc, certain qu'il porte en lui une faute

par laquelle il s'expliquerait son abandon précoce et sachant que rien ne pourra lui permettre de rencontrer le pardon jusqu'à ce qu'il parvienne à pouvoir contempler le soleil sans être ébloui. Un Charles Quint passant du soleil noir de la forêt, le soleil de la dépression (Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987) au soleil éblouissant qui est en face de lui. Bucer, dans une lettre à Calvin écrite le 25 octobre 1543, affirme que Charles Quint « se plaît dans de superstitieux enfantillages et se livre à des pratiques de vieilles femmes : il récite tous les jours à genoux de longues prières ; il dit son rosaire couché à terre, les yeux fichés sur une image de la Vierge. Pour le

moment, il agit en ennemi déclaré du Christ ». Cette fixation sur l'image virginale viendrait en continuité de cette dépressivité... et la victoire de Mühlberg aurait, pour l'Empereur, joué comme une purification à travers ce soleil flamboyant qui signifierait la fin des doutes et des angoisses par la possession de la connaissance des choses du passé, du présent et du devenir. Voir Jean-Luc Desnier, *De Cyrus le Grand à Julien l'Apostat*, *op. cit.*, p. 62.

378. Guillaume Michel, *La Forest de conscience contenant la chasse des princes spirituelle*, Paris, chez Michel Le Noir, 1529.

379. Micheline Combarieu du Grès,
*L'Idéal humain et l'expérience
morale chez les héros des chansons
de geste. Des origines à 1250*, 2
vol., Aix-en-Provence, Université
de Provence, 1979, t. II, p. 781-787.

380. Étienne Bourdeu,
« Redéfinition du projet impérial ou
construction d'un réseau de clients ?
Les étapes allemandes du voyage du
prince Philippe aux Pays-Bas
(1548-1552) », *Mélanges de la
Casa de Velázquez*, n° 42-2 :
*Género, sexo y nación :
representaciones y prácticas
políticas en España (siglos XIX-XX)*,
2012, p. 183-200.

381. Voir l'analyse du concept par Robert Klein, *La Forme et l'Intelligible*, *op. cit.*, p. 393-402.

382. Olivier de la Marche, *El Caballero determinado, traducido de lengua francesa en castellana por don Hernando de Acuña*, Anvers, Iuan Steelsio, 1553 ; Susie Sutch et Anne Prescott, « Translation as transformation : Olivier de la Marche's *Le chevalier délibéré* and its Hapsburg and Elizabethan permutations », *Comparative Literature Studies*, 1988, 25, n° 4, p. 281-317 ; Karl Heitmann, « Die spanischen

Übersetzer von Olivier de la Marches Chevalier délibéré : Hernando de Acuña und Jeronimo de Urrea », *in* Karl-Hermann Korner, et Klaus Rühl (dir.), *Studia Iberica : Festschrift für Hans Flasche*, Bern et Munich, Francke, 1973, p. 229-246 ; Monserrat Borres Martinez, « La representación de la muerte en *El Caballero determinado* de Hernando de Acuña », *Silva : Estudios de humanismo y tradicion clasica*, 2004, n° 3, p. 9-36.

383. Maurice Diamant-Berger (éd.),
Le Rosier des Guerres.
Enseignements de Louis XI Roy de
France pour le dauphin son fils,
Paris, Bernouard, 1925.

384. Mercurino Arborio di Gattinara, Giancarlo Boccotti (éd.), *Autobiografia*, Rome, Bulzoni, 1991, p. 130 (*Historia vite et gestorum per dominum magnum cancellarium, c. 1530*).

385. Brian W. Breed, « *Tua, Cæsar, ætas* : Horace *Ode* 4. 15 and the Augustan Age », *American Journal of Philology*, 2004, 125, p. 245-253.

386. Pierre Vaisse, *Reître ou Chevalier ? Dürer et l'idéologie allemande*, Paris, Les Éditions de la MSH, 2006.

387. *Ibid.*, p. 52. Cette queue symboliserait la queue relevée en panache de l'écureuil faisant un incessant mouvement : Jacques Chomarat, *Mots et croyances. Présence du latin II*, Genève, Librairie Droz, 1995, p. 118-128.

388. Pierre Vaisse, *Reître ou Chevalier ?*, *op. cit.*, p. 33-34.

389. *Ibid.*, p. 42 ; voir Jean Wirth, *Recherches sur les thèmes macabres dans l'art germanique de la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 1979. Mais il y aurait la coutume de mettre au bout de la lance une queue de renard en dérision de l'adversaire ou en marque de trophée.

390. Diane H. Bodart, *Pouvoirs du portrait sous les Habsbourg d'Espagne*, Paris, CTHS, 1999, p. 121.

391. Pierre Vaisse, *Reître ou Chevalier ?*, *op. cit.*, p. 47.

392. *Ibid.*, p. 77-78. Titien, *Portrait de Charles Quint assis*, 1548, huile sur toile, 203,5 × 122 cm, Bayerische Staatgemäldesammlungen, Alte Pinakothek, Munich, en date de 1548, commandé à Augsbourg (Andrew John Martin, « “Titianus. F.” Il ritratto di Carlo V seduto dell’Alte Pinakothek di Monaco », *Studi Tizianeschi. Annuario della Fondazione Centro studi Tiziano e Cadore*, 2007, n° V, p. 76-96).

393. Alte Pinacothek, Munich.

394. Voir Philipp Zitzlsperger, « L'audience comme légitimation du souverain. Portrait par Titien de Charles Quint en trône », *in* Thomas W. Gaehtgens et Nicole Hochner (dir.), *L'Image du roi de François I^{er} à Louis XIV*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2006, p. 305-341, qui signale qu'à Augsbourg, en 1548, Charles Quint ne se contenta pas de faire peindre par Titien son portrait à Mühlberg, mais commanda des

portraits d'amis et ennemis, dont Jean-Frédéric de Saxe, afin de les rapporter à Madrid.

395. Heinz Schilling, « Charles Quint et la religion. La lutte pour la pureté et l'unité du christianisme », art. cit., p. 306. Voir p. 296-298 où il est question de « traditionnalisme religieux » du fait de l'attachement à la religion des ancêtres et de l'ordre de la Toison d'or portant à mettre en avant la lutte contre les hérétiques et la croisade.

396. *Ibid.*, p. 308.

397. Joseph J.-B. M. C. A. Pichot, *Charles Quint, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste, op. cit.*, p. 83-89.

398. Heinz Schilling, « Charles Quint et la religion. La lutte pour la pureté et l'unité du christianisme », art. cit., p. 322, le portrait de Jules II par Raphaël, puis les portraits individuels de Paul III, de 1543, p. 328, « en outre, Titien prit sur lui d'ouvrir le tiers droit de l'arrière-plan sur un "paysage du monde" – ajoutant ainsi à la signification globale du thème du tableau, qui devait finalement resurgir dans le célèbre portrait de Charles Quint

assis ». Même type de fauteuil, même volonté de mettre une distance entre l'Empereur et l'observateur, même orientation du corps...

399. *Ibid.*, p. 332-333.

400. Philipp Zitzlsperger,
« L'audience comme légitimation
du souverain. Portrait par Titien de
Charles Quint en trône », art. cit..

401. Le camauro est un bonnet de velours rouge bordé de fourrure blanche.

402. Pierre Civil, « La figura del emperador romano en la España de Carlos V : una representación del poder entre arte y literatura », *Carlos V Europeismo y universalidad. La figura de Carlos V*, vol. I : Grenade, Sociedad Estatal Para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, p. 105-123, qui rappelle que Guevara a aussi publié les *Decada de Cesares*, 1539, en l'occurrence dix vies d'empereurs.

Voir Michael P. Mezzatesta, « Marcus Aurelius, Fray Antonio de Guevara and the ideal of the perfect prince in the sixteenth century », art. cit. ; Augustin Redondo, *Antonio de Guevara (1480?-1545) et l'Espagne de son temps*, op. cit. ; Emilio Blanco, « La construcción de una identidad literaria en la corte de Carlos V : el caso de Fray Antonio de Guevara », *e-Spania*, 2012, 13 ; Giuseppe Sangiradi, « L'Arioste et l'Empire. Réflexions sur les rédactions du *Roland furieux* », art. cit. C'est notamment sous les Antonins que l'Empire romain semble réaliser l'unification du monde connu, et c'est surtout à leur image que se façonne le nouveau style impérial de Charles Quint à partir de la cérémonie de

Bologne, y compris dans la mise en scène d'un personnage physique. Voir Diane H. Bodart, « L'immagine di Carlo V in Italia tra trionfi e conflitti », in Francesca Cantu et Maria Antonietta Visceglia (dir.), *L'Italia di Carlo V. Guerra, religione e politica nel primo Cinquecento. Atti del Convegno Internazionale (Roma 5-7 aprile 2001)*, Rome, Viella, 2003, p. 115-138. La bibliographie est vaste : voir Giuseppe Galasso, *Carlo V e Spagna imperiale. Studi e ricerche*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2006 ; Juan Carlos d'Amico, « Mercurino Arborio de Gattinara et le mythe d'un empire universel au service de Charles Quint », Françoise Crémoux et Jean-Louis Fournel (dir.), *Idées*

d'empire en Italie et en Espagne.
XIV^e-XVII^e siècle, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2010, p. 71-102 ; Michèle Escamilla, « Le règne de Charles Quint : un bilan impossible ? », *in* Annie Molinié-Bertrand et Jean-Paul Duviols (dir.), *Charles Quint et la monarchie universelle*, Paris, PUPS, 2001, p. 5-22 ; Wim Blockmans et Nicolette Mout (dir.), *The World of Emperor Charles V*, Amsterdam, Amsterdam Royal Netherlands Academy of Arts and Sciences, 2005.

403. *Le Belianís de Grecia* de Jerónimo Fernández, 1547-1579, roman qui aurait été apprécié par Charles Quint et le *Florambel* de Lucea de Enciso de Zarate, 1532. Voir Sylvia Roubaud, « De la cour d'Arthur à la bibliothèque de Charles Quint : la longue errance des chevaliers de romans », in Annie Molinié-Bertrand et Jean-Paul Duviols (dir.), *Charles Quint et la monarchie universelle*, op. cit. Philippe Berger, « À propos des

romans de chevalerie à Valence », *Bulletin hispanique*, 1990, vol. 92-1, p. 83-99, qui permet de déporter la problématique dans une autre sphère ; le succès des romans de chevalerie renverrait à l'Espagne une image sublimée d'elle-même, et à cette conviction de ce que les peuples des Espagnes sont le nouveau peuple élu dans la mesure où les Espagnols sont dépeints pouvant réaliser des exploits comparables à ceux que les preux des romans de chevalerie accomplirent. Sur le lectorat de ces « libros de caballerías », Philippe Berger, « Las Lecturas de las capas modestas en la Valencia renacentista », *Bulletin hispanique*, 1997, n° 99-1, p. 161-170.

404. Hans Belting, *La Vraie Image*.
Croire aux images, Paris,
Gallimard, 2007, p. 166.

405. *Ibid.*, p. 168.

406. Georges Didi-Huberman,
Devant le temps, Paris, Éditions de
Minuit, 2000, p. 18.

407. Sur cet aspect généalogique, Gilbert Durand, « Le climat légendaire de la chevalerie », *La Chevalerie spirituelle*, Paris, Berg International, 1984, p. 68-97.

408. Hugues de Tabarie, *L'Ordene de Chevallerie*, Lausanne et Paris, 1759.

409. Symphorien Champier, « Cy Commence le livre intitulé L'ordre de chevalerie ouquel est contenue la manière comment on doit faire les chevaliers & de l'honneur qui a eulx appartient et de la dignité d'eulx. Composé par ung chevalier lequel en sa vieillesse fut hermite », dans Paul Allut, *Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier*, Lyon, Imprimerie de Louis Perrin, 1859, p. 268-320. [Cy commence le livre intitulé l'Ordre

de chevalerie, envoyé au très hault
et vertueux prince monseigneur
Antoine, duc et marchis de
Lorraine, duc de Calabre et de Bar,
par son très humble et obéissant
conseillier et premier médecin,
Simpborien Champier], p. 278.

410. *Ibid.*, p. 286, « et ainsi comme dieu a donné cueur au chevalier pour ce qu'il soit hardy par sa noblesse, ainsi doit il avoir en son cueur pitié et misericorde... ».

411. Alvaro Soler del Campo, « *La Batalla y la armadura de Madrid en el retrato ecuestre de Carlos V* », *La restauración de El emperador Carlos V a caballo en Mühlberg de Tiziano*, Madrid, Museo Nacional del Prado, 2001, p. 87-102. Voir encore Fernando Checa Cremades, *Tiziano y la monarquía hispánica. Usos y funciones de la pintura veneciana en España (siglos XVI y XVII)*, Madrid, NEREA, 1994, et José Godoy, « L'univers fantastique

dans les armures de Charles Quint », *Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée*, n° 3 : *L'Homme armé en Europe XIV^e siècle-XVI^e siècle*, Paris, Musée de l'Armée, 2002, p. 217-228.

412. Référence à Ecclésiaste 27,1,
« du fait de la pauvreté beaucoup
ont péché ».

413. Dominique Boutet,
*Charlemagne et Arthur, ou le Roi
imaginaire*, Genève, Librairie Droz,
1992.

414. *Cy commence...*, « De la Signifiante des armes au chevalier. VI. chapitre », p. 302-308. Voir Naïma Ghermani, *Le Prince et son portrait. Incarner le pouvoir dans l'Allemagne du XVI^e siècle*, Rennes, PUR, 2009, p. 250, qui cite Éphésiens, 6, 14 : « Soyez donc fermes. Que la vérité soit la ceinture de vos reins, que la justice soit votre cuirasse. »

415. Sur la notion de code vestimentaire, Elisabeth Gaucher, *op. cit.*, Paris, 1994, p. 524-532. Érasme cité par Fernando Checa Cremades, « La symbolique impériale à travers les arts plastiques », in Hugo Soly, *Charles Quint 1500-1558*, *op. cit.*, p. 477 : « Il doit aussi apprendre à philosopher à propos des insignes dont il est décoré : Que signifie l'onction royale si ce n'est l'extrême clémence de son esprit ?

Et le diadème sur sa tête, sinon sa sagesse parfaite ? Et le collier autour de son cou, sinon l'harmonie et l'union de toutes mes vertus ? Et les feux étincelants de multiples couleurs de pierres précieuses, sinon le plus haut degré de ses vertus et tout ce qui doit, chez un prince, être de la plus haute moralité ? Et cette pourpre éclatante, sinon l'amour ardent pour ses sujets. Et ces insignes, sinon qu'il devrait ou égaler ou surpasser les faits glorieux de ses ancêtres ? et l'épée qui le précède sinon qu'à son ombre tranchée la patrie reste à l'abri tant des ennemis que des malfaiteurs. »

416. Olivier de La Marche fut, après avoir servi la maison de Bourgogne, au service des Habsbourg jusqu'à sa mort en 1502 ; né en 1425-6 en Bresse, il écrit *Le Chevalier délibéré* en 1483, la première édition par Antoine Verard étant en date du 8 août 1488. Ce fut Charles Quint qui commanda à Hernando de Acuna une traduction en quintils doubles, qui fut publiée à Anvers en 1553 chez Jean de Laet. Et Jeronimo Jimenez de Urrea édita

ensuite en 1555 une adaptation en castillan chez Martin Nucio à Anvers. Voir Carlos Claveria, *Le Chevalier délibéré de Olivier de la Marche y sus versiones espanolas del siglo XVI*, Sarragosse, C. S. I. C., 1950 ; Alistair Millar, *Olivier de la Marche and the Court of Burgundy, c. 1425-1502*, Edimbourg, 1996.

417. Olivier de la Marche, *Le Chevalier délibéré*, Sylviane Messerli (éd.), Paris, PUF, 2010, p. 356.

418. *Ibid.*, p. 394.

419. *Ibid.*, p. 432.

420. *Ibid.*, p. 429.

421. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 536-537.

422. Jean Jacquot, « Panorama des fêtes et cérémonies du règne. Évolution des thèses et des styles », *in Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint, op. cit.*, p. 413-491, par exemple à Sienne, p. 431 : avec une statue équestre de l'Empereur, de Diminichino : « *Sopra un gran pilastro... un cavallo movente finto di marmo [...] e sopra era una figura a cavallo armata d'armdure a l'anticha, et sotto d'essa erano tre figure in forma di tre fiumi con tre*

*vasi in mano que versavano acqua »
ou « un cavallo tutto bianco con
fornimenti dorati [...] con
l'Imperator armato in sella [...] con
ghirlanda in testa di lauro et sotto
al corpo del cavallo tre principi
tenava conculcati e he vasi piegati a
terra che versavano terra », avec
une inscription faisant allusion aux
victoires sur les Barbaresques et
Turcs : « *Bagrada jam cessit, cedent
Euphratis et Istri / Flumina, jam
extremus serviet Oceanus... »**

423. Fernando Checa Cremades, *Carlos V y la imagen del heroe en el Renacimiento*, op. cit., p. 125. Sur les représentations équestres, Larry Silver, *Marketing Maximilian*, op. cit., p. 91 (Hans Burgkmair, 1508, *L'Empereur Maximilien à cheval*).

424. Björn-Olav Dozo,
« Représentations de la figure de
Charles Quint. : des espoirs suscités
aux traces dans une chronique
française de la fin de sa vie », art.
cit., p. 124-127.

425. Alain Milhou, « La chauve-souris, le nouveau David et le roi caché (trois images de l'empereur des derniers dans le monde ibérique : XIII^e-XVII^e siècle), *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1982, t. 18, n^o 1, p. 61-78.

426. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation. Mentalités, religion, société*, Genève, Éditions Labor et Fides, 2014, p. 261.

427. Theophil Burckhardt
Biendermann, « Über Zeit und
Anlass des Flugblattes : Luther als
Hercules Germanicus », *Basler
Zeitschrift für Geschichte und
Altertumskunde*, 1905, 4.

428. Gérald Chaix, « L'Empereur et son image dans le Saint-Empire entre réformes, réformation et réforme », art. cit., Heinz Schilling, *Religion, Political Culture and the Emergence of Early Modern Society. Essays in German and Dutch History*, Leyde, Brill, 1992. Pour le concept de « réformation communale » dans ses rapports avec la « Revolution of the Common Man », Peter Blickle, *From the Communal Reformation to the*

Revolution of the Common Man,
Leyde, Brill, 1998.

429. *Diálogo de Lactancio y un Arcediano o Diálogo de las cosas ocurridas en Roma.*

430. Thierry Ménissier,
« *Monarchia* de Dante : de l'idée
médiévale d'empire à la citoyenneté
universelle », in Thierry Ménissier
(dir.), *L'Idée d'empire dans la
pensée politique, historique,
juridique et philosophique*, Paris,
L'Harmattan, 2006, p.81-96.

431. Naïma Ghermani, « Art et politique dans l'œuvre de Lucas Cranach », conférence donnée le 7 avril 2011 au Musée du Luxembourg
(<http://cornucopia16.com/blog/2014/09/05/art-et-politique-dans-loeuvre-de-lucas-cranach>).

432. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 496.

433. *Ibid.*, p. 420.

434. Sur la confession ne laissant pas de place à l'interprétation, Heinz Schilling, « Confession and the rise of religion and cultural frontiers in early modern Europe », in Eszter Andor et Istvan Györgi Toth (éd.), *Frontiers of Faith*, Budapest, Central European University European Science Foundation, 2001, p. 21-35.

435. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 424.

436. Étienne François, « La Frontière intériorisée. Identités et frontières confessionnelles dans l'Allemagne de la seconde moitié du XVII^e siècle », in Robert Sauzet (dir.), *Les Frontières religieuses en Europe du XV^e au XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 1992, p. 51-57.

437. Sur ce concept, voir la critique de la vision étatiste de la confessionnalisation par Thomas Kaufmann, « La culture confessionnelle luthérienne de la première modernité. Remarques de méthode », *Études germaniques*, 2002, 57, 3, p. 421-439.

438. Voir l'inventaire fait à Yuste :
« Grande horloge faite par Maître Januelo avec sa boîte et la table de noyer couverte d'un tapis, sur laquelle cette horloge est placée dans la chambre de l'Empereur. Une autre horloge en cristal, par ledit Januelo (Giovanni Torriano). Une autre appelée le Portique. Une autre appelée le Miroir. Autres rondes et petites pour la poche. »

439. Hubert Guicharrousse,
« Luther et la légitimité de la
guerre : la ligue de Smalkalde et le
droit de résistance », art. cit., p. 43
et suiv.

440. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 434.

441. Voir Olivier Fatio (éd.), *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, Genève, Labor et Fides, 1986.

442. Martin Friedrich, « Heinrich Bullinger und die Wittenberger Konkordie. Ein Ökumeniker im Streit um das Abendmahl », *Zwingliana*, 1997, 24, p. 59–79.

443. Paul Pfender, *Les Articles de Smalkalde (1537). Étude historique*, Paris, Imprimerie Wattier Frères, 1899-1900.

444. Ce n'est qu'en 1538 que Bullinger, depuis Zürich, refusa tout accord au nom des Églises suisses.

445. Anne Jacobson Schutte, *Pier Paolo Vergerio : The Making of an Italian Reformer*, Genève, Librairie Droz, 1977, p. 94-95.

446. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 262.

447. Sur le langage de Titien, Harold Edwin Wethey, *The Paintings of Titian, III, The Mythological and Historical Paintings*, Londres, Phaidon Press, 1975 ; Erwin Panofsky, *Problems in Titian : Mostly Iconographic*, New York, New York University Press, 1969. Sur la comparaison par Charles Quint de Titien à Apelle, permettant de lui-même se comparer à Alexandre ou Auguste, voir Françoise Létoublon, « Les

sources d'Europe sur le taureau, ou l'impériale maîtrise de Titien », in Isabelle Cogitore et Francis Goyet (dir.), *Devenir roi. Essais sur la littérature adressée au prince*, Grenoble, ELLUG, 2001, p. 195-211.

448. Alphonse Dupront, « De l'Histoire, science humaine du temps présent », *Revue de synthèse*. XXV^e Semaine de Synthèse, *L'Histoire science humaine du temps présent*, janvier-septembre 1965, t. LXXXVI, n° 37-39, p. 329, cité par Dominique Julia, « L'Historien et le pouvoir des clés : Alphonse Dupront », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 1991, 7.

449. Érasme, « Le poignard du chevalier chrétien », in Jacques Chomarat (éd.), *Œuvres choisies*, Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 76-77. Ajoutons que ce soleil de Titien participe peut-être aussi de la métaphysique ficinienne de la lumière, et donc d'une comparaison orphique du soleil à Dieu : voir Marsile Ficin, *Métaphysique de la lumière*, Julie Reynaud et Sébastien Galland (éd.), Paris, L'Act Mem, 2008. Voir la lettre, rédigée sous

forme de dialogue, destinée à Michele Mercati de San Miniato :
« Regarde la lumière [...] dans le monde matériel, pleine de toutes les formes de toutes les choses, soustrais la matière, laisse le reste : tu obtiens l'âme, lumière incorporelle, omniforme, mobile. Ôte-lui, derechef, le mouvement, déjà tu atteins l'intellect angélique, lumière incorporelle, omniforme, immuable. Enlève-lui aussi cette diversité, par laquelle une forme se différencie selon sa luminosité, et qui est emplie d'une lumière venue d'ailleurs, afin que l'essence de la lumière et de chaque fortune soit identique et que la lumière se forme elle-même et, au travers de ses formes, forme toutes choses. Cette lumière brille infiniment parce

qu'elle brille de sa propre nature et elle n'est point souillée, ou comprimée, quand elle se mélange à autre chose, elle est là à travers toutes choses, parce qu'elle n'appartient à aucune, à aucune en propre, de sorte qu'elle fulgure à travers toutes choses équitablement. Elle vit à partir de soi et elle procure la vie aux choses tout entières, puisque son ombre est telle la lumière du Soleil, donnant seule la vie aux réalités corporelles [...]. Ainsi, qu'est-ce que la lumière du Soleil ? L'ombre de Dieu. Ainsi, qu'est-ce que Dieu ? Dieu est le Soleil du Soleil ; la lumière du Soleil est Dieu dans le corps du monde ; Dieu est la lumière du Soleil au-dessus des intellects angéliques » (cité *in* Marsile Ficin,

Lettres, Julie Raynaud et Sébastien Galland (trad.), Paris, Vrin, 2010, p. 21).

450. Denys, *Des noms divins*, abbé Darboy (éd.), Paris, Sagnier et Bray, 1845, chapitre XV, avec le fait que les verges « indiquent, je crois, leur caractère royal et souverain et qu'ils mènent à terme toutes leurs entreprises à leur terme ».

451. *Ibid.*, chapitre IV, p. 376.

452. *Ibid.*, p. 461.

453. Platon, *La République*, VII,
517b.

454. Cynthia Fleury, « La lumière ficinienne est-elle orientale ? », in Pierre Magnard (dir.), *Les Platonismes à la Renaissance*, Paris, Vrin, 2001, p. 115-116.

455. *Ibid.*, p. 118, qui cite Marsile Ficin, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, t. III, Livre XVIII, p. 216.

456. Alain Michel, « *Pulchritudo splendor dei* : de Platon à Ficcin », Pierre Magnard (dir.), *Les Platonismes à la Renaissance*, op. cit., p. 99.

457. Marsile Ficin, *Métaphysique de la lumière*, *op. cit.*, p. 37-39.

458. Naïma Ghermani, *Le Prince et son portrait*, *op. cit.*, p. 289.

459. Pierpaolo Merlin, *La Forza et la fede*, Rome et Bari, Laterza, 2004.

460. Ulinka Rublack, *Reformation Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 66-67, dont la lecture a été décisive. Charles Quint comme κατέχων est aussi évoqué in Luise Schorn-Schutte, *Karl V : Kaiser zwischen Mittelalter und Neuzeit*, Munich, C. H. Beck, 2008, p. 28. Voir Franz Bosbach, *Monarchia universalis. Ein politischer Leitbegriff der frühen Neuzeit*, Göttingen,

Vandenhoeck et Ruprecht,
1988/2002.

461. 2 Thess., 2.1.1-2.12.2.

462. Pierre Hadot, *Introduction aux Pensées de Marc Aurèle*, Paris, Fayard, 1997.

463. Nicolas de Cues, *La Sagesse selon l'idiot*, Françoise Coursaget (trad.), Paris, Hermann, 2009.

464. Il est hors de question dans cette recherche de participer à une quelconque « renaissance » de Carl Schmitt qui perdure depuis 1985 et qui peut aller jusqu'à produire l'image d'un théoricien de « confiserie » pour reprendre une formule d'Yves-Charles Zarka (*Un Détail Nazi dans la pensée de Carl Schmitt*, Paris, PUF, 2005 et *Carl Schmitt ou le mythe du politique*, Paris, PUF, 2009). Sur la captation du κατέχον par Carl Schmitt et son

accommodation à l'idéologie du III^e Reich dans *Der Nomos der Erde* en lien avec le concept de « Grossraum », le Reich ayant la mission de retenir l'action de l'Antéchrist : Jean-Claude Monod, *La Querelle de la sécularisation de Hegel à Blumenberg*, Paris, Vrin, 2002, p. 180-1982 et Julia Helle, « Katéchon : Carl Schmitt's Imperial Theology and the Ruins of the Future », *The Germanic Review*, 2009. Pour une critique sans concessions et sur le legs d'« obsessions théoriques », Jan-Werner Müller, *Carl Schmitt, un esprit dangereux*, Paris, Armand Colin, 2007. Pour une vision décontextualisée de Schmitt mais introduisant une problématique banalisation de l'ensemble

systemique de sa démarche, Jean-François Kervégan, *Que faire de Carl Schmitt ?*, Paris, Gallimard, 2011. Sur l'importance du catholicisme dans la démarche de Schmitt, Michael Hoelzl, « Before the Anti-Christ is revealed : On the katechontic structure of messianic time », in Arthur Bradley et Paul Fletcher (dir.), *The Politics to Come. Power, Modernity and the Messianic*, Londres et New York, Continuum, 2010, qui précise que Tertullien fut le premier à procéder à l'identification du κατέχων avec l'Empire romain, dans l'*Apologeticum* ; sur l'opposition de Walter Benjamin à Schmitt théoricien de l'État total, Enzo Traverso, *À Feu et à sang : de la guerre civile européenne, 1914-*

1945, Paris, Stock, 2007. Sur le concept de « mythe stratégique », Michael G. Salter, *Carl Schmitt, Law as Politics, Ideology and Strategic Myth*, New York et Abingdon, Routledge, 2012.

465. Mariano Delgado,
« Typologien des Antichristmotivs
in Spanien », in Volker Leppin
(dir.), *Der Antichrist. Historische
und systematische Zugänge*,
Stuttgart, Kohlhammer W., 2011,
p. 357-380.

466. Darin Hayton, « Astrology as political propaganda : Humanist responses to the Turkish Threat in early-Sixteenth-Century Vienna », *Austrian History Yearbook*, janv. 2007, vol. 38, p. 61-91 ; Dietrich Kurze, « Popular astrology and prophecy in the fifteenth and sixteenth centuries : Johannes Lichtenberger », Paola Zambelli (dir.), *Astrologi Hallucinati*, op. cit.

467. Ottavia Niccoli, *Profeti e popolo nell' Italia del Rinascimento*, Rome et Bari, Laterza, 1987.

468. Ainsi qu'à ses *Préceptes civils* ou *Préceptes d'administration publique* : « Ce ne fut pas sur de légers motifs que le peuple romain éleva subitement au consulat, contre les lois, Cornélius Scipion, qui ne demandait que l'édilité. L'admiration qu'inspiraient ses grandes qualités, la victoire qu'il remporta, jeune encore, dans le combat singulier qu'il soutint en Espagne, les exploits qu'il fit peu de temps après contre les Carthaginois,

n'étant que simple tribun des soldats, déterminèrent ce choix. C'était pour tous ces hauts faits que Caton l'Ancien disait de lui : "Seul il a du bon sens ; les autres au hasard / Errent autour de lui comme des ombres vaines" », Plutarque, *Œuvres morales* traduites du grec par Ricard, Paris, Chez Lefèvre, 1844, t. IV, p. 73.

469. Praeceptis civilibus et in Apophthegmatis : « Narrat Diogenes Laertius Chrysippum philosophum usqueadeo sibi placuisse, ut consultus a quodam, cui potissimum filium suum philosophiae praeceptis instituendum traderet, sibi committendum responderit. Nam si quem, inquit, alium me praestantiorem arbitrarer, ipse apud hunc philosophiae darem operam. Unde et illud Homericum de eo

*vulgo jactatum fuisse, quod solus
saperet, reliqui vero umbrae
ferrentur. »*

470. Érasme de Rotterdam, *Les Adages*, Jean-Christophe Saladin (éd.), 5 vol., Paris, Les Belles Lettres, 2011, t. 2, « Adages 1001 à 2000 », « Hâte-toi lentement », p. 183-184.

471. Sur l'idée de frontière liquide,
ibid., p. 174-177.

472. Pline, *Histoire naturelle*, Paris,
La Veuve Desaint, 1771, t. III, Livre
VIII, p. 381-389.

473. Voir Jean-Marc Moriceau, *L'Homme contre le loup. Une guerre de deux mille ans*, Paris, Fayard, 2011.

474. Jean Trinquier, « Les loups sont entrés dans la ville : de la peur du loup à la hantise de la cité ensauvagée », in Marie-Claude Charpentier (dir.), *Les Espaces du sauvage dans le monde antique : approches et définitions. Colloque de Besançon, 4-5 mai 2000*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 85-118.

475. Pierre Mesnard, « L'expérience politique de Charles Quint et les enseignements d'Érasme », art. cit, p. 55.

476. Antonio de Guevara,
L'Horloge des princes, Paris,
Guillaume Le Noir, 1555, p. 272.

477. *Ibid.*, p. 273.

478. *Ibid.*, p. 278-279.

479. *Ibid.*, p. 244.

480. *Ibid.*, p. 299.

481. *Ibid.*, p. 200.

482. *Ibid.*, p. 47.

483. John M. Headley, *The Emperor and His Chancellor : A Study of the Imperial Chancellery under Gattinara*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983. *Id.*, *Empire, Church, and World : The Quest for Universal Order, 1520-1640*. Aldershot, Ashgate, 1997.

484. Raymond Marcel,
« *L'Enchiridion militis christiani*.
Sa genèse et sa doctrine. Son succès
et ses vicissitudes », *Colloquia
erasmiana turonensia. Douzième
stage international d'études
humanistes, Tours 1969*, vol. II,
Paris, Vrin, 1972, p. 625. Faut-il
suivre Heinz Schilling pour qui
Charles Quint est un homme en
marge des mutations religieuses de
son époque, vivant plus les années
passent dans « un anachronisme

grandiose » (« Charles Quint et la religion. La lutte pour la pureté et l'unité du christianisme », art. cit., p. 306) vers lequel l'aurait porté son attachement au capital symbolique de ses ancêtres, « défenseurs de la foi catholique, des cérémonies sacrées, décrets, ordonnances et coutumes saintes », ayant laissé par héritage et par droit naturel « les saints devoirs catholiques » (*ibid.*, p. 296-297) ? Pour Heinz Schilling, ses apprentissages d'enfance auraient rendu Charles Quint « incapable mentalement et spirituellement [...] de saisir le nouvel esprit religieux » et l'auraient maintenu dans une piété ritualisée articulée à la nécessité de la confession et de la dévotion au Saint-Sacrement (p. 307). Dès le 19

avril, le nouvel Empereur définit la profession de foi présentée par Luther comme une « fausse doctrine » édictée par un « hérétique notoire ». Toutefois la clef de la spiritualité de Charles Quint serait, entre autres, sans doute à trouver dans l'*Ecce homo* commandé à Titien en 1543 et conservé au Kunsthistorisches Museum de Vienne. Le Christ est présenté à la foule par un homme vêtu de bleu, Ponce Pilate qui proclame son jugement. En marge des cavaliers, des hommes, femmes et enfants qui composent la foule en contrebas, il est important de voir que, près du Christ, est en train de s'agenouiller un homme qui porte une armure et qui tient un bouclier sur lequel figure l'aigle impériale. Cet homme

peint de dos, dont le visage n'est donc pas visible et qui est accompagné d'un chien synonyme de foi, n'est-il pas Charles Quint, dans une posture d'adoration du Christ débutant son parcours de souffrances pour la Rédemption de l'humanité ? Charles Quint, s'apprêtant à assumer sa mission de *defensor et protector fidei* ? Charles Quint le retardateur eschatologique.

485. Frederick A. de Armas,
*Quixotic Frescoes : Cervantes and
Italian Renaissance Art*, Toronto,
University of Toronto Press, 2006.

486. Franz Kampers,
*Kaiserprophetieen und Kaisersagen
im Mittelalter. Ein Beitrag zur
Geschichte der deutschen
Kaiseridee,* Paderborn,
Europäischer Geschichtverlag, 2015
(rééd. de Munich, H. Lünebourg,
1895).

487. Sur l'utilisation de Lazius en Espagne, voir Luna Najera, « Myth and Prophecy in Juan Gines de Sepulveda Crusading “ Exhortation “ », *Bulletin for Spanish and Portuguese Historical Studies*, 35/1, déc. 2010, p. 48-68. Voir Frances Courtney Kneupper, *The Empire at the End of Time. Identity and Reforme in Late Medieval German Prophecy*, Oxford, Oxford University Press, 2016, p. 42-43.

488. Adriano Prosperi, « Attese millenaristiche e scoperta del Nuevo Mondo », *Il Profetismo gioachimita tra Quattrocento e Cinquecento, Atti del III Congresso Internazionale di Studi Gioachimiti S. Giovanni in Fiore, 17-21 settembre 1989*, Gian Luca Potestà (dir.), Gênes, Marietti, 1991, p. 445 ; Juan Carlos d'Amico, « De Pavie à Bologne pendant les guerres d'Italie (1525-1530) », *La prophétie*

comme arme de guerre..., op. cit .,
p. 97-107.

489. A. Y. Haran, *op. cit.*, p. 67 ;
Augustin Redondo, *Les Discours
sur le sac de Rome de 1527 :
pouvoir et littérature*, Paris, Presses
de la Sorbonne Nouvelle, 1999,
p. 46-47.

490. Philippe Büttgen,
« Eschatologie, fin de l'histoire,
ontologie de l'actualité », *Après la
fin de l'histoire. Temps, monde,
historicité*, in Jocelyn Benoist et
Fabio Merlini (dir.), Paris, Vrin,
1998, p. 60-72 et *id.*, *Luther et la
philosophie. Études d'histoire*,
Paris, Vrin, 2011, p. 38 et suiv.

491. Pour une analyse du cheminement dont les *Dictata* témoignent, Denis R. Janz, *Luther and Late Medieval Thomism. A Study in Theological Anthropology*, Waterloo, Wilfried Laurier University Press, 1983, et Tarald Rasmussen, « *Inimici Ecclesiae* : Das ekklesiologische Feinbild in Luther's *Dictata Super Psalterium* (1513-1515) », *Horizont der theologischen Tradition*, Leyde, Brill, 1989.

492. Marc Lienhard, « Les Cantiques de Luther », *Positions luthériennes*, janvier-mars 1984, n° 32, p. 2-67, cité par Marc Lienhard, « Luther et la liberté chrétienne. Le salut et la liberté », *La revue réformée*, 2007/4, n° 244, t. LVIII, et *id.*, « La foi et la liberté chrétienne selon Luther », in Jean Schillinger (dir.), *Martin Luther et les débuts de la Réforme*, Nancy, Centre de recherches germaniques

et scandinaves de l'université de
Nancy-II, 2001, p. 59-76.

493. Heiko A. Oberman, *Luther :
Man Between God and the Devil*,
Yale, Yale University Press, 1990.

494. Gerhard Ebeling, « *Fides occidit rationem*. Ein Aspekt der theologia crucis in Luthers Auslegung von Gal 3,6 », *Lutherstudien III*, Tübingen, Mohr, 1985, p. 213.

495. Mark U. Edwards, Jr., *Luther's Last Battles. Politics and Polemics 1531-46*, Ithaca, Cornell University Press, 1983.

496. Marc Lienhard, *Identité confessionnelle et quête de l'unité. Catholiques et protestants face à l'exigence œcuménique*, Lyon, Éditions Olivétan, 2007, p. 43.

497. Hans-Ulrich Hofmann, *Luther und die Johannes-Apokalypse*, Tübingen, Mohr, 1982.

498. John T. Baldwin, « Luther's eschatological Appraisal of the Turkish Threat in eine Heerpredigt wider den Türken », *Andrews University Seminars Studies*, automne 1995, vol. 33, n° 2, p. 185-202 ; W. Stanford Reid, « The four monarchies of Daniel in Reformation historiography », *Historical Reflections*, printemps 1981, 8/1, p. 115-123 ; Winfried Vogel, « The eschatological theology of Martin Luther. Part I :

Luther's basic concepts », *Andrews University Seminars Studies*, été 1987, vol. 25, n° 2, p. 183-199. Et surtout Adam S. Francisco, *Martin Luther and Islam : A Study in Sixteenth-Century Polemics and Apologetics*, Leyde, Brill, 2007, p. 80 et suiv.

499. Ce qui ne l'empêche pas de traduire Riccoldo da Monte et sa *confutatio* du Coran dans *Verlegung des Alcoran* (Adam S. Francisco, *Martin Luther and Islam, op. cit.*, p. 91).

500. Martin Luther fit un rêve dans lequel il se trouva attaqué par Satan. Le diable déroula un long rouleau où était écrite une longue liste des péchés de Luther. Lorsque le diable arriva à la fin du rouleau, Luther demanda au diable : « Est-ce tout ce que tu as trouvé ? – Oh non ! », répondit le diable, et il déroula un deuxième rouleau, puis un troisième et là le diable n'en trouva plus. C'était déjà pas mal et il espérait que Luther allait déprimer pas mal

de temps avec ces trois rouleaux d'infractions à la Loi. « Tu as oublié quelque chose !, dit Luther au diable. Va et écris sur chacun de ces rouleaux : le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché ! » Le diable poussa un cri terrible et disparut en maugréant. Le sang de Christ avait anéanti ses plans.

501. George W. Forell,
« Justification and eschatology in
Luther's thought », *Church History*,
juin 1969, 38, p. 164-174.

502. Ulrich Asendorf, *Eschatologie bei Luther*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1967, p. 42 ; Winfried Vogel, « The eschatological theology of Martin Luther. Part I : Luther's basic Concepts », *Andrews University Seminars Studies*, automne 1986, vol. 24, n° 3, p. 249-264.

503. Daniel Olivier, *La Foi de Luther. La cause de l'Évangile dans l'Église*, Paris, Beauchesne, 1978, p. 93.

504. Pour une analyse de la quête
exégétique de Luther, *ibid.*, p. 96-
102.

505. *Ibid.*, p. 257, par exemple les supputations de Michael Stiefel, qui avait prévu l'avènement du Christ pour le 19 octobre 1533. Voir la supputation *annorum mundi* de 1541, de Luther, qui fixait à 1540 l'an 5500, mais affirmait que le Christ pouvait venir avant la fin de sixième millénaire.

506. Martin Luther, *Le Livre de la liberté chrétienne avec l'épître dédicatoire au pape Léon X*, Félix Kuhn (trad.), Paris, Sandoz et Fischbauer, 1879 [*Von der Freiheit eines Christenmenschen*].

507. Daniel Olivier, *La Foi de Luther, op. cit.*, p. 91.

508. *Ibid.*, p. 261.

509. James Nestingen, « The End of the End : The role of Apocalyptic in the Lutheran reform », *Word and World*, 1995, vol. 15, n° 2, p. 204.

510. Winfried Vogel, « The eschatological theology of Martin Luther. Part II : Luther's exposition of Daniel and revelation », *Andrews University Seminars Studies*, automne 1987, vol. 25, p. 198.

511. Ken Sundet Jones, « The apocalyptic Luther », *World and World*, 2005, vol. 25, n^o 3, p. 308-316.

512. Attente ne veut pas toutefois dire que Luther assumerait de savoir ce que seul Dieu sait dans son insondable et transcendante sagesse, comme l'anecdote qui suit le prouve : « Le 28 septembre 1532, maître Stiefel de Lochau vint à Wittenberg afin d'avoir, au sujet de ses opinions sur le jugement dernier, une conférence avec le docteur Luther ; mais l'électeur avait enjoint de garder le silence à ce sujet, et Stiefel en fut extrêmement

contrarié, et il dit au docteur Luther : “Je m’étonne que vous ne vouliez pas me laisser parler devant le peuple ; il est certain que ce que j’ai à dire, je suis forcé de le dire, même contre ma propre volonté.” Le docteur répondit : “Maître, vous avez eu la force de souffrir sous les papistes ; souffrez donc encore jusqu’à ce que quatre semaines se passent” ; et il ajouta qu’un meunier de village lui avait déjà prédit que le jugement dernier devait arriver le 27 septembre, c’est-à-dire la veille du jour actuel. Stiefel répliqua : “Lorsque j’étais en route, j’ai vu de grand matin, du côté de l’Orient, un superbe arc-en-ciel, et j’ai pensé que ce pouvait être un signe de l’avènement de Jésus-Christ.” Le docteur Luther répondit : “Ce n’est

pas seulement l'arc-en-ciel qui se montrera alors ; toutes les créatures seront consumées par la foudre et le feu. Le son terrible de la trompette appellera tous les morts à la résurrection ; plût à Dieu que nous entendissions bientôt cet appel !” Le docteur Luther dit un autre jour : “Stiefel a prétendu fixer l'époque de la fin du monde ; il calculait qu'elle tombait quarante-deux semaines à partir du mois de décembre 1532, et il avait trouvé qu'elle arriverait le jour de la fête de saint Michel. La veille il me dit : ‘Nous avons bien peu de temps à vivre ; le moment approche ; je distribuerais volontiers mes biens, mais je crains qu'il ne se rencontrât personne qui en voulût ; demain soir nous serons assis dans le ciel.’ Stiefel prétendait que le

monde n'avait que 1 500 ans à durer depuis l'ascension de Jésus-Christ. Il est à regretter qu'un homme pieux et savant comme lui soit tombé dans la persuasion qu'il était le septième ange et qu'il devait faire résonner la trompette annonçant le dernier jour ; il distribua tous ses livres et tout son mobilier, comme ne pouvant plus lui être utiles." Alors je dis : "Un des signes du dernier jour, c'est le grand mépris dans lequel sera précédemment tombée la parole de Dieu." Le docteur Luther répondit : "Les papistes ont avancé là-dessus des erreurs que nous méprisons. Dieu n'a pas voulu révéler sa volonté, afin que nous persistions dans la prière et dans la crainte." » Stiefel, ancien augustin, était pasteur de Lochau, et est l'auteur de

*Ein Rechen Büchlin Vom End
Christ. Apocalypsis In Apocalypsim,*
Wittenberg, George Rhaw, 1532, et
d'une *Arithmetica integra*,
Nuremberg, apud Johan. Petreium,
1544 ; voir Joseph Ehrenfried
Hofmann, *Michael Stifel 1487?
-1567 : Leben, Wirken und
Bedeutung für die Mathematik
seiner Zeit*, Wiesbaden, Franz
Steiner, 1968.

513. « Et je regardai, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus avait un arc, et une couronne lui fut donnée, et il sortit victorieux. »

514. Rappelons que les deux premières éditions des *Propos* datent de 1566 et 1568-1571, l'édition de 1569 contenant les *Warhrhaftige Propheceyungen* réunies par Georg Walther et recueillies à partir de 1529 par Johann Aurifaber, Veit Dietrich, Hiéronymus Besold, Anton Lauterbach, Johannes Mathesius, Georg Rörer, Johannes Sotols, Jakob Weber...

515. Hermann von Wied.

516. Erik H. Erikson, *Luther avant Luther, op. cit.*, p. 294.

517. *Ibid.*, p. 289.

518. Cité par Jean Wirth, *Luther : étude d'histoire religieuse*, Genève, Librairie Droz, 1981, p. 125.

519. Luther, *Propos de Table*
(*Tischreden*), *op. cit.*, p. 101.

520. *Ibid.*, p. 352.

521. Luisa de Urtubey, *Freud et le Diable*, Paris, PUF, 1983, et *id.*, « Les ruses et les pièges du diable », in Yves Bonnefoy (dir.), *Pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et la culture*, Seyssel, Champvallon, 1988, p. 73-80.

522. Cité par Erik H. Erikson,
Luther avant Luther, op. cit., p. 291-
292.

523. Paul Tillich, *Substance catholique et principe protestant*, Genève et Laval, Cerf-Labor et Fides-Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 327.

524. Katharina von Bora.

525. Luther ajoute l'anecdote d'une femme de Magdebourg ayant repoussé le diable par un pet, mais qu'il y a danger à s'opposer frontalement au diable : « On s'expose à bien des périls lorsqu'on veut faire plus qu'on ne peut ; il en est des exemples. Un homme se glorifiait de son baptême, et le diable s'étant présenté à lui, la tête munie de cornes, il lui arracha une de ses cornes ; un autre voulut en faire autant, et le diable le tua. »

526. Sur la métaphore du tissage et du défilage, Paola Ceccarelli, « Le tissage, la mémoire et la nymphe. Une récente lecture de l'Odyssée », *Dialogues d'histoire ancienne*, 1995, vol. 21, n°1, p. 181-191, et Ioanna Papadopoulou-Belmehti, *Le Chant de Pénélope. Poétique du tissage féminin dans l'Odyssée*, Paris, Belin, 1994, qui voit dans le tissage-défilage de Pénélope une transposition symbolique des

aventures
d'Ulysse.

toujours

réitérées

527. Cité par Sylvie Ballestra-Puech, *Métamorphoses d'Arachné*, *op. cit.*, p. 109.

528. William H. Sewell, jr., *Logics of History. Social Theory and Social Transformation*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005, p. 9.

529. Bernard Lamizet, *Sémiotique de l'événement*, Paris, Lavoisier, 2006.

530. Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.), *L'Événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2006.

531. Sur la conjonction symboles-symptômes, le symptôme étant un « symbole mnésique », Marcel Scheidhauer, « Le symptôme, le symbole et l'identification dans l'hystérie dans les premières théories de Freud [Identités, processus d'identification, nominations] », *Enfance*, 1987, t. 40, n° 1-2, p. 151-162, p. 152, « Freud dit que la formation des symptômes se fait par l'identification au moyen de la

libido » ; voir Katharina dans les *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1992. « Ainsi, le symptôme apparaît comme une symbolisation possible et l'identification comme la voie qu'emprunte le désir pour accéder à son expression dans la conversion hystérique. »

532. Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1960, p. 54.

533. Jean Greisch (dir.), *Paul Ricœur, l'herméneutique à l'école de la phénoménologie*, Paris, Beauchesne, 1995.

534. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund*, Édouard
Fick (trad.), 2 vol., Genève, Jules-
Guillaume Fick, 1886, t. II, p. 98-
99.

535. Notons qu'en 1545, un capitaine, probablement le comte Bechlingen [Bichling ?], qui avait fait des enrôlements dans le cadre des affaires avec la France, fut arrêté, transféré à Metz et condamné à la décapitation. Le 21 juin, alors qu'il s'apprêtait à aller au supplice, il fut grâcié par l'Empereur à la demande de l'archiduc Maximilien et de Maurice de Saxe (Louis Prosper Gachard, *Trois années de l'histoire de Charles-Quint (1543-*

1546) : d'après les dépêches de l'ambassadeur vénitien, Bernardo Navagero, par M. Gachard, Bruxelles, C. Muquardt, 1845, p. 45).

536. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,*
t. II, p. 35-37.

537. Alphonse Dupront, *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987, p. 100, cité par Sylvio Hermann de Franceschi, « L'irruption de l'événement dans le temps de l'Histoire. Rythmique événementielle et longue durée selon Alphonse Dupront (1905-1990) », *Revue historique*, 2011, t. CCCXIII, n^o 659, p. 611-636, p. 630.

538. L'expression « *siglo inquieto* » vient de fray Prudencio de Sandoval (« J'écris les hauts faits d'un siècle inquiet. Je dis les empires, les couronnes, les sceptres que la vanité du monde estime et glorifie. Je raconte les guerres, les morts de 500 000 hommes, les meilleurs du monde ; les armes déchaînées durant un demi-siècle, les captivités de rois, le sac de Rome... » », cité par Pierpaolo Merlin, *La Forza et la fede*, *op. cit.*, p. IX. Voir Luisa

Schorn-Schütte, *Karl V. Kaiser
zwischen Mittelalter und Neuzeit*,
Munich, C. H. Beck, 2000.

539. Pour une bibliographie générale sur les événements de la guerre de Smalkalde, Alfred Schüz, *Der Donaufeldzug Karls V. im Jahre 1546*, Tübingen, 1930 et Fritz Hartung, *Karl V und die deutsche Reichsstände von 1546-1555*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1971.

540. Jacques V. Pollet, *Études sur les relations de Bucer avec les Pays-Bas. L'Électorat de Cologne et l'Allemagne du Nord*, t. II : *Documents*, Leyde, Brill, 1985.

541. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 464-465.

542. Michel Pastoureau, *Une Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004.

543. Emmanuel Buron, Philippe Guérin, et Claire Lesage (dir.), *Les États du dialogue à l'âge de l'humanisme*, Rennes, PUR, 2015.

544. Augustin Renaudet, *Érasme et l'Italie*, Genève, Librairie Droz, 1954, p. 302-302 ; Léon-Ernest Halkin, « Érasme et la mort », *Revue de l'histoire des religions*, 1983, vol. 200, n° 3, p. 269-291.

545. Voir Jacques Chomarat,
*Grammaire et rhétorique chez
Érasme*, 2 vol., Paris, Les Belles
Lettres, 1981, t. II, p. 911.

546. Jean-Claude Margolin, *Érasme par lui-même*, Paris, Seuil, 1965, p. 50.

547. *Ibid.*, p. 76.

548. Jan Nicolaas Bakhuizen van den Brink, « Érasme : Humanisme et “philosophia christiana” », *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome*, t. 36, La Haye, 1973, p. 96.

549. Cité par Franz Bierlaire,
*Colloques d'Érasme : réforme des
études, réforme des mœurs et
réforme de l'Église au XVI^e siècle,*
op. cit., p. 80-86.

550. *Ibid.*, p. 102.

551. Jorge Alves Osorio, « Énoncé et dialogue dans les *Colloques d'Érasme* », in André Godin, Jacques Chomarat et Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du colloque international Érasme, op. cit.*, p. 28. On pourrait aussi citer les *Dialogues* de Juan-Luis Vivès.

552. Toon van Houdt, Jan Papy, Gilbert Tournoy et Constant Matheeusen (dir.), *Self-Presentation and Social Identification. The Rhetoric and Pragmatics of Letter Writing in Early Modern Times*, Louvain, Leuven University Press, 2002, p. 82-85.

553. André Godin, « Du bon usage du sacré : Érasme de Rotterdam », *Les Cahiers du Centre de recherches historiques*, 1992, 9, Paris.

554. Thomas Fuchs, *Konfession und Gespräch : Typologie und Funktion der Religionsgespräche in der Reformationszeit*, Cologne, Böhlau, 1995 et Marion Hollerbach, *Das Religionsgespräch als Mittel der konfessionellen und politischen Auseinandersetzung im Deutschland des 16. Jahrhunderts*, Francfort-Bern, Peter Lang, 1982.

555. Étienne Wolf (éd.), *Érasme. Colloques*, 2 vol., Paris, Imprimerie nationale, 1992, t. I, p. 13-14.

556. Carine Ferradou, « La réflexion sur le pouvoir du langage dans plusieurs colloques d'Érasme, le "Lucien Batave" », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, 2004, n° 58, p. 59-88.

557. Marie Barral-Baron, *L'Enfer d'Érasme*, *op. cit.*, p. 368-369.

558. Jean-Paul Gillet (éd.), *La Langue, par Desiderius Erasmus*, Genève, Labor et Fides, 2002, p. 40-41.

559. Jacques Chomarat, « II. Paideia et Rhétorique chez Érasme », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, mars 1986, n° 1, p. 67-86.

560. Bénédicte Sère, « La disputation dans l'université médiévale : esquisse d'un usage public du raisonnement ? », in Patrick Boucheron et Nicolas Offenstadt (dir.), *L'Espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas*, Paris, PUF, 2001, p. 251-262.

561. Émile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, 3 vol., t. I : *La Réformation*, Paris, PUF, 1961, p. 215.

562. *Erasmi Liber de sarcienda ecclesiae concordia deque sedandis opinionum dissidiis, cum aliis nonnullis lectu dignis* [Hieronimus Froben et Nicolaus Episcopus], Bâle, 1533.

563. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 466 et Vinzenz Pfnür, « Die Einigung bei den Religionsgesprächen von Worms und Regensburg 1540/1541 », in Gerhard Müller (dir.), *Die Religionsgespräche der Reformationszeit*, Gütersloh, Mohn Verlag, 1980, p. 55-88.

564. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, Paris, Payot, 1939, p. 447.

565. Pour un aperçu sur les colloques de religion, Fabrice Olivier Flüchiger, *L'Invention de la dispute moderne. La construction d'un espace de controverse religieuse dans les années 1520 (Saint-Empire et Corps helvétique)*, maîtrise sous la direction d'Olivier Christin et Béatrice Nicolier, Genève, Unige, 2006.

566. Jacques V. Pollet, *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse dans l'Allemagne du XVI^e siècle*, op. cit., p. 136-137.

567. Cornelis Augustijn, « L'esprit d'Érasme au colloque de Worms », *Colloquia Erasmiana Turonensia* (1969 : Tours), Stage international d'études humanistes (12, 1969, Tours), université de Tours. Centre d'études supérieures de la Renaissance, Jean-Claude Margolin (dir.), Paris, Vrin, 1972, p. 390.

568. Jacques V. Pollet, *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse dans l'Allemagne du XVI^e siècle*, op. cit., p. 138.

569. On peut se demander, parallèlement, si ce qui se passe le 28 juin 1539 en Angleterre n'a pas pu montrer, en outre, que rien n'était définitif : l'*Acte des Six articles* va en effet dans le sens d'une réaffirmation catholique sur le plan de la transsubstantiation, du célibat des prêtres (« *Thirdly, that priests after the order of priesthood received, as afore, may not marry, by the law of God* »), de la chasteté (« *Thirdly, that priests after the*

order of priesthood received, as afore, may not marry, by the law of God »), de l'autorisation de célébration de messes privées, de la confession auriculaire.

570. « *But with the shift from a polemical to an œcumenical approach in recent years, this judgment has been reconsidered. Also it is important to distinguish between the colloquy in general, which clearly failed, and article 5, which did produce agreement...* », Antony N. S. Lane, « A tale of two Imperial Cities : Justification at Regensburg (1541) and Trent (1546-1547) », in Bruce L. McCormack (dir.), *Justification in*

Perspective : Historical Developments and Contemporary Challenges, Grand Rapids, Baker Academic, 2006, p. 125-130, sur l'idée de *justitia Duplex*, la *justitia inhaerens* correspondant à la sanctification des catholiques.

571. Hans-Martin Barth, *Das Regensburger Religionsgespräch im Jahr 1541. Rückblick und ökumenische Perspektiven*, Ratisbonne, Pustet, 1992 ; Gerhard B. Winkler, « Das Regensburger Religionsgespräch 1541 », in Dieter Albrecht (dir.), *Regensburg – Stadt der Reichstage. Vom Mittelalter zur Neuzeit*, Ratisbonne, Universitätsverlag Regensburg, 1994.

572. Alphonse Dupront, *Les Conciles de l'Église moderne et contemporaine*, Paris, Centre de documentation universitaire (CDU), 1963, p. 157-159.

573. Augustin Renaudet, *Études sur l'histoire de la Réforme*, Paris, CDU, s. d., fasc. IV, p. 212.

574. Voir Bernhard Lohse, *Martin Luther : eine Einführung in sein Leben und sein Werk*, Munich, C. H. Beck, 1997, p. 103-106.

575. Marc Lienhard, *Martin Luther, un temps, une vie, un message*, Paris et Genève, Le Centurion-Labor et Fides, 1983, p. 296-97.

576. Hubert Guicharrousse, « Luther et la légitimité de la guerre : la ligue de Smalkalde et le droit de résistance », art. cit., p. 35-47 et Jean-Marie Paul, « Guerre juste et paix juste : saint Augustin et Luther », *in* Jean-Paul Kahn, Françoise Knopper et Anne-Marie Saint-Gille (dir.), *De la guerre juste à la paix juste*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 2 suiv.

577. Émile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, t. I, *op. cit.*, p. 216.

578. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 418-420.

579. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 290.

580. Pour un tableau de la réformation « consolidée », Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 440-448.

581. Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle, d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Besançon*, Charles Weiss (éd.), 4 vol., Paris, Imprimerie royale, 1841-1852, t. II, p. 191.

582. Sur Marie de Hongrie, Martina Fuchs et Orsolya Réthelyi (dir.), *Maria von Ungarn (1505-1558). Eine Renaissancefürstin*, Münster, Aschendorff, 2007 et Laetitia V. G. Gorter-Van Royen, *Maria van Hongarije, regentes der Nederlanden. Een politieke analyse op basis van haar regentschapsordonnanties en haar correspondentie met Karel V*, Hilversum, Verloren, 1995.

583. Frank Keverling Buisman,
« Der Frieden und das Traktat von
Venlo (1543) und die Folgen für die
Verwaltung von Geldern und
Zutphen », in Johannes Stinner et
Karl-Heinz Tekath (dir.), *Die
Geschichte Gelderns bis zum
Traktat von Venlo (1543). Ein
Überblick*, Geldern, Verlag des
Historischen Vereins für Geldern
und Umgegend, 2001.

584. Jacques Chomarat, « Le juste et l'injuste chez Érasme », *Mots et croyances*, *op. cit.*, p. 124-140, p. 139.

585. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III : *L'Allemagne depuis la fin de la révolution sociale jusqu'à la Paix d'Augsbourg (1525-1555)*, Paris, Plon, 1892-1899, p. 569.

586. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 100-101.

587. Horst Rabe, *Reichsbund und Interim. Die Verfassungs- und Religionspolitik Karls V. und der Reichstag von Augsburg 1547-1548*, Cologne et Vienne, Böhlau, 1971, p. 42, cité par Jacques V. Pollet, « La diète d'Augsbourg 1547/48 et l'Intérim d'après les publications récentes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1974, t. 36, n° 3, p. 637-653, p. 646.

588. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 577.

589. Jean du Bellay, *Defense pour le Roy de France Treschrestien, a lencontre des injures et detractions de Iaques Omphalius, faictes nagueres en Latin par ung Serviteur du Roy, et mainctemnant traduite en Francois par Simon Brunel*, Paris, De l'imprimerie de Robert Estienne, 1544. Jacques Omphalius était alors conseiller du duc de Clèves quand il rompit l'alliance avec la France. Le texte est la traduction de *Adversus Iacobi*

Omphalii maledicta, pro Rege Francorum Christiannissimo defensio, s. l., s. n., s. d.. Le motif de la « tyrannie d'ung homme » apparaît aussi dans *Response a une epitre envoyée de Spire par ung Secretaire Allemand à ung serviteur du Roy treschrestien. Aultre epistre des choses faictes puis quatre ans en Europe*, Paris, De l'imprimerie de Robert Estienne, 1544.

590. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, t. III, p. 584-586

591. Jean du Bellay, *Defense pour le Roy de France Treschrestien*, *op. cit.*, p. 303.

592. Voir la réponse, Luther, *Funff vnd sibentzig Artikel, den algemeinen Christlichen Glauben belangend : wider die zwenvnddreissig Artikel, der Sophisten vnnd Sew- theologen der Schuol zu Löwen gestellt durch Martin Luther... ; Aus dem Latein verdeutscht I.F. 1 Octobris 1545, Nuremberg, Johann Petreius, 1545.*

593. Stéphane Skalweit, « Le roi très chrétien et les princes protestants allemands », *Charles Quint, le Rhin et la France. Droit savant et droit pénal à l'époque de Charles Quint, Actes des Journées d'études de Strasbourg (2-3 mars 1973)*, Strasbourg, Publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, 1973, p. 5-34, p. 12.

594. Luther, *Propos de Table* (*Tischreden*), *op. cit.*, p. 167 (« Vers faits à propos des conversations qui eurent lieu à Worms en 1545, montrant que le pape et Luther ne pourront jamais s'entendre »).

595. Jacques V. Pollet, *Martin Bucer*, t. I : *Études*, Leyde, Brill, 1977, p. 66-69.

596. Fin de la diète le 4 août 1545.

597. Johann Schoener, *Prognosticon astrologicum pro anno Christi M. D. XLVII. Ad communem Imperii Germanici utilitatem conscriptum, ac celebri Senatus, populi que Noribergensis Gloriam dicatum à Joanne Schonero Carolostadio Mathematico, in officina Joannis Montani et Ulrici Neuber, Nuremberg, s. n., [1546].*

598. Pour une synthèse sur l'essor astrologique, Jonathan Green, *Printing and Prophecy, op. cit.*, et Paola Zambelli (dir.), *Astrologi Hallucinati, op. cit.*

599. Robin B. Barnes, *Astrology and Reformation, op. cit.*, p. 56-58.

600. Johannes Carion, *Vom Cometen den man newlich jm 1532 jar gesehen hat*, Wittenberg, s. n., 1532.

601. Dès 1536, Guillaume du Bellay note que l'Empereur accompagnait sa lutte d'un « grand et merveilleux cours de prophéties et pronostications, qui toutes promettoient à l'Empereur heureux et grands succès ; et quand plus il y adjoustoit de foy, de tant plus en faisoit-l'on semer et publier de nouvelles : et proprement sembloit, à lire tout ce qui espendoit ça et là, que ledit seigneur Empereur fût en ce monde nay pour impérer et

commander à fortune... », *Mémoires de Guillaume du Bellay* [Nouvelle collection pour servir à l'histoire de France], Joseph F. Michaud et Jean Joseph-François Poujoulat (éd.), Paris, Chez l'Editeur du Commentaire analytique du Code civil, 1838, p. 300.

602. Jacques Chomarat, *Mots et croyances*, *op. cit.*, t. II, p. 544-545, cité par Blandine Baillard-Perona, *Faire signe. La mise en scène du sens à la Renaissance du Tiers Livre au Moyen de Parvenir*, thèse de doctorat soutenue le 22 novembre 2008 sous la direction de Claude Blum, université Paris-Sorbonne, p. 67.

603. Is. 53 : 22.

604. Bernardo Navagero, *in* Louis Prosper Gachard, *Trois années de l'histoire de Charles-Quint*, *op. cit.*, p. 84.

605. James D. Tracy, *Emperor Charles V : Impresario of War. Campaign Strategy, International Finance, and Domestic Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 205, qui pose l'hypothèse d'une réorientation due à la visite d'Alexandre Farnèse.

606. Lothar Vogel, *Das zweite Regensburger Religionsgespräch von 1546 : Politik und Theologie zwischen Konsensdruck und Selbstbauptung*, Gütersloh, Random House, 2009.

607. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 108-109.

608. Francisco Alvarez de Toledo (1515-1582), chevalier de l'ordre d'Alcantara, qui avait pris part aux expéditions de Tunis, de Gand et d'Alger.

609. Bernardo Navagero, *in* Louis Prosper Gachard, *Trois années de l'histoire de Charles-Quint*, *op. cit.*, p. 105.

610. Guillaume Fillastre développa la référence aux six toisons bibliques, de Jason, Jacob, Gédéon, Job, Mesa, David, incarnant magnanimité, justice, prudence, fidélité, patience, foi, clémence. Notons que sous Charles Quint, qui tint son premier chapitre en 1516 à Bruxelles, le nombre des chevaliers est porté à cinquante et un.

611. Voir Angeles Jordano, « The plus oultra writing cabinet of Charles V : Expression of the sacred imperialism of the Austrias », *Journal of Conservation and Museum Studies*, <http://www.JCMS-journal.com/article/view/JCMS.91105/32>. La croix de saint André patron de la Bourgogne. À compléter par William A. Thorpe, « The plus oultra cabinet at South Kensington », *The Connoisseur*, 1951, 128, p. 24-28.

612. Yona Pinson, « Imperial ideology in the triumphal entry into Lille of Charles V and the Crown Prince (1549) », *Asaph*, 2001, 6, p. 205-232, p. 215.

613. Le thème de la victoire de Gédéon sur les Madianites a été aussi utilisé par Alfonso de Valdés dans la *Relacion de la Batalla de Pavia*, de 1525. Ce qui fait que la référence à Gédéon dirait la victoire possible. Laurent Gerbier (éd.), « Les raisons de l'empire et la diversité des temps », art. cit. L'Empereur, selon Valdés « *verus et vivus pastor* », est investi de la fonction de surveillance générale de la *res publica* chrétienne, une

surveillance étendue au domaine
spirituel pour que *fiet unum ovile et
unum pastor.*

614. Louis Prosper Gachard,
*Retraite et mort de Charles Quint
au monastère de Yuste, op. cit.*

615. Avec la variante de saint Jacques, voir Jay van Herwaarden, « The Emperor Charles V as Santiago Matamoros », *Peregrinations : Journal of Medieval Art and Architecture*, 2012, vol. III, n° 3, p. 83-101, à partir du « Charles V as Santiago Matamoros », attribué à Jan Cornelisz Vermeyen et conservé au Worcester Art Museum, dont il faut se demander s'il ne s'agirait pas d'une figuration satirique du *miles*

christianus plutôt que d'une
exaltation de la victoire sur le Turc
ou le Musulman.

616. Yona Pinson, « Imperial ideology in the triumphal entry into Lille of Charles V and the Crown Prince (1549) », art. cit. L'auteur insiste sur le fait que la conceptualisation de l'entrée s'inscrit dans le contexte de la victoire de 1547 et que donc est mise en avant l'image de l'Empereur défenseur de la foi, plaçant son épée au service de la religion. Le second arc de triomphe montre une jeune femme figurant

Justice, et sur la plateforme,
l'Empereur est accompagné par
Jupiter, avec sous ses pieds deux
demoiselles portant des vêtements
allemands, incarnant les
principautés de Saxe et de Hesse :
une inscription signifie que
l'Empereur règne par la vertu de la
foi, dans l'analogie avec la victoire
de Charlemagne sur les Saxons :

« Le seigneur tout puissant, qui tout
en sa main tient,

Vous a donné l'Empire, ou plains
d'ans vous mintient

A fin que la Foi Saint en Iesu
Christ florisse

Sur rebelles vous donne exercer la
Justice. »

Sur le motif de l'ombre, il est intéressant de constater que, lors de l'entrée de Lille, à côté de l'aigle Habsbourg à deux têtes siégeant sur un trône, on apercevait une caverne avec un dragon effrayant (la maison des Tudor) accompagné d'une salamandre (les Valois) et de « Crainte ». À l'opposé, il y avait un palais des vertus, et le triomphe de la Renommée sur la mort.

617. D'autres scènes suivaient, dont le « Triomphe de la libéralité sur la prodigalité et la tyrannie » : André Chastel, « Les Entrées de Charles Quint en Italie », in Jean Jacquot (dir.), *Fêtes et Cérémonies au temps de Charles Quint*, op. cit., p. 197-206 ; Horst W. Janson, « A mythological portrait of the Emperor Charles the Fifth », *Worcester Art Museum Annual*, 1935-1936, 50, p. 19-31 ; Pierre Mesnard, « L'expérience politique

de Charles Quint et les enseignements d'Érasme », art. cit., p. 45-46 ; John F. Moffitt, « The forgotten role of a “Determined Christian Knight” Titian’s depiction of Charles V, equestrian, at Mühlberg », *Gazette des Beaux-Arts*, 2001, CXXVII, p. 37-51 ; Yona Pinson, « L’évolution du style renaissant dans les Entrées de Charles Quint à Valenciennes », *Gazette des Beaux-Arts*, 1989, CXIII, p. 201-213 ; Earl Rosenthal, « Plus ultra non plus ultra and the columnar device of Charles V », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1971, 34, p. 204-228 ; Frances A. Yates, *Astraea : The Imperial Theme in the Sixteenth Century*, Londres, A. R. K., 1985.

618. François de Melun, comte d'Épinoy, chambellan de Charles Quint, chevalier depuis 1515.

619. Regnault de Brederode,
seigneur de Vianen et d'Ameyde,
vicomte d'Utrecht.

620. Jean de Hénin.

621. Adrien de Croy, comte de Rœulx, seigneur de Beaurain, grand-maître de la Maison de Charles Quint, était le gendre de François de Melun.

622. Philippe de Croy, duc
d'Arschot.

623. Lamoral, comte d'Egmont, est prince de Gavre ; il est marié à une princesse bavarroise, Sabine de Palatinat-Simmern.

624. Pour Hoogstraten. Il s'agit de l'épouse de Philippe de Lalaing.

625. Probablement Marguerite de La Marck, épouse de Jean de Ligne, comte d'Arenberg.

626. Il s'agit de Philibert de La Baume, baron de Montfalconnet.

627. Fernando Alvarez de Toledo,
duc de Tormes.

628. Pour Egmont.

629. Joachim de Rye, seigneur de
Rye, de Balençon, de Dicey.

630. Pour Sulmone.

631. Antoine II de Lallaing (1533
[?]-1568) comte de Hoogstraeten,
seigneur de Borsselen.

632. Pontus de Lallaing (1508-1557), seigneur de Bugnicourt, d'Hesdin, de Villiers.

633. Maximilien de Bourgogne,
seigneur de Bèvres (Beveren),
Flessingue, Brouwershaven,
Westkapel, Duyveland...

634. Pierre-Ernest, comte de
Mansfelt-Vorderort (1517-1604).

635. Jacques, comte de Ligne, prince de Fauquembergues, seigneur de Halluin et de Ville, baron de Belœil (?-1552).

636. Baron de Barbançon, seigneur
de la Bussière et de Gouy.

637. Jehan IV de Lannoy (1509-1560), seigneur de Molenbaix, Roisin, Soire-le-Château, Zuteland.

638. Inigo Lopez de Mendoza y
Pimentel, duc del Infantado.

639. Juan Esteban Manrique de
Lara y Cardona, duc de Najera.

640. Pedro Fernandez de Cordoba y
Figueroa.

641. Probablement Pierre de
Barbançon, seigneur de Werchin.

642. Frédéric II, comte de
Furstenberg (1496-1559).

643. Frédéric-Auguste de Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'or depuis sa fondation jusqu'à la cessation des chapitres généraux*, Vienne et Bruxelles, Fonerie et imprimerie normales, 1831. Pour un autre récit détaillé, voir Jean de Vandenesse, *Itinéraire de Charles Quint de 1506 à 1531*, *op. cit.*, p. 315-330.

644. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 116-117.

645. Il est déposé et excommunié par le pape Paul III en 1546 et résigne de sa dignité en février 1547 : voir Conrad Varrentrapp, *Hermann von Wied und sein Reformationsversuch in Köln. Ein Beitrag zur deutschen Reformationsgeschichte*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1878 ; Rainer Sommer, *Hermann von Wied : Erzbischof und Kurfürst von Köln, Teil I. 1477-1539*, Cologne, Rheinland Verlag, 2000 ; William

Robertson, *Histoire de l'Empereur Charles Quint, précédée d'une notice de J. A. G. Buchon*, 4 vol., Bruxelles, Wouters, Raspoet et Cie, 1842, t. IV. Voir Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 468, qui montre que le conflit à Cologne autour d'Hermann von Wied fut à l'origine d'une grande campagne d'une centaine de libelles et que ce furent le clergé et l'université de Cologne qui sollicitèrent le jésuite Pierre Canisius de demander de l'aide contre l'archevêque.

646. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 270.

647. *Ibid.*, p. 270.

648. On peut suivre la chronologie, qui commence en avril 1546, Vicente de Cadenas y Vicent, *Dos Años en la vida del Emperador Carlos V (1546-1547)*, op. cit.

649. Otto Betz, « Der katechon (the katechon) », *New Testament Studies*, 1963, 9, p. 276-291 ; Adam Armin, « Carl Schmitt und die politische Apokalyptik », in Georg C. Tholen et Michael O. Scholl (dir.), *Zeit-Zeichen : Aufschübe und Interferenzen zwischen Endzeit und Echtzeit*, Weinheim, VCH, Acta Humaniora, 1990, p. 97-107 ; Wolfgang Palaver, « Order out of Chaos in the Theories of Carl Schmitt and René Girard »,

Synthesis , printemps 1995, 1, p. 87-106.

650. Il existe plusieurs versions de ce tableau : à la collection Thyssen-Bornemisza de Madrid, à la Wilton House à Salisbury et à la National Gallery of Art de Washington.

651. Max J. Friedländer, *Lucas van Leyden and Other Dutch Masters of His Time*, Bruxelles et Leyde, A. W. Sijthoff, 1973.

652. Ce tableau fait partie de la collection Thyssen-Bornemisza et est commenté par Véronique Labat, *La Représentation du jeu dans la peinture des XVI^e-XVII^e siècles*, mémoire de DEA sous la direction du professeur Yves-Marie Bercé, Paris-IV-Sorbonne, IRCOM, année 1997, p. 42-44. Il ferait, sans qu'aucune certitude puisse être dégagée, allusion à une rencontre secrète entre Marguerite d'Autriche, son neveu Charles et un personnage

qui pourrait avoir été soit le cardinal Thomas Wolsey, soit le prince évêque Erhard de La Mark. De toute manière la dimension allégorique secondarise l'identification des joueurs. À quoi s'ajoute un autre tableau du même peintre, *Les Joueurs de cartes* qui, là encore à travers des personnages, figurerait le système de la politique entre princes (datation vers 1520). Il existe aussi, datant de 1508, un tableau de Lucas van Leyden qui montre un homme et une femme jouant aux échecs entourés de courtisans. Max J. Friedländer, *Lucas van Leyden*, Berlin, Gruyter, 1963, p. 50-51, relève le caractère tendu des huit personnages qui entourent les deux joueurs, une femme et un homme. Il pose la

question du caractère symbolique de la scène : « *A woman is playing against a young man who seems to be behind and at a loss and is scratching his head [...] an interest is focussed on the group with its dead-serious air, so much at odds with the trivial happening. The sharp and wistful expressions have an ambiguous effect. One is tempted to look for some deeper symbolic meaning. The novice player's zealous quadrary has a frantic touch.* »

653. Lothar Vogel, *Das zweite regensburger Religionsgespräch von 1546, op. cit.*

654. Cité par Augustin Fliche et Victor Martin, *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, t. 17, Paris, Bloud et Gay, 1952, p. 67.

655. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 468-469.

656. Tibor Klaniczay, Eva Kushner et Paul Chavy (dir.), *L'Époque de la Renaissance : 1400-1600*, t. 4 : *Crises et essors nouveaux*, Paris, John Benjamins B.V.-Association internationale de littérature comparée, 2000, p. 123.

657. Jean-Claude Margolin,
« Signification philosophique du *De
pueris* », Érasme, *Declamatio de
pueris statim ac liberaliter
instituendis*, Genève, Librairie
Droz, 1966, p. 65, sur le stoïcisme
comme clef de l'éducation puérile.

658. Yann Lignereux, « Le visage du roi, de François I^{er} à Louis XIV », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2010, n° 57-4, p. 30-50, p. 14 : « Le sourire de François I^{er} est alors le masque ici de celui dont le jugement demeure impénétrable aux autres. Non pas l'agrément de la beauté ni le signe d'une distinction prétendument sans effort mais bien cette figure du pouvoir renvoyant, à celui qui l'envisage, un silence énigmatique

plein de mots qu'un rien, semble-t-il, peut faire pencher en récompense ou en châtement. Soit le sourire, au sens propre, fascinant de celui qui ne dit rien de ses évidents secrets et qui montre les mystères de l'État sans en dévoiler la substance. Il révèle et cache en même temps. Il désigne un quant-à-soi, un for intérieur hors d'atteinte de celui qui le voit et qui ne peut le pénétrer, étranger laissé sur le seuil et en même temps dépossédé de lui-même : séduit. Le sourire est donc à la fois proximité et distance, disponibilité et fuite. Il est lien, doublement. » Sur la composition espagnole de la représentation ; Fernando Checa Cremades, « Comment se représente un Habsbourg d'Espagne ? », *in* Gérard

Sabatier et Margarita Torione (dir.),
*Louis XIV espagnol ? Madrid et
Versailles, images et modèles*, Paris,
Éditions de la Maison des sciences
de l'homme, 2009, p. 17-37 ;
Sylvène Édouard, *Le Corps d'une
reine. Histoire singulière
d'Elisabeth de Valois (1546-1568)*,
Rennes, PUR, 2009, p. 92-98.

659. André Godin, *Érasme lecteur d'Origène*, Genève, Librairie Droz, 1982, p. 338.

660. Jean-Jacques Courtine et Claudine Baroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions. XVI^e-début XIX^e siècle*, Paris, Rivages, 1988.

661. Museum voor Schone Kunsten.

662. Voir Nicolas Le Roux, 1515. *L'Apogée de la Renaissance*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 271-272. Jean-Marie Tézé, *Au cœur de la violence. Jérôme Bosch : le portement de croix*, Paris, Mame, 1998, qui insiste sur le lien entre la simplicité de la Véronique et la paix qui se lit en elle.

663. Cité *in* Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint*, *op. cit.*, p. 325.

664. Fernando Checa Cremades,
« Comment se présente un
Habsbourg d'Espagne ? », art. cit.,
p. 28.

665. Pour la théorie des charismes, Max Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971. À compléter par Jean-Martin Ouedraogo, « La réception de la sociologie du charisme de Max Weber / The Acceptance of Max Weber's Sociology of Charism », *Archives de sciences sociales des religions*, 1993, 83, p. 141-157 et par Régis Dericquebourg, « Max Weber et les charismes spécifiques », *Archives de*

sciences sociales des religions,
2007, 137, p. 21-41.

666. Jean-Paul Gillet (éd.), *La Langue, par Desiderius Erasmus*, *op. cit.*, p. 46-54.

667. *Mélanges sur la littérature de la Renaissance : à la mémoire de V. L. Saulnier*, Genève, Librairie Droz, 1984, p. 168-172.

668. Antonio de Guevara,
L'Horloge des princes, *op. cit.*,
p. 247-248.

669. Voir Francis Goyet, « Abito et mangnanimità dans le Courtisan de Castiglione : l'incivilité de la vertu », *in* Volker Kapp et Dorothea Scholl (dir.), *Literatur und Moral*, Berlin, Duncker & Humblot Verlag, 2012, p. 37-64.

670. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 486.

671. Bernardo Navagero, *in* Louis Prosper Gachard, *Trois années de l'histoire de Charles-Quint*, *op. cit.*, p. 129.

672. Paul Heidrich, *Karl V. und die deutschen Protestanten am Vorabend des schmalkaldischen Krieges, II. Teil : die Reichstage der Jahre 1544-1546*, Francfort, J. Baer & Company, 1912.

673. Bernardo Navagero, *in* Louis Prosper Gachard, *Trois années de l'histoire de Charles-Quint*, *op. cit.*, p. 130.

674. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., 276-277.

675. Les théologiens catholiques étaient l'Espagnol Pedro Malvenda, docteur en théologie de la Sorbonne ; Everard Billick, carme ; Johannes Hoffmeister, augustin, et Johannes Cochlaeus. Les protestants étaient Martin Bucer, Johannes Brenz, Georg Major et Erhard Schnepff. Chacun d'eux était accompagné d'un auditeur.

676. Voir Friedrich Roth, « Der offizielle Bericht der von der Evangelischen zum Regensburger Gespräch Verordneten an ihre Fürsten und Obern, 27. Januar bis 10. März 1546 », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1907-1908, 5, p. 1-30 et p. 375-397.

677. Jean du Bellay, *Defense pour le Roy de France Treschrestien*, *op. cit.*, p. 346-346.

678. Kervyn de Lettenhove (éd.), *Commentaires de Charles Quint*, *op. cit.*, p. 113. Sur la rédaction du texte, il faut savoir que Charles Quint, le 31 mai 1550, quitte Bruxelles ; arrivé à Cologne, il s'embarque le 14 juin sur le Rhin qu'il descend durant cinq jours jusqu'à Mayence. Selon Guillaume van Maele qui était « ayuda de camara » de sa maison, il entreprit alors d'écrire ses voyages et expéditions, depuis 1515 et la

rédaction fut achevée à Augsbourg :
« L'Empereur m'a permis de traduire son livre, dès qu'il aura été revu par Granvelle et par son fils. J'ai résolu d'adopter un style nouveau, qui tienne à la fois de Tite-Live, de César, de Suétone et de Tacite, mais l'Empereur est injuste pour nous et pour son siècle, quand il veut que son livre reste caché et protégé par cent clefs » p. XIV). La période couverte va de 1516 jusqu'à septembre 1548. À Francesco Borgia (p. XXV) : « Vous paraît-il qu'il y ait quelque signe de vanité à écrire ses propres actions ? Il faut que vous sachiez que j'ai raconté toutes les expéditions (jornadas) que j'ai entreprises avec leurs causes et les motifs qui m'y ont poussé, mais je n'ai été guidé, en écrivant, par

aucun désir de gloire, ni par aucune
pensée de vanité. »

679. Sur Philippe de Hesse, Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567). Le premier prince protestant*, Paris, Honoré Champion, 2009 ; Ursula Braasch-Schwersmann (dir.), *Landgraf Philipp der Großmütige 1504-1567. Begleitband zu einer Ausstellung des Landes Hessen*, Marburg, Schmidt, 2004 ; Hans J. Hillerbrand, *Landgrave Philipp of Hessen. 1504-1567. Religion and Politics in the Reformation*, Saint-

Louis, Foundation for Reformation Research, 1967 ; Richard Andrew Cahill, *Philipp of Hesse and the Reformation*, Mayence, Zabern, 2001 ; Wolfgang Breul, « Fürst, Reformation, Land : Aktuelle Forschungen zu Landgraf Philipp von Hessen (1504-1567) », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 2007, 98, p. 274-300.

680. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,*
t. II, p. 152. Il faudrait plutôt lire
« Fa la la la la », refrain d'un
madrigal composé en Italie.

681. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 278-279.

682. James D. Tracy, *Emperor Charles V : Impresario of War*, op. cit., p. 207, écrit que la trêve de cinq ans fut conclue en juin 1547 à Edirne (Andrinople), en liaison avec des préparatifs ottomans de campagne contre le Shah. Et contre le paiement d'un tribut annuel de 30 000 ducats.

683. Sur le déroulement du colloque, le rapport donné par Georg Major, *Kurtzer vnd warhafftiger bericht, Von dem Colloquio : So in diesem xlvj. jar, zu Regenspurg, der Religion halben gehalten. Durch D. Georg[em] Maior, Wittenberg, [Durch Georgen Rhaw], 1546.*

684. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 279-280.

685. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 295-295.

686. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p 116-117.

687. Rosemarie Aulinger (dir.),
*Deutsche Reichstagsakten unter
Kaiser Karl V. Der Reichstag zu
Regensburg 1546*, Munich, De
Gruyter, 2005.

688. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 167.*

689. Les protagonistes d'origine de la ligue de Smalkalde se confédérèrent en une union pour maintenir leurs droits à l'exercice de la religion réformée. Les princes étaient l'électeur de Saxe, Ernst de Brunswick, Philippe landgrave de Hesse, Ulrich, duc de Wurtemberg, Barnim et Philipp, ducs de Poméranie, Georg et Joachim, princes d'Anhalt ; Gerhard et Albrecht, comtes de Mansfelt ; Wilhelm, comte de Nassau ; les

viles étaient essentiellement
Strasbourg, Nuremberg, Reutlingen,
Heilbron, Memmingen, Linden,
Campen, Isny, Windesheim,
Augsbourg, Francfort, Esling,
Brunswick, Goslar, Hanovre,
Göttingen, Constance, Ulm,
Magdebourg, Brême, Hambourg,
Minden...

690. Voir Jean Wirth, « Le mythe du jeune Luther », *Journal des savants*, 1979, n° 3, p. 207-234, mais qui s'attache à remettre en cause plus les angoisses du jeune Luther que la dichotomie entre les deux figures successives du réformateur.

691. Voir sur ce point Heinz Schilling, *Martin Luther. Rebelle dans un temps de rupture*, Paris, Salvator, 2014, p. 188-190.

692. Frank Puaux, *Histoire de la réformation française*, 7 vol., Paris, Michel Lévy, 1859, t. 1, p. 39.

693. Cité par Erik H. Erikson,
Luther avant Luther, op. cit., p. 173-
174.

694. Mark U. Edwards, Jr., *Luther's Last Battles*, *op. cit.*, p. 33-34, p. 46-57, p. 97-114, p. 156-159. Dont l'affirmation que « *this apocalyptic vision plays a major role in many of the polemics of the older Luther* ».

695. Cité par Jean Delumeau, *La Peur en Occident XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1978, p. 214-215.

696. Luther, *Warnunge D. Martini Luther an seine lieben Teudschen vor etlichen Iaren geschrieben auff disen fall : so die feinde Christlicher Warheit dise Kirchen vnd Land, darinne reine Lere des Euangelij gepretget wirt, mit Krieg uberziehen uund zerstoren wollen / Mit einer Vorrede Philippi Melanthon, Wittenberg, Gedruckt durch Hans Lufft, 1546. Voir Jonathan Green, *Printing and Prophecy*, op. cit. ; Robert Kolb,*

*Martin Luther as Prophet, Teacher,
and Hero : Images of the Reformer,
1520-1620, Grand Rapids, Baker
Academic, 1999.*

697. Luther, *Œuvres*, t. XVII, Genève, Labor et Fides, 1975, « Livre de la genèse », p. 276. Le commentaire est commencé en 1535 et achevé le 17 novembre 1545, trois mois avant sa mort.

698. *Ibid.*, p. 289.

699. Cité par Marc Lienhard,
« Luther avait-il conscience de
réformer l'Église ? », *Revue de
théologie et de philosophie*, 1986,
36, p. 145-159, p. 158.

700. Rappelons juste que le grand pamphlet antijudaïque de Luther est en date de 1543 et participe également et indubitablement du durcissement apocalyptique du réformateur (*Von den Juden und ihren Lügen*). Voir Luther, *Des Juifs et de leurs mensonges (1543)*. Édition critique, Johannes Honigmann (trad.), Pierre Savy (intro. et notes), Paris, Honoré Champion, 2015.

701. Luther, « À l'autorité et aux paysans », Maurice Goguel (éd.), *Luther*, Paris, La Renaissance du Livre, 1925, p. 130.

702. Rom. 13, 1.

703. Luther, « Contre la coalition des paysans pillards et meurtriers », Maurice Goguel (éd.), *Luther, op. cit.*, p. 132-139.

704. Luther, *Warnunge D. Martini Luther an seine lieben Teudschen vor etlichen Iaren geschrieben auff disen fall*, *op. cit.*, analysée par Quentin Skinner, *Les Fondements de la pensée politique moderne*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 6.

705. Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide*, *op. cit.*, p. 379-381.

706. *Septuaginta propositiones disputandae, de tribus hierarchiis, ecclesiastica, politica, oeconomica, & quod Papa sub nulla istarum sit, sed omnium publicus hostis, s. l., s. n., 1539.*

707. Philipp Melanchthon,
*Erklerung D. Mart. Lutheri von der
Frage, die Notwehr belangend,*
Georg Rörer, Wittenberg, 1547 :
« *Dis Thier ist ein Wolff / aber es ist
vom Teufel besessen / zerreisset un
zerbricht alles/ uned engehet allem
Geiegt und Wossen Wider sold
shedlich Thier / mus man aus allen
Dorfen une Flecken zulauffen mit
wehre une Wosse / Und man sol bie
nicht lange gassen und warten asffs
Richeters urteil / ode reines Concilii*

*/ Sondern man sol die gegenwertige
not ansehen. »* Le texte se clôt sur
une citation d'Apoc. 18.

708. Philippe Büttgen, *Luther et la philosophie*, Paris, Vrin/EHESS, 2011, p. 88 et suiv.

709. Michael Parsons, « The apocalyptic Luther : His Noahic self-understanding », *Journal of the Evangelical Theological Society*, déc. 2001, 44, 4, p. 627-645.

710. Luther, *Œuvres*, t. XVII, *op. cit.*, « Livre de la genèse », p. 290.

711. *Ibid.*, p. 283-284.

712. Luther, *Propos de Table* (*Tischreden*), *op. cit.*, p. 437-438, qui ajoute que le droit est « plus haut, bien plus haut qu'un souverain et qu'un tyran. Le droit est imprescriptible, éternel et constant... Aussi doit-on plus de respect et plus d'obéissance au droit et aux lois qu'à un tyran ». Également, quand un tyran offense un de ses sujets, c'est toute la communauté qui est en cause et qui se doit de réagir.

713. Luther, *Wider das Babstum vom Teufel gestifft*, Nuremberg, Petreius, 1545.

714. Émile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, t. I, *op. cit.*, p. 226-228.

715. Vision d'ensemble par Ludwig Cardauns, *Die Lehre vom Widerstandsrecht des Volks gegen die recht mässige Obrigkeit im Luthertum und im Calvinismus des 16. Jahrhunderts*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.

716. Mark U. Edwards, Jr., *Luther's
Last Battles, op. cit.*

717. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 591.

718. Luther, *Propos de Table* (*Tischreden*), *op. cit.*, p. 89 (« Le jeu de cartes de notre seigneur Dieu »).

719. Heiko A. Oberman,
« Teufelsdreck : Eschatology and
Scatology in the Old Luther », *The
Impact of the Reformation*,
Edinbourg et Grand Rapids, Wm.
B. Eerdmans Publishing Co., 1994,
p. 57.

720. Frank Lestringant, « Des hauts lieux aux “retraits” : petite contribution à une théologie de l’excrément (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Revue des Sciences humaines*, janv.-mars 2001, n^o 261, p. 65-89 ; Wolfgang Cillessen et Rolf Reichardt, « Matières scatologiques dans la caricature politique, de la Réforme à la Révolution », *Annales historiques de la Révolution française*, 2010, 361, p. 13-32. Voir Lawrence P. Buck, *The Roman*

Monster : An Icon of the Papal Antichrist in Reformation Polemics,
Kirksville, Truman State University
Press, 2009, p. 162 et suiv., sur le
pape comme abomination de la
désolation.

721. « *Papa agit gratias caesaribus
pro immensis beneficiis* »,
Wittenberg, 1545 (?).

722. Avec le quatrain : « Seul le pape sait interpréter / L'Écriture et extirper l'erreur, / De même que seul l'âne sait jouer / De la cornemuse et former correctement ses notes », cité par Hubert Guicharrousse, *Les Musiques de Luther*, Genève, Labor et Fides, 1995, p. 99.

723. Lawrence P. Buck, *The Roman Monster, op. cit.*

724. Gabriele Haug-Moritz, « Le luthéranisme et le débat de la résistance 1529-1530 à 1546-1547 », *Rives nord-méditerranéennes*, 2004, 19, p. 27-40 ; *id.*, « Widerstandsrecht im Schmalkaldischen Krieg. Zur Begründung des Widerstandshandelns in der protestantischen Publizistik der Jahre 1546-1547 », in Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim. Herrschaftskrise und*

Glaubenskonflikt, Gütersloh,
Gütersloher Verlagshaus, 2005 ; *id.*,
« Der Schmalkaldische Krieg
(1546-1547) – ein kaiserlicher
Religionskrieg ? », in Franz Brendle
et Anton Schindling (dir.),
*Religionskriege im Reich und in
Alteuropa*, Münster, Aschendorff,
2006, p. 93-105 ; Luise Schorn-
Schütte, « Die Drei-Stände-Lehre
im reformatorischen Umbruch », in
Bernd Moeller (dir.), *Die frühe
Reformation in Deutschland als
Umbruch*, Gütersloh, Gütersloher
Verlagshaus, 1998, p. 435-461.

725. Luther, *Propos de Table*
(*Tischreden*), *op. cit.*, p. 411-412.

726. Cornel Zwierlein, « La Loi de Dieu et l'obligation de la défense : de Florence à Magdebourg 1494-1550 », in Paul-Alexis Mellet (dir.), *Et de sa bouche sortait un glaive. Les monarchomaques au XVI^e siècle ? Actes de la Journée d'étude tenue à Tours en mai 2003 organisée par Paul-Alexis Mellet*, Genève, Librairie Droz, 2006, p. 31-75, p. 42.

727. Quentin Skinner, *Les Fondements de la pensée politique moderne*, op. cit., p. 624.

728. Pour une approche globale de la tyrannie, Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide*, *op. cit.* ; à compléter par *id.*, « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », in Jean-Claude Zancarini (dir.), *Le Droit de résistance XII^e-XX^e siècle*, Paris, ENS, 1999, p. 71-103.

729. Voir Francesco Maiolo, *Medieval Sovereignty. Marsilius of Padua and Bartolus of Saxoferrato*, Delft, Eburon, 2007, p. 154-157.

730. Le *merum imperium* est l'*imperium* simple, le droit de glaive qui permet au magistrat de sévir contre les méchants.

731. Cornel Zwielerlein, « La Loi de Dieu et l'obligation de la défense : de Florence à Magdebourg 1494-1550 », art. cit., p. 62-65, à partir de Martin Bucer, *Enarrationes perpetua in sacra quatuor evangelia, recognitae nuper et locis compluribus auctae*, Strasbourg, s. n., 1530.

732. *Ibid.*, p. 67-68, qui ajoute :
« Encore une fois, pour résoudre le dilemme entre l'obéissance due au supérieur (roi des Romains, Empereur) et le statut d'un magistrat inférieur, lui-même une *persona publica*, dans la question de la religion, Bucer nivelle la hiérarchie entre les pouvoirs en ne voyant aucune différence entre les divers magistrats. »

733. Gabriele Haug-Moritz, « Widerstand als “Gegenwehr” und der “gegenwehrliche Krieg” des Jahres 1542 », in Robert von Friedeburg (dir.), *Widerstandsrecht in der frühen Neuzeit. Erträge und Perspektiven der Forschung im deutsch-britischen Vergleich*, Berlin, Duncker und Humblot, 2001, p. 141-161. Voir Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide*, op. cit., p. 384-393.

734. Robert von Friedeburg, *Widerstandsrecht und Konfessionskonflikt. Notwehr und Gemeiner Mann im deutsch-britischen Vergleich 1530 bis 1669*, Berlin, Duncker und Humblot, 1999, p. 58, qui cite le *De licita defensione*, de mai 1546, sur la question : « *Utrum Armenii fecerint, defendentes se armis contra Maximianum, bellum eis inferentem propterea, quod contra edictum Imperatorium amplexi erant*

Evangelium, de vero cultu Dei »
(Carolus Gottlieb Bretschneider
[éd.], *Corpus reformationum*,
Philippi Melanthonis Epistolae,
Praefationes, Consilia, Judicia,
Schedae Academicae, t. X, Halle,
apud C. A. Schwetschke et Filium,
1839, p. 147-154). Notons qu'en
juin 1546 Melanchthon republie les
Warnunge D. Martini Luther an
seine lieben Teudschen vor etlichen
Iaren geschrieben auff disen fall.

735. Georg Major, *Ewiger, Göttlicher, Allmechtiger Majestat Declaration wider Kaiser Carl, König zu Hispanien, etc. Und Bapst Paulum den dritten*, Wittenberg, Josef Klug, 1546. Oberkeit pour Obrigkeit.

736. Merio Scattola, « Widerstand und Naturrecht im Umkreis von Philipp Melanchthon », in Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim 1548-1550. Herrschaftskrise und Glaubenskonsflikt*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 2005, p. 459-487. Id., *Das Naturrecht vor dem Naturrecht. Zur Geschichte des ius naturae' im 16. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1999. Voir Robert Kolb, « Georg Major as controversialist : Polemics

in the late Reformation », *Church History*, déc. 1976, vol. 45, 4, p. 455-468.

737. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 484.

738. Jean-Claude Margolin,
« Charles Quint et l'humanisme »,
Charles Quint, le Rhin et la France,
op. cit., p. 157-182.

739. Cité par Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558, op. cit.*, p. 202.

740. Alexandra Merle, « Un renouveau de la littérature politique à la cour de Charles Quint ? », *e-Spania*, 2012, 13.

741. Voir Alain Milhou, « *Sufficiencia* (les notions d'autosuffisance et de dépendance dans la pensée politique espagnole au XVI^e siècle : de la Castille des Comuneros au Pérou colonial) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 17, 1981, p. 105-145, p. 121.

742. Alain Milhou, *Pouvoir royal et absolutisme dans l'Espagne du XVI^e siècle*, op. cit., p. 8.

743. *Ibid.*, p. 89-90, qui note que les acteurs des *Comunidades* et des *Germanias* s'attribuaient aussi, de façon concurrente, des prophéties messianiques « normalement réservées au monarque » : ainsi l'encuberto de Xativa.

744. Joseph Perez, *La Révolte des « Comunidades » de Castille (1520-1521)*, Bordeaux, Bibliothèque de l'École des études hispaniques, 1970, et *id.*, « Les *Comunidades* de Castille et leurs interprétations », *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, 1982, vol. 38, p. 5-28, p. 25 : « On sait exactement ce que voulaient les *comuneros*, ce qu'ils entendaient défendre à tout prix. Ce qu'ils voulaient, c'était une révolution politique qui aurait retiré

la réalité du pouvoir au roi pour le confier à la représentation de la nation. C'est ce qui apparaît nettement dans le programme rédigé par la Junta de Tordesillas. En guise de préambule, les comuneros rappellent le contrat tacite qui lie le roi et ses sujets : le roi n'est pas au-dessus de la loi ; il est tenu de l'observer au même titre que ses sujets ; le roi et ses sujets, liés par un contrat tacite, ont des devoirs réciproques : le roi se doit de rendre justice, d'administrer le royaume en tenant compte du bien commun, des intérêts de la communauté. En échange, ses sujets lui doivent obéissance et sont tenus de payer les impôts nécessaires au bon fonctionnement de l'État. Un roi qui ne se conformerait pas à ces

principes, qui abuserait de ses pouvoirs, qui sacrifierait le bien commun et l'intérêt général, se conduirait en tyran et non plus en souverain légitime ; ses sujets seraient alors en droit de lui refuser obéissance. Mais qui sera juge de l'intérêt général, si il y a conflit entre le roi et la nation ? En ce cas, pour les *comuneros*, il n'y a pas de problème : le dernier mot doit revenir à la nation ; c'est elle qui tranche en dernier ressort. Le royaume est au-dessus du roi ; la souveraineté appartient à la nation (*el reino*) qui peut la déléguer au prince, mais qui peut aussi la lui retirer, si elle estime que le prince en fait un mauvais usage. »

745. Voir José Antonio Maravall, *Las Comunidades de Castilla. Una primera revolución moderna*, Madrid, Alianza, 1963, et Stephen Haliczer, *The Comuneros of Castile : The Forging of a Revolution, 1475-1521*, Madison et Londres, University of Wisconsin Press, 1981.

746. Réalisées de 1545 à 1547 dans les ateliers de Bruxelles d'après Giulio Roman sur commande de Ferrante Gonzaga), ces tapisseries sont conservées à Bruxelles, Écouen, West Dean College, etc.

747. Ces tapisseries sont une commande, autour de 1545-1547, de Ferrante Gonzaga.

748. Pierpaolo Merlin, *La Forza et la fede, op. cit.*, p. X.

749. Laurent Gerbier, « Le machiavélisme problématique de Valdés dans le *Diálogo de las cosas acaecidas en Roma* », *Quaderns d'Italià*, 2011, 16, p. 115-142. À compléter par Augustin Redondo (éd.), *Les Discours sur le sac de Rome de 1527*, *op. cit.*

750. Monique Michaud, « “Éloge” du sac de Rome », *Bulletin de l'Association Guillaume-Budé : Lettres d'humanité*, 2000, vol. 59, n° 4, p. 386-406.

751. Alfonso de Valdés, *Dialogo de las cosas acaecidas en Roma*, Madrid, Catedra, 1992.

752. Johannes Heckel, « Widerstand gegen die Obrigkeit. Pflicht und Recht zum Widerstand bei Martin Luther », in Arthur Kaufmann et Léonard E. Backmann (dir.), *Widerstandsrecht*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, p. 114-134 et Oskar Waldeck, « Die Publizistik des Schmalkaldischen Krieges », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1909-1910, 7, p. 1-55 et 1910-1911, 8, p. 44-133.

753. *Eine Vorrede Philippi Melanthon, auff das fürgelegte Buch zu Regensburg, Deudsch ausgange[n] zu Wittenberg, Darin er unterrichtet, Was man von aller Reformation uñ vergleichungen, so in der Religion mit den Papisten fürgenomen wird, halten sol, Not und nützlich zu lesen, s. l., s. n., 1546. Voir T. Hochstrasser et P. Schröder (dir.), *Early Modern Natural Law Theories : Contexts and Strategies in the Early**

Enlightenment, Dordrecht, Springer
Science-Business Media Dordrecht,
2003, p. 29.

754. Basilius Monner, [*Quod defensio sit ex lege naturali*]. Von der Defension und Gegenwehre ob man sich wieder der Obrigkeit Tyrannei und unrechte Gewalt wehren und Gewalt mit Gewalt (*Jure*) vertreiben möge [...], Wolfgang Stürmer, Erfurt, 1546, et Georg Major, *Ewiger, Göttlicher, Allmechtiger Majestat Declaration wider Kaiser Carl*, op. cit. Voir Diethelm Böttcher, *Ungehorsam oder Widerstand ? Zum Fortleben*

*des mittelalterlichen
Widerstandsrechtes in der
Reformationszeit, Berlin, Duncker
und Humblot, 1991.*

755. Cynthia Grant Bowman, « Luther and the Justifiability of Resistance to Legitimate Authority », Ithaca (NY), Cornell Law Faculty Publications, paper 151, 1979 ; Oliver K. Olson, *Matthias Flacius and the Survival of Luther's Reform*, Wiesbaden, Lutheran Press, 2002. Voir Georg Buchholzer et Matthias Flacius, *Ein Prophetische Buspredigt für diejenigen/ so den erkanten Christum mit dem Antichrist und*

*seinem Hauffen verfolget haben
oder noch verfolgen* [composé par
Georg Buchholzer avec la
collaboration de Matthias Flacius],
s. l., s. n., 1547 (?).

756. Regius Selinus, *Von der Defension und Gegenwehre, ob man sich wider der Oberkeit Tyranny und unrechte Gewalt wehren und gewalt mit gewalt vertreiben muge*, Erfurt, Wolfgang Stürmer, 1546. Basilius Monner, qui possède un autre pseudonyme, Christoph Cunradt.

757. Gabriele Haug-Moritz, « “Ob wir uns auch mit Gott / Recht und gutem Gewissen. Wehren mögen / und Gewalt mit Gewalt vertreiben ?” Zur Widerstandsdiskussion des Schmalkaldischen Krieges 1546-47 », in Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim 1548-1550, op. cit.*, p. 488-509 ; *id.*, *Der Schmalkaldische Bund (1530-1541-1542). Eine Studie zu den genossenschaftlichen*

*Strukturelementen der politischen
Ordnung des Heiligen Römischen
Reiches Deutscher Nation,
Leinfelden et Echterdingen, Jan
Thorbecke Verlag, 2002.*

758. Philipp Melanchthon et Justus Menius, *Von der Notwehr Unterricht, Nützlich zu lesen*, Veit Kreutzer, Wittenberg, 1547, in Hans-Otto Schneider (dir.), *Politischer Widerstand als protestantische Option : Philipp Melanchthon und Justus Menius : Von der Notwehr (1547)*, Leipzig, Evangelische Verlagsanstalt, 2014.

759. La plupart de ces images sont reproduites dans Frédéric Elsig et Simone Sala (dir.), *Enfer ou paradis. Aux sources de la caricature XVI^e-XVIII^e siècle, Une exposition du Musée international de la Réforme*, Genève, 2013-2014.

760. Cité par Heinz Scheible, *Das Widerstandsrecht als Problem der deutschen Protestanten 1523-1546*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1969. Les Impériaux prirent d'assaut le 14 août 1543 Duren, qu'ils incendièrent après l'avoir pillée. Ce qui causa la reddition de Juliers, Ruremonde, etc., et le 7 septembre la demande de pardon du duc de Clèves, qui dut signer le 2 janvier 1544 un traité

d'amitié défensive et offensive avec
l'Empereur.

761. Gabriele Haug-Moritz, *Der Schmalkaldische Bund (1530-1541-1542)*, *op. cit.*

762. L'expression est de Thomas Kaufmann, « Apokalyptische Deutung und politisches Denken in lutherischen Protestantismus in der Mitte des 16. Jahrhunderts », in Arndt Brendecke, Ralf-Peter Fuchs et Edith Koller (dir.), *Die Autorität der Zeit in der Frühen Neuzeit*, Berlin, LIT, 2007, p. 411-453.

763. C'est ce que pense Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567)*, *op. cit.*, p. 210. Dates de la diète : 5 juin 1546-24 juillet 1546.

764. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 118.

765. D. Venancio Carro, *El maestro Fr. Pedro de Soto (Confesor de Carlos V) y las controversias político-teológicas en el siglo XVI*, t. I : *La actuación político/religiosa de Soto*, Salamanca, Tip. de la Revista de Arch., Bibl. y Museos, 1931 ; Sixto Sánchez-Lauro, « Influencia de fray Pedro de Soto sobre Carlos V y el Papa en la guerra contra los protestantes », *Ciencia Tomista*, 1925, 32, p. 55-71 ; Leandro Martinez Penas, *El*

confessor del rey en el antiguo régimen, Madrid, UCM. Editorial Complutense, 2007, p. 243 et suiv., qui souligne que Soto sera aux côtés de l'Empereur durant toute la campagne de 1546-1547. Soto sera ensuite un soutien de l'Intérim. À ne pas confondre avec Domingo : Sixto Sánchez-Lauro, « Itinerario vital y doctrinal de Domingo de Soto : implicación político-social desde la ortodoxia », *Revista europea de historia de las ideas políticas y de las instituciones públicas*, mars 2011, n° 1, p. 113-137.

766. Louis Prosper Gachard, *Trois années de l'histoire de Charles-Quint*, *op. cit.*, p. 133.

767. Cinquante mille selon Jan Janssen (*L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*).

768. Cela malgré les Princes qui le 3 août encore tentent de récupérer le duc à leur cause, au nom de la « Freiheit der deutsche Nation » :
Von Gottes gnaden Johannes Friderich Hertzog zu Sachssen, Philips Landgraff zu Hessen un[d] gemeiner Christlicher einung verordnete Kriegs Rethen. An Hertzog Wilhelm zu Bayerne 1546. Den 3. Augusti, s. l., s. n., 1546.

769. Alphonse Dupront, *Les Conciles de l'Église moderne et contemporaine*, op. cit., p. 173.

770. Londres, British Library, Add.
MS 21235 (les miniatures par le
maître François de Rohan).

771. Émile G. Léonard, *Histoire générale du protestantisme*, t. I , *op. cit.*, p. 250.

772. François Joseph Ferdinand Marchal, *Histoire politique du règne de l'Empereur Charles Quint*, *op. cit.*, p. 647-648.

773. Marie de Hongrie, voir Karl F. W. Lanz (éd.), *Correspondenz des Kaisers Karl V aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1844-1846, t. III, p. 486-491.

774. Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 73-74, p. 84-85.

775. Sandor Ferenczi, *Transfert et introjection*, Paris, Payot et Rivages, 2013.

776. Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567)*, *op. cit.*, p. 212.

777. Il faut rappeler que, après l'échec de la réunion de la diète de Worms en mai 1545, il y eut l'événement de la conversion de l'électeur Palatin Friedrich, successeur de Louis-le-Pacifique mort sans enfants, et de l'imposition du *modus vivendi* luthérien : Paul Fagius fut appelé de Strasbourg.

778. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 621.

779. Arrivé le 25 mai à Ratisbonne,
Maurice de Saxe en repart le 20
juin.

780. *Vnnsers von Gotts genaden Moritzes Hertzogen zu Sachssen, Landgraffen in Doringen, vnnd Marggraffen in Meissen, Erklerunge wie wir der Christlichen Relgion geneigt, Vnnd welcher vrsach halben, wie Vns, wider die Kayserliche Maiestat, nicht eingelassen, noch vmbgehn haben können, Vns, vmb, Vnsers Vettern Lande anzunehmen [Oct. 11, 1546], Durch Valentin Bapst..., Leipzig, 1546.*

781. Karl F. W. Lanz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., p. 503-504, 23-25
juin 1546.*

782. Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide*, *op. cit.*, p. 369-371.

783. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 288-289.

784. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 126.

785. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 620.

786. Le 30 juillet fut officialisée l'émancipation du prince Philippe dans la suite de la cession du duché de Milan (5 juillet).

787. Jean du Bellay, *Defense pour le Roy de France Treschrestien*, *op. cit.*, p. 398-399.

788. Karl F. W. Lanz (éd.), *Correspondenz des Kaisers Karl V aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel, op. cit.*, p. 496-98. Le 24 juin, vient la réponse de Nuremberg, qui se dédouane de toute mobilisation militaire.

789. La réponse d'Augsbourg est en date du 26 juin.

790. Michel Guilliet de Monthoux, « “Les Faictz et guerre de l’empereur Charles Quint contre la ligue de Smalkade (1546-1547)”, publié par François Mugnier [d’après un manuscrit des archives du Sénat de Chambéry, texte attribué par François Mugnier à Guilliet de Monthoux] », *Mémoires et documents de la Société savoisienne d’histoire et d’archéologie*, 1901 vol. 40, p. 270.

791. Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567)*, *op. cit.*, p. 217.

792. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 42.

793. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 629.

794. À partir de Karl F. W. Lanz (éd.), *Correspondenz des Kaisers Karl V aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel*, op. cit., t. II ; Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567)*, op. cit., p. 491.

795. Jean-Daniel Pariset, *Les Relations entre la France et l'Allemagne au milieu du XVI^e siècle : d'après des documents inédits*, Strasbourg, Librairie Istra, 1981, p. 237.

796. Lettre de François I^{er} à l'abbé de Bassefontaine, juin 1546, *ibid.*, p. 237.

797. Voir Balthazar von Gültlingen,
*Newe Zeitung. Und relation so der
gesträng Herr Balthasar von
Gültlingen uff Donderstag den.
XXII. Tag Julii diß. XLVI. jars an
den hällen hauffen der. LX. Fäñlin
landtsknecht vor Güntzberg im
läger öffentlich im ring gethan hat.
Alles wz dem Teüffel seine
leütenampt dem Bapst und
anhängere zugehörig den
landtsknechten uff wasser und uff
land wie sye können und mögen zu*

preiß gegeben, erlaubt..., s. l., s. n.,
1546.

798. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 557.

799. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 43-44.

800. Dietmar Schiersner, *Politik, Konfession und Kommunikation. Studien zur Katholischen Konfessionalisierung der Markgrafschaft Burgau 1550-1650*, Berlin, Akademie, 2005, p. 207-209.

801. Christopher W. Close, *The Negotiated Reformation. Imperial Cities and the Politics of Urban Reform 1525-1550*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 209-247.

802. *Ibid.*, p. 210.

803. Voir une des réponses attribuées à l'électeur de Saxe et au landgrave de Hesse, *Der Durchleuchtigst vnd Durchleuchtigen Hochgebornen Fursten vnd Herren, Herrn Johans Friderichen, Hertzogen zu Sachssen, ... Und herrn Philipsen, Landgrauen zu Hessen, ... Bestendige vnd warhafftige verantwortung, auch im Rechten gegründete widderlegung : Warumb die vormeinte vrsachen ...*

zuuorleumen vnterstanden, Inn
facto vnd inn der that nicht war, ...
Das auch derselbe genante Kayser,
... als seiner Franckfordischen
vorbriefften, vorsigelten vn[d]
geschwornen Obligation ... vor
Echtiger erkennen mogen, Das auch
diesebe vormeinte Acht, ... vnd
solche alle sich inn die peen der
Recht vnd des Landtfrieden
vorwircken theten. M.D.XLVI.,
[Wittenberg, s. n.], 1546.

804. Imprimé à Munich
probablement, en 1546. Rappelons
juste ici que cette posture de rigueur
est synchrone ou presque de la
publication à Louvain du
*Mandement de Limperiale Maieste
donne et publie en lan xlvi. Auecq
Catalogue, Intitulation, ou
declaration des liures reprouuez,
faicte par Messieurs les Docteurs en
sacree Theologie de Luniuersite de
Louuain, a lordonnance et
cõmandement de la susdicte*

Maieste Imperiale. Imprime a Louvain par Seruais van Sassen Lan. M. D. xlvi. Cum Gratia & Preuilegio. Vne epistre ou Declaration, auecq le Catologue des liures, les quelz, selon lordonnance de la Maieste Imperiale, les Theologiens de Louvain apres diligente examination ont iugez estre interdictz, Servais de Sassen, Louvain, 1546.

805. Christopher W. Close, *The Negotiated Reformation*, *op. cit.*, p. 248.

806. *Christliche vermanung des erwirdigen Herrn Doctor Johann Bugenhagen Pomerani Pastors der Kirchen zu Wittenberg. An die löbliche Nachbarschaft Behemen Slesier vnd Lusatier, Wittenberg, Hans Lufft, 1546. Johann Bugenhagen, Ein Schrifft D. Johann Bugenhagen Pomerani, Pastoris der Kirchen zu Witteberg : An andere Pastorn vnnd Predigern, Von der jtzigen Kriegsrustung, Wittenberg, Hans Lufft, 1546.*

807. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, t. III, p. 624-625.

808. *Gemeine Ordnung Wie mans
in der Altenstat Magdeburg Auch
Newenstat un Sudenburg Halten
wolle mit dema Christlichen
Gemeinen Gebete un etlichen
andern Ceremonien Wider die
Grewliche ansechtung un
Verfolgung des Teuffels des
Antichrists un der grossen
Tyrannen...*, Magdebourg,
Emmanuel Lotter, 1546, cité par
Nathan Rein, *The Chancery of
God : Protestant Propaganda*

Against the Empire, Magdeburg 1546-1551, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 66-68. Voir Robert Kolb, *Nicolaus von Amsdorf (1483-1565) : Popular Polemics in the Preservation of Luther's Legacy*, Nieuwkoop, B. de Graaf, 1978.

809. [Justus Jonas ?], *Ein ermanung an die, Keyserliche Mayestat, des Evangeliums halben, in seinen Erblendern Darinnen auch ein trewe warnung an Unns Teutschen Durch einen Wolweisen Kriegsserfarnen Herrn schon beschriben...*, Anno M.D.xlvj, [Marbourg ou Francfort, 1546]. Justus Jonas, parallèlement, défend la figure de Luther contre les attaques scabreuses accusant le réformateur d'avoir commis un

suicide ou d'être mort d'une indigestion due à sa gourmandise, *Vom christlichen abschied aus diesem tödlichen leben des Ehrwidigen herrn D. Martini Lutheri bericht durch Justum Jonas, M. Michaellem Celium un ander die dabey gewesen, kurz zusammen gezogen, Wittenberg, Georg Rhaw, 1546.*

810. Rochus von Liliencron, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, 5 vol., Leipzig, F. C. W. Vogel, 1865-1869, t. IV, p. 292-298.

811. Justus Jonas, *Des XX Psalm Auslegung, jnn Reim gefast, zu beten vnd zu singen, vor die loblichsten Gottfurchtigen Herrn, Den Churfursten zu Sachsen, vnd Landgrauen zu Hessen, vnd jrer Chur. vnd F.G. Mitvorwanten. Nach der Melodey, Vater vnser im Himelreich. Durch D. J. Jonam, Wittenberg, Georg Rhaw, 1546.*

812. Voir *Ein Gebet zu Gott, das er selbs kriegen wölle wider alle Feinde der Christen, und beschützen seine liebe Kinder, die int am ende der Welt leben*, Wittenberg, s. n., 1546, sur le psaume CXXII, « Bittet doch das es der Christlichen kirchen wolgehe / Es werden glücklich sein alle die sie liebe haben ».

813. Rochus von Liliencron, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, op. cit., t. IV, p. 319-325.

814. Arndt Brendecke, Ralf-Peter Fuchs et Edith Koller (dir.), *Die Autorität der Zeit in der Frühen Neuzeit*, op. cit., p. 429.

815. Voir la lettre adressée au clergé de Saxe pour le mobiliser, Johann Bugenhagen, *Ein Schrifft D. Johann Bugenhagen Pomerani, op. cit.*

816. *Des Bapsts vnnd Keyserlicher Mayestat Bundtnusz : aus dem Latein ins Deudsch Transferiert : Von welcher, des Bapsts Bottschafft, iungst auff dem tag zu Baden im Ergew, auff Laurentij dis gegenwertigen XLvj. Iars gehalten, Gemeiner Aydgnosschafft selbst, ein Copey, fur gelegt hatt. [s. l., s. n., 1546].*

817. *Pasquillus Germanicus, in Quo Causa Praesentis Belli Attingitur. Principes aliquot, status, ac civitates suas conditionis et officii commonentur, Aliquot vero suis coloribus pulchré depinguntur*, s. l., s. n., 1546, qui sera traduit en français sous le titre *Le Pasquille dallemaigne. Auquel l’histoire de levangile de nouveau retovrné en Lumiere, & la cause de la guerre presente sont touchees, Aucuns Princes, Estatz, & Citez, sont*

*admonnestez de leur condition & office. Aucuns aussi sont painctz au vif, par aucunnes belles & graues sentences tirees de la Sainte Bible, sans aucune peruersion des escriptures. || Rom. 15. Toutes les choses qui sont deuant escriptes, || sont escriptes pour nostre doctrine : afin que || par patience & consolation des escriptures, nous ayons esperance. M. D. XL VI. ||, [Bâle, Jacques Estanges], 1546. Voir Chiara Lastraioli, « Un cas de transfert de genre littéraire au XVI^e siècle : pasquins, pasquils, pasquillen », in Pierre Nobel (dir.), *Textes et cultures : réception, modèles, interférences. Interférences et modèles culturels*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 63.*

Jonathan Reid, *King's Sister – Queen of Dissent : Marguerite of Navarre (1492-1549) and her Evangelical Network*, vol. 1, Leyde, Brill, 2009, date le texte du 31 octobre 1546.

818. Thomas Kaufmann, *Konfession und Kultur : Lutherischer Protestantismus in der zweiten Hälfte des Reformationsjahrhunderts*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2006, p. 57.

819. Voir Tatiana Debbagi-Baranova, « Le discours antityrannique dans la France d'Henri II : un des sens multiples du Pasquille sur la rébellion de Bordeaux et la conduite du connétable (1548) », *Histoire, économie et société*, 2002, n° 21-4, p. 479-500.

820. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 630-631.

821. Il s'agit de Georg Major, *Ewiger, Göttlicher, Allmechtiger Majestat Declaration wider Kaiser Carl*, *op. cit.*. Voir Robert Kolb, « Georg Major as Controversialist : Polemics in the Late Reformation », *Church History*, déc. 1976, vol. 45, n° 4, p. 455-468.

822. Nicolaus von Amsdorf, *Eyn Christlich Gebet, darin des Churfurst von Sachsen [et]c. Seine vnschuld jetziges Kriegs vor Gott vnd aller Welt offentlich bekent : Aus dem Siebenden Psalm genommen*, s. l., s. n., 1546.

823. Georg, prince de Anhalt,
*Vnderricht wie die Pfarherrn das
volck in diesen geschwinden vnd
gefahrlichen zeiten zur buss vnd
gebett vermanen sollen, auff
Furstlichen befelh / durch den
hochwirdigen durchlauchtigen
hochgebornen Fursten vnd herrn,
herrn Georgen Fursten zu Anhalt ...
aussgeschrieben Anno 1546,
Leipzig, Valentin Bapst, 1546.*

824. *Ein Gespräch des Deutschen Landes, vnd der Hoffnung, diese gegenwertige Kriegsleuff betreffendt : In Welschland beschriben verdeudscht, Vnd weil es zuuor ausz vnfleisz mehr verruckt, dan[n] getruckt, Corrigirt, vnd von newem an tag gegeben : M.D.XLVI. [Nuremberg ?], s. n., 1546.*

825. Cyriacus Schnauss, *Pasquillus*.
*New Zeyttung vom Teuffel. Wie
newlich der Bapst vnd sein gesel,
der überst...*, Nuremberg, Johann
vom Berg und Ulrich Neuber, 1546.

826. Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, op. cit., t. III.

827. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 292.

828. Thomas A. Brady, Jr, *Protestant Politics : Jacob Sturm (1489-1553) and the German Reformation*, New Jersey, Humanities Press, 1995, p. 299. Dans l'absolu, les effectifs confédérés monteront jusqu'à plus de 70 000 hommes se répartissant de la manière suivante. D'abord 7 700 cavaliers : dont, pour l'électeur de Saxe 4 000 hommes en 18 compagnies, sous les ordres des deux maréchaux de camp Christoph

Steinbeck et Wolfgang von Schonberg ; pour le landgrave de Hesse, 3 000 hommes en 12 compagnies, sous les ordres des maréchaux Wilhelm von Schachten et Georg von Malsburg ; pour le duc de Wurtemberg, 700 cavaliers commandés par Christoph von Henneberg et Georges de Montbéliard. L'infanterie aurait compté jusqu'à 64 000 piétons : 49 compagnies de Jean-Frédéric de Saxe structurées en 4 régiments, c'est-à-dire 18 000-20 000 hommes commandés par Wilhelm von Thumbshirn, Christoph von Oldenburg, et Hubert Beichlingen (Bichling) ; 48 compagnies en 4 régiments, donc 18 000-20 000 hommes du landgrave, sous l'autorité de Bernhard von Dalem et

Georg von Ravensberg ; s'ajoutent encore les 20 compagnies du duc de Wurtemberg sous les ordres de Hans Heydeck (Hadec), 26 compagnies des villes d'Empire et villes libres, soit 9 000-10 000 hommes, menées par Sébastien Schartel/Schertlin von Burtenbach, et 8 compagnies de Suisses conduites par Hieronymus Lehel de Memmingen.

829. Jean-Daniel Pariset, « Les relations des rois et France et des princes allemands (1541-1559) », *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion 1972 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe*, Paris, 1972, p. 138-139.

830. Karl F. W. Lanz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., p. 512-514.*

831. *Römischer Kaiserlicher
Majestät im heyl. Reich
aussgeköndter Achtbrief wider den
Churfürsten zu Sachsen und
Landtgraven zu Hessen, s. l., s. n.,
s. d.*

832. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 299.

833. Voir Nicolaus Mameranus, *Catalogus expeditionum rebellium principum ac civitatum Germa. sub duobus potissimum generalib. Praefectiis, Johanne Friderico, Duce Electore Saxoniae : Et Philippo Landgravio Hessiae Contra Carolum.V. Rom. Imp. Aug. Conscriptae et productae, Anno 1546, per Nic. Mameranum Lucemburg. Collectus, Coloniae, Anno 1550, Cologne, s. n., 1550.* L'armée des Confédérés est évaluée

à 159 enseignes de gens de pied. Mameranus rédigea aussi un *De Causa calamitatum huius temporis : non nullis que aliis, quae versa pagella indicabit, carmen*, s. l., s. n., 1546. Y sont développées l'idée d'une tempête sauvage, d'une rage comparée à la violence déchaînée des ondes, d'un monde bouleversé par la dérision des supérieurs qui s'accompagne du mépris de Dieu, et la constatation d'une prévalence des intérêts privés sur la chose publique : crime, luxure, impiété, c'est-à-dire une effervescence des vices qui a fait fuir de la terre la pudeur, la probité et l'honnêteté, la *pietas* et *l'amor caelesti*. « *Magnam rerum mutationem orbi incumbere* », parce que les rois de la terre se sont mêlés du tumulte...

834. *Von Gottes gnaden Johannes
Friderich Hertzog zu Sachssen, op.
cit.*

835. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 635.

836. Robert Foncke, « Die Explosion des Mechelner Sandtores 1546 », *Flugschriften der damaligen Zeit*, Anvers, De Sikkel, 1932.

837. *La Terrible, nouvelle et vehemente destruction, advenue en l'an M.D.XLVI. le VII daoust, que estoit le Sabmedy devant saint Laurent, au soir entre dix et unze heures, tant dedens Malines que dehers es places prochaines, de l'horrible tempeste, tonnoire et Esclaires. Encores evez icy les places Rues et Maisons que dedens la ville de Malines ont esté gasteez et destruictes. Et aussy des mortz que le lendemain y ont este trouve et*

*tue par la tempeste dedens et auprs
de la mesme ville, imprimé en
Anvers en la rue de Saint Antoine
par Wouter van Dessel et Pierre
Snoeys, à l'enseigne de l'ange
blanc, [1546]. L'édition flamande
est attribuée à Jan de Pauw,
Beschryvinghe van de gehede
destructie, geschied son binnen als
buyten Mechelen, door bei porder,
liggende in de santpoort waer in
dem blixern is gelaegen in' jaer
1546, ou Van de wonderlycke
destructie tot Mechelen, geschiet
in't ..., s. l., s. n., [1546] ; id., Van
die wonderlycke Destructie tot
Mechelen, geschiet in't af branden
van de Saut – poorte 7 aug. 1546,
s. l., Jan de Pauw, [1546].*

838. Robert Foncke, *Flugschriften der damaligen Zeit*, *op. cit.*, p. 32. Il est ajouté, « que touteffois par bon eyt sage conseil des nobles vaillantz sages Gubernateurs, Regentz et Seigneurs a esté mis au bas, dieu en soit loué » qui est ambigu, car s'appliquant non seulement au pouvoir de Charles Quint, mais aussi à François I^{er} (paix de Crépy) et d'Henri VIII ! Notons que saint Laurent protège les pauvres...

839. *Terrible & espoventable
nouvelle d'une vehemente
destruction, advenue en l'an :
M.D.XLVI. : mille cinq cent
quarante-six : le VII. d'aoust, qui
estoit le samedy devant saint
Laurent, au soir, entre dix & unze
heures, tant dedans Malines que
dehors es places prochaines, par
Chrestien Wechel, [Paris], 1546.*

840. *Wunderbarliche und
erschröckliche geschicht, so durch
donner und blitz zu Mechelen in
Brabant, und andere daselbs
umligende flecken geschehen,
Sambstag für Laurenti, alsz man
zelzt M.D.XLVI : Vor in
Brabantischer sprach gedruckt, und
yetzt verdeutscht, [Nürnberg,
J. vom Berg et U. Neuber], 1546 ;
Wunderbarliche unnd
erschreckliche Geschicht so durch
donner und blitz zu Mechelen in*

*Brabant unnd andere daselbs
umbligende flecken geschehen
sambstag für Laurenti als man zelet
M.D.XLVI. jar., Erfurt, Merten von
Dolgen, 1546 ; Wunderbarliche und
erschroeckliche Geschicht so durch
donner und blitz zu Mechelen in
Brabant und andere daselbs
vmmligende flecken geschehen
sambstag fuer Laurenti alsz man
zelet M. D. XLVI. jar., Johann Vom
Berg & Ulrich Neuber,
Nüremberg, 1546 / Hieronymus
Andreae, Nuremberg, 1546 /
Wolfgang Meyerpeck, Zwickau,
1546.*

841. Synthèse proposée par Alastair Duke, *Dissident Identities in the Early Modern Low Countries*, Judith Pollmann et Andrew Spicer (dir.), Farnham, Ashgate, 2009, p. 119 et suiv.

842. Apoc. 6, 12-14.

843. Apoc. 6, 15-17.

844. L'iconographie est ici proche de celle qui se trouve dans Josef Grünpeck, *Spiegel der natürlichen himlischen und prophetischen sehungen aller truebzalen angst*, Leipzig, s. n., 1522, dont une édition antérieure date de 1508 (*Ein spiegel der natürlichen himlischen vnd prophetischen sehungen aller trübsalen, angst, vnd not, die vber alle stende, geschlechte, vnd gemaynden der Christenheydt, sunderbar so dem Krebsen vnder*

geworffen sein, vnd in dem sibenden China begriffen, in kurzen tagen geen werden, Nuremberg, s. n., 1508). Voir Robert W. Scribner, *For the Sake of Simple Folk : Popular Propaganda for the German Reformation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 110, avec un navire en train de couler ; la barque peut être alors la barque de l'Église ; *id.*, la représentation, par Matthias Gerung en 1545, du naufrage de l'Église de Rome (p. 113).

845. Apoc. 18.1-3.

846. Apoc. 18.7-10.

847. Voir Robert W. Scribner, *For the Sake of Simple Folk*, *op. cit.*, p. 187-188.

848. *Ibid.*, p. 170.

849. Auparavant, Corvinus [Anton Rabe] avait donné un petit texte introductif à *Ein Christlicher Sendebrieff...* destinée aux habitants du duché de Calemberg. Voir Robert Foncke, *Flugschriften der damaligen Zeit*, op. cit., p. 53-55, qui attribue l'impression à Corvinus, à Hanovre, le 29 août 1546 : *Warhafftige anzeigung der schrecklichen grausamen ebermlichen geschichten und ungewitters so sich aus Gottes*

verhengnis und straf zu Mecheln in Braband... avec la référence au psaume LXXIX : « Schutte deinem grim auff die Heiden die dich niccht kennen und auff die Königreiche die deinen nicht anruffen » ; et le Psaume XI : « Die HERR wirt regenen lassen uber die Gottlosen Blix Feuer und Schwefel und wirt jnen ein Wetter zu lohn geben. » Y domine la vision d'un monde abandonné au mal, au pire, oubliant le Christ avec les papistes plus que jamais au service du Teufel. L'« Antichrist zu Rom » est dénoncé comme l'organisateur d'une « erbermlichen krigs » contre la parole de Dieu, la « Liebe Wort Christi ». Et apparaît Pharaon sourd aux demandes de Moïse et Aaron et englouti dans la mer Rouge. La

Guerre des Juifs de Flavius Josèphe
et Apoc. XXI sont cités.

850. Alastair Duke, *Dissident Identities in the Early Modern Low Countries*, *op. cit.*, p. 120.

851. *Ibid.*, p. 127-129. Voir Aline Goosens, *Les Inquisitions modernes dans les Pays-Bas méridionaux : 1520-1633*, t. I : *La Législation*, t. II : *Les Inquisitions modernes dans les Pays-Bas méridionaux : 1520-1633, les victimes*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1998. Sont valorisées l'ordonnance du 14 octobre 1529 impliquant la peine capitale pour les hérétiques, et la confiscation de leurs biens ; ainsi que les actes des

14-17 décembre 1541 assimilant les hérétiques à des vagabonds, à des meurtriers et à des incendiaires. Aline Goosens précise que, jusqu'en 1529, la peine de mort pour hérésie entre dans le cadre de la législation médiévale : « En conséquence, les édits impériaux, qui n'allaient prescrire la peine capitale par le feu qu'à partir du 14 octobre 1529, ne faisaient que confirmer un usage issu de la tradition de la procédure inquisitoriale médiévale et largement utilisé dans les Pays-Bas méridionaux. La généralisation de cette peine de mort, pour tous les délits liés à l'hétérodoxie, n'apparaît que le 22 septembre 1540. » La condamnation de Pierre Brully, par les autorités civiles de Tournai, est en date du 15 février 1545... Les

poursuites culminent après une période d'accroissement modéré (1520-1530) à partir de 1545, ce qui démontre l'impact des ordonnances de 1540 et put fournir aux luthériens allemands un prémodèle de ce que l'Empereur aurait été résolu d'appliquer dans le Saint-Empire.

852. *Wahrhaftige Anzeigung der schrecklichen, grausamen, erbärmlichen Geschichten und Ungewitters zu Mechelen in Brabant am 7. Augusti dieses 46. Jahrs, Henning Rüdem, Hanovre, 1546 ; Wunderbarliche und erschreckliche Geschicht, so durch Donner und Blitz zu Mechelen in Brabant geschehen, als man zählet 1546, Nuremberg, Johann vom Berg und Ulrich Neuber, 1546.*

853. Luther, *Propos de Table*
(*Tischreden*), *op. cit.*, p. 197.

854. Pierre E. S. Metzger, « Luther et la prostituée du diable », *La Revue réformée*, 1999, n° 203.

855. Luther, *Propos de Table* (*Tischreden*), *op. cit.*, p. 199-200, « Un exemple de foi, durant la disette ».

856. *Ibid.*, p. 271, « D'un autre homme qui souffrit tentation ».

857. *Ibid.*, p. 332-333, « Un
symbole de la vie chrétienne ».

858. Il s'agit d'un texte présenté comme émanant de Jean-Frédéric et du landgrave sous forme de lettre, *Des Churfursten zu Sachssen etc. Vnd Landgrauen zu Hessen etc. Offen Ausschreiben Der Mordbrenner vnd Vorgiffter halben : Die vom AntiChrist, dem Babst zu Rom abgefertiget, DeudschLand mit Mordtbrandt vnd vorgifftung zubeschedigen: Item Hertzog Iohans Wilhelmen zu Sachssen etc. Sonderlich ausschreiben, mit*

*einuorleibter vrgicht vnd bekentnis,
eins, der obberurten beschediger, so
zu Weymar gefenglich einbracht,
vnd erhalten wirdet [Wittenberg,
Georg Rhau, 1546].*

859. Luther, *Propos de Table*
(*Tischreden*), *op. cit.*, p. 188.

860. *Ibid.*, p. 265.

861. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 301.

862. Jean-Frédéric de Saxe et
Philippe de Hesse, *Der
Durchleuchtigst vnd
Durchleuchtigen Hochgebornen
Fuersten vnd Herrn Herrn... Das
sie auch keins strefflichen
vngehorsams beziehen moegen
werden anders dann das sie von
vnserm waren heiligen Christlichen
Glauben vnd von Gottes wort vnd
der reinen lere des heiligen
Euangelij nit koennen abstehen
Noch die selb dem Roemischen*

*Antichrist dem Babst vnd seinem
partheyschen Trientischen Concilio
zurichten vnterwerffen ...,*
Nuremberg, s. n., 1546, sur le refus
d'être des rebelles, au nom du
Christ.

863. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 48.

864. Bartholomäus Sastrow, *Mémoires de Barthélemy Sastrow : bourgmestre de Stralsund, op. cit.*, t. II, p. 40-42. Ce qui fait dire par le vice-chancelier s'adressant à Sastrow : « Nous allons examiner le cartel d'Ingolstadt, nous en relèverons les témérités, les offenses, les provocations ; S.M.I. montrera à tout l'empire qu'il ne lui manque ni le sang noble allemand, ni la puissance pour châtier à sa guise n'importe qui. »

865. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 300-301.

866. *La Ordinanza de l'essercito di sua beatitudine ... fatta à Lanzueth al cospetto della Cesarea Maesta et di tutto la sua Corte, Rome, s. n., [1546].*

867. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558, op. cit.*, p. 474, Charles à Ferdinand.

868. *Il Vero Raguaglio delle cose occorse, Ne i Eserciti... Con la descrizione delli morti, prigionieri, et feriti nelle scaramucce, de l'una, et l'altra parte, Rome, Bella Piazza di Parione, 1546 ; Avvisi della Ritirata del Langrauo, della morte del Duca... [Nella Piazza di Parione, M. G. de Cartolari], Rome, 1546 ; Il Socorso del Conte di Burra, Arrivato a la Cesarea Maesta, con il numero de Cavalli, & Fanteria del suo Esercito. Et il successo della*

abbrusamento di un Borgo, & il ragionamento fatto tra sua Maesta, & il detto Conte [Nella Piazza di Parione], Rome, 1546 ; Il Vero Successo de tutte le cose occorse nell'uno, ... Con il di segno del sito del paese doue si ritruonano al presente gli Eserciti ; Et una Elegia di Corrado Lupuli sopra l'unione del Conte di Burra con la Cesarea Maesta, Nella Piazza di Parione [de Cartolari], Rome, 1546 ; La Presa di Toneverth et di Ethin. Con tutte le altre cose notabili occorse ne i Eserciti, da li 29. di Settembre per insino per tutti li 10. del presente Et altri particolar raguagli, Rome, Nella Piazza di Parione, M. G. de Cartolari [1546].

869. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 303.

870. Cité par Geoffrey Parker, « Le monde politique de Charles Quint », *in* Hugo Soly, *Charles Quint 1500-1558*, *op. cit.*, p. 190.

871. Marc Lienhard, *Martin Luther, un temps, une vie, un message*, op. cit., p. 271. L'auteur, p. 272, souligne que Yossel de Rosheim (Joselmann ben Gershon, 1478-1554), face aux propos d'une radicalité extrême de Luther, vit dans la victoire impériale de 1546 un miracle : « De manière miraculeuse, il a vaincu et sauvé (ainsi) la nation d'Israël de la puissance de cette foi nouvelle que le moine Luther avait érigée, lui qui

est... Il cherchait à détruire tous les Juifs. » La référence est le libelle antisémite de Martin Luther, *Des Juifs et de leurs mensonges* (1543). Sur Yossel de Rosheim ancêtre possible d'Émile Durkheim, Freddy Raphaël et Monique Ebstein (dir.), *L'Avocat des Juifs*, Strasbourg, Éditions La Nuée Bleue, 2008.

872. Voir Lucie Kaennel, *Luther était-il antisémite ?*, Genève, Labor et Fides, 1997, qui montre que Luther, animé d'une vraie « Judenhass », reprit à son compte les accusations d'empoisonnement des eaux par les Juifs, affirmant que le diable est le dieu de leur monde. À quoi il ajouta les raptés d'enfants... Lorsqu'un chrétien rencontrait un Juif, il devait faire le signe de croix comme s'il rencontrait un diable. Les Juifs sont

« aveugles », « maudits », « vindicatifs », « avides », « blasphémateurs », « jaloux », « possédés » et « incorrigibles ». Les synagogues sont des « nids d'esprits immondes ». Ils « enlèvent » les enfants, les saignent pour récupérer leur sang et fabriquer du pain azyme (matza). Ils sont le « malheur » de la terre. Voir Thomas Kaufmann, *Luthers « Judenschriften », Ein Beitrag zu ihrer historischen Kontextualisierung*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2011, et *id.*, *Luthers Juden*, Stuttgart, Reclam-Verlag, 2014 ; Heinz Kremers (dir.), *Die Juden und Martin Luther*, Neukirchen, Neukirchener Verlag, 1985.

873. On le retrouve dans un autre libelle de 1546, dans lequel les agents du pape sont censés empoisonner eau, vin, pain et viande... : *Ain kurtzer bericht dess Pfaffen Kriegs : Den kaiser Carl der funft wider Teutsche Nation gefurt hat: im[m] M.D.XLVI jare : Aussem Latin, verteuscht.* [Ulm, Hans Varnier d. A., 1546]. Se produit donc comme une judaïsation du pape et de l'Église romaine...

874. Gregorio Leti, *Het Leven van Keizer Karel, den vyfden, in het Italiaensch beschreven door*, Amsterdam, Johannes de Ruiter, 1735, p. 259 ; *id.*, *Vita dell'invitissimo imperadore Carlo V. Austriaco, parte terza*, Amsterdam, Georgio Gallet, 1700, p. 230-245.

875. *Adjutor meus et protector meus*
tu es ou du psaume XXVIII, 7,
Dominus adiutor meus et protector
meus.

876. Comte Giuseppe Greppi (éd.),
« Extraits de la correspondance
diplomatique de Jean-Thomas de
Langosco, comte de Stroppiana, et
de Claude Malopera, ambassadeurs
du duc de Savoie à la cour de
Charles Quint : 1546-1559 »,
*Compte rendu des séances de la
Commission royale d'histoire ou
recueil de ses bulletins*, 1859,
deuxième série, t. 12, p. 117 et suiv.

877. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 72.

878. Michel Guilliet de Monthoux,
« “Les Faictz et guerre de
l’empereur Charles Quint contre la
ligue de Smalkalde (1546-1547)”,
publié par François Mugnier
[d’après un manuscrit des archives
du Sénat de Chambéry, texte
attribué par François Mugnier à
Guilliet de Monthoux] », art. cit.,
p. 279.

879. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 137.

880. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 59-60.

881. *Ibid.*, p. 138.

882. Günther Wartenberg, « Die Schlacht bei Mühlberg in der Reichsgeschichte als Auseinandersetzung zwischen protestantischen Fürsten und Kaiser Karl V », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1988, 98, p. 167-177.

883. Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567)*, *op. cit.*, p. 225 qui cite Karl Brandi.

884. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 506.

885. Il s'agit du comte Maximilien d'Egmont-Buren, cousin du comte Lamoral d'Egmont, fils de Florent. Son renfort est nécessaire, parce que l'armée ennemie a été elle-même renforcée de 300 hommes d'armes de l'électeur Palatin et de 3 000 Suisses, outre 12 pièces de canons, envoyés par Strasbourg et Constance.

886. Naïma Ghermani, « La vocation du prince protestant », *Chrétiens et sociétés*, 2013, numéro spécial II, p. 17-32, p. 17-19. Urban Rieger, *Enchiridio odder Handtbüchlin eines Christlichen Fursten darinnen leer und trost aller Oberkeit seer nützlich allein aus Gottes wort auffs kürtzezt zusammen gezogen durch D. Urbanum Rhegium*, Wittenberg, s. n., 1535. Voir aussi, sur les liens entre sainteté et pouvoir politique

dans le monde protestant, Naïma Ghermani, « Des princes plutôt que des saints ? Protestantisme, pouvoir politique et sainteté dans l'Allemagne du XVI^e siècle », in Florence Buttay et Axelle Guillausseau (dir.), *Des Saints d'État. Politique et sainteté au temps du concile de Trente*, Paris, PUPS, 2011, p. 123-136.

887. *Ibid.*, p. 145.

888. James D. Tracy, *Emperor Charles V : Impresario of War*, op. cit., p. 213, qui ajoute que l'Empereur disposait d'un jeu de cartes, « *cartas y pinturasé* » selon Busto, donnant les distances d'une ville à l'autre, d'Allemagne et de ses provinces, qui avaient été établies lors de son séjour à Spire en 1545. Une date qui jouerait pour penser à la préméditation de la guerre...

889. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 130.

890. *Ibid.*, p. 146.

891. Un récit détaillé est donné par Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, *op. cit.*, p. 95-97, à propos des escarmouches et autres camisades qui se déroulent alors. C'est probablement une guerre d'usure très éprouvante qui a lieu.

892. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 150.

893. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V, op. cit.*, p. 309 : Nerling pour Nördlingen.

894. Matthias Gerung, 1500-1570, converti à la réforme en 1541, semble avoir continué à travailler pour le camp catholique : pour le conseil de ville de Lavingen, il peint en 1551 la capitulation de la cité en 1546.

895. Jean-Daniel Pariset, *Les Relations entre la France et l'Allemagne au milieu du XVI^e siècle*, op. cit., p. 240.

896. Günter Vogler, « Kurfürst Johann Friedrich und Herzog Moritz von Sachsen : Polemik in Liedern und Flugschriften während des schmalkaldischen Krieges 1546-1547 », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1998, 89, p. 178-206.

897. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 312-313.

898. Geoffrey Parker, « Le monde politique de Charles Quint », art. cit., p. 191.

899. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 562.

900. Nicolaus Mameranus, *Catalogus expeditionum rebellium principum ac civitatum Germa*, op. cit., qui commence, entre autres, par citer Rom. 15 : qui s'oppose à la puissance civile, résiste au commandement de Dieu et donc encourt la damnation.

901. La chanson aurait été seulement publiée en 1547, « *in der weiss wie die Schlacht von Pavia gesungen wirt* », pour glorifier un Empereur épargnant ceux qui se soumettent et écrasant les orgueilleux.

902. *Ein schönes neues Lied,
gemacht zu Lob und Ehre römischer
kaiserlicher Majestät ; Ehre
Majestät Ingolstadt Landgrafen
Herzog Feld ; Ein schön neues lied,
gemacht zu lob unnd Eer,
Römischer Kaiserlicher Mayestat,
wie sy im 1546. Jar vor Ingolstat
widern Landtgraven von Hessen,
unnd Hertzog Hansen von Sachsen,
zu veldt gelegen, s. l., s. n., 1547,
avec trois versets :*

*« Imperio populos regito tu Carole
magne,
Hae tibi erunt artes, pacique
imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare
superbos. »*

903. 16 novembre, Jean-Yves
Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-
1567)*, *op. cit.*, p. 231.

904. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 166.

905. Énée le Tacticien,
Poliorcétique, XII, 4, Alphonse
Dain (éd.), Anne-Marie Bon (trad.),
Paris, Les Belles Lettres, 1967,
p. 24. Si on se réfère à Zuniga, on
peut se demander si en réalité
Charles Quint ne suit pas aussi
César à la lettre, dans la mesure où
« [...] César se flattait de l'espoir
qu'il pourrait terminer la campagne
sans combat et sans exposer ses
troupes : il avait, se disait-il, coupé
l'adversaire de ses

approvisionnement : pourquoi donc perdre, même dans une bataille victorieuse, un certain nombre de ses soldats ? Pourquoi faire blesser des hommes à qui il devait tant ? Pourquoi, enfin, tenter la Fortune ? D'autant qu'il n'était pas moins digne d'un chef de vaincre par l'habileté des dispositions prises que par la force des armes ». (César, *La Guerre civile*, I, 71-72), Pierre Fabre (éd.), Paris, 1972, p. 55-56). Voir Bruno Colson, *L'Art de la guerre. De Machiavel à Clausewitz*, Namur, Presses universitaires de Namur, collection « Bibliothèque universitaire Moretus Plantin », 2002.

906. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 23.

907. *Ibid.*, p. 615-6, p. 314.

908. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 171.

909. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 317. L'allusion est sans doute à Doeg l'Edomite acceptant les ordres de Saul de tuer les habitants de Nob (1 Samuel 21: 1-9) et résolu à persécuter David.

910. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 126.

911. Sur les liens avec la ligue,
Irene Haas, *Reformation,
Konfession, Tradition. Frankfurt am
Main im Schmalkaldischen Bund
1536-1547*, Francfort, Kramer,
1991, p. 290-337.

912. Karl F. W. Lanz (éd.), *Correspondenz des Kaisers Karl V aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel, op. cit.*, p. 525-526. Lettre de Heilbronn, 9 janvier 1547.

913. Richard Ziegert (éd.), *Das Wormser Buch, der letzte ökumenische Konsensversuch vom Dezember 1540 in der deutschen Fassung von Martin Bucer*, Francfort, Spener, 1995.

914. Jacques V. Pollet, *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse dans l'Allemagne du XVI^e siècle*, op. cit., p. 136-140.

915. « Que en premier lieu le dit duc de Viertemberch seroit tenu et obligé de rendre, restituer a tous et queconques demanderoyt et requereroit estre remis et restitué en sa place dignité estats office quel que feust d église dont il auroyt par cy devant esté demis et spolié par le duc de Viertemberg dans le temps que icelluy duc délaissant le vray service de dieu et de son esglise auroit ensuivi et sustanté la zizanie et hérésie [...] en ceste germanye et

iceulx conquérans et ung chacun deulx remettre et restituer en la vraye possession et joyssance des dits estats et offices, ensamble des proffiiz et emolumens en provenant sans jamais si après quereler demander ny recepvoir desdits pieçà, durant un siècle. Plaignants, réclamants biens d église comme par avant ils avoient faict, les souffrant sans nul empêchement, vivre et persévérer au service de Dieu et de son esglise avec tous aultres qui vouldroient fere jusques a ce que toutes les oeuvres seroient emendées et mellieur manière de vivre remise en chrestienté par bon advis et desputés d'ung saint concile general. – Item que ledit duc Elrich de Vierterberg seroit tenu et obligé de mettre et laisser aux

maiesté trois places villes et chasteaulx, ou aultres forteresses telles que plairoit a sad. maiesté nommer et declairer choisir aud. pays de viertemberg, lesquelles sad. maiesté a nommé et choisy asscavoir le dit chateau de asperg, et pour la conservation et garde desdites places, nourrir sustanter et payer a ses propres fraiz missions et despens cinq enseignes de lansquenets ou aultres soldartz tel qui plairroit a sad. maiesté y mettre et tenir, et ce le temps et terme de XV ans durant, commençant dent le jour que sad. maiesté prendroit la joyssance et possession des dites places. – Item que le dit duc elrich de Vierterberch seroit tenu et obligé en propre personne ou du

moings par la personne du conte george de Montbelliardt, son ainé fils, de venir servir a sa maiesté en ordre et accompagné sellon son estat et qualité a ses propres frais et despens en toutes guerres, lieu et playsir a l'encontre de toutes et quelconques personnes qu'il playroit a sa maiesté, ou il sera mandé par sa dite maiesté, donnant et prestant serment *ad sancta evangelia* aultre accoustumé en tel cas de non jamays aller ny venir servir aultre, ny prendre ou porter armes a l'encontre de sa maiesté ny ses hoirs de la maison d'austrie ; — Item [...] que le dit duc de viertemberg serast tenu et obligé de faire amendes honorables et prouffitables [a] sadite maiesté a cause de la rebellion desobeyssance

trahison conspirée et machination
faicte et semée par luy et ses
consors en ceste germanye a
lencontre de sa d. maiesté,
asscavoir : — pour amende
honorable se venir presenter a deux
genoulx devant sa maiesté et une
chandoille de cire allumée entre ses
mains, luy crier mercy et demander
grâce pardon et miséricorde, — et
pour emende prouffitabile, dedans
xv jours prochains, rendre ou payer
à sa maiesté ou a ses trésoriers la
somme de trois cent mil florins
dallemaigne, ung chacun de xv
balsten, qu'est la valeur dung
philipus de XXV^e s. monnoye de
flandre, comme a faict. — Item que
si, d'avanture, que le dit duc Elrich
de Viertemberg et le dit conte
george de Montbelliard son fils [...]

decedoient de ce monde et alloient de vie a trespas sans hoirs ou héritiers de leurs corps [ils n'auroient pour héritiers] que la dite maison daustrice, roy de hongrie et leurs enfans ; lesquels articles ont esté tous traictés conclus et accordés, en la forme et manière sus declairée, par sa maiesté et son conseil avec les commis et les conseillers du d. duc Elrich de Viertemberg pour son absence, et despuys par luy confirmés receus acceptés aggréés et accomplis au contentement de sa maiesté a laquelle je prie le Créateur voloyr donner en bonne prospérité longue vie triumphes et victoyres de ses ennemys et a la fin de ses jours paradis a son ame. – Amen. »

916. Jean Rott, « Politique rhénane entre Habsbourg et Valois : le rôle du comte Dietrich IV de Mandersheid-Schleiden (1501-1551) », *Charles Quint, le Rhin et la France, op. cit.*, p. 47-69, p. 55-56.

917. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 609, qui cite une lettre à Bucer du 7 janvier et du 13 avril 1547.

918. Andrea Badea, *Kurfürstliche Präeminenz, Landesherrschaft und Reform. Das Scheitern der Kölner Reformation unter Hermann von Wied*, Münster, Aschendorff, 2009.

919. Aline Goosens, « Mourir pour sa foi au temps des réformes dans les Pays-Bas méridionaux », in Willem Blockmans et M. E. H. Nicolette Mout (dir.), *The World of Emperor Charles V. Proceedings of the Colloquium, 4-6 octobre 2000*, Amsterdam, Royal Netherlands Academy of Arts and Sciences, 2004, p. 227-245, p. 229.

920. *Ibid.*, p. 232.

921. Pour ce qui est des effectifs impériaux placés sous le commandement du duc d'Albe, voir Franz Demmler, *Memoirs of the Court, Aristocracy and Diplomacy of Austria*, 2 vol., Londres, Longman, Brown, Green, and Longmans, 1856, vol. II, p. 482-485. Albe est secondé par Giovanni Battista Gastaldo, comte de Platina, maître de camp et général de la cavalerie, par Giovanni Giacomo de Médicis, marquis de Malignano,

général des hommes de pied de Haute-Allemagne et espagnols, Renaud de Solm, maréchal de camp. Le conseil de guerre comprend le duc d'Albe, Francesco d'Este, Giovanni Battista Gastaldo, le marquis de Melignano, le margrave Albrecht de Brandebourg-Kulmbach, le margrave Hans de Brandebourg-Küstrim, Wolfgang Schutzbar grand maître de l'ordre des chevaliers teutoniques, Pietro Colonna, Francesco de Landriano, Hans von Lyra [Jean de Lyre], Conrad von Bemelberg, Giovanni Battista Savelli, Josefo Francisco de Eras, Luis Pyssyngo. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 50, évalue les effectifs au début de la guerre à 36 000 piétons, à

2 000 hommes d'armes et
2 500 chevaux légers, avec
36 pièces d'artillerie.

922. James D. Tracy, *Emperor Charles V : Impresario of War*, op. cit., p. 215.

923. Cité par Marie Barral-Baron,
L'Enfer d'Érasme, op. cit., p. 252.

924. *Ibid.*, p. 597.

925. Geoffrey Parker, « Le monde politique de Charles Quint », art. cit., p. 192.

926. James D. Tracy, « War finance and fiscal devolution in Charles V's realms », *in* Willem Blockmans et M. E. H. Nicolette Mout (dir.), *The World of Emperor Charles V.*, *op. cit.*, p. 69-81, p. 70.

927. James D. Tracy, *Emperor Charles V : Impresario of War*, op. cit.

928. Geoffrey Parker, *The Grand Strategy of Philippe II*, New Haven, Yale University Press, 1998, p. 2-3.

929. Maurice Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Paris, Gallimard, 1996, p. 178-179.

930. Aristote, *Éthique à Nicomaque*,
II-2, 1104 a 4.

931. Et, pour ne pas sans doute que la maladie soit identifiable d'un seul côté, arrive à la cour de France, portée par un serviteur du sieur Jacques Ménage, la nouvelle que Charles Quint a subi une crise d'épilepsie ayant duré douze heures (Lettre à l'Empereur, de Poissy, 31 mars 1527), David L. Potter, « La fin du règne de François I^{er} et l'avènement d'Henri II d'après les dépêches de Jean de Saint-Mauris », p. 450-452 ([sur cour-de-france.fr](http://sur.cour-de-france.fr)).

932. Michel Jeanneret, *Le Défi des signes*, *op. cit.*, p. 94.

933. Pierre Aubenque, *La Prudence chez Aristote*, Paris, PUF, 1963, p. 177.

934. Geoffrey Parker, *The Grand Strategy of Philippe II*, *op. cit.*, p. 10.

935. Marie-Christine Granjon, « La Prudence d'Aristote : histoire et pérégrinations d'un concept », *Revue française de science politique*, 1999, 49^e année, n° 1, p. 137-146, p. 139.

936. Michel Jeanneret, *Le Défi des signes*, *op. cit.*, p. 92-93.

937. *Ibid.*, p. 119.

938. Gilbert Romeyer Dherbey,
« *La Prudence d'Aristote* », in
Chantal Delsol (dir.), *La Prudence*.
Actes du colloque du vendredi 19
octobre 2007, Institut de France-
Académie des sciences morales et
politiques, Paris, Institut de France,
Académie des sciences morales et
politiques, 2008, p. 9-23, p. 21.

939. Pierre Aubenque, *La Prudence chez Aristote*, op. cit., p. 65 ; Rémi Brague, *Aristote et la question du monde : essai sur le contexte cosmologique et anthropologique de l'ontologie*, Paris, PUF, 1988.

940. Maristella Lorch, « Folie et plaisir à la Renaissance », *Héroïsme et démesure dans la littérature de la Renaissance. Les avatars de l'épopée*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1998, p. 13-25.

941. Gilles Delannoi, « La prudence en politique. Concept et vertu », *Revue française de science politique*, 1987, vol. 37, n° 5, p. 597-615.

942. Voir Alonso Tordesillas, « Équité et kaironomie chez Aristote », in Nestor-Luis Cordero (dir.), *Ontologie et dialogue : mélanges en hommage à Pierre Aubenque*, Paris, Vrin, 2000.

943. Pierre Aubenque, *La Prudence chez Aristote*, *op. cit.*, p. 101.
Richard Bodéüs, *La Véritable Politique et ses vertus selon Aristote*, Louvain-la-Neuve, Peeters Publishers, 2004.

944. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Jean Gibelin (éd.), Paris, Vrin, 1998, p. 268. Voir Krzysztof Pomian, *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984, p. 129 et suiv.

945. On pourrait évoquer bien sûr le genre du miroir du prince, voir Jacques Krynen, *L'Empire du roi. Idées et croyances politiques en France XIII^e-XV^e siècles*, Paris, Gallimard, 1993, p. 167-187 et Michel Senellart, *Les Arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995, p. 152-155.

946. Sur la morale aristotélicienne de l'unité de la personnalité et son rôle dans l'enseignement scolastique, Henri Strohl, *L'Évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515*, Strasbourg et Paris, Istra, 1922, p. 94. Voir aussi Christian Sommer, *Heidegger, Aristote, Luther. Les sources aristotéliciennes et néotestamentaires d'Être et Temps*, Paris, PUF, 2005. *La sola fide* serait

contradictoire du motif de l'action
prudente.

947. Voir Philippe Büttgen, *Luther et la philosophie*, op. cit., p. 56-57. Sur Luther lecteur de l'*Éthique à Nicomaque*, p. 63 et suiv. ; p. 68 : « Luther fait dire ici à Aristote exactement ce qu'il lui reproche ailleurs de taire : la vertu ne se juge pas sur la valeur de l'acte, mais sur celle de l'acteur, le critère étant celui de l'antériorité de la personne sur l'œuvre. »

948. Cité par Alexandra Merle,
« Un renouveau de la littérature
politique à la cour de Charles
Quint ? », art. cit., note 4.

949. *Platon et Aristote à la Renaissance. XVI^e Colloque international de Tours*, Paris, Vrin, 1976 ; Charles B. Smith, *Aristote et la Renaissance*, Paris, PUF, 1992 ; Francis Goyet, « Prudence et “panurgie”. Le machiavélisme est-il aristotélicien ? », in Ulrich Langer (dir.), *Au-delà de la Poétique. Aristote et la littérature de la Renaissance. (Beyond the Poetics : Aristotle and Early Modern Literature)*, Genève, Librairie Droz,

2002 ; Joëlle Ducos et Violaine Giacomotto-Charra (dir.), *Lire Aristote au Moyen Âge et à la Renaissance. Réception du traité « Sur la génération et la corruption »*, Paris, Champion, 2011.

950. Sur l'impénétrabilité de Philippe II, Geoffrey Parker, *Imprudent King. A New Life of Philip II*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2014, xvi : « Like his father, Philip took some decisions for reasons that neither he nor his closest advisers could fully explain. » Sur les rapports père-fils, p. 12-19.

951. André Godin, *Érasme lecteur d'Origène*, op. cit., p. 471.

952. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 569-570.

953. *Ibid.*, p. 612.

954. Michael Screech, *Érasme. L'extase et l'éloge de la folie*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, *op. cit.*, p. 450.

955. Cité par Jean-Claude Margolin,
Érasme par lui-même, op. cit.,
p. 70-71.

956. Voir Charles Béné, « L'exégèse des psaumes chez Érasme », in Pierre Fraenkel et Olivier Fatio (dir.), *Histoire de l'exégèse au XVI^e siècle. Actes du colloque international de Genève en 1976*, Genève, Librairie Droz, 1978, p. 118 et suiv.

957. Érasme, *Paraphrases, Œuvres choisies, op. cit.*, p. 618-619.

958. Georges Chantraine,
« *Mystère* » et « *philosophie du
Christ* » selon *Érasme*, Namur,
Éditions Duculot, 1971, p. 363-364.

959. *Institutio principis christiani*,
cité par Jacques Chomarat, « Un
ennemi de la guerre : Érasme »,
*Bulletin de l'Association Guillaume
Budé, Lettres d'humanité*, déc.
1974, n° 33, p. 445-465.

960. *Ibid.*, p. 458.

961. Georges Chantraine,
« *Mystère* » et « *philosophie du*
Christ » selon Érasme, *op. cit.*,
p. 365.

962. Jean-Marie Le Gall,
L'Honneur perdu de François I^{er}.
Pavie, 1525, Paris, Payot, 2015,
p. 215.

963. Marco Girolamo Vida, *The Game of Chess : Marco Girolamo Vida's Scacchia Ludus, with English verse translation and the text of the three earlier versions*, Mario A. di Cesare (éd.), Niewkoop, Brill, 1975 et *Scacchia ludus (testo latino e traduzione in versi italiani)*, Luigi Paletto (éd.), Alba, Edizioni Domenicane, 1964, qui connut une première édition sans doute en 1513.

964. Pedro Damiano, *Libro da imparare giocare a scacchi e de bellicissimi partiti revisti e ricorretti con summa diligentia*, Rome, s. n., 1512.

965. En outre, il faut noter que c'est en Espagne que s'établissent à la fin du XV^e siècle les règles du jeu moderne qui donnent une puissance nouvelle à la dame et au fou : Ricardo Calvo, « Valencia, Geburtsstätte des modernen Schachs », *Schach-Journal. Zeitschrift für wissenschaftliche und literarische Beiträge zu Schachtraining, Schachpsychologie & Schachgeschichte*, 1992, 2/3, p. 34-46, cité par Didier Renard,

« Jeu des échecs, société politique et art de la guerre. Les révolutions du XVIII^e siècle », *Politix*, deuxième trimestre 2002, vol. 15, n^o 58, p. 89-107.

966. Christian Base, « Un épisode de la querelle Habsbourg-Valois : la campagne de Henri II aux Pays-Bas en 1554 », art. cit., p. 319-341.

967. Stadtgeschichtliches Museum,
Leipzig.

968. Bayerische Staatsbibliothek, Munich. Voir Amandine Mussou et Sarah Troche (dir.), *Le Jeu d'échecs comme représentation : univers clos ou reflet du monde ? Actes de l'ENS*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2009.

969. Rappelons que Bassefontaine est « le véritable représentant de la politique royale », selon Jean-Daniel Pariset, « Ambassades françaises en Allemagne sous François I^{er} », *Charles Quint, le Rhin et la France, op. cit.*, p. 23-24 ; il est installé près de Heidelberg, en contact avec le Palatin.

970. Philippe Dollinger, « Charles Quint et les villes d'empire », *ibid.*, p. 183-194.

971. Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, op. cit., t. III, p. 241.

972. Probablement Lucinia pour Licinia, en référence ironique à Licinia Flavilla qui fut *flaminica Augustae*, grande prêtresse du culte impérial...

973. Voir Alfred Morel-Fatio, « À propos de la correspondance diplomatique de D. Diego Hurtado de Mendoza », *Bulletin hispanique*, 1914, t. 16, n^o 2, p. 133-176.

974. Ce personnage avait adhéré en 1538 à la ligue, mais suivit Charles Quint, en espérant pouvoir mettre la main sur le duché de Poméranie.

975. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 298.

976. Elena Bonora, *Aspettando l'imperatore. Principi italiani tra il papa e Carlo V*, Turin, Einaudi, 2014, p. 174-179.

977. *Ibid.*, p. 188-191.

978. Lettre de Charles à Ferdinand du 19 février 1547, Karl F. W. Lanz (éd.), *Correspondenz des Kaisers Karl V aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel*, op. cit., t. II. p. 539.

979. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 322.

980. Karl F. W. Lanz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., t. II, p. 545-547, 10
mars 1547.*

981. Jean du Bellay, *Defense pour le Roy de France Treschrestien*, *op. cit.*, p. 435.

982. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 323-324.

983. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 7.*

984. Dès le 9 mars, Jean de Saint-Mauris avait écrit depuis Paris à l'Empereur pour lui signaler que le roi était à nouveau malade et que « la playe de son appostume » s'était rouverte. Il avait rajouté que l'électeur de Saxe avait pour sa part adressé un courrier au roi en affirmant qu'il résisterait jusqu'au bout s'il était appuyé. Voir David L. Potter, « La fin du règne de François I^{er} et l'avènement d'Henri II d'après les dépêches de

Jean de Saint-Mauris (1547) », cour-de-france.fr, p. 5. Saint-Mauris, dans une lettre du 1^{er} avril, annonce ensuite avoir eu la certification de la mort du roi (p. 16). Avec cette précision selon laquelle François I^{er} aurait souhaité peu avant de mourir « adviser quelque moyens à l'establisement de plus grande amitié entre voz magestes ». C'est ensuite le 9 mai que Saint-Mauris fait part de l'arrivée d'un courrier envoyé par Jacques Ménéage à propos de la bataille de Mühlberg, qui donne crainte à la cour que l'Empereur n'en profite pour attaquer le royaume. Le sacre a été repoussé, des légionnaires avertis de se tenir prêts...

985. Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, op. cit., t. III, p. 257-259.

986. *Ibid.*, t. III, p. 260-262.

987. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 325. Voir *Warhafftige Urgicht unnd Bekanntnus, der Landtgrävischenn Diener, Hanse Eckern von Gelhausen, Bürger zu Cassel, unnd Wilhelmen vonn Werden ... zu Frankfurt Burger, welche ... umb jrer bösen that und misshandlung willen, welcher gleichen jn Deutscher Nation nimmer gehört oder gebraucht, aus*

*gnadenn erstlich enthaupt und
darnach gevierdteylt : geschehen zu
Frankfurt am Mayn, den 7. tag
Aprilis, s. l., s. n., [1548] et 1750.*
Dans le texte français, Guillaume de
Verden pour Wilhelm von Werthen
et Jean Gelluse pour Hans Ecker
von Gelhausen.

988. Frédéric Jacquin, *Affaires de poison. Les crimes et leurs imaginaires au XVIII^e siècle*, Paris, Belin, 2005, p. 136-137.

989. Rapport de Verallo, 14 avril, cité par Léon Cristiani, *L'Église à l'époque du concile de Trente*, Paris, Bloud et Gay, 1948, in Augustin Fliche et Victor Martin (dir.) t. XVII de *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, op. cit., p. 88.

990. François Joseph Ferdinand Marchal, *Histoire politique du règne de l'Empereur Charles Quint*, op. cit., t. II, p. 12.

991. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, *op. cit.*, p. 143.

992. Aujourd'hui Cheb, en
Tchéquie.

993. Jean de Vandenesse, *Itinéraire de Charles Quint de 1506 à 1531*, *op. cit.*, p. 327.

994. Gia Giacomo de Médicis.

995. Liprando/Aliprando Madruzzo,
qui était le neveu du cardinal de
Trente et le frère de Nicolaus.

996. Hans Walter von Hürnheim.

997. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 8.*

998. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 326.

999. Karl F. W. Lanz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., p. 460.*

1000. Nommé par Jean de Vandenesse, *Itinéraire de Charles Quint de 1506 à 1531, op. cit.*, « Seelhove » ou « seelhous ».

1001. L'ouvrage référentiel sur la bataille est : Max Lenz, *Die Schlacht bei Mühlberg mit neuen Quellen*, Gotha, Perthes, 1879, p. 93.

1002. Ex-voto de Charles le Téméraire, 1467, ex-voto de Gérard Loyet (Liège, Trésor de la cathédrale).

1003. Karl F. W. Lantz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., p. 101.*

1004. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,*
t. II, p. 8.

1005. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 61.

1006. Luther insista sur la piété de Jean-Frédéric : « En vérité, dit le Dr Martin Luther, nous avons un prince que Dieu a comblé de ses dons. Il est réservé en paroles : on n'entend jamais de sa bouche un mot vilain, ou peu honorable, ou immoral, non plus de jurons. Il aime la parole de Dieu, ses églises et ses écoles. Il a un grand fardeau, et lourd à porter, et le porte tout seul. Il tient fidèlement sa foi jurée et ce qu'il promet, commence à surveiller

comment messieurs de la noblesse jettent leurs filets, prend garde à ce qu'ils trament et ont et tête... » (Luther, *Propos de Table (Tischreden)*, *op. cit.*, p. 380-381). Le sujet du propos évoque également le penchant pour le vin de l'électeur, et sa puissance de travail.

1007. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 186.

1008. Une autre version se trouve dans Pedro de Salazar, *Historia y primera parte de la guerra que Carlos V, Emperador de los Romanos, Rey de Espana y Alemania, movio contra los principes y ciudades rebeldes de Alemania y sucesos que tuvo*, Naples, Pablo Sukanappo, 1548.

1009. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 181. Sur les exemples de trois soleils, voir Julius Obsequens, *Liber de prodigiis*, ou *Prodigiorum liber*, par exemple lors du consulat de Marc Antoine et de Publius Cornelius Dolabella. Voir *Iulii Obsequentis Prodigiorum liber, ab urbe condita usque ad Augustum Caesarem, cujus tantum extabat Fragmentum, nunc demum Historiarum beneficio, per*

Conradum *Lycosthenem*
Rubeaquensem, integrati suae
restitutus. Basilae, ex off. Ioannis
Oporinii, 1552.

1010. Voir la théorie de la réfraction discutée par Rodolphe Chatenat, « Quelques récentes explications de l'arrêt du soleil à Gabaon », *Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques*, 1989, 22, p. 577-597, qui évoque le cas de la bataille de Mühlberg, et fait référence aux *Antiquités juives* de Flavius Josèphe.

1011. Voir Mario Diaz Gavier,
*Mühlberg 1547 : el apogeo de
Carlos V*, Madrid, Almena, 2011.

1012. Max Lenz, *Die Schlacht bei Mühlberg mit neuen Quellen*, op. cit., p. 109-115, sur le commencement des combats, 9 h, 10 h, 11 h, 12 h et sur le moment où le soleil apparaît, avec « *i raggi luminosi anzi tutto ferrugino et con maggoir lentezza facova il suo corso verso l'occaso, presagio vero del cadmento de i Sassoni* ».

1013. Pour une figuration, José Julio Garcia Arranz, « Documento historico y exaltacion simbolica en un grabado de Enea Vico : el ejercito del emperador Carlos V cruzando el Elba cerca de Mühlberge », *Norba Arte*, 2002-2003, vol. 22-23, p. 5-27, qui étudie la gravure dite « El paso del Elba en la batalla de Mühlberg en 1546 », dessinée par Enea Vico et gravée par Giovanni Battista Mantuano, en 1551. Sur la partie supérieure, sur

des nuages, deux personnifications féminines : ce sont *Fama* et *Victoria*. *Fama* tient un rameau d'olivier, et la victoire militaire brandit une couronne de laurier et un serpent *ouroboros*, symbole d'éternité ; le soleil est symbole de volonté divine, tandis que l'Elbe apparaît en divinité aquatique dénudée. Sont également représentées la « *magnanimitas praeclarissimarum rerum propagatrix* » en Athéna symbole de sagesse et *Divitias et imperium auget sollicitudo* en symbole de célérité. Un aigle piquant de son bec un cerf à gauche symbolise la difficulté, tandis qu'une grue fait allusion à la *saecuritas publica*.

1014. Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir.), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XI^e-XIX^e siècle*, « Introduction », Rennes, PUR, 2015, p. 11.

1015. *Neuwe Zeittung. Ware und gründliche anzaygung und bericht, in was gestallt, auchwenn, wie und wo Hertzog Johann Friderich, gewesener Churfürst zu Sachsen, von der Römischen Kaiserlichen Majestatt neben Hertzog Moritz zu Sachsen etc. am sonntag Misericordie domini der da der 24 tag april erlegt und gefangen worden ist, Munich, s. n., 1547.*

1016. Le 24 avril, l'évêque d'Arras depuis le camp sur l'Elbe, à deux lieues de Meissen, rédige une relation rapportant qu'au matin l'arrivée des Espagnols entraîna une escarmouche près du pont de bateaux que les ennemis pensaient couper (p. 264) : « Mais se faisant le tout en présence de sa majesté, que les encourageoit, la partie du pont qu'estoit de ce coustel fut tost recouverte, et pour avoir l'autre se despouillarent trois Espagnolz, dont

deux d'iceuls pourtoient leurs
espées, nues aux dents, en nesgeant,
desquelz l'un, en arrivant aux
barques, fait fuyr tout seul huit des
ennemys qui estoient dedans, et en
tua trois, et ceulx qui pensarent
eschapper par la suyte demeurarent
au bord despeschez par
l'arquebuserie qu'estoit en notre
rivaige, que tiroit si à menu, qu'elle
ne donnoit aux ennemys temps de
soy servir de la leur. »

1017. Max Lenz, *Die Schlacht bei Mühlberg mit neuen Quellen*, op. cit., p. 123-125.

1018. Pour l'attitude de Jean-Frédéric à ce moment et de sa « Phlegma », *ibid.*, p. 117-118.

1019. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 191.

1020. Max Lenz, *Die Schlacht bei Mühlberg mit neuen Quellen*, op. cit., p. 134.

1021. Giovan Battista Gastaldo.

1022. Pirro Baglioni, dit Pirro
Colonna.

1023. Cesare Maggi, dit Cesare di Napoli.

1024. Pour Luigi Pizano.

1025. Max Lenz, *Die Schlacht bei Mühlberg mit neuen Quellen*, op. cit., p. 144.

1026. Toujours la narration de l'évêque d'Arras : « Par où (encoires que avec travail du commencement jà des nostres, tant espaignolz à cheval, desquelz l'ung se nya, que hussaires, passarent, et estans passez jà en nombre de dix-huit), l'un hussaire s'avancea contre les ennemys, desquelz luy seul en mit cinquante en fuyte, craignans la suyte. »

1027. Kervyn de Lettenhove (éd.),
Commentaires de Charles Quint,
op. cit., p. 190.

1028. « Le prince marchait à la tête contre l'ennemi, quand il reconnut qu'il était dans une autre île fort grande (ce qui avait causé son erreur) et qui n'était séparée de terre que par un canal assez étroit mais la pluie tombée pendant la nuit l'avait grossi au point que la cavalerie, ayant peine à trouver un gué, crut que ce bras du fleuve serait aussi difficile à passer que les deux autres. On le traversa cependant malgré la hauteur des eaux, les

chevaux en eurent jusqu'au poitrail,
et l'infanterie jusque sous les bras »,
Strabon, *Géographie*, Livre XV. 92 ;
et Pline, *Histoire naturelle*, Livre
VI, 17.

1029. C'est Montaigne qui attribue ce propos à Cyrus, *Essais*, Livre III, chap. V, à partir de Xénophon, *Cyropédie*, VIII – première version, corrigée sur l'exemplaire de Bordeaux –, « qui s'aymera me suyve » ; en réalité livre VII : [13] « À d'autres encore : “Vous savez, je pense, soldats quels sont les prix proposés aux vainqueurs poursuivre, frapper, tuer, acquérir des richesses, s'entendre louer, être libres, commander, tandis que pour

les lâches, c'est évidemment le contraire. Donc que ceux qui s'aiment eux-mêmes combattent avec moi ; car moi, je ne commettrai jamais volontairement d'acte lâche ou honteux.” »

Rappelons que Charles le Téméraire fit traduire la *Cyropédie* en français par Vasque de Lucenne (Vasco de Lucena), d'après le texte latin du Pogge : Daniel Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène et la Cyropédie à la cour de Bourgogne, 1470 : le traité de Xénophon mis en français d'après la version latine du Pogge, Livre 1*, Genève, Librairie Droz, 1974.

1030. Renaut de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, G. Perrie Williams (éd.), Paris, Champion, 1978.

1031. Voir Micheline de Combarieu du Grès, « Le nom du monde est forêt », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 1997, 3.

1032. Jacques Ribard, *Du Mythique au mystique. La littérature médiévale et ses symboles*, Paris, Champion, 1995, et Élisabeth Gaucher, *La Biographie chevalesresque. Typologie d'un genre (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Champion, 1994, sur le phénomène d'enromancement du monde.

1033. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Paris, Corti, 1942.

1034. Jean-Paul Brachet, *Le Salut par la traversée de l'eau. Étude sur la tradition latine et indo-européenne*, Paris, L'Harmattan, 2012.

1035. Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, op. cit., p. 201.

1036. Nous suivons ici *Faictz et guerre de l'Empereur Charles Quint dans la guerre d'Allemagne*, François Mugnier (dir.), Paris, Honoré Champion, 1902, p. 95-107.

[1037](#). Voir Charlotte Denoël, *Saint André. Culte et iconographie en France (V^e-XV^e siècles)*, Paris, École nationale des chartes, 2004, p. 80-105.

1038. *Ibid.*, p. 207. Sur le lien entre batailles et merveilles, Nicolas Le Roux, *Le Crépuscule de la chevalerie. Noblesse et guerre au siècle de la Renaissance*, Ceyzérieu, Champvallon, 2015, p. 245-261.

1039. Séverin Duc, « Le prix des guerres lombardes. Ruine de l'État, destructions économiques et désastre social (1515-1535) », à paraître dans *Storia economica ; id.*, « “La concorde des loupz”. Pouvoir et prédation dans le duché de Milan (1499 – c. 1540) », à paraître.

1040. Max Lenz, *Die Schlacht bei Mühlberg mit neuen Quellen*, op. cit., p. 145.

1041. Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle, op. cit.*, t. III, p. 262-264, lettre du 24 avril, qui dit que durant la poursuite consécutive à la traversée de l'Elbe, il y eut déjà 1 000 morts du côté impérial. Il est question de la brume, mais pas du soleil rouge...

1042. Ou Schirmenitz Lager.

1043. Karl F. W. Lantz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., p. 564-569.*

1044. Jean-Daniel Pariset, *Les Relations entre la France et l'Allemagne au milieu du XVI^e siècle*, op. cit., p. 231.

1045. *Ibid.*, p. 245.

[1046](#). Voir David Potter sur ce point de l'enjeu des recrutements, « Les Allemands et les armées françaises au XVI^e siècle. Jean-Philippe Rhingrave, chef de lansquenets : étude suivie de sa correspondance en France, 1548-1566 », *Francia*, 1993, 20, 2, p. 1-20, et 1994, 21, 2, p. 1-63.

1047. Pour un récit imprimé,
Johannes Bugenhagen, *Wie es uns
zu Wittemberg in der Stadt
gegangen ist in diesem verggange
Krieg bis wir durch Gottes gnaden
erlöset sind Und unser hoch Schule
durch den Durchleutigsten
hochgenornen Fürsten un herrn
herrn Morizen herzogen zu
Sachssen des heiligen Römischen
Reichs Ertz marschahl und
Churfürsten landgraven in
Döringen und Marggraven zu*

*Meissen unsern genedigsten Herrn
widerumb auffgericht ist.
Warhafftige Historia beschrieben
durch Johan Bugenhagen Pomern
Doctor und Pfarherr zu Wittemberg,
Wittenberg, Deit Creutzer, 1547 [3
août].*

1048. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 10.*

1049. Max Kohn, *Mot d'esprit, inconscient et événement*, Paris, L'Harmattan, 2010.

1050. Naïma Ghermani, « La représentation du prince en Allemagne au XVI^e siècle : la construction d'un corps politique », *Histoire, économie et société*, 2006, 25^e année, n° 1, p. 3-13, p. 9.

1051. Joseph Leo Koerner, *The Reformation of the Image*, Norwich, Reaktion Book, 2004, p. 120 et suiv.

1052. Charles Scott Dixon,
*Protestants. A History from
Wittenberg to Pennsylvania 1517-
1740*, Chichester, Wiley-Blackwell,
2010, p. 14-15.

1053. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,*
t. II, p. 11-12.

1054. Diego Nuñez Alba fournit le texte d'une « Oracion » de la duchesse de Saxe à l'Empereur (Diego Nuñez Alba, *Diálogos de la vida del soldado Diego Nuñez Alba*, *op. cit.*, p. 223-227).

1055. Sibylle de Clèves, sœur du duc de Clèves, qui, en avril précédent, avait épousé Maria et qui était un allié de l'archiduc.

1056. Leonardo Colombino, « Il trionfo tridentino », in Francesco Ambrosi, *Scrittori e artisti Trentini*, Trento, G. Zippel, 1894 (rééd. Bologne, Forni, 1972), et Patrizia Cordin, « Festa cortigiana e autocelebrazione aristocratica nel “Trionfo tridentino” di Leonardo Colombino », *Geschichte und Region/Storia e regione*, 1995, 4, p. 113-128.

1057. Le 3 juin, Jean-Frédéric sort de Wittenberg et est ramené au camp impérial.

1058. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 15.*

1059. *Geschichte des Fleckens Drakenburg. Band 1 : Die Schlacht vor Drakenburg 1547 am 23. Mai 1547 nach den vergeblichen Belagerungen der Hansestadt Bremen in der Zeit der Auseinandersetzungen zwischen dem Kaiserreich und dem Schmalkaldischen Bund, Nienburg/Weser, Heimatverein Drakenburg, 1997.*

1060. Charles Schefer (éd.), *Le Voyage de M. d'Aramon ambassadeur pour le Roy de France en Levant, escript par noble homme Jean Chesneau* [1547 à 1549], Paris, E. Leroux, 1887.

1061. Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567)*, *op. cit.*, p. 255.

1062. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 659.

1063. Erving Goffman, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974 ; *id.*, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. II : *Les Relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

1064. Karl F. W. Lantz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., p. 592.*

1065. *Ibid.*, p. 585-586, lettre du 20 juin à Marie de Hongrie.

1066. *Wie, und in welcher gestalt der Römischen K. Maj. Landtgraf Philips von Hessen zu Halle den Fußfall gethan, s. l., s. n., 1547, par sans doute Hans Baumann.*

1067. Seld avait remplacé le vice-chancelier Giovanni de Naves mort en février.

1068. Veronika Pokerny,
« *Clementia Austriaca*. Studien zur
Bedeutung der Clementia Principis
für die Habsburg im 16. und 17.
Jahrhundert », *Mitteilungen des
Instituts für Österreichische
Geschichtsforschung*, 1978, t. 86,
p. 311-364, p. 318-319 ; Peter
Arnade, *Realms of Ritual :
Burgundian Ceremony and Civic
Life in Late Medieval Ghent*, Ithaca
et Londres, Cornell University
Press, 1996. Voir Violet Soen, « La

réitération de pardons collectifs à finalités politiques pendant la Révolte des Pays-Bas (1565-1598). Un cas d'espèce dans les rapports de force aux Temps Modernes ? », in Bernard Dauven et Xavier Rousseaux (éd.), *Préférant miséricorde à rigueur de justice. Pratiques de la grâce (XIII^e-XVII^e siècles). Actes de la journée d'études de Louvain-la-Neuve, 15 octobre 2007*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2012.

1069. Johannes Sleidan (*Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V, op. cit.*) dit que le landgrave remercia l'Empereur et « pour ce qu'il le laissoit trop longtemps à genoux, il se leva sans qu'on luy dist ».

1070. Le même jour, reddition des villes de Lübeck et de Lunenbourg.

1071. Voir Jean-Yves Mariotte, *Philippe de Hesse (1504-1567)*, *op. cit.*, p. 258-264 à propos de la polémique sur l'incarcération.

1072. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 581.

1073. Karl F. W. Lantz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., p. 588.*

1074. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 21.*

1075. Cité par Lawrence V. Ryan,
Roger Asham, Londres, Oxford
University Press, 1963, p. 129.
Epurston probablement pour
Eperston, dans le Nottinghamshire.

1076. Voir Daniel Menager,
« Philosophie et théologie de
l'avarice chez Érasme », *Seizième
Siècle*, 2008, n° 4, p. 35-45.

1077. Léon E. Halkin, « Érasme et la mort », art. cit., p. 269-291.

1078. Roger Ascham, « A Report and Discourse written by Roger Ascham, of the affaires and state of Germany and the Emperour Charles his court, duryng certaine yeares while the sayd Roger was there », *The English Works of Roger Ascham*, Londres, R. et J. Dodsley, 1761, p. 373.

1079. Nelly Labère (dir.), *Être à table au Moyen Âge*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.

1080. Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 2013, p. 216, cité par Marie Balmary, *L'Homme aux statues. Freud et la faute cachée du père*, Paris, Grasset, 1997, p. 104. Freud lui-même avait coutume de placer à sa table, quand il mangeait seul, des statues antiques qu'il collectionnait. Comme s'il s'agissait de convives.

1081. Louis Prosper Gachard (éd.), *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, Bruxelles, Hayez, 1855, p. 24, avec le détail qui a marqué tous les historiens du XIX^e siècle, qui le répètent, en rajoutant le goût pour une nourriture surépicée : « N'étant pas encore content de tout cela, il dit un jour à son majordome Montfalconnet [Philibert de la Beaulme], d'un ton de mauvaise humeur, qu'il ne montrait plus de

jugement dans les ordres qu'il donnait aux cuisiniers, car tous les mets qu'on lui servait étaient insipides. "Je ne sais pas, lui répondit le majordome, ce que je pourrais faire de plus, pour complaire à Votre Majesté, à moins que je n'essaie pour elle d'un nouveau mets, composé de potage d'horloges." Ces paroles firent beaucoup rire l'Empereur, et plus longtemps qu'on ne le vit jamais ; ceux de la chambre ne rirent pas moins : car il n'y a chose en monde, comme on le sait, qui plaise autant à Sa Majesté que de s'arrêter devant des horloges » (p. 23).

1082. Romain Descendre,
« Analyse géopolitique et
diplomatie au XVI^e siècle. La
qualification de l'ennemi dans les
relazioni des ambassadeurs
vénitiens », *Asterion*, 2007, 5,
p. 241-264.

1083. Jacqueline Lanouzière, « Mélancolie, sexe et féminité », in Catherine Chabert (dir.), *Narcissisme et dépression. Traité de psychopathologie de l'adulte*, Paris, Dunod, 2013, p. 293-294. Plus tôt Gasparo Contarini lui aussi a vu dans l'Empereur un tempérament mélancolique, « quelque chose de sanguin », avec peut-être l'arrière-plan de sa mère...

1084. Claire Sicard, « Picrochole au miroir de Charles Quint », *in* Claire Sicard, Adeline Lionetto-Hesters, Anne Debrosse et Aurélia Tamburini (dir.), *Le Verger*, Bouquet I : *Gargantua et le Quart Livre de Rabelais*, janvier 2012. Voir Denis Bjaï et Sylvère Menegaldo (dir.), *Figures du tyran antique au Moyen Âge et à la Renaissance : Caligula, Néron et les autres*, Paris, Klincksieck, 2009.

1085. Louis Prosper Gachard (éd.),
*Relations des ambassadeurs
vénitien sur Charles Quint et
Philippe II, op. cit., « Préface »,
XXVIII.*

1086. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 23.*

1087. Alain Michel, « La parole et la beauté chez Érasme », in Jacques Chomarat, André Godin et Jean-Claude Margolin (dir.), *Actes du Colloque international Érasme*, op. cit., p. 1-17, p. 12. Voir aussi Jean-Claude Margolin, « Rire avec Érasme, à l'ombre de Rabelais », in Michel Simonin (dir.), *Colloque du Centre d'études supérieures de la Renaissance, Chinon-Tours, (16 octobre 1994)*, Genève, Librairie Droz, 1998, vol. 33, p. 9-29.

Michael Screech, *Érasme. L'extase
et l'éloge de la folie, op. cit.*

1088. Voir Rosalie Colie, *Paradoxia Epidemica. The Renaissance Tradition of Paradox*, Princeton, Princeton University Press, 1966.

1089. Michael Screech, *Le Rire au pied de la Croix. De la bible à Rabelais*, Paris, Gallimard, 2002, p. 119 et suiv.

1090. *Éloge de la folie*, cité par Patricia Eichel-Lojkine, *Excentricité et humanisme. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 2002, p. 99.

1091. Jean-Marie Le Gall, « Rire et violences religieuses à la Renaissance », in Pierre Serna (dir.), *La Politique du rire. Satires, caricatures et blasphèmes XVI^e-XXI^e siècles*, Seyssel, Champvallon, 2015, p. 69-94, p. 92. Sur le lien entre parole sacrée et rire, Isabelle Briant, « Le rire du prédicateur », *ibid.*, p. 119-136.

1092. Cardinal de Granvelle,
*Papiers d'État du cardinal de
Granvelle, op. cit.*, p. 601.

1093. Des données sur la conversation de Charles Quint avec le cardinal Sfondrato sont fournies par le comte de Stroppiana, dans une lettre du 5 juillet 1547 au duc de Savoie Charles III.

1094. Le chef de guerre des Bohémiens Gaspar Pflug fut condamné pour crime de lèse-majesté.

1095. Bartholomäus Sastrow
(*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.*),
affirme que Jean-Frédéric de Saxe
fut conduit à Augsbourg et logé
chez les Welzer. « Le landgrave
était resté à Donauwörth, sous la
garde d'un détachement espagnol,
tandis que l'électeur, amené à
Augsbourg, logeait chez les Welzer,
deux maisons plus loin que la
résidence impériale et de l'autre
côté d'une ruelle bordant mon

auberge ; le percement de ces deux maisons et une galerie jetée sur la ruelle mirent les appartemens de l'électeur en communication directe avec ceux de S. M. I. Le prince captif avait ses cuisines particulières, son chancelier de Minkwitz [Erasmus von Minckwitz] était auprès de lui, ses propres domestiques le servaient, de sorte que les Espagnols n'avaient aucun prétexte pour s'introduire dans sa chambre ou dans son cabinet à coucher. Le duc d'Albe et les autres seigneurs de la suite impériale lui tenaient compagnie ; le temps se passait en agréables entretiens ainsi qu'en distractions variées. On avait établi une lice pour les joutes dans la cour de l'habitation, édifice non moins superbe qu'une demeure

royale. L'électeur allait à cheval visiter les endroits plaisans de la ville, divers jardins arrangés avec art. Dès sa jeunesse il avait aimé l'escrime, et tant qu'il fut alerte, il pratiqua tous les exercices d'armes ; on le laissait donc ordonner des assauts, ce qui ne l'empêchait pas d'être constamment précédé et suivi de soldats espagnols. Quant à ses lectures, liberté entière, sauf dans les derniers temps, après son refus d'accepter l'Intérim. À Donauwörth, au contraire, le landgrave était gardé à vue jusque dans son appartement ; s'il se mettait à la fenêtre, un, deux Espagnols tendaient le cou en dehors, ni plus ni moins que lui ; tambours et fifres annonçaient la garde montante, la garde

descendante. Des sentinelles armées veillaient dans la chambre du prisonnier ; elles étaient relevées une fois par nuit et, au moment où leurs remplaçants entraient, tambours et fifres en tête : “Voyez, disoient-elles en ouvrant les courtines, nous vous le remettons ; faites bonne garde.” Non, le mot de l’Empereur au landgrave : “Je t’apprendrai à rire !” ce mot ne fut point une vaine menace. »

1096. Peter M. Seidel, *Michael Helling (1506-1561). Ein Bischof im Dienst von Kirche und Reich*, Münster, Aschendorff Verlag, 2012.

1097. 23 août, les soldats des 5 bannières font mouvement, devant le logis de l'Empereur, en criant « ghelt, ghelt » durant une demi-heure.

1098. *Römischer Kayserlicher
Maiestat Achterclärung, gegen der
Alten Statt Magdenburg,
[Augsbourg], s. n., 1547.*

1099. Jeanne Allard, « Repas et manières de table à la cour d'Espagne », in Jean-Louis Flandrin et Jane Cobbi (dir.), *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 187 ; Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 ; Agathe Lafortune-Martel, *Fête noble en Bourgogne au XV^e siècle. Le banquet du faisan (1454) : aspects politiques, sociaux et culturels*, Paris, Vrin, 1984 ; Bruno Laurioux,

Manger au Moyen Âge. Pratiques et discours alimentaires en Europe aux XIV^e et XV^e siècles, Paris, Hachette, 2002.

1100. Deux fous de Charles Quint peuvent être individualisés : Claude Bos et Paep Theun. À propos de la légende d'un Charles Quint construit par des anecdotes de tous styles, incluant l'amateur de bonne chère [Francisco Gómez de Quevedo y Villegas], *La Vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible Empereur Charles Quint*, 2 vol., Bruxelles, Josse de Krieck, 1699.

1101. Jeanne Allard, « Les règles de l'étiquette à la cour des Habsbourgs d'Espagne (XVI^e-XVII^e siècles) », in Rose Duroux (dir.), *Les Traités de savoir-vivre et Espagne et au Portugal du Moyen Âge à nos jours*, Clermont-Ferrand, Duroux, 1995, p. 134, à propos du *Libro llamado de privados, y doctrina de cortesanos*, de 1539. Diane H. Bodart, « Le banquet des monarques ou la convivialité comme forme d'expression

politique », in Jean-Louis Mousset et Krista De Jonge (dir.), *Un prince de la Renaissance. Pierre Ernest de Mansfeld (1517-1604). Catalogue d'exposition (Luxembourg 2007)*, II, Luxembourg, Musée national d'histoire et d'art, 2007, p. 123-127 ; Werner Paravicini, « The court of the dukes of Burgundy. A Model for Europe ? », *Princes, Patronage and the Nobility. The Court at the Beginning of the Modern Age c. 1450-1650*, Londres, Oxford University Press, 1991, p. 69-102. Notons qu'entre 1527 et 1537 Ferdinand introduit des éléments de l'étiquette bourguignonne à la cour de Vienne, à la différence de son frère.

1102. À l'opposé de François I^{er} décrit en 1539 lors de la rencontre de Loches par don Juan de Idiaquez : « *Lo substancial de lo que ay que dezir deste camino entendera V. Sa. por lo que Su Magd. escribe, y lo que mas se podria son fiestas y monterias y damas; destas V. Sa. sabe lo que ay ; no se puede encaresçer la licencia que tienen y lo que pasa. El Rey ha convalesçido a de manera que despues que anda con su Mad.*

puede cabalgar a caballo pero poco; anda el camino y a caça y monte en leytera y cherrio otras vezes. Su vida es levantarse a nueve horas, corner a diez y luego echarse desnudo y duerme dos horas, y despues gastar el tiempo con las damas bailando, andando con quatro o cinco por las camaras de aquellas con quien se huelga, y çenar con ellas. La de Tampas, aunque algunas vezes es dexada, gobierna agora, y el Doulfín y el condestable y el cardenal de Lorrena tienen tambien quien los sigue quando van a sus aposentos, y aun camino, como lo harian si fuesen mugeres. En Sodoma no se pudo usar tanto vicio; y cierto ver esto es gran argumento del sufrimiento de Dios. La gente de

arte es mucha, y las personas principales, pero no ay orden ni respecto en el tractamiento y mucha confusion... », Augustin Redondo, « Un témoignage espagnol sur la cour de France en 1539 », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 2, 1966, p. 333-337.

1103. Michel Jeanneret, *Des Mets et des mots, banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, José Corti, 1987, p. 20-21.

1104. *Ibid.*, p. 24.

1105. Emmanuel Bernon, *Le Cogito dans la pensée de saint Augustin*, Paris, Vrin, 2001, p. 266-267.

1106. Alain Montandon, *Pour une histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, Clermont-Ferrand, Université Blaise-Pascal, 1999, p. 120. Voir aussi Jean-Yves Leloup, *Un obscur et lumineux silence. La théologie de Denys l'Aréopagite*, Paris, Albin Michel, 2013.

1107. Voir Rabelais sur la satiété de Carpalin face à la viande salée, dans *Pantagruel*, chap. XXVI : « Ainsi comme ilz bancquetoient, Carpalin dist : “Et ventre saint Quenet, ne mangerons nous jamais de venaison ? Ceste chair sallée m’altère tout. Je vous voys apporter icy une cuysse de ces chevailx que nous avons faict brusler : elle sera assez bien rostie.” »

1108. Jean-Paul Gillet (éd.), *La Langue, par Desiderius Erasmus*, *op. cit.*, p. 26.

1109. Maria Grazia Mara, « Colet et Érasme au sujet de l'exégèse de Mt 26, 39 », in Irena Backus et Francis Higman (éd.), *Théorie et pratique de l'exégèse. Actes du troisième colloque international sur l'histoire de l'exégèse biblique au XVI^e siècle*, Genève, Librairie Droz, 1990, p. 264.

1110. Jean-Claude Margolin,
Recherches érasmiennes, op. cit.,
p. 37.

1111. Voir Isabelle Paresys, « Paraître et se vêtir au XVI^e siècle : morales vestimentaires », in Marie Viallon (dir.), *Paraître et se vêtir au XVI^e siècle. Actes du XIII^e Colloque du Puy-en-Velay*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2006.

1112. Le concept de corps abstrait pour les Thélémites, dans Stephan Geonget, *La Notion de perplexité à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 2006, p. 442, mais à travers l'absence de nourriture. Voir pour une vision contradictoire du banquet, Michel Jeanneret, *Des Mets et des mots, banquets et propos de table à la Renaissance*, op. cit., et Michel Hansen, « Viandes et nourriture dans le *Gargantua* ou les métamorphoses

du banquet », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, 1988, n° 26, p. 5-22.

1113. Jean-Claude Margolin,
« Érasme et le silence », in
*Mélanges sur la littérature de la
Renaissance à la mémoire de V.-L.
Saulnier, op. cit.*, p. 174-175.

1114. Georges Chantraine,
« *Mystère* » et « *philosophie du*
Christ » selon Érasme, *op. cit.*,
p. 167-168.

1115. Voir Georges Vigarello, *Les Métamorphoses du gras. Histoire de l'obésité du Moyen Âge au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2010 ; Cari Christensen, *Princes and Propaganda, Electoral Saxon Art of the Reformation*, Kirksville (Missouri), Sixteenth Century Journal Publishers, 1992.

1116. François Rigolot, *Les Langages de Rabelais*, Genève, Librairie Droz, 1972, p. 156. Et Michel Jeanneret, *Des Mets et des mots, banquets et propos de table à la Renaissance*, op. cit., p. 149.

1117. Michel Jeanneret, *Des Mets et des mots, banquets et propos de table à la Renaissance*, op. cit., p. 176.

1118. *Ibid.*, p. 112 : « L'abondance porte en soi des germes de pourriture, elle renferme le principe même de sa destruction. »

1119. Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation*, *op. cit.*, p. 484.

1120. Jean Doignon, « Tobie et le poisson dans la littérature et l'iconographie occidentales (III^e-V^e siècle). Du symbolisme funéraire à une exégèse christique », *Revue de l'histoire des religions*, 1976, t. 190, n^o 2, p. 113-126.

1121. Lettre publiée par Alfred Morel-Fatio, « À propos de la correspondance diplomatique de D. Diego Hurtado de Mendoza », art. cit., p. 156-157. Le 20 septembre, Mendoza envoie une lettre mentionnant la mort de Pier Luigi, « Pero Luys ».

1122. L'expression est d'Alain Tallon, *L'Europe au XVI^e siècle. États et relations internationales*, Paris, PUF, 2010, p. 46.

1123. Voir Renaud Villard, *Du bien commun au mal nécessaire. Tyrannies, assassinats politiques et souveraineté en Italie, vers 1470-vers 1600*, Rome, École française de Rome, 2008, p. 320-321, confirmant que Ferrante Gonzaga communiqua le projet des conjurés à l'Empereur, favorable au coup d'État mais défavorable à l'assassinat. Ce seraient les conjurés qui auraient pris sur eux d'assassiner Pier Luigi Farnèse, parce que l'élimination

physique du prince fait partie de la perpétration du changement politique. Comme quoi la publicité de l'assassinat en outre serait nécessaire et comme quoi il y a une sémiotique politique qui rendrait compte de ce que le présumé refus de la violence par Charles Quint n'ait pas été suivi d'effet.

1124. Maria José Bertomeu Masia, *La Guerra secreta de Carlos V contra el Papa. La cuestion de Parma y Piacenza en la correspondencia del cardenal Granvela*, Valence, PUV, 2009, p. 33.

1125. *Diálogo entre Caronte y el ánima de Pedro Luis Farnesio, hijo del papa Paulo III : escrito en el año de 1547.* José Lopez Romero, « La fortuna histórico-literaria de un personaje infame : el duque Pier Luigi Farnese », *Trivium*, 1991, 3, p. 55-57 ; *id.*, « Un Caso de sátira política : el Diálogo entre Caronte y el ánima de Pedro Luis Farnesio (1547) », in Antonio Ruiz Castellanos et Antonia Vinez Sanchez (dir.), *Dialogo y retorica*,

Cadix, Publicaciones Universidad
Cádiz , 1996, p. 263-266 ; Jesus
Gomez, « Aspectos de la política
imperial en los diálogos del primer
renacimiento », *Revista Espacio-
Tiempo y Forma*, série IV : *Historia
Moderna*, 2003, t. 16, Facultad de
Geografía e Historia de la UNED ,
p. 31-51.

1126. Maria José Bertomeu Masiá,
« Literatura de propaganda : obras
sobre la muerte de Pier Luigi
Farnese (1547 », *Cartaphilus*
Revista de investigation et estética,
2008, vol. 3, p. 7-19.

1127. Renaud Villard, *Du bien commun au mal nécessaire, op. cit.*, p. 111-112 et 454-455.

1128. Elena Bonora, *Aspettando l'imperatore. Principi italiani tra il papa e Carlo V*, op. cit., p. 198-200.

1129. *Ibid.*, p. 206.

1130. Maria José Bertomeu Masiá,
« Literatura de propaganda : obras
sobre la muerte de Pier Luigi
Farnese (1547 », art. cit., p. 39-40.

1131. Cité par Marcel Bataillon,
« Érasme et la chevalerie
impériale », *Bulletin hispanique*,
1924, vol. 26, n° 1, p. 27-34, p. 32.

1132. Sur ce « new model », voir Maria Golubeva, *Models of Political Competence : the Evolution of Political Norms in the Works of Burgundian and Habsburg Court Historians, c. 1470-1700*, Leyde et Boston, Brill, 2003, p. 76-82, à l'opposé de Giuseppe Galasso, « Lettura dantesca et lettura umanistica nell'idea di Impero del Gattinara », *Carlo V e Spagna imperiale. Studi e ricerche*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2006,

p. 49-73, qui insiste sur la
« Reichidee » qui demeurerait
matricielle.

1133. Bebo de Volterra et Francesco
da Bibbona.

1134. Géraud Poumarède, « Le “vilain et sale assassinat” d’Antonio Rincon et Cesare Fregoso (1541). Un incident diplomatique exemplaire ? », in Lucien Bély et Géraud Poumarède (dir.), *L’Incident diplomatique (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, PUF, p. 7-44 et Megan K. Williams, « Re-orienting a Renaissance diplomatic cause celebre : The 1541 Rincón-Fregoso affair », in Szymon Brzezinski et Aron Zarnóczki (dir.), *A Divided*

*Hungary in Europe :
Exchanges, Networks and
Representations, 1541-1699* ; vol.
2 : *Diplomacy, Information Flow
and Cultural Exchange*, Cambridge,
Cambridge Scholars Publishing,
2014, p. 11-30, qui rappelle que
Rincon avait été engagé parmi les
Comuneros avant de passer au
service de la France et de mener une
première ambassade en Orient en
1522-1523 (Marie Holban, « Autour
de la première ambassade
d'Antonio Rincon en Orient et de sa
mission auprès du voyvode de
Transylvanie Jean Zápolya [1522-
1523] », *Revue roumaine d'histoire*,
1984, 23, 2, p. 101-116). Je
remercie Géraud Poumarède pour
les compléments d'informations
qu'il m'a fournis.

1135. Elena Bonora, *Aspettando l'imperatore. Principi italiani tra il papa e Carlo V*, op. cit., p. 212. Voir aussi Stefano dall'Aglia, *L'Assassino del Duca. Esilio e morte di Lorenzino*, Florence, Olschki, 2011, qui insiste sur le rôle décisif d'un Charles Quint animé d'un désir de vendetta dans l'assassinat du Brutus florentin. On retrouvera plus loin le motif de la vengeance dans l'imaginaire d'honneur de Charles Quint.

1136. Mario Sbriccoli, « La triade, le bandeau, le genou. Droit et procès pénal dans les allégories de la justice du Moyen Âge à l'âge moderne », *Crime, Histoire & Sociétés-Crime, History & Societies*, 2005, vol. 9, n° 1, p. 33-78, p. 64.

1137. Corinne Leveleux-Teixeira, « Du crime atroce à la qualification impossible. Les débats doctrinaux autour de l'assassinat du duc d'Orléans (1408-1418) », in François Foronda, Christine Barralis, et Bénédicte Sère (dir.), *Violences souveraines au Moyen Âge. Travaux d'une école historique*, Paris, PUF, 2010, p. 261-270 et Bernard Guenée, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc*

d'Orléans, 23 novembre 1407,
Paris, Gallimard, 1992.

1138. Alfred Coville, « Le véritable texte de la justification du duc de Bourgogne par Jean Petit (8 mars 1408) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1911, vol. 72, p. 57-91.

1139. Une apologie restée manuscrite jusqu'au XVIII^e siècle, qui fut mise en circulation. Lorenzino De' Medici, *Apologia e lettere*, Francesco Erspamer (éd.), Rome, Salerno editrice, 1991 ; *id.*, *Apologie*, Francesco Erspamer (éd.), Paris, Alia, 1995. Voir Francesca Russo, « L'Apologia del tirannicidio di Lorenzino De' Medici : dalla teoria alla prasso politica », *Annali dell'Università Suor Orsola Benincasa*, 2006-2007, p. 3-28 :

« Sostiene che, qualora l'imperatore avesse l'autorità di conferire il potere ai signori locali, "non l'ha a fare senza giusta causa ed in particolare a Firenze, non lo poteva fare in alcuno modo, essendosi nei capitoli che fece col popolo fiorentino alla fine dello assedio del' espressamente dichiarato che non potessi rimettere quella città sotto la servitù dei Medici". »

C'est-à-dire que le tyrannicide participait d'une remise en cause directe du pouvoir impérial. Voir aussi Francesca Russo, *Bruto a Firenze. Mito, immagine e personaggio*, Naples, Editoriale scientifica, 2008 ; Nicholas Scott Baker, « Writing the Wrongs of the past : Vengeance, humanism, and the assassination of Alessandro

de' Medici », *The Sixteenth Century Journal*, 2007, vol. 38, n° 2, p. 307-327.

1140. Une publication en allemand, *Warhafftige Zeyttung von eroberung Placentz vn[d] Parma, Vnd wie Petrus Farnesius, des yetzigen Bapsts Son, dis vergangen 1547. Jar vmbkom[m]en ist, Item: Wie der Hertzog von Mantua Gonzaga, Stadhalter zu Meyland, gestrafft hat, eine mißhandlung eines Amptmans zu Como...*, [s. l., s. n.], 1548. La réplique vise aussi Henri II puisque Farnèse avait programmé les fiançailles de son autre petit-fils

Orazio avec Diane, fille légitimée
d'Henri II et de Filippa Duci.

1141. Voir pour une approche des rapports de l'Empereur avec l'Italie, Elena Bonora, *Aspettando l'imperatore. Principi italiani tra il papa e Carlo V, op. cit.*

1142. Arnoult Balis, Krista de Jonge, Guy Delmarcel et Amaury Lefebure, *Les Chasses de Maximilien*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1993.

1143. Dans la traduction donnée par Guy le Fèvre de la Boderie et citée par James Dauphiné, « Une lecture allégorique privilégiée au XVI^e siècle : le Zodiaque eucharistique », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, juin 1983, n° 2, p. 206-216, p. 211.

1144. Arnaud Zucker (éd.),
*Physiologos : le Bestiaire des
bestiaires*, Grenoble, Éditions
Jérôme Million, 2004, p. 183-187.

1145. « Lorsque le cerf donne à l'eau, on dit, le *cerf bat l'eau* ; et quand il en est sorti, on dit, il a “battu l'eau” » (Auguste Desgraviers, *Le Parfait chasseur. Traité général de toutes les chasses*, Paris, Demonvielle et Ferra, 1810, p. 317).

1146. Voir le chapitre VII du *De Universo* de Raban Maur à propos de cette symbolique : « *Cervus est, ut diximus, venenosarum serpentium vorax, spinosa transcendens ; et, summa agilitate praeditus, habitare diligit in montibus altissimis...* » ; Jean Bayet, « Le symbolisme du cerf et du centaure à la Porte Rouge de Notre-Dame de Paris », *Idéologie et plastique*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 1974,

vol. 21, n^o 1, p. 451-498. De Cranach l'Ancien, on peut citer *Chasse au cerf en l'honneur de Charles Quint au château de Torgau*, peint en 1544, au musée du Prado.

1147. Nicolas Chaudun, *La Majesté des centaures, le portrait équestre dans la peinture occidentale*, Arles, Actes Sud, 2006 ; Daniel Roche et Daniel Reytier, *À Cheval !, Ecuyers, amazones & cavaliers du XIV^e au XXI^e siècle*, Versailles, Association pour l'académie équestre de Versailles, 2007.

1148. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 302.

1149. Le 24 novembre Marie de Hongrie fait son entrée à Augsbourg avec la duchesse de Lorraine Christine de Danemark et la princesse d'Orange.

1150. Pour malvoisie.

1151. Charcuterie.

1152. Gauffres.

1153. Charles Quint était familier
du Livre de Job qu'il connaissait
bien.

1154. Samuel Mareel, « “Tu as versé beaucoup de sang, et tu as fait de grandes guerres.” Charles Quint et le roi David dans les écrits des *rederijkers* », art. cit. Sur le personnage de David ambigu toutefois, Tod Linafeld, Claudia V. Camp et Timothy Beal (dir.), *The Fate of King David. The Past and Present of a Biblical Icon*, New York et Londres, T & T Clark, 2010.

1155. Voir Louis Prosper Gachard, *Trois années de l'histoire de Charles-Quint*, op. cit., p. 52-53, à propos du 12 septembre, jour de la prise de Soissons. Un huissier de la chambre impériale vola, dans une abbaye voisine de la ville, un ciboire d'argent où reposait le corps du Christ. Charles Quint le fit exécuter immédiatement, mais la corde se rompit et le coupable chuta à terre toujours en vie. L'Empereur fit ouvrir alors une enquête, pour

savoir s'il n'y avait pas eu un complice. Un hallebardier de sa garde fut arrêté, qu'il connaissait bien. Il les fit tous deux pendre, en demandant que des cordes solides soient utilisées. Navagero précise que les deux pendus étaient allemands...

1156. *Ibid.*, p. 37.

1157. Antonio de Guevara, *Il Parte
delas epistolas familiares de Don
Antonio de Guevara, Obispo de
Mondonendo, Predicador,
Chronista, y del consejo del
Emperador Don Carlos : el las
quales ay cartas muy notables,
razonamientos muy altos y curiosos,
con exposiciones de muchas figuras
y autoridades de la sagrada
escriptura, al estilo de Marco
Aurelio, porque le Autor es el
mismo, Anvers, Pedro Bellerio,*

1578, p. 3. En traduction française : *Les Epistres dorées et discours salutaires* de don Antonio de Guevara, Livre II, « Discours faict à l'Empereur Charles cincquiesme, en un Sermon de Caresme : auquel est traicté le pardon que Jesus christ demanda à son Pere pour ses ennemis ». Le livre I est en date de 1539, le livre II de 1541. Référence au psaume 118 : 98.

1158. Nicolaus Mameranus, *Iter Caesaris ex inferiore Germania usque Augustam Reticam in superiore Germania*, Ingolstadt, Alexander Vueissenhorn, 1548, publié avec *De Bello Germanico Carmen : De Bello Germanico*, In *Lavdem Ioannis Pedionaei, eiusdem belli scriptoris, Carmen Iambicum Trimetrum Scazon*, autore Th. N. S. *Distichon ad Germaniam. Laudibus his, reditura tibi Germania laus est, Quam nullam uoluit Pedicon esse*

leuis, [dont l'auteur serait Thomas Kirchmeyer ou Naogeorgus], 1548, qui sera suivi par *Catalogus familiae totius aulae caesareae per expeditionem adversus inobedientes, usque Augustam Rheticam, omniumque principum, comitum, baronum, statuum, ordinumque Imperii et extra Imperium, cum suis consiliariis et nobilibus ibidem in comitiis anno 1547 et 1548 praesentium, per Nicolaum Mameranum,...* collectus, Augsbourg, apud Henricum Mameranum, 1550.

1159. Gabriele Haug-Moritz, « Le Luthéranisme et le débat de la résistance 1529-1530 à 1546-1547 », *Rives méditerranéennes*, 19, 2004, *Religion et pouvoir légitime*, <http://rives.revues.org/168>, p. 27-40.

1160. Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle, op. cit.*, t. III, p. 267-318, qui note que l'électeur Frédéric de Saxe, en cachant Luther dans la Wartburg, alors qu'il y avait mise au ban, dénia à l'Empereur sa fonction d'*advocatus*.

1161. Voir Loris Petris, *La Plume et la tribune. Michel de L'Hospital et ses discours (1559-1562). Suivi de l'édition du De sacra Francisci II. Galliarum regis initiatione, regnique ipsius administrandi providentia, Mich. Hosp. Sermo (1559) et des discours de Michel de L'Hospital (1560-1562)*, Genève, Librairie Droz, 2002, p. 298-299 qui réfère au *De officiis*, I, 31.

1162. Michel Senellart, *Les Arts de gouverner*, *op. cit.*, p. 197.

1163. Théodore Juste, *Charles Quint et Marguerite d'Autriche*, op. cit., p. 154.

1164. Hugo Soly, *Charles Quint
1500-1558*, *op. cit.*,
« Introduction », p. 24.

1165. Pour une historiographie de l'Intérim, entre autres auteurs, Anja Moritz, *Interim und Apocalypse. Die religiösen Vereinheitlichungsversuche Karl V. im Spiegel der magdeburgischen Publizistik 1548-1551-52*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2009, p. 13-22 ; Luise Schorn-Schütte (dir.), *Das Interim 1548-1550*, op. cit. ; id., « Das Interim (1548 /50) im europäischen Kontext. Eine

wissenschaftsgeschitliche
Einleitung », *ibid.*, p. 15-44.

1166. Cité par Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558, op. cit.*, p. 439.

1167. *Ibid.*, p. 486.

1168. Jean-Claude Margolin,
« Érasme entre Charles Quint et
Ferdinand I^{er} », art. cit., p. 296. À
compléter par Peter G. Bietenholz,
*History and Biography in the Work
of Erasmus of Rotterdam*, Genève,
Librairie Droz, 1966.

1169. Thomas a Kempis, *Imitation de Jésus Christ*, Livre IV, chap. 18.

1170. Luc 1, 37 : « Car rien n'est impossible à Dieu. » Luc 18, 27 : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. »

1171. Sur cette humilité mise en scène et qui dérange François I^{er} lors de la rencontre d'Aigues-Mortes, Xavier Le Person, « A moment of “Resverie” : Charles V and Francis I's encounter at Aigues-Mortes, (July 1538) », *French History*, 2005, vol. 19, n^o 1, p. 1-27, qui n'a pas appréhendé que s'opposent sans doute deux codes symboliques et antinomiques, celui d'un roi de France jouant sur la volubilité et l'extériorisation, et celui de

l'Empereur opérant la mise en scène
de soi dans la retenue, dans « la
grosse humilité ».

1172. Sur cette hostilité, occultée par l'historiographie de l'histoire du premier XX^e siècle allemand, voir le remarquable livre de Robert P. Ericksen, *Complicity in the Holocaust : Churches and Universities in Nazi Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, qui montre la contribution de Karl Brandt au « Lebensraum » avant même l'arrivée d'Hitler au pouvoir, avec Percy Schramm, p. 68-72. Pour

l'auteur, sans qu'il faille les impliquer dans un engagement nazi, Brandi et Schramm ont contribué à créer une atmosphère intellectuelle « *in which students would be inclined to accept the "utopian" and "nihilistic" delusions of the Nazi program, as well as the increasingly brutal measures used to implement it* » (p. 92). Notons juste que Brandi prend sa retraite en 1935 de l'université de Göttingen. Pour Brandi, en définitive, Charles Quint ne comprend rien à l'Allemagne parce qu'il n'est pas allemand. Rappelons la date de publication de Karl Brandi, *Kaiser Karl V.*, 2 vol., Munich, Bruckmann, 1937 ; certes Marcel Bataillon, furieux des déficiences de la traduction, constata que « jamais

le moindre soupçon que ce livre puisse être une pierre apportée à l'édifice de l'histoire du III^e Reich » (Marcel Bataillon, « Le Charles Quint de Karl Brandi », *Bulletin Hispanique*, 1940, t. 42, n^o 4, 1940, p. 296-302), il n'en est pas moins vrai que lors du congrès de Varsovie de 1933, Brandi adopta une position conciliatrice qui lui valut les foudres nationales-socialistes (Agnès Blänsdorf, « Une collaboration scientifique “dans un esprit vraiment œcuménique et international”. Les congrès internationaux d'historiens et le Comité international des sciences historiques dans l'entre-deux-guerres », *Revue germanique internationale*, 2010, 12, p. 209-228).

1173. Cité par Philippe Gauvain, *Les Notions de mouvement et de changement en relation avec les théories contemporaines de l'aspectualité et de la cognition*, thèse de doctorat sous le direction de Jean-Pierre Desclées, université Paris-Sorbonne, 2005 (Atelier national de reproduction de thèses [ANRT], réf : 47272, p. 90, *Physique*, 224b35-225a32).

1174. *Ibid.*, p. 141.

1175. [*Physique* (VIII, 6)].

1176. Jean-Claude Margolin,
Recherches érasmiennes, op. cit.,
p. 17-29.

1177. Cité par Francis Goyet, « La prudence : entre sublime et raison d'État », in Francis Goyet et Isabelle Cogitoire (dir.), *Devenir roi. Essais sur la littérature adressée au Prince*, Grenoble, PUG, 2001, p. 162-178, p. 164. Francis Goyet, *Les Audaces de la prudence. Littérature et politique aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2009.

1178. Pierre Aubenque, « La prudence aristotélicienne porte-t-elle sur la fin ou sur les moyens ? (À propos d'Eth. Nic, VI, 10, 1142 31-33) », *Revue des études grecques*, janv.-juin 1965, t. 78, fascicule 369-370, p. 40-51.

1179. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 495.

1180. Florence Buttay, *Fortuna*, *op. cit.*, p. 204.

1181. Guy Delmarcel, *La Tapisserie flamande : du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Imprimerie nationale, 1999 ; *id.*, *Los Honores*, *op. cit.*, p. 220-254.

1182. Michèle Clément, *Le Cynisme à la Renaissance d'Érasme à Montaigne : suivi de Les epistres de Diogènes, 1546*, Genève, Librairie Droz, 2005.

1183. Je remercie Séverin Duc de m'avoir communiqué cette référence issue de Marino Sanudo, *I Diarii (1496-1533)*, Venise, Forni, 1879-1903, vol. 40, c. 351-358 ; *Feste et archi triumphali che furono fatti in la intrata de lo invictissimo Cesare Carlo V re de romani, imperatore semper augusto, et de la serenissima et potentissima signora Isabella, imperatrice sua moglie in la nobilissima città di Siviglia, a*

*li 3 di Marzo 1526, imprimé à
Rome, le 30 avril 1526.*

1184. Marie-Christine Granjon,
« La Prudence d'Aristote : histoire
et pérégrinations d'un concept »,
art. cit., p. 137-146.

1185. *Éthique à Nicomaque*, V, 14,
1137 b 13 – 33, Tricot (trad.), Paris,
Vrin, 1990.

1186. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 500. Voir John R. Hale, *War and Society in Renaissance Europe*, Londres, Fontana Press, 1985 ; Alfred Vanderpol, *La Doctrine scolastique du droit de la guerre*, Paris, Pedone, 1925, p. 28 ; *id.*, *Le Droit de la guerre d'après les théologiens et les canonistes du Moyen Âge*, Paris et Bruxelles, A. Tralin, 1911.

1187. Voir José Antonio Fernandez-Santamaria, *The State, War and Peace Spanish Political Thought in the Renaissance 1516-1559*, op. cit., sur Vitoria, p. 99 et suiv.

1188. Thomas a Kempis, *Imitation de Jésus Christ*, Livre III, chap. 11 :
« *Por cierto grande gracia tendrán los que de toda voluntad se sujetaren á tu santo servicio ; y hallarán suavisima consolacion del Espiritu Santo los que por amor tuyo .»* Une citation reprise par Luis de Grenade...

1189. Sur Érasme et la violence, Jacques Chomarat, « Un ennemi de la guerre : Érasme », art. cit., p. 445-465, p. 451, qui démontre qu'Érasme, précisément dans le *Dulce bellum*, rejette le faux-semblant de la guerre contrainte par les mauvaises actions d'autrui et devenue inévitable de leur fait : en réalité jouent la colère sous l'argument de la nécessité, l'ambition, la sottise, la passion de dominer. Ainsi la guerre permet aux

souverains de lever des impôts, au pape de récolter de l'argent en vendant des indulgences pour la croisade contre le Turc. Voir aussi Jean-Claude Margolin, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, Paris, Aubier-Montaigne, 1973.

1190. Josphe Perez, *De l'Humanisme aux Lumières : études sur l'Espagne et l'Amérique*, Madrid, Casa de Velázquez, 2000, « L'idéologie de l'État », p. 90.

1191. Augustin Redondo, *Antonio de Guevara (1480?-1545) et l'Espagne de son temps, op. cit.*, p. 598-590.

1192. *Ibid.*, p. 603.

1193. *L'Horloge du Prince*, dans
Pascale Fleury, « Marc Aurèle
épistolier : comment faire écrire un
Empereur romain de l'Antiquité au
XVI^e siècle ? », *Anabases*, 2014, 19,
p. 133-153.

1194. J. E. Gérock, « Un condottiere allemand au service de la France. Le colonel Sébastien Vogelsberger à Wissembourg », *Revue d'Alsace (Strasbourg)*, 1933, 80, p. 241-261.

1195. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 353. Un récit de cette exécution est donné dans *Seconde apologie, contre les calomnies des Imperiaulx : sur les causes, et ouverture de la guerre*, chez Charles Estienne, Paris, 1552, n. p. Avec la précision que le bourreau, l'épée encore sanglante à la main, déclara qu'il en serait fait de même à tous ceux qui quitteraient l'Allemagne

pour se mettre au service d'un prince étranger, « acte d'une cruelle, barbare, et inhumaine execution », qui a prostitué l'honneur du roi de France... Voir encore David Potter, « Les Allemands et les armées françaises au XVI^e siècle », art. cit.

1196. Lazarus von Schwendi, *Mein Lazarus von Schwendis etc. Warhaffter und unwidersprechlicher Bericht, was ich, die niderwerffung und fengknuß, weyland Sebastian Vogelsperger belangend, gehandelt und gethon habe*, Augsburg, s. n., 1548.

1197. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 56-59.*

1198. Pour toute cette période, voir le texte de Nicolaus Mameranus, *Kurtzer Bericht, welcher gestalt Kaiser Carl der fünfft etc Herzog Moritzen Churfürsten zu Sachsen etc. Mit dem Ertz-Marschalch Ampt, und der Chur zum sachssen, sampt etlichen andern Herrschafften etc. Im 1548. Jar, den 24. Februarij auff dem Reichsstage zum Augspurg, offentilich under dem Himmel belehenet hat*, [Augsbourg, s. n., 1548].

1199. Suivra l'abdication en 1556.

1200. Il est bien sûr possible de
rajouter le vendredi 24 février 1556,
date de l'abdication de l'Empire.

1201. Bernard Vogler, « L'Intérim à Strasbourg et dans les territoires palatins », *Charles Quint, le Rhin et la France, op. cit.*, p. 71-80, p. 71.

1202. 1546 est l'année de la mort de Luther. Ses dernières années sont difficiles : son disciple Melanchthon sous-entendait admettre l'efficacité des œuvres. Johannes Agricola pour sa part, considérant que la loi de Moïse avait été abolie par la grâce, donne naissance à la secte dite des antinomiens ou adversaires de la Loi. En 1527, dans son *Instruction pour les pasteurs* et dans les articles qui la résument, Melanchthon avait recommandé de prêcher, non

seulement la foi, mais la repentance, qui doit la précéder, et le *Décalogue*, qui doit préparer la repentance. Aussitôt Johannes Agricola, qui était recteur de l'école d'Eisleben et prédicateur en cette ville, attaqua ces recommandations comme contraires au principe de la justification par la foi seule, et il proclama la suppression complète de la loi. Luther intervint et obtint d'Agricola, sinon une rétractation, au moins une atténuation dans l'expression de son opinion et un certain silence. En 1536, Agricola renouvela, avec une violence plus grande, ses attaques contre le *Décalogue*, dont la place, disait-il, était au tribunal et non dans la chaire évangélique. Luther, cette fois, descendit dans la lice et, tout

en exposant les rapports de la loi et de la grâce, se répandit en injures et en sarcasmes contre son adversaire.

1203. Pflug aurait eu un préprojet très tôt en tête. Tardivement se joignirent au groupe initial Domingo de Soto, le confesseur de l'Empereur, le prédicateur Pedro de Malvenda et M. Saltzer, le théologien de cour proche de Ferdinand.

1204. Jacques V. Pollet, *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse dans l'Allemagne du XVI^e siècle*, op. cit., p. 225.

1205. Détails dans Horst Rabe,
Reichsbund und Interim, op. cit.,
VIII.

1206. Le 20 mai.

1207. Voir la traduction de l'allemand en latin, *Sacrae Caesareae Maiestatis Declaratio, Quomodo In Negocio Religionis Per Imperium usq[ue] ad definitionem Concilii generalis vivendum est*, Augsbourg, s. n., 1548 et Mayence, s. n., 1549.

1208. Érasme, *Liberté et Unité dans l'Église. Sur l'interdiction de manger de la viande. Contre les soi-disant évangéliques. Sur la concorde de l'Église*, Roland Galibois (trad.), Montréal, Cosmos, p. 146.

1209. *Ibid.*, p. 196.

1210. *Ibid.*, p. 208.

1211. *Abschiedt der Röm. Keys. Maiest. und gemeyner Stend, uff dem Reichstag zu Augspurg uffgericht, anno Domini 1548, Mayence, J. Schöffner, 1548 ; Waldeck von Wolrad, Tagebuch während des Reichstages zu Augsburg 1548, Hildesheim, s. n., 1980 ; Jacques V. Pollet, « La diète d'Augsbourg 1547/48 et l'Intérim d'après les publications récentes », art. cit., p. 637-653 ; Irene Dingel et Günther Wartemberg (éd.), *Politik**

*und Bekenntnis. Die Reaktionen auf
das Interim von 1548, Leipzig,
Leucorea-Studien zur Geschichte
der Reformation und der
Lutherischen Orthodoxie, 2006.*

1212. *Der Römischen Keyserl. Mai. Erklärung, wie es der Religion halben imm Heil. Reich, biss zu Ausstrag dess gemeynen Concilii gehalten werden soll, auf dem Reichstag zu Augspurg, den 15. May, im Jahr 1548 publicirt und eröffnet, und von gemeinen Städten angenommen, Augsbourg, s. n., 1548, Mayence, s. n., 1549.*

1213. « *Ad salutem cujusque
justificati tam necessaria sunt, ut
qui ea non fecerit continuo, gratiam
Dei amittat... »*

1214. Jean Bérenger, « La tolérance religieuse dans le Saint-Empire », *in Tolérance ou paix de religion en Europe centrale (1415-1792)*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 41.

1215. « Substantial d'aulcungs des principaulx articles du recès de la diette impériale tenue à Augspurg, publié le dernier de juing 1548 », Cardinal de Granvelle, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, op. cit., t. III, p. 330-332.

1216. Bucer et Bullinger demandèrent à Calvin de rédiger une réponse à l'Intérim : ce fut l'*Intérim adultero-germanum : cui adjecta est, vera Christianae pacificationis et Ecclesiae reformandae ratio*, [Genève, Jean Girard], 1549.

1217. Michèle Escamilla, « Charles Quint et l'Allemagne », in Marie-Catherine Barbazza (dir.), *Quelques aspects du règne de Charles Quint, Empereur d'Allemagne et roi d'Espagne*, Montpellier, Publications de l'université Paul-Valéry, 2005, p. 157-227, p. 181.

1218. *Ibid.*, p. 450.

1219. Kervyn de Lettenhove (éd.), *Commentaires de Charles Quint, op. cit.*, avec un commencement le jour des Rois, le 6 janvier : « Dymenche, premier jour de janvier 1548, stil de Rome, Sa Majesté en la cité impériale d'Ausbourg. Fut ce jour à la messe en la chappelle en court. Le joeudy, veille des Roys, arriva audict Ausbourg le cardinal de Trente, venant par la poste de Rome. Le 6^e Sa Majesté fut ouyr la messe en la

chappelle en court, accompagné du roy des Romains, son frère, des électeurs de Mayence, Coulongne, conte Palatin et marquis de Brandenbourg, de l'archiduc d'Austrice, prince de Piedmont, ducz Philippe de Bavière, de Brunswick, d'Alve, marquis Albert de Brandenbourg et de plusieurs aultres, de la royne douairière, sa sœur, de la contesse palatine, duchesses de Bavière, de Lorryne, princesse d'Orenge et de plusieurs aultres dames. La messe fut dicte par l'évesque d'Arras. Sa Majesté fut offrir trois coupes, esquelles y avoit or, mir et encens, lesquelles luy furent portées par le conte palatin, électeur, le marquis de Brandenbourg, électeur, et l'archiduc d'Austrice ; et après

furent offrir le roy, les électeurs et princes. La messe achevée, Sadicte Majesté et la royne sa sœur furent disner avec le roy leur frère. Au jour de la Penthecouste, furent ouyr la liesse en la grande église, où l'office fut faict par archevesque de Coulongne, électeur. Le 20^e partist pour son retour en Saxe le duc Mauris de Saxe, électeur. Le dernier jour de maj. jour du Sacrament. divin, Sa Majesté, le roy son frère et les électeurs et princes de l'Empire furent en la grande église et fut faict l'office et porté le corps de Dieu par le cardinal d'Ausbourg, lequel fut adextré du conte Palatin, électeur, et asenestré du marquis de Brandenburg ; et Ses Majestez portoient des torses, et tous les princes, seigneurs et gentilhommes ;

et fut porté ung poisle sur le saint-
sacrament par l'archiduc d'Austrice,
les deux ducz de Bavière, grand
maistre de Pruche, duc de
Brunswick et duc Christoffle de
Wirtemberg. »

1220. Gregorio Salinero, *Les Empires de Charles Quint*, Paris, Ellipses, 2006, p. 206-212.

1221. Stephan Skalweit, *Reich und Reformation*, Berlin, Propyläen Verlag, 1967, p. 13.

1222. *Von der Kirchen lieblichen
Vereinigung,* Strasbourg,
M. Apiarius, 1533. Voir Reinhard
Bodeman, *Wolfgang Musculus*
(1497-1563. *Destin d'un
autodidacte lorrain au temps des
Réformes,* Genève, Librairie Droz,
2000, p. 330.

1223. *Liber de sarcienda ecclesiae concordia, deque sedandis opinionum dissidiis, cum aliis nonnullis lectu dignis ; [Julii Pflug Epistola Erasmo...] Omnia... nunc primum typis excusa / Antverpiae, apud Michaelem Hillenium, 1533 [Érasme, Liberté et Unité dans l'Église, traduction française Roland Galibois, op. cit.].*

1224. *Consilium de moderandis controversiis religionis, scriptum a Philippo Melanchthone ad Gallos*, A. C., 1535. Voir Jörg Haustein (dir.), *Philipp Melanchthon. Ein Wegbereiter für die Ökumene*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1997.

1225. Juan Carlos d'Amico, « Gattinara et la “monarchie impériale” de Charles Quint. Entre millénarisme, *translatio imperii* et droits du Saint-Empire », *Asterion. Philosophie, histoire des idées, pensée politique*, 2012, 10 : *Empire et domination territoriale*, p. 7.

1226. Stewart James Mottram, *Empire and Nation in the Early Renaissance English Literature*, Woolbridge, Boydell and Brewer, 2008, p. 41-42. Sur la vision de Guevara, Lisa van Gijum, « Charles V and his Ideal : One Emperor, one Empire », in Martin Gosman, Arjo Vanderjagt et Jan Veenstra (dir.), *The Propagation of Power in the Medieval West*, Groningue, Egbert Forsten, 1997, p. 129-142.

1227. Laurent Gerbier, « Les raisons de l'empire et la diversité des temps », art. cit.

1228. Sur la lutte entre la papauté et l'empire, Didier Ottaviani, « Le pape et l'Empereur », *Erytheis*, sept. 2008, n° 3, p. 17-31.

1229. Frances A. Yates, « Charles Quint et l'idée d'empire », art. cit., p. 57-97 ; Ramón Menéndez Pidal, « Formación del fundamental pensamiento político de Carlos V », *Charles Quint et son temps*, Paris, CNRS, 1959, p. 1-8 et *id.*, « Antonio de Guevara y la idea imperial de Carlos V », *Archivo Ibero-Americano*, 1946, 6, p. 131-138 ; Earl Rosenthal, « Plus ultra non plus ultra and the columnar

device of Charles V », art. cit.,
p. 204-228.

1230. La citation est de Konrad Regpen, *Die römische Kurie und der Westfälische Friede*, t. I : *Papst, Kaiser und Reich, 1521-1644*, Tübingen, De Gruyter, 1962, p. 65.

1231. Pour la confession d'Augsbourg, qui à l'occasion de la diète tenue à Augsbourg fut présentée à Charles Quint le 25 juin 1530, vingt-huit articles qui constituaient une formule de concorde entre les différentes églises se revendiquant de Luther.

1232. Voir *Caroli V, Imp. Aug., Interim, sive declaratio religionis, hos est constitutio praescribens qua ratione sacrosancti imperii romani status in negotio religionis usque ad decisionem concilii generalis sese in mutuo gerere ac excipere debeant, in habito Augustae conventu 15 maii 1548 a Caesarea Majestate publicata et a statibus imperii acceptata*, Cologne, s. n., 1548 ; *Interim, hoc est Constitutio, praescribens qua ratione*

*Sacrosancti Imperij Romani Statvs
in negotio Religionis usq. ad
decisionem Concilij Tridentini, sese
mutuo gerere ac excipere debeant,
in nunc habito Augustae conuentu
xv. Maij. Caesar. Majest. Publicata,
Augsbourg, s. n., 1548 ; Declaratio,
quomodo in negotio religionis per
imperium usque ad definitionem
concilii generalis vivendum sit, in
comitiis Augustanis 15. Maji anno
1548 proposita ... e germanica
lingua in latinam versa... Acc.
reformatio a Caesarea Majestate in
declaratione hac promissa,
[Cologne], Jaspar Genepaeus, 1548.*

1233. Voir *Der Römischen Kay. Mai. Und gemeyner Stend dess hayligen Reichs angenommene und bewilligte Camargerichts Ordnung*, Mayence, s. n., 1549.

1234. Texte qui figure dans les papiers Granvelle sous le titre de « Substantial des articles de la *diète* impériale *d'Augsbourg*. 30 juin 1548 ».

1235. Pour Franche-Comté de
Bourgogne.

1236. Sur ce point et sur le refus de l'*ecclesia* seulement *reformata*, voir Jozef Coppens, « Erasmus, vrijzinnig of rechtzinnige theoloog ? », *Erasmus Plechtig Herdacht*, Gand, Drukkerij 'Erasmus', 1969, n° 1567, p. 3-39.

1237. Jean-Claude Margolin,
« Érasme, Guillaume Briçonnet et
les débuts de la réforme en
France », *Revue d'histoire de
l'Église de France*, 1991, vol. 77,
n° 198, p. 13-28, p. 25.

1238. Cité par Franz Bierlaire, *Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au XVI^e siècle*, op. cit., p. 281. Il s'agit d'une référence à l'*Apologia ad monachos quosdam Hispanos*.

1239. Le formulaire anticipe sur la réforme épiscopale que Philippe II impose aux Pays-Bas en 1559 (André Nijenhuis, « Les Pays-Bas au prisme des réformes (1500-1650) », in Wolfgang Kaiser (dir.), *L'Europe en conflits. Les affrontements religieux et la genèse de l'Europe moderne (vers 1500-vers 1650)*, Rennes, PUR, 2008, p. 101-135).

1240. Jean-Claude Margolin,
« Érasme et ma vérité », *Recherches
érasmiennes*, *op. cit.*, p. 135-170.

1241. Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne : recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*, Genève, Librairie Droz, 1998, p. 271.

1242. Charles Béné, « Érasme et le libertinisme », in Marcel Bataillon (dir.), *Aspects du libertinisme au XVI^e siècle. Actes du Colloque international de Sommières*, Paris, Vrin, 1974, p. 37-45, p. 44.

1243. *Liber de sarcienda ecclesiae
concordia, op. cit., p. 191.*

1244. Charles Béné, « Érasme et le libertinisme », art. cit., p. 45. Voir *id.*, *Érasme et saint Augustin ou influence de saint Augustin sur l'humanisme d'Érasme*, Genève, Librairie Droz, 1969.

1245. Lettre de 1523, citée par Joseph Lecler, *Histoire de la tolérance au siècle des réformes*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 145.

1246. Jean-Pierre Massaut, *Histoire des idées, histoire des hommes. Le cas d'Érasme et de Luther*, [<http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/artigo8791.pdf>], p. 7-30, p. 19-25.

1247. Augustin Renaudet, « Érasme et la Réforme », *Études érasmiennes (1521-1529)*, Paris, Eugénie Droz, 1939, p. 305-359, p. 340.

1248. Karl Lanz, *Staatspapiere zur Geschichte des Kaisers Karl V. Aus dem königlichen Archiv und der Bibliothèque de Bourgogne zu Brüssel*, Stuttgart, Gedruckt auf Kosten des literarischen Vereins, 1845, p. 1-9.

1249. Cité par Joseph Lecler,
*Histoire de la tolérance au siècle
des réformes, op. cit.*, p. 144.

1250. Ainsi la *Formula Reformationis Per Caesaream Maiestatem Statibus Ecclesiasticis in Comitiis Augustanis ad deliberandum proposita, et ab eisdem, ut paci publici consulerent, et amp. per eam Ecclesiarum, ac Clerici sui utilitati commodius, providerent, probata et amp. Recepta, Augustae Videlicorum, s. n., 1548.*

1251. Chanoine F. X. de Ram,
« Mémoire sur la part que le clergé
de Belgique, et spécialement les
docteurs de l'université de Louvain,
ont prise au concile de Trente »,
*Nouveaux Mémoires de l'Académie
royale des sciences et belles-lettres
de Bruxelles*, 1841, t. XIV,
Bruxelles, p. 19-22.

1252. Pierre Chaunu, « Le XVII^e siècle religieux. Réflexions préalables », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1967, 22^e année, n^o 2, p. 279-302, p. 279. Léonard pour l'historien Émile G. Léonard.

1253. Günter Wartenberg, « Das Augsburger Interim und die Leipziger Landtagsvorlage zum Interim », *in* Irene Dingel et Günther Wartenberg (dir.), *Politik und Bekenntnis*, *op. cit.*, p. 15-32.

1254. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 689.

1255. Patrice Veit, « Entre violence, résistance et affirmation identitaire : à propos du cantique de Luther “Erhalt uns Herr bei deinem Wort” », in Kaspar von Greyerz et Kim Siebenhüner (dir.), *Religion und Gewalt : Konflikte, Rituale, Deutungen (1500-1800)*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2006, p. 267-303. Le cantique luthérien fut publié en 1543 dans le contexte de la menace turque, avec « Maintiens-nous, Seigneur, en ta

parole / et fais obstacle aux crimes
du pape et des Turcs / qui
voudraient renverser de ton trône /
Jésus-Christ, ton fils », mais donc
réaccommodé dans « Eines
sechsischen meidlein klag und bit »
mettant en scène la ville de
Magedbourg menacée par le
nouveau Judas, Maurice de Saxe,
sous les traits d'une Jungfrau
deshonorée. Voir Patrice Veit, « Das
Gesangbuch als Quelle lutherischer
Frommigkeit », *Archiv für
Reformationsgeschichte*, 1988, 79,
p. 206-229. Voir Jean-Sébastien
Bach, BWV 126, n° 1.

1256. *Ein Erklerung der schendlichen Sünde derjenigen, die durch das Concilium, Interim und Adiaphora vom Christo zum Antichrist falle, aus dieem prophetischen Gemelde der dritten Eliäseliger Gedechniss D. M. Lutheri Genomen, s. l., s. n., [1550 ?]. Voir Thomas Kaufmann, Das Ende der Reformation, op. cit.*

1257. *Ein Kurzer Bericht vom Intérim, darauss man leichtlich kan die leer und Geist desselbigen Buchs erkennen durch Theodorum Henetum [d.i. Matthias Flacius Illyricus] allen fromen Christen zu dieser zeit nützlich unnd tröstlich, Magdebourg, Michael Lotter, 1548.*

1258. *Wider Das Interim,
Papistische Mess Canonen uund
Meister Eissleuben durch
Christianum Lauterwar zu dieser
zeit nuetzlich zu lesen, Magdebourg,
Michael Lotter, 1548.*

1259. Luka Ilic, *Theologian of Sin and Grace : The Process of Radicalization in the Theology of Matthias Flacius Illyricus*, Mayence, Vandenhoeck und Ruprecht, 2014, p. 80-97 et *id.*, « Der heilige Mann und thewre held : Flacius' view of Luther », *Proceedings of the Third International Conference on Matthias Flacius Illyricus*, Labin/Croatia, 2010, vol. 3, p. 294-314.

1260. Voir Irene Dingel (dir.), *Reaktionen auf das Augsburger Interim. Band I, Controversia et Confessio*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2010.

1261. Kaspard Aquila, *Wider den spöttischen Lügner vnd unuerschempten verleumbder M. Isslebiū... Nötige verantwortung, und Ernstliche warnung, Wider das Interim Apologia*, s. l., s. n., 1548.

1262. *Ibid.*, *Eine sehr hochnöthige Ermanung an das kleine blöde verzagte... Widder des Teuffels Finsternus, Lügen und Mord geprediget*, Magdebourg, 1548 ; *Wider den Schnöden Teuffel, der sich ietz abermals in einen Engel des liechtes verkleidet hat, das ist wider das neue Intérim*, Magdebourg, Christian Rödinger, 1549.

1263. Erasmus Alberus, *Eine Dialogus, oder Gespräch etlicher Personen vom Interim... Item, Vom krieg des Endtichrists zu Rom, Bapst Pauli des dritten, mit hilff Keiser Caroli des Fünfften, wider Hertzog Johan[n] Friderichen Churfürsten zu Sachssen ... Item, Von den Zeychen des Jüngsten tags....*, s. l., 1548.

1264. Nicolaus von Amsdorf, *Der Prediger der Jungen Herrn Johans Friderichen Hertzogen zu Sachssen etc. Sonen Christlich Bedenken auf das Interim*, Magdebourg, Michael Lotter, 1548.

1265. Nicolaus von Amsdorf,
*Antwort, Glaub und Bekenntnis auff
das schöne liebliche INTERIM,*
Magdebourg, Michael Lotter, 1548.

1266. Rebecca Wagner Oettinger,
*Music as Propaganda in the
German Reformation*, Aldershot,
Ashgate, 2001, chap. V.

1267. Johannes Bauernschmidt, *Ein neüwes und mit heylicher Schrifft wolgegrünes Lied wider das schöne Heuchelische und Gladstreichende Ketzlein genannt INTERIM*, Magdebourg, s. n ., 1548, cité par Nathan Rein, *The Chancery of God*, *op. cit.*, p. 238.

1268. Je remercie Tiphaine Madinier-Guillabert de m'avoir donné cette traduction d'un texte très difficile à comprendre parfois, comme d'autres citations.

1269. Jean Calvin, *Intérim Adultero-Germanum ; cui adiecta est, vera christiana pacificationis, et ecclesiae reformandae ratio*, Genève, Jean Girard, [22 décembre 1548], 1549 ; *L'Intérim, c'est a dire, provision faicte sur les differens de la religion, en quelques villes & pais d'Allemagne. Avec la vraye façon de reformer l'Église Chrestienne, & appointer les differens qui sont en icelle. Par M. Iean Caluin*, Génève, Jean Girard,

1549, qui emploie le terme « moyennneur » pour désigner les promoteurs et défenseurs de l'Intérim et achève sa longue démonstration sur I Corinthiens 5, « Un peu de levain enaigrist toute la pâte » (p. 248).

1270. Nicolaus Medler, *Eine Predigt vber Das Euangelion Luce xiiij. Von dem ... So man list den Siebenzehenden Sonntag nach Trinitatis wieder das INTERIM* , s. l., s. n., 1548, cité par Thomas Kaufmann, *Das Ende der Reformation, op. cit.*, p. 257-267.

1271. Thierry Wanegffelen, « La controverse entre Robert Céneau et Martin Bucer sur l'Eucharistie (septembre 1534-janvier 1535) », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1991, t. 77, n° 199, p. 341-349.

1272. Robert Céneau, *Ad Postulata de Interim antidotum*, Lyon, Chez Macé Bonhomme, 1548 et Paris, Guillaume Cavellat, 1549.

1273. Augustin Renaudet, *Études sur l'histoire de la Réforme*, 5 fascicules, CDU, Paris, sd., fasc. IV, p. 223.

1274. Voir Maria José Bertomeu Masia, *La guerra secreta de Carlos V...*, *op. cit.*, sur la mission Orsini, p. 289 sq.

1275. Émile V. Telle, « Érasme et le Diable », *Trois Contes, Moreana*, 15-16 novembre 1967, p. 68-69. Zuichemus pour Wigle van Aytta van Zwichem.

1276. Martin Bucer, *Ein Summarischer Vergriff der Christlichen lehre und Religion*, Strasbourg, Wendelin Rihel, 1548, ou *Résumé sommaire de la Doctrine chrétienne*, François Wendel (éd.), Paris, PUF, 1951.

1277. Cité par Gottfried Hammann,
*Entre la secte et la cité. Le projet
d'Église du réformateur Martin
Bucer*, Genève, Labor et Fides,
1984, p. 80-82.

1278. Martin Greschat, *Martin Bucer : A Reformer and His Times*, Louisville, Westminster John Knox Press, 2004, p. 225.

1279. Bernard Vogler, « L'Intérim à Strasbourg et dans les territoires palatins », art. cit., p. 75.

1280. Bernard Vogler, *Vie religieuse et pays rhénan dans la seconde moitié du XVI^e siècle (1556-1619)*, thèse présentée devant l'université de Paris-IV le 17 juin 1972, 3 vol., Lille, SRT-université de Lille-III, 1974, t. I, p. 21-24.

1281. Reinhard Bodenmann,
*Wolfgang Musculus (1497-1563).
Destin d'un autodidacte lorrain au
siècle des réformes*, Genève,
Librairie Droz, 2000, p. 253-254.

1282. *The History of the Church of Christ, vol. VI : Containing an Account of the Progress of the reformation to the Period when it was Established in Germany. A. D. 1555, Londres, The Religious Tract Society, 1840.*

1283. Irene Dingel, *Reaktionen auf das Augsburger Interim*, op. cit., p. 268.

1284. Bartholomäus Sastrow,
*Mémoires de Barthélemy Sastrow :
bourgmestre de Stralsund, op. cit.,
t. II, p. 64-67.*

1285. Bernard Vogler, « L'Intérim à Strasbourg et dans les territoires palatins », art. cit., p. 78.

1286. Voir Karl Otto Müller, *Quellen zur Handelsgeschichte der Paumgartner von Augsburg (1480-1570)*, Wiesbaden, Kommission bei Steiner, 1955.

1287. Analyse dans Étienne François, *Protestants et catholiques en Allemagne. Identités et pluralisme. Augsburg 1648-1806*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 18-22.

1288. Philipp Melanchthon,
*Christlick Bedencken der
Euangelischen Theologen vnd
Gelarten tho Wittemberg vp dat
Interim. Jhere. XXIII. Wol min Wort
hefft de predige min Wort recht wo
rimen sick stro vnd weiten
tosamende ?, M. D. XLVIII, Lübeck,
Georg Richolf, 1546.*

1289. Johann Hoeck, *Bekentniss vnnd Erklerung auffs Intérim. durch der Erbarn Stedte, Lübeck, Hamburg, Lüneburg, etc. Superindendenten, Pastorn vnnd Predigern zu Christlicher vnd notwendiger vnterrichtung gestellet*, Christian Rodinger, Magdeburg, 1548.

1290. Irene Dingel, « The culture of conflict in the controversies leading to the formula of concord (1548-1580) », in Robert Kolb (dir.), *Lutheran Ecclesiastical Culture 1550-1675*, Leyde, Brill, 2008, p. 15-66, p. 31-32.

1291. Bartholomäus Sastrow, *Mémoires de Barthélemy Sastrow : bourgmestre de Stralsund, op. cit.*, t. II, p. 93-94. Voir Roxane Berwinkel, *Weltliche Macht und geistlicher Anspruch. Die Hansestadt Stralsund im Konflikt um das Augsburger Interim*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, p. 111-113 et p. 159-160.

1292. Theodorus Hennetus
[Matthias Flacius], *Eine Weissagung
und ein schöner herrlicher Trost, für
alle hochbetrübte frome Christliche
hertzen, zu diser jtzigen trübseligen
zeit, Aus dem 14. Cap. der
Offenbarung Johannis*, Magdeburg,
Michael Lotter, 1548. À quoi
s'ajoute *Ein kurzer Bericht vom
Interim*, durch Theodorum
Henetum, Augsbourg, Michael
Lotter, 1548.

1293. Robert Kolb, « Philipp Melanchthon : Reformer and theologian », *Concordia Journal*, 1997, 23, 4, p. 309-316.

1294. Thomas Kaufmann, *Das Ende der Reformation, op. cit.*

1295. *Abschiedt der Röm, op. cit.*

1296. C'est le jour où arrivent à Bruxelles les deux prisonniers, l'électeur sur un chariot découvert et le landgrave sur un petit cheval. Jean-Frédéric resta à Bruxelles, le landgrave étant envoyé à Audenarde, en forteresse.

1297. Emmanuel Philibert, prince
de Piémont.

1298. Il s'agit de Lamoral, comte
d'Egmont.

1299. Charles de Brimeux, comte de
Meghen.

1300. Alain Tallon, *L'Europe au XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 46.

1301. Dès 1542 Charles avait fait reconnaître son fils comme son héritier à la couronne de Castille, et à celles d'Aragon, de Catalogne, de Sardaigne, des Baléares, de Sicile et de Naples.

1302. Voir Vicente Alvarez, *Relacion del camino y bue viaje que hizo el príncipe de España don Phelipe nuestro señor, que passa de España en Italia, y fue por Alemania hasta Flandes*, Medina del Campo, Guillermo de Millis, 1551 ; *id.*, *Relation du beau voyage que fit aux Pays-Bas en 1548, le Prince Philippe d’Espagne, notre seigneur*, M.-T. Vovillée (trad. et éd.), Bruxelles, Presses académiques européennes, 1964,

p. 90-111. Juan Cristobal Calvete de Estrella, *Le Très Heureux Voyage fait par le très haut et très puissant Prince don Philippe, fils du grand Empereur Charles Quint, depuis l'Espagne jusqu'à ses domaines de la Basse-Allemagne avec la description de tous les états de Brabant et de Flandre*, Bruxelles, F. J. Olivier, 1876.

1303. Karl Brandi, *Charles Quint, 1500-1558*, *op. cit.*, p. 602.

1304. *Der von Magdeburg
Ausschreiben an alle Christen, Anno
Christo 1550 den 24 Martii,
Magdebourg, Michael Lotter, 1550 ;
Thomas Kaufmann, Das Ende der
Reformation, op. cit., p. 143.*

1305. Johannes Sleidan, *Histoire de l'estat de la religion, et republique sous l'Empereur Charles V*, op. cit., p. 378. Il s'agit de *Ein Supplication und demütige bitt einer christlichen gemein in Schwaben, au jhreu rath, darinne si bittet, das man jhn wolle die tauffe lassen, nach Christi einsetzung, wie sie es zuvor gehabt haben, mit einer vorrede M. Fl. Illyrici*, 1550. *Der von Magdeburg ausschreiben an alle christen*, s. l., s. n., 1550.

1306. *Bekenntnis Unterricht und Vermahnung der Pfarrhern une Prediger der Christliche Kirchen zu Magdeburg*, Magdebourg, Michael Lotter, 1550, texte signé par Nicolaus von Amsdorf, Nicolaus Hahn (Gallus), Lucas Rosental, Johannes Stengel, Henning Freden, Ambrosius Hitfeld, Johannes Baumgarten, Joachim Wolterstorf et Heinrich Gercken. *La Confession et Defense des pasteurs et autres ministres de l'Église à Magdebourg*,

qui est rédigée par Nicolaus von Amsdorf ainsi que huit pasteurs. Voir Cornel Zwielerlein, « L'importance de la *Confessio* de Magdebourg (1550) pour le calvinisme : un mythe historiographique ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 2005, t. 67, n° 1, 2005, p. 27-46 ; la confession n'est pas signée par Flacius, qui n'est pas pasteur. Sur l'influence de la Confession dans les affaires de France, Irmgard Höß, « Zur Genesis des Widerstandslehre Bezas », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1963, 54, p. 198-214 et Robert M. Kingdon, « The first expression of Theodore Beza's political ideas », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1963, 54, p. 88-100.

1307. John W. Allen, *A History of Political Thought in the 16th Century*, *op. cit.*, p. 104-106.

1308. Wade R. Johnston, « The adiaphoristic devils : Matthias Flacius Illyricus in *Statu Confessionis*, 1548-1552 », thèse sous la direction du professeur Robert von Friedeburg, Rotterdam, Erasmus University, 14 juin 2013, p. 114-117.

1309. Oliver K. Olson, « Theology of revolution : Magdeburg, 1550-1551 », *The Sixteenth Century Journal*, avril 1972, vol. 3, n° 1, p. 56-79.

1310. Wade R. Johnston, « The adiaphoristic devils : Matthias Flacius Illyricus in *Statu Confessionis*, 1548-1552 », *op. cit.*, p. 60.

1311. *Ibid.*, p. 97-98.

1312. Mathias Flacius dès 1548, dans *Ein kurtzer Bericht vom Interim, darauss man leichtlich kan die leer und Geist desselbigen Buchs erkennen* Durch Theodorum Henetum allen fromen Christen zu dieser zeit nuetzlich unnd troeslich, Michael Lotter, Magdebourg, 1548. C'est aussi très vite que les presses de Magdebourg s'activent avec, à titre d'exemple : *Das Interim illuminirt und außgestrichen mit seinen angebornen natürlichen*

*Farben : von Augspurgk einem
guten Freunde zugeschickt,
Magdebourg, Rödinger, 1548 ;
Andreas Osiander, Bedencken auff
das Interim von einem
Hochgelerten vnd Ehrwürdigen
Herrn, einem Erbarn Radt seiner
Oberkeit vberreicht, Magdebourg,
s. n., 1548.*

1313. Anja Moritz, *Interim und Apocalypse*, *op. cit.* Sur le rôle de Magdebourg, voir encore Oliver K. Olson, « Theology of revolution », *art. cit.* ; Cynthia Grant Shoenberger, *The Confession of Magdeburg and the Lutheran Doctrine of Resistance*, Ann Arbor (MI), University Microfilms, 1972 ; Davis M. Whitford, « From Speyer to Magdeburg : The development and maturations of a hybrid theory of resistance to tyranny », *Archiv für*

Reformationsgeschichte, 2005, 96,
p. 57-80 ; Robert von Friedeburg,
« “Confusion” around the
Magdeburg Confession and the
Making of “Revolutionary early
modern Resistance Theory” »,
Archiv für Reformationgeschichte,
2006, 97, p. 307-318.

1314. Jean-Paul Cahn et Gérard Schneilin, *Luther et la réforme, 1525-1555 : le temps de la consolidation religieuse et politique*, Paris, Éditions du Temps, 2001, p. 286.

1315. Sur l'utilisation des médias :
Gabriele Haug-Moritz,
« Geschwinde Welt : Krieg und
öffentliche Kommunikation zur
Erfahrung beschleunigten
historischen Wandels im Heiligen
Römischen Reich deutscher Nation
in der ersten Hälfte des 16.
Jahrhunderts (1542-1554) », *Militär
und Gesellschaft in der frühen
Neuzeit*, 2002, 6, 2, p. 139-148.

1316. Matthias Flacius, *Ein gemeine Protestation und Klagschrifft aller frommen Christen wider das Interim und grausame verfolgung der widersacher des Evangelij*, Magdebourg, Michael Lotter, 1548.

1317. *Breves Summae Religionis
Iesu Christi, & Antichristi,*
Magdebourg, Michael Lotter, 1550.

1318. Cornel Zwielerlein,
« L'importance de la *Confessio* de
Magdebourg (1550) pour le
calvinisme : un mythe
historiographique ? », art. cit., p. 49.

1319. Matthias Flacius Illyricus, *Qvod hoc tempore nulla penitus mutation in religion sit in gratiam impiorum facienda. Contra quoddam scriptum incerti autoris in quo suadetur mutation piarum caeremoniarum in Papisticas per Hemannum Primatem*, Magdebourg, Matthias Lotter, 1549 ; *id.*, *Breves Summae Religionis Iesu Christi, et Antichristi*, Magdebourg, Michael Lotter, 1550.

1320. Irene Dingel, « Flacius als Schüler Luthers und Melanchthons », in Gerhard Graf, Hans-Peter Hasse et Ernst Koch (dir.), *Vestigia Pietatis. Studien zur Geschichte der Frömmigkeit in Thüringen und Sachsen*, Leipzig, Evangelische Verlagsanstalt, 2000, p. 77-93 ; Wilhelm Preger, *Matthias Flacius Illyricus und seine Zeit*, 2 vol., Hildesheim et Nieuwkoop, Olms Verlag, 1964 ; Oliver K. Olson, *Matthias Flacius and the*

Survival of Luther's Reform, op. cit. ; Thomas Kaufmann, « Matthias Flacius Illyricus. Lutherischer Theologe und Magdeburger Publizist », *Mitteldeutsche Lebensbilder : Menschen im Zeitalter der Reformation*, in Werner Freitag (dir.), Cologne, Böhlhau, 2004.

1321. Le 10 novembre 1549, Paul III meurt. Un décès qui donne lieu à la publication d'un opuscule de Bernardino Ochino sur le thème de la paillardise surpassant celle de Commode et Héliogabale, de la trahison et du complot, de l'alliance avec le Turc, du crime. Pour Alphonse Dupront, c'est un grand tournant car les érasmiens et « libéraux » soutinrent la candidature du cardinal Reginald Pole, ancien correspondant

d'Érasme, qui était disposé à admettre avec les réformés certaines transactions. Les intransigeants poussèrent le cardinal del Monte, élu le 7 février, hostile à Charles Quint et à la politique impériale d'ouverture.

1322. Notons que le 21 août 1550,
Nicolas Perrenot de Granvelle
décède.

1323. Jan Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. III, *op. cit.*, p. 701. Le récit des attentats commis à Hamersleben, le 19 août 1548, dans Conrad Wilhelm Hase, *Mittelalterliche Baudenkmäler Niedersachsens*, 3 vol., Hanovre, Carl Rümpler, 1853, t. III, p. 100.

1324. Alain Tallon, *L'Europe au XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 47.

1325. Étienne Bourdeu,
« Redéfinition du projet impérial ou
construction d'un réseau de
clients ? », art. cit., p. 183-200.

1326. Alphonse Dupront, *Le mythe de Croisade*, 4 vol., Paris, Gallimard 1997, t. I, p. 368.

1327. Pour le suivi événementiel, chevalier François Joseph Ferdinand Marchal, *Histoire politique du règne de l'Empereur Charles Quint*, op. cit., p. 675-680.

1328. Melanchthon, *Confessio
Doctrinae Saxonicarum
ecclesiarum synodo Tridentinae
oblata, anno domini M.D.LI, in qua
christiane lector, videbis, quinam e
catholicae ecclesiae gremio
resilierint, et per quos stet, quo
minus ecclesiae pia concordia
sarciatur*, Bâle, Johann Oporinus,
1552.

1329. *Phil. Melanchthonis Opera quæ supersunt omnia*, in Karl Gottlieb Bretschneider et Heinrich Ernst Bindseil (éd.), *Corpus Reformatorum*, Brunshwig, Apud C. A. Schwetschke et Filium, 1860, vol. XXVIII, p. 329-568.

1330. Karl Friedrich Ledderhose,
Vie de Melanchthon, Lausanne,
Georges Bridel, 1855, p. 255.

1331. Johannes Brenz, *Confessio piaae doctrinae, quae nomine illustrissimi principis ac domini D. Christophori VVirtembergensis et Teccesis, ac Comitiis Montisbeligardi, per legatos eius die XXIII, mensis Ianuarii, Anno M.D.LII, congregationi Tridentini Concilii proposita est*, Tübingen, Ulrich Morhart, 1552.

1332. Paul Courteault, *Blaise de Monluc historien. Étude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires*, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 188-192.

1333. François Joseph Ferdinand Marchal, *Histoire politique du règne de l'Empereur Charles Quint*, op. cit., p. 685.

1334. Jean-Marie Moeglin,
« L'honneur des princes du Saint-
Empire (XIV^e-XV^e siècle) », *Journal
des savants*, 1992, n° 2, p. 317-344.

1335. Gerd Schwerhoff, « Justice et honneur. Interpréter la violence à Cologne (XV^e-XVIII^e siècle) », *Annales. Sciences sociales*, 2007/5, 62^e année, p. 1031-1061, qui s'appuie sur ce concept de « communication agonale » développé par Rainer Walz, « Agonale Kommunikation im Dorf der Frühen Neuzeit », *Westfälische Forschungen*, 1992, 42, p. 215-251, et sur Eva Lacour, *Schlägereyen und Unglücksfälle : Zur Historischen*

Psychologie und Typologie von Gewalt in der frühneuzeitlichen Eifel, Egelsbach, Hänsel-Hohenhausen, 2000. Sur Maurice de Saxe, Erich Brandenburg (éd.), *Politische Korrespondenz des Herzogs und Kurfürsten Moritz von Sachsen*, t. I et II, Leipzig, B. G. Teubner, 1900-1904, et Johannes Herrmann et Günther Wartenberg (éd.), t. III et IV, Berlin, De Gruyter, 1978-1992.

1336. Jacques V. Pollet, *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse en Allemagne du XVI^e siècle*, op. cit., p. 265-268.

1337. *Ibid.*, p. 431.

1338. Thomas Kaufmann, *Das Ende der Reformation, op. cit.*, p. 493.

1339. Voir Hermann Weber, « Le traité de Chambord (1552) », *Charles Quint, Le Rhin et la France, op. cit.*, p. 81-94.

1340. Jacques V. Pollet, *Julius Pflug (1499-1564) et la crise religieuse en Allemagne du XVI^e siècle*, op. cit., p. 432-433.

1341. Cité dans *ibid.*, p. 432. Carl Adolf Cornelius, « Zur Erläuterung der Politik des Churfürsten Moritz von Sachsen », *Münchener Historisches Jahrbuch für 1866*, Munich, 1866, p. 258-304.

1342. Bertrand Haan, *Une paix pour l'éternité. La négociation du traité du Cateau-Cambrésis*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010, p. 16.

1343. Sur ce point, Arlette Jouanna, *L'Idée de race en France au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle*, 3 vol., Lille, SRT, t. I, p. 106-124 et p. 160-167 ; *id.*, « Recherches sur la notion d'honneur au XVI^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1968, t. XV, n^o 3, p. 597-623 ; *id.*, *Le Devoir de révolte : la noblesse française et la gestation de l'État moderne : 1559-1661*, Paris, Fayard, 1989 ;

Elisabeth Wechsler, *Ehre und Politik. Ein Beitrag zur Erfassung politischer Verhaltensweisen in der Eidgenossenschaft (1440-1500) und historisch-anthropologischen Aspekten*, Zurich, Chronos, 1991 ; Julian Pitt-Rivers, *Anthropologie de l'honneur. La mésaventure de Sichem*, Paris, Hachette, 1983 ; Marie Gautheron (éd.), *L'Honneur. Image de soi ou don de soi : une image équivoque*, Paris, Autrement, 1991, Frederick R. Bryson, *The Point of Honour in Sixteenth Century Italy : an Aspect of the Life of a Gentleman*, Chicago, University of Chicago Libraries, 1935 ; John G. Peristiany et Julian Pitt-Rivers (dir.), *Honor and Grace in Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ;

John G. Peristiany, *Honour and Shame. The Values of Mediterranean Society*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1966 ; Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie générale de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Librairie Droz, 1972 ; Claude Chauchadis, *La Loi du duel. Le code du point d'honneur dans l'Espagne des XVI^e-XVII^e siècle*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1997 ; Pascal Brioist, Hervé Drevillon et Pierre Serna, *Croiser le fer. Violence et culture de l'épée dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Seyssel, Champvallon, 2002 ; Nicolas Le Roux, « Duel, défi, assassinat. Noblesse et culture de la violence (fin XVI^e siècle-début

XVII^e siècle) », Denis Bjaï et Myriam White-Le Goff (dir.), *Le Duel entre justice des hommes et justice de Dieu, du Moyen Âge au XVII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 59-78 ; *id.*, « Honneur et fidélité. Les dilemmes de l'obéissance nobiliaire au temps des troubles de Religion », *Nouvelle revue du XVI^e siècle*, 2004, vol. 22-1 : *Métaphysique et politique de l'obéissance dans la France du XVI^e siècle*, p. 127-146.

1344. Denis Crouzet, *Charles de Bourbon connétable de France*, Paris, Fayard, 2003, chapitre 4.

1345. Raymond Verdier (dir.),
Vengeance. Le face-à-face
victime/agresseur, Paris, Autrement,
2004.

1346. La guerre fut ironiquement nommée la *Fladenkrieg*, la guerre des flans.

1347. Gabriele Haug-Moritz, « Judas und Gotteskrieger. Kurfürst Moritz, die Kriege im Reich der Reformationszeit und die “neuen” Medien », in Karlheinz Blaschke (dir.), *Moritz von Sachsen. Ein Fürst der Reformationszeit zwischen Territorium und Reich. Internationales wissenschaftliches Kolloquium vom 26. bis 28. Juni in Freiberg (Sachsen)*, Leipzig, Franz Steiner Verlag, 2007, p. 235-259.

1348. Olivier Poncet, « La *Vengeance* comme moteur de l'Histoire ? Le cas des guerres civiles en France au XVI^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, janvier-juin 2012, t. 98, n^o 240, p. 129-138.

1349. Johannes Herrmann, « Moritz von Sachsen, evangelischer Christ und Judas zugleich », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 2001, 92, p. 87-118.

1350. *Ibid.*, p. 101.

1351. Voir sur ce basculement dans la guerre, Bertrand Haan, *Une paix pour l'éternité, op. cit.*, p. 15-16, qui parle de « coup de force » d'Henri II auquel la cour impériale n'avait pas cru, malgré l'événement du renvoi de Simon Renard le 15 septembre 1551, qui rétrospectivement apparaît comme une prédéclaration de guerre.

1352. Léon Cristiani, *L'Église à l'époque du concile de Trente*, op. cit. (t. XVII), p. 122-214.

1353. Joseph Leclerc, Henri Holstein, Pierre Adnès et Charles Lefebvre, *Trente*, Paris, Éditions de l'Orante, 1981, p. 130-170.

1354. Kerstin Schäfer, *Der Fürstenaufstand gegen Karl V. im Jahr 1552 : Entstehung, Verlauf und Ergebnis vom Schmalkaldischen Krieg bis zum Passauer Vertrag*, Taunusstein, Driesen, 2009, p. 95-156 sur le traité de Passau. Robert Rebitsch, *Tirol, Karl V und der Fürstenaufstand von 1552*, Hambourg, Kovac, 2000.

1355. Karl F. W. Lantz (éd.),
*Correspondenz des Kaisers Karl V
aus dem königlichen Archiv und der
Bibliothèque de Bourgogne zu
Brüssel, op. cit., t. III, p. 162.*

1356. Bertrand Haan, *Une paix pour l'éternité*, op. cit., p. 119. Voir aussi Alfred Kohler, *Das Reich im Kampf um die Hegemonie in Europa 1521-1648*, Oldenbourg, De Gruyter, 1990, p. 68-69.

1357. Pour ce suivi événementiel, voir François Joseph Ferdinand Marchal, *Histoire politique du règne de l'Empereur Charles Quint*, op. cit., p. 685-693.

1358. Volker Henning Drecolll (éd.),
Der Passauer Vertrag (1552) :
Einleitung und Edition, Berlin et
New York, W. De Gruyter, 2000.

1359. Robert von Friedburg,
« *Cujus regio, ejus religio*. The
ambivalent meaning of state
building in protestant Germany,
1555-1655 », in Howard Louthan,
Gary B. Cohen et Franz A. J. Szabo
(dir.), *Diversity and Dissent :
Negotiating Religious Difference in
Central Europe 1500-1800*, New
York, Berghahn, 2011, p. 79.

1360. Heinrich Sproemberg,
« Contribution à l'histoire de l'idée
d'Empire au Moyen Âge », *Revue
belge de philologie et d'histoire*,
1961, t. 39, fasc. 2, p. 309-333.

1361. Michel Foucault,
L'Archéologie du savoir, Paris,
Gallimard, 1968.

1362. Marc Lienhard, *Au cœur de la foi de Luther : Jésus-Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.

1363. Daniel Olivier, *La Foi de Luther. La cause de l'Évangile dans l'Église*, Paris, Beauchesne, 1978, p. 112-119.

1364. Henri Strohl,
*L'Épanouissement de la pensée de
Luther de 1515 à 1520*, Strasbourg
et Paris, Éditions Istra, 1924, p. 72.

1365. Cité par Marc Lienhard,
Martin Luther. La passion de Dieu,
Paris, Fayard, 1999, p. 93.

1366. *Ibid.*, p. 206, « De la Cène du Christ, 1528 ».

1367. Luther, « De la liberté chrétienne », in Maurice Goguel (éd.), *Luther, op. cit.*, p. 59.

1368. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme. Suivi d'un essai*, Paris, Librairie Plon, 1964, p. 90-91. Voir encore Annette Disselkamp, *L'Éthique protestante de Max Weber*, Paris, PUF, 1994, p. 86-89.

1369. Sur la dimension providentielle de l'« ordre objectif dans lequel l'individu a été placé par Dieu », Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 99.

1370. Alphonse Dupront,
« Réformes et “modernité” »,
*Annales. Économies, sociétés,
civilisations*, 1984, 39^e année, n^o 4,
p. 747-768 ; Sylvio Hermann de
Franceschi, « La diplomatie
henricienne et les ambitions
françaises de suprématie temporelle
sur la république chrétienne »,
Histoire, économie et société, 2004,
23^e année, n^o 4, p. 551-585.

1371. Alphonse Dupront,
« Réformes et “modernité” », art.
cit., p. 752.

1372. Jean Bérenger, « Charles Quint et Ferdinand I^{er} », *Charles Quint et la monarchie universelle*, Annie Molinié-Bertrand et Jean-Paul Duviols (dir.), Paris, PUPS, 2001, p. 22-40, p. 35-38.

1373. Louis Prosper Gachard,
« L'abdication de Charles Quint »,
*Bulletins de l'Académie royale de
Belgique*, 1855, t. XXI, n^o 11 et 12.

1374. Alain Tallon, *L'Europe au XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 51.

1375. Jacques Chomarat, *Mots et croyances*, *op. cit.*, p. 34.

1376. Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, *Charles Quint, op. cit.*, p. 738.

1377. Alain Tallon, *L'Europe au XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 52.

1378. Cornelius Castoriadis, « Entretien », donné lors de la Décade de Cérisy de 1990, dans *Carrefours du labyrinthe*, t. VI, Paris, Seuil, 1999. À compléter par *id.*, *L'Imaginaire comme tel*, Paris, Éditions Hermann, 2008 et *id.*, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975, ainsi que par Nicolas Poirier, « Cornelius Castoriadis. L'imaginaire radical », *Revue du MAUSS* 1/2003, n° 21, p. 383-404.

1379. Érasme, « Le poignard du chevalier chrétien », *Œuvres choisies, op. cit.*, p. 82-84.

1380. Klaus Malettke, « La situation politique du Saint-Empire à la naissance de la Réforme », in Jean-Marie Valentin (dir.), *Luther et la Réforme. Du Commentaire de l'Épître aux Romains à la Messe allemande*, Paris, Desjonquières, 2001.

1381. Voir le grand livre de Mark Greengrass, *Christendom Destroyed. Europe 1517-1648*, Londres, Penguin, 2014.

1382. Ainsi le regrettable ouvrage de William Cavanaugh, *Le Mythe de la violence religieuse*, Paris, Éditions de l'homme nouveau, 2009.



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se

singlelogin.re

go-to-zlibrary.se

single-login.ru



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>